Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/societe-des-americanistes-journal_1952_41

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

41

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

NOUVELLE SÉRIE — TOME XLI

PUBLIÉ AVEC L'AIDE DE L'U.N.E.S.C.O.
SUR LA RECOMMANDATION DU C.I.P.S.H. ET SOUS LES AUSPICES DE L'U.I.S.A.E.
ET AVEC L'AIDE DU C.N.R.S.

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
MUSÉE DE L'HOMME
PALAIS DE CHAILLOT — PLACE DU TROCADÉRO, PARIS, XVIe

1952

L'ARCHÉOLOGIE D'ORIZABA MEXIQUE D'APRÈS LA COLLECTION BIART DU MUSÉE DE L'HOMME

PAR HENRI LEHMANN.

(*Planches I à X*).

La région d'Orizaba, ville située entre le haut plateau mexicain et la côte de l'État de Veracruz, constitue, en quelque sorte, un carrefour de voies de communication naturelles ; de nos jours, les peuples indigènes les plus divers s'y côtoient. Elle est donc susceptible de présenter un intérêt particulier pour l'archéologue. Cependant, aucune fouille organisée scientifiquement n'y a été réalisée jusqu'ici, et nos seules connaissances archéologiques de cette région résultent de rares objets qui en proviennent et qui ont été publiés isolément. C'est ainsi, par exemple, que Seler mentionne plusieurs pièces d'Orizaba vues au Musée d'Ethnographie du Trocadéro, notamment une statue en terre cuite d'assez grande taille représentant probablement un dieu Tlaloc, rapportée vers 1880 par Désiré Charnay (Fig. 1).

Du côté mexicain cette région a été également délaissée ; la grand'route qui relie Mexico à Veracruz passe par Jalapa, capitale de l'État et laisse Orizaba à l'écart du grand trafic transitaire entre la capitale et l'Atlantique.

C'est un Français, Lucien Biart, qui constitua la première, et à ma connaissance, la seule collection archéologique existante de cette région. Biart passa de longues années à Orizaba et consacra les loisirs que lui laissait sa profession de pharmacien, à l'archéologie et au passé du pays où il s'était établi. Il réunit ainsi une collection d'objets mexicains qui fut remise au Musée d'Ethnographie du Trocadéro non par lui-même, mais par sa famille. Dans le catalogue de l'Ancien Musée, elle a été enregistrée sous les nos 44029-44324 les 21 et 25 juin, les 1er, 9, 19 et 28 juillet 1897. Depuis la réorganisation de ce Musée, cette collection figure sous le no 97.25 du nouveau catalogue. A l'exception de cinq objets dont les étiquettes se sont sans doute détachées, tous les autres ont pu être identifiés.

Malheureusement, Biart ne voyait guère dans ces pièces que des témoignages du passé ; il n'a pas prévu qu'elles donneraient lieu à une étude scientifique. D'ailleurs, les méthodes de fouille étaient à son époque assez anarchiques : on n'en notait pas exactement les conditions, on ne faisait pas de stratigraphie, on n'étiquetait même pas les objets. De telle sorte que la collection n'est accompagnée d'aucun renseignement sur ses origines.

Dans son livre *Les Aztèques*, Biart n'y fait que quelques brèves allusions [1] : « ...Mes explorations sur le versant atlantique de la Cordillère m'ont fait découvrir un nombre considérable de grottes funéraires... Dans presque toutes celles que j'ai visitées, qu'elles fussent étroites ou spacieuses, j'ai pu déterrer des figurines et des vases en terre cuite. Les vases, à peu d'exceptions près, contenaient des cendres et des charbons, au milieu desquels se trouvait la tête d'un oiseau ou d'un petit mammifère... Des urnes qui les contenaient étaient souvent recouvertes d'un crâne et je n'ai jamais rencontré de squelettes... Agenouillé sur le sol, je creusais la terre avec mon couteau, au besoin avec mes ongles, et des objets du temps passé : pointes de flèches, urnes, colliers, images de dieux, venaient récompenser ma hardiesse. Souvent après avoir parcouru d'étroits couloirs, je débouchais dans une immense crypte, où des stalactites me présentaient leurs merveilles ».

Fig. 1. — Statue de Tlaloc en céramique, Orizaba. (Musée de l'Homme 82. 17. 40).

D'après ces passages, Biart semble avoir plus particulièrement fouillé des grottes. En outre, E. Th. Hamy [2] écrit, dans sa nécrologie de Lucien Biart : « ... Il (Biart) a pratiqué des fouilles dans la grotte d'Escamala, et rassemblé divers morceaux d'antiquités, en particulier plusieurs statues de pierre qui sont aujourd'hui déposées au Musée du Trocadéro ».

Mais tandis que Hamy ne mentionne qu'une grotte, Biart parle de nombreuses grottes qui devaient certainement se trouver à proximité du lieu de sa résidence. Joaquin Arroniz [3] décrit cette région dans les termes suivants :

1. Biart (Lucien), *Les Aztèques*, Paris 1885, p. 152-154.
2. Hamy (E. Th.), *Nécrologie de Lucien Biart*. Journal de la Société des Américanistes, t. VIII, Paris 1899, p. 196-197.
3. Arroniz (Joaquin). *Ensayo de una historia de Orizaba*. 1867, p. 16.

« A distancia de 8 à 10 km. (de Orizaba) se encuentran los cerros de Tuspango, Chicahuastla, sitio misterioso que la imaginación de los indígenas hizo teatro, en un tiempo, de sucesos sobrenaturales, según la leyenda, y el de Cuautlapa, especie de santuario gentilico, como el de Escamela, donde los habitantes primitivos del valle iban a hacer sus adoraciones ».

Les pièces réunies par Biart sont de styles très divers. On serait tenté de penser que des objets provenant d'un peu partout, au Mexique, ont été apportés dans cette région d'Orizaba, carrefour de civilisations, par des peuples venus les uns de la côte atlantique, les autres du haut plateau. Pour confirmer ou infirmer cette hypothèse, il faudrait procéder à une fouille systématique des cavernes des environs de la ville, si tant est qu'il s'en trouve encore quelques-unes intactes. L'étude des cavernes qui a fourni tant de précieux renseignements sur la préhistoire de l'Europe, a été presque complètement négligée pour l'Amérique précolombienne.

En attendant, toute étude de l'archéologie d'Orizaba doit prendre pour base la collection Biart, telle qu'elle est.

On distingue au moins six groupes stylistiques parmi les objets de cette collection :

1) Style des cavernes (ainsi nommé en raison des concrétions pierreuses qui entourent plusieurs des objets).

2) Style de Tehuacán (selon Seler qui a publié un objet de ce style provenant de Tehuacán).

3) Styles du Haut Plateau.

4) Style olmécoïde.

5) Style mayoïde.

6) Style totonaque.

7) Divers. Dans cette catégorie, nous mettons tous les objets qui ne répondent pas exactement aux styles ci-dessus.

Notre étude porte exclusivement sur la céramique, et plus spécialement sur la poterie figurative. Parmi les 290 pièces dont se compose la collection, 228 appartiennent à ce groupe ; ce sont des objets ou des fragments d'objets sculptés ou décorés. Il y a en outre 26 vases globulaires ou des écuelles presque tous de petit format. Quatre labrets et un grelot en céramique, 26 lames ou pointes en obsidienne, un pilon et deux fragments d'herminette en pierre, un galet roulé et un collier de perles de pierres et coquillages, complètent l'ensemble.

Bien qu'une statistique soit toujours arbitraire, quand il s'agit d'objets ramassés un peu au hasard, signalons que les objets des cavernes sont les plus nombreux (47) ; viennent ensuite les olmèques et les olmécoïdes, puis ceux que nous désignons sous le nom de Tehuacán. Les objets toltèques, aztèques et mayoïdes sont à peu près en nombre égal. Enfin, il y a onze objets de type totonaque.

Style des cavernes.

Biart mentionne, dans le texte cité, que ses recherches l'ont entraîné dans

des cryptes à stalactites. Or, parmi les objets rapportés, plusieurs sont couverts d'une concrétion pierreuse complète ou partielle, et proviennent évidemment de cavernes où se sont produites des infiltrations d'eau, vraisemblablement les cryptes mentionnées par Biart.

Ces objets — la collection en comporte 5 — sont des statuettes représentant des pumas avec un récipient sur le dos ou des têtes de pumas, sans doute fragments de statuettes entières. La concrétion pierreuse dont l'épaisseur varie de 1 à 6 mm. ne cache pas complètement la forme de l'objet ni les détails. On distingue très bien les traces des dents, des narines et des yeux de la tête (Pl. I, nº 6) qui est presque complètement recouverte de dépôt calcaire. Dans la pl. I, nº 8 la couche est très mince et il en manque une partie ; on a dû essayer de dégager l'objet. Un certain nombre de têtes de pumas qui ont échappé à la concrétion pierreuse appartiennent au même style. Elles sont caractérisées par une gueule largement ouverte dans laquelle apparaissent deux rangées de dents et de crocs de tailles différentes et par la langue qui pend verticalement ou qui se trouve placée horizontalement entre les crocs. Les yeux, généralement des disques percés, leur donnent une expression stéréotypée. Les oreilles dressées ont souvent leur partie supérieure arrondie ; plusieurs sont pourvues d'un nombre variable de perforations qui représenteraient les taches sur la peau du félin. Le tesson est lourd et assez mal cuit.

La stylisation n'est pas la même dans la totalité des fragments. Tandis que la tête nº 3 de la Pl. I présente des dents de devant, des crocs et des molaires différenciés, d'autres, plus stylisés, ne possèdent que les 4 crocs, toutes les autres dents étant supprimées. La forme du nez, pointu dans cette catégorie, ne se distingue guère de celle des crocs. Dans la tête nº 10 de la Pl. I qui appartient à ce groupe, les narines ne font pas partie du nez ; ce sont de simples perforations de chaque côté du nez, juste au-dessus des crocs supérieurs. Le front est bombé, les yeux appliqués en relief à hauteur des tempes.

La tête la plus réaliste (Pl. I, nº 4) n'a conservé que sa partie supérieure. Elle est cassée à la hauteur des dents de la mâchoire supérieure, ce qui ne permet plus de distinguer ces dernières. Mais les yeux, qui gardent d'ailleurs la forme d'un disque perforé, sont enfoncés dans une cavité dont le bord supérieur dessine les arcades sourcilières. Les oreilles dressées sont moins arrondies que dans la catégorie précédente ; elles portent deux rangées d'incisions verticales et parallèles. Le nez large, presque aplati, se prolonge à travers le front, jusqu'à la base des oreilles, en une arête verticale.

L'état fragmentaire des objets ne permet guère de conclusion définitive sur la destination originelle de toutes ces têtes. Quelques-unes semblent avoir appartenu à des objets du type de celui qui représente un félin portant un récipient sur le dos (Pl. I, nº 7).

Un groupe d'objets du même style représente un animal à museau allongé et à oreilles dressées. La forme des oreilles varie, certaines sont identiques à celles du félin du Ier groupe (Pl. I, nº 8) ; d'autres ont les extrémités rabattues en avant en trois petits pans; un troisième type se caractérise par l'oreille

pointue. Quatre objets zoomorphes — des sifflets — sont presque complets. Dans le premier (Pl. II, nº 4), l'animal est debout sur ses pattes postérieures. Il bat l'air avec ses pattes antérieures, comme s'il faisait le beau. La gueule est légèrement ouverte. Il porte un collier avec des disques latéraux. Pour qu'il puisse tenir debout, il a un troisième pied en arrière qui sert de support et en même temps de tuyau pour le sifflet.

Un autre sifflet (Pl. II, nº 9) représente le même type d'animal, mais en position de marche. Il a trois pattes, deux en avant (dont l'une, cassée, manque) et une en arrière, mais celle-ci n'est pas un tuyau. Le sifflet se trouve à l'intérieur du corps de l'animal. Le tuyau qui sortait diagonalement par une ouverture pratiquée sur le dos, a disparu.

Les quelque 15 têtes de l'animal à museau allongé, appartiennent probablement toutes à des sifflets plus ou moins identiques à ceux que nous venons de décrire. Elles sont caractérisées par le traitement différent de l'oreille. Nous en avons déjà distingué trois types. Il en existe un quatrième avec une oreille dressée portant des incisions verticales et parallèles.

Un seul sifflet représente un oiseau (Pl. II, nº 15) mais, dans sa conception générale, il ne se distingue guère des sifflets en chien debout. Il est caractérisé par sa crête et par son bec, dans lequel il tient une graine. Les yeux consistent en des perforations circulaires. Il se tenait debout sur ses deux pattes (l'une fait défaut aujourd'hui) ; les ailes sont indiquées par deux petites protubérances pointues latérales. Le tuyau sert en même temps de support.

Le quatrième sifflet semble représenter un singe (Pl. II nº 13). Il a un gros ventre sur lequel se place son bras droit, l'autre bras, cassé, manque. La jambe droite est repliée. La bouche est allongée et ouverte, les narines, indiquées par de petites perforations. Une protubérance se trouve placée sur le museau. Le front est bombé, les yeux profondément enfoncés et de forme circulaire. Les oreilles, protubérances rectangulaires, sont surajoutées. Le sifflet, placé sur le dos, ne possède plus le tuyau qui devait lui servir de support.

Quatre autres objets ont un caractère anthropomorphe. Le plus grand (Pl. II, nº 7) représente un homme barbu, dont les bras pendent le long du corps. Des incisions marquent les contours de la tête, la bouche et la barbe. Les oreilles, surajoutées et de forme semi-circulaire, portent une perforation ; les yeux sont percés. Les deux jambes font défaut ; il ne subsiste que le tuyau du sifflet qui a dû servir de support.

Une statuette, dont il n'existe plus que la moitié supérieure (Pl. II, nº 6) représente un personnage, les bras tendus en avant et les deux mains jointes. Les contours de la face sont anguleux. Les trous du nez se trouvent sur la ligne de la mâchoire supérieure, l'arête du nez est formée par une ligne anguleuse verticale. De grandes perforations circulaires forment les yeux. La langue est tirée à moitié. Un collier en boudin entoure le cou. On remarque sur la poitrine un trou artificiel.

Les deux derniers objets de ce genre sont des têtes humaines ; l'une au crâne déformé (Pl. I, nº 9) porte une pastille sur le front, l'autre, simiesque (Pl. II, nº 11) a des lignes gravées qui déterminent le contour de la tête.

Parmi les vases sans décor, plusieurs peuvent être associés aux objets ci-dessus décrits. De petit format, ils ont généralement une panse sphérique et un goulot cylindrique légèrement évasé. L'argile en est rouge et la surface, plutôt rugueuse. Le travail ne trahit pas un sens particulier de perfection.

Tous les objets examinés jusqu'ici appartiennent sans aucun doute à un même ensemble stylistique. Leur tesson, nous l'avons dit, est lourd. Il comporte un noyau gris noir ou noir recouvert d'une couche plus mince, rouge, obtenue par cuisson finale en atmosphère oxydante. Les objets sont sculptés à la main avec ces détails décoratifs ajoutés en boudin ou pastillés ou encore gravés à la spatule. Le style, plutôt maladroit, ne manque pourtant pas de vigueur, l'artiste fait abstraction des détails. Aucun de ces objets n'a été moulé.

Il semble que nous pouvons joindre le très beau vase n° 2 de la Pl. II à cette catégorie d'objets. Ce vase a une panse lenticulaire à fond plat et à long col évasé. Deux anses latérales relient le bord du col à la moitié supérieure de la panse. Une tête humaine, appliquée en relief sur la partie antérieure du vase, semble relativement grande par rapport aux dimensions du vase. Les yeux en forme d'amandes sont entourés de cercles en relief, ce qui nous permet de conclure qu'il s'agit d'une tête de Tlaloc, dieu de la pluie. La bouche ouverte fait entrevoir la mâchoire supérieure avec ses deux incisives. Le nez porte une nariguera. Les cheveux sont coupés aux enfants d'Édouard ; on distingue sept disques pourvus de boutons sur la tête. Le même genre de disque se retrouve comme ornement d'oreille. Au-dessous de la tête se voit un collier de perles obtenu par pastillage. Il s'agit de la même technique que dans le sifflet n° 4 de la Pl. II. On remarque encore quelques traces de peinture verte.

Style de Tehuacán.

Une série de têtes anthropomorphes provenant de statuettes relativement grandes forme une autre catégorie d'objets. Toutes ces têtes, cassées au niveau du cou, sont creuses à l'intérieur. La céramique en est assez bien cuite, la couleur du tesson va du crème au rose orange. Le moule semble avoir servi pour un certain nombre de motifs. On peut distinguer deux personnages différents, l'un caractérisé par sa coiffure, l'autre par ses yeux.

Le style des personnages du premier type est assez réaliste, surtout dans l'obtention du menton, des pommettes et des yeux. Le nez, très saillant, est parfois aquilin, parfois droit, même un peu retroussé dans un cas. La bouche est constituée le plus souvent par une fente qui s'ouvre à l'intérieur de la statuette. Dans la mâchoire supérieure, on voit souvent les dents indiquées par des traits gravés. La coiffure est une sorte de cylindre ou de rectangle bordé généralement de deux tresses appliquées sur la pièce par pression. Le décor des tresses a été obtenu par enlèvement d'une partie de la matière ; dans les creux on remarque encore des empreintes digitales. Cette coiffure semble représenter une étoffe nouée latéralement ; deux pans s'en détachent en diagonale. Des nœuds couvrent partiellement les oreilles très stylisées. Elles sont formées

par des plaques dont la plus grande partie se cache sous un grand disque. Les yeux sont très légèrement sculptés ; dans deux cas — il s'agit de têtes plus petites — ils sont gravés. La tête la plus réaliste (Pl. VI, nº 1) provient du Paso de Chacaltianguis (à 50 lieues d'Orizaba). Elle a le nez un peu retroussé et les narines dilatées. Quant à sa coiffure, elle diffère nettement de toutes les autres : au-dessus du crâne aplati se trouve une sorte de planche qui partage la tête en deux et sert de base à cinq tiges verticales (dont quatre sont détruites).

Une de ces têtes (Pl. IV, nº 3) peut être considérée comme une transition entre le premier et le deuxième type de personnage. De caractère encore réaliste, elle porte la même coiffure que la plupart des autres. Des coins de la bouche ouverte sortent deux crocs. Un bâton nasal se prolonge des deux côtés du nez.

Les crocs ont un aspect typique dans la plupart des têtes du deuxième type. L'une d'elles (Pl. II, nº 6) porte des crocs qui prolongent la lèvre supérieure jusqu'au-dessous du menton. On peut se demander si l'artiste n'a pas voulu figurer le *yacameztli*, emblème du dieu de la pluie, et qui consiste en une ligne se terminant généralement par deux volutes à l'extrémité des lèvres. Il n'y a d'ailleurs pas de doute que les personnages de ce type représentent Tlaloc. Les yeux sont toujours entourés d'un disque en relief comme dans la plupart des petites têtes de Tlaloc qu'on a trouvées à Teotihuacán et dans les cimetières de Tenenepanco et Nahualac. L'œil, au fond du disque, apparaît parfois stylisé ou avec un caractère réaliste. La coiffure circulaire épouse la forme du crâne. Elle est compartimentée en rectangles par des rangées de petites boules. Elle offre dans un cas des caractères différents : elle consiste en un grand nombre de lacets enveloppant le crâne qui paraît fuyant et par conséquent déformé. Une agrafe rectangulaire retient ces lacets au milieu du front.

Nous devons classer dans cette catégorie un objet qui n'a pas les attributs de Tlaloc, mais dont le style est très semblable. C'est certainement le plus important de la série, bien que nous n'en connaissions qu'un seul exemplaire. C'est une tête humaine qui apparaît dans la gueule d'un serpent. On identifie généralement cette représentation avec le dieu Quetzalcoatl (Pl. II, nº 2).

Une autre statuette (Pl. IV, nº 6) est presque complète. Elle représente un personnage accroupi, les bras posés sur les genoux. Le corps, évidé à l'intérieur, a une forme cylindroïde, se rétrécissant un peu vers le cou. Les bras et les jambes sont appliqués en relief. La tête assez réaliste comporte un menton arrondi, un nez aquilin et des yeux en léger relief. La bouche, ouverte, communique avec l'intérieur ; elle donne à l'homme l'apparence de chanter. La coiffure est une sorte de couronne entourée de deux bandeaux ou lanières pourvues de plaques discoïdes. Les bouts de ces bandeaux s'échappent du haut de la tête et retombent latéralement, par-dessus la coiffure, jusqu'aux oreilles qui sont cachées derrière deux grands disques.

Styles du Haut Plateau.

Par styles du Haut Plateau nous comprenons aussi bien le type Teotihuacán que les types toltèque et aztèque.

On peut attribuer peu d'objets à Teotihuacán. La tête nº 6 de la Pl. VII est un exemple classique. Elle a l'envers concave et est montée sur un cou creux. Elle porte un front bas et large, un nez petit et un peu retroussé. La bouche ouverte aux lèvres épaisses découvre deux dents. De grands disques cachent les oreilles. La coiffure est bipartite : les cheveux coupés aux enfants d'Édouard, surmontés de motifs et de lignes gravées.

Un deuxième exemple du type Teotihuacán nous est fourni par une tête de guerrier casqué, relativement réaliste (Pl. VII, nº 4). La bouche ouverte laisse paraître deux dents. Les boucles d'oreille ont la forme de disques. La coiffure se compose d'une calotte au milieu de laquelle se dressent deux panaches en forme de crêtes, disposés l'un derrière l'autre. Un bandeau orné d'incisions est posé en diagonale sur la partie droite de la calotte cranienne.

Quelques statuettes anthropomorphes appartiennent certainement à l'époque toltèque (176, 177, 179 [1] et Pl. VII, 2, 7). Elles ont sans exception leur partie postérieure aplatie, ce qui les distingue des nombreuses statuettes de l'époque aztèque. Les têtes des personnes représentées sont relativement grandes par rapport au corps. Il s'agit presque exclusivement de femmes, l'une d'elles porte un enfant dans son bras droit. Deux proviennent certainement du même moule (176, 177). Les seins sont visibles dans trois cas (176, 177 et Pl. VII, 7). Le vêtement consiste généralement en une jupe longue, à bordure droite. Il y a trois types de coiffures, la plupart de forme rectangulaire avec des coins arrondis. Une femme porte un bandeau frontal dentelé (176). Le dernier type de coiffure comporte deux cornes latérales (179). Les mains sont généralement ramenées sur le ventre, sauf pour la statuette où la femme tient son enfant dans les bras.

Parmi les autres objets dont le style fait penser au Haut Plateau mexicain et plus spécialement aux Aztèques, citons trois têtes humaines en applique montées sur un col ou fragment de col cylindrique (206 et Pl. VII, 1, 3). Seule la moitié antérieure de la tête est sculptée. Le nº 1 de la Pl. VII est le plus réaliste. Les yeux et les arcades sourcilières sont en relief et différenciés. Le nez, bien qu'aquilin est relativement large, les pommettes saillantes, la bouche ouverte et les lèvres épaisses, presque sensuelles. Au-dessus de la coiffure se trouve une masse de terre non travaillée.

La tête 206 a pour caractéristique sa longueur relative et un front fuyant. Elle a les yeux presque fermés, les joues creuses, la bouche ouverte avec des lèvres épaisses, très semblables à celles de la tête précédente. Malgré les dom-

1. Les nombres entre parenthèses correspondent aux nºs des pièces de la collection non reproduites sur les planches.

mages que le nez a subis, la tête donne l'impression d'avoir été copiée d'après un modèle. Le prognathisme est très prononcé. La coiffure assez compliquée qui surmontait la tête n'existe presque plus.

La tête d'applique nº 3 de la Pl. VII est un peu plus schématique que les deux autres. Des lentilles en relief forment les yeux. Le nez est saillant et légèrement aquilin, le menton un peu fuyant. La bouche ouverte laisse entrevoir six dents de la mâchoire supérieure.

Avec cette tête peuvent être mises en parallèle les trois têtes 120, 121, 122. Elles n'ont pas le tube d'applique, mais les mêmes caractéristiques (yeux en relief, nez aquilin, rangée de dents et menton fuyant).

La tête 123, réaliste elle aussi, se distingue par son grand nez pointu et les cercles lenticulaires qui entourent les yeux.

La tête nº 4 de la pl. VII se trouve dans un bec d'oiseau, provenant probablement d'un aigle, dont il ne subsiste qu'une moitié. La tête humaine est d'un type réaliste avec ses pommettes saillantes, ses yeux en léger relief, son nez large, sa bouche ouverte et ses cheveux coupés aux enfants d'Édouard. L'arrière de la tête est concave. La céramique de couleur rouge porte une couche de peinture blanchâtre.

La statuette nº 5 de la Pl. VII — un double sifflet — se présente sous la forme d'un personnage accroupi sur quatre pieds, les bras reposant sur les cuisses. La tête est caractérisée par un grand nez aquilin. La coiffure semi-circulaire a la forme d'une hache. Le dos bossu se prolonge en sifflet ; sur le côté du personnage un deuxième sifflet communique avec un trou percé à la place de l'ombilic. Argile rouge.

Les pieds de ce sifflet sont presque identiques aux trois pattes d'un autre sifflet zoomorphe (Pl. IX, 8) en céramique orange. Il s'agit sans doute de la représentation d'un coyote, debout comme un être humain avec les bras ramenés sur le ventre. Le dos bossu forme le sifflet et son embouchure ; il communique avec un trou percé sur le ventre de l'animal. Si plusieurs détails concordent assez bien avec le sifflet nº 139 qui est de style aztèque, le traitement de l'ensemble et la terre orange font plutôt penser au groupe maya ou mayoïde.

Mentionnons ici une dizaine de brûle-parfums représentant des têtes de serpent reliés le plus souvent à un fragment de tuyau. Les têtes ont le dessous soit aplati, soit évidé. Deux têtes sont creuses avec un grelot à l'intérieur (157 et Pl. VII, 9), une troisième (nº 163), endommagée, l'a perdu. Toutes ont un caractère plus ou moins réaliste. La mâchoire est généralement relevée, parfois pointue et toujours précédée de la langue fendue. Dans la gueule ouverte on entrevoit de chaque côté des dents gravées. Les yeux des nºs 158 et Pl. VII, 8 sont entourés d'un motif quadrilobé. Le tuyau d'un des manches du nº 10 de la Pl. VII a une sorte d'écusson en relief, de forme circulaire avec une protubérance centrale ; un motif rayonnant l'entoure.

Aucun des objets n'est complet ; cependant ils appartiennent à un type connu de brûle-parfums d'au moins 50 cm. de long qui se compose d'un long manche au bout duquel se trouve une espèce de plat ou de cuiller.

Style olmécoïde.

Plusieurs têtes humaines et fragments de statuettes peuvent être classés dans le style que nous avons l'habitude d'appeler olmèque. Le tesson, généralement lourd et granuleux, a une couleur orange et beige; la couleur blanche n'appartient qu'à une seule statuette.

Parmi les têtes on distingue différents types, le plus classique est celui des « visages de bébé » dont il existe trois exemplaires (77 et Pl. V, 9, 10). Un autre groupe se distingue par la richesse des détails obtenus à l'aide de la technique du pastillage.

Les fragments de statuettes possèdent un style assez semblable. Il y en a six : deux de personnages assis (55 et Pl. VI, 7) et trois autres dont l'état de conservation ne permet pas de dire s'ils étaient assis ou debout, car la cassure passe à hauteur du ventre ou de la poitrine. Le nº 99 a conservé une partie du cou et de la chevelure. Le style est réaliste, le traitement de la poitrine trahit un sens de l'observation particulier. Parmi les deux personnages assis, l'un (nº 55) (au tesson plus clair, variant du blanc au gris noir) a un caractère réaliste, semblable aux précédents, l'autre (Pl. VI nº 7), assis en tailleur, est plus stylisé et plus plat. C'est le seul dont un bandeau entoure le corps et qui porte un cache-sexe vertical. La dernière des figurines (Pl. VI, 8) représente une tête humaine montée sur une sorte de tripode (combinaison des deux bras et du corps).

L'un des plus beaux spécimens de l'art olmèque est ici représenté par une moitié de tête (Pl. VI nº 4), fragment probable d'une statuette assez grande, creuse à l'intérieur. Elle est plus réaliste que celles ci-dessus mentionnées. Le sens artistique se manifeste dans le traitement du menton et des lèvres charnues et ouvertes, particulièrement expressives. Une ride dans les coins de la bouche semble exprimer de la souffrance. On remarque deux incisives dans la bouche entr'ouverte. Le front, haut, montre beaucoup de noblesse. Le nez relativement petit, contraste avec le reste de la face. Mentionnons encore la facture de l'unique œil conservé, assez réaliste lui-aussi. Il est nettement oblique, avec la paupière inférieure plus épaisse que la supérieure. La pupille, située au milieu de la fente entre les deux paupières, a des dimensions réduites. Le cuir chevelu se présente en relief et les cheveux près du front sont indiqués par des incisions parallèles.

Style mayoïde.

Le style mayoïde dans la collection Biart est représenté par deux sortes de céramiques : l'une de couleur orange, très fine et plus légère que l'autre de couleur plutôt beige-orange. Les motifs représentés sont très variés, bien qu'il s'agisse avant tout de sifflets et de quelques statuettes. Un seul objet semble appartenir à une applique (Pl. IX, 4), mais sa signification reste incertaine. Il

s'agit d'un grand disque placé sur un fragment de tuyau ; une tête humaine en relief surmonte ce disque auquel elle est reliée près de son bord par deux anses plates, dont une, brisée, manque aujourd'hui. Le crâne est un peu allongé, les pommettes sont saillantes, le menton légèrement pointu. Deux protubérances se trouvent à mi-hauteur du disque, sans doute pour indiquer les bras et les jambes. Un motif découpé, empruntant la forme d'un T, se glisse entre les protubérances. Serait-ce la représentation du sexe ? La terre étant de couleur orange et très fine, cette pièce peut se classer dans la première catégorie.

Parmi les autres objets, mentionnons d'abord un sifflet en forme de tube (196), sur lequel est appliquée une tête humaine en relief. Elle porte des joues aplaties. La bouche, simple trait horizontal, et les cavités pointillées des yeux contrastent avec un nez large et très saillant. Le front est fuyant et coiffé d'une sorte de bonnet surmonté d'un panache. Des disques perforés, relativement grands, ornent les oreilles.

Un sifflet céphalomorphe (93) représente une tête humaine, creuse à l'intérieur et de type allongé. Elle se prolonge en bec du sifflet. Les détails de la tête sont un peu effacés, il semble que l'objet ait été exposé à un frottement continu, néanmoins on remarque encore les joues creuses et le menton rectangulaire.

Un sifflet anthropomorphe creux (Pl. VIII, 2), aux traits également effacés, se place stylistiquement à côté du précédent. Le personnage se trouve en relief sur la moitié antérieure du sifflet : c'est une femme debout avec les avant-bras levés. Elle porte un pagne autour des hanches, et un collier en forme de V ; la poitrine et les seins restent dégagés. La tête, avec les cheveux aux enfants d'Édouard, a une forme carrée. Le bec du sifflet manque ; sa partie postérieure est lisse.

La tête n° 5 de la Pl. VIII, qui faisait peut-être partie d'un sifflet, a des caractères plus réalistes. Ses traits trahissent une expression de mépris. Le front est fuyant, les yeux très légèrement gravés en amandes, le nez plutôt large, les lèvres, épaisses et expressives. Le bonnet, en épousant la forme du crâne, a sa pointe rabattue sur le sommet de la tête. La cassure à hauteur du cou ne permet plus de reconstituer exactement la forme de l'objet.

Bien que de couleur un peu plus beige que les autres, la tête n° 7 de la Pl. VIII ressemble beaucoup à la précédente. Les yeux et la bouche sont légèrement gravés, le nez plutôt large, mais aplati, la face carrée ; les cheveux, coupés aux enfants d'Édouard, portent une raie centrale. Le crâne est aplati et allongé. La protubérance sur le sommet, bien qu'horizontale, ressemble à celle de la tête précédente. La cassure de l'objet, statuette ou sifflet, se situe à hauteur du menton.

La dernière tête humaine de la série est en même temps la plus belle (Pl. VIII, n° 3). Elle appartient à un homme d'âge mûr, à en juger par les deux rides qui partent des coins des narines. Le menton est légèrement en retrait. La bouche fermée porte des lèvres bombées. Le nez est large et très légèrement incurvé ; les yeux paraissent à demi ouverts. Une protubérance cornue sort du front. Les

oreilles ont des pavillons démesurément grands ; deux disques en cachent les lobes. L'envers de la tête est concave. La cassure, placée derrière le menton, ne permet pas de connaître la forme exacte de l'objet.

Deux sifflets creux de cette catégorie sont zoomorphes ; l'un (Pl. IX, nº 6) a la forme d'une tête de félin dont la gueule ouverte laisse entrevoir les crocs et les dents. Des incisions indiquent les poils. Le nez est aplati. Les oreilles, arrondies, se dressent au-dessus du crâne. Des protubérances placées sous la tête, arrondies elles aussi, servent de support. Le bec de l'instrument est dans la prolongation de l'arrière-tête.

L'autre sifflet (Pl. IX, nº 3), sorte de tripode, se tient debout sur deux des pattes de l'animal et le bec du sifflet qui se trouve en arrière. Un long cou cylindrique se termine en une tête ridée à museau pointu. Dans la gueule entr'ouverte se voient les dents et les crocs. Les oreilles dressées ont une forme triangulaire.

La deuxième catégorie d'objets de style mayoïde possède un tesson un peu plus épais, à surface rugueuse et dont la couleur s'éloigne de l'orange pour atteindre le beige. Les cassures sont moins nettes. Les motifs ont autant de variété que dans la catégorie précédente ; on y distingue des personnages et des animaux.

Parmi les premiers citons un sifflet tripode (98), très proche de celui que nous venons de décrire. Par les deux pieds pointus, dont l'un, brisé, manque, et l'embouchure du sifflet, l'objet pouvait se tenir dressé. La tête est allongée ; les détails, sommairement indiqués, consistent en une protubérance sur la tête en guise de cheveux, une protubérance pour le nez et une simple incision horizontale pour la bouche. Le collier est formé par un boudin.

Plusieurs personnages se caractérisent par des yeux circulaires, du tatouage et une expression généralement terrifiante. L'un d'eux (Pl. VIII, nº 4) a une face ridée et moustachue. Ses yeux sont entourés d'un motif en demi-lune. Il porte un collier de perles avec pendentif. Il est ventru ; la main gauche repose sur son sexe, le bras droit pend le long du corps qui, à partir des cuisses, est remplacé par une étoffe avec des incisions verticales. Le haut de la statuette est pointu, sa face postérieure convexe.

Le fragment nº 8 de la Pl. VIII, comporte plus de détails. La tête, relativement grande, présente des joues boursouflées et des lèvres charnues. Les sourcils sont très prononcés ; ils ont la même taille que les yeux. Le personnage porte une collerette striée de laquelle s'échappe, vers le bas, un motif en forme de deux hameçons placés dos à dos et pourvus chacun de petits points en relief. Les bras collés au corps sont vêtus de manches à décor pointillé. La face postérieure est convexe. L'objet, cassé en haut au-dessus du front et en bas à hauteur des mains, ne peut être reconstitué exactement ; de toute manière, il se termine en pointe au sommet.

Le troisième de la série, représenté par la partie supérieure d'un sifflet (Pl. IX, nº 5), a la forme d'une tête humaine dont la bouche largement ouverte permet de voir les deux mâchoires. Elle a des yeux enfoncés et le nez saillant. Sur le front

fuyant on distingue des motifs gravés en spirale. La tête se termine en pointe.

Le sifflet anthropomorphe n° 1 de la pl. VIII, est seul complet, mais de qualité peu remarquable. Il s'agit d'un personnage debout qui porte un vêtement à décor pointillé ; sur sa poitrine se voient une sorte de bouclier circulaire et, au-dessous du bouclier, un cache-sexe dont les deux pans retombent entre ses jambes. Sa tête se cache derrière un masque à bouche démesurément large. Il porte au front un disque à motif spiralé, très semblable à celui du bouclier. Le bras gauche est levé.

Le sifflet céphalomorphe à quatre sons (Pl. VIII, n° 6) représente une tête humaine casquée. Le tatouage facial comprend deux lignes horizontales, de petits points en relief de chaque côté du nez, une ligne verticale sur le front en prolongation du nez et deux diagonales partant des coins de la bouche. Le casque ne laisse libre que la face. Une protubérance en forme de bouton se voit de chaque côté de la visière en position asymétrique. Un bec d'oiseau pourvu d'une perforation sort du milieu du front. L'embouchure du sifflet est formée par une prolongation de la tête. Le style très fin ne se distingue que peu des objets de la première catégorie.

Les trois objets suivants sont zoomorphes : d'abord une ébauche de sifflet (Pl. IX, n° 7) représentant sans doute un crapaud ou un caïman à plat ventre, les pattes écartées comme s'il était en train de nager. Il n'a plus qu'une patte intacte. Une dépression suit toute la longueur du dos. Dans la gueule de l'animal, on remarque un commencement de perforation destinée sans doute à servir d'embouchure, mais la confection du sifflet a dû être abandonnée par la suite.

Le sifflet n° 2 de la Pl. IX représente certainement un crapaud et est de facture très réaliste. Il porte une tête relativement plus large que celle du sifflet précédent. Les pattes antérieures sont cassées, les pattes postérieures remplacées par le bec du sifflet situé au centre. Un motif gravé se trouve sur le dos du crapaud ; il se compose de quatre crochets et de petites lignes parallèles, le tout disposé dans un cercle au milieu du dos. On est tenté de penser à la stylisation d'un hiéroglyphe. Une protubérance endommagée fait saillie à l'extrémité du dos.

Le troisième objet est une tortue en train de nager (Pl. IX, n° 1). Sa carapace compartimentée présente deux incisions parallèles dans le sens de la longueur, On voit sur les côtés des motifs gravés. La petite tête est pointue, les pattes ne dépassent que légèrement la carapace. Le ventre porte trois perforations. L'objet est creux et contient un grelot.

Style totonaque.

Le groupe que nous appelons totonaque comprend une dizaine d'objets sifflets et statuettes plus ou moins bien conservés. Trois sifflets creux sont modelés en ronde bosse (Pl. X, nos 1, 5, 6) ; le tesson, de couleur orange, est assez bien cuit. Ils ont tous trois des caractères anthropomorphes ; leur bec se trouve

dans le prolongement de la coiffure. Le quatrième sifflet en glaise rouge (Pl. X, nº 3), se distingue avant tout par la disposition du bec placé à l'envers, en bas, et qui sert en même temps de support permettant ainsi au personnage de tenir debout. Son dos simple est concave.

Quatre têtes sont cassées à hauteur du cou ; il s'agit, sans aucun doute, de fragments de personnages ou de sifflets. L'envers est évidé et concave. Le tesson de trois d'entre elles (110, 126 et Pl. X, 2) est rouge ; celui de la tête (111), plus épais, est de couleur gris noir. Dans le traitement des détails, les trois premières pièces ressemblent plutôt aux sifflets creux (Pl. X, nº 3), bien que leur forme les rapproche plutôt de celle du quatrième qui est aplati. La tête (111) dont la coiffure consiste en deux boudins superposés, ressemble stylistiquement au sifflet aplati.

Mais, entre tous les objets de ce style, les parties semblables priment les différences. Le type humain apparaît toujours le même. Le front fuyant, obtenu par déformation artificielle du crâne, est la règle. La plupart des bras, d'ailleurs assez stylisés, sont levés ; quand elles ne sont pas détruites (Pl. X, nº 6), les jambes plutôt lourdes ont une forme cylindrique. La bouche s'entr'ouvre généralement et laisse voir deux incisives parfois cassées qui donnent à la plupart des personnages une expression grimaçante ou souriante. La coiffure suit les contours du crâne, mais le dépasse et prend une forme rectangulaire. Deux mèches de cheveux s'échappent parfois dans les coins supérieurs.

Divers.

Il y a finalement un certain nombre d'objets que nous ne pouvons pas classer exactement dans une des grandes catégories, mais qui se rattachent néanmoins à l'ensemble examiné.

L'objet le plus important est le fragment d'un sifflet à bec tripartite (Pl. VI, nº 10), qui représente, sur la face antérieure, une tête de Tlaloc avec tous ses attributs typiques : yeux circulaires, ornement de lèvres se terminant en volutes (*yacameztli*) et crocs sortant de la bouche. Les cheveux sont striés à la manière des enfants d'Édouard. Une aigrette de plumes se lève latéralement au-dessus de la tempe droite.

Le fragment d'un sifflet anthropomorphe (Pl. VI, nº 6), représente la partie supérieure d'un personnage. Il est travaillé dans la technique du pastillage, très apparente dans les six plaques qui forment la coiffure. L'empreinte des doigts se voit sur l'occiput de l'enfant qui s'accroche au bras gauche de son père. Les traits, dans les deux visages, sont réalistes ; le principal a la bouche ouverte, le nez large et les yeux en léger relief. Sa tête est large, son front, par conséquent, bas.

Une autre tête est par contre très stylisée (Pl. VI, nº 3), elle faisait partie d'une applique, car elle est montée sur un tuyau. Elle a la face aplatie et front inexistant, avec des yeux lenticulaires, simplement incisés, des oreilles bilobées, stylisées, et une bouche entaillée en rectangle.

Les détails très élaborés d'un fragment de statuette (Pl. VI, nº 9) s'opposent aux traits simplifiés de la figurine précédente. Il s'agit d'une tête d'animal qui a la gueule en trompe et une crête sur le crâne arrondi, à front bas. Les babines relevées découvrent les dents et font penser à un félin. Le tesson fin, de couleur grise, est unique dans la série.

Comparaisons.

Parmi tous les groupes stylistiques étudiés ci-dessus, deux d'entre eux se détachent, le « style des cavernes » et le « style de Tehuacán », tandis que tous les autres se rattachent à l'une ou l'autre des grandes civilisations mexicaines. Le « style des cavernes » semble être le plus caractéristique de la zone, ce sont d'ailleurs précisément certains objets de ce style qui peuvent être mis en parallèle avec les pièces d'Orizaba décrites par Seler. Mentionnons tout d'abord la statue d'un dieu de la pluie rapportée par Charnay et qui se trouve au Musée de l'Homme (voir fig. 1) ; il a une certaine ressemblance avec le « style des cavernes » sans qu'on puisse parler de similitude absolue. La même remarque peut être faite pour la figurine de la collection Guillermo de Heredia publiée par Seler sur la même planche que la statue de Charnay [1].

La ressemblance est plus manifeste, quand nous comparons le vase lenticulaire à tête humaine sculptée de la collection Biart (Pl. II, nº 2) avec deux vases trouvés par Seler dans une caverne près de Chacoman, canton de Cordoba [2]. Ils n'ont pas seulement la même forme, ils ont aussi une tête humaine en relief, appliquée sur une de leurs faces. Dans les trois cas, la tête a tous les attributs connus du dieu Tlaloc ; le collier de perles est travaillé dans la technique du pastillage. Fait caractéristique, le moule n'est jamais employé.

Nous pouvons poursuivre le même style jusqu'au Sud-Ouest de Vera-Cruz, en un endroit appelé Soledad [3], sur la ligne du chemin de fer. Plusieurs figurines de Tlaloc y ont été trouvées, dont les yeux en forme d'amandes et entourés de cercles en relief se rapprochent stylistiquement du vase lenticulaire de la collection Biart déjà mentionné. Les cheveux de deux des statuettes de Soledad sont formés par des incisions parallèles ; il s'agit peut-être de la stylisation de la coiffure « aux enfants d'Édouard ».

En dehors des pièces provenant de la zone proprement dite « des cavernes », il semble que nous puissions faire entrer dans cette même catégorie d'objets une céramique connue sous le nom de « céramique des volcans ». Elle a été découverte par Désiré Charnay sur les pentes du volcan Popocatepetl dans les sites de Tenenepanco et Nahualac. Comme dans la « céramique des cavernes », il s'agit de céramiques modelées à la main ; les détails sont appliqués par la

1. Seler (Ed.), *Die Teotihuacan Kultur des Hochlandes von Mexico*. Ges. Abh. z. amer. Spr. u. Alterthumswissenschaft, t. V, pl. XLVI.
2. Seler, *op. cit.*, pl. XLV.
3. Seler, *op. cit.*, fig. 50, p. 460.

technique du pastillage ou celle du boudin. Le tesson est plutôt lourd et plus ou moins bien cuit. Les thèmes varient. Tandis que dans les cavernes d'Orizaba, les têtes d'animaux (félin, coyote et cervidé) l'emportent et que le Tlaloc est moins fréquent, celui-ci devient le sujet préféré dans l'industrie de Tenenepanco.

Le groupe des céramiques que nous avons décrites sous le nom de « style de Tehuacán », est très différent et ne ressemble en rien à la céramique des cavernes. Seler [1] a décrit une tête du même type provenant de Tehuacán, qui a donné ainsi son nom à cette céramique (fig. 2). Le Musée de l'Homme possède, lui aussi, une tête avec les mêmes caractères stylistiques (n° 35.122.1) ; elle proviendrait de Tehuacán, selon le catalogue. Dans tous les cas, il s'agit de statuettes relativement grandes, mais cassées ; seules les têtes se sont conservées. Certaines parties semblent avoir été moulées, mais elles comportent des retouches à la main. Le style est réaliste et plus développé que dans le premier groupe.

Fig. 2. — Tête en céramique Tehuacán (d'après Seler).

Une statuette du même style que le n° 6 de la Pl. IV a été publiée par Seler et identifiée comme Macuilxochitl, dieu de la danse et du chant. Elle provient de Teotitlan del Camino [2].

Avant d'examiner l'âge hypothétique de ces deux groupes, nous voudrions comparer la poterie que nous avons appelée olmèque, avec ses correspondantes dans d'autres collections. Le matériel, très homogène, consiste en têtes et en torses humains, travaillés dans une glaise granuleuse de couleur beige, orange et, exceptionnellement, blanche.

Pendant les fouilles faites à Tres Zapotes par la Smithsonian Institution et la National Geographic Society, un grand nombre de figurines ont été mises au jour qui furent décrites et classées typologiquement par C. W. Weiant [3] : il résulte de leur comparaison que nos objets se retrouvent en grande partie dans la typologie de Weiant, sous l'étiquette de type archaïque.

C'est ainsi que la tête (pl. V, n° 1) appartient au type prognathe classique.

1. Seler (Eduard), *Die archäologischen Ergebnisse meiner ersten mexikanischen Reise.* Gesammelte Abhandlungen zur amerikanischen Sprach- und Alterthumskunde, vol. II, Berlin 1904, p. 317-322, fig. 48.

2. Seler, *op. cit*, p. 317-321, fig. 45. — Seler, *Die Ausgrabungen am Orte des Haupttempels in Mexico.* Ges. Abh., t. II, p. 886, fig. 85.

3. Weiant (C. V.), *An introduction to the ceramics of Tres Zapotes, Veracruz, Mexico.* Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology. Bulletin 139, Washington 1943.

Quatre têtes (Pl. 65, 81 et Pl. V, 2, 3) peuvent être classées parmi le type à visage rectangulaire classique.

Deux têtes (Pl. 68 et Pl. V, 4) expriment assez bien le type béat classique.

Deux autres (66 et Pl. V, 5) appartiennent au type de transition.

Le nº 11 de la pl. V peut être comparé au type A. de Vaillant.

Quatre têtes (80 et Pl. V, 6, 7, 8) entrent dans la catégorie des types grotesques.

Le « visage de bébé », connu généralement sous l'épithète anglaise de « baby face type » est représenté par trois pièces (77 et Pl. V, 9, 10).

Le type Morelos domine dans la collection. Sept têtes au moins (60, 61, 63, 64, 100, 101 et Pl. V, 12) font partie de ce groupe.

La tête (90) est peut-être une divinité de la pluie, bien qu'elle n'ait pas de parallèle dans le tableau de la planche 29 de l'étude de Weiant. Parmi les groupes non représentés dans la collection Biart, mentionnons le type à menton pointu classique et le type Uaxactun.

Quelques-unes des têtes, bien qu'appartenant au même style, n'entrent dans aucun des groupes établis par Weiant. Ce dernier avait déjà signalé plusieurs têtes de style aberrant.

Dans notre cas, il s'agit de deux têtes (83 et Pl. V, 13), dont le menton est pointu, mais qui se distinguent du type classique de Weiant. Elles ont la bouche rajoutée par la technique du pastillage, l'une d'elles (Pl. V, 13) a une protubérance du genre bouton sur le nez. Toutes les deux ont le front aplati et les yeux profondément creusés au milieu d'une incision oblique. Le nez est particulièrement grand et épais.

Une autre tête (69) est caractérisée par la place qu'occupent les yeux presque exactement au milieu du visage.

Quant aux torses humains, des parallèles peuvent être établies dans les planches 34 et 35 du livre de Weiant. Notons tout spécialement que la tête humaine montée sur trois pieds (Pl. VI, nº 8) est semblable à la fig. 12 de la planche 35. Cette dernière n'a pas été trouvée « in situ », déclare le texte, mais aurait sans doute été achetée, sur place.

Nous avons décrit en détail la moitié d'une tête (Pl. VI, nº 4), une des plus belles sculptures de l'art olmèque.

On peut comparer cette tête aux figurines publiées par Vaillant dans son étude sur Gualupita [1] près de Cuernavaca, Morelos. Notamment la tête de la fig. 15 qu'il considère comme le plus bel exemple de sculpture sur terre cuite appartenant aux civilisations primitives (Early Cultures) du Mexique, se rapproche de celle de la collection Biart. Elle est également creuse. Sa bouche aux lèvres charnues est entr'ouverte. Le nez semble relativement petit. Mais dans l'ensemble, la tête donne plutôt l'impression d'appartenir à un bébé, tandis

1. VAILLANT (Suzanne B. and George C.), *Excavations at Gualupita.* Anthropological Papers of the Amer. Mus. of Nat. Hist., vol. XXXV, Part I, New York 1934, p. 50-53, fig. 14 et 15.

que la tête de la collection Biart représente celle d'un homme ayant atteint un certain âge.

Sans vouloir entrer plus en détail dans l'âge exact des différentes figurines et têtes de Tres Zapotes, à l'intérieur de cette civilisation, il est certain qu'elles appartiennent à peu près à la même époque que Monte Alban I, Uaxactun I et Cuicuilco-Ticoman. Ceci nous ramène au premier millénaire avant notre ère et nous donne une base pour notre série « olmèque ». C'est certainement le style le plus ancien de la région.

Les « styles des cavernes et de Tehuacán » appartiennent à une période bien différente. Par la ressemblance avec la « céramique des volcans » qu'on considère comme contemporaine de l'époque toltèque, le « style des cavernes » peut être daté approximativement. Nous avons déjà dit qu'il ne se manifeste pas à Tres Zapotes.

Celui de Tehuacán, malgré ses différences stylistiques, qui placent ses origines à un endroit différent, peut également être daté entre le XIe et XIIIe siècle de notre ère. Certains détails rappellent un style tardif de Teotihuacán. Une pièce semblable à Tres Zapotes se trouve sur une des planches de Weiant [1].

Les styles mayoïdes, totonaques et du Haut Plateau ont également leurs parallèles à Tres Zapotes. Le premier est représenté à Orizaba par des figurines creuses de type Jaina et Campeche, que Weiant place dans la renaissance maya du XIIIe ou XIVe siècle [2]. Le style de l'Ancien Empire fait défaut à Orizaba.

Les figurines souriantes, réunies sous le nom de totonaque, ne sont pas plus fréquentes dans notre collection que les mayoïdes, bien que la région d'Orizaba soit à une moindre distance du Totonacapan que Tres Zapotes. Il y a d'ailleurs une parenté certaine entre les deux styles totonaque, et mayoïde qui seraient par conséquent du même âge.

En décrivant les statuettes de l'époque toltèque nous avons parlé de plusieurs pièces (176, 177, 179 et Pl. VII, 2, 7) dont la partie postérieure est aplatie. C'est par cela qu'elles se distinguent des nombreuses statuettes aztèques. Elles peuvent être comparées à des figurines analogues trouvées par Charnay à Nahualac, sur les pentes du Popocatepetl. Ces dernières statuettes étaient mêlées à une industrie que nous avons déjà mentionnée et qui est connue sous le nom de « céramique des volcans ».

Si la « céramique des volcans » est apparentée à celle des « cavernes », comme nous le supposons, nous pouvons nous expliquer la coexistence des deux types, « céramique des cavernes » et statuettes à dos aplati (genre Nahualac), car l'analogie se retrouve à Nahualac même, avec des objets appartenant à la « céramique des volcans » et à des figurines à dos aplati.

La « céramique des volcans » a été trouvée par Charnay en deux endroits, assez près l'un de l'autre, à Nahualac et à Tenenepanco. Elle a été classée par

1. WEIANT, *op. cit.*, pl. 38, fig. 5.
2. WEIANT, *op. cit.*, pl. 41 et 42.

Vaillant [1] comme sous-groupe du Chichimèque ; elle serait à placer, par conséquent, entre les derniers styles de Teotihuacán et Aztèque II. Vaillant y voit également des parentés avec la céramique de Mazapan découverte pour la première fois par Linné [2] en 1932 aux portes de Teotihuacán. Cette céramique de Mazapan a été trouvée en grandes quantités à Tula pendant les fouilles des dernières années ; elle est considérée comme typiquement toltèque.

Avec les Aztèques nous entrons enfin dans la période franchement historique. Ils arrivent à Orizaba sous Montezuma Ier, au début du XVe siècle. Mais, chose curieuse, ils n'ont pas laissé de traces à Tres Zapotes. On l'explique par le fait que les gens de Tres Zapotes de cette époque étaient les alliés des Aztèques et qu'ils continuaient par conséquent leurs propres traditions.

Quant aux objets divers, le sifflet représentant une tête de Tlaloc (Pl. VI, nº 10) serait mayoïde, non seulement stylistiquement, mais aussi à en juger par la couleur et la composition de la pâte. Mais la stylisation d'un dieu de la Pluie avec les attributs de Tlaloc est inconnue chez les Maya. L'aigrette de plumes appartient à l'art aztèque. Orizaba est l'endroit, où différentes civilisations se sont rencontrées. Une combinaison de plusieurs styles y est par conséquent très explicable.

Le fragment du sifflet représentant un personnage auquel s'accroche un enfant (Pl. VI, nº 6), réunit également les éléments de plusieurs styles. La tête de l'adulte se rattache au style de Tehuacán, celle de l'enfant ressemble aux têtes du haut plateau des dernières périodes de Teotihuacán. L'ensemble enfin est proche des styles de la côte atlantique.

La tête d'applique (Pl. VI, nº 3), très stylisée, représente par contre un cas isolé. Malgré ses apparences, il ne semble pas qu'elle appartienne à une civilisation très primitive.

Isolée est également la tête de félin en céramique grise (Pl. VI, nº 9) ; elle diffère beaucoup de la précédente ; tous les détails sont minutieusement indiqués. Mais on ne peut la rattacher à une des civilisations classiques.

En résumé, nous trouvons réunis à Orizaba dans la collection Biart tous les styles qui apparaissent à Tres Zapotes, plus le style très typique des cavernes, contemporain probablement des Toltèques, et l'aztèque. S'il s'avérait exact que tous les objets de la collection Biart eussent été récoltés dans la région d'Orizaba, il serait probable qu'une même population aurait habité dans les deux sites pendant au moins 1.500 ans. Un style local se serait développé aux environs du XIIIe siècle. Seules des fouilles méthodiques confirmeront ou infirmeront les hypothèses émises ci-dessus [3].

1. VAILLANT (George C.), *A correlation of archaeological and historical sequences in the Valley of Mexico.* American Anthropologist, vol. 40, nº 4, p. 535-573, oct.-déc. 1938.

2. LINNÉ (Sigvald), *Archaeological researches in Teotihuacan, Mexico.* Ethnographical Museum of Sweden, n. s. nº 1, Stockholm 1934.

3. Étude présentée au XXXe Congrès international des Américanistes tenu à Cambridge en Août 1952.

LISTE DES PIÈCES REPRODUITES SUR LES PLANCHES.

Collection du Musée de l'Homme n° 97, 25 [1].

PL. I. — 1 : (30) haut. 10,6 cm. — 2 : (32) haut. 8,6 cm. — 3 : (31) haut. 9,2 cm. — 4 : (36) haut. 9 cm. — 5 : (153) haut. 15 cm. — 6 : (148) haut. 12 cm. — 7 : (152) haut. 11,2 cm. — 8 : (147) haut. 15 cm. — 9 : (82) haut. 5,8 cm. — 10 : (151) haut. 12,2 cm.

PL II. — 1 : (144) haut. 8,4 cm. — 2 : (7) haut. 12,2 cm. — 3 (285) haut. 10,5 cm. — 4 : (91) haut. 10,7 cm. — 5 : (24) haut. 5,9. — 6 : (29) haut. 8,4 cm. — 7 : (146) haut. 12,4 cm. — 8 : (11) haut. 3,8 cm. — 9 : (26) haut. 12,9 cm. — 10 : (15) haut. 4,3 cm. — 11 : (28) haut. 4 cm. — 12 : (21) haut. 4,5 cm. — 13 : (27) haut. 8,4 cm. — 14 : (23) haut. 5,2 cm. — 15 : (145) haut. 11 cm. — 16 : (143) haut. 10,6 cm.

PL. III. — 1 : (195) haut. 17,6 cm. — 2 : (4) haut. 20 cm. — 3 : (49) haut. 12 cm. — 4 : (50) haut. 15,5 cm. — 5 : (196) haut. 23,4 cm. — 6 : (297) haut. 16 cm.

PL. IV. — 1 : (209) haut. 22,8 cm. — 2 : (203) haut. 17,5 cm. — 3 : (201) haut. 13,2 cm. — 4 : (205) haut. 13 cm. — 5 : (210) haut. 23 cm. — 6 : (5) haut. 28,3 cm.

PL V. — 1 : (67) haut. 5,4 cm. — 2 : (75) haut. 5,7 cm. — 3 : (76) haut. 6,4 cm. — 4 : (73) haut 5.3 cm. — 5 : (72) haut. 4,9 cm. — 6 : (71) haut. 5,3 cm. — 7 : (74) haut. 6,6 cm. — 8 : (43) haut. 7,5 cm. — 9 : (78) haut. 5,1 cm. — 10 : (79) haut. 5,1 cm. — 11 : (70) haut. 5,1 cm. — 12 : (62) haut. 6 cm. — 13 : (84) haut. 6,9 cm.

PL. VI. — 1 : (2) haut. 21 cm. — 2 (3) long. 24,7 cm. Cliché Herdeg. — 3 : (169) haut. 8,2 cm. — 4 : (46) haut. 12,2 cm. — 5 : (54) haut. 7,4 cm. — 6 : (181) haut. 14,1 cm. — 7 : (56) haut. 5, 5 cm. — 8 : (97) haut. 5,1 cm. — 9 : (155) haut. 10,5 cm.. — 10 : (95) haut. 5,8 cm.

PL. VII. — 1 : (172) haut : 10,4 cm. — 2 : (180) haut. 13,5 cm. — 3 : (171) haut. 9,7 cm. — 4 : (114) haut. 5 cm. — 5 : (139) haut. 6,35 cm. — 6 : (112) haut. 6,1 cm. — 7 : (178) haut. 14,6 cm. — 8 : (159) long. 8,4 cm. — 9 : (156) long. 15,7 cm. — 10 : (160) long. 13 cm.

PL. VIII. — 1 : (175) haut. 12,3 cm. — 2 : (182) haut. 7,6 cm. — 3 : (94) haut. 6,4 cm. — 4 : (186) haut. 11,4 cm. — 5 : (45) 6,6 cm. — 6 : (48) haut. 7,2 cm. — 7 : (96) haut. 4,7 cm. — 8 : (187) haut. 14,6 cm.

PL. IX. — 1 : (41) haut. 3,4 cm. — 2 : (40) haut. 3,8 cm. — 3 : (37) haut. 7,2 cm. — 4 : (193) haut. 21,2 cm. — 5 : (188) haut. 7,2 cm. — 6 : (59) haut. 5,6 cm. — 7 : (38) long. 10,7 cm. — 8 : (154) haut. 8,2 cm.

PL. X. — 1 : (168) haut. 9,1 cm. — 2 : (109) haut. 5,6 cm. — 3 : (167) haut. 12 cm. — 4 : (166) haut. 15,6 cm. — 5 : (278) haut. 18 cm. — 6 : (113) haut. 14 cm.

1. Les nombres entre parenthèses correspondent aux numéros des pièces dans cette collection.

Céramique du style des Cavernes, Orizaba, Mexique.

Phototypie Jean Brunissen
30 rue Le Brun - PARIS 13e

Céramique du style des Cavernes, Orizaba, Mexique.

Céramique du style de Tehuacan, Orizaba, Mexique.

Céramique du style de Tehuacan, Orizaba, Mexique.

Céramique de style olméque (type Tres Zapotes), Orizaba, Mexique

Céramique du style de Tehuacan (1, 2);de style olmèque
(4, 5, 7, 8);de styles divers (3, 6, 9, 10), Orizaba, Mexique.

1

2

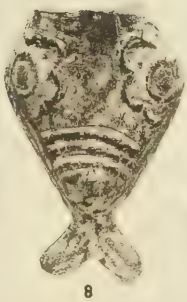
3

4

5

6

7


8

9

10

Céramique des styles du Haut Plateau, Orizaba, Mexique.

1

2

3

4

5

6

7

8

Céramique de style maya, Orizaba, Mexique.

Céramique de style maya, Orizaba, Mexique.

1

2

3

4

5

6

Céramique de style totonaque. Orizaba. Mexique.

LE CONCEPT DE L'AME CHEZ LES CARAÏBES NOIRS

Par Ruy COELHO.

La profonde unité culturelle des Caraïbes noirs du Honduras est un phénomène surprenant si l'on considère leur double origine. Ces indigènes qui sont aujourd'hui plus de 50.000 et qui vivent tout le long de la côte de la Mer des Antilles, du Nicaragua à la frontière mexicaine, sont les descendants d'esclaves noirs réfugiés à Saint-Vincent où ils se mêlèrent aux Indiens caraïbes, les anciens habitants de cette île. D'un point de vue purement biologique, les Caraïbes sont plutôt des Noirs que des Indiens, bien qu'eux-mêmes insistent avec complaisance sur leur affiliation avec les indigènes du Nouveau Monde. Mais si l'apport indien dans la constitution raciale de ce groupe est faible, il n'en est pas de même sur le terrain culturel. Ces indigènes à peau noire, à cheveux crépus et aux traits négroïdes parlent un dialecte caribe très pur. Ils ont en outre conservé dans une large mesure leur héritage indien, tant dans leur vie religieuse que dans leur technologie.

De nombreuses influences européennes ont modifié ce fond afro-indien. Les Caraïbes firent de très bonne heure des emprunts à la civilisation blanche. C'est ainsi qu'ils adoptèrent les armes à feu qui leur permirent de résister à leurs nombreux ennemis. Utilisant les rivalités entre Anglais et Français, ils réussirent à maintenir leur indépendance jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. S'étant rangés du côté des Français lors de la Révolution, ils furent battus et déportés au Honduras.

Leur conversion au Christianisme est récente. En fait elle ne remonte qu'à la seconde moitié du XIXe siècle. Ils tirent gloire de la longue résistance qu'ils opposèrent aux missionnaires et ils aiment à répéter qu'il a fallu un saint — le bienheureux Subirana, l'Apôtre des Caraïbes — pour les convertir.

Comme tant d'autres peuples, en adoptant le Catholicisme, ils ne rejetèrent pas leurs anciennes croyances. Ils créèrent un système religieux qui, bien que composite, n'en est pas moins cohérent et harmonieux. On ne saurait employer à son sujet le mot de syncrétisme, mais plutôt celui de synthèse.

On doit en chercher les facteurs déterminants dans les circonstances historiques exposées plus haut. A la différence des Indiens du Guatemala et du Mexique, qui furent forcés, sous la menace du fouet et du bûcher, à entrer dans

le sein de l'Église, les Caraïbes ont été amenés au Catholicisme par le seul moyen de la prédication. C'est pourquoi leur acceptation des dogmes semble avoir été plus raisonnée. La confrontation entre les anciennes croyances et les nouvelles s'est produite dans une zone plus claire de la conscience. L'intégration des rites « païens » et du culte des esprits de la nature et des ancêtres, à la conception du monde que leur proposaient les missionnaires, s'est faite spontanément, sans crainte et sans subterfuge.

On doit aussi supposer que les Dominicains et les Jésuites qui, de 1635 jusqu'aux dernières décades du XVIIe siècle, essayèrent de convertir les habitants des Antilles, n'ont pas travaillé tout à fait en vain, comme ils l'ont cru eux-mêmes. Sur le plan intellectuel, ils ont dû défricher le terrain. Des mots tels que *bunguiu, sifiris* (du français *Bon Dieu*, (Saint) *Esprit*), que l'on trouve dans la langue caraïbe de nos jours, peuvent être interprétés comme des traces de la pénétration des idées chrétiennes dans les îles.

Toujours est-il que, pendant tout le XVIIIe siècle, on n'a fait aucune tentative pour les évangéliser. De leur part, les Caraïbes ne se souciaient nullement de la religion des Blancs. On pourrait aussi se demander si la série d'échecs qu'ils ont subis au cours du siècle dernier ne les a pas incités à se concilier les divinités d'un ennemi si puissant. Encore de nos jours ils sont convaincus que les prêtres se gardent bien de leur révéler tout le contenu des livres sacrés. Selon eux, les parties ésotériques de la Bible et de l'hagiologie feraient la force des gens de race blanche qui y ont accès.

Cette triple acculturation — (Africaine, Européenne, Américaine) — se manifeste dans l'élaboration des concepts relatifs à la notion d'âme.

Pour la plupart des Caraïbes noirs ce que l'on appelle « âme » comporte trois parties. La première, *anigi*, est une espèce d'esprit animal ou de force vitale, révélée par les battements du cœur et du pouls et, par toutes les fonctions organiques. Elle s'éteint avec la vie. L'*anigi* est un fluide subtil, mais qui possède une existence concrète. La deuxième, l'*iuani*, par contre, est conçue comme une entité immatérielle, pour autant qu'il a été possible de l'établir clairement. Il a la tête pour siège, et s'en va au ciel après la mort. Il y a aussi un corps astral, que l'on appelle *afurugu*, qui est en tout la copie exacte du corps physique de chaque individu. Il se situe à mi-chemin entre la matérialité de l'*anigi* et la spiritualité de l'*iuani*. Il est considéré comme étant composé d'une substance perceptible aux sens, mais douée de toutes les qualités que l'on attribue aux êtres spirituels. Pour d'autres, l'*anigi* n'est qu'un synonyme de *iuani* ; les composantes de l'âme étant alors réduites à deux.

Normalement, on se soucie peu de l'*anigi*. Il y a des maladies, cependant, qui dépendent directement de lui ; il peut s'écouler dans les autres parties du corps, surtout dans le bas du thorax, et produire des enflures douloureuses. L'hypertrophie de la rate, très commune dans cette région où 96 % de la population est atteinte de malaria, serait produite par la chute du « couvercle de l'*anigi* » (*anigidao*). La fontanelle du nouveau-né est aussi l'objet de préoccupations, puisque l'*anigi* y est exposé aux attaques de l'extérieur. Ceci est d'au-

tant plus grave que le nouveau-né est supposé ne pas avoir d'*afurugu* qui puisse le protéger. Il dépend pour cela de l'*afurugu* de son père, jusqu'à la fin de la période de la couvade [1].

Pour guérir les maladies qui dérivent des accidents subis par l'*anigi*, on doit avoir recours à des guérisseuses spécialisées, appelées *sovadoras* (littéralement, masseuses). Elles soignent les adultes au moyen de massages extrêmement violents, qui font parfois pousser des cris de douleur aux patients.

Le concept d'*iuani* étant assez proche de celui de l'âme dans la religion chrétienne, les Caraïbes en ont fait la traduction du mot espagnol *alma*. Il n'est pas perceptible aux sens, et ne se manifeste que par l'intermédiaire de l'*afurugu*.

L'*afurugu*, disent les Caraïbes, c'est l'ange gardien ; ou encore ils emploient le mot mystérieux *viejamota* (*bejamota ?*), que l'auteur n'a pu retrouver dans aucun dictionnaire espagnol. Sur ce point, cependant, les différences qui les séparent des doctrines catholiques sont considérables. L'*afurugu* n'est pas conçu comme un être indépendant, mais comme le double spirituel de chacun, reproduisant dans les moindres détails ses caractéristiques physiques. C'est l'essence même de l'individu, vivant ou mort.

L'*afurugu* possède des facultés de discernement, voire de clairvoyance, qui lui permettent de connaître les dangers auxquels est exposé l'individu avant que celui-ci puisse en prendre conscience. Il l'avertit de ces dangers par des signes bien connus, par exemple, la démangeaison de certaines parties du corps, ou bien les crépitements et la pluie d'étincelles qui sortent tout d'un coup d'une cigarette que l'on fume. Il y a d'autres signes moins clairs, qu'il faut interpréter avec l'aide d'une personne âgée, ou d'un *buiei* (prêtre-devin-médecin). Si, cependant, le danger survient à l'improviste, l'*afurugu* s'enfuit ; il en résulte un saisissement (*estupor*) plus ou moins prononcé, selon la pesanteur de celui-ci. Ceux qui ont un *afurugu* léger doivent redouter davantage les situations périlleuses, car les esprits malfaisants et les sorciers peuvent s'en emparer plus facilement.

La séparation permanente du corps et de son *afurugu* peut causer la mort, ou la perte totale des réactions mentales, qui fait de la personne un cadavre vivant. (Le mot *zombi*, en cours dans les Antilles, n'est pas connu chez les Caraïbes noirs.) La séparation peut résulter aussi d'un acte d'envoûtement : un ennemi va chez un sorcier, et lui donne de l'argent pour que celui-ci fasse venir le double de la victime dans l'eau d'un baquet. On peut aussi fouetter le reflet dans l'eau, lui faire subir toutes sortes de supplices, ou même le poignarder.

Il y a aussi des sorciers qui vendent l'*afurugu* d'une personne de la famille au *pengaliba* (démon assimilé au diable de l'Église catholique) pour augmenter leur puissance ou leurs biens matériels. Ou bien, ils réussissent à s'emparer

1. COELHO (Ruy), *The significance of the Couvade among the Black Caribs*. Man, vol. XLIX, n° 64. London.

de l'esprit de quelqu'un avec qui ils ont des relations constantes, en profitant d'un moment d'abandon.

La perte permanente ou temporaire du double est fréquemment la conséquence d'une rencontre avec un esprit malfaisant ou un être surnaturel quelconque. Ils sont extrêmement nombreux, du fait que les Caraïbes noirs ont hérité des traditions africaines, américaines et européennes. L'histoire suivante est tout à fait typique.

Deux jeunes gens revenaient de la pêche ; faisant fi des conseils de leurs aînés, ils remontèrent le cours d'une rivière hantée par des êtres surnaturels. Après deux heures d'un voyage sans incidents, ils entendirent un chant mélodieux. C'était l'*agaiuma* (sorte de Lorelei) qui, selon son habitude, se peignait étendue sur un rocher. L'un des jeunes gens se couvrit tout de suite les yeux ; mais l'autre ne put s'empêcher de regarder l'*agaiuma*, qui plongea sous l'eau en poussant un cri. Le pauvre garçon resta bouche bée, les yeux grand ouverts, incapable de toute réaction. Son ami le secoua, essaya de le ranimer par tous les moyens, mais sans succès. Très inquiet, il s'empressa de revenir au village et d'aller consulter le *buiei*. Celui-ci, en voyant le visage hébété de la victime, comprit tout de suite de quoi il s'agissait

Sans perdre de temps, il alla chercher son canot et se dirigea vers le lieu de l'événement. Une fois arrivé là, il plongea à plusieurs reprises, et finalement arriva à dégager l'*afurugu* du jeune pêcheur qui, entraîné par l'*agaiuma* dans sa fuite, était resté pris sous un rocher. En rentrant, le *buiei* avait la manche de sa chemise en haillons, et ses mains saignaient. Le héros de l'aventure en fut quitte pour un gros rhume de cerveau.

Dans d'autres histoires, cet enlèvement du double spirituel est réalisé par la *sucia* (fantôme qui assume les traits de la femme aimée), par le *cadejo* et le *timbo* (animaux fantastiques), etc... Presque tous les êtres surnaturels ont ce pouvoir. Pendant le sommeil, l'*afurugu* voyage dans l'espace ; le corps, n'ayant plus de protecteur à ses côtés, est particulièrement exposé aux attaques du *mafia*, sorte de démon qui n'étant pas retenu par les sortilèges qu'on pend aux portes et aux fenêtres, peut ainsi entrer dans les maisons. Il arrive fréquemment que le *mafia* essaye d'étrangler une personne qui s'éveille alors en poussant des cris affreux.

Les rêves, en général, ne sont pas conçus comme des illusions des sens, mais comme des événements vécus par l'*afurugu*. Si un homme rêve qu'il a eu des relations sexuelles avec une femme, et, en se réveillant, met son oreiller à l'envers, celle-ci fera le même rêve, ce qui lui confère presque toutes les caractéristiques de la réalité, en permettant, toutefois, d'éviter les conséquences biologiques qui peuvent en découler. Les contrées et les paysages visités en songe sont censés exister quelque part. Les rêves deviennent aussi, comme chez plusieurs autres peuples, une source importante de connaissance prophétique et de communication avec les morts.

Cette dernière fonction a une valeur toute particulière pour les Caraïbes noirs, car le culte des ancêtres est à la base de leur religion. Les morts d'une

famille, que les descendants appellent *ahari* ou *gubida* viennent dans la hiérarchie surnaturelle après les saints, les vierges (*sic*) et les archanges, puisqu'ils ne commandent qu'à leur ange gardien (*afurugu*). On leur attribue moins de puissance qu'à la plupart des esprits malfaisants. Ils prennent, néanmoins, les affaires de leurs familles à cœur, et sont prêts à intercéder en leur faveur auprès des pouvoirs suprêmes de l'univers. Ils assurent le succès de leurs entreprises, détournent d'eux les dangers qui les menacent et les protègent contre les maladies et les attaques des mauvais esprits.

Les devoirs religieux envers les *gubida* ne sauraient être négligés sans entraîner des conséquences terribles. Les ancêtres, une fois irrités, non seulement retirent leur protection à leurs descendants, mais eux-mêmes les accablent de maux. Il est souvent difficile de deviner en quoi on a offensé les esprits, car ils sont capricieux, susceptibles et entêtés. « Los *ahari* son gente muy contrariada » disaient presque tous les informateurs. A mesure qu'ils vieillissent, ils s'adoucissent et deviennent plus sages « tout comme les hommes vivants ». Selon quelques informateurs, c'est seulement à ce moment qu'ils méritent le titre respecteux de *gubida*. Pour en arriver là, ils doivent passer par plusieurs étapes.

La première est, naturellement, la mort, que l'on croit être toujours un processus lent, même quand, selon toutes apparences, le décès a été soudain. Le corps d'un individu qui ne respire plus, qui ne fait aucun mouvement, qui est froid déjà, voire raidi, peut être encore en vie. On connaît des cas de retour à la vie de personnes qui passaient pour mortes. Une de ces « résurrections » a été portée à la connaissance de l'auteur le lendemain du jour où elle a eu lieu ; il s'agissait d'une jeune fille tuberculeuse qui, après plusieurs heures de coma, s'était subitement dressée de son catafalque, renversant les cierges de la chapelle ardente. Quelques personnes âgées aimaient aussi à raconter leurs expériences d'outre-tombe, dont elles gardaient des souvenirs très précis.

Une fois que la mort a été dûment constatée, et qu'on a toutes raisons de penser qu'un retour à la vie est impossible, on prend les dispositions pour la veillée. On dresse la chapelle ardente et un autel dans la pièce principale de la maison. Le soir, les amis du mort, c'est-à-dire presque tout le village, arrivent. On mange, on boit, on danse la « punta », on joue aux cartes ou à des jeux typiques de la veillée, on entend des histoires « racontées à la façon ancienne », qui sont de vrais monologues mimés, représentés et chantés par le narrateur, avec la collaboration active des auditeurs.

On enterre le mort le lendemain, après une messe, selon le rite catholique. Pendant les neuf jours qui suivent, les femmes de la famille en deuil se réunissent tous les soirs, auprès de l'autel qui reste dressé, pour réciter le rosaire. On met sur l'autel un verre avec de l'eau fraîche ou *hiu* (bière de manioc), et la pipe du mort, s'il en avait une, et du tabac (mais jamais de cigarettes). Le soir du neuvième jour, il y a un nouveau *baluriu* (veillée).

Après cela, l'*iuani* « s'en va à la gloire », mais l'*afurugu* reste sur terre. De nombreux indices révèlent sa présence à la famille : le craquement des meubles,

les pots qui tombent tous seuls dans la cuisine, tous les menus accidents du ménage. La nuit, il devient visible pour les gens du village ; il n'apparaît aux yeux des membres de la famille que si un rite important a été oublié. L'*afurugu* qui se transforme en revenant est appelé *ufie*.

Toutes les nuits il y a au moins deux ou trois personnes qui disent avoir vu un *ufie*. Si la nuit est obscure, on ne peut pas savoir de prime abord s'il s'agit d'un être vivant ou pas, jusqu'au moment où l'on reconnaît les traits de quelqu'un mort récemment. Pour ceux qui ne l'ont pas connu en vie, l'*ufie* se trahit par la légère buée qui l'entoure, et parce qu'il marche sans poser ses pieds sur le sol.

Bien qu'ils inspirent beaucoup de frayeur, les revenants ne sont pas toujours dangereux. Ceux qui les voient d'habitude les décrivent avec des détails précis. Il semble que la nuit fait surgir, dans le site du village tangible, un village spectral, où les morts vaquent à leurs occupations usuelles. Le peintre en bâtiments badigeonne, en chantonnant à bouche mi-close, les murs d'une maison de fantasmagorie ; des gouttelettes d'une peinture translucide tombent de sa brosse. Les vieilles femmes lavent le linge sur les pierres de la rivière. D'autres, qui aiment surtout les fêtes rituelles, en se tenant par le petit doigt, et en se baissant et en se relevant en cadence, comme il est prescrit, entonnent un *abaimahani* (sorte de chant religieux).

Les *afurugu* des hommes violents, de tous ceux qui sont morts en des circonstances tragiques ou pénibles, deviennent des *ufie* particulièrement dangereux. Ils se manifestent fréquemment ; ils sèment la terreur dans le cœur de tous, et peuvent provoquer des crises de stupeur chez ceux qui ont l'*afurugu* léger. Plus ils ont été passionnés, plus ils ont commis d'actes criminels ou provoqué la souffrance, plus ils ont de la difficulté à se détacher du monde sensible. Quelquefois ils sont retenus sur terre par le souvenir d'une faute qu'ils tâchent de réparer, par l'attachement à l'argent qu'ils ont caché et dont ils révèlent le secret à un homme courageux qui fera dire des messes pour eux. Le fait de ne pas accomplir un rite quelconque peut avoir les mêmes conséquences. Par exemple, un jeune homme, franc-maçon, vint mourir chez son père, qui, en catholique zélé, détestait la franc-maçonnerie et empêcha la réalisation des rituels de la Loge. Il en est résulté que l'*afurugu* de son fils, irrité par cette négligence, accablait la famille entière de toutes sortes de tourments. On disait que, ne pouvant plus supporter la terreur de ces apparitions continuelles, le père était en passe de devenir fou.

Dans les cas normaux, cependant, on réussit sans grande peine à briser les liens qui rattachent l'*afurugu* à la vie terrestre. Il faut suivre les prescriptions de l'Église catholique, et « celles qui nous viennent des ancêtres ». On ne conçoit pas qu'il y ait conflit entre les deux types de cérémonies. Dans le même jour, on fait célébrer une messe et on offre un banquet aux morts (*ĕugu*). Le *digi*, la fête religieuse où sont associés au festin des chants et des danses conduisant à la possession des danseurs par les esprits, est aussi précédé d'une messe. De moindre importance sont le « bain de l'*ahari* », et de petits actes

témoignant d'une constante dévotion aux ancêtres, tels que laisser de côté un morceau de choix du poisson que le mort aimait particulièrement et le placer dans un plat avec un bout de cierge bénit qu'on allume la nuit.

Toutes ces cérémonies ont pour but de permettre aux doubles des morts de participer aux plaisirs et activités de l'existence terrestre, dont ils n'ont pas perdu le goût. « Nous sommes une race charnelle », disait à l'auteur un vieillard qui goûtait fort les discussions théologiques ; « nous ne concevons pas que les anges gardiens, qui cependant sont des purs esprits ayant vécu sur terre, veuillent la quitter si tôt ». Ainsi, au cours des fêtes, on leur sert les mets et les boissons qu'ils préféraient, et dans les intervalles des danses et des chants religieux, on exécute les danses profanes et les airs qu'ils aimaient. Il est aussi prescrit, pour réjouir les morts, que des jeunes hommes, au cours d'un *digi*, s'habillent en femmes et fassent des parodies obscènes des actes les plus sacrés.

Cet attachement au monde des vivants est à la base d'un détail rituel curieux. Au début de toutes les cérémonies, la personne la plus âgée de la famille doit dresser un monticule de terre dans le *guli* (chambre transformée en sanctuaire, où l'on a dressé les tables chargées de mets, et où se passent les parties ésotériques des rites). Ce monticule contient des poignées de la terre que ses pieds ont foulée, de l'eau des sources où il a bu, quelques pièces d'argent gagnées par lui. Appelé par le *búiei*, l'esprit y entre ; c'est de là qu'il parle à la famille d'une voix flûtée à peine perceptible.

Une fois que tous les désirs du mort sont comblés, et qu'on a reconnu que la famille a « fait pour le mieux » selon ses conditions de fortune, l'*afurugu* rompt ses liens avec la terre, et rejoint l'*iuani* aux cieux. Il lui sert de messager auprès des vivants, ou, le cas échéant, d'agent actif contre les dangers qui menacent ses descendants.

Tel est le système de croyances concernant l'âme chez les Caraïbes noirs. L'unité qui s'en dégage n'arrive cependant pas à masquer tout à fait la diversité des éléments qui l'ont formé. Il n'est pas difficile de reconnaître ce qui est dû au catholicisme populaire des pays latins, développé en marge de la théologie officielle de l'Église, mais plus ou moins toléré par celle-ci.

Pour ce qui est de la partie indienne de cet héritage culturel, nous avons deux sources très importantes : J.-B. Dutertre et le P. Raymond Breton. Le passage suivant se trouve dans le livre de Dutertre : « Ils croient à l'existence de l'âme, mais ils tiennent que chaque personne en a trois, une au cœur, une autre à la tête et l'autre au bras. Celle du cœur, qui se manifeste par ses battements, va, disent-ils, droit au ciel après la mort, pour y être bienheureuse ; celles du bras et de la tête qui se manifestent par le battement du pouls et par les mouvements des artères deviennent Maboyas, c'est-à-dire, esprits malins auxquels ils imputent tout ce qui leur arrive de sinistre et de funeste » [1].

Le P. Breton donne des définitions pour les termes qui intéressent cet article :

1. Tertre (Jean-Baptiste du), *Histoire générale des Antilles habitées par les François*... 4 vol., Paris, 1667-1671, vol. II, p. 372.

« esprit malin », « diable », *mapouya*, *oumecou*, *coulobi* ; « esprit » *acasancou*, *acambouée*, f. *opoyem* ; « âme », (*n*)*acali*, (*n*)*iouani*, f. (*n*)*anichele* ; « autre », (*l*)*ipitagama*, (*l*)*ehuegué*, (*l*)*acoumouncou*, (*l*)*apourcou*, f. *amien* ; « cœur », « courage », (*n*)*iouani*, f. (*n*)*anichi* »[1].

On reconnaît aisément le mot *iuani*, qui n'a pas changé en trois siècles. Pour les autres, il faut tenir compte des transformations phonologiques du caraïbe des îles, révélées par les excellentes études de M. Douglas Taylor. Les plus importantes de ces transformations sont : la tendance à faire disparaître les groupes de consonnes (par exemple, Pedro, qui a donné *Feduru*) ; les changements de *p* en *f*, de *k* en *h*, de *l* en *r*, de *c* en *k*[2]. En se basant sur ces règles, on peut établir les équivalences suivantes : *mapouya* : máfia ; *opoyem* : úfĩẽ ; *acali* : áhari ; *apourcou* : áfurugu; *anichi* : anígi. On peut aussi retrouver les racines de quelques mots qui n'ont pas été cités, comme *umehu* (oumecou), qui désigne de nos jours un petit être malicieux de quelques centimètres de hauteur, s'attaquant aux nourrissons et leur donnant des maladies cutanées. Les *buieis* emploient encore de nos jours le mot *ahambue* (*acambouée*) dans leur langage ésotérique. Ils appellent *coulobis* les esprits qui incarnent des forces naturelles, ou des *genii loci*.

Les variations sémantiques sont plus remarquables. On constate que le concept d'une entité spirituelle s'en allant aux cieux après la mort existait avant la découverte, et, par conséquent, a pu être facilement assimilé au dogme catholique de l'âme immortelle. Les missionnaires s'étonnaient que ces païens, qui avaient réussi à concevoir ces vérités par le seul moyen de leur religion naturelle, eussent pu se refuser « à voir toute la lumière de la doctrine chrétienne ». Mais les renseignements que donnent nos auteurs manquent de précision. Dutertre ne nous dit pas quels étaient les noms de ces trois âmes, et paraît avoir confondu *mapouya* (comme l'écrit le P. Breton, probablement avec plus de correction) et *opoyem*. Dans les dictionnaires du P. Breton on peut trouver des définitions qui sont de véritables notes d'ethnographie ; mais malheureusement, il n'a pas jugé nécessaire d'expliquer plus en détail la signification des concepts qui nous occupent.

On peut, cependant, déduire que dans le sens de revenant ou spectre, esprit est rendu par *opoyem* ; et qu'en tant qu'âme des ancêtres, il est rendu par *acali* ou *iouani* ; comme *iouani* et *anichi* se traduisent aussi par cœur et courage, il est à croire que ces mots désignaient le principe spirituel des hommes vivants. Quant à *apourcou*, il est donné dans la définition des termes courants qui signifient *autre*. L'auteur a négligé, cependant, d'en préciser la nuance exacte,

1. Breton (R. P. Raymond), *Dictionnaire Caraïbe-François ...*, Auxerre, M.D.C.LXV.

— *Dictionnaire François-Caraïbe...*, Auxerre, M.D.C.LXVI.

2. Taylor (Douglas MacRae), *The Black Carib of British Honduras*, Viking Fund Publications in Anthropology, Number Seventeen, New-York, 1951, p. 41-54.

qui est *l'autre-d'une-paire*, et qui se dégage d'autres définitions du dictionnaire. Encore de nos jours, les Caraïbes noirs emploient *afurugu* dans le sens d'un objet ou d'un être appartenant à une paire, telle que des souliers. Mais les acceptions religieuses et philosophiques du mot étaient-elles connues du P. Breton ? Il est pourtant peu probable qu'il les ait ignorées, puisque, comme tout missionnaire, il s'intéressait beaucoup aux croyances des païens, dans l'espoir d'y trouver des bases pour son effort d'évangélisation.

La comparaison entre les conceptions de l'âme chez les Caraïbes primitifs et chez les Caraïbes noirs nous permet de constater que ceux-ci ont enrichi, raffiné et systématisé l'héritage culturel qui leur a été transmis par leurs ancêtres indiens. On doit supposer que le passé africain a été aussi mis à contribution. En l'absence de documents, nous serons guidés par des inférences.

Le noyau ethnique en formation se composait des rescapés des bateaux négriers qui échouèrent le long des côtes dangereuses de Saint-Vincent en 1635 et 1675. Les esclaves qui s'enfuyaient des îles voisines et qui venaient grossir leur nombre étaient originaires de différentes régions de l'Afrique Occidentale : des Efik et des Ibos du delta nigérien, des Yorubas et autres peuplades du Nigéria, des Dahoméens, des Ashanti, des Fanti de la Côte d'Or, et ceux qu'on nommait indifféremment Congos, qui fournissaient les plus grands contingents de travailleurs aux plantations des Antilles. Tous ces gens apportaient leurs propres traditions culturelles, dans lesquelles les notions d'une âme multiple et le culte des ancêtres occupaient une place plus ou moins importante. Les ressemblances entre le système de croyances des Caraïbes noirs et celui de ces peuples africains sont frappantes, ainsi qu'on peut le voir dans les études de Le Hérissé et de Herskovits sur les Dahoméens ; de Herskovits sur la conception de *ntoro* chez les Ashanti ; de Talbot sur les tribus du delta nigérien. A Haïti, Métraux a pu constater l'existence d'un concept d'âme double, composée d'un « ti-z'ange » et d'un « gros bon ange », qui se rapproche de celui que nous avons trouvé [1].

L'évolution du concept de l'âme chez les Caraïbes noirs pourrait, donc, être divisée en trois phases : tout d'abord, le brassage des éléments culturels des différents groupes africains mis en présence les uns des autres à Saint-Vincent ; il aurait eu pour effet d'en éliminer les particularités tribales, et d'en dégager

1. Le Hérissé (A.), *L'Ancien royaume du Dahomey. Mœurs, religion, histoire*, Paris, 1911.

Herskovits (Melville J.), *Dahomey : an Ancient West Kingdom*, 2 vol. New York, 1938.

— *The Ashanti Ntoro : a reexamination*, Journal of the Royal Anthropological Institute, vol. LXVII, 1937, p. 287-296.

Talbot (P. Amaury), *In the Shadow of Bush*, London, 1912.

— *Life in Southern Nigeria*, London, 1923.

— *The Peoples of Southern Nigeria*, 4 vol., London, 1926.

— *Tribes of the Niger Delta*, London, 1932.

Métraux (Alfred), *The concept of soul in Haitian Vodu*, Southwestern Journal of Anthropology, vol. II, nº 1, 1946, p. 84-92.

les lignes principales. Réduits à leur substance, ces éléments auraient été incorporés à la théorie religieuse reçue des Caraïbes « rouges », en s'adaptant entièrement à son vocabulaire. Un remaniement des concepts aurait eu lieu postérieurement et, au moment de la conversion, un raccord avec les dogmes catholiques se serait produit.

Il ne faut pas perdre de vue le caractère tout à fait particulier du développement historique des Caraïbes noirs. Attaqués de tous les côtés, ils réussirent cependant à se maintenir libres, et à mener le genre d'existence qu'ils préféraient, en grande partie grâce à un sentiment de profonde cohésion entre les membres du groupe, et entre ceux-ci et les esprits des ancêtres qui les protégeaient et agissaient en leur faveur sur les forces naturelles et surnaturelles.

L'enfant, à peine né, est déjà rattaché à la lignée maternelle par l'*anigi*, et à la lignée paternelle, par l'*afurugu* (le mot *lineaje* est couramment employé quand les Caraïbes noirs parlent espagnol) qui lui vient neuf jours après sa naissance. Le rôle du père est particulièrement mis en relief par la cérémonie de la couvade. Les premiers pas de l'enfant sont guidés non seulement par les membres vivants de sa famille, mais aussi par les morts qui veillent sur lui. A mesure qu'il grandit et qu'il s'engage davantage dans des travaux difficiles et ardus, il éprouve de plus en plus le besoin des *gubida*. L'aide que ceux-ci lui accordent lui inspirent une confiance en soi et une sûreté dans l'action qui contribue beaucoup au succès de ses entreprises. Les transitions se font par degrés nuancés ; aux responsabilités plus lourdes correspond toujours un appui surnaturel plus efficace. L'âge mûr le rapproche du monde spirituel ; la vieillesse, encore plus. Il faudrait peut-être remonter au moyen âge européen pour retrouver une conception de la mort comme un commencement exprimée aussi fortement que chez les Caraïbes noirs.

La naissance et la mort ne sont, partant, que deux points dans le continuel devenir de l'individu et du groupe, mais non le premier et le dernier. Entre ce devenir et le cosmos, toujours en mouvement aussi, il n'y a pas d'hiatus. Au milieu d'un monde merveilleux et terrible, l'homme est averti par son *afurugu* et par les *gubida* des dangers qui le menacent, et peut parer aux coups de la fortune et de ses ennemis. Il est vrai que les esprits sont parfois aussi capricieux et déraisonnables que les dieux homériques ; mais, comme eux, ils sont maintes fois victimes de la ruse des humains.

Il convient de souligner que la dichotomie entre le mal et le bien, le diabolique et le céleste, n'existe pas chez les Caraïbes noirs de la façon nette et tranchée que l'Église Catholique veut leur imposer. Les diables travaillent quelquefois pour le bénéfice des hommes, quitte à être vilainement trompés par ceux-ci. Les saints se prêtent aux sombres machinations des sorciers, consentant même à rendre leurs ennemis fous.

Le monde spirituel est, donc, très semblable au monde sensible où les Blancs se déchirent entre eux, et cherchent à détruire les Caraïbes, qui, intelligents et malins, ont réussi à se soustraire à leur emprise. Ils sont tous sûrs que s'ils pouvaient avoir la paix pendant une courte période, ils commenceraient à réaliser leur destin de peuple élu.

LITTLE KNOWN GROUPS OF INDIANS REPORTED IN 1696 ON THE RIO SÃO FRANCISCO, IN NORTHEASTERN BRAZIL

By W. D. HOHENTHAL, Jr.

One of the lesser known Jesuit expulsions occured in the Rio São Francisco valley, which now divides the modern states of Bahia and Pernambuco. This episode of 1696 is noteworthy because it did not represent official government policy, which was later true of the eighteenth century banishments. The affair was due to the machinations of a great land-owning family who wanted no outside interference with their exploitation of lands given by the King to the Indians, which grants (usually of 4 square leagues each) were disputed by that family of squirearchs. the d'Ávilas.

The family in question, founded by García d'Ávila who came to São Salvador da Bahia in 1549, became in the course of time popularly known by the name of their mansion, Casa da Torre. In Bahia, Pernambuco, Alagõas, and Sergipe d'El-Rei they ruled vast estates ; for example, on the Pernambucan side of the Rio São Francisco the Casa da Torre possessed one *sesmaría* (grant) of 250 leagues, about 1.000 square miles [1].

The royal Alvará of April 1st, 1680, provided for land to be given to Indians settled in aldeias and made it clear that even if such Indian lands were within *sesmarías* granted to private persons, the Indian title to their own territory was held good because *sesmarías* were granted by the King with this proviso in mind. However. « Colonel » [2] Francisco Días d'Ávila, head of the Casa da Torre, disputed this principle, contending that *all* of the lands bordering the Rio São Francisco were given to him by the King, and he initiated a campaign to obstruct and discredit the missionaries who were the only local protectors of the Indians.

1. Calmon, 1939, and Barbosa Lima Sobrinho, 1929 : 90.

2. While other *fazendeiros* (ranchers) fought actively in the war against the Dutch, Francisco Días d'Ávila contented himself with supplying beef to the Pernambucan forces, which act later furnished him the basis for new territorial demands on the government for his « patriotism ». He himself was no more than a *capitão de entradas*, during the function of which office he contrived excuses to provoke peaceable Indians into revolt so that the could enslave them in « punishment » (see Barbosa Lima Sobrinho, 1929 : 91-95).

Padre Martin de Nantes, a French Capuchin who wrote an account of the Cariri Indians, was one of the first to become involved with d'Ávila when the latter attempted to drive out the aldeia Indians established on lands of the Casa da Torre. When the priests protested they were labeled by the colonel as « public enemies ». However, the Jesuits were to suffer most from the activities of the Casa da Torres because they were its most aggressive critics [1].

On the lower Rio São Francisco the Mission of Rodelas had only six years of peaceful existence because of repeated interventions by the Casa da Torre. Six months before he died, Francisco Días d'Ávila incited the local Indians to reject the Padres of the Society of Jesus, and the expulsion to come was carried out by his widow and sister. At that time the Jesuit area of control over Indian aldeias extended from the Rio São Francisco north to the Rio Paraguaçú or Paraíba, a vast region now comprising the five states of Alagõas, Pernambuco, Paraíba, Rio Grande do Norte, and Ceará. In the old Capitanías of Pernambuco and Itamaracá (an island to the north of Recife) there were at one time seven to eight thousand Indians divided into five Jesuit controlled aldeias and administered by only twelve members of the Society. The « Residência do Rio São Francisco » of 1692 two years later appears to have been divided into two separate aldeias, that of Rodelas and that of Oacarás or Achará, both of which figure in our account [2].

The document that treats of the Jesuit expulsion from their missions is entitled : « Relação da maneira com que se botarão os PP^es d^a Comp^a de JESVS fôra das suas missões no Rio de S. Francisco. » The original Ms. is in the Arquivo Provincial Português, *pasta* 188, 17 : *Brasilia* 4, 24v-25. Public notice was first given of this document in the *Jornal do Commercio* of Rio de Janeiro, for November 1st, 1942, which version differs slightly from that later included in the *História da Companhia de Jesus no Brasil* by Padre Serafím Leite, S. J.

Summarizing this document very briefly, the Superior of the Missions of Rodelas on the Rio São Francisco, Padre Felipe Bourel, a German from Cologne, arrived in the region in order to mark out lands of the Indian aldeias as he was ordered to do by the Padre Provincial at Bahia, Alexandre Gusmão From June 19th to June 24th, 1696, Bourel was occupied in setting up crosses (land-markers) indicating Indian lands for the aldeias of Achará, Kurumambá, and Sorobabé. These crosses were subsequently demolished by white *curraleiros* [3] of the Casa da Torre. Notice of impending trouble was received by the

1. Martin de Nantes, 1707 : 134.

2. Leite, 1945, V : 296, 299, 332-33. The « Residência do Rio São Francisco » was not the same as the « Missão de São Francisco », the first Jesuit mission in Pernambuco, founded in 1561 and later moved to a new location where it was known as Beijúguaçú.

3. *Curraleiro* means rancher, the word stemming from *curral*, an enclosure. According to Padre Antonil, in 1711 there were 106 *curraes* on the Bahia bank of theRio São Francisco and probably many more on the Pernambucan side. In all Bahia

Jesuits on July 22nd when the Indian chief Fernandinho of Vargé aldeia, administered by French Capuchins, passed by the Jesuit aldeia of Acharà, boasting that the padres would soon be ousted from the lands of the Casa da Torre. On July 25th Padre Bourel met with a white acquaintance eight leagues below Rodelas and learned that it was common knowledge that the *curraleiros* under Sergeant-Major Antonio Gomes de Sá, Procurator of the Casa da Torre, had determined to drive out the Jesuits once and for all instead of merely knocking down crosses.

On July 26th the Indian chief Fernandinho suddenly appeared at dawn before the aldeia of Acharà with one hundred fifty Indians, who were subordinate to Antonio Gomes de Sá, « bedecked with feathers, painted, and blowing their flutes in sound of war ». They drove out the priests with swords and guns, which were furnished by the Casa da Torre, and their own hardwood clubs. After wrecking the mission the Indians repaired to the three *fazendas* (ranches) of the Casa da Torre which lay between Acharà and Kurumambá where they were fed on beef thoughtfully provided for them by the *curraleiros*. That same afternoon the missionaries of Kurumambá were expelled from that mission, during which action the local Indian sergeant-major, Francisco Pereira Rodellas [1], attempted to rescue the Padres, who dissuaded him, however, in order to prevent bloodshed. The following day (27th) the Jesuit missionary to the Kararúzes Indians on Ilha de Sorobabé was warned in advance by the chief of the « Takarúba Nation » on the same island that the *curraleiros* were coming to drive out the Jesuits, offering to ferry the priest across the river. The Padre's own Indians refused to accompany him downstream because they had been forbiden to do so by the Casa da Torre's men on pain of being passed under the blade (*cutelo*). The church and other buildings were looted and burned by the raiding Indians, while the only white lay witness to the affair was forcibly restrained by the *curraleiros* from accompanying the Jesuits in their exodus so that there would be no testimony save that of the plaintiffs.

Upon the Jesuits' complaint, the King ordered the immediate restitution of their lost aldeias in a Carta Régia dated January 20th, 1698, and directed the « Ouvidor (Justice) da Comarca de Sergipe d'El-Rei » to prosecute Doña Leonor Marinho Pereira, widow of Colonel Francisco Días d'Ávila, and his sister, Dona Catarina Fogaça. However, after the widow went in person to plead her case with the Jesuit authorities in Bahia, they thought there was so

there were more than 500 *curraes* and in Pernambuco over 800. Loreto Couto 50 years later wrote that 40.000 head of cattle were driven to markets outside of Perbuco alone every year (Antonil, 1923 : 262-63 ; Loreto Couto, 1904, I : 58). The term *curraleiro* is rarely used in present-day Pernambuco, being substituted by *fazendeiro*.

1. Francisco Pereira Rodella headed a force of 200 « Tapuya » Indians under general command of the Indian leader Camarão in the war against the Dutch, for which services he was appointed *capitão de aldeia* by the Portuguese in 1674.

little guarantee of her good faith and no hope that future incidents might not be repeated that they decided against returning to the missions, which were subsequently taken over by other missionaries. Apparently, however, the Jesuits did return for a short time, at least, to the Rio São Francisco, because there are records of three Jesuit missions in 1698. The first was near Rio das Rodelas, 11 leagues above the Paulo Afonso Falls, and the other two, Curral dos Bois and Os Carurús, were located 100 leagues above Paulo Afonso Falls [1].

Sixty-four years after their experience with the Casa da Torre, on May 1st, 1760, the majority of the Jesuits remaining in Pernambuco embarked for Lisbon, Portugal, following the Crown's decision to banish the Society of Jesus from Portuguese colonies and possessions. Following this exodus, some of the old Jesuit Indian aldeias continued under new administrators while other aldeias were completely abolished as « inconvenient » by Luiz José Corrêa de Sá, thirty-first Governor of Pernambuco [2].

In the Jesuit account of their expulsion in 1696 the following aldeias are named : Rodelas [3], Kurumambá, Sorobabé, and Vargé. At Rodelas were Indians called variously Aroderas (the name registered by Piso and Marcgraf in 1648), Rodellas, and Rodelleiros. Estevão Pinto, whose claims we must view with suspicion, classes them as Carirí, a convenient catch-all for any unidentified tribe in northeastern Brazil [4]. However, according to the 4ª Inspetoria Regional do Serviço de Proteção aos Indios at Recife, the few Indian survivors living today at the Rodelas Indian Agency are the Tushá, presumably a linguistically independent group, and not Carirí.

We do not know the name of the Indians living at Kurumambá aldeia in 1696, and the name fails to appear in later lists of Pernambucan and Alagôan aldeias. It is possible that the name has undergone subsequent changes, a common enough practice in this region.

As to the other Indian aldeias on the lower and middle Rio São Francisco [5] under Jesuit control, some of our information as to tribal names, even though confusing, comes from aldeia lists dated after the Jesuit expulsion of 1696, when these villages were administered by other Catholic orders.

On Ilha de Sorobabé, at least from 1702 to 1761, was the Aldeia de Nossa Senhora de O, the Indians controlled by Franciscans being Procázes (Porcães,

1. Leite, 1945, V : 308.

2. Fernandes Gama, 1844, IV : 351.

3. The majority of these mission aldeias were on islands in the Rio São Francisco, and some of them in aboriginal times were regularly populated, like Rodellas which had 600 inhabitants. It is suggested by Barbosa Lima Sobrinho (1929 : 78-80) that the name Rodellas comes from the small circular shields used by the Indians of that region.

4. Pinto, 1935, I : 135-39.

5. Brazilians refer to the river near Rodelas and the Paulo Afonso *cachoeira* as the [illegible] middle Rio São Francisco, whereas I would still refer to this stretch as the *lower* Rio São Francisco, based on that stream's overall length.

Porções, or Porús) and Brancararús (Bancarús, Pancararús or Pancarús). However, according to the Jesuit relation of 1696 the Indians on Sorobabé Island were the Kararúzes (Cararús) and the Takarúbas, which suggests to me that either the Jesuits did not bother to mention other Indian groups on Sorobabé (an assumption supported by the fact that Indians from other aldeias involved in the expulsion were not named either), or that a movement of native populations occured to or from the island. It seems unlikely that a complete change in tribal name would take place within six years time (1696-1702), although it is true that Indian tribes here were often known by more than one name. However, these names generally were but variants. On the other hand, it is unquestionable that shifting around of tribes from one aldeia to another went on for we have ample evidence of this procedure in Pernambuco alone. Today, for example, the Pancararús are living at Brejo-dos-Padres, municipality of Tacaratú, on the Rio São Francisco, some distance upstream from where they were reported in the eighteenth century [1].

During the years 1702-1761 the Procázes and Brancararús also lived at Aldeia do Beato Seraphim on Ilha do Vargé, according to manuscripts of that period, being administered by Italian Capuchins [2]. The aldeias of Sorobabé, Acharà, and Vargé were within the *termo* (a political division) of Vila de Penedo on the Rio São Francisco. The position of Kurumambá is unknown. The Procázes and Brancararús likewise lived at Aldeia de Nossa Senhora de Belém on Ilha do Acharà, administered by Capuchin friars.

As yet the Procázes have not been identified by me. In 1716 Padre Monterroyo wrote that the « Orízes Procázes are a nation of Tapuyas and they live in the mountains of Nhumarama and Cassuca, 180 leagues from São Salvador da Bahia » [3]. He added that while they were called Procázes, they were distinct from other peoples, also *gentio*, of the same name, and that they used to fight with the Caimbé Indians of Ribeira de Massacara.

It is clear that the Brancararús are the modern Pancararús. Oral tradition of the latter tribe indicates that they moved (when, it is not known) from Curral dos Bois, now Santo Antonio-da-Glória, in Bahia, to their present location of Brejo-dos-Padres on the Pernambucan side of the Rio São Francisco [4]. It will be recalled that Curral dos Bois was an ephemeral Jesuit mission in 1698 (see page 34), but what is curious is that according to Lowie [5], there were Cariri at Curral dos Bois in 1759.

1. Couto, 1904 : 170-71 ; Pereira da Costa, 1918 : 10 ; Ms. 1-12-3-34 (n. d., period 1760-62), *folhas* 56-63, Biblioteca Nacional, Rio de Janeiro.

2. The French Capuchins stayed in the Rio São Francisco valley until the end of the seventeenth century, when they left because of discord between Rome and Lisbon over the question of an oath of fealty to the Portuguese King. They were followed in the region by missionaries of Santa Theresa, who were substituted in 1709 by Italian Capuchins.

3. Monterroyo, 1867 : 497-501.

4. Pinto, 1938 : 58-63.

5. Lowie, 1946 : 557-59.

The « Takarúba Nation » of Ilha de Sorobabé are also as yet unidentified, but there is a strong possibility that the Kararúzes (Cararú) of the same island can be identified as a group of the Camarú Cariri, who were at Pedra Branca from 1740-1865 [1]. Perhaps a variant name of this group is Cajurú, indicated by Padre Medeiros Neto [2] as a tribe of the Rio São Francisco during the seventeenth and eighteenth centuries. These tentative identifications, and *lacunae* in our knowledge, clearly indicate that tribal identifications and relations in northeastern Brazil are by no means settled as yet, and that conceivably in the future our understanding of the aboriginal situation in that region will have to be revised.

BIBLIOGRAPHY

Antonil (Padre Andre João). — 1923. *Cultura e opuléncia do Brasil* (1711). São Paulo.

Barbosa (Lima Sobrinho). — 1929. *Pernambuco e o São Francisco.* Imprensa Official, Recife.

Calmon (Perdro). — 1939. *História da Casa da Torre.* Coleção Documentos Brasileiros No. 22. Livraría José Olympio Editora, Rio de Janeiro.

Couto (D. Domingos do Loreto). — 1904. *Desaggravos do Brasil e Glórias de Pernambuco* (Recife, 1757). In Annaes da Bibliotheca Nacional, vols. 24-25 : 1-566. Officina Typographica da Bibliotheca Nacional, Rio de Janeiro.

Ehrenreich (Paul). — 1894. *Ueber einige ältere Bildnisse südamerikanischer Indianer.* In Globus, vol. 66, no. 6, p. 81-90. Braunschweig. (Cites a passage in Piso and Marcgraf, 1648, q. v.).

Fernandes Gama (Jozé Bernardo). — 1844. *Memórias históricas da Provincia de Pernambuco, precedidas de um ensaio Topographico-Histórico.* 4 vols. (bound in 2). Na Typographia de M. F. de Faría, Pernambuco.

Lamego (Alberto). — 1942. *Páginas esquecidas da História do Brasil da Companhia de Jesus.* In Jornal do Commercio, p. 4, for November 1st, 1942. Rio de Janeiro.

Leite (Serafim, S. J.). — 1945. *História da Companhia de Jesus no Brasil.* Tomo V. Da Baía ao Nordeste, Estabelecimentos e assuntos locais, Seculos xvii-xviii. Instituto Nacional do Livro, Biblioteca Nacional. Rio de Janeiro.

Lowie (Robert H.). — 1946. *The Carirí.* In Handbook of South American Indians, vol. I, *The Marginal Tribes*, p. 557-59. Julian H. Steward, Editor. Bulletin 143, Bureau of American Ethnology, Smithsonian Institution, Washington, D. C.

Martin de Nantes. — 1707. *Relation / succinte / et / sincere / de la mission du pere Martin de Nantes, predicateur / capucin, missionaire apostolique dans le Brezil parmy les / Indiens appellés Cariris.* / A Quimper, / ches Jean Perier, imprimeur / du Roy, du Clerge et du College.

Medeiros Neto (Padre). — 1941. *História do São Francisco* (tése para concurso da Cadeira de História do Brasil do Instituto da Educação). Casa Ramalho, Editora. Maceió.

Monterroyo (Joseph Freyere de M. Mascarenhas). — 1867. *Notícia da conversão*

1. *Ibid.*
2. Medeiros Neto, 1941 : 183.

dos indómitos Orizes Procázes, povos habitantes e guerreiros do sertão do Brazil, novamente reduzidos á fé catholica e á obediencia da corôa portugueza, com a qual se descreve tambem a aspereza do sitio da sua habitação, a cegueira da sua idolatría e a barbaridade de seus ritos. (Lisbon, 1716). In Revista Trimensal do Instituto Historico e Geographico Brazileiro, vol. 8 : 494-512 (1er trimestre de 1846), 2ª edição. Rio de Janeiro.

Ms. No. 1-12-3-34, Biblioteca Nacional, Rio de Janeiro.« Rellam das Aldeas qua no entro do Pv. Parn. Parayba, demais cap.nias anexas e diversas Nações de Indios ». In *folhas* 56-63 of « Livro composto principalmente de cartas, portarías, mapas versando sobre varios assuntos relacionados com a administração de Pernambuco e das capitanías anexas como : índios, estabelecimentos de vilas e aldeias, Recife, etc., 1760-1762. *Cópia*, 191 *folhas* ».

Pereira da Costa (F. A.). — 1918. *Em pról da integridade do territorio de Pernambuco e dos seus limites com o Estado de Alagôas* (Publicação official de ordem do... Governador do Estado, destinada ao Congresso de Geographia de Bello Horizonte). Officinas graphicas da « Imprensa Official », Recife.

Pinto (Estevão). — 1935. *Os indígenas do nordeste*, vol. I, Biblioteca Pedagógica Brasileira, vol. 44, série 5. Companhia Editora Nacional, São Paulo.

— 1938. *Alguns aspetos da cultura artística dos Pancarús de Tacaratú.* In Revista do Servico do Patrimonio Histórico e Artístico Nacional, No. 2, p. 57-92. Rio de Janeiro.

Piso (Gulielmus *and* Marcggravi de Liebstad, Georg). — 1648. *Historia naturalis Brasiliae, in qua non tantum plante et animalia, sed et indigenarum morbi, ingenia et mores describuntur et iconibus supra quingentis illustrantur. Lugdun. Batavorum et Amstelodami.*

UN RÉSEAU A BOUCLETTES DÉCORATIVES DE NAZCA

NOTE TECHNOLOGIQUE

PAR RAOUL D'HARCOURT.

(*Planche XI*).

Un petit bandeau frontal, provenant de Nazca, Pérou, reproduit sur la pl. XI nous donne la possibilité de décrire, sinon une technique nouvelle, du moins une modalité qui, jusqu'ici, ne paraît pas avoir fait l'objet d'une publication.

La pièce appartient à M. Henry Reichlen qui a bien voulu nous la communiquer aux fins d'étude. Voici ses dimensions : longueur 180 mm., largeur 63 mm. Elle porte aux quatre coins une courte cordelette d'attache (de 5 à à 8 cm.) que termine un nœud. Par son style décoratif, elle appartient à l'époque où Nazca subissait l'influence de Tiahuanaco.

Elle se compose d'un réseau en fil de coton blanc exécuté au point dit de « filet chinois »[1]. Ce point, ainsi qu'on peut le voir sur la fig. 3, se compose de deux demi-clefs. Il est utilisé ici, comme dans le simili-velours péruvien, c'est-à-dire qu'il retient, dans chacun de ses nœuds, un fil de laine ornemental qui varie avec le décor ; mais au lieu que ce fil soit coupé à quelques millimètres des nœuds, pour constituer le « poil » du velours[2], ici il est continu et forme, jusqu'au changement de couleur, une bouclette entre deux nœuds consécutifs du réseau. C'est dans cette particularité que réside la modalité nouvelle de la technique, doublement intéressante parce qu'elle donne à la pièce un aspect que nous ne connaissions encore pas et qu'elle nous apprend comment le travail était mené quand on confectionnait un simili-velours.

Le bandeau, en parfait état, se présente couvert d'une courte toison multicolore. Les teintes, au nombre de dix, comprennent :

deux bleus « indigo », l'un légèrement plus foncé que l'autre, deux verts, l'un foncé au ton assez bouché, l'autre plus clair, deux jaunes, l'un assez clair, l'autre plus intense (« jaune indien »), deux rouges « cochenille », l'un plus grenat que l'autre, un rose, un blanc crème.

Ces couleurs sont disposées de manière à former un décor composé de deux

1. Voir R. d'HARCOURT, *Les textiles anciens du Pérou et leurs techniques*, Paris, 1934, p. 94.
2. *Op. cit.*, p. 97.

suites superposées de surfaces triangulaires et d'une suite de surfaces carrées ou rectangulaires dans lesquelles de petits motifs simples pourraient être interprétés comme issus des traits d'un visage. Qu'il s'agisse de simili-velours ou de réseau à bouclettes, on doit remarquer que ces techniques servent surtout à Nazca à exécuter des bandeaux de front et des bonnets à quatre pointes qui sont précisément représentés dans la céramique de Tiahuanaco, comme des

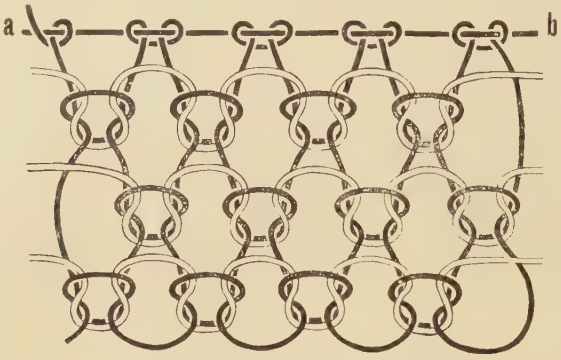


Fig. 3. — Schéma d'un réseau à bouclettes.

coiffures portées par les chefs. On peut en induire que ces bandeaux et ces bonnets étaient également confectionnés sur les rives du Titicaca avec des techniques probablement voisines.

Quoi qu'il en soit, constatons qu'on trouve parmi les textiles anciens de la côte sud du Pérou :

— un *tissu* à bouclettes où le fil ornemental est pris et serré dans l'entrecroisement d'une chaîne et d'une trame,

— un *réseau* à bouclettes où le fil ornemental est retenu dans les nœuds du réseau.

On sait que le tissu à bouclettes, peu répandu, et où les bouclettes n'existent qu'en vue d'un effet localisé, pour représenter, par exemple, au milieu d'un décor en tapisserie, la robe tachetée d'un jaguar [1], n'a pas été exécuté d'une manière régulière et uniforme dans un tissu, et que les Péruviens n'en ont pas déduit le principe du vrai velours ; ils n'avaient pour l'appliquer qu'à fendre les bouclettes, à les ouvrir. Or les fouilles, jusqu'ici, n'ont pas encore mis au jour, à notre connaissance, un vrai velours.

Voici comment le travail du réseau était mené : après l'avoir amorcé sur une cordelette *a b* tendue horizontalement en exécutant la première rangée de nœuds de gauche à droite (fig. 3), l'ouvrière formait sa seconde rangée de

1. *Op. cit.*, pl. XIV et XV.

nœuds, en revenant de droite à gauche, mais elle avait soin, tout en enfilant avec son aiguille la maille déjà formée de prendre en même temps le fil de laine décoratif qu'elle avait préparé et auquel elle laissait assez de jeu, entre deux nœuds consécutifs, pour former une bouclette. Elle exécutait de même la troisième rangée de gauche à droite et ainsi de suite. Le bandeau comprend 42 rangées de 63 nœuds chacune. Au changement de couleur, l'ouvrière était évidemment obligée de couper le fil décoratif. Aussi arrivait-il que dans les lignes du dessin perpendiculaires à la marche du travail (dont la faible largeur ne correspondait qu'à un seul nœud), le fil était obligatoirement coupé de chaque côté de ce nœud et que ses extrémités formaient localement du simili-velours. C'est ce qui se produit dans les lignes verticales blanches de la partie inférieure du bandeau.

Nous sommes amenés à penser que dans le simili-velours le travail était mené comme dans le réseau à bouclettes ainsi que nous venons de l'expliquer, et que l'on fendait ensuite les bouclettes lorsque l'ouvrage était terminé.

En dehors du filet à grandes mailles, les ouvrières de Nazca, avec le réseau à l'aiguille au point de filet chinois, où les nœuds se touchent, avaient finalement la possibilité de donner à ce réseau trois aspects différents :

— sans « poil » et sans bouclettes, la couleur étant donnée par le fil même du réseau [1] ;

— avec bouclettes fermées (pl. XI) ;

— avec « poil », c'est-à-dire avec bouclettes ouvertes (simili-velours) [2].

1. *Op. cit.*, pl. LXVI.
2. *Op. cit.*, pl. LXVII et suiv.

Bandeau frontal. Nazca, Pérou.

INVENTAIRE ET DISTRIBUTION DES SITES ARCHÉOLOGIQUES EN GUYANE FRANÇAISE

PAR E. ABONNENC.

(*Planches XII à XV*).

Au cours de nombreux déplacements, durant les treize dernières années, nous avons eu l'occasion de relever, parfois avec précision, mais le plus souvent sommairement, des emplacements de restes archéologiques : roches à polissoirs, gravures rupestres, débris ou fragments de poterie et outils en pierre.

D'autres emplacements nous ont été signalés par des voyageurs [1] ; dans ces cas nous n'avons retenu que ceux qui étaient indiqués avec certitude.

Les roches à polissoirs sont relativement nombreuses en Guyane française ; on en observe dans presque tous les bassins, plus particulièrement dans la haute Mana, dans le haut Approuague et dans le haut Inini où leur densité est généralement plus grande. Beaucoup restent à découvrir. Ces roches peuvent nous renseigner sur les lieux anciennement habités et nous guider le cas échéant sur les fouilles à entreprendre pour découvrir des gisements archéologiques.

Nos prospections n'ont malheureusement pas toujours coïncidé avec la saison des basses eaux, la plus propice à l'observation des roches. Sur les petits cours d'eau bien des polissoirs nous ont échappé, d'autres submergés n'ont pas été vus, mais seulement signalés par nos canotiers ; sur les grands cours d'eau les circonstances ne nous permettaient pas toujours de visiter un à un tous les points rocheux des rives et des îlots : le Maroni, le Lawa et l'Itany, par exemple, restent à prospecter entièrement.

Les éléments recueillis, ainsi que ceux résultants des travaux antérieurs résumés par H. et P. Reichlen [2], nous ont permis d'ébaucher une carte de dis-

1. Nous tenons à remercier ici les personnes qui ont bien voulu nous aider en nous signalant les restes qu'elles ont rencontrés au cours de leurs voyages : MM. Rouchon, Goupillaud, Coudert et Grunewald, Ingénieurs des Mines ; MM. Baud, Breteau et Cabano, du Service Géographique, Mlle Issarte, assistante sociale, M. Guillaume, agent d'hygiène et M. Renard, agent du Bureau minier. Nous remercions également MM. Aubert de la Rüe, Ingénieur géologue, Hurault, Ingénieur géographe et Colmet-Dâage, pédologue qui nous ont communiqué quelques-uns des documents photographiques illustrant cette note.

2. REICHLEN (H. et P.), *Contribution à l'archéologie de la Guyane française.* Jour. Soc. Américn., nlle Ser., t. XXXV, 1943-1946, p. 1-24.

tribution sur laquelle chaque point reconnu est numéroté. Les numéros correspondent aux indications portées dans le texte, facilitant ainsi la lecture de la carte et la recherche des lieux.

Le but de ce travail est de mettre à la portée des spécialistes des renseignements pratiques qui leur permettront de se rendre sur le terrain, sans hésiter, aux points qu'ils jugeront les plus intéressants et susceptibles de leur livrer d'autres découvertes archéologiques.

Le classement par bassin est le suivant:

Du nº 1 au nº 13 : littoral et Iles du Salut ;
du nº 14 au nº 36 : bassins de l'Oyapock et du Ouanary ;
du nº 37 au nº 66 : bassins de l'Approuague et de Kaw ;
du nº 67 au nº 68 : bassin de la Comté ;
du nº 69 au nº 76 : bassin du Sinnamary ;
du nº 77 au nº 81 : bassin de l'Iracoubo ;
du nº 82 au nº 99 : bassin de la Mana ;
du nº 100 au nº 120 : bassin du Maroni.

Littoral et Iles du Salut.

1. *Iles du Salut.* Polissoirs signalés par Crevaux, échantillons déposés par ce voyageur au Musée d'ethnographie, étudiés et décrits par Reichlen.
2. *Organabo.* Au lieu dit Organabo, entre la route nationale et la mer, sur une roche au milieu du cours d'eau, polissoirs signalés par M. Coudert : 2 cupules et 2 gouttières.
3. *Grosse Roche.* Au bord de mer, à 5 km. à l'Ouest d'Iracoubo, quelques polissoirs.
4. *Iracoubo.* Deux haches néolithiques simples déposées au Musée de l'Homme où elles sont conservées sous les nºs D 47.10.3 et D 47.10.4 (fig. 5 C et D). Ces haches proviendraient des environs du village d'Iracoubo, elles nous ont été cédées par M. Attilius Ottily.
5. *Malmanoury.* Sur le rivage, en face des battures, polissoirs et gravures sur une grosse roche.
6. *Roches de Kourou.* Il existait, sur les roches, près du bord de mer, de nombreux polissoirs en forme de cupule et de gouttière. Beaucoup ont été détruits à la suite de l'exploitation d'une carrière.
7. *Kourou.* Le R. P. Husseau nous a présenté deux haches à oreilles, l'une (fig. 1 J) a été trouvée dans le jardin du presbytère ; l'autre (fig. 5 E) proviendrait des environs de Kourou.
8. *Cayenne.* Polissoirs sur une roche baignée par la mer, à l'anse Nadau, près de la place des Amandiers : 6 cupules et 1 gouttière (Pl. XIII, 2). A 30 km. de là, dans une propriété, le Professeur de Lamberterie avait trouvé à peu de profondeur une hache en pierre qu'il doit encore détenir ; nous n'avons pas eu l'occasion de la voir.

9. *Montjoly*. Polissoirs sur une roche baignée par la mer, située à peu près au niveau de l'usine Prévot.

10. *Pacaud*. Deux groupes de gravures observés par F. Geay et décrites par Reichlen, d'après des documents photographiques, sous le nom de *Gravures rupestres de la Table du Mahury*. La roche portant le premier groupe

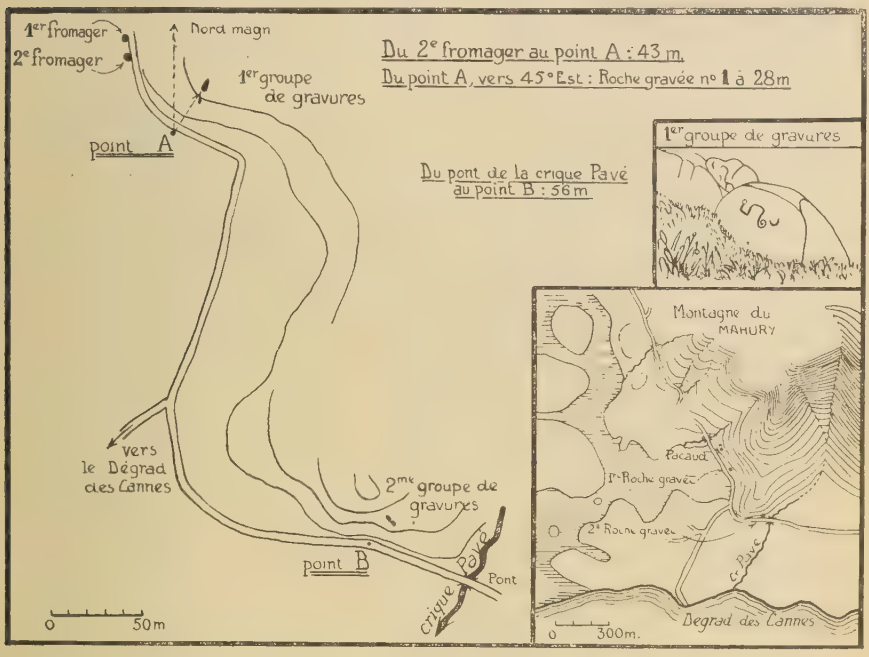


Fig. 4. — Croquis repère des deux groupes de gravures de Pacaud.

(Pl. XIV, 2) est assez difficile à découvrir quoique non loin de la route qui va de Cayenne à Montjoly par le dégrad des Cannes. Le deuxième groupe (Pl. XIV, 3, 4) est situé à 300 m. environ du premier, il borde la route à 56 m. de la crique Pavé, mais il est souvent couvert par la végétation.

Nous donnons (fig. 4) les repères et les distances permettant de retrouver aisément ces deux groupes de gravures.

11. *Pointe du Mahury*. Quelques polissoirs en forme de gouttières et de cupules, situés sur une roche baignée par la mer près du lieu dit Pointe du Mahury, non loin des gravures de Pacaud.

12. *Canal Torcy*. Dans la « Feuille de la Guyane » de 1821, séance du 2 janvier de la Société guyanaise d'instruction, sous le titre « Du canal Torcy dans les savanes de Kaw », on lit le passage suivant : ...« Dans les fouilles exécutées pour l'établissement du canal Torcy, on trouva, à 8 pelles de pro-

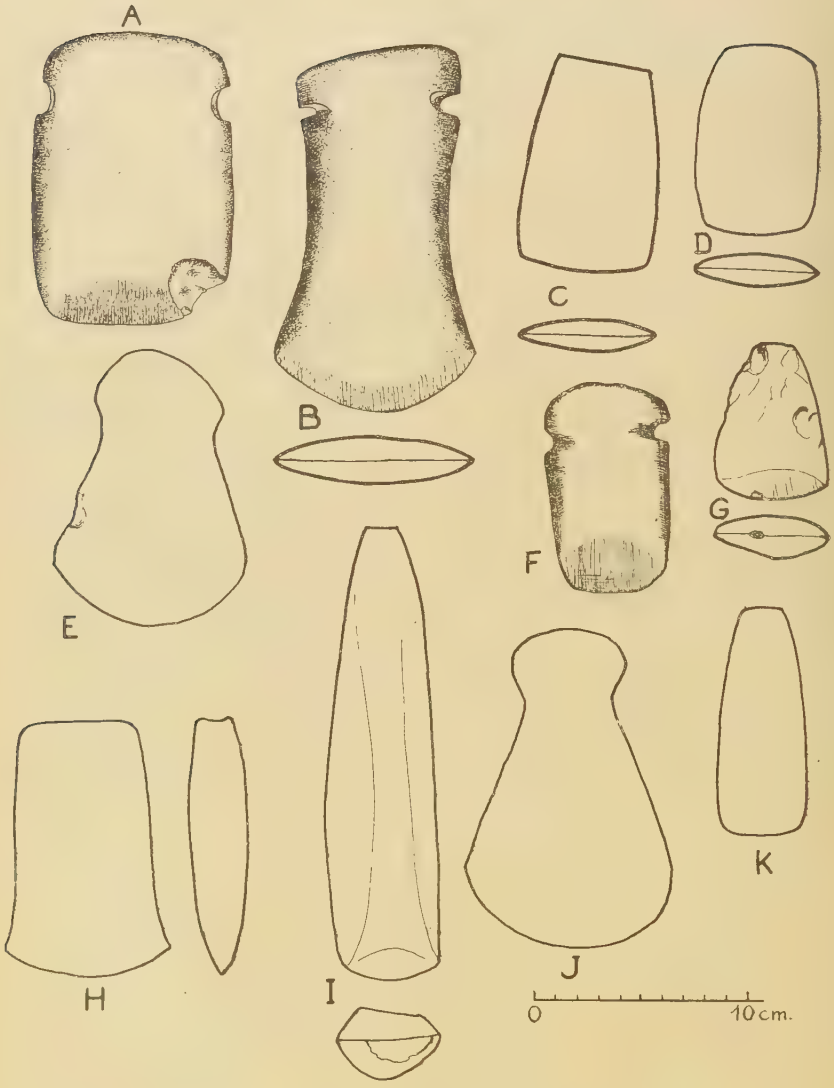


FIG. 5. — Haches en pierre. Guyane française.

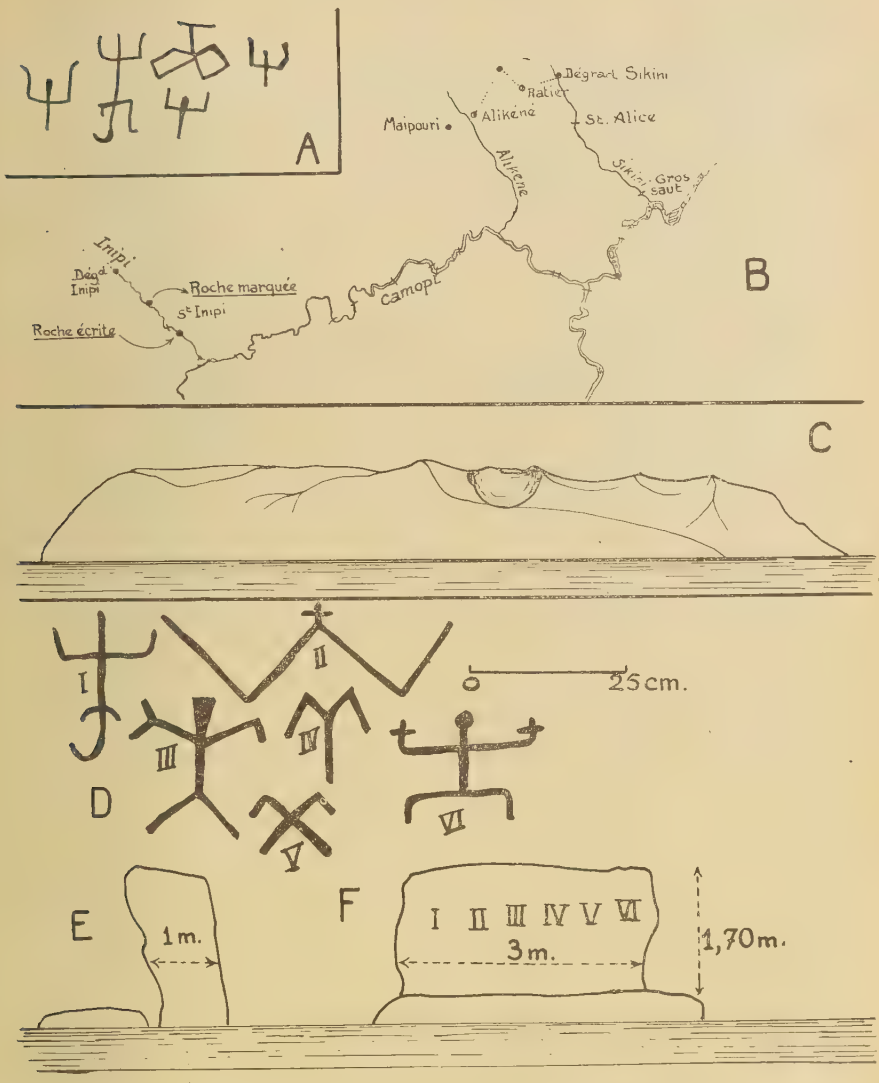


FIG. 6. — A : dessins relevés par Mlle Issarte sur la « Roche écrite » de l'Inipi.
B : croquis repère des bassins de Sikini et de l'Inipi.
C : « Roche écrite » de l'Inipi.
D : dessins relevés par M. Guillaume sur la « Roche marquée » de l'Inipi.
E, F : « Roche marquée » de l'Inipi.

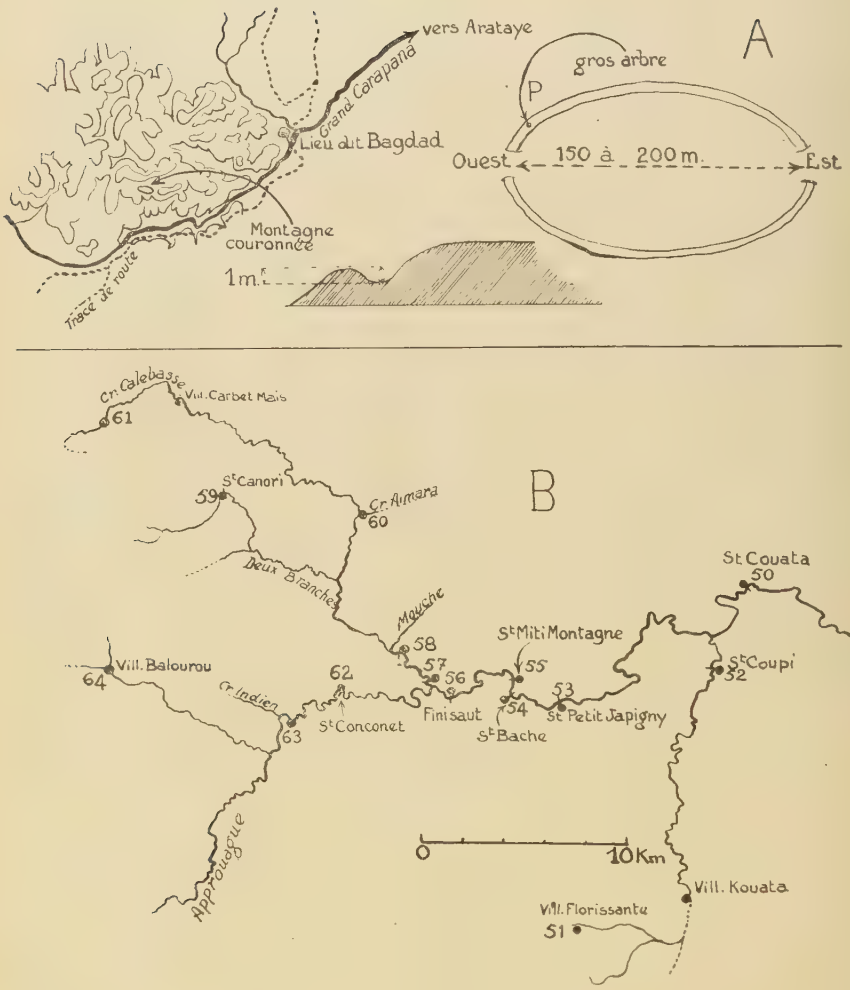


FIG. 7. — A : repère de la « Montagne couronnée » du Grand Crapannon, plan et coupe, d'après Renard.
B : répartition des polissoirs dans le haut bassin de l'Approuague.

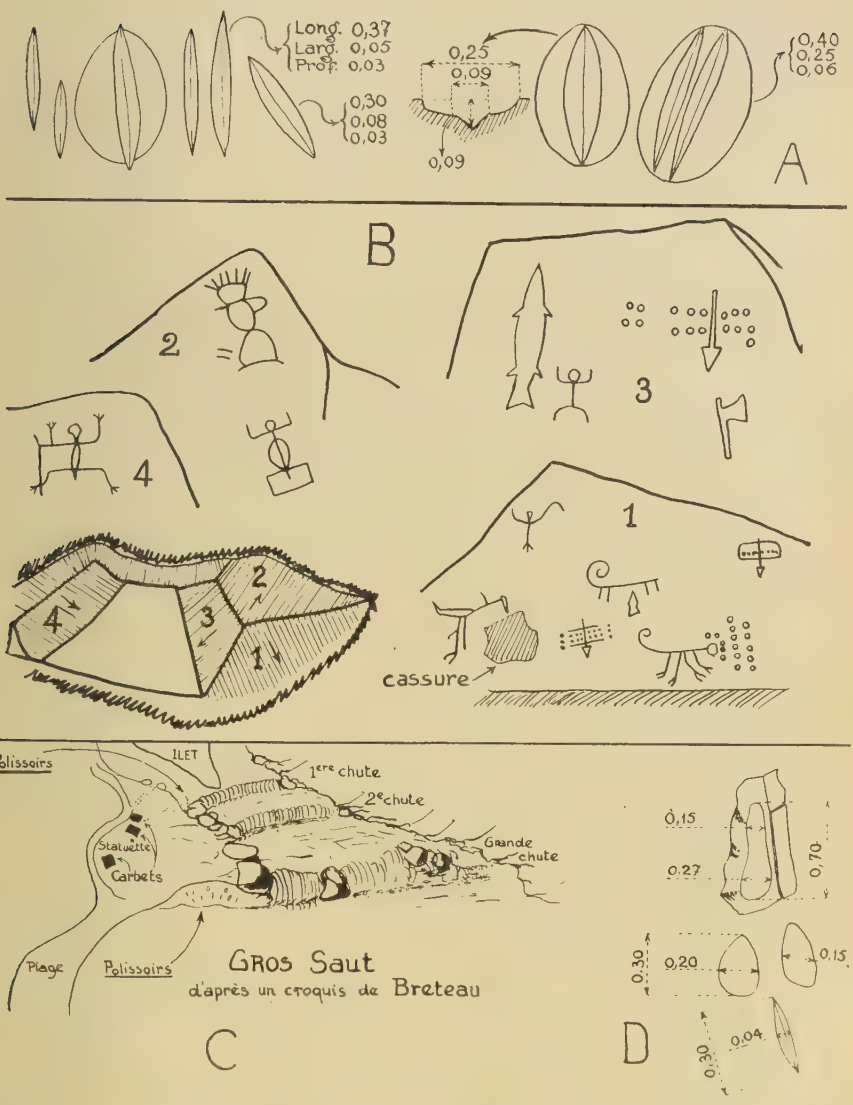


FIG. 8. — A : quelques polissoirs du saut Petit Canori (crique Deux branches).
B : gravures rupestres de la haute Marouini, d'après Cabane.
C : le gros saut de la Mana et ses polissoirs, d'après Breteau.
D : polissoirs du saut Latidine, d'après Baud.

Fig. 9. — Détail des figures de la roche gravée du Haut Manoumi (d'après Hurault et Cabane).

fondeur, une pirogue longue de 26 pieds, en cèdre noir, parfaitement conservée, plusieurs pagaies et de la poterie indienne ».

13. *Montagne d'Argent.* Gravures signalées par Crevaux, dont parle Reichlen, mais que personne n'a recherchées. Nous n'avons pas eu l'occasion de prospecter cette région.

Bassins de l'Oyapock et du Ouanary.

14. *Oyapock.* Ilet Acajou, polissoirs signalés par Crevaux (Reichlen).
15. *Oyapock.* Saut Galibi, polissoirs signalés par F. Geay sur la rive française (Reichlen).
16. *Oyapock.* Saut Maripa, polissoirs signalés par MM. Goupillaud et Aubert de la Rüe (Pl. XII, 1).
17. *Oyapock.* Saut Pacouacara, polissoirs signalés par M. Goupillaud.
18. *Oyapock.* En aval et non loin du confluent Sikini, polissoirs signalés par M. Goupillaud.
19. *Crique Sikini* (fig. 6 B). Cette crique est très riche en polissoirs. M. Guillaume a compté 191 gouttières sur deux roches du Gros Saut de Sikini situé à environ une demi-heure du confluent ; il n'a pas été vu de cupule. La plus grande partie de ces polissoirs (183) était sur une bande rocheuse de la rive droite, mesurant environ 12 m. sur 6 m.
20. *Crique Sikini.* Sur le même cours d'eau, au saut Alice, situé à peu près aux deux tiers du parcours du confluent au village Sikini, ce même voyageur a compté, sur une roche de la rive gauche, 46 gouttières, au mois d'octobre ; il ne parle pas de cupule.
21. *Haut bassin de Sikini.* Dans la même région, un objet probablement très ancien, porte-feu ? (Pl. XV, 6, 7) a été trouvé en 1944, à 2 m. de profondeur, dans un chantier aurifère situé entre les villages Sikini et Alikéné, par l'orpailleur Déodat Pelère. Cet objet représente un oiseau reposant sur un pied humain ; sa face supérieure présente une cavité à peu près hémisphérique de 5 cm. de profondeur maxima. Il est en diorite et a été soigneusement poli. Toute sa surface présente de profondes gravures d'érosion. Ses dimensions sont les suivantes (fig. 10) : hauteur 13 cm., grande largeur au sommet 13 cm., diamètre transversal de la cavité 7,2 cm., diamètre longitudinal 7,5 cm., largeur au cou de l'oiseau 4,8 cm., largeur à la base de la queue 6,5 cm., longueur maxima du bec à la queue 22 cm. Le pied, qui a 5 doigts subégaux, mesure à la base 16,5 cm. de longueur maxima et 10 cm. de largeur maxima.

    Cet objet appartient à M. Zabulon, fonctionnaire du Service des Mines de Cayenne, qui a eu l'amabilité de nous le confier pour en prendre les dimensions et le photographier.
22. *Oyapock.* Entre les Ilets Camopi et le confluent Camopi, polissoirs signalés par M. Goupillaud.
23. *Oyapock.* Saut Koumamalaoua, nombreux polissoirs signalés par MM. Goupillaud et Aubert de la Rüe.
24. *Oyapock.* Confluent du Camopi, sur une éminence dominant le poste admi-

nistratif, *Montagne couronnée* signalée par M. Colmet-Dâage. Les Saramaccas donnent ce nom à un mamelon dont le sommet est entouré d'un vestige de fossé (voir nº 44).

25. *Inipi.* Sur ce cours d'eau deux roches gravées ont été signalées. La pre-

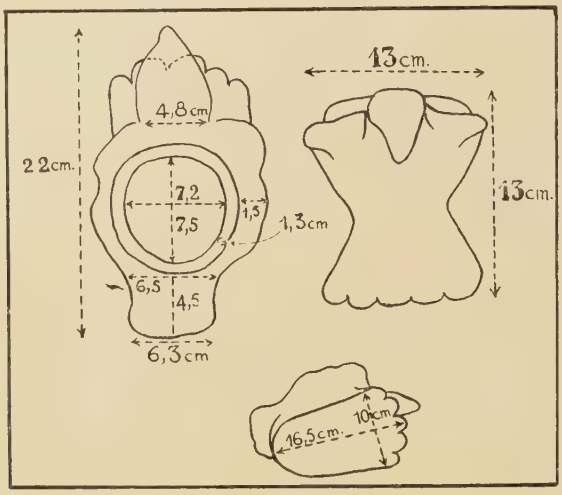


Fig. 10. — Objet découvert dans le haut bassin du Sikini.

mière *roche écrite* serait située à 5 km. environ du confluent Inipi-Camopi. Elle nous a été signalée par Mlle Issarte, assistante sociale ; c'est une roche barrant presque toute la rivière et émergeant de deux mètres environ au mois de juin. Nous en donnons un schéma d'après une photo communiquée par Mlle Issarte (fig. 6 C) ; cette personne nous a également remis les dessins qu'elle a relevés sur la face sud de la roche (fig. 6 A).

26. *Inipi.* La deuxième *roche marquée*, signalée par M. Guillaume, serait située à 3 heures et demie de canotage à la pagaie en venant du confluent Inipi-Camopi. Elle a été vue aux basses eaux, en novembre, émergeant de 1,70 m. environ ; c'est une dalle rectangulaire dressée près de la rive droite et mesurant 3 m. de longueur pour un mètre environ d'épaisseur. Comme pour la *roche écrite*, les gravures sont face à l'aval. Un dessin de la roche ainsi que la reproduction des gravures, le tout schématique, a été communiqué par M. Guillaume (fig. 6 B D E F).
27. *Camopi.* Saut petit Ouaeyouarou, polissoirs signalés par M. Goupillaud.
28. *Camopi.* Saut Grand Continent, polissoirs signalés par M. Goupillaud.
29. *Camopi.* Branche Nord, saut Pangani, polissoirs signalés par M. Goupillaud.
30. *Tamouri.* Dernier saut, polissoirs signalés par M. Goupillaud.

31. *Yaroupi*. Saut Ouaimicouaré, polissoirs signalés par M. Goupillaud.
32. *Oyapock*. Saut des Pacous, polissoirs signalés par Coudreau (Reichlen).
33. *Oyapock*. Saut Samacou, polissoirs signalés par M. Goupillaud.
34. *Oyapock*. Saut Pacouciri, polissoirs signalés par M. Goupillaud.
35. *Oyapock*. Les 3 sauts, polissoirs signalés par M. Goupillaud.
36. *Ouanary*. Gisement de débris de poterie dans des grottes, signalé par F. Geay (Reichlen). Ce gisement a été revu récemment par M. Colmet-Dâage qui n'a pu malheureusement faire aucune fouille sérieuse. Ces grottes sont situées au flanc de la montagne des Trois Pitons.

Bassin de l'Approuague.

37. *Approuague*. Saut Tourépé, quelques polissoirs signalés par M. Rouchon.
38. *Approuague*. Village Tortue, quelques polissoirs signalés par M. Guillaume ; ils paraissent très anciens.
39. *Crique Ipoucin*. A 6 km. environ du confluent, quelques polissoirs signalés par M. Rouchon.
40. *Approuague*. Saut Aicoupaie, polissoirs signalés par M. Rouchon.
41. *Approuague*. Saut Canari, polissoirs.
42. *Bassin de l'Arataye*. Lieu dit Venise sur la route de Bélizon à Saül vers le km. 70, sur un affluent du Grand Carapana tributaire de l'Arataye, polissoirs : 4-5 gouttières signalées par M. Renard.
43. *Bassin de l'Arataye*. Au km. 122 de la route de Bélizon à Saül, non loin des sources de l'Arataye, débris de poterie.
44. *Bassin de l'Arataye*. Route de Bélizon à Saül, non loin du lieu dit Bagdad, M. Renard nous signale une *Montagne couronnée*, dans les termes suivants (fig. 7 A).

« ...Le mamelon, d'une altitude de 150 m. environ, présente autour de son sommet un fossé nu d'une largeur de 2 à 3 m., assez régulier, mais éboulé en plusieurs points. Sa profondeur est d'environ un mètre. Son tracé a la forme d'une ellipse dont le grand diamètre a environ 150 à 200 m. et est orienté Est-Ouest. De chaque côté de l'ellipse, en Est et en Ouest, on observe un remblai obstruant le fossé sur une dizaine de mètres. Dans le fossé, au point P, se trouve un arbre bien plus gros et bien plus haut que les autres... »

Montagne couronnée est le nom donné par les Saramaccas à ces restes pour lesquels il est difficile de donner une explication. Une montagne semblable, moins caractéristique, existerait près de Bélizon (Renard) ; une troisième a été signalée par M. Colmet-Dâage au confluent Oyapock-Camopi (voir nº 24).

45. *Approuague*. En aval et non loin du confluent de la crique Couy, quelques polissoirs signalés par M. Rouchon.
46. *Approuague*. Saut Petit Canori, quelques polissoirs.

47. *Approuague*. Saut Grand Canori (haut du saut), nombreux polissoirs.
48. *Crique Sapocaye*. Saut Fromager, quelques polissoirs.
49. *Crique Sapocaye*. Village Laurens. Nous avons eu l'occasion de recueillir quelques fragments de poterie que nous a remis M. Lapalud concessionnaire de la région. Ces fragments proviendraient de son chantier (fig. 11). M. Lapalud nous a dit les avoir lui-même extraits à 2 m. sous terre ; ils

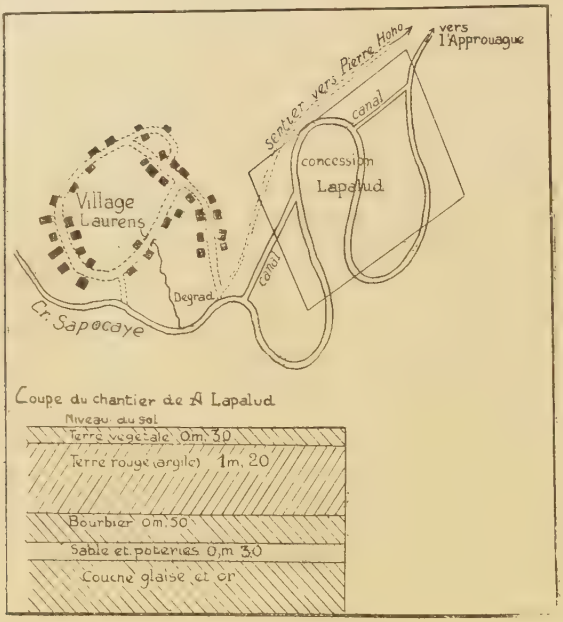


Fig. 11. — Croquis repère de la concession Lapalud (haut Sapocaye). Coupe du Chantier.

reposaient dans une couche de sable de 0,30 m. recouverte par 0,50 m. de *bourbier*, débris végétaux en décomposition mêlés à la vase, 1,20 m. de terre rouge (?) et 0,30 m. de terre végétale. Ces fragments de poterie, très usés, informes et sur lesquels on ne voit aucune marque, ont été déposés à l'Institut Pasteur de Cayenne.

50. *Approuague*. Saut Kouata, quelques polissoirs.
51. *Bassin de la crique Kouata*. Village Florissante, une hache simple, néolithique (Pl. XV, 5) remise à M. Rouchon et provenant d'un chantier de la région.
52. *Crique Kouata*. Saut Coupi, dit saut Bois, rive gauche, 5 gouttières et une cupule sur une roche et 2 gouttières et 2 cupules sur la roche voisine signalées par M. Guillaume.

53. *Approuague.* Saut Japigny, quelques polissoirs.
54. *Approuague.* Rapide entre saut Bache et saut Miti, roche avec quelques polissoirs.
55. *Approuague.* Saut Miti-montagne, quelques polissoirs.
56. *Approuague.* Fini-saut, polissoirs assez nombreux.
57. *Crique Calebasse.* Un peu en amont du confluent avec l'Approuague, nombreux polissoirs.
58. *Crique Calebasse.* Un peu en aval de la crique Mouche, nombreux polissoirs.
59. *Crique Deux-Branches.* Très nombreux polissoirs au saut Petit Canori (fig. 8 A).
60. *Crique Calebasse.* Confluent de la crique Aimara, très nombreux polissoirs.
61. *Crique Calebasse.* Saut Maïs, assez nombreux polissoirs, gouttières et cupules.
62. *Approuague.* Saut Conconet, quelques polissoirs.
63. *Approuague.* Un peu en aval du confluent de la crique Indien, nombreux polissoirs.
64. *Crique Balourou.* Une hache néolithique simple recueillie par M. Rouchon ; cet objet proviendrait d'un chantier de la région (Pl. XV, 3).
65. *Kaw.* Montagne Favard, à l'Ouest du village, au sommet gravures rupestres observées et photographiées par M. Colmet-Dâage (Pl. XIV, 1). On y voit de nombreux dessins enchevêtrés parmi lesquels se détachent nettement un serpent, une tête d'oiseau, un tireur à l'arc.
66. *Kaw.* Une hache néolithique simple recueillie par M. Rouchon (Pl. XV, 4).

Bassin de la Comte.

67. *Crique Brodel.* A 1 km. 500 environ du confluent, une dizaine de polissoirs signalés par M. Rouchon.
68. *Crique Ronceveaux.* En aval du dernier saut, 2 polissoirs.

Bassin du Sinnamary.

69. *Crique Cœur Maroni.* Au confluent, roche plate de la rive gauche, 6 gouttières et 9 cupules (Pl. XIII, 2, 3) ; 20 m. en amont sur une roche inclinée, 2 gouttières, une cupule.
70. *Sinnamary.* Saut l'Autel, nombreux polissoirs, gouttières et cupules signalées par MM. Hurault et Choubert (Pl. XII, 3).
71. *Courcibo.* Saut Taparoubo, dit Caouène, 4 polissoirs relevés par M. Baud (fig. 8 D).
72. *Crique Tigre.* Saint Nazaire ou Gare Tigre, à 500 m. en aval du dégrad, rive droite, polissoirs : 2 cupules sur une roche et, un peu en aval de ce point, 2 groupes de 5 à 6 gouttières et cupules, signalés par M. Grunewald.
73. *Crique Tigre.* Dégrad Pierre, quelques polissoirs.

74. *Crique Tigre.* Saut Latidine, 200 m. en amont de la crique Latidine, polissoirs : 6 gouttières, 2 cupules sur une roche au milieu du saut, signalés par M. Baud.
75. *Crique Tonkin.* Sur la voie ferrée qui va de Saint-Nazaire à Saint-Élie, au lieu dit Tonkin (ancien village d'orpailleurs) à gauche de la voie et à 300 m. avant d'atteindre le village, sur un affleurement, quelques gouttières signalées par M. Coudert.
76. *Saint-Élie.* Une hache à encoches (fig. 5 F) appartenant à M. de Bernardi et provenant d'un chantier de la région.

Bassin d'Iracoubo.

77. *Iracoubo.* Saut Gros Roche, quelques polissoirs.
78. *Iracoubo.* Saut Grand Franconie, quelques polissoirs.
79, 80, 81. *Crique Blanche.* Entre le confluent et le dégrad Willy, affleurements au milieu de la crique avec polissoirs.

Bassin de la Mana.

82. *Mana.* Saut Belle Étoile, quelques polissoirs.
83. *Crique Corocibo.* Un peu en amont de la crique Balanfoi, sur la rive gauche, bloc rocheux ayant glissé dans la rivière : quelques gouttières sur la face verticale.
84. *Crique Cokioco,* non loin et en amont du village Cokioco, un peu en aval du bassin Cambrouse, polissoirs sur une roche à demi submergée.
85. *Crique Cocioko.* Sur un petit affluent de la rive gauche, un peu en aval de la crique Andrew, quelques gouttières sur un affleurement rocheux au milieu de la crique.
86. *Crique Cokioco.* Sur la crique Andrew, à 10 minutes du confluent, nombreux polissoirs : cupules et gouttières.
87. *Crique Cokioco.* Un peu en aval de la crique Quimbecœur, à 2 heures environ en amont du village de Cokioco, quelques gouttières sur une roche à demi submergée.
88. *Crique Lézard.* Placer Paul Isnard, une hache recueillie dans la région, signalée par M. Breteau.
89. *Mana.* Saut Couleuvre, assez nombreux polissoirs signalés par M. Rouchon.
90. *Mana.* Saut Fracas, quelques polissoirs signalés par M. Rouchon.
91. *Mana.* Saut Patawa, quelques polissoirs signalés par M. Rouchon.
92. *Mana.* Gros saut, assez nombreux polissoirs sur la rive droite au bas du saut ; d'autres signalés par M. Breteau, à demi submergés, en haut du saut, même rive (fig. 8 C).
93. *Mana.* Saut Grand Bacou, quelques polissoirs signalés par M. Rouchon.
94. *Mana.* Saut Glacis, quelques polissoirs signalés par M. Rouchon.

95. *Mana.* Lieu dit Paraza, quelques cupules et gouttières sur une roche barrant le cours d'eau.
96. *Mana.* Un peu en aval de la crique Destinée, rive gauche, assez nombreux polissoirs signalés par M. Rouchon.
97. *Mana.* Un peu en aval du confluent de la crique Savon, rive gauche, assez nombreux polissoirs.
98. *Mana.* Un peu en aval de la crique Maipouri, quelques polissoirs.
99. *Mana.* Grand Pont. Une hache à oreille recueillie par M. Rouchon Pl. XV, 1) ; il s'agit d'une pierre à gros grains, granitique, qui proviendrait d'un chantier de la région.

Bassin du Maroni.

100. *Bas Maroni.* Roche Tinéri, îlot près de la rive hollandaise, en face de Portal, gravures et polissoirs signalés par Crevaux ; « Crevaux a reproduit les trois figures qui composent les gravures de l'îlot Tinéri » (Reichlen).
101. *Crique Sparwine.* Une hache recueillie par Crevaux et décrite par Reichlen provenant de ce bassin.
102. *Maroni.* Saut La Moitié, nombreux polissoirs en forme de gouttières étroites et allongées ayant beaucoup d'analogie avec celles rapportées par Crevaux des Iles du Salut et décrites par Reichlen.
103. *Lawa.* Grand Santi, en amont de l'île, au débouché du bistouri de la rive droite, village bosch, nombreux polissoirs, cupules et gouttières.
104. *Lawa.* Saut Dagouédé, quelques polissoirs.
105. *Itany.* Ancien village indien Taponaiké ; nous n'en connaissons pas l'emplacement exact ; gisement de débris de poterie signalé par Paul Sangnier (Reichlen).
106. *Itany.* Environs de l'ancien village indien Malaitawa, une hache simple néolithique (39.25.650) recueillie par Paul Sangnier et décrite par Reichlen.
107. *Inini.* Saut Sonnelle, polissoirs signalés par M. Goupillaud.
108. *Inini.* Un peu en amont de Vini Voué au lieu dit Dégrad Baptiste, polissoirs signalés par M. Goupillaud.
109. *Grand Inini.* Saut Batardeau, polissoirs signalés par M. Goupillaud.
110. *Grand Inini.* Crique Palo-Fini, en remontant le cours d'eau, à 20 km. environ du confluent, très nombreux polissoirs signalés par M. Goupillaud.
111. *Grand Inini.* (Haut bassin), village Saül, une hache à encoches (Pl. XV, 2) recueillie par M. Rouchon et provenant de la région.
112. *Grand Inini.* (Haut bassin), montagne Bœuf-Mort, non loin du village Saül ; M. Rouchon a trouvé, au sommet, des fragments de poterie à 2,50 m. de profondeur.
113. *Grand Inini.* (Haut bassin), au Sud du village Saül, sur la crique Belvédère, affluent de la crique Cochon, M. Coudert a observé au saut Belvédère, sur un affleurement granitique, plusieurs cupules et gouttières.

114. *Grand Inini.* (Haut bassin), crique Nouvelle France, sur le sentier qui fait communiquer Saül et Carbet Maïs, quelques polissoirs.
115. *Petit Inini.* En amont du lieu dit Grand Carbet, polissoirs submergés aux hautes eaux.
116. *Petit Inini.* M. Gougis, concessionnaire, possède plusieurs haches en pierre de types divers, provenant du haut bassin du petit Inini.

Bassin du Tampoc.

117. *Tampoc.* Saut Nana, sur un banc granitique, le Dr Sausse a observé de nombreux polissoirs.
118. *Tampoc.* Saut Keirekourou, observation de M. Hurault [1] : « De grandes roches plates en bas du saut, dégagées par la baisse des eaux, sont couvertes de polissoirs. Certains sont tout frais, ils paraissent avoir été faits d'hier ; jamais encore en Guyane je n'en ai vu d'aussi récents... »

Bassin de la Marouini.

119. *Ouanapi.* Saut Weti-Wata, quelques groupes de polissoirs analogues à ceux du saut Keirekourou sur le Tampoc et paraissant extrêmement récents (Hurault).
120. *Marouini.* Aux environs de la source, M. Hurault a découvert des roches gravées que nous reproduisons à la fig. 8 B d'après les dessins communiqués par M. Cabane. Voici en quels termes s'exprime ce voyageur :

« ...A la tombée de la nuit nous avons fait 4 km., la rivière n'est plus qu'un imperceptible filet d'eau ; nous installons le camp à flanc de coteau.

Le 11, laissant les canotiers se reposer, nous cherchons un emplacement favorable à une station astronomique, sur la crête qui nous paraît être la frontière. Vers 11 heures, à quelque 2 km. du camp, nous choisissons le sommet d'une colline plus élevée que les autres ; tandis qu'un Indien va chercher les canotiers pour commencer l'abattis, nous avisons près du sommet un gros tertre qui paraît recouvrir un affleurement rocheux, le premier que nous ayons vu depuis plusieurs jours. L'endroit nous convenant particulièrement bien comme point de station, nous dégageons la roche d'un épais manteau de radicelles et de terre végétale qui se laisse découper et rouler comme du gazon.

Au moment où les canotiers et les Indiens reviennent portant les haches, le soleil frappe la roche dénudée, mettant en évidence d'étranges lignes que nous n'avions pas encore aperçues ; regardant plus attentivement nous voyons que la roche est couverte de dessins préhistoriques ; on recon-

1. Hurault (J.) et Sausse (A.), Mission astrogéodésique du Maroni (Guyane française), juillet à décembre 1948. Rapport de fin de mission. Édité par l'Institut Géographique National, Paris, 1949.

naît des formes d'animaux et de curieux monogrammes qui se répètent de place en place ; ces dessins sont certainement très anciens, car des cassures dans le granit leur sont postérieures ; c'est ce manteau végétal qui les a protégés d'un effacement complet ; nous sommes très surpris, car jusqu'à présent en Guyane française on n'avait pas signalé de dessins de ce genre... »

M. Hurault nous a décrit, d'autre part, l'attitude des Indiens Roucouyennes qui l'accompagnaient. Pour eux, ces dessins étaient parlants ; alors même que la roche n'était pas encore nettoyée et que le tracé des dessins était presque impossible à discerner pour les Européens, ils suivaient du doigt les figures, reconnaissant des singes, des oiseaux, des poissons. Seules les figures comportant des rangées de points traversées de flèches restaient pour eux mystérieuses. Cette attitude est d'autant plus curieuse qu'ils n'ont pas conservé le moindre souvenir d'un temps où leurs ancêtres aimaient dessiner des figures rupestres, et qu'il n'y en a aucune trace dans les régions où ils vivent depuis plusieurs siècles.

Pour compléter cet inventaire nous signalerons plusieurs haches dont la provenance est imprécise.

1) Une hache à encoches (fig. 5 A) qui proviendrait du bassin d'Iracoubo.

2) Une hache à encoches d'une très belle ligne (fig. 5 B) conservée au Musée de l'Homme sous le n° D 47.10.2., elle proviendrait du bassin de l'Approuague

3) Deux haches néolithiques simples (fig. 5 G et I) conservées au Musée de l'Homme ; la première proviendrait de Saül, la deuxième du placer Certitude.

4) Une hache néolithique simple (fig. 5 K) conservée au Musée de l'Homme sous le n° D 47.10.5.

5) Dans les archives de Cayenne nous avons relevé le dessin d'une hache néolithique simple (fig. 5 H) accompagnée de la note suivante : « ...Plan et profit d'une hache en pierre (grès bleu verdâtre) trouvée sur une crique dans le quartier de l'Approuague, en septembre 1872. Elle était enfouie sous environ un mètre d'argile et fut mise au jour en faisant des prospections. Les profils ci-contre ont été pris sur le modèle même. La hache est entière et n'a jamais servi, son tranchant est intact, net, on distingue encore sur les faces latérales les stries du polissage. La roche d'origine n'existe pas dans la région.

Nous reproduisons d'autre part une photographie de polissoirs du bassin de l'Oyapock (Pl. XII, 2) aimablement communiquée par M. Aubert de la Rüe.

LIEUX CORRESPONDANT AUX NUMÉROS PORTÉS SUR LA CARTE

Littoral et Iles.

1. — Iles du Salut.
2. — Orgnabo entre la route et la mer.
3. — Grosse roche à 5 km. d'Iracoubo.
4. — Iracoubo village.
5. — Bord de mer face aux Battures de Malmanoury.

6. — Roches de Kourou.
7. — Kourou village.
8. — Cayenne Pl. des Amandiers.
9. — Montjoly bord de mer, niveau de l'usine Prévot.
10. — Pacaud non loin du dégrad des Cannes.
11. — Pointe du Mahury.
12. — Canal Torcy.
13. — Montagne d'Argent.

Bassins Oyapock Ouanary.

14. — Ilet Acajou (?)
15. — Saut Galibi.
16. — Saut Maripa. .
17. — Saut Pacou Acara.
18. — En aval et tout près du confluent Sikini.
19. — Haut Sikini (entre Sikini vill. et Alikémé vill.).
20. — Haut Sikini Saut Alice.
21. — Haut Sikini Gros saut.
22. — Oyapock entre îlets Camopi et confluent Camopi.
23. — Saut Koumamalaoua.
24. — Inipi à 5 km. env. du confluent.
25. — Inipi à 8 km. env. du confluent.
26. — Camopi. Colline surplombant le poste et le confluent.
27. — Camopi, saut Petit Ouaeyouarou.
28. — Camopi, saut Grand Continent.
29. — Camopi branche Nord, saut Pagani.
30. — Tamouri, dernier saut.
31. — Yaroupi, saut Ouaimicouare.
32. — Oyapock, saut Pacou.
33. — — saut Samacou.
34. — — saut Pacouciri.
35. — — Les trois sauts.
36. — Ouanary. Montagne des trois pitons.

Bassins Approuague, Kaw.

37. — Approuague, saut Tourépé.
38. — Village Tortue.
39. — Crique Ipoucin (6 km. env. du confluent).
40. — Approuague, saut Aicoupaye.
41. — — saut Canari.
42. — Bassin de l'Arataye. Venise sur la nouvelle route et sur l'affluent du Grand Carapana.
43. — — Aux environs des sources de l'Arataye.
44. — — Sur un affluent du gr. Carapana.
45. — Approuague, en aval du confluent cr. Couy.
46. — — saut Petit Canori.
47. — — saut Gr. Canori.
48. — Crique Sapocaye, saut Fromager.
49. — Crique Sapocaye, vill. Laurens.

50. — Approuague, saut Couata.
51. — Bassin Couata, vill. Florissante.
52. — Crique Couata, saut Coupi.
53. — Approuague, saut Petit Japigny.
54. — — rapide entre saut Bache et saut Miti.
55. — — saut Miti montagne.
56. — — Fini saut.
57. — Crique Calebasse.
58. — Crique Calebasse.
59. — Crique Deux branches, affluent de Calebasse (haut bassin).
60. — Crique Calebasse, confl. cr. Aimara.
61. — Crique Calebasse non loin de la source.
62. — Approuague, saut Conconet.
63. — — confl. crique Indien.
64. — Crique Balourou-Village.
65. — Bassin de Kaw Montagno Favard à l'Ouest du village.
66. — Village de Kaw.

Bassin de la Comté.

67. — Crique Brodel à 1 km. 500 env. du confluent.
68. — Crique Ronceveaux, affluent de la cr. Brodel, dernier saut.

Bassin du Sinnamary.

69. — Sinnamary, confluent Cœur Maroni.
70. — Sinnamary, saut L'Autel.
71. — Courcibo, saut Caouene ou Taparoubo.
72. — Crique Tigre, un peu en aval de Saint-Nazaire ou Gare Tigre.
73. — — dégrad Pierre.
74. — — saut Latidine.
75. — Vill. Tonkin entre Saint-Nazaire et Saint-Élie, cr. Tonkin.
76. — Vill. Saint-Élie.

Bassin d'Iracoubo.

77. — Iracoubo, saut Gros Roche.
78. — — saut Grand Franconie.
79. — Crique Blanche, premier seuil.
80. — — 2e —
81. — — 3e —

Bassin de la Mana.

82. — Mana, saut Belle Etoile.
83. — Corocibo, un peu en aval de Balanfoi.
84. — Cr. Cokioco, en amont du village
85. — — — — sur petite crique de gauche.
86. — — — — sur cr. Andrew.
87. — — — — près du confl. cr. Quimbecœur.
88. — Placer Paul Isnard.
89. — Mana, saut Couleuvre.
90. — — saut Fracas.

91. — Mana, saut Patawa.
92. — — Gros saut.
93. — — saut Grand Bacou.
94. — — saut Glacis.
95. — — lieu dit Paraza.
96. — — confl. cr. Destinée.
97. — — confl. cr. Savon.
98. — — entre cr. Maipouri et cr. L'eau fini.
99. — — Grand Pont.

Bassin du Maroni.

100. — Maroni. Roche Tineri, rive hollandaise en face de Portal.
101. — Cr. Sparwine (?)
102. — Maroni, saut La Moitié.
103. — Grand Santi, village Bosh, juste après l'île.
104. — Lawa b. Saut Dagouédé.
105. — Itany. Ancien Taponaiké.
106. — — Ancien Malaitawa.
107. — Grand Inini. Saut Sonnele.
108. — Grand Inini. Vini Wé.
109. — Grand Inini, saut Batardeau.
110. — Cr. Palo fini, 20 km. du confl. env.
111. — Saül, village.
112. — Saül, montagne Bœuf Mort.
113. — Saül, sud du village, cr. Belvédère affl. de cr. Cochon.
114. — Saül, entre Saül et Carbet Mais, cr. N^lle France.
115. — Petit Inini Chantiers Gougis.
116. — — après (en amont) grand Carbet.
117. — Tampoc, saut Nana.
118. — Tampoc, saut Keirekourou.
119. — Ouanapi, saut Weti Wata.
120. — Marouini, source.

LÉGENDES DES PLANCHES

Pl. XII. 1. Polissoirs du saut Maripa, Oyapock (cl. Aubert de la Rüe).
2. Polissoirs de la vallée de l'Oyapock. (id.).
3. Polissoirs du saut l'Autel Sinnamary (cl. Hurault).

Pl. XIII. 1. Polissoirs de l'Anse Nadau, Cayenne.
2. Polissoirs de la crique Cœur Maroni, Sinnamary, 1er groupe.
3. Polissoirs de la crique Cœur Maroni, Sinnamary, 1er groupe.

Pl. XIV. 1. Gravures rupestres de la montagne Favara, Kaw (cl. Colmet-Dâage).
2. Premier groupe de gravures de Pacaud.
3. Deuxième groupe de gravures de Pacaud (roche de droite).
4. Deuxième groupe de gravures de Pacaud (roche de gauche).

Pl. XV. Haches de pierre provenant 1) de la haute Mana ; 2) du haut Inini (cl. Rouchon) ; 3) du haut Approuague ; 4) de Kaw ; 5) du haut Kouata.
6, 7. Objet en pierre provenant du haut bassin de Sikini.

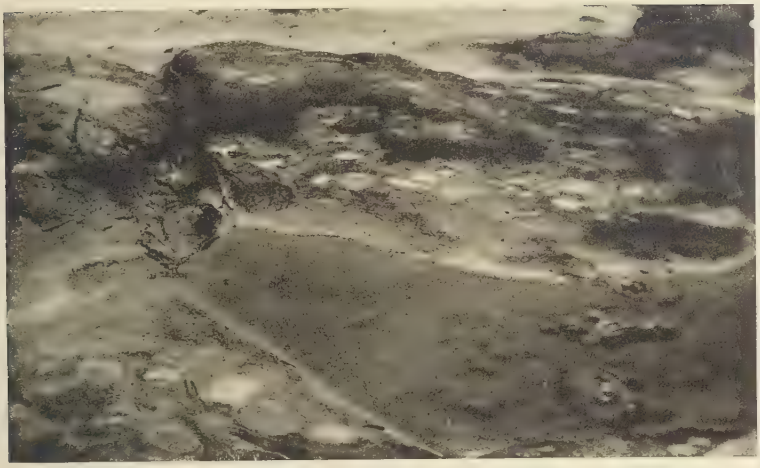
1

2

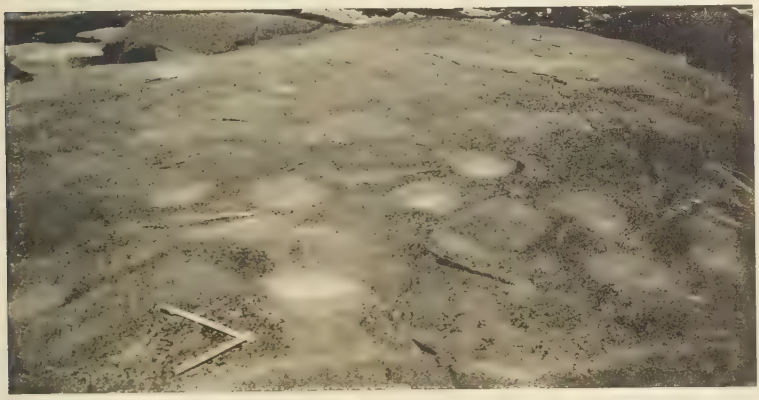
3

Polissoirs. Guyane française

1



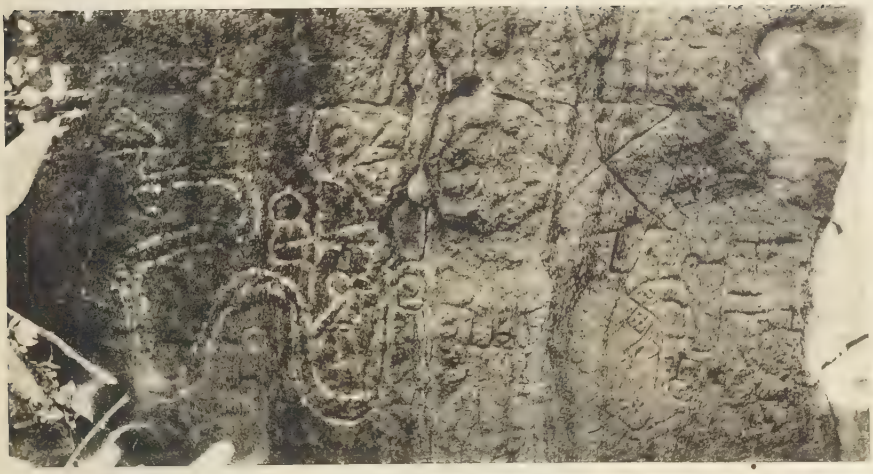
2



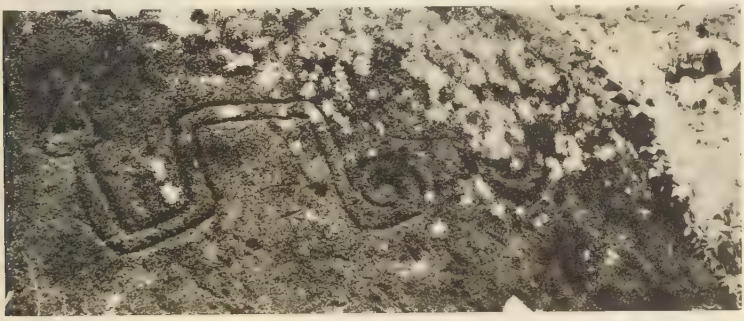
3

Polissoirs et cupules. Guyane française

1



2



3

4

Gravures sur roche. Guyane française

Haches et coupe en pierre. Guyane française.

D'après les levés de l'Institut Géographique National

LA NOCIÓN, O DEFINICIÓN DEL INDIO, EN LA RECIENTE LEGISLACIÓN PROTECTORA EN LAS AMÉRICAS*

Por Alejandro LIPSCHUTZ, M. D.

El problema.

No nos proponemos de tratar en este artículo, un problema de *biología*, desvinculado de los grandes y tan inquietantes problemas sociales de las Américas del momento actual, sino mas bien y justamente un problema de *sociología*.

Al profundizar el tema de la noción, o definición, del indio en las Américas, uno muy pronto se enfrenta con aspectos muy distintos de los de la biología, o antropología física. Se enfrenta con aspectos que son de orden social, de interés práctico inmediato. Desde un punto de vista puramente científico, la antropología física de la población de las Américas merece, por cierto, toda atención. Sin embargo, desde el punto de vista de la acción humana relacionada con el indio, los problemas de la antropología física pasan al segundo plano. Así han opinado, unánimamente, todos los que en los últimos tiempos han prestado en América Latina su interés al tema de la definición del indio ([1], [2], [3]). Pero tal vez más que todo, lo justificado de semejante concepto lo demuestra *la actividad legislativa* de los últimos años en los diversos países del Continente en cuanto relacionada con la protección social del indio.

No sería posible dar en el marco de un artículo, una exposición histórica sobre la legislación protectora del indio, y tal tarea estaría fuera de nuestra competencia. Tenemos que limitarnos a algunos momentos que nos parecen los más sobresalientes.

* Cet article a été préparé pour le Département des Sciences Sociales de l'Unesco qui a bien voulu confier à la Société des Américanistes le soin d'en assurer la publication.

1. A. Lipschutz, « Indoamericanismo y Raza India ». Nascimento, Santiago de Chile, 1937.

2. Alfonso Caso, « Definición del Indio y lo Indio ». América Indígena (Méx.), Vol. 8, p. 239, 1948.

3. Para la reciente bibliografía sobre la definición del indio véase Juan Comas, en « Panorama Continental del Indigenismo ». Cuadernos Americanos (Méx.), Vol. 6, p. 147, 1950, en especial nota 9 en p. 154.

Es sabido que la conquista española ha significado un transplante de instituciones feudales europeas hacia las Américas [1, 2, 3]. En esta sociedad « neofeudal », en acuerdo con la Ley del Espectro de los Colores Raciales [4], « el indio encomendado no solamente de hecho, sino también de derecho, gozaba de una condición jurídica muy semejante a la de los últimos semílibres de nuestra Edad Media » (Ots Capdequí, l. c., p. 99-100). Hasta cerca de los albores del siglo XIX, los encomenderos neofeudales continuan « sirviéndose de los naturales sin pagarles, castigándolos como a esclavos, y vendiendo el uso de ellos », como reza una cédula real de fines del siglo XVII con referencia « a los vecinos feudatarios de las provincias de Perú » (citado de Zavala [6], p. 336). Y todo eso, a base de la encomienda que, *nominalmente*, se da para que el encomendero « *defienda, y ampare* » a los indios, para que « *defendiese a sus personas, y haciendas, procurando que no reciban ningún agravio* », como rezan cédulas y ordenanzas desde 1509, las que en seguida, en la « Recopilación de Leyes de las Indias » forman parte del Título 8 y 9 del Libro VI; y el Título 10 de este mismo Libro está encabezado por las palabras : « Del Buen Tratamiento de los Indios ». Se dirá con razón que todos estos antecendentes históricos de la legislación protectora en la América Española no son insospechables, sin que por eso se desconociera la seriedad de los móviles del poder real en lucha perseverante contra los neofeudales en las Américas, al legislar en favor de los indios. Pero tampoco son insospechables los antecedentes históricos de la legislación protectora de los indios en los Estados Unidos incluso en todo el siglo XIX, como nos enseñan múltiples fuentes oficiales algunos de los cuales se mencionarán en su lugar.

Un segundo momento de importancia es el hecho de que la terminación de la Colonia, con la creación de repúblicas o estados independientes ha significado para el indio, tanto en los Estados Unidos como en la América Latina, un muy considerable aumento de su desamparo social.

Estos dos momentos a los cuales no pudimos más que aludir, explican por qué el moderno Estado, heredero de la Colonia y del siglo XIX, se ve en la necesidad de prestar interés especial al indio extendiendo sobre él su política social protectora e intervencionista que hoy no sólo se aplica a ciertas agrupa-

1. Juan De Solárzano y Pereyra, « Política Indiana ». Madrid, 1736. La primera edición es de 1648. Véase en especial Lib. III, Cap. III : « De la definición de las Encomiendas y sus propiedades, y en qué se parezcan, o diferencian de los Feudos, Usufructo », etc. Párrafos 26 a 28.

2. J. M. Ots Capdequí, « Estudios de Historia de Derecho Español en las Indias ». Editorial Minerva, Bogotá, 1940. El trabajo clásico de Ots fué publicado por primera vez en Madrid en 1925, en el Tomo 3 del « Anuario de Historia del Derecho Español ».

3. Silvio A. Zavala, « La Encomienda Indiana ». Centro de Estudios Históricos, Madrid, 1935.

4. Véase (1) y especialmente Cap. V en A. Lipschutz, « El Indoamericanismo y el Problema Racial en las Américas ». Nascimento, Santiago de Chile, 1944.

ciones de nuestra sociedad sino llegó a ser el fundamento mismo del Estado.

Nuestra exposición será centrada alrededor de un rasgo común a toda legislación protectora, ya recién promulgada o solamente proyectada, de los indios en las Américas : el concepto del legislador de que los atributos básicos por los cuales una persona puede ser discriminada como indio, para los efectos de su protección, son caracteres o « medidas » no de la antropología física sino de la antropología social. Este concepto legal ha encontrado su expresión definitiva en todos los países americanos en cuanto han llegado a la conciencia de que es forzoso incorporar en la economía nacional a la llamada población indígena cuyo número alcanza a *muchos millones*. Tan grande es la ignorancia del hombre de la calle en esta cuestión que este último aserto nuestro puede parecer a la primera vista casi grotesco.

El número de los indios en la Américas

Debe ser evidente, desde un principio, que los datos referentes al número de los indios en las Américas tienen sólo valor muy relativo mientras no se haya entendido unánimamente, sobre la cuestión de quién será considerado como indio para los efectos de un censo. Aparte de eso, aun en el mejor de los casos un censo nacional no puede ser efectuado, en cuanto a la diferenciación entre indio, mestizo y blanco, con el rigor que esperamos por parte de un tribunal de antropólogos físicos o de una corte de justicia.

En su estupendo libro sobre la población indígena de América, Rosenblat [1] calcula para 1940 una población total en América Latina incluyendo las Antillas, de algo más de 131 millones. Más de 16 millones o 12 por ciento, eran « indios » ; más de 34 millones o 26 por ciento, eran « mestizos » ; 28 millones eran negros y mulatos. Independientemente, Behrendt [2] compiló un total de más de 127 millones, con 23 millones o 18 por ciento de « indios » ; y 38 millones o 30 por ciento, de « mestizos ». La divergencia en cuanto al número de los « indios » no es tanta como para asombrarse. Sin disponer todavía de los resultados de Behrendt y de Rosenblat, admití « a base de cálculos que por cierto son sumanente vagos y arbitrarios » (véase [7], p. 260 y 446) un número de 20 a 25 millones de « indios » lo que corresponde casi « milagrosamente » a las cifras de Rosenblat y de Behrendt, de 16 y 23 millones respectivamente.

En cuanto a los « mestizos » había admitido con arbitrariedad extrema, 50 millones (véase [7], p. 446) lo que sobrepasa en mucho las cifras d 34 y 38 millones de los dos autores mencionados. Pero no hay nada más vago que la discriminación entre « blancos » y « mestizos » en las Américas, tanto desde un punto de vista de la antropología física, como desde el punto de vista de la

1. Angel Rosenblat, « La Población Indígena de América, desde 1492 hasta la Actualidad ». Institución Cultural Española, Buenos Aires, 1945.

2. Richard F. Behrendt, Boletín del Instituto de Investigaciones Sociales y Económicas de la Universidad Interamericana de Panamá, t. I, p. 120, 1944.

antropología social. En las « Notas Explicativas » referentes al Censo Nacional del año 1940 en el Perú se hace hincapié especialmente en la dificultad de diferenciar entre blancos y mestizos, aunque según la técnica aplicada en este censo, los mismos censados tenían libertad de asignarse la « denominación racial ». La pregunta era : « ¿Es blanco, indio, negro, amarillo o mestizo ? », con una instrucción aclaratoria que decía que « las personas que no tengan una raza definida como blanca, india, negra o amarilla, serán anotadas como mestizos »... El resultado está resumido en estas palabras : « No obstante el esfuerzo de los empadronadores y la buena voluntad de la población, la revisión de las respuestas a esa pregunta demostró que ... sólo fué posible diferenciar claramente a los individuos de raza india, negra y amarilla, mientras los nacionales de raza blanca y mestiza se confundían con frecuencia. Por esta razón, a pesar de ... los cinco grupos considerados en la pregunta, ellos fueron reducidos a cuatro, al fusionarse las cifras correspondientes a blancos y mestizos » [1] (p. XXX).

No puede haber demostración más elocuente en favor de la amplitud del mestizaje alcanzada en América Latina, que estas sencillas y tan sinceras palabras de los técnicos responsables de un censo nacional. Pero por otra parte, suponemos que la posibilidad de diferenciar claramente a « indios » y « mestizos », se debe en el Perú a la supervivencia del *idioma* como atributo esencial del indio ; donde como en extensas regiones de México, la extensión del castellano es mayor, disminuye la posibilidad de diferenciar entre indio y mestizo.

El indio en la legislación de los Estados Unidos.

Nos referiremos en primer lugar a los Estados Unidos donde los años 1934 y 1935 han sido un período de gran actividad legislativa relacionada con el indio. Debemos a Cohen [2], del Departamento del Interior, un clásico tratado sobre las leyes federales relativas al indio ; este tratado es una fuente inagotable para cada uno que se interese, tanto para los aspectos puramente legislativos como para los aspectos judiciales y administrativos de esta vasta materia.

Una provisión de la ley del 27 de Noviembre de 1935, dice que para los efectos de esta ley debe ser considerado como indio toda persona de origen indio que es miembro de una tribu india reconocida la cual se encuentra bajo la jurisdicción Federal [3]. Es verdad que la sección 19 del Indian Reorganization

1. « Censo Nacional de Población de 1940 ». Dirección Nacional de Estadística, Lima, 1949, Vol. 8.

2. Felix S. Cohen, « Handbook of Federal Indian Law ». Forwarded by Harold L. Ickes. United States Government Printing Office, Washington, 1941.

3. « For the purpose of the enforcement of the regulations in this part, an Indian shall be deemed to be any person of Indian descent who is a member of any recognized Indian tribe now under Federal jurisdiction ». Todas las citas de leyes y de fallos son de Cohen (11).

Act de 1934 admite que para los efectos de este Acto, el término « indio » « incluye también a todas otras personas que tienen una mitad, o más, de sangre india ». Sin embargo, con el hecho de ser miembro de una tribu o descendiente de tal miembro, el problema de la participación en los beneficios provistos por la ley se resuelve sin referencia alguna al grado de parentesco indio. Así se entiende que Cohen resume la cuestión de quién es indio en el concepto del legislador, con mucha razón en las siguientes palabras : « Esta definición [de la ley de 1935] ejemplifica la idea de que al tratar con indios el Gobierno Federal trata en primer lugar no con una raza particular como tal sino más bién con *miembros de ciertos grupos sociales y políticos* ante los cuales el Gobierno Federal ha asumido responsabilidades especiales ». Y es de sumo interés que a este concepto legal se ha llegado en Estados Unidos no a base de un raciocinio doctrinario sino a base de una larga práctica legislativa y judicial.

Cohen da en su tratado un cuadro muy ilustrativo de esta práctica muy vacilante, a través del siglo XIX. No puede esta práctica ser otra que vacilante ya que la cuestión de si una persona es, para efectos legales, indio se resuelve en aquel tiempo a base de la « opinión pública, la que varía tan ampliamente que para ciertas reservaciones es común considerar a una persona como indio aun cuando 15 de sus 16 antepasados de hace 4 generaciones eran blancos, mientras que en otras partes del país, como en el suroeste, una persona puede ser considerada como hispanoamericano y no indio aunque fuera de sangre predominantemente india » (Cohen, l. c., p. 2). Citaremos algunos ejemplos reunidos por Cohen.

Un antiguo estatuto del año 1834 provee que el crimen cometido por un indio contra la persona o propiedad de otro indio en un territorio indio, no puede ser juzgado según las leyes de la Unión sino es reservado para la justicia tribal india. Pués bién, en acuerdo con este estatuto, un blanco adoptado por una tribu india, fué considerado en un juicio de 1897, como indio (Cohen, l. c., p. 1, n. 1 ; p. 2, n. 5).

Sin embargo, este concepto conscientemente sociológico no es el de la mayoría de los juicios de las Cortes del siglo pasado o del comienzo del siglo XX. En general influye también el concepto biológico, y aun predomina a veces, como por ejemplo en el juicio de una Corte que en 1880 va tan lejos de fallar que el derecho de ciudadanía debe ser negado a una persona medio blanco y medio indio (Cohen, l. c., p. 4, n. 21). Pero en muchos otros casos el criterio biológico se aplica en forma menos clara y hasta en forma contradictoria. Así « un blanco al ser adoptado en edad madura por una tribu india, no llega por eso mismo a ser indio », salvo que sea « considerado en acuerdo con las usanzas y costumbres de los indios como perteneciente a la raza de ellos » (juicio de 1846, y posteriores iguales ; Cohen, l. c., p. 3, n. 7). Al referirse a la « raza » el juez se sirve para caracterizarla, no de medidas antropológicas físicas sino de « las usanzas y costumbres de los indios ». Un blanco no llega a ser indio, en cuanto al goce de fondos y tierras tribales, ni siquiera al haberse casado con india, de vivir en la reservación y de haber sido hecho miembro de la tribu (juicio de

1906 ; Cohen, l. c., n. 7). Surge la sospecha que aquí, como en el ejemplo anterior, se da el rechazo al blanco por opinar el juez que por el puro hecho de casarse con india y de haber sido adoptado por la tribu un blanco no es todavía indio en cuanto a « las usanzas y costumbres de los indios ». Más explícito en este mismo sentido, y en el de las leyes de 1934 y 1935, es un fallo de 1900 que dice que « indios mestizos [half-breed Indians] deben ser tratados como indios... *mientras que conserven sus relaciones con la tribu* » (Cohen, l. c., p. 3, n. 15).

Como hemos visto, las leyes de 1934 y 1935 adoptan simultáneamente el criterio bio y sociológico. Ya mencionamos que el Indian Reorganization Act de 1934 considera como indios no sólo a los miembros de la tribu y a sus descendientes sino también « a todas otras personas que tienen una mitad, o más, de sangre india ». Cohen (l. c., p. 5, n. 39) reproduce también algunos recientes reglamentos administrativos ya posteriores a 1934 y 1935, y « que clasifican a los indios, para efectos especiales, según su cantidad de sangre [india] », como por ejemplo para dar preferencia en la admisión a hospitales y sanatorios indios, a personas « de mayor grado de sangre india ». Estas concesiones al criterio biológico son dictadas como lo enseña el ejemplo citado, por la muy buena voluntad de la administración de ser útil al indio. Pero por eso no es menos justa la observación de que toda referencia tanto de la ley como de los reglamentos administrativos a antecedentes biológicos indios, o al « grado » de estos antecedentes en una persona, siempre será forzosamente *muy vaga*. En especial, el empeño de medir el « grado » del mestizaje en una persona parece por el momento cosa bastante difícil [1] y puede acarrear consecuencias sociales poco edificantes.

Sin embargo, a pesar de todas esas concesiones al criterio biológico, es evidente que en las leyes Federales de 1934 y 1935 el acento está en el criterio sociológico, y que lo *decisivo* en su definición del indio es la pertenencia a una tribu reconocida que está bajo la jurisdicción Federal. Y para repetirlo : son las exigencias prácticas las que obligaron a los legisladores del periodo de Franklin D. Roosevelt a poner en la definición del indio el acento sobre los atributos sociales de las personas por definir y de referirse sólo en segundo plano a sus atributos biológicos.

Para entender, o explicar, las vacilaciones en cuanto a la definición del indio en los juicios sin número, es necesario salirse del marco puramente jurídico formal para considerar el juego de los intereses económicos e inclinaciones ideológicas de los litigantes. El problema céntrico de la controversia entre indio y blanco en Estados Unidos es a través de los siglos, e incluso en el siglo XX, la lucha por la tierra que el blanco arrebata al indio. Entre 1871 y 1900 las tierras de los indios disminuyen de 155 millones de acres a 75 millones, y en 1933 alcanzan sólo a 48 millones de los cuales 20 millones son desierto o semidesierto [2]. La nueva legislación tiene « el propósito evidente de conservar todas

1. Remito al importante libro recién publicado de William C. Boyd, « Genetics and the Races of Man ». D. C. Heath a. Co., Boston, 1950.

2. Véase las publicaciones del National Indian Institute, Department of the Interior, 1942-1943 ; Cohen (11), p. 216.

las tierras tribales de las reservaciones de los indios, en propiedad comunal », como dice Cohen (l. c., p. 217), al comentar las provisiones de la ley de Junio de 1934. Supongo que la razón por la cual las Cortes se inclinaban, en sus fallos, hacia el uno u otro de los dos criterios, o hacia un compromiso entre los dos, es decir entre el criterio biológico y sociológico, residía en la presión de los intereses mencionados que exigían el retiro del indio de la tutela protectora del Gobierno Federal — cuán relativa que ella hubiera sido — para poder realizar el atropello contra la propiedad territorial de un grupo de indios. Damos en seguida dos ejemplos sacados del tratado de Cohen.

El primero de estos ejemplos se refiere al problema de la ciudadanía de los indios en Estados Unidos. El problema es, eso sí, de gran complejidad pero de sumo interés en nuestro contexto. Sólo desde el 2 de Junio 1924 todos los indios nacidos en los límites territoriales de los Estados Unidos son declarados ciudadanos. El acto respectivo agrega la siguiente provisión : « El otorgamiento de esta ciudadanía no disminuirá de manera alguna y no afectará de cualquier modo, el derecho de un indio sobre la propiedad tribal u otra ». El profundo sentido de esta provisión emana del hecho de que todo el desarollo del problema de la ciudadanía del indio en Estados Unidos está íntimamente ligado con las tierras de los indios y con su defensa. En una serie de tratados del Gobierno Federal con diversas tribus indias, se había estipulado que se concederá a los miembros de la tribu la ciudadanía, siempre que la tribu acepte la división de las tierras tribales en hijuelas individuales. En un tratado de 1830 con los indios Choctaw se concede la ciudadanía bajo la condición de trocar sus tierras por una nueva reservación (Cohen, l. c., p. 153). El llamado « General Allotment Act », o Ley de la Parcelación de 1887, concede ciudadanía a todos los indios que hubieran recibido hijuelas o se hubieran establecido fuera de la tribu. El famoso Theodore Roosevelt no sin razón calificó esta ley, en un mensaje al Congreso en 1901, como « una poderosa máquina pulverizadora para deshacer la masa tribal ». Pero de interés mayor es el hecho de que los indios ellos mismos y los blancos que con ellos simpatizaban, se daban cuenta global ya treinta años antes de Theodore Roosevelt que este procedimiento legal por el cual se adquiere la ciudadanía soltando la relación con la tribu, o cesando de ser indio, era para los indios cosa muy peligrosa. Priest [1] nos procura un resumen sumamente vivo de estas luchas. Prominentes indios se oponían a esta ley durante muchos años, « insistiendo que el fervor de muchos blancos de conceder la ciudadanía a los indios se había originado del conocimiento de que por ella se allanarían muchas barreras que protegen a las tribus » [2]. Tenían ante de sí el triste ejemplo de los llamados indios de las Misiones en California y de los indios Pueblos en Nuevo México, a los cuales después de la anexión a los Estados

1. Loring B. Priest, « Uncle Sam's Stepchildren. The Reformation of United States Indian Policy, 1865-1887 ». Rutgers University Press, New Brunswick, 1942.

2. Priest (14), p. 175. El autor se basa en Isaac N. Morris, « Arguments against Territorial Government over the Indian ». Washington, 1870.

Unidos, fué garantizado según las provisiones del tratado de 1848, el goce de todos los derechos cívicos que antes tenían en México, es decir estos indios ya no lo eran para los efectos de las leyes Federales. En consecuencia, muy rápidamente fueron desposeídos de sus tierras, con el beneplácito y la ayuda de Cortes locales. Cuando el Gobierno Federal quiso intervenir en favor de estos indios, la Corte Suprema declaró tal intervención anticonstitucional (Priest, l. c., p. 208-209).

El segundo ejemplo que citamos de Cohen, es de la práctica judicial : dos fallos del siglo pasado y uno del comienzo del siglo XX. Los tres se refieren a los mismos indios Pueblos en Nuevo México. Se trata de la cuestión de si estos indios deben estar sujetos a la supervigilancia del Indian Bureau. El primer fallo de la Corte Suprema del Territorio es patético : los nativos Pueblos no pueden ser considerados como indios porque « son ciudadanos honrados, laboriosos y respetuosos de la ley... viven desde tres siglos en viviendas cercadas y cultivan el suelo para mantenerse a sí mismos y a sus familias, y dan un ejemplo de virtud, honradez y laboriosidad a sus vecinos más civilizados » (fallo de 1869). En 1876 la Corte de nuevo se niega patéticamente a reconocerlos como indios porque son « un pueblo pacífico, industrioso, inteligente, honrado y virtuoso... son indios sólo por sus rasgos fisionómicos, por el color de su piel y por algunas de sus costumbres ». Sólo en 1913, dice Cohen, el Indian Bureau alcanza a convencer a la Corte Suprema que sus fallos anteriores fueron basados sobre informaciones erróneas y que estos nativos tienen una vida comunal de indios, de modò que en un nuevo fallo la Corte Suprema llega a la conclusión que se trata de indios y que son « gente simple, inculta e inferior ». El patetismo de los fallos de 1869 y 1876 pertenece a la « gloriosa » época del liberalismo cuando se luchaba no sólo contra la protección del Estado para los indios sino también para ciertos grupos de blancos, y no sólo en las Américas pero también en Europa. El fallo de 1913, en el mismo asunto es, por cierto, de concesión a las imperantes exigencias de protección indígena pero por eso, en todo caso su fórmula final — la única que conozco — huele no menos a una confusión horrorosa, en cuanto se refiere a los graves problemas indigenistas que sólo más de dos décadas después encuentran su instrumento jurídico más adecuado en las leyes de 1934 y 1935.

El indio en la legislación de Canadá.

The Indian Act [1] coincide en cuanto a la definición del indio con la ley Federal

1. « The Indian Act ». Publicado por el Department of Mines and Resources, Indian Affairs Branch, Ottawa, Canadá, 1940. — Con ley del 20 de junio 1951 el Gobierno de Canadá promulgó una nueva versión del Indian Act. No podemos entrar en los detalles por los cuales la nueva versión se distingue de la anterior. Pero queremos dejar constancia de que en la nueva versión el aspecto social en la definición del Indio está aun más acentuado que en la versión anterior.

norteamericana : « 'Indio' significa (I) toda persona de sexo masculino de sangre india y de la cual se sabe que pertenece a alguna tribu, (II) todo niño de tal persona, (III) toda mujer que está o estaba legalmente casada con tal persona » (Art. 2d).

Las palabras « de *sangre* india » son por cierto menos apropiadas que « de *orígen* indio » que al lado de ellas encontramos en la ley norteamericana. Pero lo que importa, para entender el sentido social de la ley, es el hecho de que en el Indian Act de Canadá, igual que en Estados Unidos la pertenencia a un grupo social es la base misma de la definición. El grupo social se define en el Indian Act, como « una tribu, banda o cuerpo de indios quienes poseen en común, o están interesados en una reservación o tierras indias, cuyo título legal está reconocido por la Corona, o quienes participan sobre base de igualdad en la distribución de las entradas o dividendos de los cuales el Gobierno de Canadá tiene la responsabilidad » (Art. 2b). Pero es indio también — « non-treaty Indian » — « una persona de sangre india de la cual se sabe que pertenece a una banda irregular », y aun toda persona de sangre india « que vive según las costumbres indias » (Art. 2h ; véase también Art. 2g).

Es importante saber que la ley canadiense reconoce expresamente que una persona de « sangre india » puede *cesar* de ser indio : « Una mujer india que se casa con una persona que no es indio o un non-treaty indio, cesa de ser india en todos los sentidos de este Acto » (Art. 14), guardando sin embargo los derechos económicos que corresponden a su anterior pertenencia a una « banda » de indios.

Una persona sujeta al « Indian Act » , y aun la mayoría de los miembros de una « banda », pueden cesar de ser indios también por el llamado « enfranchisement » (Art. 110 a 114). Por ciertos procedimientos legales el indio se transforma en ciudadano que ya en nada se distingue del ciudadano blanco (Art. 110, inc. 5), y ni siquiera por su nombre ya que según inc. 7 del mismo Art. 110 puede el indio escoger los nombres por los cuales quiere ser conocido en seguida.

Hemos aludido a la transcendencia social de estos aspectos jurídicos en Estados Unidos, y de los que les son similares en Canadá. Puede haber en ellos defectos de orden social en lo que al « enfranchisement » se refiere. Sin embargo, en nuestro contexto queremos valorarlos desde el punto de vista de la noción del indio. Es del todo evidente, en especial en el concepto del Indian Act del Canadá, que en condiciones antropológicas-físicas idénticas, una persona o un grupo de personas pueden ser « blancos » o « indios », según las condiciones sociales y según los procedimientos legales adecuados, por ellas adoptados en conformidad con su consciente voluntad y con la de las autoridades administrativas respectivas. El « enfranchisement » del Indian Act del Canadá procura los instrumentos legales para efectuar esta mutación étnica cuyo grado, o alcance variará, como supongo, grandemente en los diversos casos que discutimos. La mutación étnica [1] es un fenómeno social tan viejo como la cultura

1. Sobre el concepto de la mutación étnica véase (7), p. 37, 38, 85, 86, 148-151,

humana, y no es de poco interés, que la legislación de nuestro tiempo se ve en la necesidad de procurar los instrumentos legales para efectuar la mutación étnica *prescindiendo de toda consideración antropológica-física.*

Hace algunos años, ál referirse a la nueva ley estadounidense que regula la pertenencia a la tribu india y el goce de los derechos económicos que de ella emanan, y en primer lugar la participación en la propiedad de las tierras tribales, un eminente antropólogo norte-americano dijo con mucho acierto que los indios, personas tan mestizadas, « son indios sólo por ficción legal », « por cortesía » [1]. Por esta « ficción » legal, o « cortesía » del legislador estadounidense se concede estado de indio a personas que son blancos, o casi blancos desde un punto de vista antropológico-físico. Al no aplicar esta « ficción legal » y « cortesía », resultan hechos muy lamentables. Alrededor de 50 à 60.000 individuos pertenecientes a unos 200 tribus indias que por diversas razones históricas no están sujetas a las leyes protectoras, no pueden participar en el goce de aquellos beneficios sociales que a las demás tribus indias proporciona el Bureau of Indian Affairs. Se les ha calificado de « desheredados de la fortuna » [2].

La « ficción legal » es *la realidad antropológica-social que se impone sobre la realidad antropológica-física,* y la reduce al valor mínimo, para no decir *negativo,* que tiene en el establecimiento y el arreglo de las relaciones humanas de nuestro tiempo.

El indio en la legislación de la América Hispana [3].

Como veremos el problema de la definición del indio en la legislación va adquiriendo importancia práctica para todo el Continente americano. Comenzaremos con uno de los más pequeños países latino-americanos que ha llegado a plena conciencia jurídica en el problema que nos interesa.

Al decretar el gobierno de *Costa Rica* [4] que son « inalienables y de propiedad exclusiva de las tribus indígenas autóctonas, los terrenos baldíos por ellos ocupados » (Art. 1), el Gobierno resuelve que « para los efectos de este decreto

162, y especialmente la exposición más detallada en la tercera Conferencia en A. Lipschutz y G. Mostny, « Cuatro Conferencias sobre los Indios Fueguinos ». Edic. Revista Geográfica de Chile, Santiago, 1950.

1. H. L. Shapiro, « The Mixed-Blood Indian ». En « The Changing Indian ». Edit. O. La Farge. University of Oklahoma Press, 1943. Véase en especial, p. 25 y 27.

2. E. M. Izquierdo, « Los Desheredados de la Fortuna ». América Indígena (Méx.), Vol. 10, p. 301, 1950.

3. Nos referiremos sólo a algunos de los países para los cuales disponemos de datos más o menos completos. No hemos todavía visto la recopilación de Antonio García, « Legislación Indigenista de Colombia ». Edic. Instituto Indigenista Interamericano, México, 1952.

4. « La Gaceta, Diario Oficial », San José de Costa Rica, Año 67, Nº 275, 6 de Diciembre 1945.

se considerarán indios todos los que nazcan y vivan en forma permanente en las reservas, y aquellos que aunque nacieren accidentalmente fuera de las mismas, se transladen a vivir en ellas de modo permanente. La ausencia continua de cualquiera de los indios por más de cuatro años del lugar asignado, les hará perder su condición de tales en lo que se concierne a los derechos que este decreto les otorga» (Art. 7).

El problema de quién es indio adquiere interés, en el caso memcionado, sólo en relación con la propiedad de tierra. Al pasar revista a las tentativas o propósitos legislativos y administrativos en otros países latinoamericanos, se hará evidente que también en ellos la noción del indio está siempre ligada con el derecho de propiedad u otros aspectos de orden social, pero nunca con aspectos antropológicos-físicos. Daremos varios ejemplos.

Para *Guatemala* disponemos del informe que el Director del Instituto Indigenista Nacional preparó a requerimiento de la Dirección General de Estadística. « ¿Qué criterio debe adoptarse para saber quién es indígena ? » Opina el Director del Instituto : « ...Debe adoptarse el criterio que rija en cada una de las localidades empadronadas. Es de primordial importancia sostener este punto de vista, en contra del criterio racial (biológico) que no tiene ningún significado práctico ». En otras palabras : uno es indígena a través de la pertenencia a cierto municipio indígena. Continúa el informe : « En cuanto a Guatemala se refiere, no hay dificultad para la definición del Indígena en las regiones rurales y urbanas donde predomina esta población. En las zonas de transición cultural, como en las fincas de la Costa Grande, en la capital y otros lugares, los empadronadores deberán recibir alguna orientación por parte de la Dirección General de Estadística para los casos de duda. Pero estimamos que debe, en todo caso, utilizarse el ' consenso de la opinión pública ' para la definición del Indígena » [1].

En este juicio de un especialista reaparece la « opinión pública » como autoridad suprema que pueda resolver la cuestión de si una persona es indio o blanco, aquella siempre vacilante y por eso muy peligrosa « opinión pública » que ya inspiraba los fallos de las Cortes en Estados Unidos en cuestiones indias, en el siglo XIX. Participamos, eso sí, en el concepto del legislador estadounidense u otro que una ley que concede el derecho al goce de ciertos valores materiales como las tierras tribales en Estados Unidos, o las tierras del municipio en Guatemala, debe reposar en un hecho objetivo captable por esta misma ley, en primer lugar de ser miembro de la tribu o del municipio. En ciertos casos del legislador debe admitir como tal hecho objetivo también a la « opinión pública » de la tribu o del municipio. Sin embargo, opinamos que lo último non vale para los efectos de un censo. Aquí la opinión particular de cada individuo debería ser el único criterio viable como ha sido aplicado en el Censo Nacional del Perú (véase arriba). Es cierto que pueden presentarse dificultades como lo evidencia el mismo Censo Nacional del Perú. Se puede también rechazar la opinión

1. « Guatemala : Informe del Instituto Indigenista Nacional 1948 ». Sección : « Técnica Censal para Indígenas ». Boletín Indígenista (Méx.), Vol. 9, p. 62, 1949.

particular del individuo si el censo se propone servir también a los fines de la antropología física, si no a otros fines. Es éste el caso del censo en Estados Unidos que se empeña en captar los rasgos físicos negroides contrariamente al caso del Brasil. Por otra parte, se podría decir que la opinión particular sobre el grupo étnico en el cual una persona se ha incorporado por su propia inclinación o voluntad se evidencia también de manera muy objetiva — en la indumentaria a la cual esta persona ha dado preferencia. El vestido es casi desde sus principios, un importante exponente de la pertenencia a un grupo étnico. Los trajes regionales tan multiformes, en especial en Guatemala, ofrecen aquí uno de los más espectaculares ejemplos [1]. En el *Ecuador*, la clasificación de la población en indios, blancos y mestizos es « basada casi de modo exclusivo en el vestido e idioma » [2].

En la legislación del *Perú* no se da una definición del indio, o para mayor exactitud, del « indígena » al cual la ley se refiere. Sin embargo, la ley no se refiere al indígena individual o aislado, sino al indígena en cuanto forma parte de la *comunidad* indígena. Del Art. II del decreto del 24 de Junio 1938 [3] que crea la Dirección General de Asuntos Indígenas, artículo que versa sobre las atribuciones de la nueva Dirección, tres entre once incisos tratan sobre las « comunidades de indígenas ». Del Art. IV que versa sobre las funciones de la Sección Técnica de la Dirección, no menos que siete entre diez incisos tratan sobre problemas relacionados con la comunidad indígena.

En relación con el problema del indígena en la legislación moderna del Perú ofrecen gran interés desde un punto de vista histórico dos decretos de San Martín. En decreto del 27 de agosto 1821, « El Protector de la Libertad del Perú, etc. » declara en el inciso 4 : « En adelante no se denominarán los aborígenas *Indios* ó *Naturales* ; ellos son hijos y ciudadanos del Perú y con el nombre de 'Peruanos' deben ser conocidos ». El decreto del día siguiente en el

1. Un caso estrafalario a primera vista, pero por eso no menos significativo del profundo sentido que tiene el vestido como exponente « vistoso » del grupo étnico al cual uno se adjudica, es el siguiente. Una joven campesina maya en el Yucatán que vestía el traje típico de las indias de la región, lo cambió por el traje de los blancos al emplearse en una casa de Mérida. Su hermana que se había quedado en el campo y continuaba vistiéndose según la antigua costumbre de la región, vino a verla en el periodo del carnaval. Las dos jóvenes discutían viva y ya casi desesperádamente el difícil problema de los disfraces que adoptar cuando la chica ya urbana fué iluminada por una idea muy felíz : ella se disfrazará de « india » poniéndose el vestido de su hermana campesina ; y su hermana se disfrazará de « señorita » poniéndose el vestido de su hermana urbana. Así lo hicieron, y ambas se quedaron muy satisfechas. Debo esta interesantísima observación a la gentileza del Profesor Alberto Ruz, Director del Servicio Arqueológico del Yucatán, en cuya casa sucedió el episodio que aquí contamos.

2. Aníbal Buitrón, « Vida y Pasión del Campesino Ecuatoriano ». América Indígena (Méx.), Vol. 8, p. 113, 1948.

3. « Boletín de la Dirección de Asuntos Indígenas ». Ministerio de Salud Pública, Trabajo y Previsión Social, Lima, 1940. Véase especialmente p. 6 a 8.

Art. 1 dice : « Queda extinguido el servicio que los *Peruanos, conocidos antes con el nombre de indios o naturales,* hacían » etc.[25]. El legislador de la época de la Independencia responsable de este decreto, rechaza todo intento de una definición del indio como un atentado contra los conceptos de la Revolución Francesa, conceptos de la libertad, igualdad y fraternidad. Al contrario, el legislador de nuestro tiempo está en busca de tal definición. No puede haber mejor ejemplo del camino que hemos recorrido, desde la Revolución Francesa, en cuanto a los conceptos sobre la relación entre individuo y Estado. El Estado del « Protector de la Libertad», o del « Libertador », *libera* al indígena, y lógicamente rechaza la necesidad de toda definición del indio : « después que la razón y la justicia han recobrado sus derechos en el Perú, sería un crimen consentir que los aborígenes permanecieran sumidos en la degradación moral a que los tenía reducidos el Gobierno Español, y continuasen pagando la vergonzosa exacción que con el nombre del ' tributo ' fué impuesta por la tiranía como signo del señorio », y ya no habrá más « mitas, pongos, encomiendas, yanaconazgos y toda clase de servidumbre personal » [1]. Al contrario, el moderno Estado se propone proteger activamente al indio « liberado », y necesita la definición para los efectos de las leyes correspondientes. Pero la definición, por cierto, no es empeño fácil, por tratarse de complejas relaciones sociales. Y lo que es fundamental : estas complejas relaciones sociales fueron en parte creadas por la misma « liberación » que significó, a través de todos los países hispanoamericanos, la expropiación paulatina o brusca — según el caso — de las tierras de los indios, el abultamiento de la hacienda y la pauperización de la masa indígena [2].

Al discutir la actitud vacilante de las Cortes que en Estados Unidos fallaban sobre la cuestión de quién es indio, hemos manifestado nuestra sospecha de que en estas vacilaciones operaban los intereses materiales, y en primer lugar los de los blancos. Una situación semejante, en escala por cierto menor, pero en

1. « Legislación Indigenista del Perú ». Dirección General de Asuntos Indígenas, Lima, 1948, p. 8. Las palabras tan significativas del decreto de San Martín del año 1821 se encuentran ya en el célebre discurso que el 12 de agosto 1812 pronunciara José Joaquín De Olmedo, Diputado por la Provincia de Guayaquil, en la sesión de las Cortes de Cádiz dedicada a la discusión de la abolición de las mitas. Olmedo se refiere a *los « naturales de América conocidos hasta hoy con el nombre de indios »*. El discurso de Olmedo fué publicado no sólo en el « Diario de las Discusiones y Actas de las Cortes » de 1812 sino también en el mismo año en forma de folleto, en Londres : J. J. de Olmedo, « Discurso sobre las Mitas de América ». Citado de la edición de la Universidad de Guayaquil (Ecuador), 1947, p. 15. El decreto de las Cortes sobre la abolición de las mitas se refiere simplemente a los « Indios ».

2. No carece de profundo sentido el hecho de que en el mismo decreto de las Cortes de Cádiz del 9 de Noviembre de 1812 por el cual queda abolida la mita, se provee en el punto quinto, que se repartirán tierras a los indios también a cuenta de las comunidades « si las tierras de comunidades fuesen muy cuantiosas con respecto a la población del pueblo a que pertenecen, se repartirá cuando más hasta la mitad de dichas tierras ».

forma más evidente para nosotros que somos los contemporáneos, se nos ofrece en *Argentina*. No se encuentra en la legislación argentina una definición del indio, en conformidad con el concepto de que todos los habitantes son iguales ante la ley [1]. Sin embargo, como existen indios también en Argentina, aunque en número no determinado [2], se originó la necesidad de legislar sobre ellos, como por ejemplo en el decreto del 11 de enero 1927 que reglamenta el trabajo de los aborígenes. Pués bien, los dueños de los ingenios azucareros de Jujuy se opusieron a la tentativa de los inspectores de la Comisión Honoraria de Reducciones de Indios, creada en 1916, de incorporar a los beneficios del decreto de 1927 a los indígenas « coyas », arguyendo los dueños que por ser estos indios « cristianos y civilizados » no eran indígenas. El argumento de los dueños de los ingenios azucareros de Jujuy coincide literalmente con los fallos de la Corte Suprema del territorio de Nuevo México de 1869 y 1876 ; esta coincidencia es muy significativa ya que no es probable que los abogados de los dueños de los ingenios azucareros argentinos hubieran conocido los fallos estadounidenses respectivos del siglo pasado.

El aspecto social, o cultural, en la definición del indio que convive con nosotros, se nos presenta también en un proyecto de ley que merece toda la atención nuestra. Me refiero al « Anteproyecto del Código Civil *Boliviano* », obra del famoso jurisconsulto español ya difunto Angel Ossorio [3]. El autor del Anteproyecto está muy consciente de que no se puede prescindir de los elementos culturales indígenas en la legislación de países cuya población se compone, en parte muy considerable, de indios. En el Art. 4 se reconoce el derecho de los aymarás y quechuas de utilizar en la contratación, tanto pública como privada, sus propias lenguas a pesar de ser el idioma oficial el castellano : « si los documentos hubiesen de surtir efecto en las oficinas públicas o en los Tribunales, serán traducidos por cuenta del Estado ». El Art. 1531 dispone que « los naturales del país que no sepan hablar correctamente el castellano » podrán testar « en lenguajes autóctonos como el aymará y el quechua ». El Art. 341 trata de la « familia indígena » : « se reconoce la realidad y la legitimidad de las instituciones consuetudinarias sobre la familia india, en todas sus manifestaciones ». Se concede en el Art. 360, « preferencia a los indígenas » en el otorgamiento de las concesiones para cultivar la tierra. Se trata sobre la « comunidad indígena » en los Art. 367, 389, 390 y 391. El último de estos Art. dice así : « Cuando una comunidad indígena estime que ha sido despojada, ilegítimamente en otro tiempo, de tierras suyas, podrá ejercitar la acción reivindi-

1. F. Márquez Miranda, « El Indio Argentino ante la Legislación y la Realidad ». En el Boletín de la Sociedad Argentina de Antropología, citado del Boletín Indigenista (Méx.), Vol. 4, 1944, p. 102.

2. Ricardo Rojas, « El Problema Indígena en Argentina ». América Indígena (Méx.), Vol. 3, 1943, p. 105-114.

3. Angel Ossorio, « Anteproyecto del Código Civil Boliviano ». Vol. 2 de las Publicaciones de la Comisión Codificadora Nacional de Bolivia. Imprenta López, Buenos Aires, 1943.

catoria contra los dueños actuales... » Un capítulo entero está dedicado a « las comunidades indígenas », en especial los Art. 1398 a 1401. El autor recurre también a la noción « población indígena » (Art. 389, 1791). El indígena se define por su idioma, por sus costumbres, sus instituciones consuetudinarias, es decir por sus aspectos de orden social, sin preocupación alguna por aspectos biológicos.

La despreocupación por el aspecto biológico, que en el Anteproyecto de Ossorio es aún más pronunciado que en la ley norteamericana o canadiense, es para nosotros de interés tanto mayor en cuanto la obra de Ossorio representa probablemente el más noble intento de legislar en favor del indio en un país hispanoamericano. No era más que natural que hubiera provocado rechazo por parte de jurisconsultos cuya preocupación suprema es el mantenimiento de la llamada « tradición jurídica », es decir de la ley que desconoce la tradición jurídica indígena para dar preferencia a las innovaciones jurídicas coloniales y republicanas tan desastrosas para la población indígena de las Américas. Quién conoce los muy lamentables acontecimientos políticos y sociales, que en los últimos años tuvieron lugar en el país para el cual fué elaborado este Anteproyecto, tampoco se sorprende del hecho de que no llegó a convertirse en ley.

En la legislación de *Chile* no se ha definido quién es indígena aunque existe una serie de leyes referentes a la propiedad indígena. En el Reglamento-Ley de 1813 que dicta la Junta de Gobierno, el primero que al indio se refiere, expresa el Gobierno su deseo de « hacer efectivos los ardientes conatos con que proclama fraternidad, igualdad y prosperidad de los indios »[1] (p. 7), y de « destruir por todos modos la diferencia de castas en un pueblo de hermanos » (Art. VIII). Pero ¿quienes son indios para el efecto de la ley ? Pués bien : « Todos los indios verdaderamente tales [sic] y que hoy redisen en los que se nombran pueblos de indios » (Art. I). En este mismo histórico Reglamento-Ley de 1813 se decreta que los indios gozarán de los mismos derechos sociales de ciudadanía que corresponde al resto de los chilenos (Art. I), y la legislación, ulterior se ocupa del indio exclusivamente como propietario de tierras destinadas a pasar a las manos de blancos ora facilitando el Gobierno la transacción, ora combatiendo los abusos por parte de los blancos[30] (p. 10 a 13, años 1853 a 1856).

La legislación vigente de Chile sobre la propiedad indígena está resumida en la ley del 12 de junio del año 1931 que deroga todos los decretos con fuerza de ley anteriores [2]. Aunque la nueva ley no define expresamente al indio corresponde a su espíritu que para los efectos de esta ley una persona es indígena cuando pertenece a una familia cuyo jefe es miembro-copropietario de una « Comunidad de Indígenas » que tiene una merced de tierras. Efectuada, en conformidad con la mencionada ley, la división de una comunidad en diver-

1. « Legislación sobre Tierras y Colonización ». Edic. Contraloría General de la República. Santiago de Chile, 1929.

2. Un corto resumen de la ley (4111) en A. Lipschutz, « La Propiedad Indígena en la Legislación Reciente de Chile ». América Indígena (Méx.), Vol. 8, p. 322, 1948.

sas hijuelas, inscrito un título de propiedad de una hijuela a nombre de un jefe de familia, éste y sus consanguíneos quedan todavía indígenas, según el espíritu del Art. 54 que dice que los dueños de las hijuelas podrán celebrar contratos referentes a ellas sólo con autorización del Juez de Indios. Quedan exceptuados de esta formalidad « los indígenas que hayan cumplido con la ley de instrucción primaria obligatoria o que tengan algún título conferido por Universidades o por Institutos del Estado o particulares » (Art. 54). En otras palabras : un agricultor que hasta ahora era indígena cesa de ser indígena, para los efectos de la ley, al cumplir con dos requisitos legales — de no ser miembro-copropietario de una comunidad de indígenas, y de tener un certificado de la escuela primaria. Una persona que tiene tal certificado o aún un título universitario, pero es miembro de una comunidad indígena, es Indio para los efectos de la ley [1]. Pero por otra parte, cesa de ser indígena, para los efectos de esta misma ley — aun sin certificado de la escuela primaria — también aquel ex-miembro de una comunidad de indígenas que después de la división de ella haya alcanzado a vender, con la autorización del Juez de Indios, la hijuela que le había sido adjudicada ; cesa de ser indígena ya que no existe en la legislación chilena ley alguna que se refiera a un indígena « suelto », si se me permite la palabra, es decir en cuanto desligado de un título de merced de tierra que lo especifica como « indígena ».

El indígena chileno, una vez desligado de título semejante de tierra, resuelve por sí mismo si continuará considerándose indio o si irá considerándose blanco. Sus condiciones antropológicas físicas poco lo diferencian, o no lo diferencian del todo, del resto de nuestra población. Son únicamente los atributos culturales o sociales los que en cada uno de los casos inclinarán a la llamada « opinión publica » a considerarlo como indio. Si no es miembro de una comunidad indígena y si habla el castellano lo considerarán como blanco, salvo que él mismo insistiera en lo contrario.

El indio en la legislación del Brasil.

Queremos referirnos ahora al Brasil donde la actividad legislativa referente al indio ha sido, en las últimas décadas, de gran alcance tanto en volumen como en calidad. Se destaca, entre los personajes que mayor influencia tuvieron en el desarrollo de esta legislación, la figura del General Cándido Mariano Rondón que noble e inteligentemente ha perseverado durante un medio siglo en sus empeños de hacer justicia al indio. El « Conselho Nacional de Proteção aos Indios » del Gobierno del Brasil ha publicado hace pocos años un volumen que

1. Un ejemplo espectacular ofrece aquí el caso de Charles Curtis, Senador y Vicepresidente de los Estados Unidos, que durante su vida entera quedó sin embargo indio, para los efectos de la ley que le prohibía celebrar contratos referentes a su propiedad en tierras indias y aun testar con respecto a ella sin la autorización del Ministro del Interior. Cohen, l. c., p. 167.

contiene las leyes respectivas desde el año 1910, con un importante Memorial histórico escrito por Rondón y sus colaboradores [1]. Para nosotros es de interés en primer lugar la cuestión de la definición del indio en la ley brasilera.

Ya en la ley promulgada en junio 1910, nos encontramos con un aspecto diferente que en la ley canadiense, costaricense o chilena pero que casualmente aparece en la ley estadounidense : son objeto de la ley de protección no sólo indios « que viven en forma de aldeas, reunidos en tribus, en estado nómade » pero también los indios que viven « promiscuamente con [habitantes] civilizados » (Art. 1a ; p. 93). Sin embargo, la ley presta interés primordial al indio en relación con la tierra que ocupa ; a los indios sueltos, que viven « promiscuamente con civilizados » la ley se limita a decirles que a ellos se « prestará... la misma asistencia que cabe dispensar » a las otras categorías de los indios (Art. 14 ; p. 96). El mismo concepto lo encontramos en seguida en todas las leyes posteriores de los años 1911 (p. 112 y 115), 1928 (p. 131 y 132), 1936 (p. 148) y 1942 (p. 184 y 185).

Ciertos conceptos de la ley brasilera pueden parecer contradictorios al juzgarlos superficial o doctrinariamente, desde el punto de vista de la « libertad » e « igualdad » con las cuales fueron encubiertos, o barnizados, tantos decretos y leyes de antaño, desde las guerras de Independencia, y de los cuales hemos dado arriba algunos ejemplos. En el Art. 1 de la ley brasilera de 1928 (p. 131) se hace la declaración explícita que « quedan emancipados de la tutela orfanológica vigente todos los indios nacidos en el territorio nacional, cualquiera que sea el grado de civilización en el cual se encuentren ». El Art. 3 provee que cualquier indio, nómade, o avecindado en aldea o población indígena, « tiene el derecho de disponer como quisiera, de sus bienes y designar a su sucesor en cualquier función que lo sea ». Y aun más : « Será respetado cualquier medio tradicional de herencia o sucesión adoptado por la tribu interesada, y nunca intervendrá a este respecto autoridad alguna, salvo el inspector del Servicio de Protección de los Indios o sus auxiliares, y solamente para apaciguar los ánimos en caso de desavenencia ». Sin embargo, y por otra parte, la ley declara, de hecho, a los indios bajo tutela : « Son nulos los contratos practicados entre individuos civilizados o indios de las categorías 1, 2 y 3 [nómades, avecindados en aldeas o poblaciones indígenas] salvo cuando éstos han sido representados por el inspector competente » etc. (Art. 7 ; p. 132). Estos indios « son equiparados a los menores » (Ast. 28 ; p. 137) ; están « bajo el régimen de excepción » (Art. 49 ; p. 140). « Los indios no podrán arrendar, alienar o gravar... las tierras que poseen u ocupan » (Art. 4 del decreto de 1936 ; p. 151). El Reglamento del Servicio de Protección a los Indios promulgado por decreto de 1942 dice expresamente, en su Art. 1, inc. j, que es uno de los fines del Servicio el de « ejercer indio, de cualquier categoría, en la forma que establece la legislación vigente, la tutela que le debe ser prestada por el Estado, velando por la preservación,

1. « Coletanea de Leis, Atos e Memorias Referentes ao Indígena Brasileiro ». Conselho Nacional de Proteção aos Indios, Publição Nº 94, Rio de Janeiro, 1947.

conservación y el desenvolvimiento de su patrimonio » (p. 185). Que no hay contradicción jurídica entre estas leyes que establecen la tutela del Estado en cuanto a las tierras Indias se refiere, y las que liberan al indio de la tutela orfanológica, mejor que todo lo ejemplifica el caso del Vicepresidente de Estados Unidos que ya hemos comentado (véase p. 54, [1]) : no puede alienar su propiedad en tierras indias ; mientras que las posee es indio ; y puede alienarlos sólo con el consentimiento de la autoridad correspondiente.

La ley brasilera queda fiel, durante los últimos cuarenta años, al concepto de la discriminación entre indio y blanco, para los fines de la protección del primero contra el atropello por el segundo. Pero es importante tener presente que se discrimina aquí no entre grupos que se distinguen por sus caracteres antropológicos *físicos*, sino por sus atributos *sociales*. La necesidad de la discriminación para los fines de protección se hace evidente para cada uno que tome conocimiento de las publicaciones del Consejo Nacional de Protección a los Indios [1]. El cuadro del atropello del indio incluso en el siglo XIX que nos procuran las autoridades brasileras responsables y conscientes de su tarea de dar protección al indio, es verdaderamente espeluznante.

Epilogo.

No se exagera al admitir que decretos y leyes inspirados por los conceptos de « libertad » e « igualdad », reinante en algunos grupos de criollos en la América Latina después de la Revolución Francesa, o mejor dicho decretos y leyes hipócritamente encubiertos por estos conceptos, habían abierto ampliamente las puertas para un desposeimiento y una pauperización del indígena. El desposeimiento que tuvo lugar en el siglo XIX, con frecuencia sobrepasó en extensión lo que habían alcanzado anteriormente los conocidos procedimientos neofeudales de los tiempos de la Colonia, aunque contrarrestados ellos sólo muy en parte por las cédulas y ordenanzas del poder real. El desposeimiento progresó en el siglo XIX grandemente también en Estados Unidos. De estas condiciones históricas emana con necesidad aquella actividad legislativa del segundo cuarto del siglo XX, que fué inspirada por el propósito de conservar intacta la propiedad comunal del indígena, en cuanto todavía existe, en Estados Unidos (Cohen véase p. 42, [2], p. 217), o en el Perú (las disposiciones de la Constitución Política de la República, Art. 207 a 211 ; véase p. 50, [3], p. 13 y 14) ; o inspirada por el propósito de conservar inalienable la propiedad territorial indígena en el Brasil (véase p. 55, [1]), Art. 7, p. 115, y Art. 4, p. 151), o en Costa Rica (véase p. 48, [4]). La definición del indio en la legislación correspondiente de los diversos países americanos, o si se quiere su discriminación, se nos presenta como un instrumento jurídico para los fines de la protección de un grupo social determinado, instrumento jurídico que nada tiene que ver con antropología física.

1. José María de Paula, « Terras dos Indios ». Boletim Nº 1, Serviço de Informação Agrícola, Miniterio de Agricultura, Rio de Janeiro, 1944.

VOCABULARIO DOS INDIOS UMUTINA

colhido por HARALD SCHULTZ.

M. Schultz, qui a recueilli le vocabulaire umutina publié ci-après, a été formé à l'ethnologie par Curt Nimuendajú. En qualité de fonctionnaire du Serviço de proteção aos Índios et de photographe, il a entrepris de très nombreux voyages dans les régions les plus reculées du Brésil. Il s'est intéressé tout particulièrement aux Umutina ou Barbados, tribu aujourd'hui disparue. L'intérêt des documents qui paraissent ici est d'autant plus grand que nos renseignements sur ces Indiens sont extrêmement maigres. L'étude la plus complète que nous possédions sur eux est due à l'ethnographe allemand Max Schmidt qui les visita en 1929 [1]. *A cette époque il ne restait, en tout et pour tout, que 48 Umutina, dont 26 étaient établis à un endroit appelé Dizoito, sous la juridiction du Poste Humaitá fondé par le Serviço de proteção aos Índios ; les autres Umutina, qui étaient encore indépendants et « sauvages », vivaient dans deux petits hameaux — Masepo et Chikipo — sur la rive droite du haut Rio Paraguay, en amont de l'embouchure du Rio dos Bugres.*

La description que Max Schmidt a faite de leur culture est des plus sommaires et ne nous apprend pas grand'chose sur ces Indiens dont l'étude aurait été certainement fort importante pour la compréhension du passé indigène de l'Amérique du Sud. En effet, si les Umutina sont quelque peu apparentés linguistiquement aux fameux Bororo, ils n'en constituaient pas moins un groupe isolé du point de vue tant somatique que culturel. On ne peut s'empêcher de les rapprocher des Guató qui, comme eux, vivaient sur le Rio Paraguay et qui, comme eux, étaient des Indiens barbus. Plus à l'ouest, dans les plaines de Tucumán et dans celles de la Bolivie orientale, on trouve d'autres groupes qui se caractérisaient par la pilosité du visage.

Le vocabulaire umutina recueilli par Max Schmidt compte 622 mots et un certain nombre de locutions courantes. Les textes se réduisent aux paroles d'un

1. SCHMIDT (Max). *Los Barbados o Umotinas en Matto Grosso (Brasil)*. Revista de la Sociedad científica del Paraguay. Asunción, vol. V, nº 4, 12 de Octubre de 1941, pp. 1-50.

chant dont la traduction ne nous est pas donnée. Le vocabulaire de M. Schultz vient combler de nombreuses lacunes et facilitera l'étude de cette langue si peu connue et aujourd'hui morte.

A. MÉTRAUX.

Visitei os remanescentes Umutina três vèzes nos anos de 1943, 1944 e 1945, permanecendo entre êles durante oito mèzes.

Assisti, infelizmente, ao extermínio desta interessante tribo outr'ora numerosa e indomavel.

Viviam em 1943 vinte-e-treis índios Umutina na última aldeia existente no alto rio Paraguai, norte de Matto Grosso (Brasil) a uns cincoenta quilometros da pequena localidade 'Barra do rio dos Bugres'.

Violenta epidemia de coqueluche e bronco-pneumonia reduziu seu número durante minha última estadia para quinze almas.

Também êstes agora não existem mais. Alguns morreram, os restantes migraram para o posto 'Fraternidade Indígena', mantido pelo 'Serviço de Proteção aos Índios', abandonando sua vida difícil na mata em troca de certa segurança econômica.

No mesmo posto indígena vivem perto de setenta índios Umutina civilizados ao lado de índios Paressi e Nambiquara.

A maioria destes índios Umutina desconhece a antiga cultura da tribo. Êles foram tirados da mata, orfãos, por occasião de uma epidemia que reduziu a grande população indígena de sul e norte de Matto Grosso, alguns anos após a pacificação dos Umutina em 1913.

Êstes orfãos foram educados pelos funcionários daquele posto indígena.

A deduzir de suas lendas, os Umutina viviam antigamente na margem direita do rio Paraguai, aproximadamente entre os rios Sepotuba e Bugres. Sua área de dominio, entretanto, estendia-se desde aquelas paragens até o rio Cuiabá.

Seus visinhos então teriam sido os Borôro da Campanha e os Borôro Orientais, os Guató do médio rio Paraguai e os Paressi e Nambiquara ao norte. Com os últimos parecem ter tido contacto hostil.

Segundo historias que contam, conheciam uma tribo chamada Habusé, de quem aprenderam suas canções e danças rituais. Entretanto, não consegui identificar esta tribo.

No vocabulário umutina encontram-se algumas palavras idênticas e outras semelhantes às dos Borôro. Seus costumes diferem fundamentalmente.

Os Umutina são índios da mata, lavradores, caçadores e pescadores.

Apesar de terem vivido sempre perto de rios, não sabem fabricar canôas e navegar. Atravessam os cursos d'agua a vau.

Suas aldeias, compostas de tres a cinco casas, eram localizadas na faixa de mata, não muito longe do rio em lugar alto e sêco e sempre perto d'uma aguada limpa e fresca.

As mulheres Umutina usam o cabelo cortado rente, cobrindo suas nádegas com uma sáia tubular de tecido de algodão, fiado manualmente e fabricado em tear vertical muito primitivo.

Os homens têm o cabelo comprido, que atam em nó ao alto da cabeça, enrolando uma faixa de algodão, ligeiramente parecida com um turbante pequeno.

A homens e mulheres são perfurados os lóbulos das orelhas logo após o nascimento, dos quais pendem vultosos feixes de enfeites de penas, suspensos por anéis de côcos de tucum.

Na parte superior dos braços usam colado o distintivo tribal de pennas do peito de mutum, cujas hastes são afixadas numa camada de rezina.

Outros adôrnos preferidos pelas mulheres são colares de dentes de macaco e conchas fluviais, e cordões de cabelo humano. Os homens preferes os colares de dentes de onça.

Aos rapazinhos novos perfuram o lábio inferior, introduzindo um tembetá proveniente do caule de uma pequena museacea. Este enfeite deve ser renovado com breves intervalos, pois se decompõe.

A base da alimentação dos indios Umutina é o milho, que transformam en pães, beijus, mingaus, milho assado ou cosido e chicha não fermentada.

Ao lado do milho cultivam principalmente a mandióca, cará, feijão-fava e miúdo, bananas, melancias, pimenta, algodão, urucú e alguns outros.

A mata lhes fornece frutos, tubérculos, cogumelos e mel de abelhas silvestres. A caça em seu território foi muito prejudicada pela entrada de caçadores profissionais neo-brasileiros, que mataram os animais para aproveitar sómente os couros.

A pesca, entretanto, continua ser de grande importância. Desconhecem o preparo de armadilhas, barragans ou rêdes grandes. Para a pesca de rio utilizam-se ùnicamente de arco e flechas, em cujo manejo são mestres. Nos numerosos lagos piscosos pescam com o cipó-timbó de seiva saponífera.

Não consomem bebidas fermentadas e desconhecem o tabaco, seja para fumar ou como rapé. Chegam a detestar o seu uso.

Tambêm não encontrei outros narcóticos entre êles.

Os remanescentes Umutina viviam en grupos de familias nucleares em três casas comuns. Os moradores femininos de cada casa são parentes consanguineos. Quando os homens se casam passam a residir na casa de sua esposa. Na maior casa havia quatro gerações reunidas desta maneira sob o mesmo tecto.

Casa e roçado são de propriedade da mulher. Em caso de viuvêz, contraindo novas núpcias, o índio deixa a casa de sua esposa falecida — os filhos do casal permanecem, entretanto, com a familia da índia falecida, sendo educados e mantidos pela mesma.

Não observei 'chefes' entre os Umutina. Afirmaram que obedeciam a um chefe sómente em tempos de guerra. Normalmente os grupos de familias pareciam antes governados ou melhor orientados por uma índia velha. Ao lado desta, no maior grupo familiar, havia um índio respeitado e cuja opinião era geralmente acatada.

Entre o grupo remanescente não havia mais médicos-feiticeiros que parecem ter sido considerados maus na maioria das vêzes. Quando se tornavam uma ameaça ao grupo, eram eliminados, conforme se deduz das histórias que os índios contaram a respeito.

A medicina se baseia no conhecimento de certo número de hervas medicinais, alguns de comprovada eficiencia, como a casca de quina, usada em casos febris e na cura da malária.

Temem diversos espíritos que lhes transmitem doenças e evitam o consumo da carne de capivara e paca, pois acreditam que a 'sombra' destes roedores lhes causa 'ataques e caimbras'.

Amarraram os membros trêmulos de um índio com a doença de Parkinson e tentaram cura-lo com exorcismos.

Encontramos em seus mitos a figura de Haipuku, ancestral de cujas 'barrigas das pernas rachadas' nasceu um casal de índios Umutina e outro de índios Habusé.

Sol (Mini) e lua (Hári) são companheiros cujas aventuras narram com espírito de humor. Destacam Mini como inteligente, às vezes máu e Hári como imprudente, que procura imitar as peripécias de seu companheiro o sol, vindo a falecer, vitimado pela sua incapacidade. Mini recolhe a lua morta, enrolando seus despojos numa esteira de palha que 'coloca de lado'. Depois de algum tempo passado a lua resuscita.

A esta esteira de pala mencionada repetidas vêzes nos mitos dos índios Umutina atribuem o poder de fazer resuscitar os mortos.

Sem duvida trata-se da mesma esteira de palha da palmeira Buriti, que os índios atualmente usam para assento, cama e mortalha. Não a cedem a estranhos. Trata-se de um objeto de importância religiosa. As esteiras são confeccionadas sómente da palha usada nas indumentárias das danças-rituais da festa mortuária.

Encontrei, escondida na mata, uma casinha onde guardavam esteiras novas.

Numerosas lendas explicam a origem dos rios, dos peixes, de diversos animais, dos produtos da lavoura e das doenças.

Os Umutina acreditam na vida da alma depois da morte. A alma se incarna en animais, com preferência aves, mas tambêm en mamíferos e até féras como a onça.

Em suas casas vivem diversas aves, jaburús, mutuns, jacús, gaviões e aráras, que, conforme explicaram, são os portadores das almas de parentes falecidos. Estas aves são enterradas com os mesmos ceremoniais dos índios, porêm em menor escala.

O índio morto é enrolado numa esteira de palha e enterrado na própria casa. Os parentes dormem emcima da sepultura. Destro em todos os apetrechos de sua propriedade. Por ocasião da morte d'uma criança mataram uma arara vermelha, que juntaram à sepultura. Não abandonam facilmente casas onde há sepulturas. Forçados a isto, entre outros motivos o de acompanhar seus novos roçados cada vêz mais distantes, transformam tais casas em cemitérios. Mantém a coberta de palha em boas condições e abrem uma fóssa e vala ao redor 'para evitar que as enchurradas possam molestar os mortos'. Durante algum tempo cuidam dêstes cemitérios, até que suas moradas se distanciam cada vêz mais.

No começo da estação chuvosa, por ocasião do 'milho verde', começam a preparar uma grande festa mórtuaria, denominada *adoê* e que dura de cincos a seis semenas, consistindo de dezoito danças-rituais.

Derrubam um trecho de mata e preparam um terreiro de uns 25 × 35 metros. Numa das extremidades constroem uma casa de palha, chamada '*zári*', destinada a 'albergar os espiritos dos antepassados convidados'. Esta casa é vedada ás mulheres. Os índios preparam nela as indumentárias de dança.

Na estremidade oposta erigem uma nova casa de morada. Outros grupos de familias, que participam da festa, mudam suas casas para perto do terreiro de danças, chamado '*bododó*'.

Só participam das danças-rituais os índios que assistiram os funerais de um parente no último ciclo anual. Durante os festejos, os protagonistas das danças representam ou incarnam um ou varios espiritos de parentes simultaneamente.

Cada dança tem um nome. Canções, indumentárias e coreografia variam sempre. Para o preparo das indumentárias usam sómente palha da palmeira Buriti.

Algumas danças são aparentemente dedicadas aos espiritos-protetores da caça, pesca, lavoura e outros, que veneram como ancestrais.

As festividades são dirigidas por um chefe, que recebe após cada ritual a palha de burití com a qual foram feitas as indumentárias, e da qual manda preparar esteiras de palha pelas mulheres de sua familia.

Sinais diacríticos usados [1].

¯ em cima da letra = *prolongamento.*
˘ em cima da letra = *encurtamento.*
. em baixo da letra = *redução.*
˜ em cima da letra = *nasalisação.*
´ em cima da letra = *tónico.*
ói, ái, são diftongos (ex. : teufel, haide, do alemão).
‿ em baixo de vogais = *vogais fechados* (ôvo).
ɪ = *postpalatisação.*
x = *aspero* (ach-alemão).
s = *agudo* (heiss — alemão).
š = sch do alemão, x — do portugues.
ż = suave, como "zumbido".
ž = como "getulio".
θ = *sem voz*, de "think" do ingles.
ł = entre l e r, *rolante* (polonês).
č = "ch" espanhol de "chicha".
w = "v" bilabial, como willi ou walter.
δ = *com voz*, como "with" (inglez).
a, e, o, i, u = vogais *abertos*, como ebrio, olga.
Não existe o "f" no idioma umutina.
Todos os "m" e "b", variam entre a pronuncia definidamente "m" e "b", conforme o individuo em questão (m = b).
Os "d" tem tendencia forte para "l", ou ficam num meio termo.
Os vogais "a" e "o" variam, conforme a idade do informante. Os índios -crianças pronunciam vogais abertos, os velhos inclinam-se a transformar os "a" em "o", por exemplo : *hári* em *hóri*, ou até *hóru*.

*
* *

abano	*barukwá*
abdomen.....	*ǫná*
abelhas : aranquã.....	*álakiǫ'lǫ*
» bojuí.....	*pδé*
» itatá	*zǫ'*

1. Bien que nous disposions actuellement d'un assez grand nombre de signes diacritiques, il ne nous a pas toujours été possible d'assurer la superposition de plus de deux signes désirée par l'auteur. Nous avons dû recourir, en certains cas, à la juxtaposition des signes et accents (par exemple : *bǫ'itǫtǫ'*, *bę'*) (N. de la R.).

abelhas : jatí ..... *žulǫ'*
» lambe-olho..... *pę̃šé*
» mandaguarí..... *birekišé* (melifera do mato ?)
» mora-caixeta ..... *múnlǫ, mũné* (bóra-caixeta ?)
» mora-canudo vermelha.. *uóipokině, oboló* (borá-canudo ?)
» xupé..... *mãmǫ̃, mãmú*
aborrecer..... *pǫ+re*
abortar : aborto..... *tupúla*
» nasceu..... *ǫ'rębutá*
abraçar ..... *ašǫbú, póripukanõ*
abrir ..... *zapoloto'*
ipué zapoloto' haré
eu vou abrir peixe
acender..... *zǫ+ru tutó*
fogo acender
acha de lenha ..... *žírikupú* (lenha para queimar)
achar..... *iyapá apá*
eu achei ele achou
acordar (alguem)..... *amokotó- amokotó* (significa na verdade "Senta-te, senta-te ! »)
acurí (palmeira)..... *hapθí*
adorno do braço superior..... *šuárě, išuárę̃*
adorno do orificio do labio inferior. *bálapářě*
adorno de unhas e bicos de animais, pendente..... *kurutú*
agora..... *ǫkwámbo*, agora mesmo aconteceu.
ǫ'ru, por exemplo "quero agora, não quero mais tarde"
ǫkwámbo, de : "os que estão vivos agora."
agua..... *púrũkwá*
púrũkwá záloapθo'
agua barrenta (de tijuco)
agulha..... *bárupárũ orékatú*
ajudar..... *ęmónišó*
áidómõ, vai ajudar
ãmatá, está ajudando
alegre..... *buríšá, buríšã*
algarismos..... *ĩnukúrukwá*, um (1)
popθię', dois (2)
pupę'rika, tres (3)

algodão ..... *ăkĭamănĕ*
ăkĭopú, ăkĭopo', fio de algodão

almecega ..... *išori, išo'rú*
alpercata ..... *aborétatá, bore'tatá* (vide " pé ")
alto ..... *lašurí* (vide " comprido ")
amançar ..... *hóru˘bu'*
amanhã ..... *huábu botɔ'loto kábu*
madrugada

amanhecer ..... *boána*, amanhecendo
amar (não existe) ..... *zapá*, 'gostar-se
zake'to, " gostar de um ao outro "
conforme informante Kupo.

amarelo ..... *ikú*
amarrar ..... *baputá*
búrĕpárĕ baputá
canela amarrando

amigo ..... *abiodo', abiolo'*
amizade ..... *yaketo' makiahí*
ananás ..... *upálă*
andar ..... *amenú*
andorinha ..... *pikurĭna, pĭkurinŏ*
anel de tucum (brinco) ..... *babódokwá*
angico ..... *vŏi, o'ĭ*
angu de milho ..... *huárĕ, uáre*
anhuma cinzenta ..... *lo'rokŏnúmite'*
anhuma preta ..... *tămi*
anta ..... *kuí, kúi*
antebraço ..... *ayínupú*
antepassados ..... *bolorié* (os ancestrais remotos)
anu preto ..... *uazoára, uázáuĕ'ná*
anus ..... *aperezá*
anzol ..... *hakibolo*
apagar ..... *atu' zo-ru bišó*, vai fogo apagar
ar ..... *o'domboʼ* (vide " vento ")
araçarí (tucano pequeno) ..... *tuină*
aranha péga-mosca ..... *bákayukore'*
aranha caranguejeira ..... *bắyo*
aramquã (ave) ..... *ko'rokwaká*
arara azul ..... *hušó*
arara vermelha ..... *alápore*
alaporepá, nome masculino

ararinha ..... *alaká, hálaká*

arco ..... *bóiká*
imbóiká, meu arco
ambóiká, seu, teu arco
bóiká kuriká, arco pequeno de pesca ou criança
boikú, corda do arco
boikuzé, prolongamento da corda, enrolada numa extremidade do arco.
boikáre išó, arco sem corda

arco-iris ..... *xurẹ-nă*

areia ..... *xŏărĕ, xĕárĕ, fxárĕ*

argola de coco de tucum ..... *babo'dokwá*, (vide "anel")

ariranha ..... *ipθé kozitábu*

arraia (peixe) ..... *menũ*

arranhar ..... *áinotóñi*
ažikwetá *áinotóñi*
onça arranhado

arremedar ..... *tutó*
káro *tutó*
grito de passarinho arremedar
otokó'rotohá, "chamar ele"
"chupar ele" (vide "beijo")
("chupar" entre os dedos, para imitar o passaro, oalató "criança chupa no peito")

arroz ..... *bõ˘kukwaká*

artefato para tecelagem, consistindo de um osso de onça usado para apertar os fios ..... *balálaká* (vide "osso")

artefato para fazer fogo ..... *orikí, šórikí* (*vide* "vide fosforos")

artéria ..... *kipéro, kipíro*

articulação da mão ..... *yatapárĕ*

articulação do pé ..... *búrĕpárĕ, búrŭpáre, abúruparú*

osso da articulação do pé ..... *mbalatina*

arvore ..... *ĩnyãzo'*

aza ..... *išúdá, išónda*

assaí (palmeira) ..... *putánoni*, pé
bišokwá, fruta

assanhaço (passaro) ..... *kišonó*

assar ..... *hábu*

atacar	*arepó*
	išárépó, eu ataco
	pábulatápŏ, vamos alacar (vide "atirar")
atirar	*ĩmanĕ*, eu atiro, flecho
	amẹ' ĩmanẹ, você atira, flecha
	pámanẹ̆ pábulatápọ̆ (atiramos, nós todos)
	atịtị' kiáuá, bom atirador (não erra tiro)
	atóro kiáuá, errou (errou não tem)
avarento	*huarí* ("não gosta de dar")
avô, paterno e materno	*yúkọ mišína, žúkọ mišínă*
avó, materna e paterna	*ĭmákọ mišotó*
axila	*cázazá*
aza	*iṃbọtoká*
	iyá, ponta de aza
azul	*yọlalá*
babaçu (palmeira)	*nọí*, pé
	nọ̄', fruta (côco)
baço	*hundondó*
bagre (peixe)	*zarutọ'*
baía (lagoa)	*urukwá, bŭyẹpú urukwá* (vide "agua")
balaio das mulheres	*kọtọ'dọkwá* (de folhas de babaçu)
balaio dos homens	*matapí* (de talos de buriti)
balançar	*zĭpátitị*
bambu (taquarinha)	*katapẹ'*
banana	*zárakaší, zárukaší*, bananeira
	zȧrŏkŏkwá, banana, cacho
banha (gordura)	*háburukwá*, gordura
	hamúšiší, gordo
banho	*pišẹ' pọ'rọpọ'* (vamos banhar)
barata (inseto)	*pδímṓna, opθẹ'mọnọ'*
barba	*ŭákaḅụ*
barbado (peixe silurideo)	*zežŭána, zẹmá*
"barba de bugio"	*uókiší, uáḳiší* (*uákišínẹpá*, nome masc.)
barbatana	*ŭkosẹ'la*
	ŭṃbárukwă̄, barbatana caudal

barra (na desembocadura)..... *párẽ*, exemplo : *lárẽpópárẽ*, barra do rio Paraguai, *lárẽ-pó*, rio Paraguai.

barranco..... *ǫkupǫ'*, *ǫkupǫpǫ'rẽ*

barreiro..... *nǫ̨vá*

barrento, agua barrenta..... *purukwá* *záǫ̨apθó*
agua de tijuco

barriga da perna..... *torokótika* (vide "carne")

barriguda (arvore)..... *pǫ̨ží*

barrigudo (ventre grande)..... *uki* *košípǫrẽ*
barriga grande

barro (para fazer panelas)..... *bũkututú*

bastante..... *nambá* (chega!)
urí (muito, muitos) (numérico)

batata dôce..... *balákupú*
balárukupú, *balárukǫpǫ'*, planta

bater..... *ašotó*, *ašótobó*

beber..... *ikotú*
otó kutá ele, ela (está) bebendo
akusẽnó, você está bebendo
akutá? você já bebeu ?
kózaki, sêde
I kóza kiárẽ, estou com sêde
hurukwá, bebida (qualquer)
a kútu, você está bebendo
i kúsẽnó, eu estou bebendo
i kutú, eu bebo
a kutu, você bebe
tukúsẽnó, ele bebe

bebida de mandioca..... *žúmimá*

bebida de milho..... *žulǫ'rukwá*

beijar..... *ǫtǫkǫ'rǫ* (beijo)
inotǫkǫ'rǫ, eu beijo
ǫtǫkǫ'rǫtǫ' *uri*
beijamos nos todos (muitos)
ǫtǫkǫ'rǫtǫ' *abẽndǫ'*
ele beijou a irma
"vide arremedar"

beiju de mandioca..... *žukuputú*
karimã, beiju duro de farinha de mandioca, que é guardado, para uso em dias de necessidade.

beiju de milho	*tórikánŏ*
beliscão	*árikābó*
bemtevi (pássaro)	*bo̱to̱'do̱zé, bo̱to̱lo̱¯sĕ*
berne (larva)	*bái*
bexiga (anatomia)	*bóĭ biší, ure̱'me̱˘táuebiší, urirí*
bezerro	*ikikáno̱ kuriká* boi pequeno
bezouro (inséto)	*pδímŏ, pθéimo̱˘*
bicheira (larvas de mosca)	*hase̱'*
biceps (musculo do braço)	*šo̱kóte̱˘ká* (qualquer musculo)
bico (de passaro)	*o̱to̱'* (vide " beijar ")
bigode	*ŭákiší* (" vide barba de bugio ")
biguá cinzento	*matáse̱˘, matásĕ*
biguá preto	*hīmbṓse, īmbōse̱'*
bilis	*eyo̱', ýe̱'o*
boca	*o̱zá, o̱to̱'* (vide " labios " e " bico")
bocayuva (palmeira)	*hapikanó, hapikaní*, pé *hapikánokwá*, fruta (coco)
bocejar	*okịbotị́*
bochecha	*zapá* (yáparé, na canção-invocação da lua)
boi	*ikikáno̱*
bolso trançada p. guardar pennachos	*yatáṃbo̱ṇdo̱'*
bolsinha de fio de tucum p. guardar objetos de uso individual	*ke̱'ka*
bom, bonito	*pitukwá*
borboleta	*bálatútú, balátutú*
borduna (tacape)	*ádo̱*
borôro (tribu orarimogudogue)	*bože̱'*
borrachudo (inséto)	*use̱'pe̱se̱' kuriká*
bosta	*pθe̱'* (vide " excremento ")
botoado (peixe silurideo)	*žuapí*
brabo	*oyenukú*
brabo (zangado)	*kókó* (não amançado)
braço	*išó* (vide " flecha ") *ašo̱'* (vide " omoplata ")
branco	*kikotú, kiko̱'tŏ*
bravo	*bukukwá* (valente)
braza	*zo̱-ro kututu* (fogo aceso)
brejo	*ikápo̱'do̱*

breu..... *mẹlakú, mẹnakú* (composição de varias rezinas, preto)

brigar..... *aritipúi*
hámatị́-hámatị́-puí, "quando as crianças batem umas nas outras, fazendo chorar".

brincar..... *zámburụ́'*, brincando
epatíyŏpápọnoki "crianças estão brincando umas com as outras"

brinco de côco de tucum..... *babọ'dọkwá* (argola)

brinco de pennas..... *mĭstetánọbú* (pendentes de pennas em geral)

acrescentam: *huáre*... de mutum; *hupárẽ*... de tucano; *alaporé*... de arara vermelha

bugio (macaco)..... *pážiọ*

Bugres, rio dos..... *šopó*

buraco..... *bọ-zá, baõzã*

buriti, palmeira..... *mãní*, pé
mãnọ', côco

buscar..... *atábẽ*
žukuẹ'pa atábẹ išorú mukímọ
nome foi buscar almecega no mato
atábẹ nọkọ'
foi buscar não
atápomọtọ'
traga aqui (vide "trazer")

buzina de chifre..... *ipọ'na*

cabaça..... *pŏárĭ, pọarí* (cabaceira)

vasilhame grde. de cabaça, para guardar gordura, para aplicar tinta de urucu..... *habúrukwá*

cabeça *azọ'*
alapúkwa, alupukuã, adãpukuã
osso da cabeça

cabeça seca (ave)..... *baripa, bãripá*

cabeceira de rio..... *putá*

cabeçudo (peixe-silurideo)..... *apθẹ'*

cabeleira postiça (usada como máscara nas festividades funerárias). *azọ' bọ'rẹ̃*

cabelo da cabeça.....	*azǫ' kā́mbu̧, azǫ' kaṃbẹ́*
cabelo do corpo.....	*kā́mbẹ*
cabra.....	*atipǫ'no*
cabrito.....	*atipǫ'no kuriká*
caburé (corujinha).....	*pakálarẹpǫ', pakaláripu*
	pā́kalarepǫ' kuriká
caçar.....	*biá* (vide " doente, morto, matar ")
	ikíbǫlǫ'
	ipoé iribotě kuí ha inovẹ́
	eu vou caçar anta para matar
cachimbo.....	não há, os Umutina não usam fumar
cachinguelê (mamifero).....	*mā́mu*
cachorro do mato.....	*bádoku, báloku*
	pθẹ̆zákǫpǫ'nǫ, " cachorro do mato, a que denominam uma máscara de dança na festa mortuária ".
cacique (manda-tudo).....	*báko, tórikanā́*
cadaver.....	*bí*
caetetu (mamifero).....	*žoá*
café (ave aquatica pernalta).....	*okẹ'maná, ǫkẹ'mané kuriká*
cagado d'agua.....	*húpθi̧ẹ', hupθẹ'*
caír.....	*šipá*
caixa excavada em talo de buriti para guardar pennas.....	*katókopó*
cajá (fruteira).....	*zašikí*, pé
	zatukú, fruta
cajú silvestre.....	*v̧úinā́, v̧óinā́* (fruta)
	v̧úinaší, u͜ínaši, pé
calcanhar.....	*ibi͜kúne, a͜būri yotóu*
calor (sol quente).....	*baru* (quando faz calor ao meio dia)
camaleão (sinimbu-reptil).....	*hiribẹ'*
camalóte (planta d'agua).....	*alópθĭá*
camboatá (peixe).....	*unǫrína*
caminhar.....	*amẹnú*
	pišẹ', vamos
	imí pišẹ', eu já vou
caminho.....	*šambalá*
campo.....	*bǫkú*
cana.....	*bišó* (vide " taquara ", tbm. " cana de açucar ")
canabrava (taquara).....	*bišó, i̧potó*

	žúrúpará, ponta de flecha de canabrava, venenosa.
canal do ouvido	*bióza*
canela (anatomia)	*įšunalá*
caneleiro (arvore)	*ipǫní*
canôa	*zękí, zę̄kí*
cantar (ninar)	*ayulá*
canto (cantar alegre)	*hę'tŏ, hę-*
	matará (cantando " baladas ")
cão	*arikáu, harikáobó*
capim	*bǫkú*
capim navalha	*męmǫ-rinǫ̆*
capivara	*voímbă*
capoeira	*yǫ̆kįę'*
cará (planta)	*tapátukú*, cará cultivado
	hálakíriká, cará do mato
cará (peixe-cichlideo)	*ā́nupúnŏ, anupǫ'nŏ*
carácol (usado para alisar madeira de arcos)	*łuvǫ'*
carapato (inseto)	*bóĭkánă, bóikanŏ*
cardeal (passarinho)	*aží kuriká*
caréca	*anápǫkwá*
carne	*kotį̆ká, kátį̆ká, kǫ'tĕka*
carregador (formiga)	*oburé*
	utoké, carregador pequeno
carregar	*hǫdǫtį̆*
	hǫdǫtį̆ *apó*
	carregar jacá
	hǫdǫtį̆ *matapí*
	carregar cesto
carvão	*zǫ-rǫatį́, zǫ'ruatį́*
casa	*botįpá*
	išipá, minha casa
	atįpá, tua casa
	išipǫzá, interior de minha casa
	atį́pǫzá, interior de tua casa
	(provavelmente " dentro de minha casa ")
	ǫzá, buraco, orificio etc.
	zā́ri, casa de festas e das máscaras-espiritos

casar..... *alaré*
uábórŏ kurí alaré
"quero com você casar"
uákirí alaré
"estou com vergonha de casar"
alaré, casado.

casca de páo, de arvore..... *imbotóri*, *šimbotó* (vide "pele")

cascavel (cobra)..... dizem que não existe na região

casqueira (arvore)..... *bakái* (usado para fabricação de panelas de barro).

catarro..... *kóyakoré* (vide "tosse")

cauda..... *ǫmę'na*

cavar..... *abŭžotų̆*

caxinguelè..... *mámu*

cédro (arvore)..... *kŏri*

cégo..... *zę̆'zapú*

cemitério..... *ępámũtǫ'* (vide "sepultura")

centopeia..... *bǫtǫlǫ'*, *bǫtǫlǫzę'*

cêpo (tôco)..... *ipukupú*

cêra..... *pθę'pθę'pθę'*

cerrado..... *ukwakánombǫ'* (cerradinho, matinho baixo)

cervo..... *atipútití éší*

cesto de guardar provisões..... *žatámbulǫ'*

cestos dos homens..... *matapí* (de talos de buritî)
kotódokwá, jacá das mulheres, de babaçu.

céu..... *baróza*, religioso
barotó, aboboda celeste

chamar..... *amatárẽnĩ*, "chama ele!"
matára há
está chamando ele (vide "falar, conversar")

chapéu velho (ave)..... *koló-koló*, *kódo-kǫ'do*, *kǫlǫ'-kǫlǫ'*

chão, terra..... *mǫtǫ'*, *mŭtǫ'*

charuto..... não há!

chefe..... *báku*, *bákǫ*, *báko košiporę'*
chefe grande
(designativo para o General Rondon)

chega, bastante (Já chega!)..... *nambá*

cheio..... *zemiší*

chicha de mandioca..... *žuminã'*

chicha de milho..... *yǫlǫrukwá*
chimburé (peixe)..... *zitǫlǫ'*
chocalho (de lagenaria vulg.)..... *bápo*
bótáreka, sementes que usam no chocalho
chocalho de cascos de animais.... *mũtómburé* (cascos de boi)
"chóra-chuva" (passarinho)..... *uélǫlǫ'*
chorar..... *utú*, *ǫtú* "chocar, cantar na morte"
chôro, chorando..... *utú*, *ǫtú*
chum-chum (peixe)..... *ǫkǫšó kuriká*
chumbo (de espingarda)..... *atšó kuriká*
chuva..... *bõinõ*, *bõinã*
bõinã oritį
chuva começou forte
cigarra (inséto)..... *ǫ'tǫkáripǫ*
ǫ̃tǫ̃kwãripǫ'
cilios..... *zebi*, *zebíluá*
cinco..... *ũmẽ'ta kiáuá*
cinza..... *zǫrotú*
cipó..... *ibẽritó*, *ĩbẽritį*
cisco..... *mǫkí*
clavicula..... *kǫtǫ̃púnũlaká*
hǫ'kǫtǫ'pǫnǫ', da canção "Hári hútaki"
coar..... *batárukwã*
coatá (macaco)..... *báriši*
coatí (mamifero)..... *tapú*
cobra..... *ębakĩ*
cobra dipó (verde)..... *ętári kuriká*, *ętarẽ kuriká*
cobra coral..... *žurẽ'kǫpǫ'*
"cobra de duas cabeças"..... *ažǫ' tũnǫ pǫtokí* (lagartixa)
ážũ̃tǫnǫpǫtokĩbǫ̃
cobrir..... *mí*
coçar..... *biriká kuri*
pele coçar
cochichar..... *uákipǫ'do*
codorna (perdiz)..... *imbálarubẽ'*, *ẽmbalárubẽ'*
colar de cabelo humano..... *pazǫ̃nó*
colar de dentes..... *mãnẽtókopó* (vide "dente")
manetókopó ažíkwętá
colar de dentes de onça

manetókopó *botórĕkáre*
idem de porco do mato

manetókopó *o̱to̱kwána*
idem de macacos

kurutú, pendente de unhas, caveiras de aves e bicos, usado pelas mulheres sobre as costas.

upútotá, pendente de cascos de caetetú, bicos de passaros

ŏtóraká, colar de sementes de "lagrimas de N. Senhora".

colar trançado de fio de tucum... *kakurí*

colhereiro (ave)..... *báio̱to̱'nakáne*

colhar (de concha lacustre)..... *atukwá*

colher (de páu)..... *i̱pótoká*

comer..... *iho̱'*, eu como

ōe̱', você, ele come

ame̱' iho̱', você come

aza ho̱', ele (ele) come

o̱vá, todos comem

o̱to̱pálaṃbŭ, comida

ati̱ti̱tó he̱', "fazer qualquer cousa para nós todos comer"

atukwaré *iho̱'* *ayo̱'rŏkwá*
nome come fruta

inová héne̱˘, eu estou comendo

to̱'va héne̱nó, você está comendo

ame̱' iho̱? você quer comer?

o̱vá zati̱ní? você já comeu?

imí iho̱', eu já comi

o̱vá, ele está comendo

e̱no̱vá, eles estão comendo

comida..... *ŏtupálăṃbú*

companheiros (da tribu)..... *no̱'kibe̱'* (todos, entre eles)

comprido..... *lašurí*

concha (fluvial)..... *atukwá* (vide "colher, tesoura")

concubitus actio..... *o̱-mo̱*

conduto auditivo..... *bióza*

contar (historias)..... *alátŏtú*

conversar, falar..... *amatáre, matárĕ*

amatárĕnī, chama ele

matára há, está chamando ele...
matárĕ bụ́i pitukwá, bom conversador
hé matáre héné puimó, estamos conversando um como outro.

copular..... *ǫ-mǫ*
coração..... *uápǫ*
coral (cobra)..... *žurẹ'kǫpǫ'*
corda (de tucum)..... *bóikú*
corda de cabelo humano..... *pǎzǫnǫ'*
cordão umbelical..... *pirokwá* (vide " tripa ")
corimatã (peixe)..... *ṇdǫ'*
corpo humano..... *upúru*
corôa dos velhos e defuntos..... *bắrepǫ'dǫ˘* (" D " entre d e l)
corredeira..... *diká ǫrú*
córrego..... *pǫ¯nǫpó, išipú*
šikipú, nome de um corrego pequeno perto da aldeia dos Umutina.
correr..... *aritį*
cortar..... *ható*
kóteká ható
carne cortar
hátó, corta !
ibẹ' ható, eu corto
amẹ' anĕ ható, você corta
otó oto ǫ'ne ható, ele corta
tụ́ ǫza, o corte " da faca "
húastálǫ, faca
mána ánẹ ható, o que corta ele que cortou...
hẹmínẹ˘ hẹ'za ható, nos (todos cortamos...)
tŭ óre kotú, fio de faca
tŭ upúrŭ, lombo da faca
cortar cabelo..... *árĭti āzǫ˘ne*
delar a cabeça (da mulher)
azōkiší pskiáuá
cabelo comprido feio
amíša āzibilí āzibilí
arrancar sobrancelhas
lášuri pṣkíáuá
comprido feio

coruja..... *kuyoto'*
cosinhar..... *zãto*
costelas..... *žulaká, yunaká, yulaká*
cotia..... *mẽá*
cotovelo..... *atáká, ataká*
couro..... *bírika,*
bírika tá
couro tirar (de animais)
akariká, couro de animais usado como enfeite, objeto ritual
coxa, quadril..... *bopóto, bunlapáre*
abõndá, apθezá (vid. "obrar")
craneo..... *zebirikwá*
azo' laká, osso da cabeça
craneo, aboboda do..... *alapukwá*
criança (filho)..... *abiolo', manũdo', manondo'*
cruzeiro do sul (constelação)..... *bárukõlóikũmumá*
cuia..... *poká*
cumarú (arvore)..... *apáoí*
cunhada..... *imako'*
po'tobú, irmão do marido está falando
cunhado..... *išondo'*, irmão do marido
ínoto', irmão da esposa
cupim..... *káibo*
curiango (ave)..... *uyambú, uyabú*
curioso ("um que cuida dos outros para espiar")..... *žikišorimá*
curto..... *huápũ, úapú* (vide "coração")
cuspir..... *oto'rutá*

dançar..... *matátẽ*
dar..... *uñdo' íỹẽ hé*
dá para mim
akiá uñdo'
não dá
debulhar..... *ãbátitó*
dedo..... *užilenokwá, ižilenokwá*
ažindá, ižilá, dedo polegar
ižilá, dedo miudo
dedo do pé..... *iburénokwá*
bure'nokwá (para os dedos todos)

defecar	*pipo̱pí*
deitar	*ímu̱˘*
	ipatá motọ'ṁbọ'
	eu estou deitado
	patámotọ'ṁbọ'
	ele esta deitado
	hotó patá ṁọtọ'ṁbọ'
	mulher está deitada
	(mulher, no vocabulário é *uríša*)
de noite (escuro)	*bue̱'lotó šemaná*
dente	*ókopó, ŏkŏpŏ́*
depois	*ko̱kínĕ*
derrubar	*palarí* (batendo machado)
descançar	*ímŏ, ĭkvámotĕ*
	abio̱lọ' ĭkvamotĕ
	criança (está) descançando
desconfiar	*ze̱'monó kiáuá* (desconfiado)
desembocadura barra	*pā́rĕ*
desovar	*ure̱'butá* (vide " abortar, nascer ")
	bá butịtó
	ovo está botando
deteriorado	*pθikátŭ, pθĕkátĕ*
" deus " dos Umutina	*háipukú*, (nome proprio)
de vagar	*hóriká*
dia, de dia	*mẽyokí, boaná*
diadema de penas de arára	*bo̱-do̱*
diáriamente, todos os dias	*puyámo̱˘*
dificil	*kiáuá*
adorno do braço superior	*šuárĕ* (distintivo da tribu)
doce (mel de abelhas, rapadura)	*pírọ*
doença, moléstia	*húrunṓ* (vide " espirito da doença ")
doer	*óri* (doe)
dois (2)	*po̱pθie̱'*
dono das onças	*iko̱do̱'nepá* (espirito, ancestral)
dono dos gavioẽs	*káimanepá* (espirito, ancestral da tribu, ao mesmo tempo nome masculino, hereditário)
dono dos peixes	*žuríma*
	utúkupọ'no
dono dos porcos do mato	*išurípa, kábĕyarepá*

dôr, doer..... *óri*, dôr
akóza orí, dôr no peito
azorí, dôr de cabeça
išorí, dôr no corpo

dormir..... *inotú*
ozápaká, dormindo com boca aberta
uno-ni kiáuá
dormir não (há) pode

imí inotú
eu (vou) dormir

onotóši
« outro está dormindo »

dorso..... *ipurú* (vide "nuca")
iyúdová

dourado (peixe)..... *o-žě, ho-žě*

duro..... *apïérě*

efêmero (inseto)..... *urúkosé*

ema (ave)..... *pãrí*

embira (fibra)..... *imboí, imbo'i*

enfeite (qualquer)..... *išorïma*

enfeite auricular de dentes de capivara usados sómente na festa de morte..... *vuímba okopó*
capivara dente

enfeite de cabelo humano, em forma de escova roliça..... *ipo'no, áinó*

enfeite de couro de animais, usado como adorno das costas..... *akariká*

enfeite de rabo de arara vermelha. *iból*

enfeite dos braços..... *šuárě*

enfeite grande de penas de asa de tuyuyu..... *akikánŏ* (vide "boi")

enfeite labial de vegetal..... *baláarě*

enfeite labial de osso de veado..... *otokikutúnitú* (vide "tembetá")
Outras denominaçoes para enfeites labiais de vegetais, que representam o nome proprio do respetivo vegetal usado :
alálakína, hopakína zoboto'

enjôar — *boyámotá* (provavelmente "aborrecido", farto de alguem)

enteada — *abiolǫ'* (vide "criança")

enteado — *abiolǫ'*

enterrar — *abožótẽapó* (enterrar morto)
amá mǫtó apó upúruhá
jogar terra ele em cima (tampar)
mí, jogar (terra)

enxada — *adopθiá, adopθiẽi, álopθiá*

escamar (peixe) — *botákatá, botókatá*
botoká, escama

escarro — *kózalošóká*

escorpião — *kópǫ̃*

escuro — *buelotošíší*

escutar — *amametį, amámetú*, escuta
amámetá, você escutou?
amámetá yarepá matáre nĩ
você escutou nome cantar?

esfolar — *bírikatá*
biriká, pele

esfregar — *helárititó*

esôfago — *uǫ'kupú*

espada de siriva (palmeira) — *ádo, ádo*

espera! Mais tarde! — *kokíne*

espiga — *ũmataká ĩlaká*
milho espiga

espingarda — *bǫ'iká* (vide "arco")

espinha dorsal — *ụ̃purú laká* ("osso das costelas")

espinho (vegetal) — *bói*

espirito — *išáremutú*
paré, espirito de morto

espirito da doença — *húrunõ*

espirrar — *áši*

esposa — *išurišá, išórišó*

esposo — *enǫ'ritį*

esquilo — *mãmu*

estação seca — *ze-ri*

estar (verbo) — *mǫtǫbǫ'*, ele está no chão (vide "terra, chão")
mĩtupurubó, ele está em cima de alguma

cousa, "ele" significa tanto pessôa como objeto.

esteio (da casa) ..... *bǫ'ipǫ', ipú*
esteira de palha ..... *pupurína, pǫpǫrína*
esteira de palha pequena para guardar beijus ..... *pupurína kuriká*
estomago ..... *hú*
estrada ..... *šaṃbalá*
estragado, estragar ..... *kotëká pθëkáte*
carne estragada

estrangeiro *xvåṃbë*
uvάse, estranho à tribu

estreito ..... *mipú*
estrela ..... *bárukǫlǫ', barúkoló*
estrela d'alva ..... *mǫnöhãpí, ikúmumá*
eu ..... *imí*
excremento ..... *ǫpθí* (vide "bosta")

faca ..... *hųástalǫ' kuriká*
atálo, sua faca
išaló, minha faca
katokwá kuriká, faca de taquara, usada antigamente.

facão ..... *hųástalǫ', atálo*
face ..... *azę'*
facil (?) ..... *pitukwá* (vide "bonito, bom")
fagulha ..... *zokǫ-nǫ̃*
faisca ..... *bóina ǫtádo (ǫtálo)*
chuva relampago

faixa larga de algodão ..... *ažupú* (usado como turbante na festa mortuária e na pesca de timbó do rio dos Bugres)
falar ..... *amatárë, matárë hóriká*
fale de vagar

farinha de mandioca ..... *žukúpariká*
farinha de milho ..... *matákotú*
farinha de peixe ..... *harę'zǫtǫ', harę'zǫtú*
"faz tempo" ..... *mašála*
fechar ..... *momí išipá*
fechar minha casa

momí atípá
fechar tua casa

fecho peniano de palha..... *bakẹ̀'dọkwá*
feijão-fava..... *dumatáka*
feio..... *pikĭnă* (vide "ruim")
feiticeiro..... *ŭmutú, ŭmutúñ*
feitiço..... *umutú*
feixe de cipó-timbó, usado para matar peixes..... *hụ́*
feminino..... *họmọ'nọtọ'* (adiciona-se á palavra para expressar que se trata de sexo feminino).
femur..... *ịbunalákă, ibunlapáre*
ferida..... *pθikátŭ, pθẹ̆kátĕ* (vide "deteriorrado, podre")
ferraão *zarutó*, de bagre
mẹ'nuụtọ́, de arraia
ferver..... *bẹ'rẹtá*
purukwá berẹ'
agua fervendo
atápọmọtó purukwá aműbáru
traga aqui agua quente
festa mortuária..... *ádọẹ* (denominaçao geral do tempo em que as varias festas são realizadas).
fiar..... *ĭšamátĕ hákiămáne* (vide "algodão e fio")
šupú titó
fio fazendo
figado..... *á*
figueira..... *mutọ'pí* (pé)
mŭtopiokwá (fruta)
filha..... *màṇọṇdọ'*, pai falando
išọṇdó, mãe falando
išọṇdó yenă, filha mais velha
filho..... *mánọṇdọ'*, pai falando
ịṇdọṇdọ', mãe falando
ịṇdọṇdọ' yenă, filho mais velho
fino..... *kárikiši*
ažĭkuẹtá bírika kárikiši
onça (tem) couro fino
fio de algodão..... *akiopọ', akiopú, akiupú*

fio de tucum — *ažíbalá*, usado para enrolar o cabelo dos rapazes formando um "rabo de tatu".

fita de algodão usada para amarrar o cabelo — *sáremutú*
bākíũ, corda de algodão usada para amarrar o cabelo em baixo da fita acima.

fita trançada de fibra de tucum, usada para o cabelo — *božú*

flauta de buriti — *mánišú*

flauta grande — *zárĩnĩmbũkwá*, com 2 bucais
katǫ', flauti-unísona

flauta pequena — *katápθę̃* (vide "taquara")

flecha — *išó*, minha flecha
ató, tua flecha
bišó, flecha com ponta larga de taquara,
botóri, ponta redonda frontal embutida da flecha
katápθ̃, corpo da flecha de taquara
bóindá ũvá, ponta de « canela de cotia » (madeira) dentada
imbótoká, emplumação
ǫ̃dó ũvá, ponta dentada de "siriva"
mǫnakú, breu para afixar pennas e fio.
boyǫ'rukwá, fio para enrolar as pennas.
mǫmǫní, embira para amarrar as juntas de taquara.
túka kurĩká, flecha de criança, e flecha de pesca de timbó.

flechar — *amaní* (verbo)
imaní haré — vou flechar peixe
bokwáripstá — estou com vontade (de comer)

flôr — *ikú*, *šikú*

focinho — *ǫzá* (boca)

fogo — *zǫ'rǫ*, *zǫ'ru*
zǫrú okututú, fogo está aceso (vide "tição")

foice — *enapǫyãnotú*, *enápǫzánotú*

folha — *ĭpuazǫ'*

folha p. envolucro.....	*baputá*, amarrado de folhas
fome.....	*šákŭkŭpitá*, *uóipθitaí*
formiga pequena.....	*bię' kuriká*
formiga, carregador pequeno.....	*utoké*
	oburé, saúva
formida graúda.....	*aburę'* (vide "saúva")
forquilha.....	*ipukapá*, *šikapá*
forte, força.....	*ozakí*, *apéirĭ* (vide "fraco")
fosforos.....	*ǫrikí*
fossas nasais.....	*enápǫlozá*, *enāpulozá*, *napǭlozá*
	napǫlǫ' óza
	nariz boca (buraco)
fugir.....	*aritį́ pakiši*
	correndo (de) medo
fraco.....	*ozakí kiáuá*
	forte não tem
frio, fresco.....	*akéto*
	purukwá akéto
	agua fresca
	bakę'ta, tempo frio, fresco
	baketó
fruta.....	*tǫkwá*
fubá de milho.....	*matákotú*
fumaça.....	*zǫ'rišiší*
fumar.....	não há
fumo.....	não há
fundo.....	*kŏpušiší*
	pupú, fundo
	pó pupú, rio fundo
furar.....	*podotó*, furar (verbo)
	pǫdǫ', furo
	("d" entre d e l)
furtar.....	*žibikí*
fuso para fiar algodão.....	*halaká*
gafanhoto.....	*kašapé*, *kasapθę'*, *kašápδę*
galho.....	*ĭmbiriká*
galinha.....	*uasá mǫnǫmeti*, *vasa mǫnǫmetí*
	osámŏnŏmitę'
galinha de bugre.....	*ešǫtó*, *ixǫtó*
galo.....	*matayá kuriká* (vide "tuyuyu, jabíru")

gambá (mamifero) ..... *mamutipána*

garça ..... *báiǫtǫ'yalakánǫ, báiǫtúyulakánǫ̃*

garça branca ..... *bãkaláne* tambem usado como nome masculino)

garrafa (vidro) ..... *uášipé* (vide " rezina de jatobá ")

gavião ..... *ãžipãrẽ*
ãžipãrẽ imbakáná, é um gavião preto mencionado nas lendas.
ãžipãrẽ tálakirí, gaviaõsinho
bukué pamitĩ, gavião fumaceiro
ãžipãrẽ bãredẽ, gavião " comedor de cobras "

gema de ôvo ..... *báoz̃ã, boóz̃ã*

gemer ..... *amę' únõalatį*, você gemendo?
amę' inotú amatárẽ úñũmitį
você dorme falando atôa
alatį, gemer

genipapo ..... *bę'i*, pé
bę-, fruta
bę'orú, tinta de genipapo

genro ..... pai da esposa falando : *mánoṇdǫ'*
mãe da esposa falando : *ínṇdoṇdǫ'*

geripensem (peixe-silurideo) ..... *zemá*

peripóca (peixe-silurideo) ..... *hǫmá*

giboia ..... *ebakí, ębakí*

giráo para dormir ..... *kapánõ, kapána*

giráo pequeno (grelha) ..... *ipaká*

goiabeira do mato ..... *apakaší*, pé
apákasokwá, fruta

gordo ..... *hamúšišĩ, háma*

gordura ..... *háburukwá*

gostoso ..... *bilórí, bilórúšiší*
bilórũ kiáuá
gosto não tem (ruim)
dǫ' kiáuá, " não é muito bom "

grosso ..... *kopúšiší*
kuí biriká kopúšiší
anta couro grosso

gralha (ave) ..... *uǫ'tǫnǫ'*, *išotó*

grande ..... *kǫšípǫrę'*, *uŕi kǫšípǫrę'*, muito grande

grilo *pišikǫ-nǫ*

gritar	*akárŏ*
	káro, grito de passaro, canto
guelra	*kvá*
guerrear	*árepopúi*, (vide " brigar") " quando se briga para matar uns aos outros "
	ipúkupọe atapụ́bọ
	estou matando muitos
	atapụ́bọ, morrendo " está brigando, está morrendo muitos ".
homem	*bắrepọ'*
hontem	*mọ'nọpí*
ignorar	*naniši* " não sei ! " (resposta)
imaturo	*hakị́* (*umataká hakị́*, milho verde)
imbé	*mẹ'mọní*
imbira	*imbóĭ*
imediatamente	*ọ-ru*
inambu (ave)	*dibọtọ̆' kuriká*
ingazeiro	*ụpθẹpọní*, pé
	upθepunurukwá, *upθepọnọrọkwá*, fruta
ingua	*hapálatášikínă*
instrumento cortante de maxilar inferior esquerdo de piranha	*buyẹ'okopó* (vide " piranha ", e, " dente ")
instrumento p. alisar madeira de arcos	*łuvó*
instrumento p. cortar farpas	*apọ'kọpú*, *opókopú*
interior de minha casa	*išipọzá*, *atípọzá*, de tua casa
intestino (delgado)	*pirukwá*
invertido sexual	*arébotụ́poá*
ir (talvez " voltar ")	*ipọ'ešišíniki*, vai embora (p. não voltar)
ir (continuação)	*ipúšišíniki*, voltar a um lugar
	mášíka apθiní
	onde você vai ?
	iškíbọlọ', " vou matar bicho "
	imí īlaká, vou matar peixe
	apiắkịšinọ', para onde vai ?
	ĭpθẹ' ịnŏkọ' tọ'nọ, fui lá (indicar o lugar)
	átị̆ bọdọdọ' tịtó
	vai terreiro fazer
irára (mamifero)	*pežú*

irmã..... *ašimbę', ašibirinotó*, mais velha
ábēndę', mais moça

irmão..... *abiǫlǫ', abiǫnǫ'*, mais moço
ámalá, amaná, mais velho
abú, mais velho

jabiru, jaburu (ave)..... *matayá*
jaboti (quelonio)..... *žirikiki*
jacá (balaio)..... *kotǫ'dǫkwá, kotǫ'lǫkwá* (das mulheres)
matapí, (dos homens)

jacará..... *uažú, hoážú, huažú*
jacundá (péixe)..... *útǫkimãnẽ*
jacucaca (ave)..... *pário kikúno*
jacuguela (ave)..... *pário dǫrǫkunó*
jacutinga (ave)..... *pário alapakwánã, pário alãpukwáno*
jaguaritica..... *aží*
jaó (ave)..... *huǫ'*
jararáca (cobra)..... *hapθulánõ*
jararacuçu (cobra)..... *etári, etárę̃*
jatobá (arvore)..... *váší, uáší*
jaú (peixe silurideo)..... *pǫ'rú, pǫrǫ'*
javali (porco do mato)..... *botórẽkárẽ*
jequitibá (arvore)..... *hutéi*
joelho..... *ipú, apú*
jogar (atirar)..... *mapǫ'*, " jogue fóra!"
juriti (ave)..... *mitú adokwána*

labios..... *ǫtǫ'* (labio inferior e superior)
[illegible]
lacraia..... *ibǫlǫ'tǫkánẽ*
lagarta (larva)..... *apitǫ'rukwá*
lagartixa (reptil)..... *ǫzé, hǫzę'*
hapθǫ'mãné, lagartixa lisa que habita as casas de palha dos indios

lagarto..... *amę̃ma, hamę̃má*
lagoa, lago..... *urukwá*
lambari (peixe characideo)..... *tipori*
lamparina..... *zǫ'rokúpí, zorúkupí*
laranja brava..... *mituní, mitǫní*, pé
mitúniokwá, fruta

largo..... *otó, ukotú*

lebre..... *mamútipána*
leite..... *mǫ'nokwá*
lenha..... *žírikupú*
árebotį žirikupú há
procurar lenha ele
leve..... *akǫkú, akukú*
libelula..... *arišinó*
limoeiro..... *bárǫpárokwá*, fruta
bárupárukwá
limpar (o terreiro)..... *bǫ'itǫtǫ' bǫdǫdǫ' hé*
limpar terreiro para (ter
limpo (está limpo)..... *išalá*
lingua..... *erukwá*
linhada..... *akiǫpǫ'* (vide "fio de algodão")
lobinho (cachorro do mato)..... *bádöku*
longe..... *nukutãhinǫ'tǫnǫ', nukutẽinatonó*
lontra..... *ipθé bukwáre* (vide "ariranha")
lua..... *hári, ári*
háripá, meia lua
harirú ou *hári košípǫrę'*, lua cheia

maca..... *pupurína* (vide "esteira de palha")
macaco..... *utukwána, ötokwánã*
macacaco paraguaçu..... *áinö*
macauã (gavião)..... *makáu*
machado (de aço)..... *pálǫ*
machado de pedra..... *pálǫ tóri* (vide "pedra")
macuco (ave)..... *hupári*
madeira..... *ĩnẽ* (vide "arvore")
madrugada (amanhã)..... *botǫlǫ'*
maduro..... *botú*
mãe, minha mãe..... *ĭmákǫ, ĭmáko*
magro..... *hudǫ̃dǫ'*
maguari (ave)..... *báikó, bẽikǫ'*
mais tarde, espere!..... *kǫkĩnẽ*
mamão..... *pĭri-pirí* (vide "melancia")
mamão silvestre..... *apãnã, pirí-pirí*
pĭri-pirí I-umané, mamoeiro silvestre
mamar..... *ǫalató* ("criança chupa no peito")
mamilos..... *mǫ̃nǫkwá* (vide "leite")
ĭmúnukwenokwá, bico do peito

mandioca..... *utiǫ, otiǫ*, raiz
otuyimbalá, rama
uti horú, utiǫ̃ urú, mandioca cosida
utiǫ̃ hotí, mandioca assada
ẑukǫpθiǫ', mandioca puba (amolecida n'agua)

mandioca cipó (vitacea)..... *manumdǫ'*

mangabeira..... *batõrukwá*, fruta

manhã..... *buelá tiázǫki*
botǫlǫ' (vide "madrugada")

manso..... *oyenukú kiáuá, užinũkũ kiáuá*
brabo não tem

mão..... *užilá*
yatapárẽ, mão direita, ou, mão esquerda

mão de pilão..... *káipǫ̃, kãipú*

maracanã (papagaio)..... *oré*

marido..... *enǫ'ritį, išǫ±ritį*

marimbondo (inseto)..... *ádõpáse, adǫpáθe*

marimbondo caçador..... *upuyẹ'*

marimbondo ixu..... *ǫmǫ'kò*

mariposa..... *kátokwá, katǫkwá*

marmelada bola..... *ayǫ±rǫkwá hǫ'runǫ'* (fruta regional)
horǫ'noturukwá

marmelada espinho..... *ayǫ±rokwá, ayǫ'rǫkuíká* (fruta region.)

marreca (ave)..... *arẹ±mǫ̃koré, arąmǫ̃koré*

martelo de pedra..... *palǫtǫnǫ'*

martim pescador..... *kãtãmã, katamã̃*

mascara de talos de buriti..... *išilaká* ("vide penneira")

masculino..... *barepokó* (sufixo para espressar o sexo masculino de animais)

mastigar..... *yǫlǫ'rokwá pθóto*, mastigar beiju (para fazer chicha)

matar..... *biá*, matar, vai matar
iỹá biá, eu matei
iỹá bišó, ele matou
atí bišó, você vai matar
ipiẹ́ bišó kuí
eu vou matar anta
imí biá kuí, eu vou matar anta
iyá kuí bišó, eu anta matei

kǫlǫáně, anta morta (para pagar danças e beiju nas festas)
a kùi bišó, ele anta matou
mę'̃nǫvá, em tal lugar (onde ela está morta)

pišé	*párěbótu*	*kúi*	*há*	*pǫ̃'ę'*
vamos	embora caçar (procurar)	anta	para	nos matar

ebaki	*biárę̃*	*árikabǫ'*
cobra	matou	cachorro

mato ..... *išunḍá, išulá*
maxilar ..... *kayazá*
medo ..... *pakiši*
medula espinhal ..... *lăká ōzá* (tutano)
meia-lua ..... *haripá, háripá*
meio dia ..... *mĭnitĭ báyató* (vide "sol")
mel (rapadura, gosto doce) ..... *pĭrǫ, pĭrŭ*
melancia ..... *pĭri-pirí* (fruta)
pirí-pirí ărúrŭ (rama)
pirí-pirí imbíritinó (fruta)
menstruação ..... *umbirítĕ* (falam sómente baixo é vergonhoso)
mentiroso ..... *mótutó*
meu ..... *imí*
mexer ..... *ăpúnŭpǫkiší* (mexer com a coher na comida)
micuim (inseto) ..... *upukúnǫmĭtį, upukuré Kuriká*
milho ..... *ŭmatăká, ŭmátaká*
ŭmatăká hakį́, milho verde
ŭmatăká ki, milho seco (maduro)
mingau de côco de tucum ..... *bó*
mingau doce ..... *apθiǫkǫ'* (vide "mingau de maizena, polvilho de milho")
mingau de milho (de polvilho de milho) ..... *apθiǫkǫ'*
moço ..... *bǫtuṣę'*
molestia ..... *húrunõ* (vide "espirito de doença")
monateiro (arvore) ..... *búkukuí?* (vide "mulateira")
monstro d'agua da lenda do diluvio. *adǫpǫ'rikán̄á*
monstro de fabula ..... *pírǫkokotú* (vide lenda do "bicho que come tripas", vide "tripas")

morcego	*kié, kĭẹ'*
morder	*bohái*
	okopó bōhái
	dente morder
	ebakí abišó árĕpáne
	cobra matou pulou
	arikáu atokopó bōhái
	cão dele dente mordeu
	alaporé họdọnọ' kuriká bōhái
	arara verm. bico pouco morde
	okópo bú, morde
	iyá isókopó, eu estou mordendo
	ánẹ˘ okópobú nõ, ele está mordendo
	okopozá, a mordida (o lugar mordido)
	ẹbakí ató kopobú i
	a cobra me mordeu (cobra já mordeu eu)
morreu!	*biá*
morro (pedra)	*tṓri*
morte	*biá* (vide " caçar, doente, morrer ")
mosca	*urubẹ', hū́rubẹ'*
mosca varejeira	*úrubẹátaré*
mosquito	*bái kuriká*
mosquito polvora	*pọnẹ'*
muito (numérico)	*urí*
mulateira (arvore)	*bokokŏí*
mulher	*uríšă*
munheca	*yatapárĕ*
musculatura do quadril	*ịbunlapáre*
musculo	*šọkótẹ˘ká*
mutuca	*ótŏkuā́rĕ, katokwánoˇ*
mutum carijó	*huárĕ, hubẹ', họárĕ*
mutum cavalo	*ubẹ', hubẹ', hubẹ', ụtọ'rukunó*
	hubẹ', hortórkunŏ
nadar	*ọ¯rupú*
nádegas	*pδía, ịpθía*
nambiquara (tribu)	*nambikwára*
namorar	*ázọvụí* (namorando)
não	*nọ'kọ, nokó*
	pikína (não presta, não quero)
" não ouço as tuas palavras "	*amámĕtọ'a nọkọ'* (se um índio está zan-

gado com alguem, não presto a mínima atenção para quem com o mesmo fala)

nariz..... *napo̱lo̱'*, *nãpudŏ*
nascer..... *o̱'re̱butá*
nervo (tendão)..... *kipíro̱*
neta..... *mā́no̱ndo̱-*, avô paterno falando
išondo̱-, avó paterna falando
išondo̱-, avó materna falando
išondo̱-, avô materno falando
neto..... *mā́no̱ndo̱'*, avô paterno falando
íṇdo̱ndo̱', avó paterna falando
mā́no̱ndo̱', avô materno falando
íṇdondo̱', avó materna falando
ninar (cantar)..... *ayulá*
ninho..... *uálatú*
nó..... *baputó*, *báikú*
noite..... *buélo̱tošiší* (vide "preto")
nomes das festas mortuárias..... *mišíno̱tó*, *bakuré*, *lorĭnó*,
loruné (*lóru̱nó*), *atį́lakakané*,
hato̱'rí, *aríšinó*, *batṓri*, *župúriká*
katamā́, *mãrišuaré*, *pou̯ne̱'*, *upθĭené*,
hupθe̱', *uo̱to̱né*, *bóiká*, *ā́dŏe̱'*,
že̱kirĭnŏ (andorinha), *yatā́ribú*
nomes próprios dos Umutina..... masculinos :
ošikwelā́repá, *bupuyepá*, *huákáipá*,
hoásĕkariká, *báinaputánuepá*, *bare̱˘kipá*
bā́re̱˘páre̱˘pá, *húrukuaré*, *e̱te̱papakešipá*
e̱te̱parúru, *hakiárepá*, *otarue̱˘pa*,
putuke̱'pá, *ose̱-narú*, *oko̱purónepá*,
matake̱pá, *ažukútepá*, *zoepá*, *atukwá*
azoarĭnepá, *bupuĭpá*, *botorikáre*,
borosepá, *simimeyutuepá*,
bakalánă, garça grande;
uákiší, barba de bugio ;
žulapárĕ, homem valente
ažíkvĕtā́, onça pintada
alapó'repá, arara vermelha
urimáne̱pá, *hašoáre̱pá*, *tapusĕpá*,
ŏnáne̱pá, *iko̱do̱˘*, *bakololó*,
katamā́, martim pescador

zapálo, arĕámŭno, žuríma,
váskárika, opáriakắna, bako̱'dōdo̱'
háipukú, tumóniẹpá, atŭkaré,
žukuẹ-pa, hášipá, ịmbokúpónepá,
harúmena, barikípo̱ré,
mo̱mo̱nahaepá, arikábo, pošikupúniké,
ịmbokupónepá, bárikipṓre,
harumẹ'na, yato̱-re, otorepá,
amăzú, kutánepá,
zatúĕpá, šimínakuépa, baripalo,
dosẹpá, ho̱'omutúnẹpá, hutuanepá,
arīnipá, ko̱yo̱to̱epá, aripo̱-a,
azakíbo̱lo̱', yato̱-re, otónimánepá,
po̱palắrepá, badolắrepá, mítopo̱nẹpá,
kósepá, yárepá, šurípa, yukutarepá,
žuṇdaparé, žulapáre, ažŭkwútepá,
kúpo̱ḍo̱nẹpá, ụvakšínepá, etórika,
hašipá kuriká, bo̱po̱rīpa, katulá,

nomes próprios, femininos..... *kŭmánatá, akikánepatá, libo̱to̱'do̱to̱',*
kománatá, hato̱'nišá, yato̱'urí,
akílotó, zẹmẹ'patá, dato̱túnŏ,
utakánepatá, nokvepatá, uparépatá,
opδínatã, bukipáre, matắrepatá,
huárĕpatá, mãṇodotó, kokolotó,
mínikamá, ho̱do̱kó, ménima, hósenárĕ,
ho̱'do̱to̱', noắreta, bábido̱to̱', hapắru,
o̱mbo̱'dokwẹ-patá, imbíko̱rẹ'patá,
atiponẹpatá, kumálatá, apắru,
atịpólotó, no̱doalá, umbakṓna,
upθipárĕpθĭkŭpatá, burumatá,
mamomišínẹpatá, azanõtó, barukoló (estrela)
po̱ibo̱', abiyoanatá, pθídotó,
botipátitébatá, arumókurẹ̆pá, mẹnẹpatá,
mišínáotá

nomes de rios..... *kẹ'pó*, rio Sepotuba
balátịpó, rio Tapirapuan
hadopó, rio abaixo do rio dos Bugres
šopó, rio dos Bugres
šikipó, peq. afluente do rio d. Bugres
lắripó, rio Paraguai

báinapó, rio Parí, afl. do Paraguai
hǫ̃dǫ'kepó, rio perto de Cuiabá
bárupó, rio Cuaibá

nome proprio da tribu..... *ąmutįna*
nóra..... *mánoṇdó*, pai do marido falando
išóndǫ', mãe do marido falando
novelo de algodão..... *ăkĭopú*
nuca..... *ažúpurú*, *alapǫkwá*
nunca..... *kianá*, *kĩná*
nuvem (branca)..... *bărǫto kikotú*, *bároto*

obrar..... *pipopí*, *mipopí*
imí pθí nǫkǫ'
eu obrei não
olhar..... *arikiší*
imírikiši, meu olho
olho..... *dikiší*, *arikiši* (vide "olhar")
globo ocular..... *dikišokwá*
imírikiší, meu olho
yikiší, olho dela
dikiší mămęmŭ
olhos rodeando
dikiší pári kikotú
olhos vesgar branco
ombro..... *išŭpărĕ*, *išǫ'kǫtǫpǫ'*
omoplata..... *išǫpáre*, *imbirukwá*
onça parda..... *áikú*, *áikǫ*
onça pintada..... *ažikwętá*
onça preta..... *ažikwętá hęlótiná*, *pudǫ'pĭ*
onde?..... *matuę'*, *matõé*
orelha..... *biá*, *mbiá*
amé biá, tua orelha
imí biá, minha orelha
bióza, *mbiŏză*, canal da orelha
orgão sexual feminino..... *ǫ'mǫ*
orificio do labio inferior..... *uápǫdǫ'*, *úapǫlǫ'*
orificio do nariz..... *napǫlǫzá*
ornato de pele de onça e de outros animais..... *kariká* (usado dependurado do pescoço nas costas)
osso..... *laká*
osso da articulação de pé..... *mbalatina*

osso da cabeça ..... *alapúkwã* (aboboda do cranio)
osso das costas ..... *upurú laká* (espinha dorsal)
ouriço ..... *hibę'*
ouvido, canal do ..... *bióza*
ouvir ..... *amamętį*
ovas de peixe ..... *báokwá* (vide "ovo", *bá*, e final de "frutas de qualquer especie", *kwá*)
ovo ..... *bá*

paca (mamifero) ..... *apú*
pacova ..... *zárka*, pé (ravenala brasiliensis ou heliconia?)
uaparé, oáparé, fruta
pacu (peixe) ..... *púpú*
pacú-peba (peixe) ..... *pukakáno*
pai ..... *žúko, žóko, yǫkǫ'*
pagar ..... *hakiupú mõnišo ǫrú*
algodão pagar logo
iyá āmatametá pǫ apǫ'
seu qualq. cousa que tem (escolherei)
(*ãmatametú*, qualquer cousa; "pagar" no sentido de "trocar")
paineira (arvore) ..... *požíkoni*
palatino ..... *išókoto* (aboboda)
palha de milho ..... *matalabiri*
pancreas ..... *uká* (baço?)
pança ..... *ukí košípǫré*
barriga grande
panela ..... *porikǫpó', púrikupú, pǫ'rĩkǫpǫ'*
pano (tecido) ..... *amentá* (vide "roupa")
pau ..... *ipú, inẽ*
žiriki, pau podre
žirikupú, acha de lenha (p. fogo)
(vide "jaboti")
pão de mandioca ..... *karimã* (feito de farinha de mandioca, que é usada para fabrico de beiju)
pão de milho ..... *matãrika*
pau d'oleo (arvore) ..... *bãrę' aží, bãre bôi*
papagaio ..... *kipǫlǫ'*
paraguai, rio ..... *lãripǫ'*
para que? ..... *matuní*

pareci (tribu visinha)..... *parẹ̃sí*
habusé, dizem ser tribu visinha, extinta, que os visitava antigamente. Alguns afirmam serem os proprios Pareci, outros o negam, vide Max Schmidt, *Los Barbados*.

parir..... *õ'rẹbutá* (vide "nascer")

passarinha (regional, baço)..... *ụká*

passar urucu (no corpo)..... *apθ̃ititó akikótu pṣkiáuá*
passar urucu branco feio não tem!

pato silvestre..... *arẽmũ'*

pavãosinho da beira do rio..... *marẽtokopó*

pé..... *buré, aburé*

pé, tronco de arvore..... *šiparẹ́*

pedra..... *tóri, tõri* (vide "morro")

pedra canga..... *šibiko, tombikú*

peito..... *aká*

peito do pé..... *ịbúre aká*

peixe..... *haré, harẹ' rú*, peixe cosido
haré kí, peixe seco
harẹ' rutú, peixe assado

peixe cachorro..... *pãbõ, pabọ'*

peixinhos miudos (genérico)..... *haré kuriká*
peixe pequeno

pele..... *biriká*

pena (de ave)..... *ibọtọká*

peneira..... *ịšílaká*

penis..... *máinokwá, abárepú* (vide "homem, bárepó")

pennacho de pennugem de tuyuyu. *pδẹãmbú, mamõ'nọbọ'*

pennugem (em geral)..... *bọ'*

pente..... *potịká, pulịká*

pentear..... *pụtikátõ ázotó*
pentear cabelo

pequeno..... *kuriká*

perdiz (ave)..... desconhecem

periquito,..... *kišó*

perna..... *buụlá, abõndá*
atólaparé, canela

peróba (arvore)..... *kodoní, kọlọní*

perto..... *išápirukwá, šapírukwá*

pesado ..... *mutɨtɨ, mutu˜tɨ*
pescoço ..... *ẽnumpárẽ, ažúpurú* (nuca)
pestanas ..... *zebí kuriká*
piaba (peixe) ..... *uáripo˜*
piaba assu (peixe) ..... *zatúkũ*
pica-pau-do-campo (ave) ..... *urɨtɨtɨ*
pica-pau-do-mato ..... *bopõre, bópõré*
piçarra (pedra) ..... *torirú* (vide "pedra" e "cosido")
pilão ..... *kayákopo'*
pimenteira ..... *ho˜mbodokuíká, hombodo'kwéiká*
bodokwá, hombodokwá, pimenta
pintado (peixe) ..... *odoárẽ, oloárẽ*
pintura, ornamento ..... *ekárino'* (de genipapo, no homem)
pururukú (idem, na mulher)
piquizeiro ..... *he'u, he-o˜í*
piranha (peixe) ..... *buyo'*
piraputanga (peixe) *anorkore', alárẽkoré*
pitombeira (arvore) ..... *ambodokwánã*
pituca ..... *árẽmũtú* (nó usado no cabelo)
árẽmũtitó, "fazer pituca"
piuva (arvore) ..... *hũrí*
placenta ..... *utó*
planta do pé ..... *ibuɾiotó, ibúreẑatá*
plantar *tuɾtó*, semear
atukaré ũmataká tuɾtó yo'
nome milho planta na roça
botúpodoto', plantar em covas (cana, bananas, etc.)
poaieiro (passaro regional) ..... *vói, uí kuriká*
podre ..... *pθẽkátẽ*
polvora ..... *bo'iká utú* (vide "cinza")
pomba juritĩ ..... *mĩtú adokwána*
pomba-rola ..... *mitú kuriká*
pomba trocaz ..... *mitú uokopono'*
ponta de flecha ..... *bišo*, de taquara, que dizem ser venenosa
botóri, ponta de flecha em forma de botoque (rombuda)
ponte ..... *yatái porú*
porque? ..... *matuní*
porco do mato ..... *botórẽka'ẽ*
preguiçoso ..... *kãrí*

preto (côr)..... *helótušišĭ, belótušišĭ, helatošišĭ*
prima..... *ábẽnḍǫ'*, filho do irmão do pai fala
ašiṃbé, ašibé, filha do irmão do pai falando
ašibẹ', filho da irmã da mãe falando
primo..... *abiǫlǫ'*, filho do irmão do pai fala
abiǫlǫ', filha do irmão do pai fala
abiǫlǫ', filho da irmã da mãe fala
pudim de maizena..... *apθiǫ̃kǫ'*
ũmataká atõtu̯ni apθiǫ̃kǫ'
milho mingau
pulga..... *iyẹ'reré, yẹ'rérẽ*
pulmão..... *upú*
pulso..... *yatapárẽ, iyatapáre*

quadril (musculatura do)..... *ibunlapárẽ*
quatro (4)..... *ũmẹ'ta pitukwá*
queimar..... *hũtakĭ*, queimou (extraído da canção-invocação da lúa)
quente..... *bárukututú*, quente, de agua fervente.
quineira (arvore)..... *ũbũrú, kálãni, imbíritu*
iṃburukálána šibíritú
queimada (p. plantio)..... *bǫtá* (tambem "campo queimado")
queixo..... *owárimbã, ovãrimbá*
quem-quem (formiga pequena) *utokẽ, hutokẹ'*

râ..... *eyõna, iyéuno*
rabo (de passaro)..... *ó*
rachar..... *ikupú otókató*
pau rachar
ralo p. ralador, ilho..... *ikã*
rama de mandioca..... *otĩõ*
rancho de festa mortuária..... *zári*
rapadura (doce, mel)..... *pĩrǫ*
raposa (mamifero)..... *akákǫnǫ'*
raso..... *karíkišĭ, pǫ' kárikišĭ*, rio raso
rastejar..... *enapǫ'dǫ õ̃mbǫ̃lǫtó*
(procurar) seguir rasto
rasto..... *burozá*
rato..... *aputǫ'*
rêde de dormir..... *pupurína* (vide "esteira")

rêde de pescar	*bukę'*
redondo	*uyálaká*
remedio	*bapåro*
remo	*bárukwá*
repousar	*ímõ*
respirar, respiração	*napǫlǫšî* (vide "nariz" *napǫlǫ'*, e "espirar", *ašî*)
rezina de almecega	*išǫ'rú*
rezina de Jatobá	*uášipę'*, *vášipθi*, *uášipθi* (vide "vidro, garrafa")
rezina preta	*menaku* (vide "breu")
rim	*itámbutú*
rio	*pó* (*odåripǫ̃*, *olåripǫ̃*, rio Paraguai)
rir	*záréka*, rir, rindo
	záréka kǫšipǫrę', rir bastante (grande)
roça	*žǫ'*, *iž̃ǫ'*, minha roça
rolinha (pomba rola)	*mitú kuriká*
roncar	*ěnokǫ-rõ*
rosto	*azé*
rotula	*ipážukurę-na*
roubar	*žibikí*
roupa	*ęmętá*
	amętá, tua roupa (as mulheres umutina usam uma saia tecida de algodão de fábrico próprio que assim denominam)
roxo (cor)	*helatí*
ruim	*pikína*
	bilórũ *kiáuá*
	gostoso não tem
sabiá (passaro)	*nonǫširí*, *nolóširí*
sabugo de milho	*aká óza*
sagui (macaquinho)	*ǫlǫmbí* (l = entre D e L)
saia de algodão	*amętá*, *amęntá*
saicanga (peixe)	*opθipó'* (nome regional)
sal	não tem. Antigamente chavam de *umutú* (feitiço). Hoje usam a corrutela "*sá*", mas com o significativo de "sal amargo, sulfato de magnesia")
sangue	*kǫkwá*, *kokwá*

sapé (capim alto)..... *bološó*
sapo..... *balarú*
sapo gia..... *dú, lú*
sarã (vegetação fluvial)..... *pupušipǫ'*
saracúra (ave)..... *tálakú* (num mito é denominado "saracura do céu" uma ave que rouba as almas dos adormecidos)
saraiva..... *išǫrǫ-nŏ, išǫ'rǫnǫ*
sardinha (peixe)..... *ǫtǫ'mũnã* (nome regional)
sauá (peixe characideo)..... *burú* (nome regional)
saudade..... *apǫré*
apǫré *makiahá*
saudade tenho de você
sauriru (peixe characideo)..... *apála* (nome regional)
seco..... *ki*
ŭmatăká ki, milho seco (maduro)
sêde..... *kŏyăkiá, ikǫ̃yákiá*
seio..... *mǫnǫkwá, mũnukwá, amúnukaparé* (vide "leite")
seiva..... *šiúrukwá*
semente..... *aká*
semente de urucú..... *nǫ'lǫka biriká*
sentar..... *amokotó*, senta- te (vide "acordar")
sepultura..... *bóza, bǫ'zá, epámǫtǫ'* (vide "cemiterio" e "terra")
ser (verbo)..... *tárĕ áuŭę'*, é para você!
matí, que que é?
mátĕ-ká, o que é isto?
zatí, o que é?
áuę', para você
o͡kímatĕ, o que é?
máipa, como é (que falou?)
(não se trata do verbo "falar", sómente no sentido)
seriema (ave)..... não há na região!
seringueira (arvore)..... *úmǫní*
ubonošt, umǫnǫ', fruta
sim (afirmativo)..... *hé, hé*
sinimbu (reptil)..... *irimbé, hiribę'*
siriva (palmeira)..... *bǫtǫlę'iká* (nome regional)
bǫtǫ'do͡kwá (coco)

sobrancelha	*zemánotó*
sobrinha	*mā́nǫndǫ'* (tio paterno falando)
	išondó (tia paterna falando)
	mā́nǫndǫ' (tio materno falando)
	išondó (tia materna falando)
sobrinho	*mā́nǫndǫ'* (tio paterno falando)
	índondó (tia paterna falando)
	mā́nǫndǫ' (tio materno falando)
	índondó (tia materna falando)
socar	*amŭkǫ'rǫ˘*
	ati ámŭkóro áṃbó ōĕ
	vai socar pai comer
	(quer dizer : " O pai diz, mãe, vai mandar seu filho trabalhar para mim comer ".)
socó (ave)	*ó'*
sôco	*ĭnǫ˘pí*
sogra	*upú* (mãe da esposa)
	ímakǫ' (mãe do marido)
sôgro	*ínǫ˘tǫ'*, pai da esposa
	žukǫ', pai do marido
sogros	*otobó*
sol	*mī́ni*
	bā́ru, sol do meio dia (vide "calor")
sola do pé	*aburę́*, otó
sólo (terra)	*mǫtó*
sol quente	*báru* (vide "calor")
solteiro	*bǫkubǫ'*
sonhar	*išálălatú*
	abiǫlǫ' kuriká išálălatú
	criança pequena sonhando
sôno	*unóri, unorí*
sopa de milho	*umátakáurú* (vide "peixe cosido, harérú ")
sucurí (cobra)	*žurę'*
sujo	*dūrú*
surucucu (cobra)	*ę¯bú*
tacape	*ádǫ* (em forma de gladio de dois gumes)
tamanduá bandeira	*buę'*
tamanduá-mirim	*apǫ'*, *ápǫ˘*

tanga ..... *ametá* (saia de algodão)
tapéra ..... *išípaki*
tapir (anta) ..... *kuí*
taquara ..... *bišó* (taquarinha, considerada venenosa usada para pontas de flecha para guerra)
bišó, tambem " bambu ", *katapę'*, *katapθ̃ę'*
taquarinha ..... *tuukwá*
tarde ..... *míni pototá*
sol
kokĭnĕ, depois, mais tarde, espera
tarumaneira (arvore) ..... *oẓĕpirĭnĭ*
tatu bola ..... *bǫtomburé*, *motómburę'*
tatu canastra ..... *bǫtórĭ*
tatu cascudo ..... *hǫárę*, *hǫ̃vărĕ*
tatu galinha ..... *ušíká*
tear ..... *kapánă*
tecer ..... *hotó amatá pupurínönĕ*
mulher fazendo esteira
(deve ser " trançar ")(" mulher ", " *hotó* ", no vocabulário " *uríša* ", entretanto, nas canções usam a denominação primeira)
tecido ..... *šú anátitó*
pano está pronto
teia de aranha ..... *bakáyokorę' bokę'*
bakayukorę'ubukę'
(*bukę'*, *bokę'*, rêde de pesca)
tembetá, de caule de uma museacea ..... *balapárĕ*
tembetá de osso de veado ..... *otokikutúnitú*
tempestade ..... *odombǫ' košipǫrę'*
vento grande
tempo ..... *hindondǫ'torę'* (" tempo triste ")
tempo (passado proximo) ..... *măšála* " faz tempo "
tendão ..... *kipíro* (vide " nervo ")
ter (verbo) ..... *kiáuá*, não há, não existe, não tem mais !
terra ..... *moto'*, *mŭtó*
terreiro ..... *bododo'* (Os " d " tem forte inclinação

para "1". O terreiro entre os umutina é sómente preparado para os rituais funerários anuais. "Borôro" da tribu visinha, em sua autodenominação "Orari mugudogue", parece significar "terreiro")

testa ..... *ʒoalá*
testiculos ..... *bátị*
teu ..... *amẹ'*
tia ..... *imakọ'rienọtó*, irmã mais velha do pai
imakurínotó, irmã mais velha do pai
imakurikánotó, irmã mais moça do pai
tição (de fogo) ..... *ʒọ-rọ bišá*, *ʒọ-rọkọpọ'*, *ʒọ'rukọpọ'*
timbó (arvore) ..... não existe
timbó-cipó ..... *ú*, *hú*
tinta de genipapo ..... *bẹ' urú*, *bẹ' orú*
tinta de urucu ..... *nolokwá biriká*, *nonokwá biriká*
tio ..... *ʒukorína*, *ʒukoriéna*, irmão mais velho do pai
ʒukokurikáno, irmão mais moço do pai
iʒukorína, irmão mais velho da mãe
iʒukurikáno, irmão mais moço da mãe
tirar couro (de animais) ..... *bírika tá*
tocanguira (formiga venenosa) .... *órĭ*, *orí* (vide "doer")
toco (pedaço de pau) ..... *ipukú*
todos, de todos ..... *urí* (vide "*bastante*", "muitos")
tomar *imí atabé*, eu tomei (de alguem)
áyẹ̃ lapọpọ', toma
áyẹ̃ lapọpọ' aáuẹ
toma para você
topete (de passaros) ..... *azọ'rukwá*
torax ..... *upurú*
tosse ..... *kŏyakọré*
tossir ..... *kŏyakọré*
tovira (peixe-gymnotus) ..... *hurĭbí*
trabalhar ..... *ámatị*
traíra (peixe-characideo) ..... *dẹkapọ'*
trançar ..... vide "tecer"
trazer (verbo) ..... *atápọmọtó*, traga aqui!
(vide "buscar")
três (3) ..... *pupẹ'riká*

triste	*pθo̱'kwakí*
tronco (de arvore)	*ší, o̱ší* (parte de cima)
	síparę́, šipā́rę̆ (vide "barra")
trovão	*buáno̱ matárǎ, bóinǎ matáre̱*, está trovejando
	(*bóinǎ*, chuva; matáre̱, falar)
tucano grande	*hopā́re, hupā́rĭ*
tucum (palmeira)	*boí*, palmeira, *bṓĭ*
	bó, coco
	boyú, broto (buyù)
	buyirukwá, fios, fibra de folhas velhas
tudo, de tudo	*bo̱'ta*
turbante, faixa de algodão usada enrolada sobre o nó dos cabelos	*ažupú*
tutano	*lakóza*
tuyuyu, jabiru, jaburu	*matayá*
um (1)	*ínŭkurukvā́*
umbauba (arvore)	*o̱kwabo̱'i*
umbigo	*ịpopúna, apo̱po̱ná, upupúna*
unha da mão	*hī́no̱, áinā́*
unha do pé	*imbírino̱*
uretra	*imbuzá*
urina	*urutá*
urú (ave)	*kúko, aiko̱'*
urubu (ave)	*balatú*
urubu-rei	*balatú ŭrukwál*
urucu	*no̱'no̱'kwá*, pé
	no̱'lo̱ka bīriká, semente
	no̱'no̱kwá bīriká, idem
	nónokwá bīrikā́, tinta de urucu
	no̱'nokwéiká, idem
urutau (ave)	*bo̱iatáu kuriká*
utero	*o̱ré metabuebiší*
vá!	*átį̄ bo̱do̱do̱' tį́tó*
	vai terreiro fazer
vagalume (inseto)	*zo̱ko̱-no̱*
vagina	*o̱mazá*
vara (vara flexivel)	*bažuṇlá*
	ipú, pau

varrer ..... *bǫ'itǫtǫ'* (limpar com a enxada, vide "limpar")

vazio ..... *ǫzabetó*

veado ..... *ąt̆ipútiti*

veado-mateiro ..... *atipónŏ, ălipǫ-nǫ̆*

velha (mulher velha) ..... *mišotó*

velho (adejtivo) ..... *mišína*

velho (homem velho) ..... *mišínă*

vento ..... *ǫdǫmbǫ', ǫlǫmbǫ', bǫrabǫ'*
odombú, está ventando
bǫ'rirí, ventinho
vide "tempestade"

ventre ..... *apírukwá*

ver (verbo) ..... *amę' iširiká nokǫ' imí*
você me ver não eu
(você não vem me ver em minha casa!)

verde ..... *kipazǫ'* (côr)
bakí, verdo no sentido de imaduro (milho verde)

vermelho ..... *bęrę'tę̆*

verruga ..... *pθimína*

vidro ..... *uášipę'* (vide "almecega" e "garrafa")

vingar ..... *k̆atǫkwălakána* ("vingar, sem matar")
kínumašéki, "vingar, para matar de fato"

virgem ..... *enǫkwărępǫ̆nǫ̆tó*

viuva ..... *marę'zaretiná* (?) outro informante explica: "Quem perdeu pai e mãe."

viuvo ..... *marę'zaretiná* (?)

você ..... *amę'*

vulva ..... *ǫmǫ'*

zangado ..... *ž̆ęnuki*
ažę'nukwá, você está zangado commigo?

TEXTOS

Fragmento de texto de uma balada cantada :

Hé-hé póporé. Sim ! corujinha ! (um homem).

Trata-se da glorificação de um herói ancestral dos umutina, que defendeu sósinho toda a tribu contra os néo-brasileiros que atacavam de surpresa, quando todos os índios fugiam.

O canto é executado em quaisquer ocasiões, acompanhado pelo ritmo do chocalho, pelo próprio cantor.

São numerosos versos. O estribilho é cantado no principio e no fim de cada estrófe, e invariavelmente o mesmo.

Os versos são metrificados, o que poderia facilmente ser demonstrado num gráfico. A cadência é diferente, do que quando as mesmas palavras ou fráses são faladas normalmente.

Por motivo de força maior o trabalho de tradução não poude ser corrigido in locum, e nem completado.

« *hẹ'-hẹ'* *pọ'pọrẹ' !* *hẹ'-hẹ'* *pọ'pọrẹ' !*
sim corujinha sim corujinha

húọdọ'tọ *károtọ'nẹ* *mánapọ'* *ịne* *ípubútịtó*
mulher avisou homens já jogando porrete

húọdọ'tọ *káro* *timanápọ* *bútịní* *úne*
mulher aviso já atacando (civilisados) mulher

túodotorẹ'potó *tórebŭ* *úne* *tụ́namóne* *dẹ'poto* *tórebŭ*
já correu correu os homens correram dos civilisados

utošío *hẹ'papákalárẹpọ'* (um homem !) *íšíhá* *ụ́mboẹné*
veiu por mando do caburésinho veiu por mando do homem

hẹ'papákalárẹpọ'dọ *íripuyabọ'* *pžekatp'orebu* *mítibáre*
caburésinho vamos correr os civilisados não corria (fugir) tem mesmo que escorar

hẹ'papákalárẹpọ'dọ *íbišo* *mitibúnembó* *hẹ'papákalárẹpọ'dọ*
caburésinho não matava não vai morrer caburésinho

úmbuẹné *únamóne* *uyatóyakíšo* *mótapó*
escorar os outros (povo dele) ajudar a flechar

pžikatúnembo *únamóne* *zẹ'kihutópo* *họanọ'*
civilisados povo dele não importou

" Indios antigamente"

pẑekatónembu *hę'papákalárepo'do* *išamáte*
civilisados o caburésinho se enfeitando (para brigar)

išorí *mamo'tabotapí* *pękase'pahé* *pẑekatúne*
com enfeite de brinco e barro e diadema para ele civilisados

tíbotito *hę'papákalárepo'do* *í(n)bombo'* *pẑekatúne*
já chegaram na porta do caburésinho já chegaram civilisados

túyitó *pupurumborí* *hę'papákalárepo'do* *íyipatitúna*
tudo espiando se enfeitando o caburésinho balançando

mútutu *pẑę'katúnembu* *púnetoretápo*
a cabeça para os civilisados já foram atraz

túnamo'netá *tombohé* *hę'papákalárepo'do*
todos indios para matar! Caburésinho

ípuirilápo *háinambo'ebo* *búte* *hę'papákalárepo'do*
já foi atraz para matar tambem

íšotóva *tunamo'ne* *tambalo'kibu* *hepapákalárepo'do*

iburátabu *mo'tobú* *pẑekatę'nembú* *pẑekatę*

depóni *hę'papákalárepo'do* *íšambú* *íya*

ísimíno *pẑekatũ* *pę'katúne* *hákito*

šíišó *hę'papákalárepo'do* *íšiyá* *pẑę'katúne*

hę'papákalárepo'do *ínowakotú* *tutó* *mitubáre*

hę'papákalárepo'do *ínuvakut'ú* *hóše* *mítibo'nembú*

pẑę'katúne *tumbóiká* *nakwetá* *hę'papákalárepo'do*

ímbo *épa* *umbóiká* *pabápẑino* *ătipíla* *áretó*

ainũ *pípilá* *ătipíla* *ámanũ* *o'netuyató*

hę'papákalárepo'do *íimbú* *hękatúne* *hívatáre*

ínikí *átipíla* *ámanú* *inikí* *pẑekatúnetito*

hę'papákalárepo'do *išoko'topú* *po'netárezóki*

hę'papákalárepo'do *išarúembú* *onemé* *košopukúnikí*

bée *púšimí* *onemé* *mómona* *hę'pabe-*

púšimí *arikáu* *bílare'pa* *be-pušímí* *kósepúkiníki*

be-pušimí *hę'papákalárepo'do* *íně* *áľatú* *pišínembú*

he-ya *e'šimíni* *ke'katu* *hę'pa* *umbóiká*

pabážiné *hę'papákalárepo'do* *íně* *bišombú*

pẑekatúbuí *hę'papákalárepo'do* *íbišó* *šę'*

tumaná *túuó* *ẹmoníyẹ* *mitubárẹ̆* *pẓĕkatósi*
não vai matar civilisado nenhum

hẹ'papákalárẹpọ'dọ *íbišó* *mítíṃbọ'nẹmbụ'*
o caburésinho falou civilisado vai morrer!

CANÇÃO USADA NO FIM DA FESTA MORTUÁRIA, CHAMADA "*inuáripú*", CANTADA POR DOIS ÍNDIOS SENTADOS SOBRE UMA ESTEIRA DE PALHA.

Um dos índios bate com un pau ritmicamente na esteira, cantando a voz principal, sendo acompanhado pelo segundo. Depois de algum tempo passa o pau para o companheiro, que ao seu ritmo passa a cantar a voz principal.

A canção tem o seguinto sentido :

"Antigamente os bichos eram gente e cantavam as canções antigas. Tinha só uma mulher e todos os bichos homens andavam, com ela. Era uma mulhersinha muito bonitinha. Todos 'trepavam'. Anta, que tinha um 'pau grande', ficou com inveja, querendo tambem. Mas os bichos não deixaram. Aí o anta teimou, teimou. A onça então falou: você podia, mas pode enfiar só a pontinha. Aí a anta achou gosto bom, e empurrou tudo. Aí a mulhersinha morreu."

"A anta, então, correu. E a onça bateu atraz. Por isto mesmo é que a onça vive matando a anta. Por isto mesmo que o bicho esparramou pelo mundo todo. Virou tudo bicho mesmo. Virou tudo de 4 pés, pois antes andavam como nós em 2 pés. Eles zangaram por causa da mulhersinha..." (batendo com um pausinho no terreiro, num pilão).

mázakázapárĕ *kázŏkupú* *ọ̆mókotó* *bóikăzáto*
batendo com um pausinho mão de pilão assentou fincou arco

bọ'dọdọbọ' *hádọdọsẹlá* *huhuhu.....* *háhátịpθébọ'rẹ'* (*hahátupθẹ'ṃburo*)
no terreiro gavião-aguia

zetị *hẹ'iburúye* *huhuhu.....* *heịya* *hínvála*
queixo

lílibŏ *heiytịṃbopóno* *họ'tọọkáto* *kuímututú*
caiu morto

họ'họkọ'ozẹ' *mišinẹ'hẹ* *kuíburé* *haburẹ'*

amáta *apáta* *haburẹ'* *nakípθẹtọ'* *zẹ'tị*

háiburéya *kámaláre* *hẹ'-hẹ'-hẹ'* *pọ'kapọ'lọ* *họhọhọ.....*

yúrenụ́ku *huhu* *hátorúa* *hohoho.....* *pó'kapọ'lọ* *họhọhọ*
sucuri

húhútọ'ọ *hẹ'mikọ're* *hẹ'miníšatúọto* *họhọhọ* *tókopóẓiré*

huážu *pθikatǫ'lǫ* *mámẹtáko* *hukámanaláre* *heheheh*
nǫ'nikipǫ *hǫhǫhǫ* *tóki* *huhuhu* *háházíri* *hažiré*
jaguatirica
huhuhuhu *hižaháze* *kírižaláne* *túyatúya* *lúruto*
húakosẹ'bo *hǫhǫhǫhǫ* *tókéiho* *búhukẹ'ẹ* *hẹ'mikǫ'ré*
huhuhu *héiburúhotó* *nǫho* *žerukódolẹ'iri* *itupímẹmẹ'*
huhuhuhu *háhámẹ'ma* *hẹ'mikǫ're* *huhuhu* *hẹ'miniyanẹ'*
šǫ'rukótutó *hémišáto* *uápo* *huhuhuhu* *pážu*
kǫ'lǫtǫ'ne *hẹ'miníyaní* *ikǫ'pitúkarulutó* *húkuhámálǫ're*
héimatárĕ *záma* *záma* *záma* *huhuhuhu* *húšǫlǫ'tǫkáko*
huhuhuhu *hẹ'miníya* *yẹ'natǫbórĕ* *kátĭtó* *bírikǫ'ko*
pθẹkatǫ'lo *únaléitaku* *zǫ'kǫšípu* *mátarótotó*
zǫ'kožíre *zǫ'kožíre* *huhuhu* *zǫ'kožíre* *háremotịtónẹ'*
huhuhu *tótošibolóto* *huhuhu* *mišinẹ'hĕ* *kúiburé*
repetição.

Cançao-invocação da lua, por occasião de eclipses.

(Texto de india velha Matárepatá, tradução de seu irmão Kupodónepá.)

Notas dos mesmos : " quando a lua queima, o sol queima, adivinham que vai acontecer qualquer cousa, pessôa vai morrer ou qualquer cousa. "

" Quando tinha malóca grande, o sol queimou e ficou tudo escuro, muito escuro. O sol rachou pelo meio, foi cortado por uma nuvem comprida. Depois de tres dias morreu a irmã de Amažú, o sol quem adivinhou. "

" A lua adivinha que vem guerra com os civilisados, vae morrer muita gente, quando os civilisados atacam. "

" (besteira deles, " disse Kupodonepá !)

hári *hári* *hári* *hútakī*
lua lua lua queimou

hári *hári* *hári* *hútakī*
lua lua lua queimou

ha — ha — hū́ū́ *ha — ha — hū́ū́*

hári *hári* *hǫ'kǫtǫ'pǫnǫ'*
lua lua clavicula

hári hári hǫ'kǫtǫ'pǫnǫ'
lua lua clavicula

ha — ha — hṹṹ ha — ha — hṹṹ

hári hári yáparé
lua lua bochecha

hári hári yáparé
lua lua bochecha

ha — ha — hṹṹ ha — ha — hṹṹ

mĩni mĩni hinondǫ'torę'
sol sol tempo triste

mĩni mĩni hinondǫ'torę'
sol sol tempo triste

ha — ha — hṹṹ ha — ha — hṹṹ

mĩni mĩni mĩni hútaki
sol sol sol queimou

báru báru hinondǫ'torę'
tempo triste

báru báru hinondǫ'torę'
tempo triste

ha — ha — hṹṹ ha — ha hṹṹ
vozeria do povo

Canção da pesca de timbó, cantada pelo chefe da pescaria, ao iniciar o entorpecimento d'agua.

" Quem bota primeiro o feixe do cipó-timbó é o kutítitá, e deve cantar! " (gravado em disco)

Atiaká, india civilisada, casada com Kupodonepá explica : " peixes todos correm! entra na rêde logo; e não vai voltar; vai morrer lógo; nenhum peixe vai escapar; tudo vai morrer! " Afirma ser esta a tradução da canção.

húg..... húg..... húg..... húg (ao cantar com voz profonda, bate com força o pé n'agua, sacudindo o lado do fundo do lago)

tálatúrišẽ tálaturišẽ (repetidas vezes)
vai indo bem ? talat úri šẽ ? todos

hatúdǫnę' hatúdǫnę' hatúdǫnę' hatúdǫnę'
todos peixes

táritĭ táritĭ táritĭ táritĭ
correm

vṓōūūg (expressão sonóra gutural, comprida)

— intervalo —

Depois de exprimir n'agua o feixe de timbo triturado, entorpecendo esta, continua :

tḗimḗ tḗimḗ tḗimḗ
timbó mata timbó mata

Em seguida joga com braçadas largas a espuma entorpecente do cipó-timbó sobre a superficie, para os lados, cantado :

púdonóto tọ'bilášа
vai na rêde bastante

táyilabotázọ apọ ọ-ru
enfiem a cabeça logo

háritḗ hụ̆ pititịnŏnẹ́-hẹ́ (*pititịnŏ*, dourado) (*haré*, peixe)
pega timbó

háritḗ hụ̆ akatụ́nŏ-nẹhẹ́ (*akatụ́nŏ*, pintado)
pega timbó pintado

háritḗ hụ̆ žirikína-nĕhẹ́ (*zirikína*, traíra grande)
» » *harišínŏ-nĕhẹ́* (*harišinŏ*, corimbatá)
» » *uápθitĕtínŏ-nĕhé* (*uápθitĕtínŏ*, piaba açu)
» » *họdoárĕ helatịnọ̆-nĕhẹ́* (surubim preto)
» » *họ'ma-nĕhẹ́* (*geripoca*, silurideo)
» » *buyẹ' ọáhọ̆apúno-nĕhẹ́* (piranha grande)
» » *atíkopọ'no-nĕhẹ́* (pacu)
» » *mánuyẹ'-nĕhẹ́* (piraputanga grande)
» » *zarutó-nĕhẹ́* (bagre)
» » *apθḗ-nĕhẹ́* (cabeçudo, silurideo)
» » *huribí-nĕhẹ́* (tovira, gymnotus)
» » *hutọ'dọnọ̆-nèhẹ̆* (cará açu, cichlideo)
» » *hibọporé-nĕhẹ́* (camboatá)
» » *họpakína họtọ'apọ-no-nĕhẹ́* (tovira preta)
» » *ímbọ'-nĕhẹ́* (cascudo)
» » *pálakoé-nĕhẹ́* (cascudo comprido, loricaria)
» » *upúrukakáne-hẹ́* (arraia)
» » *upθẹ-pọ-nĕhẹ́* (peixe folha (?))
» » *lósŏṅ-nĕhẹ́* (peixe canga ?)

haritę̱ hu̧ *pámbŭ-nĕhę̱* (piraputanga pequena)
» » *buyę̱'-nĕhę̱* (piranha)
» » *hadotúri-nehę̱* (piaba listada)
» » *tutúo̧ko̧po̧'-nĕhę̱* (?)
» » *mípo̧nę̱'to̧rę̱'-nĕhę̱* (piaba ximboré)
» » *uáripŭ-nehę̱* (piaba)
» » *išálako̧˜nę̱'toré-nĕhę̱* (sauirú, characideo)
» » *bóinakápθĕ-nèhę̱* (tovira pequena, gymnotus)
» » *buré-nĕhę̱* (sauá, characideo)
» » *ándembiábo̧do̧kvánĕ-hę̱* ("cascudinho meio mole com feixe de ferrões na cabeça")
» » *hado̧tóretonę̱,-nĕhę̱* (lambarisinho)
» » *upótę̱kanámito̧-mĕhę̱* (?)
» » *pθipθitoré-nĕhę̱* (camboatá, bem mole, como cêra de mel, cfe *Kupodonepá*) (*Pθe-pθé-pθé*, cera)
» » *pukakáno-nĕhę̱* (pacu péba)
» » *pθĕkálonę̱toré-nĕhę̱* (pacu péba pequeno)
» » *harútori-nĕhę̱* (piabinha?)
» » *okošó-nĕhę̱* (bagre mole)
» » *atámonó-nĕhę̱* (sardinha, characideo)
» » *páoto̧'po̧no̧'-nĕhę̱* (piabinha)
» » *pálakóri-nĕhę̱* (cascudinho)
» » *ti̧pŏri-nĕhę̱* (lambari, characideo)
» » *zę̱zoánă mitų-nĕhę̱* (palmito, characideo)

hati̧ ę̱˜yę̱'yokinotó hę̱
para não escapar nenhum

pámbŭ yahádzo̧kí hę̱
vai para o fundo, renteando no chão

háti̧ ázo̧bo̧'rĭyoki hę̱
nao passa na flôr d'agua

háyi litipę̱tó hę̱ zĭriki múpa hǫ̆
procurem os peixes em baixo de páus no fundo d'agua

Akáruru, invocação na ocasião de tirar mel silvestre, cantado ao tirar as favas do tronco (gravado em disco).

gú-gú-gú-gú-gú-gú-gú-gú..... (em voz alta)

ákapiáiša ákapiáiša ákapiáiša ákapiáiša ą̆kapiáiša
"para dar bastante mel".....

amínĭmukwáiša amínĭmukwaiša (repetido varias vezes)
"para dar mel mole" (meio liquido)

o'rukwáiša o'rukwaiša (repetido várias vezes)
"como agua".....

išíponíšipu húrurẹ'torẹ́
"para dar mel como agua de corrego".....

nóûva húro háltámi hã'
macio, como agua de barreiro....

akišika hotúbŏ hẽ'
para não dar angu de mel (pólen)

Pequeno vocabulário comparativo da lingua umutina

composto por Curt Nimuendajú, com exeção das palavras colhidas por Harald Schultz, em 1945.

	M. Schmidt 1928	H. Schultz 1945	S. G. d'Albuquerque 1912	O. Calmon	Boróro-Steinen 1886
lingua	*ērugă*	*erukwá*	—	*eruquá*	*ikéru*
nariz	*napudo*	*napọlọ'*	*ginapondo*	*napoló*	*ikéno*
mão	*ažida*	*užilá*	—	*ugilá*	*ikéra*
agua	*purukua*	*púrŭkwá*	*puquá*	*puruquá*	*pọ'ba*
fogo	*zōrŭ*	*zọ'ru*	*joiro-orike*	*zóro*	*yóro*
chuva	*bōina*	*bóinã*	*pinuitá-xenô-xenó*	*buêna*	*bubútö*
sol	*baru*	*míni*	*méni*	*mini*	*báru yuákodódo* = leste
lua	*ālī*	*hári, ári*	*ary*	*ary*	*ári*
caminho	*šabandă*	*šambalá*	—	*chambalá*, estrada	—
pedra	*tăurĭ*	*tóri*	*tóri*	—	*tóri*
casa	*išipă*	*išipá*	*patipá*	*atipá*	*iuai*
flecha	*išŏ*	*išó*	*ixó*	*ichó*	*túgo, to*
onça	*ažukuetă*	*ažikwẹtá*	*aykitó*	*agicueta*	*adúgo*
milho	*humatakă*	*ũmatãká*	*mataká*	—	*kuyéda*
1	*inukuruka*	*ínũkurukwá*	—	—	*míto*
2	*pŭpẽ*	*popθ'iẹ'*	—	—	*póbe*
3	*puperika*	*pupẹ'rikâ*	—	—	*pobéma áu metúya bokuáre*

eu, meu	*imi*	*imí*	*ime* = eu	—	*ími*
tu, teu	*ami*	*amę'*	*ame* = eu (?)	—	*áki*
bom	*pitukua*	*pitukwá*	*pituca*	*pituquá*	—
não	*nokŏ*	*nǫkǫ'*	*matóká*	*nocó*	*bókua*
			naká = não quero		

Fráses colhidas por Max Schmidt :

uriša *mukimu* *azuhata*
as mulheres no mato (teem) cabelo curto

mutinahuri *mukimu* *azodažudi* [1]
os homens no mato (teem) cabelo comprido

ažukueta *kutapurukwahe*
a onça bebeu agua no rio

ikiakoimo
eu não tenho banhado

1. parece-me dever ser :

Umutina uri *mukimo* *azo* *lašuri*
os umutina todos no mato (teem) cabelo comprido

BIBLIOGRAFIA

Das lendas colhidas por mim entre os Umutina foram publicadas as seguintes : « A Criação dos Homens » na Revista do Arquivo Municipal, vol. CXXVIII, São Paulo, 1949, pp. 64-68 ; "Como as moléstias vieram ao mundo", ibidem, vol. CXXXVI, São Paulo, 1950, pp. 97-99 ; "O Marido da Estrela" em Herbert Baldus : *Lendas dos Índios do Brasil*, São Paulo, 1946, pp. 21-22.

Max Schmidt : *Los Barbados o Umotina en Matto Grosso (Brasil)*, Revista de la Sociedad Científica del Paraguay, vol. IV, Asunción, 1941.

Robert H. Lowie : *The Bororó*. In : *Handbook of South American Indians*, vol. I.

LA GUERRE ET LE SACRIFICE HUMAIN CHEZ LES TUPINAMBA[1]

PAR FLORESTAN FERNANDES.

Ce petit essai correspond au dernier chapitre du travail intitulé par l'auteur A função social da guerra na sociedade tupinamba, *et présenté comme thèse de doctorat à la Faculté de philosophie, sciences et lettres de l'Université de São Paulo.*

Ce travail se divise en trois parties : 1) La technologie guerrière, *dans laquelle sont examinés : les armes, les techniques sociales d'organisation des expéditions et des activités guerrières, et la forme et le développement de l'armée en ligne* (*p. 1-184 de l'édition miméographiée tirée à un nombre limité d'exemplaires*) ; 2) Les mécanismes tribaux de contrôle social et de lutte, *où ont été étudiés : les idéaux guerriers dans la formation de la personnalité masculine, les répercussions de la guerre sur la structure sociale et les fondements guerriers du comportement collectif* (*p. 185-502*, op. cit.) ; 3) Conclusions, *où sont énumérés synthétiquement les divers résultats qui représentent la contribution théorique du travail :* a) *à la connaissance de la guerre dans la société tupinamba ;* b) *à la connaissance de la société tupinamba ;* c) *à la théorie sociologique de la guerre* (*p. 503-538*, op. cit.). *Le travail contient encore une introduction dans laquelle sont discutés les problèmes de méthode et l'objet de l'investigation* (*p.* I-XVI), *un appendice destiné à éclairer certains concepts utilisés ou à examiner les implications de l'orientation interprétative adoptée* (*p. 539-559*), *et la bibliographie compulsée* (*p. 560-584*).

Ce travail sera publié intégralement dans le volume VI de la Revista do Museu paulista *vers la fin de la présente année ou au cours du premier semestre de 1953. Je remercie le Dr Herbert Baldus et Sergio Buarque de Hollanda d'avoir autorisé la publication séparée de ce chapitre relatif aux* Fondements guerriers du comportement collectif. *Je n'y ai introduit aucune modification si ce n'est un titre plus général qui met en évidence le lien existant entre la guerre et le sacrifice humain dans la société tupinamba. D'autre part, j'ai renoncé à présenter un sommaire des autres inductions, établies dans les chapitres antérieurs à propos de ce*

1. Traduit du portugais par Suzanne LUSSAGNET, Attachée au C.N.R.S.

phénomène ; cela aurait impliqué, en effet, la condensation du travail lui-même, étant données les relations entre la guerre et le sacrifice humain dans cette société particulièrement étudiée.

Le choix de ce chapitre pour une publication séparée revient au Dr Alfred Métraux. A lui et à la Société des Américanistes qui a rendu possible la présente publication je dois de sincères remerciements. Je crois que peu d'ethnologues ont donné l'exemple d'un esprit de coopération aussi élevé que le Dr Métraux. Je suis profondément reconnaissant à cet ami d'avoir été l'initiateur, il y a vingt-cinq ans, des investigations scientifiques sur les Tupinamba — investigations qui sont devenues classiques à juste titre —, comme de continuer à consacrer à ce sujet une part de ses énergies, son intelligence et sa probité intellectuelle reconnue. Je suis très obligé, d'autre part, à M. d'Harcourt pour l'intérêt qu'il a montré à la publication de cette petite partie de mon travail et à Melle Lussagnet qui a bien voulu se charger de la traduction française de l'original et a eu l'amabilité de correspondre avec moi sur des points qui méritaient éclaircissement.

Dans leur ensemble, les données obtenues jusqu'ici ne permettaient de comprendre et d'interpréter les problèmes de la formation de la personnalité et de l'intégration de la structure sociale dans leurs rapports avec la guerre, que sous l'angle du processus de socialisation. Toutefois, dans chaque partie du travail, l'existence de valeurs transcendant les limites des conventions sociales décrites était restée plus ou moins implicite. L'étude de la nature et de la fonction de ces valeurs, dans la mesure où elles étaient liées à la guerre et aux activités sociales qui en dérivent, fera l'objet du présent chapitre.

L'analyse qui sera développée ici aura le souci de découvrir les sentiments et les idées qui constituaient le fondement affectif et idéologique du comportement guerrier des Tupinamba. Il ne s'agit plus de savoir comment les idéaux guerriers s'incorporaient à la personnalité masculine, ni d'expliquer pourquoi tous les hommes « normaux » se trouvaient socialement condamnés à être des guerriers, du moins à un certain moment de leur vie. Mais il convient d'identifier les facteurs sociaux qui, à travers les différences individuelles de tempérament et de caractère, produisaient un ensemble de ressemblances sociales suffisamment profondes pour garantir l'*action conjuguée* dans les entreprises guerrières.

A l'étude de ces facteurs sociaux s'oppose une difficulté de caractère méthodologique. En effet, la guerre était subordonnée, comme nous l'avons déjà largement indiqué dans ce travail, au système religieux tribal : les raisons qui justifiaient la réalisation d'expéditions ou d'incursions guerrières touchaient aux relations entre les vivants et les esprits des morts, ou les divinités. De là, l'impossibilité d'analyser directement lesdits facteurs. Dans l'intention de tourner cette difficulté, on a adopté un artifice analytique qui a permis une ample exploration des données disponibles. Il consiste à choisir le sacrifice humain et les rituels qui en dérivent comme moyen d'investigation des « fondements guerriers du comportement collectif ».

En fait, les rituels du sacrifice, de l'anthropophagie et du changement de nom

interviennent, au point de vue magico-religieux, comme des rituels de destruction des victimes et de purification de leurs bourreaux. En accord avec le concept aborigène de guerre [1], les situations sociales qui intégraient ces rituels faisaient partie de l'*état de guerre* ou, mieux, constituaient le dénouement prévu et régulier de l'actualisation d'actions hostiles contre des « ennemis » déterminés et contre le groupe social auquel ils appartenaient. Ainsi donc, les normes sociales qui les régissaient, les attitudes prises à cette occasion et la fonction sociale qu'elles remplissaient, au moyen de l'intégration auxdits rituels, impliquaient nécessairement une nature belliqueuse ou guerrière. En les étudiant, il est possible : 1) d'identifier sociologiquement les valeurs qui justifiaient la guerre, sous l'angle de l'*ethos* et sous l'angle de l'*eidos*, et poussaient psychiquement les Tupinamba à l'accepter ou à la désirer avec toutes ses conséquences ; 2) d'apprécier l'importance relative de ces valeurs dans la constitution et le fonctionnement de la « conscience collective ou commune ».

Cette étude se divise en deux parties [2]. Dans la première (les « rites de destruction des ennemis »), on présentera quelques informations fournies par les chroniqueurs sur les aspects des rites du sacrifice, de l'anthropophagie et du changement de nom touchant le traitement réservé aux ennemis ainsi qu'aux victimes, et le mode d'utilisation de leurs personnes. Dans la deuxième (« sens et fonction des rites de destruction des ennemis »), on examinera et, dans la mesure où cela sera possible ou nécessaire, on interprétera sociologiquement les différentes implications sociales de la *vengeance* (liées à la guerre) que les Tupinamba avaient conscience de concrétiser au travers de la « destruction » des victimes [3].

A. — Les rites de « destruction » des ennemis.

La destruction des ennemis se déroulait socialement. Elle se consommait au moyen de rituels et constituait une activité collective au sens le plus authentique du mot, tant par la « masse » des participants, que par l'état de communion qui se produisait et par la nature des obligations morales qui s'actua-

1. Et aussi avec le concept sociologique de guerre, comme nous l'avons déjà vu plus haut.

2. Je me suis dispensé de discuter l'emploi du concept de *comportement collectif* dans ce travail. Comme l'on sait, ce concept possède deux sens courants en sociologie ; il est utilisé ici au sens large qui « embrasse toutes les manières d'agir en commun observées dans les groupes humains » (cf. E. Willems, *Dicionário de sociologia*, p. 27).

3. Selon le propos initial du présent travail, j'aurais dû analyser ici intégralement toute la documentation fournie par les principales sources sur les rituels de sacrifice, d'anthropophagie et de changement de nom dans la société tupinamba. Ultérieurement, j'ai été amené à restreindre le champ de ce projet pour éviter le plus possible la discussion de problèmes qui n'ont aucune espèce de rapports avec la guerre.

lisaient socialement. Comme on l'a vu plus haut, la notion de « vengeance » fournissait le mobile patent des incursions guerrières, de la capture des ennemis et du mode d'utilisation de leurs personnes. Elle pénétrait également toutes les actions et les activités sociales qui s'intégraient aux rites de « destruction » des ennemis, dans lesquels elle se trouvait polarisée de façon positive. Les descriptions des chroniqueurs fixent les divers moments des épisodes dramatiques qui se déroulaient alors et nous permettent de les accompagner « chronologiquement » dans leurs trois phases principales : celle de l'exécution, avec les rituels préliminaires et les cérémonies préparatoires ; celle du repas collectif ; enfin, celle de la purification. Les trois phases correspondaient, culturellement parlant, à des complexes cohérents d'actions sociales, mais se liaient entre elles de telle façon que la première remplissait, par rapport aux deux autres, la fonction de nucleus d'agglutination sociale et idéologique. En accord avec l'objet de cette monographie, on ne mentionnera ici que les actions sociales où les Tupinamba et les victimes s'affrontaient en qualité d'ennemis, c'est-à-dire les actions qui conféraient à ces rituels le caractère de situations sociales de lutte.

Autant que l'on puisse le percevoir à travers les informations des chroniqueurs, les Tupinamba pratiquaient deux sortes de sacrifices humains. L'un d'eux était destiné à apaiser les esprits des parents morts récemment, tant ceux qui avaient été privés de la vie de manière sanglante par les ennemis, que ceux qui étaient morts de vieillesse ou de maladie [1]. L'autre avait pour but le culte des ancêtres mythiques. Il semble que l'organisation cérémonielle des deux espèces de sacrifices humains n'ait pas été la même. Nous présumons que la dernière comportait quelques cérémonies de plus, car elle s'étendait sur un plus grand nombre de jours. Quant aux relations avec la victime, elles comprenaient dans l'ensemble les mêmes cérémonies [2]. Il ne sera donc pas néces-

1. L'information qui permet d'étendre l'obligation de vengeance aux morts de vieillesse ou de maladie est fournie par THEVET (cf. *Ms. inédit*, fol. 61 v.) : «... desquels [mary] faut qu'auparavant ils vengent la mort, s'il a esté prins, ou mangé de l'ennemy, *s'il est mort de vieillesse, ou maladie.*» (L'italique n'est pas dans le texte.)

2. L'analyse de ce problème et d'autres problèmes également liés à la reconstruction et à l'interprétation du sacrifice humain dans la société tupinamba fera l'objet d'un essai en préparation. Le lecteur trouvera plus loin (dans la deuxième partie de cet article) quelques éclaircissements essentiels au sujet du point de vue de l'auteur, en particulier dans les pages relatives à la reconstruction interprétative de la notion de *vengeance* des Tupinamba (où sont mentionnées les conditions sociales dans lesquelles se présentaient les deux types de sacrifice) et dans la note, p. 214 (où l'on examine quelques-unes des conclusions adoptées à l'égard des sacrifices dus à des ancêtres mythiques ou à des aïeux de renom). L'information mentionnée ci-dessus est due à une seule source (STADEN, *Duas V.*, 174), dans le passage suivant : « *Alors les sorciers leur ordonnent d'aller en guerre pour capturer des ennemis car les esprits qui sont dans les maracas désirent manger la chair des esclaves.* Puis ils partent pour la guerre. » (L'italique n'est pas dans le texte.)

saire de discuter ici les hypothèses qui séparent les deux espèces de sacrifices. Non plus que ne s'impose l'examen circonstancié des relations de l'exécuteur et de ses acolytes avec la victime, du point de vue des deux sortes de rapports religieux du sacrifice humain avec la société tribale.

La victime jouait naturellement le rôle central dans le déroulement des cérémonies de l'exécution. Directement ou indirectement, elle prenait une part active à toutes les actions ritualisées qui précédaient sa « mort ». Il est donc possible, à l'intérieur du système de rites dont la fonction religieuse était de préparer la victime, le sacrifiant, ses acolytes, le public et les instruments du sacrifice, d'isoler un ensemble de cérémonies spécialement consacrées à son propre traitement. Du point de vue analytique, ces cérémonies peuvent se réduire à six catégories fondamentales, qui s'interpénètrent plus ou moins : *a*) rites de ségrégation de la victime ; *b*) rites d'inculpation de la victime ; *c*) rites de préparation de la victime ; *d*) rites de capture symbolique de la victime ; *e*) rites de vengeance symbolique de la victime ; *f*) rites d'exécution.

Comme on l'a vu, la conversion du captif en victime amenait son intégration à la communauté des vainqueurs. Pour que le sacrifice pût être consommé, il fallait : 1) détacher l'esclave de « notre groupe » ; 2) actualiser ses liens avec l'esprit auquel le massacre devait être dédié. Restant sous-entendu que l'état de victime se conservait inaltéré, les deux choses résultaient de l'observance des rites de ségrégation. Le détachement de « notre groupe » rendait au captif les prérogatives dont il jouissait avant la capture ; c'est-à-dire qu'à cette occasion il pouvait fuir ses vainqueurs, qui le soumettaient à une surveillance rigoureuse et l'enfermaient dans une cabane solide [1]. Cela signifie apparemment que les relations de la victime avec ses vainqueurs reprenaient le même *tonus* affectif qui les opposait, avant la capture et les rites d'intégration, comme ennemis irréconciliables et instinctifs. Dans cette nouvelle condition, la victime pouvait redevenir une source de périls pour la communauté. Comme les rites avaient une durée déterminée, les vainqueurs étaient obligés de vivre en sa compagnie quelques jours ; et ils auraient craint des conséquences néfastes si la transformation de l'état de la victime ne s'était pas accompagnée d'une actualisation de ses rapports avec l'esprit auquel devait être consacré le sacrifice. Au fond, vus sous cet aspect, les rites de ségrégation remplissaient une fonction religieuse qui consistait à provoquer une communion avec le surnaturel au travers de la victime. Ceci se vérifie dans les cérémonies observées par les Tupinamba à l'occasion des phases de préparation rituelle de la victime. Aussitôt qu'ils avaient tondu le prisonnier et peint son corps avec de la teinture de genipapo, ils procédaient à la préparation rituelle des femmes, « tant vieilles

1. Cf. THEVET (*Ms. in.*, fol. 55) ; plus loin, le même informateur indique qu'il y avait en effet évasion, en ces occasions (idem, fol. 60 v. ; cf. aussi *Cosmographie*, fol. 945). Il semble que ç'ait été la seule modalité de fuite permise. Pero CORREIA (*Cartas Avulsas*, p. 99) et STADEN (*Duas V.*, p. 180) rapportent que les Tupinamba veillaient jalousement sur les prisonniers quand se déroulaient les cérémonies ici racontées.

que jeunes », avec la teinture de genipapo, et à l'ornementation des acolytes masculins de l'exécuteur qui entraient avant lui en relation cérémonielle avec la victime [1]. Avec la troisième et dernière préparation, au cours de laquelle la victime était parée pour le sacrifice, se terminait le détachement de « notre groupe » [2], mis en relief symboliquement par la capture rituelle du captif. Alors, les femmes étaient parées spécialement pour les cérémonies auxquelles elles devaient participer [3] ; et l'on procédait à la préparation de l'*ibirapema* [4] et du sacrifiant [5].

D'après Thevet, au cours des cérémonies de ségrégation, une jeune fille était offerte à la victime pour dormir avec elle [6]. Il est probable qu'il en était ainsi en fait avec quelques prisonniers. Si leur épouse était trop vieille ou si elle était inféconde pour d'autres raisons, l'offrande de la jeune fille devait

1. Cf. THEVET, *Ms. in.*, fol. 55v-56. La préparation rituelle des femmes se faisait devant le prisonnier, dans la cabane même où avait lieu sa première préparation. Les hommes « qui estoient destinés au service du sacrifice » étaient préparés dans une cabane spéciale ; Thevet rapporte que leurs corps étaient entièrement revêtus de gomme sur laquelle on posait des plumes rouges. Le visage, cependant, était couvert de coquilles d'œufs (de « perdrix ») bien pilées et de couleur verte. Avec de la cire on fixait sur leur tête de « belles plumes ». Quelques femmes étaient préparées de la même façon mais elles ne portaient pas d'ornements de plumes sur la tête. En même temps, avait lieu la préparation rituelle de la *mussurana*, la corde sacrificielle (cf. CARDIM, *Tratados*, p. 161-162).

2. Cf. THEVET, *Ms. in.*, fol. 56.

3. Cf. THEVET, *Ms. in.*, fol. 56v.

4. Cf. THEVET, *Ms. in.*, fol. 56v. ; STADEN, *Duas V.*, p. 179-181 ; CARDIM, *Trat.*, p. 164-165. Les descriptions montrent que les *ibirapema*, ou *tacape* étaient consacrés aux esprits à qui l'on destinait le sacrifice. Presque toutes les sources mentionnent l'ornementation du *tacape* mais il n'est pas nécessaire, pour les fins de la présente analyse, de les transcrire ou de s'y référer ici.

5. GABRIEL SOARES, *Tratado*, p. 398-399 (« Les Tupinambas ont pour coutume, avant que l'exécuteur sorte sur le terrain, de l'ajuster fort bien, de le peindre au genipa avec des dessins sur tout le corps, et de lui placer sur la tête un bonnet de plumes jaunes et un diadème, aux bras et aux jambes des bracelets de ces mêmes plumes, de grands chapelets de perles blanches enfilées, et sa rondache de plumes d'autruche sur les reins et une massue de bois en mains, très pesante, marquetée de compartiments blancs en coquillages, et décorée de coquillages d'œufs de couleur, tout cela incrusté en dessins à leur mode sur de la cire, et fort également et bien fait... ») ; STADEN (*Duas V.*, p. 181) signale que le corps du sacrifiant et celui de ses acolytes masculins étaient peints d'une « couleur plombée, comme cendrée ». Sur la préparation rituelle de l'exécuteur, voir aussi : THEVET, *Singularitez* (p. 200-201), *Cosmographie* (fol. 945v.) ; LÉRY, *Histoire*, p. 45 ; GANDAVO, *História*, p. 133).

6. « Il y avoit l'un des prisonniers jeune de vingt ans, auquel ceste mesme nuit fut baillée une jeune fille de l'aage de quinze ans, pour coucher avec luy ». « Sa pauvre femme estoit couchee dessoubs son lit, pendant qu'icelle jeune fille estoit avec luy dans le lit » (THEVET, *Ms. in.*, fol. 55v.). MÉTRAUX accepte cette information sans aucun commentaire (*Religion*, p. 142).

s'associer au désir d'avoir un fils de la victime, pour en faire l'objet d'un nouveau massacre. Naturellement, le dénouement des rites de ségrégation se manifestait par l'isolement spatial de la victime. Il avait lieu après la capture symbolique et les rites de vengeance qui s'ensuivaient ; la victime était emmenée, à la tombée du jour dans une cabane spécialement construite pour cette fin, et y restait, ainsi que les instruments du sacrifice et la coiffure de plumes dont elle devait user [1]. Dès le coucher du soleil, on dansait la « danse de la biche », au centre de la place. Les prisonniers participaient à ces cérémonies auxquelles les femmes étaient admises [2]. Puis on les reconduisait à la cabane où ils passaient la nuit veillés par les femmes [3].

Les rites d'inculpation de la victime avaient pour but d'identifier le prisonnier à son groupe d'origine. Les cérémonies qui se déroulaient à cette occasion devaient évoquer les actes sacrilèges des ennemis à l'égard de la personne des ancêtres ou des parents morts ; elles visaient à signifier à la victime que son sacrifice constituait une punition de ces actes sacrilèges. La documentation que nous possédons permet de distinguer deux moments capitaux dans l'observance de ces rites. Au cours de la première phase, liée à des cérémonies destinées à séparer la personne de l'esclave de « notre groupe », la victime était conduite à la cabane du Sud où devait avoir lieu pendant le jour sa première préparation cérémonielle, ainsi que celle des femmes. Les hamacs des femmes (« vieilles », selon l'informateur) étaient suspendus autour du prisonnier. Aussitôt que celui-ci se couchait, les « vieilles » commençaient à chanter, ce qu'elles faisaient sans interruption durant toute la nuit. Le captif ne dormait pas et restait là, écoutant les femmes proclamer par leur chant que viendrait le moment de venger leurs amis contre le groupe auquel il appartenait [4]. Ces cérémonies précédaient la libération et la capture symboliques du prisonnier. Dans la deuxième phase qui, selon Thevet et Cardim, succédait à la capture symbolique, on célébrait cérémoniellement la prise de possession de la victime pour les fins rituelles auxquelles elle était destinée. « La lutte finie, lui, debout, soufflant de colère et de fatigue contre l'autre qui le tient attaché, arrive une troupe de nymphes qui portent une grande terrine peinte de frais, et, dedans, les cordes enroulées et bien blanchies ; ce présent déposé aux pieds

1. Cf. THEVET, *Ms. in.*, fol. 57. Voir aussi Pero CORREIA, *Cartas Av.*, p. 99 (« Et quand il se fait un massacre, ils construisent une petite hutte avec un toit seulement, sans parois, où quelques jours avant ils placent ceux qui vont mourir, avec leurs femmes et nombre de gardes qui les surveillent ») ; STADEN, *Duas V.*, p. 180 (« La beuverie terminée, ils se reposent un autre jour et construisent pour le prisonnier une petite hutte sur le lieu où il doit mourir. Il passe la nuit en cet endroit sous bonne garde ») ; GANDAVO, *História*, p. 132 ; CARDIM, *Trat.*, p. 165.

2. Cf. THEVET, *Ms. in.*, fol. 57 ; STADEN mentionne également, au passage, cette cérémonie (cf. *Duas V.*, p. 179-180) ; et CARDIM rapporte que, pendant ce temps, chacun faisait son propre éloge (*Trat.*, p. 164).

3. THEVET, *Cosmographie*, fol. 945 ; voir aussi MÉTRAUX, *Religion*, p. 148.

4. THEVET, *Ms. in.*, fol. 55v.-56.

du captif, une vieille, habile en cet art et chef de la troupe, entonne une chanson que les autres soutiennent et dont le sens est conforme à la cérémonie ; pendant qu'elles chantent, les hommes prennent les cordes, passent le lacet autour de son cou et y font un nœud simple, à côté des autres grands, pour qu'il ne puisse s'écarter davantage ; ils font à chaque bout une boucle qu'ils mettent au bras de la femme qui le suit toujours avec cette charge, et si le poids est trop lourd (car les cordes sont grosses et longues) on lui en adjoint une autre qui porte l'une des boucles ; et si l'homme était redoutable avec le carcan, il l'est davantage avec ces deux nœuds si larges au cou par derrière ; et c'est ainsi que dit l'une des strophes des chants : *c'est nous qui sommes celles qui tirent le cou de l'oiseau*, bien qu'après d'autres cérémonies ils lui disent dans une autre strophe : *si tu étais perroquet, tu nous échapperais en volant* [1]. » Thevet décrit les cérémonies qui se déroulaient, par la suite, dans le courant de l'après-midi mais avant cinq heures. La victime était reconduite à la cabane où l'on devait procéder à sa préparation rituelle et les femmes observaient les cérémonies suivantes : « ...Et en leur présence furent derechef plusieurs femmes emplumassées, lesquelles après avoir esté bien parées de leurs beaux accoustrements, sortoient d'icelle loge comme quatre à quatre avec chacunes un Anonas [enduape] derriere le dos. En sortans d'icelle loge frappoient de leur main leur bouche en passant pardevant eux [les prisonniers], crians au plus qu'elles pouvoient : puis estans toutes dehors couroient par le milieu de la place, en se mutinant, comme si elles eussent voulu se combattre. Et après avoir esté quelque temps en ce lieu, elles retournoient aussy tost dedans les loges, passans tousjours pardevant les prisonniers, pour leur faire plus de fascherie. Et sortirent derechef quatre à quatre par diverses fois, faisans comme la premiere fois » [2].

La victime était préparée rituellement pour les diverses cérémonies auxquelles elle devait participer. Les sources ne donnent pas la signification de chaque connexion particulière des rites de préparation de la victime ; cependant, il est aisé de se rendre compte que la préparation consécratrice avait lieu sur le tard, la veille du jour où devait être consommé le massacre, donc après l'isolement définitif de la victime de « notre groupe » et l'établissement de la communion avec l'esprit qui devait recevoir le sacrifice. Les cérémonies de préparation de la victime célébrées auparavant étaient liées aux rites d'inculpation et de vengeance symbolique.

La première préparation cérémonielle avait lieu le jour où commençaient les rites qui précédaient le sacrifice. Elle avait pour objet de disposer la victime à subir les cérémonies initiales d'inculpation, au cours desquelles elle était identifiée au groupe hostile auquel elle appartenait, et où l'on mentionnait les délits sacrilèges qui rendaient en quelque sorte son sacrifice moralement impérieux. Il est probable, par conséquent, que cette première préparation

1. Cardim, *Trat.*, p. 163.

2. Thevet, *Ms. in.*, fol. 56v.-57. Comme l'on sait, le geste de frapper la bouche avec les mains signifiait symboliquement le dessein de dévorer l'ennemi.

avait pour but de conformer la victime aux modes de peinture corporelle et de tonsure des cheveux caractéristiques de sa propre tribu. Thevet, du moins, rapporte que le prisonnier était emmené « dedans les loges du Sud » avec son hamac et que les femmes y procédaient à sa toilette. Celle-ci était simple : il s'asseyait et les femmes tondaient ses cheveux par devant et peignaient de noir tout son corps, au genipapo [1]. Le même jour, avait lieu l'offrande d'une coiffure de plumes au prisonnier : les plumes étaient fixées au moyen de cire ; elles étaient considérées comme « belles » par l'informateur, qui dit que c'était là « chose excellemment, et proprement faite » [2]. C'est cette nuit-là qu'avaient lieu les cérémonies d'inculpation indiquées.

Les cérémonies de libération et de capture symboliques, ainsi que les cérémonies d'inculpation qui les suivaient, étaient également précédées d'une préparation spéciale de la victime. Thevet assure que l'on conduisait le prisonnier hors du « village », entre les malocas du Nord et de l'Ouest, et que, là, on lui « lavoit la barbe » et qu'on lui rasait encore « quelque chose, qu'ils n'avoient fait le jour precedent » [3]. Ensuite avaient lieu les cérémonies de capture et d'inculpation mentionnées plus haut. Il semble que cette préparation ait eu une fonction religieuse plus large, bien qu'elle ne fût pas une « toilette suprême » comme l'écrit Métraux [4]. En fait, diverses sources rapportent que les Tupinamba lavaient alors tout le corps du prisonnier [5]. On ne sait quelle était la signification du bain à cette occasion, mais il est probable que cette

1. THEVET, *Ms. in.*, fol. 55.

2. Idem, fol. 56. La coiffure de plumes restait sur un pieu de bois auprès du hamac du prisonnier.

3. THEVET, *Ms. in.*, fol. 56. Bien qu'il ne fasse pas de commentaire à ce propos, MÉTRAUX indique par un point d'interrogation le doute provoqué dans son esprit par l'affirmation qu'ils « lavaient la barbe » du prisonnier (*Religion*, p. 143).

4. A. MÉTRAUX, *Religion, loc. cit.*

5. « Le quatrième jour, à l'aube, ils emmènent l'ennemi se laver au bord d'une rivière et vont sans se hâter pour qu'au retour il fasse déjà plein jour... » (CARDIM, *Trat.*, p. 162) ; « ...et un jour avant de le tuer, ils le lavent entièrement... » (NÓBREGA, *Cartas do Brasil*, p. 100) ; comme Thevet, Nóbrega et Cardim rapportent que cette cérémonie se déroulait un jour avant l'exécution. Cependant Gandavo et Brandão la placent le jour même du massacre : « Et le jour où il doit mourir, le matin de bonne heure, avant le lever du soleil, ils l'emmènent hors [de la cabane où il était resté isolé] et, parmi les chants et les danses, l'amènent au bain près de la rivière » (GANDAVO, *História*, p. 132) ; dans le *Tratado*, il répète la même information, signalant qu'ils faisaient cela « si quelque rivière était proche du village » (cf. p. 51). « Et lorsqu'il leur semble qu'il l'est déjà [prêt pour la mort] ils tracent aussitôt un grand chemin très propre, de l'emplacement du village jusqu'à la rivière ; le chemin terminé, ils font savoir au prisonnier que le temps de mourir sur le terrain est arrivé, en lui attachant une corde sous les bras, de façon que ses mains restent libres ; et ils le lient de façon qu'il reste deux bouts libres, un de chaque côté, et avec des chants et des cris l'amènent de cette manière, par le chemin susdit, jusqu'à la rivière où ils le lavent minutieusement des pieds à la tête ; et lorsqu'il est lavé ils le ramènent au village.. » (BRANDÃO, *Diálogos*, p. 288).

partie du cérémonial avait quelque rapport avec une purification de la victime pour le sacrifice.

Le même jour, c'est-à-dire la veille de l'exécution, toutefois après la capture cérémonielle et une démonstration de vengeance de la victime, se déroulait l'ultime préparation rituelle. Elle avait lieu en même temps que la préparation rituelle de l'*ibirapema*, puis la victime était prête à participer à la « danse de la biche » et aux cérémonies d'exécution ; en attendant qu'arrive ce moment, elle devait être isolée dans une cabane spéciale, comme nous l'avons déjà rapporté. Tout indique que cette préparation avait pour fonction de consacrer la victime à l'esprit qui devait recevoir le sacrifice.

La préparation suprême était précédée du passage rituel de la *mussurana* au cou de la victime [1]. Les femmes qui avaient la charge de l'ultime toilette étaient également ajustées rituellement pour la circonstance et faisaient subir les mêmes opérations à l'*ibirapema* ou *tacape*. Elles couvraient le visage du prisonnier de « gomme » et le parsemaient de coquilles d'œufs [2]. Cette toilette devait avoir lieu avant la tombée du jour, car, vers cinq heures, la victime était conduite, déjà parée, à la « danse de la biche » [3]. D'après Cardim, celle-ci pouvait encore avoir lieu au cours de la matinée : « Le matin où ils commençaient à boire, ils paraient le captif d'une façon particulière qu'ils ont pour cette circonstance, à savoir : après avoir lavé le visage, et tout duvet qu'il y a dessus, ils l'oignent de la sève d'un certain arbre qui colle beaucoup, et posent par-dessus une certaine poudre de coquilles d'œufs vertes d'un certain oiseau des bois, et, par-dessus, le peignent de noir d'agréables peintures ; puis, oignant le corps entier jusqu'à la pointe des pieds, le couvrent entièrement de plumes, qui ont été hachées et teintes en rouge dans cette intention, ce qui le fait paraître moitié plus gros, et le traitement du visage le fait paraître si grand et brillant, et les yeux si petits, que cela est une vision effrayante... » [4]. D'autres sources relatent cette préparation cérémonielle. Pero Correia affirme que l'on peignait de bleu le visage de la victime et indique l'utilisation de la coiffure de plumes dont l'offrande à la victime est décrite par Thevet : « Après qu'ils ont fini toutes ces choses, ils peignent le visage de ceux qu'ils vont tuer de bleu, avec beaucoup de dessins, et ils leur posent sur la tête un bonnet de cire tout couvert de franges de plumes ; puis ils leur attachent une corde de coton à la ceinture et ils en laissent libres quatre bouts... » [5] ; Gabriel Soares cependant rapporte qu'outre la résine, ils usaient également de miel comme fixateur, et fournit une indication

1. Cf. spécialement Cardim, *Trat.*, p. 163 (texte transcrit plus haut, p. 146) et Thevet, *Ms. in.*, fol. 56-56v.

2. Cf. Thevet, *Ms. in.*, fol. 57v. ; sur la préparation rituelle de l'*ibirapema* ou *tacape*, à cette occasion, cf. aussi Cardim, *Trat*, p. 164-165.

3. Cf. Thevet, *Ms. in.*, fol. 57.

4. Cardim, *Trat.*, p. 164.

5. Pero Correia, *Cartas Av.*, p. 99 ; l'information selon laquelle on peignait de bleu le visage de la victime me paraît peu conforme, bien que la couleur de la teinture de genipapo puisse prêter à cette interprétation.

sur la peinture des pieds de la victime : « ...ils oignent le captif tout entier avec du miel d'abeilles, et, par-dessus ce miel, ils l'emplument tout entier avec des plumes de couleur, et le peignent par endroits de genipapo et les pieds avec une teinture rouge... [1]. » Enfin, Staden indique que la préparation suprême de la victime s'accompagnait d'un chant rituel : « Ils peignent de même le visage du prisonnier et pendant qu'une femme le peint, les autres chantent [2]. »

Dans la mesure où l'on peut les interpréter d'après leurs conditions sociales externes, les actions sociales actualisées au cours de la capture symbolique de la victime avaient pour fin la reprise de la personne du captif par des moyens violents. Dans ce sens, les rites de capture symbolique constituent une limite dans le processus de ségrégation de la victime de « notre groupe » : elle retombait désormais, pour les Tupinamba, dans la condition pure et simple de l' « étranger » et sa consécration à l'esprit qui devait recevoir le sacrifice devait intervenir comme un moyen de sécurité pour la collectivité. Nous supposons que la préparation suprême de la victime devait, par conséquent, avoir lieu peu après la capture symbolique et en relation avec la consécration de l'*ibirapema*, qui, d'après Staden, avait lieu avant celle du prisonnier [3]. Les deux textes les plus complets à cet égard sont ceux de Thevet et de Cardim. Le premier rapporte que, dès que les cérémonies de purification se terminaient, le prisonnier était libéré. « Tous les Sauvages estoient rangés d'un, et d'autre costé de l'entrée des loges. Par le milieu desquels sauvages lon fit courir lesdits prisonniers, y ayant en iceux rangs un sauvage constitué pour recevoir iceux prisonnier, ayans chacun un *Amonas* [enduape] derriere le dos, et estoient tous peinds, comme cy devant a esté dit, ayans un soulier de cotton tout neuf. Aussy tost que les prisonniers partirent du lieu, pour courir dedans les deux rangs des sauvages, y ayant espace entre eux de vingt pas. Aussy tost furent saisis par le corps, et tous se ruerent sur eux, les portans au milieu de la place des quatre loges, au lieu qu'ils appellent *Carbé*, et passerent le Maussorent [mussurana], duquel avons cy dessus parlé, dedans le col... [4]. » La description de Cardim est un peu différente, car elle ne mentionne pas la formation en rangs [5] et appuie sur la signification des relations agonistiques pour la victime ; cependant, elle place les rites de capture symbolique à la suite des cérémonies de purification. « Et à l'entrée dans le village, le prisonnier marche en regardant par-dessus son épaule, car il ne sait de quelle maison ou de quelle porte pourra sortir un champion qui l'attaquera par derrière ; toute sa gloire consiste en effet à mourir comme un vaillant et la cérémonie qui suit est déjà des plus proches de la mort ; de même que celui qui doit attaquer montre ses forces en

1. Gabriel Soares, *Trat.*, p. 397 ; cette information est répétée par Salvador, *História*, p. 67. Sur l'ornementation de la victime, voir encore : Thevet, *Cosmographie*, fol. 945v., et Léry, *Histoire*, p. 44.
2. Staden, *Duas V.*, p. 180.
3. Cf. Staden, *Duas V.*, *loc. cit.*
4. Thevet, *Ms. in.*, fol. 56-56v.
5. Aspect qui n'est pas mentionné non plus par les autres sources.

le maîtrisant sans l'aide de quiconque, de même il désire montrer son courage et sa force en lui résistant ; et il le fait parfois de telle sorte que, le premier se retirant, lassé par la lutte, il lui en succède un autre qui se croit plus vaillant, lesquels parfois restent bien marris et le resteraient plus encore si, dès ce moment, le captif ne portait des entraves ou des chaînes [1]. » Léry, dont les observations sur cette cérémonie ne sont pas exactes, ajoute les données suivantes sur le passage rituel de la *mussurana* au corps de la victime : « Mais pensez-vous que encore pour cela (ainsi que feroyent les criminels par deçà) il en baisse la teste ? Rien moins : car au contraire, avec une audace et asseurance incroyable, se vantant de ses prouesses passees, il dira à ceux qui le tiennent lié : J'ay moy-mesme, vaillant que je suis, premierement ainsi lié et garrotté vos parens : puis s'exaltant tousjours de plus en plus, avec la contenance de mesme, se tournant de costé et d'autre, il dira à l'un : j'ay mangé de ton pere, à l'autre, j'ay assommé et boucané tes freres : bref, adjoustera-il, j'ay en general tant mangé d'hommes et de femmes, voire des enfans de vous autres *Toüoupinambaoults*, lesquels j'ay prins en guerre, que je n'en sçaurois dire le nombre : et au reste, ne doutez pas que pour venger ma mort, les *Margaias* de la nation d'où je suis, n'en mangent encores cy apres autant qu'ils en pourront attrapper [2]. »

Les rites de vengeance symbolique comportaient des actions dont le sens variait apparemment en relation avec les figures cérémonielles auxquelles elles s'intégraient immédiatement. En effet, selon la documentation dont nous disposons, il est possible de distinguer quatre modalités d'actualisation sociale dans les attitudes agressives et vindicatives de la victime. L'une d'entre elles se rattachait aux rites de ségrégation, en relation avec lesquels elle représentait proprement, dans les sacrifices consacrés aux ancêtres mythiques, la première étape de l'esclave dans l'isolement de « notre groupe ». Elle est décrite par Cardim, et autant qu'il paraisse, la cérémonie reproduisait une situation mythique : la destruction du corps de *Maire-Monan* [3]. « Le second jour on apporte nombre de bottes de roseaux de la longueur d'une lance et plus, et, à la nuit, on les dispose en cercle et debout ; lorsqu'on met le feu au pied, cela forme un beau et haut foyer, autour duquel vont dansant hommes et femmes, avec des paquets de flèches sur l'épaule ; mais ils vont très rapidement, car celui qui est promis à la mort, qui les voit mieux qu'ils ne le voient à cause du feu, leur jette tout ce qu'il peut trouver, et, comme ils sont nombreux, il manque rarement son coup [4]. » Après la capture symbolique et le passage rituel de la *mussurana*, avait lieu une autre manifestation d'agressivité de la part du prisonnier. Comme elle précédait la préparation consécratrice, on peut penser

1. Cardim, *Trat.*, p. 162-163.
2. Léry, *Histoire*, p. 44-45.
3. Comparer la cérémonie décrite par Cardim avec les textes mythiques fournis par Thevet sur la destruction de *Maire-Monan* par les Tupinamba (cf. *Ms. in.*, fol. 43-43v.).
4. Cardim, *Trat.*, p. 162.

qu'elle faisait partie des rites de ségrégation et qu'elle avait pour but de régler formellement les relations des Tupinamba avec la victime comme des relations d'hostilité, d'ennemi à ennemi. Thevet, qui nous donne des informations sur cette cérémonie, affirme que les prisonniers avaient liberté de courir où ils voulaient et que les gardes chargés de tenir la *mussurana*, devaient courir derrière lui, pour l'accompagner. A cette occasion, ils pouvaient lancer des fruits de genipapo et d'autres projectiles, tels que tronçons de racines et tessons («fondes» ?) à leurs bourreaux ; il leur était permis d'utiliser l'arc avec des flèches émoussées. Leurs femmes se chargeaient de les approvisionner de projectiles et de flèches et restaient toujours à leurs côtés pour ce faire [1].

Il semble que la fonction de ces mêmes comportements ait été différente dans les deux autres modes d'actualisation sociale d'attitudes agressives et vindicatives. Elles faisaient partie de cérémonies observées après la consécration de la victime et correspondaient évidemment à la préoccupation de donner à la victime une occasion de se venger de ses bourreaux [2]. Cette préoccupation, autant qu'on puisse l'interpréter correctement, venait du désir d'apaiser la colère de l'esprit de la victime. D'après Thevet, au cours de la « danse de la biche » (qui avait lieu au crépuscule, la veille de l'exécution), l'on observait une de ces manifestations de vengeance. Les prisonniers interrompaient violemment cette danse rituelle en poursuivant les assistants avec les projectiles dont ils étaient pourvus [3]. Les autres sources mentionnent à peine la cérémonie de vengeance pratiquée le jour du massacre rituel, avant l'exhibition cérémonielle de l'*ibirapema* et la présentation rituelle du sacrifiant.

« Cependant, les Indiens *caouinnent* et boivent par excez tant qu'ils s'enivrent, puis ils sautent, ils dansent, ils chantent et font durer ce jeu tragique l'espace de deux ou trois jours. En fin desquels ils conduisent le prisonnier (tousjours lié de la susdite corde par le milieu du ventre) en la place où il doit estre massacré. Estant là ils mettent proche de luy grande quantité de fruicts non plus gros que des pommes, mais fort durs, et s'assemblans tous à l'entour d'iceluy, ils luy disent *Eiépouich*, venge ta mort, ou selon la vraye signification du mot, prens le pource. A l'instant le prisonnier ayant les mains libres ramasse ces fruicts et tout ce qu'il peut trouver, puis il les jette de roideur et de force contre les assistans, frappant tous ceux qu'il peut rencontrer et qui se trouvent au devant, si bien que souvent il y en a plusieurs de blessez ; ceux qui tiennent les bouts de la corde avec laquelle il est lié, ont des rondaces pour se couvrir et parer de coups [4]. » Selon Léry, les deux gardes chargés d'immobiliser la vic-

1. Cf. Thevet, *Ms. in.*, fol. 56v.

2. Comme on l'a déjà indiqué, les captifs (du moins ceux du groupe tupi), regardaient les actes d'agressivité auxquels ils se livraient à ce moment, en qualité de victime, comme une manière de se venger de leurs bourreaux.

3. Cf. Thevet, *Ms. in.*, fol. 57.

4. Abbeville, *Hist.*, fol. 291v.-292. D'après Rodolfo Garcia (note 6, de la traduction portugaise de l'ouvrage de Claude d'Abbeville) : « le verbe *jepyca*, venger ; *e-jepyca*, impératif, venge-toi ! » Sur cette cérémonie, voir encore : Léry, *Hist.*, p. 45 ; Staden, p. 180 ; Gandavo, *Hist.*, p. 133 ; Cardim, p. 165.

time au moyen de la *mussurana*, sont ceux qui lui disent : « Venge-toi avant que mourir [1]. »

Entre les autres rites et ceux de l'exécution il y avait une petite pause [2]. Le jour de l'exécution, avant le massacre de la victime, se déroulaient diverses cérémonies qui avaient pour objet sa personne [3]. Comme première cérémonie on la ligotait cérémoniellement pour le massacre. Dès le lever du jour, la victime était conduite au lieu du massacre, la *mussurana* enroulée sur de « petits arbres ». La *mussurana* était alors déroulée et étendue de tout son long, et l'on en nouait les bouts (qui jusque-là étaient attachés au cou de la victime) autour de sa taille. Les deux extrémités de la *mussurana* étaient confiées à deux guerriers, selon les uns, plus de deux, selon les autres. Les bras et les mains de la victime restaient libres pour qu'elle pût se venger en lançant des projectiles contre les assistants. Les hommes chargés de tenir la *mussurana* se protégeaient « avec des boucliers en cuir de *tapirussú* ». La victime restait dans cette position jusqu'à ce que ses projectiles fussent épuisés et sa « revanche » prise [4]. Selon Léry, avant d'être immobilisée par la ceinture, elle était exhibée rituellement aux assistants [5]. D'après Cardim, l'adieu rituel de l'esclave à son épouse précédait la cérémonie de la *mussurana* ; Thevet, cependant, rapporte que la séparation prenait place après le passage rituel de la *mussurana* [6].

Puis la victime faisait son propre éloge : « Noz amis les Margageaz sont gens de bien, fortz et puissants en guerre : ils ont prins et mangé plusieurs de voz parents noz ennemis, et de ceux qui me tiennent pour me faire mourir : mais ils vengeront bien tost ma mort, et vous mangeront quand il leur plaira, et voz enfans aussi : quant à moy j'ay tué et mangé plusieurs amis de ce malin Aignan, qui me tient prisonnier. Je suis fort, je suis puissant : c'est moy qui ay mis en route plusieurs fois vous autres coüards, qui n'entendez rien à faire guerre, et plusieurs autres parolles disent-ils, qui monstre le peu de compte qu'ils ont de la mort, et que la crainte d'icelle ne peut en rien esbranler leur plus que brutale asseurance [7]. » Outre le dialogue avec le sacrifiant, la victime entre-

1. Léry, *Hist.*, p. 45.

2. « La beuverie terminée, ils se délassent un jour encore et construisent pour le prisonnier une petite cabane sur le lieu où il doit mourir. Il y passe la nuit, sous bonne garde » (Staden, *Duas V.*, p. 180).

3. Les autres cérémonies qui avaient pour objet le sacrifiant et l'*ibirapema* ou *tacape*, ne seront pas examinées ici.

4. Cf. Thevet, *Ms. in* (fol. 57v) et *Cosmogr.* (fol. 945) ; Léry, *Hist.*, p. 45 ; Cardim, *Trat.*, p. 165 ; Gandavo, *Tratado*, p. 51 ; Knivet, ed. Brasil., p. 84. Au sujet des bouts de la *mussurana*, Gabriel Soares fournit une information différente, assurant qu'ils restaient noués à deux pieux plantés en terre (*Trat.*, p. 398).

5. « ...et par le milieu du corps le lians avec des cordes de cotton... sans qu'il face aucune résistance, combien qu'on lui laisse les deux bras à delivre, il sera ainsi quelque peu de temps pourmené en trophee parmi le village » (Léry, *Hist.*, p. 44).

6. Cf. Cardim, *Trat.*, p. 165 ; et Thevet, *Ms. in.*, fol. 57v.

7. Thevet, *Cosmogr.*, fol. 945. Cette attestation est confirmée par Gabriel Soares (*Trat.*, p. 398).

tenait, avant le massacre, des dialogues rituels avec d'autres personnages. Gabriel Soares relate la partie de cette cérémonie qui touchait à la participation verbale des femmes : « ...où les vieilles lui disent de se rassasier de la vue du soleil, car sa fin s'approche ; à quoi le captif répond avec grand courage que, puisqu'il est sûr d'avoir vengeance de sa mort, il accepte de mourir bravement [1]. » Knivet et Abbeville rapportent, de leur côté, que le dialogue avait lieu avec un des vieillards du groupe : « ...ils s'emparèrent d'un des Portugais et, lui attachant une nouvelle corde à la ceinture, se rendirent en une place où trois sauvages tinrent cette corde d'un côté et trois de l'autre, le Portugais restant au milieu. Vint alors un ancien qui lui ordonna : « Pense à toutes les choses que tu aimes, lui déclarant qu'il devait leur dire adieu, car il ne les verrait plus jamais [2]. » Abbeville indique un fait très important : l'ancien qui se chargeait de ce dialogue se présentait devant la victime avec le *tacape* ou *ibirapema* consacré [3].

Le dialogue engagé avec le sacrifiant avait la même teneur : tous ces discours mettaient en évidence, dans l'ensemble et avec cohérence, le fait que la victime restait identifiée jusqu'à la fin au groupe auquel elle appartenait et que le massacre était interprété, sous cet angle, comme un juste châtiment infligé aux ennemis à travers sa personne. Thevet rapporte, ce qui est confirmé unanimement, que le dialogue rituel entre la victime et le sacrifiant avait lieu peu après l'offrande cérémonielle du *tacape* à ce dernier : « ...Cela fait lon presente l'espée à l'un des principaux, lequel la baille à celuy, qui est deputé pour faire l'execution. Apres qu'il l'a receuë, il s'en vient au prisonnier, luy monstrant l'espée, et faignant de le vouloir frapper, en disant, Le temps est venu qu'il faut que tu meures, à fin que soyons vengés de noz amis tués par toy et tes amis. Là-dessus le prisonnier asseuré comme un rocher, luy fait response qu'il ne se donnoit peine de sa mort, estant bien asseuré que ses amis auroient vengeance de sa mort quoy qu'il tardast [4]. » On sait que les sources confirmant cette description sont diverses [5] ; en voici quelques exemples seulement : « ... et l'un d'entre eux se présente, fort bien ajusté, et lui fait un discours sur ses ancêtres ; lorsqu'il a terminé, celui qui doit mourir répond, disant que c'est d'un vaillant de ne point craindre la mort, et que lui aussi a tué beaucoup des siens et qu'il lui reste des parents qui le vengeront, et autres choses sem-

1. Gabriel Soares, *Trat.*, p. 398. En effet, les femmes participaient à ces rites ; Staden (qui ne mentionne pas le dialogue ci-dessus) rapporte cependant qu'elles couraient autour de la victime « lui montrant, avec des menaces, comment elles allaient le manger » (*Duas V.*, p. 180).

2. Knivet, ed. Brasil., p. 84. Le texte d'Abbeville, plus complet, a déjà été cité in extenso dans notre travail.

3. Cf. Abbeville, *Hist.*, fol. 293v.

4. Thevet, *Ms. in.*, fol. 57v.-58.

5. Voir, en particulier : Cardim, *Trat.* ; Léry, *Hist.* ; Gandavo, *Hist.* ; Staden, *Duas V.* ; Abbeville, *Hist.* ; Thevet, *Ms. in.* et *Cosmogr.* ; et Gabriel Soares, *Trat.*

blables » ; « ...et, dans cet appareil, il entre [l'exécuteur] sur le lieu de l'exécution, où se trouve celui qui est voué au supplice et qui l'attend avec grand courage, une massue de bois en main ; l'exécuteur arrive devant lui et lui dit qu'il se défende, car il vient pour le tuer, à quoi le prisonnier répond par mille bravades... » ; « ...il vient [l'exécuteur] vers le patient en lui disant beaucoup de choses et en menaçant sa descendance qui fera de même à ses parents... » ; « A ce moment, s'approche un garçon, robuste, les mains et le visage teints de rouge, disant à la victime : « Me vois-tu ? Je suis celui qui a tué beaucoup des tiens et te tuera [1]. »

Le massacre se déroulait comme une lutte. Les rapports de la victime et du sacrifiant étaient des rapports agonistiques, ce qui témoigne du caractère compulsif ou involontaire du sacrifice humain dans la société tupinamba [2]. C'est Cardim qui fournit la description la plus ample du combat, naturellement inégal, engagé entre le sacrifiant et la victime : « ...et l'un se prépare à esquiver le coup, ce qui est tout l'honneur de sa mort. Et ils sont à cela si habiles que, nombre de fois, il se passe une pleine journée avant qu'on parvienne à les tuer ; en effet, lorsque la massue fend l'air, ou bien ils l'évitent de la tête, ou bien ils l'esquivent ; et ils sont si redoutables que si ceux qui tiennent les bouts de la corde les resserrent (comme ils le font quand l'exécuteur est faible) ils résistent si roidement qu'ils les tirent à eux et les font relâcher, tout en gardant un œil sur eux et un autre sur la massue, sans jamais rester en repos ; l'exécuteur ne peut les leurrer en les menaçant sans frapper, sous peine de se faire huer, et ils prévoient le coup, de façon que, pour bas qu'il arrive, en un instant ils se baissent et rasent terre que c'en est extraordinaire ; et ce n'en est pas moins [extraordinaire] de saisir la massue en parant avec le bras, avec tant d'adresse que, sans avoir l'air de rien, ils l'attrapent par en dessous et la placent sous l'aisselle en se portant sur l'exécuteur, qu'ils dépêcheraient si on ne venait alors à son secours... [3]. » Cette description est partiellement confirmée par d'autres sources : « Ces paroles dites, ainsi que d'autres semblables qu'ils ont l'habitude de prononcer en ces circonstances, l'exécuteur marche vers lui, la massue haute, en posture d'exécution, et il le menace avec elle à plusieurs reprises en feignant de le frapper. Le misérable patient, qui voit, au-dessus de lui, la massue fatale dans les mains violentes et impitoyables

1. Voir respectivement : Nóbrega, *Cartas*, p. 100 ; Gabriel Soares, p. 399 ; Gandavo, *Tratado*, p. 51-52 ; Knivet, ed. Brasil., p. 124-125. Voir aussi Barleu, *História*, p. 23-24 ; Brandão, *Dialóg.*, p. 288.

2. Selon la notion de sacrifice adoptée par certains auteurs, cela exclurait le type de massacre humain pratiqué par les Tupinamba de la catégorie du « sacrifice proprement dit ». Sur cette notion du sacrifice, voir P. H. Buck, *Anthropology*, p. 24-26. Il est évident que, dans notre travail, le concept de sacrifice est pris dans une acception plus ample et plus précise. Le fait que la victime se prête volontairement ou non à l'immolation ne constitue pas un caractère essentiel de cette institution.

3. Cardim, *Trat.*, p. 166-167 ; cf. aussi Thevet, *Ms. in.*, fol. 58.

d'un ennemi capital et dont les yeux et les sens sont prompts à se servir d'elle, en vain se défend quand il le peut. Et allant ainsi, dans ces entreprises, il arrive parfois que l'on en vienne au corps à corps, et que le patient mette à mal l'exécuteur avec sa propre massue. Mais cela est rare car les assistants accourent en hâte et le délivrent de ses mains [1]. » « Et aussi tost ce sanglant meurtrier commence à saulter et faire des bravaches et plusieurs moulinets avec cette espée de bois tout autour du pauvre miserable, lequel bien qu'il soit captif s'efforce neanmoins d'attraper ladite espée et de l'arracher à celuy qui la tient s'il pouvoit : mais comme il pense s'avancer pour la prendre, ceux qui tiennent le bout de la corde, avec laquelle il est lié par le milieu du corps, le tirent vers eux... [2]. » « Et s'il arrive que le prisonnier, au moment de recevoir le coup, soit assez adroit et réunisse assez de forces pour, de ses bras (qui restent libres), arracher la massue à l'exécuteur, il échappe à la mort, car pour ce haut fait ils le libèrent [3]. » Gabriel Soares donne une information, reprise et répétée par Salvador, selon laquelle la victime disposait pour se défendre d'une « épée de bois » [4] : « mais celui qui est libre [l'exécuteur] l'attaque avec sa massue tenue des deux mains ; le prisonnier peut l'éviter de quelque côté, mais ceux qui ont soin des cordes le tirent de façon à lui faire attendre le coup, et il arrive souvent que le prisonnier, avant de mourir, fonde sur l'exécuteur avec sa massue et le mette à mal, bien qu'ils ne le laissent pas arriver jusqu'à lui, avec les cordes ; quelque effort que fasse le malheureux, ce ne lui est d'aucune utilité ; car tout cela ne fait que lui prolonger la vie de quelques instants, pour finir par tomber aux mains de son ennemi qui lui fend la tête de sa massue [5]. »

Ces descriptions suggèrent que les rapports du sacrifiant et de la victime, à l'heure de l'exécution, étaient également conformes au désir indiqué plus haut, d'octroyer des occasions de « vengeance » à l'ennemi qui devait être immolé. Ces rapports affectaient un caractère magico-religieux, car ils avaient apparemment pour objet d'apaiser l'esprit de la victime. Celui-ci pouvait se

1. Gandavo, *Hist.*, p. 134 ; voir aussi son *Tratado*, p. 51 (« ...on lui laisse les mains libres pour s'amuser à le voir se défendre ainsi »).

2. Abbeville, *Hist.*, fol. 293r.

3. Brandão, *Dialóg.*, p. 289. Il est évident que, comme l'indique Gabriel Soares, la victime ne pouvait guère prolonger la lutte ; les informations dont nous disposons ne permettent pas d'interpréter, dans le texte de Brandão, le résultat du combat comme une suspension définitive du massacre.

4. Gabriel Soares, *Trat.*, p. 397-398 ; Salvador, *Hist.*, p. 67. Si je ne me trompe, cette information se retrouve dans d'autres sources portugaises d'importance secondaire.

5. Gabriel Soares, *Trat.*, p. 399 ; voir aussi Salvador, *Hist.*, p. 68. Métraux interprète l'octroi d'une *macana* à la victime comme une « bravade » (cf. *Religion*, p. 153). Il est cependant impossible, actuellement, de donner le sens exact de ce comportement pour les Tupinamba. L'on peut supposer que l'hypothèse que nous avons suggérée plus haut, selon laquelle ce comportement se rattachait au caractère magico-religieux des relations agonistiques du sacrifiant avec la victime, respecterait davantage le caractère d'institution du sacrifice dans la société tupinamba.

retourner contre ses bourreaux, péril que l'on conjurait et que l'on éloignait au moyen de cérémonies qui assuraient l'état de participation avec le surnaturel et de respect pour la victime. Métraux emploie, en passant, le terme de « jeu » pour désigner la situation de lutte du sacrifiant vis-à-vis de la victime [1]. De fait, le terme s'applique à juste raison à la situation. Le sacrifice avait quelque chose d'inexorable qui donnait une dignité à la victime et la réintégrait, comme on l'a vu, dans le courant de l'*existence*; si les « règles du jeu » étaient fidèlement observées, c'est-à-dire si les cérémonies étaient accomplies sans lacune, la dignité de la victime ne souffrait aucune perturbation qui pût déchaîner après la « mort » sa colère à l'égard de ses bourreaux et spécialement du sacrifiant et de ses acolytes immédiats. Sous cet angle, les rapports agonistiques avec le sacrifiant faisaient partie des « règles du jeu » et s'intégraient aux rites de vengeance symbolique de la victime.

Le massacre de la victime avait lieu aussitôt que le sacrifiant trouvait occasion d'asséner le coup fatal. « ...Celuy qui est là tout prest pour faire ce massacre, levant lors sa massue de bois avec les deux mains, donne du rondeau qui est au bout de si grande force sur la teste du pauvre prisonnier, que tout ainsi que les bouchers assomment les bœufs par deçà, j'en ay veu qui du premier coup tomboyent tout roide mort, sans remuer puis apres ne bras ne jambe. Vray est qu'estans estendus par terre à cause des nerfs et du sang qui se retirent, on les voit un peu formiller et trembler : mais quoy qu'il en soit ceux qui font l'execution frappent ordinairement si droit sur le test de la teste, voire sçavent si bien choisir derriere l'oreille que (sans qu'il en sorte gueres de sang) pour leur oster la vie ils n'y retournent pas deux fois [2]. » Le coup était porté sur la nuque, par derrière ; les sources indiquent que de nouveaux coups pouvaient être assénés avant et après la chute du corps de la victime sur le sol [3]. Anchieta écrit que, grâce à ce mode de massacre, ils ne tourmentaient point leur victime ; « ils se contentent de leur casser la tête comme du bois, ce qui est une mort très facile » [4]. Si la victime ne mourait pas au premier choc, elle restait du moins sans connaissance. D'autre part, Cardim signale que les Tupinamba cherchaient à éviter la perte de sang : « ...et tout le jour et la nuit, il est comblé de fêtes plutôt que de nourriture, car ils ne lui donnent d'autre pitance qu'un fruit qui a goût de noix, pour que, le jour suivant, il n'ait pas trop de sang [5]. »

1. Cf. *loc. cit.* Sur le rôle de l'élément « jeu » dans la guerre chez les sociétés primitives, voir aussi J. Huizinga, *Homo Ludens*, ch. V.

2. Léry, *Hist.*, p. 47.

3. Cf. Thevet, *Ms. in.* (fol. 58 et 60v.), *Cosmogr.* (fol. 945v.) et *Singularitez* (p. 201) ; Knivet, ed. Brasil, p. 84 ; Brandão, *Dialóg.*, p. 288-289 ; Abbeville, *Hist.*, fol. 293v. ; Cardim, *Trat.*, p. 167 ; Gabriel Soares, *Trat.*, p. 399 ; Gandavo, *Hist.*, p. 134 ; Montaigne, *Essais*, p. 185-187 ; Pero Correia, *Cartas*, p. 99 ; Salvador, *Hist.*, p. 68 ; Staden, *Duas V.*, p. 182.

4. Anchieta, *Cartas*, p. 329.

5. Cardim, *Trat.*, p. 165. L'informateur relate ici les pratiques observées la veille de l'exécution.

Les rapports avec la victime ne se terminaient pas, comme on pourrait le supposer, avec le massacre. Au contraire, ils se compliquaient ultérieurement et nécessitaient l'observance d'autres rites qui avaient un double objectif : 1) consommer la « destruction » de la victime ; 2) éviter que son « esprit » ne devienne nuisible au sacrifiant et à la collectivité. Le premier objectif était atteint au moyen de l'anthropophagie rituelle ; le second aussi, en partie du moins, mais, plus spécialement, par l'intermédiaire des rites de purification du sacrifiant ou rites de changement de nom.

Il convient d'entendre, cependant, ce que signifie « destruction » dans ce contexte animique. Pour user de concepts appropriés à notre mentalité — ceux de personne, d'âme, de corps — ce qui pourrait être représenté comme étant la « personne » de la victime n'était pas proprement détruit par le sacrifice. Elle continuait à exister comme une réalité animico-religieuse et sociale après le massacre, soit dans la mémoire collective du groupe auquel elle appartenait, soit dans la société surnaturelle des ancêtres mythiques et parents « morts », si la victime avait été suffisamment intégrée dans le monde du sacré [1]. C'est pourquoi les Tupi, à l'instar d'autres « peuples primitifs », croyaient que chaque « personne » avait plus d'une âme. Combien exactement, on ne sait. Evreux affirme ce qui suit : « Ils croient à l'immortalité de l'âme, laquelle tandis qu'elle informe le corps, ils appellent *An*, et aussi tost qu'elle a laissé le corps pour s'en aller en son lieu destiné, ils la nomment *Angoüere* [2]. » Cette information, interprétée du point de vue culturel, donne à connaître deux espèces d'âmes (bien que l'on puisse supposer que chaque « personne » comptât un plus grand nombre d'âmes). Or ce qui était « détruit » par le sacrifice et l'anthropophagie était le « corps » et l'« âme » correspondante qui résidait en lui. L'autre « âme » (ou les autres) continuait à exister. Bien que les chroniqueurs ne mentionnent pas ce fait, il est confirmé — soit par les rites d'anthropophagie (partiellement) et de purification du sacrifiant ; soit par le propre impératif à caractère magico-religieux de « vengeance » ultérieure de la victime par ses parents et amis.

Cette réalité animique qui se dressait derrière le sacrifice constituait une source de périls pour le sacrifiant et pour la collectivité. C'était d'elle que le groupe cherchait à se défendre en consommant le « corps » de la victime. C'est pour cette raison que le sacrifiant observait diverses précautions et se soumettait à de pénibles cérémonies. En résumé, tant que l'ombre de la victime planait sur la communauté de ses bourreaux, ni le sacrifiant ni le

1. Cette explication ne vaut que pour les Tupinamba et les tribus appartenant au groupe culturel tupi.

2. Évreux, *Voyage*, p. 283. Ce texte a déjà été utilisé dans une autre partie de la présente monographie. Plinio Ayrosa explique que « *Angoüere* est évidemment *Anguera* », c'est-à-dire « ombre ancienne, figure ancienne ». Egon Schaden traduit de même *anguera* comme « ce qui fut une âme ». L'existence de deux termes désignant l' « âme » indique que les Tupinamba croyaient vraisemblablement à la pluralité de l'âme humaine.

groupe auquel il appartenait n'étaient en sécurité. Une vie normale ne pouvait reprendre que si toute menace de lutte était complètement conjurée.

C'est ainsi que l'état de lutte se prolongeait par les rites d'anthropophagie et de changement de nom ou de purification, dans le même climat magico-religieux où se déroulait la capture de l'ennemi, son incorporation à la communauté et son exécution. En prenant pour point de repère le sacrifice de l'once, il est possible de mettre en évidence les sentiments des Tupinamba à l'égard de l'« âme » de la victime qui n'était pas détruite à la suite du massacre. Comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, le sacrifice de l'once avait lieu sous une forme rituelle, de la même façon que celui des êtres humains, et conférait au sacrifiant les mêmes prérogatives magico-religieuses [1]. Cependant Thevet décrit une cérémonie spécialement destinée à apaiser la colère de l'animal et à éviter des représailles de la part de son « âme » : « ...et l'arbre estant couppé est la proye portee au millieu du village, laquelle les femmes accoustrent de pennasserie de toutes couleurs : (tout ainsi qu'ils font un prisonnier lors qu'il doit estre mangé) luy mettant des brasselets aux bras, et tenans la beste assise la pleurent, disans en leur langage. Je te prie ne te vueille pas venger sur noz petits enfans de ce que tu as esté ainsi prins et tué par ton ignorance, car ce n'a pas été nous qui t'avons ainsi trompé, mais bien toy-mesmes. Noz hommes n'avoient tendu ce lacs que pour prendre des bestes bonnes à manger qui ne pensoient te trouver ainsi arresté : mais craignans (peult-estre) que ton âme ne donne conseil aux autres tes semblables de venger ta mort sur noz enfans, helas ! [2] »

Les informations dont nous disposons suggèrent que le sacrifiant — et naturellement les personnes qui, comme lui, avaient eu quelque relation avec la victime, comme ses acolytes, qui avaient participé à la capture symbolique et aux rites ultérieurs — s'exposaient de manière immédiate aux représailles de l' « âme » de l'ennemi massacré. La préparation rituelle du sacrifiant avait pour fin, en conséquence, de le mettre en position d'affronter la victime sur le plan magico-religieux. Une des sources, du moins, donne la raison pour laquelle il se teignait de « blanc » : « pour que l'âme du Tapuia n'entre pas en lui [3]. » Cette raison d'ordre surnaturel amenait donc le sacrifice à se subordonner à une organisation rituelle compliquée, indépendamment de la nature de la victime. Les références précédentes montrent que l'on se comportait, dans le massacre de l'once, de la même manière qu'à l'égard d'un être humain ;

1. Ces informations sont données par CARDIM (*Trat.*, p. 34). Cependant c'est Thevet qui fournit les données les plus complètes sur cet aspect du système magico-religieux tribal.

2. THEVET, *Ms. in* (fol. 88v.) et *Cosmogr.* (fol. 937r.). Il est évident que, comme en témoignent les descriptions citées ici, les cérémonies destinées à apaiser la colère d'une victime humaine, se déroulaient sous une autre forme et possédaient une autre nature.

3. Cf. texte de l'auteur anonyme de l'ouvrage *De algumas coisas mais notaveis do Brasil*, p. 388.

et Cardim explique que l'âge ne changeait rien à l'observance des cérémonies prescrites : « ...car ils mettent à cet acte tant de superstition que, pour tuer un enfant de cinq ans, ils font autant d'apparat que pour tuer quelque géant... [1]. » Il semble, outre cela, que les rites observés après le massacre dépendaient étroitement des chances du sacrifiant de se conserver en vie, qui étaient déterminées par le dénouement de ses relations agonistiques avec la victime. « Si celui que l'on tue tombe sur le dos dans sa chute et non face contre terre, ils tiennent cela pour grand présage et pronostiquent que l'exécuteur devra mourir, et, même s'il tombe face contre terre ils font nombre de cérémonies : s'ils ne les observaient pas, ils croient que l'exécuteur ne pourrait vivre, et beaucoup d'entre elles sont si pénibles que si quelqu'un souffrait telle passion pour l'amour de Dieu, il ne gagnerait pas peu. [2]. »

Les données relatives au repas collectif ne présentent pas la même cohérence que celles qui concernent les rites de l'exécution. Bien que les sources aient accordé une large attention à ce thème de la culture tupinamba, elles ne sont point parvenues à comprendre les actions qui se déroulaient alors, du point de vue de sa réglementation rituelle et de ses relations magico-religieuses et mythiques. Je devrai donc, en conformité avec le point de vue interprétatif ici adopté, restreindre l'analyse à quelques aspects des cérémonies consécutives au massacre rituel de la victime et qui avaient pour objet l'utilisation de son corps à des fins également rituelles [3]. Grosso modo, ces aspects ont trait : *a*) à l'emploi et à la consommation de la chair de la victime ; *b*) à sa distribution rituelle ; *c*) aux connexions socio-culturelles des actions cannibalistes, qui jettent quelque lumière sur le sens subjectif que celles-ci affectaient chez les Tupinamba.

Quant au premier aspect, il me semble que la reproduction de quelques descriptions pourra donner une idée de la manière dont les Tupinamba procédaient en cette phase des rituels de « destruction » de la victime. « Le malheureux mort, ils l'amènent à un bûcher préparé pour cette fin, et en arrivant auprès, ils lui raclent avec la main une pellicule un peu plus grosse que celle d'un oignon, jusqu'à ce que tout reste plus propre et blanc qu'un cochon de lait pelé ; et alors on le remet au boucher ou écorcheur qui fait un trou sous l'estomac, à leur mode, par où les enfants tout d'abord mettent la main et tirent les entrailles, jusqu'à ce que l'écorcheur coupe où il veut ; et ce qui lui reste en main est la part de chacun, et le reste se répartit parmi la communauté, sauf quelques parties principales que l'on donne, en signe de grand honneur, aux hôtes les plus honorés, et qu'ils emportent très grillées, de façon qu'elles ne se corrompent pas, et, par la suite, dans leurs terres, ils en font fêtes et beuveries sur nouveaux frais [4]. » « Ce vaillant escrimeur donc ayant

1. Cardim, *Trat.*, p. 167.
2. Idem.
3. Dans un prochain travail, actuellement en élaboration, il sera procédé à une analyse plus exhaustive du sacrifice humain dans la société tupinamba.
4. Cardim, *Trat.*, p. 167-168.

sauté et fait quelques tours de son espée pour estonner son homme luy donne un coup ou deux derriere l'oreille et luy casse la teste, faisant tomber la cervelle par terre. Alors les femmes s'approchent et jettent le corps mort dedans le feu qui est là tout préparé, à ce qu'il n'y reste aucun poil. Puis l'ayant retiré elles le lavent avec l'eau chaude. Et estant tout blanc et fort net elles luy fendent le ventre et tirent les entrailles dehors. Puis ayant mis le corps par pièces, elles le font rostir et *boucanner*. Et pour ce faire, elles ont une espece de gril de bois, qu'ils appellent *Boucan*, lequel est faict de quatre fourches, grosses comme la jambe, fichées en terre en quarré ou en long, sur lesquelles ils posent deux perches, mettant plusieurs bastons par le travers asez proches les uns des autres. Ledit *Boucan* est eslevé de la terre environ de trois pieds et est large et long selon le nombre des hommes qu'ils ont à *boucanner*, lequel est quelquefois merveilleusement grand et presque incroyable. Ils font un feu soubs cette espece de gril, sur lequel ils mettent toutes les pieces de ce pauvre corps demembré, et la teste et le corps et les bras et les cuisses sans oublier ny les jambes, ny les mains, ny les pieds, ny mesme les entrailles ou bien une partie d'icelles, laissant quelquefois le reste pour bouillir. En fin ils n'en perdent rien qui soit : car estant mesme fort soigneux de manier et retourner souvent tout ce qui est sur le *Boucan*, ils ne manquent de recueiller et manger toute la gresse qui en distille, jusques à licher ce qui tombe au long des battons du *Boucan* [1]. » « Alors, avec une dent de capivara, les sauvages rasèrent toute la peau du mort et, le prenant par la tête et par les pieds, l'exposèrent à la flamme ; puis, le frottant avec les mains, ils le dépouillèrent totalement de sa peau, mettant la chair à vif. Et ils continuèrent en coupant la tête qu'ils donnèrent à l'exécuteur ; les entrailles, ils les offrirent aux femmes. Cela fait, ils le découpèrent joint par joint ; d'abord les mains, puis les coudes, et ainsi tout le long du corps, envoyant à chaque maison un morceau, parmi les danses. Les femmes firent grande provision de vin ; le jour suivant, ils firent bouillir chaque part dans un grand vase plein d'eau afin que toutes leurs femmes et enfants puissent participer au potage. Durant trois jours, ils ne s'occupèrent d'autre chose que de danser et boire nuit et jour [2]. » Le même informateur explique, plus loin, certains détails de cette description : « Après le meurtre, ils prennent une dent de capivara qu'ils placent dans un fragment de bois, et dépouillent ainsi le corps entier de la victime, lui enlevant la couche supérieure de la peau. En passant le mort à la flamme, toute cette peau se dépouille et la chair reste, très propre et blanche. Ils la rôtissent alors, ou la cuisent, et la consomment, croyant que la chair humaine les rend forts ou vaillants [3]. » Ces descriptions sont largement confirmées ou complétées par les autres sources [4].

1. Abbeville, *Hist.*, fol. 293 v.-294r. et v.

2. Knivet, ed. Bras., p. 84.

3. Idem, p. 125 ; cette seconde description se rapporte aux Potiguar, Indiens du groupe tupi.

4. Voir, en particulier : Staden, *Duas V.*, p. 121, 134, 138, 154 et 182-184 ; Thevet, *Ms. in* (fol. 58 et 60v.-61), *Cosmogr.* (fol. 946 v.), *Singularitez* (p. 202-203) ;

Il conviendrait, cependant, d'éclairer certains aspects des cérémonies qui se déroulaient alors. Ainsi, les auteurs des descriptions transcrites ne mentionnent pas qu'une vieille avait charge de recueillir le sang et la cervelle de la victime dans « une grande courge », aussitôt qu'elle était tombée à terre [1] ; selon Thevet, la vieille qui était chargée de cette tâche nettoyait le sang et le buvait « tout cru ». Ils n'indiquent point non plus l'empalement de la victime après le massacre et le nettoyage du corps fait avec un « tison » ou un « bâton » par une femme, dans l'intention d'empêcher l'évacuation de quelque substance [2]. Quant à la personne qui devait débiter le corps, elle était, en fait, de sexe masculin et devait être un « vieillard » [3]. Quant à l'opération décrite par Cardim, selon lequel les enfants plongeaient leurs mains dans l'abdomen de la victime et en tiraient les intestins, on sait qu'il s'agit d'un rite destiné à communiquer aux créatures en bas âge certaines vertus magiques et à leur donner une occasion de « vengeance ». Sur cette cérémonie, Thevet écrit : « D'autres femmes viennent encor avec leurs enfans : et leur mettent la main dessus, et la mouillent au sang, leur disans. Tu es vangé de ton ennemy, vange toy à ce coup mon enfant. Voila l'un de ceux qui t'ont rendu orphelin de ton pere...[4]. » Relativement à l'utilisation de la graisse de la victime, Léry fournit les indications suivantes : « Or toutes les pieces du corps et mesmes les trippes, apres estre bien nettoyees sont incontinent mises sur les *Boucans*, aupres desquels, pendant que le tout cuict ainsi à leur mode, les vieilles femmes (lesquelles, comme j'ay dit, appetent merveilleusement de manger de la chair humaine), estans toutes assemblees pour recueillir la graisse qui degoutte le long des bastons de ces grandes et hautes grilles de bois, exhortans les hommes de faire en sorte qu'elles ayent tousjours de telles viandes : et en leschans leurs doigts disent *Yguatou*, c'est à dire il est bon [5]. »

Staden, Léry et Brandão relatent, de leur côté, des cérémonies qui ne sont pas enregistrées par les autres auteurs. Le premier affirme que quatre femmes présentaient rituellement, après le dépeçage, les quatre membres du prisonnier : « Après l'avoir écorché, un homme le prend et lui coupe les jambes, au-dessus des genoux, et les bras au ras du corps. Viennent alors les quatre femmes qui saisissent les quatre morceaux et courent avec eux autour des cabanes en pous-

Léry, *Hist.*, p. 48. Et encore : Gandavo, *Hist.* (p. 134-135), *Tratado* (p. 52) ; Gabriel Soares, *Trat.*, p. 399-400 ; Brandão, *Dialóg.*, p. 289-290 ; Salvador, *Hist.*, p. 68-69 ; Nóbrega, *Cartas*, p. 100 ; Évreux, *Voyage*, p. 90.

1. Cf. Gandavo, *Hist.* (p. 134) et *Tratado* (p. 52) ; Thevet, *Ms. in.*, fol. 58.

2. Cf. Thevet, *Ms. in.*, fol. 54v. et 58 ; Staden, *Duas V.*, p. 182.

3. Cf. Gabriel Soares, *Trat.*, p. 399 ; Staden, *Duas V.*, p. 183. Brandão fournit, à ce propos, une information qui contredit ces deux sources. Cardim paraît commettre ici une erreur. Les femmes ne se chargeaient en réalité que de laver le corps de la victime et de le boucaner.

4. Thevet, *Ms. in.*, fol. 61. Selon Montoya, tous, jusqu'aux enfants à la mamelle, participaient à cette cérémonie (*Conquista*, p. 109, note 2).

5. Léry, *Hist.*, p. 48-49.

sant de grandes clameurs en signe d'allégresse [1]. » Le second se réfère à une cérémonie de contemplation agressive de la chair boucanée : « Quand la chair d'un prisonnier, ou de plusieurs (car ils en tuent quelquefois deux ou trois en un jour) est ainsi cuicte, tous ceux qui ont assisté à faire le massacre, estans derechef resjouis à l'entour des *boucans* sur lesquels avec oeillades et regards furibons, ils contemplent les pieces et membres de leurs ennemis [2]. » Le troisième, enfin, indique que la préparation du *mingau* pour les femmes et enfants avait lieu rituellement : « Et les vieilles placent les tripes et les intestins dans des récipients et en chantant et dansant elles tournent autour avec, en mains, des cannes qui portent des hameçons qu'elles lancent sur les tripes, feignant à grands éclats de rire de pêcher parmi [3]. » Il est évident que l'on ne peut vérifier l'authenticité de ces informations ni rendre évidente la significationt des actions décrites. Elles ont cependant le mérite de faire connaître le degré de complexité des cérémonies observées par les Tupinamba dans cette phase du sacrifice et montrent encore que les chroniqueurs ne sont parvenus à recueillir que leurs aspects les plus accessibles à l'observation d'un étranger.

L'idée que les Tupinamba consommaient intégralement le corps de la victime apparaît explicitement, ou est insinuée, par la majorité des sources. Gandavo, par exemple, écrit catégoriquement : « Ils rôtissent et cuisent le tout, et il ne reste rien de cette chose que n'aient mangé tous ceux qui sont dans le pays [4]. » Il semble, cependant, que certaines parties du corps de la victime n'étaient pas dévorées. Comme les informations sont contradictoires il est impossible de préciser, à cet égard, quoi que ce soit avec exactitude [5], si ce n'est que la chair de la victime était prohibée au sacrifiant [6]. Les os et les dents de la victime, de leur côté, avaient une signification magique et étaient conservés par le sacrifiant [7] ; comme le note Métraux : « Les os des morts étaient conservés religieusement, le crâne fiché sur un piquet en face de la hutte du vainqueur. Avec ses dents on faisait des colliers et avec ses tibias des flûtes ou des sifflets. C'était une preuve de vaillance, entraînant une grande considération, que de porter autour du cou de longs colliers de dents humaines

1. Staden, *Duas V.*, p. 183.
2. Léry, *Hist.*, p. 50.
3. Brandão, *Dialóg.*, p. 289.
4. Gandavo, *Hist.*, p. 134 ; voir aussi son *Tratado*, p. 52.
5. Ainsi, Léry indique que l'on ne touchait pas au cerveau de la victime (*Hist.*, p. 50) alors que Staden rapporte que cette partie du corps, ainsi que la langue, etc..., étaient destinées aux enfants (*Duas V.*, p. 183-184). Thevet assure que les Tupinamba considéraient le bout des doigts comme très savoureux (*Cosmogr.*, fol. 956), mais Nóbrega écrit qu'ils ne mangeaient pas le pouce, doigt avec lequel on tirait de l'arc (*Cartas*, p. 100).
6. Cf. Gandavo, *Hist.*, p. 134-135 (« ...sauf celui qui a tué, qui n'en mange point...») ; Salvador, *Hist.*, p. 69 (« celui qui a tué n'en mange pas même un soupçon... »).
7. Voir, en particulier, Léry, *Hist.*, p. 51 ; Thevet, *Cosmogr.* (fol. 945v.) et *Singularitez* (p. 202) ; Brandão, *Dialóg.*, p. 294.

et d'avoir un grand nombre de têtes autour de sa hutte [1]. » Nombre d'illustrations de Staden, utilisées dans ce travail, suggèrent que les Tupinamba exhibaient les crânes de leurs ennemis sacrifiés rituellement.

Comment consommait-on la chair boucanée ? C'est une question qui reste sans réponse dans l'état de nos connaissances. Les auteurs qui mentionnent cet aspect du cannibalisme tupinamba le font dans des termes tels que leurs indications sont inutilisables. Abbeville, par exemple, fournit les références suivantes, dont la teneur contraste avec le propre caractère des actions cannibalistes des Tupi-Guarani : « ...ces inhumains mangent tous de cette chair humaine si avidement que rien plus : que si les hommes y sont affamez comme des loups ravissans, les femmes le sont encore d'avantage : et surtout les vieilles y sont si aspres qu'elles ne s'en peuvent quasi saouler au moins de volonté [2]. » Cependant, l'information selon laquelle on conservait quelques parties du corps pour les consommer ultérieurement revêt plus d'importance [3]. C'est ce dont témoignent diverses sources : « Quelque bras, ou jambe, ou quelque autre morceau de chair est d'ordinaire rôti sur le feu et ils le gardent quelques mois, pour, ensuite, quand ils en auront envie, faire de nouvelles fêtes et, par les mêmes cérémonies, retrouver une autre fois le goût de la vengance, comme le jour du massacre... [4] » ; « et ils gardent [les vieux et les vieilles] quelque peu de chair boucanée comme reliques, pour recommencer à festoyer si l'occasion de tuer un autre ennemi ne s'est pas présentée d'ici là [5] » ; « et ils gardent quelque [chair], bien rôtie et séchée, qu'ils nomment moquem, entourée dans des pelotons de fil de coton et placée sur des roseaux à la fumée, pour renouveler leur haine par la suite et faire d'autres fêtes » [6] : « Des ennemis qu'ils tuent, après qu'ils sont rassasiés de leurs chairs, ils en prennent un morceau qu'ils enveloppent, quand il est sec, dans un grand peloton de fil de coton, et le gardent de cette manière avec grand soin ; et quand vient le temps de faire quelque grande beuverie, pour se réjouir davantage ils sortent la chair du peloton et en font plusieurs parts, par petites fibres, qu'ils répartissent entre tous pour qu'ils la mangent : et ils ont coutume de faire cela en signe de la vengeance qu'ils ont prise et de la victoire qu'ils ont remportée [7]. » Les organes génitaux de la victime, homme ou femme, étaient utilisés de cette façon,

1. A. Métraux, *Religion*, p. 156-157.
2. Abbeville, *Hist.*, fol. 294v.
3. Il ne faut pas oublier que les parties du corps destinées à être consommés sur-le-champ étaient totalement ingérées ; Staden rapporte que les cérémonies pouvaient être prolongées et la viande réchauffée et dévorée le lendemain du premier repas collectif (*Duas V.*, p. 134). D'après les autres sources, on peut penser que les cérémonies couvraient autant de jours qu'il était nécessaire pour que la viande fût entièrement consommée.
4. Gandavo, *Hist.*, p. 135.
5. Gabriel Soares, *Trat.*, p. 400.
6. Salvador, *Hist.*, p. 68.
7. Brandão, *Dial.*, p. 293.

comme « reliques [1]. » Les convives appartenant à des groupes locaux solidaires procédaient à des cérémonies de même espèce : « Et les hôtes qui sont venus de loin pour voir cette fête emportent la part de chair du mort qui leur a été donnée, séchée au boucan, dans leurs villages où, à l'occasion de grandes beuveries de fête, selon leur manière païenne, ils boivent autour de cette chair humaine qu'ils ont emportée et qu'ils répartissent entre tous ceux du village pour la goûter et se réjouir, en vengeance de leur ennemi supplicié... [2]. »

Quant au second aspect, la distribution rituelle de la chair de la victime, ce qui a attiré le plus vivement l'attention des auteurs européens, c'est son mode de répartition entre les assistants. A en juger d'après leur témoignage, les actions cannibalistes ne se limitaient point à un secteur social déterminé, à la communauté des guerriers ou des anciens : elles étaient collectives, car des enfants et des adultes, des hommes et des femmes y prenaient part d'une manière ou de l'autre. Les enfants, les jeunes gens des deux sexes et les femmes en général participaient au repas collectif par l'ingestion du *mingau* fait des intestins et des autres organes des victimes. Les hommes adultes, c'est-à-dire les *avá* et *tujuáe* dévoraient les autres parties du corps, après boucanage [3]. Cependant, il semble que le *mingau* ait été très apprécié des Tupinamba [4] et que, si le nombre des assistants était disproportionné à la quantité de chair à consommer, ils en faisaient pour « pouvoir suffire à tous » [5]. En somme, les sources permettent de voir que chaque participant avait sa part de la victime : elle était divisée entre tous par les habitants des malocas et par les hôtes ou convives — « quel que soit le nombre des présents » [6]. Selon Staden, la distribution équitable était un « usage » des Tupinamba : la victime était répartie « en parts égales ».

Ces facteurs, sexe, âge et nombre de participants, sont, sans aucun doute, importants. D'une part, ils conditionnaient la manifestation des attitudes

1. Gabriel Soares, *Trat.*, p. 391 (« Et certains de ces barbares sont assez cruels pour couper aux vaincus, après la mort, leurs parties génitales (aux femmes comme aux hommes), et pour les donner à leurs femmes qui les gardent (après les avoir fait sécher sur le foyer), et les servent, à l'occasion de leurs fêtes, à leurs maris, comme reliques, ce qui leur dure longtemps »).

2. Gabriel Soares, *Trat.*, p. 400-401 ; voir aussi : Cardim, *Trat.*, p. 167-168 ; Staden, *Duas V.* p., 113, 138 et 184 ; Salvador, *Hist.*, p. 68 ; Gandavo, *Hist.*, p. 134 ; Vasconcellos, *Notícias*, p. 80 ; Thevet, *Ms. in.*, fol. 61.

3. Voir particulièrement : Évreux, *Voyage*, p. 82-23 ; Knivet, ed. Brasil., p. 84 ; Staden, *Duas V.*, p. 183-184 ; Thevet, *Cosmogr.* (fol. 496v.), *Ms. in* (fol. 58), *Singularitez* (p. 202-203).

4. Cf. Thevet, *Ms. in.*, fol. 61 ; dans ce passage Thevet ne spécifie pas qui devait consommer le *mingau*.

5. Salvador, *Hist.*, p. 68-69.

6. Voir, en particulier : Thevet, *Singularitez* (p. 202-203), *Cosmogr.* (fol. 946v.) ; Léry, *Hist.*, p. 50 ; Staden, *Duas V.*, p. 121 ; Gandavo, *Hist.* (p. 134) et *Tratado* (p. 52) ; Cardim, *Trat.*, p. 168 ; Gabriel Soares, *Trat.*, p. 400 ; Knivet, ed. Brasil., p. 84 ; Salvador, *Hist.*, p. 68 ; Brandão, *Dial.*, p. 289.

cannibalistes. Comme l'explique Gabriel Soares, « les jeunes hommes et les jeunes filles la goûtent seulement, et les vieux et les vieilles sont ceux qui mangent le plus de cette chair... » [1]. D'autre part, ils déterminaient évidemment la quantité de chair que chacun pouvait ingérer. Cependant, il semble que le principal facteur ait été lamentablement sous-estimé. Pour autant que l'on sache, on constate que la distribution de la chair de la victime avait lieu rituellement et était déjà préfigurée avant le sacrifice. En fait, Thevet rapporte que le prisonnier de guerre, au cours des cérémonies d'intégration à la communauté des vainqueurs, était conduit à la maloca désignée comme *Carbé* et que, là, se déroulait la cérémonie de distribution rituelle des parts de son corps. « Le prisonnier estant assis au milieu d'eux [ils] distribuent à chacun leur part, et portion de ce qu'ils doivent avoir quand il est tué, tellement qu'il ne reste membre sur luy, qui ne soit distribué, toutefois ils ne le tueront pas pourtant plus tost [2]. » Staden fut soumis à cette cérémonie dans le groupe local *Ariró*, sans avoir saisi la signification qu'elle pouvait avoir : « Là je leur servis de plastron. Le fils du chef Cunhambebe me lia les jambes en trois endroits et je dus ainsi, les pieds liés, sauter à travers la hutte. Ils riaient de cela et s'exclamaient « Voyez sauter notre nourriture ! ». Je demandais alors à mon maître qui m'avait conduit en ce lieu s'il m'avait amené pour me tuer. Il répondit que non mais qu'ils avaient coutume de traiter ainsi les esclaves étrangers. Et ils m'enlevèrent la corde des jambes. Alors ils s'approchèrent de moi et me palpèrent. L'un disait que le cuir chevelu lui appartenait, un autre que la cuisse lui revenait [3]. » Thevet rapporte que l'entretien de l'esclave, durant sa vie, était réparti entre les personnes qui se rendaient propriétaires, de cette manière, de parties déterminées de son corps : « Ceux ausquels en est adjugé quelque peu sont subjets de contribuer pour subvenir à leur nourriture. Ce qu'ils ne refusent. Car eux-mesmes souffriront plus tost la faim que leurs prisonniers ne soient bien traittés [4]. » Et, plus loin, il revient au même sujet, signalant que, après le massacre du crâne, « les partages se font selon les portions, qui ont esté accordées entre eux, avant qu'on eust deschargé la mort sur son corps [5]. »

Enfin, quant au troisième aspect, les connexions socio-culturelles des actions cannibalistes, il est possible de distinguer, à travers les explications des auteurs du XVIe siècle et du XVIIe siècle, trois mobiles du cannibalisme tupinamba. L'un d'eux serait la *vengeance* contre les ennemis. Divers chroniqueurs exposent ce point de vue et certains soutiennent que telle était la raison fournie par les Tupinamba eux-mêmes pour leur conduite. « Ce n'est pas qu'ils trouvent tant de delices à manger de ceste chair humaine et que leur appetit sensuel

1. Gabriel Soares, *Trat.*, p. 400. Quant aux hommes adultes et aux vieilles, le dire de Soares est confirmé par d'autres sources, notamment Léry (*Hist.*, p. 50-51) et Abbeville (*Hist.*, fol. 294v.).
2. Thevet, *Ms. in.* (fol. 54 et 59v.), *Cosmogr.* (fol. 944v.).
3. Staden, *Duas V.*, p. 100.
4. Thevet, *Ms. in.* (fol. 54 et 59v.), *Cosmogr.* (fol. 944v.-945).
5. Thevet, *Ms. in.* (fol. 61 et 59v.) ; *Cosmogr.* (fol. 944v.).

les porte à tels mets. Car il me souvient avoir entendu d'eux-mesmes, qu'apres l'avoir mangée ils sont quelquefois contraincts de la vomir, leur estomach n'estant pas bien capable de la digerer : mais ce qu'ils en font n'est que pour vanger la mort de leurs predecesseurs et pour assouvir la rage insatiable et plus que diabolique qu'ils ont contre leurs ennemis [1]. » « Ils font ainsi, non pour apaiser leur faim, mais par hostilité, par grande haine, et quand la guerre les dresse les uns contre les autres, ils se crient, pleins de furie : « Debe marãpa « xe remiu ram begué, que sur toi tombent tous les malheurs, tu es ma pâture ; « Nde acanga jucá aipotá curi ne, je veux aujourd'hui t'écraser la tête. Xe « anama poepica que xe aju, je suis ici pour venger sur toi la mort de mes amis. « Nde roó, xe mocaen serã ar eima riré, etc., ta chair, dès aujourd'hui, avant le « coucher du soleil, fera ma nourriture ». Ils font tout cela par grande hostilité [2]. »

La *vengeance* est aussi présentée par quelques auteurs comme mobile des actions cannibalistes des Tupinamba en fonction de déterminations spécifiques. Ainsi, pour Léry, elle se rattachait à l'intimidation des vivants : « Non pas cependant, ainsi qu'on pourroit estimer, qu'ils facent cela ayant esgard à la nourriture : car combien que tous confessent ceste chair humaine estre merveilleusement bonne et delicate, tant y a neanmoins que plus par vengeance que pour le goust (hormis ce que j'ay dit particulierement des vieilles femmes qui en sont si friandes), leur principale intention est qu'en poursuyvant et rongeant ainsi les morts jusques aux os, ils donnent par ce moyen crainte et espouvantement aux vivants. Et de fait, pour assouvir leurs courages felons, tout ce qui se peut trouver ès corps de tels prisonniers, depuis les extremités des orteils, jusques au nez, oreilles et sommet de la teste, est entierement mangé par eux... [3]. » Thevet, de son côté, trouve à la base du cannibalisme tupinamba un élément éducatif : pour que les jeunes gens fissent leur devoir à la guerre, il était nécessaire qu'ils prissent pleine conscience que leur mort serait « vengée », et qu'ils aspirassent à cette distinction vis-à-vis de leurs compagnons [4]. Enfin, un récit mythique, rapporté par Pigafetta, suggère que le principe de réciprocité dans le traitement de l' « ennemi » ou de l' « adversaire » expliquerait non seulement l'ingestion de chair humaine mais encore l'origine même et la propagation du canibalisme dans ces sociétés tribales : « Ils mangent parfois de la chair humaine, mais seulement celle de leurs ennemis. Ce n'est point par goût qu'ils la mangent, mais pour obéir à une coutume qui, selon leurs dires, com-

1. Abbeville, *Hist.*, fol. 294v. Brandão donne la même raison (*Dial.*, p. 289, 275, 293-294) : « ... ils mangent cette chair humaine avec grand plaisir plutôt pour se venger que pour assouvir leur faim. » Il en est de même pour Gabriel Soares, *Trat.*, p. 400-401 (« ...l'on ne mange point cette chair boucanée pour se nourrir mais par vengeance... ») et Pe. Navarro, *Cartas*, p. 71 (« Ils ne se mangent pas entre eux sinon par vengeance).

2. Staden, *Duas V.*, p. 176 (Ch. 26, Seconde partie : « Pourquoi ils dévorent leurs ennemis. »)

3. Léry, *Hist.*, p. 50.

4. Cf. Thevet, *Ms. in.*, fol. 62v.

mença chez eux de la manière suivante : une vieille mère n'avait qu'un fils qui fut tué par les ennemis ; quelque temps après, le meurtrier du fils fut fait prisonnier et conduit en sa présence ; pour se venger, la mère se jeta sur lui comme une bête sauvage et, à grands cris, elle lui déchira l'épaule ; le prisonnier eut la double chance de se sauver des mains de la vieille et de s'enfuir ; de retour parmi les siens auxquels il montra les marques des dents sur son épaule, il leur fit croire (peut-être le croyait-il aussi) que les ennemis avaient voulu le dévorer vivant. Comme ils n'étaient pas moins féroces que les autres, ils décidèrent de manger véritablement les ennemis qu'ils prendraient dans les combats, et les autres firent de même ; cependant, on ne les mange point sur le champ de bataille, ni vivants, mais les vainqueurs les exécutent et les répartissent entre eux ; chacun prend la part qui lui revient, la sèche au feu et, toutes les semaines, en mange un morceau. C'est ce que me conta le pilote Juan Carvajo qui avait passé quatre années au Brésil [1]. » Cette suggestion revient de diverses façons dans les explications des chroniqueurs. Elle est évidente dans le texte de Staden, transcrit plus haut, où il apparaît clairement que l'exécution comme l'ingestion de chair humaine dépendaient de l'identification d'une personne comme « ennemi » et constituaient une application du principe de réciprocité. D'autre part, de ce point de vue, la propre situation de Staden est un exemple évident : la menace de sacrifice plana sur sa tête aussi longtemps qu'on l'identifia aux « Peros », car les deux frères qui l'avaient pris prétendaient venger par son massacre la mort de leur père tué par les Portugais [2]. Les actions cannibalistes auraient été interprétées par les indigènes comme une modalité « injurieuse » de vengeance, car il leur paraissait « honteux » de les laisser sans punition ; celle-ci devenait alors irrémédiable et se concrétisait symboliquement au moyen d'actions de même nature [3].

La préservation de l'unité du groupe aurait servi de second mobile. Le cannibalisme aurait constitué, de ce point de vue, une diversion circonspecte qui aurait permis aux leaders de la tribu d'accomplir la formation et l'union de leurs guerriers au moyen de relations agonistiques préalables au massacre rituel et d'actions cannibalistes [4]. Le troisième mobile est fourni par Knivet qui signale que les Potiguar mangeaient de la chair humaine pour se rendre forts et vaillants [5]. Cette indication rencontre des confirmations indirectes : soit dans les descriptions d'aspersion ou d'onction avec du sang pratiquées sur les créatures en bas âge ; soit dans les allusions au comportement des vieilles et des vieux au cours du repas collectif. L' « avidité » de chair humaine, révélée par

1. Pigafetta, *Primer V.*, p. 60.

2. Staden, *Duas V.*, particulièrement p. 81, 94, 96 et 109.

3. Voir, en particulier, Gandavo, *Hist.* (p. 135) et *Tratado* (p. 52) ; Thevet, *Singularitez* (p. 192 et 207-208), *Cosmogr.*, (fol. 909) ; Léry, *Hist.*, p. 30.

4. Voir Évreux, *Voyage*, p. 38 : les déclarations du chef tabajara *Farine d'Estrempee* sur l'intérêt du massacre rituel et du cannibalisme comme source de solidarité sociale.

5. Voir plus haut, passage mentionné dans les notes 2 et 3, p. 160.

ces personnes, s'explique peut-être par la préoccupation de capter les énergies contenues dans certains organes de la victime [1].

Comme on le voit, des trois mobiles relevés, un seul d'entre eux (celui qu'indique Knivet) peut être considéré comme une connexion immédiate des actions cannibalistes. Les deux premiers mobiles, la notion de *vengeance* et celle de communion de « notre groupe », ne se reliaient pas exclusivement à l'anthropophagie. Toutes deux se rattachaient à l'ensemble d'actions sociales intégrées dans le sacrifice humain, considéré comme un tout. Cependant, chacune de ces trois déterminations de la notion de vengeance et la consistance des liens de solidarité du groupe, se rapportaient, de façon particulière, comme on le verra plus loin, aux actions cannibalistes

C'est dire que l'un des thèmes spécifiques de cette partie de l'analyse devrait être celui de l'appropriation des énergies accumulées dans la personne de la victime par les participants au repas collectif. Il advient cependant que les sources n'indiquent ni le caractère ni l'origine des énergies en question. Le fait qu'il existe une liaison entre les actions cannibalistes et la captation d'énergies déterminées (forces régénératrices ?) n'implique pas forcément que ces énergies soient, partiellement ou totalement, inhérentes à la victime. C'est un problème qui ne peut se résoudre que par l'étude du schème du sacrifice dans la société spécialement étudiée et par la détermination, dans ce schème, des relations entre la victime et les entités qui reçoivent le sacrifice. En conséquence, les questions soulevées par les connexions socio-culturelles des actions cannibalistes auxquelles a trait le présent travail ne seront pas approfondies ici mais dans la seconde subdivision de ce même chapitre.

De même, il est nécessaire d'aborder un autre problème, implicitement contenu dans le premier. Si l'on retient seulement l'élément positif de l'explication antérieure, peut-on dire que l'intention d'augmenter ses propres énergies s'intégrait de façon immanente aux actions cannibalistes et au destin ultérieur de la victime ? Rien d'explicite ne se rencontre à cet égard dans les sources connues. Cependant, il est possible d'établir indirectement une liaison plausible. Comme l'écrit Gandavo, « leur sentiment de l'immortalité de l'âme n'est rien de plus que la croyance qu'ils ont que leurs défunts se rendent dans une autre vie blessés, dépecés ou de quelque manière qu'ils en aient fini dans cette vie » [2]. Ce texte suggère que les actions perpétrées dans le massacre et les cérémonies préparatoires du repas collectif affectaient directement l'intégrité mais non la permanence de l'être. L'âme qui n'était pas « détruite » et qui survivait à l'exécution supportait son destin. Cependant, il est nécessaire de rappeler que les âmes de ces héros qui mouraient au combat, aux mains des enne-

1. Sur la signification de l'ingestion de chair humaine par les vieillards, voir A. MÉTRAUX, *Religion*, p. 158. Un autre témoignage est fourni indirectement par la détermination de l'époque du sacrifice. Comme l'on sait, les Tupinamba tâchaient d'exécuter le plus rapidement possible les personnes d'âge avancé, au contraire de ce qu'ils faisaient pour les captifs jeunes que l'on engraissait.

2. GANDAVO, *Hist.*, p. 117.

mis, allaient vivre dans la société surnaturelle des ancêtres [1]. Partant de ces données, il est aisé de concevoir que les actions cannibalistes des Tupinamba n'avaient pas seulement pour fin de « détruire » ou d' « annihiler » le support matériel (ou le corps) de l' « âme immortelle ». Cette interprétation, courante dans la littérature sociologique du phénomène, tend à expliquer comment on évite le retour de l'âme de la victime. En effet, les actions cannibalistes des Tupinamba, pour autant qu'on puisse en inférer du fait que l'« âme immortelle » survivait au massacre (intangibilité du principe de permanence de l'être), pénétraient dans une sphère plus obscure et plus profonde. Elles devaient, apparemment, conjurer des périls plus graves, associés à l'influence néfaste qui auréolait l' « esprit » de la victime.

Cela doit se concevoir aisément, si l'on compare les rites funéraires aux rites anthropophagiques. Le schème des relations avec le « mort » varie de telle façon d'une espèce de rite à une autre que la correspondance de position des agents vivants dans les deux constellations cérémonielles ne peut être posée qu'en termes d'une asymétrie absolue. Alors que les rites funéraires avaient pour objet d'assurer l'intégrité de l'être pour que l' « âme » du parent défunt parvienne à la société surnaturelle des ancêtres [2], les rites anthropophagiques visaient expressément au contraire : ses effets étaient de même nature que ceux des autres actions qui contribuaient à « détruire » l'intégrité de l'être (bris du crâne, dépeçage du corps, boucanage, etc...), avec la particularité évidente de consommer la « séparation » entre le « corps » (avec les énergies qu'il contenait) et l'« âme immortelle » de la victime. En somme, les actions cannibalistes appartenaient à une catégorie spéciale de manipulations qui donnaient aux agents vivants la possibilité d'appliquer à leur propre bénéfice les altérations de l'intégrité de l'être dans la personne de la victime. Ainsi, les agents intervenaient dans les relations de l' « esprit » du mort avec les âmes de ses semblables, pensant empêcher de cette façon leur communication imédiate avec elles. Le texte de Thevet relatif au sacrifice de l'once mentionne la croyance des Tupinamba en cette communication, avec les conséquences néfastes qu'elle pouvait amener pour la communauté des sacrifiants. Comme le schème du sacrifice était invariable, qu'il s'agît d'une victime « humaine » ou « animale », l'amplification des informations du chroniqueur français est parfaitement légitime.

L'on entrevoit ainsi que les actions cannibalistes possédaient en propre un contexte culturel, intégré dans l'ensemble des cérémonies sacrificielles. La relation immédiate dont dépendait le sens subjectif de ces actions ouvrait deux perspectives coexistantes de projection des sentiments et des valeurs socialisées. D'un côté, elle se polarisait individuellement, s'exprimant par des attitudes où la relation des agents et de la victime permet de placer le cannibalisme tupinamba parmi les modalités du cannibalisme magique : l'ingestion

1. Les allusions à cet aspect de l'idéologie tribale sont nombreuses ; voir tout spécialement THEVET, *Ms. in.*, fol. 67v.

2. Cf. F. FERNANDES, *A organização*, p. 161 sqq.

de chair humaine représentait un moyen de captation d'énergies. De l'autre, l'expression collective de ses actions remplissait une fonction magico-religieuse, car, par leur intermédiaire, les Tupinamba tentaient non seulement de détruire le « support organique » de l'« âme immortelle », mais encore de conjurer les périls que la colère de cette dernière pouvait déchaîner de l'au-delà [1]. Si l'on observe les cérémonies anthropophagiques sous cet angle, on vérifie le sens et les limites dans lesquels les actions cannibalistes se manifestaient par des situations sociales de vie qui étaient, de leur propre nature, des situations agonistiques (de lutte contre l'« esprit » de la victime).

Les rites de purification ou de changement de nom avaient lieu simultanément avec ceux d'anthropophagie. L'une des sources indique, de manière obscure, que ces rites auraient eu un caractère public [2] ; cela n'est confirmé par aucun des autres auteurs de l'époque qui rapportent, au contraire, que l'observance des rites était socialement circonscrite, et se limitait aux personnes qui avaient quelque espèce de relation avec la victime, déterminée par le sacrifice, comme le sacrifiant et ses acolytes. Ainsi que l'écrit Métraux, « les pratiques auxquelles s'astreignait le meurtrier après l'exécution du prisonnier, avaient pour but de le mettre à l'abri de la vengeance de l'esprit du mort [3]. » C'étaient des rites de *défense* de la personne du sacrifiant, de ses acolytes et de la collectivité prise comme un tout, dont la sécurité s'associait au destin de ses membres. Il semble que, si elle était menacée positivement, spécialement quand certaines interventions compromettaient la « vie » du sacrifiant, la collectivité se protégeait des périls inhérents à son état en l'abandonnant à son propre sort [4]. Donc les rites comportaient des cérémonies destinées à maintenir l'intégrité des agents ou à préserver leurs qualités spécifiques directement menacées par l'« esprit » de la victime. Comme les actions pratiquées durant les cérémonies préparatoires de l'exécution, le bris du crâne et le repas collectif, elles impliquaient une communion avec le sacré. Si l'« esprit » de la victime représentait son pôle négatif, l'entité surnaturelle bénéficiaire du sacrifice constituait son pôle positif — source même de toutes les garanties.

1. Cette analyse ne concerne pas l'interprétation des mécanismes magiques de protection des membres de « notre groupe » (spécialement les enfants), implicites dans le cannibalisme tupinamba. Ces mécanismes fonctionnaient, dans ce cas, grâce à la polarisation individuelle des actions cannibalistes. Sur la fonction magique protectrice du cannibalisme, cf. E. Westermack, *L'origine*, t. II, p. 543.

2. « ...Et après le massacre ceux qui sont en période d'abstinence vont se coucher pendant 8 ou 15 jours, et ils ne mangent que très peu de chose. Ensuite, ils boivent jusqu'à ce que les boissons soient épuisées ; les autres prennent les morts, les flambent comme des porcs, apprêtent cette chair et la mangent... » (Pero Correia, *Cartas*, p. 99).

3. A. Métraux, *Religion*, p. 163.

4. Voir plus haut, p. 20-21, les indications contenues dans le texte de Cardim. Ce chroniqueur rapporte que les cérémonies d'usage n'auraient pas été observées alors. Il est probable que le sacrifiant (et ses acolytes ?) devait être soumis au même genre de ségrégation que l'on imposait aux individus gravement malades.

L'une des descriptions les plus instructives à l'égard des précautions prises par le sacrifiant, et par la communauté à travers le sacrifiant [1], est fournie par Cardim ; je crois qu'il convient de la prendre comme point de repère dans la reconstitution des cérémonies de purification. Elle est présentée par le chroniqueur portugais sous le titre *Des cérémonies qui se pratiquent à l'égard du nouveau chevalier* : « Lorsque l'exécuteur a terminé son office ils lui en rendent un autre de la manière suivante : enlevant la cape de plumes et laissant là la massue, il se rend à sa demeure, à la porte de laquelle l'attend le parrain lui-même, un arc en main, dont une pointe touche le seuil de la porte et l'autre le haut et, tirant la corde comme s'il voulait décocher, il fait passer l'exécuteur à l'intérieur si adroitement qu'il ne la touche en rien ; et, lorsqu'il passe, l'autre relâche la corde avec un signe de dépit comme s'il avait manqué ce qu'il visait ; cela a pour vertu de le rendre désormais léger à la guerre, et habile à esquiver les ennemis ; quand il est à l'intérieur il commence à courir par toute la hutte, et les sœurs et cousines en font autant en le précédant et en disant : « mon frère « s'appelle N ». Lorsque cela s'est répété dans tout le village, et si le chevalier possède quelque chose de bon, le premier venu le lui prend, jusqu'à ce qu'il reste sans rien. Cela fait, l'on pose sur le sol des pilons de mortier sur lesquels il reste debout tout ce jour, observant un silence complet, comme s'il était sans connaissance ; et lui présentant la tête du mort, ils enlèvent un œil et, de ses filaments ou nerfs, ils lui oignent les poignets, puis coupent la bouche entière et la lui passent au bras comme un bracelet ; ensuite il se couche dans son hamac comme s'il était malade, et en vérité il l'est de la peur que, *s'il n'accomplit pas parfaitement toutes ces cérémonies, l'âme du mort le tue*. Quelques jours après ils lui donnent l'habit, non sur le plastron du justaucorps, qu'ils n'ont pas, mais sur sa propre peau, en le déchiquetant par tout le corps avec une dent de cutia qui ressemble à une dent de lapin, et qui, parce qu'elle manque de tranchant, comme aussi parce qu'ils ont la peau dure, semble fendre quelque parchemin ; et, s'ils sont courageux, ils ne leur tracent point de lignes droites mais des croix, de manière qu'il en reste des dessins achevés, et certains gémissent et crient de douleur. » « Cela fait, ils prennent du charbon pilé et le jus de l'erva moura dont ils frottent les raies en travers, pour les irriter et les faire enfler, ce qui est tourment pire encore ; et, jusqu'à ce que les blessures se cicatrisent, ce qui dure quelques jours, il reste dans son hamac sans parler ni rien demander, et, pour ne pas rompre le silence, ils ont avec eux de l'eau et de la farine et certains fruits comme des arachides, qu'ils nomment *mendobis*, car ils ne touchent de poisson ni de chair pendant ces jours. » « Après cicatrisation

1. Comme l'ont montré Hubert et Mauss, le schème du sacrifice ne nécessite pas toujours deux acteurs seulement, la victime et le sacrifiant, mais souvent aussi un « intermédiaire » ou « guide ». Cette fonction, dans certaines société, est dévolue au père. Dans la société tupinamba, elle incombait à un *pagé*, désigné par les chroniqueurs comme « un ancien » ou « le parrain » du sacrifiant. Sur la distinction entre « sacrifiant » et « sacrificateur », voir M. Mauss et H. Hubert, *Essai sur la nature et la fonction du sacrifice*, p. 28-32.

des blessures, et nombre de jours ou de mois après, ils font de grandes beuveries pour rompre le deuil et couper ses cheveux, ce qu'ils n'ont fait jusque-là ; on le teint alors de noir et, désormais, il peut tuer sans qu'on lui fasse de cérémonie qui soit pénible, et il s'en montre glorieux ou fier et [affecte] une certaine condescendance comme s'il avait déjà la gloire et ne venait pas de la gagner de fraîche date ; et ainsi l'on ne fait plus que donner à l'autre une paire de coups, bien que la tête reste entière et lui remuant encore, on s'en va à la hutte [1]. »

Cette description permet de distinguer, analytiquement, deux noyaux de cérémonies. L'un d'eux comprend les cérémonies qui se déroulaient probablement en connexion avec les actions cannibalistes, c'est-à-dire en même temps que le repas collectif. L'autre embrasse les cérémonies liées à la pratique d'incisions sur le corps du sacrifiant et de ses acolytes, masculins et féminins. La documentation dont nous disposons, bien que très inégale, confirme l'existence de ces deux noyaux cérémoniels et fournit des indications complémentaires à la description de Cardim. Cependant, elle n'éclaire pas sensiblement les questions plus compliquées touchant les relations du sacrifiant avec l'entité surnaturelle bénéficiaire du sacrifice, et avec l' « esprit » de la victime, et leur signification pour les agents. Elle n'ouvre guère non plus de perspective plus large pour l'interprétation sociologique de ces relations.

Il semble que le sacrifiant, avant de se retirer du lieu public du sacrifice, ait pris part à certaines cérémonies. Il ne s'enfermait dans sa maloca qu'après la répartition de la chair de la victime [2]. Comme un « messager », il communiquait aux membres du groupe local tout ce qui devait se passer. Et pour l'indemniser du rapt de ses objets d'usage personnel (lors de la publication de son nom), les vieilles lui lançaient des cendres sur le dos. Par des moyens violents (c'est ce qui ressort du texte de Thevet) un groupe de femmes prenait aux mains des vieilles le panier où se trouvait la chair boucanée de la victime et le donnait au sacrifiant [3]. Probablement avait lieu alors la distribution rituelle de la chair de la victime, répartie au cours de cérémonies antérieures à l'exécution après laquelle le sacrifiant se retirait à sa maloca.

L'aliénation des biens personnels du sacrifiant est indiquée par deux autres sources : Thevet rapporte qu'après le massacre « aussy tost tous ses amis se ruent sur luy, luy ostans tout ce qu'il a, mesmes son lit, pierres, leurs arcs, flesches et farines de guerre » [4] ; et Gabriel Soares écrit ce qui suit : « Lorsqu'un Tupinamba a tué à la guerre ou en quelque autre lieu et revient à sa demeure, et lorsque les habitants apprennent la mort de l'ennemi, ils ont coutume, à

1. Cardim, *Trat.*, p. 168-170. J'ai porté en italique cette indication explicite du pénétrant chroniqueur portugais, si importante pour l'interprétation des relations agonistiques du sacrifiant avec l'« esprit » du mort.

2. Cf. Thevet, *Cosmogr.* (fol. 946) et *Ms. in.* (fol. 54v.). Plus loin Thevet relate de façon obscure, une autre cérémonie qui se déroulait à cette occasion (*Ms. in.*, fol. 60v.).

3. Cf. Thevet, *Ms. in.*, fol. 54v.

4. Thevet, *Ms. in.*, fol. 54v.

l'entrée du meurtrier dans la maison, de se jeter sur lui et de lui prendre ses armes et tous ses objets d'usage propre, ce à quoi il ne doit résister en aucun cas, et qu'il doit laisser faire sans dire mot [1]. » De la même façon, d'autres textes confirment que le sacrifiant devait se soumettre à une retraite (de quatre jours, y compris les cérémonies observées le jour de l'exécution de la victime), et ne pouvait toucher le sol de ses pieds : « A propos, celuy qui a fait le massacre, apres que la solennité et departement des pieces sont finis, se retire soudain en sa maison, et y demeurera tout le jour du meurtre, sans boire ne manger, voire quelques jours apres il fera abstinence, se tenant dans son lict sans mettre pied à terre de trois jours. Que s'il veut aller quelque part en ses affaires, il se fera porter, ayant ceste folle persuasion, que faisant autrement, il tomberoit en quelque malheur, et peut estre y laisseroit la vie [2]. » « Apres l'execution faite, ces venerables executeurs se retirent, ausquels lon baille un soulier neuf de cotton teint en rouge, et ausquels sont baillées deux pierres pour reposer leurs pieds sans marcher à terre, et durant quatre jours ne mangent rien de salé. Que s'ils mangeoient quelque chose de salé, ils tiennent pour tout asseuré qu'ils mourroient tous, ausquels durant ce temps qu'ils sont au lit, on lie un fil aux deux bras, et un par le milieu du corps. Les quatre jours expirés, ils sont desliés, et noircis de Genipap. Cela fait ils beuvent, et font grand'chere s'ils ont de quoy. Pendant toutes ces ceremonies ils ne font que boire de leur Cahoüin, et pourmenent leur prisonnier dans le village avec certains accoustrements, et fronteaux, bonnets, bracelets de diverses couleurs, mesme des robes de plumes, qui sont tresbelles à les veoir de près, et de loing [3]. » Selon Thevet, avait alors lieu, à ce moment du cérémonial, la conversion rituelle d'un prisonnier en nouvelle victime destinée au sacrifice. Ils l'exhibaient rituellement, la promenant de la manière indiquée, et rien ne pouvait la libérer désormais de son destin [4]. Cependant, aucun de ces textes ne mentionne l'utilisation de la tête de la victime par l'exécuteur. Seul Knivet apporte une référence, qui confirme l'information de Cardim, et selon laquelle « ils poursuivirent en lui coupant la tête qu'ils donnèrent au bourreau » [5]. Malheureusement, ce chroniqueur n'a pas enregistré les cérémonies observées par le sacrifiant, ce qui réduit la valeur de son témoignage. Dans ce sens, les actions décrites par Thevet, selon lequel on liait certaines parties du corps du sacrifiant avec un fil, peuvent être considérées aussi comme une confirmation bien que la nature du « fil » ne soit pas indiquée.

1. Gabriel Soares, *Trat.*, p. 394.

2. Thevet, *Cosmogr.*, fol. 946, information reprise des *Singularitez* (p. 203-204). Au sujet des mêmes cérémonies, voir aussi : Léry, *Hist.*, p. 51 ; Gabriel Soares, *Trat.*, p. 399.

3. Thevet, *Ms. in.*, fol. 58v. Sur cette chaussure, voir les réflexions de Métraux, *Religion*, p. 163, note de bas de page.

4. Cf. Thevet, *Ms. in.*, fol. 58v. Sur le caouin célébré à cette occasion, voir aussi Gabriel Soares, *Trat.*, p. 394-395.

5. Knivet, ed. Brasil, p. 84.

Les incisions étaient faites sur le corps du sacrifiant à cette occasion, donc après la fin de la première retraite. « Puis apres il fera avec une petite sie, faite de dens d'une beste, nommee Agoutin, plusieurs incisions et pertuis au corps, à la poitrine, et autres parties, tellement qu'il apparoistra tout dechiqueté. Et la raison, ainsi que je m'en suis informé à quelques uns, est qu'il fait cela par plaisir, reputant à grande gloire ce meurtre par luy commis en la personne de son ennemi [1]. » Tous les personnages qui avaient eu directement quelque espèce de relation que ce fût avec la victime, au cours des rites de sacrifice (voir description plus haut), et son vainqueur ou « seigneur » devaient se soumettre à des cérémonies de purification, qu'ils fussent hommes ou femmes [2]. Evreux rapporte cependant que les acolytes féminins du sacrifiant ne pratiquaient pas les mêmes incisions que les acolytes masculins : « Et ceste façon de faire ne s'arreste pas aux hommes simplement, ains passe jusqu'aux femmes, avec ceste difference toutefois que les hommes s'incisent par tout le corps, mais les femmes se contentent de se découper depuis le nombril jusques aux cuisses : ce qu'ils font par le moyen d'une dent d'*Agouti* fort aiguë, et d'une gomme bruslee, reduite en charbon, appliquee dans la playe, et jamais ne s'efface [3]. »

L'écoulement de sang produit par les incisions avait une signification magique : « ... et en outre [le sacrifiant] se fait inciser tout le corps, car ils tiennent pour certain qu'il mourrait bientôt s'il ne faisait pas couler de lui ce sang dès qu'il a fait son office [4] ; » « et il se fait tout entier scarifier et saigner, tenant pour certain qu'il mourrait si ce sang ne s'écoulait pas de lui » [5]. Le sens de la cérémonie était cependant beaucoup plus profond ; il semble que cette cérémonie prenait le caractère d'un sacrifice individuel, par lequel l'agent cherchait à se libérer des « impuretés » résultant du contact avec le mort, en même temps qu'il s'associait à l'entité bénéficiaire du sacrifice, la victime se transformant ainsi en esprit tutélaire du sacrifiant et de la communauté. Les deux aspects de cette hypothèse s'accordent aux explications précises des chroniqueurs. Le premier est mis en évidence d'une manière générale, quant à la signification magique des incisions, par Thevet : cet auteur rapporte que

1. Thevet, *Singularitez*, p. 204 ; voir aussi *Cosmogr.*, fol. 946, qui reproduit le même texte ; *Ms. in.*, fol. 61. Sur les incisions du sacrifiant, à cette phase du cérémonial voir encore : Brandão, *Diál.*, p. 286 ; Évreux, *Voyage*, p. 44 ; Gabriel Soares, p. 395 et 399-400 ; Léry, *Hist.*, p. 51 ; Staden, *Duas V.*, p. 184 ; Salvador, *Hist.*, p. 66.

2. Sur les personnes qui devaient se soumettre aux rituels de purification ou de changement de nom, voir Thevet, *Ms. in.*, fol. 54-54v. ; Gabriel Soares, *Trat.*, p. 395 et 400 ; Brandão, *Dial.*, p. 285-286.

3. Évreux, *Voyage*, p. 44. Les femmes se soumettaient régulièrement à cette cérémonie à l'occasion de l'initiation et, dans le cas du sacrifice, si elles devaient participer aux rites de préparation de la victime. Gabriel Soares rapporte qu'elles prenaient des précautions particulières pour ne pas trop souffrir des opérations d'incision de la peau (*Trat.*, p. 395).

4. Gandavo, *Hist.*, p. 135.

5. Salvador, *Hist.*, p. 69.

les Tupinamba pratiquaient des incisions sur les parties malades du corps. Selon lui, l'écoulement de sang ainsi provoqué avait pour objet d'expulser le « mauvais sang » du corps du malade et, en même temps, le mal dont il souffrait [1]. Il est clair que le même principe magique était en jeu dans les pratiques auxquelles se soumettait le sacrifiant dans l'intention de libérer sa personne de toute relation possible avec la victime. Le second aspect est, pour ainsi dire, formulé emphatiquement par Evreux, le seul observateur qui parvint à comprendre la signification religieuse des incisions : « J'ay donc appris de ces Sauvages, que deux raisons les esmeuvent à decoupper leur corps en cette sorte : sçavoir le regret et deüil perpetuel, qu'ils ont de la mort de leurs parens, tombez entre les mains de leurs ennemis, l'autre est la protestation qu'ils font, comme vaillans et forts, de vanger leur mort contre leurs ennemis : quasi comme s'ils vouloient signifier par cette rasure douloureuse, qu'ils n'espargneront ny leur sang ny leur vie, pour en faire la vengeance... [2]. » Il est évident que les deux significations, la magique et la religieuse, ne s'excluent pas. Elles se présupposent plutôt et éclairent la relation de la même personne, l'agent-sacrifiant, et des deux entités surnaturelles avec lesquelles il est entré en contact par le moyen du sacrifice : l' « âme immortelle » et vindicative de la victime, et l' « esprit » protecteur du parent mort ou de l'ancêtre mythique. D'autre part, il faut appeler l'attention sur le fait que, selon les informations de Thevet transcrites plus haut (p. 173), la cérémonie au cours de laquelle on pratiquait des incisions sur le corps du sacrifiant était précédée de la consécration rituelle d'une nouvelle victime. A en juger par l'organisation cérémonielle, Evreux aurait dit vrai : un sacrifice humain en amenait un autre, peut-être comme conséquence psychologique de la nécessité d'obtenir une protection surnaturelle dans la lutte contre l' « âme » de la victime.

D'autres sources confirment aussi l'exactitude de la description de Cardim, en ce qui concerne l'observance d'une seconde retraite, postérieure à la pratique des incisions [3]. Outre la poursuite de l'abstinence, le sacrifiant devait observer de nouvelles cérémonies consacrées à son esprit protecteur. « Celui qui a tué un prisonnier reçoit encore un surnom, et le chef de la hutte lui déchire les bras, en outre, avec la dent d'un animal sauvage. Quand ces égratignures guérissent, restent les cicatrices qui passent pour un ornement honorifique.

1. Son interlocuteur lui disait : « ...il fault que le sang soit *Dangatouren*, ou bien *Dangaïappa*, c'est-à-dire, ou tout bon, ou tout mauvais : ce que j'ay fait tirer, c'est ma maladie qui est allee hors » (*Cosmogr.*, fol. 935v.). Ce texte me dispensera de rappeler les cérémonies qui impliquaient la pratique d'incisions, comme celles de l'initiation et celles de purification ou de changement de nom. Quant aux implications psychologiques de la cérémonie pour l'exécuteur, voir E. Pinto, *Os indigenas*, t. II, p. 294-295.

2. Évreux, *Voyage*, p. 44. Ce texte a déjà été cité dans une autre partie du présent travail.

3. Cf. Thevet, *Ms. in.*, fol. 61 ; Gabriel Soares, *Trat.*, p. 394-395 ; Salvador, *Hist.*, p. 69 ; Staden, *Duas V.*, p. 184-185.

Durant ces jours, le bourreau doit rester dans un hamac, au repos. On lui donne un petit arc et une flèche, pour passer le temps à tirer sur une cible de cire. Ainsi font-ils pour que ses bras ne perdent pas leur adresse à tirer, sous l'influence du massacre [1]. » A la seconde retraite succédaient les cérémonies de rupture du deuil auxquelles se réfère Cardim : « Et il ne coupe pas ses cheveux durant sept à huit mois ; ce temps passé, on prépare du vin en quantité et l'on réunit les amis pour boire et chanter ; et, au cours de cette fête, il se coupe les cheveux en disant qu'il rompt le deuil de ce mort [2]. »

J'ai gardé pour la fin l'examen de trois points importants, d'après le texte de Cardim. Le premier est l'état de danger qui entourait le sacrifiant ; comme on l'a vu, divers auteurs rapportent, pour des raisons diverses, qu'il pouvait perdre la « vie » si les cérémonies prescrites n'étaient pas fidèlement observées [3]. C'est-à-dire que les cérémonies de purification avaient pour principale fin de placer le sacrifiant (et, par son intermédiaire, la collectivité) à l'abri de la *vengeance* de l' « esprit » de la victime. Ce qui n'implique pas, naturellement, que le sacrifiant et la collectivité se défendaient « par eux-mêmes », par le simple effet magique des cérémonies observées ; les informations sont particulièrement inégales quant à cet aspect du système sacrificiel. Cependant, il me semble hors de doute que la « lutte » qui s'engageait n'avait pas lieu seulement entre les Tupinamba et l'« esprit » de la victime. En fait, autant qu'on puisse le supposer, les cérémonies avaient pour objet d'assurer la coopération d'un agent surnaturel, l' « esprit » bénéficiaire du sacrifice qui agissait communément comme un esprit tutélaire. C'est ainsi que la « lutte » se déroulait, grâce, à l'état de participation et au pouvoir miraculeux des actions qui en découlait, *à travers les agents humains*. Il ne faut pas oublier que ces rites n'étaient pas exclusivement négatifs ; si, d'une part, ils cherchaient à tromper et à éloigner l' « âme immortelle » de la victime, d'autre part, ils avaient pour but l'appropriation de sa substance, qui pouvait être captée par le moyen du sacrifice et de l'anthropophagie. De là la nécessité d'une communication profonde avec le sacré et l'établissement de relations cycliques avec les esprits tutélaires, au point qu'un sacrifice humain en engendrait un autre ou s'enchaînait à lui, et ainsi de suite [4].

1. Staden, *loc. cit.* L'on sait, par les autres sources, que la période d'abstinence était plus longue. Sur la signification de cette cérémonie, voir plus loin, p. 178-184.

2. Salvador, *Hist.*, p. 69 ; l'on sait, cependant, que le laps de temps indiqué par ce chroniqueur est excessif, puisque le sacrifiant aurait seulement laissé « pousser ses cheveux pendant quelques jours » (Gabriel Soares, *Trat.*, p. 395). Sans aucun doute la description la plus complète de cette cérémonie se trouve-t-elle chez Gabriel Soares (*Trat.*, p. 394-395) ; cependant ce chroniqueur place, par erreur, la pratique des incisions à l'issue des cérémonies de rupture du deuil.

3. Voir particulièrement : Thevet, *Cosmogr.* (fol. 946), *Singularitez* (p. 204), *Ms. in.* (fol. 58v.) ; Gandavo, *Hist.*, p. 135 ; Salvador, p. 69 ; Staden, *Duas V.*, p. 185 (au sujet d'une qualité particulière du sacrifiant).

4. Évidemment si l'on ne tient pas compte des relations avec le groupe hostile auquel appartenait la victime ni du caractère vindicatif du massacre, mais des obligations cérémonielles indiquées par Thevet.

Le second point concerne la distinction entre le sacrifice de la première victime et les sacrifices ultérieurs, pratiqués par un même individu. Il est, en vérité, de première importance de rencontrer chez Thevet un témoignage probant : « Si celuy, qui avoit fait le sacrifice, n'en avoit autrefois tué, il faut qu'il face une diette plus estroite, que ceux qui en ont tué. C'est qu'il se decoupe par tout le corps d'une dent de beste, qu'ils appellent *Paguest*, de sorte que le sang en decoule à bon escient : Puis aprés il est une lune entiere (c'est un mois) sans manger chair, ny poisson, et ne mange que de la farine, et des naveaux, et boit du Caouyn. Il est aussy tondu de prés, comme s'il estoit rasé d'un rasoir. Il demeure quinze jours sans oser toucher la terre de ses pieds [1]. » Selon ces informations tout sacrifiant devait se soumettre à des cérémonies de purification, suivant le schème présenté plus haut. La singularité de ces cérémonies, quand elles étaient observées par un novice, consistait en leur durée.

Le troisième point est la révélation rituelle du « nom » du sacrifiant. D'après la description de Cardim, la révélation rituelle du « nom » de l'exécuteur aurait été le fait de ses sœurs classificatoires et aurait eu lieu avant le début proprement dit de la première retraite. Cependant, les indications données par d'autres sources diffèrent plus ou moins. Ainsi, Thevet affirme qu'à l'occasion de la répartition rituelle du corps de la victime, qui avait lieu bien avant l'époque de l'exécution, l'on choisissait le sacrifiant et ses acolytes, masculins et féminins [2]. Durant le caouin que l'on célébrait alors, le premier aurait révélé son « nom » à l'esclave : « Et à cette fin font un grand, et solennel banquet, puis celuy qui doibt tuer le prisonnier, prend un nom en la presence de ce pauvre captif... [3]. » Cependant le même auteur rapporte que « si tost qu'ils en ont tué un [ennemi], ils prenent un nom nouveau » ; et il décrit la cérémonie par laquelle le nouveau « nom » est publié : la révélation du « nom » aurait eu lieu avant le début de la première retraite mais elle aurait aussi été faite par le sacrifiant lui-même et aurait précédé la distribution rituelle de la chair boucanée de la victime [4]. Enfin, Gabriel Soares et Salvador placent la révélation du « nom » au passage de la première retraite à la seconde, autant que l'on puisse en juger, en l'associant ainsi aux cérémonies d'incision : « Chez les Tupinamba, la coutume est que celui qui tue un ennemi prenne bientôt un nom à part lui, mais ne le dise pas, si ce n'est en son temps, et il ordonne alors de préparer une beuverie ; et lorsque tout est prêt, ils se teignent, la veille au soir, de genipapo, et commencent à chanter vers le soir et toute la nuit : lorsqu'ils ont chanté un grand moment, toute la population du village se rend auprès de l'exécuteur en lui demandant de dire le nom qu'il a pris ; et lorsqu'il l'a dit, à force de l'en prier, on chante de nouveaux chants sur la mort de celui qu'on a tué et en louange de celui qui a tué ; vers la fin de ces fêtes et beuveries,

1. Thevet, *Ms. in.*, fol. 61.
2. Cf. Thevet, *Ms. in.* (fol. 54-54v. et 59v.), *Cosmogr.* (fol. 944v).
3. Thevet, *Ms. in.* (fol. 59v.), *Cosmogr.* (fol. 944v.).
4. Thevet, *Ms. in.*, texte transcrit, fol. 61 : texte interprété, cf. fol. 54 v. Staden suggère aussi que le « surnom » était pris avant la cérémonie des incisions.

ce dernier se retire dans son hamac comme s'il était fatigué, et évite de manger certaines choses qu'ils tiennent pour nuisibles si elles sont consommées pendant cette période » [1] ; « et lorsque l'exécuteur a fini d'assouvir sa colère sur le captif, il prend un nom à part lui et le déclare après les cérémonies que l'on a citées plus haut » [2] ; « mais ils ne révèlent pas le nom qu'ils ont pris (malgré les demandes) avant les grandes beuveries et parmi les chants en leur louange, et ils se font déchiqueter et buriner avec la dent aiguë d'un animal, et, en mettant de la poudre de charbon dans les déchiquetures ensanglantées, elles ne s'effacent de leur vie, ce qu'ils tiennent pour fort galant, car ces dessins et leurs différences signifient les têtes qu'il ont coupées » [3].

L'insistance des sources sur cet aspect des rites de purification ou de changement de nom dérive de l'importance que revêtait l'échange du « nom » pour le sacrifiant, dans ses rapports avec l' « esprit » de la victime. Tous les ethnologues qui ont abordé cette question, sont unanimes, indépendamment du point de vue adopté, à reconnaître que la substitution du « nom » représente dans la société tupinamba une technique magique employée principalement pour tromper la victime et faire échouer ses desseins de vengeance [4]. Si l'on examine les indications des chroniqueurs quant au contexte culturel, on s'aperçoit au reste que la contradiction qui existe entre eux est plus apparente que réelle. L'information la plus contradictoire à l'égard de l'exhibition du « nom » par le futur sacrifiant, à l'occasion de la répartition cérémonielle du corps de l'esclave, se rapporte à un comportement des Tupi trop connu pour qu'il puisse être confondu avec la révélation rituelle du « nom » acquis par le sacrifiant, grâce au massacre de la victime. Ce comportement a déjà été identifié plus haut, à l'occasion des injures échangées entre guerriers au combat [5]. D'autre part, il ne semble pas qu'il y ait contradiction entre les affirmations de Cardim et de Thevet, qui placent la révélation rituelle du « nom » avant le début de la première retraite, et celles de Gabriel Soares et de Salvador qui la situent au cours des cérémonies observées durant le passage à la seconde retraite, consacrée aux rites de purification. Autant qu'on puisse le supposer, le changement de « nom »

1. Gabriel Soares, *Trat.*, p. 394 ; à la page suivante il associe explicitement ces cérémonies à la pratique des incisions.

2. Idem., p. 399.

3. Salvador, *Hist.*, p. 66.

4. Cf. Friederici, *Uber eine als Couvade...*, p. 61-62 ; R. Karsten, *The civilization*, p. 160-161 et 463 ; A. Métraux, *Religion*, p. 163-165 ; E. Pinto, *Os indigenas*, t. I, p. 291-293, et note à l'édition portugaise de Thevet (*Singularidades*, p. 245, note 3). L'interprétation de la cérémonie de rapt des biens du sacrifiant éclaire quelque peu le sens du changement de « nom », en confirmant les critiques de Métraux et de Karsten à Friederici. Elle ne pourra, toutefois, être développée ici, car elle ne répond pas au propos du présent chapitre.

5. Comparer avec le comportement au combat du chef *Abaucanga* (Knivet, ed. Br. sil., p. 92) et celui de *Cunhambebe* recevant Staden dans le groupe local *Ariró* (Staden, *Duas V.*, p. 98).

se reliait à l'acte du sacrifice, dont il était la conséquence si l'on considère les relations du sacrifiant avec l' « esprit » qui recevait le sacrifice. La révélation rituelle du nouveau « nom » *pouvait* donc avoir lieu avant le début de la première retraite, en conformité avec les attestations de Cardim et de Thevet. Cette interprétation s'appuie sur l'utilisation du changement de « nom » comme technique magique : pour que le sacrifiant puisse réellement en bénéficier, dans ses relations agonistiques avec l' « esprit » de la victime, la révélation rituelle du nouveau « nom » *devait* avoir lieu à cette occasion. Il resterait à expliquer pourquoi d'autres observateurs furent amenés à supposer que cette cérémonie se déroulait en connexion avec la pratique d'incisions. Cela n'est pas difficile, puisque, comme l'on sait, entre la première et la deuxième retraite le sacrifiant pouvait participer au caouin qui se célébrait alors et qu'il lui était permis de rompre l'isolement oral auquel il avait été contraint pour des raisons magiques. Gabriel Soares et Salvador décrivent exactement comment cela se passait et le rôle que tenait le sacrifiant dans les cérémonies de son autoglorification. En somme, les données fournies par les quatre sources se complètent au lieu de s'exclure. Elles rendent compte des divers moments des mêmes rites, au moyen desquels le sacrifiant recueillait le bénéfice de l'action sanglante et s'efforçait d'éviter, inconsciemment, la *vengeance* du mort.

Bien qu'il ne soit pas nécessaire, pour les fins du présent travail, d'approfondir davantage cette interprétation, il conviendrait peut-être de mettre en évidence deux choses : d'abord, que le changement de « nom » avait une connexion religieuse ; ensuite, que la révélation rituelle du « nom » dans les cérémonies d'autoglorification du sacrifiant avait une signification psychologique particulière que l'on ne doit point confondre avec les conditions sociales externes des actions accomplies par l'exécuteur et par ses compagnons. Quant à la connexion religieuse du changement de « nom », qui a passé inaperçue des spécialistes qui ont traité le sujet, et que j'avais incomplètement indiquée dans mon étude antérieure [1], il suffira de dire qu'elle était inhérente à la nature propre du sacrifice humain tupi. Le « nom » acquis par le sacrifiant ne dérivait ni directement ni mécaniquement de la victime. D'une part, comme nous l'avons déjà vu, l'exécuteur ne participait pas au repas collectif ; au contraire, l'ingestion de chair de la victime lui était interdite. D'autre part, en tant que modalité d'objectivation d'une puissance mystique [2], l'acquisition du « nom »

1. Cf. F. Fernandes, *A organização*, p. 239 en particulier. L'idée de *révélation* du « nom » par l'entité surnaturelle bénéficiaire du sacrifice me paraît maintenant manquer de consistance, étant donnés les nouveaux résultats auxquels je suis parvenu dans l'interprétation du phénomène.

2. [L'auteur emploie ici le terme de « carisma », au sens préconisé par Max Weber, qui lui paraît s'appliquer avec plus d'exactitude au phénomène en question que celui de « mana » ou de « principe vital » par exemple. A défaut d'un néologisme approprié et pour éviter une périphrase (« qualité extra-quotidienne » d'origine magique ou magico-religieuse) nous avons dû recourir au terme plus imprécis de « puissance mystique ». N.d.l.T.].

ne peut être interprétée comme conséquence de l'appropriation du « nom » de la victime par le sacrifiant, au moyen du massacre rituel. Montoya rapporte que l'acquisition du « nom » chez les Guarani avait lieu collectivement, par le moyen des actions anthropophagiques [1] ; et Cabeza de Vaca affirme, de son côté, que chez ces aborigènes, l'exécuteur recevait le « nom » de l'exécuté [2]. Toutefois, des auteurs dignes de crédit pour leur connaissance du tupi, attestent explicitement que le sacrifiant se donnait le « nom » qui lui plaisait. Thevet prend clairement position à ce sujet : « Un point ay-je à ramentevoir, à sçavoir que les Toupinambaux, Toupinenquin, Touajat, Temermyvou, et autres, qui sont yssus d'entre eux, ont ceste loy touchant le meurtre de leurs ennemis, que si tost qu'ils en ont tué un, ils prenent un nom nouveau, et pour ce ne laissent-ils pas de retenir le leur propre, qu'ils ont eu auparavant de ceux qu'ils ont tués. Que si aucun n'en a point tué, et qu'il ne face que commencer en ce mestier, il change le nom qu'il avoit en son enfance, au nom, qui luy agrée, lequel nom ne luy chet pas volontiers entre les autres qu'il prendra puis après. Et est une maxime inviolable entre eux, qu'ils prenent autant de noms, qu'ils tuent de leurs ennemis [3]. » Brandão est encore plus explicite quand il décrit le comportement du sacrifiant à l'occasion de la révélation rituelle du « nom » : « ...ceux-ci se lèvent et à grand fracas s'en vont disant : *je me nommerai désormais un tel* (s'appliquant le nom qu'ils désirent) *car j'ai tué mon ennemi* ; ce qu'il va répétant nombre de fois, *et je désire être connu et nommé de ce nom désormais* [4]. » Cela signifie, à mon sens, que le « nom » acquis par l'intermédiaire du massacre rituel de la victime ne provenait pas strictement d'elle, bien que, probablement, le sacrifiant eût acquis par l'acte sacrificiel, une partie des « pouvoirs » du sacrifié, inhérents à la partie « destructible » de sa personne. Dans l'état actuel de nos connaissances sur la nature du sacrifice sanglant [5], y compris le sacrifice humain, il est permis d'interpréter le « nom » comme symbole mystique du bénéfice reçu d'une entité surnaturelle à travers la victime. Sous cet angle, l'acquisition du « nom » se reliait à la communica-

1. Montoya, *Conquista*, p. 109, note 2. Dans son *Tesoro* (fol. 359v.-353v.). Montoya mentionne, à propos du vocable *Herój*, le changement de nom après le massacre ; mais il ne dit rien de son caractère (s'il était collectif ou s'il n'affectait que le sacrifiant et ses acolytes).

2. Cabeza de Vaca, *Naufragios*, p. 196. Sur cet aspect de l'anthropophagie et du changement de nom chez les Guarani, voir Métraux, *Religion*, p. 164.

3. Thevet, *Ms. in.*, fol. 61-61v. Voir plus haut les passages cités de Gabriel Soares et Salvador, qui suggèrent aussi le changement de nom sur l'initiative du sacrifiant (p. 177-178).

4. Brandão, *Dial*, p. 285 (l'italique n'est pas dans le texte).

5. Voir particulièrement, outre l'étude de Mauss et Hubert : M. Griaule, *Remarques*, passim ; G. Dieterlen, *Essai*, surtout p. 89-97 ; G. Gusdorf, *Expérience humaine*, spécialement ch. II. Il serait également utile de consulter : sur les mécanismes de communication avec l'entité surnaturelle bénéficiaire du sacrifice, M. Leenhardt, *Do Kamo*, spécialement p. 205 sqq. ; sur la signification du bris du crâne dans les relations avec la victime, W. H. Rivers, *Psychology*, p. 144 sqq.

tion du sacrifiant avec « l'esprit » (ancêtre mythique ou parent défunt) auquel était consacré le sacrifice, communication qui s'établissait en brisant le crâne de la victime. Ainsi, non seulement la puissance mystique objectivée avait une double origine, mais encore la partie de celle-ci qui pouvait provenir de la personne de la victime (de sa « personne » au sens le plus littéral possible, car l'on pouvait briser aussi sa tête décharnée), redevenait saisissable grâce à l'influence de l'entité surnaturelle qui recevait le sacrifice [1].

Quant à la signification psychologique de la révélation rituelle du « nom », l'on ne peut que la supposer, après analyse des connexions sociales de la cérémonie. Il semble que les cérémonies observées au cours des deux retraites du sacrifiant aient eu des fonctions magico-religieuses distinctes. Alors que, durant la première retraite, il courait le risque d'être « détruit » à son tour par l'« esprit » de la victime — et se voyait contraint, pour cette raison, de prendre des précautions pour le tromper et pour se protéger de son influence maléfique — au cours de la seconde retraite, les relations avec l'entité surnaturelle bénéficiaire du sacrifice passaient au premier plan. Cela ne se déduit pas seulement des indications d'Evreux sur la signification des incisions, ou de Thevet sur la consécration d'une nouvelle victime à cette occasion : la cérémonie décrite par Staden, au cours de laquelle le sacrifiant passait son temps à tirer avec un petit arc sur une cible de cire, constituait une offrande rituelle. Karsten et Métraux se sont attachés au sens magique de cette cérémonie : elle aurait été une technique d'intimidation et de lutte avec l' « esprit » de l'ennemi sacrifié [2]. L'on sait toutefois que des cérémonies de cet ordre étaient conçues par les Tupinamba comme des *itamongane*, *itauougane* ou *itanongare*, « qui signifie l'honneur, reverence, et presens qu'on doit offrir aux Prophetes, et saincts Caraibes, à fin d'obtenir d'eux ce qui leur est necessaire pour soustenir leur vie » et étaient pratiquées comme une « offrande cérémonielle » de bon présage » [3]. Ladite cérémonie se rattache donc aux relations du sacrifiant avec l'entité surnaturelle qui recevait soit le sacrifice de la victime, soit le sacrifice individuel que l'exécuteur offrait au moyen des incisions. Comme cette cérémonie était pratiquée au cours des rites de naissance, il est bien possible qu'elle ait produit des effets magiques (d'ailleurs, Staden mentionne la garantie de certaines qualités personnelles de l'exécuteur) ; mais ce serait une conséquence

1. Il convient d'indiquer que, malgré son origine religieuse, le « nom » pouvait être utilisé à des fins magiques. C'est ce qui arrivait en effet dans la société tupinamba, car le changement de « nom » constituait une technique magique dans les relations avec l' « esprit » de la victime. D'autre part, au sujet du bris de la tête de mort décharnée qui avait lieu avec le même cérémonial que le sacrifice des victimes « vivantes » et produisait les mêmes effets, voir particulièrement ANCHIETA, *Cartas*, p. 237 ; BRANDÃO, *Dial.*, p. 286 ; GABRIEL SOARES, *Trat.*, p. 363-364.

2. Cf. R. KARSTEN, *The civilization*, p. 463 ; A. MÉTRAUX, *Religion*, p. 166.

3. THEVET, *Cosmogr.* (914r.) et *Ms. in.* (fol. 43-43v.) ; sur l'intégration de cette cérémonie aux rites de la naissance, voir *Cosmogr.* (fol. 916) et *Ms. in.* (fol. 67v.) ; voir aussi FERNANDES, *A organização*, p. 149 sqq.

et non une raison d'être de la cérémonie. Pratiquement, autant qu'on puisse déduire quelque chose de la révélation rituelle du « nom » en connexion avec la célébration de l'action commise par le sacrifiant, il semble que l' « esprit » de la victime ne représentait pas une menace pour l'intégrité de l'agent du sacrifice et pour la sécurité de la collectivité prise comme un tout.

Selon cette interprétation, l'accomplissement de la première retraite était essentiel pour la détermination du succès ou de l'insuccès du sacrifiant. La *lutte* avec l' « esprit » du sacrifié, dans ce qu'elle avait de plus sombre et de plus périlleux pour lui, se déroulait au cours de cette dramatique période. Au sortir de la retraite, le sacrifiant certifiait au groupe : 1) que le sacrifice avait été accepté par l'entité surnaturelle auquel il était destiné, atteignant ainsi sa fin propre ; 2) que la colère de l' « esprit » de la victime ne représentait plus maintenant un péril funeste pour lui et pour la collectivité (ou encore : que la « destruction » de l'ennemi était consommée) ; 3) que l'entité surnaturelle bénéficiaire du sacrifice, comme esprit tutélaire, leur procurerait ou leur garantirait les avantages qui dérivaient généralement de la « destruction » d'une victime. On conçoit, de ce point de vue, pourquoi la révélation rituelle du « nom », au terme de la première retraite, avait une signification psychologique particulière pour le sacrifiant. En ce qui concerne les relations avec la victime, elle constituait une affirmation de *victoire* sur l'« ennemi », mais dans un sens absolu qui nous est inaccessible. Pour ce qui touche aux relations avec l'« esprit » de l'ancêtre mythique ou du parent défunt, elle supposait préalablement une projection dans le passé mythique, avec les deux conséquences correspondantes : la récupération des « vertus » et des « pouvoirs » de l'un ou de l'autre, l'accès du sacrifiant (et de ses acolytes) à l'un et à l'autre. Donc, agissant à travers les humains, les entités surnaturelles permettaient aux hommes de croire qu'ils s'égalaient à elles. La célébration publique de l'acte sacrificiel, où avait lieu l'exaltation du héros, donnait une expression sociale à la signification psychologique si complexe d'une conduite humaine. Par son moyen les expansions individualistes du sacrifiant, extériorisées par les auto-éloges et stimulées par le comportement de ses compagnons, se confondaient avec une intense exaltation (immanente) de la nature sacrée et inviolable du Nous collectif.

Dans l'ensemble, les actions pratiquées au cours des cérémonies d'anthropophagie et de purification ou de changement de nom montrent dans quel sens on peut parler de *lutte* ou de *destruction* au sujet du sacrifice humain tupinamba. Le « principe vital » ou « âme » inhérent au corps se localisait dans la partie inféro-postérieure du crâne, ce qui est attesté : *a*) directement, par la coutume de ne considérer comme sacrifiants et susceptibles d'acquérir un « nom » que les guerriers qui avaient tué un ennemi au combat et mortifié son crâne (par le bris de la tête décharnée ou par celui du crâne d'une victime vivante) ; *b*) indirectement, par le texte mythique relatif à la disparition miraculeuse du héros civilisateur *Maire-Monan* : contraint par les ancêtres des Tupinamba à traverser trois foyers, pour l'éprouver, il s'évapora en tentant de

traverser le second : « Ils disent toutefois que cela ne se feit sans miracle. Car la teste luy fendit, avec une si grande impetuosité et bruit si hideux, que le son monta jusques au Ciel et à Toupan... [1]. » C'est à cause de cette représentation que le sacrifiant déchargeait le coup fatal sur la tête et non ailleurs. Les actes des participants au repas collectif, du sacrifiant et de ses acolytes avaient pour objet, au point de vue des relations avec la victime : 1) de prévenir le risque de *vengeance* de l' « esprit » ou de l' « âme » de la victime qui n'avait pu être détruite par le massacre et par le cannibalisme ; 2) de capter le « principe vital » ou « l'âme » inhérente au corps de la victime, qui était passée, par le bris du crâne, au pouvoir de l'entité surnaturelle bénéficiaire du sacrifice et au pouvoir du sacrifiant [2] ; 3) de s'approprier par ingestion rituelle les énergies (ou « certaines » énergies) contenues dans des organes ou des parties déterminées du corps de la victime.

Comme on l'a indiqué, les circuits *sacrifiant-victime* et *participants au repas collectif-victime*, présupposés par les processus de captation de l'une de ses « âmes » et d'appropriation des énergies immanentes à son corps, ne s'établissaient pas sans risque de *vengeance* de la part du sacrifié. Les actions qui engendraient ces deux circuits devenaient également nécessaires pour éviter les menaces déchaînées par l'action sacrificatoire. Et elles en motivaient d'autres qui possédaient la même fonction magico-religieuse et correspondaient à la même intention essentielle de mener les deux circuits à leur dénouement propre et normal. Il est important d'appeler l'attention sur le fait qu'aucun des deux circuits ne comprenait de relations agonistiques avec l'entité surnaturelle qui recevait le sacrifice; chez certaines sociétés primitives, le sacrifice représente une condition nécessaire à l'établissement de relations de cette espèce avec une personnalité ancestrale [3]. Chez les Tupinamba, au contraire, la participation constituait une condition de la réalisation du sacrifice : grâce à l'entité surnaturelle, il devenait possible aux humains d'établir les deux circuits et, en conséquence, de « détruire » la victime. La position de l'entité surnaturelle variait d'un circuit à un autre, ce qui permet d'expliquer pourquoi les effets de chacun d'eux avaient un caractère particulier. Quant à l'objectivation de la puissance mystique provoquée par le premier circuit (*sacrifiant-victime*), elle altérait l'état de l'agent et donc l'appréciation sociale des dons surnaturels inhérents à sa personnalité ; l'accroissement des « énergies » ou des « pouvoirs » produit par le second circuit (*participants au repas collectif-victime*), n'affectait guère les qualités déterminées, effectives ou virtuelles, des agents

1. Thevet, *Cosmogr.* (fol. 914v.) et *Ms. in.* (fol. 43-43v.). Le mythe explique naturellement l'expulsion du « principe vital » ou de l' « âme du corps » du héros-civilisateur.

2. Le circuit, décrit dans les pages précédentes, qui s'établissait alors entre le sacrifiant, la victime et l'entité surnaturelle bénéficiaire du sacrifice, sera interprété dans un prochain travail consacré au sacrifice humain.

3. Voir en particulier M. Leenhardt, *Do Kamo*, p. 205 sqq.

et n'étaient que le produit d'une préoccupation magique plus large : la domination sur le groupe hostile auquel appartenait la victime [1].

Résumé.

Dans cette partie du présent essai, nous avons présenté la documentation relative à la consommation de la *vengeance*. Les ennemis capturés ne pouvaient être gardés en vie indéfiniment. D'une part, la structure sociale ne comportait pas l'intégration de l' « étranger » sauf pour une période déterminée par les fins rituelles qui présidaient à l'utilisation de la personne de l'esclave ; d'autre part, les impératifs éthico-religieux de *vengeance* exigeaient la « destruction » de la victime. Pour cette raison, l'*état de guerre* ne cessait point avec les rituels d'intégration du captif à la communauté des vainqueurs ; au contraire, ils avaient pour objet de créer des conditions qui permettraient d'amener la « guerre » à son dénouement normal : le sacrifice humain.

La « destruction » de l'ennemi se déroulait comme une entreprise collective, au moyen de situations sociales qui étaient, de par leur nature et de par leur fonction, des situations sociales de lutte. Comme dans le cas des autres activités guerrières, les actions et les relations agonistiques qui s'engageaient alors ne se confinaient point au monde profane mais étaient pratiquées par les hommes grâce à l'intervention du surnaturel (état de participation). De ce point de vue, le sacrifice rituel constituait une technique destinée à résoudre les problèmes causés par la capture et la rétention de la personne de l' « ennemi » ou de l' « étranger ». Cependant, comme la « destruction » de la personne de la victime ne pouvait être totale, les actions pratiquées contre elle étaient sujettes à des représailles qui devaient être évitées ou conjurées soit par l'esprit surnaturel bénéficiaire du sacrifice, soit par l'observation de pratiques magiques.

La documentation connue nous a permis de mettre en évidence, avec une portée interprétative variable, les deux faces des relations agonistiques des Tupinamba avec la victime. Premièrement, elle contient des données qui établissent avec une précision relative comment la victime était détachée de « notre groupe », identifiée au groupe hostile auquel elle appartenait et con-

1. A mon sens, l'interprétation développée ici est assez générale pour englober l'exposé fait par A. Métraux sur la fonction magique du cannibalisme tupinamba (*Religion*, p. 158) et celui que j'ai présenté dans mon étude antérieure sur la fonction différenciative du sacrifice humain, basé sur l'objectivation de la puissance mystique dans la personne du sacrifiant (cf. *op. cit.*, p. 237-239). Roger Bastide suggère une hypothèse différente, mais très ingénieuse qui permet de concilier les deux théories d'une autre manière en donnant une interprétation génétique et synthétique de la retraite rituelle du sacrifiant et du cannibalisme cérémoniel (voir commentaire à *A organização*, III). Étant donnés les objectifs du présent chapitre, je pense qu'il n'est pas nécessaire de pousser plus loin ici la discussion de ce problème.

sacrée à l'entité surnaturelle qui devait recevoir le sacrifice. Deuxièmement, elle montre ou suggère comment se pratiquait le massacre dans cette société tribale, comment se comportaient la victime, le sacrifiant et les assistants en cette dramatique occasion, et quelles étaient les conséquences de l'action sacrificatoire — soit pour le bourreau et ses aides, soit pour la collectivité. Ainsi l'on connaît non seulement les cérémonies d'exécution mais encore celles qu'observaient ultérieurement le sacrifiant et ses acolytes ou la collectivité : les cérémonies de purification ou de changement de nom du « meurtrier » et les cérémonies anthropophagiques. Et l'on sait encore comment elles se reliaient entre elles chronologiquement et culturellement, et quels étaient leurs effets religieux et magiques au point de vue des avantages recueillis par l'agent de l'action sacrificatoire et la collectivité.

B. — La signification et la fonction des rites de « destruction » des ennemis.

Le matériel réuni dans les pages précédentes a déjà dû donner au lecteur une idée assez claire de la nature et de la fonction des valeurs qui servaient de fondement *affectif* (éthologique) et justifiaient *rationnellement* (conformément à l'*eidos*) les actions et les activités guerrières des Tupinamba. « La guerre peut être un phénomène entièrement religieux... [1], » voilà comment l'on pourrait exprimer cette idée en empruntant les paroles d'un grand maître de l'ethnologie. Pour arriver au cœur du problème, il nous reste cependant à approfondir cette idée en nous servant du matériel recueilli et en partant de l'explication proprement sociologique de la guerre dans la société en question.

Deux questions demandent tout d'abord à être analysées. D'une part, il est nécessaire de tenter une reconstruction conjecturale de la notion de *vengeance* chez les Tupinamba, pour mettre en évidence le sens subjectif limite qu'elle revêtait pour les agents des actions guerrières. Il est évident que cette notion se présente à nous, au point de vue de la culture tribale, comme beaucoup plus complexe et plus riche que pour les chroniqueurs. D'autre part, il importe d'examiner, à la lumière de cette notion, l'existence de relations entre la guerre et les conditions d'eunomie de la vie sociale indigène. Il est clair que le résultat obtenu permettra, en théorie, soit d'identifier les mobiles et les conséquences sociales des actions guerrières, soit de saisir de manière synthétique la fonction sociale de la guerre dans le système d'organisation sociale tupinamba.

La notion de « vengeance », qui apparaît dans les relations des chroniqueurs et qui persiste aujourd'hui encore dans le langage courant et même dans les interprétations sociologiques, implique un concept d'ordre mécanique. Elle suppose essentiellement que l' « acte de vengeance » est déterminé par une action quelconque, réelle ou virtuelle, produite par un agent extérieur, qui s'oppose passivement ou activement au sujet. Quand l'agent est humain, la

1. M. Mauss, *Manuel d'ethnographie*, p. 206.

« vengeance » se présente littéralement comme des représailles : action de caractère punitif, ripostant à une autre action de nature offensive, et motivée par elle. Cette représentation conceptuelle traduit rudimentairement le principe selon lequel toute « cause » produit un « effet » ; et, vice versa, tout « effet » remonte à une « cause » déterminable et garde avec elle une relation de succession. Toutefois, ce que nous avons vu des rites de « destruction » des ennemis est loin de coïncider avec cette catégorie de notre pensée, bien que la notion de *vengeance* exprime de manière satisfaisante l'objectif de la guerre tel que le concevait la conscience sociale des Tupinamba.

L'interprétation de la relation sacrificielle fournit une piste intéressante pour la reconstruction de la notion indigène de *vengeance*. D'après les informations les plus pénétrantes, il serait possible d'énumérer trois situations concrètes dans le sacrifice humain : 1) le cas où un parent était sacrifié par l'ennemi (presque toutes les sources) ; 2) le cas où un parent mourait de maladie ou de vieillesse (Thevet) ; 3) le cas où un *esprit* réclamait de la chair humaine (Staden). S'il considère la question du premier point de vue, l'analyste est amené à croire ou à supposer que la capture avait pour cause l'existence d'une « offense » antérieure ; et un exemple pour le moins (celui que consigne Gandavo) permet de constater que ce facteur pouvait intervenir en effet dans la relation sacrificielle, en s'associant à un type de vengeance réelle (punition du coupable par l'effusion de sang, où, à son défaut, d'un membre du groupe auquel il appartenait). Cependant, le fait qu'une obligation soit définie socialement par le moyen de la relation sacrificielle (identification du groupe hostile à l'individu puni) ne signifie pas, par cela même, que la relation entre l' « offense » et la « punition » soit la cause de la relation sacrificielle. C'est ce que la documentation relative à ce genre de sacrifice (le seul bien connu, d'ailleurs, dans la société tupinamba) démontre parfaitement : le massacre de la victime se rattachait, dans ce cas, à la nécessité de secourir l' « esprit » du parent mort de mort violente, dans l'intention de l'aider à rejoindre la société surnaturelle de ses aïeux et des ancêtres mythiques. A ce point de vue, le sacrifice de la victime faisait partie des cérémonies funèbres dues à ce parent, et, au lieu d'être une conséquence de l'impératif de *vengeance*, il en était la cause.

Dans l'ensemble, cette conclusion est confirmée par les déductions que l'on peut tirer des deux autres situations concrètes mentionnées ci-dessus et par ce que nous savons du mécanisme du sacrifice humain chez les Tupinamba. Les deux situations en question suggèrent clairement que la préexistence d'une « offense récente » (du moins d'une « offense » pratiquée de manière réelle et mécanique : emprisonnement d'un membre du groupe ou massacre par les ennemis) n'était pas la condition nécessaire d'incursions ou d'expéditions guerrières, bien que celles-ci fussent inspirées par la « vengeance ». Quant au sacrifice humain dû à un parent mort de « maladie » ou de « vieillesse », information dont on ne doit faire état qu'avec réserve, on pourrait supposer qu'il était pratiqué pour des raisons magiques : les implications de l' « anthropophagie spirituelle » sont trop connues pour qu'il soit besoin d'insister ici sur cette

possibilité d'interprétation [1]. Cependant, à mon sens, ce type de sacrifice ne s'explique point par l'anthropophagie spirituelle pratiquée magiquement sur la personne d'un membre du groupe par les ennemis. A supposer que les Tupinamba en aient effectivement usé, il ne se subordonnait pas moins au même principe que le sacrifice humain dû à un parent sacrifié ; et cela parce que le sacrifice avait pour cause non l'action des ennemis, mais les exigences de l' « esprit » du parent tué par eux. Si un parent, mort dans des conditions déterminées (de « maladie », par exemple), avait besoin de l'espèce d'« aide » inhérente à la relation sacrificielle, celle-ci devait être concrétisée. Quant au sacrifice humain dû à l'esprit d'un ancêtre mythique, il est probable que le même principe devait s'y appliquer, bien que pour d'autres raisons [2]. Mais il est évident que le type de sacrifice en question ne pouvait non plus avoir pour cause une « offense récente » des ennemis. Au contraire, il procédait de l'interprétation chamanistique de la volonté des « esprits » des aïeux et des ancêtres mythiques [3]. En somme, les deux autres situations concrètes du sacrifice humain non seulement procédaient de mobiles rituels, mais encore prouvent que ces mobiles étaient d'une nature précise et agissaient de manière régulière, étant données certaines circonstances de relations avec les « esprits » des morts ou des aïeux et des ancêtres mythiques.

Le sacrifice humain tupinamba avait, de son côté, sa « dialectique interne » qui ne provenait pas simplement des relations avec les groupes hostiles ni des effets produits par elles. En premier lieu, il constituait, pour ce qui est des rapports avec les entités surnaturelles, une espèce de chaîne sans fin, continuellement entretenue en mouvement par le massacre de victimes successives aux mêmes *esprits*. C'est ce que suggèrent les données fournies sur la signification religieuse des incisions (Evreux) et sur la consécration d'une nouvelle victime à l'occasion de la pratique des incisions (Thevet), ou encore (indirectement) les déductions sociologiques sur la fonction de sacrifice dans l'actualisation des relations avec les ancêtres mythiques et avec les aïeux. Les relations sacrificielles étaient, de par leur nature, des relations circulaires : à l'origine d'un sacrifice humain se trouvait donc un sacrifice antérieur, pratiqué au sein du groupe lui-même [4]. En second lieu, la nécessité de disposer de victimes appar-

1. Sur l'anthropophagie spirituelle, cf. L. Lévy-Bruhl, *Les carnets...*, en particulier p. 52 et 57-58.

2. Dans ce cas, pourrait-on appliquer à ce type de sacrifice humain le principe découvert par Frazer (cf. *The golden bough*, surtout p. 79 et 592), selon lequel la relation sacrificielle peut être de nature magique, et se transformer en moyen de restauration des énergies divines ? Cela est possible, car ce principe se manifeste clairement dans le cas d'une autre sorte de sacrifice humain consacré par les Tupinamba aux parents tués par les ennemis.

3. Cf. A. Métraux, *Religion*, ch. IV et p. 86 spécialement ; et, plus haut, le passage relatif au rituel guerrier.

4. Cette interprétation respecte la règle d'explication du social par le social établie par Durkheim et détaillée par Simiand, qui insiste, au cours de son investi-

tenant à des groupes hostiles émanait, plutôt que d'une « offense antérieure » immédiate, de la réalité propre du sacrifice humain dans la société tupinamba. L'on sait que la victime ne pouvait sortir de « notre groupe ». Les actes communément punis chez diverses sociétés primitives par le massacre du coupable (suivi, chez certaines, de pratiques cannibalistes) appelaient, chez les Tupinamba, une autre forme de talion : le groupe domestique de l'offenseur se chargeait d'appliquer le châtiment correspondant au dommage causé, y compris la peine extrême, de suppression physique (mais non par le bris du crâne). Cependant, la peine appliquée, on enterrait le coupable [1]. Ainsi, pour que les relations sacrificielles puissent s'établir, il était nécessaire de capturer des ennemis et de s'approvisionner en même temps de victimes.

Après ce sommaire examen, ce que l'on peut appeler « l'idée directrice » de la notion de *vengeance* chez les Tupinamba pourrait se traduire essentiellement comme *l'intention de venir en aide à l'« esprit » d'un parent mort dans des conditions qui menaçaient l'intégrité de sa « personne », ou de satisfaire au désir de relation sacrificielle exprimé par l' « esprit » d'un aïeul ou d'un ancêtre mythique*. Le « châtiment » se présente donc non comme la cause de l'action sacrificatoire, mais comme une de ses conséquences logiques. L'existence d'une « offense à punir », pratiquée de manière réelle ou virtuelle par un groupe hostile, avait donc une médiocre importance dans la délimitation psychologique du concept. Sans doute y avait-il une corrélation entre les actes hostiles des ennemis et la réalisation d'incursions ou d'expéditions guerrières. C'était la perte de parents ou de compagnons dans des circonstances sanglantes qui imposait l'actualisation de relations sacrificielle, grâce à des impératifs magico-religieux :

gation, sur le salaire que devait trouver le facteur social topique d'un phénomène en un facteur antérieur de même espèce. Cette note cherche à éclairer deux points à savoir : 1) que les implications de cette règle explicative me paraissent légitimes quand il s'agit d'interpréter les mobiles des actions sociales ou la dynamique des institutions sociales à l'intérieur d'une structure sociale intégrée. Si l'objet de l'analyse sociologique comprend des phénomènes sociaux en transformation, cette règle (et particulièrement le développement qui lui est donné par Simiand) ne possède pas la même valeur universelle ; des facteurs sociaux d'espèces différentes peuvent agir causalement, d'une manière topique, les uns sur les autres, selon la théorie de Marx et de Tonnies sur la corrélation des facteurs sociaux ; 2) que le caractère circulaire des relations sacrificielles dans la société tupinamba s'explique, psychologiquement et socialement, par la double nécessité de perpétuer la figure et les faits mémorables des ancêtres mythiques et des aïeux (en récupérant ainsi leurs *vertus*) et de maintenir la conscience de la permanence du groupe considéré comme un tout. Le lecteur pourra trouver une analyse des processus psychiques accompagnant ce phénomène dans F. Boas, *The idea of the future life among primitive peoples* (in *Race, language and culture*, spécialement p. 602-606). Le phénomène en question sera examiné dans un prochain travail consacré au sacrifice humain dans la société tupinamba.

1. Cf. Fernandes, *A organização*, p. 262-264 ; et, en particulier, l'information d'Anchieta, *Cartas*, p. 100.

les vivants devaient rétablir, par le massacre de la victime, l'intégrité de leurs « personnes ». Autant qu'on puisse le supposer, cependant, cette perte n'était : *a*) ni la seule cause magico-religieuse du sacrifice humain dans la société tupinamba ; *b*) ni, probablement, la cause de guerre la plus fréquente, car la mort de « maladie » ou « de « vieillesse » et le culte chamanistique des aïeux et des ancêtres mythiques intervenaient aussi dans le déchaînement des activités guerrières.

Il est quasiment impossible d'exprimer avec exactitude cette complexe notion de *vengeance* par le simple dépouillement des chroniques. Comme on l'a vu, leurs auteurs considéraient généralement la « vengeance » comme le mobile explicite de la guerre chez les Tupinamba ; mais, malheureusement, aucun n'eut la curiosité d'approfondir ses investigations, bien que certains aient signalé l'obligation de « vengeance » à l'égard même des parents morts dans un passé éloigné. Seul Montoya, à l'article *tepĭ*, signale (pour les Guarani) un sens plus large pour le vocable « *cherepĭ*, mon prix, ce que j'ai donné pour moi » [1]. *Ce que j'ai donné pour moi* est une connotation descriptive jusqu'à un certain point, établissant une connexion magico-religieuse par laquelle le terme prenait une acception animique et s'objectivait socialement. Autant qu'on puisse le supposer, au point de vue sociologique, cette connotation correspond bien au comportement des guerriers dans le combat, ainsi qu'à la conduite du sacrifiant, des agents des actions cannibalistes et de la victime, dans le cas du sacrifice.

En résumé, le sens subjectif limite de la notion de *vengeance* chez les Tupinamba s'exprime sociologiquement *dans la relation existant entre les actes qui devaient être dirigés contre les ennemis et les obligations définies par la nécessité du sacrifice humain*. La guerre naissait de mobiles rituels d'ordre magico-religieux, et se rattachait au besoin d'établir une relation sacrificielle, comme un effet à sa cause ; c'était, à ce point de vue, une conséquence du choix de la victime non dans « notre groupe » mais en dehors de lui. D'où la localisation de l'*ennemi*, comme victime, dans l'échelle des échanges avec le sacré et la projection des attitudes affectives de haine et d'antagonisme à l'égard du groupe hostile. La notion de *vengeance* embrassait ainsi toutes les déterminations sociopsychiques liées aux diverses polarisations qui restaient implicites dans ce genre de rapports avec les entités surnaturelles : 1) soit celles dont la nature était positive et qui restaient sous-jacentes aux relations de « notre groupe » avec l'*esprit* qui exigeait l'établissement d'un contact sacrificiel, ou aux relations du sacrifiant avec cet *esprit* ; 2) soit celles dont la nature était négative et qui restaient sous-jacentes aux relations de « notre groupe » avec le « groupe hostile » dont devait sortir la victime, ou aux relations du sacrifiant avec cette victime. Ceci veut dire que la part prise par chacun à la *vengeance* d'un parent mort ou d'un ancêtre mythique était déterminée par la position occupée

1. Montoya, *Tesoro*, 381v.-375v. : *tepĭ* est traduit comme « rétribution, vengeance ».

dans l'échelle des échanges avec le sacré à travers la personne de la victime ; et non, principalement, par l'ensemble de défaites imposées aux guerriers des groupes hostiles, ou par la somme de châtiments à eux infligés au cours des rencontres armées et ultérieurement. Cette déduction est confirmée soit par l'énumération des personnages qui retiraient quelque avantage que ce fût du massacre de la victime (le vainqueur, ou les vainqueurs, le maître de l'esclave, le sacrifiant et ses acolytes), soit par l'indication que la simple suppression physique d'un ennemi ne conférait pas au guerrier le droit d'acquérir un nouveau « nom ».

Les résultats de cette reconstruction conjecturale permettent de comprendre cependant pourquoi la notion de *vengeance* faisait partie de la conscience sociale des Tupinamba, en leur fournissant (comme en témoignent quasi unanimement les relations des chroniqueurs, les thèmes des dialogues rituels avec la victime et ceux des auto-éloges masculins) le motif patent de la guerre et de la « destruction » des ennemis vaincus. En effet, la capture et l'acquisition d'ennemis en vue du sacrifice rituel faisait partie de la constellation d'actions sociales imposées aux humains par leurs obligations à l'égard des entités surnaturelles. Autour de la notion de *vengeance* s'objectivaient culturellement les mobiles qui provoquaient la guerre (définis par le caractère impératif de la relation sacrificielle, soit pour les vivants, soit pour les entités surnaturelles), et les fins qu'elle permettait d'atteindre (capture de victimes et pouvoir magique sur le groupe hostile). Il est évident que les choses ne se passaient pas avec cette clarté et cette logique dans l'esprit des indigènes. Mais les thèmes des dialogues rituels confirment qu'ils voyaient dans les rites de « destruction » des ennemis une forme parfaite de consommation de la *vengeance*. Confusément, les mobiles et les fins de la guerre s'associaient directement, dans la culture tribale, à la nécessité de *venger* les parents morts et les aïeux ou les ancêtres renommés. En conséquence, la notion de *vengeance* se projetait sur l'horizon mental des agents, leur donnant l'assurance psychologique née de la conviction que les actes d'agressivité pratiqués contre les ennemis avaient une base indiscutable et étaient nécessaires. Elle devenait, naturellement, la source par excellence des conduites standardisées observées à l'égard des membres des groupes hostiles, dans le combat ou après la capture ; et d'elle dérivaient encore les raisons cognitives du comportement agressif, tel qu'il *devait* se manifester dans les situations sociales créées par la guerre ou par le sacrifice humain. Les cérémonies d'identification du prisonnier comme « ennemi », d'énumération des actes hostiles attribués à son groupe, et de communication verbale avec lui, indiquent inclusivement que la notion en question s'appliquait dans le processus de justification du sacrifice en présence de la victime, comme condition magique de l'apaisement de son « esprit ». Celle-ci devait aussi être convaincue que l'exécution ne se bornait point à un acte de violence arbitraire contre l'intégrité de sa « personne » [1].

1. Nous voyons ici en quel sens le sacrifice humain (et, par conséquent, la guerre et le cannibalisme) constituait une technique juridique dans la société tupinamba :

Enfin, cet essai d'interprétation éclaire deux points essentiels dans les explications des chroniqueurs. Tout d'abord, les mobiles considérés par eux comme prééminents dans la détermination de la guerre (*vengeance* et ses conséquences) se trouvaient à la racine même des actes d'agressivité commis contre les ennemis, depuis les rituels de préparation à la guerre jusqu'à ceux de « destruction » des prisonniers. Ensuite, les mobiles conçus par les chroniqueurs comme des connexions spécifiques du cannibalisme tupinamba (*vengeance* et ses conséquences) se rattachaient à un ensemble plus vaste de déterminations : la chaîne des actes d'agressivité dirigés contre l' « ennemi », à l'occasion du sacrifice de quelqu'un (ou quelques-uns) de ses membres. D'ailleurs, l'idée de la vengeance comme connexion spécifique du cannibalisme rencontre des défenseurs dans l'ethnologie moderne. Davie, par exemple, explique de cette manière certaines manifestations de cannibalisme [1] ; et Métraux, dans son livre le plus récent [2], note que « les Tupinamba interprétaient le cannibalisme comme une forme obligatoire de la vengeance. Leur *vendetta* n'était complète que s'ils avaient pu dévorer leur ennemi ». La lumière obtenue sur les deux points en question n'exclut pas, cependant, la nécessité d'examiner comment la notion de *vengeance* s'associait à chacune des constellations fondamentales qui composaient les rites de « destruction » des ennemis.

La *vengeance* se rattachait-elle spécifiquement aux rites d'exécution, de purification ou de changement de nom, et d'anthropophagie ? Est-il possible de déterminer la nature de ces liens ? Bien que l'on ne puisse pousser l'affirmation plus loin il semble que certaines connexions particulières ressortent avec clarté. Ainsi, le bris rituel du crâne constituait un acte religieux, bien que les événements qui s'y associaient eussent une signification et une force magique (la recherche du corps de la victime comme source d'inférences divinatoires) ; il est clair que cet acte ne représentait pas, en soi, l'origine de la consommation de la *vengeance* : il constituait sa condition *sine qua non*. Le sacrifice n'était pas seulement destiné à une entité surnaturelle. Il était possible, littéralement, pour la raison suivante : sans la relation sacrificielle, les humains ne pourraient « détruire » les ennemis et, par conséquent, les utiliser comme victimes. De là l'importance de la stricte localisation de la victime dans l'échelle de relations avec l'entité surnaturelle qui devait recevoir le sacrifice,

le principe de *statut légal* s'appliquait, sur la base du traitement réciproque, d'une façon générale et supra-personnelle, sans impliquer de relation mécanique entre l' « offense » et la « punition correspondante ». Sur la notion de réciprocité comme fondement du droit primitif, cf. B. Malinowski, *Crime and custom*, passim.

1. M. R. Davie, *La guerre dans les sociétés primitives*, p. 114 sqq. ; voir aussi G. Landtman, p. 252 sqq.

2. A. Métraux, *Les Peaux-Rouges*, p. 55 ; cf. aussi *Religion*, p. 157-158. E. Volhard nie l'existence de toute liaison entre le cannibalisme tupi et la vengeance (*Il cannibalismo*, p. 416). Il est cependant évident que cet auteur n'a pas approfondi l'analyse de la notion de vengeance et s'est borné à l'examiner du point de vue mécanique offert par les chroniqueurs.

ce qui avait lieu au moyen des rites qui précédaient l'exécution. Par l'identification formelle du prisonnier au groupe hostile auquel il appartenait, il apparaissait que la nécessité de la relation sacrificielle exprimée par une certaine entité surnaturelle pouvait être satisfaite en lui consacrant une victime. S'il se produisait quelque lacune dans cette détermination (ce qui devait se découvrir magiquement grâce à la divination), rien ne pouvait libérer la collectivité des représailles de l' « esprit » de la victime, car les humains auraient, en ce cas, agi en leur nom. L'abandon du sacrifiant (et, probablement, de ses acolytes) s'imposait comme une forme de défense de « notre groupe ». Si l'on prend pour base le sacrifice humain dû à un parent « mort » récemment de mort violente [1], cela indique que le circuit *entité surnaturelle-victime* était d'une nature précise et que la relation sacrificielle impliquait une *récupération*. L' « esprit » *vengé* ne recueillait de la relation sacrificielle aucune espèce de bénéfice, mais récupérait la « substance » de son corps qui était tombée précédemment au pouvoir des ennemis par l'intermédiaire du massacre rituel. Autrement dit, la destruction de l'*âme inhérente au corps* de la victime se réduisait, sur le plan magico-religieux, à un transfert ou une captation de qualités mystiques qui restituait son intégrité à l' « esprit » bénéficiaire du sacrifice. Le massacre rituel de la victime était à la fois condition, principe et fin de la *vengeance*.

Les connexions des rites de purification et d'anthropophagie sont, de leur côté, partiellement identifiables. Comme on l'a déjà vu au cours de l'analyse reconstructive des rites de purification, la collectivité ne pouvait savoir si le sacrifice de la victime avait ou non été accepté par l'entité surnaturelle (malgré les pronostics basés sur les déductions divinatoires) que si le sacrifiant menait à bien la première retraite. Les rites de purification se rattachaient donc à la *vengeance* dans la mesure où ils servaient à attester qu'elle avait été pleinement consommée, c'est-à-dire dans la mesure où ils fournissaient la preuve que le sacrifice avait atteint son but. Quant aux rites d'anthropophagie, ils possédaient à cet égard un sens plus profond. Les relations des agents cannibales avec la victime se reliaient au processus de récupération mystique des « énergies » du parent tué par les ennemis. La nature agonistique de ces relations doit d'ailleurs avoir suggéré au lecteur que les effets des actions cannibalistes mentionnés plus haut (incorporation d' « énergies » à la personnalité des agents et sécurité de la collectivité assurée par la conjuration de l' « esprit » de la victime) ne comprennent pas toutes les conséquences du cannibalisme tupinamba. En effet, les sources mentionnent l'intention d'intimider les ennemis (Léry) et le principe de réciprocité (spécialement Pigafetta et Staden). Ces indications peuvent servir à étayer notre hypothèse : il est aisé, en effet, de saisir que l'application du principe de réciprocité aux actions cannibalistes et l'intention d'intimider les ennemis par ce moyen s'associaient au processus de

1. Il convient de rappeler que ce type de sacrifice avait un caractère de remplacement.

récupération mystique. Pour plus de précision, nous dirons que l'une et l'autre n'étaient que des résultats magiques de ce processus.

Les relations agonistiques de la collectivité avec l' « esprit » de la victime par le moyen des actions cannibalistes n'affectaient pas exclusivement la « personne » de l'ennemi exécuté, mais tout le groupe social auquel il appartenait. Ici s'applique le principe connu de la magie sympathique par contagion, selon lequel « le semblable produit le semblable » (Frazer). Dans le cas particulier, la sympathie magique s'établissait naturellement entre la victime et son groupe, car ce principe, sur le plan des relations intercommunautaires, suppose qu'agir sur un membre du groupe est agir sur le groupe lui-même (Lévy-Bruhl : *pars pro toto* comme principe de communauté d'essence). Cette interprétation permet de comprendre pourquoi le cannibalisme tupinamba englobait l'intention d'intimider les ennemis. Les actions cannibalistes ne visaient pas à communiquer une terreur physique aux ennemis, mais à exercer sur eux une domination d'ordre magique, menaçante pour leur sécurité collective.

Il conviendrait maintenant d'examiner le mécanisme de cette relation magique en considérant l'immolation destinée à un parent mort exigeant la relation sacrificielle. Le massacre déclenchait le circuit *victime-entité surnaturelle* qui permettait la récupération mystique et l'établissement du circuit dérivé réversible *entité surnaturelle-victime*. Ce circuit produisait des conséquences de grande importance : c'est ainsi, en effet, que l'on parvient à l'explication magico-religieuse qui identifie le sens subjectif des actions cannibalistes des Tupinamba. En captant la « substance » dont elle devait bénéficier (récupération mystique), l'entité surnaturelle infusait au corps du sacrifié des qualités procédant d'elle-même. Les actions anthropophagiques, probablement périlleuses en d'autres circonstances, pouvaient alors être consommées; la communication des attributs de l' « esprit » qui recevait le sacrifice au corps de la victime, immanente au processus de récupération mystique, neutralisait le caractère nocif de tout ce qui était lié à sa « personne », et, par conséquent, supprimait les prohibitions relatives à sa chair. Ainsi, l'état de participation conditionnait la manifestation des actions cannibalistes aussi bien que la fonction religieuse des relations agonistiques engagées par son intermédiaire entre la collectivité et l'« esprit » du sacrifié.

Ces résultats placent l'interprétation du cannibalisme tupinamba sur d'autres bases. L'analyse reconstructive, élaborée dans la première partie de ce chapitre, exposait que, parmi ces indigènes, l'anthropophagie jouait un rôle magico-religieux auquel étaient inhérentes deux connexions spécifiques. Toutefois, il restait à expliquer la possibilité elle-même de cannibalisme et la nature des « énergies » captées par les agents des actions cannibalistes. A l'exception de Volhard, les spécialistes qui ont abordé le problème se sont contentés d'admettre que le cannibalisme tupinamba avait un fondement magique. En mangeant l'adversaire, le guerrier s'appropriait les « pouvoirs » incorporés à sa personnalité. L'analyse reconstructive démontrait empiriquement (autant qu'il est possible de le faire) ce que cette interprétation avait d'exact et les lacunes qu'elle

présentait. Mais la question de la localisation des actions cannibalistes dans l'échelle de la relation avec le surnaturel restait encore à éclaircir. A mon sens, ce problème peut se résoudre à la lumière des résultats obtenus. Les actions cannibalistes des Tupinamba n'étaient pas aussi indépendantes qu'on l'a supposé jusqu'ici de l'acte du sacrifice. Au contraire, c'est en lui qu'elles trouvaient leur propre raison d'être d'ordre religieux. Tout se ramenait à la communion collective avec l'entité surnaturelle, bénéficiaire du sacrifice, et l'on y parvenait par l'ingestion de la chair de la victime. Les pratiques magico-religieuses exercées sur l' « esprit » du sacrifié par la collectivité et les bénéfices magiques recueillis individuellement par les agents des actions cannibalistes constituaient plutôt les effets magiques escomptés que les mobiles essentiels du cannibalisme.

C'est dire que les « qualités » captées par les agents des actions cannibalistes ne provenaient pas strictement ou exclusivement de la chair de la victime. Elles s'augmentaient aussi, dans le cas de sacrifices destinés à des parents morts à une époque récente, de « qualités » infusées au corps de l'exécuté par l'entité surnaturelle. Volhard avait déjà découvert cette relation entre le cannibalisme et la captation des « qualités » du parent mort, au sujet des Tupinamba. Mais il ne supposait pas que la relation naquît spontanément de l'action cannibale elle-même. Bien que sans formuler d'hypothèse impliquant l'identification de la victime avec le parent mort, Volhard admettait que les participants au repas ne cherchaient pas à s'approprier les « énergies » du prisonnier mais bien la « substance du parent mangé par lui [1]. Cette interprétation prouve que Volhard ne se trompait pas tout à fait, bien qu'il commît de graves confusions. Tout d'abord, il n'était pas parvenu à saisir que le cannibalisme tupinamba se subordonnait aux cérémonies sacrificielles et possédait une base religieuse. D'autre part, il pensait que les agents des actions cannibalistes captaient directement, pour leur propre compte, la « substance » du parent mort, alors qu'en fait celle-ci se transmettait de manière immédiate, par le moyen de l'action sacrificielle, à l' « esprit » du parent mort. Puis, ce n'était pas sa « substance » qui passait aux agents cannibales, mais d'autres « qualités » qui résultaient du contact de l' « esprit » avec le corps de la victime, contact produit par le circuit complexe *victime-entité surnaturelle-victime*, établi par l'action sacrificielle. Enfin, les agents des actions cannibalistes s'appropriaient individuellement les « pouvoirs » contenus en certaines parties du corps de la victime.

Le problème central consiste ici à savoir pourquoi la collectivité s'associait au processus de récupération mystique. Ce que nous savons du schème du sacrifice tupinamba suggère que cette association était indispensable, en ce qui concerne la situation de l'entité surnaturelle. Si l'on prend pour base les résultats de l'analyse reconstructive, une réponse s'impose bientôt : la collectivité cherchait à se protéger contre l'« esprit » de la victime. Cependant, il est pos-

1. E. Volhard, *Il cannibalismo*, p. 419-420.

sible que ce facteur ait été plutôt résultant que causal, c'est-à-dire l'effet de l'anthropophagie cérémonielle combinée aux rites de purification. Dans ce cas qu'y avait-il derrière l'association en question ? Il semble que ce devait être la nécessité de changer ou transposer l'état d'hétéronomie magique créé par la mort d'un parent dans des conditions qui réclamaient la relation sacrificielle. La collectivité s'associait au processus de récupération mystique parce qu'il prenait, pour elle-même, le sens qu'il prenait pour l'entité surnaturelle. Si celle-ci récupérait son intégrité, la collectivité récupérerait la sienne. Par conséquent, la relation sacrificielle, comme forme de *vengeance*, serait restée incomplète sans l'anthropophagie. La collectivité devait participer au processus de récupération mystique, car seule cette participation pouvait lui assurer l'autonomie magique vis-à-vis d'un groupe hostile déterminé et une puissance magique effective sur lui. Le parent mort dont l'intégrité avait été rétablie par suite de la récupération mystique, faisait de nouveau partie de « notre groupe » comme membre potentiel de la société des ancêtres mythiques et des aïeux ; l'unité mystique de « notre groupe » se recomposait en même temps que celle du groupe hostile se désagrégeait. L'anthropophagie, ramenant les participants au repas à l'état d'autonomie magique, leur conférait la suprématie ou le pouvoir magique sur la collectivité ennemie.

Cette nouvelle interprétation du cannibalisme tupinamba, liant entre eux les aspects de cette institution que l'on a généralement séparés de façon arbitraire, permet de comprendre l'intégration des rites anthropophagiques dans les cérémonies du sacrifice humain, la fonction qu'ils remplissaient sur le plan magico-religieux et enfin la signification des actions pratiquées comme forme de relation intergroupale. Les rites anthropophagiques ne constituaient point une conséquence indépendante (ou superposée) des rites de préparation et d'exécution de la victime. Au contraire, le principe religieux qui rendait ces rites possibles et nécessaires donnait également un fondement aux actions cannibalistes. La localisation de la victime dans l'échelle de relations avec le sacré devenait une condition nécessaire du massacre rituel aussi bien que du cannibalisme cérémoniel. En conséquence, le cannibalisme tupinamba avait principalement une fonction religieuse : celle de produire une modalité collective de communion directe et immédiate avec le sacré. Westermarck a tort quand il prétend expliquer synthétiquement la relation du sacrifice avec le cannibalisme au moyen du *principe de transfert du mana* de la victime [1]. Le transfert magique, dans ce cas particulier, ne se présente pas comme une condition mais comme une conséquence de l'intégration des actions cannibalistes dans les cérémonies du sacrifice humain ; et, dans la mesure où il contribue à expliquer le comportement des agents cannibales, il ne se présente pas comme un principe de relations individuelles (entre les participants au repas et la victime) mais comme un principe de relations intergroupales. Bien que la communion avec l'entité surnaturelle et l'ingestion de la chair de la victime se

1. Cf. A. Westermarck, *L'origine*, t. II, p. 546.

reflètent dans la situation des agents cannibales (en tant que double origine d'une objectivation, avec retour au quotidien, de la puissance mystique), le sens manifeste des actions cannibalistes ne se définit pas par ces valeurs. C'est la lutte avec l' « esprit » de la victime et le groupe hostile auquel elle appartient (moyen d'interversion de l'état d'hétéronomie magique), qui délimite subjectivement le sens magico-religieux explicite des actions cannibalistes. Par conséquent, dans l'ensemble des actes pratiqués contre les ennemis, depuis les rites de préparation de la guerre jusqu'à la « destruction » finale des prisonniers, elles s'imposent, symboliquement et objectivement, comme une preuve de la consommation de la *vengeance*.

Comme on l'a vu, la notion de *vengeance* se polarisait de façon particulière dans chacune des constellations d'actions sociales qui s'intégraient aux rites de « destruction » des ennemis. Les graduations implicites de cette polarisation laissent entrevoir : 1) que le massacre de la victime était la condition *sine qua non* de la *vengeance* dont la consommation dépendait directement de la relation sacrificielle ; 2) que les rites de purification se rattachaient directement à la relation sacrificielle ; 3) que le repas anthropophagique constituait une forme de communion collective au cours du processus de récupération mystique, déclenché par la relation sacrificielle (celle-ci produisait des résultats magiques reflétés par la condition du groupe hostile « vaincu » et garantissait les avantages provenant de la suprématie guerrière ou de la « victoire militaire »). Donc, cette connexion spécifique contenait les éléments relatifs à l'*eidos* ou les raisons cognitives qui, dans l'horizon mental des Tupinamba, servaient à « expliquer » rationnellement les mobiles de guerre et de massacre des ennemis capturés, étant donnée la nécessité de *venger* les parents morts récemment ou les aïeux de grand renom et les ancêtres mythiques. Les chroniqueurs, dans leurs descriptions, et les ethnologues qui se sont livrés à l'analyse du phénomène à l'intérieur des explications limitées des sources originales, se sont bornés à cette vision ethnocentrique du cannibalisme tupinamba, vraiment illusoire si l'on ne conçoit pas la notion de *vengeance* au sens qu'elle revêtait dans son contexte socio-culturel.

Les résultats de l'interprétation exposée ici éclairent considérablement les problèmes relatifs à la causation sociale et à la fonction manifeste de la guerre dans la société tupinamba. Des motifs religieux et magiques agissaient comme facteurs sociaux topiques de la guerre. La *vengeance* pouvait être donnée par les Tupinamba comme l'objectif évident des incursions et des expéditions guerrières, et constituer pour cette raison la fonction manifeste de la guerre dans ces sociétés tribales [1], car elle définissait objectivement les obligations

1. Le concept de fonction manifeste est utilisé pour désigner les conséquences objectives de la guerre reconnues explicitement dans la culture tribale. Sur cet emploi du concept voir R. K. MERTON, qui cherche à séparer théoriquement la fonction manifeste des phénomènes sociaux de leur fonction latente et indique, de manière satisfaisante, quelles sont les implications heuristiques de la distinction observée (*Social theory*, p. 61 sqq.).

cérémonielles des vivants à l'égard des ancêtres mythiques et des parents morts. On découvre par là la dynamique même de la guerre dans ces sociétés, c'est-à-dire les facteurs qui déterminaient, dans l'enceinte du groupe, la réalisation des entreprises guerrières et qui provoquaient, dans l'esprit de chaque individu, la conscience de leur nécessité et l'aspiration de les conduire à leurs fins normales. Comme forme de relation intertribale, la guerre n'était pas la cause efficiente du traitement réciproque, mais plutôt l'effet d'une application magico-religieuse du principe de réciprocité. Ce n'était ni la perte physique d'un membre du groupe, ni le caractère outrageant en soi des actions cannibalistes et sacrificatoires qui amenaient, spécifiquement, les « représailles » ; la guerre et le cannibalisme ne se rattachaient pas au principe de réciprocité d'une façon aussi simple que le pensent certains spécialistes [1]. L'exemple des Tupinamba est probant : la consommation de la *vengeance* se reflétait dans la condition du vaincu non parce qu'elle détruisait l'équilibre mécanique de la structure sociale, mais bien parce qu'elle ébranlait les fondements du moral collectif.

Nous arrivons ainsi à l'explication proprement causale de la guerre tupinamba. Dire que cette dernière se rattachait au système magico-religieux tribal et que ses objectifs, son rythme et son dénouement dépendaient du fonctionnement de ce système, ne revient guère qu'à établir une relation interprétative de caractère général ; affirmer qu'elle constituait en même temps une technique et la condition inexorable du sacrifice humain, revient à particulariser cette relation interprétative. Toutefois, le concept de *la guerre tupinamba comme effet d'une application magico-religieuse du principe de réciprocité* présente de façon synthétique la même relation interprétative en termes de causalité. Les rites de « destruction » des ennemis avaient pour fonction de rétablir les conditions d'eunomie sociale, ce qui avait lieu, fondamentalement, par deux opérations : 1) satisfaire à la nécessité de relation sacrificielle des entités surnaturelles ; 2) reconstituer l'unité mystique de « notre groupe ». Alors que la première opération revêtait un caractère religieux (ou magico-religieux, selon l'interprétation de Frazer), la seconde avait un caractère magique, bien que son fondement fût strictement religieux, comme le démontre l'analyse du massacre rituel et du cannibalisme tupinamba. Ainsi, l'idée qu'il fallait infliger aux ennemis un traitement déterminé trouvait une expression concrète grâce à ces opérations ; la récupération mystique et la rétribution magique supposaient, par leur nature même, que la victime ne pouvait provenir de n'importe quel groupe hostile. Au contraire, toutes deux exigeaient qu'elle sortît du groupe hostile responsable, réellement ou virtuellement, des actions qui avaient nécessité la relation sacrificielle, en vertu de ses conséquences magico-religieuses. La *vengeance* considérée comme origine des expéditions guerrières, qui préoccupait tellement Gandavo, avait pourtant pour raison l'activité de facteurs religieux et magiques, cohérents quant à leurs effets, et interdépendants quant à leurs motifs occultes mais profonds.

1. Voir, par exemple, A. G. Keller, *Societal evolution*, p. 108-109.

En résumé, la récupération mystique et la rétribution magique, celle-ci subordonnée à celle-là, représentaient les facteurs topiques de la guerre dans la société tupinamba. Grâce à ces deux facteurs élémentaires et irréductibles, les obligations dérivant de la nécessité de la relation sacrificielle (*vengeance* et ses conséquences) se manifestaient régulièrement avec un caractère belliqueux et amenaient à ce que l'on peut appeler la « définition sociale de l'ennemi ». Les actes d'agressivité des Tupinamba n'auraient pas eu une nature belliqueuse s'ils avaient dérivé purement et simplement de la nécessité de se procurer, par des moyens violents, des victimes pour le massacre et pour le repas anthropophagique. En fait, par les déterminations nées de ces facteurs, elles s'intégraient aux situations de conflit intertribal et acquéraient le sens d'actions guerrières [1]. Les deux facteurs reliaient de telle façon entre elles la condition de « vaincu » et celle de « vainqueur » que, faisant des résultats magico-religieux l'objectif patent et le fruit ou le profit manifeste de la guerre, ils amenaient la lutte à main armée à se refléter dans la position réciproque des tribus ennemies.

L'explication de la guerre tupinamba par les deux facteurs magico-religieux indiqués constitue sans doute la principale contribution théorique de cette monographie. Elle permet de situer avec précision le problème de la causation sociale de la guerre dans la société en question et fournit une nouvelle perspective à l'examen sociologique de deux phénomènes sociaux : la vengeance et la guerre chez les « peuples primitifs ». Pour ne négliger aucune des implications dérivant de l'analyse interprétative élaborée, je pense qu'il ne sera pas inutile de soumettre les trois thèmes à discussion, au risque d'insister, dans le cas du premier, sur des choses qui ne souffrent pas de doute. Ici commence, naturellement, l'examen de la seconde question de la présente analyse (voir p. 185).

L'interprétation développée jusqu'ici permet de saisir positivement les liens de réciprocité de la guerre et des conditions d'eunomie sociale. Les obligations établies par la nécessité de la relation sacrificielle étaient de nature à perturber profondément la vie animico-sociale des Tupinamba. Bien que la documentation disponible n'embrasse que des effets secondaires (comme les interdictions sociales, par exemple), on perçoit que l'espace de temps écoulé entre l'imposition ou la découverte chamanistique d'une nécessité de relation sacrificielle et sa complète satisfaction représentait, pour les Indiens Tupi, une phase d'intense expectative et de douloureuses inquiétudes. Les personnes sur lesquelles pesaient les interdictions sociales résultant de la mort sanglante ou magique d'un parent et celles sur qui reposaient les obligations de « vengeance » restaient exposées à l'action magique des ennemis et aux représailles de l'esprit du mort. De la même façon, tant que les divinités ou les ancêtres mythiques n'étaient

1. Il est d'une importance fondamentale pour la définition sociologique de la guerre que « l'état de relations de conflit entre deux sociétés ou plus » puisse être caractérisé expérimentalement (voir le travail de l'auteur, *A analise funcionalista da guerra*, p. 20-21).

pas satisfaits, la parenté sur laquelle retombaient ces obligations se voyait sujette à des périls que seule pouvait éviter la consommation du sacrifice sanglant. Les différences entre les types concrets de sacrifices rapportées plus haut perdaient ainsi leur importance devant la chaîne sans fin d'obligations imposées par la nécessité impérative d'établir la relation sacrificielle. Alors commençait une période de « maladie sociale », car l'équilibre du système de relations sociales se trouvait ébranlé jusqu'en ses fondements. A cette période peut s'appliquer correctement le concept de disnomie sociale.

La guerre s'incorporait aux techniques culturelles utilisées par les Tupinamba pour écarter les facteurs de perturbation de l'ordre social. Le contact à main armée avec l'ennemi s'imposait comme une conséquence inévitable du processus magico-religieux responsable de la situation de disnomie sociale et comme une condition nécessaire pour obtenir un pouvoir actif sur les forces qui l'avaient produit. C'est-à-dire que les mobiles sociaux considérés ici comme facteurs immédiats ou topiques de la guerre, la récupération mystique et la rétribution magique, se manifestaient dans une ambiance d'insatisfaction sociale. Ils se traduisaient en actes sociaux et en comportements collectifs, car ils se projetaient sur la conscience sociale des *socii* par et grâce à l'insatisfaction sociale qui accompagnait l'imposition ou la découverte chamanistique de la nécessité d'une relation sacrificielle.

Dans la mesure où ils déclenchaient des comportements dont l'objet (inconscient) était la défense de l'intégrité du groupe, ces deux mobiles avaient une fonction sociale immédiate de même nature. Vu sous cet angle, le rétablissement des conditions d'eunomie sociale, moyennant la consommation de la relation sacrificielle, paraît supposer une punition de caractère particulier. Les rites de « destruction » des ennemis se présentent comme une modalité d'expiation, un châtiment exemplaire appliqué aux groupes hostiles responsables de profanations réelles ou supposées du caractère sacré du *Nous* collectif (*vengeance*). Le dénouement normal du processus rétablissait la communauté des agents dans la possession de son « être » et de sa « force », la restaurant dans sa complète intégrité.

Ici se manifeste la fécondité de l'hypothèse qui a orienté l'interprétation du massacre rituel et des actions cannibalistes. Laissant de côté l'explication du phénomène comme une simple réappropriation de la « substance » du compagnon tué par les ennemis — qui évoque une application de la théorie des vases communiquants à des phénomènes sociaux — cette hypothèse permet de comprendre d'une façon dynamique le rétablissement de l'équilibre dans le système de relations sociales. En effet, selon l'interprétation adoptée, n'entrait pas simplement en jeu une récupération de la « substance » du compagnon ou du parent mort, mais bien la propre incorporation de l'un ou de l'autre au courant de l'existence sociale. Il y avait une participation de la collectivité au processus de récupération mystique, comme cela était inévitable, étant données ses fins magico-religieuses. Toutefois, le processus en question avait pour but immédiat la « personne » du compagnon ou du parent dont l' « esprit »

recevait le sacrifice sanglant : par le moyen des opérations magico-religieuses observées, sa « personne » était localisée socialement dans la position correspondant à son nouvel état. Ainsi, la neutralisation des actes sacrilèges commis par les « ennemis » revêtait une forme expiatoire, comme condition de défense du caractère inviolable ou sacré du *Nous* collectif. Écartant les effets de la profanation, y compris ceux de nature magique, elle éloignait les causes d'insatisfaction sociale et rétablissait l'équilibre du système tribal de relations sociales.

Sans doute les deux facteurs sociaux indiqués, avec la fonction sociale correspondante, rendent-ils possible l'explication positive de la causation sociale de la guerre dans la société tupinamba. Cependant, d'autres facteurs sociaux résultant du mode d'intégration ou des répercussions de la nécessité d'une relation sacrificielle sur la structure sociale, intervenaient pour motiver la guerre. Trois d'entre eux se subordonnaient directement aux facteurs primaires, la récupération mystique et la rétribution magique : ce sont la connexion sociale du sacrifice sanglant comme rituel funéraire, les interdictions sociales naissant du meurtre d'un membre du groupe et les frictions avec les groupes hostiles occasionnées par des contacts directs ou des actions magiques. Un autre enfin provenait du fondement mystique de la différenciation sociale.

La connexion du sacrifice humain comme rituel funéraire résulte de la fonction magico-religieuse elle-même, que les rites de « destruction » des ennemis remplissaient lorsqu'ils étaient consacrés à l' « esprit » d'un parent mort récemment. Le sacrifice sanglant d'une victime écartait l'agent de perturbation qui empêchait l'établissement de relations normales entre le mort et la collectivité. Comme l'on sait, l'équilibre du système de relations sociales était affecté par la mort d'un membre du groupe ; la fonction sociale des rites funéraires était de restaurer cet équilibre, à la fois par l'exclusion du mort du cercle social des vivants et par son intégration à la société des ancêtres mythiques et des aïeux. Le mort se transformait en un émissaire envoyé vers l'au-delà et son état en faisait une source de périls pour la communauté [1]. Donc, entre autres raisons, on procédait à divers soins rituels pour faciliter et garantir son éloignement de la terre. Les cérémonies funéraires en usage ne pouvaient se dérouler à l'occasion de la mort si celle-ci pouvait être imputée à des actes ou des manipulations magiques des « ennemis ». De cette façon naissait et se prolongeait une circonstance qui introduisait dans les relations avec le mort une sorte d'anomalie, une source de périls et d'insatisfaction sociale.

Gandavo nous a laissé de ce processus une minutieuse et pénétrante description dont l'on a déjà usé dans ce travail ; elle illustre parfaitement la relation qui existait entre l'établissement de la relation sacrificielle due à l' « esprit » du mort et la restauration de l'équilibre du système de relations sociales. Le fils d'un notable tupiniquim avait été exécuté par des ennemis. Son père se refusa à accomplir les cérémonies de déploration, les repoussant après la con-

1. Cf. FERNANDES, *A organização*, p. 161 sqq. THEVET signale que le cadavre était ligoté afin d'empêcher le retour du défunt « ce qu'ils craignent fort » (*Singularitez*, p. 183). Voir aussi A. MÉTRAUX, *Religion*, p. 116-117.

sommation de la *vengeance* [1]. La description de Gandavo tire son importance du fait qu'elle suggère l'existence d'une fiction sociale par le moyen de laquelle les Tupi cherchaient à dissimuler rituellement bien qu'ils en ressentissent les effets, la perte honteuse d'un de leurs membres [2]. Ce comportement correspondait probablement au double désir de donner une satisfaction provisoire à l' « esprit » du mort, avec le dessein probable d'éviter des représailles de sa part et de conjurer sa présence, en évitant de l'invoquer si tôt. Le rétablissement de la communication entre la collectivité et l' « esprit », comme on l'a vu au cours de l'analyse reconstructive, avait lieu au moyen de la consécration d'une victime humaine. Gandavo rapporte que le notable tupiniquim, la *vengeance* consommée, consentit à observer les cérémonies de déploration de son fils. Quand les facteurs de perturbation des relations avec le mort étaient éloignés, le groupe pouvait enfin mener à bonne fin les obligations qui lui incombaient à l'égard de son « esprit ».

Les interdictions sociales dérivant de la mort d'un membre du groupe sont mal connues. Thevet seul a réuni des données de quelque consistance au sujet de ces interdictions. Selon lui, elles touchaient les choses et les êtres qui entraient dans la zone de projection sociale de la « personne » du mort. En divers endroits Thevet mentionne la cérémonie de « renouvellement de la sépulture », par laquelle les objets appartenant au mort étaient transférés au captif. La meilleure description est celle qui se trouve dans le manuscrit inédit, dans le passage qui traite des cérémonies observées à l'occasion des rites de changement de nom, époque à laquelle aurait eu lieu la consécration d'une nouvelle victime. « Aussy ces Barbares jettent sur leurs prisonniers de la plume de Perroquet en signe de mort. Depuis qu'ils ont fait ces braves cérémonies sur eux, jamais ils ne reschappent qu'ils ne soient tués, et mangés. Voila pourquoy quand ils sont entrés en la maison, ils apportent devant eux l'arc, les flèches, les colliers, plumasseries, lits, fil, et autres choses appartenans au defunct, et les luy donne on pour son usage, sçavoir le lict à se coucher, les colliers à mettre à l'entour de son col, la plumasserie à se parer quand bon luy semble, les arcs, et flèches sont par luy lavées, et nettoyées. Car il n'est permis à nul autre d'entre eux se servir des biens d'un mort, jusques à ce qu'il en ayt esté ainsy par un de leurs ennemis, leur esclave [3]. » En d'autres textes, ce chroniqueur rapporte aussi que les femmes du mort ne pouvaient contracter de nouveau mariage tant que le mari n'était pas « vengé ». Dans la *Cosmographie*, il affirme que l'offrande de la veuve au captif suivait sa conversion à l'état de victime (donc,

1. Gandavo, *Hist.*, p. 127-129.

2. «...Il n'y avait personne [dans le village] qui ne se lamentât, témoignant par des larmes et des paroles affligées le sentiment qu'on avait de sa mort. Mais le père, honteux et souffrant de n'avoir pu encore se venger en cette occurrence, les pria tous instamment de dissimuler, par amour pour lui, la perte de son fils et de ne le pleurer d'aucune façon » (*loc. cit.*).

3. Thevet, *Ms. in.*, fol. 58v.-59. D'autres descriptions se retrouvent in *Cosmogr.* (fol. 944) et *Ms. in.* (fol. 61v.).

après le renouvellement de la sépulture) : « Si tost donc que un prisonnier est ainsi equippé, quelquefois on luy donne les femmes de celuy qui aura esté occis, à fin qu'il s'en serve. Et elles les ayans pour associez, disent qu'elles sont recompensees de la deffaite de leurs premiers maris... [1] ; » et il indique que le mariage ultérieur de la veuve avec un membre du groupe ne pouvait avoir lieu tant que « leur mary occis n'ait esté vengé par le massacre d'un de leurs ennemis [2]. » Dans le manuscrit inédit, il répète ces informations, en les développant cependant. « Et si daventure les parents de celuy, à qui appartient le prisonnier, ont esté tués à la guerre, jamais les vefves ne reprennent mary que premier le defunct mary n'ayt esté vengé. Et à cette occasion [époque du renouvellement de la sépulture] baille on aux vefves le prisonnier pour recompenser la perte de leur defunct mary, jusques à ce que le jour soit venu de le tuer, et manger en vengeance de leur mary... [3]. » « Quant auxdites femmes vefves, elles ne se remarient point, si ce n'est aux freres, et plus proches parents de leur defunct mary, desquels faut qu'auparavant ils vengent la mort, s'il a esté prins, ou mangé de l'ennemy, s'il est mort de vieillesse, ou maladie, faut que celuy qui doibt prendre la vefve pour femme, ameine un prisonnier, qui nettoye sur la fosse du trespassé... [4]. » D'une autre information du même auteur il ressort que la « vengeance » dépendait de l'étendue et du prestige de la parenté du mort (*eo ipso*) aussi bien que des attraits de la femme. Il semble qu'une combinaison de ces facteurs pouvait amener la « vengeance » à se consommer rapidement. Dans sa relation, le chroniqueur écrit ce qui suit : « A ce propos je vous raconteray ici d'une femme, laquelle aprés la mort de son mary, qui avoit esté pris et mangé de ses ennemis, ne se voulant jamais remarrier, par ce disoit elle que nul des parents du deffunct son mary ne s'estoit efforcé de venger sa mort. Et pour cette cause, prenant l'arc, et la flèche s'en alla elle mesme à la guerre avec les hommes, et feit tant qu'elle amene des prisonniers, qu'elle bailla à tuer à ses enfans, leur disant, tués mes chers enfans, vengés la mort de v[ost]re pere defunct, puis que nul de ses parens n'en fait autre vengeance. C'est possible pour ce que je ne suis pas jeune, et assés belle. Mais une chose est en moy, c'est que je suis forte, et vaillante pour venger la mort de v[ost]redit pere mon mary [5]. »

1. THEVET, *Cosmogr.*, fol. 944.
2. Idem.
3. THEVET, *Ms. in.*, fol. 59.
4. THEVET, *Ms. in.*, fol. 61v. Désormais les objets appartenant au défunt ne devaient être utilisés que par l'esclave (THEVET, *loc. cit.*).
5. THEVET, *Ms. in.*, fol. 62. Thevet rapporte que cette femme se comportait comme un homme, affectant attitudes et comportements masculins (idem). Y aurait-il ici une explication du tribadisme tupinamba ? Les autres sources qui traitent ce sujet ne permettent pas de conclure (Cf. FERNANDES, *A organização*, p. 137-138). L'explication suggérée par Thevet touche à des questions qui ne peuvent être résolues de manière satisfaisante au moyen de la documentation dont nous disposons actuellement.

Ces interdictions sociales qui pesaient sur des objets et des individus illustrent la répercussion de la mort violente (réelle ou supposée) d'un membre du groupe sur les conditions de la vie sociale, par la création de foyers de perturbation et de sources de contamination magique.

Dans une société où les femmes étaient si disputées, en vertu du rôle qu'elles jouaient dans les relations d'adaptation, les interdictions qui visaient le mariage des veuves devaient être particulièrement désagréables. Cependant, la documentation disponible ne dit pas tout. Il est très probable que les informations de Thevet ne relatent qu'une minime part des prohibitions sociales occasionnées par ou rattachées à l'imposition ou à la découverte chamanistique de la nécessité d'une relation sacrificielle exigée par le parent mort.

Quelles étaient donc les causes des interdictions sociales ? Pourquoi les compagnons du mort ne pouvaient-ils toucher aux objets qui lui avaient appartenu ? Pourquoi, s'ils contenaient une « corruption » — pour employer le terme utilisé par Thevet — les vivants ne s'en libéraient-ils pas en les détruisant ? Pourquoi les femmes des défunts devenaient-elles intouchables pour les membres du groupe ? Il n'est pas possible d'analyser complètement toutes ces questions, car les données positives sont insuffisantes. Il nous manque même les indications élémentaires sur le traitement chamanistique que devaient probablement subir les objets, au cours de cérémonies qui précédaient la capture et la consécration de victimes ; sur le cercle total de personnalités sujettes à interdictions ; et sur la nature des soins qui devaient être observés jusqu'à la consommation de la « vengeance ». Malgré tout, une chose est claire : c'est que l'interdiction obéissait à un principe magique (magie sympathique par contagion). Les objets et les personnes sujets à interdiction entraient, comme on l'a dit, dans la zone de projection sociale de la « personne » du mort. Les impuretés émanant de ces objets et de ces personnes ne provenaient pas, à mon sens, de la « personne » du mort, mais de l'état auquel elle avait été réduite par le pouvoir magico-religieux des ennemis. En somme, les ennemis acquéraient une sorte de domination magique sur la collectivité « vaincue », domination qui s'avérait particulièrement efficace dans la zone immédiate de projection sociale de la « personne » de la victime. D'où la double nécessité *a*) d'éviter tout contact avec les personnes et les objets visés directement par les interdictions (prohibitions de mariage de la veuve avec des membres du groupe et de l'usage d'objets appartenant au mort) ; *b*) d'éliminer les sources mêmes de contamination qui assuraient aux « ennemis » un pouvoir si avantageux (rétribution magique). La possibilité de la destruction pure et simple des objets et des personnes sujettes à la contamination et au contrôle magique de l' « ennemi » ne se présentait pas chez les Tupinamba. Elle aurait signifié la propre destruction de la « personne » dont la mort nécessitait une relation sacrificielle et, par conséquent, la mutilation du groupe lui-même.

L'ennemi capturé apportait avec lui la « substance » du parent mort. Sa consécration, comme victime, à l' « esprit » du défunt, et son exécution cérémonielle ultérieure, arrachaient au groupe hostile la source de pouvoir magique

dont il jouissait vis-à-vis de la collectivité. L' « esprit » qui recevait le sacrifice reprenait possession de sa « substance », et par là-même les raisons qui provoquaient les interdictions cessaient d'exister. Par conséquent, les objets et les individus qui entraient dans la zone de projection sociale de sa « personne » pouvaient être soumis aux rituels funéraires de séparation et cessaient d'être intouchables : objets et femmes pouvaient entrer de nouveau en circulation.

Les frictions avec les groupes d'alentour n'entraient pas parmi les causes prochaines ou primaires de la guerre. Cela a déjà été congrûment expliqué. Toutefois ces frictions formaient le contexte social à l'intérieur duquel se manifestaient les facteurs topiques de la guerre tribale. Par conséquent, il est nécessaire de les inclure parmi les conditions favorables à la précipitation des tensions et conflits intertribaux. D'une part, le voisinage facilitait l'imputation de la mort naturelle d'un membre du groupe à des manipulations magiques pratiquées, réellement ou virtuellement, au sein des groupes hostiles voisins. D'autre part, les effets magiques des incursions guerrières et du sacrifice humain sont connus. Si les actions guerrières des ennemis ne créaient, par elles-mêmes, ni l'obligation ni la nécessité d'une revanche, l'état d'hétéronomie magique résultant de ces actions [1] quand elles atteignaient aux fins désirées, ne comportait d'autre solution ou d'autre issue que le recours à la guerre (rétribution magique).

Le fondement mystique de la différenciation sociale constituait aussi une condition favorable à la guerre. Les deux connexions sociales du sacrifice humain, comme source d'objectivation et de retour au quotidien de la puissance mystique (fonction du sacrifice de la première victime et fonction du sacrifice de victimes successives par le même sacrifiant), ont déjà été examinées dans le chapitre précédent. Il faut rappeler, cependant, que les processus tribaux de distribution et de classification sociale des individus masculins créaient une atmosphère propice à des attitudes favorables à la guerre et au sacrifice sanglant de victimes humaines. Comme diverses fins rituelles pouvaient engendrer la nécessité d'une relation sacrificielle, les raisons ne manquaient jamais pour justifier les entreprises guerrières sur des territoires contrôlés par des groupes hostiles ou pour pousser les guerriers tupinamba à capturer des « ennemis ». Cela est ainsi confirmé sociologiquement, au sens où est légitime l'affirmation suivante de Gabriel Soares qui figure au frontispice de cette monographie : « Comme les Tupinamba sont fort belliqueux, toutes les raisons leur sont bonnes pour faire la guerre à leurs ennemis ».

En résumé, la connexion funéraire du sacrifice humain, les interdictions sociales, les frictions entre groupes hostiles et le fondement mystique de la

1. Il est impossible de déterminer si l'état d'hétéronomie était partiel ou total. Régulièrement, il semble qu'il ait été partiel. Léry, cependant, fait allusion aux Maracaja qui vivaient dans l'Ilha Grande et qui « s'estoyent rendus à eux [les Tupinamba], dès que la guerre commença assavoir il y avoit environ vingt ans : combien di-je, que depuis ce temps-la ils les eussent tousjours laissez vivre en paix... » (Léry, *Hist.*, p. 52). Ce serait là une situation d'hétéronomie magique totale.

différenciation sociale interviennent dans la causation sociale de la guerre comme des facteurs secondaires ou dérivés. En vérité, les trois premiers facteurs représentent les effets à action déterminante d'un ou de deux des mobiles sociaux topiques de la guerre. La connexion funéraire du sacrifice humain constituait une polarisation du processus de récupération mystique ; les interdictions sociales naissaient de l'état d'hétéronomie magique, immanent à la nécessité de récupération mystique ; les frictions entre groupes hostiles étaient une polarisation du processus de rétribution magique. Seul le fondement mystique de la différenciation sociale ne peut être tenu pour facteur dérivé à action déterminante et réversible, bien qu'il s'explique par la participation du sacrifiant au processus de récupération mystique. C'est que le fondement mystique de la différenciation sociale (comme facteur concomitant ou secondaire de la guerre) était beaucoup plus contingent que les autres, n'opérant pas exclusivement, comme eux, dans des situations dont le dénouement était inévitable (la lutte à main armée) il était naturellement contenu dans la configuration sociale des situations mêmes qui les engendraient.

Ce qu'il importe de mettre en évidence ici c'est le fait que ces facteurs secondaires renforçaient l'activité des deux facteurs topiques de la guerre, car ils opéraient dans le même sens qu'eux et, de plus, donnaient une expression concrète à la fonction sociale qu'ils remplissaient. Les facteurs topiques de la guerre établissaient une relation entre les activités guerrières et la nécessité sociale qu'ils contribuaient à satisfaire, la restauration de l'équilibre social. Les facteurs secondaires de la guerre établissaient une relation entre les activités guerrières et les problèmes sociaux que devait résoudre la collectivité pour que la restauration de l'équilibre social ne restât pas une pure fiction rituelle. Ceci montre que, dans la causation sociale même de la guerre tupinamba, se rencontraient des raisons qui en faisaient une technique culturelle destinée à combattre des formes déterminées de perturbation de l'ordre social.

Le tableau synoptique que l'on trouvera en fin d'article permet de synthétiser les résultats théoriques les plus significatifs de l'analyse interprétative élaborée précédemment [1].

1. Comme on le verra, ce tableau synoptique représente une tentative de systématisation des résultats théoriques obtenus dans la présente monographie par l'interprétation sociologique de la fonction sociale de la guerre dans la société tupinamba. La plupart des problèmes de base ont été examinés et discutés dans ce chapitre. Toutefois, il convient de rappeler : 1) qu'en ce qui concerne la fonction manifeste, première fonction dérivée, on trouvera un certain nombre de données (outre celles qui sont exposées dans le présent chapitre, notamment p. 198 sqq.) dans l'étude intitulée *La guerre dans la société tupinamba* (première partie) et *La socialisation et la guerre* (deuxième partie), passim ; 2) qu'à propos de la fonction manifeste, seconde fonction dérivée, on peut se reporter à la deuxième partie, *Conditions et effets sociaux de la participation aux activités guerrières*, passim ; 3) qu'en ce qui concerne la fonction latente, seule la quatrième fonction dérivée a été examinée systématiquement ailleurs (cf. *Mobiles et objectifs de la guerre*, première partie, chapitre premier, passim). Il ne me semble pas nécessaire d'insister sur le

Ce que nous savons maintenant de la fonction sociale de la guerre chez les Tupinamba et de la nécessité sociale à laquelle elle satisfaisait, ouvre de nouvelles perspectives à l'interprétation sociologique du modèle de solidarité sociale de cette société tribale. En réalité, les implications sociales de la fonction latente de la guerre montrent que les facteurs de cohésion interne du système d'organisation tribale étaient de nature magico-religieuse. Les liens sociaux nés des conditions d'adaptation au milieu naturel environnant n'avaient point assez de consistance pour maintenir l'union permanente et intime des diverses parentés associées par l'organisation des groupes locaux. D'autre part, bien qu'ils fussent très forts et constamment renouvelés (par l'échange de cousines, filles ou sœurs), les liens sociaux dérivés de la parenté par alliance pouvaient être rompus avec une facilité relative. Divers exemples montrent qu'ils ne résistaient pas à une tension violente. Il n'en était pas de même avec la parenté consanguine, en raison du sens religieux ou sacré des obligations généalogiquement définies. En conséquence, les transactions et unions (« alliances » ?) entre groupes locaux avoisinants reposaient, principalement, sur les relations de parenté, consanguine et par alliance. A part cela, la structure sociale n'offrait pas de liens sociaux plus consistants, au contraire. L'association d'un chef et des membres du groupe masculin soumis à sa domination pouvait se dénouer sans conséquences graves, malgré l'existence d'interdépendances nées de la parenté ou des relations d'adaptation. Il n'existait, pour la soutenir, aucun lien « politique » basé sur les possibilités de commandement et d'obéissance existant entre le leader et ses tenants. Dans l'ensemble, tous ces liens sociaux incorporés à la structure sociale et actualisés par son intermédiaire, ne fournissaient que les conditions matérielles et sociales d'une interdépendance plus profonde et plus durable.

Grâce aux éclaircissements obtenus par la présente investigation, nous savons que les Tupinamba dépendaient extrêmement les uns des autres pour leur existence, leur vie et leur survie, d'après les notions que nous avons de l'existence humaine. Ils se liaient intimement entre eux et s'efforçaient de maintenir ces liens parce que la sécurité individuelle des membres du groupe s'identifiait à la sécurité de la collectivité : chacun dépendait des autres dans sa recherche d'un idéal de vie terrestre et de vie future, et la *ruine* de l'un pouvait signifier la *ruine* de beaucoup d'autres. Il est nécessaire cependant de montrer clairement que le *péril* ne se réduisait pas à la possibilité de perdre la « vie » dans les combats contre les ennemis. Il consistait en ce pouvoir magique que l'action agressive bien menée conférait à l'ennemi et dans la menace pour l'existence de la collectivité contenue dans la « destruction » rituelle de l'un de ses membres.

Vue sous cet angle, la solidarité sociale chez les Tupinamba ne naissait pas mécaniquement des facteurs externes de la vie sociale, bien qu'ils lui fussent

sens des concepts de « fonction sociale », « fonction manifeste », « fonction latente » et « fonction dérivée ». Dans cette partie du travail le lecteur sera déjà familiarisé avec l'emploi que j'ai coutume d'en faire.

liés de par leur origine et leurs manifestations. La matrice sociale de ce processus se trouvait parmi les facteurs magico-religieux. Entre autres, les deux principes reconnus plus haut — la récupération mystique et la rétribution magique — expliquent en grande partie la naissance et l'actualisation des liens de solidarité sociale. Les deux principes embrassaient des intérêts (profonds mais occultes) qui unissaient socialement les individus entre eux et qui introduisaient dans leurs relations une loyauté extrême et spontanée, durant la vie et après la mort, spécialement pour ce qui les rendait mutuellement dépendants les uns des autres d'une manière si étroite.

Cette interprétation fait ressortir l'intervention des facteurs topiques de la guerre dans la causation de la solidarité sociale. Comme effets de causes communes, les deux phénomènes agissaient réciproquement l'un sur l'autre dans des circonstances et d'une manière parfaitement reconnaissables. L'obligation de « vengeance » se projetait sur l'horizon mental des Tupinamba comme une prestation de services et une satisfaction d'honneur dues au compagnon mort. Les mobiles plus profonds du comportement agressif tel qu'il se manifestait culturellement dans la guerre et durant le sacrifice sanglant, restaient cachés. Ce qui parvenait à la conscience sociale faisait de la « vengeance » une manifestation pure et simple de solidarité sociale, reflétée dans les relations de parenté. Sous cet aspect, la guerre se présente comme imposée par les obligations de solidarité sociale. Mais la guerre se rangeait, d'autre part, parmi les facteurs qui contribuaient à perpétuer les conditions d'existence sociale : elle se répercutait ainsi sur la constitution du modèle tribal de solidarité sociale, aussi bien que sur sa préservation.

On a déjà indiqué, en son lieu, quelle sorte de liaison existait entre l'organisation des expéditions et des incursions guerrières et les liens de solidarité sociale, et comment les groupes locaux solidaires s'opposaient aux attaques des ennemis ou réalisaient des attaques sur les ennemis sous forme coopérative. Il reste seulement à examiner ici comment les rites de « destruction » des ennemis affectaient la collectivité dans son ensemble en se rangeant parmi les actes qui dépendaient, pour s'extérioriser socialement, d'états intenses de communion collective et de l'actualisation des liens de solidarité sociale.

L'analyse reconstructive a démontré que tous les membres du groupe local participaient au repas collectif ainsi que les membres des groupes locaux solidaires ; ceux-ci prenaient part aux cérémonies de « destruction » de l'ennemi et recevaient des fragments du corps de la victime pour les apporter à leurs propres communautés, où se déroulaient par la suite de nouvelles cérémonies anthropophagiques collectives, pratiquement symboliques quant à l'ingestion de chair humaine. Cette modalité de participation a été notée par la majorité des auteurs. « Au reste », écrit l'un d'eux, « tous les parents, et amis sont mandés en ce banquet, comme ils avoient esté auparavant, et en plus grand nombre, pour leur estre faits les presens des membres, et pieces du prisonnier, ainsy qu'il leur avoit esté promis [1]. » Un autre observe que l'on convoquait

1. THEVET, *Ms. in.*, fol. 60v. VASCONCELLOS confirme ses dires en d'autres

à ces cérémonies « les chefs et aussi les autres », expliquant que les hôtes arrivaient, à l'occasion du sacrifice sanglant de la victime, « en troupes, avec femmes et enfants... » [1]. Selon Hans Staden, on aurait procédé à une cérémonie de salutation des hôtes, en insistant sur leur relation avec la victime : « Dès que sont réunis tous ceux qui sont venus de loin, le maître de maison leur souhaite la bienvenue et dit : « venez maintenant et aidez-nous à manger votre ennemi [2]. » D'après des indications explicites, les distances parcourues par ces convives oscillaient entre dix et quarante lieues [3]. Un exemple concret démontre que ceux qui capturèrent Staden se rendirent au repas collectif organisé dans le groupe local *Ticoaripe*, situé approximativement par le chroniqueur à six milles de distance de leur demeure [4]. Les intentions des Tupinamba sont unanimement appréciées par les sources comme le désir de prendre une part active à la « vengeance » contre les ennemis même au prix de pénibles efforts.

Ces données ne sont pas très significatives dans le cadre de la présente analyse. Mais elles confirment l'interprétation adoptée. D'une part, parce que tous participaient au repas collectif, durant le banquet anthropophagique ou bien ultérieurement, qu'ils appartinssent au groupe local chez qui avait lieu le massacre ou qu'ils fussent membres de groupes locaux solidaires ; d'autre part, parce que le contact avec la victime devenait symbolique étant donné le nombre de participants et le caractère rituel de la distribution de la chair de la victime à la parenté. Ceci, à mon sens, suggère que tous cherchaient à participer au processus de récupération mystique à travers la victime et à s'approprier une aussi petite part que ce fût de son corps pour acquérir un pouvoir magique sur les ennemis. Bien que les informateurs ne le disent pas explicitement, il est probable que le choix des parties du corps de la victime par les diverses parentés se reliait de manière particulière aux deux processus magico-religieux indiqués. De toute façon, deux choses ressortent de l'analyse interprétative : 1) il y avait un lien concret entre les cérémonies de « destruction » des ennemis et le système tribal de solidarité sociale (distribution rituelle du corps de la victime

termes : ils envoient des messagers « chez toutes les populations d'alentour et leur font savoir le jour de la fête pour qu'elles soient toutes présentes à une fête si réjouissante ; et cela sous peine d'être taxés (pour ceux qui n'auraient pas invité les autres) d'avarice et (pour ceux qui ne seraient pas venus) de mauvaise éducation » (*Notícias*, p. 80). Les auteurs suivants fournissent un témoignage explicite au sujet de la convocation des parents et amis des groupes locaux solidaires : ABBEVILLE, *Hist.*, p. 291v. ; CARDIM, *Trat.*, p. 161 ; GABRIEL SOARES, *Trat.*, p. 397 ; LÉRY, *Hist.*, p. 43 ; NÓBREGA, *Cartas*, p. 100 ; STADEN, *Duas V.*, p. 112-113 et 179 ; SALVADOR, *Hist.*, p. 67 ; THEVET, *Singularitez* (p. 157, 199-200) et *Cosmogr.* (fol. 945) ; voir aussi Pero CORREIA, *Cartas*, p. 99.

1. CARDIM, *Trat.*, p. 161 ; aussi LÉRY, *Hist.*, p. 43.

2. STADEN, *Duas V.*, p. 179.

3. CARDIM, *Trat.*, p. 161 (10 à 12 lieues et plus) ; THEVET, *Singularitez* (p. 157 : 10 ou 12 lieues) et *Cosmogr.* (fol. 945 : 25 à 30 lieues) ; GABRIEL SOARES, *Trat.*, p. 397 et SALVADOR, *Hist.*, p. 67 (30 à 40 lieues).

4. STADEN, *Duas V.*, p. 112.

entre les parentés, et obligations qui en résultaient pour l'entretien de l'esclave et la compensation fixée) ; 2) la participation à ces cérémonies constituait une manifestation typique de solidarité sociale, par son caractère de réaction collective de défense de l'intégrité du groupe et de communion dans l'unité sociale d'ordre mystique.

En outre, la manifestation des liens de solidarité sociale se répercutait directement sur les obligations ou transactions imposées par la responsabilité collective. Premièrement, le meurtre d'un membre de « notre groupe », atteignant la sécurité de la collectivité dans son ensemble, donnait lieu à des actes de représailles (guerre ou activités rituelles subséquentes), de caractère et de portée collective. Secondement, les actes de représailles exposaient individuellement chaque membre de la collectivité (dans ce cas, l'unité tribale composée des groupes locaux solidaires) à la revanche compulsive des ennemis. Elle pouvait se consommer par personne interposée, en menaçant n'importe quel composant de ces groupes locaux. Dans un travail antérieur, j'ai déjà traité des deux conséquences de la manifestation des liens de solidarité sociale : « Le mécanisme de solidarité tribale étendait l'injure et la responsabilité, de manière positive, à tous les membres des groupes locaux solidaires. En conséquence, ce n'était pas seulement le système restreint du groupe local qui souffrait en cette circonstance. L'entretien des liens de confiance réciproque par les pratiques anthropophagiques contribuait à rétablir le moral collectif et la sécurité des individus... Les sacrifices rituels et les pratiques anthropophagiques galvanisaient la solidarité intertribale et fixaient de façon permanente la position réciproque des groupes locaux étrangers[1]. » L'analyse développée ici permet donc de mieux connaître la nature des relations existant entre la guerre et la solidarité sociale : elles s'expliquent par le fondement magico-religieux des impératifs de « vengeance ». Le mécanisme juridique considéré ne représente qu'une des expressions sociales de défense de l'intégrité du groupe, menacée par le meurtre d'un de ses membres. En somme, les liens magico-religieux qui unissaient les Tupinamba entre eux, en un tissu d'interdépendance sociale, conditionnaient de façon déterminante la manifestation des obligations et transactions qui entraient dans la zone de la responsabilité collective. Ceci prouve clairement que la guerre peut être considérée comme une technique juridique dans la société tupinamba, dans la mesure où l'application magico-religieuse du principe de réciprocité fournissait des « prescriptions légales » pour le traitement des ennemis et des actes hostiles commis par eux.

Quant à la contribution de cette monographie à la connaissance des deux autres phénomènes, la vengeance et la guerre chez les « peuples primitifs » (voir p. 198), il me semble suffisant d'énumérer les implications théoriques les plus générales et les plus importantes. La « vengeance » tupinamba a été expliquée comme le produit des répercussions de la religion et de la magie sur

1. F. Fernandes, *A organização*, p. 106-107.

la structure sociale. Les activités magico-religieuses entretenaient la tension intertribale, opérant comme une source permanente de conflits entre groupes hostiles voisins [1]. Ce qu'il importe d'examiner maintenant ce sont les déterminations sociales de la notion de vengeance : *a*) la relation des agents avec l'entité surnaturelle « vengée » ; *b*) la relation des actes de « vengeance » avec la défense du groupe ; *c*) le sens dans lequel les actes de « vengeance » traduisaient une peine ou une punition, bien qu'ils ne fussent pas causés principalement par ce motif social.

Certaines théories sociologiques cherchent à expliquer la vengeance comme un phénomène social. Je me limiterai ici aux théories de Pareto, Durkheim et Lévy-Bruhl. Selon Pareto, la tendance à opposer à une offense une autre offense également préjudiciable dans les relations des individus ou des groupes est une nécessité sociale, née d'une réaction de défense d'origine et d'extériorisation sociale. De ce point de vue, Pareto définit socialement la vengeance comme un processus de restauration de l'intégrité du groupe [2]. Cette théorie présente des points de contact avec l'interprétation développée dans le présent travail, car la restauration de l'intégrité du groupe a été comprise comme fonction latente de la guerre et des activités rituelles subséquentes, dont la vengeance constitue la fonction manifeste. Toutefois, le point de vue de Pareto implique un préjugé mécaniciste que nous avons évité systématiquement dans l'interprétation de la guerre tupinamba. Le processus de restauration de l'intégrité sociale est conçu par cet auteur dans le cadre d'une détermination réciproque, immédiate et automatique, de l'équilibre des groupes, au moyen d'actes équivalents ou compensatoires quant à leur contenu et à leurs effets préjudiciables.

Chez Durkheim nous trouvons une autre théorie sur la vengeance en tant que phénomène social. Sous l'influence de Morgan [3], le sociologue français a laissé certaines lacunes dans l'interprétation de la *vendetta*, lacunes qui sont d'ailleurs compensées par les déductions qu'il établit sur la base de la nature et de la fonction sociales de la peine et par le fait d'avoir compris ce phénomène comme une « peine imparfaite » [4]. La théorie de Durkheim est plus

1. La documentation dont nous disposons ne permet pas de vérifier jusqu'à quel point l'imputation d'intentions magico-religieuses à des actions quotidiennes ou à la simple présence des « étrangers » au voisinage produisait les mêmes résultats.

2. V. PARETO, *Compendio*, paragraphes 491-492.

3. Cf. L. H. MORGAN, *Ancient society*, deuxième partie, ch. II, paragraphe 5. Les restrictions portent fondamentalement sur l'explication génétique de la vengeance et sur la compréhension de la *vendetta* comme une simple « affaire » privée entre parentés isolées (conséquence de l'actualisation automatique des modèles de solidarité collective par le comportement des membres individuels des parentés). Le lecteur qui s'intéresse à la question trouvera un raccourci assez instructif sur la fonction éthico-juridique de la vengeance chez les « peuples primitifs » in L. T. HOBHOUSE, *Morals in evolution*, première partie, ch. III.

4. Cf. E. DURKHEIM, *Division*, l. 1, ch. II, par. 3, et p. 77.

complète que celle de Pareto puisque la vengeance n'y est pas comprise exclusivement comme une forme de défense du groupe. Sans doute consiste-t-elle en une réaction de défense sociale puisqu'elle cherche à détruire ce qui représente une menace pour la collectivité. « Nous ne nous vengeons que de ce qui nous offense et ce qui nous offense est toujours un danger [1]. » Le groupe se défend en protégeant son avenir. Mais, en même temps, la vengeance suppose une expiation : elle punit le coupable de l' « outrage fait à la morale » et à l'intangibilité du *Nous* collectif [2]. A meilleur titre que celle de Pareto, la théorie de Durkheim trouve une compatibilité formelle avec l'interprétation défendue dans la présente étude, en ce que toutes deux mettent également en relief les deux éléments de la vengeance — la défense de l'intégrité du groupe et le caractère expiatoire du sacrifice sanglant.

Cependant, les deux théories considérées laissent de côté une question cruciale : *pourquoi* la vengeance s'impose-t-elle comme un comportement collectif ? Même en admettant que c'est sous la menace d'une destruction de l'intégrité du groupe, il reste encore à expliquer l'origine sociale et la nature de la menace. Cette préoccupation analytique se révèle dans la théorie de Lévy-Bruhl qui ne retient cependant que cet aspect du phénomène [3]. Cet auteur a clairement saisi que l'obligation de vengeance est imposée, dans ses manifestations sociales considérées, par l'esprit du mort. Si l'on ne satisfait pas à son exigence, même par simulation — ce qui arrive dans quelques « sociétés primitives » — les vivants subiront fatalement les châtiments produits par sa colère (interruption des pluies, de la fertilité du sol, de la fécondité des hommes, irruption de maladies dévastatrices, disettes, etc...). Par conséquent, la terreur inspirée par la vengeance des esprits des morts étant bien plus grande que la terreur correspondante inspirée par l'expectative de la vengeance ultérieure des ennemis, est ce qui donne à la *vengeance* son caractère d' « obligation essentielle ». Cette théorie revêt une grande importance, non seulement parce qu'elle complète les théories antérieures (mise en évidence de facteurs magico-religieux sous-jacents à la menace de l'intégrité sociale) mais aussi et principalement parce qu'elle situe convenablement la fonction de vengeance dans la structure sociale. L'obéissance aux morts, comme condition d'eunomie sociale, devient indispensable au maintien de l'équilibre du groupe, dans le cas des relations avec le surnaturel comme dans celui des relations avec la nature et le milieu humain. Ce qui ne veut pas dire que les rites en question aient pour objet, spécifiquement et normalement, de garantir ou d'amener des effets déterminés comme l'abondance des pluies, la fertilité du sol, la fécondité des hommes, etc...

1. E. Durkheim, *op. cit.*, p. 61.

2. Durkheim, cherche, en effet, dans sa définition sociologique de la peine, à concilier les deux théories, « celle qui y voit une expiation et celle qui en fait une arme de défense sociale » (*op. cit.*, p. 77). C'est pour cela qu'il affirme : « le délinquant n'est pas seulement tenu de réparer le dommage qu'il a causé, mais il doit quelque chose en surcroît, une expiation » (*op. cit.*, p. 61).

3. L. Lévy-Bruhl, *La mentalité primitive*, ch. II, paragraphe IV.

Comme on l'a vu, la méthode d'interprétation utilisée ici facilite la compréhension systématique et synthétique des aspects du phénomène que l'on avait séparés jusqu'à présent. Bien que la signification déterminante des relations identifiées plus haut (entre les Tupinamba et l'entité surnaturelle « vengée », entre la « vengeance » et la restauration de l'intégrité de la société tribale ainsi qu'entre le massacre rituel et l'expiation) et la corrélation de ces relations entre elles, suivant le schème proposé (seules les deux premières sont de caractère causal, encore que la première se présente sous une forme irréversible et non déterminée par les autres) ne prennent incontestablement toute leur valeur que dans ce cas particulier, il est indubitable que les résultats théoriques de la méthode d'interprétation adoptée ont en soi une valeur positive. D'une part, ils réunissent de façon cohérente les aspects d'un même phénomène que les théories antérieurés ont considérés isolément. D'autre part, ils prouvent que les hypothèses de base formulées par les auteurs cités plus haut sont exactes ou légitimes, tout en nécessitant cependant une correction d'ordre expérimental. En ce qui concerne les Tupinamba, les rectifications suivantes paraissent indispensables : 1) la restauration de l'intégrité du groupe ne se faisait pas de façon mécanique ou automatique, mais dépendait de l'action de processus compliqués de réintégration de la structure sociale ; 2) la défense du groupe et l'expiation faisaient partie de la « vengeance », bien qu'elles ne s'expliquent pas séparément et constituent des manifestations de déterminations sociales beaucoup plus profondes (fonction des facteurs magico-religieux) ; 3) les vivants obéissaient aux morts en satisfaisant leur volonté et les besoins qu'ils exprimaient, dans le dessein probable d'éviter certaines représailles, et, cependant, certains intérêts essentiels et directs du groupe accompagnaient immédiatement ces actions, amenant une identification absolue entre les nécessités existentielles des morts et les nécessités existentielles des vivants (relations entre les processus de récupération mystique et de rétribution magique).

L'un des problèmes fondamentaux de l'analyse sociologique de la guerre consiste en la caractérisation expérimentale et inductive de ce phénomène social. Il n'y a guerre que si des tensions et des conflits entre sociétés, permanents, transitoires ou sporadiques, créent les conditions de la lutte à main armée à un moment déterminé et en un lieu déterminé. Toutefois, pour certains spécialistes, la guerre doit être caractérisée par sa *dimension militaire*. Ceci refuserait, de leur point de vue, le caractère de « guerre véritable » à la *guerre primitive*. Il semble, cependant, que ce ne soient pas les aspects militaires de la guerre mais les facteurs sociaux des tensions et des conflits entre sociétés dont elle dérive, qui permettent de la caractériser positivement comme un phénomène social. Pour ceux qui acceptent ce critère d'évaluation sociologique du phénomène, certaines modalités de la *guerre primitive*, interprétées de l'autre point de vue comme des preuves négatives de la « guerre véritable », peuvent se définir comme des manifestations typiques de la guerre.

La présente monographie apporte une contribution concrète à cette manière

de comprendre la « guerre primitive ». En effet, l'identification et l'isolement conceptuel des facteurs sociaux de tension et de conflit intertribal sont à placer au nombre des principales difficultés de l'interprétation sociologique de la « guerre primitive ». L'absence, entre sociétés, d'un ordre de conventions sous contrôle social, rend certainement difficiles la connaissance et l'explication des mécanismes de causation sociale de la guerre dans les sociétés de ce type. La méthode d'interprétation utilisée dans ce travail suggère un moyen possible d'aborder le sujet. Il s'agit de comprendre : *a*) comment les facteurs de cohésion sociale interne se reflètent dans les relations avec les groupes non solidaires ou avec les « étrangers » ; *b*) et s'il existe quelque liaison entre l'actualisation de ces facteurs et les effets de la présence des « étrangers » à une distance assez réduite pour les projeter de façon permanente dans le champ de préoccupation de la sécurité collective.

L'analyse des données dont nous disposons révèle, en effet, que les facteurs magico-religieux qui rattachaient les Tupinamba à un ordre existentiel, faisaient de l' « étranger » une source (magico-religieuse) de périls et d'insécurité. En conséquence, l'organisation tribale elle-même excluait toute possibilité d'accommodement pacifique ou amiable avec les groupes « étrangers ». Les facteurs magico-religieux qui déterminaient un isolement social si poussé étaient responsables en même temps de la création d'une sphère de contacts agressifs ou hostiles entre tribus. La nécessité de se procurer des victimes pour le sacrifice sanglant poussait les Tupinamba à prendre contact directement avec les « ennemis ». D'autre part, la présence des « étrangers » avait un caractère fondamental pour le fonctionnement du système tribal de solidarité sociale. Outre ceux qui naissaient de l'usage réel du talion, les événements funestes dont les causes restaient inconnues pouvaient être imputés aux membres des groupes hostiles voisins [1]. La projection de tensions et d'antagonismes hors du cercle des membres de « notre groupe » trouvait dans ce processus ses propres bases et fondements sociaux.

En somme, les résultats théoriques de notre essai d'analyse démontrent que les facteurs de la guerre, dans la société tupinamba, ne se trouvaient pas, à proprement parler, dans les sociétés hostiles voisines. Cependant, les motifs sociaux internes qui créaient un besoin de guerre ne peuvent être dissociés complètement de l'ordre de contacts intertribaux qui, malgré et à cause même de leur contenu négatif, créaient une condition favorable à la précipitation de comportements agressifs et d'actions agonistiques à main armée. L'on pourrait dire, avec assez de précision, qu'il existait un réseau d'influences invisibles qui liaient négativement les unes aux autres les sociétés tribales hostiles. Ce réseau comprenait les tensions et les conflits sociaux qui, en vertu de l'application magico-religieuse du principe de réciprocité, étaient mis en jeu rituellement par la guerre et le sacrifice sanglant. Ceci confirme que la religion et la

1. Ce qui est souligné par la nécessité de la relation sacrificielle exigée par les « esprits » des morts de maladie ou de vieillesse, par exemple.

magie ne sont pas des obstacles au développement de la *guerre primitive* comprise comme « guerre véritable ». Au contraire, elles peuvent fournir, comme il advenait dans la société tupinamba, les facteurs sociaux dont la manifestation amenait à la définition sociale de l'ennemi et dont l'influence donnait à la lutte armée un sens belliqueux, des proportions collectives et l'allure d'un combat régulier.

Résumé.

Dans la seconde partie du présent chapitre nous avons tenté un essai d'interprétation causale qui a abouti : *a*) à l'explication des raisons qui faisaient de la « vengeance » le motif patent et la fin explicite des actes guerriers ; *b*) à la certitude de l'existence d'une fonction magico-religieuse de la guerre dans le système d'organisation tribale. Ces résultats ont été obtenus principalement à partir de la reconstruction interprétative de la notion de « vengeance », elle-même réalisée par des déductions reposant sur l'étude de la documentation expérimentale relative aux rites de « destruction » des ennemis.

Dans la notion de vengeance apparaît, comme un *leit-motiv*, l'intention de satisfaire à la nécessité de relation sacrificielle éprouvée par un parent mort, un aïeul de renom ou un ancêtre mythique. Toutefois, il semble que cette nécessité ait fait son apparition aux occasions où la collectivité se voyait menacée dans sa substance même : à des époques où certaines circonstances exposaient le groupe au danger d'une mutilation sociale [1]. En examinant le pro-

1. Cette interprétation est claire en ce qui concerne les types de sacrifices dus à des parents tués par les « ennemis » (en vertu du talion ou par suite de pratiques magiques émanant du groupe hostile). Quant au sacrifice dû aux aïeux de renom ou aux ancêtres mythiques, ce que nous en avons vu au cours de la discussion et de l'interprétation ne suffit pas à éclairer le lecteur. Toutefois, je pense que la même idée s'applique à ce troisième type de sacrifice. En fait, la conservation des images-mémoire se trouve en relation directe avec l'éloignement de leurs objets (personnes disparues) de la vie sociale quotidienne. Bien que la reviviscence mythique serve fréquemment au maintien de l'intégrité du groupe en conservant les images-mémoire des personnalités « historiques » dans la mémoire collective et donc en équilibrant le courant d'existence sociale, il est notoire que le temps contribue à confondre ces images-mémoire et même à les sélectionner de manière négative. Or des lacunes de ce genre peuvent être conçues, dans le cas des aïeux de renom et des ancêtres mythiques, comme de véritables mutilations sociales dont les effets magico-religieux sont comparables à ceux de la mort violente d'un membre du groupe. Les sacrifices sanglants dédiés à ces personnalités sous des prétextes que n'ont pas élucidés les auteurs du XVIe et du XVIIe siècle remplissent, de ce point de vue, la même fonction sociale que les deux autres types de sacrifice. Tout en créant des conditions optima pour la conservation des images-mémoire des personnalités en question et pour la représentation rituelle de leur tradition mythique, ils fournissaient au groupe le moyen de se projeter dans la personnalité des aïeux de renom et ancêtres

blème sous cet angle, nous sommes arrivé à la conclusion que les actes rituels observés après la rencontre armée, dans l'intention reconnue de satisfaire à la nécessité d'une relation sacrificielle, satisfaisaient également à une nécessité de nature sociale, la restauration de l'intégrité de la tribu dans son ensemble. En effet, deux processus se déroulaient en même temps par le moyen des rites de « destruction » des ennemis : l'un des deux assurait à l' « esprit » bénéficiaire du sacrifice la récupération de sa *substance*, l'autre garantissait au groupe la permanence de son être et le rétablissement de l'eunomie sociale. Étant donnée l'intégration de la guerre tupinamba à ces deux processus, il nous semble qu'elle pourrait se définir causalement comme l'effet de l'application magico-religieuse du principe de réciprocité.

Dans le cas particulier, l'interprétation adoptée ici facilite l'identification des « fondements guerriers du comportement social ». La guerre constituait une sphère de communication avec le sacré. Les normes et les valeurs sociales qui orientaient la conduite et les actions guerrières avaient un caractère magico-religieux. Elles provenaient subjectivement d' « obligations essentielles » imposées aux humains à l'égard d'entités surnaturelles. Dans ce sens, malgré le contenu sacré des normes et des valeurs sociales qui régissaient le comportement guerrier, la guerre ne s'imposait pas simplement de l'extérieur, mais répondait à un désir et à une aspiration des individus d'une manière qui tendait à être uniforme. D'autre part, les situations de la vie sociale dans lesquelles ces obligations s'actualisaient donnaient aux conduites et aux actions guerrières une allure standardisée et les canalisaient à des fins suprapersonnelles qui touchaient à la sécurité et à l'autonomie magico-religieuse de la collectivité. Puisqu'elle se subordonnait à une technique culturelle d'ordre magico-religieux, la « dimension militaire » de la guerre était déterminée, au lieu de les déterminer, par les objectifs et par les profits magiques de la lutte armée. La part que chacun prenait à la « vengeance » dépendait directement de la position occupée dans la relation avec le sacré grâce à la « destruction » de l'ennemi. Cependant, la condition de *vengeur* ou de *vengé*, conséquence immédiate de cette relation, se reflétait dans la position réciproque des tribus hostiles. Dans le cas d'implications théoriques plus générales, la même interprétation a contribué à formuler plus complètement les explications antérieures de la vengeance, prise comme phénomène social, et a permis de comprendre que la forme particulière de liaison des aspects magico-religieux avec les aspects militaires n'exclut pas la « guerre primitive » du catalogue des manifestations typiques de la guerre.

mythiques : ce qui pouvait signifier une récupération de leurs propres qualités surnaturelles comme une perpétuation de la « substance » de la collectivité. L'existence de cette préoccupation ressort de la croyance en un retour possible de ces personnalités. A mon sens, cette croyance des peuples tupi peut s'interpréter sociologiquement comme une façon de compenser ou de neutraliser les tendances sélectives qui accompagnent le processus d'accumulation et d'obnubilation des images-mémoire, tendances dont les effets s'avèrent destructeurs pour l'intégrité du groupe.

BIBLIOGRAPHIE[1]

1) *Sources anciennes (XVIe-XVIIe siècles)*[2].

ABBEVILLE (Claude d'). — *História da Missão dos Padres Capuchinhos na ilha do Maranhão e Terras Circunvizinhas ; em que se trata das singularidades admiráveis e dos costumes estranhos dos indios habitantes do país*, trad. de Sérgio Millet, introdução e notas de Rodolfo Garcia, Livraria Martins Editora, São Paulo, 1945. [Version portugaise de l'*Histoire de la mission des Pères Capucins en l'Isle de Maragnan et terres circonvoisines*, Paris, François Huby, 1614, 395 ff., in 8°].

ANCHIETA (Joseph de, S. J.). — *Cartas, Informações, Fragmentos Históricos e Sermões do... (1554-1594)*. Publicação da Academia Brasileira de Letras ; nota preliminar de Afrânio Peixoto, transcrição do comentário de Capistrano de Abreu (« A Obra de Anchieta no Brasil »), introdução de Afrânio Peixoto, e bibliografia do Pe. Joseph de Anchieta ; notas e post-facio de Antonio de Alcantara Machado ; Civilização Brasileira, S. A., Rio de Janeiro, 1933.

ANONIMO. — *De Algumas Cousas Mais Notáveis do Brasil (Informação Jesuitica de Fins do Seculo XVI)*, in Revista do Instituto Histórico e Geográfico, Tomo 94, vol. 148 (1923), Rio de Janeiro, 1927, pgs. 369-421. (Édition antérieure, non consultée, in : Archivo Bibliographico da Biblioteca da Universidade de Coimbra, vol. IV, Coimbra, 1904.)

BARLEU (Gaspar). — *História dos Feitos Recentemente Praticados Durante oito Anos no Brasil e noutras Partes sob o Govêrno do Ilustríssimo João Mauricio, Conde de Nassau, etc., ora Governador de Wesel, Tenente-General de Cavalaria das Provincias Unidas sob o Principe de Orange*, tradução e anotações de Claudio Brandão, Serviço Gráfico do Ministério da Educação, Rio de Janeiro, 1940.

BRANDÃO (Ambrósio Fernandes). — *Diálogos das Grandezas do Brasil*, segundo a edição da Academia Brasileira, corrigida e aumentada, com numerosas notas de Rodolfo Garcia e introdução de Jaime Cortesão, e com transcrição de introdução anterior, de Capistrano de Abreu ; Dois Mundos Editora Ltda., Rio de Janeiro, 1943.

CABEZA DE VACA (Alvar Nuñez). — *Naufragios y Comentarios*, Calpe Editora, Madrid, 1922 ; le texte relatif au Río de la Plata constitue la seconde partie de ce volume : Comentarios de Alvar Núñez Cabeza de Vaca, adelantado y Gobernador del Río de la Plata, escriptos por Pedro Hernández, escribano y secretario de la Provincia, y dirigidos al serenisimo, muy alto y muy poderoso señor el infante Don Carlos N. S., pgs. 151-359.

CARDIM (Pe. Fernão). — *Tratados da Terra e Gente do Brasil*, Introdução e Notas de

1. La présente bibliographie ne tient compte que des ouvrages explicitement cités dans le texte de l'article. On trouvera dans l'édition brésilienne intégrale du travail une bibliographie générale. Nous signalons que quelques références bibliographiques essentielles ont dû être laissées de côté pour cette raison.

2. Dans le cas où deux références se présenteront pour un même ouvrage, la première correspondra à l'édition utilisée par l'auteur, qui a donné systématiquement la préférence à l'édition en langue portugaise, et la seconde à l'édition en langue originale servant au contrôle des textes.

Batista Caetano, Capistrano de Abreu e Rodolfo Garcia, Companhia Editora Nacional, 2a. edição, São Paulo, 1939.

Cartas Jesuíticas, Cartas Avulsas [illegible]. — Publicação da Academia Brasileira de Letras ; nota preliminar de Afrânio Peixoto ; introdução de Afrânio Peixoto ; « Sinopse da História do Brasil e da Missão dos Padres Jesuítas de 1549-1568 », de Afrânio Peixoto ; « Missão Jesuítica ao Brasil de [illegible] a [illegible] », de Afrânio Peixoto ; cartas coligidas e anotadas por Alfredo do Vale Cabral ; Civilização Brasileira S. A., Rio de Janeiro, 1931.

Évreux (Pe. Yves d'). — *Viagem ao Norte do Brasil, Feita nos Anos de 1613 a 1614*, introdução e notas de Ferdinand Denis ; tradução de César Augusto Marques, Maranhão, 1874. [Version portugaise du *Voyage dans le Nord du Brésil, fait durant les années 1613 et 1614*. Publié par Ferdinand Denis. Paris-Leipzig, Lib. A. Franck, 1864, xlvi-456 p., in 8°.]

Gabriel Soares (Souza, Gabriel Soares de). — *Tratado Descriptivo do Brasil em 1587*. Edição castigada pelo estudo e exame de muitos códices manuscriptos existentes no Brasil, em Portugal, Hespanha e França, e acrescentada de alguns comentários por Francisco Adolpho de Varnhagen, 3a. edição, Companhia Editora Nacional, S. Paulo, 1938.

Gandavo (Pero de Magalhães). — Dans ce travail ont été utilisées les éditions suivantes de l'« História » et du « Tratado » : *Historia da prouincia Santa Cruz a qui vulgarmẽte chamamos Brasil*, in Assis Cintra, Nossa Primeira História (Gandavo), edição com notas bibliográficas feita sôbre o exemplar pertencente à Biblioteca Nacional, Companhia de Melhoramentos de São Paulo, 1922. *Tratado da Terra do Brasil, no qual se contem a informação das Cousas que ha nestas Partes*, feito por... ; in Pero de Magalhães Gandavo, *I. Tratado da Terra do Brasil* ; *II. História da Província Santa Cruz*, edição do Anuário do Brasil, nota bibliográfica de Rodolfo Garcia e introdução de Capistrano de Abreu, Rio de Janeiro, 1924.

Knivet (Anthony). — Dans ce travail ont été utilisées les éditions suivantes de la relation de Knivet : *Narração da Viagem que, nos Anos de 1591 e seguintes, fez Antonio Knivet da Inglaterra ao Mar do Sul, em companhia de Thomas Candish*, traduit de la version hollandaise de l'original anglais (due à Pieter Van der Aa, Leyde, 1707) par J. H. Duarte Pereira, Revista Trimestral do Instituto histórico, geográfico e etnográfico do Brasil, Rio de Janeiro, t. XL, 1878, p. [illegible]. — *Vária Fortuna e Estranhos Fados de Antonio Knivet que foi com Tomas Cavendish em sua segunda viagem para o Mar do Sul no ano de 1591*, traduction de l'original anglais par Guiomar de Carvalho Franco, avec notes et références de Francisco de Assis Carvalho Franco, Editora Brasiliense, São Paulo, 1947. Cette édition est citée dans le texte de l'article de la manière suivante : « ed. Brasil ».

Lery (Jean de). — *Viagem à Terra do Brasil*, tradução integral e notas de Sergio Milliet, segundo a edição de Paul Gaffarel, com a colaboração na língua brasileira e notas tupinológicas de Plinio Ayrosa, Livraria Martins Editora, São Paulo, 1927. [Version portugaise de l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, publiée par Paul Gaffarel. Paris, Lemerre, 1870, 2 vol., xviii-218 et 214 p., in-16. Les références des notes de bas de page de l'article précédent se rapportent au tome II exclusivement.]

Montaigne (Michel de). — *Essais de Montaigne*, Nouvelle Édition Avec des Notes Choisies dans Tous les Commentateurs et la Traduction de Toutes les Citations que Renferme le Texte, par J. V. Leclerc, Garnier Frères, Libraires-

Éditeurs, Paris, s. d., 2 volumes. La première édition date de 1595 ; passages utilisés dans ce travail : t. I, l. I, ch. XXX, « Des Cannibales ».

Montoya (Antonio Ruiz de). — 1) *Primeva Catechese dos Indios Selvagens, feita pelos Padres da Companhia de Jesus*, in Manuscrito Guarani da Biblioteca Nacional do Rio de Janeiro sôbre a Primitiva Catechese dos Indios das Missões ; tradução portuguesa, notas e um esbôço gramatical do Abáñeê por Batista Caetano de Almeida Nogueira ; edição dirigida por Benjamin Franklin Ramiz Galvão, Rio de Janeiro, 1879. Comparações e notas relativas ao texto da « Conquista Espiritual » feitas por Ramiz Galvão ; 2) *Vocabulario y Tesoro de la Lengua Guarani, ó mas bien Tupi*, nova edição (de P. A. Varnhagem), Faesy et Frick, et Maisonneuve, Vienne-Paris, 1876.

Nóbrega (Pe. Manoel da). — *Cartas do Brasil, 1540-1560* ; Publicação da Academia Brasileira de Letras ; nota preliminar de Afrânio Peixoto ; prefácio de Alfredo do Vale Cabral. Contient la « Vida do Padre Manuel da Nobrega », du Pe. Antonio Franco ; annotations de Vale Cabral et Rodolfo Garcia. A cette édition Afrânio Peixoto a ajouté le « *Dialogo sobre a Conversao do Gentio* », Civilização brasileira, Rio de Janeiro, 1931.

Salvador (Frei Vicente do). — *História do Brasil.* Nova Edição revista por Capistrano de Abreu, Weiszflog Irmãos, São Paulo e Rio de Janeiro, 1918 ; nota preliminar e prolegômenos de Capistrano de Abreu.

Staden (Hans). — *Duas Viagens ao Brasil, Arrojadas Aventuras no Século XVI entre os Antropofagos do Novo Mundo. Livro primeiro : as Viagens ; Livro segundo : A Terra e seus Habitantes* ; transcrito ao alemão moderno por Carlos Fouquet e traduzido dêste original por Guiomar de Carvalho Franco ; com uma introdução e notas de Francisco de Assis Carvalho Franco. Publicação da Sociedade Hans Staden, São Paulo, 1942.

Thevet (Frei André). — 1) *Singularidades da França Antarctica, a que outros chamam de América*, prefácio, tradução e notas do professor Estevão Pinto ; edição ilustrada ; Companhia Editora Nacional, S. Paulo, 1944. [Version portugaise des *Singularitez de la France Antarctique*, nouvelle édition avec notes et commentaires par Paul Gaffarel. Paris, Maisonneuve et Cie, 1878.] 2) *La Cosmographie Vniverselle D'André Thevet Cosmographe du Roy. Illvstrée de Diverſes Figvres des Chofes plus remarquables veuës par l'auteur, & incogneuës de nos Anciens & Modernes.* Paris, Pierre l'Huillier, 4 tomes, en 2 volumes, 1575. Partie relative au Brésil, vol. II, f. 903 sqq. ; 3) *Les Vrais Povrtraits et Vies des Hommes Illustres, Grecz, Latins, et Payens, Recueilliz de leurs Tableaux, Liures, Medalles antiques, et Modernes.* Paris, Veuve I. Kervert et Guillaume Chaudiere, 1584 ; article *Qvoniambec*, Livre VIII, chap. 149, f. 661-662 ; 4) *Histoire de André Thevet Angoumoisin, Cofmographe du Roy, de deux voyages par luy faits aux Indes Australes, et Occidentales. Contenant la façon de viure des peuples Barbares, et obſervation des principaux points que doiuent tenir en leur route les Pilotes et mariniers, pour éviter le naufrage, et autres dangers de ce grand Ocean, auec une reponſe aux libeles d'injures publiées contre le chevalier de Villegagnon.* Manuscrit inédit de la Bibliothèque Nationale de Paris, Fonds français n° 15.454 (120 f.).

Vasconcellos (Pe. Simão de). — 1) *Chronica da Companhia de Jesu do Estado do Brasil e do que obraram seus filhos N'esta Parte do Novo Mundo. Em que trata da Entrada da Companhia de Jesu nas partes do Brasil, dos Fundamentos que Nella Lançaram e Continuaram seus Religios, e Algumas Noticias Antecedentes, Curiosas e Necessarias das Cousas d'aquelle Estado*, Segunda Ediçao correta e aumentada,

Casa do Editor A. J. Fernandes Lopes, Lisboa, MDCCCLXV, 2 volumes (la. edição, Lisboa, 1663) ; 2) *Vida do Veneral Padre José de Anchieta*, prefácio de Serafim Leite, S. J., Imprensa Nacional, Rio de Janeiro, 2 volumes, 1943 (la. ed., Lisboa, 1658) ; 3) *Noticias Curiosas e Necessárias sôbre o Brazil*, edição da Imprensa Nacional, Rio de Janeiro, 1824 (la. edição em separado da « Chronica », 1668).

2) *Ouvrages ethnologiques ou sociologiques sur les Tupinamba.*

Fernandes (Florestan). — 1) *A Organização Social dos Tupinambá*, Instituto Progresso Editorial, S. A., São Paulo, (1949) ; 2) *A Análise Funcionalista da Guerra : Possibilidades de Aplicação à Sociedade Tupinambá. Ensaio de Análise crítica da contribuição etnográfica dos cronistas para o estudo sociologico da guerra entre populações aborígenes do Brasil quinhentista e seiscentista.* Separata da Revista do Museu Paulista, Nova Série, vol. III, S. Paulo, 1949.

Friederici (Georg). — *Über eine als Couvade gedeutete wie der Geburtszeremonie bei den Tupi*, in Globus, Braunschweig, t. LXXXIX, 1906, pg. 59 sqq.

Karsten (Raphael). — *The Civilization of the South American Indians*, with preface of Edward Westermarck, New York, Alfred A. Knopf, 1926.

Métraux (Alfred). — 1) *La Religion des Tupinamba et ses rapports avec celle des autres tribus Tupi-Guarani*, Librairie Ernest Leroux, Paris, 1928.

2) *The Tupinamba*, in Handbook of South American Indians (ed. Julian H. Steward), vol. 3, Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, Bulletin 143, Washington, 1948, pgs. 95-133.

3) *Warfare, Cannibalism and Human Trophies*, in Handbook of South American Indians, vol. 5, The Comparative Ethnology of South American Indians (editor Julian H. Steward), pgs. 383-409 ; Washington, 1949.

4) *Les Peaux-Rouges de l'Amérique du Sud*, Éditions Bourrelier, Paris, 1950.

Pinto (Estevão). — *Os Indigenas do Nordeste*, Companhia Editora Nacional, São Paulo, 1938 (Vol. II).

3) *Ouvrages théoriques.*

Bastide (Roger). — 1) *Éléments de Sociologie Religieuse*, Libr. Armand Colin, Paris, 1947. 2) Art. *A Organização Social dos Tupinamba*, in *O Estado de São Paulo* (23/7, 31/7 et 7/8/1949).

Boas (Franz). — Art. *The Idea of the Future Life among Primitive Tribes*, in *Race, Culture and Language*, The MacMillan Company, New York, 1940, pgs. 596-607.

Buck (Peter Henry). — *Anthropology and Religion*, Yale University Press, New Haven, 1939.

Davie (Maurice R.). — *La guerre dans les Sociétés Primitives. Son Rôle et son Évolution*, trad. Maurice Gérin, Payot, Paris, 1931.

Dieterlen (Germaine). — *Essai sur la Religion Bambara*, préface de Marcel Griaule, Presses Universitaires de France, Paris, 1951, chap. IV, Le Sacrifice et l'Autel, pgs. 89-97.

Durkheim (Émile). — *La División del Trabajo Social*, trad. Carlos G. Posáda Daniel Jorro, Editor, Madrid, 1928. [Version espagnole de l'ouvrage du même auteur : *De la division du travail social*. Paris, Alcan, 1932, 416 p.]

FRAZER (James George). — *The Golden Bough, A Study in Magic and Religion*, New York, The MacMillan Company Co., 1945.

GRIAULE (Marcel). — *Remarques sur le mécanisme du sacrifice Dogon (Soudan Français)*, in Journal de la Société des Africanistes, tome X, 1940 (Musée de l'Homme, Paris), pgs. 127-129.

GUSDORF (Georges). — *L'Expérience Humaine du Sacrifice*, Presses Universitaires de France, Paris, 1948.

HOBHOUSE (L. T.). — *Morals in Evolution*, Chapman et Hall, 1951.

HUIZINGA (J.). — *Homo Ludens*, trad. R. F. C. Hull, Routledge et Kegan Paul Ltd., Londres, 1949.

KELLER (Albert Galloway). — *Societal Evolution. A Study of the Evolutionary Basis of the Science of Society*, Edição Revista, The MacMillan Co., New York, 1931.

LEENHARDT (Maurice). — *Do Kamo. La Personne et le Mythe dans le Monde Mélanésien*, 2e édition, Gallimard, Paris, 1947.

LÉVY-BRUHL (Lucien). — *La Mentalité Primitive*. 15e éd., Presses Universitaires de France, Paris, 1947 ; *Les Carnets de...*, Préface de M. Leenhardt, Presses Universitaires de France, Paris, 1949.

MALINOWSKI (Bronislau). — *Crime and Custom in Savage Society*, Routledge et Kegan Paul, Londres, 1949.

MAUSS (Marcel) et HUBERT (Henri). — *Essai sur la Nature et la Fonction du Sacrifice*, in L'Année Sociologique, Seconde année (1897-1898), Félix Alcan, Paris, 1899, pgs. 129-138.

— *Mélanges d'Histoire des Religions*, 2e édition, Libr. Félix Alcan, Paris, 1929.

— *Manuel d'Ethnographie*, Payot, Paris, 1947.

MERTON (Robert K.). — *Social Theory and Social Structure*, The Free Press of Glencoe, Illinois, 1949.

MORGAN (Lewis H.). — *Ancient Society*, Charles H. Kerr and Co., Chicago, s. d.

PARETO (Vilfredo). — *Compendio di Sociologia Generale*. Per cura di Giulio Farina, G. Barbera, ed., Firenze, 1920.

RIVERS (W. H. R.). — *Psychology and Ethnology*, Kegan Paul, Trench, Trubner & Co., Ltd., Londres, 1926.

VOLHARD (Ewald). — *Il Cannibalismo*, trad. G. Cogni, Giulio Einaudi, ed., 1949.

WESTERMARCK (Edward). — *L'Origine et le Développement des Idées Morales*, trad. Robert Godet, 2 vols., Payot, Paris, 1928-1929.

WILLEMS (Emílio). — *Dicionário de Sociologia*, Editora Globo, Porto Alegre, 1950.

Le Gérant : M. A. DESBOIS.

Imprimerie Protat frères, Mâcon. — Juillet 1952. — Dépôt légal 3e trimestre 1952.
N° d'ordre chez l'imprimeur : 6516. — N° d'ordre chez l'éditeur : 10.

Fonction sociale de la guerre (tupinamba).

Nécessité sociale satisfaite : préservation de l'équilibre du système tribal de relations sociales et du modèle de solidarité correspondant.

Fonction manifeste : la vengeance.

Obligation impérative envers l' « esprit » d'un parent mort ou d'un ancêtre mythique. Entre dans la sphère de conscience sociale en fournissant les motifs idéologiques d'explication de la conduite guerrière, à la fois pour son *ethos* et pour son *eidos*. Source de sécurité psychique dans l'échelle du groupe.

Effets sociaux tions dérivées.

Fonction latente : restauration de l' « intégrité » de la communion inviolable ou sacrée du *Nous* collectif.

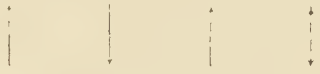
Conséquence de l'application magico-religieuse du principe de réciprocité (processus de récupération mystique et de rétribution magique). N'entre pas dans la sphère de conscience sociale mais fournit les motifs topiques déterminants de la guerre tribale auxquels s'associent circulairement les motifs sociaux dérivés, avec action causale réversible ou conditionnante dans la détermination de la conduite guerrière. Source de stabilité de l'ordre social dans la mesure de son intervention dynamique dans l'intégration de la structure sociale.

Effets sociaux tions dérivées

et fonc-

1) Garantie des conditions normales de la vie sociale : dans l'adaptation des vivants au milieu (naturel, humain et surnaturel), dans ce qui les rend dépendants de l'échange avec le sacré, selon la conception du monde des Tupinamba.

2) Objectivation et retour au quotidien de la puissance mystique : projection des humains dans les qualités mystiques des aïeux (parents morts et ancêtres mythiques).



---

et fonc-

1) Équilibre dans la sphère d'accommodement avec le sacré (connexion funéraire de la guerre et du sacrifice humain).

2) Équilibre dans le système de relations réelles (avec des objets) et de relations sociales, par la neutralisation des sources magiques d'interdictions sociales.

3) Autonomie magique obtenue par le renversement dans le sens positif de l'état d'hétéronomie magique de relation avec les groupes hostiles.

4) Défense indirecte de l'ensemble de contrôles sociaux développés par la collectivité dans l'occupation du milieu physique et des relations adaptatives tribales et intertribales correspondantes.

LA LANGUE ANDOKE,

PAR P. RIVET ET ROBERT DE WAVRIN.

Le nom des Andoke est signalé pour la première fois, semble-t-il, par J. M. von Hassel (4, 41), qui situe les Indiens ainsi appelés sur le haut Putumayo et l'Igaraparaná, estime leur nombre à 2.000 à 3.000 âmes, et signale leur réputation d'anthropophages et leur hostilité aux Blancs; d'après lui, ces indigènes ont comme armes des lances et des haches de pierre et sont intermédiaires entre les Mirayos [*sic*] et les Witóto.

G. Stiglich les signale également en 1907, sous le nom de Andogne [*sic*] (5, 67).

En 1910, Hamilton Rice (6, 690) les cite, avec les Miránya, comme tribu redoutée du Caquetá; selon lui, ils sont connus aussi sous le nom d'Indiens blancs, en raison de leur teint clair et habitent le territoire appelé « Choreda araquara », sur la rive droite du Caquetá, entre le Caraparaná et le río Chorida.

Casement (7, 10) les mentionne simplement comme vivant entre l'Igaraparaná et le Japurá, mais plus près de ce dernier.

Hardenburg (8, 194) les considère comme la plus grande tribu de la région, après les Witóto.

De fait, Whiffen (9, 257) estime leur nombre à 10.000, il précise en outre leur habitat; leur territoire s'étend au Sud du Japurá, depuis l'embouchure d'un affluent sans nom de la rive droite de ce fleuve, au-dessous du Tauauru et sur la rive opposée, jusqu'au confluent du Kuemaní, point à partir duquel le Japurá forme la frontière entre les Andoke et les Witóto (9, 58 et carte en face).

L'explorateur anglais est le premier voyageur scientifique qui semble avoir été en contact avec des représentants de la tribu. D'après lui, leur langue est le pire idiome de la région et à peu près « ventral » (9, 248), il donne quelques détails ethnographiques et même anthropologiques sur eux (9, 269-288) et des photographies de quelques types (9, pl. XXI) et d'objets

fabriqués par eux (9, pl. XV, fig. 2, XXVIII, XXIX, XXX, fig. 4, XXXI, XXXIII, fig. 2, LII, fig. 1).

Quant à Tessmann (1, 584), il se contente de dire que les Andoke sont placés entre les Karixona en Colombie et les Witóto sur le Caquetá. Il n'a recueilli que deux tambours à signaux, l'un féminin, l'autre masculin (1, pl. LXXXIX et XCV), qu'un Witóto lui a dit provenir de la tribu en question.

Les Pères Francisco de Igualada et Marcelino de Castellví signalent la présence d'Andoke en plusieurs points de leurs missions (2, 93, 99) :

De la quebrada Aduche (3 heures en aval de l'Araracuara) au Yarí (bocas)	25
La Pedrera, port du bas Caquetá	6
De la quebrada Quinché aux centres du haut Pama (dispersés)	100
Tres Esquinas (Bouche de l'Orteguaza)	3
Curiplaya [1] (Caquetá)	20
Vers les sources du Kuemaní (à vingt jours de remontée) et de la quebrada Luisa, affluents du Caquetá	50 (?)
Total	204

Le Père Lucas de Batet a fait, de 1934 à 1939, une enquête brève sur la langue andoke, le Père Bartolomé de Igualada, une enquête de même nature de 1933 à 1938. Ces documents sont encore inédits (3, 70, 71).

Les documents que nous publions sont donc les premiers que l'on possède sur la langue andoke. Le premier est un vocabulaire recueilli le 39 juillet 1920, par le Père C. Tastevin, près d'un Indien qui ne se rappelait que treize mots de sa langue natale; le second, beaucoup plus important, a été noté par l'un de nous.

*
* *

Les pronoms personnels andoke sont les suivants :

je	*o(ʰ)üh,*	nous	*kee(m)bo(ks)kehe(yh),*
tu	*habüh,*	vous	*tə(ü)ə(ü)bañehe,*
il	*ẓakská,*	ils	*həü(k)khah.*

Dans notre vocabulaire, nous notons un certain nombre de préfixes.

1. Rive gauche du haut Caquetá entre les ríos Kutuyá et Orteguaza, en face de l'embouchure de la quebrada Delicias.

Préfixes *hə(ü)-*, *ə(ü)-* :

Il semble bien, d'après l'exemple suivant, que ce préfixe soit le préfixe de la 1re personne :

hə(ü)-omafə(ükh)nieheh, je refuse.

Peut-être, dans les exemples suivants, a-t-il le même sens devant les adjectifs ou adverbes, tandis que, devant les substantifs, il jouerait le rôle du possessif de la 1re personne :

bien, *ə(ü)-knie(heh)*,
bon, *hə(üh)-niebə(ü)hebə(üfh)*,
cruel, *ə(ü)-məyneh*,
également, *ə(ü)-hə(ü)bə(ü)hih*,
foyer, *ə(üh)-páh*,
jeune, *hə(ü)-mabahie(h)*,
mamelle, *ə(ü)-ñeheh*,
matin, *ə(ü)-nəykah*,
menteur, *hə(üks)-tsüwēy(hih)*,
merci, *hə(ü)-nietə(ü)h*,
mou, *ə(ü)-haopə(ü)néh*,
non, *(h)ə(ü)-khmah*,
oui, *ə(ü)-hə(ü̃w)*,
plus, *ə(ü)-hə(ü)tey(hk)*,
poils du pubis, *ə(ü)-nehéh*,
rivière, *ə(ü)-key(h)tsi*,
vulve, *hə(ü)-hey(v)dóh*.

Préfixe *kā-* :

Ce préfixe, qui est très fréquent, ne se rencontre que dans les mots désignant des parties du corps. Son sens nous échappe :

bouche, *kā-fi*,
bras, *kā-nuhθá*,
cheveu, *ka-ñekθa(h)e*,
cou, *ka-ñekkhə(ü)hih*,
cul, *ka-buə(ü)neh*,
dent, *kă-kōnĕ*,
doigt, *ka-tsido(o)me*,
dos, *kă-tsafodi*,
genou, *ka-kudooheh*,
gorge, *kha-pə(ü)hah* [à côté de *θā-pə(ühah)*],
jambe, *kă(h)-páh*,
langue, *ka-θsōnă*,
larmes, *kha-etāakö(h)*,
main, *kā-dō(o)me*,
nez, *ka-θos(h)ta*,
nombril, *ka-tihiñeh*,
œil, *ka-hakhə(ü)*,
ongle, *kă-tikopoh*,
oreille, *ka-beé*,
peau, *ka-θahtsih*,
pied, *ka-dēkkhe*,
poils, *ka-ñefhoodüh*,
poitrine, *kă-tepa(h)a*,
sang, *ka-də(üw)tseh*,
ka-də(üw)čeh,
sueur, *kā-būdeih*,
testicules, *ka-a(ks)duta(ks)či*,
tête, *kha-tá*,
ventre, *kă-θirá*,
verge, *ka-adí(h)*.

Préfixe *θā-*, *θa-* :
Nous n'en avons que deux exemples :

θā-pə(ühah), gorge [à côté de *kha-pə(ü)hah*],
θa-bada(h)θahhe, palais de la bouche.

Peut-être doit-il être rapproché du préfixe *tiā-*, *dža-*, *dia-*, *dza*, *džo-*, *džī-*, *dže-*, *tsi-*, *di-*, qui semble être le préfixe de la 3e personne ; si ce rapprochement est exact, *θā-*, *θa-* serait le préfixe possessif correspondant :

il apporte, *tsi-də(ü)ə(ü)iaiheh*,
il se couche, *tiā-čéh*,
il entre, *dia-(k)tó*,
il a été, *dže-eh(eh)*,
il marche, *dę-(ü)dů(h)*,
il est né, *di-tsühe(h)*,
il tette, *dza-ksti*,
il voit, *džá-dōa*,
il boit, *džo-akohé*,
il descend, *tsi-naekhé*,
il est, *dža-kskah*,
il se lève, *dzi-nakhta*,
il monte, *di-(h)ekhe(ükh)*,
il sent, *dia-tsuaane*,
il vend, *dža-zə(ü)eyhe*,
il vole, *dža-fə(ükh)tōw(ih)*.

*
* *

La comparaison lexicale entre l'Andoke et les autres langues américaines ne nous a pas donné de résultats probants. Nous nous contenterons de donner ici les analogies que nous avons pu noter entre cette langue et le Miránya :

cheveux, *ka-ñekθa-(h)e*.
mā-nikwa-hi, *tahō-nigua-ko*, *tah-nigua-ko*, *męhę-nigua-kę*, *nikwa-ko*, *é-niga-hö*, cheveux ; *nikwa*, *é-niga*, *tsā-nik^{u}ay*, *tsā-nig^{u}ay*, *nigüay*, *męę-nikoaę*, *mā-nikwi*, *tha-nĭkoaę*, *me-nikuaχe*, *de-nikua*, *tha-nükuako*, *tahá-niguah*, *męę-niguol*, *nigai*, *męhę-nigua-hę*, *taha-nigua-hö*, tête.

ciel, *pökə(ü)he*.
pēxkuēpii, *beχkóeχpi*, *baχgóaba*, lune, *beko*, nuit.

dent, *kă-kōnĕ*.
i-gaino, *męhę-guañī*, *ma-ghünieng*, dent, *mekāny-ekekuapue*, gencive.

eau, *dŏho*, *də(üh)hü(h)*, eau, *otöa*, fleuve.
te-e, *tę̄-i*, *tę̄-i*, *dei*, fleuve, *tęhęi*, petite rivière, *tęi* (*gayó*), *tę̄^{i}*, rivière.

femelle, *pihí*.
pöö, femme.

femme, *tihi*, femme, enfant ♀.
ta-sę́hö, *tsĕhe^{he}*, *de -tsĕhö*, mère.

flèche, *pāče*, *pāhače*, flèche, *pāče*, javelot.
näh-pašü.

foyer, *ə(üh)páh.*
hópa, oχ-bá, ó-pa, fumée.
gorge, *θa-pə(ühah), kha-pə(ü)hah.*
meχ-pę́(ę)χę, meχ-pę́(ę)hę, mę́-paie, meχ-pīa, poitrine, *e-pae*, ventre, *mä-pahi*, poitrine, ventre.
je, moi, *o(h)üh.*
o̱, u, ó(o), oh, hóõ, ho, wu.
machete, *θakə(ü)h, táakö.*
ni-tsikwa, pe-tóhokoa, pe-tóχokoa, pi-tóχogu, ta-pe-doh°gua, ni-tə^{ü}g(wa), couteau, *pi-tuhugwa*, machete.
maison, *dž̌a(h)-pə(ü)ko, ó-pöku.*
mö-päckü.
montagne, *tə(ü)wahəyh.*
tákuaha.
ongle, *ká-tiko-poh.*
meχ-tékoa, ongles des pieds; *me̱-uχtsíko-amę́-o, me-usiku-ami, tha-ugtzigo-möhe*, ongles des mains, *u-tsigwa-ko, me-čiko*, doigt, *mä-onsikwa-ni*, ongle.
pied, *ka-dēkkhe.*
take, me̱-táχk(i)i, ma-thagkü, jambe, *meχ-taki*, tibia.
tu, *hahüh.*
ə^{u}, ai.

Le mot andoke qui signifie « jaguar, chien » *inó(h)*, n'a de correspondant que dans quelques langues pano et le Muniči du bas Paranapurá :

ínŭ, jaguar (Kaschinõ, Runõ, Kakataibo), *ino*, jaguar (Kapanahua), *íno*, jaguar, *híno*, chien (Amahuaka), *inŏ*, jaguar, *ino-otsíti*, chien (Nokamán), *inú*, jaguar (Nukuini), *xínō*, chien (Muniči).

Il y a là un fait qui, pour l'instant, demeure inexplicable mais qui peut orienter la recherche pour déterminer les parentés de l'Andoke. Pour l'instant, cette langue doit être considérée, croyons-nous, comme formant un groupe linguistique indépendant.

BIBLIOGRAPHIE

1. Tessmann (Günther). *Die Indianer Nordost-Peru. Grundlegende Forschungen für eine systematische Kulturkunde.* Hambourg, 1930.
2. Igualada (Francisco de) et Castellví (Marcelino de). *Clasificación y estadística de las lenguas habladas en el Putumayo, Caquetá y Amazonas.* Amazonia colombiana america-

nista, órgano semestral de materiales y estudios para la Americanística del CILEAC de Sibundoy. Pasto, t. I, nos 2-3, 1940, p. 92-101.

3. IGUALADA (Francisco de). *Informe sobre el Centro de investigaciones lingüísticas y etnográficas de la Amazonia colombiana (1933-1940)*. Amazonia colombiana americanista, órgano semestral de materiales y estudios para la Americanística del CILEAC de Sibundoy. Pasto, t. I, nos 2-3, 1940, p. 61-91.

4. HASSEL (Jorge M. von). *Las tribus salvajes de la región amazónica del Perú*. Boletín de la Sociedad geográfica de Lima. Lima, 15e année, t. XVII, 1905, p. 27-73.

Cet article a été reproduit dans : *Colección de leyes, decretos, resoluciones i otros documentos oficiales referentes al departamento de Loreto*, formada de orden suprema por Carlos LARRABURE i CORREA. Lima, t. VII, 1905, p. 637-677.

5. STIGLICH (Germán). *Informe del Jefe de la Comisión exploradora de las regiones del Ucayali, Fiscarrald i Madre de Dios*. Últimas exploracions ordenadas por la Junta de vías fluviales á los ríos Ucayali, Madre de Dios, Paucartambo y Urubamba. Lima, Imprenta de la « Opinión nacional », 1907, p. 7-129.

Cet article a été reproduit dans : *Colección de leyes, decretos*, etc..., *op. cit.*, t. V, 1908, p. 308-495.

6. RICE (Hamilton). *The River Uaupés*. The geographical Journal. Londres, t. XXXV, 1910, p. 682-700.

7. *Correspondence respecting the treatment of british colonial subjects and native Indians employed in the collection of rubber in the Putumayo district*. Presented to both houses of Parliament by command of His Majesty, july, 1912. Miscellaneous, no 8, Londres, 1912.

8. HARDENBURG (W. E.). *The Putumayo ; the devil's paradise. Travels in the peruvian Amazon region and an account of the atrocities committed upon the Indians therein*. Edited and with an introduction by C. Reginald ENOCK, together with extracts from the report of Sir Roger CASEMENT confirming the occurrences. Londres et Leipzig, 1912.

9. WHIFFEN (Thomas). *The North-West Amazons. Notes of some months spent among cannibal tribes*. Londres, 1915.

VOCABULAIRE ANDOKE[1].

abeille, *hětsǔ(h)*,
abri, hutte, *a(ks)pə(ü)ə(ü)ngə(h)*,
accepter :
  j'accepte, *o deffhə(ü)kte(yyh)*,
accoucher :
  elle a accouché, *mʷüodihéh*,
acheter :
  il achète, *ə(ü)he(y)dó(h)*, *ə(ü)he(y)dóh*,
agouti, *taā(w)*,
aiguille, *totsi*,
aile, *ipučekeh*,
aller :
  il va, *tabō(h)e*,
ananas, *taomeh*,
année, *hə(ü)khkanekō(h)*,
apporter :
  il apporte, *tsidə(ü)ə(ü)iaiheh*,
arachide, *to(h)dš*, *džakhāané*,
araignée, *tōdə(üh)*,
arbre, *koitse*,
arc, *maaněh*, *mbāněh*,
argent, *ienekoba*,
argile, *pāādeh*,

1. Les mots recueillis par le Père C. Tastevin sont indiqués par la lettre T.

aujourd'hui, *ñeahpə(üh)*,
au revoir, *pakstioewe(h)*, *pahtioə(üw)-heh*,
avare, *džakstə(ü)w*,
avec :
deux femmes partiront avec eux, *ə(ü)maəyni tihia*,
aveugle, *žəə(ü)eyhí*,
bananier, *kho(h)kho(h)tu(h)*,
bateau (pirogue), *püfkeh*,
bâtir :
il bâtit, *itooítihe*,
beaucoup, *iōw(h)eh*,
beau-frère, *o(h)pokə(üh)*,
beau-père, *(h)ače(h)*,
belle-fille, *watadžeh(eh)*,
belle-mère, *haθóoə(üh)*,
belle-sœur, *o(h)pomi*,
bien, *ə(ü)knie(heh)*,
blanc, *po(h)tihi(h)*,
blesser :
tu blesses, *tsuebə(ü)heə(ü)*,
bleu, *padžohe*,
boire :
il boit, *džoakohé*,
bois, *ə(üh)kpa(h)*,
boisson d'amidon, *kho(h)kho(h)*,
bon, *hə(üh)niebə(ü)hehə(üfh)*,
bonjour, *pabūnoheh*,
bonsoir, *hakspünoheh*,
bouche, *kā-fi*,
bouillie, *bói*, *kagönö* (T),
bras, *kā-nuhθá*,
cabiai, *če(h)džoh*,
camarade, *ohəə(h)*,
celui-ci, celle-ci, *ñekkanahe*,
celui-là, celle-là, *dĭkkehe*,
cendre, *pātakh(k)ohĕ(h)*, *pāta(kh)-kohĕ(h)*,
cerf, *pahtāwa*,
champ, *kötsi(h)*, *höpṓa* (T),
chaud, *pāhĕh*,
chauve-souris, *no^{w}heh*,
chef, *po(h)tsohă*,
chemin, *deibə̆(üh)*,
cheveux, *ka-ñekθa(h)e*,
chien, *inó(h)* [cf. jaguar],
ciel, *pŏkə(ü)he*,
conquérir :
il conquiert, *dakskōhə(h)*,
copal, *tao(w)kah*, *ta(o)kah*, *tåkah*, *tao(w)kah*,
corde, *kōno*,
coton, *páhé*, *pāhí*,
cou, *ka-ñekkhə(ü)hih*,
se coucher :
il se couche, *tiāčéh*,
coudre :
je couds, *ofihétseheh*,
courbe, *nohōdikĭ*,
court, *to(h)fī(h)tṹh*,
cousin, *oheweči(he)*,
cousine, *ohaweči(h)*,
couteau, *pə(ü)he(y)tse(h)*,
crocodile, *potsi*,
cruel, violent, *ə(ü)məyneh*,
cul, *ka-buə(ü)neh*,
déféquer :
je défèque, *umahehiih*,
demain, *ə(ü)ne(yy)khah*, *ə(ü)n(e^{yy})-khah*,
démolir :
il démolit, *aatsiitə(ü)ko*,
dent, *kă-kōnĕ*,
descendre :
il descend, *tsinaekhé*,
devin, *oikhekatə(ü)ih(eh)*,
Dicotyles labiatus, *tsə(üks)meh*,
Dicotyles torquatus, *ihe(v)h*,
dieu, *okə(ü)ə(ü)hĕ*,

dire :
il dit, *ə(ü)aə(ü)ə(ü)*,
doigt, *ka-tsido(o)me*,
domestique, *haheeneyh*,
dormir :
il dort, *akspə(ü)khh*,
dos, *kă-tsafodi*,
droit, *moheñehé(h)*,
droite (opp. à gauche), *mohiñekə(h)*,
dur, *tsə(ü)hĭ*,
eau, *də(üh)hü(h)*, *dŏhö* (T),
écorce, *kə(ü)ktanekə(üh)*,
écrire :
tu écris, *ahíče*, *ahiče*,
également, *ə(ü)hə(ü)bə(ü)híh*,
emporter :
il emporte, *ə(ü)maihehəh*,
enfant ♂, *dz̆üaa*,
enfant ♀, *tihi* [cf. femme],
enfanter :
elle a enfanté, *pādz̆ōdŭk*,
engendrer :
il a engendré, *iaktə(ü)ə(ü)hə(h)*,
s'enivrer :
il s'enivre, *nodz̆i(ks)timbaý(h)*,
entendre :
il entend, *odohé*,
entrer :
il entre, *dia(k)tǫ́*,
envoûtement, *tehetə(ü)wí*,
étang, *tsāañeheh*,
étoffe, *pō(kh)teitsea*,
étoile, *füə(ü)khü*,
être :
il est, *dz̆akskah*,
il a été, *dz̆eeh(eh)*,
il sera, *uhadz̆akskah*,
excréments, *dz̆āhñéh*,
expédition :
il fait une expédition, *aiə(ü)he*,
faim :
il a faim, *okə(ü)dz̆iaoheh*, *okeydziaoheh*,
femelle, *pihí*,
femme, *tihi* [cf. enfant ♀],
une femme[1] est venue[2] ce matin[3], *əüneka*[3] *tiina*[1] *inapowa*[2],
deux femmes partiront avec eux *ə(ü)maəyni tihia*,
fer, *pādə(ü)*,
feu, *nóhapa* (T), *hāmo^{b}oθ^{i}a^{hă}*,
feuille, *kha(h)kha(h)čeneh*,
fille, *nodz̆iə(ü)he*,
fils, *oate(h)*,
flamme, *boatsiakskə(ü)he*,
flèche, *pāče*, *pāhače* [cf. javelot],
fleur, *o(h)teyhihey(h)*, *o(h)təyhihəy(h)*,
fleuve, *otöa* (T),
forêt, *doápa* (T), *hodeefah*,
fourmi, *hodíh*,
fourmilier, *čehiekə(üh)*,
foyer, *ə(üh)páh*,
frère, *o(h)ə(ü)hə́*,
froid, *bofhčeeh*,
fruit, *o(h)dę(h)*,
fruit pifayo (guilelma), *nówapa* (T), *nōhepá(h)*,
gâteau de manioc, *dŏa* (T),
gauche, *kə(ü)tsihékú(h)*,
gendre, *ōoy(n)káh*,
généreux, *odz̆edihe(h)*,
génie, *hiboñohĕ(h)*,
genou, *ka-kudooheh*,
gorge, *θā-pə(ühah)*, *kha-pə(ü)hah*,
graisse, *kehehie(w)*,
grand, *mə(üks)niohə(ü)h*, *mə(üks)niohə(üh)*,
grand'mère, *dz̆ōdük(keh)*,
grand-père, *dz̆a(h)pitah*,

guerre :
je fais la guerre, *odoweh, odoheh,*
j'ai fait la guerre, *odoweh, odoheh,*
hache, *pə(ü)hə, pə(ü)h(e)h, hŏpa* (T),
haie, *pĕčé,*
hamac, *öködöi* (T),
haricot, *džakhāāné,*
herbe, *pañemə(ü)he,*
hier, *pehehe(yy)h,*
un homme [1] est venu [2] hier [3],
džohe [1] *napohə(üh)* [2] *piana,*
homme (en général), *dzinakhé,*
homme (♂), *dzohå* [cf. mâle],
un homme [1] est venu [2] hier [3],
džohe [1] *napohə(üh)* [2] *piana,*
huile, *kee(h)ə(ü)he, kee(h)ə(ü)hĕ,*
il, elle, *žakská,*
ils, elles, *həü(k)khah,*
jaguar, *inó(h)* [cf. chien],
jambe, *kă(h)-páh,*
jaune, *dõwāhih,*
javelot, *pāče* [cf. flèche],
je, moi, *o(h)üh,*
jeûne, *hamaba(y)hie(h), hə(ü)ma-bahie(h),*
jour, *iahdümah,*
lac, *o(kh)kə(ü)itsi,*
lait, *iñeheh,*
langue, *ka-θsõnă,*
larmes, *kha-etāakö(h),*
latex de balata blanc, *bāksteke(h),*
laver :
je me lave, *onofuhih,*
lenteur, *do(w)an(ieh),*
se lever :
il se lève, *dzinakhta,*
lèvre, *mə(ükh)tə(ũ)wih,*
lézard, *pótsi,*
loin, *žühüh,*
long, *mə(ü)kə(ũ)kə(ü),*
lune, *podühə(w), podüə(ü)h,*
machete, *táakö* (T), *θakžə(ü),*
main, *kā-dõ(o)me,*
maïs, *tsobohi, tsobohih*
maison, *ópöku* (T.), *džah-pə(ü)ko,*
mal, *pihikhkoohi(h)* [cf. mauvais],
mâle, *džö(h)hə(üh)* [cf. l'homme],
mamelle, *ə(ü)ñeheh* [cf. poils du pubis],
manger :
il mange, *abaé,*
manioc, *hə(ü)kkə(ü)də(ü)héh,*
manioc (kava), *māhādə(ü)h(é)h,*
gâteau de manioc, *döa* (T),
pain de manioc, *də(ü)khhe(iyh), də(ü)-khhe(yh),*
marcher :
il marche, *de(ü)dŭ(h),*
mare, *tõpə(ü)h,*
se marier :
il s'est marié, *paayiñ(h)ə(ü)s(ü),*
matin, *ə(ü)nəykah,*
une femme [1] est venue [2] ce matin [3], *əüneka* [3] *tiina* [1] *inapowa* [2],
mauvais, *pihikhkoowa* [cf. mal],
menteur, *hə(üks)tsüwēy(hih),*
merci, *hə(ü)nietə(ü)h,*
mère, *idžó(h),*
miel, *pofhkindiheh,*
moins, *hö(ks)tsuhih,*
mois, *podühə(w),*
montagne, *tə(ü)wahəyh,*
monter :
il monte, *di(h)ekhe(ükh),*
mordre :
il mord, *nadžə(ü)həh,*
mou, *ə(ü)haopə(ü)néh,*
mouche, *tsihé(h),*
moucheron, *tsifihe,*
mourir :
il est mort, *pādžihe,*

moustique, *pañedekske*,
naître :
il est né, *ditsühe(h)*,
neveu (fils du frère), *o(h)pitah*,
neveu (fils de la sœur), *o(h)pitah*,
nez, *ka-θos(h)ta*,
nièce (fille du frère), *ohčepōh*,
nièce (fille de la sœur), *ohčepōh*,
noir, *üwaī(h)*,
nombril, *ka-tihiñeh*,
non, *(h)ə(ü)khmah*,
nous, *kee(m)bo(ks)kehe(yh)*,
nuage, *boatsiakə(üw)*,
nuit, *hekhpə(ü)hə*,
ocelot, *mié(k)teiñó(h)*,
œil, *ka-hakhə(ü)*,
œuf, *hihēydü*,
oiseaux :
faucon, *kadanə(ü)hí*,
coq, *takstāāfah*,
poule, *tá(ks)tāfhă*,
urubu, *tsíhidű*,
oncle, *ő(h)pome*,
ongles, *kă-tikopoh*,
or, *petüdeeh*,
oreille, *ka-bcé*,
os, *hítänheh*,
oui, *ə(ū)hə(ūw)*,
pain de manioc, *do(ü)khhe(iyh)*, *də(ü)-khhe(yh)*,
palais (de la bouche), *θabada(h)-θahhe*,
palmier, *(h)odiefáh*,
palmier pifayo (guilelma), *nohepal*,
pantalon, *ítcapakstanih*, *tseapantane*,
papaye, *pōhih*,
paresseux (aï), *kəyñekeh*,
parler :
il parle, *a(h)ə(ü)a(h)ə(ü)ə(ü)h*,
partir :
deux femmes partiront avec eux, *ə(ü)maəyni*, *tihia*,
patate douce, *ñedžepi(h)*, *ñedžepí(h)*, *ñe(h)čepi(h)*,
peau, *ka-θahtsih*,
père, *ohpákh*,
petit, *tə(h)ə(ü)he(w)h*,
petite-fille, *tēēkteh*,
petit-fils, *džāaktetahə(üh)*,
peu, *meakhtə(ü)he(h)*,
pied, *ka-dēkkhe*,
pierre, *pūtí(h)*,
piment, *nóata* (T.), *nohétě(y)*,
plante textile, *pañehe(h)*, *kohohektah*,
pleurer :
il pleure, *mangháh*,
plomb (de chasse), *hidě*,
pluie, *naduwih*,
plus, davantage, *ə(ü)hə(ū)tey(hk)*,
poils, *ka-ñefhoodüh*,
poils du pubis, *ə(ū)nehéh*,
pois, *džakhāané*,
poisson, *beei(h)*,
poitrine, *kă-tepa(h)a*,
pondre :
elle pond, *hihəy(n)dūwe(h)*,
porc, *tsāmé(h)*,
posséder :
il possède, *kōōiə(ü)ə(kh)*,
pot, *piděh*,
pou, *póhā(h)*,
pouvoir :
je peux, *tsaafae*,
prendre :
il prend, *kānú*,
près, *nao(w)kə(ü)hə(ūh)*,
puce, *tāhtsíh*,
puma, *boedīθí*,
qui ? *koide(hi)*,

racine, *(h)itaθsidaheh*,
rapidité, *h(w)atso(ks)keh*,
refuser :
je refuse, *hə̄(ǖ)omafə(ükh) nieheh*,
renard, *pə(ü)doha(h)*,
rire :
il rit, *fokskaiheh*,
rivière, *ə(ü)kəy(h)tsi*,
riz, *pañemātapūyh*,
rouge, *peāih*
saison des pluies, *duinəy(n)kəh, dəü-wüih, dɔ(üw)üih*,
saison sèche, *hīyah, ihihoh* [cf. soleil],
sang, *ka-də(üw)tseh, ka-də(üw)čeh*,
sel, *ñakah*,
semaine, *poaynəy(h)kəh*,
sentir :
il sent, *diatsuaane*,
serpent :
boa, *akspə(üh)*,
boa de terre, *pödüktáh*,
serpent venimeux, *džíkoiteh(i)*,
sœur, *notii*,
soif :
il a soif, *ə(ü)maheh*,
soir, *ñe(h)ə(ü)eyma(h)*,
soleil, *hi(y)oh*,
sorcier, *tehə(ü)tə(ü)he*,
sortir :
il sort, *o(v)w(d)ikeē*,
source, *ma(ə^{n})dapə(ü)tsíhi*,
sourd, *ə(ü)mo(h)o(h)dowi(h)*,
sueur, *kā-būdeih*,
tante, *očepo* [cf. nièce],
tapir, *ī(kh)téyh*,
termite *tə(ü)ih*,
terre, *ñóhe*,
testicules, *ka-a(ks) duta(ks)či*,
tête, *kha-táĭ*,
téter :
il tette, *dzaksti*,
tisser :
je tisse, *ō(w)tehih*,
tombeau, *nihə(üw)*,
tonnerre, *də(ü)doh*,
tous, *tsi(h)okə(ü)*,
tousser :
il tousse, *kōōweh*,
tu, *hahüh*,
tuer :
vous tuez, *tsidžēbə(ü)ə(ü)*,
urine, *dzaheháh*,
uriner :
j'urine, *nokstidehe(y)h*,
vache, *pe(k)tohe*,
vendre :
il vend, *džažə(ü)eyhe*,
venir :
il vient, *panaanə(ü)*,
un homme[1] est venu[2] hier[3], *džohe*[1] *napohə(üh)*[2] *piana*[3],
une femme[1] est venue[2] ce matin[3], *əüneka*[3] *tiina*[1] *inapowa*[2],
vent, *hüñehe*,
ventre, *kă-θirá*,
verge, *ka-adi(h)*,
véridique (franc), *deeiə(ü)heyhih*,
vert, *oñeheh*,
viande, *itsü(h)*,
vieillard ♂, *džo(h)dŭ(h)*,
vieillir :
j'ai vieilli, *pādžodütsiboə(ü)ə*,
village, *tāfatsihí*,
vivre :
nous vivons, *piābakehe*,
voir :
il voit, *džádōa*,
voler (avec des ailes) :
il vole, *büweh*,

voler, dérober :
il vole, *dža(ʃ)ə(ükh)tōw(ih)*,
vouloir :
je veux, *ōmafə(ükh)nie(h)*,
vous, *tə(ü)ə(ü)bañehe*,
vulve, *hə(ü)hey(y)dóh*,
un, *ə(ü)itsidikkhehe*,
premier, *hihahŏ(w)*,
deux, *ə(ü)ə(ükh)ə(ü)ə(ü)má*,
deux femmes partiront avec eux, *ə(ü)maəyni tihia*,
second, *pāhihá*,
trois, *ə(ü)hə(ükh)maə(ü)itsidi* [= deux-un],
quatre, *ə(ü)hə(ükh)ma ə(ü)hə(ükhma)* [= deux-deux],
cinq, *ə(ü)hikadomikhah*,
dix, *kaə(üh)ə(ü)kodomikhah*.

Les Indiens Andoke et leurs voisins.

LES INDIENS PARAWGWAN,

PAR PAUL RIVET ET ROBERT DE WAVRIN.

Les Indiens, connus sous le nom de Parauxano, s'appellent eux-mêmes *Para(how)kā* ou *Parawgwan*, noms que les civilisés transforment en *Parawkan* ou *Paraokan*. Leur habitat est sur les bords de la partie méridionale du golfe de Maracaibo et de la partie septentrionale du lac du même nom, notamment sur la lagune de Sinamaica, où ils ont trois villages, et dans l'île Zapara. Ils représentent les anciens Toa et Zapara, habitants des îles de ce nom et les Onoto qui vivaient entre Maracaibo et le río Palmar. Tous ces Indiens habitent dans des villages sur pilotis. L'un de nous a eu l'occasion de visiter les trois villages de la lagune de Sinamaica et d'y recueillir un vocabulaire. Nous croyons utile de le reproduire, en raison de la rareté et de l'insuffisance des documents publiés jusqu'à ce jour, dont voici la liste :

JAHN (Alfredo). *Parauhanos und Guajiros und die Pfahlbauten am See von Maracaibo*. Zeitschrift für Ethnologie. Berlin, t. XLVI, 1914, p. 267-283, 536.

— *Los Aborígenes del Occidente de Venezuela*. Caracas, 1927, p. 190-197, 355-376.

ORAMAS (Luis R.). *Patronímicos Quiriquires y vocabulario paravjano comparado con el Guajiro*. De Re indica. Caracas, t. I, n° 1, sept. 1918, p. 23-28.

— *Vocabulario paraujano*. De Re indica. Caracas, t. I, n° 2, oct. 1918, p. 43.

Il est certain que le Parawgwan est très proche du Goaxiro et appartient au même sous-groupe de la famille linguistique arawak. Il suffira de montrer l'identité dans les deux langues des préfixes possessifs, qui sont d'ailleurs semblables aux préfixes personnels :

La série goaxiro est la suivante :

	1re personne	2e personne	3e personne
Sing.	*ta-, te-, t-,*	*pa-, pi-, po-, p-,*	*na-, nō-, ni-, n-,*
Plur.	*gua-, gue-, gu-,*	*xa-, xi-, xu-,*	*na-, ni-, nu-.*

La plupart de ces suffixes se retrouvent en Parauxano :

1re personne : je = *te-*, mien = *ta*, *t'*.	*ta-hamüktără*, j'ai très faim, *ta-čiki-ma*, j'aimais, *té-imiyu*, ma femme, *t-eúp*, mon neveu, *ta-píñe*, ma maison, *tá-ki*, ma tête, *ta-wála*, mon cheveu, *ta-yü*, *ta-yú*, mon ventre.
2e personne : tu = *piá*, *pía*, tien = *p'*.	*pi-akaren*, tu aimes, *pía-čiki-ma*, tu aimais, *p-eúp*, ton neveu.
3e personne : lui, elle = *niah*, sien = *n'*.	*ná-tamí*, il dort, *nía-gan*, il est, *n-eúp*, son neveu.
1re personne pluriel : nous = *we*, *ue*, nôtre = *w'*.	*ua-čiki-ue*, nous aimons, *ua-čiki-ma-ue*, nous aimions, *w-okaxáre*, nous allons manger, *w-eúp*, notre neveu, *wá-ki*, notre tête, *wa-yú*, notre ventre.

Dans le vocabulaire parawgwan que nous donnons ci-après, nous avons mis entre parenthèses les mots correspondant à ceux de notre propre contribution, que nous avons relevés dans les travaux de nos prédécesseurs.

Vocabulaire para(how)kã ou parawgwan.

aller :
je vais manger, *wa-gā-mar(ie)* [*wä-ghā-mar*, nous mangerons]
je vais boire, *himutéwi*,
après-midi, *fayuy* (*kayú(h)*, midi),
arc, *atüRü* (*atirup*, flèche),
arriver :
[un homme] est arrivé, *eydi-via* [*eyčika*] (*margái-idé*, je viens de Maracaibo),
s'asseoir, *čagwatüpïă* (*čogote-pía*, assieds-toi !),
bébé (petit), *hapičika aw(ho)čoway* (*xouya*, nouveau-né) [cf. fillette, garçonnet],
boire :
je vais boire, *himutéwi*,
bouche, *n-awnaga*, *na-o(w)naga* (*t-óunaga*, *uónaga*),

canot, *anua* (*anúa*, en Goaxiro),
ciel, *hirmakăk* (*xiráma*, *xirama*),
crépuscule, *atuper* (*xadúbi-yéh*, après-midi),
donner :
  donne-moi [de l'eau !], *pi-anate* [*wi*],
  donne-moi [la rame !], *inga pingaye* [*anaxiga*],
eau, *wi* (*wín*, *uín*),
  [donne-moi] de l'eau ! [*pi-anate*] *wi*,
faim :
  j'ai faim, *mowtey*(*n*),
  j'ai très faim, *ta-hamüktără* (*xamui-sité*, j'ai faim),
femme, *nieRa*, *nieyRa*, *nierga*, *niergakü* (*x'niére*, *ni-iri*, *niri*),
feu, *čikŭ* (*čighe*, *čigiga*, *horotu-čiku*, *čig-giga* (*h*)),
fillette, *hą́pič*(*a*) (*xebí-yiya*)
  yeyoka,
flèche, *bReydžŭ* (*wréič*, *uréč*, *gruéti*, arc),
fumée, *kamaya*,
  fumée épaisse de feu, *kamaya čikükü*,
garçonnet, *hapič*, *apič* (*xebíč*, *apiči*),
petit garçonnet, *hapičikay*,
harpon, *aRapón*,
homme, *eyče*, *eyči*, *eydiga*, *eydžigey* (*éič*, *eči*, *éiy*(*e*), *éičire*),
  un homme est arrivé [*eydi-via*] *eyčika*,
jambe, *hugha*,
lune, *kaykay*, *keykey* [cf. soleil],
main, *n-ab*(*w*)E (*t-áp*, *t-ap*, *gu-apa*),
maison, *haRĕra*, *haRĕra*(*tE*), *haRĕRatu*, *haReRatey* (*xála*, *xál-la*),
mal de tête, *ayu ta-ki* (*ayur-s*, *ayú-ši*, *ayú-r-ši*, malade, en Goaxiro),
manger :
  je vais manger, *wa-ga-mar*(*ie*) (*wo-ka-xaré*, nous allons manger, *wá-gha-xare*, *wá-gha-mar*, nous mangerons),
matin, *ligüver*, *ligEwer*,
naviguer, *uniRté*,
nez, *te-yčü*, *te-yčŭ* (*té-iyi*, *te-íči*),
nuage, *howdega* [cf. vent].
nuit, *haipir* (*ayíp*(*e*), *ayíp*),
œil, *t-ow* (*t-oú*, *u-ou*, *u-o*),
oreille, *pa-eče*, *pe-yče* (*ta-čö*),
pagne, *tá-watin* (*wátin*),
papaye, *kapoy*,
pied, *wí* (*tá-ui*, en Goaxiro),

pluie, *heyti-wiakey* (*wíagha*),
poisson, *hüy* (*ëih*, poisson bocachica),
rame, *anayčika* (*anáiči*, *anéti*),
[donne-moi] la rame ! [*inga pingaye*] *anadžiga*,
soleil, *kaykayi* (*kéi-kei*, *kái-kái*, *kei-kei*) [cf. lune],
tête, *kī*, *ta-ki* (*tá-ki*, *gua-ki*),
[mal de] tête, [*ayu*] *ta-ki*,
toit, *wonaRăRăgă* (*nounagá*),
très :
j'ai très faim, *ta-hamüktără*,
vent, *howdega* [cf. nuage] (*oúg dei*),
vêtement ♀, *tá-yuwin* (*taeguei*, *ta-eguei*, vêtement),
voile, *üweRa*,
1 *maneydža* (*mánei*, *manéi*),
2 *pimi* (*pímu*, *pími*, *piam*),
3 *apaniw* (*apáni*, *apani*),
4 *pinči* (*pínye*, *puinči*, *pinč*, *puinči*, *pinč*),
5 *nadă* (*xádda*, *xáta*, *xatta*),
6 *siami* (*piami*, *piani*, *piámi*),
7 *beremi* (*epéremi*, *aprémi*, *apáremi*),
8 *pinjüwEn* (*pínyour*(*o*), *pinčor*, *pínčoi*, *pínyour*),
9 *heberemi* [cf. sept].

L'AJAGAQ

BILBOQUET ESKIMO

PAR ROBERT GESSAIN

(*Planches XVI à XXV*).

Le terme *AJAGAQ*[1] désigne dans tout le domaine eskimo un jeu très répandu, qui se joue avec un bilboquet. Les aspects fonctionnels, narratifs, dramatiques de ce jeu ne seront pas abordés ici[2]. Nous nous cantonnerons à la description morphologique de l'objet employé dans ce jeu.

Au commencement de notre étude, nous nous proposions :

1° de décrire les 11 ajagaq de la collection du Musée de l'Homme et les 51 ajagaq nous appartenant ;

2° de donner les résultats de nos recherches bibliographiques au sujet de l'ajagaq[3] ainsi que les réponses obtenues de nombreux particuliers et Musées[4] auxquels nous avons demandé si leurs collections comprenaient des ajagaq ;

3° de tenter, d'après tous ces documents — qui ne représentent pas la totalité, mais certainement la grande majorité des ajagaq récoltés — d'individualiser des types morphologiques d'ajagaq.

Pour établir nos types, nous avons utilisé tous les renseignements — descriptions, schémas et photographies — que nous avons trouvés dans les publications ou obtenus grâce à l'obligeance des Musées ;

4° d'établir enfin une répartition géographique et tribale des types proposés d'ajagaq.

Pour la commodité de notre exposé, nous avons préféré présenter notre essai de typologie avant la liste des 446 ajagaq décrits ici, ce qui nous permet de les classer dans des types déjà connus du lecteur.

Nous aurions voulu donner une description détaillée et précise de chacun des 384 ajagaq trouvés dans la littérature ou communiqués par les Musées. Mais, si pour un grand nombre d'exemplaires publiés nous sommes à même de

1. Pour le terme ajagaq, d'usage international, nous avons adopté l'orthographe courante, invariable ; il se prononce ayagak.

2. On pourra, sur ce sujet, se reporter à l'étude de P. E. VICTOR parue dans notre Journal de la Société des Américanistes, t. XXX, 1938, p. 299.

3. Toutes les références bibliographiques sont groupées, alphabétiquement, à la fin de cet article, p. 288.

4. Cf. la liste de ceux qui nous ont fourni des renseignements sur les ajagaq de leurs collections, à la fin de cet article, p. 286.

le faire, dans certains cas les descriptions des auteurs sont incomplètes. Il en est de même pour les objets dont descriptions, schémas ou photographies nous ont été communiqués : il est parfois malaisé de voir toutes les particularités morphologiques d'une pièce sur un dessin ou une photographie, ces documents fussent-ils excellents. Cependant, si comme nous l'espérons, la présente publication suscite la découverte de nouveaux ajagaq dans les collections de particuliers ou de Musées, nous publierons alors une description précise et détaillée d'un plus plus grand nombre encore d'ajagaq.

I. — LES DIFFÉRENTS TYPES D'AJAGAQ

Le bilboquet eskimo ou ajagaq se compose d'un *corps* réuni à un *stylet* par un *lien*.

Le *stylet* pointu, de section arrondie, est fait de bois, d'os ou d'ivoire ; il est plus ou moins long et plus ou moins décoré (cf. stylet décoré d'une ligne de points pl. XXIV, 2 — stylet fait dans un ancien bouche-plaie Collection Robert Gessain 9, p. 264 — stylet à arrêts de doigts, Musée de l'Homme 68958, fig. 27 et 28, pl. XVI, 6, 7). Ses différentes formes et longueurs nous semblent sans rapport avec les différences du corps de l'ajagaq, sauf dans un cas : celui des ajagaq en section d'os long d'oiseau (type 10, cf. fig. 21 a). Ceux-ci seuls s'accompagnent d'un stylet de type spécial en os, plat, à deux dents ; ce stylet en « fourchette » est généralement perçé d'un trou de fixation du lien.

Le *lien*, plus ou moins long, est fait d'une mince lanière de cuir, de tendon de phoque brut ni tordu ni tressé, de fil de tendon de phoque à 2 brins tordus ou à 3 brins tressés, ou encore de fil ou de ficelle d'origine européenne.

A l'une de ses extrémités, le lien est fixé au stylet : il est généralement noué autour de celui-ci, dans une petite encoche, à l'aide d'un nœud constitué par un ou plusieurs tours suivis d'un nœud simple, puis d'une ou plusieurs demi-clefs sur le retour du lien et enfin parfois d'une demi-clef autour du stylet.

Dans le cas rare où le stylet est percé d'un orifice, le lien passe dans cet orifice et se termine par une petite boule constituée par une série de nœuds simples ou bien encore le lien est noué entre l'orifice et le bord du stylet par un nœud simple suivi d'une demi-clef : cette fixation est en particulier utilisée dans le cas du stylet en fourchette où le lien est noué entre l'orifice et l'intervalle séparant les deux dents de la fourchette.

A son autre extrémité, le lien est fixé au corps de l'ajagaq en un point déterminé par une raison d'équilibre : ce point est choisi de manière à ce que l'ajagaq, le stylet tenu à la main en position de départ de jeu, pende horizontal, perpendiculairement au lien tendu (fig. 12). La fixation du lien à l'ajagaq se fait le plus souvent vers la partie moyenne du bord concave de l'ajagaq. Par exemple, dans le type 3 b — radius évidé représenté fig. 12, le trou de fixation du lien (ou trou de suspension du corps de l'ajagaq) est toujours à la même

place, sur le bord antérieur (anatomiquement, l'os étant en place sur l'animal) qui, dans l'ajagaq en fonction, en position de départ de jeu, est le bord supérieur. Le trou de fixation se trouve près du milieu du bord supérieur de l'ajagaq, entre ce milieu et l'extrémité la plus large, qui est aussi la plus lourde. Ceci est valable pour les ajagaq en radius de phoque (type 3), en os long de phoque ou de chien (type 9) ou d'oiseau (type 10), pour les ajagaq de type « Eskimo Polaire » (type 4) et de type « ours » (type 16) ou « poisson » d'os ou d'ivoire (type 17). La fixation du lien aux ajagaq en humérus de phoque (type 1), en corne de bœuf musqué (type 14), en andouiller (types 13 et 15) est placée également de manière à ce que l'ajagaq pende à l'horizontale, à l'extrémité du lien, alors que le stylet est tenu à la main en position de départ de jeu. Dans la description des ajagaq de ces types, nous appellerons face ou bord supérieur celui où se trouve l'attache du lien, les dénominations des autres faces ou bords en découlant. Au contraire, les ajagaq en pelvis (type 6), en omoplate (type 2) et en crâne de lièvre (type 8) sont fixés au lien de telle sorte que le corps de l'ajagaq pende verticalement au bout du lien, le stylet tenu à la main en position de départ de jeu.

Fig. 12.

Le lien est fixé à l'ajagaq d'une des manières suivantes :

— Il est noué autour du corps du bilboquet : c'est le mode d'attache le plus simple. S'il est de règle en ce qui concerne la fixation du lien au stylet, il est rare en ce qui concerne le corps ; on le voit cependant parfois utilisé avec des os non évidés : humérus (type 1) employé sans autre orifice que l'orifice anatomique, ou radius (type 3 a). On peut rapprocher de cette méthode de fixation du lien celle utilisée pour les sections d'os long de renne (type 11). C'est le mode de fixation de type A, cf. fig 13 A.

— Dans le cas où le corps est un os mince — omoplate (type 2) ou pelvis (type 6) — un orifice est perçé près du bord de l'os, le traversant de part en part, et le lien est noué entre cet orifice et le bord de l'os. De la même manière, le lien est fixé à la queue d'une baleine de cuir (pl. XXI, 6), aux crânes de lièvre par un orifice naturel à l'avant du maxillaire supérieur et aux crânes d'oiseau par un orifice percé sous le crâne dans la cloison sagittale interorbitaire (type 8 et pl. XVIII, 2 : le lien est fixé au crâne par un nœud coulant bloqué par un nœud simple). C'est le mode de fixation de type B, cf. fig. 13 B.

— Dans le cas où le corps de l'ajagaq est un os creux ou évidé, celui-ci est perçé d'un petit orifice ; le lien pénètre dans l'os par cet orifice et est retenu à l'intérieur du corps de l'ajagaq par une petite boule constituée par plusieurs

nœuds simples (fig. 13, C, a), ou par un petit morceau de bois ou d'os fixé au lien par un nœud coulant ou par deux demi-clefs, (fig. 13 C b). C'est le type d'attache du lien aux ajagaq en section de radius évidé (type 3 b), en section d'os long

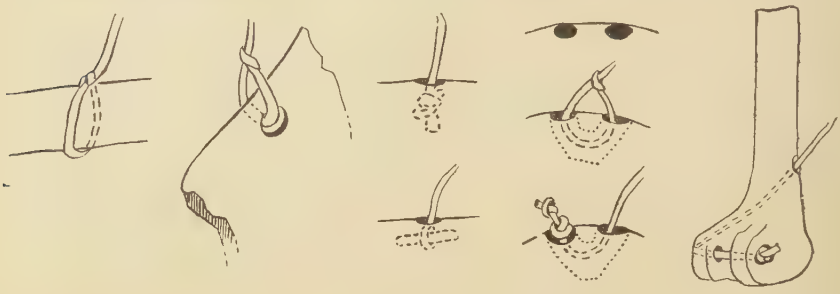


Fig. 13.

évidé de chien ou de phoque (type 9), en os long d'oiseau (type 10). Parfois on voit, percés dans le corps de l'ajagaq en os creux ou évidé, non pas un trou de fixation du lien, mais deux côte à côte : celui qui n'est pas utilisé n'est que la preuve d'un essai malheureux de suspension équilibrée. C'est le mode de fixation de type C, cf. fig. 13 C a, b.

— Dans le cas où le corps est un os massif non évidé ou un bloc d'os, de bois ou d'ivoire plein, deux petits orifices sont percés obliquement côte à côte (fig. 13 D a) pour former entre eux un « pont ». Le plus souvent, le lien est alors noué au pont par deux demi-clefs (fig. 13 D b), ou bien le lien passe sous le pont et se termine d'un côté par une petite boule constituée par plusieurs nœuds simples (13 D c). C'est un type de fixation du lien très fréquent en ce qui concerne les ajagaq en humérus (type 1), en radius non évidé (type 3 a) et en radius de type « Eskimo Polaire » (type 4). C'est le type de fixation constant en ce qui concerne l'ajagaq en os pénien de phoque (type 12) ou en andouiller de renne (types 13 et 15) et les ajagaq en forme d'ours (type 16) et de poisson (type 17) en ivoire, os ou bois. C'est le mode de fixation de type D, cf. fig. 13, D a, b et c. Le pont, fragile, se brise souvent, à force de jouer avec l'ajagaq ; aussi voit-on dans ces cas, côte à côte, plusieurs orifices de ponts successivement utilisés. On peut rapprocher de ce type de fixation le cas où le lien est noué à deux orifices de l'ajagaq par un nœud simple, suivi d'une demi-clef, comme dans le nº 1 de la collection Robert Gessain, p. 263.

— Dans le seul cas où le corps de l'os est un fémur de chien, l'attache est d'un type spécial, probablement pour des raisons de statique de l'ajagaq. Nous n'avons pas eu d'ajagaq de ce type entre les mains, mais sur les trois exemplaires que nous avons vus représentés : un dessin du Musée de Berlin, une photogra- du Musée de Cambridge et une photographie du Musée de Stockholm, il nous a

semblé que l'os était perforé comme on le voit sur la fig. 13 E. C'est le type de fixation de type E.

— Dans le cas des cylindres de cuir (cf. type 9), le lien traverse le cuir à l'aide d'une aiguille, sans orifice préparé, et se termine à l'intérieur ou à l'extérieur du cylindre par une petite boule constituée par plusieurs nœuds simples. C'est une fixation du type C a ou D c, mais sans orifice préparé.

Notre propos est de décrire ici les différents types de *corps* de bilboquet eskimo ou ajagaq. Le poids des corps d'ajagaq est très variable, les plus lourds des collections que nous avons étudiées pesaient respectivement 260 gr. (l'ours, coll. Musée de l'Homme 68.958), 115 gr. (l'humérus, coll. Musée de l'Homme 29.22.90) et 110 gr. (l'ours, coll. Musée de l'Homme 87.34.11), et les plus légers environ 1 gr. 50 (le crâne de perdrix, coll. Robert Gessain 46) et moins de 1 gr. (l'os long d'oiseau, coll. Robert Gessain 30).

Le corps de l'ajagaq, fait d'os, d'ivoire, de bois ou de cuir, comporte au minimum 1 orifice : orifice de jeu destiné à recevoir la pointe du stylet ; mais généralement il présente de nombreux orifices dont les uns sont un ou plusieurs orifices de fixation du lien, et les autres des orifices de jeu diversement répartis. Ces orifices, forés ou gougés, sont généralement circulaires [1]. Dans la plupart des ajagaq (radius de phoque évidé type 4 b, ours type 16, cylindres de cuir et sections d'os long type 9), les orifices de jeu sont disposés symétriquement par rapport au grand axe longitudinal de l'objet, le plus souvent en rangées.

Le nombre des orifices de jeu ne nous a pas paru correspondre à des types différents — il ne nous a pas semblé possible d'établir des types selon le nombre des orifices : certains types, tels que le radius (type 3) par exemple, ont entre eux de très grandes différences quant aux orifices. Cependant, dans certains cas, nos types ont pour principale caractéristique la répartition des orifices, par exemple un large orifice central entouré de petits orifices disposés radialement en cercle (type 13).

Le nombre des orifices et leur répartition, peuvent être mis en rapport avec des modalités fonctionnelles du jeu.

Certains types d'ajagaq sont très simples, d'autres extrêmement élaborés. Vilhjalmur Stefansson le rappelait et l'expliquait ainsi, dans la lettre qu'il nous adressait le 6 mai 1952 : « As I remember the cup-and-ball game being played, somebody would upon occasion say it was too bad no outfit for playing was available ; someone else would then very likely offer to make one, would get out his bowdrill, find a bone (often a seal or caribou vertebra, a piece of a pelvis bone, a short leg bone (of a seal) and start to work. In a half hour the game might be in full swing. But there were also permanent outfits that were keepsakes. Some of these were of ivory but the makeshift ones were usually of bones from pieces of meat that had just been eaten, when the bones had not

1. Quand nous ne spécifions rien d'autre et que nous disons « orifices », il faut entendre « orifices circulaires ».

yet been given to the dogs. Sometimes a dog would get a cup-and-ball game after the players got tired of it ; so, instead of getting that bone immediately after the meal he would get it a few hours later ».

Essai de typologie des ajagaq basé sur 446 exemplaires.

Type 1. *Humérus de phoque,* fig. 14. L'humérus est plus ou moins grand, selon l'espèce de phoque.

L'humérus est un os se présentant avec un orifice naturel : foramen supra-condylare. Il peut être employé :

— soit sans modification morphologique, sans abrasion de tubérosités ou avec abrasions légères conservant à l'os l'ensemble de sa forme naturelle, c'est le type 1 a ;

— soit après abrasion des tubérosités, ce qui donne à l'humérus une apparence d'animal, c'est le type 1 b.

Les types 1 a et 1 b peuvent être employés :

— soit sans orifice de jeu autre que le naturel, et sans trou de suspension : le lien est alors fixé autour du corps de l'os ;

— soit avec pour seuls orifices artificiels deux trous de fixation du lien en pont ;

— soit avec d'autres orifices, plus ou moins nombreux, orifices de jeu qui sont généralement limités aux extrémités ou aux seules surfaces articulaires.

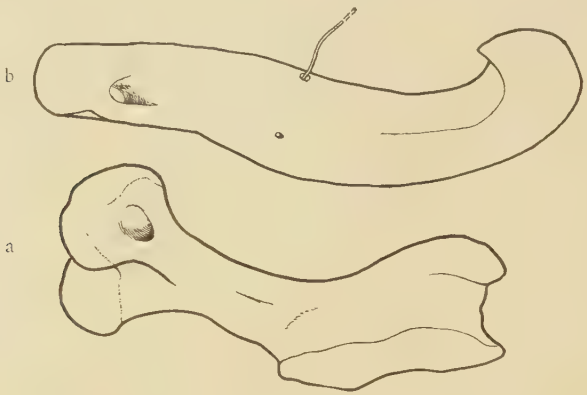


Fig. 14. Réduc. 1/2.

L'orifice naturel de l'humérus peut faire considérer cet os comme une des formes originelles de l'ajagaq, au même titre que les crânes et pelvis.

Parmi les 446 ajagaq décrits dans notre travail, 46 sont des humérus de

phoque. 29 viennent du Groenland : 26 archéologiques [1] — Nord Côte Est : 3, Côte Est : 14, Côte Ouest : 4, Eskimo Polaires : 5 type 1 a — et 3 ethnologiques — Côte Ouest : 2, Eskimo Polaires : 1. — Les autres exemplaires, ethnologiques, viennent de Ponds Inlet, 1 de Belcher Island, 2 des Eskimo Caribou et 12 type 1 b des Iglulik. Un exemplaire a été trouvé dans Old Bering Sea Culture (voir discussion p 283).

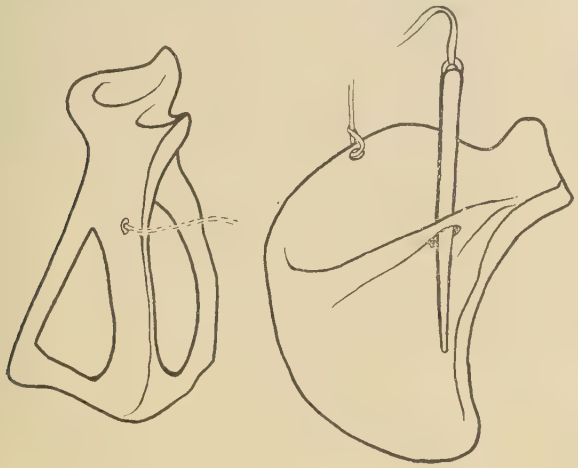
Type 2. Omoplate, fig. 15. On emploie comme ajagaq des omoplates de lièvre, de chien, de phoque.

L'omoplate est employée dans sa morphologie naturelle. Le trou de suspension est percé dans le bord de l'os, ou dans l'épine. L'omoplate est perforée d'orifices de jeu :

— soit de grands orifices en fenêtre, occupant la presque totalité des fosses sus- et sous-épineuses, c'est le type 2 a ;

— soit de petits orifices traversant l'épine ou le rebord articulaire ; c'est le type 2 b ;

— soit de très nombreux petits orifices dans les fosses, c'est le type 2 c.



a b

FIG. 15. Réduc. 1/2.

Parmi nos 446 ajagaq, 12 sont des omoplates ; toutes viennent du Groenland : 5 archéologiques et 3 ethnologiques de la Côte Ouest, et 4 archéologiques de la Côte Est.

1. Nous désignerons par « ethnologiques » les ajagaq récoltés en utilisation, et par « archéologiques » les pièces provenant de fouilles.

Type 3. *Radius de phoque*, fig. 16. Le radius de phoque peut être utilisé :

— soit dans sa forme naturelle, des perforations pénétrant le corps de l'os plus ou moins profondément, le plus souvent dans l'extrémité la plus grosse, l'extrémité carpale, c'est le type 3 a ;

— soit avec les extrémités articulaires, humérale et carpale, sectionnées, l'os étant ensuite évidé. Aux deux larges orifices ainsi formés s'ajoutent le plus souvent des perforations traversant les parois créées par l'évidement de l'os, c'est le type 3 b.

C'est dans le type 3 b que le nombre des orifices est le plus variable. Il existe dans la même région — par exemple à Angmassalik, côte est du Groenland, des radius évidés dont les parois latérales sont criblées d'orifices (cette variante est plus fréquente parmi les ajagaq récents), et d'autres n'ayant que 2 orifices créés par la section des surfaces articulaires et l'évidement de l'os (ce qui se rencontre plus souvent parmi les bilboquets anciens). Le plus large orifice, vers l'extrémité carpale de l'os, est appelé par les Eskimo bouche, et le plus étroit, vers l'extrémité humérale, anus.

Malgré la diversité de localisation des orifices des ajagaq de type 3 b, ils ne semblent pas disposés au hasard :

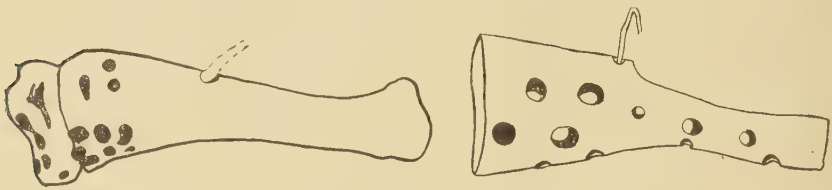
— il y a des zones d'élection des orifices :

a) le long du bord supérieur, en ligne, entre le trou de suspension et le petit orifice ou « anus » ;

b) le long du bord inférieur, en ligne ;

— il existe une remarquable symétrie des orifices d'une face à l'autre.

Ces remarques semblent pouvoir s'appliquer dans une certaine mesure aux sections évidées d'os long de chien, type 9.



a b

Fig. 16. Réduc. 1/2.

Parmi nos 446 ajagaq, 102 sont des radius de phoque : 26 de type 3 a — c'est-à-dire l'os entier non évidé, et 76 de type 3 b — c'est-à-dire les extrémités sectionnées et l'os évidé. Des premiers, les uns viennent du Groenland (1 ethnologique [1] de la Côte Est et 13 archéologiques : 5 de la Côte Ouest et 8 des Eskimo Polaires) et les autres des Copper Eskimo (12 ethnologiques). Les seconds

1. Cet ajagaq provient de la collection faite par Holm à Angmassalik en 1884. Il représente une forme qui n'a jamais plus été retrouvée en utilisation dans cette tribu.

viennent tous du Groenland : 24 archéologiques et 13 ethnologiques de la Côte Est, et 39 archéologiques de la Côte Ouest.

Type 4. *Type « Eskimo Polaire »*, fig. 17. Radius de phoque ou de morse, ou ivoire. Le premier ajagaq du district de Thule que nous eûmes entre les mains fut celui rapporté par l'expédition Jean Malaurie (1950-51), en ivoire. Nous n'y vîmes qu'une forme très élaborée, et sans rapport avec aucune disposition anatomique. Cependant l'ajagaq figuré à la pl. XXII, 5, est un radius de phoque, identifiable par son extrémité humérale. Si l'on considère ce spécimen comme une sorte d'intermédiaire, on peut penser que les exemplaires du type 4 en os (pl. XXII, 1, 6) sont des radius de phoque ou de morse selon la grandeur, très élaborés, et que les exemplaires en ivoire sont des reproductions de ces formes (fig. 17 a).

La fig. 17 b représente un radius de morse (odobenus rosmarus) à l'intérieur duquel a été dessiné un ajagaq type 4 : ceci pour montrer par quel travail d'abrasion et de perforation la forme définitive a été atteinte.

L'ensemble des ajagaq « polaires » présente une caractéristique quasi unique : leur homogénéité de forme. Tous les bilboquets de ce type viennent des Eskimo Polaires et tous présentent la même forme et la même disposition des orifices, malgré des variations de taille et de matière. Il s'agit d'ajagaq non évidés, percés de 2 orifices symétriques joignant obliquement chacune des faces de section (faces articulaires humérale et carpale du radius) à la face concave, opposée à la fixation du lien.

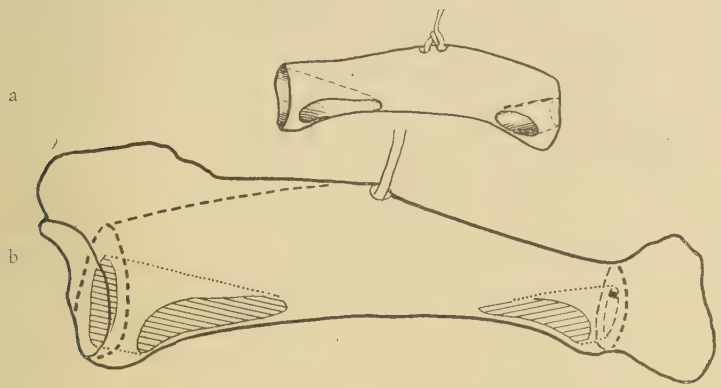


FIG. 17. Réduc. 1/2.

A l'extrémité carpale, sur l'os entier, existe une particularité anatomique qui semble être de nature à avoir donné l'idée de la perforation et en avoir facilité la réalisation ; en effet les surfaces articulaires carpale d'une part, et cubitale de l'autre, sont modelées en cuvette et orientées comme les orifices des ajagaq de type 4.

Malaurie nous a rapporté que ses informateurs voyaient aux orifices du type 4 une correspondance symbolique analogue à celle donnée par nos informateurs d'Angmassalik aux orifices de section des radius type 3.

Parmi nos 446 ajagaq, 10 sont du type 4. Tous viennent des Eskimo Polaires : 1 archéologique et 9 ethnologiques.

Type 5. *Fémur de chien*, fig. 18 a. La partie utilisée comprend le segment inférieur de la diaphyse et les condyles articulaires. Le fémur est percé de plusieurs orifices en nombre variable, groupés sur la partie moyenne ou inférieure de la face concave. Le mode d'attache du lien, très particulier, a été décrit p. 242.

Parmi nos 446 ajagaq, 7 sont des fémurs de chien, type 5. Tous viennent de la côte ouest du Groenland : 5 sont archéologiques, 2 ethnologiques. L'os long de chien n'est d'ailleurs utilisé comme corps d'ajagaq qu'au Groenland, les sections d'os long type 9 sur la Côte Est, les omoplates type 2 et les fémurs type 5 sur la Côte Ouest.

a b c

FIG. 18. Réduc. 2/3.

Type 6. *Pelvis de phoque*, fig. 18 b. Cet os est employé dans sa forme naturelle :

— soit en utilisant, comme seuls orifices, l'orifice naturel (le trou ischio-pubien), et une perforation de la cavité articulaire (acetabulum) ;

— soit avec création d'orifices dans l'ischion et le pubis.

Le lien est fixé grâce à un orifice traversant le bord iliaque. Dans l'exemplaire photographié pl. XXV, 2, il semble que l'attache du lien à travers la perforation de l'acetabulum soit un mode de fixation secondaire à la cassure de l'attache iliaque.

Parmi nos 446 bilboquets, 4 sont des pelvis de phoque ; tous sont ethnologiques : 1 vient de la Côte Ouest du Groenland, 1 des Copper Eskimo, 2 de Point Barrow, Alaska.

Type 7. Phalange de phoque ou de renne, fig. 18 c. La phalange est utilisée

— soit dans sa forme naturelle avec trou de suspension et plusieurs orifices latéraux ;

— soit sectionnée à l'extrémité la plus grosse et évidée plus ou moins profondément à partir de cette section, la phalange rappelle alors, par sa morphologie générale, l'ajagaq en os pénien type 12.

Nous avons fait entrer dans ce type un ajagaq (Mathiassen 1933) semblable quant à la forme (évidé à une extrémité) mais différent par la matière : os de baleine.

Parmi nos 446 ajagaq, 6 sont du type 7 ; 4 sont archéologiques de la Côte Est du Groenland (1 os de baleine et 3 phalanges de phoque) et 2 ethnologiques des Eskimo Caribou (2 phalanges de renne).

Type 8. Les crânes animaux, fig. 19. Ce sont seulement des crânes de petits mammifères, renard (fig. 19 c) et lièvre (fig. 19 a), et d'oiseaux (fig. 19 b). Ils sont utilisés dans leur forme naturelle (sans mâchoire inférieure) :

— soit sans aucun orifice autre que les naturels (cf. pl. XXI, 2) et on peut à leur sujet dire ce qui a déjà été dit des humérus et des pelvis ;

— soit percés de nombreux autres orifices de jeu.

Parmi les crânes, celui de lièvre semble être la forme la plus primitive, la moins élaborée : même les spécimens percés d'orifices artificiels n'ont pas de trou de suspension, le lien est attaché à l'extrémité antérieure du maxillaire supérieur.

De ces ajagaq en crânes, on peut rapprocher celui décrit par Boas 1907 (Museum für Völkerkunde, Berlin, IVA 6820) représentant une tête de renard à yeux et oreilles, en ivoire ; les orifices de jeu, à part la bouche, sont tous percés dans la partie globulaire de la tête. Le lien est fixé à un pont (fig. 19 d).

Parmi nos 446 ajagaq, 12 sont des crânes ; tous sont ethnologiques, 4 crânes d'oiseau et 1 de renard viennent d'Angmassalik, Côte Est du Groenland, 5 crânes de lièvre du Labrador, 1 imitation en ivoire d'une tête de renard de Cumberland Sound (Sud de Baffin Land) et 1 crâne de lièvre des Eskimo Caribou.

Porsild 1915 (p. 237) et Birket Smith 1924 (p. 400) disent que les crânes de lièvre et de cormoran ont été utilisés sur la Côte Ouest du Groenland. Ce fait

constituerait un chaînon entre les faits actuels : crânes de la Côte Est du Groenland, du Labrador et des Eskimo Caribou.

FIG. 19.

Type 9. *Section évidée, tubulaire ou tronconique d'os long de chien ou de phoque*, fig. 20. Ce type comprend des humérus et des fémurs de chien, des tibias et des péronés de phoque.

Tous les ajagaq réunis dans ce type pour leurs analogies morphologiques ont comme caractéristique d'être des sections évidées d'os long, sections prises soit dans la diaphyse — ils sont alors tubulaires (fig. 20 a), soit près des extrémités articulaires — ils sont alors tronconiques (fig. 20 b), mais sans que les extrémités articulaires, supprimées dans l'élaboration de l'objet, apparaissent jamais.

Certains sont simplement évidés, d'autres percés d'orifices latéraux.

FIG. 20. Réduc. 1/2.

Ces formes tronconiques sont parfois imitées en cuir cousu (fig. 20 c) ou en bois et utilisées par les enfants.

Parmi nos 446 ajagaq, 98 sont des cylindres creux d'os long de chien ou de

phoque, de cuir ou de bois. 2 viennent de la Côte Ouest du Groenland et 96 de la Côte Est : 65 archéologiques (surtout os de phoque) et 31 ethnologiques — 18 os longs (surtout de chien), 8 cylindres de cuir et 5 cylindres de bois.

Ce type est donc limité au Groenland, depuis Inugsuk jusqu'aux cultures modernes.

Type 10. *Sections d'os long d'oiseau*, 21 a. Les sections de diaphyse d'os long d'oiseau naturellement creux, de forme tubulaire, avec trou de suspension, nous ont semblé constituer un type à part, présent seulement à Angmassalik. Le stylet est du type fourchette à 2 dents, type de stylet qui ne se rencontre qu'avec ce seul type d'ajagaq.

Parmi nos 446 ajagaq, 4 sont des os longs d'oiseau ; tous viennent d'Angmassalik, Côte Est du Groenland.

Type 11. *Section d'os long ou d'andouiller de renne*, fig. 21 b. C'est une section courte, de forme annulaire, d'os long ou d'andouiller de renne. Le mode de fixation du lien est le plus primitif qui soit : le lien est noué à l'os comme on le voit sur la fig. 21 b (cf. mode de fixation A, p. 242, fig. 13 A).

Parmi nos 446 ajagaq, 6 sont des sections d'os long ou d'andouiller de renne ; tous viennent des Eskimo Caribou.

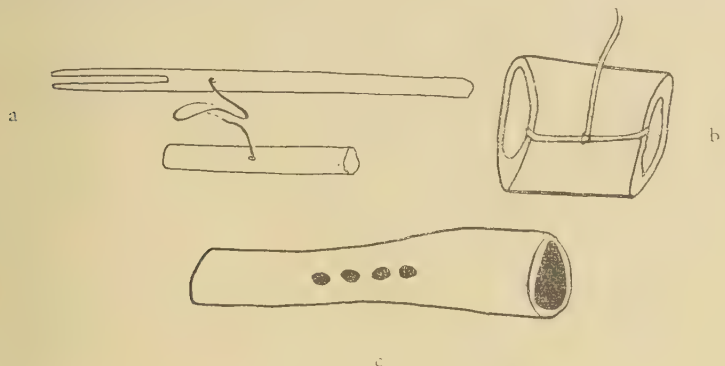


FIG. 21. Réduc. 1/2.

Type 12. *Os pénien de phoque*, fig. 21 c. Il s'agit d'une section d'os pénien allongée, courbe, évidée à l'extrémité la plus large, percée de plusieurs orifices latéraux.

Parmi nos 446 ajagaq, 59 sont des sections d'os péniens de phoque. Toutes, comme les sections d'os long type 9, viennent du Groenland ; 58 sont archéologiques : 39 de la Côte Est, 18 de la Côte Ouest, 1 des Eskimo Polaires. Le seul exemplaire ethnologique vient d'Angmassalik et a été publié par Holm. On peut dire à son sujet ce qui a été dit pour un radius de phoque type 3 a (cf. note, p. 246).

Type 13, fig. 22 d. Le type 13 et les 2 suivants présentent des analogies et des convergences morphologiques qui rendent leur classification assez ardue.

La matière utilisée pour le type 13 est variable : bois, os de baleine, andouiller de renne, corne de bœuf musqué, os pénien, dent (?).

Nous définirons le type 13 par 4 caractéristiques :

1) forme générale de cône courbe dont la base (face opposée à la pointe) est une section circulaire ou ovalaire ;

2) cette section est percée soit d'un orifice unique central, soit plus souvent d'un orifice central entouré de plus petits orifices en couronne ;

3) des orifices en nombre variable sur la partie concave du cône ;

4) la pointe est percée de part en part de 1, 2 ou 3 orifices obliques.

Ces éléments — face de section percée d'un ou plusieurs orifices, partie concave percée d'orifices, orifices obliques de part en part près de la pointe — se combinent pour donner des ajagaq différant par les détails.

On peut peut-être rapprocher de ce type :

1° l'ajagaq de la collection Pfaff du Mus. de Stockolm 04.21.7, n° 3 (Aito, Côte Ouest du Groenland [1]) qui a un grand orifice et deux petits à une extrémité et un trou de suspension dans la partie médiane. Sa photographie nous a été envoyée sans identification d'os et sans description. Nous pensons qu'il s'agit d'une section d'os pénien de morse ;

2° l'ajagaq en os pénien de morse Mathiassen 1931 a, à cause de la disposition des orifices dans sa face de section : 1 orifice entouré de petits orifices en couronne.

Parmi nos 446 ajagaq, 19 sont de type 13, tous sont archéologiques : 17 viennent de la Côte Ouest du Groenland et 2 du Labrador.

Type 14. *Corne de bœuf musqué*, fig. 22 b, parfois os, bois ou andouiller (?).

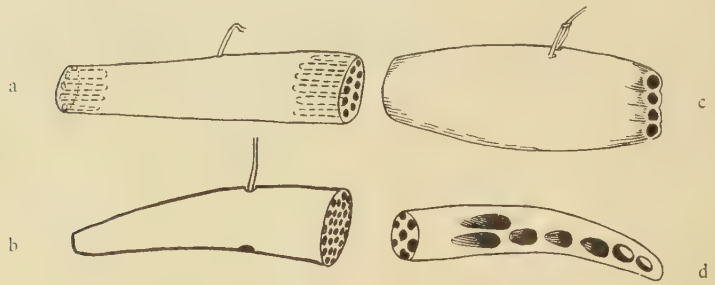


Fig. 22. Réduc. 1/2.

1. Nous nous excusons de ne pas publier les reproductions que le Musée de Stockholm nous a aimablement adressées. Ces objets sont parmi les plus intéressants qui nous aient été communiqués, malheureusement leurs photographies nous sont parvenues trop tard.

C'est une extrémité de corne de bœuf musqué, en forme de cône courbe. La face de section est perforée de nombreux orifices (sans orifice central plus important). La surface courbe présente parfois un orifice, l'extrême pointe peut être sectionnée et percée d'un orifice.

Nous n'avons pas eu en mains d'exemplaire de ce type — nous ne le connaissons que par description, dessin ou photographie, aussi ne sommes-nous pas certains du mode de fixation du lien dans ce type. Nous ne savons pas s'il est fixé à un pont creusé dans la corne ou plutôt si le large orifice percé sur la face opposée à celle d'où sort le lien n'est pas un orifice en entonnoir où pénètre le lien terminé par un nœud qui l'y arrête ; le lien traverserait alors toute l'épaisseur du corps. Cette disposition rappellerait celle en usage pour les fémurs de chien (cf. type 5, p. 248 et mode de fixation du lien type E, p. 242).

De ce type existent une imitation en bois qui est une copie parfaite, et une forme en os qui sans être une copie exacte en présente toutes les caractéristiques (Netsilik, Mus. Oslo).

Parmi nos 446 ajagaq, 8 sont du type 14 ; tous viennent des Netsilik, sauf un récolté chez les Copper Eskimo.

Type 15. *Section d'andouiller*, fig. 22 a, de formes diverses, dont la caractéristique est de n'avoir d'orifices que dans les faces de section (à une ou aux deux), sans qu'il y ait d'orifice dans la partie moyenne du corps.

La forme la plus simple consiste en un tube creux d'andouiller évidé, dont un exemple chez les Netsilik est publié par Birket Smith 1945, p. 118.

Une autre forme rappelle le type 14 : elle en diffère par le fait que les nombreux orifices groupés dans le type 14 sur une face de section sont ici présents sur les deux faces.

La figure 22 c présente une autre variété de ce type 15.

Sur les 446 ajagaq décrits, 4 sont des andouillers de type 15 : 3 viennent des Netsilik, 1 des Iglulik.

Type 16. *Ours*, fig. 23. C'est un bloc d'ivoire sculpté qui, considéré sous l'angle voulu, se laisse interpréter comme un ours de profil. On distingue une saillie antérieure représentant la tête (parfois les yeux et les narines sont figurés), un dos rectiligne et deux ressauts sous la face opposée au dos — face considérée comme ventrale — figurant l'un les pattes antérieures en un bloc, l'autre les pattes postérieures également en un seul bloc. Cette description rend compte de la forme la moins stylisée et la plus fréquemment rencontrée. Il existe une imitation de ce type en bois (cf. pl. XXIV, 4).

Dans certains exemplaires, les ressauts figurant les pattes forment avec la surface inférieure du cou et du ventre des angles obtus, c'est le type 16 a — dont le profil pourrait évoquer celui d'un ours en marche.

Dans certains autres exemplaires, les ressauts des pattes forment au contraire des angles aigus, c'est le type 16 b — dont le profil pourrait évoquer celui d'un ours à l'arrêt.

Enfin il existe aussi (Mathiassen 1927, fouilles Kuk et Duke of York Bay) des formes où manque le ressaut figurant les pattes antérieures et où le ressaut postérieur est peu accentué ou fuyant. Ces formes pourraient évoquer le profil d'un ours nageant, c'est le type très stylisé 16 c.

La fixation du lien est toujours dorsale et en pont (type D), les orifices de ce pont étant alignés soit selon le grand axe de l'ajagaq, soit perpendiculairement à cet axe.

Les orifices de ces différents types sont variables, mais cependant les orifices figurant la bouche ou l'anus sont toujours présents, et les orifices de la face ventrale et des pattes postérieures le plus souvent obliques.

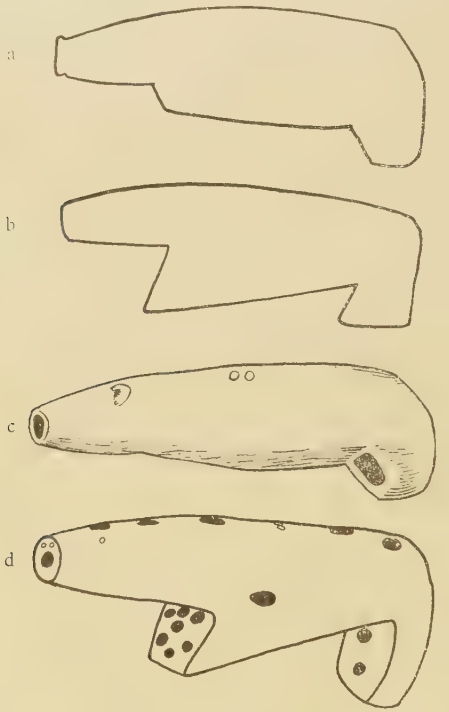


Fig. 23. Réduc. 1/2.

Dans certains spécimens, des orifices obliques traversent de part en part le ressaut des pattes postérieures ; cette disposition faisant communiquer par un orifice oblique une face inférieure et une face postérieure mérite d'être rapprochée de la disposition des orifices des ajagaq de type 4. Parfois des orifices traversent

de part en part et de haut en bas la saillie antérieure figurant le cou et la tête : ce type paraît très fréquent parmi les spécimens venant de Cumberland Sound (cf. pl. XXIV, 1, 2, 3, 5, 6).

Une sorte de fente verticale de la bouche existe dans deux exemplaires : l'un provient du Musée de l'Homme (68958, cf. description p. 258, fig. 27.28, et pl. XVI, 5, 6 et 7), l'autre du British Museum (55.11.26.145, pl. XXIII, 5). L'origine du premier est inconnue (probablement le Sud de Baffin Land), le second vient de Hudson Straits.

Plusieurs exemplaires ont le ressaut des pattes postérieures brisé, il est en effet étroit et rendu fragile par les orifices qui le traversent. Dans l'exemplaire du Musée de l'Homme (87.34.11, pl. XVI, 1, 2 et 3) le ressaut des pattes postérieures manque ; il a été recousu dans plusieurs spécimens connus : l'un reproduit, pl. XXIV, 3, un autre publié par Boas (1888, fig. 521 b).

Parmi les 446 ajagaq décrits, 33 sont des ours ; tous sont en ivoire (ou en os) sauf un seul de Cumberland Sound (sud de Baffin Land) qui est en bois. 8 sont archéologiques et viennent de Southampton Island, 25 sont ethnologiques : 3 viennent du Labrador, 1 de Ponds Inlet, 12 du sud de Baffin Land (dont 9 récoltés à Cumberland Sound), 8 des Iglulik et 1 des Netsilik.

Type 17. *Poisson*, fig. 24. C'est un ajagaq d'os ou d'ivoire de forme allongée, représentation plus ou moins stylisée de poisson, avec un orifice à l'apex figurant la bouche, et des orifices en nombre variable sur les faces latérales. Ce type est reconnu depuis longtemps par Boas (1907) qui en fait une caractéristique des ajagaq Iglulik.

Un exemplaire unique, en cuir, du Labrador (pl. XXI, 6) représentant une baleine, est particulièrement réaliste.

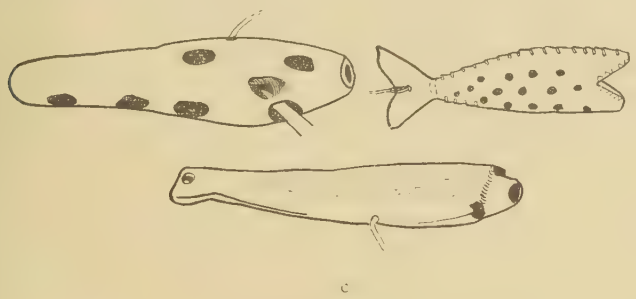


FIG. 24. Réduc. 1/2.

Parmi les 446 ajagaq décrits, 7 sont du type 17 ; 1 est archéologique et vient de Southampton Island, 6 sont ethnologiques : 5 viennent des Iglulik et 1 (baleine de cuir de Nain) du Labrador.

Exemplaires uniques, n'entrant pas dans les types définis ci-dessus.

1. Le seul exemplaire connu de *vertèbre* est un axis percé de plusieurs orifices, venant de chez les Copper Eskimo (Stefansson 1919).

2. Deux astragales de phoque archéologiques ont été trouvés à Angmassalik (Mathiassen 1933) percés d'orifices [1].

3. Une section cylindrique d'*os pénien de morse* aux 2 extrémités évidées. Nous avons hésité à faire entrer cet objet (Mathiassen 1933) dans le type 12 : sections d'os pénien de phoque.

4. Une section de *fémur d'ours*, Musée de l'Homme X47-27 (voir description, p. 258 et pl. XVII, 2), dont l'origine est inconnue.

5. Un *cubitus de narval* de Clavering Island, Larsen 1934.

6. Un *os plat, ovalaire*, de renne (?), de 11 cm. Ottawa IVC849, pl. XXI, 1, venant des Eskimo Caribou.

7. L'*ajagaq trouvé à Naujan* (Mathiassen 1927, pl. XXXIII, 9). L'intérêt archéologique de cette pièce est grand puisqu'il provient du site princeps de la culture de Thule ; à ce titre il mérite une attention particulière.

C'est une extrémité de dent de morse décrite en ces termes par Mathiassen (p. 75) : « on one side is cut a deep groove, over which there is an ivory bridge ». Cet ajagaq a une suspension dorsale (2 ponts dont l'un brisé), d'où il découle que pour en saisir la forme il faut l'orienter dans le sens horizontal, contrairement à la figure publiée. On s'aperçoit alors que le profond sillon (« deep groove ») est un orifice oblique réunissant la face inférieure à la face de section.

Cette disposition, que nous voyons pour la première fois dans l'ajagaq de Naujan, atteint son maximum de fréquence dans le type 4 « Eskimo Polaire » et se rencontre à Angmassalik dans un radius de phoque évidé type 3 b (cf. Musée de l'Homme 30.12.21, p. 257) et au Labrador dans un ajagaq ancien de type 13 (Musée de l'Homme 79.2.133, p. 261). Cet élément morphologique peut être défini comme un *orifice oblique reliant la face inférieure de l'ajagaq à* une *face de section* et qualifié de « ventro-anal » (cf. p. 262-3), comme le montre le schéma de la fig. 25. On peut aussi rapprocher de cet élément des dispositions d'orifices telles qu'on en voit, par exemple, sur l'ajagaq du Labrador Musée de l'Homme 79.2.125 (cf. p. 260), sur les ours stylisés de Southampton Island (Mathiassen 1927, p. 241, « a very ambitious bear figure ») et sur un ajagaq (Mathiassen 1927, p. 247) qui a 3 orifices profonds et obliques dont 1 traverse jusqu'au dos [2].

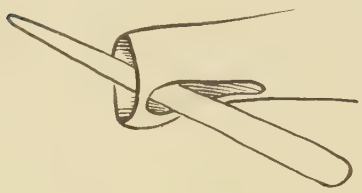


Fig. 25.

1. Certains auteurs ont aussi parlé de clavicules de phoque, mais le phoque n'ayant pas de clavicule, il semble qu'il s'agisse d'humérus ou de radius.

2. Nous avons reçu du Musée de Philadelphie. entre autres photographies,

II. — DESCRIPTION DES COLLECTIONS D'AJAGAQ DU MUSÉE DE L'HOMME ET DE L'AUTEUR

1° *Collection du Musée de l'Homme* : 11 ajagaq, origines et dates diverses.

34.175.292. Angmassalik, Côte Est du Groenland. Type 9. Section tronconique d'une extrémité inférieure de fémur de chien, évidé et percé de 15 orifices de jeu [1] et de 2 trous de suspension côte à côte. L. : 60 mm.

Stylet en os ; lien en lanière de cuir, noué dans la rainure du stylet [2] et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C).

34.175.293. Angmassalik, Côte Est du Groenland. Type 3 b. Radius de phoque, évidé, dont les parois latérales sont percées de 27 orifices de jeu (2 sont ouverts par cassure : 1 à chaque extrémité) et d'1 trou de suspension L. : 100 mm.

Stylet en tibia de phoque ; lien en tendon de phoque, tordu à 2 brins, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C). Pl. XIX, 7.

34.175.294. Angmassalik, Côte Est du Groenland. Type 9. Section tronconique d'os long de chien, évidé et percé de 14 orifices de jeu et d'1 trou de suspension. L. : 64 mm.

Stylet en côte de phoque ; lien fait d'une mince lanière, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C). Pl. XVII, 5.

34.175.295. Angmassalik, Côte Est du Groenland. Type 9. Section tronconique d'os long de chien, évidé et percé de 2 trous de suspension côte à côte. L. : 67 mm.

Stylet en côte de phoque ; lien en tendon de phoque tressé à 3 brins, noué dans la rainure du stylet, pénétrant à l'intérieur du corps par 1 des 2 trous de fixation du lien et fixé par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C).

30.12.21. Angmassalik, Côte Est du Groenland. Type 9. Section tronconique d'une extrémité supérieure d'humérus gauche de chien, évidé et percé de 35 orifices de jeu (1 brisé vers l'extrémité la plus étroite) et de 2 trous de suspension (sur 2 faces opposées). L'extrémité la plus large (cf. fig. 26) ne se présente

celle d'un objet étiqueté ajagaq no L84748, origine Sonntag Bay, 1892, district de Thule, Groenland, Côte Nord-Ouest. Objet en os de baleine, aplati, en forme de polygone atypique et très irrégulier, percé de nombreux orifices sans qu'aucun puisse apparaître comme trou de suspension. Cet objet ne nous paraît pas être un ajagaq, nous n'en avons pas tenu compte dans notre série.

1. Pour tous les ajagaq faits d'une section d'os long creux ou évidé, le nombre d'orifices donné par notre description ne tient compte que des orifices percés dans la paroi de l'os. Il faut ajouter à ce nombre, pour avoir le nombre total des orifices de jeu, les deux orifices des extrémités, constitués par la section de l'os creux ou créés par évidement de l'os plein.

2. Pour la description des nœuds, cf. p. 240.

pas comme une section plane. Le bord supérieur de cette section dessine une encoche semi-circulaire; sur la face inférieure, concave, de l'ajagaq, l'orifice le plus proche de l'extrémité la plus large est très différent des autres : il est plus large, ovalaire et s'ouvre obliquement vers le plan de section évidé. Les rapports de ce large orifice ovalaire avec l'extrémité sectionnée et évidée rappellent ceux des parties correspondantes des ajagaq en radius de type 4 « Eskimo Polaire » et de l'ajagaq de Naujan, cf. ci-dessus p. 256. L. : 68 mm.

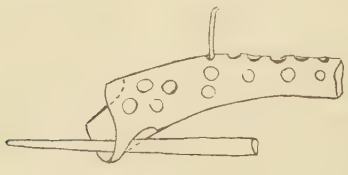


Fig. 26. Réduc. 1/2.

Stylet en bois ; lien fait de 2 parties raccordées par un nœud : l'une est faite d'une mince lanière de cuir, l'autre de tendon de phoque tordu à 2 brins. Ce lien est noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur ; le lien forme une demi-clef autour du corps[1]. Fig. 26.

X.47.27. Origine inconnue. Exemplaire unique de ce type. Section inférieure de diaphyse de fémur d'ours (Thalassarctos maritimus), évidé et percé de 48 orifices de jeu et d'un trou de suspension. L. : 81 mm.

Ni stylet ni lien. Pl. XVII, 2.

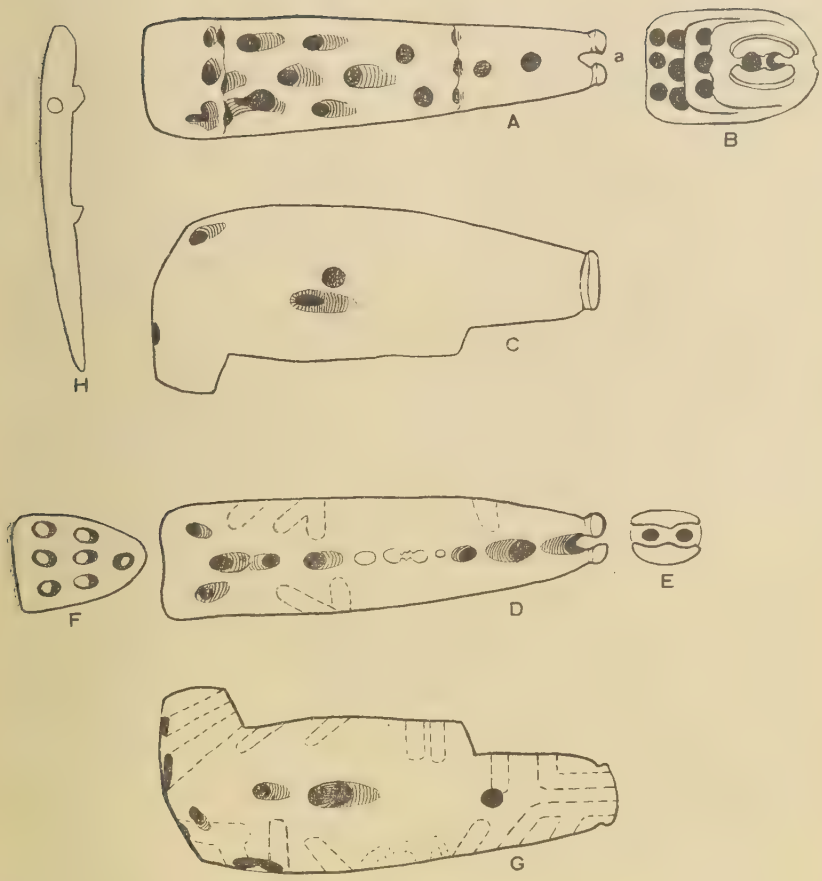
29.22.90. Ponds Inlet, Baffin Land. Objet échangé avec le Musée de Copenhague. Type 1 b. Humérus de phoque aux tubérosités abrasées. Pas d'autre orifice de jeu que l'orifice naturel, 2 trous de suspension. L. : 165 mm.

Stylet d'ivoire de narval ; lien en tendon de phoque tressé à 3 brins, noué dans la rainure du stylet et au pont du corps (type D). Pl. XX, 1.

68.958. Origine inconnue, origine proposée : Sud de Baffin Land. Type 16 a. Ours d'ivoire percé de nombreux orifices de jeu selon schéma n° 27, et de 4 trous de suspension délimitant 3 ponts dont le médian est brisé. Les orifices séparant les ponts sont disposés sur une ligne parallèle au grand axe antéro-postérieur de l'ours. Sur le schéma, D : vue dorsale ; A : vue ventrale ; C : vue latérale droite ; E : vue du plan de la bouche ; F : vue arrière ; B : vue de face — plan de la bouche, plan du ressaut des pattes antérieures, plan du ressaut des pattes postérieures ; G : vue latérale gauche, avec en pointillé les trajets des conduits correspondant aux orifices — les uns aveugles, les autres en tunnel. Sur la face latérale droite, le trajet des orifices n'a pas été représenté, car il aurait été le même. On remarque que les ressauts figurant les pattes antérieures et postérieures forment avec le cou et le ventre des angles obtus. Une rainure circulaire interrompue en haut (cf. D a) et en bas (cf. A a) entoure la « bouche ». De face, celle-ci se présente comme une fente verticale au fond de laquelle s'ouvrent 2 orifices (cf. E) ; cette disposition ne provient pas de cassures (cf. description type 16, p. 254). L. : 140 mm.

Stylet d'ivoire (cf. H) à 2 crans d'arrêt pour les doigts, percé d'un trou de

1. Vraisemblablement dans l'intention de raccourcir le lien.



Service de dessin du Musée de l'Homme.

Fig. 27. Réduc. 1/2.

suspension ; lien en ficelle européenne tordue à 2 brins, noué au stylet (type B) et fixé par une petite boule de nœuds d'un côté du pont du corps (type D b). Fig. 27 et 28 et pl. XVI, 5, 6, 7.

87.34.11. Labrador. Don Smithsonian Institution 1887. Type 16 b. Ours d'ivoire percé de nombreux orifices de jeu et de 2 trous de suspension en pont. Les orifices de ce pont sont disposés sur une ligne perpendiculaire au grand axe antéro-postérieur de l'ours. Comme on peut le voir sur la pl. XVI, 1, 2, 3, aucun orifice de jeu n'est percé ni sur la face dorsale, ni sur les faces latérales

de l'ours. De profil, on remarque l'aspect allongé du corps et de la tête, ainsi que l'obliquité en bas et en avant du ressaut figurant les pattes antérieures, ressaut qui forme avec le cou un angle aigu. Le ressaut figurant les pattes postérieures est brisé et manque, ce qui reste du train arrière permet cependant de penser que ce ressaut avait une obliquité analogue à celle du ressaut antérieur. Vue de face, la « bouche » est percée d'un seul large orifice rond et le ressaut des pattes antérieures est percé de 8 orifices en 2 rangées superposées — 2 parois séparant 2 orifices sont brisées, à la rangée inférieure. Sur une vue ventrale, on voit en arrière la cassure du ressaut des pattes postérieures, en avant de laquelle 4 rangées régulières de 4 orifices chacune couvrent entièrement la face ventrale. Ces orifices ne sont pas circulaires mais ovalaires. Chaque orifice des 3 rangées antérieures constitue l'ouverture de 2 conduits obliques, qui s'enfoncent dans le corps de l'ivoire l'un en haut et en arrière, l'autre en haut et en avant (cf. fig. 29). Les conduits de la rangée la plus antérieure de la face ventrale débouchent dans les orifices de la rangée inférieure du ressaut antérieur. A la rangée la plus postérieure, les 3 premiers orifices en partant de la droite correspondent à des conduits uniques, obliques en haut et en arrière, et le 4e orifice à 2 orifices orientés comme ceux des 3 rangées antérieures. L. : 103 mm.

Fig. 28. Réduc. 1/2.

Ni stylet ni lien. Fig. 29 et pl. XVI, 1, 2, 3.

Fig. 29. Réduc. 1/2.

79.2.125. Labrador. Achat Hagenbeck 1879. Type 13. Pointe d'andouiller de renne. C'est un cône courbe aplati latéralement dont la base est une section ovalaire. Comme on le voit sur la fig. 30 b, cet ajagaq n'a pas d'orifice sur les faces latérales aplaties : il a un large orifice aveugle unique sur la face de section. Sur la face inférieure de l'ajagaq, dans la partie concave de la pointe, s'ouvrent 3 orifices obliques — le premier aveugle, les deux autres plus près de la pointe traversant jusqu'à l'extrémité de la face convexe. Il semble que l'extrémité pointue de cet ajagaq ait été brisée — on y voit en effet les traces d'une cassure de chaque côté d'une rainure qui doit être la partie supérieure d'un orifice — et qu'il comportât

à l'origine 1 orifice supplémentaire, c'est-à-dire 3 orifices atteignant la face convexe, comme on le voit sur le schéma annexe fig. 30 a, qui veut représenter une reconstitution de l'objet originel. L'attache du lien se fait sur la partie moyenne de la face convexe, par un pont dont les orifices sont disposés sur une ligne perpendiculaire au grand axe de l'ajagaq. L. : 93 mm.

Ni stylet ni lien.

Objet probablement archéologique. Fig. 30 a et b. Pl. XVI, 4.

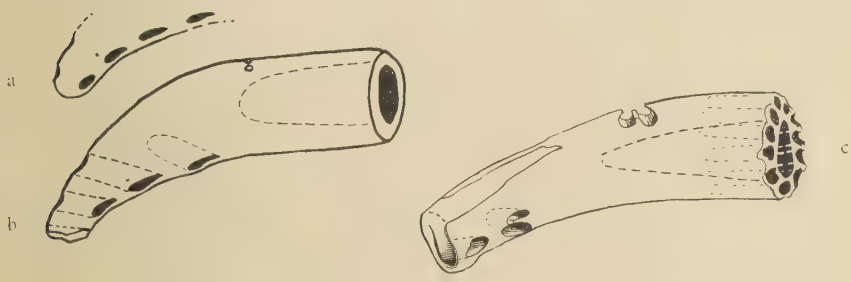


FIG. 30. Réduc. 1/2.

79.2.133. Labrador, sépulture ou site abandonné. Achat Hagenbeck 1879. Type 13. Section d'un andouiller de renne. C'est un cône courbe aplati latéralement dont la base est une section elliptique et dont la pointe a été sectionnée de manière à créer une seconde face de section, plus petite que celle de la base. Ainsi que le montre la fig. 30 c, cet ajagaq n'a pas d'orifice sur les parois latérales. Sur la face de section la plus grande s'ouvre un orifice central elliptique entouré de 11 petits orifices ; sur la pl. XIX, 4, on remarque que 2 des conduits correspondant à 2 de ces petits orifices se sont ouverts sur une face latérale par effondrement de leur paroi externe, cette détérioration n'est pas reproduite sur la fig. 30 c. Vers l'extrémité la plus étroite sur la face concave s'ouvrent 3 orifices obliques vers l'extrémité la plus étroite : 2 côte à côte, d'inégale grandeur, étaient certainement à l'origine aveugles comme le représente la fig. 30 c, le 3e, c'est-à-dire le plus proche de la pointe, traverse l'ajagaq obliquement de part en part jusqu'à l'orifice de la section la plus étroite. L'attache du lien se faisait dans la partie moyenne de la face convexe, par un pont dont les orifices sont disposés sur une ligne perpendiculaire au grand axe de l'ajagaq. Dans l'état actuel de l'objet, on voit 2 ponts côte à côte, tous les 2 effondrés. Cet objet a un net aspect archéologique, il a été détérioré par les agents extérieurs ; le bord supérieur, vers l'extrémité la plus étroite, est effondré selon l'encoche visible sur la fig. 30 c, créant une large fissure dans le corps de l'ajagaq. L. : 102 mm.

Ni stylet ni lien. Fig. 30 c. Pl. XIX, 4.

Les deux ajagaq précédents 79.2.125 et 79.2.133 viennent tous deux du Labrador et sont anciens ; entrés dans nos collections ethnologiques en 1879,

ils datent au moins du milieu du XIXe siècle et, en ce qui concerne le second, nettement archéologique, vraisemblablement d'une époque antérieure. Ces deux formes n'apparaissent pas parmi les ajagaq actuels du Labrador (cf. p. 277) mais elles peuvent être rapprochées de divers ajagaq archéologiques connus.

Les analogies avec les ajagaq Netsilik (type 14) en forme de cônes courbes ne sont dues qu'à l'identité de matière — andouiller de renne ou corne de bœuf musqué — mais les éléments caractéristiques du travail humain sont différents.

L'ajagaq 79.2.125 a d'incontestables analogies de forme générale avec :

1° les ours très stylisés de type 16 c, tels que l'exemplaire trouvé par Mathiassen dans les fouilles de Kuk (Mathiassen 1927, p. 241, pl. LXIX, 15) ; cela est frappant lorsqu'on considère cet ajagaq horizontalement ; le large orifice de section est alors vu comme une bouche, les orifices obliques sont ventraux et ceux de l'extrémité traversent ce qui pourrait alors figurer le ressaut des pattes postérieures de l'ours ;

2° l'ajagaq de la collection Pfaff, côte ouest du Groenland (Mus. Stockholm 04.21.7, n° 2) qui a un seul orifice sur la face de section, une pointe concave percée d'orifices de part en part, une face « ventrale » avec orifices obliques.

L'ajagaq 79.2.125 rappelle aussi, par sa forme générale et par les orifices de sa pointe, l'ajagaq d'Inugsuk publié par Mathiassen (1931 a, pl. XXIV, 14) ; mais ces deux objets diffèrent par leur face de section, celui d'Inugsuk ayant un orifice central entouré d'une couronne de plus petits orifices. Il est intéressant de remarquer que certains éléments morphologiques peuvent apparaître séparés ou réunis. Ainsi cet ajagaq du Labrador pourrait-il combler un hiatus entre des formes archéologiques de l'Ouest de la Baie d'Hudson (culture de Thule) et de la Côte Ouest du Groenland.

Quant à l'ajagaq 79.2.133, il présente des analogies partielles avec différentes formes :

1° l'orifice oblique de la pointe s'ouvrant d'une part à l'extrémité de la face concave de l'objet, d'autre part sur la face de section proche de cette extrémité (orifice ventro-anal ou ventro-buccal si l'on tient compte de la morphologie des ajagaq en forme d'ours et si l'on adopte les noms donnés par les Eskimo aux orifices des faces de section des ajagaq) rappelle les ajagaq de type 4 « Eskimo Polaire », l'ajagaq de Naujan (cf. ci-dessus p. 256) et un ajagaq d'Angmassalik (Mus. Homme, 30.12.21, cf. p. 257, fig. 26) ;

2° les deux orifices côte à côte de la face concave rappellent ceux d'un ajagaq (type 13) d'Inugsuk publié par Mathiassen (1931 a, pl. XXIV, 14) qui sont disposés de manière analogue, côte à côte sur la face concave ;

3° la face de section percée d'un large orifice entouré de petits orifices en couronne rappelle la face de section classique du type 13.

Ces deux derniers éléments sont caractéristiques d'ajagaq de la Côte Ouest du Groenland.

Ainsi des éléments tels que la face de section du type 13, les alignements d'orifices sur la face concave — orifices dont seuls les plus proches de l'extrémité du cône courbe traversent le corps de l'ajagaq jusqu'à sa face convexe, et enfin

l'orifice oblique ventro-buccal ou ventro-anal— tous éléments caractéristiques de la culture d'Inugsuk au Groenland (Côte Ouest et Eskimo Polaires) mais que nous rencontrons en archéologie au Labrador, pourraient-ils être considérés comme de vieux éléments d'une culture antérieure à Inugsuk où ils auraient été importés.

2° *Collection Robert Gessain* : 51 ajagaq récoltés en 1936 à Angmassalik, Côte Est du Groenland.

1. Type 3 b. Radius gauche de phoque, brisé, évidé et percé de 19 orifices de jeu et d'un trou de suspension. L. : 97 mm.

Stylet en os pénien d'ours ; lien en lanière de cuir, noué dans la rainure du stylet (l'extrémité de la lanière est bloquée par un certain nombre de tours, arrêtés par 3 demi-clefs en sens inverse) et au corps entre le trou de fixation et un orifice de jeu (type D). Objet en utilisation.

2. Type 9. Cylindre creux de cuir de phoque cousu, percé de 22 orifices de jeu. L. : 102 mm.

Stylet en bois de flottage (pin) ; lien en tendon de phoque tordu à 2 brins, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'extérieur, le lien passant sous un pont (type D c). Jouet d'enfant en utilisation à Kulusuk. Pl. XX, 3.

3. Type 3 b. Radius de phoque, évidé et percé de 9 orifices de jeu et d'un trou de suspension. L. : 82 mm.

Stylet en côte de phoque ; lien en lanière de cuir, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par un petit morceau d'os à l'intérieur (type C b).

4. Type 9. Section tronconique d'une extrémité supérieure d'un humérus de chien, évidé et percé de 14 orifices de jeu, d'un trou de suspension et de 3 trous pour réparation par couture d'une cassure à l'extrémité la plus étroite. L. : 92 mm.

Stylet en os long d'ours ; lien en tendon de phoque, ni tordu ni tressé, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par un petit morceau de bois à l'intérieur (type C b). Pl. XVII, 6.

5. Type 9. Section d'un humerus de chien, évidé et percé de 16 orifices de jeu et d'un trou de suspension. L. : 81 mm.

Stylet en os de phoque ; lien fait d'une mince lanière de cuir, noué dans la rainure autour du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a). Le lien forme 2 demi-clefs serrées autour du corps (cf. note 1, p. 258).

6. Type 9. Cylindre creux de cuir de phoque cousu, fait dans une tombée de semelle. L. : 84 mm.

Stylet en bois de flottage (pin) ; lien en tendon de phoque, tordu à 2 brins, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur, le lien traversant le cuir (type C a). Jouet d'enfant.

7. Type 9. Cylindre creux de cuir de phoque, cousu, fait dans une tombée de semelle. L. : 81 mm.

Stylet en bois de flottage ; lien en tendon de phoque, tressé à 3 brins, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par un petit morceau de bois à l'intérieur, le lien traversant le cuir (type C b). Jouet d'enfant.

8. Type 3 b. Radius de phoque évidé et percé de 8 orifices de jeu disposés symétriquement sur les faces latérales et d'un trou de suspension. L. : 102 mm.

Stylet en os long d'ours ; lien fait d'une fine lanière de cuir, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a).

9. Type 3 b. Radius de phoque évidé et percé de 17 orifices de jeu (8 en 1 rangée tout le long du bord inférieur, 9 sur le bord supérieur, entre l'attache du lien et l'extrémité humérale) et d'un trou de suspension. L. : 92 mm.

« Bouche-plaie » (avec son encoche caractéristique) en os long de phoque utilisé comme stylet ; lien de fil européen à 2 brins, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par un petit morceau de bois à l'intérieur (type C b).

10. Type 9. Section de fémur de chien, évidé et percé d'un trou de suspension. L. : 78 mm.

Stylet en fémur de phoque ; lien en cuir noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a). Le lien forme 1 demi-clef autour du corps (cf. note 1, p. 258).

11. Type 3 b. Radius de phoque évidé et percé de 15 orifices de jeu (une rangée tout le long du bord inférieur et une autre sur le bord supérieur entre l'attache du lien et l'extrémité humérale) et d'un trou de suspension. L. : 80 mm.

Stylet en côte de phoque ; lien en tendon de phoque tressé à 3 brins, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a).

12. Type 3 b. Radius de phoque brisé, évidé et percé de 12 orifices de jeu le long des bords inférieur et supérieur et d'un trou de suspension. Cassure à l'extrémité la plus étroite. L. : 94 mm.

Stylet en côte de phoque : lien en tendon de phoque fait de 2 morceaux liés : l'un tressé à 3 brins, l'autre tordu à 2 brins, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par un petit morceau de bois à l'intérieur (type C b). Pl. XIX, 8.

13. Type 3 b. Radius de phoque brisé, évidé et percé de 21 orifices de jeu et d'un trou de suspension. L. : 89 mm.

Stylet en os long d'ours ; lien en tendon de phoque tordu à 2 brins, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par un petit morceau de bois à l'intérieur. (type C b). Pl. XIX, 6.

14. Type 3 b. Radius de phoque évidé et percé de 23 orifices de jeu. Cassure sur le bord supérieur de l'extrémité la plus large. L. : 94 mm. Stylet en ivoire de narval ; lien en cuir, noué dans la rainure du stylet et autour du corps (type A).

15. Type 9. Section de diaphyse de fémur de chien, évidé et percé de 5 orifices de jeu et de 2 trous de suspension. Récolté à « Tiderida » (Sermilik Fjord) dans un « tas d'ordures » : objet archéologique patiné, réutilisé [1]. L. : 80 mm.

1. Tous les ajagaq archéologiques de notre collection ont été récoltés par les Eskimo, qui y ajoutaient parfois un stylet et un lien pour nous les échanger.

Stylet en ivoire de narval ; lien en ficelle européenne, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par un petit morceau de bois à l'intérieur (type C b). Le lien forme une demi-clef autour du corps (cf. note 1, p. 258).

16. Type 9. Section d'extrémité supérieure d'humérus droit de chien, évidé et percé de 13 orifices de jeu et d'un trou de suspension. L. : 75 mm.

Stylet en bois [1] ; lien en tendon de phoque tressé à 3 brins, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a).

17. Type 9. Cylindre de bois, évidé et percé de 4 trous de suspension. L. : 33 mm.

Stylet en bois ; lien en tendon de phoque tordu à 2 brins, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a). Jouet d'enfant en utilisation à Kulusuk.

18. Type 9. Cylindre de bois, évidé et percé d'un trou de suspension. L. : 32 mm.

Stylet en bois ; lien en tendon de phoque tordu à 2 brins, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a). Jouet d'enfant en utilisation à Kulusuk.

19. Type 9. Imitation d'os long évidé en bois de flottage, percé de 8 orifices de jeu (3 en une rangée sur le bord supérieur, entre l'attache du lien et l'extrémité la plus étroite, et 5 en une rangée tout le long du bord inférieur) et d'un trou de suspension, décoré d'une rainure autour de la section la plus large. L. : 81 mm.

Stylet en bois de flottage ; lien en cuir, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par un petit morceau de bois à l'intérieur (type C b). Pl. XIX, 2.

20. Type 9. Cylindre de bois, évidé et percé d'un trou de suspension. L. : 35 mm.

Stylet en os long d'ours ; lien en tendon de phoque tordu à 2 brins, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a). Jouet d'enfant en utilisation. Pl. XIX, 3.

21. Type 9. Cylindre creux de cuir de phoque cousu, fait dans une peau ayant servi à couvrir un kayak. L. : 108 mm.

Stylet en bois de flottage façonné : pointe et manche ; lien en tendon de phoque ni tordu ni tressé, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur, le fil traversant le cuir (type C a).

22. Type 9. Cylindre creux de cuir de phoque cousu, fait dans une tombée de semelle. L. : 76 mm.

Stylet en bois de flottage ; lien en tendon de phoque tordu à 2 brins, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur, le fil traversant le cuir (type C a).

23. Type 9. Cylindre creux de cuir de phoque, cousu, bordé de cuir blanc et

1. Lorsque nous ne spécifions pas « bois de flottage », il s'agit de bois échangé par les Eskimo au comptoir danois de Tasiusak.

décoré de petits carrés de cuir blanc grossièrement cousus de deux points, selon la technique de broderie en mosaïque de cuir. L. : 84 mm.

Stylet en bois, lien en tendon de phoque tordu à 2 brins, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a). Reproduction d'un type ancien d'ajagaq d'enfant. Pl. XX, 4.

24 et *25*. Type 10. Sections d'humérus de corbeau, percés d'un trou de suspension. L. *24* : 113 mm., L. *52* : 41 mm.

Stylets en côte de phoque en forme de fourchettes à 2 dents, percés d'un trou de fixation du lien ; liens en tendon de phoque tordu à 2 brins, noués aux stylets entre le trou de fixation et l'intervalle entre les deux dents, et fixés aux corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a). *25* : Pl. XVIII, 5.

26. Type 9. Cylindre creux de cuir de phoque, cousu, fait dans une peau ayant servi à couvrir un kayak. L. : 79 mm.

Stylet en bois ; lien en tendon de phoque tressé à 3 brins, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur, le fil traversant le cuir (type C a).

27. Type 3 b. Radius de phoque évidé et percé de 10 orifices de jeu répartis symétriquement sur les faces latérales et d'un trou de suspension. L. : 86 mm.

Le stylet manque ; lien en tendon de phoque tressé à 3 brins, fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a).

28. Type 3 b. Radius de phoque brisé à l'extrémité la plus étroite, évidé et percé de 14 orifices de jeu et de 3 trous de suspension dont 2 réunis par une cassure. L. : 104 mm.

Ni stylet ni lien. Objet archéologique patiné.

29. Type 3 b. Radius de phoque évidé, non achevé : pas de trou de suspension. 36 orifices de jeu. L. : 90 mm.

Ni stylet ni lien.

30. Type 10. Section d'os long d'oiseau percé d'un trou de suspension. L. : 30 mm.

Stylet en côte de phoque, en forme de fourchette à 2 dents percé d'un trou de fixation du lien ; lien en tendon de phoque ni tordu ni tressé, noué au stylet entre le trou de fixation et l'intervalle entre les 2 dents, et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a). Pl. XVIII, 7.

31. Type 10. Section d'os long d'oiseau, percé d'un trou de suspension. L. : 51 mm.

Stylet en côte de phoque, en forme de fourchette à 2 dents ; lien en fil européen noir noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a).

32. Type 9. Section d'extrémité inférieure de tibia gauche de phoque, évidé et percé d'un trou de suspension. Objet archéologique patiné, récolté par des Eskimo aux environs de Kulusuk. L. : 77 m.

Stylet en bois ; lien en fil européen noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par un petit morceau de bois à l'intérieur (type C b). Pl. XVII, 1.

33. Type 9. Section de tibia de phoque évidé et percé de 7 orifices de jeu et

d'un trou de suspension. Objet archéologique récolté par les Eskimo aux environs de Kulusuk. L. : 60 mm.

Ni stylet ni lien. Pl. XIX, 5.

34. Type 9. Section d'extrémité d'humérus gauche de chien, évidé et percé de 23 orifices de jeu et d'un trou de suspension. L. : 70 mm.

Stylet en bois de flottage ; lien en tendon de phoque tordu à 2 brins noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par un petit morceau de bois à l'intérieur (type C b).

35. Type 9. Section d'extrémité supérieure d'humérus de chien (cassure affectant environ 1/5 de l'objet), évidé et percé de 45 orifices de jeu dans la surface restante et d'un trou de suspension. Objet archéologique patiné trouvé dans un « tas d'ordures » à « Tiderida ». L. : 75 mm.

Ni stylet ni lien.

36. Type 9. Section d'extrémité supérieure d'humérus gauche de chien, évidé. Objet archéologique patiné trouvé dans un « tas d'ordures » à « Tiderida ». L. : 71 mm.

Ni stylet ni lien.

37. Type 9. Section d'un fémur de chien brisé aux deux extrémités, évidé et percé de 13 orifices de jeu et d'un trou de suspension. L. : 82 mm.

Stylet en côte de phoque ; lien fait d'une fine lanière de peau, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a).

38. Type 9. Section d'un fémur de chien, évidé et percé de 3 orifices de jeu et d'un trou de suspension (une petite cassure à une extrémité). L. : 59 mm.

Stylet en côte de phoque ; lien fait d'un brin de tendon, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petit boule de nœuds à l'intérieur (type C a).

39. Type 9. Section d'un fémur de chien, évidé et percé de 3 orifices de jeu et d'un trou de suspension. L. : 60 mm.

Stylet en côte de phoque ; lien en cuir, noué autour du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a).

40. Type 9. Section d'une extrémité intérieure de fémur gauche de chien, évidé et percé d'un trou de suspension. L. : 80 mm.

Ni stylet ni lien.

41. Type 9. Section d'extrémité inférieure de fémur de chien, évidé et percé de 45 orifices de jeu et d'un trou de suspension (cassure à l'extrémité la plus étroite). L. : 82 mm.

Ni stylet ni lien.

42. Type 9. Section de fémur de chien, évidé et percé d'un trou de suspension. Objet archéologique patiné. L. : 63 mm.

Stylet en os long d'ours ; lien en tendon de phoque, noué autour du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a).

43. Type 9. Section de fémur de chien, évidé et percé d'un trou de suspension. Objet archéologique patiné. L. : 63 mm.

Ni stylet ni lien.

44. Type 9. Section d'extrémité supérieure de fémur de chien, évidé et percé d'un trou de suspension. L. : 64 mm.

Stylet en bois ; lien en ficelle européenne noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a). Pl. XVII, 7.

45. Type 8. Crâne de mouette (stercorarius, catharacta skua skua Brünnich) percé de 13 orifices de jeu (12 dans la boîte cranienne et un très large dans la cloison sagittale interorbitaire) en plus du trou occipital. L. : 50 mm.

Stylet en côte de phoque percé d'un trou de fixation du lien ; lien en tendon de phoque ni tordu ni tressé, noué au trou de fixation du stylet et à l'orifice de la cloison sagittale interorbitaire du corps (type B). Pl. XVIII, 4.

46. Type 8. Crâne de perdrix (lagopus mutus captus Peters) percé de 30 (?) orifices de jeu dans la boîte cranienne et le fond des orbites, en plus du trou occipital. L. : 28 mm.

Stylet en côte de phoque ; lien en tendon de phoque tordu à 2 brins noué dans la rainure du stylet et au crâne par l'orifice de la cloison sagittale interorbitaire (type B). Pl. XVIII, 2.

47. Type 8. Crâne de renard (vulpes lagopus Linné) percé d'un trou de suspension au sommet du crâne et de 32 (?) orifices de jeu en plus du trou occipital et des orifices créés par la section de la partie antérieure du maxillaire supérieur ; les dents ont été arrachées. L. : 109 mm.

Stylet en os long de phoque ; lien en tendon de phoque tressé à 3 brins, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a).

48. Type 9. Cylindre de bois, évidé et percé d'un trou de suspension. L. : 72 mm.

Stylet de bois ; lien fait d'une fine lanière de peau ni tordue ni tressée, noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a).

49. Type 3 b. Radius de phoque évidé et percé de 8 orifices de jeu (4 sur le bord supérieur, entre l'attache du lien et l'extrémité la plus étroite, et 2 sur chaque face latérale, symétriquement) et d'un trou de fixation. L. : 79 mm.

Stylet en côte de phoque ; lien en tendon de phoque tressé à 3 brins noué dans la rainure du stylet et fixé au corps par une petite boule de nœuds à l'intérieur (type C a). Le lien forme une demi-clef autour du corps (cf. note 1, p. 258).

50. Type 8. Crâne de corbeau (corvus corax varius Brünnich), percé de 67 (?) orifices de jeu. L. : 55 mm.

Stylet en côte de phoque ; lien en tendon de phoque tressé à 3 brins, noué dans la rainure du stylet et au corps à un orifice percé sous le crâne (type B). Pl. XVIII, 3.

51. Type 8. Crâne de mouette (stercorarius, catharacta skua skua Brünnich) percé de 20 (?) orifices de jeu. L. : 49 mm.

Stylet en os long d'oiseau et lien en fil européen noir, noué dans la rainure du stylet et au corps à un orifice percé sous le crâne (type B).

52. Crâne de mouette, matériel pour faire un ajagaq analogue à 51, type 8.

Les 62 ajagaq des collections du Musée de l'Homme et de l'auteur peuvent donc être groupés de la manière suivante :

— 56 ajagaq d'Angmassalik, Côte Est du Groenland, dont :

8 archéologiques : 5 sections d'os long de chien, type 9,
1 radius de phoque, type 3 b,
2 sections de tibia de phoque, type 9.

48 ethnologiques : 12 radius de phoque, type 3 b,
15 sections d'os long d'oiseau, type 9,
4 — — oiseau, type 10,
7 cylindres creux de cuir, type 9,
4 — — bois, type 9,
1 imitation en bois d'os long, type 9,
4 crânes d'oiseau, type 8,
1 crâne de renard, type 8.

— 3 ajagaq du Labrador : 2 andouillers de renne type 13, 1 ours d'ivoire type 16 b.

— 1 ajagaq de Ponds Inlet, Baffin Land : 1 humérus de phoque type 1 b.

— 1 ajagaq dont l'origine probable est la Côte Sud de Baffin Land : 1 ours d'ivoire type 16 b.

— 1 ajagaq d'origine inconnue : 1 section inférieure de diaphyse de fémur d'ours : exemplaire unique.

Les identifications d'os animaux ont été faites pour nous au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris, par M. le Prof. Berlioz (en ce qui concerne les oiseaux), par M. Francis Petter, assistant au Laboratoire de Mammalogie (en ce qui concerne les chiens) et par MM. les Drs J. Anthony et J. L. Decerisy, assistants au Laboratoire d'Anatomie comparée (en ce qui concerne tous les autres animaux). Nous les remercions bien vivement de leur accueil et de l'aide précieuse qu'ils nous ont fournie [1].

III. — RÉPARTITION DES AJAGAQ SELON LE TYPE ET L'ORIGINE

Nous avons réparti géographiquement nos ajagaq en 13 régions : 1 : Groenland Nord Côte Est ; 2 : Groenland Côte Est ; 3 ; Groenland Côte Ouest ; 4 : Groenland Eskimo Polaires, District de Thule ; 5 : Labrador ; 6 : Sud Baffin Land et Hudson's Straits ; 7 : Nord Baffin Land, Ponds Inlet ; 8 : Territoire des Eskimo Caribou ; 9 : Southampton Island, Vansittard Island et Belcher Island ; 10 : Territoire des Eskimo Iglulik ; 11 : Territoire des Eskimo Netsilik ; 12 : Territoire des Copper Eskimo ; 13 : Alaska. Pour chaque région, nous avons distingué les exemplaires archéologiques et les exemplaires ethnologiques.

1. Nous remercions aussi Mlle H. Balfet, du département de Technologie du Musée de l'Homme, qui nous a rendu un grand service en nous aidant dans la description des nœuds, et Mlle M. Robin, du Service de Dessin du Musée de l'Homme, qui a fait tous les schémas illustrant cet article.

1. GROENLAND, NORD CÔTE EST [1] — ARCHÉOLOGIE

Publication ou Musée	Références	Description	Type	Lieu
LARSEN 1934	p. 131 et 1 pl. VII, 23	3 omoplates de phoque	2a	Clavering Island
	p. 153 et pl. XIV, 19	1 cubitus de narval [2]		»
BANDI 1952	p. 47 et 51	1 omoplate de phoque	2	»
THOMSEN 1917	p. 462 et pl. XV	1 humérus de phoque	1b	Stormbugt
GLOB 1935	p. 64 et pl. XI, 24	2 humérus de phoque	1	Kong Oscar Fjord.

On a trouvé dans cette région 8 ajagaq en os de phoque, dont 4 omoplates, 3 humérus et 1 cubitus.

Comme le dit Larsen (1934, p. 130), jeux et jouets ont eu un rôle très important dans la « Mixed Culture of Northeast Greenland ». Remarquons que sur 8 ajagaq trouvés, 4 sont des omoplates de phoque. L'omoplate utilisée comme ajagaq est présente dans l'archéologie et l'ethnologie de la Côte Ouest du Groenland et aussi à Angmassalik (cf. remarque de Thalbitzer qui dit l'avoir vue en utilisation) ; mais elle est absente du domaine des Eskimo Polaires. On peut donc en conclure que dans la Mixed Culture of Northeast Greenland ce type d'ajagaq est le témoin d'un courant migratoire venu du Sud.

2. GROENLAND, CÔTE EST — ARCHÉOLOGIE

Publication ou Musée	Références	Description	Type	Lieu
MATHIASSEN 1934b	p. 6 et pl. II, 13	2 os péniens de phoque	12	Knud Rasmussens' Land
LARSEN 1938	p. 65	1 os pénien de phoque	12	»
	p. 65	1 humérus de phoque	1	»
	p. 65	1 radius de phoque	3b	»
THALBITZER 1914, coll. Amdrup	p. 750	8 sections d'os long	9	Nualik
MATHIASSEN 1933 — Culture la plus ancienne, maisons rondes :	p. 59, pl. II, 11	1 radius de phoque	3b	Angmassalik

1. Nord Côte Est désigne toute la partie de la côte est du Groenland située au nord de la côte de Blosseville et dont le Scoresby Sund constitue le district le plus méridional.

2. Exemplaire unique dont on ne peut tirer aucune conclusion culturelle.

MATHIASSEN 1933	p. 59, pl. II, 12	1 os pénien de phoque	12	Angmassalik
	p. 59, pl. II, 14	1 os pénien de morse [1]		»
— Culture du XVIIIe s., maisons rectangulaires :				
	p. 98	11 radius de phoque	3b	»
	p. 98	34 os péniens de phoque	12	»
	p. 98	13 humérus de phoque	1	»
	p. 98	45 sections de tibia ou de péroné de phoque	9	»
	p. 98	3 phalanges de phoque	7	»
	p. 98	1 os de baleine évidé	7	»
— Culture du XIXe s. :				
	p. 113	2 astragales de phoque [1]		»
	p. 113	3 sections de tibia ou de péroné de phoque	9	»
Coll. du MUSÉE DE L'HOMME ET DE L'AUTEUR		5 sections d'os long de chien	9	Angmassalik
		1 radius de phoque	3b	»
	pl. XVII, 1 et *pl. XIX, 5* [2]	2 sections de tibia de phoque	9	»
MATHIASSEN 1936	p. 40-42 et pl. XX, 4	4 radius de phoque	3b	Côte Frederik VI
	p. 37, 45 et pl. XX, 6	2 sections d'os long	9	»
	p. 44	1 os pénien de phoque	12	»
				ETHNOLOGIE
HOLM 1888	p. 357	1 radius de phoque	3	Angmassalik
		1 os pénien de phoque	12	»
THABILTZER 1914, coll. Holm	p. 656, fig. 381	1 section d'os long de chien	9	
Coll. P.-E. Victor		1 radius de phoque	3b	

1. Exemplaire unique.
2. Les numéros de planches en italique se réfèrent au présent article.

Mus. Copenhague	salle 17, vitr. 10	1 section d'os long	9a	Angmassalik
	salle 17, vitr. 10	1 section d'os long	9b	»
Mus. Berlin	IV A 8946	1 cylindre creux de cuir	9	»
Coll. du Musée de l'Homme et de l'Auteur	*pl. XIX, 6, 7, 8*	12 radius de phoque	3b	»
	pl. XVII, 5, 6, 7, fig. 26	15 sections d'os long de chien	9	»
	pl. XVIII, 5, 7	4 sections d'os long d'oiseau	10	»
	pl. XX, 3, 4, 5	7 cylindres creux de cuir	9	»
	pl. XIX, 1, 3	4 cylindres creux de bois	9	»
	pl. XVIII, 2, 3, 4	4 crânes d'oiseau	8	»
	pl. XVIII, 1	1 crâne de renard	8	»
	pl. XIX, 2	1 imitation de section d'os long en bois	9	»

Sur un total de 149 ajagaq archéologiques, la répartition des formes est la suivante : 65 sections d'os long, 39 os péniens de phoque, 24 radius de phoque évidés, 14 humérus de phoque, 4 du type 7 (3 phalanges et 1 os de baleine), 2 astragales de phoque et 1 os pénien de morse. Pour 55 ajagaq ethnologiques, la répartition des types est celle-ci : 31 du type 9 (sections d'os long et cylindres de cuir et de bois), 14 radius de phoque (dont 13 évidés et 1 plein), 5 crânes (4 oiseaux et 1 renard), 4 os longs d'oiseau, 1 os pénien de phoque. Thalbitzer (1914, p. 655) a aussi signalé l'utilisation de certains autres types d'ajagaq, sans que ces types aient été récoltés : omoplate de phoque et de chien, pelvis et humérus de phoque, os long évidé de renard.

C'est à Angmassalik que l'on trouve exclusivement les os longs d'oiseau (déjà notés par Thalbitzer) dans l'ethnologie actuelle, les phalanges de phoque dans l'archéologie récente (maisons rectangulaires du XVIIIe siècle, Mathiassen 1933). Les crânes d'oiseaux en utilisation n'ont été récoltés qu'à Angmassalik, mais ils ont été signalés sur la Côte Ouest du Groenland (Porsild 1914 et Birket-Smith 1924) et chez les Eskimo Caribou (Gabus 1944).

Les sections d'os long sont fréquentes dans l'archéologie et aussi l'ethnologie d'Angmassalik, avec une prédominance du phoque dans l'archéologie et du chien dans les temps actuels. Cette forme est hautement caractéristique de la Côte Est du Groenland.

C'est là aussi qu'on trouve la plus grande fréquence d'os péniens, caractéristiques de la culture d'Inugsuk (Mathiassen 1934b, p. 17). L'os pénien a disparu dans l'ethnologie actuelle (sauf 1 os pénien de phoque récolté par Holm à Angmassalik).

Le radius évidé est une caractéristique actuelle de la Côte Est où il apparaît grandement en usage. Sur la Côte Ouest on ne le connaît que dans les fouilles. La conclusion de Mathiassen (1933, p. 122) est toujours valable en ce qui concerne les radius évidés type 3 b : « Thus Angmassalik is the only place where this bone (seal radius) greatly used in the days of the Thule and Inugsuk culture — is still used as an

ajagaq. » Comparant les exemplaires archéologiques et ethnologiques, on remarque une évolution vers une plus grande fréquence des orifices latéraux (cf. p. 246).

3. Groenland, Côte Ouest[1] — Archéologie

Publication ou Musée	Références	Description	Type	Lieu
Porsild 1915	p. 227, 228, fig. 62	1 os de baleine	13	Ritenbeck
	p. 227, 228, fig. 62	1 ajagaq de bois	13	»
	p. 227, 228, fig. 62	1 humérus de phoque	1b	»
	p. 227, 228, fig. 62	1 radius de phoque	3b	»
Mus. Stockholm	Coll. Porsild 15.5.76	1 os pénien de phoque	12	»
Mathiassen 1931a				
— Culture ancienne :				
	p. 252, pl. XVII, 3	4 radius de phoque	3a	Inugsuk
	p. 252	1 humérus de phoque	1	»
(Mathiassen cite, trouvé dans le distr. d'Upernivik, du XVIIe s. :				
	p. 252	1 radius de phoque[2]	3a)	»
— Culture récente :	p. 315 et pl. XXIV, 15	1 omoplate de chien	2c	»
	p. 315 et pl. XXIV, 16	2 omoplates de chien	2b	»
(Mathiassen cite, trouvé à Jacobshaven Isfjord :				
Mus. Copenhague	L 4722, p. 315	1 omoplate de chien	2b)	»
	pl. XXIV, 14	1 andouiller de renne	13	»
	p. 315 et pl. XXIV, 13	1 fémur de chien	5	»
	pl. XXIV, 12	1 os pénien de morse	13	»
Mus. Copenhague	L 4573 à L 4576	4 fémurs de chien	5	»
Mathiassen 1931b	p. 69	1 humérus de phoque	1b	Sukkertoppen
	p. 69	1 tibia de phoque	9	»
	p. 49, 69 et pl. V, 7	27 radius de phoque	3b	»
	p. 49, 69, 104, 116 et pl. V, 8	8 os péniens de phoque	12	»
	p. 69 et 116 et pl. VII, 23	6 andouillers de renne	13	»
Mathiassen 1934a	(p. 88, 113, 121, 159)	1 ajagaq détérioré, non identifiable		Disko bay

1. Côte Ouest désigne la partie de la côte ouest du Groenland au sud de la baie de Melville.

2. Ce radius sans description est présumé être du type 3a, comme les 4 trouvés dans le niveau « Culture ancienne ».

Mathiassen	p. 165.	5 radius de phoque	3b	Disko bay
	pl. X, 6	3 os péniens de phoque	12	»
		1 os pénien de phoque	13	»
	p. 113	1 tibia de phoque	9	»
	p. 122	1 petite omoplate	2	»
	p. 152	1 humérus de phoque	1b	»
	p. 122	1 andouiller de renne réemployé comme manche de couteau	13	»
Mathiassen et Holtved 1936	p. 33, 41, 42, 45, 72, 93	5 os péniens de phoque	12	Julianehaab
	p. 42, 46, 72, 93	6 radius de phoque	3b	»
	p. 93	1 andouiller de renne [1]	13	»
Mus. Stockholm	coll. Pfaff 04.21.7	1 os pénien de phoque	12	Egede Ø
		1 andouiller de renne ou os pénien de phoque [2]	13	Aito
		1 section d'os pénien de morse	13	»
		1 dent [2]	13	Christianshaab
Mus. Copenhague	L 6911	1 andouiller de renne	13	Côte Ouest
				Ethnologie
Birket-Smith 1924	p. 401	1 omoplate de lièvre	2a	Egedesminde
	p. 72	2 humérus de phoque	1b	»
Mus. Stockholm	coll. Birket-Smith 20.11.111	1 omoplate de phoque	2a	Disko bay
Mus. Ottawa	IV A 67	1 pelvis de phoque	6	Côte Ouest
Mus. Berlin	IV A 8408	1 omoplate (de chien ?)	2b	Umanak
	IV A 8409	1 fémur de chien	5	»
Mus. Cambridge	*pl. XXI, 4*	1 fémur de chien	5	Upernivik

Les 96 ajagaq archéologiques connus se répartissent comme suit : 44 radius de phoque (dont la plupart de type 3b), 18 os péniens, 17 du type 13, 5 omoplates, 5 fémurs de chien, 4 humérus de phoque, 2 sections de tibia de phoque et 1 ajagaq

1. Identification douteuse, d'après la seule description.

2. Identification douteuse d'après la seule photographie, mais le type est certain sinon la matière.

dont le type n'est pas identifiable. Les 8 ajagaq ethnologiques comprennent 3 omoplates, 2 fémurs de chien, 2 humérus de phoque et 1 pelvis de phoque. De plus H. Egede (1741) a décrit des ajagaq en bois, Porsild (1915) a écrit : « The humerus of a seal is used by preference, especially that of hooded seal, or else the humerus of a dog, the cranium of a hare, or specially faconned pieces of wood or bone » et Birket-Smith (1924, p. 400) dit avoir vu en utilisation mais non récolté des ajagaq en crânes de lièvre et de cormoran et en os pénien de phoque.

Dans l'archéologie, les formes les plus fréquentes sont les radius et les os péniens de phoque. La plupart des radius sont évidés, du type 3b encore utilisé à Angmassalik ; mais apparaissent des radius dont les 2 extrémités articulaires ne sont pas sectionnées et dont le corps est plein : c'est notre type 3a. Le radius et l'os pénien sont caractéristiques de la culture d'Inugsuk (Mathiassen 1931b, p. 104, 116 et 123). Ni l'un ni l'autre ne sont plus en usage sur la côte ouest (cf. cependant la remarque de Birket-Smith). L'os pénien, d'après les fouilles de Mathiassen, semble être apparu à un niveau plus ancien que le radius évidé type 3b, mais le radius de type 3a se trouve dans des niveaux « Old Culture » (Old Midden on Tunungassoq, Mathiassen 1931a, p. 252) à Inugsuk. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que cette forme particulièrement ancienne de l'archéologie de la Côte Ouest du Groenland a été rencontrée dans l'archéologie des Eskimo Polaires, dans l'ethnologie ancienne d'Angmassalik (exemplaire récolté par Holm) et se trouve en utilisation chez les Copper Eskimo.

Le type 13, avec ses éléments morphologiques si particuliers (cf. p. 252) est hautement caractéristique de l'archéologie de la Côte Ouest. Nous avons déjà mentionné tout l'intérêt que présente l'apparition de ce type au Labrador avec les 2 ajagaq du Musée de l'Homme, décrits pages 260 et 261.

L'omoplate, à la fois présente dans l'archéologie et l'ethnologie actuelle, est un type ancien (niveau supérieur d'Inugsuk, Mathiassen 1931a) ; l'on peut valablement penser que cette forme a influencé les premiers stades de la Mixed Culture of Northeast Greenland, par l'intermédiaire d'Angmassalik. Il faut noter la diversité des origines animales — phoque, lièvre, chien — et la variété de la fréquence et de la disposition des orifices, qui s'opposent à l'homogénéité des découvertes de Clavering (Larsen 1934, Bandi 1952) où les 4 omoplates trouvées sont de phoques.

L'extrémité inférieure de fémur de chien (pl. XXI, 4) est une forme exclusive de la Côte Ouest du Groenland, où elle apparaît à la fois dans les niveaux récents de la culture d'Inugsuk (Mathiassen 1931a, p. 315) et aussi dans l'ethnologie actuelle.

Les sections d'os long sont rares, les 2 exemplaires connus sont en tibia de phoque, comme dans les exemplaires les plus anciens de la région d'Angmassalik.

Les pelvis de phoque des Copper Eskimo et de Point Barrow et la remarque de Thalbitzer sur l'utilisation de cet os à Angmassalik attestent la vaste répartition de ce type utilisé aux deux extrémités du domaine eskimo jusqu'en Alaska. On n'en connaît pas d'exemplaire archéologique [1].

1. Il convient de noter ici que W. Oswalt, dans une lettre du 16 mai 1952, nous signale la présence dans le Musée de l'Université d'Alaska de deux ajagaq du Groenland, échangés par ce Musée avec le Musée de Copenhague. Nous n'avons pu tenir compte dans notre série de ces deux exemplaires dont nous ne possédons ni description ni photographie.

4. Groenland, Eskimo Polaires, district de Thule Archéologie

Publication ou Musée	Références	Description	Type
Mathiassen 1927	p. 299, fig. 102	1 radius de phoque [1]	4
Holtved 1944	Part I, p. 278 et pl. XXXIX, 1 et 2	5 humerus de phoque	1a
	Part I, p. 278 et pl. XXXIX, 3	8 radius de phoque	3a
	Part I, p. 278 et pl. XXXIX, 4	1 os pénien de phoque	12

1 des 9 stylets d'ajagaq trouvé est indiqué comme appartenant peut-être à la culture de Dorset, mais l'auteur lui-même ne l'affirme pas avec certitude. Part II, p. 56 et 62, cf. ci-dessous p. 285.

			Ethnologie
Culin 1907	p. 549, fig. 526	1 humérus de phoque [2]	1
	p. 549, fig. 527	1 ivoire de morse	4
Mus. Copenhague	L 9264, L 42615, L 4262, L 7334		
	pl. XXII, 1	1 radius de phoque	4
	pl. XXII, 6	1 radius de morse	4
	pl. XXII, 2, 3	2 ivoires de morse	4
Coll. Malaurie	*pl. XVII, 4*	1 ivoire de morse	4
Mus. Berlin	IV A 8334	1 radius de phoque	4
Mus. Washington	213.584, *pl. XXII, 5*	1 radius de phoque	4
Mus. New York	60/333, *pl. XXII*,4	1 ivoire de morse	4

Sur 15 ajagaq archéologiques, 9 sont des radius de phoque (8 du type 3a, 1 du type 4), 5 des humérus de phoque de type 1a et le dernier 1 os pénien. Sur 10 exemplaires ethnologiques, 9 sont du type 4, le dernier est un humérus de phoque.

Ce sont les radius qui sont ici importants à considérer. Dans l'archéologie nous trouvons un grand nombre (8 sur 15) de radius non évidés type 3a, comme dans l'archéologie de la Côte Ouest du Groenland et l'ethnologie des Copper Eskimo. Les radius évidés type 3b sont totalement absents de l'archéologie aussi bien que de l'ethnologie. Par contre apparaît dans l'archéologie pour s'affirmer à l'époque actuelle le type 4, hautement spécifique de cette tribu (cf. fig. 17, p. 247).

Les humérus archéologiques (Holtved 1944) sont de type 1a, c'est-à-dire de la forme la plus primitive, sans autre orifice que le foramen supracondylare ; un exemplaire sans trou de suspension — le lien étant noué autour de la partie médiane — a été réparé avec un morceau de fanon de baleine après fracture de cet orifice supracondylare, attestant ainsi la réalité de l'utilisation de l'humérus brut comme ajagaq.

1. Ce radius vient de Comer's Midden, de la partie fouillée par la 2e Thule Exp. et publiée par Mathiassen 1927 : mais une autre partie de Comer's Midden avait été fouillée antérieurement par le Cap. G. Comer lui-même et publiée par Wissler 1924, qui dit p. 152 : « There is one possible fragment belonging to a cup and ball game. »

2. Identification difficile d'après le seul dessin.

5. Labrador — Archéologie

Publication ou Musée	Références	Description	Type	Lieu
Mus. de l'Homme	79.2.125, 79.2.133 *pl. XVI, 4 et XIX, 4, fig. 30*	2 andouillers de renne	13	Labrador
			Ethnologie	
Boas 1888	(Culin 1907, p. 549, fig. 725)	1 ours d'ivoire	16	Fort Chimo
	p. 565	1 crâne de lièvre	8	»
Hawkes 1916	p. 229, pl. XXXII, *pl. XXIII, 1*	1 ours d'ivoire	16	Ramah ?
Mus. Ottawa	IV B 614, *pl. XXI, 5* et IV B 615	2 crânes de lièvre	8	Côte Est
Heye Foundation New York	18/7440, *pl. XXI,6*	1 baleine de cuir	17	Nain
	18/7441, *pl. XXI,7*	1 crâne de lièvre	8	»
Mus. Washington	3478, *pl. XXI, 2*	1 crâne de lièvre	8	Fort Chimo
Mus. de l'Homme	87.34.11, *pl. XVI, 1, 2, 3 et fig. 29.*	1 ours d'ivoire	16b	Labrador

Sur 9 ajagaq ethnologiques du Labrador, 5 sont des crânes de lièvre, 3 des ours d'ivoire et 1 une baleine de cuir. La majorité des bilboquets de cette région sont donc des crânes de lièvre, une des formes les plus primitives, assez répandue. Mais apparaît également le bilboquet d'ivoire en forme d'ours, un des types les plus évolués comparable à ceux de Baffin Land.

Hawkes (1916) dit avoir vu aussi en utilisation « a cone shaped piece of ivory bored full of holes ». Mais Turner (1894) décrit l'ours publié ensuite par Boas (1888) et Culin (1907, p. 549, fig. 725) sans reconnaître que c'est un ours, y voit un « cône allongé » : le cône d'ivoire de Hawkes doit donc être un ours stylisé.

Les deux seuls ajagaq archéologiques connus sont des andouillers de renne de type 13 : leur présence au Labrador a déjà été commentée (p. 261 et 262).

6. Sud Baffin Land et Hudson's Straits — Ethnologie

Publication ou Musée	Références	Description	Type	Lieu
British Mus.	55.11.26.145, *pl. XXIII, 5*	1 ours ivoire	16	Hudson's Straits
Boas 1888	p. 565 et Culin 1907, fig. 717 *fig. 19 a*	1 imitation en ivoire de tête de renard	8	Cumberland Sound
	Culin 1907, fig.718	1 ours ivoire	16	»
	Culin 1907, fig.719	1 ours ivoire, brisé et recousu	16	»
Mus. New York	60/3358, *pl. XXIV*, 6 60/3359, *pl. XXIV*, 2	4 ours ivoire	16	»

Mus. New York	60/3360, *pl. XXIV, 1*			Cumberland Sound
	60/3362, *pl. XXIV, 5*			
Mus. Washington	34080, *pl. XXIII, 6*	1 ours ivoire brisé	16	»
	34081, *pl. XXIV, 4*	1 ours en bois	16	»
Mus. Philadelphie	18.39.2, *pl. XXIII 4*, et 9389, *pl. XXIV, 3*	2 ours ivoire	16	origine inconnue, classés ici par analogies de forme
Mus. de l'Homme	68958, *pl. XVI, 5, 6, 7 et fig. 27 et 28.*	1 ours ivoire	16	»

7. Baffin Land, Ponds Inlet — Archéologie

Publication ou Musée	Références	Description	Type	Lieu
Mathiassen 1927	p. 131	1 stylet d'ajagaq		Ponds Inlet
				Ethnologie
Boas 1901-07	fig. 221, f	1 ours d'ivoire	16c	Ponds Inlet
Mus. de l'Homme	29.22.90, *pl. XX, 1*	1 humérus de phoque	1b	»

Sur 2 ajagaq ethnologiques de Ponds Inlet, l'un est un ours d'ivoire type 16c, l'autre un humérus de phoque type 1b, et sur 13 ethnologiques de la côte sud de Baffin Land, 12 sont des ours (11 d'ivoire, 1 de bois) et le dernier une imitation en ivoire de tête de renard.

C'est le domaine de l'ours, domaine qui s'étend aux Iglulik et à l'archéologie de Southampton. Lyon, dès 1825, décrivait l'ajagaq comme « un grand et lourd bloc d'ivoire, où de nombreux orifices ont été forés à intervalles réguliers, mais dans des directions différentes ». Comme Hawkes et Turner (cf. p. 277), Lyon décrivait un ajagaq en forme d'ours sans comprendre qu'il s'agissait d'un ours, mais sa description nous paraît s'appliquer avec précision au type ours à conduits obliques divergents (cf. p. 260 et fig 29).

L'ours de Ponds Inlet décrit par Boas en 1097 a un intérêt particulier dû à son extrême stylisation : selon le schéma de Boas (fig. 221 f), il ne nous semble pas avoir de « bouche » ; il se réduit à une forme très allongée présentant 2 orifices : un « anus » et un autre traversant le ressaut des pattes postérieures, de la face ventrale à la partie postérieure du corps.

Le crâne de type 8 cité ci-dessus est un bloc d'ivoire, imitation d'une tête de renard. Mais Boas en 1888 dit avoir vu en utilisation des crânes de lièvre (Culin 1907, p. 544).

8. Eskimo Caribou — Ethnologie

Publication ou Musée	Références	Description	Type	Lieu
Birket-Smith 1929	p. 273, fig. 103	1 humérus de phoque	1b	Qaernermiut
	p. 273, fig. 103	1 crâne de lièvre	8	Hauneqtôrmiut

Birket Smith 1929	p. 273, fig. 103	1 andouiller de renne	11	Padlermiut
	p. 273, fig. 103	2 phalanges de renne	7	»
Gabus 1944	p. 114 et fig. p. 115	1 tibia de renne	11	»
Mus. Neuchatel, coll. Gabus	VI 286, *pl. XX, 2*	1 humérus de phoque	1b	»
	VI 288, *pl. XVIII, 6*	1 andouiller de renne [1]	11	»
	VI 287, *pl. XVII,3*	1 os long de renne	11	»
Mus. Göteborg	28733	1 andouiller de renne	11	»
Mus. Ottawa	IVC 849, *pl. XXI,1*	1 os plat ovalaire de renne ? [2]		»
	IVC 1689, *pl. XXI, 3*	1 os long de renne	11	origine : Central Eskimo classé ici par analogie de formes.

Le renne impose ici le matériel : sur 12 ajagaq récoltés, 9 sont en renne (2 phalanges, 1 exemplaire unique, 3 os longs et 3 andouillers type 11). On connaît aussi 2 humérus de phoque type 1b qui peuvent être considérés comme venant d'échanges avec les tribus côtières, et 1 crâne de lièvre.

Une forme est ici caractéristique, c'est la section courte d'os long ou d'andouiller de renne (cf. *pl. XVII*, 3, *XVIII*, 6 et *XXI*, 3).

Gabus (1944) dit avoir aussi vu utiliser des crânes d'oiseau (avec bec) et d'écureuil de terre.

9. Southampton Island, Vansittard Island — Archéologie

Publication ou Musée	Références	Description	Type	Lieu
Boas 1907	fig. 221, e	1 ours ivoire	16	Vansittard Island
	fig. 221, d	1 cône tronqué en forme de poisson	17	Southampton Island
Mathiassen 1927	p. 75 et pl. XXXIII, 9	1 extrémité de dent de morse [3]		Naujan
	p. 78	1 fragment avec orifices (?)		»

1. Cet ajagaq est une section aplatie de la base d'un andouiller. La décoration de perforations en étoile qu'il présente (cf. *pl. XVIII*, 6) laisse présumer une influence européenne.

2. Exemplaire unique. Identification de matière difficile, d'après la seule photographie.

3. Exemplaire unique. D'autre part, Mathiassen dit, p. 78, avoir trouvé 2 stylets (pl. XXXIV, 3 et 4) semblables à ceux que les Iglulik emploient pour les ajagaq en humérus de phoque.

Mathiassen 1927	p. 247	partie arrière d'un ours brisé, réutilisée comme arrêt de doigt (finger rest)	16	Kuk, Naujan
	p.241 et pl. LXIX, 15	1 ours stylisé en ivoire [1]	16c	»
	p. 251, pl. LXXII, 3	1 ours ivoire, jouet d'enfant	16c	»
	p. 247	1 ajagaq brisé à section triangulaire	16c ?	»
	p. 267	1 cône tronqué ivoire [2]	16c	Duke of York bay
	p. 267	1 ours très stylisé	16c	»
British Mus.	11.1852, *pl. XXIII*, 2	1 ours ivoire	16	Southampton Island
	Belcher Island			Ethnologie
Mus. Ottawa	IVB 594	1 humérus de phoque	1a	Belcher Island[3]

Tous les ajagaq de cette région sont archéologiques (sauf l'humérus de Belcher Island) et ce sont en majorité des ours d'ivoire (8 sur 10) dont plusieurs très stylisés. Un exemplaire est décrit comme ayant une forme de poisson ; dans la réalité il existe des blocs d'ivoire ou d'os aux formes plus ou moins coniques avec un orifice à l'apex et divers orifices latéraux, qui se laissent interpréter comme des représentations animales, ours « nageant » type 16c ou poisson type 17.

La trouvaille la plus importante nous semble être l'extrémité de dent de morse décrite p. 256, qui présente le type d'orifice dit « ventro-anal ».

10. Iglulik — Ethnologie

Publication ou Musée	Références	Description	Type	Lieu
Hall 1879	fig. 95 et Culin p. 546, fig. 720	1 ours d'ivoire	16	Iglulik
Boas 1901-07	p. 112, fig. 164	1 humérus de phoque [4]	1b	Aivilimiut
	p. 111, fig. 163	1 corne de bœuf musqué	15	Kinipetu
	fig. 221, a, b, c	3 os ou ivoire pisciforme	17	Iglulik

1. « A very ambitious bear figure ».

2. D'après la seule description, cet ajagaq semble pouvoir être considéré comme un ours.

3. Nous avons rapproché Belcher Island des autres îles de la baie d'Hudson.

4. Nous classons ici comme humérus l'os que la figure 164 permet d'identifier, mais Boas l'a décrit comme « shoulder-bone », terme peu clair qui a induit en erreur Mathiassen (1928) : celui-ci, citant Boas en référence, dit, p. 219 : « seal scapulae... are occasionnally used too ».

Culin 1907	p. 547, fig. 721	1 os pisciforme	17	Iglulik
Mathiassen 1928	p. 220 et fig. 170, 1	4 ours d'ivoire [1]	16	»
	p. 220 et fig. 170, 2	6 humérus de phoque	1b	»
	p. 220 et fig. 170, 3	1 ivoire pisciforme	17	»
Mus. Ottawa	IVC 3030	1 ours d'ivoire	16	Chesterfield [2]
	IVC 2947 et IVC 1166	2 humérus de phoque	1	Central Eskimo
Mus. Washington	10391, *pl. XXIII,3*	1 ours en ivoire	16	Fury and Heckla Straits
Mus. New York	20/2736	1 humérus de phoque	1b	Aivilik
	60/5462	1 ours d'ivoire	16	Savage Sound
Mus. Oslo	26143 et 29921	2 humérus de phoque	1b	Cote O. Hudson bay

Parmi 26 ajagaq connus des Iglulik, 12 sont des humérus de phoque (dont 10 de type 1b), 8 des ours d'ivoire et 5 des os ou ivoires en forme de poisson ; le dernier est une corne de bœuf musqué (type 15). La forme la plus caractéristique est le « poisson », comme Boas l'a écrit dès 1901. L'ours d'ivoire est également présent, plus ou moins stylisé, et l'on peut redire à son sujet ce qui a été dit pour Southampton (cf. p. 280). Low décrivait d'ailleurs dès 1916 ce « bloc d'ivoire grossièrement sculpté de manière à représenter un ours ou quelque autre animal, entièrement percé d'orifices... ». Ce sont ces blocs d'ivoire en forme d'ours, présents dans l'archéologie de Southampton et jusque dans Baffin Land en passant par le groupe des tribus Iglulik qui, sur le plan des ajagaq, démontrent les analogies culturelles de cet ensemble.

Les humérus sont fréquents, du type 1b aux tubérosités abrasées, ce qui donne à l'os une vague allure animale.

L'unique exemplaire de type 15 témoigne vraisemblablement de migrations d'objets par échange avec les Netsilik.

11. Netsilik — Ethnologie

Publication ou Musée	Références	Description	Type	Lieu
Birket-Smith 1945	p. 117 et p. 118, fig. 86 a	2 cornes de bœuf musqué	14	Netsilik
	p. 118 et fig. 86 c	2 andouillers de renne	15	»
	p. 118	1 tube creux d'andouiller de renne	15	»
	p. 118 et fig. 86 b	1 ours ivoire	16	»

1. Dont un a sur le « dos » un ornement gravé fait de cercles et de points (« dot and circle »).

2. D'après les indications du Musée d'Ottawa cet ajagaq a été récolté à Chesterfield, lieu que fréquentent des Eskimo Caribou et des tribus côtières du groupe Iglulik.

Mus. Oslo	16.190	1 imitation en bois de corne de bœuf musqué	14	King Williams Land
	16.191	1 imitation en os de corne de bœuf musqué	14	»
Mus. Göteborg	28755	1 corne de bœuf musqué	14	Pelly bay, Arviligjuarmiut
Mus. Ottawa	IVX 147 et IVC 3132 : *pl. XXV, 7*	2 cornes de bœuf musqué	14	Adelaïde Peninsula

Sur 11 ajagaq connus des Netsilik, tous sont actuels, quoique des fouilles aient été faites (Mathiassen 1927) à King's William Land ; 7 sont des cornes de bœuf musqué (type 14), 3 des andouillers de renne (type 15) et le dernier est un ours d'ivoire. Deux types : 14 et 15, sont caractéristiques des Netsilik ; la pointe de corne de bœuf musqué impose ici sa forme, et du renne seuls les andouillers sont utilisés.

12. Copper Eskimo — Ethnologie

Publication ou Musée	Références	Description	Type	Lieu
Birket-Smith 1945	p. 213, fig. 184	2 radius de phoque [1]	3a	Copper Eskimo
Stefansson 1919	p. 124	1 radius de phoque	3a	Coronation Gulf
	p. 125	1 vertèbre (axis) [2]		»
Mus. Berlin	IVA 9011	1 radius de phoque	3a	Copper Eskimo
Mus. Ottawa	IVD 1804, *pl. XXV, 2*	1 pelvis de phoque	6	Cambridge bay, Victoria Land
	IVD 214a : *pl. XXV, 5*	7 radius de phoque	3a	Coronation Gulf
	IVD, 373, 276, 452, 215, 279 et 1860			
Mus. Philadelphie	2947159, *pl. XXV, 4*	1 corne de bœuf musqué [3]	14	Copper Eskimo
	na 4125, *pl. XXV, 6*	1 radius de phoque	3a	Coronation Gulf

Sur 15 ajagaq connus des Copper Eskimo, 12 sont des radius de phoque non évidés (type 3a), 1 est un pelvis de phoque, 1 une corne de bœuf musqué (type 14, cf. note 3) et le dernier une vertèbre (cf. note 2). Le radius non évidé — en utilisation actuelle — est spécifique des Copper Eskimo. Ce même type 3a ne se rencontre

1. Décrit, p. 213, comme « seal humerus », la fig. 184 permet de rétablir cette erreur.

2. Exemplaire unique.

3. Ce type d'ajagaq caractéristique du groupe Netsilik peut être considéré comme un témoin d'échanges commerciaux.

ailleurs qu'au Groenland dans l'archéologie de la Côte Ouest et des Eskimo Polaires et dans l'ethnologie ancienne d'Angmassalik (1 exemplaire de Holm).

13. ALASKA — ETHNOLOGIE

Publication ou Musée	Références	Description	Type	Lieu
Mus. PHILADELPHIE	na 6775, *pl. XXV, 1*	2 pelvis de phoque	6	Point Barrow
	42238 (988), *pl. XXV, 3*			

Pour la première fois sont publiés ici, grâce à l'obligeance du Musée de Philadelphie, des ajagaq d'Alaska (Point Barrow) ; jusqu'à présent on considérait généralement que l'ajagaq était absent de cette partie du domaine eskimo. La supposition déjà ancienne de Birket-Smith que l'ajagaq appartenait aux éléments originels de la culture eskimo trouve ici un argument.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Mathiassen (1930), décrivant des collections de Point Atkinson, Barter Island, Point Barrow et Point Hope groupant au total 2.079 objets. ne décrit aucun ajagaq.

L'absence d'ajagaq parmi les milliers d'objets trouvés dans les fouilles d'Ipiutak n'est pas moins caractéristique (Larsen et Rainey 1948).

Le jeu décrit par Nelson (1899, p. 332) sous le nom d'ai-ya-guk et que Thalbitzer (1914, p. 663, note) met en correspondance avec l'ajagaq n'a sans doute avec ce dernier aucun autre rapport que linguistique.

H. B. Collins (1937, p. 178) écrit : « Plate 50, fig. 5 is probably an ajagaq of the simplest form — a seal humerus ; the roughened center would indicate the attachment of the line to which the stick or peg was tied and the foramen at the upper end the opening in which the end of the stick was caught. » Cet humérus a été trouvé dans les fouilles de Miyowagh, St. Lawrence Island, et a été rapporté à la culture d'« Old Bering Sea ». L'opinion de H. B. Collins est hautement qualifiée, mais on peut cependant faire quelques remarques. En quoi cet humérus isolé, sans stylet, sans lien, sans trou de suspension diffère-t-il d'un humérus ordinaire ? « The roughened center » est-il un argument suffisant ? N'est-il pas surprenant que les remarquables techniciens et artistes de cette ancienne culture se soient contentés d'un objet aussi fruste ? Étant donnée la grande importance théorique de la présence ou de l'absence de l'ajagaq dans l'archéologie de l'Alaska (on n'en a jusqu'à présent trouvé ni dans les niveaux d'Ipiutak, de Punuk, de Birnik, ni dans les sites de Thule-Alaska), peut-être serait-il prudent d'attendre de nouvelles trouvailles pour affirmer avec certitude que l'ajagaq est un élément d' « Old Bering Sea Culture ».

CONCLUSIONS

Avant notre article, 308 ajagaq avaient été publiés, mais dispersés dans un grand nombre d'ouvrages. Nous les avons groupés et y avons ajouté 138 ajagaq nouveaux : 62 de nos collections et 76 de collections diverses ; ceci donne à notre travail une base numérique de 446 bilboquets.

Des pages précédentes, on peut tirer un certain nombre de conclusions qui apparaissent clairement au tableau, p. 284, et que nous résumons ci-dessous :

RÉPARTITION DE 446 AJAGAQ SELON LE TYPE ET L'ORIGINE GÉOGRAPHIQUE

Description des types		humérus phoque	pelvis phoque	crânes animaux	radius phoque		omoplate	sections os longs chien ou phoque	os pénien	ext. inf. fémur chien	sections os longs oiseau	cône courbe	radius « Polaire »	phalange		section os long ou andouiller renne	corne bœuf musqué	andouiller droit	ours	poisson	exemplaires uniques	Totaux
Numéro descriptif p. 244-255.		1	6	8	3 *a*	3*b*	2	9	12	5	10	13	4	7 phoque	7 renne	11	14	15	16	17		
GROENLAND Nord Côte Est	archéo	3					4														1	8
GROENLAND Côte Est	archéo	14				24		65	39					4							3	149
GROENLAND Côte Est	ethno	+	+	5	1	13	+	31	1		4											55
GROENLAND Côte Ouest	archéo	4			5	39	5	2	18	5		17									1	96
GROENLAND Côte Ouest	ethno	2	1	+			3	+	+	2												8
GROENLAND Eskimo Polaires	archéo	5			8				1				1									15
GROENLAND Eskimo Polaires	ethno	1											9									10
Labrador	archéo											2										2
Labrador	ethno			5															3	1		9
Sud Baffin Land	ethno			1															12			13
Ponds Inlet	ethno	1																	1			2
Caribou Eskimo	ethno	2		1											2	6					1	12
Southampton Island etc.	archéo	1																	8	1	1	11
Iglulik	ethno	12																1	8	5		26
Netsilik	ethno																7	3	1			11
Copper Eskimo	ethno		1		12												1				1	15
Alaska	ethno		2																			2
Old Bering Sea Culture		1?																				1
?																					1	1
Totaux		46	4	12	26	76	12	98	59	7	4	19	10	4	2	6	8	4	33	7	9	446
					102									6								

Nota : Le signe + indique que la présence d'ajagaq de ce type a été signalée par des auteurs, sans que des exemplaires en aient été récoltés.

a) *Il y a des tribus et des cultures archéologiques eskimo sans ajagaq.* Il a toujours été classique de penser que l'ajagaq était absent de certaines zones du domaine eskimo (dès 1929, II, p. 289, Birket Smith a publié un tableau de répartition des ajagaq). Nous apportons un fait nouveau : la première publication d'ajagaq dans l'ethnologie récente de l'Alaska (Point-Barrow).

Avant la découverte de Collins d'un humérus-ajagaq dans la culture d'Old Bering Sea, le bilboquet était inconnu dans les cultures archéologiques de l'Alaska. Nous avons montré (p. 283) tout l'intérêt de ce fait nouveau, mais aussi sa fragilité.

Holtved en 1944 (p. 57 et 62) au cours de fouilles chez les Eskimo Polaires, a trouvé un stylet, dans un étage considéré comme appartenant à la culture de Dorset, dans un site où ont été trouvés de nombreux éléments de la culture de Thule. L'auteur lui-même fait des réserves sur le fait de savoir si certains objets des couches du stylet datent réellement de la période de Dorsert car, écrit-il, les influences de Thule y sont manifestes. Il semble donc nécessaire de considérer ce fait avec une très grande prudence et de n'en tirer aucune conclusion quant à la présence d'ajagaq dans la culture de Dorset.

b) *Parmi les ajagaq eskimo, il est possible de définir des types.* Nous en avons décrit 17. Cet essai de typologie est le premier que l'on ait tenté ; il est certainement incomplet mais nous pensons qu'il est valable en tant que première étape vers une classification plus poussée [1].

c) *Les différents types ont une répartition géographique et culturelle variable.*

Certains se rencontrent dans des régions très variées du domaine eskimo : humérus de phoque, pelvis de phoque, crânes animaux. Ce sont les plus primitifs des ajagaq ; nous avons déjà dit que les orifices naturels servant d'orifices de jeu pouvaient peut-être les faire considérer comme les formes originelles de l'ajagaq, ce qui pourrait expliquer leur large répartition.

Certains sont spécifiques de certaines tribus ou cultures. Cette spécificité apparaît sur notre tableau. Ces ajagaq se laissent diviser en deux groupes :

1. Il a été impossible, pour des raisons déjà exposées (cf. p. 239), de donner une description précise de chaque objet, mais il serait aisé, si toutes les pièces étaient accessibles, d'établir une formule descriptive, pratique pour les comparaisons géographiques ou culturelles, en se basant sur les types décrits et en y ajoutant une notation des éléments les plus caractéristiques, par exemple : présence ou absence d'orifices latéraux ; orifices uniques, rares ou nombreux ; os plein ou évidé ; tubérosités conservées ou abrasées ; extrémités articulaires conservées ou sectionnées ; présence ou absence d'élément morphologique caractéristique, mode d'attache du lien, etc... On pourrait alors établir une classification descriptive lettrée, et définir par exemple l'ajagaq en radius de phoque d'Angmassalik : 3bde et l'ajagaq en radius de phoque des Eskimo du Cuivre : 3acf, si :

a = surfaces articulaires non sectionnées, os non évidé, *b* = surfaces articulaires sectionnées, os évidé, *c* = pas d'orifices latéraux, *d* = orifices latéraux, *e* = attache du lien par une série de nœuds à l'intérieur de l'os, le lien passant par un orifice, *f* = attache du lien par un pont, etc...

Le premier comprend les types du *Groenland*, parmi lesquels :

— certains sont caractéristiques d'une seule région : extrémité inférieure de fémur de chien sur la Côte Ouest, section d'os long d'oiseau dans l'ethnologie de la Côte Est, phalange de phoque dans l'archéologie du Nord de la Côte Est, cône courbe type 13 sur la Côte Ouest (et aussi dans l'archéologie du Labrador), radius type 4 chez les Eskimo Polaires ;

— les autres se rencontrent en plusieurs régions du Groenland : radius de phoque évidé, omoplate, section d'os long de chien ou de phoque, os pénien. Comme nous l'avons déjà dit, Mathiassen a noté depuis longtemps la fréquence des radius évidés et des os péniens de phoque dans la culture d'Inugsuk.

Le deuxième groupe comprend les types des *Eskimo Centraux* : phalange de renne, section annulaire d'os ou d'andouiller de renne, corne de bœuf musqué (type 14), andouiller (type 15), « ours » et « poisson ». Les ajagaq de ce deuxième groupe sont beaucoup plus élaborés que ceux du Groenland et sont fréquemment des représentations animales : ours ou poissons. Chez les Netsilik et les Caribou, la matière employée a imposé des formes particulières : corne de bœuf musqué chez les premiers, renne chez les seconds.

d) *Il est possible d'isoler des éléments morphologiques.* Enfin nous avons, après notre essai de classification, tenté une analyse des formes et isolé certains éléments morphologiques.

La communication oblique entre deux orifices, l'un sur la face concave ou « ventrale », l'autre considéré selon la terminologie eskimo comme « anal », nous semble d'une particulière importance. Nous avons identifié cet élément (cf. fig. 25, p. 256) dénommé pour la commodité « ventro-anal », dans sa forme la plus simple et la plus frappante parce qu'isolée, dans le type 4 « Eskimo Polaire » (cf. fig. 17, p. 247) ; nous l'avons retrouvé à Angmassalik (p. 258, fig. 26) et, fait plus important encore, sur des ajagaq anciens à Naujan (p. 256) et au Labrador (p. 262). Cet élément peut apparaître aussi associé à des formes plus complexes telles que certaines figurations d'ours (p. 254).

Nous serions tenté de le considérer comme un élément fort ancien qui, à partir de la culture de Thule (on le retrouve à Inugsuk), traduirait un aspect fondamental de la psychologie du jeu. Cette hypothèse pourrait trouver une confirmation dans l'étude de la symbolique des orifices dont ce que nous savons pour Angmassalik et les Eskimo Polaires est concluant.

Nous avons isolé d'autres éléments tels que : face de section de type 13 (un orifice central entouré de petits orifices en couronne), alignement d'orifices sur la face concave (cf. p. 252) etc... et vu qu'ils pouvaient apparaître ensemble ou isolément et, s'associant à d'autres, créer des formes d'ajagaq diverses mais par ce fait même apparentés. Ces éléments sont communs à la culture d'Inugsuk et à l'archéologie du Labrador sans qu'il soit possible d'affirmer, d'après les objets dont nous disposons, leur appartenance à la culture de Thule.

Cette analyse morphologique constitue à notre sens le premier essai d'une étude « génétique » des formes des ajagaq.

LISTE DES PERSONNES OU ORGANISMES QUI ONT FOURNI DES PHOTOGRAPHIES, DES DESSINS OU DES DESCRIPTIONS DES AJAGAQ DE LEURS COLLECTIONS

Allemagne :
Museum für Völkerkunde, Berlin-Dahlem [1].
Angleterre :
University Museum of Archaeology and Ethnology, Cambridge.
The British Museum, London.
Canada :
National Museum of Canada, Ottawa.
Danemark :
National Museet, København.
France :
Musée de l'Homme, Paris.
Robert Gessain, Paris.
Jean Malaurie, Paris.
Paul-Emile Victor, Paris.
Norvège :
Universitetets Etnografiska Museum, Oslo.
Suède :
Statens Etnografiska Museum, Stockholm.
Etnografiska Museet, Göteborg.
Suisse :
Musée d'Ethnographie, Neuchâtel.
U. S. A. :
University of Alaska, College, Alaska.
The American Museum of Natural History, New York.
Museum of the American Indian, Heye Foundation, New York.
The University Museum, Philadephia, Penn.
Smithsonian Institution, U. S. National Museum, Washington.

Ont répondu ne pas posséder d'ajagaq :

Allemagne :
Hamburgisches Museum für Völkerkunde und Vorgeschichte, Hamburg.
Angleterre :
Scott Polar Research Institute, Cambridge.
Pays-Bas :
Rijksmuseum voor Volkenkunde, Leyden.
Suisse :
Musée d'Ethnographie, Genève.
U. S. A. :
Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University, Cambridge, Mass.

1. Ce musée nous a signalé qu'il possédait d'autres ajagaq que ceux communiqués, mais malheureusement, du fait de la guerre, ses collections ne sont pas encore toutes accessibles.

Nous sommes heureux de les remercier tous ici. Sans leur aide, nous n'aurions pu mener à bien le travail ci-dessus.

Nous remercions en particulier M. le Professeur Vilhjalmur Stefansson, qui a bien voulu nous écrire et nous faire envoyer des photographies des ajagaq de sa collection ; M. le Professeur Birket-Smith, le Dr H. Larsen et M. H. Siiger (National Museet, København) pour leur grande obligeance ; M. le Professeur Gabus (Musée d'Ethnographie de Neuchâtel) et M. Jean Malaurie qui nous ont prêté leurs ajagaq ; Mme Marie Kreling Johannessen (Univ. Etnografiske Museum, Oslo), M. le Professeur W. Krickeberg (Museum für Völkerkunde, Berlin), et M. Henry Wassén (Etnografiska Museet, Göteborg) qui ont fait faire pour nous des dessins des ajagaq de leurs collections ; M. Wendell Oswalt (University of Alaska) qui nous a envoyé des références concernant les ajagaq de l'Alaska ; M. E. K. Burnett (Museum of the American Indian, Heye Foundation, New York), M. Gordon F. Ekholm (The American Mus. of Nat. History, New York), M. le Dr Douglas Leechman (Nat. Museum of Canada, Ottawa), M. le Professeur Dr G. Lindblom (Statens Etnografiska Museum, Oslo) et M. le Dr F. M. Seltzer (Smithsonian Institution, U. S. Nat. Mus. Washington) qui nous ont envoyé d'excellentes photographies des ajagaq de leurs collections.

BIBLIOGRAPHIE

Bandi, H. G. et Meldgaard, J. 1952. — *Archaeological investigations on Clavering Ø, Northeast Greenland.* Med. om Grønland, 126-4.

Birket-Smith, K. 1924. — *Ethnography of the Egedesminde district.* Med. om Grønland, 66.

— 1929. — *The Caribou Eskimo.* Material and social life and their position. I. Descriptive part, II. Analytical part. Report of the 5th Thule Exp., vol. V, 1 et 2.

— 1945. — *Ethnographical collections from the Northwest Passage.* Report of the 5th Thule Exp., vol. VI, 2.

Boas, F. 1888. — *The Central Eskimo.* U. S. Bureau of American Ethnology, 6th annual report, 1884-85.

— 1901-1907. — *The Eskimo of Baffin Land and Hudson Bay.* Bull. of the American Museum of Natural History, vol. XV.

Collins, H. B. 1937. — *Archaeology of St. Lawrence Island, Alaska.* Smithsonian miscellaneous collections, vol. 96, nº 1.

Culin, St. 1907. — *Games of the North American Indians.* U. S. Bureau of American Ethnology, 24th annual report 1902-1903.

Gabus, J. 1944. — *Vie et coutumes des Esquimaux Caribous.* Payot, Paris.

Glob, P. V. 1935. — *Eskimo settlements in Kempe fjord and King Oscar fjord.* Med. om Grønland, 102-2.

Egede, H. 1741. — *Grønland Natural History* (traduction française en 1763).

Egede, P. — *Efterretningen om Grønland* (traduction anglaise en 1790).

Hall, C. F. 1879. — *Narrative of the Second Arctic Expedition.* Washington.

Hawkes, E. W. 1916. — *The Labrador Eskimo.* Canada Geological Survey, nº 14. Anthropological series, Memoir 91, Ottawa.

Holm, G. 1888. — *Ethnologisk skizze af Angmagssalikerne.* Med. om Grønland, 10.

Holtved, E. 1944. — *Archaeological investigation in the Thule district,* Med. om Grønland, 141-1.

JENNESS, D. 1922-1923. — *The life of the Copper Eskimos.* Report of the Canadian expedition 1913-1918, vol. XII.

KROEBER, A. L. 1900. — *The Eskimo of Smith Sound.* Bull. of the Amer. Mus. of Nat. Hist. New York, vol. 12.

LARSEN, H. 1934. — *Dødemandsbugten, an eskimo settlement on Clavering Island.* Med. om Grønland. 102-1.

— 1938. — *Archaeological investigations in Knud Rasmussen's Land.* Med. om Grønland, 119-8.

LOW, A. P. 1906. — *The Cruise of the Neptune.* Rep. of the Dominion Government Exp. to Hudson Bay, Ottawa.

LYON, G. F. 1825. — *Brief Narrative of an unsuccessful attempt to reach Repulse Bay.* London.

MATHIASSEN, Th. 1927. — *Archaeology of the Central Eskimo.* Report of the 5th Thule Exp. 1921-1924, vol. IV.

— 1928. — *Material Culture of the Iglulik Eskimos.* Report of the 5 th Thule Expedition 1921-1924, vol. VI, nº 1.

— 1931. (a). — *Inugsuk, a mediaeval eskimo settlement in Upernivik district, West Greenland.* Med. om Grønland, 77-4.

— 1931 (b). — *Ancient Eskimo settlement in the Kangâmiut area.* Med. om Grønland, 91-1.

— 1933. — *Prehistory of the Angmassalik Eskimos.* Med. om Grønland, 92-4.

— 1934 (a). — *Contributions to the Archaeology of Disko Bay.* Med. om Grønland, 93-2.

— 1934 (b). — *Eskimo finds from the Kangerdlugssuaq region.* Med. om Grønland, 104-9.

— 1936. — *The former eskimo settlements on Frederik VI's Coast.* Med. om Grønland, 109-2.

MATHIASSEN, Th. et HOLTVED, E. 1936. — *The Eskimo archaeology of Julianehaab district.* Med. om Grønland, 118-1.

NELSON, E. W. 1899. — *The Eskimo about Bering Strait.* U. S. Bureau of Amer. Ethnology, 18th ann. rep. 1896-1897, Washington.

PORSILD, M. P. 1915. — *Studies on the material culture of the Eskimo in West Greenland.* Med. om Grønland, 51-7.

RASMUSSEN, K. 1931. — *The Netsilik Eskimos.* Social life and spiritual culture. Report of the 5th Thule Exp., vol. VIII-1, 2.

STEFANSSON, V. 1919. — *The Stefansson-Anderson Artic Exp. of the Amer. Mus. of Nat. Hist.* Anthrop. Papers of the Amer. Mus. of Nat. Hist., vol. XIV-1, New York.

THALBITZER, W. 1914. — *The Ammassalik Eskimo.* Med. om Grønland, 39.

THOMSEN, Th. 1917. — *Implements and artefacts of the North East Greenlanders finds from graves and settlements.* Med. om Grønland, 44, 5.

TURNER, L. M. 1894. — *Ethnology of the Ungava District, Hudson Bay Territory.* Annual Rep. of the Bureau of Amer. Ethnology, Washington.

VICTOR, P. E. 1938. — *Le bilboquet chez les Eskimo d'Angmassalik.* Journal de la Soc. des Américanistes, XXX, Paris.

WISSLER, C. 1924. — *Archaeology of the Polar Eskimo.* Anthrop. Papers of the Amer. Mus. of Nat. Hist., vol. XXII, New York.

PUBLICATIONS CONSULTÉES,
COMPORTANT DES OBJETS ESKIMO, MAIS PAS D'AJAGAQ.

BOGORAS, W. 1904. — The Chukchee. *The Jesup Pacific exp.*, vol. 7, part 1. Memoirs of the Amer. Mus. of Nat. Hist., vol. XI, part 1. Material Culture, New York.

HOFFMAN, W. J. 1897. — *The Graphic Art of the Eskimos, based upon the collection of the Natural Museum, Washington.* Annual report of the Smithsonian Institution, Washington.

LARSEN, H. and RAINEY, F. 1948. — *Ipiutak and the Arctic whale hunting culture.* Anthropological Papers of the Amer. Mus. of Nat. Hist., vol. 42, New York.

MATHIASSEN, Th. 1930. — *Archaeological collections from the Western Eskimo.* Rep. of the 5th Thule Exp., vol. X, 1.

ROUDENKO, S. J. 1947. — *Dreviiaia koultoura Beringova moria i eskimoskaia problema* (La culture ancienne de la mer de Bering et le problème eskimo). Volumes publiés sous la rédaction générale de l'Académie L. S. Berg et du correspondant de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. V. I. Ravdenikas, Moscou-Leningrad.

SOLLAS, W. J. 1880. — *On some Eskimos' bone Implements from the East Coast of Greenland.* Journal of the Royal Anthropological Institute, vol. IX.

LÉGENDE DES PLANCHES

Réduction : 1/2.

PLANCHE XVI [1].

1, 2, 3. Type 16 b. Ours d'ivoire brisé, incomplet. Labrador.
Mus. de l'Homme 87.34.11. L. : 103 mm.

4. Type 13. Andouiller de renne. Archéologie. Labrador.
Mus. de l'Homme 79. 2. 125. L. : 93 mm.

5, 6, 7. Type 16 a. Ours d'ivoire. Origine inconnue, origine proposée : Sud de Baffin Land.
Mus. de l'Homme 68958. L. : 140 mm.

PLANCHE XVII.

1. Type 9. Section d'extrémité inférieure de tibia gauche de phoque. Archéologie. Angmassalik, côte est du Groenland.
Coll. Robert Gessain 32. L. : 77 mm.

2. Section inférieure de diaphyse de fémur d'ours. Origine inconnue.
Mus. de l'Homme X.47.27. L. : 81 mm.

3. Type 11. Section d'os long de renne. Eskimo Caribou Padlermiut.
Mus. Neuchâtel VI-287, coll. Gabus. L. : 41 mm.

4. Type 4. Ivoire de morse. Eskimo Polaires, dist. de Thule, Groenland.
Coll. Malaurie. L. : 99 mm.

5. Type 9. Section d'os long de chien. Angmassalik, côte est du Groenland.
Mus. de l'Homme 34.175.294. L. : 64 mm.

1. Pour la commodité de la mise en page, aux planches XVI, XXIII et XXIV, les ours ont été disposés verticalement alors qu'il faut les regarder horizontalement pour voir leur aspect animal.

6. Type 9. Section d'humérus de chien. Angmassalik, côte est du Groenland.
Coll. Robert Gessain 4. L. : 92 mm.
7. Type 9. Section de fémur de chien. Angmassalik, côte est du Groenland.
Coll. Robert Gessain 44. L. : 64 mm.

Planche XVIII.

1. Type 8. Crâne de renard. Angmassalik, côte est du Groenland.
Coll. Robert Gessain 47. L. : 109 m .
2. Type 8. Crâne de perdrix. Angmassalik, côte est du Groenland.
Coll. Robert Gessain 46. L. : 28 mm.
3. Type 8. Crâne de corbeau. Angmassalik, côte est du Groenland.
Coll. Robert Gessain 49. L. : 55 mm.
4. Type 8. Crâne de mouette. Angmassalik, côte est du Groenland.
Coll. Robert Gessain 45. L. : 50 mm.
5. Type 10. Os long d'oiseau. Angmassalik, côte est du Groenland.
Coll. Robert Gessain 25. L. : 41 mm.
6. Section d'andouiller de renne. Eskimo Caribou.
Mus. Neuchâtel VI-228, coll. Gabus. L. : 50 mm.
7. Type 10. Os long d'oiseau. Angmassalik, côte est du Groenland.
Coll. Robert Gessain 30. L. : 30 mm.

Planche XIX.

1. Type 9. Cylindre creux de bois. Angmassalik, côte est du Groenland.
Coll. Robert Gessain 48. L. : 72 mm.
2. Type 9. Imitation en bois d'une section d'os long. Angmassalik, côte est du Groenland.
Coll. Robert Gessain 19. L. : 81 mm.
3. Type 9. Cylindre creux de bois. Angmassalik, côte est du Groenland.
Coll. Robert Gessain 20. L. : 35 mm.
4. Type 13. Andouiller de renne. Archéologie. Labrador.
Mus. de l'Homme 79.2.133. L. : 102 mm.
5. Type 9. Section de tibia de phoque. Archéologie. Angmassalik, côte est du Groenland.
Coll. Robert Gessain 33. L. : 60 mm.
6. Type 3 b. Radius de phoque brisé. Angmassalik, côte est du Groenland.
Coll. Robert Gessain 13. L. : 89 mm.
7. Type 3 b. Radius de phoque. Angmassalik, côte est du Groenland.
Mus. de l'Homme 34.175.293. L. : 100 mm.
8. Type 3 b. Radius de phoque. Angmassalik, côte est du Groenland.
Coll. Robert Gessain 12. L. : 94 mm.

Planche XX.

1. Type 1 b. Humérus de phoque. Ponds Inlet, Baffin Land.
Mus. de l'Homme 29.22.90. L. : 165 mm.
2. Type 1 b. Humérus de phoque. Eskimo Caribou Padlermiut.
Mus. Neuchâtel VI-286, coll. Gabus. L. : 147 mm.
3. Type 9. Cylindre creux de cuir cousu. Angmassalik, côte est du Groenland.
Coll. Robert Gessain 2. L. : 102 mm.

4. Type 9. Cylindre creux de cuir cousu, décoré. Angmassalik, côte est du Groenland.

Coll. Robert Gessain 23. L. : 84 mm.

5. Type 9. Cylindre creux de cuir cousu. Angmassalik, côte est du Groenland.

Coll. Robert Gessain 7. L. : 81 mm.

PLANCHE XXI.

1. Os de renne ? Eskimo Caribou Padlermiut.

Mus. Ottawa IV c 849, 11. L. : 110 mm.

2. Type 8. Crâne de lièvre. Fort Chimo, côte est du Labrador.

Mus. Washington 3478, coll. Turner 1884, L. : 100 mm.

3. Type 11. Section cylindrique d'os de renne. Origine : Central Eskimo, origine proposée : Eskimo Caribou.

Mus. Ottawa IV c 1689 (1915). L. : 117 mm.

4. Type 5. Fémur de chien. Devil's Thumb Island, Upernavik, côte ouest du Groenland.

Mus. Cambridge. L. : 108 mm.

5. Type 8. Crâne de lièvre. Côte est du Labrador.

Mus. Ottawa IV B 614 (1922). L. : 85 mm.

6. Type 17. Baleine de cuir cousu. Nain, côte est du Labrador.

Heye Foundation New York 18/7440. L. : 81 mm.

7. Type 8. Crâne de lièvre. Nain, côte est du Labrador.

Heye Foundation New York 18/7441. L. : 96 mm.

PLANCHE XXII.

Ajagaq des Eskimo Polaires, dist. de Thule, Groenland, type 4.

1. Radius de phoque. L. : 114 mm.

2. Ivoire de morse. L. : 150 mm.

3. Ivoire de morse. L. : 114 mm.

4. Ivoire de morse. Mus. New York 60/333. L. : 156 mm.

5. Radius de phoque. Mus. Washington 213584, don R. Stein 1901. L. : 112 mm.

6. Radius de morse. L. : 157 mm.

Les *1*, *2*, *3* et *6* sont au Mus. Copenhague L 9264, L 4261, L 4262, L 7334.

PLANCHE XXIII.

Ajagaq d'ivoire en forme d'ours, type 16.

1. Labrador. Mus. Ottawa IV B 134 (1899). L. : 115 mm. (publié par Hawkes 1916).

2. Archéologie Southampton Island. British Mus. 1921. 11.18.52, coll. Capt. T. H. Mumm. L. : 78 mm.

3. Iglulik. Fury and Heckla Straits. Mus. Washington 10391, coll. Hall 1864-1869. L. : 97 mm.

4. Origine inconnue, origine proposée : Cumberland Sound. Mus. Philadelphie 18392, échangé avec Mus. Washington 1895. L. : 135 mm.

5. Hudson's Straits. British Mus. 55.11.26.145, coll. John Barrow 1855. L. : 150 mm.

6. Objet brisé, incomplet. Cumberland Gulf, Baffin Land. Mus. Washington 34080, coll. Kumlein 1878. L. : 122 mm.

PLANCHE XXIV.

Ajagaq en forme d'ours de Cumberland Sound, Baffin Land, type 16.

1. Objet brisé, incomplet. Ivoire, Mus. New York 60/3360. L. : 131 mm.

2. Objet brisé, incomplet. Ivoire. Mus. New York 60/3359. L. : 78 mm.

3. Objet brisé recousu. Ivoire. Origine inconnue, origine proposée : Cumberland Sound. Mus. Philadelphie 9389, recueilli en 1816, acquis en 1933. L. : 103 mm.

4. Bois. Mus. Washington 34081, coll. Kumlein 1878. L. : 147 mm.

5. Objet brisé, incomplet. Ivoire. Mus. New York 60/3362. L. : 115 mm.

6. Ivoire. Mus. New York 60/3358. L. : 117 mm.

PLANCHE XXV.

1. Type 6. Pelvis de phoque. Alaska, Point Barrow, Uthiavik.
Mus. Philadephie n. a. 6775, coll. J. Wanamaker 1917-19. L. : 129 mm.

2. Type 6. Pelvis de phoque brisé. Copper Eskimo, Victoria Land, Cambridge Bay.
Mus. Ottawa IV D 1804, 1926. L. : 128 mm.

3. Type 6. Pelvis de phoque. Alaska, Point Barrow.
Mus. Philadelphie 42.238 (988). L. : 146 mm.

4. Type 14. Pointe de corne de bœuf musqué. Copper Eskimo.
Mus. Philadelphie 29.47.159, coll. Capt. Bernard 1915, don J. Wanamaker 1915. L. : 83 mm.

5. Type 3a. Radius de phoque. Copper Eskimo, Coronation Gulf.
Mus. Ottawa IV D 214-a, 1916. L. : 141 mm. (publié par V. Stefansson 1919).

6. Type 3 a. Radius de phoque. Copper Eskimo, Coronation Gulf.
Mus. Philadelphie n. a. 4125, coll. Capt. Bernard, don J. Wanamaker, 1915. L. : 116 mm.

7. Type 14. Pointe de corne de bœuf musqué. Eskimo Netsilik, Adelaïde Peninsula.
Mus. Ottawa IV C 3132, 1927. L. : 87 mm.

1

2

3

4

5

6

7

Bilboquets eskimo

1

2

3

4

5

6

7

Bilboquets eskimo

1

2

3

4

5

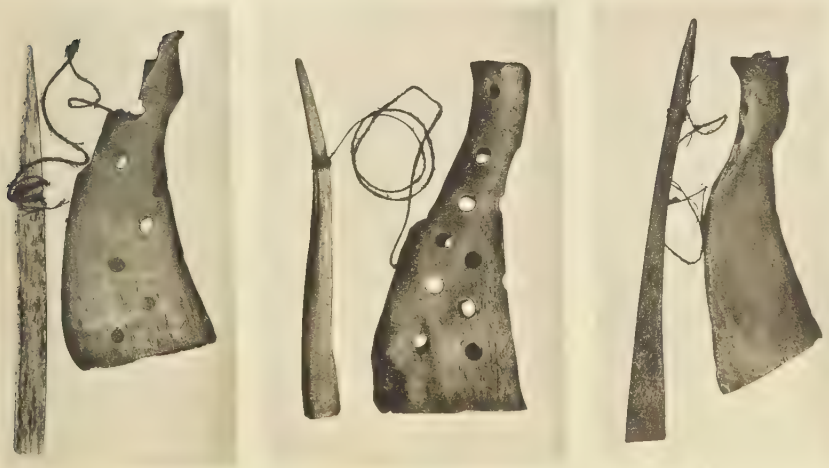
6

7

Bilboquets eskimo.

1 2 3

4 5



6 7 8

Bilboquets eskimo

1

2

3 4 5

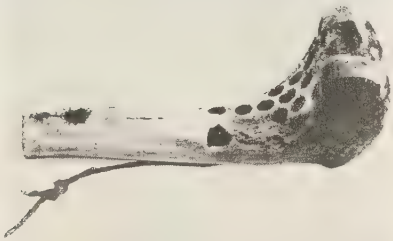
Bilboquets eskimo

1

2

3

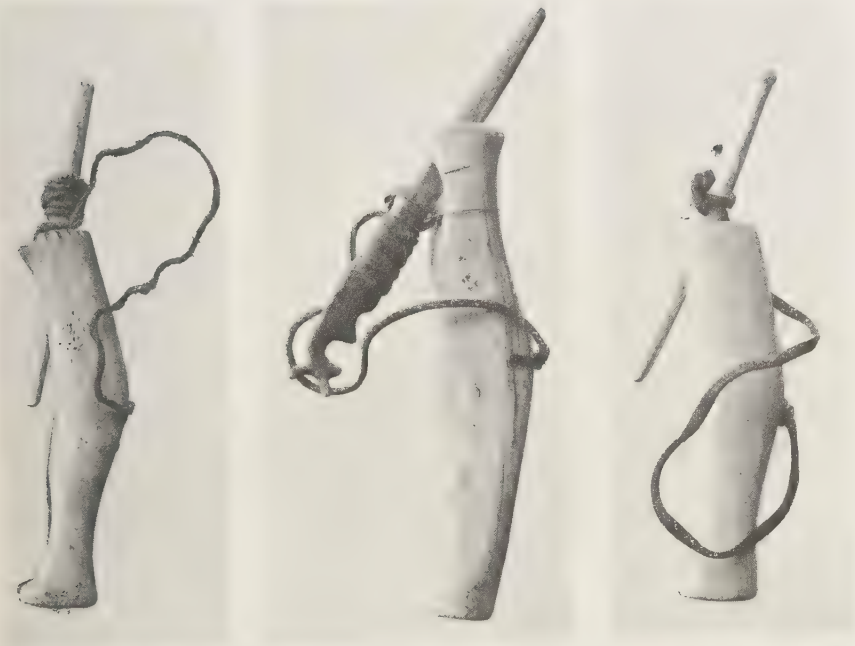
4



5-6

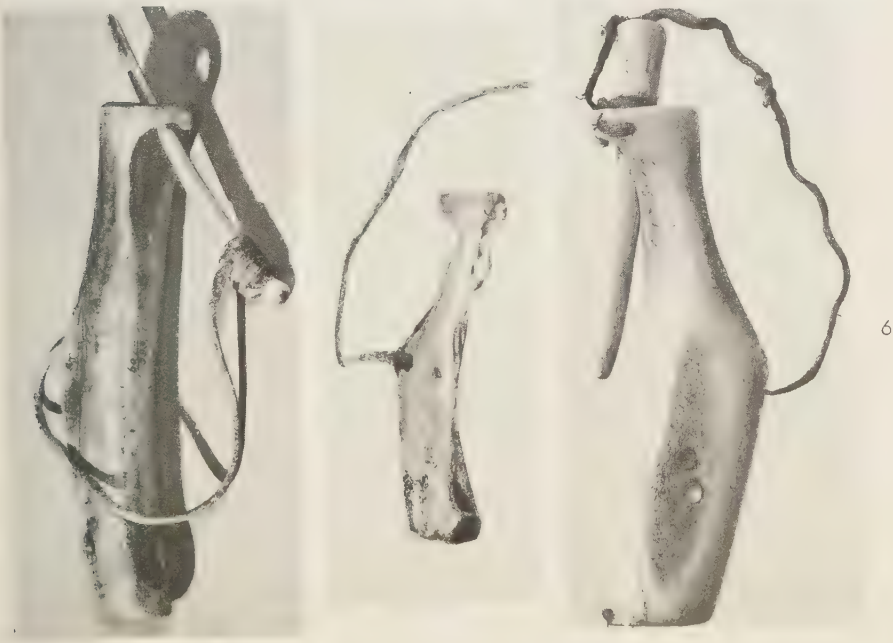
7

Bilboquets eskimo



1-2

3



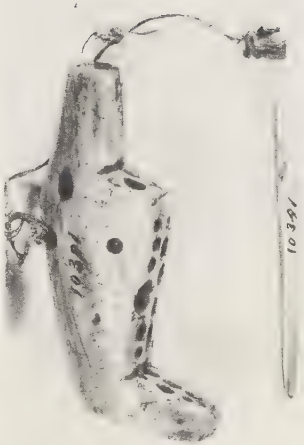
4-5

6

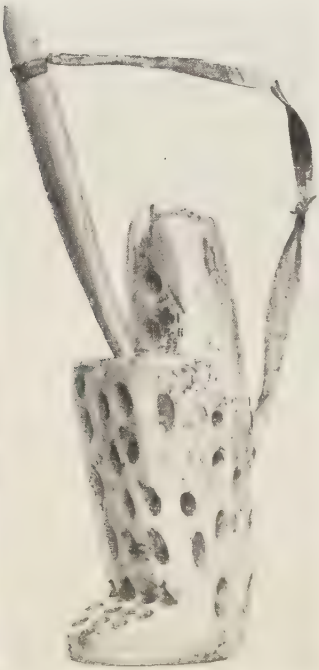
Bilboquets eskimo.

1-2

3



4-5



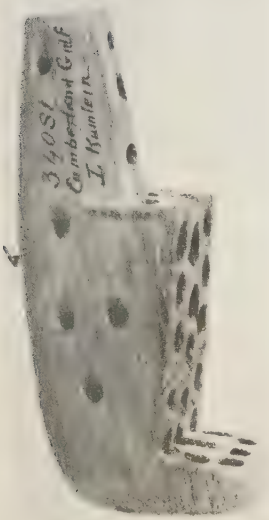
6

Bilboquets eskimo

1-2

3

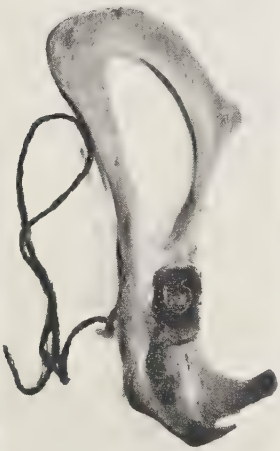
4-5



6

Bilboquets eskimo

1-2



3

4

5-6

7

Bilboquets eskimo.

AS MÁSCARAS-DE-DANSA DOS PANCARARU DE TACARATU

(REMANESCENTES INDÍGENAS DOS SERTÕES DE PERNAMBUCO)

POR ESTEVÃO PINTO

(*Planche XXVI*).

§ 1

Em missão do Patrimônio Histórico e Artístico Nacional, cujos serviços se acham a cargo do dr. Rodrigo de Melo Franco de Andrade, visitei, há alguns anos passados, as populações primitivas do Brejo-dos-Padres, no município de Tacaratu (em Pernambuco, nordeste do Brasil).

Tacaratu é uma cidadezinha dos sertões de Pernambuco, situada a 9° 4′ de lat. S. e 38° 19′ de long. W. Grw., numa altitude de 270 metros. A região, embora enquadrada na zona sertaneja, é de cultura brejeira. É a terra de eleição da mandioca. Vi alguns espécimens de feição reconhecidamente arbórea, embora os agricultores do lugar empregam, ainda hoje, os processos mais incipientes no plantio da *Manihot utilissima*. A reprodução dessa planta por via agâmica, por exemplo, lembra páginas de Anchieta ou de Gandavo, ao mesmo tempo que as engenhocas de produzir farinha, com seus cochos, com suas prensas, com seus caitetus, etc., são, por assim dizer, contemporâneas do período inicial da colonização portuguêsa.

A rapadura, — o açúcar sertanejo, — também constitue um importante produto da zona de Tacaratu. Como aconteceu com a mandioca, a técnica da fabricação do açúcar é elementaríssima. Contemplando o movimento das passadeiras e das almanjarras, tive a impressão de estar lendo im capítulo de Antonil.

Uma indústria característica de Tacaratu é a das rêdes, cujo empório principal fica em Caraíbeiras. Como sucede em relação à farinha e à rapadura, a confecção dessas camas sertanejas obedece a normas primitivas e tradicionais.

§ 2

A aldeia dos Pancararu (também chamados Pancaru) achase situada a seis quilômetros da séde municipal, em posição SW., no lugar chamado de Brejo-dos-Padres. Brejo-dos-Padres é um aglomerado de habitações rústicas, espalhadas pelas fraldas da serra de Tacaratu, contraforte da Borborema.

Os Pancararu, em número relativamente grande, ocupam uma pequena área dessa região. A viagem entre a cidade de Tacaratu e o povoado do Brejo-dos-Padres faz-se a pé ou a cavalo, pois, para transpor a serra, é preciso vencer um caminho íngreme, estreito e tortuoso.

Acreditava-se que os Pancararu pertencessem ao grupo cultural-linguístico dos cariris (Karirí, Kirirí, Cariry). No seu *Dicionário Corográfico*, Sebastião de Vasconcelos Galvão, em cuja autoridade nem sempre se pode confiar, diz que primitivamente Tacaratu era uma grande maloca de índios bravios « pancarus, umaus, vouvés e jeriticós », todos do mesmo grupo acima referido. A maloca denominava-se Canabrava (Pindaé). Tais índios, posteriormente, foram aldeados no Brejo-dos-Padres pelos congregados de São Felipe Nery. Frei Vital de Frescarolo, em documento datado de 1802, refere-se aos gentios da capela de Jeriticó, na ribeira de Moxotó. Mas não diz a que grupo pertence o gentio. Falando com alguns velhos indígenas do Brejo-dos-Padres, obtive a informação de que sua antiga aldeia tinha o nome de Jiripancó. *Jiripancó*, *Jeritacó*, *Jeriticó*, talvez sejam variações do mesmo nome.

Tradições orais informam que os Pancararu são provenientes do lugar chamado Curral-dos-Bois, hoje Santo Antônio-da-Glória, na Baía, sendo depois aldeados por dois padres oratorianos. Daí o nome de Brejo-dos-Padres. Ao Brejo-dos-Padres vieram ter, posteriormente, alguns indígenas da Serra-Negra, de Águas Belas, do Colégio, do Sertão de Rodelas. Na aldeia, há reminiscências de índios de outros nomes (Geripancó, Ituaçá, por exemplo).

Todos êsses fatos não esclarecem e antes embaraçam o problema de filiação linguística dos Pancararu. *Tacaratu* é voz túpica (Montoya, Alfredo de Carvalho). Do mesmo modo *Pindaé*. Por outro lado, não se pode estabelecer com segurança a identificação dos nomes *pancararu* e *jiripancó* (ou *jeritacó*, ou *jeriticó*). Por sua cultura, todavia, ver-se-á que os Pancararu do Brejo-dos-Padres são, segundo parece, remanescentes dos Gê, embora, hoje em dia, já estejam bastantes mesclados com muitos outros tipos filiados a grupos cultural-linguísticos diferentes (tupis, negros e outros).

§ 3

Sociologicamente falando, os Pancararu estão degenerados, isto é, perderam o que Gilberto Freyre chama, com apôio em Pitt-Rivers, o potencial, o ritmo, a capacidade construtora da cultura. Os Gê possuiam traços culturais característicos, tais como, o avental de tufo de ervas, a palheta de arremessar, a lança, o forno subterrâneo, a tonsura em forma de prato, etc. Também são característicos dos Gê a ausência de bebidas fermentadas, a inferioridade da arte plumária e o desconhecimento da agricultura e da cerâmica. A indústria da tecelagem era ainda pouco adiantada nêsse grupo, assim como a técnica da construção das cabanas.

Naturalmente, vários dêsses traços culturais desapareceram entre os Pancararu, diluídos ou diferenciados. Muitos outros, entretanto, são surpreendidos e apanhados em verdadeiro flagrante.

Os antigos tapuias (Tapuya, Tapuiya de Marcgrave) viviam, em geral, no sertão e não tinham « aldeias nem casas para viverem nelas », segundo uma frase do autor dos *Diálogos das Grandezas do Brasil*. Suas habitações eram propriamente toldos contra o sol e a chuva, feitos de folhagens (Herckmans), ou de peles de veado estendidas em quatro forquilhas (fr. Vicente do Salvador). Gabriel Soares de Sousa afirma mesmo que os guaianás moravam em « covas » ou choças subterrâneas. Os puris (Puri) ocupavam verdadeiros abrigos (Wied-Neuwied). Teschauer informa que as casas dos coroados (Koroado) eram ranchinhos miseraveis, nos quais as portas ou janelas não passavam de toscas tábuas ou ramos de palmeira. Relativamente à habitação, os Pancararu aproximam-se muito dos Gê. Numerosas famílias dêsse grupo acolhem-se em choupanas, que são, ao que parece, abrigos arcaicos, ou em choças de palha de ouricuri ou cana-de-açúcar, com portas e janelas do mesmo material, quase sempre sem nenhuma divisão interna. As cabanas, demais, acham-se dispersas e não formam, na realidade, aldeamentos ou povoações. O mobiliário não é menos elementar e rústico. Alguns índios Pancararu dormem diretamente no solo, como os coroados, ou em simples palhas, à semelhança dos Kaingang de São Paulo, que se deitam em leitos de folhas mortas [1]. O catre, que é um elemento cultural comum às tribus gês do Brasil (Kamakan, Pañame, Kopošo, Mašakali), — também se encontra frequentemente entre essas populações primitivas de Pernambuco.

A tecelagem, parece, não era conhecida dos Gê. Conhecem-na, hoje em dia, os Kaingang e os Aweikoma, mas por influência exótica. O tear Aweikoma, aliás, é rudimentar e de tipo diferente do usado pelas tribus túpicas. No tempo dos holandeses (séc. XVII) encontrava-se o uso da rêde entre os tapuias do nordeste brasileiro (Roulox Baro, Herckmans) ; mas, como acontece entre os Aweikoma e os Kaingang, êsse elemento cultural devia ter sido introduzido no seio das comunidades tapuias por intercâmbio de outras tribus extranhas ao grupo. A fabricação das cordas e *filets* para o transporte de objetos e mantimentos constitue, mesmo em nossos dias, a indústria peculiar dos botocúdos (Botokudo) — fibras de tucum ou de caraguatá, curtidas na água. A respeito do trançado Gê quase nada se sabe. Algumas tribus dêsse grupo, entretanto, usam balaios revestidos interiormente de cêra virgem (Simoens da Silva, J. M. de Paula, Vogt), — os primeiros passos, sem dúvida, na arte da cerâmica.

Muito embora a fabricação das rêdes seja uma indústria própria de numerosas populações do município de Tacaratu, não encontrei a tecelagem entre os Pancararu do Brejo-dos-Padres.

Outrora, segundo informações orais, faziam êsses índios rêdes de corda. É possivel que, em outros tempos, alguns grupos indígenas do nordeste brasileiro produzissem tecidos de caroá, pois Carlos Estevão de Oliveira encontrou na

1. Cf. C. Teschauer, *Poranduba riograndense*, Porto Alegre, 1929 e H. V. Ihering, « A Antropologia do Estado de São Paulo », *Revista do Museu Paulista*, VII, 1907.

Furna do Padre, à margem do S. Francisco, uma necrópole indiana e nela restos de tecidos feitos com essa excelente matéria.

Atualmente, os Pancararu empregam o ouricuri e o caroá na fabricação das máscaras rituais, dos chapeus, dos cestos, dos balaios, das urupemas, das vassouras, das bolsas e das cordas destinadas a misteres vários.

A técnica mais usual aplicada por êles é a chamada « em espiral » (*coiled* ou *Spiraltechnik*). Nimuendajú encontrou a *Spiraltechnik* entre os Munduruku, tupís nitidamente amazônicos, o que causou estranheza a Métraux. Considerava-se êsse processo um dos mais elementares e indicativo da protocultura do ciclo tasmanóide (Imbelloni). Como se pode verificar, o mapa da distribuição geográfica da cestaria, organizado por Clark Wissler, é incompleto : faltaram-lhe, de certo, os dados relativos às tribus das regiões sul e oriental do Brasil.

A cerâmica era desconhecida entre os tapuias do nordeste brasileiro. A olaria encontrada entre os Gê atuais mostra ser de origem moderna. É uma olaria singularizada pela técnica atrasada, pela simplicidade das formas e pela ausência das grandes cubas destinadas às bebidas. A indústria pancararu dos potes, pratos, alguidares, panelas, chaleiras e chícaras de barro, algumas vezes com adornos de *tauá*, é quase nula. Êsses índios aproveitavam os coités para a fabricação de cuias e maracás.

Não desprezam os Pancararu a caça. Encontrei-os muitas vezes, pelos matos, acompanhados dos cães, armados de arcos e flechas. Os arcos são de pau de espinheiro vermelho, de secção semi-circular (*arco-brasíleo-setentrional* de H. Meyer), com cordas de algodão ou de caroá, de ligação simples e direta. Duas penas de maracaña, ou de galinha, inteiras, presas no ápice e na base, constituem a emplumação mais comum. A emplumação tangencial é, segundo Métraux, de caráter primitivo. Mas também empregam os Pancararu penas divididas ao meio e amarradas em hélice. O *flecheiro* fornece as hastes e o *pereiro*, ou a *preacado espinheiro*, as pontas. Quando querem apanhar pássaros pequenos, empregam flechas de quatro pontas.

§ 4

Os caboclos do Brejo-dos-Padres vivem em um regime acentuadamente democrático. O tuxaua não é hereditário, mas eleito pela comunidade. Quando o chefe atinge a decrepitude, escolhe-se um substituto ; sua palavra, todavia, ainda continua a ser acatada, sobretudo ao tratar-se de assuntos religiosos. Parece que as velhas mulheres, na tribu, exercem também o papel de pagés. Encontrei uma delas, já centenária, que se encarregava de curar os enfermos, de « tirar o atraso » e de exercer outras praticas mágicas (atrair as chuvas, por exemplo, no tempo das soalheiras). O fumo exerce papel importante nos exorcismos. Com êle, a velha, usando o seu cachimbo, fumiga os visitantes estranhos à aldeia, afim de torná-los imunes e sagrados. O tabaco é aceso com isqueiros de pedra.

Os *praiás*, dansarinos mascarados da tribu, são hereditários, isto é, devem

pertencer às velhas famílias fundadoras da comunidade. Após as dansas, permanecem reclusos nas choças. Como os costumes indígenas estão profundamente atingidos pela civilização do *folk*, os praiás já vão às feiras, « mas (informaram-me) ficam nas pontas das ruas e não chegam onde tem muita gente ».

Os Pancararu conservam muitas crendices a respeito dos seus antepassados, hoje « encantados » nas cachoeiras de Itaparica e de Paulo Afonse. Por isso, algumas vezes vemos os praiás soltando baforadas de fumo em direção àquelas regiões.

§ 5

Os Pancararu vivem em constante atrito com os agricultores das vizinhanças que lhes cobiçam as terras, tendo mesmo necessidade de conservar vigias, durante a noite, nos limites da região.

A carne de cabra, que criam, é um dos seus principais alimentos. O angu, a pipoca, o fubá de farinha, o milho e certas frutas (pinha, imbu, etc.), — fazem parte, também, do cardápio indígena.

Em tempo de sêca, servem-se da macuña (cujo veneno expelem), da massa tirada do entrecasco do pau-da-serra, do frade, do chique-chique, do facheiro e do bró do ouricuri.

§ 6

Um dos traços culturais mais interessantes, ainda hoje observado entre os Pancararu, são as suas festas e dansas. Essas festas e dansas tomam vários aspectos, com denominações especiais, tais como, o « toré », o « flechamento do imbu », a « corrida do imbu », o « ajucá », o « puxamento do cipó » e o « menino do rancho ». Algumas adotam nomes de animais (a da cauã, a do tamanduá, a do porco, a do peixe, a do sapo, a da tubiba [1], a do boi, a do papagaio, etc.) e nelas imitam-se os respectivos bichos. Na do papagaio, p. e., procuram os Pancararu reproduzir a voz dêsses psitacídeos e, na do peixe, ensaiam as manobras da pescaria. O totemismo tem uma vasta distribuição geográfica, — só entre os Aruak (ou Arawak) Everhard Im Thurn encontrou quarenta e sete famílias totêmicas, — e, por isso, acredita-se que semelhantes cerimônias estão ligadas a tais crenças. Sobrevivências totêmicas não faltariam entre os gês, pois se sabe que foi um tamanduá quem ensinou os Kaingang a dansar e que os Apinaže acreditam descender do jamaru. As dansas do imbu [2] (*Spondias tuberosa*, Arruda Câmara) são próprias da época do florescimento da preciosa árvore catingueira.

Os Gê deviam ser coletores mais aperfeiçoados do que os tupis, uma vez que desconheciam a agricultura. Era a safra do caju, segundo Elias Herckmans, que marcava os movimentos deambulatórios dos tapuias das regiões nordestinas

1. Espécie de abelha.
2. Há também as formas *umbu* e *ambu*.

do Brasil. E Eschwege afirma que os coroados passavam, periodicamente, várias semanas no âmago da floresta, à procura de raizes. O mesmo acontecia com os Kaingang de Guarapuava, apaixonados coletores de frutos e tubérculos silvestres.

No Brejo-dos-Padres, as festas do imbu realizam-se sempre no comêço do ano (janeiro ou fevereiro), em louvor ao aparecimento da cubiçada planta. Assim que os caboclos encontram um imbu maduro, marcam a árvore com a seta e penduram o fruto, enrolado em paninhos, em um fio prêso entre duas forquilhas. Segue-se, então, a cena do « flechamento », na qual os guerreiros, pintados de tauá-branco e tendo à cabeça um capacete de palha de ouricuri, porfiam, um a um, em atingir o fruto sagrado. Quando o arqueiro consegue a vitória, apanha um grosso e resistente cipó, que entrega à sua genitora. Nêsse momento a mãe do atirador felizardo confia uma das pontas do cipó aos representantes mais fortes de seu grupo. É o chamado « puchamento do cipó », jôgo em que os contendores de um lado procuram arrastar os adversários colocados na parte oposta [1].

O ritual da « corrida » é mais complicado. Executa-se aos sábados, à noite. Na madrugada, algumas virgens vão ao mato encher os cestos de imbus e, de volta, encontram-se com os praiás, no lugar indicado para o ceremonial. Os cestos são depositados em fila, no chão ; as donzelas, nessa ocasião, desnudam o tronco e pintam-se com o tauá. O trabalho do corredor consiste em fincar no cesto escolhido a varinha, que conduz. Isso feito, segue-se a cena da flagelação mútua entre as mulheres e os homens.

Vestidos com as máscaras rituais, cuja descrição se encontra adiante, os praiás possuem, também, uma dansa característica, que tomou seu nome. Em uma das mãos, levam o maracá de coité ; na outra o bastão adornado de plumas ou de papel. Uma mulher, sentada ao pé dos bailarinos, tira a cantiga melancólica. É a « cantadeira ». Dificilmente podem-se acompanhar tôdas as fases da dansa. Algumas vezes em fileiras, outras aos pares, ou em roda, aos saltos bruscos ou batendo rudemente com os pés no solo, descrevendo zigue-zagues ou SS, tombando para a direita ou para a esquerda, — os praiás dansam horas a fio. Em certas ocasiões, os bailarinos separam-se em grupos e, de braço dado, formam carreira em direção da « cantadeira », junto da qual esbarram de súbito. As loas são sempre acompanhadas de uivos guturais ou de interminaveis « uêêês ».

No toré, dansa-se em companhia dos praiás ou sem êles. Os dansarinos então sempre aos pares, ou em grupos de quatro pessoas. Os búzios acompanham as toadas pobres e melancólicas.

A festa do « menino no rancho » destina-se a iniciar as crianças nos segredos da sociedade dos praiás, ou melhor, fazêlos intermediários entre êsses protetores mágicos da aldeia e as demais pessoas do grupo social. Os praiás formam uma

1. Para maiores detalhes, veja-se Carlos Estevão, *O ossuário da « Gruta-do-Padre » em Itaparica, e algumas notícias sôbre remanescentes indígenas do Nordeste* ». Rio, 1943.

espécie de sociedade secreta e, quando se encontram no « poró », ou rancho sagrado, devem evitar o mais possivel o contato com as pessoas estranhas. As crianças iniciadas encarregam-se de fornecer-lhes água, fogo, fumo, etc. E não devem revelar os segredos religiosos, sob pena de dormirem em um catre forrado de urtigas. Para isso, constrói-se, antes de tudo, o rancho e nêle coloca-se um menino de cêrca de doze anos. O iniciado está enfeitado com um capacete de ouricuri, pintado de tauá-branco e tem à tiracolo rolos de fumo. Em tôrno do mesmo, postam-se os guardas e padrinhos, armados de cacetes. Começa, então, a cerimônia, que consiste em uma luta entre os praiás e os padrinhos pela posse da criança ; a luta termina com a destruição do rancho e a vitória dos sacerdotes, os quais, cantando e dansando, conduzem consigo o futuro praiàzinho até a presença de outra criança do sexo feminino.

Da festa do ajucá, finalmente, participam apenas os praiás, os guerreiros e as velhas cantadeiras. Os privilegiados são conduzidos a um lugar ermo e bem sombreado, cujo solo se forrou com esteiras de ouricuri. No meio do páteo, reservado ao ritual, encontra-se uma lage e sôbre ela numerosas raízes de jurema. Raspada e lavada, a planta é colocada em uma coité cheia de água. Agitando-se a vasilha, forma-se logo a escuma : a bebida está pronta. Nessa ocasião, o tuxaua tira as primeiras baforadas do cachimbo ; em seguida, o instrumento sagrado passa a ser usado pelos outros participantes da ceremônia. Tudo isso em meio de cantos e preces dos índios.

A benzedura do ajucá faz-se com o fumo, que o chefe tira de seu cachimbo. É também o cacique quem bebe o primeiro gole. E, então, chega a vez dos outros : ajoelhados e cabisbaixos, os guerreiros e as cantadeiras saboreiam respeitosamente o miraculoso vinho, proporcionador de belos sonhos. Em um buraco cavado no solo, põe-se o restante da beberragem mística, que lhes permite comunicar-se com os « encantados ».

Vários dos elementos mágico-religiosos componentes das dansas e festas dos Pancararu parece que são vestígios de antigos costumes peculiares às tribus gês do Brasil.

Os Gê do nordeste brasileiro conheciam o cachimbo (Marcgrave) ; entre os retratos dos selvagens brasileiros existentes no Museu Etnográfico de Copenhague (séc. XVII), outrora pertencentes à coleção do conde Maurício de Nassau, figura o de um tapuia, que fuma longo cachimbo. A mulher coroada, ao parir, era fumigada, juntamente com a criança recém-nascida. Baforadas de fumo com fins propiciatórios eram usadas pelos índios Gê de Pernambuco (Barlaeus). Os Kaingang sujeitam os cães de caça ao mesmo processo (Ambrosetti). A festa do « menino do rancho » é, talvez, uma reminiscência dos casamentos infantis, fato muito comum às tribus do grupo cultural-linguístico a que julgo pertencerem os Pancararu.

O casamento entre os botocudos, de fato, tem lugar em idade bem juvenil, embora só se realize o ato sexual após a puberdade (Manizer, Tschudi) ; Urbino Viana, referindo-se aos Šokleng, escreve : « A união sexual... é resolvida quando o macho, em todo o seu vigor viril, está apto para a procriação. Esta idade, êles

a consideram dos vinte e cinco anos em diante ; até aí o moço é criado com o máximo cuidado, o que se não dispensa à mulher... Há casamentos, quando a noiva está bem criança : cinco e seis anos. O noivo espera que a escolhida chegue à puberdade, para a receber como mulher ; tomando, desde a época dos desposórios, o encargo de prover a alimentação e vestuário da sua futura mulher, que somente assume esta função quando visitada pelos catamênios ».

Uma das características das antigas dansas tupis era a colocação dos componentes em círculo, sem que se tocassem e mudassem de lugar, exceto no « tempo do cauim », ou quando pretendiam imitar os tapuias. A essa dansa, de origem exótica, chamavam os tupinambás de « porasseú-tapuí », o que quer dizer dansa dos tapuias — « porque era outra a dansa dos tupinambás, sempre em redor e nunca mudando de lugar », explica Yves d'Évreux.

A dansa dos Pancararu tem muita semelhança com a dos Gê.

§ 7

As máscaras dos Pancararu compõem-se de cinco peças :

a) A *máscara* propriamente dita, feita de fibras de caroa-açu ou de ouricuri, com dois furos no lugar dos olhos. O tecido é confeccionado de modo a cobrir inteiramente a cabeça ; daí em diante, porém, os fios têxteis caem, soltos, pelos ombros. Chamase o *tunã*.

b) O *saiote*, destinado a cobrir os quadris e as pernas, fabricado com o mesmo material têxtil do tunã.

c) A *rodela de plumas*, de peru, fixa no eixo superior do tunã que lembra as rosetas usadas pelos tupinambás, — celebres enfeites de guerra construidos com penas de ema, que Lery cham *arasóia* e Hans Staden *enduapes*.

d) O *penacho*, enfeitado de plumas, fixo ao eixo superior do tunã. Algumas vezes, os Pancararu substituem a vara emplumada por um galho de planta.

e) A *tunica* de pano, que se põe nas costas do tunã. Os índios dão a êsse adôrno o nome de « cinta ». É feito de chitas estampadas, ou de panos bordados.

Além dessas peças principais, fazem parte das máscaras o *maracá*, o *bordão de compasso* e a *gaita de marcação*.

Vestidos com suas máscaras rituais, os Pancararu lembram, de certo modo, os farricocos das procissões da Misericórdia, ou os sambenitos, com que se vestiam os penitentes condenados pela Inquisição.

As máscaras-de-dansa são elementos culturais estranhos às tribus indígenas do nordeste brasileiro. Algumas tribus tupi-guaranis possuem-nas, hoje em dia, mas por influência exótica : os Chiriguano, segundo a opinião de Métraux, adotaram êsses ornamentos ritualísticos quando se puseram em contato com os Chané ; os Auetö, os Kamayurá e os Oyampi, do mesmo modo, por empréstimo.

às comunidades vizinhas, sendo que os Kamayurá usam também um traje particular [5]. Na relação das tribus tupi-guaranis, que usam máscaras, deve-se incluir os Tapirapé : além da máscara, um manto de fibras vegetais cobre quase todo o corpo do dansarino.

Como explicar a ocorrência das máscaras-de-dansa entre os Pancararu ? Numerosas tribus gês usam um manto de urtiga brava, ao dormir ou quando sentem frio. É o *curu*. Referindo-se aos Kaingang e aos Šokleng, assim diz, Ambrosetti : — « Quando dispõem de bebidas, dansam êsses índios. Nessa ocasião, pintam-se de preto e vestem estreitas camisas, sem mangas, que lhes chegam às nádegas. Ornam a cabeça com um diadema de plumas, de côres vivas, e lançam nas espáduas o curu ou capa de fibras de urtiga. Com o bastão de compasso na mão, põem-se em fila, uns atrás dos outros, e iniciam a dansa ». É possivel que os Pancararu empregassem, primitivamente, um simples manto de caroá, semelhante ao curu, que deixaria a cabeça descoberta. Veio, depois, a idéia de ocultar também a cabeça. Assim teria nascido a máscara.

Rafael Karsten defende a teoria de que as máscaras rituais constituem uma evolução dos adornos plumários. E tanto é isso provavel (acrescenta) que as tribus do Caiari-Uaupés, antes da introdução dêsse elemento cultural, dansavam com as suas acanitaras. Os Churapa (Chiquito) possuem mesmo caretas feitas de penas, representativas do sol. Afirmo o padre Lacordaire que as máscaras dos Oyampi consistem em uma espécie de boné, cuja carcassa se acha enfeitada de penas multicores ; uma viseira, também de plumas, esconde parte do rosto. Karsten informa que as máscaras dos Káuas (Arawak) e dos Kobéua (Tucano) « were made of bast, a material which commonly used for magical purposes ». As fibras vegetais representavam um importante papel na cultura dos Gê em geral (uma verdadeira civilização da palha). A palha era para os Gê o que as plumas eram para os tupis.

A teoria de Karsten tem um grande poder de fascinação quando se tem em vista o caráter mágico do adôrno. « Na vida dos primitivos (escreve R. R. Schmidt), os ornamentos corporais, assim como as vestes, constituem elementos impregnados de poder para quem os usa. O adôrno não é só a manifestação do erotismo, mas traduz, sob forma simbólica, todos os desejos... O primeiro esbôço da vestimenta foi o disfarce. A caça primitiva exige o traje imitativo do animal. Revestido com a pele do animal, o caçador insinua-se até junto de sua vítima ».

Os indígenas da Austrália apenas conhecem a pintura corporal e os disfarces de peles ou folhas, — primeira etapa da máscara.

As máscaras-de-dansa têm uma distribuição geográfica quase universal. Na América-do-Sul são encontradas entre numerosas tribus e comunidades indígenas, tais como, além das citadas, os Bacaïri, os Karajá, os Bororo, os Uaupé, etc. Uma numerosa bibliografia já enche as estantes dos estudiosos da etno-

5. A. Métraux, *La civilisation matérielle des tribus Tupi-Guarani*, p. 264, Paris, 1928.

grafia e da sociologia : são as obras de Dall, de Pleyte, de Bastian, de Mayer, de Stevenson, de Koch-Grünberg, de Hamy, de Frobenius e de tantos outros. Segundo os seus fins, elas são geralmente rituais ou mágicas, bastando lembrar que a palavra máscara origina-se do baixo latim, *mascha*, que significa feiticeira.

Quase todos os traços culturais dos Pancararu, aqui destacados, parecem indicar que essas populações primitivas de Pernambuco pertencem ao grupo dos Gê ou tapuias : a habitação arcaica, o uso do catre, a ausência de tecelagem, a cordoaria, a olaria pobre, a agricultura em pequena escala, a técnica de emplumação, as dansas, o vestígio dos casamentos infantis. Linguìsticamente, as conclusões não se orientam em idêntico sentido, pois são poucos os vocábulos gês que sobreviveram à fusão. Êsse fato, entretanto, não invalida a minha teoria, porquanto os Borun, que são Gê, adotaram, no dizer de Paul Rivet, a língua dos tupis ; igual fenômeno teria ocorrido com algumas tribus Guayana (Azara) e com os Tape (Teschauer). Nordenskiöld descobriu que a língua primitiva dos Chané era a dos Arawak e que, pela cultura, os Tapieté estavam filiados aos Matacos. Tanto os Chané, como os Tapieté, são hoje tribus guaranizadas. Os Miránya, enfim, possuem uma infinidade de palavras pertencentes a outros idiomas.

Assim poderia, também, ter acontecido com os Pancararu [6].

6. O presente estudo, já publicado originàriamente, com outro título, na *Revista do Patrimônio Histórico e Artístico Nacional*, n. 2, Rio de Janeiro, 1938, foi trad. em espanhol e republicado, no mesmo ano, na *Revista Geográfica Americana*, v. X, n. 62, Buenos Aires. Ambos esgotados. O trabalho atual foi refundido e aumentado pelo autor.

1) Dois praiás (dansarinos que encarnam os espiritos protetore da tribu) vestidos com as suas máscaras rituais.

2) Pormenor da máscara-de-dansa dos Pancararu, vendose a túnica e a rodela de plumas.

INTRODUCTION
A L'ARCHÉOLOGIE MARTINIQUAISE

PAR LE PÈRE ROBERT PINCHON

(*Planches XXVII à XXX*).

La Martinique depuis les fêtes du Tricentenaire, en 1935, sait qu'elle possède en son sol, des document indiscutables sur d'anciennes civilisations précolombiennes. Organisée par le R. P. Delawarde, une exposition de fragments modelés en terre cuite, provenant du Prêcheur, de Vivé et du Marigot, révélait officiellement, pour la première fois, l'importance des données archéologiques que pouvait fournir l'île.

A cette époque, le chanoine Tostivint, dans des conférences, puis dans une publication très originale (32), attirait l'attention sur le problème des pierres à cupules.

Dès l'année suivante, dans son étude sur le Prêcheur (6), le R. P. Delawarde, qui doit être considéré comme ayant la priorité scientifique sur cette question, mettait en évidence la valeur du gisement découvert dès 1924 par M. Jean de Reynal, à l'Anse Belleville, en creusant les fondations de sa maison ; il en établissait, en particulier, l'authenticité incontestable, en notant l'épaisse couche de ponce, témoin d'une formidable éruption préhistorique, qui recouvrait un sol ancien contenant des débris de poterie et même des vases intacts, des pierres travaillées, des débris de cuisine et des squelettes humains.

Dans le fascicule sur la Préhistoire Martiniquaise (7) paru l'année suivante, le même auteur reprend et complète ses observations en ajoutant des photographies sur les pièces de ce gisement et sur quelques autres, en particulier celui du Marigot ; il en tire quelques conclusions sur les civilisations qu'elles révèlent. Comme le notent P. Barret et H. Reichlen, ce travail « est fort important, car il ouvre définitivement la voie des recherches archéologiques à la Martinique » (22).

Jusqu'en 1945, le P. Delawarde continua ses recherches archéologiques, prospectant et fouillant de nombreux gisements. En octobre 1946, il publia un nouveau fascicule (8) où il donna le résultat de ses recherches personnelles des années précédentes, particulièrement à propos des premières fouilles systématiques qui furent effectuées à Paquemar (Vauclin) et à Vivé (Lorrain), ainsi

que sur certaines pierres taillées ou creusées, trouvées en surface. Le P. Delawarde a eu la pensée délicate au début de ce travail d'annoncer les recherches que j'avais entreprises dès mon arrivée à la Martinique en 1945 : « Occupé par d'autres soucis et dans l'intention de laisser la parole au P. Pinchon... » écrivait-il alors ; je voudrais que cette étude, facilement entreprise, grâce au désintéressement avec lequel il m'a conduit sur les gisements et m'a communiqué ses propres documents, soit un hommage d'affectueuse reconnaissance envers celui qui fut mon supérieur religieux et que je considère toujours comme mon maître.

En 1939 déjà, le P. Delawarde avait contribué à des fouilles importantes au Prêcheur, puis plus tard à Sainte-Marie. A son retour d'Amérique du Sud, en 1938, le professeur Paul Rivet, Directeur du Musée de l'Homme, avait en effet compris, en les voyant sur place, la haute valeur scientifique des documents martiniquais ; il était parvenu à intéresser à la question M. Revert, alors Chef du Service de l'Instruction Publique qui connaissait fort bien la Martinique, puisque son premier séjour dans l'île datait de 1927. Les crédits nécessaires furent mis à sa disposition. C'est à l'Anse Belleville que du 14 janvier au 3 mai 1939, M. Revert fit ses premières fouilles, efficacement secondé par le découvreur et l'inventeur du gisement et put ainsi réunir la collection de pièces envoyées au Musée de l'Homme où elle fut étudiée avec soin par M. Reichlen et Mlle Barret qui publièrent ensuite, dans la revue de la Société des Américanistes, l'article déjà cité. Puis ce furent, à l'aide d'une bonne équipe d'ouvriers, les fouilles du gisement de La Salle à Sainte-Marie, dont les résultats ne sont malheureusement pas encore publiés. Là encore, M. Revert fut aidé par l'actif et inlassable dévoument du P. Delawarde. En sa compagnie, il reconnut également divers gisements découverts au Marigot par M. François de Reynal et à Paquemar par M. Guy de Reynal, où furent recueillies quelques pièces de surface et qui donnèrent aux spécialistes du Musée de l'Homme les matériaux suffisants pour une nouvelle publication (23).

Tel était l'état de la question archéologique à la Martinique quand je commençai mes recherches au mois d'avril 1945. J'eus, depuis lors, l'occasion de faire des fouilles systématiques dans les gisements déjà connus où me conduisit le P. Delawarde et dans quelques autres que je découvris personnellement aux cours de mes prospections. D'après les documents que possède le Musée de l'Homme, M. Reichlen et Mlle Barret ont conclu dans les deux articles déjà mentionnés, qu'au point de vue archéologique, la Martinique ne présente qu'une seule civilisation ; par comparaison avec les autres Antilles, ils la rattachent à la période arawak : « jusqu'ici, disent-ils, aucune découverte n'a apporté une preuve *archéologique* de l'existence des Karib dans les Petites Antilles » (22, p. 227). Ces auteurs affirment, à plusieurs reprises, qu'ils ne trouvent aucune différence nette entre les documents provenant du Prêcheur, du Marigot et de Paquemar les attribuant tous à la même civilisation arawak. M. Revert, dans sa thèse de géographie (24) reprend ces conclusions quoique d'une manière moins affirmative. Le P. Delawarde, au contraire, dès son premier fascicule

sur la préhistoire martiniquaise, distingue deux techniques différentes de poterie correspondant à deux stades distincts de l'industrie de la pierre. Après avoir fait remarquer que nous ne possédons aucun texte ni aucun document nous permettant d'affirmer avec certitude que les Karib étaient de nouveaux venus au XVIe siècle, l'auteur conclut que ces deux peuples ont fort bien pu habiter successivement, assez longtemps, dans notre île ; les industries différentes paraissent d'ailleurs bien correspondre au degré de civilisation de chacun d'eux.

Personnellement, à la suite des nombreuses recherches effectuées à la Martinique et par comparaison avec les documents qui m'ont été communiqués ou que j'ai découverts moi-même dans les autres îles des Antilles, j'ai acquis la conviction que l'opinion du P. Delawarde est juste dans ses grandes lignes : la Martinique présente deux civilisations essentiellement différentes et correspondant, d'une façon typique, aux deux peuplements successifs arawak et karib. J'ai déjà eu l'occasion d'exposer cette thèse dans une conférence publique, le 19 novembre 1948 à la salle « Pax » de Fort-de-France, ainsi que dans un rapport envoyé au Ve Congrès interaméricain de Ciudad Trujillo (République Dominicaine), en avril 1952 ; je me propose de la démontrer ici en étudiant méthodiquement les gisements et les documents exhumés, et en les comparant à ceux des autres îles.

Qu'il me soit permis, à la fin de cette courte introduction, de remercier tous ceux qui m'ont permis d'entreprendre mes recherches. Grâce à la traditionnelle hospitalité créole et surtout grâce à la sympathie active et désintéressée que j'ai toujours rencontrée, j'ai pu, non seulement à la Martinique, mais dans une vingtaine d'îles des Antilles, faire des prospections et des fouilles partout où je l'ai jugé utile. Il me faudrait des pages pour remercier nominalement tous ceux qui me reçurent, me transportèrent sur les lieux, ou me fournirent des travailleurs tant dans les îles françaises qu'anglaises ou hollandaises. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'hommage de ma reconnaissance et penser que leurs peines n'auront pas été inutiles puisque, grâce à eux, quelques documents nouveaux viennent éclairer le passé encore si obscur de nos îles.

L'habitat précolombien et son site.

La Martinique, par sa situation au milieu de l'arc volcanique des Petites Antilles et par ses terres riches et fécondes, environnées d'eaux fort poissonneuses, offrait un site privilégié pour l'établissement des peuples primitifs. Aussi ne manquons-nous pas de trouver de multiples emplacements de villages qui, par leur importance, prouvent un habitat considérable tout au long des siècles qui précédèrent la venue des Européens.

Nous savons que lors de l'arrivée de Christophe Colomb, les Karib étaient installés dans la plupart des îles et qu'au cours du XVIIe siècle, ils s'opposèrent violemment à la colonisation européenne ; à la Trinidad seulement, l'illustre

navigateur rencontre un peuplement arawak, donnée que nous verrons corroborer par des documents archéologiques.

Les premiers chroniqueurs qui furent des missionnaires ayant eu un contact prolongé avec les « Sauvages » comme l'on disait alors — et certains parlaient parfaitement leur langue — nous rapportent que, de tradition unanime, les Karib se vantaient d'avoir conquis ces îles de haute lutte sur leurs occupants, les Igneris ou Arawak, et qu'après avoir massacré les hommes, ils avaient gardé les femmes pour compagnes afin de les servir. Comme ces anciens récits nous affirment également qu'il existait une certaine différence de langage entre les deux sexes, bien des auteurs ont voulu trouver dans ce fait bizarre la preuve de la tradition que nous venons de rapporter et ont naturellement conclu à l'invasion récente, à cette date, des Karib.

Cette conclusion n'a cependant pas grande valeur malgré sa logique apparente. Ne voyons-nous pas en effet un certain nombre de tribus indiennes d'Amérique du Sud — et cela est indubitablement établi par les recherches modernes d'ethnologues avertis — posséder encore à l'heure actuelle un double langage, utilisé, l'un par l'homme, l'autre par la femme.

Sans nous attarder à chercher l'explication de ce fait, ce qui ne serait pas de notre compétence, nous pouvons admettre, nous semble-t-il, que cela ne constitue nullement, dans le cas qui nous occupe, une preuve historique de l'arrivée presque simultanée des Karib et des Européens ; il n'est donc pas illogique de retrouver des gisements archéologiques importants appartenant aux deux civilisations primitives qui se sont succédé dans les îles durant les temps précolombiens.

Quel est le site que choisirent les populations anciennes pour établir leur village et quelles furent les conditions qui déterminèrent leur choix ? C'est le problème que nous allons étudier maintenant, en nous basant sur les données que nous avons pu recueillir au cours des fouilles étendues effectuées à la Martinique et qui furent corroborées par les nombreuses prospections pratiquées dans les îles voisines.

Tous ceux qui vinrent se fixer dans les Petites Antilles étaient des pêcheurs arrivant dans leur pirogue. Ils choisissaient naturellement pour camper un emplacement sur le bord de la mer. Si, séduits par les ressources et par le charme du lieu, ils décidaient de s'établir d'une façon permanente, il était tout à fait normal qu'ils restassent auprès du rivage, assurant par la pêche la base de leur alimentation. En fait, de Grenade à Saba, les gisements archéologiques, même dans les îles assez étendues, ne se retrouvent qu'aux abords immédiats de la mer ; si l'on trouve, dans l'intérieur des terres, le long des cours d'eau ou même dans la forêt, des armes et des outils, tels que des haches et des herminettes, ou des pierres gravées, d'ailleurs fort énigmatiques, on n'y rencontre jamais d'habitat fixe avec les foyers, les débris de poterie et les restes de cuisine, qu'il comporte nécessairement.

Pour pouvoir débarquer sans difficulté, il fallait à ces nouveaux arrivants, et surtout à des pêcheurs sédentaires, une plage aussi abritée que possible afin

de tirer leur canot au sec. A priori on croirait que les calmes rivages de la Mer Caraïbe, bien à l'abri des alizés, leur aurait offert un site idéal ; à la Martinique, tous les « fonds », que forment les vallées encaissées qui descendent des régions montagneuses de l'intérieur, présentent, au niveau de la mer, une petite plaine fertile, parfois assez étendue, presque toujours coupée d'un clair torrent d'eau fraîche ; la plage de sable fin offre un lieu particulièrement tentant. Pourtant nous n'avons trouvé qu'un seul gisement sur cette côte ouest de l'île. C'est au contraire sur les rives est battues par l'Océan et balayées par les vents du large que s'installèrent les Arawak puis les Karib, malgré les difficultés que présentaient certainement, à leurs petits canots, des flots perpétuellement agités. Ils recherchèrent les baies bien fermées par des barrières de récifs, mais ne craignirent pas les rivages des régions du Nord où la vague déferle sur la plage elle-même.

Il semble qu'ils furent guidés dans leur choix par la nécessité d'avoir accès, à cause, sans doute, de leur méthode de pêche, à une vaste étendue d'eau peu profonde, comme c'est le cas sur le bord de l'Atlantique ; la Mer Caraïbe avec ses grandes fosses situées tout le long d'une côte accore, ne leur aurait certainement pas permis de poser nasses et filets, ni de pêcher des coquillages. Telle est du moins l'hypothèse que nous pouvons formuler devant l'existence de gisements nombreux et rapprochés sur le rivage de l'Atlantique : à la Martinique, de Paquemar à l'embouchure de la Rivière Capot, plus de quarante sites archéologiques s'échelonnent, d'une importance variable, mais présentant tous des signes certains d'habitat fixe ; sur la côte opposée, nous n'en avons trouvé, malgré des recherches suivies, aucun autre que celui déjà connu de l'Anse Belleville, au Nord du Prêcheur.

Dans les autres îles, le choix pour l'emplacement des villages paraît avoir été guidé par les mêmes raisons. Presque tous les gisements se situent sur le bord de l'Atlantique ; cependant, quand la côte caraïbe est plus plate, comme dans le Sud de Saint-Kitts, nous y trouvons des sites archéologiques aussi importants que sur les rivages de l'Océan, mais cela reste encore une exception, par suite de la formation géologique même des Petites Antilles.

Plage de débarquement, eau côtière peu profonde, à ces deux premières conditions vient s'en ajouter, pour le choix de l'emplacement du village, une troisième plus importante encore : proximité de l'eau douce. Dans la grande majorité des cas, ce point d'eau douce, situé non loin du rivage, fut une embouchure de rivière, très rarement une source qui ne tarit pas ou une simple mare qui ne s'assèche jamais et dans ces cas exceptionnels l'habitat n'a jamais acquis une importance considérable. Ce fut certainement cette nécessité de l'eau potable, condition *sine qua non* de la possibilité d'établissement humain, qui empêcha ces peuples primitifs de s'installer sur certaines petites îles dont la population actuelle ne vit que grâce à ses citernes, comme Saint-Martin, Saint-Barthélemy dans le Nord et la plupart des îlots de l'archipel des Grenadines dans le Sud, îles qui ne possèdent en effet aucun gisement.

Comme nous le signalions brièvement dans notre rapport destiné au Congrès

interaméricain de Ciudad Trujillo, en avril dernier, ces trois caractères bien définis se retrouvent dans les sites archéologiques des Petites Antilles datant aussi bien de la civilisation karib que de celle des Arawak et ne permettent pas, par conséquent, de les distinguer l'une de l'autre. Possédant le même genre de vie, le choix de l'emplacement de l'habitat fut régi par les mêmes conditions. Toutefois un élément, encore qu'il ne soit pas absolument constant, vient s'ajouter à ceux que nous venons d'étudier, dans le cas des Arawak ; ceux-ci préférèrent en effet, chaque fois que cela leur fut possible, installer leurs cases sur un petit plateau dominant la plage et la mer, plutôt que dans les fonds environnants. Peuple calme de pêcheurs et même d'artistes, comme le révèle leur belle céramique, ainsi que nous allons le voir, ils aimaient sans doute se sentir aussi bien à l'abri des traîtrises des raz de marées que de celles des hommes. Adossé à des mornes plus élevés, couverts de forêts denses qui fournissaient bois et gibier et pouvaient à l'occasion servir de refuge, le village, d'où l'on pouvait surveiller la côte, vivait ainsi dans les meilleures conditions de sécurité.

A la Martinique, le gisement arawak qui présente les dispositions les plus typiques et dont l'aspect ne fut pas modifié par les siècles de civilisation, est, nous semble-t-il, celui de Petite Rivière Salée, à la limite des communes de Sainte-Marie et Trinité. Nous l'avons découvert en compagnie de M. Pistre, professeur d'espagnol au Lycée Schoelcher, au mois d'avril 1946. Ce gisement est situé dans une anse qui se termine par une plage de sable fin s'étendant sur une profondeur plus que suffisante pour tirer les canots à terre, comme le font encore les pêcheurs du lieu. Un petit « morne » de 20 à 30 m. d'élévation offre un plateau de plusieurs hectares qui domine ainsi largement la mer et est adossé à des hauteurs couvertes alors de végétations denses. Ce plateau sur lequel se fixèrent les Arawak, se trouve entouré en partie à son pied par la dernière courbe de la Petite Rivière Salée, juste avant son embouchure, assurant ainsi une défense plus facile et malgré son nom actuel impropre, l'approvisionnement voulu en eau douce.

Même disposition au gisement de « La Salle » situé dans le bourg même de Sainte-Marie, derrière l'Église. Ici malheureusement le facies a été considérablement modifié par l'établissement de l'agglomération actuelle. Des nivellements ont été effectués à de multiples reprises, lors de la construction de l'église ou de l'habitation de M. Fernand Lafosse, pour établir la route qui y conduit et creuser la tranchée de la voie ferrée de l'usine. Tous ces travaux ont été effectués, au moins une partie d'entre eux, sur les rebords du gisement arawak dont il est par suite très difficile de reconstituer actuellement l'allure primitive. Il paraît néanmoins bien s'étendre sur tout le plateau qui domine le bourg à partir de l'église.

La plage abritée par l'îlet Sainte-Marie était parfaite. La petite rivière, non loin de là, assurait le ravitaillement en eau douce, d'une façon satisfaisante. Seule, la vue peu étendue ne devait pas être suffisante pour se protéger des surprises. Peut-être est-ce pour cela que, sur le point culminant de l'îlet, il y avait un petit habitat fixe, comme le prouve la présence encore assez abondante de

fragments de poterie, malgré l'action violente de l'érosion sur cette face de l'îlet exposée à la mer, aux vents et à la pluie. Nous y voyons assez bien un poste de vigie, veillant à la sécurité du village établi sur la terre ferme, poste d'autant plus facile d'accès que cet îlot rocheux est relié au rivage par une bande de sable dur formant chaussée et qu'à cette époque lointaine il faisait peut-être encore partie de la côte elle-même.

Plus au Nord, citons le gisement de Fond Charpentier, reconnu mais non encore exploré et surtout la commune actuelle du Marigot qui nous apparaît comme la véritable capitale arawak de la Martinique tant par l'abondance que par l'importance de ses gisements. La côte dans cette région est abrupte mais coupée par des vallées profondes où coulent des torrents descendant des hauteurs avoisinantes. Sur le versant sud du bourg du Marigot, il existe plusieurs gisements peu importants et difficiles à délimiter. C'est sur la croupe du Nord, située entre le village d'une part, l'usine et la Rivière du Lorrain de l'autre, sur les terres de l'habitation dénommée « Duhaumont » que se trouvent les emplacements les plus intéressants. Deux véritables villages s'installèrent l'un derrière l'autre, le premier sur la pièce de terre dite « l'Adoration » entre la route actuelle et la mer, le second sur celle appelée « l'Étang » de l'autre côté de la route — deux villages presque contigus, montrant une forte agglomération et qui nous ont livré de nombreuses et magnifiques pièces de céramique.

Au Nord de la Rivière du Lorrain et située par conséquent sur la commune de ce nom, nous trouvons une croupe où est établie maintenant l'habitation « Séguineau », qui contient une nouvelle série étagée de gisements arawak sur les pièces de terre dites « Gouttière », « Dattier-haut » et « Dattier-bas ». Au bord de la falaise, la pièce « Canon » où fut construit au XVIIe siècle un emplacement de batterie pour la défense de cette côte, a livré également un petit site archéologique qui paraît avoir rempli, dès les temps précolombiens, le rôle de poste de vigie pour ces villages situés un peu loin dans les terres. Les gisements de Séguineau, qui n'ont encore jamais été fouillés d'une façon extensive, semblent, d'après les premiers sondages, fort intéressants et nous comptons pouvoir mener à bien leur étude systématique dans nos recherches à venir.

Le dernier gisement arawak connu sur cette côte Atlantique en remontant vers le Nord, est situé à Vivé sur le plateau dominant la mer et l'embouchure de la Rivière Capot. Nous verrons que la technique et l'art de la céramique nous permettent de classer à part dans la civilisation arawak, le facies de Vivé. Néanmoins le choix du site est exactement le même que dans les cas précédents.

Il est probable que, dans la zone d'action de la Montagne Pelée, qui commence au Nord de cette rivière, il doit se trouver, sur la côte Atlantique au moins, des gisements arawak enfouis sous des couches volcaniques de date relativement récente.

Au Sud du gisement de Petite Rivière Salée, que nous avons pris comme type pour la civilisation arawak, il existe encore quelques sites archéologiques. J'en ai découvert trois en 1946, assez voisins les uns des autres, sur les terres

de l'Usine du Galion. Malheureusement l'érosion ayant beaucoup dégradé ces terrains, la couche archéologique réduite à 30 cm. d'épaisseur fut maintes fois retournée par la charrue et il n'y a pas d'espoir de trouver autre chose que des fragments fort abîmés. Ces gisements, situés à la base de la presqu'île de la Caravelle, forment la limite sud de l'extension de l'habitat arawak à la Martinique.

Les Karib, en arrivant dans notre île, trouvèrent un peuplement important, occupant donc toute une partie des côtes. Ils s'établirent dans la région du Sud. En étudiant la disposition des gisements de cette civilisation, qui ne s'intercalent que tout à fait exceptionnellement au milieu des premiers, on a nettement l'impression que ces envahisseurs cohabitèrent un certain temps avec les premiers occupants, attendant, peut-être, d'être en force pour leur déclarer la guerre.

Toujours est-il que c'est de Paquemar, au Sud du bourg du Vauclin, jusqu'à la Caravelle que l'on retrouve les traces les plus importantes de leur habitat. Peuples guerriers, confiant dans leur force, ils choisirent avec une égale indifférence plaine ou plateau pour établir leur village.

Nous verrons plus loin que la technique de fabrication des poteries constitue le véritable critère pour la distinction de ces deux civilisations, mais dès la découverte d'un site archéologique, un signe presque constant marque d'une façon très nette le gisement karib, en plus des tessons de poterie, c'est la présence, à la surface du sol, de multiples coquillages de toutes sortes : espèces marines mêlées aux mollusques terrestres ; les énormes conques de lambi (*Strombus gigas* L.) parfaitement conservées, bien qu'ayant blanchi sous l'action du soleil, apparaissent de loin au milieu des touffes d'herbes des Savanes, parmi lesquelles on découvre, en se penchant, une multitude de débris de petites et fragiles coquilles. En fouille, dès que la couche archéologique est atteinte, on trouve une telle abondance de ces coquillages que, par endroits, ils forment véritablement le sol lui-même, entassés en des amas qui rappellent les Kjökkenmöddings, plus connus sous le nom de Shell-heaps en Amérique du Nord.

Le gisement le plus typique de cette civilisation karib est incontestablement celui de Paquemar, situé le plus au Sud de l'île. Le village était bâti au niveau de la mer, tout près de la rivière du même nom, dans le fond d'une anse bien abritée. Il constitue l'habitat le plus important de cette époque.

En remontant vers le Nord, les sites archéologiques se succèdent, abondants mais d'une inégale valeur. Nous en avons découvert en 1949 et 1950 à Massy-Massy, ainsi qu'auprès de la mare de Chateau-Paille et sur le plateau avoisinant qui n'étaient sans doute que de petites stations habitées par quelques pêcheurs ; près de l'Usine du Simon, au contraire, il y eut plusieurs agglomérations importantes où nous comptons bien faire des fouilles étendues, car les sondages effectués jusqu'à présent nous ont donné déjà des résultats intéressants. Non loin de là se trouve le gisement de Dostralie ; puis, au François, celui de l'Espérance que nous avons découvert personnellement dès 1945. Il présente l'anomalie de se trouver, comme ceux datant des Arawak, sur un petit morne dominant la mer ; mais nous verrons que ses documents archéologiques présentent toutes les caractéristiques de l'époque karib.

Près du Bourg du Robert, signalons les gisements de la Pointe Courché, peu importants d'ailleurs, mais témoignant cependant d'un habitat stable bien qu'un peu dispersé. Des fragments trouvés en mer près des îlets laissent espérer la découverte d'autres sites dans cette région.

Enfin quelques gisements typiquement karib se trouvent intercalés au milieu de ceux datant des Arawak ; au Marigot même tout près des grandes agglomérations datant de leurs précédesseurs, les Karib s'installèrent dans le fond près de la Rivière, derrière l'église actuelle, ainsi qu'au bord de la mer, sur la pièce de terre dite de « Galba » ; ils s'établirent également au delà du bourg du Lorrain, à Fond Brûlé.

Mais le gisement karib le plus curieux de la Martinique est, sans contredit, celui de l'Anse Belleville près du Prêcheur. Nous avons déjà signalé l'anomalie de sa situation, sur le bord de la Mer Caraïbe, et nous savons que les documents exhumés dans ce site archéologique présentent la particularité d'avoir été recouverts par une éruption précolombienne formidable qui authentifie d'une façon indiscutable leur ancienneté.

C'est également, semble-t-il, à cette civilisation qu'il faudrait rattacher les gisements qui furent découverts au siècle dernier à Perinnelle et en quelques lieux voisins de Saint-Pierre ; malheureusement nous n'avons pu retrouver leurs emplacements exacts, ni, par conséquent, y faire des fouilles.

Le gisement et la fouille.

Qu'il soit arawak ou karib, le site archéologique présente toujours de multiples fragments de poterie épars à la surface du sol ; ils seront d'autant plus visibles que le terrain sera débarrassé de sa végétation, après un labour par exemple, ou mieux encore sur l'épaisseur d'une coupe de terrain ; talus naturel d'éboulis, tranchée de route ou de voie ferrée.

Souvent, le lieu habité, quand il n'a pas été remanié, présente un sorte de talus circulaire entourant une cuvette centrale. Seul ce pourtour surélevé présente des couches archéologiques, tandis que le centre est absolument stérile ; l'excavation est parfois si nette qu'elle devient une sorte de mare, d'où le nom de certains lieux comme la pièce dite « l'Étang » de l'habitation Duhaumont (Marigot).

Comment expliquer la topographie de ce site ? Il n'est pas possible d'y voir une cause naturelle, car l'érosion n'aurait pu agir de la sorte ; elle contribue plutôt à supprimer le bourrelet et à combler le creux central. Par suite de la fréquence et de la régularité de cette disposition dans les sites archéologiques, on ne peut non plus l'attribuer à un creusement ultérieur d'une mare à bestiaux qui aurait été effectué tout à fait par hasard à cet endroit. Les populations primitives auraient-elles creusé au centre de leur village une dénivellation pour que l'eau puisse s'y accumuler ? Ce n'est guère admissible, car il y a presque toujours aux environs immédiats une rivière suffisant largement à leur besoin.

Par ailleurs en fouillant le centre, si l'on atteint le sol primitif argileux presque immédiatement, au contraire il faut creuser 1 m. 20 à 1 m. 50 pour le rencontrer au-dessous de la partie surélevée, et cette différence de profondeur correspond à peu près à l'inégalité de la surface ; donc personne n'a creusé le centre en cuvette mais ce sont les habitants qui par l'abondance des déchets accumulés pendant des années et même des siècles, ont peu à peu exhaussé le sol même où ils vivaient.

En somme, on peut assez bien se figurer le village comme constitué par une place centrale autour de laquelle se groupaient de façon assez régulière les cases en bois et en roseau, sans doute montées sur pilotis pour se protéger de l'humidité et surtout des serpents, certainement très abondants ; à côté devaient se trouver les abris pour faire la cuisine autour desquels s'amoncelaient les objets inutilisables. Quand la population devenait trop nombreuse, comme par exemple au Marigot, un nouveau village contigu se formait un peu plus haut sur le « morne » autour d'une autre place centrale, qui, elle aussi, se transforma en une dépression au cours des siècles.

Cette disposition du site archéologique est très nette dans la plupart des gisements arawak qui n'ont pas été remaniés au cours de la période historique et donne l'impression d'un plan traditionnel pour l'établissement du village. Chez les Karib au contraire, si cette particularité se rencontre d'une façon très caractéristique au gisement de l'Espérance (François), elle n'apparaît ailleurs qu'assez exceptionnellement ; en général, on a plutôt l'impression de cases en désordre éparpillées dans la plaine, formant une agglomération qui n'est pas limitée par les rebords d'un plateau et s'étend un peu dans tous les sens, à la fantaisie des occupants.

Dès que l'on commence une fouille dans un site archéologique, on est frappé par la quantité incalculable de tessons de poterie que l'on met au jour. La couche superficielle retournée maintes fois par la charrue depuis les débuts de la colonisation ne présente que des fragments minuscules et seuls méritent l'attention ceux qui sont ornés, pour l'étude du détail de la décoration, et les morceaux de bords pour l'examen des formes. Jusqu'à ces dernières années, seules les charrues ordinaires, tirées par des bœufs étaient employées pour les labours. Le soc dans ces conditions ne pénétrait guère à plus de 30 cm. de profondeur et en dessous il était possible de trouver des couches en place sur une épaisseur atteignant parfois un mètre. Mais par suite de l'utilisation qui tend à se généraliser, des charrues à disques tirées par de puissants tracteurs à chenilles, il sera de plus en plus difficile de trouver des gisements importants. Heureusement, grâce à l'amabilité et à la compréhension des propriétaires, nous avons pu obtenir, dans certains cas intéressants, que l'on fasse provisoirement un simple labour de surface sur les sites archéologiques.

Quels sont les documents que nous livrent les fouilles et quelle est leur importance relative ? Nous avons déjà dit que les gisements karib étaient dans la plupart des cas de véritables amas coquilliers où se trouvent mélangés des débris de cuisine, petits os de vertébrés terrestres ou marins, cendres et charbon

de bois, de remarquables outils et objets de parure en pierre, en os ou en coquillage et surtout des quantités de poterie brisée, la plupart de facture assez fruste. Les gisements arawak ne possèdent que quelques rares coquilles au même titre que les petits os formant, dans des dépôts de cendres, les restes caractéristiques de la cuisine. Les pendeloques sont extrêmement rares, les outils en pierre, grossiers et peu fréquents ; les céramiques sont aussi nombreuses que dans les gisements karib, mais présentent souvent des formes très originales et des ornementations d'une fantaisie et d'un art étonnants.

Avant d'étudier en détail les documents archéologiques que nous ont jusqu'à présent livrés les gisements de la Martinique, précisons la méthode que nous avons suivie pour toutes nos fouilles. Après avoir dégagé d'une façon assez rapide la couche superficielle, tout en recueillant les petits fragments intéressants qu'elle peut contenir, nous attaquons la couche archéologique avec beaucoup de soin et de minutie pour ne pas briser encore les fragments de poterie. Il est bien évident que, dès cet instant, on ne peut employer une équipe d'ouvriers, si bonne soit-elle, sans saccager les rares pièces intactes ou peu abîmées que l'on peut recueillir et sans casser les petits tessons toujours intéressants pour les reconstitutions ultérieures.

Nous avons toujours exécuté les fouilles nous-mêmes, n'acceptant jamais l'aide de plus d'une seule personne à la fois pour pouvoir l'initier et la suivre dans le travail que nous opérions ensemble. C'est grâce à ces précautions que nous avons pu reconstituer plus d'une centaine de belles pièces, tant arawak que karib qui, sans cette scrupuleuse minutie, auraient certainement été perdues en grande partie.

Les tranchées que nous avons faites, toujours poussées jusqu'au sol primitif, se comblèrent l'une l'autre sans laisser un pouce de terrain non fouillé.

Que peut-on penser de ceux qui, fussent-ils chargés de mission, font creuser à la fourche et à la pioche des tranchées, par dix ou douze ouvriers, sinon davantage, et cela au milieu même de la couche archéologique et charger des caisses avec les morceaux ramassés à la pelle ? Et quand une première fouille ne donne pas de bons résultats, l'équipe se déplace de quelques mètres pour voir si là le rendement sera meilleur ! Bref, le manque d'esprit scientifique, la carence de formation archéologique et le désir de trop ramasser ont malheureusement conduit à la destruction irréparable d'une partie de certains gisements.

La Céramique.

Matière première et technique de fabrication. — Nous avons vu que, dans les gisements arawak aussi bien que karib, il y a une quantité considérable de tessons de poterie. Parfois on a la chance de mettre au jour, brisés par le poids de la terre, des plats dont les morceaux, entre lesquels se glissent les racines, sont encore à peu près en connexion ; ces vases ont été abandonnés alors qu'ils étaient encore utilisables. Le cas est extrêmement rare. Le plus souvent, les

poteries furent rejetées, cassées en de multiples fragments que l'on retrouve dispersés à plusieurs mètres les uns des autres. Il est difficile de s'imaginer le travail que devient, dans ces conditions, la reconstitution des pièces archéologiques, puzzle fantastique où l'on doit faire un choix parmi des milliers de tessons dépareillés dont la plupart s'avèrent inutilisables.

Ces peuples firent une consommation inexplicable de poteries. Il est vrai que, ne connaissant pas le métal, c'étaient, avec les calebasses, les seuls récipients qu'ils possédaient. Mais pourquoi cassèrent-ils tant et tant de vases qu'ils avaient fabriqués avec un art et une patience souvent admirable ? Nous n'avons encore trouvé aucune explication satisfaisante. D'aucuns suggèrent l'idée d'un rite sacré, tel qu'il aurait existé chez certaines tribus d'Amérique du Sud ; au cours de cérémonies rituelles, chaque année, à une époque donnée, on détruisait tous les objets ayant servi à la vie courante... D'autres voient dans ces milliers de tessons le résultat des expéditions guerrières. Ce ne sont que des hypothèses toutes gratuites, car nous ne possédons aucun élément d'où, par déduction, nous puissions tirer une explication logique. Ne serait-ce pas simplement parce que l'habitat de ces lieux aurait été beaucoup plus long que nous ne serions portés à le croire et que les débris s'accumulèrent durant des générations extrêmement nombreuses ?

La matière première utilisée pour la fabrication des céramiques était généralement recueillie près des lieux d'habitat ; c'est l'argile rouge provenant de la décomposition des roches volcaniques qui composent en majeure partie le sous-sol de la Martinique. Afin qu'elles soit assez pure pour faire de la bonne terre à cuire, il est probable que l'on recherchait les bassins d'alluvions au pied des mornes où l'argile de dépôt se trouve débarrassée de multiples impuretés qu'elle contient dans les couches primitives.

Les Arawak, qui étaient de véritables artistes potiers, se montrèrent généralement difficiles sur le choix de la matière première; leur céramique à grain fin est fabriquée avec une argile rouge très pure ; parfois même ils ont exploité les rares filons de décomposition ne contenant pas d'oxyde de fer et donnant par conséquent une terre plastique blanche ; cela leur permit de faire de belles coupes à pâte claire. Les poteries karib sont au contraire assez grossières ; leurs parois épaisses supportent facilement les impuretés sans risque de craquelure au séchage et à la cuisson.

Chaque village, de quelque civilisation qu'il soit, devait posséder ses potiers. Dans les gisements on retrouve en effet, en plus des foyers avec débris de cuisine dont l'utilisation est évidente, d'autres emplacements où l'accumulation des cendres est considérable et à peu près pure. Il doit s'agir dans ce cas de grands feux de potiers.

Nous avons acquis d'ailleurs la preuve incontestable au gisement arawak de la Salle (Sainte-Marie) de la présence d'un atelier de potier ; nous avons rencontré, en effet, en fouillant, une couche d'argile rapportée, de 30 cm. d'épaisseur, qui s'étendait sur une superficie de plusieurs mètres carrés. Elle était située à 40 ou 50 cm. au-dessous de la surface du sol et à un niveau non remanié,

comme le prouvaient les éléments en place qui la surmontaient ; elle recouvrait une nouvelle couche de terre végétale de 50 cm. d'épaisseur, contenant elle aussi poteries et foyers anciens. Cette strate d'argile rouge, d'importance très limitée, en plein milieu de la zone archéologique, ne peut s'expliquer que par un apport de l'homme, en l'espèce du potier qui avait ainsi sous la main un stock de matière première. D'ailleurs tout à côté et à la même profondeur, se trouvait une couche de petit sable qui, située dans les mêmes conditions, ne pouvait que constituer la réserve de dégraissant.

On sait, en effet, que pour éviter le fendillement de la céramique au séchage et à la cuisson, il est nécessaire de mêler à l'argile, au moment où elle est malaxée, un produit qui assurera l'homogénéité de la pâte lors du retrait par l'évaporation de l'eau. C'est d'ailleurs l'ignorance de ce procédé qui a empêché les hommes préhistoriques de découvrir rapidement la possibilité de fabriquer la poterie. Les Arawak, dont la technique était bien au point, se servaient, comme le montre l'analyse des tessons, de sable très fin, mêlé abondamment de tout petits cristaux de quartz, le tout provenant de la désagrégation des roches volcaniques, sans doute ramassé au bord de la mer ; parfois on y retrouve également de minuscules coquillages marins. Les Karib ne choisissaient pas aussi soigneusement le sable qui devait leur servir de dégraissant ; celui-ci contient en effet de gros grains mêlés à toutes sortes d'impuretés y compris de la cendre de bois.

Comment opérait l'artisan pour fabriquer ses poteries ? C'est l'étude attentive de la technique qui nous a fourni un argument de première valeur, indiscutable à nos yeux pour distinguer les deux types de civilisations.

Dans tous les sites arawak, la céramique est faite selon la technique que nous appellerons à trois pans ; voici la façon dont on peut reconstituer le travail de l'ouvrier (ou plutôt de l'ouvrière, car dans beaucoup de tribus indiennes, il semble bien que cette tâche ait été réservée à la femme) : après avoir malaxé longuement l'argile molle, mêlée en quantité convenable de dégraissant, l'artiste s'est assise à terre, auprès de la case familiale, devant une souche de bois grossièrement équarrie et qui lui sert d'établi ; elle ne se servira pour modeler que de ses mains, le tour lui est inconnu, comme à tous les peuples du Nouveau Monde avant la colonisation européenne ; sa méthode très primitive lui facilitera la réalisation des formes ovales ou dissymétriques qui lui seront suggérées par une imagination créatrice très féconde. Supposons qu'elle veuille fabriquer un de ces grands récipients ronds ou légèrement ovalaires qui paraissent constituer une des pièces essentielles du ménage. Elle pétrit sa boule de terre, puis la réduit en une galette bien régulière et bien lisse ; elle coupe les bords avec un instrument tranchant, éclat de jaspe ou grattoir en bois, pour en faire un petit disque aussi régulier que possible : le fond du vase est ébauché ; pour pouvoir y accoler une paroi latérale, elle en amincit le pourtour avec un bois taillé en biseau puis réduit encore la portion extérieure par pression de l'extrémité des doigts.

Voici maintenant l'ouvrière en train de malaxer une nouvelle boule d'argile

dont elle forme une bande allongée à bords amincis selon la même méthode elle l'adapte aussitôt sur le fond préparé devant elle en la courbant tout autour et en soudant intimement les deux bouts. Mais comme l'ouvrière veut faire un grand vase et qu'elle sait que la poterie ne serait ni solide, ni belle avec deux parois à angle droit, elle s'est contentée de donner à ce second pan un angle de 45° par rapport au fond ; cette seconde plaque oblique évase considérablement le récipient et va permettre de le terminer par une troisième bande fabriquée de la même façon et qui, ajoutée selon un angle à peu près semblable, va se trouver sensiblement verticale.

Tous les grands vases datant de la civilisation arawak, qu'ils soient d'un ovale très allongé ou parfaitement circulaires, présentent ces trois pans ; même pour les petits récipients, cette technique de fabrication est utilisée d'une façon très fréquente, qu'il s'agisse de céramique finement ornée ou de plats plus rustiques d'utilisation courante.

Les jointures des différentes plaques sont, par manque d'homogénéité et par leur situation, les parties les plus fragiles des poteries ; c'est fort souvent à ces niveaux qu'elles se sont brisées. Parfois même la femme ayant peut-être tardé à souder les joints et l'argile ayant trop vite séché, la soudure a été mal faite : le plat s'est alors véritablement démonté par endroit ; l'on retrouve dans les fouilles des fragments à bords amincis où se voient parfaitement les traces longitudinales de l'outil et même les empreintes des doigts de l'ouvrière ; ces fragments constituent ainsi de véritables pièces à conviction pour celui qui cherche à comprendre la technique de fabrication des Arawak.

La méthode employée par les Karib est fort différente : c'est la technique dite par « colombins ». Ce procédé, beaucoup plus sommaire, consiste à faire des boudins d'argile malaxés et roulés entre la paume des deux mains, que l'on ajuste les uns après les autres en tournant autour du vase, le premier étant adapté sur le bord d'une large plaque de base. Le résultat obtenu est un récipient à grand fond à paroi peu élevée, généralement un peu évasé ; pour qu'il soit solide, sa pâte est épaisse et il importe peu qu'elle soit grossière : le potier n'étant guère artiste, polit à peine les parois tant à l'intérieur qu'à l'extérieur et l'on retrouve fréquemment les traces mêmes des colombins.

Tous les récipients destinés à la cuisine étaient, chez les Karib, fabriqués de cette façon et même la plupart de leurs petits vases et de leurs coupes aux formes d'ailleurs beaucoup moins variées que chez leurs précédesseurs. Cette technique par colombins est classique chez bien des tribus indiennes d'Amérique du Sud et il n'est pas étonnant d'en trouver la trace dans nos sites archéologiques. Mais ce qui est curieux, c'est qu'elle se soit transmise depuis les derniers Karib jusqu'à l'époque actuelle chez les artisans potiers du Sud de la Martinique. Auprès de certaines cases, entre le Marin et Sainte-Anne, il est encore possible d'assister à la fabrication, selon le plus pur procédé par colombins, des « canaris » dont les formes ressemblent étonnamment à certaines pièces anciennes. Ce travail artisanal a d'ailleurs été fort bien étudié et minutieusement décrit par M. Paul-Émile Victor lors de son séjour à la Martinique (33).

Cette distinction que nous venons d'établir entre les deux techniques de fabrication nous paraît un élément très sûr pour établir un diagnostic d'origine. Elles n'ont en effet aucun lien de parenté entre elles, aucun point commun ; elles ne dérivent nullement l'une de l'autre. Celle des Karib plus fruste ne peut être considérée comme la dégénérescence de la précédente ; elle en est totalement distincte.

Ce fait est certain pour qui a étudié les gisements eux-mêmes ; en aucun d'eux, on ne retrouve dans les couches en place, des vases ou des tessons qui révéleraient que les deux méthodes ont été employées simultanément. Au contraire, la multitude des fragments de poterie, tous d'un même type bien défini, suffirait à elle seule pour déterminer l'origine du gisement.

En examinant les particularités des gisements que nous avons fouillés ou prospectés à la Martinique et en étudiant attentivement la technique de fabrication des poteries, nous sommes arrivés à la conclusion que cette technique contient un critère certain pour distinguer les deux civilisations arawak et karib. Notre croyance a été confirmée par les observations que nous avons faites dans les autres îles, il est intéressant de noter que dans quelques-unes d'entre elles, comme Sainte-Lucie ou Barbade, il n'existe de sites archéologiques que de la seule époque karib.

Ajoutons que le manque de superposition des civilisations ne nous permet pas a priori de distinguer un type plus ancien, c'est-à-dire arawak et un autre plus récent, karib ; la méthode stratigraphique est, dans nos îles, complètement en défaut dans l'état actuel de nos connaissances.

Heureusement, il existe d'autres données assez précises qui nous ont conduit à attribuer chacun des deux types de poterie à une civilisation bien définie.

Tout d'abord l'état de conservation des coquillages dans les différents gisements. Prenons par exemple le Lambi (*Strombus gigas* L.) : dans tous les sites à poterie faite par colombins, on le retrouve en abondance, avec son énorme conque absolument intacte, que ce soient les exemplaires de surface blanchis par le soleil, ou ceux recueillis dans les couches non remaniées. Au contraire les rares échantillons de ce même mollusque que l'on met au jour dans les sites dont la céramique est à pans juxtaposés, sont réduits à leur spire centrale, qui tombe littéralement en poussière de chaux dans les doigts dès qu'on les a fait sécher.

On ne peut attribuer la différence de conservation de ces coquilles aux conditions ambiantes, le sol est le même dans les deux cas, l'humidité est généralement beaucoup plus forte dans les gisements à poterie par colombins que nous attribuons aux Karib ; ils se trouvent la plupart du temps, nous l'avons dit, dans les plaines au niveau même de la mer ; les villages où la poterie était faite par pans juxtaposés se situaient au contraire dans des lieux assez bien abrités de l'humidité, sur des plateaux dominant rivière et océan.

Si donc les coquilles de Lambi sont toujours moins bien conservées dans les derniers sites, c'est que leur ancienneté est beaucoup plus grande, puisque les conditions de conservation étaient au contraire généralement meilleures. Nous

avons pris ce gros mollusque comme exemple à cause de l'épaisseur de sa coquille, mais nous avons fait les mêmes observations sur les autres espèces marines ou terrestres que nous avons pu retrouver dans les deux types de gisement ; ces résultats sont encore confirmés par l'étude de l'état de conservation des autres débris de cuisine, arêtes et vertèbres de poissons, petits os de vertébrés.

Il n'y a donc pas d'erreur possible : la civilisation où les artisans se révèlent (nous le verrons ultérieurement en détail) de véritables artistes dans la fabrication de leurs fines céramiques à pans juxtaposés, est bien la plus ancienne, celle des Arawak. Au contraire, les ouvriers potiers, utilisant la technique fruste par colombins, sont plus récents ; ils appartiennent aux derniers envahisseurs avant la colonisation européenne, les Karib. Les données historiques confirment nos documents archéologiques.

Pour terminer cette étude sur la technique de la fabrication des poteries, ajoutons qu'elles étaient cuites, chez les deux peuples arawak et karib, selon la même méthode, commune d'ailleurs à presque toutes les tribus de l'Amérique précolombienne et que les artisans potiers de la région sud de la Martinique emploient encore de nos jours. Après avoir fait sécher les vases à l'abri du soleil et des courants d'air, pour éviter l'évaporation trop rapide et inégale de l'eau qui aurait fait craquer les parois, on les empilait en deux ou trois couches et l'on recouvrait le tout de fascines et de bûches. Un grand feu alimenté pendant un temps fixe assurait une cuisson suffisante. Néanmoins la chaleur développée était loin d'être aussi forte que celle d'un four, si primitif soit-il. Dès que les parois sont un peu épaisses, on remarque, en cassant un fragment de poterie que l'action de la chaleur s'est exercée d'une façon suffisante sur les zones externes et internes, tandis que le centre est fort mal cuit : on distingue nettement (et ce caractère pourra souvent servir à authentifier les poteries anciennes ou du moins à les distinguer de celles provenant d'Europe) deux zones claire ou rouge vif encadrant une zone foncée presque noire.

Ces grands feux de potiers laissèrent de grosses quantité de cendres que nous retrouvons en effet par place dans les divers gisements. Il est à remarquer que cette opération, qui ne devait pas être sans danger pour le village, se faisait généralement, nous semble-t-il, sur le côté situé sous le vent des cases. Après avoir délimité les gisements dans les sites archéologiques qui ont conservé leur allure primitive, c'est en effet du côté de l'intérieur que nous avons retrouvé ces grands foyers d'artisans, et non pas face à l'Atlantique d'où soufflent d'une façon à peu près constante les Alizés ; nous avons particulièrement constaté le fait dans les gisements de l'habitation Duhaumont au Marigot ; sur le bord de la route qui limite à l'Ouest le gisement de l'Adoration, on retrouve, en creusant, une couche de cendre de bois très épaisse en de multiples endroits, ce qui ne peut s'expliquer autrement à notre avis. Les foyers domestiques sont au contraire dispersés dans toute la zone archéologique.

La céramique arawak. — Le bourg actuel du Marigot avec ses multiples

gisements peut être considéré, nous l'avons dit, comme le centre arawak le plus important de la Martinique. C'est surtout du gisement de l'Adoration que proviennent la majorité de nos belles pièces appartenant à cette civilisation. Les documents que nous avons recueillis dans ces lieux particulièrement riches et dans les autres sites archéologiques voisins nous permettent de distinguer nettement des poteries servant à l'usage domestique et d'autres d'utilisation, sans doute, rituelle. Nous allons en étudier les principales formes et donner quelques détails sur leur décoration.

Parmi les grands vases destinés indiscutablement à la cuisine, le type que nous pouvons considérer comme le plus classique tant par l'abondance des spécimens que par ses caractères généraux très définis est une sorte de grande marmite ronde ou très légèrement ovalaire, dont la base tronconique est surmontée d'une paroi verticale portant deux anses plates légèrement obliques (Pl. XXVII, 7). La technique de fabrication à trois pans soudés est d'une netteté absolue ; dans quelques rares cas cependant le lissage de la paroi externe a réduit l'angle des deux plans latéraux, en l'arrondissant de telle sorte que la méthode employée n'est plus discernable qu'en examinant l'intérieur.

Les poteries atteignent parfois des dimensions importantes. La plus grande, parmi celles que nous avons pu reconstituer, contient près de 8 litres ; mais leur capacité normale varie entre 5 et 6 litres. Le fond est toujours remarquablement petit : 8 cm. de diamètre dans le plus grand spécimen, pour une ouverture de 32 cm. et une hauteur de 14 cm. sans compter les anses ; néanmoins le vase est parfaitement équilibré.

Les parois latérales, assez minces, ne possèdent aucune ornementation. Les bords entre les anses sont parfois épaissis et recouverts uniformément d'un engobe rouge — les anses plates et larges sont relevées obliquement à l'extérieur du vase ; elles ont été fabriquées à part et forment ainsi un quatrième pan à peu près parallèle au deuxième. Quelquefois elles ne possèdent aucune décoration ; cependant, d'une façon courante, elles sont encadrées par un motif très simple : deux lignes gravées de chaque côté se terminant en haut et en bas par une pastille ronde ou ovale en relief, entourée d'un cercle incisé et muni d'une dépression au centre ; c'est d'ailleurs ce motif qui est le plus fréquent comme encadrement et nous le retrouvons très souvent dans l'ornementation des céramiques. Parfois, au sommet de l'anse, a été surajouté un motif analogue ou plus important.

Comme variante de cette première forme typique de vases de cuisine, il faut noter celle à quatre oreilles plates, plus étroites et moins hautes, disposées symétriquement sur le bord de la paroi (Pl. XXVII, 8).

Ces sortes de marmites ont en général le fond tellement brûlé à l'extérieur, que, de toute évidence, elles servaient normalement à la cuisson des aliments. On les voit assez bien sur un bon feu, remplies d'eau où trempent les légumes à cuire, ignames par exemple ou le court-bouillon de poisson. Ne possédant jamais ni versoir, ni goulot, mais ayant par leur forme même une très large ouverture, il est évident que ces grands vases servaient pour la cuisson des

pièces importantes ; leurs anses larges et symétriques permettaient malgré leur poids et la chaleur du feu de les retirer facilement du foyer.

Un autre type de poterie ménagère assez courante, bien que très difficile à reconstituer, est un vase largement ouvert, de forme ovalaire, muni à chaque extrémité d'une anse repliée sur elle-même, et en son milieu d'un étroit goulot. Le fond est toujours rond, l'ovale n'étant déterminé que par le deuxième pan. Les bords sont horizontaux et dans ce cas l'anse est petite, juste suffisante pour mettre les doigts ; ou bien ils se relèvent largement aux extrémités et l'anse est plus importante. Elle est toujours, comme le goulot, faite séparément et soudée ensuite au niveau voulu ; quelquefois de rares ornementations très simples la décorent. Le souci artistique se traduit surtout par le galbe vraiment élégant de ces vases. Les dimensions varient beaucoup dans cette forme ovalaire. La plupart ont une contenance de 4 à 5 litres, mais il en existe aussi de tout petits, qui sont plutôt des sortes de raviers. Les grands paraissent destinés à chauffer et à cuire des mets liquides : leur fond est toujours très abîmé par le feu et leur petit goulot latéral ne peut guère s'expliquer autrement.

La troisième forme, absolument classique, est la « platine ». C'est une plaque de terre cuite, ronde ou légèrement ovale, dont les bords sont à peine épaissis et qui ne comporte jamais la moindre ornementation. Les dimensions en sont très variables, de 30 à 60 cm. de diamètre. Ces plaques sont généralement assez épaisses, 1 à 2 cm., et, par suite, mal cuites ; leur forme devait d'ailleurs ajouter encore à la difficulté de la cuisson. C'est pourquoi, si l'on trouve fort souvent des fragments de « platine » au cours des fouilles, il est fort rare de pouvoir en reconstituer une, même imparfaitement. Très souvent, quand on découvre ces pièces, elles sont tellement imprégnées d'humidité que, malgré les plus grandes précautions, elles se réduisent par endroit en pâte impossible à recueillir.

Cette plaque de poterie devait servir à la fabrication des « cassaves » de manioc, sortes de galettes plates, faites avec la farine de cette racine. Dans les campagnes on utilise encore pour cet usage une plaque analogue mais en métal et les Indiens de certaines tribus d'Amérique du Sud se servent toujours de la « platine » en terre cuite.

D'autres formes de poterie d'utilisation domestique se rencontrent également d'une façon plus ou moins fréquente ; vase rond à panse bombée avec deux anses repliées sur elles-mêmes, plat creux à simple rebord, grande jarre servant sans doute à transporter et à conserver l'eau, petite carafe à large goulot, etc... Il est cependant encore un type de céramique qui présente des particularités intéressantes sur lesquelles, il nous faut insister.

En fouillant, on met fréquemment au jour des fragments dépareillés de poterie grossière, souvent très grands, dont la face externe ne présente aucune trace de feu autre que celle de la cuisson même du récipient, alors que l'intérieur est rongé d'une façon profonde. Après bien des recherches, nous avons pu finalement reconstituer un grand vase de ce type, le plus grand de tous ceux que nous connaissons datant de la civilisation arawak. Très haut, légèrement

évasé, se terminant par un bord droit sans décoration et sans anse, ce vaste récipient de près de 15 litres de contenance n'était certainement pas transportable. L'intérieur, jusqu'à 5 cm. du bord, est rongé d'une façon presque uniforme sur toute sa surface, tandis que l'extérieur est resté parfaitement lisse. Nous pensons qu'il s'agit d'une vasque servant à la fabrication d'un alcool, sorte d' « ouïcou » sans doute, comme en buvaient plus tard les Karib. En effet, les Indiens actuels utilisent encore pour cet usage, en Guyane, de grandes jarres qu'ils enfouissent en partie dans le sable et dans lesquelles ils puisent le moment venu. Ceci correspond bien à notre vaste récipient intransportable, sans ornementation et sans anse, surtout si l'on songe que la fermentation alcoolique attaque la terre cuite lentement, mais profondément. Il est probable que si l'on retrouve un assez grand nombre de fragments présentant ces caractéristiques et qu'il soit pourtant si difficile d'en reconstituer une pièce, c'est que l'usure profonde a favorisé particulièrement leur disparition.

D'une façon générale, nous pouvons dire que tous les vases présentant les caractères de l'utilisation domestiques ont des dimensions assez considérables : les petits objets, tels que cuillers, assiettes ou bols, comme on en rencontre dans le néolithique d'Europe, sont, dans nos îles, inexistants ou très rares et dans ce cas présentent une ornementation et des variétés de forme qui doivent les faire ranger parmi les récipients à usage rituel. Il est probable que les petits ustensiles domestiques étaient fabriqués en bois et surtout avec des callebasses et n'ont par conséquent pas pu résister à l'usure des siècles ; c'est d'ailleurs encore la coutume habituelle des Indiens modernes de les fabriquer de la sorte et cela dans toute l'Amérique du Sud.

A côté des grands vases peu ornés et présentant des types standard, on peut mettre au jour dans les gisements arawak toutes sortes de fines céramiques dont les formes sont très originales et qui possèdent une ornementation très soignée avec peintures, gravures et modelages. Si les premiers apparaissent nettement comme des récipients à usage domestique, les seconds par contre ne semblent correspondre à aucune utilité bien définie et nous les cataloguerons, sans pouvoir donner de précisions, sous l'étiquette de vases rituels.

Les types les plus fréquents peuvent se ramener à de petites coupes soit apodes, soit munies d'un pied central, mais dont les formes et l'ornementation sont sujettes à toutes sortes de variations.

Les petites coupes à fond plat et de forme circulaire sont assez courantes ; quelques-unes ne présentent aucune ornementation, la plupart au contraire ont le bord souligné d'un trait gravé encadrant parfois un dessin géométrique et certaines portent une bordure de peinture rouge. Même dans ces formes si simplifiées on trouve des fantaisies inattendues, telle cette petite coupe dont le fond est orné à l'extérieur d'une pastille en relief avec un creux central. Les dimensions de ces vases sont loin d'être constantes : leur hauteur est de 5 à 10 cm. tandis que leur diamètre varie de 12 à 21 cm. Il est à remarquer que, pour ces pièces généralement petites, la technique de fabrication est simplifiée :

les parois latérales, faites d'un seul morceau, sont directement ajustées sur le fond ; technique simplifiée et non changée, car en réalité l'évasement de la coupe correspond parfaitement à celui de la base des grands vases et il ne manque que le troisième pan pour réaliser la poterie typique de la civilisation arawak.

Une forme plus soignée de coupe apode, dérivée de celle qui vient d'être décrite, présente, en plus des caractères cités, deux anses plates se détachant du bord, l'une en face de l'autre. Nous avons pu reconstituer trois coupes de ce type, provenant toutes trois du gisement de l'Adoration. La première (Pl. XXVIII, 1) est curieusement dissymétrique, l'une des anses, encadrée de simples motifs géométriques en bas-relief, est en outre ornée d'une toute petite tête stylisée en haut-relief se détachant en son milieu et tournée vers l'intérieur ; l'autre anse au contraire n'est décorée que de quelques figures d'encadrement. Toutes deux, de même que le bord, sont revêtues sur leur face interne de cette peinture rouge si fréquemment employée.

La seconde coupe (Pl. XXIX, 2) porte des anses semblables, mais celles-ci possèdent de plus la particularité d'être percées en leur milieu d'un petit trou, creusé au centre d'un rond modelé en bas-relief. Peut-être le percement n'est-il que l'exagération du creux qui orne presque toujours ce motif ; il paraît en effet bien trop petit pour y voir un trou de suspension tel que nous en rencontrons dans certaines anses caraïbes. Ces deux coupes sont de dimensions presque semblables ; la première a 4,5 cm. de hauteur et un diamètre d'ouverture de 14 cm., la seconde 5 cm. pour 13, 5 cm. Mais il est remarquable de constater que si l'une, plus basse et plus évasée, répond à la technique des vases précédents à deux pans seulement, l'autre au contraire, plus haute et légèrement plus rétrécie, est fabriquée comme l'étaient les plus grandes poteries : en effet sous l'action du temps elle s'était littéralement démontée, car les parties des parois étaient mal soudées, et j'ai pu constater avec certitude que le bord presque vertical avait été surajouté à la base oblique. Néanmoins dans ces deux coupes les anses plates avaient été modelées directement dans la même bande de terre que la paroi dont elles se détachaient et non pas soudées après la fabrication du corps du vase, comme dans les grandes poteries étudiées précédemment.

La troisième coupe de ce type est toute petite et je n'ai pu la reconstituer qu'en partie. Il n'existe qu'une seule anse plate relevée ; à la place qui serait normalement occupée par la seconde, le bord de la poterie est cassé, il n'est donc pas possible de savoir si, dans ce cas, la symétrie est respectée ou si la fantaisie de l'artiste a créé un autre motif plus original. La décoration dans la partie reconstituée, anse et bord, est tout à fait semblable à celle des deux vases précédents.

Les coupes sans pied possèdent parfois un rebord tout le long de leur ouverture, rebord massif, fait d'un épaississement de la pâte, ou très mince dû à un simple repli extérieur de la paroi. Ce rebord était parfois élargi en forme d'anse plate, horizontale ou légèrement relevée. Ces pièces étaient en général finement

exécutées et présentent sur tout le pourtour de l'ouverture des dessins géomé-triques qui se compliquent, au niveau des anses, de motifs gravés en bas-relief avec parfois de petites têtes modelées [illegible] ; dans certains cas, le rebord s'interrompt et à son niveau [illegible] en haut-relief.

Quelques-unes de ces coupes [illegible] et, dans ce cas, elles ne portent jamais de traces de peinture [illegible] modelage forment leur décoration [illegible] l'artiste a utilisé l'argile ordinaire rouge [illegible] particulièrement fini et la céramique [illegible] sur ses bords, d'une peinture rouge.

L'une de ces coupes [illegible] à cause de l'originalité de sa forme (Pl. XXVIII [illegible]) [illegible] et plate, relevée obliquement [illegible] de longueur. Cette unique et [illegible] qui d'ailleurs se continue sur [illegible] motifs modelés. Ce petit vase haut de [illegible] à son ouverture, est donc profondément [illegible] frappante jusqu'où pouvait aller la fantaisie des artistes [illegible] cas, esclaves de la forme[1] [illegible] livrer à tous les caprices dans la réalisation de leurs œuvres. [illegible] de forme si spéciale devait d'ailleurs correspondre à une utilisation bien défi-nie : puiser du liquide, de la farine ou des graines [illegible] ouverture ; mais cet exemplaire, unique en son genre, ne pouvait guère avoir un usage autre que rituel.

Une autre coupe sans pied attire aussi l'attention [illegible] fine en pâte rouge vif, légèrement [illegible] parois sont entièrement [illegible] ses grands côtés d'une tête stylisée en haut-relief. [illegible] une sorte de coupe assez plate [illegible] par M. [illegible] Salle (Sainte-Marie) ; elle a la forme d'une [illegible] des appendices [illegible] queue de l'animal [illegible] prouve l'artiste.

1. Notons, à ce propos, qu'il nous est impossible d'admettre la détermination de la forme d'un vase par l'étude de simples fragments, fût-ce du rebord. Nous ne pou-vons suivre, par exemple, M. REICHLEN et Mlle BARRET (22, p. 254 et pl. XIII) dans leur distinction entre : 1° une coupe apode ouverte à base hémisphérique ; 2° une coupe apode ouverte à base plate et bords droits ; 3° une coupe apode à base hémisphérique, à panse basse carénée et à bords rentrants. Ils s'appuient, en effet, pour étayer leur opinion sur de minuscules tessons dont ils donnent d'ailleurs [illegible]ies. Nous avons été trop souvent déroutés par l'inattendu [illegible] invraisemblable de la [illegible] pas être extrêmement prudent dans nos appréciations à ce sujet.

Il faudrait encore citer toutes sortes de petits récipients dont les formes peuvent être considérées comme dérivées de la coupe apode : raviers ovales ou dissymétriques avec ou sans rebord, ornés parfois de peinture et de modelage, petites coupes à bord profondément rentrant, rétrécissant l'ouverture, bols à peintures polychromes, tasse ressemblant étrangement à nos tasses à café, petit récipient sans anse et sans rebord, à fond rond et à ouverture ovalaire, etc.

Dans certaines céramiques fines nous voyons apparaître un nouvel élément de structure : le pied rond, central, à bord vertical ou oblique ; ses dimensions sont toujours faibles, 8 à 12 cm. de diamètre sur 2 à 3 cm. de hauteur.

Le type le plus simple se trouve réalisé dans un petit bol dont les parois arrondies se terminent par un bord aminci. Un autre (Pl. XXVIII, 5) plus aplati possède, se détachant de la partie ventrue de la coupe, quatre anses plates horizontales, deux grandes se faisant pendant et entre elles deux autres petites ; toutes les quatre sont décorées de quelques traits droits gravés et c'est la seule ornementation de cette céramique.

Nous avons eu la chance de pouvoir reconstituer entièrement ou presque plusieurs coupes à pied dont la perfection et l'élégance sont remarquables. L'une (Pl. XXVIII, 3) assez simple présente une forme circulaire de 20 cm. de diamètre, assez évasée, et son bord élargi ne possède aucune autre décoration qu'une peinture rouge uniforme. Une deuxième (Pl. XXVIII, 7), ronde aussi mais plus basse et un peu plus grande, voit son rebord coupé en deux points opposés pour laisser dans les deux cas, la place à une petite tête animale stylisée en haut relief.

Une troisième coupe à pied central, ovale, celle-là, est d'une grande pureté de ligne (Pl. XXVII, 6) : sa coupe en forme de nef de 24 cm. de longueur, relevée à la proue et la poupe devait s'y orner de motifs en relief, malheureusement disparus ; ses bords aplatis et élargis, au lieu d'être horizontaux, sont légèrement incurvés vers le bas et recouverts de peinture rouge.

Ces belles coupes à pied proviennent toutes trois du gisement de l'Adoration au Marigot ; M. François de Reynal avait déjà découvert au même endroit une céramique analogue dont la seule extrémité conservée se relève en un modelage anthropomorphe tourné vers l'intérieur. Cette pièce fut publiée par le Père Delawarde dès 1937 (7, pl. III).

Les gisements de La Salle et de Petite Rivière Salée, à Sainte-Marie, ont livré également des fragments de coupe à pied, la plupart rondes, à rebord plus ou moins orné de gravures et de modelages, quelquefois élargi en anse plate horizontale. L'une d'entre elles, bien qu'incomplète, mérite une description : assez plate et largement évasée, son fond est rond comme le pied correspondant mais les bords plats et gravés sont droits et parallèles, ce qui fait supposer une forme générale rectangulaire, encore que nous n'ayons pas retrouvé les extrémités.

Dans tous les cas que nous venons de citer, la technique de fabrication a été semblable à celle des coupes apodes, la seule pièce supplémentaire, le pied, étant modelée dans un seul bloc d'argile et formant ainsi, en même temps, le fond

du vase. Les parois dans le cas des petits bols étaient faites d'une seule plaque, tandis que les coupes plus fines et plus grandes étaient montées en trois pans soudés tout comme dans les grands vases d'usage ménager. Les rebords n'étaient formés que d'un repli de la pâte et les anses seulement d'un élargissement de ce repli. Seules les petites têtes en haut-relief étaient modelées à part et collées à la pièce avant sa cuisson.

A côté des coupes avec ou sans pied et des formes que l'on peut considérer comme dérivant d'elles, il existe encore, dans les gisements arawak, des poteries fines et ornées, de bien d'autres types.

Citons en premier lieu ces cylindres sans fond et sans anses qui font penser aux supports de vase que l'on a retrouvé dans le néolithique d'Europe (Chalcolithique de Chassey, de Fort-Harrouard, de Villejuif, de l'île Er-Lannic, etc.). Leur dimension atteint 8 à 10 cm. de hauteur pour un diamètre de 12 cm. en moyenne. Souvent le cylindre n'est pas parfait : un étranglement le comprime vers l'une des extrémités et l'autre est légèrement évasée. Chacune d'elles de toute façon possède un rebord aplati et élargi assurant la stabilité de cette curieuse céramique. Quelquefois la pâte est brute, le plus souvent elle est recouverte d'un engobe rouge uniforme, elle porte rarement des peintures polychromes. Quelle fut l'utilisation de ces cylindres sans fond ? Des supports de vase ? Mais nous n'avons jamais trouvé de poterie importante à fond arrondi ou conique. Des réchauds à charbon de bois, comme il arrive d'en trouver, nous le verrons, dans la civilisation karib ? Mais jamais ces céramiques, souvent peintes, ne présentent la moindre trace de feu. Serait-ce des corps de tambourins sur lesquels on tendait à chaque bout des peaux séchées ? Interprétation osée, qui correspond pourtant à des observations ethnographiques modernes. Nous ne pouvons que poser le problème, la solution définitive reste à trouver.

Nous rapprochons de ces cylindres creux d'autres poteries ayant, au milieu du fond, un large trou et dont parfois la paroi latérale présente des percements symétriques. Il semble bien que l'utilisation de ces céramiques fut identique à celle des précédentes.

Une des pièces les plus curieuses découvertes jusqu'à ce jour est certainement une céramique zoomorphe, allongée, portant à l'une de ses extrémités une tête stylisée d'animal, un large goulot à l'autre, et complètement fermée sur le dessus (Pl. XXVIII, 6). Elle n'a pas de pied, mais repose sur un petit fond plat circulaire. Une anse, malheureusement perdue, mais dont on voit bien les points d'attache, partait de la base du goulot pour aboutir derrière la tête à laquelle elle était reliée par les deux petites pointes formant oreilles. Cette céramique représente assez bien un oiseau stylisé, couché à terre ou sur son nid, le goulot tenant la place de la queue, bien que le corps du vase ne soit orné d'aucune ligne gravée venant corroborer cette interprétation. La pâte est jaunâtre et assez fine, sans trace de peinture. A part l'anse qui manque et le goulot légèrement abîmé sur son bord, cette pièce s'est conservée d'une façon peu courante dans les gisements arawak. Nous l'avons découverte en décembre 1946 au gisement de Petite Rivière Salée à Sainte-Marie, à environ un mètre de pro-

fondeur. Sa base et ses côtés portent des traces profondes de feu et montrent qu'on utilisait sans doute ce vase comme bouilloire. La seule céramique des Antilles qui pourrait lui être comparée, mais qui la dépasse indiscutablement de beaucoup par la perfection de son galbe et de son décor, est celle trouvée dans une sépulture à Arin (Trinidad) par M. Bullbrook (5, p. 16-21) [1].

Signalons encore une petite pièce très curieuse qui, par ses dimensions et sa forme générale, rappelle la lampe romaine (Pl. XXIX, 2) ; une petite tête stylisée servant d'anse s'oppose à deux petits goulots jumelés s'ouvrant au même niveau ; le corps du vase est arrondi, la paroi latérale se recourbant au-dessus pour ne laisser au centre qu'une petite ouverture circulaire. La pâte fine et blanchâtre était entièrement recouverte d'un engobe rouge même à l'encadrement finement gravé des becs. A quel usage pouvait être réservé ce petit chef-d'œuvre trouvé, comme tant d'autres belles pièces, au gisement de l'Adoration (Marigot) ?

Parmi les vases arawak que nous pouvons supposer d'usage rituel, il n'en est pas que de petits comme ceux dont nous avons parlé jusqu'à présent ; il en existe également, quoique plus rares, qui atteignent des dimensions importantes. Nous en citerons quelques-uns, parmi ceux que nous avons pu reconstituer de façon assez complète pour que nous puissions être précis dans leur description ; mais devant la quantité de fragments décorés avec soin et appartenant indiscutablement à de grandes poteries, nous pouvons affirmer que bien d'autres formes restent à découvrir.

La collection du Séminaire-Collège de Fort-de-France possède deux vasques sans anse, en pâte fine, dont la technique de fabrication en trois pans soudés est absolument nette ; l'une (Pl. XXVII, 5) la plus grande est artistement décorée de peintures polychromes sur toute sa partie extérieure, la seconde plus évasée et plus basse est ornée de motifs géométriques gravés et peints sur le haut de sa face interne. Toutes deux sont remarquables par la perfection de leur forme, par la simplicité de leur ligne, et le fini de leur décoration.

La plus petite des deux présente une ornementation très sobre ; quatre ovales peints en rouge et se faisant face deux à deux ; chacun d'eux contient trois S gravés, couchés et emboîtés les uns dans les autres, aux extrémités s'enroulant en volute. Malheureusement l'érosion a effacé en partie cette décoration, encore très visible dans deux des motifs. Cette pièce fut abandonnée entière et ne fut cassée en quatre morceaux que par le poids de la terre qui la remplissait et pesait sur elle, morceaux que nous avons retrouvés en connection, ce qui nous a permis de la reconstituer parfaitement. Elle provient, elle aussi, du gisement de l'Adoration.

L'autre présente une ornementation beaucoup plus recherchée. La face extérieure du dernier pan est entièrement recouverte d'un engobe blanc, sans doute de l'eau de chaux, sur lequel furent appliqués en rouge deux ovales situés de chaque côté ; dans chaque intervalle, deux petits rectangles superposés com-

1. Voir aussi la photographie de la couverture de la Revue contenant l'article.

plètent la symétrie. Entre ces deux motifs, des volutes en bistre rehaussent la décoration. Le bord supérieur, simple bourrelet aplati, est uniformément peint en noir souligné de rouge. Le second pan, très oblique et assez réduit, est rouge avec des lignes blanches formant un dessin géométrique. Le fond, tout petit, ne porte aucune décoration. Ajoutons que cette magnifique vasque, d'une contenance atteignant 7 litres environ, présente une surface interne rongée d'une façon uniforme et relativement profonde, ce qui nous laisse supposer qu'il s'agit d'un récipient à alcool. A cause de la recherche évidente avec laquelle elle a été décorée, cette céramique ne peut être considérée comme un ustensile de cuisine. Ce serait plutôt un grand vase servant à contenir les boissons alcooliques dont les Arawak, comme toutes les tribus indiennes, devaient se servir abondamment dans leurs assemblées solennelles. Nous avons trouvé cette pièce au gisement de La Salle, à Sainte-Marie.

Dans les mêmes fouilles, à 1 m. 20 de profondeur, et tout près de la précédente nous avons également mis au jour un autre vase polychrome d'une facture tout à fait comparable quant à la décoration. Sa forme est semblable à celle d'une théière basse (Pl. XXVIII, 4) ; la panse est ornée de ronds et de rectangles rouges, liserés de bistre sur un engobe général blanc. Un dépôt de noir de fumée recouvrant en partie ces peintures montre que malgré la finesse de la poterie et le soigné de la décoration, on n'a pas hésité à la mettre sur le feu.

Une dernière céramique est à signaler, et ce n'est pas la moins remarquable (Pl. XXVII, 4) : c'est une sorte de cruche à une seule anse, le corps de la pièce, selon le plan habituel, comporte trois pans juxtaposés, mais du sommet se détache une anse qui se replie jusqu'à rejoindre l'angle de soudure des deux dernières plaques. Le haut de cette anse est orné en modelage d'une bête fantastique à deux têtes superposées. Sur le bord du vase, en face, fait saillie un versoir plat, légèrement oblique. Toute la partie extérieure du vase, anse comprise, était rehaussée d'un décor polychrome, malheureusement en partie détruit. C'est encore du gisement de l'Adoration au Marigot que provient cette pièce excellente par la pureté de son galbe et la fantaisie de sa décoration.

Pour compléter notre étude sur la céramique arawak, qui constitue la source la plus importante de documentation sur cette civilisation, il faudrait encore parler longuement des motifs de décoration peints, gravés et modelés que nous fournissent des milliers de fragments exhumés. Mais ceci nous entraînerait trop loin et nous réservons pour une publication ultérieure l'examen en détail de l'ornementation. Nous nous contenterons de résumer, après la description des principales poteries karib que nous avons pu reconstituer, les principes de décoration de ces deux civilisations, afin de faire ressortir, par des faits précis, les oppositions marquantes.

La céramique karib. — En raison, peut-être, de leur technique de fabrication par colombins, les potiers karib ne purent atteindre, dans l'art de la céramique, à la perfection de leurs prédécesseurs, les Arawak. Néanmoins, nous pouvons distinguer chez eux aussi des vases d'utilisation domestique, de types constants,

et que l'on retrouve en nombre relativement élevé, des céramiques plus fines et de forme variée présentant parfois une décoration assez recherchée.

Le récipient qui devait servir à la cuisson de la plupart des aliments était une grande marmite ronde, sans anse, à large fond et à paroi légèrement évasée, plus ou moins haute. On en retrouve d'immenses, véritables chaudrons pouvant avoir une contenance de 15 à 20 litres et davantage. Mais la plupart (Pl. XXX, 12), s'ils sont larges, ne contiennent que de 6 à 7 litres par suite du peu de hauteur de la paroi latérale et il en existe de beaucoup plus petits. D'une fabrication grossière, ils ont une forme souvent fort peu régulière et ne possèdent généralement aucune ornementation. Pour leur assurer une solidité suffisante, leur pâte est épaisse, mais souvent mal cuite et cela donne de graves difficultés pour les exhumer, d'autant plus que la base, rongée par le feu, est parfois en partie détruite.

Dans quelques rares cas, le fond lui-même est arrondi et le vase devait alors être posé sur un support pour avoir un équilibre stable. D'autres fois il est monté sur trois pieds disposés symétriquement, élément de structure que nous retrouverons assez fréquemment dans les céramiques karib et qui constitue encore un caractère absolument typique de cette civilisation. En effet, tandis que nous n'avons jamais rencontré à la Martinique — aussi bien qu'à Grenade, Saint-Vincent et Trinidad — ni vase à trois pieds, ni pieds séparés, dans les gisements arawak, au contraire dans tous ceux datant des Karib, et cela dans toutes les îles de Trinidad à Saba, nous retrouvons abondamment cet élément constitutif parfois en place, souvent cassé ou décollé à sa base.

Les pieds étaient fabriqués séparément ; dans les poteries en forme de marmite, ils ont toujours une forme cylindrique, légèrement élargie à la base, en pied d'éléphant, pourrait-on-dire. Ils furent adaptés sur le fond du récipient après l'achèvement de celui-ci, de telle sorte que dans le cas d'un séchage trop rapide du corps de la pièce, ils adhéraient mal et se sont facilement détachés.

Parfois la paroi latérale au lieu d'être évasée est au contraire légèrement repliée au sommet, donnant au récipient une panse bombée et une ouverture rétrécie (Pl. XXX, 8). Cette forme, il est curieux de le constater, est encore une de celles les plus fréquemment réalisées par les artisans potiers de Sainte-Anne, utilisant, comme nous l'avons déjà dit, la méthode par colombins des Karib. C'est le véritable « canari » qui se vend couramment à Fort-de-France, aussi bien que dans les communes du Sud de l'île.

Un autre type de céramique absolument classique est la « platine » à cassave. Ronde ou de forme légèrement ovalaire, elle se présente souvent d'une façon identique à celle de la civilisation précédente, cependant sa pâte est plus grossière et l'épaisseur de la paroi plus forte. Le bord forme un bourrelet plus ou moins net. Ces plaques atteignent dans la civilisation karib des dimensions considérables, jusqu'à 60 cm. de diamètre, mais par suite de leur mauvaise cuisson, il ne nous a jamais été possible d'en reconstituer une tout entière, bien que les fragments en soient extrêmement nombreux. Le fait le plus curieux est que certaines d'entre elles sont, comme les grands récipients à cuisine,

montées sur trois pieds. Ceux-ci, dans ce type de céramique, ont généralement une forme triangulaire et aplatie : ils sont adaptés symétriquement sur le pourtour de la plaque. Leur hauteur peut atteindre 25 à 30 cm., mais en général ils ne dépassent pas 20 cm.

Un autre type de céramique domestique dont nous avons trouvé parfois des fragments et reconstitué même un exemplaire (Pl. XXX, 2), est un cylindre creux servant de réchaud à charbon de bois. La pièce que nous possédons provient du gisement de Paquemar (Vauclin) où nous l'avons trouvée encore remplie de cendres et en position d'utilisation, dans une couche d'ailleurs absolument intacte. Un peu plus étroite à son sommet qu'à sa base, cette poterie sans aucune ornementation est faite d'une pâte épaisse et particulièrement grossière ; l'intérieur de la paroi est recuit et rongé par le feu. Son usage ne peut faire de doute.

Il ne faut pas confondre ce réchaud avec ce qui nous semble être des supports de vase, que l'on trouve également dans ces gisements ; ces derniers sont de petits cylindres très bas, de quelques centimètres de hauteur, parfois gravés de dessins géométriques, le plus souvent en pâte brute (Pl. XXX, 3). Leurs parois après émission n'ont jamais subi l'action du feu, et ils ne peuvent, en aucun cas, être assimilés au réchaud ; par ailleurs il nous paraît logique de voir en eux, en raison de la fabrication de vases à fond rond, l'objet nécessaire pour poser ceux-ci d'une façon stable.

Ni le réchaud, ni le support de vase, tels que nous venons de les décrire, ne peuvent être rapprochés des vases sans fond trouvés à l'Anse Belleville (Prêcheur) et déjà décrits et figurés par le P. Delawarde dans son fascicule sur la préhistoire martiniquaise. Ces pièces très curieuses, ornées de figurines en relief sur leur paroi et recouvertes d'un engobe rouge ne sont certainement pas d'utilisation domestique et il faut, semble-t-il, les rapprocher de ces cylindres creux que nous avons déjà signalés dans la civilisation arawak.

En dehors des poteries destinées à faire la cuisine, les Karib possédaient, eux aussi, bien qu'en nombre certainement beaucoup plus limité, des vases d'usage rituel ; sans posséder l'habileté de leurs prédécesseurs, les potiers n'usaient pas moins d'une certaine fantaisie pour la conception et la réalisation de leur forme et savaient fort bien réaliser des modelages et des peintures polychromes. Certaines coupes très évasées, faites d'une seule plaque de pâte assez fine, munies d'un simple bourrelet circulaire surajouté en guise de pied, devaient être vraiment belles avec leur ligne sobre et harmonieuse et leur engobe rouge foncé. Malheureusement nous n'avons pas pu jusqu'à présent en reconstituer une seule d'une façon complète.

Nous avons eu la chance, par contre, de recueillir à peine cassée sur un bord, une petite coupe apode (Pl. XXX, 6) légèrement ovalaire, au gisement karib de Galba (Marigot). Cette pièce, constituée par un fond plat, relativement grand par rapport à ses dimensions, et une paroi latérale relevée verticalement, présente la particularité d'être ornée sur un côté d'un motif qui se détache en relief. C'est une tête bizarre qui, avec sa bouche en pointe et ses gros yeux, fait

penser à une face de ce poisson armé (Diodon sp.), dont l'espèce est répandue sur nos côtes et que l'on pêchait déjà à cette époque, comme en font foi les débris de cuisine. Ce petit vase était recouvert d'un engobe rouge sur toute la surface extérieure de sa paroi latérale mais, mis à l'air par l'érosion, sa peinture a presque complètement disparu.

Il existait également des coupes avec un pied central semblables à celles des Arawak, bien que fabriquées selon la technique par colombins : l'artiste, en lissant la pâte, avait obtenu une forme arrondie très régulière. Citons, en particulier, une pièce extrêmement curieuse, provenant du gisement du Moule en Guadeloupe, où elle fut découverte en 1950. Il s'agit (Pl. XXX, 1) d'une coupe en forme de pied droit : le vase ovalaire est terminé d'un côté par les orteils modelés avec beaucoup de réalisme, les ongles étant parfaitement indiqués ; deux d'entre eux, ceux qui suivent le gros orteil, ont disparu, mais, à part cette perte, la pièce est complète et n'a même pas été cassée. Un engobe rouge recouvre toutes les parois à l'intérieur comme à l'extérieur. Cette céramique unique en son genre, nous semble-t-il, est une pièce étrange et d'une conception absolument déroutante. Bien qu'elle provienne de la Guadeloupe, nous tenions à la citer dans cette étude, à cause de son importance.

De petits objets, d'un usage parfois assez peu compréhensible, furent également réalisés en céramique par les potiers karib.

Citons d'abord les fusaïoles qui affectent toutes sortes de formes, depuis le simple disque percé, jusqu'au cylindre étroit et allongé, muni d'un canal central dans toute sa longueur. Déjà les Arawak utilisaient ces volants pour leur fuseau dans le filage du coton et nous les retrouvons d'ailleurs, en différentes matières, mais fabriqués selon un principe constant, dans toutes les civilisations indiennes. Plusieurs pièces entières furent retrouvées dans les divers gisements, ainsi qu'un nombre relativement élevé de fragments ; cela nous fait supposer que l'industrie du tissage avait une importance assez grande dans l'activité aussi bien chez les Arawak que chez les Karib.

Si l'on peut comprendre facilement l'utilisation des fusaïoles, il n'en est pas de même de ces disques pleins, légèrement bombés à la face supérieure, de quelques centimètres de diamètre, que l'on retrouve fréquemment dans les gisements karib (Pl. XXX, 5, 10, 13) ; nous n'en avons, par contre, jamais trouvé dans nos fouilles en site arawak. Le plus souvent, ils ne présentent aucune ornementation, ni gravée, ni peinte ? Un seul, provenant de Paquemar, d'une forme un peu différente, puisque la tranche et les deux faces sont bien plates, possède des traits gravés en creux, ce qui pourrait faire penser à une marque de potier. Mais l'exemplaire étant unique jusqu'à présent, il est bien difficile de se prononcer sur son utilisation ; il reste d'ailleurs bien proche des autres qui ne peuvent certainement pas être interprétés comme marque de potier.

Les objets les plus curieux, réalisés en céramique par les artistes karib, sont certainement les statuettes. Fort rares, nous n'avons pu jusqu'à présent en découvrir qu'une seule à la Martinique, dans le gisement de Paquemar, Vauclin

(Pl. XXX, 7), bien que nous en ayons trouvé deux autres, l'une à Cariacou (Grenadines), l'autre à Sainte-Lucie, dans des sites analogues. Remarquons que toutes trois sont du sexe féminin. La statuette de Paquemar représente une femme enceinte, à genoux. Le visage n'est pas indiqué, le modelage donne simplement la forme de la tête qui est assez allongée, peut-être pour indiquer une déformation artificielle du crâne. Le ventre, proéminent, laisse supposer un état de grossesse et le sexe est parfaitement indiqué. L'un des bras, relevé, qui semble cacher la figure en un geste de douleur, et la pose à genoux paraissent indiquer que la femme est en douleur d'enfantement. On sait, en effet, que cette position est très fréquente pour les accouchements chez les peuples primitifs et particulièrement dans les tribus indiennes. Peut être faut-il voir dans cette remarquable statuette, la personnification rituelle de la fécondité ; elle serait alors à rapprocher des « Zémis » signalés aux grandes Antilles, particulièrement en Haïti.

Étude comparée de la décoration dans les deux civilisations. — Après l'examen des pièces reconstituées de l'époque précolombienne, et pour conclure cette

FIG. 31. — Motif décoratif gravé.

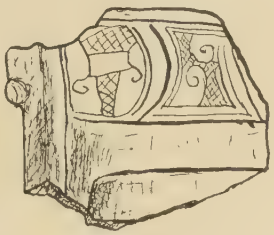


FIG. 32. — Motif décoratif gravé.

étude sur l'art de la céramique, nous voudrions, comme nous l'avons annoncé, en donner, sans entrer dans le détail, les principes de décoration en insistant sur les éléments typiques de chacune des deux civilisations.

Dans les deux cas, les motifs peints ou gravés sont toujours des dessins géométriques, jamais des représentations d'être vivant ; au contraire les modelages, tout en utilisant les décors géométriques, représentent souvent aussi des êtres humains ou des animaux. Seul le règne végétal n'est jamais utilisé dans la décoration de la céramique. Ajoutons que les poteries largement évasées sont plutôt ornées sur leur face interne, tandis que celles à ouverture rétrécie le sont sur leur paroi extérieure.

La gravure est employée soit seule, soit pour souligner et délimiter des motifs peints ou modelés. Quand la décoration consiste uniquement en traits gravés, chez les Arawak elle était faite après le séchage de la poterie, tandis que chez les Karib elle était effectuée aussitôt après la fabrication. Cette règle, qui se vérifie d'une façon générale, souffre d'ailleurs d'assez nombreuses exceptions et ne peut constituer un critère pour distinguer les deux civilisations.

La raison de la différence de technique est d'ailleurs facile à comprendre ; dans le premier cas, l'artiste ayant fabriqué une poterie très fine ne peut, sous peine de détruire son œuvre, se mettre à la décorer avant qu'elle ait acquis une certaine solidité. La pâte épaisse de la céramique karib permettait au contraire d'entreprendre immédiatement le travail de décoration sans aucun danger. On peut remarquer en effet que le trait de l'incision généralement très fin dans les poteries arawak, soulève des écaillures le long de ses bords, ce qui est dû incontestablement au durcissement de la surface, tandis que dans les poteries karib, le trait gravé est absolument net et d'ailleurs souvent plus large et plus profond, mais quelquefois retouché ultérieurement par endroit. L'instrument employé dans les deux cas est soit un éclat de jaspe, soit un morceau de bois taillé en biseau. Dans la civilisation karib on trouve parfois, surtout sur les rebords, des gravures faites avec le doigt, formant ainsi un véritable feston, méthode encore employée à l'heure actuelle, par les potiers de Sainte-Anne.

Les dessins géométriques toujours exécutés à main levée, comme le prouvent leurs irrégularités, vont de la simple ligne, encadrant le bord ou les anses, à des motifs complexes où sont utilisés les lignes droites et brisées, les dents de scie et les croisillons, les courbes et les volutes (fig. 31 à 33).

La peinture, comme la gravure, est plus soignée et plus fréquente dans les céramiques arawak que dans celles des Karib. Les couleurs utilisées dans les deux cas sont très limitées : le blanc, le bistre, le rouge de teintes assez variées, le violet et le noir ; jamais de jaune d'or, ni de vert, ni de bleu.

Le blanc n'est qu'une eau de chaux et ne sert jamais que d'engobe pour certains beaux vases polychromes. Le rouge peut être employé également comme engobe soit seul, soit rehaussé de décors peints ou gravés. La matière première pour fabriquer le rouge provenait de deux sources bien différentes : tantôt de nature minérale, oxyde de fer malaxé et délayé, sans doute, dans quelque substance grasse, et pouvant être appliqué avant la cuisson ; tantôt de nature végétale, rocou, préparé comme pour les peintures corporelles et utilisé seulement après la cuisson du vase. Dans le premier cas la peinture a bien tenu et résiste encore au lavage de la pièce, tandis que dans le second bien des motifs peints ont dû disparaître et dès que l'on plonge une pièce « rocouée » dans l'eau, celle-ci devient immédiatement rouge sang.

Le bistre n'est guère usité que pour les volutes entre les motifs, ou en lignes droites ou courbes, pour souligner ceux-ci. Il semble être, lui aussi, produit à partir de l'oxyde de fer naturel et a généralement assez bien résisté à l'épreuve du temps.

Nous n'avons retrouvé des motifs peints en nuance violet foncé que chez les

Arawak et d'une façon d'ailleurs très exceptionnelle. Son origine, certainement minérale, paraît être l'oxyde de manganèse que l'on retrouve par poche

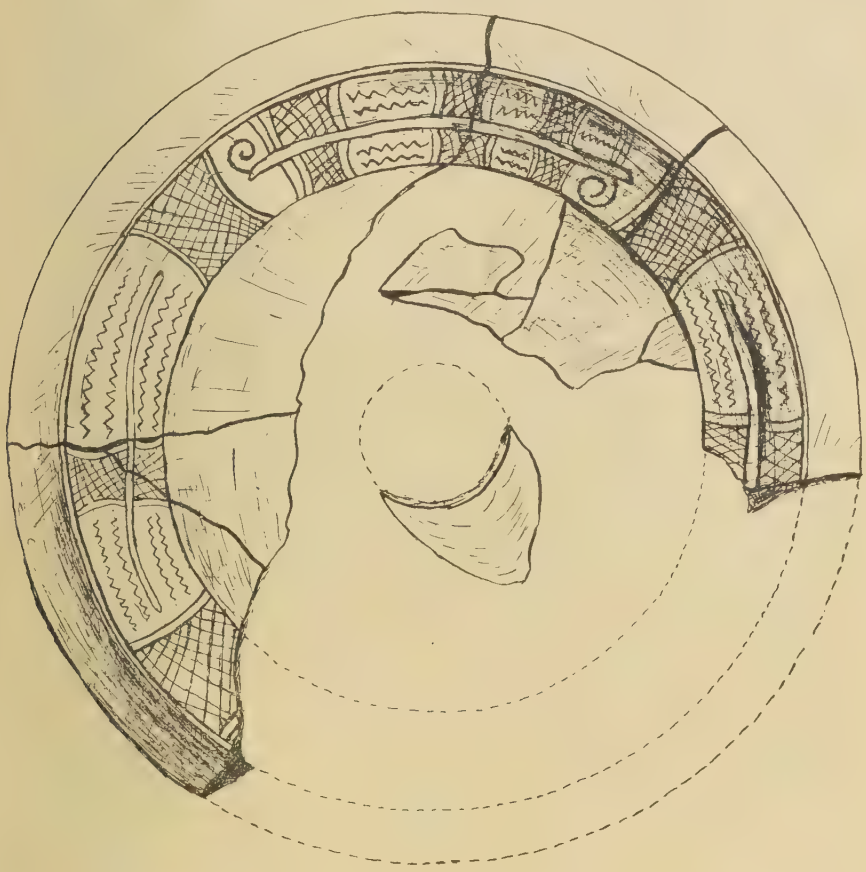


FIG. 33. — Vase gravé. Gisement de l'Adoration (Marigot).

dans certaines couches argileuses de l'île. Il fut appliqué, lui aussi, dans les cas connus, avant la cuisson.

Quant au noir qui ne servait généralement pas, d'après les documents que nous possédons, aux décorations polychromes, mais seulement pour certains rebords ou pour l'intérieur des vases, il paraît avoir une origine végétale et peut sans doute se rattacher à la gomme de « jénipa » employée par les Indiens pour rehausser leurs peintures corporelles.

Nous avons retrouvé au gisement arawak de La Salle un bloc de peinture violette et au gisement karib de Paquemar un bloc de rouge ; dans quelques cas, des galets enduits de colorants prouvent qu'ils avaient servi de broyeurs ou de palettes.

Il nous faut signaler à propos des peintures sur céramiques, le cas tout à fait spécial du gisement de Vivé (Lorrain). Le site archéologique, typiquement arawak, est situé sur un plateau élevé, sans trace d'amas coquillier, non loin de la mer et bordé par la Rivière Capot. Les documents exhumés au cours des fouilles sont des poteries de technique à pan soudé qui présentent toutes les formes variées de cette époque. Malheureusement l'établissement d'une usine, sur le lieu même, a bouleversé le gisement et il ne nous a pas été possible de recueillir autre chose que des fragments dépareillés, parfois assez grands d'ailleurs. Beaucoup d'entre eux sont ornés avec un soin et une finesse remarquables La céramique de Vivé tranche sur toutes les autres de l'époque arawak par sa pâte plus claire et sa cuisson plus uniforme, mais surtout par ses peintures. Celles-ci, appliquées toujours avant la cuisson, ont pris une allure vernissée que l'on ne rencontre nulle part ailleurs à la Martinique ; elles ont certainement été réalisées grâce à une technique un peu différente et ont pu se conserver d'une façon presque parfaite. Mais le fait le plus curieux, c'est que ce genre spécial de céramique se retrouve à Grenade, au gisement de Pearl Estate, près de Grenville et à Trinidad à celui d'Ervin, avec toutes ses caractéristiques. Et dans ces deux îles, même dans la grande île de Trinidad, où les gisements arawak sont au nombre d'une trentaine, ce sont les seuls à posséder ce type.

Ce que nous pouvons appeler le « facies Vivé » par opposition à celui « Marigot-Sainte-Marie », nous apparaît comme une école de potiers qui ne s'est pas formée sur place, en découvrant et appliquant une technique nouvelle de cuisson et de décoration, mais comme une migration spéciale au sein même des peuples arawak ; après s'être établis à Trinidad puis à Grenade, ils ont gagné la Martinique, se sont installés à Vivé, non loin de leurs compatriotes, et y ont vécu longtemps en bonne intelligence avec eux, comme le prouve l'importance de ce gisement.

Le modelage a une part très importante dans l'ornementation des céramiques; il avait acquis une originalité et une perfection dans la civilisation arawak que nous sommes loin de retrouver dans celle des Karib. Nous n'insisterons pas sur les modelages de forme géométrique qui ne sont que la mise en relief de certains motifs gravés, pour passer de suite aux figurines qui, si fréquemment, décoraient en particulier les anses des vases supposés rituels. On peut les classer en trois grandes catégories : les figurations humaines, celles d'animaux et celles qui, toutes d'imagination, représentent des êtres fantastiques.

Dans la céramique arawak les têtes humaines ne sont jamais figurées au naturel ; avec leurs yeux ronds ou ovales en relief parfois percés, leur bouche largement dessinée et un nez souvent énorme, jamais en position anatomique, elles font tout naturellement penser à une représentation de masque. Cette interprétation se trouve confirmée par une tête très soignée que nous avons

exhumée au gisement de Petite Rivière Salée (Sainte-Marie) (Pl. XXIX, 4). Percée d'une ouverture régulière au sommet du crâne, elle servait manifestement de goulot à un vase que nous n'avons malheureusement pas pu reconstituer. La pièce tout entière est enduite d'un engobe rouge avec des traces de blanc par endroit, mais les yeux sont couverts d'un véritable loup en noir brillant.

Chez les Karib, les êtres humains sont plutôt représentés avec un certain réalisme. Si l'on retrouve des anses ornées de petites têtes qui semblent masquées, mais d'une pâte d'ailleurs plus épaisse et moins soignée, la plupart du temps la figurine, bien que très fruste, est parfaitement interprétée ; les oreilles en sont percées. Ne se contentant pas d'une tête comme motif d'ornementation, comme les Arawak, les Karib réalisaient parfois le modelage du corps tout entier et tandis que les premiers n'utilisaient leur figurine que comme goulot et anses toujours bien détachée des parois latérales, les Karib les employaient pour l'ornementation aussi bien de ces parties que des panses ; rappelons de plus que seuls les gisements karib nous ont livré des statuettes.

Les figurations animales, qui se réduisent le plus souvent à la tête mais peuvent parfois représenter le corps tout entier, sont, dans les deux civilisations, d'un réalisme parfait ; elles restent relativement rares. La tête de tortue très caractéristique avec ses gros yeux et son bec est l'une des représentations les plus fréquentes ; citons, chez les Arawak, les têtes de grenouille, de lézard ou serpent Lamentin et de singe, ainsi que des petits oiseaux représentés en entier, et chez les Karib, des têtes de perroquet et de lézard.

C'est en partant de ces représentations d'animaux que les artistes précolombiens créèrent avec leur imagination toutes sortes d'êtres fantastiques ; dans ce domaine évidemment les Arawak étaient passés maîtres. Leurs chimères et leurs bêtes apocalyptiques font penser par moment à des gargouilles de cathédrale ou à des créations d'un autre âge. Toutes ces petites figurines si curieuses constituent un des éléments les plus intéressants de la décoration surtout à cause de leur fantaisie et de leur abondance dans la civilisation arawak [1]. Elles forment une galerie qui mériterait une étude approfondie permettant d'établir leurs rapports avec les autres types de céramiques indiennes des Grandes Antilles et de l'Amérique Centrale.

Le travail de la pierre.

Les peuples précolombiens qui ignoraient encore le métal, firent tous leurs instruments en pierre ou en bois, et ces derniers ne nous ont pas été conservés ; les Karib, nous le verrons plus loin, utilisèrent également le coquillage.

Dans les deux civilisations, sans que l'on puisse y découvrir la moindre différence, les petits grattoirs et couteaux furent simplement des éclats non

1. Nous en avons recueilli plus de trois cents dans les différentes îles des Petites Antilles, dont plus de la moitié à la Martinique.

retouchés, parfois de calcédoine, presque toujours de jaspe. Ces roches siliceuses sont abondantes en certains points de l'île, en particulier à la Savane des Pétrifications de Sainte-Anne, à Sainte-Luce et dans la presqu'île de la Caravelle ; bien que ces points n'aient pas été des lieux d'habitat, les Arawak comme les Karib surent parfaitement les repérer et les exploiter.

Le jaspe le plus utilisé est celui qui a la couleur rouge vif, c'est d'ailleurs aussi la plus fréquente de toutes nos roches purement siliceuses. On en trouve également quelques éclats jaunes ou veinés, et d'autres violets ou verts. Les fragments utilisés étaient détachés tout autour du bloc primitif et certains présentent encore une zone de cortex ; après cette opération, il restait un « nucleus » classique qui était souvent employé lui-même comme percuteur à cause de sa solidité.

C'est dans la fabrication des haches en pierre polie que nous retrouvons une différence considérable entre les Arawak et les Karib. Tandis que les premiers, si artistes dans le travail de la céramique, se révèlent de piètres ouvriers pour tailler et polir la pierre, les seconds donnent dans cette industrie, toute leur mesure, encore que la Martinique ne soit pas favorisée sur ce point.

Les haches arawak sont toujours amygdaloïdes, de forme massive et d'un poli à peine fini ; leur matière première est toujours une roche du pays, volcanique et dure, andésite ou basalte. Les haches karib au contraire sont soit de forme amygdaloïde, soit à gorge avec une tête plus ou moins sculptée. Dans le premier cas, elles ont été taillées dans de la pierre dure de l'île, basalte par exemple ou dans une roche provenant peut-être du continent, sorte de diorite verte à grain très fin, ce qui leur donne un poli et une patine admirable. Il est curieux de remarquer cependant que la Martinique, si elle a livré quelques spécimens typiques de cette industrie, est loin de posséder la richesse lithique d'autres îles, comme Sainte-Lucie ou la Guadeloupe (19). Il ne nous semble pas nécessaire de faire une étude détaillée des haches karib de la Martinique, étude qui resterait très incomplète par rapport à la variété considérable de formes que l'on rencontre dans les autres îles. Citons seulement quelques spécimens à gorge trouvés au Paquemar et de belles petites haches amygdaloïdes en roche verte provenant des gisements du Simon par opposition à celles très frustes des sites arawak de La Salle et de Petite Rivière Salée à Sainte-Marie. Ajoutons que ces instruments de travail, ou armes de guerre, se retrouvent non seulement en place dans les couches archéologiques, ce qui permet de faire la distinction certaine des deux types correspondant aux deux civilisations, mais encore en surface, jusque dans l'intérieur du pays ; les travailleurs ou les guerriers ont abandonné parfois, sur les lieux mêmes du travail ou de la lutte, leurs outils ou leurs armes qui sont mises au jour par les ruissellements. C'est souvent après un gros orage qu'on les retrouve, justification de la légende, importée d'Europe, des « pierres-tonnerre », c'est-à-dire des pierres formées par la foudre qui les enfouit dans le sol en tombant. Cette interprétation de l'origine des haches se rencontre dans bien des Mornes de la Martinique, mais elle se trouve surtout profondément enracinée dans les croyances populaires des autres îles, où ces pierres polies

sont beaucoup plus fréquentes ; elles y font même l'objet d'un véritable culte à Sainte-Lucie.

A côté des haches proprement dites, il nous faut citer les herminettes qui devaient servir à travailler la terre aussi bien qu'à creuser les canots. Elles sont rares et à part l'une d'entre elles, finement polie, qui fut trouvée dans les couches archéologiques du gisement arawak de La Salle, les quelques spécimens qui nous connaissons ont été trouvés en surface et il est difficile de les rattacher à une civilisation précise.

Signalons également un casse-tête à gorge d'emmanchement trouvé lui-aussi en surface à Schoelcher. C'est le seul que nous connaissions à la Martinique, mais par comparaison avec des pièces de la Guadeloupe, Marie-Galante et surtout de Saint-Kitts, nous pensons qu'il convient de le rattacher à la civilisation karib, la seule connue dans ces deux dernières îles.

Nous ne pouvons, non plus, passer sous silence la pierre polie en demi-lune trouvée à la surface du sol à Vivé et celle à trois pointes de Paquemar. Malgré le lieu où fut découverte la première, hors de toute couche archéologique, nous pensons que toutes deux doivent dater de la période karib. Dans les îles comme Sainte-Lucie et Saint-Kitts, où seuls les gisements de cette époque existent, ces pièces très bizarres et d'un usage indéterminé, sont relativement fréquentes. La pierre en demi-lune, découverte par le P. Delawarde fait partie actuellement des collections du Musée de l'Homme tandis que la roche à trois pointes, malheureusement incomplète, se trouve dans les collections du Séminaire-Collège de Fort-de-France. Remarquons que cette dernière est sculptée dans une roche volcanique à gros grains qui n'existe pas dans l'île.

Dans tous les gisements de quelque époque qu'ils soient, on rencontre en outre des galets qui présentent des traces d'utilisation. Ce sont des pierres, roulées par la mer ou les rivières, qui servirent sans doute à la fois comme enclume et comme marteau : leur bord rond porte des marques de martellement à leur périphérie et leurs faces planes des deux côtés sont creusées par les chocs successifs qu'ils subirent. Ces pierres n'ont pas été taillées ni polies mais seulement choisies parmi beaucoup d'autres à cause de leur forme régulière naturelle. On s'est parfois servi pour cet usage d'un fragment de hache polie.

Dans de très rares cas, des objets d'ornementation, perles ou pendentifs furent fabriqués en pierre. Nous n'en avons trouvé à la Martinique qu'un seul exemple. Il s'agit d'une perle de forme cylindrique en quartz hyalin, très légèrement laiteux, découverte en pleine couche archéologique au gisement de La Salle à Sainte-Marie. Le polissage et surtout le percement durent être un travail considérable, vu les moyens primitifs dont l'artiste devait disposer. Il entreprit de forer la pierre, d'abord par un bout, puis par l'autre et les trous se sont rencontrés avec un petit écart qui montre bien la méthode employée. Il est difficile de s'imaginer les heures et les journées de travail que devait demander un tel travail et cette perle unique faisait peut-être partie d'un collier composé de multiples pièces semblables !

Il nous reste à signaler à propos du travail de la pierre, les cupules et les gra-

vures rupestres ; disons tout de suite que la Martinique ne possède rien de comparable aux roches gravées de Trois-Rivières en Guadeloupe, ni aux rochers travaillés d'une façon analogue de Grenade, Saint-Vincent, Sainte-Lucie et Saint-Kitts. Nos gravures rupestres ne représentent jamais de figuration humaine, mais ne sont que des variantes des cupules proprement dites. On les trouve uniquement dans la Rivière du Galion et dans son affluent le Ruisseau La Verrière. Les cupules furent creusées un peu partout dans les rochers durs non loin des côtes; les plus typiques que l'on puisse citer sont celles de la « Roche à Bon Dieu » du Macouba dans le Nord et celles de la Pointe de la Prairie entre le Robert et le François. Nous ne citerons que ces exemples typiques, qui, sans l'ombre d'une hésitation, peuvent être rangés dans la catégorie des œuvres faites de mains d'homme.

La cupule se présente généralement sous la forme d'une coupe creusée à même un rocher en place, d'une forme hémisphérique très régulière, et parfaitement poli. Les roches gravées de la Rivière du Galion possèdent des motifs pouvant se ramener au type simple déjà cité et représenté par le P. Delawarde (7, p. 4, pl. I) : une gouttière circulaire entourant un mamelon central bien en relief. Dans ce même gisement, quelques cupules typiques suffiraient à authentiquer les gravures qui, par ailleurs, ne peuvent, à cause de leur multiplicité, avoir été creusées par des tourbillons torrentiels.

Comme quelques cupules ont été mises au jour sur des blocs rocheux exhumés des gisements karib, particulièrement à Paquemar (Vauclin) et qu'elles existent dans d'autres îles qui n'ont pas connu la civilisation arawak, nous pensons qu'il faut rattacher les gisements de cupules et de gravures rupestres de la Martinique à cette civilisation. Quant à leur interprétation, nous ne saurions nous engager, cependant il nous semble que la vallée encaissée du Galion devait assez bien figurer une enceinte sacrée pour les cérémonies rituelles de ce peuple primitif.

L'industrie de l'os et de la coquille.

Le travail de l'os reste absolument exceptionnel dans la civilisation arawak. Nous n'avons trouvé dans nos nombreuses fouilles des gisements de cette époque, qu'une seule petite perle : elle était en place à un mètre de profondeur environ dans les couches archéologiques non remaniées de Petite Rivière Salée et son authenticité ne peut faire de doute. C'est une perle de collier cylindrique, polie et percée, d'un cm. de long avec une épaisseur moitié moindre. Le travail du forage fut, comme dans le cas de la perle de quartz, entrepris successivement par les deux bouts ; mais il fut exécuté avec deux instruments de calibre un peu différent, de telle sorte que les deux trous ne sont pas du même diamètre. Cette particularité fait penser que l'artiste a brisé son outil au cours de son ouvrage

Par contre dans la civilisation karib, le travail de l'os, sans être très fréquent, est beaucoup plus courant et bien que la Martinique n'ait pas jusqu'ici livré beaucoup de pièces en cette matière, par comparaison avec les autres îles des

Petites Antilles, nous possédons un certain nombre de fragments qui faisaient certainement partie d'objets d'ornementation.

Il faut citer également ici un manche de spatule en os, orné à son extrémité d'une petite tête de mort sculptée avec beaucoup de réalisme. Elle avait été trouvée à l'Anse Belleville par M. Jean de Reynal et fut donnée par M. Revert au Musée de l'Homme. Nous en trouvons une bonne description par M. Reichlen et Mlle Barret dans leur étude sur les documents exhumés dans ce gisement : « La longueur totale du fragment est de 67 mm. Le corps de la spatule, dont l'extrémité inférieure manque, est large de 24 mm. et légèrement concave. Il est relié à la tête par un col élégant de 11 mm. de large et 8 mm. d'épaisseur minimum. Le crâne, légèrement rétréci au sommet, est peu développé, par rapport à la face. Les arcades sourcilières forment un bourrelet qui se prolonge sur le bord externe des orbites, celles-ci, parfaitement circulaires, sont larges et profondes et on y voit encore les traces d'un enduit noir, probablement à base de poudre de charbon de bois, qui appliqué sur toute la surface interne, accentuait le réalisme de cette sculpture. L'ouverture nasale, peu profonde, est exactement reproduite. Le maxillaire est large et bien dessiné, l'arcade zygomatique, qui devait être extrêmement mince, a été brisée » (**22**, p. 247-248 et pl. XII, b).

L'industrie du coquillage nous apparaît dans les Petites Antilles comme une spécialité de la civilisation karib, époque où elle acquit une grande importance dans certains centres d'habitat à Cariacou, à Grenade et à Saint-Kitts. Les gisements de la Martinique, particulièrement celui de Paquemar, sans pouvoir rivaliser avec eux pour le nombre des pièces, nous ont cependant livré des outils et des objets d'ornementation d'un art indiscutable.

C'est dans la partie élargie qui forme l'ouverture de la coquille des lambis adultes (*Strombus gigas* L.) que l'artiste trouvait une matière première suffisamment importante pour tailler des pièces assez grosses : il put aussi fabriquer des sortes de haches plates (fig. 34) dont le biseau bien affûté devait être singulièrement coupant quand la pièce venait d'être faite. Sur la surface des grands outils, on peut voir les ondulations et les stries d'accroissement de la coquille du lambi ; le polissage n'a fait que les entamer et les réduire ; pour les faire disparaître entièrement, il eût fallu trop amincir le corps de l'instrument, ce qui aurait diminué considérablement sa solidité. Parfois, l'ouvrier a pu cependant réaliser, en se servant de coquilles de très vieux mollusques, de véritables haches amygdaloïdes, au poli très soigné, mais ces pièces constituent toujours des raretés et restent de petites tailles.

Ces sortes de haches en « corne de lambi » nous semblent être des instruments d'usage ménager, leur faible résistance ne pouvait les faire utiliser à la place de haches en pierre polie, comme outils pour les gros travaux ou comme armes de guerre ; surtout nous avons constaté que jamais on ne les trouvait en dehors des gisements proprement dits. C'est pour cela qu'à notre avis la présence de ces pièces si caractéristiques peut être considérée, au même titre que la poterie fabriquée selon la technique par colombins, comme critère absolu d'habitat karib ; en fait on ne trouve jamais l'un sans l'autre, dans quelque gisement

que ce soit, souvent même dès la prospection en surface ; sur les rivages où les lambis n'existent pas, comme à l'Anse Belleville, on a importé des coquilles d'une autre région pour fabriquer ces haches. Notre observation vaut, non

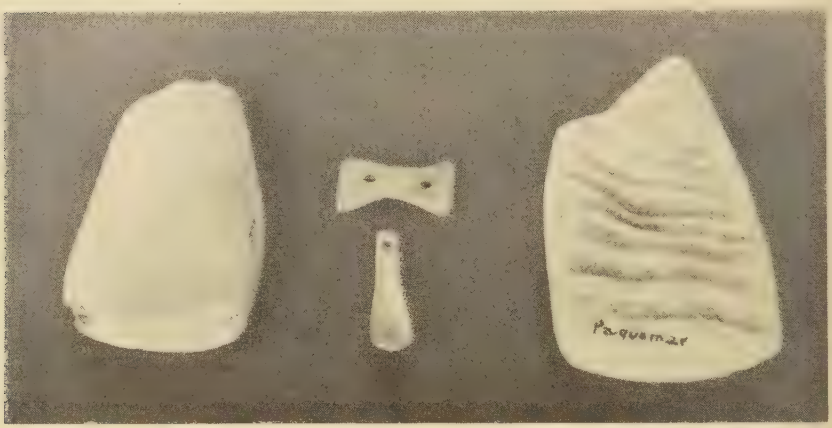


Fig. 34. — Haches et pendéloques en coquille de lambi. Paquemar.

seulement pour la Martinique, mais pour toute la série des îles où nous avons trouvé des sites archéologiques de cette époque ; ces pièces avaient été d'ailleurs signalées depuis fort longtemps dans tout l'archipel des Petites Antilles, de Grenade et Barbade jusqu'à Saba, et dans certains de ces gisements elles sont si nombreuses, que c'est par vingtaines que l'on a pu les ramasser.

Les ouvriers karib fabriquèrent quelquefois aussi des sortes de petits ciseaux allongés et polis, mais ils se servirent plutôt alors de la coquille des Casques (*Cassis* sp.) dont ils utilisèrent le bord épais et dentelé.

On trouve dans les fouilles des fragments de la spire centrale de ces gros coquillages, Lambis et Casques, dont le bout pointu, sans avoir été poli, donne l'impression d'avoir été taillé pour faire une sorte de poinçon ; mais peut-être n'est-ce que le rebut des coquilles dans lesquelles on a prélevé les fragments nécessaires à d'autres travaux.

Si les outils sont nombreux, ils ne sont guère variés, il n'en va pas de même des objets de parure ; pour avoir une idée de la fantaisie, en la matière, des ouvriers karib, il faudrait étudier ces objets dans les diverses îles ; néanmoins le gisement de Paquemar nous a livré un certain nombre de beaux pendentifs polis et souvent gravés. Citons entre autres une belle plaque, de 9 cm. de diamètre, taillée dans la pallette d'ouverture d'un lambi (fig. 35, à gauche) ; elle est percée en son milieu et son bord, limité par un cercle gravé, est orné de lignes incisées formant chevron. Sa surface un peu bombée est parfaitement polie.

Une autre plaque (fig. 35 à droite) de même dimension, trouvée au même gisement, est plus originale ; taillée dans la coquille au niveau d'une pointe, elle affecte une forme bombée régulière, et son bord est ciselé ; mais au milieu de la pièce, à l'emplacement de la pointe, a été percé un trou parfaitement régulier pour la suspension ; un double cercle gravé, marqué de points, entoure ce centre, motif qui se répète sur le bord. Amincie par un polissage extrêmement soigné, cette plaque de parure présente à la face interne une allure satinée, très spéciale, et sa minceur est telle qu'elle la rend presque transparente.

Fig. 35. — Pendeloques en coquille de lambi. Paquemar.

Pour pouvoir être accrochées, au lieu d'être percées, certaines pièces plus grossières présentent une sorte de gorge, entre deux extrémités élargies (fig. 35 au centre). Le poli reste cependant très soigné.

Il existe également de petits objets en coquillage, d'un travail très fini. Nous en citerons deux qui nous sont parvenus en bon état. L'un (fig. 34 au centre) est une petite plaque dont les deux bouts rectangulaires sont percés symétriquement, tandis que le milieu de la pièce est rétréci et arrondi. L'autre (fig. 34 au centre) est une sorte de petite spatule, munie d'un trou de suspension, pièce remarquablement fine et d'un poli admirable dont la forme très régulière fait penser aux cuillers à fard des anciens Égyptiens.

Les migrations des précolombiens a travers les petites Antilles.

D'où venaient ces peuples qui laissèrent des traces si profondément inscrites dans notre sol à la Martinique ? Continuèrent-ils leur voyage vers d'autres terres, après avoir atteint notre île et s'y être fixés ? Il est bien difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, d'apporter une solution complète à ces problèmes. Néanmoins nous voudrions, à la fin de cette étude, jeter, dans la mesure du possible, quelques lueurs sur les migrations encore si obscures de ces anciennes populations.

Le Professeur Irving Rouse, de l'Université de Yale, après plusieurs missions de recherches et de fouilles au Venezuela et à Trinidad, a pu établir que les diverses populations de cette grande île étaient toutes originaires de la Vallée de l'Orénoque. Par suite de la similitude des documents trouvés en ces lieux avec les nôtres, nous pouvons affirmer que nos Arawak comme nos Karib provinrent de cette région du continent sud-américain, avant de remonter d'île en île vers le Nord.

Trinidad, par sa situation toute proche de la Terre Ferme, fut la première peuplée. Il est curieux de constater que le site et l'allure des gisements sont bien différents de ce que l'on trouve dans les Petites Antilles ; des emplacements de village, aussi bien dans l'intérieur des terres que sur le bord de la côte, sont rencontrés jusqu'à dix milles des rivages en pleine forêt tropicale ou au milieu des marécages. Ces emplacements tout à fait inattendus pour le chercheur qui vient des Antilles, s'expliquent sans doute par le fait que, arrivant du Venezuela dont l'île n'est séparée à ses extrémités que par deux bras de mer fort étroits, les bouches du Dragon et du Serpent, ces peuples avaient encore conservé leurs habitudes continentales ; ils retrouvaient dans leur nouveau domaine le même cadre que dans la vallée de l'Orénoque et, devant les terribles marécages des côtes du Golfe de Paria, ils s'établirent comme ils le purent dans le Sud et même pénétrèrent, selon leurs coutumes ancestrales, jusque dans l'intérieur des forêts. Ce n'est qu'en continuant leur migration qu'ils lièrent définitivement leur vie à la mer ou plutôt ce furent leurs éléments marins qui purent se risquer à gagner les îles du Nord. Au point de vue archéologique, comme d'ailleurs pour le sol, la flore et la faune, Trinidad fait réellement partie du continent sud-américain, et non des Antilles, mais elle nous intéresse au plus haut chef en tant que le point de départ véritable de nos peuples précolombiens.

Le Dr Irving Rouse a pu distinguer, à la suite de ses fouilles méthodiques et minutieuses, quatre étages essentiels dans les couches archéologiques de la Grande Ile (*25*, *26*, *29*) celui de Bontour, le plus récent, puis ceux d'Erin et de Palo Seco et enfin de Cedros.

Le gisement de Bontour, d'après le document que nous avons pu examiner dans la collection personnelle de M. Bullbrook, grâce à sa grande obligeance, présente toutes les caractéristiques essentielles de ceux que nous avons attribués aux Karib : la poterie est fabriquée selon la technique par colombins et présente d'une façon générale cette allure assez fruste que nous avons décrite pour cette période. Deux autres sites moins importants, mais absolument comparables se trouvaient l'un au Mont Motiah et l'autre à Vista Bella. Malheureusement ces trois gisements, les seuls qui puissent être attribués à la civilisation karib de l'île, ont tous trois pratiquement disparu à l'heure actuelle, par suite des travaux d'urbanisme effectués dans cette région qui est devenue la banlieue de la grande ville de San Fernando.

D'après le résultat de ses dernières recherches, le Dr Irving Rouse pense pouvoir établir une corrélation entre cette civilisation de Bontour et les étages

supérieurs, les plus récents par conséquent, qu'il a mis au jour dans ses fouilles à Barrancas au Venezuela. Descendant la vallée de l'Orénoque, les Karib passèrent à Trinidad ; mais ils trouvèrent certainement l'île habitée par une population nombreuse et forte — les multiples gisements dont nous parlerons tout à l'heure en sont une preuve certaine — et ils ne s'y établirent sans doute que d'une façon toute provisoire et dans un lieu relativement éloigné des villages, sur cette pointe de Bontour ainsi qu'aux environs immédiats. Ils respectèrent probablement leurs voisins et ne s'aventurèrent guère dans l'intérieur ; on n'y a retrouvé à notre connaissance qu'un ou deux exemplaires de haches à gorge d'emmanchement, l'arme typique de ces peuples. Ce fut sans doute pour eux une simple base de départ en vue de leurs grands voyages vers le Nord. La tradition vient corroborer cette idée en nous affirmant que Christophe Colomb, quand il découvrit la Trinidad au cours de son deuxième voyage, y rencontra une population arawak, tandis que dans toutes les autres îles, il se heurta aux Karib.

Affrontant la haute mer sur leurs pirogues taillées dans un tronc d'arbre, les Karib se lancèrent à la conquête des terres nouvelles, remontant d'île en île vers le Nord. Ils s'installèrent partout où ils purent découvrir de l'eau douce ; ils peuplèrent rapidement, semble-t-il, presque tout l'archipel des Antilles, ne rencontrant pas de résistance de la part de ceux qui les avaient précédés dans quelques-unes des îles ; ils s'établirent en effet sur des terres désertes comme Barbade, Cariacou et sans doute Baliceaux et Moustique, dans les Grenadines, puis à Sainte-Lucie, lieux où il n'existe pas, à notre connaissance, de gisements plus anciens, aussi bien qu'à Grenade et à Saint-Vincent, déjà peuplés de plusieurs centres arawak importants.

Après avoir envahi la Martinique, ils n'arrêtèrent pas pour autant leur mouvement de migration vers le Nord ; ils gagnèrent la Dominique, où leurs derniers descendants s'éteignent aujourd'hui dans la Réserve qui leur fut concédée par le gouvernement anglais sur les rivages du Nord, puis la Guadeloupe et Marie-Galante, terres de travail et de lutte, si l'on en juge par les quantités d'outils et d'armes abandonnés un peu partout ; montant toujours plus loin vers le Nord, ils s'installèrent à Antigue et même à Barbude, à Montserrat, à Nièves et à Saint-Kitts, à Saint-Eustache et à Saba. Ils continuèrent même encore plus loin, puisque, d'après les récentes recherches du Professeur Irving Rouse (28), on peut probablement attribuer à cette même civilisation, certains sites archéologiques des Iles Vierges et des Grandes Antilles, tels ceux d'Esperanza et de Capa à Porto Rico, de Boca Chica à Saint-Domingue et de Carrier en Haïti.

Il faut remarquer que, dans les Petites Antilles où nous avons fait porter personnellement nos investigations, les gisements que nous attribuons aux Karib possèdent toutes les caractéristiques que nous avons notées à la Martinique et confirment notre thèse. Cela n'empêche pas de trouver des particularités parfois très définies dans l'une ou l'autre de ces îles ; si les gisements de Grenade et de Cariacou sont spécialement riches en objets d'ornementation

en os et surtout en coquillage, ceux de Sainte-Lucie possèdent en abondance des céramiques à bords festonnés, alors que ce motif reste rare ailleurs ; les îles de Nièves et de Saint-Kitts ont la spécialité inexplicable du pilon conique en pierre polie. Les populations que l'on aurait tendance, en raison de la multiplicité de leur habitat, à considérer comme des nomades de la mer, durent au contraire mener une vie relativement sédentaire, pour connaître sur place une évolution et une spécialisation si typiques.

Une dernière question se pose à propos des Karib : à quelle époque commencèrent-ils leur migration au travers des Petites Antilles et, en particulier, quand s'installèrent-ils à la Martinique ? Nous avons déjà vu qu'il n'y avait pas à tenir compte des affirmations fort sujettes à la critique qui les faisaient précéder de peu l'arrivée des Européens. D'après l'importance des gisements et l'accumulation de terre végétale qui les marque, il semble bien que, dans notre île, il faille retarder leur venue jusqu'aux environs du XIe siècle. Leur installation dans le Nord, en particulier dans les Grandes Antilles, serait sans doute beaucoup plus récente, tandis qu'elle serait sensiblement de la même époque dans les îles du Sud. Des recherches effectuées à l'aide de la méthode du carbone radioactif, du C^{14}, pourront peut-être nous apporter des précisions sur la durée de l'habitat des Karib dans nos régions ; dès maintenant nous pouvons affirmer qu'il fut long et nous croyons que ces peuples vécurent à la Martinique au moins pendant quatre ou cinq siècles, avant sa découverte par Christophe Colomb.

***

Nous avons dit qu'à Trinidad, le Dr I. Rouse avait reconnu, en plus du gisement si particulier de Bontour, trois autres types distincts de gisement et il les relie aux niveaux moyens et inférieurs qu'il a trouvés dans ses fouilles à Barrancas, au Venezuela. Sans vouloir nier la valeur que présente cette distinction qui résulte de données acquises sur le continent et qui nous sont expérimentalement inconnues, nous ne pensons pas qu'il faille attacher une importance capitale à des différences qui nous paraissent secondaires. D'après les documents que nous avons recueillis en place et surtout d'après les nombreuses pièces que nous avons examinées dans la collection de M. Bullbrook, nous avons acquis la certitude que la technique de fabrication fut toujours celle que nous avons décrite comme appartenant aux Arawak, c'est-à-dire à trois pans soudés. Les particularités que l'on distingue dans les principes de décoration ne sont que des variantes qui nous paraissent s'être différenciées au sein d'une même civilisation ; ce sont des écoles diverses, nées sans doute sur le continent, et dont la tradition s'est conservée au cours de la migration au travers des Iles.

Nous avons déjà dit à propos du « facies Vivé » que l'on pouvait suivre sa marche qui, bien que très limitée, a laissé des traces à Grenade et à Trinidad et nous l'avons relié à l'étage d'Erin du Dr I. Rouse. Ce gisement d'Erin où ce chercheur a creusé deux tranchées de fouilles, nous a livré à nous-mêmes, dans

un sondage rapide, des fragments intéressants et nous avons étudié avec soin les documents que possède M. Bullbrook. La céramique présente les caractères spéciaux que nous avons trouvés à Vivé en particulier l'allure vernissée des peintures ; il est cependant curieux de remarquer que la collection Bullbrook possède, sous l'étiquette d'origine Erin, toute une série de bijoux et de pendentifs, en majorité fabriqués en os, qui présentent une facture tout à fait particulière et que l'on ne retrouve ni à Grenade, ni à la Martinique ; le gisement d'Erin est, par endroit, composé de véritables amas coquilliers, comme tous les sites archéologiques de Trinidad quelle que soit leur époque d'origine, ce qui montre la véritable coupure qui existe entre le développement des civilisations successives dans cette île si proche du continent et celles de l'archipel des Petites Antilles.

Il n'en reste pas moins vrai que les caractères essentiels de l'art arawak se retrouvent à Erin et nous ne croyons pas possible d'en faire plus qu'une subdivision, un « facies » spécial de la civilisation arawak.

Tous les autres gisements de Trinidad se rattachent d'après le Dr I. Rouse aux étages typiques de Palo Seco et de Cedros ; nous ne pouvons faire une telle différenciation dans les Petites Antilles et nous croyons que ces peuples, qui incisèrent finement ou peignirent avec art leur céramique, sont ceux qui peuplèrent nos îles, sans qu'il nous soit possible d'y distinguer deux types différents. Après s'être répandus à Trinidad où ils créèrent de multiples villages — on connaît plus d'une trentaine de gisements de cette période — ils gagnèrent Grenade où ils fondèrent une colonie assez importante, puis Saint-Vincent, mais sans s'y installer en nombre ; brûlant Sainte-Lucie, ils débarquèrent sur nos côtes de la Martinique. Nous avons vu l'importance des gisements de ce « facies Marigot-Sainte-Marie » tant au point de vue du nombre que par la haute tenue artistique des œuvres qu'ils nous ont livrées. Ce fut vraiment le grand centre de colonisation arawak de toutes les Petites Antilles et nous avons dit que le bourg actuel du Marigot peut en être considéré comme la capitale. Ayant trouvé un site particulièrement à leur goût, ces Arawak n'eurent pas tendance à continuer leur migration vers les îles désertes qu'ils soupçonnaient devoir exister dans le Nord ; s'ils s'installèrent en Guadeloupe et sans doute à Montserrat, ce ne fut qu'en nombre restreint et ils arrêtèrent là leurs voyages.

Quelle aurait été l'ancienneté des différentes migrations de ce grand peuple dans nos îles ? Question à laquelle il est bien difficile de répondre. Il semble cependant que leur durée d'habitat à la Martinique doit être considérée comme le double de celle des Karib : l'importance considérable des gisements de cette époque en fait foi. Si l'on admet que la dernière civilisation s'étendit sur une période de quatre ou cinq siècles, cela nous fait remonter, pour l'arrivée et l'installation des premiers habitants, tout au début de l'ère chrétienne.

*
* *

Cette première étude groupe les observations principales et les conclusions

TABLEAU RÉCAPITULATIF

DES CARACTÉRISTIQUES PROPRES AUX CIVILISATIONS PRÉCOLOMBIENNES DES PETITES ANTILLES

		ARAWAK	KARIB
SITE ARCHÉOLOGIQUE		Gisements situés généralement sur un plateau dominant la mer. Quelques rares coquillages, jamais d'amas coquilliers.	Gisements situés aussi bien dans la plaine que sur un plateau. Amas coquilliers énormes, sauf exception.
CÉRAMIQUE	Technique de fabrication	*Par trois pans soudés.*	*Par colombins.*
	Forme des vases.	Très variée ; jamais de tripode. Facture soignée.	Assez grossière dans l'ensemble, mais sujette à des originalités inattendues. Quelques tripodes.
	Gravure.	Très fine et relativement fréquente. Quand elle est employée seule dans la décoration, elle est incisée le plus souvent après séchage.	Généralement assez grossière. Presque toujours incisée avant le séchage de la pièce.
	Peinture.	*Facies Sainte-Marie* (Marigot) : assez commune, soignée, toujours mate. *Facies Vivé* : plus fréquente, aspect vernissé.	Assez grossière et relativement rare.
	Modelage.	Fréquent, très soigné et très original. Figurines humaines masquées. Animaux au naturel.	Beaucoup moins fréquent et plus grossier. Figurines humaines et animales généralement au naturel.
	Objets divers.	Fusaïoles.	Fusaïoles, disques, statuettes.
OBJETS EN PIERRE	Haches en pierre polie.	Frustes, uniquement amygdaloïdes.	Très soignées, amygdaloïdes ou à gorge.
	Autres outils.	Éclats de jaspe non retouchés. Herminettes.	Éclats de jaspe non retouchés ; herminettes, casse-tête ; pilons ; pierres en demi-lune, à trois pointes.
	Objets d'ornementation.	Exceptionnels.	Rares pendentifs.
	Cupules et Roches gravées.	Néant.	Toujours en groupe, soigneusement creusées et polies.
OBJETS EN OS		Exceptionnels.	Sculptures exceptionnelles. Rares pendentifs.
OBJETS EN COQUILLE	Outils.	Néant.	Haches très communes taillées dans *Strombus gigas*. Ciseaux rares taillés dans *Cassis sp.*
	Objets d'ornementation.	Néant.	Pendentifs et plaques gravés, taillés principalement dans *Strombus gigas* ; petits coquillages percés.

que nous pensons logiques de faire à la suite de nos fouilles dans les Petites Antilles ; mais il nous faut ajouter que le travail à effectuer reste considérable : après sept ans pendant lesquels nous avons consacré tant de nos moments de loisir à ces recherches, combien de gisements n'ont été qu'effleurés par des sondages ou même simplement prospectés en surface ! Combien de problèmes restent encore insolubles, tel celui des sépultures, car aucune n'a encore été découverte au delà de Trinidad ! Que de pièces et de dessins d'ornementation sont des énigmes pour lesquelles tout essai d'interprétation aboutit à des fantaisies !

C'est par un travail profond et suivi, à la lumière des découvertes archéologiques qui ne manqueront pas de continuer à se produire, que l'on arrivera un jour, nous l'espérons, à mettre en évidence l'histoire du peuplement primitif de nos îles.

BIBLIOGRAPHIE

1. Antolinez (G.). El arte plástico-figurativo de Barrancas. *Revista Nacional de Cultura*, Caracas, 1940, pp. 17-35.
2. Beuchat (H.). Manuel d'Archéologie américaine, Paris, 1912.
3. Booy (Theodoor de). Certain archeological Investigations in Trinidad, B. W. I. Contributions from the Museum of the American Indian, Heye Foundation, New-York, 1918, vol. 4, n° 2, pp. 471-486.
4. Branch (C. W.). Aboriginal Antiquities in Saint-Kitts and Nevis. *American Anthropologist*, 1907, vol. 9, n° 2, pp. 315-333, pl. XXI-XXIV.
5. Bullbrook (J. A.). The Aboriginal Remains of Trinidad and the West Indies. Caribbean Quarterly, Jamaïque, 1949, vol. 1, n° 1, pp. 16-21.
6. Delawarde (J.-B.). Le Prêcheur. Histoire d'un établissement humain sur les pentes de la Pelée, Paris, 1936.
7. — Préhistoire Martiniquaise. Les gisements du Prêcheur et du Marigot, Fort-de-France, 1937.
8. — Préhistoire Martiniquaise. Tiré à part de la *Revue Martinique*, pp. 1-6, Fort-de-France, 1946.
9. Fewkes (Jesse Walter). The aborigines of Porto-Rico and Neighboring Island. 25th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, Washington, 1907.
10. — Relation of aboriginal Culture and Environment in the Lesser Antilles. *Bulletin American Geographical Society*, 1914, vol. 46, pp. 662-678.
11. — Prehistoric Cultural Centers in the West Indies. *Journal Academy of Sciences*. Washington, 1915, vol. 5, pp. 436-443.
12. — A Prehistoric Island Culture Area of America. 34th Annual Report of the Bureau of American Ethnology, Washington, 1922.
13. Friant (M.). Notes sur les *Megalonys* des Antilles. *Bull. Soc. Zool. France*, Paris, 1941, vol. 66, pp. 122-129.
14. — Les Mammifères précolombiens de la Martinique. *Bull. Soc. Zool. France*, Paris, 1941, vol. 66, pp. 300-302.
15. Howard (George D.). Prehistoric Ceramic Styles of Lowland South America, their distribution and history. New-Haven, Yale University, 1947.

16. Huckerby (Th.). Petroglyphs of Grenada and recently discovered Petroglyph in St Vincent. Museum of the American Indian, Heye Foundation, New-York, 1921.
17. Im Thurn (E. F.). West Indian Stone Implements. Timehri, Part I, vol. 3, Demarara, 1884.
18. Josselin de Jong (J. P. B. de). Archeological Material from Saba and St Eustatius Lesser Antilles. Mededelingen van het Rijksmuseum voor Volkenkunde, Leiden, 1947, nº 1.
19. Mason (Otis T.). The Guesde Collection of Antiquities in Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, W. I. Smithsonian Report for 1884, pp. 731-837, Washington, 1885.
20. Osgood (C.). Prehistoric contact between South America and the West Indies. *Proc. Nat. Academy of Sciences*, Washington, 1942, pp. 1-4.
21. Rainey (Froelich G.). Porto Rican Archaeology. Scientific Survey of Porto-Rico and the Virgin Islands, New-York Academy of Sciences, N. Y., 1940, vol. 18, nº 1.
22. Reichlen (Henri) et Barret (Paule). Contribution à l'Archéologie de la Martinique. Le gisement de l'Anse Belleville. *Journal de la Société des Américanistes*, Paris, 1940, nouv. sér., t. XXXII, pp. 227-274, pl. XI-XIII.
23. — Contribution à l'Archéologie de la Martinique. Le gisement de Paquemar. *Journal de la Société des Américanistes*. Paris, 1941, nouv. sér., t. XXXIII, pp. 91-117, pl. I et II.
24. Revert (Eug.). La Martinique. Étude géographique et humaine, Paris, 1949.
25. Rouse (Irving). Prehistory of Trinidad in relation to adjacent areas. *Man*. Londres, 1947, nº 103, pp. 93-98, pl. G.
26. — The West Indies, in *Handbook of South American Indians*, Washington, 1948, nº 143, vol. 4, pp. 495-565.
27. — The Southeast and the West Indies, in The Florida Indian and His Neighbors, John W. Griffin ed., 1949, pp. 117-137, Winter Park, Florida.
28. — Areas and Periods of Culture in the Greater Antilles. *Southwestern Journal of Anthropology*, Albuquerque, 1951, vol. 7, nº 3, pp. 248-265.
29. — Prehistoric Caribbean Culture Contact as seen from Venezuela. *Transactions of the New-York Academy of Sciences*, New-York, 1951, sér. II, vol. 13, nº 8, pp. 342-347.
30. — Porto Rican Prehistory. Scientific Survey of Porto-Rico and the Virgin Islands, New-York, 1952, vol. 18, nºs 3 et 4.
31. Steward (J. H.). The Caribbean Tribes : an Introduction, in *Handbook of South American Indians*. Washington, 1948, nº 143, vol. 4, pp, 1-41.
32. Tostivint (D.). Essai d'interprétation des grandes énigmes de l'antique Madinina, Rennes, 1935.
33. Victor (P.-E.). La Poterie de Sainte-Anne (Martinique). *Bull. Agric.*, Fort-de-France, 1941, vol. X, pp. 1-54.

LISTE DES PIÈCES EN CÉRAMIQUE RÉPRODUITES SUR LES PLANCHES XXVII A XXX

Pl. XXVII. — *Culture arawak*. 1. Grand vase à fond plat, diamètre 36 cm. La Salle (Sainte-Marie). — 2. Vase à base arrondie, muni de deux anses plates (l'une brisée), diamètre, sans les anses, 25 cm. L'Adoration (Le Marigot). — 3. Vase à panse globulaire portant un goulot latéral et deux anses en arc de cercle dont l'une est surmontée d'une tête, largeur totale 38 cm. L'Adoration (Le Marigot). — 4. Vase polychrome avec anse ajourée, surmontée d'un oiseau, largeur totale, anse comprise, 23 cm. L'Adoration (Le Marigot). — 5. Vasque polychrome, largeur 35,5 cm. La Salle (Sainte-Marie). — 6. Vase à pied, de coupe ovalaire, grand diamètre 24 cm. L'Adoration (Le Marigot). — 7. Vase à base arrondie, muni de deux anses plates (l'une est brisée), diamètre 31 cm. L'Adoration (Le Marigot). — 8. Coupe hémisphérique pourvue de quatre anses supérieures plates, diamètre 25 cm. L'Adoration (Le Marigot).

Pl. XXVIII. — *Culture arawak*. 1. Coupe dissymétrique à fond arrondi, munie de deux anses supérieures ornées, diamètre 15 cm. L'Adoration (Le Marigot). — 2. Vase en forme de chaudron, muni de deux petites anses près du bord supérieur, diamètre total 18,5 cm. L'Adoration (Le Marigot). — 3. Coupe très ouverte, à pied central bas, avec un large rebord, diamètre 20 cm. L'Adoration (Le Marigot). — 4. Vase polychrome, à panse globulaire, surmontée d'un goulot et munie d'une anse latérale, diamètre 14,5 cm. La Salle (Sainte-Marie). — 5. Coupe peu profonde, avec pied central bas et quatre anses latérales plates, diamètre 13,5 cm. L'Adoration (Marigot). — 6. Vase zoomorphe fermé, portant un goulot latéral et, en position opposée, une tête modelée ; elle est surmontée d'une anse (brisée) en pont, longueur totale 21 cm. Petite Rivière Salée (Sainte-Marie). — 7. Coupe à fond presque plat et paroi peu élevée ; elle est pourvue de deux têtes en relief, diamètre 21 cm. L'Adoration (Le Marigot). — 8. Pièce dissymétrique peu profonde, arrondie d'un côté et présentant de l'autre un plan rectangulaire relevé qui sert d'anse et est pouvu aux angles supérieurs d'un ornement, diamètre de la partie arrondie 15 cm. L'Adoration (Le Marigot). — 9. Vase à base tronconique surmontée d'une haute panse bordée d'un simple bourrelet, diamètre au point le plus large 14,5 cm. L'Adoration (Le Marigot).

Pl. XXIX. — *Culture arawak*. 1. Petite coupe sans pied, diamètre 14,5 cm. L'Adoration (Le Marigot). — 2. Petit vase de forme lenticulaire pourvu d'une anse modelée en forme de tête et de deux becs jumelés (brisés), diamètre de la panse 8 cm. L'Adoration (Le Marigot). — 3. Goulot en forme de tête portant, semble-t-il, un masque, hauteur 9 cm. Petite Rivière Salée (Sainte-Marie). — 4. Anse sommairement modelée en forme de masque humain, hauteur 12 cm. Fond Charpentier (Le Marigot). — 5. Vase rond à bord assez évasé, diamètre maximum 13 cm. L'Adoration (Le Marigot). — 6. Vase en forme de tasse pourvue d'une anse arrondie, diamètre (anse comprise) 10 cm. L'Adoration (Le Marigot). — 7. Vase en forme de chaudron avec un bord large et rabattu, diamètre 9,5 cm. L'Adoration (Le Marigot). — 8. Coupe munie à sa partie supérieure de deux anses plates portant chacune une petite perforation, diamètre 13,5 cm. L'Adoration (Le Marigot). —

9. Anse de vase plate, ornée de reliefs formant une tête et de lignes gravées qui se croisent, largeur 15 cm. Gisement arawak.

Pl. XXX. — *Culture karib.* Vase modelé en forme de pied humain, fond plat reposant sur un disque haut de 2 cm., bordure très basse, inclinée vers l'intérieur, longueur 26 cm. Le Moule (Guadeloupe). — 2. Pièce en forme de cylindre, modelage sommaire, diamètre 14 cm. Paquemar (Le Vauclin). — 3. Pièce en forme de couronne, diamètre 11 cm. Paquemar (Le Vauclin). — 4. Pièce en forme d'anneau, diamètre 11 cm. Paquemar (Le Vauclin). — 5, 10, 13. Disques pleins en céramique, diamètre 35, 55 et 75 mm. Paquemar (Le Vauclin). — 6. Coupe sans pied portant sur sa panse le modelage sommaire d'un masque humain, diamètre 11,5 cm. Galba (Le Marigot). — 7. Statuette de femme à genoux une main au visage, hauteur 9,3 cm. Paquemar (Le Vauclin). — 8. Vase globulaire sans pied, diamètre 19 cm. Paquemar (Le Vauclin). — 9. Vase large, bas et très ouvert, muni de deux anses latérales en forme de boucle, largeur totale 24 cm. Paquemar (Le Vauclin). — 11. Coupe tripode (un pied brisé) diamètre 16,5 cm. Paquemar (Le Vauclin). — 12. Grand vase peu profond à fond plat, diamètre 34 cm. Paquemar (Le Vauclin).

Archéologie martiniquaise. Céramique arawak.

Archéologie martiniquaise. Céramique arawak.

Archéologie martiniquaise. Céramique arawak.

Archéologie de la Martinique et de la Guadeloupe. Céramique karib.

Carte archéologique de la Martinique.

COLLECTIONS ARCHÉOLOGIQUES MARTINIQUAISES DU MUSÉE DE L'HOMME

PAR RAOUL D'HARCOURT

(*Planches XXXI-XXXIX*).

Il nous a paru utile de faire suivre l'intéressante étude du R. P. Pinchon, *Introduction à l'archéologie de la Martinique* [1], d'une description des collections provenant de cette île que possède le Musée de l'Homme. On pourra y puiser des renseignements sur des points que le P. Pinchon a traité incomplètement, surtout en matière de décoration de la céramique.

Les pièces archéologiques martiniquaises du Musée de l'Homme sont toutes parvenues à cet établissement par l'entremise de M. E. Revert, inspecteur de l'Enseignement à Fort-de-France. La première collection, enregistrée sous le nº 39.41, a été décrite et analysée avec soin par H. Reichlen et P. Barret [2]; elle provient du gisement de l'Anse-Belleville, situé au N.-O. de l'île et que le P. Pinchon qualifie de « karib ». Elle contient plus de mille objets, tessons de poterie et pierres, ce qui nous laisse croire que tout le matériel exhumé a été envoyé, tel qu'on l'a trouvé, pièces grossières ou simples, mêlées aux autres. Nous ne dirons rien de plus de cette collection, en priant le lecteur qui voudrait se documenter sur elle, de se reporter à l'étude très complète précitée.

A cette série nº 39. 41 était jointe une trentaine d'objets provenant de Paquemar, gisement situé au S.-E. de l'île où les pièces avaient été recueillies en surface, au cours d'une simple excursion en cette région. Ce gisement est également qualifié de « karib » par le P. Pinchon. M. Revert, la même année, faisait parvenir un complément de cinquante pièces qui auraient aussi été extraites de Paquemar (collection nº 39.134). Ces deux séries ont été également étudiées par H. Reichlen et P. Barret [3]. Nous reviendrons sur la provenance exacte de cette série complémentaire qui aurait été donnée par M. Guy de Reynal à M. Revert.

1. Voir supra p. 305.

2. *Contribution à l'archéologie de la Martinique. Le gisement de l'Anse-Belleville.* Journal de la Société des Américanistes, nouv. série, tome XXXII, 1940, p. 227-274.

3. *Contribution à l'archéologie de la Martinique. Le gisement du Paquemar.* Journal de la Société des Américanistes, nouv. série, tome XXXIII, 1941, p. 91-117.

En 1944 parvenait au Musée de l'Homme une collection de plus de mille objets, *sélectionnés*, du plus haut intérêt. Elle provenait de Sainte-Marie, localité située au centre de la côte est de l'île. Enregistrée sous le nº 44.16, c'est elle que H. Reichlen et P. Barret signalent à la page 92 de leur étude de Paquemar et que les événements n'avaient pas permis de transmettre en France plus tôt. La collection fut classée par les soins de H. Reichlen qui n'eut sans doute pas le temps de la décrire avant de partir en mission au Pérou.

Enfin en 1949, M. Revert faisait parvenir le produit de fouilles exécutées à Paquemar, à l'Espérance (François) et au Marigot (gisement de l'Étang et de la Marie). Ces fouilles furent exécutées en profondeur et tous les tessons extraits, mis en caisse avec leur provenance exacte. L'ensemble, non sélectionné, représentait un volume considérable. Après un tri méthodique, les pièces conservées (plus de 1.000) ont été enregistrées sous le nº 49.91.

Nous allons nous occuper ici des deux collections 44.16 et 49.91 exclusivement.

COLLECTION 44-16

Les fouilles de Sainte-Marie ont porté sur un terrain sis à La Salle. Plus de 150 m³ de terre ont été remués jusqu'à 1 m. 20 de profondeur. On retira du sol un matériel extrêmement important, mais qui fut sélectionné. Seuls les objets intéressants par leur forme ou leur décoration ont été envoyés en France, le surplus est resté à la Martinique. Nous sommes ainsi privés de tout ce qui pouvait constituer le matériel ménager courant et nous ne pourrons savoir dans quelles proportions les pièces fines se mêlaient aux autres.

Nous avons demandé à M. Revert de nous dire dans quelles conditions les fouilles avaient été menées en 1940. Il voulut bien nous adresser une copie du rapport qu'il avait écrit à cette époque, en y joignant quelques photographies, un plan et des croquis [1]. Nous faisons suivre notre étude de ce rapport dans lequel on trouvera, outre une étude géologique du terrain, des détails sur la conduite des travaux.

La collection de Sainte-Marie ne contient que des objets en pierre et en céramique. Pas d'os, pas de coquilles, travaillées ou non.

Objets lithiques. Ils sont peu nombreux, une cinquantaine, et n'apportent aucun élément qui n'ait été déjà décrit : quelques éclats de jaspe ou de quartz et parmi eux de gros galets ayant peut-être servi de percuteurs. On note des haches pétaloïdes au tranchant usé, une hache rugueuse, mais bien taillée, longue de 13 cm., assez pointue du côté de l'emmanchement (94) [2] et d'autres haches ébauchées, également pointues à l'opposé du tranchant.

1. Voir ci-après, p. 373.

2. Les nombres entre parenthèses indiqueront désormais le numéro de la pièce dans la collection décrite.

Céramique. L'argile utilisée le plus fréquemment à Sainte-Marie est une terre rouge brique clair lorsqu'elle est cuite. Pour les pièces plus soignées, on se servait de préférence d'une terre jaune ocre ou beige qui, dans certains vases, prend un poli parfait permettant aux traits gravés de ressortir avec netteté. Enfin quelques pièces sont en argile fine quasi blanche, les cassures ne révélant au centre qu'une faible masse gris perle. En général la cuisson de la terre rouge ou ocre, contenant des oxydes de fer, n'a pas été menée avec une ventilation suffisante pour faire disparaître, au centre de l'épaisseur, un noyau noirâtre contenant de l'oxyde ferreux. Mais la règle comporte des exceptions, surtout dans les parois minces. La cuisson était d'habitude homogène et suffisante.

Formes. Des fouilles ont été exhumés les éléments de vases qui, rapprochés les uns des autres, ont permis de reconstituer la forme primitive d'un certain nombre de pièces d'une manière complète ou partielle, mais suffisante pour éliminer toute chance d'erreur, même dans ce matériel souvent dissymétrique et aux anomalies inattendues.

Voyons les formes rondes régulières : elles sont bien de comprendre, comme dans la plus grande partie de l'Amérique précolombienne, la presque totalité des vases et des récipients. Ce point doit être souligné. Voici les pièces principales que nous avons relevées :

— D'abord un plateau à cassave (933), grand disque plat, assez grossier dont les bords arrondis sont très légèrement relevés. On trouve fréquemment des fragments de ces plateaux dans les gisements, mais les pièces entières sont rares. Diamètre 42,5 cm. Épaisseur 1,5 cm. en moyenne.

— Un grand récipient rond (1010) en argile jaune bien cuite. Sa forme devait être celle d'un chaudron, le fond fait défaut. Les parois internes sont rongées comme par un agent corrosif[1] : Diamètre : 50 cm. Épaisseur : 6 mm. seulement.

— Un goulot entier de vase (1631) auquel tient une partie des flancs. Terre jaune rouge, sans engobe, mais polie. Le bord supérieur s'évase en un pavillon d'un diamètre de 23 cm. Épaisseur : 7 mm.

— Une pièce en forme de pot de fleur renversé (505) couleur brique, sur lequel reposerait une sorte d'assiette munie de deux anses plates (l'une d'elles fait défaut, ainsi qu'une partie des bords de l'assiette). La paroi externe du pot de fleur est ornée de quelques volutes gravées et l'anse porte à sa partie supérieure un décor typique qui rend le sens du vase certain et empêche qu'on envisage son renversement ; d'ailleurs l'intérieur du pot de fleur, grossièrement travaillé, ne servait certainement pas de récipient. Diamètre à la base 10 cm. Hauteur 11,5 cm. Usage indéterminé (fig. 38,1).

— Autre pièce présentant avec la précédente quelques analogies (500). Il s'agit d'une sorte de cylindre en terre rouge dont l'assiette, si elle en comportait une, a ses bords passés et qui aurait pu avoir même destination. Diamètre 11,5 cm. Hauteur actuelle 10 cm.

— Une vasque ronde, très basse, largement ouverte (571) en argile polie et

1. Voir, sur ce point, ce qu'écrit le P. Pinchon, supra p. 322.

peinte en rouge, sans ornement. On possède la moitié des bords avec une partie du fond, ce qui permet une reconstitution aisée. Diamètre 31 cm. Hauteur 10 cm. (fig. 36,8).

Fig. 36. — Formes de vase. Gisement de La Salle (Sainte-Marie).

— Une coupe assez profonde (579) à petit fond plat et à larges bords peints en rouge. La soudure des pans successifs est visible. Diamètre 20 cm. Hauteur 6,3 cm. (fig. 36,1).

— Une coupe à pied central (574). Diamètre 13 cm. Hauteur totale 5,5 cm. Hauteur du pied 2 cm. (fig. 36,3).

— Une coupe à pied central (915) plus plate que la précédente et dont les parois très basses sont inclinées vers l'intérieur. De facture très fine elle comporte un décor gravé de lignes formant des motifs qui se détachent en noir sur le fond rouge général. Diamètre 13 cm. Hauteur avec le pied 5,8 cm. (fig. 36,6).

— Une petite coupe basse (575) à fond plat qui était certainement tripode ; on voit encore l'emplacement de deux pieds, le troisième a disparu avec la partie correspondante du fond. Diamètre 11,5 cm. Hauteur, sans les pieds, 4 cm. (fig. 36,4).

— Une petite coupe (969) à panse semi-globulaire, un peu allongée vers le bas. Elle est peinte extérieurement en rouge. Elle devait comporter trois pieds, la place de soudure de deux d'entre eux est très nette ; celle du troisième n'est pas déterminable par suite d'une cassure. Les traces visibles des deux pieds, assez longues et se faisant presque face, laissent supposer que le vase pouvait reposer sur ces deux seuls éléments [1]. Diamètre 11 cm. Hauteur actuelle 6,5 cm. Ajoutons que la collection contient plusieurs petits pieds détachés de leur vase ; ils ont la forme très simplifiée d'un pied humain (967, 1, 2), (fig. 36,5 et 2).

— Un cylindre épais, ouvert aux deux extrémités (964) et pourvu, en haut et en bas, de rebords importants. On n'en possède qu'une petite moitié, cassée verticalement, mais il est aisé d'en restituer la forme. De facture robuste, il a

Fig. 37.

pourtant reçu un fin polissage et un engobe rouge, recouvert, sur la partie médiane externe, d'une couche de peinture blanche, apposée avec des réserves qui laissent apparaître en rouge un décor de volutes et de motifs géométriques. Il s'agit donc d'une peinture « négative ». L'usage de cette pièce reste hypothétique ; peut-être servait-elle à supporter un récipient [2]. Diamètre 25 cm. Hauteur 10,3 cm. (fig. 36,7 et 37).

— A ces objets de forme ronde, ajoutons une coupe en argile jaunâtre (573), à petit fond plat, qui, elle aussi, serait régulière, si sa paroi, généralement inclinée vers l'extérieur, n'avait subi, avant séchage, sur une largeur de 9 cm.,

1. Cette interprétation se trouve confirmée par la présence, dans la même collection, d'un petit vase n° 335, de forme ovalaire, légèrement resserrée au centre, dont la panse supérieure est en partie brisée, mais dont la base intacte repose sur deux pieds semblables à celui de la fig. 36,2.

2. Voir supra l'article du P. Pinchon, p. 327.

un aplatissement qui la redresse et au centre duquel se trouve un ornement modelé, en partie brisé aujourd'hui ; l'ornement justifie cet aplatissement bizarre. Diamètre 19 cm. Hauteur 6 cm. (fig. 38,5).

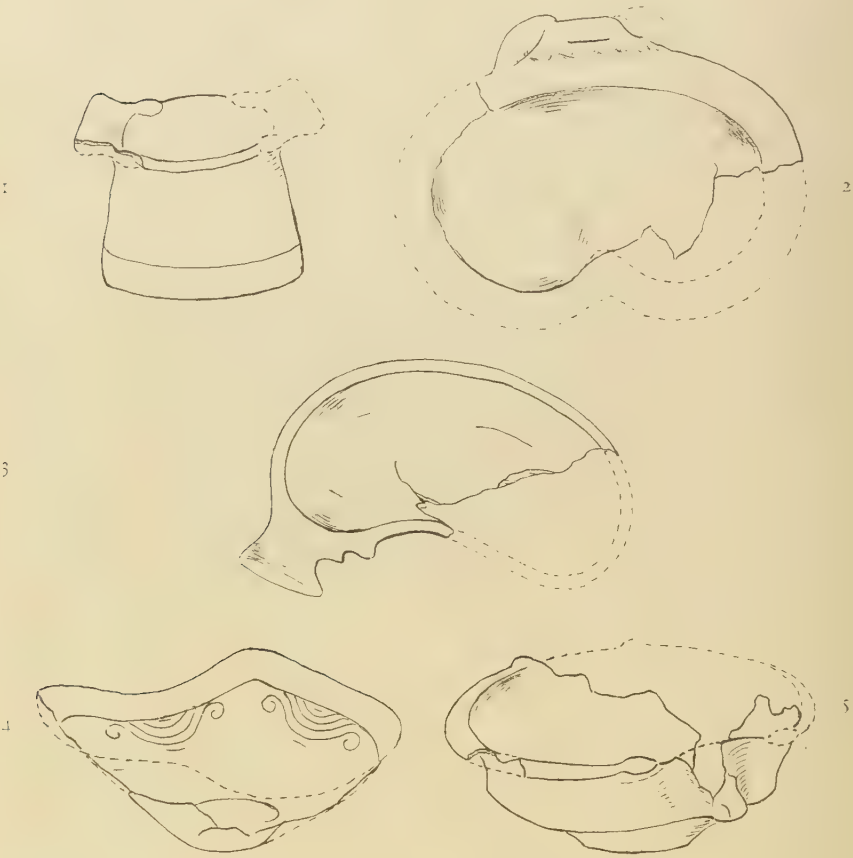


Fig. 38. — Formes de vases. Gisement de La Salle (Sainte-Marie).

— Une autre coupe à fond plat (578) prend la forme d'un haricot, le côté convexe étant en outre muni d'une anse plate, légèrement ondulée et relevée. Son bord large est peint en rouge. Grand diamètre (pièce reconstituée) 20 cm. Hauteur 3,7 cm. (5 cm. avec l'anse) (fig. 38,2).

— La coupe nº 577 à fond plat, sans pied, a aussi une forme de haricot ou de plat à barbe. Elle porte à une extrémité une protubérance qui ressemble

vaguement à un pied et qui devait servir à la porter ; le bord porte, en outre, près du pied, deux excroissances pointues. Paroi basse, perpendiculaire au fond. La pièce est peinte extérieurement en rouge violacé. Longueur (en tenant compte de la partie manquante) 13,5 cm. Hauteur 3,2 cm. (fig. 38,3 et pl. XXXI, 3).

Très originaux sont les vases aux formes longues et le plus souvent incurvées. Ils reposent généralement sur un pied central bas. Leur galbe évoque la corbeille,le berceau, la carène de navire, voire le hamac dont le réseau aux extrémités serait maintenu ouvert par une traverse rigide.

— Voici d'abord un petit récipient (576) à fond plat et à paroi très basse qui a la forme d'un ovale dont les extrémités auraient été coupées. De facture assez peu soignée, il est peint extérieurement en rouge. Longueur 17,5 cm. Largeur au centre 11 cm. Hauteur 3,7 cm. Épaisseur du fond 12 mm. (fig. 39,5).

— Une coupe en argile (916), couleur brique, à petit fond plat et rond, possède un galbe ovale, relevé en une courbe élégante à ses extrémités ; celles-ci comportaient une anse plate (aujourd'hui brisée). Les bords inclinés vers l'intérieur sont peints en rouge avec, du côté extérieur, des motifs géométriques, délimités par une ligne gravée, et peints localement en noir. Longueur, sans les anses, 17 cm. Hauteur au centre 4 cm., aux extrémités 6 cm. (fig. 39,3).

La coupe nº 903, à petit fond plat et rond, a la forme d'une corbeille ovale, relevée aux extrémités qui sont ornées, à un bout, d'une tête d'oiseau en relief et à l'autre, d'une petite anse plate. Elle est modelée en une terre fine jaune orangé et n'a reçu aucune peinture. Longueur totale 30 cm. Largeur au centre 17,5 cm. Hauteur au centre 4,2 cm. et aux extrémités 7 cm. L'épaisseur varie entre 4 et 6 mm. (fig. 39,2 et pl. XXXI, 1).

— La coupe nº 563, montée sur un pied central (aujourd'hui brisé), possède une forme particulièrement allongée et fine. Son fond presque plat est fortement relevé aux extrémités coupées droit. Elle ressemble à certains bateaux plats de rivière à bouts carrés. Longueur totale 42 cm. Largeur au centre 16,5 cm., aux extrémités 11 cm. seulement. Hauteur, sans le pied, 4,5 cm., hauteur des bords au centre 2,5 cm. Épaisseur 5 mm. (fig. 39,1).

— La coupe nº 781 ne comporte aucun pied ; sur un petit fond rouge et plat s'élèvent des parois qui s'évasent en prenant une forme à quatre pans, égaux deux à deux, qui délimite un rectangle. Les petits côtés ont un bord horizontal, tandis que les grands sont incurvés. Modelée en une argile blanche, la coupe est ornée d'une ligne gravée qui en fait le tour à l'intérieur, à quelques centimètres du bord, et de quatre motifs semblables, également gravés, faits de lignes courbes parallèles dont l'une se termine en volutes à ses extrémités. Grande largeur 21 cm., petite largeur, au milieu, 17 cm. Hauteur au centre 4,5 cm., aux extrémités 6,5 cm. Épaisseur 4 mm. (fig. 38, 4 et pl. XXXI, 4).

— Le nº 932 est la plus belle pièce de la collection. Faite en une argile rouge rosé, peinte en rouge seulement sur les bords, elle se compose d'un petit fond rond monté sur un pied central ; ce fond se transforme en une vasque rectangulaire, fortement ensellée, ressemblant à un hamac ouvert et portant au

milieu des côtés relevés une anse plate aux bords arrondis. Ce vase est orné intérieurement de lignes gravées : volutes, dents de scie, etc... Certaines parties de la paroi sont couvertes de lignes rapprochées comme des hachures, menées selon deux directions différentes et qui se coupent ; elles respectent et font ainsi

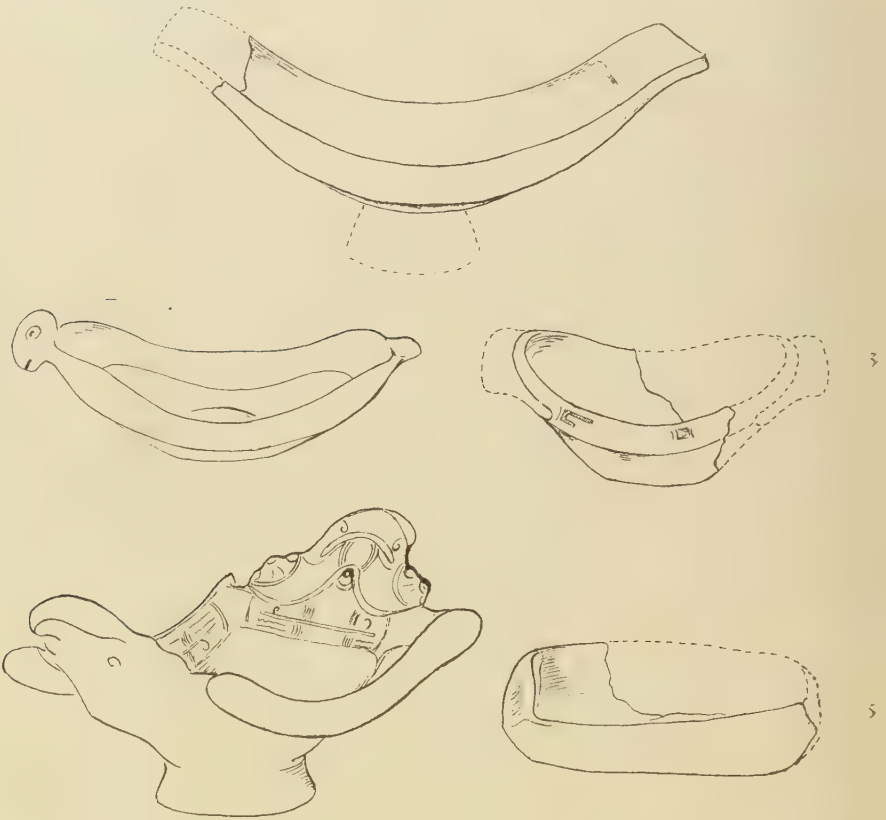


Fig. 39. — Formes de vases. Gisement de La Salle (Sainte-Marie).

ressortir les surfaces nues de motifs décoratifs. Modelage traditionnel de boutons et d'ovales aux anses. Longueur totale 39 cm. Largeur au centre 24 cm. Hauteur au centre, avec le pied, 8 cm., aux extrémités 15,5 cm. (fig. 39,4 et pl. XXXI, 5).

Décoration. Elle relevait de trois procédés : peinture, gravure et modelage qu'on utilisait isolement ou ensemble.

Peinture. Les indigènes à Sainte-Marie disposaient d'un rouge grenat et d'un

rouge plus vif moins souvent utilisé, d'un violet lie de vin, du jaune ocre clair, du blanc pur et du noir. Pour nous, ces couleurs ont toutes un caractère minéral et ont été apposées avant cuisson, à l'état de barbotine, avec un pinceau. Les rouges et les jaunes proviennent de l'oxyde de fer mêlé à l'argile. Certains auteurs pensent que le rouge proviendrait parfois du « rocou » et fondent leur opinion sur ce que des tessons de poterie rouge, lorsqu'ils sont brossés dans l'eau pour les nettoyer, colorent immédiatement cette eau en rouge. Nous avons fait pareille observation, mais il s'agit, en fait, de la désagrégation des parcelles superficielles de la barbotine dont ils étaient couverts et que les agents atmosphériques ont rendu plus fragiles. Il est très peu vraisemblable qu'une peinture végétale, probablement à base d'huile, ait résisté pendant plusieurs siècles au contact d'une terre arrosée abondamment au cours de l'année. Le violet peut provenir d'un oxyde de manganèse. Le blanc est simplement de l'argile pure, dépourvue de tout oxyde métallique. Certaines pièces ne sont pas seulement peintes, mais façonnées en cette argile blanche. Tous les essais que nous avons tentés pour dissoudre la peinture blanche par l'acide chlorhydrique sont restés infructueux. A la Martinique il ne s'agit donc pas d'un badigeonnage à la chaux comme, par exemple, sur certaines poteries mexicaines. Nous n'avons trouvé aucun dépôt calcaire sur les tessons martiniquais. Reste le noir ; il est utilisé de préférence à faire ressortir certains motifs décoratifs ou à recouvrir la face interne de vases — grands ou petits — jusqu'à leur bord supérieur exclusivement, celui-ci étant d'habitude peint en rouge. Nous croyons aussi à son origine minérale et à son apposition avant cuisson. Nous avons cherché à l'attaquer par l'acide chlorhydrique, l'alcool, la benzine, le tétrachlorure de carbone, l'acétone et l'alcali, nos efforts ont été complètement vains, le noir n'en est sorti que bien nettoyé ; intense dans les parties bien conservées, il prend ailleurs une teinte grise plus ou moins foncée. Voilà donc la palette. Le rouge est de beaucoup la couleur la plus répandue. Toutes les poteries un peu fines portent au moins leurs bords supérieurs peints en cette couleur. Sur les fonds blancs la décoration rouge intervient sous forme d'un semis de motifs simples, d'ordre géométrique : carrés, rectangles, losanges, pastilles rondes. Sur le fond rouge, le blanc se superpose parfois en peinture « négative », les réserves formant le décor ; c'est aussi ce qui se produit avec les fonds d'ocre jaune sur lesquels le blanc est apposé (fig. 37 et pl. XXXVII, 4) ; ainsi apparaissent des volutes, des lignes bordant des motifs, etc... Nous avons déjà signalé l'utilisation du noir pour l'intérieur des vases et pour leur décoration.

Gravure. Elle a un caractère simple, soit qu'elle cerne d'un trait peu profond les reliefs, en particulier les boutons, soit qu'elle forme, à elle seule, des motifs décoratifs. On trouve ainsi des lignes droites isolées ou groupées en parallèles, des hachures croisées qui couvrent un fond, pour faire ressortir les parties lisses du décor, des lignes délimitant des séries de triangles équilatéraux, des petites lignes brisées régulières. Les lignes courbes décrivent des ovales, des volutes simples ou multiples, des crochets. Parfois la surface interne d'un vase est toute couverte de lignes courbes parallèles interrompues par d'autres lignes

courbes, semblables, qui les coupent. Il en résulte un réseau capricieux non dénué d'intérêt artistique (fig. 40,2 à 7). Tous ces motifs ne sont pourtant pas très nombreux, mais on les a utilisés de manière différente et très judicieusement.

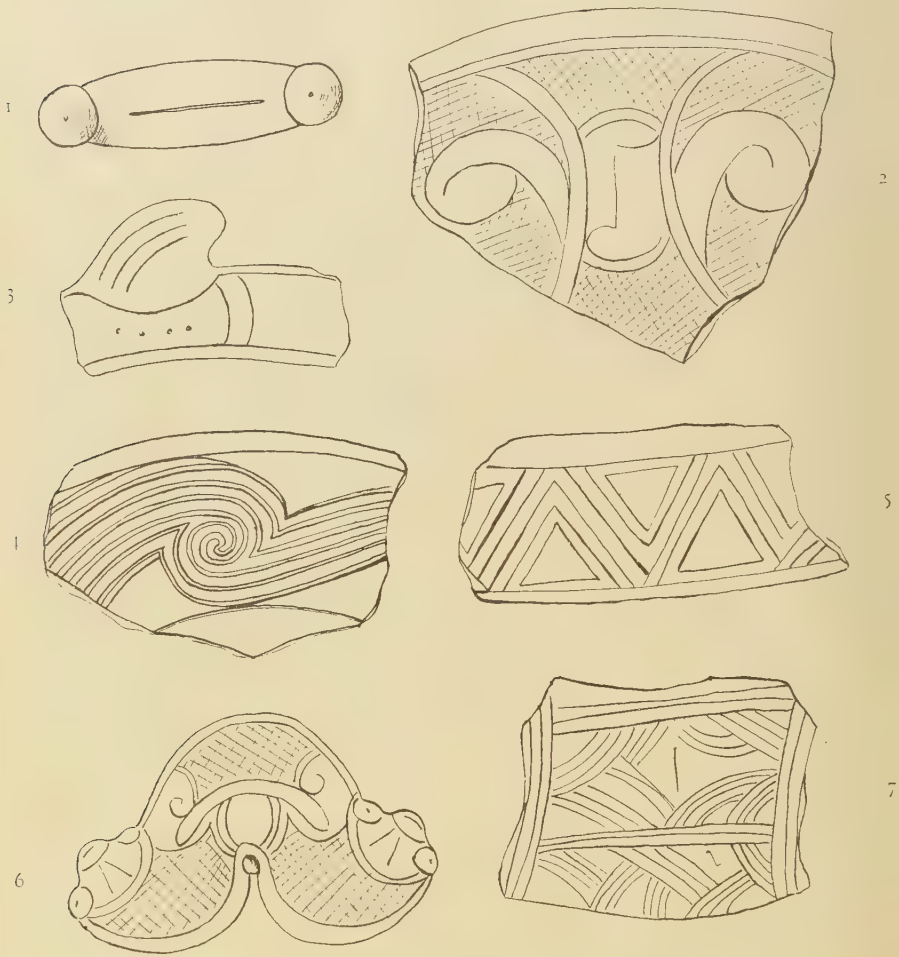


Fig. 40. — Motifs décoratifs gravés. Gisement de La Salle (Sainte-Marie).

La grecque scalaire, si répandue dans une grande partie de l'Amérique, paraît ici inconnue. Nous n'avons trouvé aucun personnage gravé, pas plus qu'un animal ou qu'un ornement floral.

Modelage. Le modelage est très spécialement utilisé à l'ornementation des anses. Il s'agit de variations sans nombre dérivant d'un thème simple. Sans prétendre, bien entendu, qu'il en ait été historiquement ainsi, il semble que le point de départ du thème ait consisté en un bouton hémisphérique portant au centre une petite dépression. Ce bouton a fait naître son semblable et les deux boutons ont été joints par deux lignes courbes aboutissant au motif suivant : un ovale, en léger relief, traversé, selon son grand axe, par un trait droit gravé et flanqué, à chaque extrémité, d'un bouton en fort relief (fig. 40,1). Ce motif s'ampute de parties ou se multiplie, il se simplifie ou se complique, mais il est toujours formé des mêmes éléments. La pl. XXXII en contient de nombreux exemples pris surtout parmi les anses plates ornées. Mais là ne s'arrête pas le pouvoir du motif. Au lieu de garder son caractère purement ornemental, il est utilisé pour former des masques humains dont la tête, elle-même, peut être considérée comme un gros bouton ; l'ovale forme la bouche, les boutons avec leur dépression, les yeux, puis ceux-ci perdent de leur relief et ne sont plus que des cercles avec une petite perforation au centre, ou un trait horizontal gravé, tandis que le nez, à son tour, devient bouton. Ces têtes humaines simplifiées ornent parfois les anses plates, mais plus souvent les anses en moitié d'anneau collées au flanc d'un vase ou en pont arqué, surmontant un goulot (pl. XXXI, 2 et XXXIV). Les têtes humaines n'ont pas toutes ce caractère schématique, il en est dont le réalisme et l'expression surprennent par leur force. Nous avons réuni sur la pl. XXXV une série de têtes, prises parmi beaucoup d'autres, qui vont d'une stylisation très primitive, à la réalisation expressive la plus poussée. On notera que les nos 13, 14, 15, 18, 19 portent des oreilles dont le développement fait perdre en partie au masque son caractère humain. D'ailleurs le règne animal n'est pas négligé et l'on trouve nettement dans les modelages martiniquais des têtes d'oiseaux, de rongeurs, de grenouilles, de tortues, de lézards, etc... (pl. XXXVI, 3, 13, 16 ; 14 ; 5, 6) ; le nº 21 représente un poisson, ornait-il une anse ou formait-il une pièce complète ? Sa base brisée ne permet pas de le dire. On remarquera sur le fragment 9 de la même planche, le relief d'un serpent ou d'une anguille. De tous ces fragments modelés se dégage une impression d'art incontestable et un style très personnel. Le nº 15 de la pl. XXXIV, reproduit fig. 41, appelle l'attention. Il s'agit de la représentation de deux têtes superposées ; on voit ici apparaître, avec beaucoup de probabilités, le mythe du « moi-double » qui hantait les cerveaux des Indiens de la Colombie et de la côte équatorienne septentrionale.

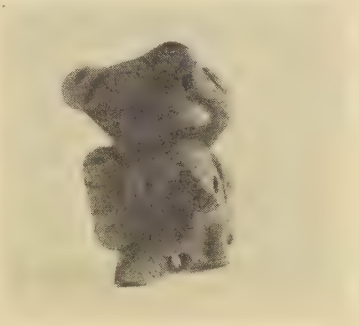


Fig. 41.

COLLECTION 49-91

La collection que le Musée de l'Homme reçut de M. Revert après la guerre et qui fut enregistrée sous le nº 49.91, diffère complètement de la collection de La Salle que nous venons de décrire, en ce sens qu'au lieu de pièces choisies pour leurs formes ou leur décoration, elle contient tous les tessons ou objets trouvés au cours de fouilles exécutées dans des tranchées, larges de 1 m. 1/2 en moyenne et longues de quelques mètres. Les fouilles furent menées en profondeur, selon la méthode stratigraphique, par couches de 25 cm. d'épaisseur jusqu'au sol vierge. Les pièces trouvées dans chaque couche ont fait l'objet d'un empaquetage distinct. Les plans schématiques des fig. 42, 43, 44 précisent la place des points fouillés. Les tessons sont arrivés à Paris en un certain nombre de grandes caisses représentant un matériel de plus de 2 m³ de volume. Nous avons trié à la main ces milliers de fragments en prenant soin d'étiqueter ceux que nous conservions dans chaque série, soit comme types (forme des bords, épaisseur, nature de l'argile), soit parce qu'ils possédaient un intérêt particulier en forme, couleur ou décor. Disons tout de suite que cet examen fut très décevant et que la faible dimension des tessons et la dispersion de morceaux jadis proches dans la terre et appartenant à la même pièce, ont rendu impossible la reconstitution d'un seul récipient. Seules la matière utilisée, la forme des bords, et le cas échéant, la peinture ou la décoration ont pu être étudiées. Quant à la stratigraphie, elle n'a absolument rien révélé : en chaque point fouillé, même matière, mêmes procédés, même décoration quand elle existait. C'est à peine si à Paquemar, les poteries relativement les meilleures et revêtues à l'extérieur d'une couche de peinture rouge ont paru un peu plus nombreuses dans les couches profondes que dans les couches superficielles, constatation due sans doute, au simple hasard et qu'une tranchée voisine eût probablement détruite. Si l'on peut regretter que les fouilles n'aient pas été surveillées, pelletée par pelletée, ce qui aurait permis de reconstituer des vases, comme l'a fait avec beaucoup de patience, le P. Pinchon, le fait d'avoir recueilli tout ce que contenait archéologiquement une tranchée permet de déterminer les proportions des genres et des styles.

Les points fouillés appartiennent aux deux gisements voisins de l'Étang et de la Marie (Marigot), au gisement de l'Espérance (François) et à celui de Paquemar (Vauclin). Nous commencerons notre examen par ce dernier.

Paquemar. Le P. Pinchon estime que le gisement est nettement de caractère karib. Deux tranchées longues respectivement de 5 et 7 m., larges de 2 m. et 1 m. 70 y ont été pratiquées ; elles sont désignées sur la fig. 42 par les lettres P et Q. Elles ont été poussées jusqu'au fond, à 1 m. 25, 0 m. 90 et 0 m. 60, selon les points.

Objets lithiques. Ils consistent essentiellement en haches pétaloïdes (pl. XXXIX, 6), — pierres taillées en poinçon (pl. XXXIX, 1), galets creusés en mortier (pl. XXXIX, 4), galets de broyage en forme de boule plus ou moins

régulière, petites meules rondes, grossièrement pourvues de raies sur la tranche et portant une légère cupule au centre de chaque face (pl. XXXIX, 5).

Objets de coquilles. Ce sont, avant tout, des haches taillées dans un fragment de gros « lambi » ; les unes grossièrement faites, telle la hache publiée par

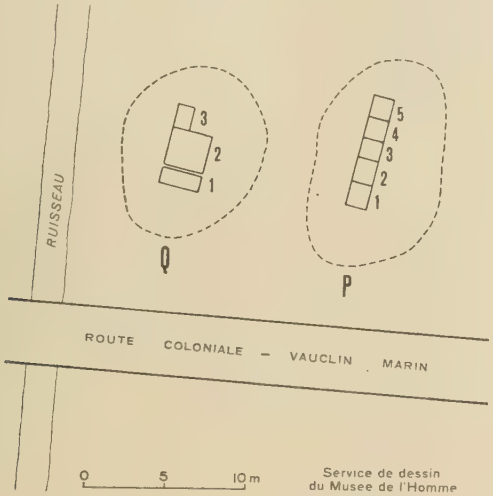


FIG. 42. — Gisement du Paquemar. Emplacement des fouilles.

Reichlen et Barret[1], les autres plus faibles, mais bien façonnées, avec un tranchant parfaitement taillé et poli (pl. XXXIX, 7). Ces instruments, en raison de la matière employée, peu dure, devaient servir surtout à des usages domestiques ; on pouvait, il est vrai, les repasser aisément.

En dehors de ces haches, nous avons trouvé d'abondants coquillages, surtout du genre « casque » et « lambi » et beaucoup avaient servi à confectionner de menus objets, peut-être des hameçons taillés dans une spirale, car on trouve ces coquillages amputés de parties qui ont été nettement séparées par incisions successives. L'industrie coquillière était certainement très développée chez les indigènes qui habitaient Paquemar.

Céramique. La poterie représente au moins les neuf dixièmes du matériel exhumé. On y trouve d'innombrables tessons, le plus souvent de couleur brun foncé, à surface rugueuse, dont l'épaisseur atteint 2 cm. et qui s'effritent avec facilité par suite d'une trop grande quantité de dégraissant et d'une cuisson imparfaite. Nous avons pu, ici ou là, rapprocher quelques morceaux provenant du même vase, mais sans pouvoir déterminer sa forme avec sûreté. Il était aisé de voir qu'il s'agissait de récipients aux formes simples, semblables à ceux

1. H. REICHLEN et P. BARRET, *op. cit.*, p. 99, fig. 8, D.

qui figurent sur la pl. XXX de l'étude du P. Pinchon. A ces tessons grossiers étaient mêlés des morceaux de céramique meilleure, moins épaisse, polie au moins à l'extérieur et peinte en rouge, avant cuisson, sur cette face (pl. XXXVIII, 1 et 3). Ces éléments, suivant les points fouillés, pouvaient atteindre 5 à 10 % de la masse. Quant à la décoration, elle est extrêmement faible et se réduit à une ou plusieurs lignes parallèles gravées près des bords et reliées entre elles, de distance en distance, par de petites barres perpendiculaires également gravées; on trouve aussi quelques cercles inhabilement tracés (pl. XXXVIII, 2, 4, 8). La rencontre à Paquemar, sur quelques fragments de vase, de boutons en relief avec dépression centrale, tels qu'ils se présentent dans le style arawak, mérite de retenir l'attention, puisque ce relief caractéristique aurait pu ici être absent; notons qu'on le trouve également à l'Anse-Belleville [1]. Les objets modelés consistent en des fusaïoles de forme courante (deux troncs de cône opposés par la base), un phallus en poterie grise, une tête d'animal ressemblant à un iguane, une tête humaine, en terre gris clair, au crâne pointu, dont les yeux sont faits de deux trous ronds et la bouche d'un trait gravé horizontal, enfin une figurine en terre brune dont les bras (l'un est cassé) et la tête émergent d'une masse qui ressemble à un pilon (pl. XXXVIII, 5, 6, 7, 10, 12). Ces objets sont de facture assez grossière, comme celle de la statuette féminine publiée par le P. Pinchon (pl. XXX, 7). Les tessons décorés, fusaïoles et figurines ne dépassent pas au total le nombre de 20 sur des milliers de tessons. Ce faible chiffre et la facture rudimentaire des pièces indiquent la très pauvre culture des Indiens de Paquemar.

Cette constatation nous a amené à rechercher si les belles pièces de la petite collection publiée par H. Reichlen et P. Barret en 1941 provenaient bien de Paquemar. On sait que la collection, nous l'avons dit au début de ces pages, était enregistrée sous deux rubriques distinctes, l'une 39.41 et l'autre 39.134. Or il se trouve que la série 39.41 contient des pièces simples, tandis que sous la série 39.134 figurent tous les tessons remarquables. Le fragment *i* de la pl. II de l'étude précitée ressemble notamment tout à fait, en finesse de pâte, engobe violacé et décor gravé, à la pièce 3 de notre pl. XXXVII qui provient du Marigot. Nous en étions là de nos remarques, quand nous eûmes la bonne fortune de rencontrer M. Guy de Reynal de passage à Paris. Nous lui avons fait part de nos hésitations. Il nous a donné l'assurance qu'il n'avait jamais remis à M. Revert de collection provenant de Paquemar, en dehors des quelques pièces trouvées avec lui dans une prospection légère des champs, au cours d'une promenade. Il nous a ajouté que la pièce *i* signalée ci-dessus, qu'il connaissait très bien, avait été trouvée en effet au Marigot (gisement de l'habitation Séguineau). Nous en avons conclu que la collection 39.134 devait provenir de la région du Marigot et que le donateur était peut-être M. François de Reynal (frère de M. Guy de Reynal) qui réside précisément en cette région. Si nous insistons sur cette erreur matérielle de M. Revert, c'est qu'elle a des con-

1. H. Reichlen et P. Barret, *op. cit.*, pl. XIII, 8.

séquences archéologiques importantes. Elle dotait Paquemar d'une culture aussi évoluée que celle de Sainte-Marie ou du Marigot, rendait inexplicable la pauvreté de la seconde collection 49.91 et détruisait toute la discrimination que le P. Pinchon s'efforce d'établir entre les gisements arawak et les gisements karib. Que l'opinion de ce chercheur consciencieux soit à l'avenir entérinée ou mise en doute, un fait demeure aujourd'hui acquis : la culture des Indiens qui vécurent sur le sol de Paquemar était simple ou même grossière à côté de celle de Sainte-Marie, mais elle était de même nature, c'est-à-dire que lorsqu'une poterie s'affine un peu, porte un engobe rouge ou quelques traits gravés, voire un bouton en relief, elle ressemble en tous points à une poterie de *même rang* provenant du Marigot ou de Sainte-Marie. L'importante distinction faite par le P. Pinchon entre la fabrication par colombins ou par pans soudés entre eux n'a pu être vérifiée, dans les tessons de Paquemar, faute de pièces suffisamment grandes.

MARIGOT. Les recherches ont porté sur deux points voisins, l'un à l'Étang, l'autre à la Marie et l'on trouvera sur les plans des fig. 43 et 44 l'emplacement

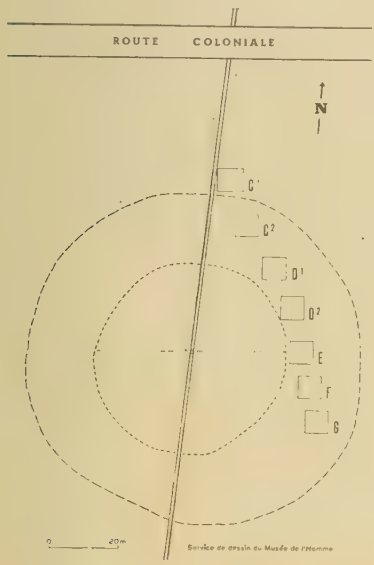


FIG. 43. — Gisement de l'Etang.
(Cuvette de 55 mètres de diamètre.)
Emplacements des fouilles.

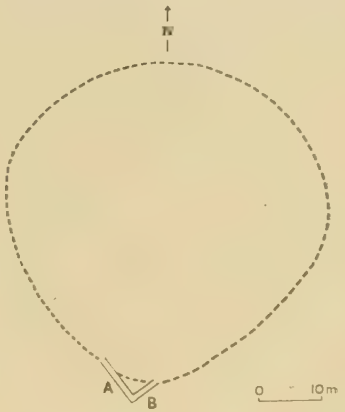


FIG. 44. — Gisement de La Marie.
Tranchées de fouilles : A et B.

exact des fouilles. Nous ne séparerons pas les deux sites dans notre description, le matériel étant composé, ici et là, des mêmes éléments et dans des proportions équivalentes.

Objets lithiques. Signalons des haches, l'une de forte taille malheureusement cassée, l'autre entière de forme très allongée (pl. XXXIX, 8, 3), des sortes de poinçons semblables à celui qui est donné au nº 1 de la même planche, un bloc d'aiguisage pareil à un pavé de rue, enfin une petite meule qui paraît être la réduction exacte de celle qui figure au-dessous d'elle (pl. XXXIX, 2 et 5) et qui, sauf erreur, vient de Paquemar : mêmes stries sur la tranche, même dépression au centre des deux faces. La morphologie de ces objets de pierre est très constante dans toute l'île.

Les coquilles sont quasi absentes dans les pièces recueillies au Marigot.

Céramique. Notre analyse sera très simplifiée du fait que nous avons déjà décrit les tessons de Sainte-Marie avec lesquels ils présentent une grande similitude.

Le matériel n'ayant pas été sélectionné, il est naturel d'y trouver une grande quantité de débris grossiers sans engobe et sans décor, comme à Paquemar, mais à côté d'eux et dans une proportion qui peut atteindre 10 % environ, apparaissent des tessons plus fins, peints en rouge avec ou sans décor gravé ou modelé. Nous avons réuni sur la pl. XXXVII les pièces les plus représentatives du style local. En peinture on retrouve la céramique de pâte blanche ou ocre clair portant des motifs simples peints en rouge, comme à Sainte-Marie (pl. XXXVII, 1, 4, 19) ; le nº 2 est peint en rouge avec des motifs noirs ; le nº 3 porte, en plus de la gravure et des bords modelés, un bel engobe violacé. Les décors gravés sans peinture se rencontrent de préférence sur des pâtes fines, minces, bien cuites, de couleur beige, jaune ocre ou brique (pl. XXXVII, 6 à 9, 22) ; les lignes parallèles et les volutes de Sainte-Marie s'y retrouvent. Dans les modelages, on revoit souvent sur les anses, l'ovale flanqué de ses deux boutons ; signalons quelques fragments remarquables : une tête de grenouille, une tête d'iguane (pl. XXXVII, 11 et 20) et surtout un masque humain, nº 12, avec un œil en fente et un nez modelé d'une manière remarquable. Nous retrouvons aussi au Marigot les têtes d'oiseaux sur les anses, les fusaïoles de filage, etc... Toutes ces pièces pourraient provenir de Sainte-Marie, aucune particularité ne les distingue et nous comprenons que le P. Pinchon fasse du Marigot un centre arawak au même titre que Sainte-Marie.

Gisement de l'Espérance (François). L'examen du matériel trouvé au gisement de l'Espérance a été réservé pour la fin, parce que ce matériel tient le milieu, en nombre et qualité, entre celui du Marigot et celui de Paquemar. Les fouilles ont été menées sur des longueurs de 8 m. en plusieurs directions indiquées sur le plan de la fig. 45.

Aucune pierre taillée ne se trouve dans la collection, mais un assez grand nombre de coquilles découpées, même en spirale, ainsi qu'une hache brisée faite d'un fragment de « lambi ». Les tessons de poterie grossière, sans aucun décor, abondent naturellement ; les formes des bords sont celles que nous avons déjà vues. Signalons des fusaïoles de type courant et des fusaïoles à gorge centrale (pl. XXXVIII, 17, 18) ainsi que des disques d'argile plan-convexes déjà signalés par d'autres auteurs et dont l'emploi reste encore indéterminé.

Peut-être s'agit-il simplement de couvercle de goulot de vase, ce qui justifierait la dépression annulaire creusée dans la surface plane, assez près des bords que portent certains de ces disques, notamment la pièce nº 84.

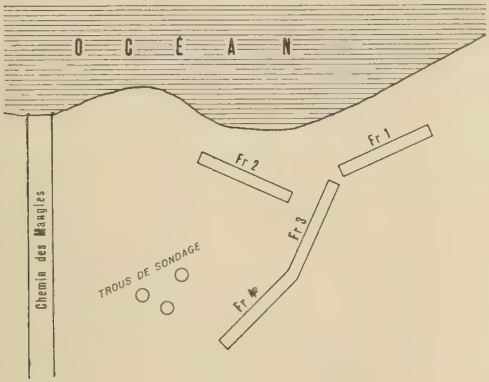


Fig. 45. — Gisement de L'Espérance. Emplacements des fouilles.

Une tubulure d'argile rouge, sans doute détachée d'un vase, porte quatre bandes blanches longitudinales délimitées par un trait gravé (106). La peinture blanche est assez employée, on en trouvera deux exemples sur la pl. XXXVIII, nº 20 (fond de vase gravé rouge et blanc, côté externe) et nº 23 bord de vase peint sur les deux faces sans gravure. Quant au décor, il consiste essentiellement en lignes gravées très simples, comme à Paquemar, et en volutes et en cercles inscrits sur les anses ou sur la paroi des vases (pl. XXXVIII, 9, 13, 19, 21, 22). Pas de boutons en relief, pas de têtes modelées ; n'en concluons pas que leur absence est totale, mais disons qu'ils sont, sans doute, plus rares qu'ailleurs. En résumé, matériel plus pauvre qu'au Marigot, mais d'une nature absolument semblable : mêmes gravures, mêmes peintures, mêmes formes d'anse ; là, non plus, nous n'avons pu discerner dans la fabrication des récipients l'emploi des colombins ou des pans soudés. Le gisement de l'Espérance est-il arawak ou karib ? Nous laissons au P. Pinchon le soin de le déterminer. On voit combien, à la vue du seul matériel, il est difficile de distinguer, l'une de l'autre, les deux civilisations [1].

***

La description sommaire des collections du Musée de l'Homme que nous venons de tenter comporte quelques conclusions, au moins provisoires. Quelles

1. Cette impression d'unité se trouve bien renforcée par l'examen de quelques pièces très intéressantes provenant indiscutablement de Paquemar et que M. Guy de Reynal vient d'offrir au Musée de l'Homme (col. 53,1).

que soient les différences inscrites dans le tableau récapitulatif des caractéristiques arawak et karib du P. Pinchon, nous restons frappés de la grande unité de style de tous les gisements martiniquais. C'est dans l'ordre de fréquence des pièces ornées et dans leur plus ou moins grande perfection de facture bien plus que dans leur caractère spécial que résident les différences. Ne voyons-nous pas dans les tessons de Paquemar et de l'Anse-Belleville, gisements dits « karib », apparaître le bouton caractéristique en relief, la volute gravée, la forme des anses, le galbe ovalaire des vases, avec des détails de facture des pièces arawak [1] ? Sur deux points nous croyons le jugement du P. Pinchon trop absolu : le gisement arawak de Sainte-Marie contient certainement des tripodes (fig. 36,2, 4, 5) ; d'autre part, si les Arawak fabriquaient leurs vases par pans soudés, ils se servaient sans doute aussi du procédé primitif par colombins dans la fabrication des vases aux formes rondes et basses ; à notre avis ils devaient surtout utiliser les pans dans les récipients de section rectangulaire ; nous y avons trouvé, dans les angles, des traces de raccord, ce qui est tout à fait logique. N'ayant pas eu en mains des vases (entiers ou fragmentaires) provenant de Paquemar, nos observations n'ont pu porter sur ce point dans la collection de ce gisement.

Si vraiment les Karib ont vaincu et pourchassé les Arawak en faisant de leurs femmes des esclaves, il serait naturel que celles-ci aient conservé dans la fabrication de la céramique leurs habitudes manuelles et leurs traditions artistiques, mais atténuées, appauvries d'années en année, ce qui expliquerait l'unité de style dans tous les gisements.

La place qu'occupe la Martinique dans l'archéologie générale des Petites Antilles a été clairement exposée par le P. Pinchon, telle qu'elle ressort de nos connaissances actuelles. Nous ne saurions rien y ajouter, car nous n'avons pu consulter que des ouvrages déjà anciens comme celui de Fewkes [2] ou des études trop résumées contenant des illustrations insuffisamment abondantes pour nos recherches comparatives, comme celles d'Irving Rouse [3]. Il nous eût fallu pouvoir étudier des collections sur place. Sans pouvoir apprécier les quatre périodes distinguées par Rouse dans l'archéologie de la Trinidad sur les quelques tessons qu'il donne et dont les caractères communs l'emportent sur les différences, disons simplement que les liens qui unissent archéologiquement la Martinique à la Trinidad sont étroits ; le motif typique martiniquais des deux boutons en relief unis par deux lignes courbes, les hachures croisées apparaissent à la Trinidad dès l'époque de Cedros considérée comme la plus ancienne de l'île ; quant aux reliefs de tête, ils sont bien proches les uns des autres [4].

1. H. Reichlen et P. Barret, *op. cit.*, pl. XI, d, f. ; XII, i, j ; XIII, 8, 20, 24.

2. Fewkes (J. Walter). *A Prehistoric Island Culture Area of America*, Thirty-fourth Annual Report of the Bureau of American Ethnology, Washington, 1922.

3. Rouse (Irving). *Prehistory of Trinidad in relation to adjacent areas*, Man, vol. XLVII, Londres 1947, p. 103.

4. Le Musée de l'Homme possède de la Guadeloupe, outre de belles pièces lithiques, une collection de 209 tessons de poterie, n° 50-80, offerte également par M. Revert. Ces tessons très pauvres au point de vue décoratif, conservent

D'autre part la civilisation arawak des Petites Antilles a poussé ses prolongements dans les grandes îles. On ne peut séparer l'archéologie des unes et des autres malgré les différences dues à l'évolution d'artistes insulaires, isolés par la mer, nous n'en voulons d'autres preuves que les belles formes de vases en carène de navire, si typiques à la Martinique et qu'on retrouve telles à Puerto Rico, à Saint-Domingue et à Haïti [1]. Il n'est pas jusqu'à des détails précis comme celui de terminer les traits gravés par un point final enfoncé dans la glaise que l'on ne trouve à la Martinique comme dans les Grandes Antilles, bien que Fewkes ait écrit le contraire [2].

Tous les styles antillais se tiennent et voici qu'apparaissent leurs racines sud-américaines mises à nu dans les fouilles des *barrancos* du Bas Orénoque [3].

NOMENCLATURE DES PIÈCES REPRODUITES SUR LES PLANCHES XXXI A XXXIX.

Pl. XXXI. Gisement de Sainte-Marie. Col. 44.16. Vases en céramique. 1 : (903) [4] Coupe apode de forme allongée. Long. 30 cm. — 2 : (562) Goulot de vase avec une anse en pont surmonté d'un modelage. Haut. 11 cm. — 3 : (577) Petite coupe en forme de haricot. Long. (pièce reconstituée) 13,5 cm. — 4 : (781) Coupe de forme rectangulaire. Grande larg. 21 cm. — 5 : (932) Grande coupe avec pied central. Long. 39 cm.

Pl. XXXII. Gisement de Sainte-Marie. Col. 44.16. Anses, bords et fragments de vases en céramique ornés de motifs gravés. 1 : (843) — 2 : (858) — 3 : (823) — 4 : (850) — 5 : (886) — 6 : (887) — 7 : (849) — 8 : (885) — 9 : (841) — 10 : (893) — 11 : (861) — 12 : (895) — 13 : (899) — 14 : (839) — 15 : (825) — 16 : (828) — 17 : (856) — 18 : (857).

Argile de couleur ocre jaune, sauf les nos 10, 12 et 13 de couleur beige ; les nos 14, 15 et 16 étaient peints en rouge ; épaisseur du 13 : 4 mm. Réduction : 1/3.

Pl. XXXIII. Gisement de Sainte-Marie. Col. 44.16. Bords et fragments de vases en céramique ornés de motifs gravés. 1 : (790) — 2 : (722) — 3 : (788) — 4 : (794) — 5 : (787) — 6 : (791) — 7 : (626) — 8 : (606) — 9 : (604) — 10 : (607) — 11 : (669) — 12 : (608) — 13 : (692) — 14 : (765) — 15 : (780) — 16 : (684) 17— : (?) — 18 : (762) — 19 : (685) — 20 : (638) — 21 : (665) — 22 : (735) — 23 : (627) — 24 : (725). Argile rouge clair, jaune ocre et beige. Les nos 8, 9, 15 sont peints en rouge. Le no 16 a son bord piqueté de petits trous. Réduction : 1/3 environ.

toutes les caractéristiques de ceux de la Martinique. On ne peut y relever que des différences d'atelier. A noter cependant une petite tête en céramique noire assez curieuse.

1. Rouse (Irving). *The Arawak*, Handbook of South American Indians, vol. IV, Washington, 1948, pl. 87.

2. Fewkes (J. Walter). *Op. cit.*, p. 260.

3. Osgood (C.) and Howard (G. D.). *An archeological survey of Venezuela*, Yale University publications in Antropology, Londres, 1943. Voir fig. 16, 20, 22, 23 et pl. 10 et 11.

4. Les nombres entre parenthèses correspondent aux numéros d'enregistrement des pièces dans la collection.

Pl. XXXIV. Gisement de Sainte-Marie. Col. 44.16. Fragments d'anses plates ou incurvées ornées de reliefs modelés (têtes) sauf le n° 1, (base de vase) et le n° 4 (goulot) ornés du relief d'un masque humain. 1 : (223) — 2 : (237) — 3 : (228) — 4 : (229) — 5 : (227) — 6 : (214) — 7 : (225) — 8 : (337) — 9 : (185) — 10 : (310) — 11 : (184) — 12 : (210) — 13 : (235) — 14 : (220) — 15 : (183) — 16 : (199) — 17 : (822) — 18 : (455) — 19 : (226) — 20 : (236). Pièces peintes en rouge en tout ou en partie, avec les exceptions suivantes : les n°s 4 et 13 portent une teinte violacée, les yeux et la bouche du masque n° 1 sont seuls peints en rouge, les n°s 3 et 19 sont en argile jaune et le n° 12 en argile blanche sans peinture. Réduction : 1/3 environ.

Pl. XXXV. Gisement de Sainte-Marie. Col. 44.16. Têtes modelées en céramique ; elles ornaient des anses de vases. 1 : (206) — 2 : (265) — 3 : (328) — 4 : (274) — 5 : (191) — 6 : (273) — 7 : (262) — 8 : (177) — 9 : (165) — 10 : (160) — 11 : (171) — 12 : (158) — 13 : (168) — 14 : (318) — 15 : (320) — 16 : (170) — 17 : (323) — 18 : (335) — 19 : (156) — 20 : (321). Les têtes sont peintes en rouge sauf les n°s 3, 6, 10, faits d'argile beige clair, le n° 8, d'argile jaune clair et le n° 4, d'argile rouge clair. Réduction : 1/2 environ.

Pl. XXXVI. Gisement de Sainte-Marie. Col. 44.16. Fragments divers de céramique composés principalement de reliefs d'anses, représentant des têtes d'hommes ou d'animaux ; oiseaux : 3, 7, 13, 16 ; grenouille : 5 ; rongeur : 14 ; relief de serpent : 9 ; masques humains : 1, 2, 17 ; poisson : 21. Peinture rouge plus ou moins effacée, sauf sur les n°s 9, 10, 15, 18, 20, 22 en argile beige, sans peinture. 1 : (336) — 2 : (292) — 3 : (334) — 4 : (317) — 5 : (187) — 6 : (186) — 7 : (141) — 8 : (111) — 9 : (200) — 10 : (136) — 11 : (154) — 12 : (139) — 13 : (267) — 14 : (315) — 15 : (155) — 16 : (142) — 17 : (322) — 18 : (305) — 19 : (204) — 20 : (354) — 21 : (238) — 22 : (215). Réduction : 2/5.

Pl. XXXVII. Gisement de Marigot (L'Étang ou la Marie). Col. 49.91. Fragments divers de céramique. — 1 : (76) et 4 : (59) parois de vases peints en blanc et rouge (le n° 4 a des filets jaunes qui proviennent de la couleur sous-jacente de l'argile). — 2 : (491) tesson portant un décor rouge et noir. — 3 : (46) anse gravée et modelée, recouverte d'un engobe violacé. — 5 : (512) anse creuse avec spirale gravée et peinture rouge. — 6 : (418) et 7 : (698) fragments de poterie en argile beige gravée sans engobe. — 8 : (417) fragment de poterie en argile jaune, et 9 : (419) en argile rouge clair gravés. — 10 : (432) moitié de disque convexe, percé au centre, peinture rouge et blanche. — 11 : (55) tête de grenouille peinte en rouge. — 12 : (38) fragment de masque humain (modelage remarquable) peint en rouge. — 13 : (697) anse plate modelée. — 14 : (78) petite pièce en forme de cône un peu aplati et portant une gorge à la base, argile claire. — 15 : (74) masque humain modelé, argile blanchâtre. — 16 : (66) fusaïole. — 17 : (58) et 18 : (77) têtes d'animaux. 19 : (460) fragment de poterie peinte en blanc, avec motif rouge. — 20 : (56) tête d'animal (iguane ?) en argile brun foncé. — 21 : (455), 22 : (436), 23 : (421), 24 : (438) fragments de poterie portant un décor fait de lignes gravées. Réduction : 1/3.

Pl. XXXVIII. Gisements de Paquemar et de l'Espérance (François). Col. 49.91. Les pièces n°s 1 à 8, 10 et 12 proviennent de Paquemar, toutes les autres, de l'Espérance. Paquemar : 1 : (741) et 3 : (742) bords de vases en céramique revêtus extérieurement d'une peinture rouge. — 2 : (743), 4 : (?) et 8 : (744) fragments de céramique portant un léger décor de lignes gravées. — 5 : (13) fusaïole. — 6 : (745)

phallus en argile gris clair. — 7 : (14) tête d'animal vue de profil. — 10 : (6) tête humaine au crâne érigé en pointe, en argile blanchâtre. — 12 : (34) statuette humaine avec une base en forme de pilon, argile brune. — L'Espérance : 9 : (359), 13 : (321) fragments de poterie portant un décor de lignes gravées. — 11 : (625) petit fragment de céramique en forme de cœur. — 14 : (304), 15 : (389) anses de vases. — 16 : (83) disque plan-convexe en argile grise. — 17 : (85), 18 : (308) fusaïoles avec ou sans gorge, argile brune. — 19 : (271) anse plate en argile brune avec décor gravé. — 20 : (716) fond d'une coupe très ouverte, vu sur sa face externe ; il est peint en rouge et en blanc, avec quelques lignes gravées. — 21 : (274) et 22 : (244) fragments de vases avec décor de volutes gravées. — 23 : (376) bord de vase portant un décor peint en blanc sur ses deux faces. Réduction : 1/3 environ.

Pl. XXXIX. Gisements de Paquemar et de l'Espérance (François). Col. 49.91. Objets en pierre ou en coquille. Paquemar : 1 : (213) poinçon à pointe cassée. — 4 : (740) fragment de mortier. — 5 : (204) petite meule. — 6 : (739) petite hache pétaloïde. — 7 (18) hache en coquille de « lambi ». — 9 : (202) polissoir. — L'Espérance : 2 : (70) petite meule. — 3 : (69) hache de forme longue et étroite. — 8 : (68) fragment d'une forte hache au tranchant bien taillé et poli. Réduction : 1/3 environ.

RAPPORT DE M. E. REVERT SUR SES FOUILLES A SAINTE-MARIE, MARTINIQUE, EN 1940.

(*Planche XL*).

La campagne de fouilles poursuivies à Sainte-Marie les 24 et 25 janvier 1940 ainsi que du 6 au 10 février 1940 a été due principalement à l'initiative de M. Rosette, vétérinaire du Service local, qui s'intéresse de près à tout ce qui touche l'histoire de son petit pays. Son métier l'appelle à courir sans cesse la Martinique, qu'il observe de façon pénétrante et sûre.

M. Rosette connaissait les emplacements du Marigot et du Lorrain, où un certain nombre de trouvailles avaient été faites, sans recherches méthodiques d'ailleurs, aux alentours du tricentenaire. Des ouvriers en réparant la route avaient mis au jour un certain nombre de figurines que des propriétaires voisins avaient ramassées. M. François de Reynal avait un peu approfondi la question et il avait remarqué que les gisements de cette région comprenaient une partie centrale à peu près circulaire de 25 à 40 m. environ de diamètre, légèrement déprimée, dans laquelle on ne trouvait rien, tandis que le vallum qui l'entourait se révélait particulièrement fertile.

Au cours d'une visite faite à l'habitation Lassalle, aux abords même du bourg de Sainte-Marie, M. Rosette fut frappé de retrouver cette disposition caractéristique des gisements du Marigot. Une exploration sommaire du terrain lui permit de ramasser un fragment incontestable de hache caraïbe ainsi que quelques tessons de poterie. Il valait à tout le moins la peine de tenter un sondage, d'autant que le propriétaire de l'usine, M. Raymond Despointes, et l'administrateur des propriétés, M. Lafosse, non seulement voulaient bien donner les autorisations nécessaires, mais devaient encore, par leur large hospitalité, faciliter singulièrement la tâche.

L'habitation Lassalle est située sur un replat de terrain à 30 m. à peu près d'altitude. Au Nord s'étend le vaste « fonds » triangulaire de la rivière de Sainte-Marie,

vers laquelle descendent des pentes déjà mûres. A l'Est, le village actuel est installé sur une étroite bande littorale, plus ou moins défendue contre l'érosion marine par le double îlet que battent furieusement les lames atlantiques. Chaque année le voit se démolir un peu plus. Vers le Sud, une autre croupe arrondie porte également un plateau de 44 m. d'altitude moyenne qui se raccorde peu à peu aux pentes rapides

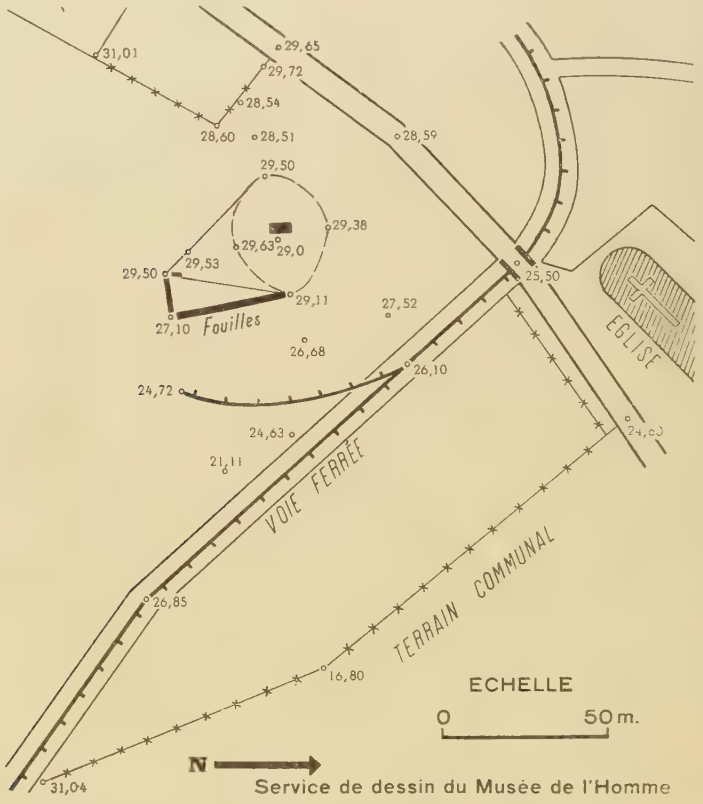


FIG. 46. — Plan du gisement de La Salle (Sainte-Marie).

du morne Coco ou Moco. Ce plateau lui-même se termine en abrupt sur ce qu'on appelle le « Grand Trou », fouillis d'« icaques » et de broussailles, fréquenté seulement par les gamins en rupture d'école et sur lequel bien des légendes courent encore. Au total, un site de défense remarquable. La vallée de Sainte-Marie, encombrée de marécages colmatés à une époque récente et sur lesquels se sont installés à grands frais l'usine et ses cultures, formait une barrière quasi infranchissable pour un assaillant venu du Nord. Le Grand Trou et les ravines qui le prolongent jouaient le même rôle au Sud. De l'îlet on embrasse une vue qui va de la Caravelle aux

abords du Lorrain. La région de l'Ouest est couverte de bois montant vers les hauts pitons. L'emplacement disponible devait s'étendre sur 15 à 20 hectares au minimum.

Le sol de la grande croupe est constitué par une vieille coulée d'andési-labradorite venue du morne Coco ou Moco. Cette coulée est profondément altérée et latérisée sur plusieurs mètres d'épaisseur. Au Sud, elle est en contact, dans la région du

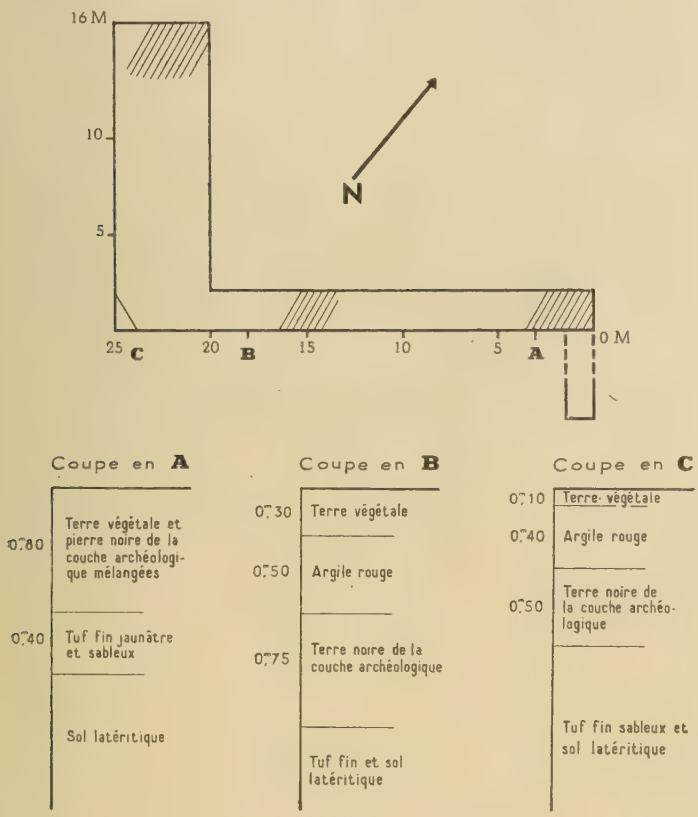


FIG. 47. — Plan et coupe des fouilles, gisement de La Salle (Sainte-Marie).

Grand Trou, avec les tufs sous-marins de Sainte-Marie qui forment le soubassement de l'îlet, tandis que la partie supérieure est uniquement volcanique. Le pendage de ces tufs est incliné à 10 ou 12 degrés vers le Nord, en direction du synclinal de Saint-Jacques.

Au-dessus de la latérite, ainsi que des tufs, se rencontrent tout le long de la tranchée du chemin de fer qui conduit à l'usine de Sainte-Marie, les vestiges d'une ancienne couche de terre végétale de 15 à 20 cm. au maximum. Elle est à son tour recouverte de manière remarquablement uniforme par une épaisseur de 60 à 80 cm. d'un sable fin, jaunâtre, à peine mêlé de lapillis très altérés et à peu près infertile.

Cette couche se poursuit vers le Nord où on la retrouve au Marigot, au Lorrain ainsi que vers l'Ouest. Ses derniers vestiges atteignent la région de Saint-Joseph. Elle épouse en général les formes du terrain, mais elle a déjà été enlevée par l'érosion, tant sur les croupes les plus hautes que dans le fond des vallées. C'est sur les pentes moyennes qu'elle est le plus aisément reconnaissable. Bien que toute la zone où elle s'étend appartienne incontestablement aux Pitons du Carbet, il est cependant possible que son origine soit à chercher dans les cendres émises lors d'une des grandes éruptions vulcaniennes de la Montagne Pelée qui ont précédé le cycle actuel à nuées ardentes. Comme jusqu'ici aucun vestige d'établissement humain n'y a été reconnu, je la considérerais volontiers comme antérieure aux ponces du Prêcheur et peut-être comme contemporaine du sol profond de ce dernier gisement. C'est, en tout cas, au-dessus d'elle que se rencontre à Sainte-Marie la zone fertile, avec une épaisseur moyenne de 45 à 50 cm. et une terre noire très fine, mêlée de débris charbonneux. En de nombreux points la terre noire est recouverte par la terre végétale proprement dite, en d'autres par de l'argile rouge. Elle affleure le long du vallum. Mais elle disparaît complètement dans la dépression circulaire qu'entoure ce dernier.

Les photographies de la planche XL et les plans ci-contre (fig. 46 et 47) permettront de se faire une idée de l'aspect actuel du terrain et du pendage des diverses couches.

Le vallum apparaît sous la forme d'un terrassement de 3 à 4 m. de largeur moyenne et de 40 à 50 cm. de haut, qui entoure une dépression plus elliptique que circulaire de 26 à 28 m. de diamètre moyen. Çà et là seulement le sable jaune de la couche de cendres affleure, ce qui laisse supposer que la terre superficielle a été enlevée. Un sondage de quelques mètres carrés a permis d'arriver à la latérite sous-jacente, sans rencontrer aucun vestige d'occupation humaine. Ce n'est qu'au vallum qu'on retrouve à nouveau la couche fertile. Puis elle s'enfonce de plus en plus vers l'extérieur. Deux traits curieux. Le vallum se continue par un petit remblai triangulaire dont l'axe est à peu près orienté en direction du Sud, tandis que ses côtés sont tangents à la circonférence inscrite dans le vallum. Il est coupé vers sa pointe par un des canaux de drainage de l'habitation Lassalle. Il est riche en débris. A une dizaine de mètres à l'Est-Sud-Est du Vallum, les fouilles ont rencontré au-dessus de la terre noire une couche d'argile rouge, assez plastique, de 15 à 20 cm. d'épaisseur moyenne, sur une largeur de 4 m. environ, et qui se termine en biseau en affleurant au sol actuel. Vers le Sud, au contraire, elle plonge sous la terre végétale.

Comme cette couche a une forme géométrique nettement déterminée, qu'elle apparaît de faible étendue, car elle ne continue pas au delà du canal de drainage, il me semble normal d'admettre qu'elle est le résultat d'un apport volontaire de l'homme. Recouvrant la couche fertile elle lui est indubitablement postérieure. Il pourrait s'agir des restes d'une ancienne levée de terre destinée à barrer le petit ravineau suivi par le canal de drainage. Cela expliquerait qu'on ait choisi, pour l'établir, de l'argile rouge et compacte. La couche actuelle de terre végétale, qui recouvre cette argile auprès du canal, viendrait d'un alluvionnement dont le climat explique la rapidité.

Cela correspond assez aux témoignages recueillis auprès des travailleurs de l'habitation et dont les plus anciens ont, avant les constructions et le nivellement actuel, connu l'existence d'une mare située entre l'extrémité ouest du vallum et les lisières de l'habitation Lassalle.

De même le vallum et la dépression centrale sont plus accusés qu'à l'ordinaire parce qu'il a été pris de la terre, sur 15 à 20 cm. à peu près d'épaisseur, pour les remblais de la cour il y a environ une quarantaine d'années.

L'allure générale des couches et des affleurements laisserait supposer qu'à la place du vallum et de la dépression centrale il y avait un mamelon qui a été rasé à une époque qu'il resterait à déterminer. L'absence de tout vestige précolombien à l'intérieur laisserait supposer qu'il s'agirait d'une modification relativement récente. La reproduction incontestable du même fait dans la région du Marigot Lorrain permettrait, au contraire, d'admettre qu'on aurait affaire à une sorte de place, d'espace découvert autour duquel se seraient trouvées les habitations. Ce qui plaiderait en faveur de cette hypothèse c'est la corne triangulaire, qui prolonge le vallum du Sud, nettement orientée et dont le sens reste à déterminer.

Quelques recherches, enfin, ont été entreprises, quoique de manière forcément hâtive pour déterminer l'étendue du gisement et permettre d'orienter des campagnes futures.

I. — Il apparaît tout d'abord certain que d'autres groupes précolombiens occupaient les croupes immédiatement au Nord de la vallée de Sainte-Marie. Une reconnaissance rapide, faite en compagnie de M. Roger Despointes, a permis de retrouver l'endroit où un ancien gérant de l'habitation, M. Bordaz, avait fait, il y a près de cinquante ans, quelques trouvailles qu'il avait d'ailleurs sous-estimées. Par l'Union, on rejoint ainsi la ligne à peu près ininterrompue des gisements du Nord-Est des environs du Marigot à Vivé au Lorrain.

II. — Le gisement même de Sainte Marie a une étendue minima de 15 à 20 hectares. Le premier jour des fouilles, les enfants de l'école de Sainte-Marie sont venus voir après la classe du soir quel trésor le P. Delawarde et le Chef du Service de l'Instruction Publique pouvaient bien rechercher. Très vite ils ont apporté des débris de poterie nettement précolombiens trouvés dans les environs. Un tout petit sondage, fait dans le talus de l'allée des cocotiers, à hauteur même de l'église, a révélé sans tarder une grosse richesse de poteries. D'autres fragments ont été ramassés au Nord de l'habitation Lassalle sur les pentes qui descendent vers la vallée. Le plateau supérieur à 40 m. d'altitude est également parsemé de débris de poteries.

Des témoignages certains ont montré que, vers le bourg, le gisement devait continuer. M. Raveneau, dont la maison se trouve sur la pente allant de l'église à la rivière et à la mer, nous a montré une tête d'assez belle facture trouvée par son père en établissant les fondations d'un hangar.

Ainsi l'étude topographique a-t-elle été poussée assez loin, afin de vérifier que nos fouilles ne pouvaient tomber sur d'anciennes cases à esclaves et les ustensiles plus ou moins primitifs qu'elles contenaient. L'actuelle habitation Lassalle a ses bâtiments un peu en avant de ceux qui existaient il y a un siècle, à l'époque de Monnier, l'ingénieur hydrographe qui a relevé toutes les côtes de la Martinique. La maison d'aujourd'hui et son enclos se trouvent sur l'emplacement de l'ancien moulin à bœufs. Il reste encore une vieille bâtisse qui remonte sans doute au début du XIXe siècle. Les cases géométriquement rangées des travailleurs se dressaient assez loin vers l'arrière, sur les pentes d'un ravin affluent de la rivière de Sainte-Marie.

Or, nous n'avons travaillé, comme le montrent les plans et graphiques ci-dessus, que sur les flancs sud et est du vallum, situé à plus de 100 m. en avant de l'habitation Lassalle, avec un petit sondage au milieu de la dépression inscrite. Nous sommes allés jusqu'à la couche sableuse, formée de cendres anciennes qui constitue le sol naturel.

Nous avons commencé les 24 et 25 janvier avec une équipe de 12 ouvriers. Du 7 au 10 février inclus, soit pendant 4 jours, nous avons employé 20 hommes et un commandeur. La surveillance a été effectuée par Mme Revert et moi-même ainsi que par M. Lafosse. Le P. Delawarde mobilisé comme lieutenant au bataillon d'infanterie coloniale de la Martinique et M. Rose Rosette n'ont pu venir que 2 jours au total sur le terrain.

Les difficultés rencontrées ont été plus grandes qu'au Prêcheur. Au lieu de ponces, le sol superficiel était formé d'une terre assez forte qui sous l'action de la sécheresse du « Carême » avait pris une consistance dure. Il fallait l'attaquer à la houe, sinon à la pioche. Les quelques ondées survenues pendant la campagne ne parvinrent pas à ramollir sensiblement le terrain.

D'autre part, la main-d'œuvre était beaucoup plus inexpérimentée qu'à l'Anse Belleville, où M. Jean de Reynal et le P. Delawarde avaient déjà eu l'occasion de dresser quelques hommes aux manipulations délicates. Au début notre équipe était plus ou moins persuadée que nous recherchions un trésor. Peu à peu elle se convainquit qu'il ne s'agissait vraiment que de vieilles poteries.

Ajoutons que la proximité du bourg nous valut un assez grand nombre de curieux, qui d'ailleurs se montrèrent peu gênants.

Les objets trouvés s'étageaient pêle-mêle dans la couche fertile. On peut admettre qu'au total il a été ramassé près de 5 kilos de poteries ou de pierres au mètre carré, avec quelques points de densité maxima.

Comme au Prêcheur, toutes les pierres rencontrées ont été incontestablement apportées par l'homme. Les poteries étaient fragmentées en débris dont les plus importants étaient presque toujours constitués par des anses de pots à figuration humaine ou animale.

Cette fragmentation a été due peut-être au glissement et au laminage de certaines couches, mais plus probablement aux labours fréquents que la pièce a subis depuis près de trois siècles, et dont le dernier au tracteur a été plus profond que les autres, jusqu'à 30 cm. environ. Il se peut que les fragments trouvés à la surface y aient justement été ramenés par cette opération.

Il n'a pas été possible de prendre des photographies d'objets en place. Les fragments se confondaient beaucoup trop avec la terre encaissante. Il a fallu les nettoyer assez complètement pour voir apparaître leur forme et leur couleur. La plupart du temps on ne retirait que des blocs de terre qu'il fallait ensuite émietter à la main avec beaucoup de précautions.

Dans ces conditions il était à peu près impossible, d'autant qu'il fallait travailler en plein air, sous des ondées fréquentes, de procéder immédiatement à des essais de reconstitution. Les tessons étaient grossièrement classés par tas correspondant à l'endroit où ils avaient été rencontrés, et mis en sacs avec un emballage sommaire. Lorsqu'un coin se révélait particulièrement intéressant, le travail était fait par les chefs de chantier eux-mêmes qui réunissaient en un seul paquet tous les fragments se rapportant au premier coup d'œil, au même objet ou à la même série d'objets.

Le travail de nettoyage et de classement définitif n'a donc pu être entrepris qu'à Fort-de-France, où, par suite du peu de temps dont disposaient ceux qui s'y sont livrés, il a duré plusieurs mois. Il a conduit, comme il fallait s'y attendre, à éliminer les trois quarts ou les quatre cinquièmes des tessons ramassés, qui ne présentaient aucun intérêt ainsi que la plupart des pierres.

Il n'a été trouvé au total que très peu de débris organiques, mais la terre du gisement était noire, avec beaucoup de débris charbonneux. Quelques fragments d'os

ont été ramassés, dont un, dans un bloc de terre, adhérait à un bout de poterie. Rien n'indiquait, comme au Prêcheur, qu'il s'agît certainement de débris de cuisine.

C'est que les conditions de sol et de climat étaient très différentes. A l'anse Belleville on se trouve sous le vent de l'île. Il fait sec, malgré 1 m. 50 de pluie en moyenne par an. Les journées ensoleillées sont fréquentes. Le sol, formé de cendres et de ponces récentes, est perméable à l'extrême. A Sainte-Marie, au contraire, on se trouve sur la côte est directement exposée aux embruns atlantiques. La nébulosité est forte, les averses fréquentes. Il tombe 2 m. 50 d'eau en 12 mois. Aussi le sol se montre-t-il lourd, compact, soumis à un ruissellement intense. Les processus de décomposition y sont rapides, et c'est ce qui explique le très petit nombre de débris de cuisine ou d'ossements, sans qu'il soit besoin de faire appel à l'action des engrais riches en sulfates et nitrates employés depuis plus d'un demi-siècle.

Les objets de pierre que nous avons recueillis ne présentent pas le même intérêt qu'au Prêcheur. Nous n'avons trouvé aucun plat comparable à ceux de ce premier gisement. Mais on peut faire remarquer que cela est dû sans doute à l'exiguïté de la zone fouillée. Lorsque la tranchée où passe le chemin de fer de l'usine a été ouverte, les ouvriers ont trouvé une tête en pierre dure qu'ils ont portée à Mgr Bataille, curé de Sainte-Marie, lequel en a fait don au Musée de Fort-de-France. Il est donc à espérer que des recherches plus importantes que les nôtres amèneront de nouvelles découvertes dans ce domaine.

Comme à l'Anse Belleville, l'examen du terrain permet d'affirmer que toutes les pierres qui y ont été trouvées ont été apportées à des fins diverses par les hommes qui vivaient là.

Il y a d'abord et toujours des galets aplatis, ramassés au bord de la mer et qui pouvaient servir à moudre ou à écraser. A côté d'eux un grand nombre d'éclats dont il est impossible de définir dans quelle mesure ils ont été accidentels ou voulus, mais qui pouvaient servir de racloirs, des pierres de foyer plus ou moins pyramidales puis des pilons déjà dégrossis, des sortes de meules à dépression régulière, des fragments de hache ou d'instruments de percussion, des lames parfois assez fines de jaspe ou de silice translucide arrachées à des « nuclei » trouvés, eux, en grand nombre.

Je crois devoir signaler de manière plus particulière deux morceaux de silice teintée, taillés en pointes triangulaire qu'il vaudrait la peine d'identifier de plus près, et surtout un assez grand nombre de cailloux polis de dimensions modestes qui ont toutes chances d'être des instruments de potier. J'ai mis à côté d'eux les polissoirs dont se servent toujours les ouvriers de M. Henri Hayot à la Poterie des Trois Ilets, exemple à tout le moins amusant de la permanence d'une technique semi-primitive au travers des populations et des âges.

D'autres constatations ont été possibles. L'une des pierres de foyer est en calcaire compact et dur. Le premier gisement proche de Sainte-Marie où l'on trouve cette roche se rencontre entre Spoultourne et Tartane, dans la presqu'île de la Caravelle. Or, il se trouve que l'on peut aller facilement en canot de la région de Sainte-Marie à Tartane, en se maintenant de manière à peu près constante à l'abri des « cayes » ou récifs madréporiques qui arrêtent en partie les lames atlantiques. A Spoultourne la presqu'île est fort étroite et domine, sur le versant opposé, la baie du Galion aux eaux toujours calmes. Il serait au contraire beaucoup plus long et dangereux de vouloir doubler la Caravelle dont l'extrémité orientale est furieusement battue par les vagues. Il n'est pas interdit de penser qu'il devait y avoir dans cette région un lieu de passage fréquenté.

Ce qui renforce encore cette opinion c'est qu'à Spoultourne même existe le premier gisement important de jaspe jaune et rouge ainsi que de bois silicifiés qu'on rencontre en venant de Sainte-Marie. Les autres se trouvent beaucoup plus vers le Sud dans la région du Marin, Sainte-Anne et Sainte-Luce. Le très grand nombre d'éclats de jaspe ou de silice ainsi que de nuclei rencontrés dans les divers gisements explorés montre qu'il s'agissait là d'une matière fort précieuse pour les précolombiens de la Martinique et qui devait faire l'objet de recherches et d'échanges. Le jaspe servait incontestablement à fabriquer des outils tranchants, les métaux étant complètement inconnus.

Parmi les éclats ramassés, il en est un que sa couleur verte rend caractéristique. Le seul gisement connu dans l'île d'une roche de cette couleur et de cette nature est celui de la rivière du Simon, en remontant de la route coloniale vers l'habitation La Digue. Cela indique une fois encore des relations suivies entre les divers groupements de l'île.

Les poteries sont nombreuses et variées. Il y en a de très fines et d'autres fort grossières. Elles sont en général mal cuites, ce que montre le noir des cassures. Suivant les cas, la pâte va du rouge vif au blanc gris. Il apparaît que les précolombiens savaient doser certains mélanges de terre. La présence de polissoirs à Sainte-Marie indique qu'il y avait là des ateliers de poterie. A côté de ces polissoirs il a été trouvé de gros morceaux de ponces, parfois de plusieurs centaines de grammes, apportés là, eux aussi, par l'homme, puisqu'on n'en trouve pas de semblables dans les terrains encaissants et qu'il faut faire plusieurs kilomètres, soit vers le Nord, soit vers la crête des Pitons, pour en rencontrer de semblables. Ces morceaux voisinaient avec des blocs d'argile plastique d'aspect jaunâtre et qui ont durci fortement à l'air libre.

L'examen de nombreux tessons nous a poussés à admettre, vu leur coloration et leur aspect rugueux au toucher, que la ponce broyée avait dû entrer en proportions variables dans leur fabrication. Les argiles de la région sont, en effet, très grasses et subissent, de ce fait, d'importants retraits à la cuisson. La ponce a servi alors de dégraisseur de matière inerte, destinée à empêcher les fentes.

La technique suivie a été souvent celle des boudins superposés et ensuite réunis par compression. Mais il apparaît que l'on a dû aussi employer le procédé des boulettes incorporées les unes aux autres jusqu'à ce que l'on obtienne le profil désiré.

C'est le procédé qui est encore usité dans la région de Sainte-Anne où j'ai pu assister le 20 mars 1940 à la fabrication et la cuisson de « cocos nègres », employés couramment pour la cuisine dans la région.

Il appartiendrait à des spécialistes qualifiés d'étudier en détail les motifs et procédés artistiques des objets précolombiens rencontrés à Sainte-Marie.

A côté de l'ornementation linéaire et souvent géométrique, une place doit être faite à la peinture, rouge ou noire, cette dernière apparaissant comme une sorte de vernis intérieur ou extérieur.

Il a été évidemment impossible sur place et avec l'extrême pauvreté des moyens de documentation dont nous disposions de songer même à tirer des conclusions d'ensemble. Quelques faits cependant apparaissent probables, quelques hypothèses viennent à l'esprit.

La tradition reprise par tous les auteurs qui se sont occupés de la question veut qu'au moment de l'arrivée des Européens, le nombre des Caraïbes existant tant à la Martinique que dans les îles voisines, ait été particulièrement faible. On parle de quelques milliers d'individus au maximum. Il n'y a pas de raison majeure pour

mettre cette affirmation en doute. Elle semble corroborée par la facilité relative avec laquelle une poignée de colons français est parvenue à occuper l'île entière. Mais il est non moins constant que les Caraïbes étaient des envahisseurs arrivés à une date relativement récente et qui avaient exterminé les Arawak installés à Madinina. Ceux-ci, qui existaient encore dans les grandes Antilles, y formaient des peuplements particulièrement importants. Les fouilles de Sainte-Marie ont montré une densité remarquable de fragments, indices d'une population nombreuse à cet endroit. Le site habité par les précolombiens était certainement plus étendu que le bourg actuel qui compte 1.800 habitants de population agglomérée. Des gisements analogues se retrouvent à coup sûr à l'Union, au Marigot, à Seguineau, à Duhaumont, et les quelques sondages effectués par des particuliers au moment du Tricentenaire (M. de Meilhac, M. François de Reynal) permettent d'assurer que des fouilles méthodiques y seraient aussi fructueuses qu'à Sainte-Marie. Des indices certains ont été observés à Bassignac, dans la plaine du Simon. Au Paquemar la réussite d'une campagne de fouilles est assurée d'avance. Plus au Nord, à Vivé, dans l'extrême sud, au Morne Gommier, d'autres gisements fertiles ont été délimités.

Cela permet déjà d'affirmer que la côte est a été habitée à l'époque précolombienne par une population dense et nombreuse. Les trouvailles faites au Morne Rouge, près des Deux Choux et surtout dans la haute vallée du Galion, donnent à penser que les défrichements et les habitations remontaient assez loin vers l'intérieur. A priori des trouvailles analogues devraient être faites sur la côte occidentale. S'il n'en a pas été signalé beaucoup jusqu'à présent, cela tient sans doute au hasard, mais au fait aussi que les villages actuels et les hameaux sont, beaucoup plus que dans l'Est, installés à des endroits que la nature avait fixés d'avance. La permanence probable des sites d'habitat rend alors beaucoup plus difficiles et problématiques les recherches archéologiques.

Les populations précolombiennes de l'île, avant les Caraïbes, avaient de fréquentes relations entre elles. Ces relations se faisaient d'abord par mer. Sainte-Marie correspondait par la Caravelle avec la région du Simon. Les gisements de jaspe de Spoultourne, comme de la Savane des Pétrifications, ont été très anciennement exploités. Mais les chemins de terre étaient également fréquentés. Dans ce qui était redevenu la forêt presque vierge depuis la colonisation, l'on a trouvé entre 1929 et 1939, lors de l'établissement de la route du Champ Flore aux Deux Choux, un certain nombre de haches et de figurines de poterie. Les routes des premiers colons, souvent à peine rectifiées aujourd'hui, ont suivi les vieilles « traces » caraïbes ou précaraïbes.

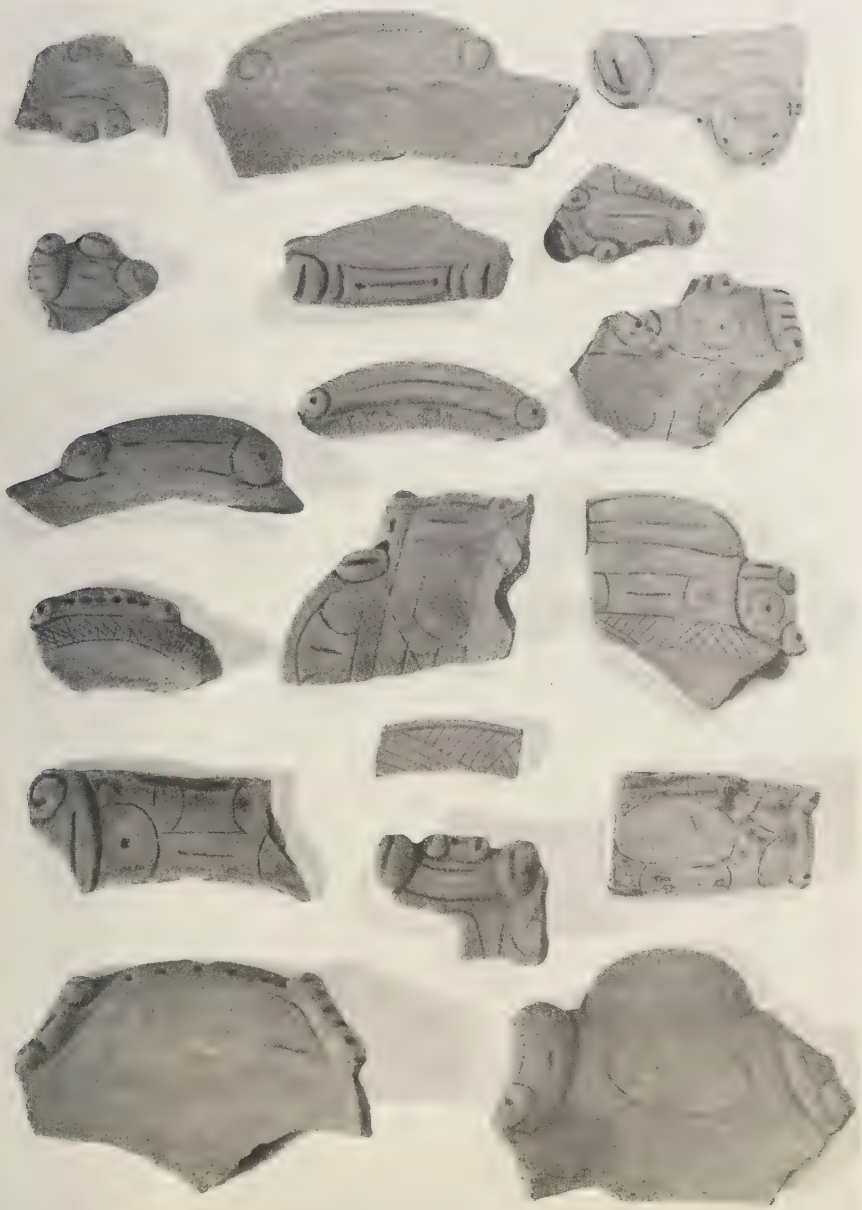
Les objets trouvés à Sainte-Marie, comme au Prêcheur, donnent quelques indications sur le niveau de civilisation matérielle. Les plats et haches de pierre, les nombreux éclats de jaspe tranchants sont un indice du manque total de métaux usuels. Par contre la poterie, malgré les techniques encore primitives de la boulette et du cordon, avait atteint un développement poussé. Il y a de l'art incontestable dans certains des fragments découverts.

Il est encore frappant, comme je l'ai déjà indiqué, que des techniques primitives se soient maintenues jusqu'à nos jours. Comment la transmission s'est-elle alors effectuée, les Caraïbes passant pour avoir exterminé les Arawak ? Il faudrait admettre qu'il y a un certain fonds de vérité dans la tradition qui veut qu'au moment de la conquête caraïbe, les envahisseurs aient massacré tous les hommes et gardé les femmes, lesquelles, par rancune contre leurs nouveaux maîtres, au-

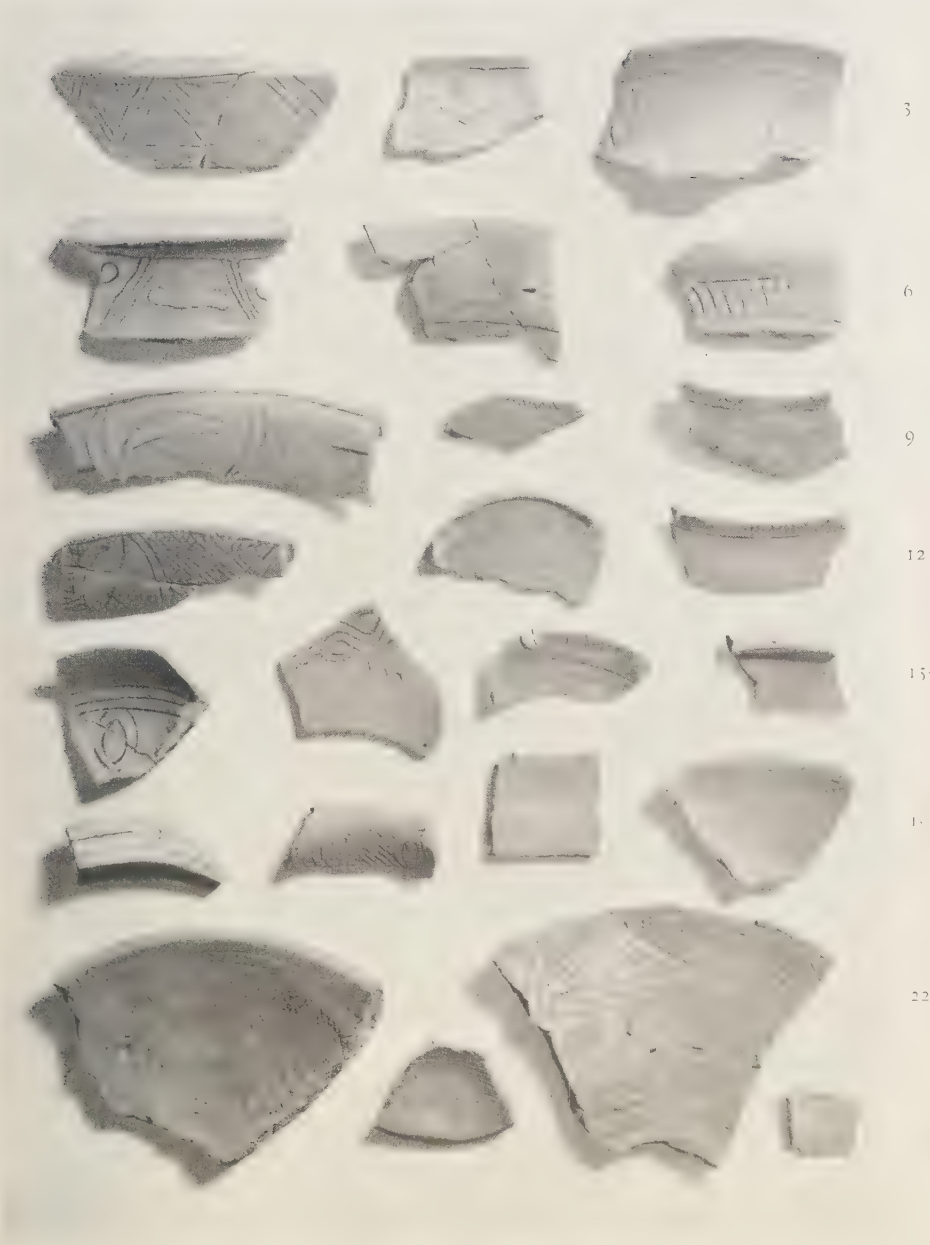
raient conservé leur ancien langage. D'après les témoignages des Pères Bouton et Dutertre, il est certain qu'elles étaient chargées de tous les gros travaux. Nous avons vu qu'aujourd'hui encore, dans la région de Sainte-Anne, elles sont seules à faire de la poterie.

Je crois que la Martinique pourra offrir au point de vue précolombien un vaste champ de recherches et de fouilles. Je ne puis qu'être reconnaissant au Musée de l'Homme qui m'a permis de conduire les premières recherches systématiques à cet égard.

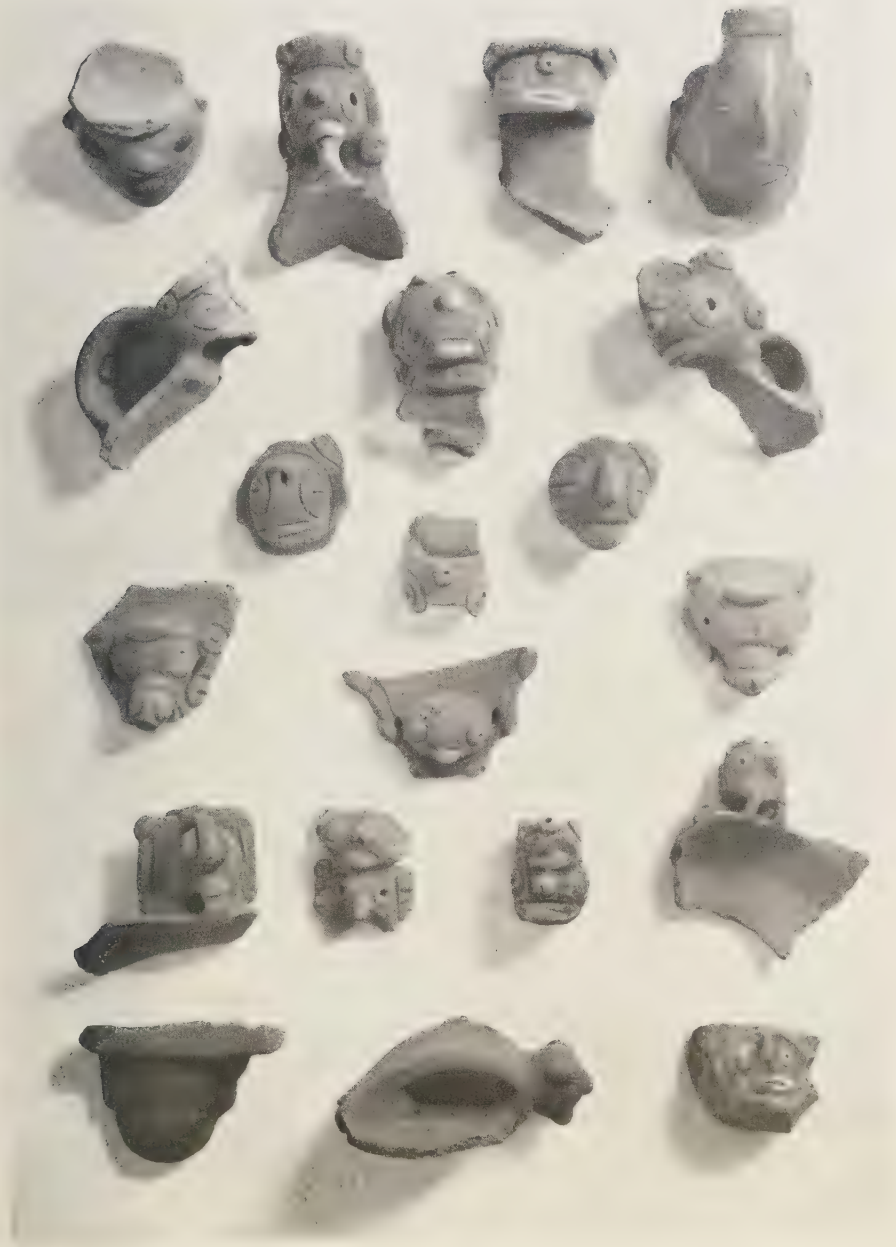
Archéologie martiniquaise. Céramique du gisement de La Salle (Ste Marie).



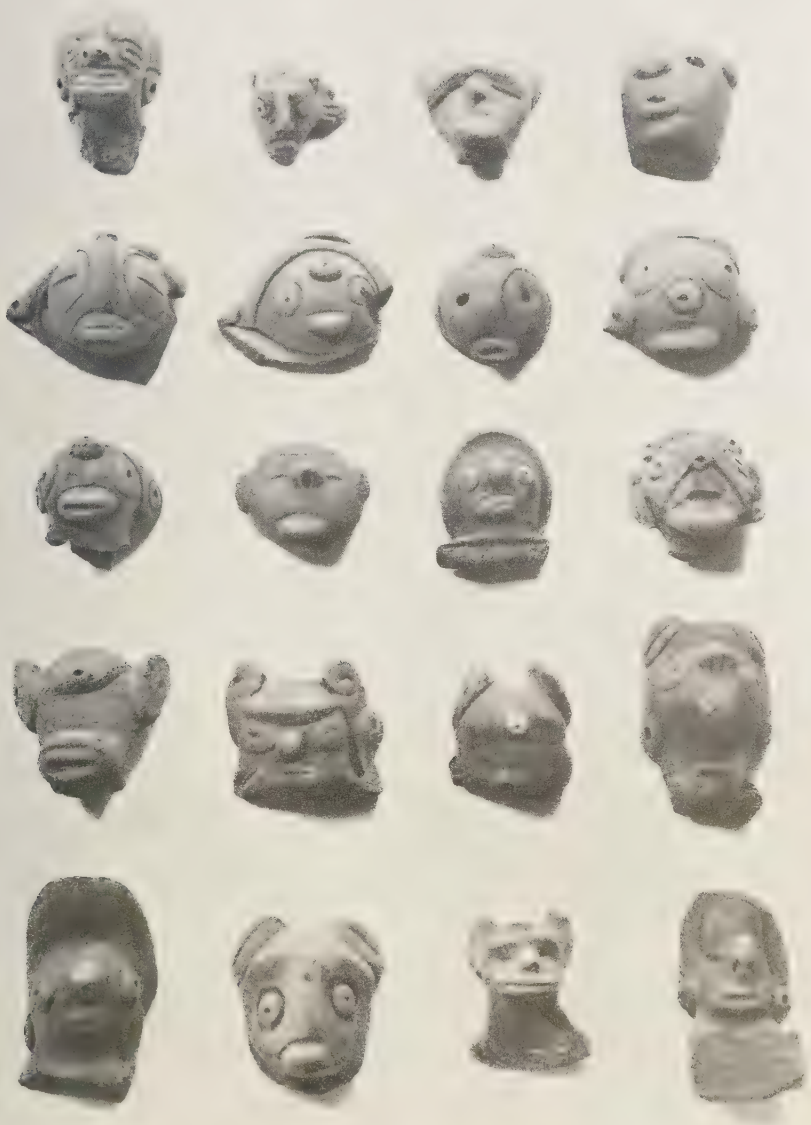
Archéologie martiniquaise. Céramique des gisements de La Salle (Ste Marie).
Réduction 1/3.



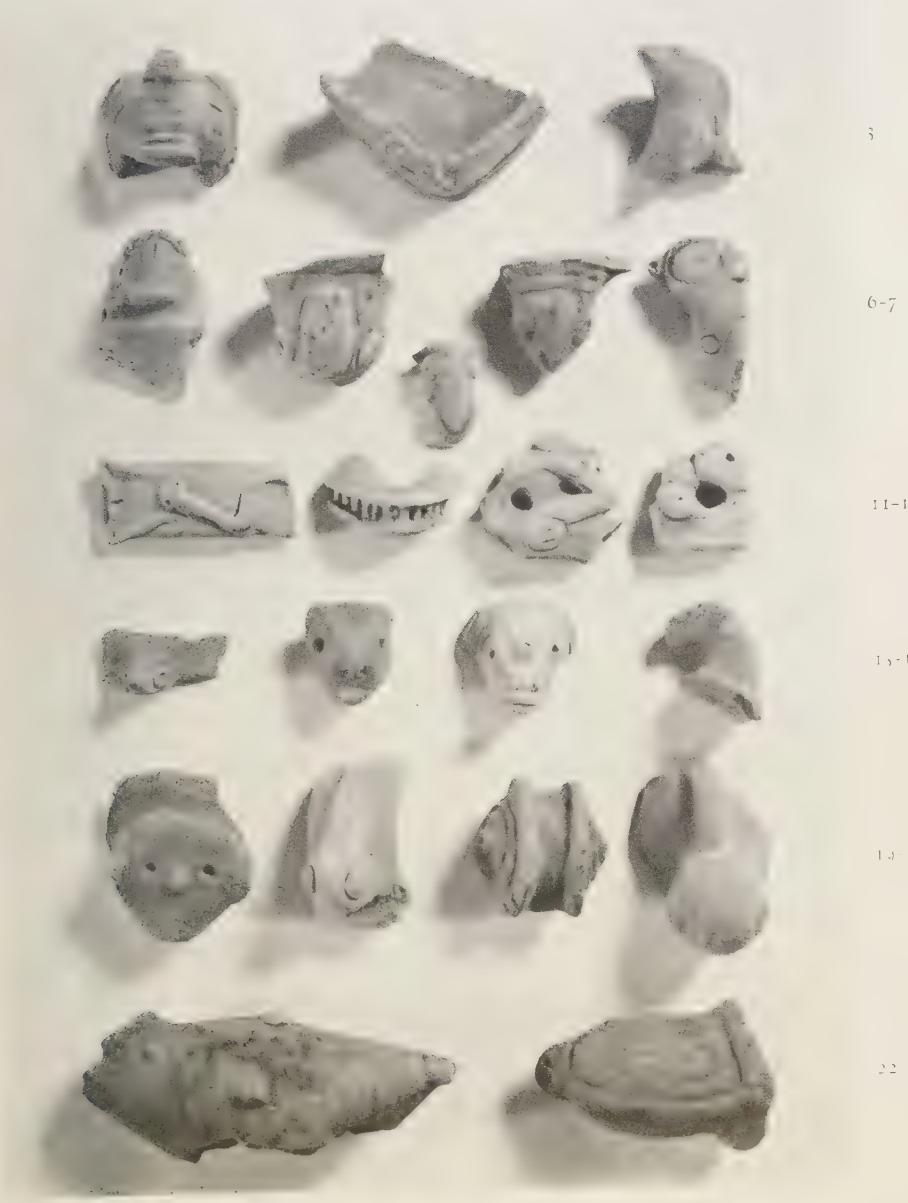
Archéologie martiniquaise. Céramique du gisement de La Salle (Ste Marie).
Réduction 1/3 environ.



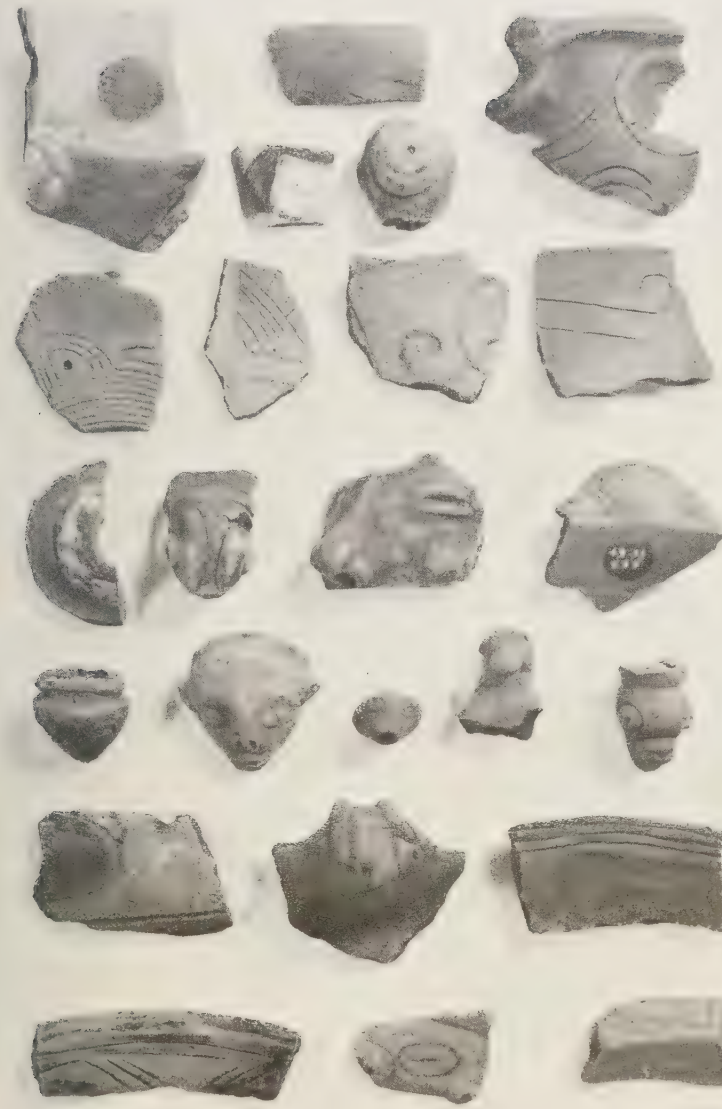
Archéologie martiniquaise. Céramique du gisement de La Salle (Ste Marie).
Réduction 1 3 environ.



Archéologie martiniquaise. Céramique des gisements de La Salle (Ste Marie).
Réduction 1 2 environ.



Archéologie martiniquaise. Céramique des gisements de La Salle (Ste Marie).
Réduction 2/5.



Archéologie martiniquaise. Céramique des gisements de L'Étang et de La Marie (Marigot).
Réduction 1/3.

Archéologie martiniquaise.
Céramique des gisements de Paquemar (Vauclin) et de L'Espérance (François).
Réduction 1/3 environ.

Archéologie martiniquaise. Objets de pierre et de coquille.
Réduction 1 3 environ.

1

2

3

Le gisement de La Salle (Ste Marie).

1. Le champ de fouilles en regardant vers la mer. — 2. L'église de Ste Marie et les premières fouilles. — 3. Le champ de fouilles en regardant vers l'intérieur.

IMPORTANTE DÉCOUVERTE A PALENQUE DANS LA PYRAMIDE DU « TEMPLE DES INSCRIPTIONS »

PAR A. RUZ LHUILLIER

(*Planches XLI à XLIII*).

Notre collègue et ami, M. Ruz Lhuillier, a bien voulu nous faire parvenir pour ce Journal quelques pages dans lesquelles il résume la très belle découverte qu'il a faite au printemps dernier dans une pyramide de Palenque, découverte importante pour l'art, mais bien plus encore pour le sens qu'il faut attribuer à la pyramide mexicaine, si d'autres recherches, inspirées de cette trouvaille, confirment que les pyramides sont la manifestation monumentale d'une sépulture secrète. Que M. Ruz Lhuillier veuille bien trouver ici, avec nos remerciements, l'assurance de tout l'intérêt que nous portons à ses recherches.

R. D'H.

Il y a 25 ans que le Gouvernement mexicain exerce une surveillance permanente sur les monuments de Palenque. Depuis cette date, il envoya plusieurs missions d'inspection et d'études au cours desquelles furent effectuées des fouilles superficielles et quelques pressants ouvrages de consolidation. Ce n'est qu'en 1949, grâce à un don de M. Nelson Rockefeller et à la collaboration du Ministère de l'Éducation Publique du Mexique, que l'Institut National d'Anthropologie et d'Histoire y commença des travaux intenses d'exploration et de restauration dont la direction me fut confiée en tant que chef de fouilles dans la région maya. Depuis 1950, l'inauguration du chemin de fer du Sud-Est et d'une route qui conduit de la gare de Palenque aux ruines a résolu le problème du transport ; cette inauguration nous valut aussi la visite du Président de la République, M. Miguel Aleman, dont le résultat consista en une forte augmentation des fonds destinés aux travaux archéologiques dans la zone maya.

Après quatre saisons de fouilles, nous avons en grande partie vaincu la jungle et réduit l'humidité qui désintégrait les constructions et les bas-reliefs ; les deux édifices les plus importants (le Palais et le Temple des Inscriptions) sont en voie de restauration ; des tombeaux et de probables fortifications ont été découverts ; des structures particulièrement intéressantes, comme l'aqueduc

et le jeu de paume, ont été explorées ; de nouvelles peintures murales ont été trouvées et copiées ; une étude stratigraphique de la poterie a été commencée ; un campement muni du confort moderne a été construit. A part ces travaux, chaque année a été marquée par quelque découverte sensationnelle : en 1949, le grand panneau sculpté du Palais, avec ses 262 hiéroglyphes qui accompagnent une scène d'offrande et dont la date initiale (672 après J.-C.) est exprimée par des figures humaines et animales au lieu des signes conventionnels généralement employés ; en 1950, le Panneau des Esclaves, autre bas-relief exécuté avec une maîtrise incomparable et qui répète la même scène que la dalle antérieure ; en 1951, des centaines de pièces et fragments d'ornements qui faisaient partie de la façade des édifices du Palais, et, en particulier, une vingtaine de masques modelés en stuc, ainsi que des objets de pierre provenant de la région totonaque, sur la côte de Veracruz, connus sous le nom de « jougs » et de « haches votives », dont quelques-unes sont merveilleusement sculptées.

Cependant, la découverte la plus importante et dont le sens véritable ne put s'apprécier qu'il y a quelques mois, est un escalier secret situé sous le Temple des Inscriptions, temple construit sur une pyramide de 20 m. de hauteur. L'escalier avait été inutilisé par les Maya qui le remplirent totalement de pierres et de glaise afin que rien ne décelât son existence. C'est en sondant le plancher du temple, afin de pouvoir expliquer la fonction d'une dalle qui fait partie de ce plancher et qui présente des trous circulaires munis de bouchons en pierre, que j'observai la prolongation des murs du temple au-dessous du plancher et que je découvris à peu de profondeur la voûte et plus bas les marches de l'escalier. Découvert en 1949, cet escalier n'a pu être vidé complètement qu'après quatre saisons de fouilles, les pierres ayant dû être retirées une par une, par la seule ouverture de notre excavation dans le plancher du temple. A 15 m. de profondeur, le passage forme un palier de repos qui tourne deux fois à angle droit, l'escalier se dirigeant ensuite vers le centre de la pyramide. Deux lunettes percées dans la voûte du palier permettent l'entrée de l'air et d'un peu de lumière provenant d'une cour voisine. A 22 m. de profondeur, après avoir descendu 66 marches, le passage se prolonge encore quelques mètres avant d'arriver à l'entrée de la crypte, que nous découvrîmes le 13 juin dernier, fermée par une grande dalle triangulaire. Quelques jours auparavant nous avions démoli un mur de pierres liées à la chaux, contre lequel s'appuyait une sorte de caisson fait en maçonnerie contenant une offrande : 3 petits plats en terre cuite, 33 coquilles pleines de peinture rouge en poudre, 7 pièces d'un collier de jade, 2 anneaux pour les oreilles avec leurs plaques de fermeture en forme de fleurs (aussi en jade), ainsi qu'une très belle perle miraculeusement bien conservée.

Au pied de la dalle, dans un grossier sépulcre, gisaient les squelettes de 6 jeunes gens sacrifiés au moment de la clôture de la crypte pour en rester les gardiens éternels. La crypte mesure environ 32 m² et sa voûte s'élève à près de 7 m. ; son aspect est le même que lorsque les prêtres maya en sortirent, il y a plus de mille ans, sauf les formations calcaires produites par la filtration de la

pluie à travers la pyramide. Malgré les stalactites et les stalagmites, 7 bas-reliefs sont visibles sur les murs, représentant une procession de 9 prêtres somptueusement parés. Un énorme autel occupe la plus grande partie du salon secret, autel qui se compose de 4 supports, d'une base dont le volume est de 6 m^3 et de la plaque supérieure de 4×2 m. ; chacun de ces éléments est un monolithe sculpté.

Les côtés de la plaque présentent 54 hiéroglyphes parmi lesquels nous avons déchiffré 13 dates abrégées qu'il est impossible de situer exactement dans le calendrier maya, puisque ce genre de dates se répète tous les 52 ans, mais que, par association avec d'autres dates de Palenque, nous supposons correspondre au commencement du VIIe siècle après J.-C. Le motif principal de la plaque apparaît entouré de signes astronomiques dont certains nous sont connus : ceux du soleil, de la lune, de Vénus et de l'étoile polaire, entre lesquels alternent des têtes humaines. Le motif — raison d'être de l'autel et de la crypte — évoque sûrement un instant dramatique du rituel des anciens Maya et doit constituer l'essence même de leur religion, son mystère le plus sacré, ignoré des profanes et que les prêtres pensaient avoir enfoui dans le cœur de la pyramide pour l'éternité. Sur un mascaron du vieux dieu de la terre, du monstre aux traits de la mort, un homme jeune est assis, incliné en arrière ; en extase, il fixe les les yeux sur une croix qui se dresse au-dessus de lui. Des éléments secondaires complètent la composition, dont le sens précis nous échappe, mais il semble hors de doute que l'idée fondamentale est celle-ci : la vie, symboliquement représentée par la plante du maïs, ou l'arbre cruciforme, repose sur le sacrifice de l'homme, lié à la terre qui doit le dévorer, selon la volonté des dieux terrestres et célestes.

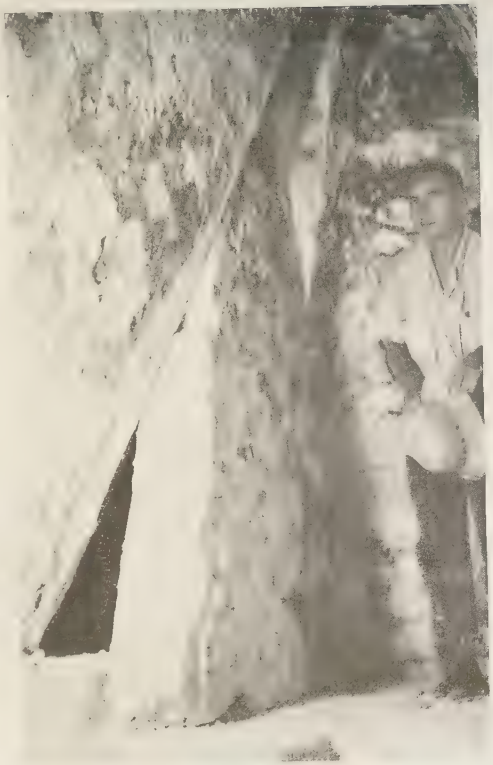
La découverte de la crypte du Temple des Inscriptions ne signifie pas seulement l'apport de nouveaux bas-reliefs et de la plaque de l'autel qui constitue maintenant le plus bel exemplaire de l'art maya. Elle représente, en outre et surtout, une modification de notre conception de la pyramide américaine, considérée comme simple soubassement massif d'un temple, en opposition avec celle de l'Égypte qui couvre un caveau funéraire. Dans le cas du Temple des Inscriptions de Palenque, la crypte fut d'abord édifiée pour servir de sanctuaire à l'autel sacré préalablement taillé et sculpté sur place, puis on construisit la pyramide pour couvrir ce sanctuaire, en même temps que l'escalier intérieur qui le ferait communiquer avec le temple que devait supporter la pyramide. Lorsque les Maya prirent la dramatique décision de fermer la crypte et de la cacher pour l'éternité en condamnant l'escalier (probablement sous la menace d'une occupation ennemie), ils laissèrent cependant un lien entre le sanctuaire souterrain et le temple supérieur : un serpent modelé en glaise qui surgit de l'autel et se transforme sur le seuil de la crypte en une moulure creuse qui épouse la forme des marches et monte jusqu'à la dalle perforée qui ferme l'escalier secret, dans le plancher du temple, canal magique par lequel s'élevaient jusqu'aux prêtres les pouvoirs surnaturels enfermés au cœur de la pyramide.

Nota. Nous venons d'apprendre qu'au cours d'une nouvelle campagne de fouilles, la grande pierre sculptée de l'autel situé dans la crypte a pu, malgré son poids qui atteint plusieurs tonnes, être soulevée. Comme on le présumait, l'autel était bien un tombeau. Dans le bloc massif qui supportait la pierre sculptée apparut un évidement épousant sommairement la forme d'un corps humain et fermé avec soin par une plaque de pierre mince et unie. Après avoir soulevé ce second couvercle, on trouva dans la cavité proprement dite un squelette entouré de nombreux ornements et bijoux en jade. Un masque en mosaïque — aujourd'hui désagrégé, mais peut-être reconstituable — recouvrait la face du défunt.

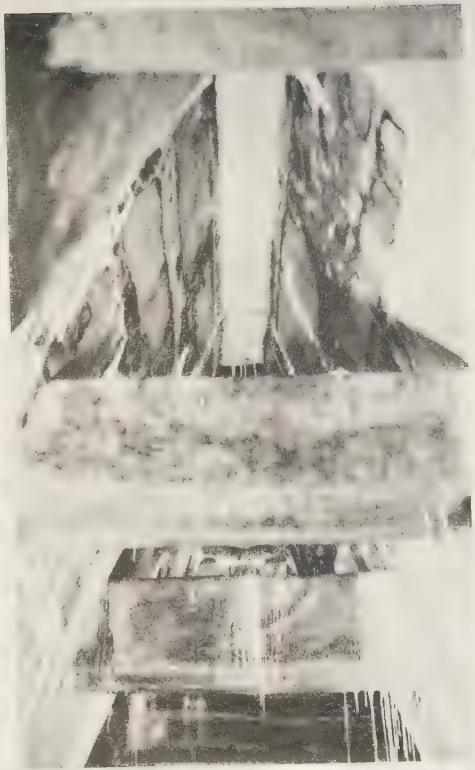
R. d'H.

Palenque. Temple des Inscriptions. En haut, la crypte avec ses stalactites.
En bas, la grande pierre sculptée de l'autel dans la crypte.

Société des Américanistes, 1952.



1



2

3

Palenque. Temple [illegible] Inscriptions. 1) Entrée de la crypte peu d'instants avant le retrait de la dalle qui la fermait.
2) La voûte et les pierres transversales qui la soutiennent dans l'escalier de descente.
3) Stucs ornant les murs de la crypte (un prêtre).

Palenque. Temple des Inscriptions. Les deux têtes de guerrier (en stuc) trouvées dans la crypte.

COMMENTAIRE
DU
CODEX MEXICANUS N°s 23-24
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS

PAR ERNEST MENGIN.

(*Planche XLIV.*)

INTRODUCTION

Longtemps avant la conquête espagnole, les anciens Mexicains avaient établi et développé un système non seulement d'écriture figurative, mais aussi de chronologie. Selon Fray Bartolomé de Las Casas, l'évêque du Chiapas, les Mexicains avaient cinq espèces d'écrits figuratifs ou livres : le premier contenait l'histoire et la chronologie ; le deuxième, les jours des fêtes annuelles ; le troisième traitait des rêves (*sueños*), de l'augure (*pronóstico, agüero*) et des superstitions ; le quatrième avait pour sujet l'imposition des noms aux enfants et le cinquième, les rites et cérémonies du mariage. Il ajoute que, dans la première espèce de livre, à part la chronologie des fêtes et des jours solennels, on faisait mention des guerres, des victoires et des défaites, de l'origine de la généalogie, des conquêtes et des actions héroïques des princes, des calamités publiques et cela jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Ce livre donnait aussi un historique des peuples qui habitaient autrefois le territoire du Mexique et qui, paraît-il, étaient sortis de sept cavernes. Ce livre s'appelait, selon Las Casas, *Xiuhtonalamatl*, c'est-à-dire « chronologie »[1]. Motolinia[2] ainsi que Zorita[3] confirment les dires de Las Casas. Il y avait donc, parmi les anciens Mexicains, des chroniqueurs et des historiens officiels. Et le même Las Casas nous informe que « ceux-ci notaient l'origine de tout ce qui touchait à la religion, aux dieux et au culte qui leur était rendu. Ils consignaient les fondations des villes et des villages, ainsi que l'accession au pouvoir des rois et des princes, leurs seigneuries, leur mode d'élection et de succession. Ils relataient aussi quels étaient les sei-

1. Fray Bartolomé de LAS CASAS (1474-1566), *Apologética historia de las Indias*. Ed. de 1909, pp. 612, sqq. cap. CCXXXIII : « Donde se cotejan las ceremonias de los Indios mexicanos en los funerales con las otras naciones. Dícese tambien qué libros tenían aquellos... »

2. Fr. Toribio de BENAVENTE, appelé MOTOLINIA († 1569), *Historia de los Indios de la Nueva España*, I, p. 3.

3. Alonso de ZORITA, *Historia de la Nueva España*. Madrid, 1909, pp. 34-35.

gneurs qui avaient régné, leurs œuvres et leurs actions d'éclat, tous les événements dignes d'être mentionnés, bons et mauvais, de quelle manière ils gouvernèrent. Ces historiens rapportaient aussi les noms des grands hommes et des capitaines courageux et intrépides ; les guerres qu'ils avaient conduites et de quelle manière ils s'étaient distingués. Ils faisaient également mention des coutumes primitives de ceux qui avaient habité le pays les premiers et comment les mœurs avaient changé depuis ce temps-là, soit en bien, soit en mal, bref ils rapportaient tout ce qui concernait l'histoire des choses passées. Ces chroniqueurs indiquaient les dates des jours, mois et années et quoiqu'ils ne possédassent pas une écriture semblable à la nôtre, ils avaient leurs figures et leurs caractères qui désignaient tout ce qu'ils voulaient noter. C'est pourquoi, leurs grands livres sont composés avec une habileté si sagace et si ingénieuse que nous ne pouvons pas dire que nos lettres soient supérieures aux leurs. » Il ajoute encore : « Ces chroniqueurs se succédaient sans interruption, parce que cette fonction se transmettait de père en fils par voie héréditaire et constituait une charge très estimée dans l'État. Les chroniqueurs en fonction instruisaient toujours deux ou trois fils ou membres de la famille de ce qui concernait l'histoire et leur donnaient l'occasion de s'exercer de leur vivant. Et ces apprentis-historiens s'adressaient à eux quand ils avaient des doutes à propos de quelque article ou événement historique. D'ailleurs les rois, les seigneurs et les prêtres aussi consultaient les chroniqueurs en cas de doute au sujet des cérémonies et des prescriptions religieuses, des fêtes des dieux, ou de tout ce qui touchait à l'ancien régime et aux choses profanes importantes. On les consultait dans toutes ces situations qui touchaient aux choses sus-nommées [1]. »

Quant à l'usage que l'on faisait de ces livres, Eguiara y Eguren note dans la préface de sa Bibliothèque mexicaine : « Il est vrai que les peintures destinées à l'usage privé et commun étaient claires et compréhensibles pour chacun ; mais les peintures qui contenaient les mystères et la religion étaient pleines de hiéroglyphes secrets, incompréhensibles pour le commun du peuple. Il existe aussi une grande différence entre les peintures, non seulement au point de vue de leurs auteurs, mais encore à celui de l'exécution du dessin et à leur emploi ; celles qui étaient destinées à orner les palais étaient parfaites ; d'autres, qui avaient un sens caché, contenaient des caractères particuliers et des figures hideuses et monstrueuses. Le nombre des peintres était très grand, mais la composition des caractères, des annales et le traitement des matières concernant la religion et la politique, était seulement l'affaire des prêtres [2]. »

Cette note, Ixtlilxochitl la complète par les renseignements suivants : « Il y avait des écrivains pour chaque genre de travail : les uns s'occupaient des annales, plaçant par ordre chronologique les événements qui arrivaient chaque

1. Las Casas, *op. cit.*, p. 618, Capitulo CCXXXV, *De los libros y de las tradiciones religiosas que habia en Guatemala.*

2. D. J. J. de Eguiara y Eguren, *Biblioteca Mexicana*, p. 51.

année, avec la date du mois, du jour et de l'heure ; d'autres étaient chargés de la généalogie des rois, des seigneurs et des nobles, inscrivant avec soin ceux qui naissaient et effaçant ceux qui mouraient. Quelques-uns conservaient les peintures représentant les plans et les limites des provinces, des villes, des bourgs et des villages, ainsi que la division des terres, ayant soin d'inscrire à qui elles appartenaient. Des officiers particuliers gardaient les livres qui traitaient des lois, des rites et des cérémonies de leur idolâtrie. Les prêtres de leurs temples en possédaient qui contenaient toute leur doctrine païenne, ainsi que des calendriers où étaient marquées les fêtes de leurs faux dieux. Enfin des philosophes et des sages étaient chargés de peindre toutes les connaissances relatives aux sciences qu'ils possédaient et d'enseigner les chants qui contenaient les corps de doctrine et les histoires. Mais tout cela changea à la chute des seigneurs du pays, par suite des désastres et des persécutions qu'éprouvèrent leurs descendants. Non seulement on ne conserva pas ce qui était bon et conforme à notre sainte foi catholique, mais on brûla tout sans examen par l'ordre des premiers missionnaires ; ce fut une des plus grandes pertes qu'éprouva la Nouvelle-Espagne. Les archives générales de l'histoire étaient conservées à Tezcuco, qui était la métropole des sciences et des bonnes mœurs ; car les rois qui la gouvernaient savaient les apprécier et avaient été les législateurs de tout le Nouveau-Monde [1]. »

Non seulement les conquérants espagnols détruisirent ces précieux livres peints, mais déjà, sous le règne d'Itzcoatl, roi de Mexico [1414 (7)-1427] on brûla des peintures, comme Sahagún nous en informe : « les hauts personnages qui vivaient alors décidèrent de les détruire par le feu, afin d'empêcher qu'elles tombassent entre des mains vulgaires et qu'elles cessassent d'être respectées [2]. »

Mais les principaux destructeurs furent les Espagnols et surtout l'un d'entre eux, Juan de Zumárraga (1468-1548), le premier évêque et plus tard l'archevêque du Mexique. C'est probablement à lui que songe José de Acosta quand il écrit : « En la province de Yucatan, où est l'évêché qu'ils appellent de Honduras, il y avait des livres de feuilles d'arbres à leur mode ployés et équarris dans lesquels les sages Indiens tenaient comprises et déduites la distribution de leurs temps, la connaissance des planètes, des animaux et les autres choses naturelles, avec leurs antiquités : chose pleine de grande curiosité et diligence. Il sembla à quelque pédant que tout cela était un enchantement et art de magie, et soutint obstinément que l'on les devait brûler, de sorte qu'ils furent mis au feu. Ce que depuis, non seulement les Indiens reconnurent avoir été mal fait, mais aussi les Espagnols curieux qui désiraient connaître les secrets du pays. Il en est arrivé autant des autres choses, car les nôtres, pensant que le tout fût superstition, ont perdu plusieurs mémoires des choses anciennes et

1. Don Fernando d'Alva Ixtlilxochitl (1568-1648), *Histoire des Chichimèques*, t. I, p. xv-xvi « Avertissement au lecteur ».

2. Fray Bernardino de Sahagun († 1590), *Histoire générale de la Nouvelle-Espagne*, p. 674.

sacrées, qui pouvaient beaucoup profiter. Cela procède d'un zèle fol et ignorant, qui, sans savoir ni vouloir entendre les choses des Indiens, disent (comme à charge close) que ce sont toutes sorcelleries, et que tous les Indiens ne sont que des ignorants qui sont incapables de savoir, ni d'apprendre aucune chose [1] ».

Clavigero complète ces informations précieuses en disant : « L'empire mexicain était plein de toutes les espèces de ces peintures, car le nombre de leurs peintres était incroyablement grand, et il n'existait pour ainsi dire rien qui ne fût peint. Si ces peintures avaient été conservées, il n'y aurait rien d'incertain dans leur histoire. Mais les missionnaires considérèrent tout cela comme des choses idolâtres et leur ont causé de grands dégâts. Ils amassèrent toutes les peintures qu'ils trouvaient à Tezcuco, où se trouvait l'école de peintres la plus fameuse, en une véritable montagne et, sur le marché, y mirent le feu détruisant de cette manière le souvenir de beaucoup d'événements intéressants. Cette perte causa une incroyable douleur aux Indiens. Aussi les destructeurs eux-mêmes, comprenant leur erreur, le regrettèrent-ils. Ils se virent donc obligés, pour remédier à cette perte, de recourir aux traditions orales des Indiens et de recueillir de tous côtés ce qui avait échappé à leur fureur destructrice, pour commenter l'histoire de la nation. Mais bien qu'ils eussent rassemblé ainsi quelque chose, ce n'était pas suffisant. Car tous ceux qui possédaient encore quelques peintures prenaient grand soin de les conserver et de les cacher, si bien qu'il était difficile et presque impossible de persuader leurs possesseurs de les donner [2] ».

Après la conquête du Mexique, la fabrication des peintures continua quelque temps [3]. Mais peu à peu cette profession artistique disparut et le pouvoir de lire les manuscrits figuratifs se perdit bientôt. Ixtlilxochitl, l'auteur mentionné plus haut, écrit à ce sujet : « Cette histoire de nos ancêtres est tombée dans l'oubli par la suite des temps et par la chute de leur empire : c'est pourquoi ce n'est qu'après beaucoup de peines, de courses et de recherches que j'ai pu réaliser mon projet de rassembler avec soin, non seulement les peintures qui représentent les histoires et les annales, mais aussi les chants qui en contiennent l'explication. Ayant voulu réunir à cet effet tous les nobles mexicains qui passaient pour connaître les histoires anciennes, *je n'en trouvai que deux qui comprissent parfaitement les figures et les caractères* et qui pussent expliquer les chants, qui, pour la plupart, sont allégoriques, remplis de métaphores et de comparaisons : ce qui les rend très difficiles à comprendre [4]. »

Du fait des destructions dont nous avons parlé, le nombre des peintures pré-

1. José de Acosta, *Histoire naturelle et morale des Indes*, p. 282 verso sqq. Livre IV, chapitre VII : « De la façon des lettres et écritures dont ont usé les Mexiquains (sic) ».

2. Francesco Saverio Clavigero, *Storia antica del Messico*, Liv. VII, chapitre 47.

3. Eckart v. Sydow, *Studien zur Form und Form-Geschichte der mexikanischen Bilderschriften* — Ed. Noguera. *Bibliografía de los códices precolombinos y documentos indígenas posteriores a la Conquista.*

4. Ixtlilxochitl, *op. cit.* « Dédicace de l'auteur mexicain au vice-roi de la Nouvelle Espagne », pp. xiii et xiv.

colombiennes est très faible. Quant aux peintures post-colombiennes, elles ne sont pas, non plus, bien nombreuses. Le manuscrit que nous allons décrire appartient à la catégorie des manuscrits figuratifs post-colombiens et, en même temps, à la première des cinq espèces de livres mentionnés plus haut et qu'on appelait *Xiuhtonalamatl*. Il présente un intérêt tout particulier en ce qu'il illustre deux manuscrits aztèques très importants : *Les Annales de Chimalpahin* et *Unos Annales históricos de la Nación Mexicana*, auxquels je me référerai souvent dans cette étude. Pour cette raison et eu égard à son caractère spécial mi-européen, mi-aztèque, les spécialistes devront être reconnaissants à la Société des Américanistes d'avoir décidé de publier ce précieux document appartenant à la Bibliothèque Nationale de Paris [1]. Pour ma part, je suis très sensible à la confiance qu'elle m'a témoignée en me priant d'en écrire le commentaire. Je tiens à exprimer ma gratitude envers M. Raoul d'Harcourt pour l'aide éclairée qu'il m'a apportée en révisant mon texte français dont il a bien voulu, en outre, corriger les épreuves.

GÉNÉRALITÉS

Provenance et histoire du Codex mexicanus.

Bien que notre codex ne porte aucune note qui puisse donner la date de sa composition, nous sommes quand même en état de fixer celle-ci assez exactement. Notre manuscrit contient en effet trois indices qui prouvent assez clairement qu'il fut composé en 1571, à savoir :

1° le calendrier européen, qui est représenté sur les pages I-VIII, se rapporte à l'année 1570 de notre ère, ce qui veut dire que notre manuscrit fut probablement peint à cette époque ;

2° le manuscrit a été exécuté par la même main jusqu'en l'année 1571 de l'histoire du peuple mexicain (page LXXXV). A partir de 1571 et jusqu'en 1590, la peinture est d'une autre main ;

3° à la page IX se trouve la note suivante : « *San da costi teopixque* (prêtres) *valcallaque* (arrivaient) *Sa paollo* [2]. » Or le savant jésuite José de Acosta (1539-1600) arrivait en 1571 au Mexique, traversait le pays et se rendait ensuite au Pérou, où il allait passer 16 ans [3].

Pour ces raisons on peut dire avec une grande probabilité que notre manuscrit fut composé en 1571 et continué jusqu'en 1590.

1. On trouvera sa reproduction, en vraie grandeur, encartée à la fin du présent tome. Ce codex ne comporte qu'une partie peinte, le reste étant noir. On trouvera les pp. IX, X, XI, XVI, XVII, XVIII, XIX, XXII et XXIII reproduites avec leurs couleurs. Sur les pages suivantes, la bande centrale, qui représente la suite des années, est seule coloriée jusqu'à la p. LXXXV et d'une manière semblable à celle des pp. XXII-XXIII.

2. Probablement la fête de saint Pierre et saint Paul, le 29 juin 1571.

3. Voir : Friedrich Weber, *Beiträge zur Charakteristik der älteren Geschichtsschreiber über Spanisch-Amerika*, p. 61.

Nous ne savons pas quel a été son auteur. Ce devait être un Indien anonyme, connaissant non seulement le calendrier indigène, mais aussi la chronologie européenne. Sans doute a-t-il utilisé cet album en guise de vademecum, comme un aide-mémoire de poche pour se remémorer le calendrier et l'histoire de son peuple.

Reste la question de savoir quel a été le sort ultérieur de notre manuscrit et comment il est finalement arrivé à la Bibliothèque Nationale de Paris où il se trouve aujourd'hui. Malheureusement nous ne possédons aucun renseignement qui nous permette de reconstituer avec quelque certitude son histoire. Le seul qui nous fournisse des informations certaines à ce sujet est Aubin [1]. Ce savant collectionneur de manuscrits mexicains s'embarqua à Falmouth au mois d'octobre 1830 sur le Tyrian, navire de guerre de la marine anglaise, et débarqua à Vera Cruz cette même année. Mais laissons ici la parole à Aubin [2] : « Parti pour le Mexique en 1830, sous les auspices d'Arago et de Thénard, et avec l'autorisation du duc de Broglie, alors ministre de l'instruction publique, afin de m'y occuper de recherches physiques et astronomiques, je fus surpris, à mon arrivée, de voir subsister en si grand nombre les restes de l'antique civilisation américaine. » Il écrit plus loin : « Je pus acquérir une partie des manuscrits et des peintures provenant de la succession des fils du célèbre astronome américain Gama, si bien apprécié par le baron de Humboldt. Plus tard, un grand nombre de chroniques en *nahuatl* ou mexicain, écrites par les premiers indigènes initiés à l'usage de nos lettres, étant devenues ma propriété, je me décidai à apprendre cette langue, sans laquelle il est impossible de faire un pas dans ce genre de recherches. .... La plupart de mes documents ont autrefois fait partie de la collection commencée, en 1736, par le chevalier Botturini Benaduci. ... Les collections passèrent dans le cabinet de Gama, qui les accrut d'une classe importante de peintures anciennes. C'est à la vente des collections de ce dernier savant que Humboldt acheta, au commencement du siècle, les quelques fragments de peintures ayant autrefois fait partie du musée Botturini et aujourd'hui déposés à la Bibliothèque royale de Berlin. Toutes les pièces remarquables étaient restées à Mexico, à l'exception de quelques-unes rapportées en Europe par Waldeck, de qui je les ai acquises. Je me suis proposé : 1° de réunir ces pièces et de reconstituer, s'il est possible, soit par originaux, soit par des copies, la collection de Botturini ; 2° de rechercher des documents de même

1. J.-M.-A. Aubin, *Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains.* — Eugène Boban, *Documents pour servir à l'histoire du Mexique*, t. II, p. 513-525 in extenso.

J.-M.-A. Aubin, *Notice sur une collection d'antiquités mexicaines.*

J.-M.-A. Aubin, *Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains.* In : Mission scientifique au Mexique et dans l'Amérique centrale, ouvrage publié par ordre du ministère de l'instruction publique. Recherches historiques et archéologiques publiées sous la direction de M.E.T. Hamy, conservateur du Musée d'Ethnographie. Première partie. Histoire. Paris, 1885.

2. Aubin, *op. cit.*

nature que l'antiquaire milanais estimait exister, en nombre à peu près égal, au pouvoir des indigènes ; 3° d'y joindre ceux qui ont été recueillis par Veytia, je l'ai dit, exécuteur testamentaire et continuateur de Botturini ; par Gama, l'infatigable explorateur des archives de l'Audience royale ; enfin par Pichardo, cet homme instruit et laborieux, dit Humboldt, dont la collection était la plus riche et la plus belle de la capitale [1]. ... Soixante années de recherches et de sacrifices de tout genre ont été consacrées à cette tâche difficile. » Il ajoute en note : « Elles ont été commencées en 1823, avec le concours des frères Chavez, de la Havane, à Sens, où j'occupais la chaire de mathématiques. »

Aubin donne alors un extrait du catalogue de sa collection et parle de deux groupes de peintures :

1° Peintures provenant de la collection de Boturini ;

2° Peintures ne provenant pas de Boturini.

Comme première peinture ne venant pas de Boturini, il cite : « Codex mexicanus, papier américain, en forme de livre, d'une centaine de pages peintes. Il contient l'histoire des Mexicains, année par année, depuis leur départ d'Aztlan jusqu'en 1590. J'en ai aussi une copie faite par Pichardo [2]. »

En analysant ces informations d'Aubin, on peut constater que la provenance de sa collection est rattachée aux collections suivantes de manuscrits et de manuscrits figuratifs mexicains :

1° la collection de Boturini ;

2° les pièces se trouvant en la possession de quelques indigènes ;

3° la collection de Veytia, exécuteur testamentaire et continuateur de Boturini ;

4° la collection de Gama, explorateur des archives de l'Audience royale ;

5° la collection de Pichardo.

Comme Aubin déclare expressément que notre manuscrit ne vient pas de la collection de Boturini, il faut éliminer la provenance des groupes 1 et 3. D'autre part, si Pichardo a copié ce manuscrit, on doit admettre qu'il n'en était pas propriétaire [2]. Restent seulement deux sources, celle de Gama ou d'un indigène ; plus probablement de Gama, car un indigène aurait prêté son trésor avec beaucoup de difficulté s'il s'était agi de le copier.

Cette opinion est renforcée par la déclaration d'Aubin, qu'il a pu « acquérir une partie des manuscrits et des peintures provenant de la succession du fils du célèbre astronome américain Gama ». Leon y Gama est désigné par Aubin comme un « infatigable explorateur des archives de l'Audience royale ». Et

1. « Le P. Pichardo a sacrifié sa petite fortune à réunir des peintures aztèques, à faire copier toutes celles qu'il ne pouvait pas acquérir lui-même. C'est ainsi qu'au nouveau continent, comme presque partout ailleurs, de simples particuliers, et les moins riches, savent réunir et conserver les objets qui devraient fixer l'attention des gouvernements. » (Humboldt, *Vues des Cordillères* t. I, p. 229.)

2. Voir : Aubin, *op. cit.*, p. 19.

celui-ci ajoute que non seulement Gama possédait les collections de Boturini, mais « qu'il les accrut d'une classe de peintures anciennes ». On peut donc supposer que notre manuscrit fut acquis par Aubin de la collection Gama, et plus précisément de la partie de sa collection qui ne provenait pas du chevalier Boturini. Rappelons en outre que Pichardo (1748-1812) était un contemporain de Leon y Gama (1735-1802) et pouvait ainsi avoir obtenu la permission de copier un manuscrit qu'il ne pouvait acheter.

Il est en tout cas étonnant qu'un collectionneur aussi averti qu'Aubin ne nous donne pas des informations plus précises sur la provenance d'un manuscrit aussi précieux que le nôtre. Les fils de Gama ne devaient sans doute pas pouvoir lui dire de qui leur père tenait cette intéressante pièce de sa collection.

Ayant passé dix ans au Mexique, Aubin revint en France avec une collection sans rivale de documents relatifs à l'histoire ancienne du Mexique, et qui contenait, entre autres, notre Codex mexicanus. Ayant perdu sa fortune, il fut obligé de vendre le 11 avril 1889 sa collection de documents rares à Eugène Goupil [1] et la veuve de celui-ci en fit don à la Bibliothèque Nationale de Paris où elle se trouve actuellement [2]. Nous pouvons ainsi établir la liste de transmission probable ci-après :

Anonyme indigène
1571-1590 (au moins).

—

Leon y Gama (?)
1735-1802.
(Copie de Pichardo, 1748-1812).

—

Aubin
1802-1891
(de 1830 à 1840 au Mexique).

—

Eugène Goupil
11 avril 1889-1898.

—

Bibliothèque Nationale de Paris.

Celle-ci est entrée en possession de la Collection Goupil-Aubin, en vertu d'un décret du 18 juin 1898 et d'un arrêté ministériel du 24 juin suivant [3].

1. Eugène Boban, *Documents pour servir à l'histoire du Mexique.* Paris, 1891, vol. I, p. 23-30 : « Notes biographiques sur M. Aubin. »
2. H. Omont, *Catalogue des Manuscrits Mexicains de la Bibliothèque Nationale.*
3. H. Omont, *op. cit.*, p. 1.

Description du Codex mexicanus.

Notre manuscrit dans le catalogue de la Bibliothèque Nationale de Paris figure sous le titre suivant :

« 23-24 — Codex mexicanus, contenant l'histoire des Mexicains depuis leur départ d'Aztlan jusqu'en 1590 (1re et 2e partie).

Manuscrit figuratif, composé de 47 feuillets, peints au recto et au verso (100 pages), et reliés en forme d'album ; original sur papier indigène d'agave mexicana (Atlas, pl. 23 et 24). — Haut. 0 m. 10 ; larg. 0 m. 20. Catalogue impr., t. I, p. 373-379 [1]. »

De son côté, Aubin, comme nous l'avons déjà dit, décrit ainsi le document : « Codex Mexicanus, papier américain en forme de livre, d'une centaine de pages. Il contient l'histoire des Mexicains, année par année depuis leur départ d'Aztlan jusqu'à 1590 [2]. »

A vrai dire, les feuilles du manuscrit sont faites en une fibre du pays, qui a l'apparence de la fibre de l'agave mexicain. Elles sont revêtues, comme la plupart des manuscrits de cette région, d'une couche de carbonate de chaux, qui porte les peintures [3].

Boban a raison de dire : « On voit que le livre a été porté dans la poche pendant nombre d'années. Les feuilles sont usées et arrondies aux coins par le frottement. »

Il convient, nous le répétons, de distinguer deux mains dans la rédaction du livre : une, assez habile, qui l'a composé du début à la page LXXXV et une autre, assez gauche qui l'a continuée et conduit jusqu'à la page C.

Teneur très résumée du Codex mexicanus.

Le codex comprend deux parties d'importance et de longueur inégale.

Première partie : le calendrier et l'astrologie.

A. Le calendrier Julien et les représentations astrologiques des Européens (p. I-XII).

B. Le calendrier indigène (p. XIII-XV et LXXXIX-C).

Deuxième partie : l'histoire des Mexicains depuis leur départ d'Aztlan jusqu'en 1590.

A) La généalogie des monarques mexicains et de leur famille ; les personnages sont assis sur un trône et ont, au-dessus de la tête, les caractères symboliques de leur nom (p. XVI-XVII).

B) Les migrations des tribus mexicaines depuis leur départ d'Aztlan jusqu'à leur fixation à Mexico-Tenochtitlan, 1168 (1194)-1374 (p. XVIII-LII).

1. H. Omont, *op. cit.*, p. 6.

2 Aubin, *op. cit.*, éd. 1885, p. 19.

3. Voir : Dr. Rudolf Schwede, *Ueber das Papier der Maya-Codices und einiger altmexikanischer Bilderhandschriften.*

C) L'histoire des Mexicains depuis l'établissement de la royauté en 1375, jusqu'à l'arrivée des Espagnols en 1518-1519 (p. LIII-LXXVI).

D) Les événements depuis la conquête espagnole jusqu'en 1572 (p. LXXVII-LXXXV) et même 1590 (p. LXXXVI-LXXXVIII).

PREMIÈRE PARTIE

LE CALENDRIER ET L'ASTROLOGIE

Le calendrier utilisé pendant tout le moyen âge a été le calendrier Julien, c'est-à-dire le calendrier romain réformé par Jules César en 46 av. J.-C. L'année y est réglée sur le cours du soleil.

D'autre part, rappelons, d'après Giry [1], ce que sont les lettres dominicales :

« Pour déterminer la concordance entre les quantièmes des mois et des jours de la semaine d'une année quelconque, et plus spécialement pour fixer la date de la Pâque qui doit être célébrée un dimanche, les computistes du moyen âge ont imaginé le système ingénieux des *Lettres dominicales*. On appelle de ce nom une série de sept lettres, de A à G, dont chacune, conventionnellement affectée à une année, a pour objet d'indiquer le jour par lequel commence cette année. »

« Voici le mécanisme des lettres dominicales qui montrera comment il est possible de les utiliser pour les déterminations chronologiques : la lettre A correspond invariablement au premier jour de l'année, au 1er janvier ; la lettre B au 2 janvier ; la lettre C au 3 janvier, et ainsi de suite jusqu'à G, qui correspond au 7 janvier. A ce terme la série recommence par la lettre A, qui correspond au 8 janvier, et ainsi de suite jusqu'au 31 décembre. L'année est désignée par la lettre qui correspond à son premier dimanche et, naturellement, à tous les autres dimanches de la même année (d'où le nom de *lettre dominicale*). Si donc on dit, par exemple, que l'année 1257 a eu pour lettre dominicale G, cela équivaut à dire que le premier dimanche de 1257 était le 7 janvier et conséquemment que l'année 1257 a commencé par un lundi. »

Si nous appliquons maintenant ce principe au calendrier de notre manuscrit, qui est construit selon cette règle des computistes du moyen âge, nous trouvons que la lettre dominicale est A, ce qui veut dire que tous les autres dimanches de cette année sont désignés par la lettre dominicale A.

On voit, en même temps, que le jour de Pâques dans notre année a eu lieu le 26 mars [2].

Selon mes recherches, il s'agit de l'année 1570 ; en effet la « Table chronolo-

1. A. GIRY, *Manuel de diplomatique*, livre II. « Chronologie technique », chap. III « Des dates de mois et de jour », § 3, p. 134-135.

2. A. GIRY, *op. cit.* « Calendrier A » p. 253-258.

gique» de Giry nous montre que le jour de Pâques de l'année 1570 est tombé le 26 mars [1].

Les quantièmes des mois et des jours de la semaine sont figurés sur les 8 premières pages de notre manuscrit par les lettres a b c d e f g h i k l m n o p q r ſ s t v u x y z ꝛ ꝛ. Pour faciliter l'impression, j'ai remplacé le signe ſ par le chiffre 1, le signe ꝛ par le chiffre 3 et le signe ꝛ par le chiffre 2.

Afin de rendre plus aisée l'étude du calendrier de notre manuscrit, je donne ci-dessous un tableau de l'année 1570. Son examen montre que les mois de janvier à avril manquent et que le calendrier commence avec le mois de mai de l'année 1570. Il faut supposer qu'il commençait originairement au mois de janvier et que deux feuillets au moins se sont perdus.

LE CALENDRIER DE L'ANNÉE 1570

avec ses douze mois et les douze signes du zodiaque.

Janvier — Aquarius (*Le Verseau*), 31 *jours* :

a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c
a b c d e f g h i k l m n o p q r I s t v u x y z 3 2 a b c d

Février — Pisces (*Les Poissons*), 28 *jours* :

d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c
e f g h i k l m n o p q r I s t v u x y z 3 2 a b c d e

Mars — Aries (*Le Bélier*), 31 jours :

d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f
f g h i k l m n o p q r I s t v u x y z 3 2 a b c d e f g h i

Avril — Taurus (*Le Taureau*), 30 *jours*

g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a
k l m n o p q r I s t v u x y z 3 2 a b c d e f g h i k l m

Mai — Gemini (*Les Gémeaux*), 31 jours (ici commence le calendrier du Codex) :

b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d
n o p q r I s t v u x y z 3 2 a b c d e f g h i k l m n o p q

Juin — Cancer (*Le Cancer*), 30 *jours* :

e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f
r I s t v u x y z 3 2 a b c d e f g h i k l m n o p q r I s

Juillet — Leo (*Le Lion*), 31 jours :

g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b
t v u x y z 3 2 a b c d e f g h i k l m n o p q r I s t v u x

Août — Virgo (*La Vierge*), 31 *jours* :

c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e
y z 3 2 a b c d e f g h i k l m n o p q r I s t v u x y z 3 2

Septembre — Libra (*La Balance*), 30 *jours* :

f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g
a b c d e f g h i k l m n o p q r I s t v u x y z 3 2 a b c

1. A. Giry, *op. cit.*, p. 203.

Octobre — Scorpion (*Le Scorpion*), 31 *jours* :

a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c
d e f g h i k l m n o p q r I s t v u x y z 3 2 a b c d e f g

Novembre — Sagittarius (*Le Sagittaire*), 30 *jours* :

d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e
h i k l m n o p q r I s t v u x y e 3 2 a b c d e f g h i k

Décembre — Capricornus (*Le Capricorne*), 31 *jours* :

f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a
l m n o p q r I s t v u x y z 3 2 a b c d e f g h i k l m n o

En ce qui concerne le calendrier et l'astrologie, je me bornerai à donner, chemin faisant, quelques explications indispensables [1]. Je me contenterai de rappeler que l'astrologie, au moyen âge, était une science reconnue et qu'importée au Mexique par les Espagnols, elle fusionna aisément avec les idées des indigènes communes aux leurs en la matière. Le calendrier indigène dans notre Codex est également incomplet. Il commence d'habitude avec le signe 1 *cipactli*. Or notre calendrier, à la page XIII, commence avec la date du 12 juillet et dans le dix-septième cycle de 13 jours, d'une période de $20 \times 13 = 260$ jours, si l'on part d'une année mexicaine commençant avec le signe 1 *cipactli*. Voici quelques brèves mais utiles explications pour comprendre le calendrier des anciens Mexicains.

Ce calendrier, de caractère divinatoire, s'appelait *tonalamatl*, c'est-à-dire le « livre des soleils ou des jours », le livre où se lisait la destinée des êtres suivant le jour de leur naissance. Il comprenait 13 vingtaines soit 260 jours et indiquait le dieu qui régnait sur chaque jour. Cette chronologie divinatoire, fort ancienne, était en usage chez tous les peuples civilisés du Mexique et même de l'Amérique centrale [2]. Elle ne correspond à la durée d'aucun phéno-

1. Ceux que le sujet intéresse peuvent consulter Giry ou quelque autre auteur de manuel de diplomatique, comme LEIST : *Urkundenlehre*. Leipzig, 1882 ; H. BRESSLAU, *Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland und Italien*, 2 vol. 2e éd. 1912-1931 ; R. THOMMEN und L. SCHMITZ-KALLENBERG, *Urkundenlehre*, 2e éd. 1913, etc., etc. Pour l'astrologie je citerai : Prof. Dr. Franz BOLL, *Sternglaube und Sterndeutung. Die Geschichte und das Wesen der Astrologie*, in : Aus Natur und Geisteswelt, vol.638, Leipzig, 1919 ; Marius MANILIUS (9-22, p. Chr.) *Astronomicon*, 2 vols. 1786 ; Claudius PTOLEMAÜS, *Tetrabiblios*. Basel, 1553, etc...

2. Ed. SELER : *Die Tageszeichen der aztekischen und der Maya-Handschriften and ihre Gottheiten*. Gesammelte Abhandlungen, vol. 1, p. 417-503, Berlin, 1902.

— *Zur mexikanischen Chronologie, mit besonderer Berücksichtigung des zapotekischen Kalenders.*

— *Das Tonalamatl der alten Mexikaner.*

— *Das Tonalamatl der Aubin'schen Sammlung*. Berlin, 1900.

— *Einige Kapitel aus dem Geschichtswerk des Fray Bernardino de Sohagun aus dem Aztekischen übersetzt*. Stuttgart, 1927.

Jacques SOUSTELLE : *La pensée cosmologique des anciens Mexicains*. In :

mène astronomique connu. La suite des jours était comptée à l'aide d'une numération double, à la fois par treizaine et par vingtaine, chaque jour de la vingtaine portant un nom, ou signe particulier. Une date quelconque était ainsi indiquée par un chiffre accompagné du nom ou signe correspondant de la vingtaine. La réunion du même chiffre et du même signe ne pouvait revenir qu'après 260 jours (13×20). Le tableau ci-après est établi selon ce système.

Le *tonalpoualli* [1] ou année solaire se composait de 18 vingtaines, plus 5 jours supplémentaires, soit 365 jours désignés comme dans le *tonalamatl* (à la fin d'un tonalamatl, 260 jours, on en commençait un second qui se poursuivait l'année suivante, et ainsi de suite).

L'année était désignée par son premier jour, c'est-à-dire par un chiffre de la treizaine suivi d'un des quatre signes obligés : *calli*, *tochtli*, *acatl*, *tecpatl* (*calli* étant pris, par définition, le premier) ; l'un de ces signes lié au même chiffre ne pouvait revenir qu'au bout de 52 ans. Dans notre Codex les bandes successives où sont inscrites les années montrent l'application de ce système.

LE CALENDRIER MEXICAIN

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	1
1 *cipactli*, monstre aquatique	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1
2 *eecatl*, vent	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2
3 *calli*, maison	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3
4 *cuetzpalin*, lézard	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4
5 *coatl*, serpent	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5
6 *miquiztli*, mort	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6
7 *mazatl*, chevreuil	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7
8 *tochtli*, lapin	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8
9 *atl*, eau	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9
10 *itzcuintli*, chien	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10
11 *ozomatli*, singe	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11
12 *malinalli*, herbe	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12
13 *acatl*, roseau	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13
14 *ocelotl*, ocelot jaguar	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1
15 *quauhtli*, aigle	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2
16 *cozcaquauhtli*, vautour	3	10	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3
17 *olin*, tremblement de terre	4	11	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4
18 *tecpatl*, silex	5	12	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5
19 *quiauitl*, pluie	6	13	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6
20 *xochitl*, fleur	7	1	8	2	9	3	10	4	11	5	12	6	13	7

Actualités scientifiques et industrielles n° 881. Ethnologie. Exposés publiés sous la direction de Paul Rivet. Paris, 1940. Chap. IX. Espace et temps.

. George C. Vaillant : *Aztecs of Mexico*. Garden City, N. Y. 1944, p. 188-210. Chap. XI. Ritual.

1. De *tonalpoa*, *ni* : deviner, prédire ; compter les fêtes d'après le calendrier mexicain.

PAGE I

Mai, Gemini (les Gémeaux), 31 jours[1] :

Inventio Sanctæ Crucis. (3 mai).
[Assumptio Christi, l'Ascension.]
Pentecôte.
Adventus Spiritus commemoratio (15 mai).
[Quatuor tempora, Quatre-Temps.]
Trinitatis dies, 1er Dim. de la Trinité.
[Corpus Christi, La Fête-Dieu.]
2e Dim. apr. la Trin,

b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d
n o p q r ı s t v u x y z 3 2 a b c d e f g h i k l m n o p q

PAGE II

Juin, Cancer (le Cancer), 30 jours :

3e Dim. apr. la Trin.
4e Dim. apr. la Trin.
Vido, Guido, Vit, enfant mart. en Sicile, IVe siècle (15 juin).
5e Dim. apr. la Trin.
6e Dim. apr. la Trin.
Petrus, Pierre, apôtre, mart. 66, sa princip. fête, avec celle de S. Paul (29 juin).

e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f
r ı s t v u x y z 3 2 a b c d e f g h i k l m n o p q r ı s

1. A. Giry, *op. cit.* Calendrier A. (Années communes dont la lettre dominicale est A.) Mois de mai, p. 255.

PAGE III

Juillet, Leo (le Lion), 31 jours :

7e Dim. apr. la Trin.
Mariae visitatio, la visite à Élisabeth (2 juillet).

g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b
t v u x y z 3 2 a b c d e f g h i k l m n o p q r ı s t v u x

8e Dim. apr. la Trin.

9e Dim. apr. la Trin.

Maria-Magdalena, disciple du Christ (22 juillet).

10e Dim. apr. la Trin.

Jacobus, Jacques le Majeur, apôtre et mart. 44. (25 juillet).

Pantaleo, mart. à Nicomédie. (27 juillet).

11e Dim. apr. la Trin.

PAGE IV

Août, Virgo (la Vierge), 31 jours :

S. Maria ad Nives, ad Praesepe. (5 août).

12e Dim. apr. la Trin. Sixtus I, pape mart. 127. (6 août).

Laurentius, archidiacre de Rome, mart. 258. (10 août).

13e Dim. apr. la Trin. Hippolytus, mart. à Rome (13 août).

Maria, la Sainte Vierge, sa mort (Déposition, Trépas, Assomption) (15 août).

14e Dim. apr. la Trin.

Bartholomeus, Barthélemy, apôtre (24 août).

15e Dim. apr. la Trin.

Johannes-Baptista, précurseur du Christ, mart. 32 ; sa décollation, « S. Jean décolasse, la Décolasse » (29 août).

c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e
y z 3 2 a b c d e f g h i k l m n o p q r ı s t u v x y z 3 2

PAGE V

Septembre, Libra (la Balance), 30 jours :

16e Dim. apr. la Trin.

Maria, la Sainte Vierge, sa nativité (festum nativitatis Mariae virginis) (8 sept.).

17e Dim. apr. la Trin.

Exaltatio Sanctae Crucis (14 sept.). [Quatuor tempora, Quatre-Temps.]

18e Dim. apr. la Trin.

Matthaeus, Matthieu, apôtre et évangéliste (21 sept.).

19e Dim. apr. la Trin.

Cosmas et Damianus, médecins et mart. en Cilicie, 279. (27 septembre).

Festum dedicationis Archangeli. Michel, archange, sa fête principale en occident (29 sept.).

f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f gg
a b c d e f g h i k l m n o p q r s t v u x y z 3 2 a b c

PAGE VI

Octobre, Scorpio (le Scorpion), 31 jours :

20e Dim. apr. la Trin.

Franciscus seraphinus, François d'Assise, † 1226, (4 oct.).

21e Dim. apr. la Trin.

22e Dim. apr. la Trin.

Lucas, Luc, évangéliste (18 oct.).

23e Dim. apr. la Trin.

Simo et Juda, apôtres (28 oct.).

24e Dim. apr. la Trin.

a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f g a b c d e f gg a b c
d e f g h i k l m n o p q r s t v u x y z 3 2 a b c d e f gg

PAGE VII

Novembre, Sagittarius (le Sagittaire), 30 jours :

d Commem. omn. sanct., la Toussaint (1er nov.).
e Commem. animarum omnium fidelium, le jour des morts, (2 nov.).
f
g
a
b
c
d
e 25^e Dim. apr. la Trin.
f
g
a
b
c
d
e
f
g Martinus, pape et mart. (11 nov.).
a
b
c 26e Dim. apr. la Trin.
d
e
f
g
a
b
c
d
e
f
g 27e Dim. apr. la Trin.
a
b
c
d
e
f
g Catharina, vierge et mart. IVe s. (25 nov.).
a 28e Dim. apr. la Trin.
b
c
d
e
f
g
h
i
k
l
m
n
o
p
q
r
s
t
v
u
x
y
z
3
2
a
b
c
d
e
f
g
h
i
k

PAGE VIII

Décembre, Capricornus (le Capricorne), 31 jours :

f 1er Dim. de l'Avent.
g
a
b
c
d
e
f L'Immaculée Conception de la Sainte Vierge (8 déc.).
g
a 2e Dim. de l'Avent.
b
c
d
e Lucia, Luce, vierge et mart. à Syracuse, 303 (13 déc.). [Quatuor tempora, Quatre-temps.]
f
g
a
b
c
d
e 3e Dim. de l'Avent.
f Exspectatio Mariæ, la Sainte Vierge. (18 déc.).
g
a
b
c
d
e Thomas, apôtre. (21 déc.).
f
g
a 4e Dim. de l'Avent.
b Nativitas Domini, la Noël (25 déc.).
c Stephanus, Étienne, premier mart. en 33 (26 déc.).
d Jean, l'évangéliste, apôtre † 101. (27 déc.).
e Innocentes, mart. sous Hérode (28 déc.).
f Thomas Becket, archev. de Canterbury, mart. 1170,
g (29 déc.) canon. 1173.
a Dim. octave de Noël.

PAGE IX

Voici ce que l'on trouve sur cette page :

A gauche, dans la moitié supérieure, les chiffres mexicains représentant 23 et 5. Quatre fois le chiffre *tzontli* = 400.

A gauche, dans la moitié inférieure, le chiffre mexicain 12 *acatl*, « 12 roseau ». En haut de ce chiffre, à droite, 3 fois le chiffre *pantli* = vingt.

Au milieu de la page, l'apôtre Pierre au centre de deux cercles formés par les lettres a b c d e f g qui représentent probablement les séries européennes de 7 jours, la semaine, (cercle intérieur) et de 28 jours, mois lunaire, (cercle extérieur).

A gauche, en haut de ce cercle, le sigle chrétien : I H S qu'une ligne met en communication avec la phrase en langue nahuatl, située près de la marge supérieure : *naupoalli xihuitl. Sandacosti teopixque valcallaque Sa paollo.*

quatre-vingts ans San d'Acosti prêtres arrivaient Sa. Paollo.

A droite, le siècle mexicain, c'est-à-dire un espace de temps de 4 × 13 = 52 ans, appelé par les Mexicains *xiuhmolpilli*, « ligature des années » et les quatre signes *acatl*, « roseau », *tecpatl*, « silex », *calli*, « maison », et *tochtli*, « lapin », qu'on appelle les « porteurs d'année » [1].

PAGE X

La page X ne comporte qu'un tableau qui est reproduit ci-contre en clair. Il s'agit du cycle pascal (*circulus magnus*) comprenant une période de 532 ans qui servait aux computistes du moyen âge à la fixation de la fête de Pâques. Elle résultait de la combinaison du cycle lunaire de 19 années (ou 235 lunaisons) et du cycle dit « solaire » de 28 ans (au bout duquel revenaient les lettres dominicales [2]) : 19 × 28 = 532.

Le tableau du Codex donne dans la première colonne de gauche les signes du zodiaque accompagnés de la reproduction des phases de la lune.

1. Fray Bernardino de Sahagun, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, p. 494. — Jacques Soustelle, *loc. cit.*, chap. IX. « Espace et temps », p. 79-85.

2. Les lettres dominicales seraient revenues tous les 7 ans s'il n'y avait eu les années bissextiles et l'intercalation d'un jour au bout de 4 ans, d'où 7 × 4 = 28. Voir sur ce sujet et pour le cycle pascal A. Giry, *op. cit.*, p. 149.

LE CYCLE PASCAL.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X	XI	XII	XIII	XIV	XV	XVI	XVII	XVIII	XIX	
	y	n	c	v	l	2	l	h	z	p	e	u	m	a	s	i	3	q	f	1
Aries	z	o	d	u	m	a	s	i	3	q	f	x	n	b	t	k	2	r	g	2
	3	p	e	x	n	b	t	k	2	r	g	y	o	c	v	l	a	l	h	3
	2	q	f	y	o	c	v	l	a	l	h	z	p	d	u	m	b	s	i	4
Taurus	a	r	g	z	p	d	u	m	b	s	i	3	q	e	x	n	c	t	k	5
	b	l	h	3	q	e	x	n	c	t	k	2	r	f	y	o	d	v	l	6
Gemini	c	s	i	2	r	f	y	o	d	v	l	a	l	g	z	p	e	u	m	7
	d	t	k	a	l	g	z	p	e	u	m	b	s	h	3	q	f	x	n	8
Cancer	e	v	l	b	s	h	3	q	f	x	n	c	t	i	2	r	g	y	o	9
	f	u	m	c	t	i	2	r	g	y	o	d	v	k	a	l	h	z	p	10
Leo	g	x	n	d	v	k	a	l	h	z	p	e	u	l	b	s	i	3	q	11
	h	y	o	e	u	l	b	s	i	3	q	f	x	m	c	t	k	2	r	12
	i	z	p	f	x	m	c	t	k	2	r	g	y	n	d	v	l	a	l	13
Virgo	k	3	q	g	y	n	d	v	l	a	l	h	z	o	e	u	m	b	s	14
	l	2	r	h	z	o	e	u	m	b	s	i	3	p	f	x	n	c	t	15
Libra	m	a	l	i	3	p	f	x	n	c	t	k	2	q	g	y	o	d	v	16
	n	b	s	k	2	q	g	y	o	d	v	l	a	r	h	z	p	e	u	17
Scorpio	o	c	t	l	a	r	h	z	p	e	u	m	b	l	i	3	q	f	x	18
	p	d	v	m	b	l	i	3	q	f	x	n	c	s	k	2	r	g	y	19
Sagitta-	q	e	u	n	c	s	k	2	r	g	y	o	d	t	l	a	l	h	z	20
rius	r	f	x	o	d	t	l	a	l	h	z	p	e	v	m	b	s	i	3	21
Capri-	l	g	y	p	e	v	m	b	s	i	3	q	f	u	n	c	t	k	2	22
cornus	s	h	z	q	f	u	n	c	t	k	2	r	g	x	o	d	v	l	a	23
	t	i	3	r	g	x	o	d	v	l	a	l	h	y	p	e	u	m	b	24
Aquarius	v	k	2	l	h	y	p	e	u	m	b	s	i	z	q	f	x	n	c	25
	u	l	a	s	i	z	q	f	x	n	c	t	k	3	r	g	y	o	d	26
Pisces	x	m	b	t	k	3	r	g	y	o	d	v	l	2	l	h	z	p	e	27
	y	n	c	v	l	2	l	h	z	p	e	u	m	a	s	i	3	q	f	28

PAGE XI

On voit, sur cette page, les douze signes du zodiaque accompagnés des quatre éléments répétés trois fois. Ils sont disposés ainsi que le montre le tableau ci-après, p. 406 ; dans les deux bandes laissées en blanc sont peintes les phases de la lune.

Aquarius	Pisces	Aries	Taurus	Gemini	Cancer
Aër [1]	Aqua [2]	Ignis [3]	Terra [4]	Aër	Aqua
Leo	Virgo	Libra	Scorpius	Arcitenens	Caper
Ignis	Terra	Aër	Aqua	Ignis	Terra

PAGE XII

Il est ici question de la médecine astrologique ou *Jatromathematica* [5]; selon cet art, les vingt signes des jours sont en relation avec les vingt parties du corps sur lesquelles ils exercent une influence.

Si toute la vie du corps dépend des étoiles, comme l'astrologie l'enseigne, il est naturel que la santé et les maladies doivent aussi dépendre d'elles. S'appuyant sur cette doctrine, le dessinateur de notre manuscrit a représenté un être humain, en montrant les relations ou les parentés (analogie, sympathie) qui, comme on le pensait, existaient entre les signes des jours fixes et les parties fixes du corps. Une telle relation fut sans doute utilisée de manières différentes, mais c'était une méthode très en vogue et qu'on appliquait. Car elle servait dans une intention très précise et pratique d'augure. L'augure qui, généralement, était en même temps le conjurateur des maladies et le médecin, trouvait en cette méthode un moyen de reconnaître la nature d'une maladie ou de déterminer le jour qui devait être le plus favorable pour entreprendre une guérison.

1. *Eecatl* (vent, air) un profil humain, la bouche ouverte et soufflant de la fumée ou des nuages ;

2. *Atl* (eau) un cône de pluie qui tombe, *quiauitl* ;

3. *Tlecocomoctli* (flammes, lames de feu) ;

4. *Tlalli* (terre) un petit rectangle pointillé, portant au centre une flèche noire, la pointe en bas.

5. Ed. Seler, *Codex Borgia*, vol. I, p. 280-283 ; vol. II, p. 53 et p. 134 : *xochipilli*, « dieu de la volupté » et ses vingt signes des jours. — *Codex Vaticanus* A. Il Manoscritto Messicano Vaticano 3738 riprodotto in fotocromografia. Ed. Duc de Loubat. Rom 1900. — *Codex Vaticanus* B, nº 3773, p. 96 : *xochipilli*, « dieu de la volupté » et les vingt signes. — Boban Eugène, *op. cit.*, p. 377. — Prof. Dr. Franz Boll, *Sternglaube und Sterndeutung*. Die Geschichte und das Wesen der Astrologie. Leipzig, 1919. In : « Aus Natur und Geisteswelt » vol. 638. — K. Sudhoff, *Jatromathematiker vornehmlich im XV. und XVI. Jahrhundert*. Breslau, 1902.

Un tel mode d'emploi est expressément indiqué par l'interprète du Codex Vaticanus A (nº 3738). Dans la note écrite à la main et concernant la feuille 54 (Kingsborough 75) où se trouve dessinée, d'une manière assez lourde, une figure humaine nue marquant la relation entre les différentes parties du corps et les différents signes des jours, on lit ces mots traduits de l'italien :

« Ce sont les vingt lettres ou figures qui étaient utilisées pour leurs numérations et qui exerçaient un pouvoir sur les hommes ainsi qu'on le voit ici. De cette manière ils les soignaient lorsque quelqu'un tombait malade ou souffrait de quelque partie du corps. Le monstre marin [1] [*cipactli*] agissait sur le foie, la rose [*xochitl*] sur les seins, le tremblement de terre [*olin*] sur la langue, l'aigle [*quauhtli*] sur le bras droit, le vautour [*cozcaquauhtli*] sur l'oreille droite, le lapin [*tochtli*] sur l'oreille gauche, le caillou [*tecpatl*] sur les dents, l'air [*eecatl*] sur le souffle, le singe [*oçomatli*] sur le bras gauche, le roseau [*itzcuintli*] sur le cœur, une espèce d'herbe [*malinalli*] sur les intestins, le lézard [*cuetzpallin*] sur la matrice, l'ocelot [*ocelotl*] sur le pied gauche, le serpent [*couatl*] sur le membre viril, organe qui contient l'origine du mal. Aussi considéraient-ils le serpent d'où qu'il vienne, comme un augure majeur. Et ainsi les médecins utilisaient cette image pour leurs soins. Suivant le jour et l'heure dans lesquels la maladie était apparue, ils recherchaient si elle correspondait au signe qui régnait. On peut en déduire que ces gens n'étaient pas aussi grossiers que certains l'ont prétendu, puisqu'ils tenaient compte et ordre dans les choses sérieuses et qu'ils utilisaient les mêmes moyens que les astrologues et les médecins chez nous. Voilà pourquoi on tient cette image en estime et pourquoi on peut la trouver dans les répertoires. » (Voir pl. XLIV).

Malheureusement la feuille de notre manuscrit est fort endommagée ; ainsi on ne peut voir, ni les vingt signes des jours, ni les vingt parties du corps. Mais il me semble qu'on lit sur la poitrine le mot en langue nahuatl *olin* « tremblement de terre » accompagné de la figure de ce signe et sur le ventre *cuetzpalin* « lézard ». On sait que la disposition des signes sur les parties du corps n'est pas constante, notre page XII en apporte la preuve.

PAGES XIII ET XIV

Les deux systèmes du *tonalamatl* (260 jours) et de l'année solaire (365 jours) ont été sommairement exposés plus haut. Les Aztèques sont parvenus à les faire fonctionner ensemble ; mais les 5 jours excédentaires de l'année solaire étaient considérés comme de mauvais augure. Les Mexicains les nommaient *nemontemi* ou *nen-ontemi*, dans le sens d' « inutiles ». Ils n'étaient pas consacrés à une divinité. La maison pendant cette période n'était pas nettoyée ; on ne tenait pas de séance. Le malheureux né durant l'un de ces jours n'avait pas de chance dans sa vie : « misérable et pauvre vivra sur la terre », *quihiotinemiz ompa onquiztinemiz yn tlalticpac.*

1. Le mot du texte italien, *bufeo*, veut dire exactement « dauphin », « marsouin ».

L'auteur de notre manuscrit a donné sur les pages XIII et XIV un fragment du calendrier indigène. En général ce calendrier commence avec le signe *ce cipactli* « 1 monstre aquatique », alors qu'ici il commence avec le signe *ce atl* « 1 eau ». En outre l'auteur a noté certaines fêtes des mois. Il a indiqué que la fête *miccailhuitontli* « la petite fête des morts », a lieu le 5 *acatl* « 5 roseau ». Étant donné que cette fête était célébrée le 16 juillet, il s'ensuit que son calendrier commence au 12 juillet et que *ce atl* « 1 eau » correspond au 12 juillet.

FIG. 48. — Chiffres et figures symboliques aztèques (d'après Clavigero, T. I.)

Mais il n'a énuméré que 132 jours, et non une année complète. Les pages XIII et XIV ne représentent donc qu'un fragment du calendrier. Il commence avec la date *ce atl* « 1 eau » (= 12 juillet) et finit avec la date *ome xochitl* « 2 fleur » (= 20 novembre).

L'auteur a de plus marqué les six fêtes mexicaines suivantes :

5 *acatl*, « 5 roseau » (16 juillet) : *miccailhuitontli*, « la petite fête des morts » ;

12 *acatl*, « 12 roseau » (5 août) : *uey miccailhuitl* », « la grande fête des morts » ;

6 *acatl*, « 6 roseau » (25 août) : *ochpaniztli*, « le balayage des chemins » ;

7 *acatl*, « 7 roseau » (4 octobre) : *tepeilhuitl* ou *uey pachtli*, « la fête des montagnes » ;

1 *acatl*, « 1 roseau » (24 octobre) : *quecholli* [1], la fête du dieu Mixcoatl ;

1. *Quecholli*, Platalea Ajaja L., oiseau dont le plumage brillant était fort recherché et que quelques auteurs ont appelé flamant ; c'est aussi le plumet de cet oiseau.

8 *acatl*, « 8 roseau » (13 novembre) : *panquetzaliztli*, « le hissage des drapeaux », fête de la naissance du dieu *Huitzilopochtli*.

PAGE XV

Cette page donne les dates des années 1579, 1580 et 1581 et quelques dates de mois.

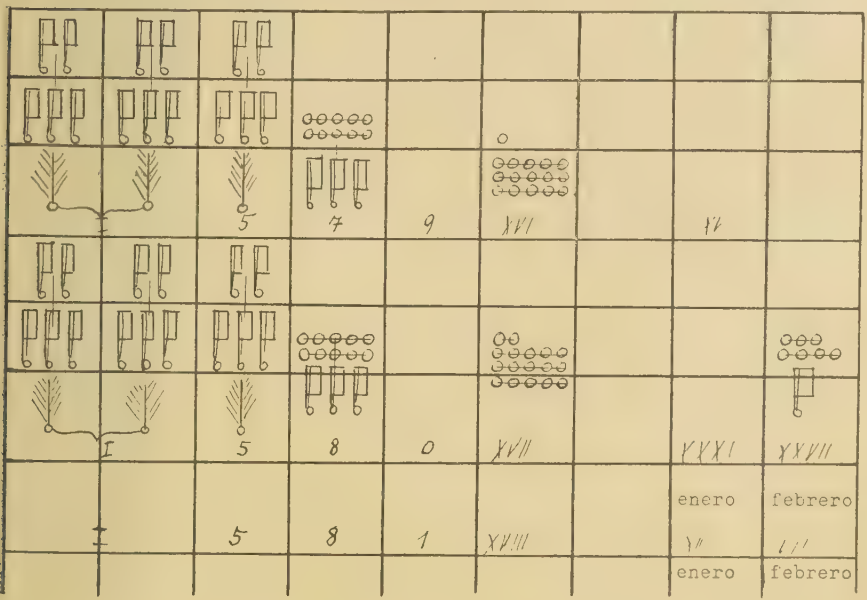
L'auteur a d'abord écrit l'année 1579 en chiffres aztèques, mais sans redonner le chiffre arabe 9 en aztèque ; à droite de ce chiffre de l'année 1579 se trouvent les chiffres romains XVI et XV, le premier exprimé en même temps en chiffres aztèques.

L'année 1580 est figurée d'une manière incorrecte. Au lieu d'écrire 80 en chiffres aztèques, l'auteur a, par erreur, écrit 70. A droite de ce chiffre de l'année 1580, on voit en chiffres aztèques et romains, XVII et XXVII (février), tandis que le chiffre XXXI (janvier) est donné seulement en chiffres romains.

L'année 1581 est seulement donnée en chiffres arabes. A droite on voit le chiffre romain XVIII et plus à droite, les dates XII janvier et VIII février.

Enfin, au haut de la page, a été dessiné le « lapin » *tochtli*, hiéroglyphe aztèque pour la lune. Mais cet animal ressemble plus à un petit cochon qu'à un lapin. En général, il faut bien l'avouer, cette page est écrite ou peinte d'une main plus gauche et plus maladroite que les autres.

En voici une transcription plus lisible :



PAGES LXXXIX A C

Le deuxième fragment du calendrier mexicain donné sur les pages LXXXIX à C est écrit d'une main maladroite et lourde, différente de celle des autres pages. Il commence avec le signe *ce cipactli*, « 1 monstre aquatique » et son auteur a noté les fêtes suivantes :

page XCIV : 8 *acatl*, « 8 roseau » (26 février) : *tlacaxipeualiztli*, « l'écorchement des hommes » ;

page XCVI : 2 *acatl*, « 2 roseau » (18 mars) : *toçoztontli*, « la petite veille » ;

page XCVII : 9 *acatl*, « 9 roseau » (7 avril) : *uey toçoztli*, « la grande veille » ;

page XCIX : 3 *acatl*, « 3 roseau » (27 avril) : *toxcatl* [1] « la fête de la naissance de Tezcatlipoca » ;

page C : 10 *acatl*, « 10 roseau » (17 mai) : *etzalqualiztli* [2], « le festin des haricots ».

Le calcul exact de ce fragment de calendrier indigène montre que *ce cipactli* correspond au 16 décembre et que les jours continuent jusqu'au 20 mai, *cozcaquauhtli*. Le fragment comprend 156 jours du 16 décembre au 20 mai, tandis que la première partie commence le 12 juillet, va jusqu'au 20 novembre, et comprend 132 jours.

Ainsi le calendrier des pages LXXXIX à C n'est pas une suite de la première partie (pages XIII et XIV). En ce cas, il aurait dû commencer avec 3 *cipactli*, « 3 monstre aquatique ». Les deux parties du calendrier mexicain représentées dans notre manuscrit figuratif ne constituent donc que deux fragments du calendrier indigène.

1. *Toxcatl* ou *tozcatl*, « collier ». Voir : SAHAGUN, *op. cit.*, livre second, chapitre V, p. 61, note 2.

2. *Etzalqualiztli*, substantif verbal formé de *etzalli*, sorte de bouillie, et *qua*, « manger », c'est-à-dire action de manger cette bouillie. Voir : SAHAGUN : livre premier, chapitre XI, p. 21.

Ed. SELER traduit *etzalqualiztli* par « lieu où l'on mange des haricots bouillis avec des grains entiers de maïs ».

DEUXIÈME PARTIE

L'HISTOIRE DES MEXICAINS DEPUIS LEUR DÉPART D'AZTLAN JUSQU'EN L'ANNÉE 1571 (1590).

CHAPITRE Ier

GÉNÉALOGIE DE LA MAISON ROYALE DE MEXICO-TENOCHTITLAN

PAGES XVI ET XVII

Pour comprendre les figures des pages XVI et XVII de notre manuscrit, il convient d'abord d'observer que la maison royale de Mexico-Tenochtitlan fait remonter son origine à trois racines généalogiques :

1° la racine chichimèque-mexicaine ;

2° la racine de Colhuacan-Couatlichan ;

3° la racine d'Azcapotzalco.

Ce sont ces liens que l'auteur a voulu montrer ici. En ce qui concerne la racine chichimèque-mexicaine, il faut se souvenir que les Mexicains sont arrivés comme un peuple nomade à Chapoltepec, et ont établi leur domicile définitif dans la lagune. Nous voyons sur le côté gauche de la page XVII, l'hiéroglyphe connu de Mexico-Tenochtitlan et devant lui le roi Acamapichtli (« qui tient des roseaux à la main »), premier roi de Mexico-Tenochtitlan. Vis-à-vis de cet hiéroglyphe, au centre de la page XVI, nous voyons l'hiéroglyphe Chapoltepec (« sur le mont, *tepetl*, des sauterelles, *chapolin* ») précédé par un Mexicain, nommé Icxiquauliztli (pied ou griffe, *icxitl*, d'aigle *quauhtli*). Nous retrouvons une figure exactement du même genre sur la carte de Tepechpan et, comme Aubin l'avait déjà remarqué, cette scène représente l'arrivée des Chichimèques à Chapoltepec. Selon la tradition, Acamapichtli, le jeune, mexicain d'origine, mais né à Colhuacan, fut élevé à la cour du roi Acolmiztli Huitzilihuitl l'ancien à Couatlichan (« demeure, *chantli*, du serpent, *couatl* »). Il avait d'abord épousé la fille de ce dernier, Ilancueitl (« jupe, *cueytl*, de vieille, *illantli* »), mais cette femme étant malheureusement stérile, il en prit une autre, nommée Tezcatlamiauatl (« ocre fin, *tezcatlauitl*, épi et fleur de maïs, *miauatl* »), fille du seigneur de Tetepanco, qui lui donna, entre autres enfants, deux princes, Huitzilihuitl (« plumes, *ihuitl*, d'oiseau-mouche, *huitzilin* ») le jeune et Chimalpopoca (« bouclier, *chimalli*, fumant, *popoca* »), qui deviendront plus tard rois de Tenochtitlan (nopal, *tenochtli*, près *tlan* »). Il avait en outre, comme concubine, une esclave de sa cour dont il eut un fils naturel, nommé Itzcouatl (« obsidienne, *itztli*, et serpent, *couatl* »), qui fut un des meilleurs rois de Mexico-Tenochtitlan.

Itzcouatl épousa une princesse de la maison royale d'Azcapotzalco (dans la fourmillière, *azcapotzalli* »), nommée Uacaltzintli (sorte de hotte en forme de cage quadrangulaire, *uacalli*), fille du roi Quaquauhpitzauac (« corne, *quaquauitl*, deliée, *pitzauac* »). Elle lui donna deux fils, Tiçauatzin (sorte de vernis, terre ou poudre blanche, *tiçatl*), roi de Toltitlan et Teçoçomoctzin (« qui se fâche beaucoup, se met souvent en colère, *çoçoma* ») lequel devint l'aïeul des frères

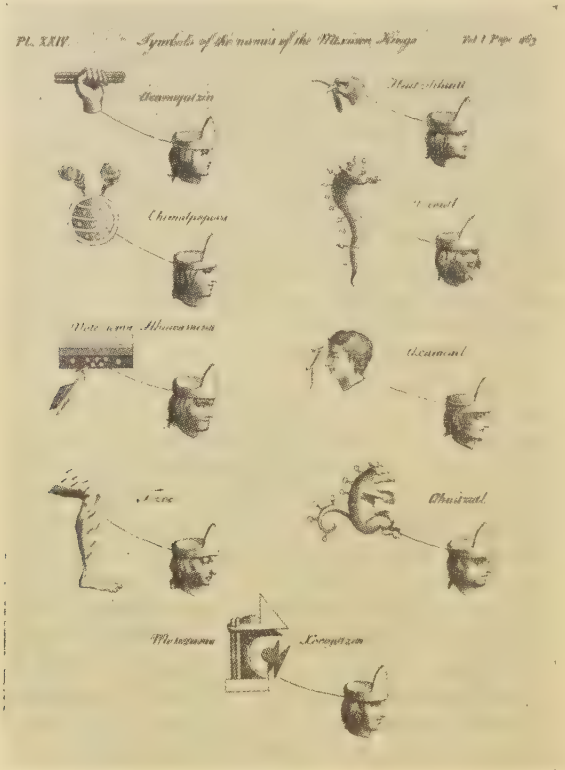


Fig. 49. — Hiéroglyphes des noms des rois mexicains, d'après Clavigero, t. I.

Axayacatl et Tiçoc (ou Tiçocic) rois mexicains. Telles sont les filiations représentées sur les pages XVI et XVII du Codex. Nous voyons en effet une femme qui marche du côté gauche de la page XVI vers le côté droit. C'est la deuxième femme d'Acamapichtli, nommée Tezcatlamiauatl, venant de Couatlichan-Colhuacan. En même temps, nous trouvons au milieu de cette même page, contre la marge supérieure, l'hiéroglyphe de Quaquauhpitzauac et de sa femme avec une ligne qui continue jusqu'au cinquième compartiment de la page XVII, où figurent

GÉNÉALOGIE DES ROIS DE MÉXICO TENOCHTITLAN

I

Teocipactli coxcoxtli, Roi de Colhuacan.

Huehue Teçoçomoctli. | Huehue Acamapichtli, l'ancien roi des Tenochcas. | Atotoztli princesse [1].

II

Ilhuicatl épouse Tlacapantzin.

Huitzilihuitl, l'ancien.

Opochtli Yztahuatzin, noble (ou, d'après certains auteurs, simple) Mexicain. épouse Atotoztli, princesse de Colhuacan.

Acamapichtli, le jeune, 1er roi de Tenochtitlan a pour femmes :

1° Ilancueitl, fille d'Achitometl (sans descendance).

2° Tezcatlamiauatl, fille du seigneur de Tetepanco.

3° Une esclave de sa cour.

Huitzilihuitl II, 2e roi de Tenochtitlan épouse Ayauhcihuatl, fille de Teçoçomoctli d'Azcapotzalco.

Chimalpopoca, 3e roi de Tenochtitlan.

Itzcouatl, 4e roi de Tenochtitlan, épouse Nacaltzintli, fille de Quaquauhpitzauac d'Azcapotzalco 1er roi de Tlatelolco.

Matlalcihuatzin mère de Neçaualcoyotl roi d'Acolhuacan.

Motecuhçoma Ier Ilhuicamina 5e roi de Tenochtitlan.

Tiçauatzin, roi de Toltitlan.

Teçoçomoctli épouse Matlalatzin.

Tzotzocatzin

Axayacatl, 6e roi de Tenochtitlan.

Tiçoc, 7e roi de Tenochtitlan.

Ahuitzotl, 8e roi de Tenochtitlan.

N. épouse de Neçaualpilli roi d'Acohuacan.

Xocotzin épouse de Neçaualpilli.

Ixtlicuechauac, Seigneur de Tollan.

Motecuhçoma II Xocoyotzcin, 9e roi de Tenohtitlan, épouse Miauaxochitl.

Cuitlahuatzin, 10e roi de Tenochtitlan.

Ahuitzotl

Miauaxochitl épouse son oncle, le roi Motecuhçoma II.

Quauhtemoctzin, 11e roi de Tenochtitlan.

Tlacahuapan Youalicahuatzin (ou Don Pedro Motecuhçoma).

Tecuichpotzin (ou Doña Elisabeth Motecuhçoma) épouse son oncle, le roi Cuitlahuatzin.

1. Voir *Annales de Domingo Francisco de San Anton Munon Chimalpahin Quauhtlehuanitzin*, 6e et 7e relations, 1258-1612, par Remi Siméon, Paris, 1889, s. v. Coxcoxtli, Acamapichtli, Teçoçomoctli, etç.

les rois Axayacatl et Tiçoc, tous les deux fils de Teçoçomoc, petit-fils de Quaquauhpitzauac. Nous obtenons ainsi le tableau généalogique qui est donné p. 413 [1].

La comparaison de ce tableau généalogique avec la page XVII de notre manuscrit figuratif montre que l'auteur a représenté sur cette page la généalogie des rois du Mexique qui sont en général les descendants du roi Itzcouatl, fils du roi Acamapichtli et d'une esclave de sa cour. Pour exprimer que le roi Teçoçomoctli était marié avec Uacaltzintli, fille de Quaquauhpitzauac, premier roi de Tlatelolco, l'auteur lui a donné et répété l'hiéroglyphe du roi Quaquauhpitzauac qui se trouve au milieu de la marge supérieure de la page XVI et a relié les deux personnages par une ligne noire. De l'autre côté se trouve la ligne de descendance qui embrasse les enfants du roi Acamapichtli avec sa deuxième femme Tezcatlamiauatl, descendance qui s'est éteinte avec le roi Chimalpopoca curieusement oublié sur la page XVII.

Nous voyons Atotoztli, l'ancêtre fameuse de la dynastie royale de Mexico au centre de cette page XVII.

1. Je me suis borné à donner un résumé sommaire de la généalogie de la maison royale de Mexico-Tenochtitlan. Étant donné que les annotations nécessaires qui permettraient d'identifier chaque personnage manquent dans notre manuscrit et que les traditions que nous possédons jusqu'ici sont pleines de lacunes, d'erreurs et de contradictions, il est impossible de s'engager dans les détails et d'identifier les nombreux hiéroglyphes qui se trouvent encore sur ces pages. Ils représentent évidemment les parentés des rois, de leurs enfants et petits-enfants, parentés plus ou moins incertaines et contradictoires, si on les compare aux sources que nous possédons par ailleurs. On pourra utilement consulter sur la matière les ouvrages ci-dessous.

Ernst MENGIN, *Unos Annales históricos de la Nación Mexicana*, s. v. Teçoçomoctli et « Die Genealogie der Dynastie von Azcapotzalco » où Teçoçomoctli tocuiltecatl est nommé aïeul des rois de Tenochtitlan.

— *Diferentes historias originales de los reynos de Colhuacan y Mexico, y de otras provincias. El autor de ellas dicho Don Domingo Chimalpaìn*, s. v. Teçoçomoctli, Acamapichtli, Quahquauhpitzauac, etc.

Charles E. DIBBLE, *Codice Xolotl*, pl. III, etc.

Francesco Saverio CLAVIGERO, *op. cit.*

Mapa de Tepechpan, publiée par A. Aubin. Paris, 1851.

Fray Diego DURAN, *Historia de la Indias de Nueva España*, I, p. 44, 147.

CHAPITRE II

LES MIGRATIONS DES TRIBUS MEXICAINES DEPUIS LEUR DÉPART D'AZTLAN JUSQU'A LEUR FIXATION A MEXICO-TENOCHTITLAN 1168 (1194)-1374.

PAGE XVIII

Cette page porte le début d'une longue suite d'années représentée par une bande horizontale et médiane qui se poursuit de page en page, peinte des mêmes couleurs, et qui, sur chaque feuillet, est divisée en six carrés contenant, chacun, un des quatre signes des années accompagné d'un chiffre (de 1 à 13 petits ronds), ce qui détermine les cycles successifs de 52 ans de la chronologie mexicaine (supra, p. 399).

Les dessins et hiéroglyphes placés au-dessus ou au-dessous de la bande illustrent les faits remarquables qui se sont produits au cours des années considérées.

« On verra ici comment les peuples étaient venus de Teocolhuacan et d'Aztlan. » C'est par ces mots que l'auteur de *Unos Annales historicos de la Nacion Mexicana* [1] commence l'interprétation d'un manuscrit figuratif que nous ne connaissons pas, mais qui traite du même sujet que le nôtre et qu'Aubin considérait déjà comme précieux pour interpréter les peintures de notre manuscrit.

En effet au début de la page XVIII, nous voyons représenté le départ des Aztèques d'Aztlan, lieu originaire des anciens Mexicains. Mais pour comprendre les détails de la peinture de cette page, il est nécessaire de la comparer à trois autres manuscrits figuratifs :

le *Codex Boturini* (in : Kingsborough : Mexican antiquities, vol. I),

le *Códice Azcatitlan* (in : Journal de la Société des Américanistes, nouv. série, t. XXXVIII, Paris, 1949),

l'*Historia mexicana de* 1576. (Original au British Museum. Department of Ethnography, Londres. ADD=MSS. 31, 219. Une copie fragmentaire faite par Leon y Gama se trouve à Paris, à la Bibliothèque Nationale, Mss. mexicains nos 35-36 [2]).

1) La peinture du Codex Boturini, pl. I (fig. 50) nous montre une île. En son milieu s'élève un temple qui a la forme d'une pyramide avec l'hiéroglyphe *Aztlan* (« hampe de flèche » et « eau »). Sur les côtés sont dessinées six maisons qui figurent les tribus aztèques. Nous voyons celles-ci, représentées par un

1. Ernst Mengin, *Unos annales*. Part I, § 103.

2. J.-M.-A. Aubin, *Histoire de la nation mexicaine depuis le départ d'Aztlan jusqu'à l'arrivée des conquérants espagnols (et au delà, 1607)*.

prêtre, qui vient par eau dans un canot. Plus à droite est figuré Colhuacan (« mont au sommet recourbé ») contenant à l'intérieur l'idole d'Uitzilopochtli (une face sortant d'un bec de colibri et de petites langues qui figurent les ordres donnés par l'idole aux tribus).

2) Sur la planche II du Códice Azcatitlan nous voyons de même, à gauche,

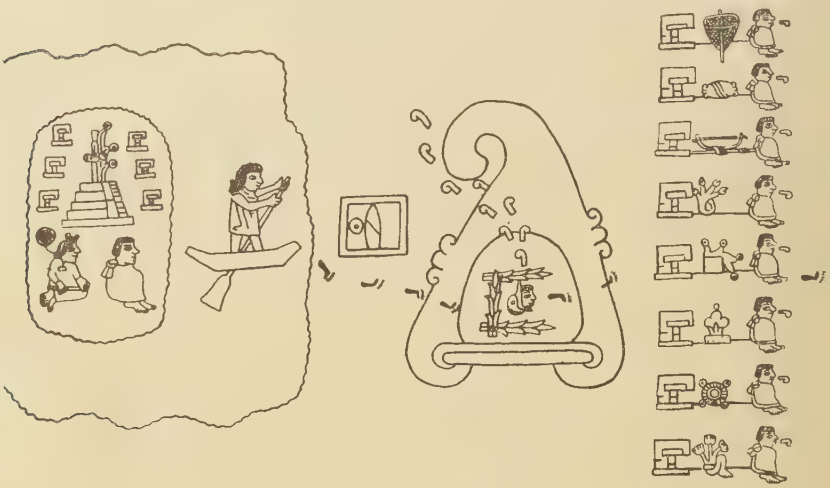


Fig. 50. — Le passage d'Aztlan à Colhuacan (Codex Boturini, pl. I).

Aztlan, représenté par un mont, orné de cactus sur lesquels est posé le dieu Uitzilopochtli dans un masque de colibri. A droite du grand cactus est peint l'hiéroglyphe qui a une autre figure que dans le Codex Boturini : il s'agit d'une fourmi et d'une dent, ce qui doit être lu Azcatitlan. Néanmoins, sur la droite de la planche, le nom d'Aztlan est répété encore une fois dans une forme semblable à celle du Codex Boturini (temple en forme de pyramide avec l'hiéroglyphe Aztlan). L'ensemble est entouré d'eau et sur le côté opposé, au delà de l'eau, s'élève Colhuacan (« mont au sommet recourbé »). A l'intérieur de celui-ci se voit le colibri, masque d'Uitzilopochtli.

3) Dans son « Histoire mexicaine », Aubin [1] nous donne la même représentation : une île, entourée d'eau. Mais le nom d'Aztlan est ici exprimé par un mont avec une figure humaine au sommet. Celle-ci devait représenter, selon le premier chapitre de la « Crónica mexicana » de Teçoçomoc [2], l'idole d'Uitzilopochtli. Dans la main étendue du personnage devait se trouver la fleur Aztaxochitl que le dessinateur assez maladroit n'a pas figurée.

Pour pouvoir interpréter avec exactitude les représentations d'Aztlan, il

1. Aubin, *loc. cit.*, p. 3.
2. Don Alvaro Tezozomoc, *Histoire du Mexique*. T. I, p. 2.

faut aussi se souvenir de la légende que le Père Diego Duran donne au chapitre 27 de son Historia [1] relative à ce lieu mythique. Le roi Motecuhçoma, l'ancien, surnommé Ilhuicamina, voulait — après avoir étendu son règne sur tous les pays — savoir quel était l'aspect d'Aztlan et des sept cavernes, auxquels les livres et les histoires se rapportaient si souvent. Pour obtenir des informations précises, il interrogea d'abord le vieux prêtre et historien Quauhcouatl qui lui répondit : « sur ce que tu me demandes, je peux t'apprendre que nos ancêtres ont vécu dans un pays heureux, nommé Aztlan, ce qui veut dire « le blanc ». En ce lieu se dresse un grand mont entouré d'eau qu'on appelle Colhuacan, parce que son sommet est un peu recourbé vers le bas. Ce mont contient un trou ou caverne, où nos pères et nos grands parents ont vécu de nombreuses années. Là ils étaient heureux et contents. Ils avaient beaucoup de canards de différentes espèces, des hérons, des éperviers, des poules d'eau et d'autres oiseaux aquatiques. Ils jouissaient du chant de beaucoup de petits oiseaux à tête rouge et jaune. Ils avaient beaucoup d'espèces de poissons gros et excellents. De grands arbres ombrageaient le bord de l'eau et les sources étaient entourées de saules, de cyprès et d'aunes. Ils allaient en bateau sur l'eau et possédaient des jardins flottants (*chinampas*), où ils cultivaient le maïs, le piment, la tomate, des légumes, des fèves et toutes sortes de céréales que nous mangeons encore, et qu'ils apportèrent par ici. Mais plus tard ayant quitté l'île et gagné la terre ferme, tout a changé pour eux. Les herbes piquaient, les pierres blessaient, les champs étaient couvert de chardons et d'épines. Le pays était plein de serpents, de vers venimeux, de lions, de tigres et d'autres bêtes mauvaises et dangereuses. »

Écoutons aussi la légende que nous rapporte Clavigero dans son histoire du Mexique [2] :

« Il y avait chez les Aztèques, dit-on, une personne jouissant d'une grande autorité, appelé Huitziton, dont les avis étaient respectés de tous. Celui-ci, pour des motifs inconnus, s'efforça de persuader ses compatriotes qu'il leur fallait changer de pays. Pendant qu'il réfléchissait à son plan, il entendit par hasard la voix d'un petit oiseau qui, perché sur un arbre, imitait presque exactement le son articulé du mot *tihui*, *tihui*, qui veut dire : Allons, allons ! Cela lui parut être un prétexte favorable pour obtenir des siens ce qu'il voulait. Il conduisit une personne notable près de l'arbre où l'oiseau aimait chanter et lui dit : « Mon ami Tecpaltzin, n'entends-tu pas ce que chante ce petit oiseau ? Il répète toujours *tihui*, *tihui*, c'est-à-dire : Allons ! allons ! Que peut-il vouloir exprimer sinon qu'il nous faut quitter ce pays et en trouver un autre ? Sans doute est-ce la volonté d'une divinité invisible qui veille sur notre salut. Obéissons donc à sa voix afin de ne pas encourir sa colère par notre désobéissance ! » Tecpaltzin accepta tout à fait cette interprétation, soit à cause de sa vénération pour Huitziton, soit parce qu'il était d'accord avec lui et éprouvait un pareil désir ; on sait bien que si quelques personnes possèdent de l'autorité

1. Diego Duran, *op. cit.*,
2. Clavigero, *op. cit.*, T. I, lib. II, § 17, p. 157.

et sont du même avis, elles n'éprouvent pas grand'peine à gagner toute la nation à leurs idées ».

Ne perdons pas de vue la légende que nous transmet l'Histoire mexicaine de 1576 [1] concernant Aztlan [2] : : « Au milieu de l'eau était situé le lieu d'où les quatre tribus mexicaines se sont mises en route, pour venir ici. Si elles voulaient célébrer leur culte, elles abaissaient dans leurs canots leurs rameaux de pins. Mais les huit tribus (Naua) sortirent de la « caverne d'origine » (*quineuayan*) : la première comprenait les Uexotzinca, la deuxième les Chalca, la troisième les Xochimilca, la quatrième les Cuitlauaca, la cinquième les Malinalca, la sixième les Chichimeca,la septième les Tepaneca et la huitième les Matlatzinca. Elles habitaient à Colhuacan et y possédaient leurs maisons. Les Aztèques les y rencontrèrent, après avoir traversé l'eau, venant d'Aztlan. Quand les habitants qui étaient domiciliés là (à Colhuacan) les virent, ils leur dirent : « Nos Seigneurs, où allez-vous ? Laissez-nous vous accompagner ! » Les Aztèques demandèrent alors : « Est-ce nous qui vous guiderons ? » ; les huit tribus leur

1. Aubin, dans son *Histoire de la nation mexicaine*, p. 4-5, n'a pas donné du texte une bonne traduction.

2. M. Barlow dans son commentaire du « Códice Azcatitlan » écrit : « Se conservan otras pinturas de la salida de Aztlan aunque es notable que todas sean coloniales y que ninguna tenga glifo de Aztlan. (Mas la etimología de la palabra es tan dudosa que es difícil decir cómo debía ser el jeroglífico de Aztlan). » Il est dommage que M. Barlow n'ait pas étudié l'article d'Eduard Seler : « Où est situé Aztlan, la patrie des Aztèques ? » (*Ges. Abhdlg.* T. II, 31). Car l'auteur y donne une bonne étymologie de ce mot p. 46. Pour interpréter exactement le mot Aztlan, il faut observer que sa racine « az » permet trois interprétations absolument différentes :

a) La racine « az » est contenue dans le substantif *az-ta-tl*, « héron blanc ».

b) Cet « az » est aussi contenu dans le mot aztèque *aztapilli*, « gros roseau », jonc blanc »,
dont la partie inférieure baignant dans l'eau est blanche. (Sahagun : chap. 25). Le Codex Boturini, ainsi que l'Histoire mexicaine de 1576, comme aussi notre manuscrit figuratif et le côté droit de la planche II du « Códice Azcatitlan interprètent pour cette raison le mot Aztlan par un « jonc blanc », ou « gros roseau » et « eau ».

c) Enfin Seler fait allusion au fait qu'on a reconnu cette racine « az » dans le mot *az-ca-tl*, « fourmi ». Il est ainsi facile de comprendre pourquoi le « Códice Azcatitlan », sur la planche II, côté gauche, a figuré le nom Aztlan par une fourmi et une dent (*tlan-tli* », « dent »).

Seler a absolument raison en disant que la signification fondamentale de tous ces mots est « blanc », idée qui est aussi exprimée dans les mots *iz-ta-tl*, « sel » et *iz-ta-c*, « blanc ». (Comparez ci-dessus le passage de Duran, sur Quauhcouatl où le mot Aztlan est traduit simplement par « le blanc ».)

Ainsi, conformément à l'explication du mot Aztlan donnée ci-dessus, nous voyons que, dans notre manuscrit figuratif, p. xviii, à gauche, le lieu mythique des Aztèques est représenté par un « gros roseau » ou un « jonc blanc » accompagné des *tlantli*, « dents » figurées comme une base sur laquelle « le jonc blanc » est posé ; on peut lire aussi cet hiéroglyphe comme une variante du mot Aztlan, écrit en ce cas *az-ta-pilli-tlan-tli*, « gros roseau »-« dent ».

répondirent : « Non, nos Seigneurs, c'est nous qui vous guiderons. » Alors les Aztèques acceptèrent : « C'est bien ! En ce cas nous vous accompagnerons ! »

« A Colhuacan seulement les Aztèques parvinrent à avoir un dieu et ce dieu fut Uitzilopochtli. Alors ils partirent. Ils avaient amené d'Aztlan une femme nommée Chimalman. En quittant Colhuacan, en l'an 1 silex, ils marchaient groupés en quatre sections. Quatre personnes portaient le dieu, c'est-à-dire le fardeau contenant l'idole du dieu ; c'étaient Quauhcouatl, Apanecatl, Tezcacouacatl et la femme Chimalman. »

En accord avec ces traditions, le peintre de notre page XVIII a représenté Aztlan comme une île, entourée d'eau, au milieu de laquelle s'élève un temple en forme de pyramide. A l'intérieur de cette pyramide est figurée une tête d'homme qui parle ; elle est ornée de fleurs, ce qui indique symboliquement qu'il s'agit d'un pays riche, beau et fertile. Contrairement au Codex Boturini, mais d'accord avec la légende du Père Duran, le mont Colhuacan se trouve sur l'île même. La tête humaine non seulement dans l'intérieur du temple, mais aussi flottant sur l'eau en arrière des pèlerins, est celle d'Uitzilopochtli, l'inspirateur de la migration, déjà en route. De plus nous retrouvons, conformément à la tradition de Clavigero, un arbre sur lequel est posé Uitzilopochtli dans le masque d'un colibri parlant. On voit près de lui les petites langues de ce colibri, indiquant qu'il donne des ordres. Colhuacan, le mont au sommet recourbé, dessiné au-dessus des têtes des pèlerins ne porte ni sommet incurvé, ni caverne, ces symboles si caractéristiques pour Colhuacan que nous retrouvons chez Boturini et dans le Códice Azcatitlan [1]. Les pèlerins sont dessinés sans hiéroglyphes, on ne peut donc les identifier. Sont-ce les Aztèques, sortant de leur patrie mythique Aztlan, ou sont-ce les sept ou huit tribus de Colhuacan qu'ils rencontrèrent après avoir traversé l'eau ? Représentent-ils déjà les Aztèques et les sept ou huit tribus originaires réunis à Colhuacan ? Je suis plutôt disposé à adopter cette dernière interprétation [1].

Et voici que commence la suite des années :

Année 1 silex (1168). Départ d'Aztlan et de Chicomoztoc. « Ils partent à l'instant [2]. »

Année 2 maison (1169). « Ils arrivent le jour suivant à Tlatzallan [3] » (*tlan-tli*, « dent », *tzallan*, « entre »).

Année 3 lapin (1170).

PAGE XIX

Année 4 roseau (1171). « Après leur arrivée à Tlatzallan, les Mexicains y restèrent. Là mourut Tlotepetl et sa sœur aînée Uitzilmoyaual. Tlotepetl étant mort, ils nommèrent Quauhtliquetzqui pour leur guide et celui-ci désormais les dirigea » [4]. On voit les tribus en route.

1. Comparez l'image du « Codex Boturini » et celle du « Códice Azcatitlan ».
2. MENGIN, *Unos annales...* § 110.
3. MENGIN, *loc. cit.*, § 110.
4. MENGIN, *loc. cit.*, § 112.

Année 5 silex (1172). Uitzilopochtli dans le masque du colibri les conduit.

Année 6 maison (1173).

Année 7 lapin (1174). Les tribus en route. L'hiéroglyphe du pèlerin étant endommagé, ne peut être lu.

Année 8 roseau (1175).

Année 9 silex (1176). Les tribus en route. L'hiéroglyphe du pèlerin est également endommagé et illisible. Ils s'approchent d'une caverne qui probablement doit représenter Chicomoztoc que nous retrouverons à la page XXII et qui est ici une anticipation inopportune.

PAGE XX

Année 10 maison (1177). L'autre partie de la caverne de Chicomoztoc.

Année 11 lapin (1178).

Année 12 roseau (1179). Les tribus en route.

Année 13 silex (1180). « Alors ils partirent et s'établirent à Couatlicamac « Dans la gueule du serpent », (*couatl*, « serpent », *camatl*, « bouche », *c*, « dans »). Ils construisirent ici un socle de pierre pour l'idole et y passèrent trois ans [1].

Année 1 maison (1181).

PAGE XXI

Année 2 lapin (1182).

Année 3 roseau (1183). « Alors ils partirent et

Année 4 silex (1184), s'établirent à Matlauacallan [2], « Dans le pays de la gibecière », (*matlatl* « filet, piège », *uacalli*, « sorte de hotte, en forme de cage quadrangulaire »).

Année 5 maison (1185). « Ils construisirent là un socle de pierre pour l'idole et y passèrent trois ans [3]. »

Année 6 lapin (1186). « Alors ils partirent et s'établirent... »

Année 7 roseau (1186). Ici nous voyons un *pantli*, « drapeau » = « vingt » ans depuis le départ d'Aztlan.

Année 8 silex (1188).

PAGE XXII

Année 9 maison (1189). A Ocoçacapan [4], « Sur des aiguilles de pin » ou « Sur des graminées de pin », (*ocotl*, « espèce de pin aromatique, branche, éclat de pin » ; *çacatl*, « paille », « herbe », « jonc », *pan*, « dans », « sur »).

1. MENGIN, *Unos annales...*, § 115.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*

Année 10 lapin (1190). « Ici ils construisirent un socle de pierre pour l'idole et y passèrent cinq ans[1]. »

Année 11 roseau (1191). Les tribus en route.

Année 12 silex (1192).

Année 13 maison (1193).

Année 1 lapin (1194) [2]. Voici ce qui que dit la légende : « Les tribus partirent de Colhuacan, de Chicomoztoc, après y avoir passé peu de temps. Là on se quitta ; de là partirent nos ancêtres. Après leur départ, la colonie parut déserte et vides les maisons et la caverne nommée Chicomoztoc (« Sept cavernes ») [3]. »

Le bas de la page XXII porte une mention écrite en aztèque avec sa traduction en espagnol. Voici le texte de cette mention :

quinehuayan chicomoztoc oncan quiçque yn chicome calpoltin tepaneque colhuaque, ce qui veut dire : du lieu d'origine, des sept cavernes, d'ici sortirent les sept tribus, les Tepaneques Colhuaque.

L'espagnol, qui ne donne pas du texte une traduction correcte, dit : « de este lugar, nombrado Chicomoztoc, ò siete cuevas salieron las 8 naciones Tecpanecas, culhuaques, el año « *ce Tochtli* » ; pero ataron el siglo en el *ome acatl* ». C'est-à-dire : « de ce lieu, nommé Chicomoztoc, ou « sept cavernes » partirent les 8 tribus en l'année « 1 lapin » ; mais ils rattachèrent leur siècle au « 2 roseau ». Il s'agit ici du *xiuhmolpilli*, le « rattachement des années », qui avait lieu tous les $4 \times 13 = 52$ ans. Ce jour était consacré au renouvellement du feu. Selon notre manuscrit, il aurait dû avoir lieu en 1194 « 1 lapin », mais en réalité il fut célébré en 1195 ou « 2 roseau ». »

En accord avec ces légendes, nous voyons figurées sur la page XXII les sept cavernes surmontées d'un arbre. A gauche de l'arbre, un oiseau, évidemment Uitzilopochtli sous la figure d'un colibri. A droite sept lignes ascendantes et obliques portent à leur extrémité les hiéroglyphes des sept tribus. Le premier est difficile à identifier. Je suppose qu'il représente les Tlalhuica, une des sept tribus, qui venaient de Chicomoztoc.

PAGE XXIII

Année 2 roseau (1195). On remarque, sous le motif peint de cette année, un motif représentant un nœud qui exprime *xiuhmolpilli*, le « rattachement des ans », l'action du renouvellement du feu. Nous retrouverons ce signe, mais sans couleur, tous les 52 ans, c'est-à-dire en 1246, 1298, 1350, 1402, 1454, 1506 et 1558.

1. MENGIN, *loc. cit.*, § 115.

2. La légende devrait continuer ainsi : « Alors ils partirent et s'établirent à Couatepec, « Sur le mont du serpent » ; mais cette scène n'apparaît que plus tard, à la page XXIII, évidemment dessinée par une autre main. « Ici, raconte la légende, ils construisirent un socle de pierre pour l'idole et y passèrent 4 ans ». MENGIN, *loc. cit.*, § 115.

3. MENGIN, *loc. cit.*, § 104.

Année 3 silex (1196). Au-dessus de la suite des années, nous voyons les hiéroglyphes des tribus qui figurent, de gauche à droite, les tribus suivantes : Huexotzinca, Matlatzinca, Cuitlahuaca, Tepaneca, Xochimilca et Chalca.

Année 4 maison (1197).

Fig. 51. — Colhuacan-Chicomoztoc (d'après l'*Historia Tolteca-Chichimeca*, tabl. VII).

Année 5 lapin (1198).
Année 6 roseau (1199). Voir note 2, p. 421.
Année 7 silex (1200). Les tribus en route.

PAGE XXIV

Année 8 maison (1201).
Année 9 lapin (1202).

Année 10 roseau (1203). « Ils s'établirent à Chimalco » (« Dans le bouclier » : *chimalli*, bouclier et *co*, dans [1]).

Année 11 silex (1204).

Année 12 maison (1205).

Année 13 lapin (1206). Les tribus en route.

Sous la bande centrale des hiéroglyphes représentant les années, figure le commencement d'un texte aztèque, écrit en lettres latines, qui se poursuit jusqu'à la page XXXIV. Ce texte, obscur, de caractère astrologique, énumère les douze signes du zodiaque et indique le sort réservé aux êtres nés sous chaque signe. Malheureusement son mauvais état de conservation le rend souvent illisible. La traduction fragmentaire qui est donnée ci-après ligne par ligne, mais non mot sous mot, doit être considérée comme très approximative et sujette à révision.

Aqui · ypa. tlacati yn itoca Aqualliyos yevuatli yn amo vel mitçi
Il [le signe] se lève, il naît le nommé Verseau ; [il n'y a] pas beaucoup de poissons.

...ye yca Aquariyos ytla ypa mitçiminaz yc miquiz. Auh
dans quelque temps Verseau mourra s'il tire [avec la flèche] les poissons. Et

y nemiz (?) *ynic motlayecoltiz yni quitemoz yn itechimona.*
ainsi il gagnera sa vie, de cette manière il gagnera sa subsistance.

Auh ytla cana yva moqueçaz yn eztli y ceca temama.
Et s'il séjourne quelque part, il répandra beaucoup de sang.

...Auh e ni mochivaz ye y ceca ypa tlacat yn Aquari-
Et si cela se passe ainsi, Verseau sera tout à fait né.

[yos]. Auh in ycha mochiv yez yni tlacat. Auh quinemiltiz y
Et beaucoup de ceux qui naîtront iront dans sa maison. Et il leur donnera leur subsistance,

PAGE XXV

Année 1 roseau (1207). Deux *pantli* (drapeaux) : 40 [années depuis le départ d'Aztlan].

Année 2 silex (1208).

Année 3 maison (1209).

Année 4 lapin (1210). « Il s'établirent à Tlemaco (« Dans le brûle-parfums » : *tlemaitl*, brûle-parfums en terre cuite, de *tletl*, feu et *maitl*, main ; *co*, dans).

Année 5 roseau (1211).

Année 6 silex (1212). Les tribus en route.

Suite du texte aztèque placé sous la bande des années :

Anoço totolme, Anoço ychicame, Anoço quaquavey [que] Anoço
peut-être des poules, peut-être des moutons, peut-être des bêtes portant cornes. Peut-être

1. MENGIN, *Unos annales...*, § 116.

me mochiti vel nemizque . yn `icha. Yn ic otetli yn itoca [*pizis*]
beaucoup vivront dans sa maison [du Verseau]. Alors le deuxième nommé les Poissons

yn aqui ypa tlacati yevatl y mochallanializtli yn ypa
se lève et ensuite naîtra la discorde alors

yaz tlatlamatiuh yn... oy olini y neminti... vel tlamatiuh (?)
il ira son chemin, il vivra, il pêchera [avec un filet]

ypa tlacati, yn itoca pizis ytla nel ceca cevatl amo que
alors sera né celui qu'on nomme les Poissons, si vraiment vrai (?)

yuhqui (?)... *· mochiv... yn itliltili. Auh...*
ainsi se fait il se rend célèbre. Et

PAGE XXVI

Année 7 maison (1213). Un *pantli*, « 20 » [années depuis le départ de Quinehuayan Chicomoztoc] [1].

Année 8 lapin (1214).

Année 9 roseau (1215). Les Mexicains en route.

Année 10 silex (1216).

Année 11 maison (1217). « Ils arrivèrent à Tollan » (« Entre les joncs » : *tollin*, jonc, *tlan*, entre) [2].

Année 12 lapin (1218). « Alors ils partirent et... ».

Suite du texte aztèque placé sous la bande des années :

...pan iziuhca motzatia quaz ynicaz Ayocmo tlacaquiz Auh novelqui
vite il devient sourd, il mangera, déjà il n'entend pas. Et

...amo ... maquiliz. Auh quichiuhtiaz tlatlavaliztli
non il donnera. Et il fera (?)

papa (?) *yn itoca pizis. Yniquetetli yn itoca Ariyes yn aqui ypa*
pour cela il est nommé les Poissons. Le troisième, le Bélier, se lève, ensuite

... yevati yn amo ceca mopilhuatia caxa mochitin miqui yn
il n'engendre pas beaucoup, beaucoup meurent ;

... yevati ytetçaca no ypa tlacatica ytech mochiva yn axca
de lui vient la stérilité [des femmes] maintenant sa naissance est faite.

... yn aço ça ce yconeuh ytla nemiz ynic motlayecoltiz mo-
peut être un enfant de lui, s'il parvient à vivre, gagnera sa vie,

PAGE XXVII

Année 13 roseau (1219). « Ils s'établirent à Atl itlallac » (*atl*, eau, *tlalli*, terre, champ, *aqui*, entrer).

1. Voir pl. XXII.
2. MENGIN, *Unos annales...*, § 118.

Année 1 silex (1220). Les pèlerins en route.

Année 2 maison (1221). « Ils s'établirent à Atotoniltonco » (« Dans l'eau chaude » : *atotonilli*, eau chaude, *tontli*, suffixe marquant la petitesse, *co* dans, à) [1].

Année 3 lapin (1222). Alors ils partirent et...

Année 4 roseau (1223).

Année 5 silex (1224)... s'établirent à Apazco (« Dans la jatte » : *apaztli*, jatte, plat, *co*, dans) [1].

Suite du texte aztèque placé sous la bande des années :

chiti quimaçiz y totome yva ytla nemizque y...ytic...mochiti quima-
beaucoup de poules il obtiendra et si... elles vivent... dans son ventre beaucoup

zizque y totochiti ytech monequiz quiquaz ey ceca ypa tlacat y-
ils attraperont de lapins ; il les mangera avantageusement. Le troisième naît, le

toca Allies. Yn ic nauhtetli yn itoca taollos yn aqui ypa tlacati ye-
nommé Bélier. Le quatrième se lève le nommé Taureau. Alors naît celui qui

vatli y tlalchiuhquiez ceca chicavac yez ceca velquimotlatlauh
sera laboureur, il sera très fort, il fera beaucoup d'offrandes

y tote (cuyo) y dios. Amo ceca mopovan iez. Auh ytla nemiz ynic tla-
à Dieu. Il ne sera pas très fier. Et s'il vit, il

yecolto mochi vel mochivaz y tley tlallaco tlaliz yn aço...
recueillera beaucoup de ce qui est nécessaire à la vie ; il adviendra qu'il déposera peut être sur la terre

PAGE XXVIII

Année 6 maison (1225).

Année 7 lapin (1226). Les tribus en route.

Année 8 roseau (1227). Trois *pantli* 3 × 20 = 60 [ans depuis le départ d'Aztlan].

Année 9 silex (1228). « Ils s'établirent à Tequixquiac » (« A l'eau nitreuse » *tequixquitl*, nitre, salpêtre, *atl*, eau) [2].

Année 10 maison (1229). Les tribus en route.

Année 11 lapin (1230).

Suite du texte aztèque placé sous la bande des années :

yn ixquichi y nepapa yc chiqualquavitli ye yxquichi y tlalticpac mo-
tout ce qui est là comme dattier et tout [ce qui est] sur la terre.

chivaz yca ca ypa tlacati yn itoca taollos y chicavaliztli ceca
Après un certain temps, il naîtra, le nommé Taureau, très courageux,

1. MENGIN, *loc. cit.*, § 118.
2. MENGIN, *loc. cit.*, § 119.

... mochi oyez yn icha yn ixquichi. Yn ic macuiltetli yn ito-
beaucoup iront dans sa maison. Le cinquième, nommé

ca geminis yn aqui nima tlacati yevatli y tlami yn itoca toalles(?) yn aço ça
les Gémeaux, se lève ; elle naîtra la paire dont le nom est [Gémeaux] peut-être

ce... pisces timoc ypa y teotl tlacatlanime (?) *yn itoca evatl*
seulement un... poissons peut être ; ensuite descendra le dieu des femmes en couches, son nom

geminis (?)... *yn ometi*..... *yn aqui y... yn itoca*
est les Gémeaux (?) la dualité il se lève celui qui est nommé

Geminis.....
les Gémeaux

PAGE XXIX

Année 12 roseau (1231).

Année 13 silex (1232). « Ils s'établirent à Citlaltepec ».

Année 1 maison (1233). « Ici ils rencontrèrent un nommé Tlauizcalpotonqui. Ils le prirent, le tuèrent et fixèrent son crâne à un échafaud. Pour cette raison, les Mexicains nommèrent ce lieu Tzompanco » (« A l'échafaud des crânes » : *tzontli*, cheveu, poil, *pantli* drapeau, *co*, par, vers, sur) [1].

On voit 2 *pantli*, 2 × 20 =40 [ans depuis Quinehuayan-Chicomoztoc, 1194-95]. Selon Clavigero, Tochpanecatl, le seigneur de Tzompanco, marie ici son fils Ilhuicatl avec une fille noble de princes mexicains, nommée Tlacapantzin [2]. Clavigero ajoute que, de cette union, descendent les rois mexicains. En effet nous voyons le seigneur de Citlaltepec, « Mont d'étoiles » [3] à Tzompanco et, devant lui, les nouveaux mariés, le jeune Ilhuicatl avec sa femme Tlacapantzin.

Année 2 lapin (1234).

Année 3 roseau (1235).

Année 4 silex (1236). Les tribus en route.

Suite du texte aztèque placé sous la bande des années. :

yn ic chiquaçētetli yn itoca cācer yn aqui ypa tlacati yevatl y çampaltci
Le sixième, dont le nom est Cancer, se lève. Alors naîtra celui qui ne vit que dans

co motollinitinemi yn atle ymasca yn atle ytlatqui yevati yn aço ixpopoti yn
la pauvreté, il n'a pas de cheveux, aucun bien, il est peut-être aveugle ;

velmoquetçaz y novetlataz yvi tlatçiyez ytlal ce yca ca ypan tlacati yn ito-
il vivra caché et solitaire. S'il en est ainsi, alors il naîtra ; son

ca cācer yt ziçtli Anoço mochivaz ytla velnemiz yc vel
nom est Cancer Peut-être il en sera ainsi s'il vit

1. Mengin, *Unos annales...*, § 119-120.

2. Clavigero, *op. cit.*, p. 163.

3. *Citlal*, nom de famille, figuré hiéroglyphiquement dans les manuscrits de Humboldt, t. IV, par une étoile rayonnante.

ypa... *nemo Amo qual yni* .....
ensuite pas bon

van. yn ic chicontetli yn itoca lleonis yn aqui ypa tlacati yevati ytla
Le septième, nommé le Lion, se lève ; alors il sera né s'il

pilti yn aço ça.....*Auh yn aço valliya*
...ne peut-être Et peut-être il est allé

PAGE XXX

Année 5 maison (1237). « Il y avait 80 jours [qu'ils marchaient], le temps était brumeux. Alors les Mexicains se sont perdus de vue. Les uns arrivèrent à Chalco, d'autres à Huexotzinco, d'autres encore à Matlatzinco » [1].

Année 6 lapin (1238).

Année 7 roseau (1239).

Année 8 silex (1240).

Année 9 maison (1241). Couatitlan, « A l'endroit du serpent » (?)

Année 10 lapin (1242). Les tribus en route.

Suite du texte aztèque placé sous la bande des années :

...lleonis piltiz. ical temochivatiuh Anoço rex itoltiz topille ca izxa(?)*yeztiz pescalitiz*
le Lion naîtra. Sa maison il la fera ; il gagnera peut-être sa vie comme roi [ou] seigneur de la cour

... mochiva yva ceca macviltonovan ca yuhqui (?) *yn isinos*
il s'occupera et grande abondance, ainsi il devient cause de malheurs

... mes ytequani ca ceca yn acaxeni ceca maviztililloni mochiva
la bête sauvage très illustre deviendra ?

ypa tequi. yn ic chicuetetli yn itoca virco yn ichipoch-
alors couper. Le huitième, son nom est la Vierge, et la Vierge se

tli... yn ipa tlacati yn aço zivatli ceca mimatini... mochivaz ytla
lève il naîtra ensuite, peut-être, la femme très honorable, cela se fera si elle

... aqualli yn nemiliz yez... Auh tlamonomitiz (?) *y mocha miec* (?)
[n'est] pas bonne, elle vivra de son travail. Et ta maison beaucoup

.....*yez yn inaxca yn itlatqui.*
ils iront, leur bien, leur propriété.

PAGE XXXI

Année 11 roseau (1243). « Alors ils s'établirent à Tolpetlac Nepopoualco » (« Au lieu où l'on se compte » : *tolpetlatl*, natte, claie de joncs, de *tollin*, jonc, *petlatl*, natte, *c*, à, dans) [2].

1. MENGIN, *loc. cit.*, § 121.
2. MENGIN, *loc. cit.*, § 122.

Année 12 silex (1244), Les tribus en route.

Année 13 maison (1245).

Année 1 lapin (1246).

Année 2 roseau (1247). « Alors ils s'établirent à Tecpayocan » (*tecpayoa*, qui contient de petits cailloux, en parlant d'un vase servant à rafraîchir l'eau ; *tecpatl*, silex) [1]. Ici a lieu le *xiuhmolpilli*, la fête du renouvellement du feu (Se reporter à la page XXIII, année 1195, 2 roseau) ; on voit le nœud au-dessus et à gauche de l'hiéroglyphe de Tecpayocan. En outre, à droite, est figuré le nombre 90 (4 × 20 + 10).

Année 3 silex (1248).

Suite du texte aztèque placé sous la bande des années :

Auh ytla yc nozivatiz ytla miquiz y nima mic ce motolliniz... pal...
Et si elle devient une femme mariée, si elle meurt, alors mourra une femme dont le destin est la pauvreté ;

tiz mazivi y ceca qualli yn aca y yzivatlica yn... ypa tlacati yn itoca virco (?)
ainsi considéré, il est très bien qu'une femme vive mariée. Alors naîtra celle nommée la Vierge,

y çatepa y ie y toquiçalizpa yxpoyomotiz (?) yn ic chicuinauhtetli yn
ensuite, à la fin de sa vie, elle sera très vieille. Le neuvième se lève,

pexo yniqui ypa tlacatez yevatli ypoch tlacati y miyec y...
son nom est la Balance, alors naîtra sa main gauche, la juste

y motlacamatiz ytla cavayez chivililez y quiquaz...
et ils seront riches s'ils laissent un héritage ; il entreprendra quelque chose et mangera

nequili mochivalilo... ypa... yn ic matlactetli yn itoca scorpio
et rendra désirable le produit de son travail, alors... Le dixième nommé Scorpion

(*yn aqui ypa tlacati*)
se lève, puis naîtra

PAGE XXXII

Année 4 maison (1249).

Année 5 lapin (1250).

Année 6 roseau (1251). Les tribus en route.

Année 7 silex (1252).

Année 8 maison (1253). « Ils s'établirent à Acolnauac » (« Près de l'épaule » : *acolli*, épaule, *nauac*, près de [2]). On voit trois *pantli*, 3 × 20 + 5 = 65 [ans depuis leur départ de Quinehuayan-Chicomoztoc].

Année 9 lapin (1254).

1. MENGIN, *Unos annales...*, § 123.
2. *Ibid.*

Suite du texte aztèque placé sous la bande des années :

... *z ceca vel itechinetlacanecoz ceca vel tlatlaniyeliz Amo tetlane* (?)
... [On a] beaucoup de confiance en lui, beaucoup de sécurité. Pas...

...*yva cana y nica mictlalis... Cochitiz... ca tetlaqualtíz yc motlapi*
et quelque part ici, il apportera la mort, il apportera le sommeil, car il châtiera sûrement

... *itlatqui* (?) · *yc mocuiltonoz yc motlacamatiz. Auh ytla nemiz ytla*
son bien, ainsi il sera riche, ainsi il prospérera. Et s'il vit

... *Ti nemiz ceca... caca yva tlacat yn itoca* [*scorpio*]
si tu vis il naîtra, celui qui se nomme Scorpion.

yn ic matlactetlioce satsitallios yn itoca...
Le onzième, son nom est Sagittaire.

.....
.....

PAGE XXXIII

Année 10 roseau (1255). Les tribus en route.

Année 11 silex (1256). « Ils s'établirent à Tetepetzinco [1] (« Au bas du mont de pierre » : *tetl*, pierre, *tepetl*, mont, *tzintli*, anus, fondement, base, *co* dans, *n* sur, par). « Ils construisirent un socle pour l'idole et, après deux années, les Mexicains souffrirent de famine et devinrent lépreux et galeux. Pour cette raison Tozcuecuex prit sa fille et l'immola, afin d'éteindre sa dette [2]. »

On voit l'hiéroglyphe de Tetepetzinco figuré par un mont combiné avec la partie postérieure d'un être humain. À droite, une sorte d'autel sur lequel est posée une coupe de sacrifice.

Année 12 maison (1257). Les tribus en route.

Année 13 lapin (1258).

Année 1 roseau (1259). (Cette date n'est pas exacte.)

Année 2 silex (1260).

Suite du texte aztèque placé sous la bande des années :

yez ypapa ca ypa tlacati yn itoca satsittarios ytla nel ceca.....
Il ira, c'est pourquoi il naîtra, son nom est Sagittaire. S'ils attrapent beaucoup

tlazque Amo quicaquiz ytlatolli ceca vey tlavellilloc yez Auh...
de ce qui s'enfuit, n'entendront-ils pas son cri [de douleur] ? Et il sera

motlayecoltiz mochiti quimazi y totome yva quallo (?)
un très grand méchant et il gagnera sa vie en capturant des poules et ce qui se mange

tlacuilloz chicah yez yva ceca velltlaminaz (?) *Auh...*
Il écrira. Il sera fort et il sera un chasseur parfait et

1. Mengin, *loc. cit.*, § 124.
2. Mengin, *loc. cit.*, § 124-125.

niz ye yca ypa tlaliz (?) *tlacamacatli. XII yn itoca* (*capricor-*)
alors il s'établira en homme brutal. XII Son nom est Capricorne

nos (*matlactl*) *ytetlione... aqui y nica tlacati yevatli y* (*capricornos* ?)
le douzième il se lève et ici naîtra [le nommé] Capricorne.

PAGE XXXIV

Année 3 maison (1261).
Année 4 lapin (1262).
Année 5 roseau (1263).
Année 6 silex (1264).
Année 7 maison (1265).
Année 8 lapin (1266). Un *pantli*, 20 [années] ;
Fin du texte aztèque placé sous la bande des années :

...y mitiz quaquaveque yn aqui quimotlaqueviz y quimictiliz y
il piquera les bêtes cornues ; il entre. Il se vantera, il les tuera

tlaquato e cava Auh yni yevatli ca miyec mochivaz yn inacayo
il va manger et laisse [les restes]. Et lui beaucoup se fera et leur chair...

... tlatla nemiz mimiquiz. Amo quimotlaocolliliz y totecui (?)...
il vivra en détruisant avec le feu, il mourra. Il ne sera pas indulgent

y ytla ca moquichoctiz ytlatlacol, Auh yniquac yeh miquiz y tlacat
notre seigneur, il fera pleurer [à cause] de leur péché Et alors il mourra

...titequilizque y tlaca moquicuepaz y ninemiliz ca m...
nous irons châtier les gens, il les ramènera, je vivrai [de mon travail]

...y movelitiz ytlanel ceca miyec iva tlatolli ypa...
il aura la force de faire et d'achever une chose... et quoique beaucoup de gens...

PAGE XXXV

Année 9 roseau (1267). « Ils s'établirent à Chapoltepec (« Au mont des sauterelles » : *chapolin*, sauterelle, *tepetl*, mont, *c*, à). On voit le nombre cinq *pantli* ($5 \times 20 = 100$).

Année 10 silex (1268).

Année 11 maison (1269). On voit encore une fois, sous cette année, l'hiéroglyphe de Chapoltepec.

Année 12 lapin (1270).

Année 13 roseau (1271).

Année 1 silex (1272).

1. MENGIN, *Unos annales...*, § 125.

PAGE XXXVI

Année 2 maison (1273).
Année 3 lapin (1274).
Année 4 roseau (1275).
Année 5 silex (1276).
Année 6 maison (1277).
Année 7 lapin (1278).

Sous la bande des années figure un nouveau texte nahuatl en lettres latines, mais dû à une autre plume. Le voici :

ynin amactl oquimacac in quimati quichiguas cale in rei acamapichi
in Gu Clamatini paxa amomoquistis in yolo chapulca quipie yp
cielan pexo ipan tletl ecatla clatinen quistis nipactanis y Guan
clatinechquichtis in notlalocan ic pie itice in amactl niman ni
mismictis pexo chinechquili in noquiclacolt y Guan iqu(a)c in on
nimisqualictas in tiquecagua in ticchichigua ome acatl ce tecpa-
clt ce cale ce toche y Guan ctlaco tecpaclt aquin nemis ipan
nenemiz

Ce texte est écrit avec une orthographe si étrange que je crois utile de le redonner dans la version corrigée que j'ai prise pour base de ma traduction :

ynin amatl oquimacac in quimati quichivaz cale in rei Acamapichtli
in Guan tlamatini paxa. amo moquixtiz inyollo chapulca quipie yp
cielan peso ipan tletl éecatl tlatinen quixtiz nipactaniz y Guan
tlatinech quixtiz in notlalocan ic pie itice in amatl niman ni-
mitzmictiz peso xinechcuili in oquitlacolti y Guan iquac in on
nimitzqualittaz in tiquetzava in ticchichiva ome acatl ce tecpatl
ce calli ce tochtli y Guan tlaco tecpatl aquin nemiz ipan
nenemiz.

Le sens des lignes ci-dessus est à peu près le suivant :

« Le chef de la maison du roi Acamapichtli donna ce livre à Juan le savant et le pacha qu'il connaît et qui le fera. Il ne le délivrera pas (il le conservera). Son cœur garde les Chapolca. Au ciel « la Balance », [au ciel] le feu et le vent. Juan le fera, il l'achèvera, il l'achèvera à Tlalocan, car il garde le livre en lui [dans son intérieur]. Bientôt je te tuerai, Balance. Enlève-le pour moi — il [en] charge Juan. Puis je te verrai avec plaisir. Tu marches, tu le fais, 2 roseau, 1 silex, 1 maison, 1 lapin et Juan la moitié de silex — qui vivra ? Ensuite il ira. »

Cette curieuse mention fait sans doute allusion au roi Neçaualpilli de Tetzcuco, qu'on appelait d'habitude Acamapichtli et qui, selon Sahagun [1], régna de 1472 à 1515. On peut supposer que notre manuscrit provient des archives de Tetzcuco et qu'un intendant de la maison royale le confia à un nommé Juan.

1. Sahagun, p. 503, note 5.

PAGE XXXVII

Année 8 roseau (1279).
Année 9 silex (1280).
Année 10 maison (1281).
Année 11 lapin (1282).
Année 12 roseau (1283).
Année 13 silex (1284).

PAGE XXXVIII

Année 1 maison (1285). Immolation de Copil qui était hostile aux Mexicains. Il fut tué par les prêtres d'Huitzilopochtli sur le roc de Tepetzinco ou Acopilco. Le sens du mot Copil est *comitl-pilli* « petite marmite ». Selon Clavigero, *copilli* est une couronne ressemblant à une mitre qui servait au couronnement des rois. Elle était haute et pointue sur le devant et descendait par derrière jusqu'au cou.

« Tozcuecuex était encore chef lorsqu'arriva Copil qui habitait à Teticpac. Durant trois jours il ensorcela et troubla Quauhtliquetzqui, jusqu'à ce que celui-ci s'aperçoive que le démon l'appelait ; le démon lui dit : Quauhtliquetzqui, que fais-tu ? Il y a trois jours que Copil te dérobe la raison et le jugement clair. Appelle Tenoch. — Alors Quauhtliquetzqui appela Tenoch et lui dit : Viens ici. — Qui nous appelle, demanda Tenoch ? — Voilà trois jours que Copil nous trouble. Va donc à Nacuezcomac et surpasse-le en ruse. On y a acheté beaucoup de marchandises. Prends-les et en même temps, prends ton brûle-parfums. Si tu parviens à prendre ces choses, tu allumeras un feu, et là je te rejoindrai. Quant à moi, j'irai à Quauhximalpan pour le surpasser en ruse. Si je le prends, j'allumerai un feu. Tu me trouveras là. — Aussitôt Quauhtliquetzqui partit et s'assit par terre. Alors Copil sortit. Quauhtliquetzqui s'en empara et lui dit : Qui es-tu ? — Copil répondit : c'est moi, Copil, ton parent, car nous avons les mêmes aïeux. Nous nous sommes perdus à Tzonpañco. Ce que je fais, je ne le fais pas volontairement, car je suis le serviteur d'Acxoquauhtli de Colhuacan. Et je ne pars pas encore, car j'ai ma fille avec moi. Allons la chercher. — Aussitôt ils allèrent la chercher pour la prendre. Ils se rendirent au petit bois. Sa fille Xicomoyaual s'y tenait debout entre les arbres. Alors Copil appela sa fille et lui dit : ma fille, conduis Quauhtliquetzqui, car il est ton oncle. — Puis il dit à Quauhtliquetzqui : guide ma fille, ne la trompe pas. — Aussitôt il la conduisit ici en la prenant par la main. Alors Quauhtliquetzqui tua Copil et lui coupa la tête. Alors il prit la tête et le cœur et les mit dans un sac. Il enterra le corps de Copil dans l'endroit qui s'appelle aujourd'hui Acopilco. C'est Quauhtliquetzqui qui lui donna son nom. Arrivé à Tlatenpan, il alluma le feu. Là, près du feu, Tenoch lui dit : tu as souffert beaucoup. — Quauhtliquetzqui lui répondit : j'ai pris la tête de Copil, enterre-la à Tlatzinco. — Tenoch se lève pour enterrer la tête et Quauhtliquetz qui se lève pour enterrer le cœur de Copil au milieu d'un champ de roseaux. Là se dressait le nopal ; il ne portait qu'une feuille. Il était plein de craie blanche, parce que

l'aigle y laissait sa fiente. De là vient le nom de Tenochtitlan « Auprès du nopal » (*tetl*, pierre, *nochtli*, nopal ou fruit du nopal, *tlan*, avec, auprès [1] »).

Une autre version intéressante de cet événement est contenue dans le « Manuscrit Ramirez [2] :

« Les Mexicains étant donc entourés d'une multitude de gens qui tous leur étaient hostiles, se demandaient, inquiets, quel serait leur sort ; en ce même temps, la sorcière qu'ils avaient abandonnée et qu'ils appelaient la sœur de leur dieu, avait un fils nommé Copil, homme dans la force de l'âge à qui elle avait conté l'outrage que lui avait fait Huitzilopochtli ; Copil, furieux de l'insulte faite à sa mère, jura à ce'le-ci d'en tirer une vengeance éclatante. Ayant appris que l'armée mexicaine se trouvait à Chapoltepec, il se faufila parmi les groupes armés qui assiégeaient la colline, leur prêchant la mort et la destruction de ce peuple mexicain qu'il présentait, lui qui les connaissait bien, comme des êtres dangereux, des guerriers cruels, des tyrans, des êtres doués des instincts les plus pervers. Exaspérés par les discours de Copil, les assiégeants jurèrent la mort et l'anéantissement de la nation mexicaine.

Voyant ses desseins en bonne voie, Copil se retira sur une colline proche de la lagune de Mexico, là où se trouvent des sources d'eau chaude que les Espagnols nomment aujourd'hui le Peñol, pour y attendre les succès de ses manœuvres et l'accomplissement de sa vengeance. Huitzilopochtli, fort irrité de cette affaire, appela ses prêtres et leur ordonna de se rendre tous au Peñol où ils trouveraient le traître Copil attendant l'heure du massacre ; ils devaient le tuer et rapporter son cœur. Les prêtres se mirent en route et s'étant emparé de lui par surprise, le tuèrent et lui arrachèrent le cœur qu'ils présentèrent à l'idole. Celle-ci leur manda d'entrer dans la lagune et d'aller jeter le cœur dans un champ de joncs qui se trouvait aux alentours, ce qui fut fait. La tradition prétend que ce fut de ce cœur que naquit le cactus sur l'emplacement duquel s'éleva plus tard la ville de Mexico. La même tradition ajoute, qu'aussitôt après la mort de Copil sur le Peñol, surgirent à l'endroit où il mourut les sources d'eau chaude qui existent encore ; et c'est pour cela qu'on les appelle Acopilco, lieu des eaux ou des sources de Copil.

La mort de Copil, auteur de ces dissensions, ne changea rien à la situation des Mexicains, qui, aux yeux de leurs voisins, restèrent infâmes et odieux comme devant ; ils s'en aperçurent bien en voyant s'avancer les armées des nations voisines, jusqu'aux Chalcas, qui accouraient du fond de la lagune, toutes résolues d'en finir avec la nation mexicaine. A la vue de tant d'ennemis, les femmes et les enfants commencèrent à se désoler et à pousser de grands cris, mais les Mexicains ne désespérèrent point pour cela, et puisant dans le danger de nouvelles forces, ils firent face à tous les assiégeants. Dans la première rencontre, on leur enleva Huitzilihuitl

1. Mengin, *Unos annales...*, § 126-135.

2. *Manuscrit Ramirez.* « Histoire de l'origine des Indiens qui habitent la Nouvelle-Espagne selon leurs traditions », publié par D. Charnay. Paris, 1903. In : Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIIIe jusqu'à la fin du XVIe siècle, p. 17-18. La même histoire se trouve chez Durán *op. cit.*, Tomo I, 28-30. Le mythe de Copil est aussi mentionné dans : *Historia de los Mexicanos por sus pinturas* (Codex Zumárraga). Ed. Joaquín Icazbalceta. In : Anales del Museo Nacional de México, Tomo II, México, 1882, capítulo XII, p. 95.

leur capitaine général ; mais loin de se décourager, ils en appelèrent à leur dieu Huitzilopochtli, se firent jour au travers des Chalcas, et prenant au milieu d'eux les femmes et les enfants, ils s'enfuirent jusqu'à la ville d'Atlacuihayan qu'ils trouvèrent déserte et où ils se fortifièrent. Les Chalcas et leurs alliés se voyant repoussés par cette poignée de gens n'osèrent pas les poursuivre ; ils se contentèrent d'emmener le chef des Mexicains qu'ils mirent à mort dans un village des Culhuas appelé Culhuacan. »

Nous retrouvons les traces de ces légendes sur les pages XXXVIII et XXXIX qui forment un ensemble. A l'extrême gauche figure Copil avec son fameux couvre-chef au moment où il est fait prisonnier. Les empreintes des pieds des Mexicains vont d'abord de gauche à droite et conduisent au hiéroglyphe correspondant à la date 9 maison de la page XXXIX, pour retourner à la figure de Copil. Ce tracé, très particulier, s'explique par la légende rappelée plus haut, dans laquelle le dieu Huitzilopochtli « appela ses prêtres et leur ordonna de retourner tous au Peñol où ils trouveraient le traître Copil ». Cela veut dire que les Mexicains, pour exécuter l'ordre d'Huitzilopochtli, bien qu'ils fussent assiégés, devaient se rendre au Peñol où se trouvait Copil « attendant l'heure du massacre ». On voit encore sur la bande des années (p. XXXVIII, 119, et XXXIX, 125) de nombreux hiéroglyphes qui probablement figurent les tribus hostiles aux Mexicains, comme les Xochimilca, Matlatzinca, Quauhnahuaca, Acolhua, Xaltoca, Azcapotzalca, Maçahuaca, etc... L'hiéroglyphe qui se trouve sur la page XXXIX au-dessus de la date 8 silex, 125, est probablement Tlatenpan (*tlan, atempan* : *tlantli*, dent, *atentli*, rive, berge, bord de l'eau, de *atl*, eau et *tentli*, lèvre, bouche, bord, *pan*, dans, sur). Comme on l'a vu plus haut « arrivé à Tlatenpan [Quauhtliquetzqui] allume le feu ».

Année 2 lapin (1286).
Année 3 roseau (1287).
Année 4 silex (1288).
Année 5 maison (1289).
Année 6 lapin (1290).

PAGE XXXIX

Année 7 roseau (1291).
Année 8 silex (1292).
Année 9 maison (1293). « Après avoir passé là, 31 ans, le Nonoualcatl Timal arriva à Chapoltepec »[1] (Timal vient de *timalli*, enflure, tumeur, boule, balle de caoutchouc ou de gomme employée pour fixer les parures de plumes). « Il vint en conquérant et érigea deux maisons en plumes de quetzal et deux coupes d'aigle pour son dieu qu'il appela Tlacateotl. Il fit des conquêtes en tous lieux et la pluie et le vent lui servirent de protection lorsqu'il conquit Quauhnahuac[2] ».

1. MENGIN, *Unos annales...*, § 136.
2. MENGIN, *loc. cit.*, § 137.

« En s'arrêtant à Tlatenpan, il [Timal] fit une observation. Étonné de voir une fumée qui se levait, il la suivit à la lisère de la forêt et arriva ainsi à Chalco. Il le conquit et fit des sillons (c.-à-d. sacrifia des prisonniers) [1] ». Cette légende se retrouve ici : on voit Timal qui combat les Chalcas. Et sous l'année 9 maison, se trouve cinq *pantli* ; 5 × 20 = 100 [ans depuis Chicomoztoc-Quinehuayan].

Année 10 lapin (1294).

Année 11 roseau (1295).

Année 12 silex (1296).

PAGE XL

Année 13 maison (1297). Voici une légende correspondant à cette année :

« Ils passèrent 42 ans à Chapoltepec ; c'est dans la 43e année qu'ils furent ruinés, en l'année 1 lapin (1298). En cette année, le roi Huitzilihuitl, le Mexicain, et sa fille Chimalaxotzin furent déportés à Colhuacan. Cimatecatl et Tezcacouacatl furent déportés à Xochimilco et Tozpaxoch à Matlatzinco [2]. » — « On déporta les femmes à Quauhnahuac, on déporta Couatzontli et des femmes à Chalco. On déporta Uitziltecatl et des femmes à Acolhuacan. On déporta des femmes à Xaltocan. On déporta aussi Tepantzin et Tezcatlamiaualtzin. Mais ils s'enfuirent à Tepan et se réunirent aux autres à Colhuacan. Le petit nombre qui restait se retira à Acocolco, au milieu de l'eau. Cinq jours s'étaient déjà écoulés quand les gens vinrent suppliants, humbles de cœur, à Colhuacan : « Mes seigneurs, Tenoch nous a envoyés ainsi qu'Iztac chiauhtototl, Auexotl et Tenatzin. » Ils dirent [de sa part] : « Allez, priez les seigneurs de Colhuacan. Le peuple qui est resté en arrière, au milieu de l'eau, souffre et est en détresse. Allumons du feu, balayons, entrons chez les seigneurs [de Colhuacan] ! » — Les seigneurs leur répondirent : « De quel endroit vous êtes-vous enfuis ? » — Ils répondirent : « du milieu de l'eau, de cet endroit-là, d'Acocolco. » — Alors on appela Tecpoyotl et on lui dit : « Allez, comptez les réfugiés. » — Il s'en alla et les compta ; ils étaient encore quarante. Mais une sœur aînée des Mexicains, qui était enceinte, accoucha au milieu de la lagune. On nomma l'enfant qui venait de naître Axolotl. A cette époque, Huitzilihuitl n'était pas encore mort. On le fit donc mander. Mais qu'en pensa-t-on ? Ses gens l'atteindront-ils ? Car ceux qui étaient restés en arrière arrivaient déjà. Aussitôt une femme sort [du groupe] et crie : « Pourquoi ne voulons-nous pas mourir ? Pourquoi ne veulent ils pas s'unir à nous ? Que les seigneurs nous écoutent ! Pourquoi ne voulons-nous pas mourir ? Laissez-nous demander de la craie blanche et des plumes légères [c.à.d. la parure du sacrifice] ». — Les seigneurs l'écoutent et disent : « Demandez à Huitzilihuitl s'il veut avoir, lui aussi, de la craie blanche et des plumes légères. » — Ils broyèrent en poussière du charbon avec les mains et aussi en employant du bois pour allumer le feu. Et alors ils rendirent grâce au nopal, au foyer de sa poitrine peinte en blanc et le tuèrent [lui, Huitzilihuitl] sur la table des sacrifices [3]. Aussitôt après les Mexicains se rendirent à Colhuacan et s'établirent à Tiçaapan [4] ».

1. Mengin, *loc. cit.*, § 142-143.
2. Mengin, *loc. cit.*, § 145.
3. Mengin, *loc. cit.*, § 146-154.
4. Mengin, *loc. cit.*, § 156.

Sur la page XL sont figurés les événements de cette légende. Au-dessus de la date 1 lapin (1298), nous voyons l'hiéroglyphe de Chapoltepec « mont des sauterelles » et une bande d'eau qui en sort et entoure (sous les dates 13 maison, 1297, et 1 lapin, 1298), un groupe de personnes au milieu de l'eau à Acocolco. Ce sont ceux que le seigneur de Colhuacan fait compter par son envoyé Tecpoyotl. On voit aussi un peu à gauche d'Acocolco, assez vaguement, le petit enfant Axoloua qui naquit au milieu de l'eau [1]. Au-dessus de l'année 13 maison, 1297, nº 130, et à gauche de l'hiéroglyphe de Chapoltepec, se trouve celui de la fille nommée Chimalaxotzin qui fut déportée à Colhuacan et au-dessous le le roi Huitzilihuitl, immolé sur la pierre des sacrifices, représenté par l'hiéroglyphe de Colhuacan, le « mont au sommet recourbé vers le bas ». A droite de l'hiéroglyphe de Chapoltepec est dessinée Tepantzin, déportée, selon la légende, à Xaltocan (Tepantzin : *tetl*, pierre et *pantli*, drapeau). On voit encore l'hiéroglyphe de Xaltocan, Petit rat (de *xalli*, sable, *toçan*, rat ou taupe) [2]. Aubin a fait aussi une note sur Tepantzin-Xaltocan (Ms. 1528). L'hiéroglyphe situé à gauche de Xaltocan pourrait figurer Tetenanco [3] et, à droite de celui-ci, est l'hiéroglyphe d'Azcapotzalco, « Dans la fourmillère » (d'*azcapoçalli*, fourmilière, *co*, dans) [4]. Un peu au-dessous, à gauche, Tezcatlamiaualtzin (de *tezcatlauitl*, ocre fin et *miauatl*, fleur et épi de maïs) qui fut déportée avec Tepantzin à Xaltocan ; plus haut que leur représentation se voit probablement Tozpanxoch, déportée à Matlazinco.

Année 1 lapin (1298).

Année 2 roseau (1299). Sous cette année, 2 roseau, figure le signe de *Xiuhmolpilli*, le rattachement des années, commencement d'un nouveau cycle de 52 ans, fête du renouvellement du feu. C'est la troisième fois qu'un siècle mexicain se termine dans ce codex (p. XXIII, 1195 et XXXI, 1246). A droite de ce signe se voit l'hiéroglyphe de Colhuacan et plus bas, probablement, celui de Tiçaapan où les Mexicains s'établirent après l'immolation de leur chef Huitzilihuitl [5].

Année 3 silex (1300).

Année 4 maison (1301).

Année 5 lapin (1302). Sous cette année, 5 lapin, on voit le roi de Colhuacan et en face de lui les envoyés des Mexicains, Iztac chiauhtototl, Auexotl, Tenatzin etc... qui le prient de permettre leur établissement sur son territoire (mis sur la page suivante, XLI, sous l'année 6 roseau) [6].

1. MENGIN, *Unos Annales*, in Corpus codicum americanorum medii aevi, vol. II, p. 68 de l'original, avec la légende : *pilto(n)tli ytoca axolotl*, l'enfant nommé Axolotl.

2. PEÑAFIEL (Antonio). *Nombres geográficos de México*. p. 238.

3. MENGIN, *Unos Annales*, § 130 et PEÑAFIEL *op. cit.*, p. 182.

4. MENGIN, *op. cit.*, § 156.

5. *Ibid.*

6. Tous ces événements sont mieux peints et plus beaux sur la pl. X du Codice Azcatitlan, déjà cité dans cette étude.

PAGE XLI

Année 6 roseau (1303).
Année 7 silex (1304),
Année 8 maison (1305).
Année 9 lapin (1306). Trois *pantli* (3×20=60).
Année 10 roseau (1307). *Sept pantli* (7×20+18=158).
Année 11 silex (1308).

PAGE XLII

Année 12 maison (1309).
Année 13 lapin (1310).
Année 1 roseau (1311).
Année 2 silex (1312).
Année 3 maison (1313). 120 ans depuis Quinehuayan-Chicomoztoc (d'après Aubin). On voit au-dessous de cette date deux têtes humaines.
Année 4 lapin (1314).

PAGE XLIII

Année 5 roseau (1315).
Année 6 silex (1316).
Année 7 maison (1317).
Année 8 lapin (1318).
Année 9 roseau (1319).
Année 10 silex (1320).

PAGE XLIV

Année 11 maison (1321).
Année 12 lapin (1322).
Année 13 roseau (1323).
Année 1 silex (1324).
Année 2 maison (1325).
Année 3 lapin (1326).

Les trois pages XLII, XLIII et XLIV forment un tout ; elles représentent la fondation de Mexico-Tenochtitlan, lieu de séjour des Mexicains et capitale future de leur empire. Sur ces trois pages figurent les vingt chefs fondateurs de la ville.

Le manuscrit *Unos Annales* rapporte : « Alors ils partirent et s'établirent à Tenochtitlan, « Au milieu des joncs ». Ils arrivèrent en l'année 2 maison (1325) et élevèrent un autel en herbes [1] ».

1. MENGIN, *loc. cit.*, § 198.

Clavigero nous dit : « La constitution mexicaine fut aristocratique jusqu'en 1325. Toute la nation était soumise à un sénat, conseil de notables qui l'emportaient sur les autres par leur noblesse et leurs connaissances. A la fondation de Mexico, leur nombre s'élevait à vingt, parmi lesquels Tenoch tenait la première place, comme on peut le voir dans leurs peintures [1] ». Sur la pl. I du *Codex Mendoza*, nous voyons également figurés les chefs fondateurs de Mexico-Tenochtitlan, mais ce Codex n'en indique que dix [2]. Sur la pl. XII du *Codice Azcatitlan*, on trouve aussi la représentation d'un certain nombre de chefs fondateurs. Les peintures du Codex Mendoza et du Codice Azcatitlan sont plus fines que celle de notre manuscrit.

Voici la liste des chefs qui ont fondé Mexico-Tenochtitlan, selon Clavigero et le *Codex Mendoza*, en commençant par notre page XLIV, 1325, où est figuré l'hiéroglyphe de Tenochtitlan, avec Tenoch comme premier fondateur, et en revenant à la page XLII en l'année 4 lapin, 1314.

1. Tenoch, « Tuna lapidea » (*tetl*, « pierre », *nochtli*, « nopal ») figuré également sur le Codex Mendoza, pl. I et le Códice Azcatitlan, pl. XII.

2. Ahatzin, « eau » (*atl*, « eau »). Voir le Códice Azcatitlan, pl. XII.

3. Ahuexotl, « sorte de saule » (*atl*, « eau », *uexotl*, « saule, osier »).

4. Acacitli, « roseau-lièvre » (*acatl*, « roseau », *citli*, lièvre »). Voir le Codex Mendoza, pl. I et le Códice Azcatitlan, pl. XII, plus claire.

5. Xomimitl, « pied, jambe-flèche » (*xotl*, « pied, jambe », *mitl*, « flèche »). Voir le Codex Mendoza et le Códice Azcatitlan, loc. cit.

6. Ocelopan, « jaguar-drapeau » (*ocelotl*, « jaguar, tigre », *pantli*, « drapeau »). Voir le Codex Mendoza, pl. I.

7. Xiuhcac, « turquoise, feuilles-souliers » (*xiuitl*, « turquoise, herbe, feuille », *cactli*, 'souliers, sandales »). Voir le Codex Mendoza I, et le Códice Azcatitlan, pl. XII, presque illisible.

8. Achitomecatl, « Un peu-corde » (*achiton*, « un peu, peu de chose, assez », *mecatl*, « corde, fouet »).

9. Acouatl, « anguille » (*atl*, « eau », *couatl*, « serpent »). Dans le Códice Azcatitlan, il est nommé Epcouatl.

10. Cozcatl, « bijou » (*cozcatl*, « bijou, pierre précieuse, collier »).

11. Nanacatzin, « champignon », (*nanacatl*, « champignon »).

12. Axoloua, « têtard » (*axolotl*, batracien à branchies persistantes, très commun dans le lac de Tetzcuco et que les Mexicains utilisent encore pour leur nourriture ; aujourd'hui *ajolote*, de *atl*, « eau », et *xolotl*, « tige de maïs »).

13. Tzontliyayauh, « cheveu-noirâtre » (*tzontli*, cheveu, poil ; *yayauhqui*, « noirâtre, brun foncé »).

14. Quentzin, « vêtement » (*quentli*, « pièce d'étoffe attachée par devant »).

15. Tetepan (?) ou mieux Tecpan, « demeure royale », « palais » (*tecpan*, « demeure royale », « habitation d'un grand »). Voir le Códice Azcatitlan, pl. XII.

1. CLAVIGERO, *op. cit.*, t. I, 173 et note.
2. *Codex Mendoza*, pl. I, in Kingsborough : Antiquities of Mexico, vol. I.

16. Atototl, « oiseau d'eau » (*atl*, « eau », *tototl*, « oiseau »). Ce nom, qui ne se trouve pas chez Clavigero, est tiré de la liste du Codex Mendoza, pl. I.

17. Mimich, « poisson » (*michin*, « poisson »).

18. Tezcatl, « miroir ».

19. Tozpan, au lieu de Tochpan chez Clavigero, « perroquet » (*toztli*, « espèce de perroquet au plumage jaune », selon Sahagun).

20. Tlalala, (?) « mauve » (*tlalaala*, « mauve », plante médicinale).

On trouve en outre sur la pl. XLIV un monument ressemblant à une pyramide. On voit un édifice semblable sur la pl. XIV du Códice Azcatitlan, que Barlow a identifié comme étant la pyramide de Tlatelolco [1]. L'hiéroglyphe à gauche de ce monument est malheureusement illisible.

PAGE XLV

Année 4 roseau (1327). Huit *pantli*, $8 \times 20 = 160$. (Note d'Aubin).
Année 5 silex (1328).
Année 6 maison (1329).
Année 7 lapin (1330).
Année 8 roseau (1331).
Année 9 silex (1332).

PAGE XLVI

Année 10 maison (1333). Sept *pantli*, $7 \times 20 = 140$.
Année 11 lapin (1334).
Année 12 roseau (1335).
Année 13 silex (1336).
Année 1 maison (1337).
Année 2 lapin (1338).

PAGE XLVII

Année 3 roseau (1339). « Il descendit à Chapoltepec, la forêt de feu. En y arrivant, on était en train de sillonner (c'est-à-dire : on sacrifiait des prisonniers de guerre) ». On voit Tezca, le prisonnier du Tecoliztli, « hibou » (*tecolotl*, « hibou ») [2].

Année 4 silex (1340).
Année 5 maison (1341).

1. *Op. cit.*, p. 119.

2. Mengin, *Unos Annales*, § 213. On voit le même hiéroglyphe dans Preuss-Mengin. *Historia Tolteca-Chichimeca*, tableau 16. Dans les § 287, 311, 387 du même manuscrit, ce mot *tecolotl* désigne un « hibou », un « lieu ».

Année 6 lapin (1342). « Teçoçomoctzin avait régné cinq années. Alors les Colhuaque furent ruinés [1] ». On voit l'hiéroglyphe de Colhuacan.

Année 7 roseau (1343).

Année 8 silex (1344).

PAGE XLVIII

Année 9 maison (1345).

Année 10 lapin (1346). Cinq *pantli*. $5 \times 20 = 100$.

Année 11 roseau (1347). Neuf *pantli*. $9 \times 20 = 180$. Au-dessous on voit l'hiéroglyphe de Colhuacan et le signe de la guerre. Selon *Unos Annales*, les Colhuaque furent ruinés en 1348 [1].

Année 12 silex (1348).

Année 13 maison (1349).

Année 1 lapin (1350).

PAGE XLIX

Année 2 roseau (1351). Xiuhmolpilli, le rattachement des années. (Voir pl. XXIII, 1195, pl. XXXI, 1246/47 et pl. XL, 1298/99) [2].

Année 3 silex (1352).

Année 4 maison (1353). Huit *pantli*. Note d'Aubin : 160 ans depuis Quinehuayan Chicomoztoc.

Année 5 lapin (1354).

Année 6 roseau (1355). Au-dessous, l'hiéroglyphe de Chapoltepec.

Année 7 silex (1356). L'hiéroglyphe qui est lié par une ligne est illisible, ainsi que l'hiéroglyphe placé sous la date « 7 silex ».

PAGE L

Année 8 maison (1357).

Année 9 lapin (1358).

Année 10 roseau (1359). Au-dessous de cette date se voit un *uitzilin*, colibri, sur une plante.

Année 11 silex (1360).

Année 12 maison (1361).

Année 13 lapin (1362).

PAGE LI

Année 1 roseau (1363). Au-dessus deux *pantli*, $2 \times 20 = 40$. Au-dessous

1. Mengin, *Unos annales...*, § 215.
2. Mengin, *loc. cit.*, § 231.

une momie surmontée d'un *chimalli*, bouclier. A côté, deux *citlalpopoca*, « comètes », ou « étoiles fumantes » [1].

Année 2 silex (1364).

Année 3 maison (1365).

Année 4 lapin (1366). Six *pantli*, 6 × 20 = 120.

Année 5 roseau (1367). Dix *pantli*. Note d'Aubin : 10 vingtaines.

Année 6 silex (1368).

PAGE LII

Année 7 maison (1369).

Année 8 lapin (1370). Guerre avec Tenayocan, « Au mur » ou « A la barrière » (*tenamitl*, mur, barrière, *can*, à) [2].

Année 9 roseau (1371). Teçoçomoctli, « pierre furieuse » (*tetl*, pierre, *çoçoma*, se fâcher beaucoup, se mettre souvent en colère), cinquième roi d'Azcapotzalco, « Dans la fourmilière », (*azcaputzalli*, fourmilière, *co*, dans).

Année 10 silex (1372).

Année 11 maison (1373).

Année 12 lapin (1374).

CHAPITRE III

LA SUCCESSION DES ROIS MEXICAINS JUSQU'A LA CONQUÊTE ESPAGNOLE (1375-1518/1519).

PAGE LIII

Année 13 roseau (1375). Quaquauhpitzauac, (*quaquauitl*, corne ou baguette, *pitzauac*, déliée), premier roi de Tlatelolco, (colline, de *tlatelli*, monticule, butte, tréteau, *co*, à) fils de Teçoçomoctli. Établissement de la suzeraineté de Tlatelolco.

Ce n'est pas par hasard que nous voyons représentés ici les rois Teçoçomoctli et son fils Quaquauhpitzauac. Mais pour comprendre les idées que le peintre a voulu exprimer avec ces figures, il est nécessaire de connaître les événements historiques liés au règne de ces souverains qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire mexicaine. Voici un extrait de la description donnée par *Unos Annales* sur ce sujet : « A l'arrivée des Mexicains, la royauté d'Azcapotzalco existait depuis plus de 170 ans. Quatre rois s'étaient déjà succédé à Azcapotzalco depuis l'établissement de la monarchie par Matlaccouatl et son épouse

1. Voir : Ed. Seler, *Ges. Abhdlg*, t. I, p. 619.
2. Antonio Peñafiel, *op. cit.*, p. 182 s. v. Tenayocan.

nommée Azcueitl : 1° Matlaccouatl (1152-1222) ; 2° Chiconquiauhtzin (1222-1248) ; 3° Tezcapoctzin (1248-1283) ; Acolnauacatzin (1283-1343) [1]. Alors fut installé le roi Teçoçomoctli [2]. Celui-ci avait régné pendant cinq ans lorsque les Colhuaque furent ruinés [3]. Alors (les Mexicains) allèrent supplier Teçoçomoctli d'être reçus à Azcapotzalco... Ils le prièrent de faire de son fils leur roi et lui dirent : « Monseigneur, ... donne-nous ton fils aimé Epcouatzin Quaquauhpitzauac, car telle est la situation : nous nous sommes établis dans ton empire » [4]. Alors le roi leur dit : « Mexicains ! Allez, je vous donne Epcouatl Quaquauhton [5] ». « Aussitôt Quaquauhtzin devint roi (de Tlatelolco). Comme il avait pris le gouvernement en l'année « 1 lapin », il passa seulement cette année-là avec les Tlatelolca et Tenochca qui le servaient et prenaient soin de sa subsistance. Ils lui donnèrent des oiseaux, des poissons et des grenouilles [6]. » Dès l'année « 2 roseau », il changea son domicile et résida à Tlatelolco [7].

C'est pour rappeler ces faits que nous voyons figuré sur la page LIII au-dessous de la date « 10 silex », 1372, le roi Teçoçomoctli d'Azcapotzalco et sur la page LIII, au-dessous de l'année « 13 roseau », 1375, son fils Quaquauhton, ou Quaquauhtzin ou encore Quaquauhpitzauac, premier roi de Tlatelolco. Voilà un bon exemple de la méthode de travail suivie par notre chroniqueur qui se borne à indiquer les faits historiques par voie d'allusions, sans nous donner plus de détails.

Quant aux dessins qui se trouvent au-dessus de la bande des années des pages LIII et LIV, je me borne à indiquer que l'auteur a évidemment voulu figurer la passion et le crucifiement de Jésus-Christ, sujet qui n'a aucune relation avec l'histoire des Mexicains, laquelle s'est écoulée à une époque bien antérieure à l'arrivée des Espagnols. L'hiéroglyphe avec le coq sur une pierre, répété trois fois, symbolise probablement le triple reniement de saint Pierre. On voit aussi l'éponge, mise au bout d'une canne, le vase de vinaigre et la lance avec laquelle un des soldats perça le côté du Christ (Év. selon saint Jean, chap. 19).

Année 1 silex (1376). Établissement de la suzeraineté de Tenochtitlan. Acamapichtli (*pia* qui tient, *maitl*, dans la main, *acatl*, des roseaux) est le premier roi de Tenochtitlan [8].

Année 2 maison (1377).

Année 3 lapin (1378).

Année 4 roseau (1379). Guerre avec les Xochimilca [9].

Année 5 silex (1380).

1. MENGIN, *Unos annales...*, § 207.
2. MENGIN, *op. cit.*, § 214.
3. MENGIN, *op. cit.*, § 215.
4. MENGIN, *op. cit.*, § 217.
5. MENGIN, *op. cit.*, § 225.
6. MENGIN, *op. cit.*, § 228.
7. MENGIN, *op. cit.*, § 229.
8. MENGIN, *op. cit.*, § 51 et 245.
9. MENGIN, *op. cit.* § 248.

PAGE LIV

Année 6 maison (1381).

Année 7 lapin (1382). Guerre avec les Mizquica (de *mizquitl*, arbre dont la gomme est employée en médecine et dans la teinturerie, « mezquite »)[1].

Année 8 roseau (1383).

Année 9 silex (1384).

Année 10 maison (1385). Inondation (?)

Année 11 lapin (1386). « Alors les Chalca firent des Matlatzinca leurs vassaux », selon le témoignage des Tlacochcalca-Chalca [2].

PAGE LV

Année 12 roseau (1387). Dix *pantli*, 10 × 20 = 200. Au-dessous : Matlatzinco.

Année 13 silex (1388).

Année 1 maison (1389).

Année 2 lapin (1390).

Année 3 roseau (1391).

Année 4 silex (1392).

PAGE LVI

Année 5 maison (1393). Guerre avec les Cuitlahuaca, (*cuitlatl*, « qui a des excréments »), peuplades chalcas châtiées par les Mexicains.

Année 6 lapin (1394).

Année 7 roseau (1395).

Année 8 silex (1396). Mort du roi Acamapichtli. Avènement de Huitzilihuitl, deuxième roi de Tenochtitlan.

Année 9 maison (1397).

Année 10 lapin (1398). Naissance de Motecuhçoma I, Ilhuicamina.

PAGE LVII

Année 11 roseau (1399). Phénomène astronomique. Météore.

Année 12 silex (1400).

Année 13 maison (1401).

Année 1 lapin (1402). Naissance du roi Neçaualcoyotl (*coyotl*, loup, *çahua*, qui jeûne) de Tetzcoco, (*teci*, où l'on broie, *comitl*, dans le vase).

1. MENGIN, *op. cit.* § 248.
2. MENGIN, *op. cit.*, § 248.

Année 2 roseau (1403). Xiuhmolpilli, rattachement des années. (Voir pl. XXIII, 1195, pl. XXXI 1246/47, pl. XL 1298/99, pl. XLIX (1351), Rébellion des Chalca [1].

Année 3 silex (1404). La momie d'un roi (Tecuhtlacoçauhcatzin ?) [2]. Au-dessus de la bande, l'assassinat d'Acolnahuacatl ? [3].

PAGE LVIII

Année 4 maison (1405).

Année 5 lapin (1406).

Année 6 roseau (1407). Au-dessus de la bande, 12 *pantli*, 12 × 20 = 240 ; au-dessous de la bande, l'hiéroglyphe du signe de guerre *yacamitl*, « bâton passé par le nez » (*yacatl*, nez, pointe, *mitl*, flèche, dard).

Année 7 silex (1408).

Année 8 maison (1409).

Année 9 lapin (1410).

PAGE LIX

Année 10 roseau (1411).

Année 11 silex (1412).

Année 12 maison (1413).

Année 13 lapin (1414). Guerre avec Azcapotzalco.

Année 1 roseau (1415).

Année 2 silex (1416). Au-dessus de la bande : guerre avec les Acolnahuaca, « eau-épaule » (*atl*, eau, *acolli*, épaule, *nauac*, près de). Au-dessous de la bande : guerre avec les Auilizpaneca [4] ?

PAGE LX

Année 3 maison (1417). Mort du roi Huitziliuitzin de Tenochtitlan. Avènement du roi Chimalpopoca (*chimalli*, bouclier, *popoca*, qui fume), fils de Huitziliuitzin. « Alors mourut Huitzilihuitl, souverain de Tenochtitlan, qu'il avait gouverné durant vingt-cinq ans ; aussitôt après fut installé son fils, nommé Chimalpopoca, comme souverain de Tenochtitlan ; il avait auprès de lui son oncle Itzcohuatzin pour *tlacateccatl* et le nommé Teuhtlehuac pour *tlacochcalcatl*. Alors eut lieu la guerre d'Atenco, qui fut aussi une guerre furieuse et meutrière ; là finit la *guerre des fleurs* ; les seigneurs mexicains ne laissaient plus les Chalcas qu'ils atteignaient ; de même les seigneurs chalcas

1. Mengin, *Unos Annales*, § 251.
2. *Ibid.*
3. Antonio Peñafiel, *op. cit.*, p. 48 s. v. Acolnahuac.
4. Mengin, *op. cit.*, § 257.

quand ils atteignaient les Mexicains ne les laissaient plus ; là finit la *guerre des fleurs* qui avait duré quarante ans [1]. » On voit au-dessous de la bande des années deux guerriers, mais les hiéroglyphes sont indistincts et non interprétables. Sous la date « 3 maison » se trouve le signe de guerre avec l'hiéroglyphe *tecolotl*, hibou.

Année 4 lapin (1418).

Année 5 roseau (1419). Assassinat du roi Ixtlilxochitl, (*xochitl*, fleur, *ixtli*, à face, *tliltic*, noire) de Tetzcuco, le père de Neçahualcoyotzin.

Voici comment est contée la fin malheureuse de ce roi [2] :

« Ixtlilxochitl, se voyant ainsi abandonné de tout le monde, laissa ses serviteurs et sa famille dans la forêt de Chicuhnayocan, et se réfugia dans le profond ravin de Queztlachac, n'emmenant avec lui que le prince Netzahualcoyotzin et deux capitaines, dont l'un, natif de Papalotla, se nommait Totocahuan et l'autre, Cozamatl. Ayant trouvé un grand arbre abattu, il passa la nuit à l'abri de ses racines. Le lendemain, jour appelé *Matlactli Cozcaquauhtli*, le neuvième du dixième mois *Ochpaniztlique*, qui correspond au 24 septembre [1418], au lever du soleil, Tezcacoacatl, un des soldats envoyés à la découverte, vint l'avertir en toute hâte qu'il avait aperçu un grand nombre de gens armés qui s'approchaient rapidement. Ixtlilxochitl, voyant que l'heure de sa mort était arrivée, et qu'il fallait en venir aux mains, dit au peu de soldats qui lui restaient de chercher à sauver leur vie, et que, quant à lui, il ne pouvait plus éviter d'être déchiré par ses ennemis. Puis il appela son fils, et lui dit : « Mon fils bien-aimé, bras de lion, Netzahualcoyotzin, dans quel lieu peux-tu te réfugier et trouver un parent ou un allié qui veuille te recevoir ! Mes malheurs vont finir ici ; je vais quitter ce monde, mais je te recommande de ne pas abandonner tes sujets et tes vassaux. N'oublie pas que tu es Chichimèque, et tâche de recouvrer l'empire dont Tezozomoc te dépouille si injustement. Venge la mort de ton malheureux père, et ne laisse pas reposer ton arc et tes flèches. Maintenant, cherche à te cacher dans cette forêt ; car ta mort mettrait fin à l'empire et à la race glorieuse de tes aïeux. » Le père et le fils versaient des larmes si abondantes, qu'ils ne purent ajouter une parole. Netzahualcoyotzin, ayant embrassé son père, monta sur un arbre dans le feuillage épais duquel il se cacha, et d'où il put voir la mort malheureuse de l'empereur. Celui-ci s'avança bravement au-devant des ennemis qui étaient presque tous des provinces d'Otompan et de Chalco, qui venaient de se déclarer pour les Tecpanèques, quoique peu de temps auparavant il leur eût accordé de grandes faveurs. Il les chargea bravement, et après s'être vigoureusement défendu et en avoir tué plusieurs, il tomba percé de plusieurs coups de lance. Les rebelles, voyant qu'un grand nombre de guerriers descendaient des montagnes pour venir à son aide, se contentèrent de sa mort, et reprirent en toute hâte le chemin d'Otompan. »

En accord avec ce récit, nous voyons au-dessus de l'année « 5 roseau » le roi Teçoçomoctli, usurpateur et persécuteur du malheureux Ixtlilxochitl, roi de Tetzcuco. En même temps, nous voyons ce dernier abattu par ses ennemis.

1. Chimalpahin, *Annales*, p. 91.

2. Don Fernando d'Alva Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques*, première partie, chapitre XIX, p. 125-129.

Au-dessous de la bande son fils Neçaualcoyotzin se cache dans le feuillage épais d'un arbre d'où il est témoin du meurtre de son père. Dans le même récit, on lit un peu plus loin : « Netzahualcoyotzin avait alors quinze ans et deux cents jours ; il était reconnu comme souverain de l'empire chichimèque, et on lui avait prêté serment. » On voit que la face de Neçaualcoyotl correspond à celle d'un garçon.

Don Fernando d'Alva Ixtlilxochitl nous dit aussi que Teçoçomoctli « ordonna ensuite à tous ceux qui rencontreraient le prince Netzahualcoyotzin de s'en saisir, et de l'amener mort ou vif devant Tezozomoc, promettant de grandes récompenses à qui réussirait à s'emparer de sa personne. Netzahualcoyotzin pouvait entendre cette proclamation de Quauhyacac, colline couverte de bois sur laquelle il s'était retiré, et où il se tenait soigneusement caché. Cela se passait à la fin de l'année 1418 [1]. »

Le même auteur rapporte que le jeune roi Neçaualcoyotzin « pour échapper aux embûches du tyran et de ses complices, se retira l'année suivante dans la province de Tlaxcallan, dont les seigneurs étaient ses oncles. Il y pénétra, déguisé en soldat, et fit une campagne avec les Chalca, qui étaient en guerre avec leurs voisins pour les limites de leur territoire et la possession de certains champs. Il y resta caché pendant assez longtemps [2] ». Sur notre page LX, on voit ainsi la trace des pas de Neçaualcoyotzin qui traverse cette page et se poursuit jusqu'à la fin de la page suivante.

Année 6 silex (1420). Au-dessus de cette date nous voyons l'hiéroglyphe de Tlatelolco.

Année 7 maison (1421). Guerre avec les Chalca.

Année 8 lapin (1422). Chimalpopoca est représenté avec une pelle (*coauacatl*) [3]. A côté on voit un pied de cerf (?)

PAGE LXI

Année 9 roseau (1423).

Année 10 silex (1424). Cinq *pantli*, $5 \times 20 = 100$.

Année 11 maison (1425).

Année 12 lapin (1426). Guerre avec Quauhtitlan, une des conquêtes de Chimalpopoca [4].

Mort du roi Chimalpopoca de Tenochtitlan après un règne de 12 ans. Avènement du roi Itzcouatl, quatrième roi de Tenochtitlan.

Mort du roi Teçoçomoc à Azcapotzalco. Au-dessous de cette date, on voit l'hiéroglyphe de l'usurpateur Maxtlaton (dim. de *maxtlatl*, pagne). Il devint roi d'Azcapotzalco. Dans les *Annales de Chimalpahin* nous lisons à la page 95 :

1. *Ixtlilxachitl, op. cit.*, p. 134.
2. *Ibid.*
3. Voir : *Codex Mendoza*, 71, 11 et Ed. SELER, *Ges. Abhdlg*, t. I, p. 210.
4. MENGIN, *loc. cit.*, § 54.

« Année 12 lapin (1426). Alors mourut Teçoçomoctli, l'ancien souverain d'Azcaputzalco, qui avait gouverné durant soixante ans ; immédiatement après fut installé son fils nommé Maxtlaton, seigneur, qui d'abord avait été roi de Cuyohuacan, où il avait gouverné durant dix-sept ans ; de Cuyohuacan il se rendit à Azcaputzalco où il fut installé comme successeur de son père décédé ; il ne craignit pas de faire périr des gens pour être plus vite installé ».

Sur Chimalpopoca, la même source nous informe qu'en cette année (1426) il mourut assassiné par les Tépanèques.

Année 13 roseau (1427).

Année 1 silex (1428).

Pour comprendre les détails qui sont figurés sur notre page LXI, il est nécessaire de se souvenir des événements qui amenèrent la mort du malheureux Chimalpopoca. L'historien Don Fernando d'Alva Ixtlilxochitl, descendant lui-même de la famille royale de Tezcuco, écrit sur ce sujet :

« Maxtla, seigneur de Cuyoacan, était un homme fier et guerrier ; sans s'inquiéter de ce qu'avait ordonné son père, il pensa que la couronne devait lui appartenir parce qu'il était l'aîné et qu'il se sentait capable de gouverner. Il se fit donc proclamer empereur quatre jours après les funérailles, et fut reconnu par tout le monde. Il régnait déjà depuis cinq mois et cinq jours, ce qui, d'après le compte des Naturels, fait cent cinq jours, quand Tayatzin, causant un soir avec Chimalpopoca, roi de Mexico, comme il le faisait souvent depuis qu'il avait été dépouillé de l'empire, celui-ci lui dit : « Je m'étonne, seigneur, que tu te sois laissé dépouiller de la haute dignité pour laquelle t'avait désigné ton père Tezozomoc, et que tu aies souffert que ton frère Maxtla s'en empare quand il ne devrait être que seigneur de Cuyoacan. » Tayatzin lui répondit : « Seigneur, il est bien difficile de recouvrer une couronne perdue, quand elle est possédée par un usurpateur puissant. — Suis mon conseil, reprit Chimalpopoca, et cela sera très facile : fais construire un palais, tu l'y inviteras pour en célébrer l'inauguration et tu l'y tueras facilement, je t'en indiquerai les moyens ». Ils causèrent longtemps sur cette matière sans s'apercevoir qu'ils étaient écoutés par un nain qui servait de page à Tayatzin et se tenait caché derrière un pilier de la salle. Quand ils furent de retour à Atzcaputzalco, le nain alla secrètement avertir le roi Maxtla qui lui recommanda le silence, lui promettant de grandes récompenses. Furieux contre son frère, il fit venir tous les ouvriers de la ville et leur ordonna de construire dans un endroit qu'il leur indiqua un palais pour Tayatzin, disant que, quoiqu'il lui eût donné la seigneurie de Cuyoacan, il voulait toujours le conserver à sa cour. On se mit à l'œuvre à l'instant et, dès que l'édifice fut terminé, il fit inviter son frère à en venir célébrer l'inauguration, et profita de cette occasion pour le tuer, le faisant tomber dans le même piège qui lui avait été conseillé par le roi Chimalpopoca. Maxtla avait aussi invité celui-ci, mais il avait refusé de venir, en disant qu'il était occupé à un sacrifice solennel qu'il offrait aux dieux ».

« Dès que Chimalpopoca eut appris le sort de Tayatzin, il devina facilement que Maxtla avait été averti de la conversation qu'il avait eue avec lui, du conseil qu'il lui avait donné, et que son intention avait été de lui faire partager, ainsi qu'à Tlacateotzin, le sort de son frère et de les tuer lors de l'inauguration du palais. Il pensa bien qu'il chercherait une autre manière de le faire périr. Ne sachant comment se tirer de cet embarras, il s'adressa à son neveu Tecuhtlihuacatzin qui lui conseilla

de se revêtir tous deux de leur armure, de prendre les marques qui distinguent les hommes qui vont se sacrifier aux dieux, et de se rendre ainsi au grand temple, annonçant qu'ils allaient s'y offrir en sacrifice. Nous verrons alors, ajouta-t-il, quels sont les véritables sentiments de nos vassaux instruits du motif de notre sacrifice ; s'ils nous aiment, ils n'y consentiront pas et prendront les armes pour nous défendre ; s'ils se montrent indécis, mieux vaut consommer le sacrifice et mourir d'une mort glorieuse que de tomber entre les mains du tyran. Ils exécutèrent ce dessein, et au moment où ils célébraient les cérémonies qui sont usitées en pareilles occasions, Motecuhzoma, fils du roi, qui était alors capitaine général du royaume, voulut venir à leur secours et empêcher le sacrifice. Ne pouvant y parvenir, il dépêcha sur-le-champ un courrier à Maxtla, seigneur suprême, qui envoya aussitôt quelques gentilshommes et un grand nombre de soldats, avec l'ordre d'arrêter Chimalpopoca et de l'enfermer dans une forte cage au milieu de sa propre ville, de placer autour une garde nombreuse et de lui donner à peine de quoi manger. Tecuhtlihuacatzin fut donc seul sacrifié ; le reste fut exécuté et le plan de Chimalpopoca et de son conseiller échoua complètement, car les Mexicains n'étaient pas en état de résister à un tyran aussi puissant que Maxtla.

« Netzahualcoyotzin apprit par son frère Yancuiltzin ce qui venait de se passer, que son oncle était prisonnier, et qu'on lui donnait à peine de quoi subsister. Il résolut d'aller trouver le tyran pour lui demander sa grâce [1] ».

Après avoir consenti à remettre en liberté Chimalpopoca et l'avoir laissé fuir, le tyran Maxtla envoya des soldats à Mexico avec l'ordre exprès de le tuer ainsi que Tlacateotzin.

Ixtlilxochitl ajoute :

« Quand ils [les soldats] furent arrivés à Tenochtitlan, ils trouvèrent le roi [Chimalpopoca] dans une salle du temple, occupé avec quelques sculpteurs qui travaillaient à une idole du dieu Texuchilotl. Dès qu'ils aperçurent le roi, ils éloignèrent les ouvriers et le conduisirent dans une autre salle du temple, qui se nommait Huizcalli, comme s'ils eussent eu à lui parler d'affaires importantes. Se voyant seuls avec lui, ils le tuèrent d'un grand coup de massue sur la tête, sortirent de cette salle, en disant aux Mexicains d'aller trouver leur roi qu'ils avaient laissé endormi, et prirent rapidement la route de Tlatelolco. Les Mexicains ayant trouvé le cadavre de leur roi, poursuivirent les assassins et les attaquèrent [2]. »

Ces faits sont figurés sur notre page LXI de la manière suivante : au-dessus de l'année 13 roseau, on voit le cadavre du roi Chimalpopoca assassiné par ordre du tyran Maxtla dont l'hiéroglyphe se trouve au-dessous de l'année 1 silex, devant l'hiéroglyphe d'Azcapotzalco. Derrière Maxtla, nous voyons une cage, évidemment la « cage forte » dans laquelle, selon l'ordre de Maxtla, le roi Chimalpopoca fut enfermé « au milieu de sa propre ville ».

1. IXTLILXOCHITL, *loc. cit.*, p. 147-153.
2. IXTLILXOCHITL, *loc. cit.*, p. 163-164.

PAGE LXII

Il s'agit ici de la victoire remportée sur les Tepaneca et la destruction de leur ville.

Année 2 maison (1429). Azcapotzalco. Mort du tyran Maxtlaton.

Année 3 lapin (1430). « Alors les Tepaneca déclarèrent la guerre. Les Tepaneca furent vaincus par le roi de Tlatelolco, nommé Quauhtlatouatzin (*tlatoua*, qui parle, *quauhtli*, en aigle) »[1]. Et plus loin : « le Tepanecatl (*tetl*, pierre, *pantli*, drapeau) fut ruiné. Le roi Maxtlatzin mourut à Azcapotzalco, après avoir régné seulement trois ans. Maxtlaton, le roi de Coyuacan, qui avait usurpé le pouvoir, fut tué[2]. » Quant à l'historien Ixtlilxochitl, il rapporte les détails suivants sur ces événements qui devaient décider du sort de trois rois :

« Ils marchèrent ensuite à la tête de leur armée contre Maxtla. La bataille dura trois jours entiers ; le matin du quatrième jour, Netzahualcoyotzin à la tête des Tezcucains d'un côté, et Itzcoatzin de l'autre à la tête des Mexicains, renouvelèrent l'attaque avec une nouvelle furie. Il périt beaucoup de monde des deux côtés ; mais enfin l'armée de Maxtla fut forcée de battre en retraite et de sortir du territoire mexicain. Les caciques de Huexotzinco, de Tlaxcallan, et les autres alliés, arrivèrent peu de temps après et opérèrent leur jonction avec Netzahualcoyotzin. On divisa alors l'armée victorieuse en trois corps. Netzahualcoyotzin et Xayacamacha devaient s'avancer par la montagne de Quauhtepec à la tête des Tezcucains, de la moitié de ceux de Huexotzinco et de l'armée tlaxcaltèque. Les deux autres corps devaient passer des deux côtés de cette montagne. L'un était formé par le reste des guerriers de Huexotzinco, commandés par Temayahuatzin, et le reste des alliés ; il avait pour chef Itzcoatzin. L'autre, placé sous les ordres de Motecuzoma et Quauhtlatouatzin, roi de Tlatelolco, se composait de leurs vassaux. Il fut convenu que l'on n'attaquerait qu'à un signal donné, et que l'on chargerait l'ennemi de tous les côtés à la fois. Le lendemain, l'action commença à l'aube du jour, et ce ne fut qu'avec bien de la peine et en perdant beaucoup de monde que Netzahualcoyotzin et les Mexicains parvinrent à repousser l'ennemi. Cette guerre dura cent quinze jours, car le roi Maxtla se défendait vaillamment et avait réuni toutes ses forces. Au bout de ce temps, Netzahualcoyotzin et les rois de Mexico, ayant fait un nouvel effort, rompirent son corps de bataille et mirent son armée en déroute. Après avoir tué un grand nombre de Tecpanèques, ils pénétrèrent dans leur capitale, la ravagèrent, rasèrent les temples et les maisons des principaux seigneurs, et passèrent tout au fil de l'épée. Maxtla, qui s'était réfugié dans les bains d'un de ses jardins, en fut honteusement tiré. Netzahualcoyotzin le conduisit sur la principale place de la ville, et le sacrifia aux dieux en lui arrachant le cœur, disant qu'il agissait ainsi pour venger la mort de son père Ixtlilxochitl. Pour charger cette ville d'une honte éternelle, il ordonna que désormais on y tiendrait le marché aux esclaves. Telle fut la fin de cette ville célèbre, une des plus grandes qu'il y eût dans toute la Nouvelle-Espagne, et à laquelle on avait, à cause de sa nombreuse population, donné le nom d'Azcapotzalco, qui signifie fourmilière. Les Tecpanèques qui avaient

1. Mengin, *loc. cit.*, § 7.
2. Mengin *loc. cit.*, § 260.

échappé au massacre se réfugièrent à Cuyoacan et à Tlacopan... Tout ceci se passa en l'année 1428 [1] ».

En accord avec ces traditions, on voit figuré, de gauche à droite, le cadavre de Maxtlaton (*maxtlatl*, pagne, *ton*, diminutif) avec une ligne conduisant à sa capitale Azcapotzalco, dont l'hiéroglyphe « fourmilière » est représenté près du bord supérieur ; à gauche de cet hiéroglyphe on voit un loup (*coyotl*) et à droite un paquet de verges surmonté d'un drapeau. Ainsi sont représentées les deux villes de Coyuacan « lieu où il y a des loups » et de Tlacopan « sur les baguettes » (*tlacotl*, verges, *pantli*, drapeau), c'est-à-dire des deux villes dans lesquelles s'étaient réfugiés les Tepaneca qui avaient échappé au massacre. Plus à droite est figuré le *tepanecatl* (*tetl*, pierre, *pantli*, drapeau) représentant les sujets du roi Maxtla, le vaincu de la grande bataille. Enfin on voit, au-dessus de l'année 4 roseau, le roi de Tlatelolco, « Près de la colline de sable » (*tlatelli*), nommé Quauhtlatouatzin (*tlatoua*, qui parle, *quauhtli*, en aigle).

Année 4 roseau (1431).
Année 5 silex (1432).
Année 6 maison (1433).
Année 7 lapin (1434).

PAGE LXIII

Année 8 roseau (1435). Le signe de guerre.
Année 9 silex (1436).
Année 10 maison (1437). Une cage et devant elle deux cadavres. Emprisonnement de Motecuhçoma I, Ilhuicamina, sous la garde de Quateotzin. Ce dernier, ayant pitié du jeune Motecuhçoma, l'aide à obtenir sa liberté. Motecuhçoma et sa suite quittent la prison pendant la nuit et se rendent à Chimalhuacan, « lieu où il y a des maîtres de boucliers » [2]. Au-dessous, la phrase : *tlacuepa xochitlava yecoztli*, « le propriétaire du jardin s'en retourne et arrive ». Le sens de ces mots est obscur.
Année 11 lapin (1438).
Année 12 roseau (1439).
Année 13 silex (1440).

PAGE LXIV

Année 1 maison (1441). Mort du roi mexicain Itzcoatl. Avènement du roi Motecuhçoma (*çoçoma*, qui se fâche, *tecuhtli*, grandement, en seigneur) Ilhuicamina (*ilhuicatl*, contre le ciel, *mina* qui lance des dards).
Année 2 lapin (1442).

1. Ixtlilxochitl, *loc. cit.*, t. I, p. 212-215.
2. Clavigero, *loc. cit.*, t. I, lib. 3, chap. 17.

Année 3 roseau (1443).
Année 4 silex (1444). Six *pantli*, 6 × 20 = 120.
Année 5 maison (1445).
Année 6 lapin (1446). La plaie des sauterelles.

PAGE LXV

Année 7 roseau (1447). Quatorze *pantli*, 14 × 20 = 280.
Année 8 silex (1448).
Année 9 maison (1449).
Année 10 lapin (1450).
Année 11 roseau (1451).
Année 12 silex (1452).

PAGE LXVI

Année 13 maison (1453).
Année 1 lapin (1454). Guerre avec les Huexotzinca. « Alors naquirent deux jumeaux. Ils étaient déjà grands quand ils naquirent [1] ».
Année 2 roseau (1455). « Là se rattache notre année pour la 6e fois [1] ». Voir : p. XXIII (1195), p. XXXI (1246/47), p. XL (1298/99), p. XLIX (1351), p. LVII (1403).
Année 3 silex (1456).
Année 4 maison (1457).
Année 5 lapin (1458).

PAGE LXVII

Année 6 roseau (1459)
Année 7 silex (1460).
Année 8 maison (1461).
Année 9 lapin (1462).
Année 10 roseau (1463).
Année 11 silex (1464). Six *pantli*, 6 × 20 = 120.

PAGE LXVIII

Année 12 maison (1465). « Alors les Mexicains nous attaquèrent en particulier nous, habitants d'Amaquemecan, [« lieu où l'on porte des vêtements de papier » : *quemitl*, vêtement, *amatl* papier, *can*, lieu] au lever du soleil et, à peine

1. Aubin, *Histoire de la Nation mexicaine*, p. 67.

à l'heure de manger, les Mexicains étaient devenus nos amis ; on a déjà dit que leur souverain était Motecuhçoma, l'ancien, Ilhuicaminatzin, qui avait auprès de lui, comme vice-roi, son frère aîné, Tlacaeleltzin, chargé des fonctions de juge militaire et criminel [1] ».

On voit figuré l'hiéroglyphe d'Amaquemecan et au-dessous l'hiéroglyphe « au lever du soleil ».

Année 13 lapin (1466). « Alors arriva à Mexico l'eau de Chapultepec ; les Tetzcucans l'y conduisirent sur l'ordre de Neçahualcoyotzin ; l'aqueduc avait été terminé au bout de treize ans de travail. Alors furent soumis les gens de Tepeyacac [2] ».

Année 1 roseau (1467). « Alors commença la reprise des travaux de construction de la demeure du diable Huitzilopochtli, qu'élevèrent les Mexicains-Tenochca [3] ».

En accord avec ces renseignements de Chimalpahin, on voit figuré au-dessus de l'année « 13 lapin » (1466) l'hiéroglyphe de Chapoltepec avec de l'eau courante et, plus à droite, le roi Neçaualcoyotl, une pelle dans la main gauche et montrant l'eau avec la main droite. Sous l'année « 12 maison » figurent l'hiéroglyphe du temple d'Huitzilopochtli et une pierre non taillée qui indique « la reprise des travaux de construction de la demeure du diable » ; ils sont situés non en l'année 1467, comme l'indique Chimalpahin, mais bien en 1465.

Quinze *pantli*, 16 × 20 = 320 au-dessus de 1467.

Année 2 silex (1468).

Année 3 maison (1469). Au-dessus de cette année, on lit le texte nahuatl : *momiqueh huehue motecuhçomatzin*, c'est-à-dire : mort de Motecuhçomatzin, l'ancien.

Année 4 lapin (1470). On voit la momie de Motecuhçomatzin, roi de Mexico-Tenochtitlan, qui indique sa mort et l'avènement du roi Axayacatl (*xayacatl*, face, *atl*, eau) ; son règne dura 28 ans, comme l'indiquent les signes placés au-dessus de la momie. On lit aussi *Axay* (*acatl*).

Au-dessous de la bande figurent une nasse et un poisson expliqués par ces mots : « Alors Axayacatzin soumit les habitants de Michhuacan, [lieu où il y a des possesseurs de poissons, *michin*] ainsi que les Maçahuaques [4] ». Et à côté : « Alors périrent les Cuetlaxteca [5] ».

PAGE LXIX

Au-dessus de la bande des années, cette page représente la conquête, sur-

1. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 126.
2. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 128.
3. *Ibid.*
4. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 132 mais pour l'année 1471.
5. Aubin, *loc. cit.*, p. 70.

venue en 1473, de Tlatelolco, capitale des Tlatelolca et la mort de leur roi Moquihuix [1].

Année 5 roseau (1471).

Année 6 silex (1472). Le signe placé sous cette année correspond à la phrase : « Alors périrent les habitants de Xochitlan (*xochitl*, fleur, *tlan*, parmi) [2].

Année 7 maison (1473). « Alors furent soumis les habitants de Chiapan, ainsi que les Tlatilulca et l'on enferma dans le temple Moquihuix, souverain de Tlatilulco. Mourut aussi le nommé Ecatzitzimitl, tlatilulca. Le souverain Moquihuix avait régné pendant quatorze ans [3] ».

« Ce fut Axayacatl qui châtia l'audace des gens de Tlatelulco qui étaient des Mexicains, nous l'avons dit, et qui voulurent faire bande à part, se gouverner, en même temps qu'ils se refusaient à reconnaître leur propre roi qui était le roi de Mexico. A cetté époque les habitants de Tlatelulco, qui se nomme aujourd'hui Santiago, s'étaient fort multipliés ; ils se choisirent un chef non moins orgueilleux que vaillant qui souleva la colère du roi de Mexico. En effet, celui-ci lui ayant envoyé dire qu'il le reconnût pour son seigneur et maître et se soumît à l'empire mexicain, il lui répondit grossièrement avec des paroles de défi et prit aussitôt les armes. A cette nouvelle, le roi prit également les armes et partit suivi de sa compagnie, résolu à combattre en personne le chef de Tlatelulco. Le capitaine général fils de Tlacaellel devait suivre avec ses troupes pour attaquer de son côté. Le chef de Tlatelulco voulut user d'un stratagème qui fut le suivant : il avait organisé un corps nombreux qui devait se faufiler au milieu des joncs dans la lagune, et dont les membres seraient travestis en oiseaux, corbeaux, oies, grenouilles, etc. Ils devaient s'y tenir en embuscade, pour tomber à l'improviste sur les Mexicains qui arriveraient par les chaussées et les chemins. Le roi Axayacatl l'ayant appris déroba sa marche et, quand il fut signalé, il vit venir à lui le capitaine de Tlatelulco, qu'il attaqua sur l'heure, ordonnant à son capitaine général d'aller tomber sur ceux qui s'étaient cachés dans les roseaux. Le capitaine de Tlatelulco (c'est-à-dire Moquihuix) et le roi se trouvèrent face à face et chacun d'eux ayant ordonné à ses troupes de poser leurs armes et de rester spectateurs de la lutte, ils combattirent individuellement d'homme à homme un long moment, lorsque le capitaine de Tlatelulco voyant qu'il avait le dessous, tourna le dos et s'enfuit. Ce que voyant, les siens découragés l'imitèrent. Le roi se mit à la poursuite de son adversaire qui se réfugia sur la plate-forme du temple où le rejoignit le roi, et d'où il le précipita en bas de l'édifice, où le malheureux fut mis en pièces, avec d'autres de ses sujets qui subirent

1. Mengin, *Unos Annales*, § 8, 9, 12, 61, 76, 79, 90, 94, 274-276. — *Codex Cozcatzin*, pl. 14 où est figurée la même scène. — Eugène Boban. *Atlas*, pl. n° 43. — Ed. Seler, *Ges. Abhdlg*, t. II, p. 400, reproduction de cette planche. — Fray Bernardino de Sahagun, *op. cit.*, p. 498 et 548. — *Códice Azcatitlan*, pl. XIX et commentaire, p. 123-125. — Don Fernando d'Alva Ixtlilxochitl. Seconde partie, p. 15-20. — Francesco Saverio Clavigero, t. I-IV, liber IV, chap. 14 et 16. — Chimalpahin p. 122, 130, 131 et 133. — *Codex Telleriano-Remensis*, part IV, pl. 14. — *Manuscrit Ramirez*, publié par D. Charnay, Paris, 1903, p. 91-96.

2. Pour l'explication de l'hiéroglyphe, voir Peñafiel, *loc. cit.*, p. 99, s. v. Cuetlaxtlan.

3. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 133.

le même sort. Les soldats mexicains, qui avaient suivi, firent nombre de prisonniers, mais en tuèrent encore davantage, puis ils incendièrent le temple et pillèrent la ville [1] ».

« Alors s'éteignit la royauté. Les Tlatelulcains tombèrent sous le régime administratif des consuls, par lequel ils avaient primitivement commencé. Le premier qui les administra portait le nom de Tlacatecatzintli Tzioacpopocatzin. Le second fut Tlacochcalcatzintli Itzquauhtzin : ces deux fonctionnaires étaient de très hauts personnages. Le troisième fut Tlacochcalcatzintli Tezcantzin ; le quatrième Tlacatecatzintli Totoçacatzin. Tous étaient de nobles et vaillants Mexicains [2] ».

Ces traditions sont inscrites sur notre page LXIX. Au-dessus de la date « 5 roseau », on voit le temple de Tlatelolco et, à droite, un guerrier qui s'avance, il s'agit, évidemment du roi Axayacatl de Mexico-Tenochtitlan. Encore plus loin, Moquihuix tombe de « la plate-forme du temple ». On lit à côté : *motlaqualitoa moquiuix*, ce qui veut dire, « il se flattait d'être bon, Moquiuix ».

Année 8 lapin (1474).

Année 9 roseau (1475). Au-dessus de cette année, l'hiéroglyphe est expliqué par la glose : « Alors la terre trembla, beaucoup de montagnes s'affaissèrent et plusieurs fois les maisons s'écroulèrent [3] ».

Année 10 silex (1476). « Alors périrent les Ocuilteca », [de *Ocuilan*, « lieu du ver » (*ocuilin*, ver) [4]].

PAGE LXX

Année 11 maison (1477). « Alors périrent les Icpatepeca, habitants d'Icpatepec [5] », (*tepetl*, sur la montagne, *icpatl*, du fil).

« Alors aussi succombèrent les habitants de Callimayan (*imati*, lieu où l'on dispose, *calli*, les maisons) et les Matlatzincas [6] ».

Année 12 lapin (1478). « Alors succombèrent les Xiquipilcas ; c'est lui-même, le grand monarque, qui alla attaquer et combattre Xiquipilco (*xiquipilli* dans la gibecière) ; il était chargé d'armes, tenait au bras un tambour et portait une belle plume verte qui se divisait et lui faisait un immense panache. D'après les éphémérides, ce fut le jour 1 *ecatl* que succomba la ville de Xiquipilco, que périrent dans la lutte six mille vingt Xiquipilcas et que furent capturés des prisonniers au nombre de dix mille. Voilà pourquoi on donna un nom à la ville de Xiquipilco ; c'est là que l'on frappa, que l'on blessa à la cuisse le monarque Axayacatzin, ce qui rendit illustre la ville de Xiquipilco. Axayacatzin fut blessé à la cuisse par le nommé Tlilcuetzpal (*cuetzpalin*, lézard, *tlilli*, noir) simple

1. *Manuscrit Ramirez*, loc. cit., p. 95-96.
2. SAHAGUN, *loc. cit.*, p. 548.
3. AUBIN, *loc. cit.*, p. 71.
4. AUBIN, *loc. cit.* p. 72.
5. *Ibid.*
6. CHIMALPAHIN, *loc. cit.*, p. 137.

habitant, qui découvrit Axayacatzin en un lieu couvert de maguey désigné sous le nom de Huactepeccillan (*cilli*, parmi les coquillages, *tepetl*, des montagnes, *huacqui*, desséchées), et le frappa à la cuisse ; un bossu suivait Axayacatzin, Tlilcuetzpal lui dit : « Je vois bien comment il a détruit notre ville. » Lorsque Axayacatzin eut été frappé à la cuisse par ledit Tlilcuetzpal, il se mit à fuir ; Tlilcuetzpal le vit aussitôt tomber à terre, se hâta de retourner à lui et frappa le bossu qui seul mourut ; après qu'on l'eut ainsi blessé à la cuisse, Axayacatzin dit à son bossu : « Esclave, qui m'a désigné ? Il répondit de suite disant : Noble monarque, ils ne sont pas habitants de ces lieux [1] ».

Ces faits sont rappelés au-dessus de l'année 11 maison (1477) : le nommé Tlilcuetzpal attaque le roi Axayacatzin, et le blesse à la cuisse. On voit aussi près du bord supérieur l'hiéroglyphe de Callimayan, une maison.

Année 13 roseau (1479). « Alors disparut le soleil ; beaucoup d'étoiles parurent [2] ».

Année 1 silex (1480).

Année 2 maison (1481).

Année 3 lapin (1482).

PAGE LXXI

Année 4 roseau (1483). Mort du roi Axayacatl après un règne de quatorze ans. Avènement de Tiçoçicatzin, son frère aîné, comme souverain de Tenochtitlan [3].

« Alors fut élevé, exhaussé le temple consacré à Huitzilopochtli ; ce fut par ordre du roi Tiçoçicatzin qu'il fut agrandi [4]. » Cet agrandissement est figuré au-dessus de l'année 4 roseau (1483).

Année 5 silex (1484). Huit *pantli*, 8 × 20 = 160.

Année 6 maison (1485). Guerre avec les Matlatzinca, habitants de Matlatzinco (*matlatl*, dans les filets) [5].

Année 7 lapin (1486). « Alors mourut Tiçoçicatzin, qui avait gouverné Tenochtitlan durant six ans [6]. » Avènement du roi Ahuitzotzin (nom d'un quadrupède amphibie).

Année 8 roseau (1487). Seize *pantli*, 16 × 20 = 320. « Alors fut aussi ouvert, fut inauguré le temple, la maison de l'idole représentant Huitzilopochtli. Les

1. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 137-138. Mais Clavigero donne une autre version. Lib. IV, chap. 18.

2. Aubin, *loc. cit.*, p. 72.

3. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 146. Selon cet auteur l'avènement aurait eu lieu en 1481, « 2 maison ».

4. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 149.

5. Mengin, *Unos Annales*, § 62. Là Matlatzinco est nommé comme une conquête du roi Tiçoçicatzin.

6. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 156. Mais selon notre manuscrit, il a régné seulement 4 ans.

Mexicains-Tenochcas firent une grande fête et immolèrent des captifs à l'occasion de l'inauguration de ce temple. ... Le temple avait été achevé au bout de six ans ; quelques-uns ont indiqué que ce fut au bout de huit ans [1] ».

« Alors mourut le fils de Maçaltecuhtli » (*tecuhtli*, seigneur, *maçatl*, des cerfs [2]).

Sous l'année 8 roseau, on voit figuré Maçaltecuhtli (avec des bois de cerf) et au-dessus de lui, son fils dont la mort est annoncée.

Année 9 silex (1488).

PAGE LXXII

Année 10 maison (1489). « Alors la terre trembla » et « l'on vit le diable que les anciens appelaient Moyohuallitohuatzin [3] », (*itoua*, qui parle, *yohualli* : la nuit), sorte de démon, d'esprit.

Année 11 lapin (1490). « Alors il tomba de la grêle à Mexico ; tous les poissons moururent, ainsi que les divers habitants des eaux [4]. »

Année 12 roseau (1491). « Alors on mangea des sauterelles qui tombaient [5]. »

« Alors aussi des sauterelles mangèrent les tiges de maïs à Chalco. Elles formaient tantôt des nuages légers, tantôt des nuées épaisses ; ainsi que l'ont dit les anciens, elles s'élevèrent au sommet du Popocatepetl [6]. »

Année 13 silex (1492). « Il arriva que le soleil s'éclipsa, après son lever il fut obscur et les étoiles furent visibles [7] ».

Année 1 maison (1493). Au-dessous de cette date, on voit : Quinze *pantli*, 15 × 20 = 300.

Année 2 lapin (1494).

PAGE LXXIII

Année 3 roseau (1495).

Année 4 silex (1496). « Alors la terre trembla, il survint un grand ouragan et la terre se fendit en plusieurs endroits [8]. »

Année 5 maison (1497). « Alors périrent les Xochitlantlaca [9]. »

Année 6 lapin (1498). « Alors succombèrent les habitants de Xochitlan, les Amaxteca (*atl*, eau, *maxtlatl*, pagne) et les gens de Tecuantepec[10]. »

1. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 158-159.
2. Mengin, *loc. cit.*, § 280.
3. Aubin, *loc. cit.*, p. 74 et Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 164.
4. *Ibid.*
5. Aubin, *loc. cit.*, p. 75.
6. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 163, mais pour l'année 1488.
7. Mengin, *loc. cit.*, § 281.
8. Aubin, *loc. cit.*, p. 76.
9. *Ibid.*
10. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 167.

Année 7 roseau (1499). « En cette même année, les Mexicains subirent une inondation ; une grande crue eut lieu à Cuyohuacan ; mais le souverain de Cuyohuacan, nommé Tzotzomatzin, quelque peu savant et astrologue, ne voulait pas que la crue atteignît Mexico, et il alla prévenir Ahuitzotzin [1] ».

Année 8 silex (1500). « Alors on alla extraire de la pierre à Malinalco [2] » (*malinalli*, dans les herbes).

PAGE LXXIV

Année 9 maison (1501).

Année 10 lapin (1502). « Alors mourut Ahuitzotzin, souverain de Tenochtitlan, qui avait gouverné durant dix-sept ans. Immédiatement après fut installé Motecuhçomatzin le dernier, comme souverain de Tenochtitlan ; il était fils d'Axayacatzin et sa mère était une noble dame d'Itztapallapan [3] ».

Année 11 roseau (1503). « Alors, pour la deuxième fois, on alla extraire de la pierre à Malinalco [4] ».

Année 12 silex (1504). « Alors il y eut grande sécheresse [5] ». « Alors commença le commerce de Mexico ; les marchands mexicains allaient dans l'Anahuac et y vendaient des perroquets parleurs [6]. » Au-dessous de la date « 12 silex », neuf *pantli*, $9 \times 20 + 16 = 136$.

Année 13 maison (1505). Au-dessous de la date est figuré Malinalco, ou mieux Malinaltzinco.

Année 1 lapin (1506). « Alors périrent les Çoçolteca [7] » (*çoçolli*, ordures).

PAGE LXXV

Accumulation des augures de désastres avant l'arrivée des Espagnols.

Année 2 roseau (1507). « Alors eut lieu la ligature de nos années sur le Huixachtecatl où fut allumé le feu [8]. » Voir : p. XXIII (1195), p. XXXI (1246), p. XL (1298/99), p. XLIX (1351), p. LVII (1403), p. LXVI (1455).

Année 3 silex (1508). « Alors tombèrent les pigeons [9]. » « Si grand était le nombre des oiseaux qui volaient de l'est à l'ouest que le soleil en était caché. Quelques-uns de ces oiseaux furent capturés et on trouva qu'ils étaient sans intestins et avaient seulement des excréments dans leur ventre[10] ».

1. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 171.
2. Aubin, *loc. cit.*, p. 77.
3. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 173.
4. Aubin, *loc. cit.*, p. 77. Pour l'hiéroglyphe de Malinalco, voir : Peñafiel, *loc. cit.*, p. 135 s. v. Malinalco.
5. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 174, mais pour l'année 1503.
6. *Ibid.*
7. Aubin, *loc. cit.*, p. 78.
8. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 177.
9. Aubin, *loc. cit.*, p. 78.
10. *Codex Telleriano-Remensis*, pl. 26 (1511).

Année 4 maison (1509). « Alors apparut le Tetzavitl, « l'épouvante » (surnom d'Huitzilopochtli). Aussitôt une colonne ronde en pierre (*temimilli*) tomba [1] ».

Année 5 lapin (1510). « Les Mexicains affirment qu'alors apparut au ciel un gros nuage, qu'une clarté s'éleva comme un nuage ; de tous les points de la terre on l'aperçut ; elle enveloppait les Mexicains, et partout on fut extrêmement effrayé de cette flamme qui s'élevait comme un arc-en-ciel [2] ». « Nous vîmes une lumière dans la nuit qui dura quarante jours. Ceux qui la virent disaient qu'on pouvait la voir dans toute la Nouvelle-Espagne, qu'elle était très forte et très brillante, qu'elle se trouvait à l'est ; elle sortit de la terre et monta au ciel [3]. »

On lit, près du bord supérieur de la page, les mots : *tlahuizcalli hualmoquetzaya*, « l'aurore se leva ».

Année 6 roseau (1511). Au-dessus de cette année, on voit un édifice, probablement le temple Tlamatzinco qui fut inauguré en 1510 [4] : et au-dessous figure l'hiéroglyphe d'Icpatepec (*tepetl*, sur la montagne, *icpatl* du fil) et de Xochitepec (Sur le mont des fleurs). « Alors succombèrent les habitants de Tlauhqui yauhco, d'Icpatepec, de Nopallan et tous les Xochitépèques [5].

Année 7 silex (1512). « Alors périrent les Tlachquiyauhcotlaca [6] », [les gens (*tlaca*) de la place du jeu de balle (*tlachtli*), pluie (*quiauitl*)] [6] ».

On voit, au-dessus de l'année « 7 silex », cet hiéroglyphe, qui se trouve aussi chez Aubin [7].

PAGE LXXVI

Année 8 maison (1513).

Année 9 lapin (1514). « Alors la poussière s'éleva et il y eut une famine [8] ».

Année 10 roseau (1515). Glose des dessins au-dessus de cette date : « Alors pour la troisième fois on alla extraire des pierres à Malinalco » ; [9] et au-dessous de la même date : « Alors aussi Huexotzinco cessa d'être enfermé, les Huexotzinca firent cause commune avec les Mexicains ; lorsque les Huexotzinca entrèrent dans Mexico, ils vécurent chez les autres, et l'on dit que, pendant quatre ans, ils souffrirent de la faim ; alors les Huexotzinca se mirent du parti des Mexicains contre leurs ennemis les Tlaxcalteca[10] ».

1. Aubin, *loc. cit.*, p. 78.
2. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 182.
3. *Codex Telleriano-Remensis*, pl. 25.
4. Clavigero, *loc. cit.* Lib. V, chap. 14.
5. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 183.
6. Aubin, *loc. cit.*, p. 79.
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 184-185.

« En l'année 10 roseau se soumirent les Huexotzinca ; alors on dévasta les champs à Iztac tlallocan [1] ».

« Année 9 lapin (1514) les Mexicains conquérirent la province de Huexotzinco, qui seule avait fait résistance contre eux si longtemps, et pour cela, ils exigèrent qu'on leur offrît des colliers d'or [2] ».

On voit l'hiéroglyphe d'Huexotzinco et trois têtes par devant.

Année 11 silex (1516).

Année 12 maison (1517). Il s'agit sans doute de payements du tribut. On voit, au-dessous des choses apportées, de petits cercles qui en déterminent la quantité.

Année 13 lapin (1518). « En l'année « 13 lapin » apparurent les Espagnols sur la mer, alors périrent les Mexicains sur la mer [3] ».

Les figures au-dessus des dates « 11 silex », « 12 maison » et « 13 lapin » appartiennent à la page suivante.

CHAPITRE IV

LA DOMINATION ESPAGNOLE

DE 1519, ARRIVÉE DE CORTÉS, A 1590

PAGES LXXVI ET LXXVII

Pour comprendre les sujets représentés sur ces pages qui traitent de la conquête du Mexique par les Espagnols sous le commandement de leur chef Fernand Cortés, il est bon de se rappeler les événements qui se sont déroulés à leur arrivée, dans la mesure où ils sont utiles à l'interprétation de notre manuscrit ; le chroniqueur ne nous donne, en effet, qu'une esquisse très superficielle des faits. Lisons d'abord le récit contenu dans *Unos Annales* :

« En l'année 1 roseau, 1519, les Espagnols abordaient à Tecpan tlayacac ; le capitaine (Cortés) débarqua aussitôt. Après qu'ils eurent débarqué à Tecpan tlayacac, les Cuetlaxteca allèrent à leur rencontre. Alors on lui donna (à Cortés) des soleils d'or, l'un jaune, l'autre blanc, une ceinture avec un miroir, des casques d'or, des vases d'or en forme de coquille qui étaient portés sur la tête, un plumet ornemental des gens du rivage (du Tabasco) et des boucliers en coquillages. Sous les yeux du capitaine on sacrifia une victime humaine. Le capitaine se fâcha quand on lui offrit, dans la coupe des aigles, le sang (de cette victime) et il mit personnellement à mort avec son épée celui qui lui avait présenté le sang. Cet acte changea l'attitude de ceux qui étaient allés à sa ren-

1. MENGIN, *loc. cit.*, § 285.
2. *Codex Telleriano-Remensis*, part IV, pl. 27.
3. MENGIN, *loc. cit.*, § 287.

contre [1]. » « (L'empereur) Motecuhçoma avait voulu donner à Cortez tous ces cadeaux afin d'obtenir que le capitaine retournât chez lui. Le Cuetlaxtecatl agissait sur son ordre [2]. »

Le fameux peintre Albert Dürer, de Nuremberg, a vu ces cadeaux à Bruxelles. Il écrit dans son voyage aux Pays-Bas en 1520 : « J'ai vu les objets en or qu'on a rapportés du Nouveau Monde au roi : un soleil tout en or large d'une brasse, et une lune toute en argent de même grandeur, pareillement deux chambres pleines d'armures rares, pareillement des armes diverses, cuirasses, projectiles, vêtements étranges... Ces objets sont si précieux qu'on les a estimés cent mille florins. De ma vie je n'ai vu choses réjouissant autant le cœur, car j'ai trouvé en elles un art admirable et j'ai été surpris du génie subtil des gens de ces pays étrangers [3]. ».

Quant au savant Père Sahagun, voici ce qu'il rapporte sur les cadeaux offerts à Cortés.

« Motecuhçoma parla aux susdits envoyés et leur dit : « Remarquez qu'on a prétendu que notre seigneur Quetzalcouatl est arrivé. Allez le recevoir et écoutez attentivement ce qu'il vous dira ; attention à ne rien oublier de ses paroles ! Voici des choses précieuses que vous lui présenterez de ma part, ce sont les ornements sacerdotaux qui lui correspondent.

1° C'était d'abord un masque couvert de turquoises placées en mosaïque. Sur ce masque, il y avait un serpent formé de mêmes pierres et replié de telle façon que le premier repli principal venait former le bout du nez du masque ; de là, la tête avec le corps passant d'un côté se repliait de manière à venir former l'un des sourcils, tandis que l'autre partie du corps et la queue allaient former l'autre sourci[1] en se repliant. Ce masque adhérait à une grande couronne de telle façon qu'il retombait sur le visage lorsque la couronne était posée sur la tête. Le joyau principal qui l'accompagnait consistait en une grande médaille d'or de forme ronde. Elle pendait de neuf enfilades de belles perles qui, étant placées autour du cou, couvraient les épaules et toute la poitrine. Ils emportaient également une grande rondache embellie de pierres précieuses sur ses bords ; des bandelettes en or la rayaient dans un sens, tandis que des rubans de perles la rayaient en travers ; de petits crapauds en or venaient occuper les vides que ces bandes laissaient entre elles en se croisant, comme seraient les mailles d'un filet. Une frange bordait inférieurement cette rondache, dont la poignée portait un drapeau tissu de riches plumes. Ils avaient également un grand médaillon en mosaïque que ce dieu portait attaché par une ceinture sur ses reins. Les messagers étaient porteurs aussi de quelques enfilades de pierres précieuses séparées entre elles par des grelots en or, destinées à être ajustées au-dessus du cou-de-pied. Ils emportaient encore une crosse d'évêque ornée de mosaïques en turquoises ; sa partie supérieure recourbée était formée par un serpent dont les contours se terminaient par la tête. Ils avaient encore des *cotaras* ou sandales semblables à celles que portent les grands seigneurs.

2° Les messagers furent chargés aussi des ornements dont on recouvrait Tez-

1. Mengin, *loc. cit.*, § 288.
2. Mengin, *loc. cit.*, § 289.
3. Albrech Dürer, *Tagebuch der Niederländischen Reise*, p. 25.

catlipoca. C'était une chevelure formée par des plumes riches qui tombaient par derrière jusqu'auprès de la ceinture et étaient parsemées partout d'étoiles d'or. Ils emportaient également des oreillons en or, ainsi que des grelots de même métal et des enfilades de petits escargots de mer blancs et fort jolis, destinés à être placés en colliers, d'où pendait un plastron en cuir dont le dieu se ceignait de manière à s'en couvrir la poitrine jusqu'à la ceinture. Ce plastron était embelli d'un grand nombre de petits escargots de mer qui y étaient incrustés, ou pendaient de ses bords. Ils emportaient encore un corselet d'étoffe blanche orné de peintures ; ses bords étaient brodés avec des plumes blanches formant trois bandelettes tout à l'entour. Ils étaient porteurs aussi d'une *manta* riche en étoffe d'un bleu clair, embellie partout par des dessins de la plus belle couleur azurée. Cette manta se portait en la rattachant à la ceinture par des nœuds faits au moyen de ses angles ; une médaille en mosaïque était placée sur elle et attachée sur les reins. Les messagers avaient encore des enfilades de grelots en or destinées à être attachées au cou-de-pied, ainsi que des sandales blanches pareilles à celles dont font usage les grands seigneurs.

Ils emportaient aussi le costume du dieu Tlalocan tecutli. ... une manta riche pour ajuster à la ceinture... »

D'autres ornements dont ils étaient porteurs étaient encore destinés à Quetzalcouatl : Une mitre en peau de tigre, de laquelle pendait un grand capuchon en plumes de corbeau ; elle portait à son sommet un grand *chalchiuitl* rond, et, sur ses bords inférieurs, des oreillons arrondis en mosaïques de turquoises, avec un crochet en or qu'on appelait *ecacozcatl* ; une manta riche destinée à se rattacher à la ceinture ; des grelots en or pour les pieds ; une rondache portant à son centre une plaque ronde en or. Cette rondache était embellie par des broderies en plumes riches et sur ses bords se voyait une bande, également en plumes, comme il a été dit plus haut...

Tels étaient les objets dont les messagers étaient porteurs. Ils furent présentés, dit-on, à Fernand Cortés, avec d'autres choses dont il n'est pas fait ici mention, comme par exemple une mitre en or simulant la forme d'un escargot de mer avec des franges riches qui pendaient sur le dos, ainsi qu'une autre mitre en or uni, et bien d'autres objets, en or aussi, que nous ne mettons point en note [1]. »

Le 8 novembre 1519 Cortés entra dans la ville de Mexico et fut accueilli par l'empereur Motecuhçoma. Le Père Sahagun nous donne une description étonnante de cette rencontre :

« Lorsque les Espagnols arrivèrent à la rivière appelée Xoluco, près des établissements d'Alvarado, Motecuhçoma se prépara à les aller recevoir en compagnie d'un grand nombre de seigneurs, de hauts personnages et de nobles, pour faire honneur à Fernand Cortès et à tous ses capitaines. Ils emportèrent une grande quantité de belles fleurs très parfumées, arrangées en collier, en guirlandes ou en bouquets, et placées sur des vases faits d'écorce de calebasses et très bien peints. Ils se munirent aussi de colliers en or et en pierreries. Quand Motecuhçoma se trouva en présence des Espagnols, à Uitzillan, près de l'hôpital de la Concepcion, il passa un collier d'or et de pierres fines au cou de Fernand Cortès et il donna des fleurs et des guirlandes à tous les autres capitaines. Après qu'il eut donné lui-même ce présent, conformément à l'usage du pays, Fernand Cortès l'interrogea et reçut pour réponse :

1. Sahagun, *op. cit.*, p. 799-801.

« Je suis Motecuhçoma », et en disant ces mots, il se redressa devant le capitaine, lui fit ensuite une grande révérence et, se redressant de nouveau avec la plus grande dignité, approcha son visage du sien, et lui parla en ces termes : « Soyez le bienvenu,

Fig. 52. — Les plus hauts dignitaires de l'armée [1] revêtus de leur *tilmatli*, manteau du genre de ceux qui furent offerts à Cortés lors de son débarquement au Mexique. (*Codex Mendoza*).

Monseigneur ; vous êtes arrivé dans ce pays qui est le vôtre, dans votre ville et à votre demeure qui est Mexico ; vous êtes venu vous asseoir sur votre trône, sur votre siège, que j'ai occupé moi-même en votre nom pendant quelques jours [2]. »

1. Il s'agit, de gauche à droite, en commençant par le haut, des chefs suivants : le *tlacateccatl*, « celui de Tlacatecco », le *tlacochcalcatl*, « celui de la maison des flèches », le *tezcacouacatl*, « celui de la maison du serpent à miroir », le *tiçocyauacatl*, « celui de la maison de la procession du pulque » et le *tocuillecatl*, « celui de la maison du ver ».

2. Sahagun, *op. cit.*, p. 811-812.

Arrêtons-nous ici pour interpréter les figures qui se trouvent sur la seconde moitié de notre page LXXVI.

Année 11 silex (1516).

Année 12 maison (1517).

Année 13 lapin (1518).

Notre chroniqueur, faute de place, ne s'en est pas tenu exactement aux dates historiques ; il commence quelques années trop tôt. Ainsi nous voyons représentée l'arrivée de Cortés à Tecpan-tlayacac (*pantli*, mur, *tetl*, de pierre ; *yacatl*, à la pointe, *tlantli*, des dents). On voit sa caravelle et, au-dessus d'elle, à droite, l'hiéroglyphe expliqué de Tecpan-tlayacac.

Sous les trois années 1516-1518 et la suivante 1519 de la page LXXVII, on voit les cadeaux offert à Cortés, pris pour le dieu mexicain Quetzalcouatl, les costumes des dieux décrits plus haut, les manteaux précieux et les coiffures de plumes ; sous l'année 1519 se trouvent les boucliers. Les petits cercles qui accompagnent les cadeaux expriment la quantité.

Enfin nous voyons Fernand Cortés au-dessus des années 1516-1517 ; il est assis sur une chaise en forme de trône, qui correspond à son rang, et tient dans la main un collier de fleurs (ou d'or). Les fameuses « sandales dont font usage les grands seigneurs » ne sont pas oubliées. Devant lui on voit, debout, l'empereur Motecuhçoma (?) avec un hiéroglyphe malheureusement illisible. La lance espagnole signifie probablement que Cortés arrive en guerrier et en conquérant. Le débarquement eut lieu au mois de *quecholli*, au jour 8 vent [1]. Après avoir passé une semaine à Mexico, le capitaine Cortés devint très inquiet du sort de ses compagnons et du sien propre. Il se résolut à prendre Motecuhçoma comme otage et il le fit enchaîner. Tandis que le désaccord croissait entre Indiens et Espagnols, Panfilo de Narvaez arrivait au Mexique pour retirer à Cortés sa charge, au nom du gouverneur de Cuba, Velasquez, en raison de son insubordination vis-à-vis de lui. Cortés, sous cette menace, quitta en hâte Mexico, après avoir chargé Pedro de Alvarado-Tonatiuh de prendre le commandement en son absence. Cortés partit au milieu de mai 1520 ; son départ devait amener de sanglants désordres qui provoquèrent finalement la destruction de la merveilleuse cité indienne.

Ixtlilxochitl, dans son *Histoire des Chichimèques*, nous fait un récit émouvant du massacre ordonné par Alvarado :

« Pendant que Cortez était à la Vera Cruz, les Mexicains célébrèrent une de leurs principales fêtes nommée Toxcatl, qui tombait le jour de Pâques. Comme Cortez leur avait défendu les sacrifices humains, on exécuta simplement une danse solennelle, à laquelle prit part toute la noblesse mexicaine, couverte de tous les bijoux d'or et de pierreries qu'elle possédait, car elle ne se défiait guère du sort qui l'attendait. Selon les historiens de la ville de Tezcuco, d'après lesquels j'écris cette narration, quelques Tlaxcaltèques, se rappelant que, dans cette occasion, on avait sacrifié une quantité innombrable de victimes de leur nation, et désireux de se

1. MENGIN, *loc. cit.*, § 289.

gorger de butin, ce que Cortez avait empêché jusque-là, allèrent les dénoncer à Pedro de Alvarado, qui commandait à sa place. Celui-ci, qui n'avait pas de meilleures intentions qu'eux, ne fut pas difficile à convaincre. Il considéra que toute la principale noblesse et tous les chefs de l'empire s'étant réunis à cette occasion, il ne serait pas difficile de le subjuguer une fois qu'on les aurait massacrés. Laissant donc quelques Espagnols pour garder Motecuhçoma et Cacama, il se rendit secrètement avec le reste à la grande cour du temple, plaça quelques Espagnols et les Tlaxcaltèques pour garder les portes ; puis il chargea à la tête des autres tous ceux qui s'y trouvaient, et en fit un grand massacre ; car les Mexicains étaient sans armes et ne se défiaient de rien. Les Espagnols tuèrent en peu d'heures presque tous les nobles, et s'en revinrent à leur quartier chargés de dépouilles et de richesses. Tous les habitants accoururent au bruit, et prirent les armes pour secourir leurs seigneurs : ils repoussèrent Alvarado et les siens jusqu'au palais qu'ils habitaient, et où ils gardaient Motecuhçoma et Cacama. Si ces deux rois ne leur avaient ordonné de s'arrêter, ils auraient démoli le palais après les avoir tous tués, tant ils étaient irrités de la trahison que l'on avait commise envers leurs seigneurs ; cependant ils se séparèrent à la nuit, et, sur l'ordre de leurs rois, ils continuèrent à fournir aux Espagnols les vivres dont ils avaient besoin. Cortez rentra à Mexico victorieux et bien accompagné, car il amenait mille soldats et cent chevaux. Comme il avait appris sur la route que les Mexicains s'étaient révoltés contre ceux qu'il avait laissés derrière lui, et que sans Motecuhçoma ils auraient tous péri, il marcha à grandes journées jusqu'à Tezcuco, où il fit reposer ses troupes : il y fut parfaitement reçu par son ami Ixtlilxochitl, qui lui rendit compte de tout ce qui s'était passé, et le prévint qu'à Tezcuco même on était irrité contre les Espagnols, parce qu'il y avait dans cette ville un grand nombre de parents et d'alliés de ceux qu'Alvarado avait fait périr. Après avoir réfléchi sur la conduite qu'il devait tenir, Cortez quitta Tezcuco et entra à Mexico le jour de la Saint-Jean, 24 juin 1520. Il trouva la ville tranquille ; mais les habitants ne vinrent pas au-devant de lui, et ne lui firent aucune fête. Motecuhçoma se réjouit de sa venue. Mais les Espagnols furent encore bien plus satisfaits de le voir revenir victorieux, et avec des renforts aussi considérables. Chacun lui raconta ses fatigues et ses dangers. Le lendemain Cortez fit venir le seigneur qui était chargé de l'inspection du marché, et le réprimanda de ce qu'il ne se tenait pas comme à l'ordinaire. Il lui parla si durement que le seigneur souleva contre lui toute la ville ; car les habitants étaient si fatigués de l'oppression et de la cruauté des étrangers, qu'il ne fut pas difficile de leur faire prendre les armes. A dater de ce moment, on se fit une guerre terrible. Dans le premier combat, les Mexicains tuèrent quatre Espagnols, le lendemain ils en blessèrent plusieurs ; ils renouvelaient sans cesse les attaques, et ne leur laissaient pas un moment de repos. Le septième jour, ils attaquaient avec tant de fureur le palais où étaient logés les Espagnols, que Cortez n'eut d'autre ressource que de prier Motecuhçoma de monter sur une haute tour et d'ordonner aux siens de déposer les armes. Il le fit de bonne volonté, et supplia ses vassaux de cesser la guerre ; mais ils étaient si animés et si furieux de la lâcheté de leur roi, et de sa servilité à l'égard des Espagnols, que, sans l'écouter, ils l'accablèrent d'injures et de reproches, et lui lancèrent une grêle de pierres et de flèches. Un caillou l'atteignit à la tête, et il mourut de sa blessure. Ainsi finit ce grand roi dont personne n'égala jamais dans un moment la puissance et l'orgueil ; car il se faisait presque adorer et, pendant quelque temps, il fut au comble de la puissance et de la richesse. Il était de taille moyenne, d'une complexion faible, très basané et peu barbu. Il était plus rusé que brave, grand justicier et très sévère

dans tout ce qui regardait la dignité royale, prudent et spirituel. La mort de ce puissant monarque fut fatale pour Cortez et les siens, car elle affermit les Mexicains dans leur révolte. Ils serrèrent les Espagnols de plus près, et regrettèrent peu leur roi, qu'ils méprisaient à cause de sa faiblesse pour les étrangers, et de la lâcheté avec laquelle il s'était laissé arrêter et maltraiter. Ils proclamèrent aussitôt le roi Cacama, son neveu, quoiqu'il fût prisonnier ; mais ils espéraient le délivrer, et le regardaient, à cause de ses grandes qualités, comme l'homme qu'il leur fallait dans ces circonstances. Cependant ils ne purent atteindre leur but ; les Espagnols, qui voulaient quitter la ville cette nuit même, tuèrent de quarante-sept coups de poignard Cacama qui, quoique prisonnier, se défendit bravement et ne tomba que couvert de blessures. Les Mexicains furent très affligés de sa mort, et proclamèrent à sa place Cuitlahuatzin, seigneur d'Iztacpalapan, frère de Motecuhçoma, qui avait été son capitaine général. Cuitlahuatzin fit aux Espagnols la guerre la plus cruelle; jamais il ne voulut leur accorder de trêve. Il leur livra plusieurs combats, qui furent si désastreux pour eux, que Cortez perdit l'espérance de se maintenir à Mexico, et résolut d'en sortir, ce qu'il exécuta, mais avec tant de peine et de danger qu'il ne put presque rien sauver des richesses qu'il avait amassées. La plupart des Espagnols qui succombèrent périrent parce qu'ils s'occupèrent trop de sauver leur butin. Cortez quitta Mexico dans la nuit du 10 juillet 1520, espérant, mais en vain, que les Mexicains ne s'apercevraient pas de son départ. Ils l'attaquèrent avec fureur, et lui tuèrent quatre cent cinquante Espagnols; quatre mille Indiens alliés et quarante-six chevaux dans l'endroit que l'on nomme aujourd'hui le saut d'Alvarado. Les Mexicains appelaient ce canal Tolteca Acalopan, et le quartier qu'il traversait, Maçatzintemalco [1]. »

Cortez se retira à Tlaxcallan et y fut bien accueilli. En même temps « la petite vérole, apportée par un nègre de l'expédition de Narvaez, faisait les plus grands ravages à Mexico ; des milliers d'Indiens mouraient tous les jours; le roi Cuitlahuatzin succomba à l'épidémie, après un règne de quarante-sept jours, Totoquihuatzin, roi de Tlacopan, fut aussi emporté par le fléau. Les Mexicains élurent pour roi Quauhtemoc, brave guerrier qui n'avait que dix-huit ans. Ses talents militaires étaient fort importants dans les circonstances où l'on se trouvait. Il était revêtu de la dignité de grand-prêtre et seigneur de Tlatelolco. Les habitants de Tlacopan choisirent pour les gouverner le prince héréditaire Tetlepanquetzaltzin. La ville de Tezcuco avait nommé pour successeur au roi Cacama, Coanacochtzin ; ces trois chefs étaient des hommes de courage et d'origine mexicaine... Ils se concertèrent sur la conduite à tenir pour chasser tout à fait du territoire de l'empire ou pour exterminer cette poignée d'Espagnols avec leur chef Cortez [2]. »

Cependant Cortés de son côté n'avait pas abandonné son plan de reconquérir la ville de Mexico.

« Le lendemain de Noël de 1520, il passa en revue sa troupe, qui se montait à quarante cavaliers et cinq cent cinquante fantassins. Il créa quatre compagnies de soixante hommes chacune, et, pour ne pas laisser au zèle de ses soldats et de ses alliés le temps de se refroidir, il répandit le bruit qu'il allait commencer sur-le-champ le siège de Mexico, et qu'il ne le lèverait qu'après l'avoir détruite, ce qui combla de

1. Ixtlilxochitl, *loc. cit.*, 2e partie, p. 243-251.
2. Ixtlilxochitl, *loc. cit.*, p. 262-263.

joie les Tlaxcaltèques et tous les alliés, parce qu'ils désiraient beaucoup se venger de cette ville qui les tyrannisait depuis si longtemps [1]. »

« On voit, dans les manuscrits et les relations de la province de Chalco, qu'Omacatzin, Itzcahuetzin, Necuametzin, Quetzalcoatzin, Citlaltzin, Yaoçeuhcatzin et les autres principaux chefs de cette province se réunirent pour décider de la conduite qu'ils devaient tenir ; s'ils feraient alliance avec Cortez ou s'ils réuniraient leurs forces à celles des Mexicains. Ils envoyèrent les deux derniers à Tezcuco pour demander l'avis d'Ixtlilxochitl, celui-ci leur répondit : « Dites aux chefs de Chalco qu'ils se gardent bien de prendre les armes contre Cortez et ses compagnons ; s'ils le font, ils n'en recueilleront que de la honte ; qu'ils aident les chrétiens et reçoivent tranquillement la sainte foi catholique. » Quand les chefs de Chalco eurent reçu la réponse d'Ixtlilxochitl, ils envoyèrent des ambassadeurs à Cortez pour faire alliance avec lui ; il reçut aussi la soumission de quelques villes qui, jusque-là, avaient suivi le parti de Coanacochtzin, comme Otompan, Huexotla, Coatlichan, Chimalhuacan et Ateñco, de sorte que tout le royaume de Tezcuco se soumit à Ixtlilxochitl et embrassa le parti de Cortez. On chassa partout les troupes mexicaines à l'aide des secours qu'envoyèrent les Espagnols quand cela fut nécessaire. Gonzalo de Sandoval, entre autres, fut envoyé dans la province de Chalco pour aider les habitants à expulser les Mexicains [2]. »

« Les Mexicains, voulant se venger des Chalcains, envoyèrent contre eux une nouvelle armée ; mais ceux-ci marchèrent à sa rencontre et combattirent avec tant d'ardeur qu'ils les mirent en déroute, et les chassèrent du pays après leur avoir tué beaucoup de monde et fait un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient quarante des principaux chefs. Ils avaient fait demander du secours à Cortez ; mais quand Sandoval arriva dans leur pays, il trouva que les Chalcains avaient su se défendre eux-mêmes [3].

« Le samedi saint, Cortez fut averti par les Chalcains que les Mexicains avaient réuni une armée considérable, composée des habitants des bords du lac et de ceux de Tlaluhuacan, et qu'ils marchaient contre eux pour en tirer vengeance et dévaster leur province. Cortez réunit donc son armée et, le vendredi 15 avril, il marcha contre eux avec trente cavaliers et trois cents fantassins, laissant à Tezcuco vingt cavaliers et trois cents fantassins sous le commandement de l'alguazil-mayor Gonzalo de Sandoval. Ixtlilxochitl l'accompagna à la tête de vingt-quatre mille Aculhuas. L'intention de Cortez était d'abord de délivrer la province de Chalco, en en chassant les Mexicains, puisqu'elle était son alliée et s'était déclarée en sa faveur. Il voulait ensuite ravager le territoire des Tlalhuicains et des peuples des rives du lac que l'on nomme Chinampanecas, et reconnaître encore une fois Mexico avant de mettre le siège devant cette ville, dont la prise devait amener la soumission de tout l'empire, puisque tous ses chefs s'y étaient retirés, et que, de là, ils envoyaient des ordres pour réunir des forces contre les Espagnols et leurs alliés [4]. »

Cortés fut vainqueur après de furieux combats.

« Les Mexicains se rendirent donc, et la guerre prit fin, dans la période des années

1. Ixtlilxochitl, *loc. cit.*, p. 274.
2. Ixtlilxochitl, *loc. cit.*, § 280-282.
3. Ixtlilxochitl, *loc. cit.*, p. 295-296.
4. Ixtlilxochitl, *loc. cit.*, p. 299-300.

appelée « 3 maison » (1521) et en comptant par jours, au signe nommé *ce coatl*.

Le roi de Mexico, Quauhtemoctzin fut conduit, avec ses hauts fonctionnaires au lieu appelé Acachinanco où se trouvait le logement de Don Hernando Cortès. Le lendemain, les Espagnols se rendirent avec tout leur attirail de combat à Tlatelulco où ils se bouchaient les narines à cause de la puanteur qui s'exhalait des cadavres non enterrés. Ils emmenaient avec eux le roi de Mexico, deux hauts personnages appelés Coanacotzin et Tetlepanquetzatzin et d'autres hauts fonctionnaires qui avaient mission de garder le trésor. Ils s'en furent tout droit à l'enceinte nommée Atactzinanco où les Mexicains s'étaient fortifiés en dernier lieu. Ils entrèrent dans la maison du *tlacochcalcatl* Coyoueuetzin, montèrent à l'*azotea* et y élevèrent un pavillon pour Cortès, qui se plaça sur son siège, tandis que les autres s'assirent tout autour. L'indienne interprète qui s'appelait Marina se plaça près du capitaine. De l'autre côté prit place le roi de Mexico Quauhtemoctzin couvert d'un riche manteau. Près de lui se tenait le roi de Tetzcuco Coanacotzin vêtu de sa plus belle manta de nequen. Là se trouvait aussi le seigneur de Tacuba, appelé Tetlepanquetzatzin, se distinguant aussi par sa manta, et dans leur compagnie se voyaient également beaucoup d'autres grands personnages.

Lorsque les trois rois de Mexico, de Tetzcuco et de Tacuba, entourés de leur noblesse, se trouvèrent réunis devant Cortès, celui-ci ordonna à Marina de leur demander où était l'or qu'il avait laissé à Mexico. Incontinent les Mexicains lui présentèrent tous les joyaux cachés dans une canoa qui en était pleine. Ils étalèrent le tout devant le capitaine et les Espagnols qui étaient avec lui. Il dit en le voyant : « Est-ce qu'il n'y a pas plus d'or que cela dans tout Mexico ? Réunissez le tout ; il me faut l'or tout entier. » Un haut personnage appelé Tlacotzin, s'adressant à Marina, répondit : « Dis à notre dieu et seigneur qu'il vit bien tout ce qu'il y avait lorsqu'il arriva pour la première fois aux maisons royales dont nous avions muré les portes. Nous ne savons ce qu'est devenu l'or qui s'y trouvait ; nous pensons que les Espagnols l'emportèrent en totalité. Nous n'avons pas actuellement autre chose que ce qui est ici présent. » Le capitaine repartit : « Il est très vrai que nous nous empararâmes de tout ; mais on nous le reprit au passage du canal de Tolteca acaloco ; il faut qu'il reparaisse à l'instant. » Un grand seigneur mexicain appelé Ciuacoatl tlacotzin répondit aussitôt en s'adressant à Marina : « Dis à sa divinité le capitaine que nous autres Mexicains n'avons pas l'habitude de guerroyer sur l'eau en canoas ; nous ignorons cette manière de combattre. Seuls, les guerriers de Tlatelulco attaquèrent sur la lagune nos seigneurs les Espagnols ; eux seuls, croyons-nous, s'emparèrent de l'or. » Mais Quauhtemoctzin interrompit Ciuacoatl : « Qu'est-ce que tu dis ? Il est vrai que les gens de Tlatelulco le prirent ; mais ils furent mis en prison pour ce fait et ils s'empressèrent de tout rendre. Tout fut réuni au lieu appelé Texopan et c'est cela que nous présentons ici actuellement ; il n'y en a point davantage, etc. [1]. »

Nous venons de donner, sur la prise de Mexico, les récits détaillés de certains historiens. Mais il existe d'autres traditions souvent fort différentes de celles qui ont servi de base à ces récits. Nous pensons aux *Annales de Chimalpahin* et au manuscrit figuratif de 1576 publié par Aubin [2]. Il est intéressant

1. Sahagun, *loc. cit.*, p. 838-839.
2. Ce manuscrit appartient à la Bibliothèque nationale de Paris.

de noter que les traditions contenues dans ces deux ouvrages se rapprochent souvent de celles qui ont inspiré notre chroniqueur.

Année 1 roseau (1519). « Alors arrivèrent les Espagnols dans la Nouvelle-Espagne ; ils avaient pour capitaine général Fernand Cortès, qui n'était pas encore marquis. Dès leur arrivée, ils se fixèrent à Tzompantzinco et à Tecohuac ; on tua un très grand nombre de simples sujets tlaxcaltèques, et les autres furent effrayés et ne combattirent plus les Espagnols ; les chefs tlaxcaltèques les reçurent paisiblement dans l'intérieur de leur ville : le premier se nommait Maxixcatzin, souverain d'Ocotelolco, premier État ; le second s'appelait Xicotencatl, souverain du lieu nommé Tiçatlan, qui était le deuxième État ; le troisième se nommait Tlehuexollotzin, souverain de Tepeticpac ; le quatrième était Citlalpopocatzin, souverain de Quiyahuiztlan, lesquels chefs accueillirent les Espagnols sans les combattre. ... Le général en chef Fernand Cortès arriva à Mexico-Tenochtitlan, où il fut reçu par le noble Motecuhçomatzin, le dernier, par Cacamatzin, souverain de Tetzcuco, et par Tétlepanquetzatzin, roi de Tlacopan, le jour « 8 *ecatl* (vent) », et, d'après le compte des mois des anciens, c'était le neuvième jour de *quecholli*. Dès que les Espagnols furent entrés dans Mexico sans combattre, ils lièrent, mirent en prison et chargèrent de fers Motecuhçomatzin, ainsi que Cacamatzin, souverain de Tetzcuco, et Itzquauhtzin, généralissime, gouverneur de Tlatilulco [1]. »

Année 2 silex (1520). « Dans le mois de *tecuilhuitontli*, les Espagnols tuèrent Motecuhçoma en l'étranglant et prirent la fuite pendant la nuit ; ils se hâtèrent aussi de tuer Cacamatzin, roi de Tetzcuco, et Itzquauhtzin, généralissime, gouverneur de Tlatilulco ; tous les trois furent étranglés par les Espagnols. Motecuhçomatzin avait gouverné Tenochtitlan durant dix-neuf ans ; Cacamatzin, souverain de Tetzcuco, avait régné cinq ans, et le généralissime Itzquauhtzin avait administré Tlatilulco durant quarante-six ans. Après qu'eut été mis à mort Motecuhçomatzin, les Espagnols se rendirent à Tlaxcallan. Les Tenochcas les poursuivirent et installèrent immédiatement le frère aîné de Motecuhçomatzin, nommé Cuetlahuatzin (*cuitlalt*, qui est souillé d'excréments) comme souverain de Tenochtitlan ; mais il ne gouverna pas longtemps, à peine quatre-vingts jours au bout desquels il mourut de la variole qui régnait ; il était aussi le fils d'Axayacatzin [2]. »

Année 3 maison (1521). « Alors les Mexicains vinrent chez nous autres Chalcas, du temps de Totomihuatzin, qui n'était qu'administrateur. Alors aussi fut installé Quauhtemoctzin, comme souverain de Tenochtitlan ; il était fils d'Ahuitzotzin. Alors commença la guerre de Mexico ; les Espagnols nous attaquèrent et au mois de *toxcatl* arrivèrent à Nonohualco ; le jour 1 *cozcaquauhtli*, ils nous assaillirent et luttèrent contre Mexico ; pendant quatre-vingt-dix jours que dura la guerre, ils nous combattirent ; ... On s'empara alors du monarque Quauhtemoctzin, le jour 1 serpent. La guerre prit fin le 13 du mois d'août, jour de la fête de saint Hippolyte, martyr ; c'est à Tlatilulco que se termina le combat. Dans la conquête de Mexico, le général en chef Fernand Cortès eut pour auxi-

1. CHIMALPAHIN, *loc. cit.*, p. 186-189.
2. CHIMALPAHIN, *loc. cit.*, p. 191-192.

liaires les seigneurs et les sujets Chalcas ; c'est, avons-nous dit, sous le monarque Quauhtemoctzin, qu'eut lieu la lutte et que fut renversé l'empire des Mexicains-Tenochcas. Dès que l'on eut déposé les armes et les boucliers, les chefs furent rassemblés à Acachinanco : le premier était Quauhtemoctzin, souverain de Tenochtitlan ; le second Tlacotzin, vice-roi ; le troisième, Oquiztzin, souverain d'Azcaputzalco-Mexicapan ; le quatrième, Panitzin, roi d'Ecatepec ; et le cinquième, Motelchiuhtzin, intendant, qui n'était pas noble, mais chef supérieur des troupes. Le capitaine Fernand Cortès les déposa tous les cinq, les fit enchaîner et conduire à Cuyohuacan ; Panitzin seul ne fut pas enchaîné. Ils furent enfermés, garrottés à Coyohuacan et chargés de fers aux pieds [1] ».

« Le capitaine Fernand Cortès fit mener à Cuyohuacan les Mexicains qu'il avait combattus, et on lia les cinq princes de Mexico : Quauhtemoctzin, Tlacotzin, vice-roi, Oquiztzin, Huanitzin et Motelchiuhtzin ; aussitôt le capitaine Fernand Cortès leur parla à Cuyohuacan, et ses paroles furent traduites en mexicain par Geronimo de Aguilar et Malintzin. Le général leur disait : « Voyons les terres des Mexicains sur lesquelles obéissaient les populations de Tepanohuayan, d'Acolhuacan, de Xochimilco et de Chalco. Aussitôt les chefs de Mexico s'entendirent entre eux et dirent à Tlacotzin, vice-roi : Noble seigneur, que l'on fasse savoir au dieu les paroles suivantes : je suis Mexicain, je n'ai ni terre, ni champ, je me suis simplement introduit parmi les Tepanèques, les Xochimilcas, les Acolhuas et les Chalcas, qui ont des champs, des terres ; c'est en combattant que j'ai commandé aux autres, que j'ai pris des champs, des terres, ainsi que tu as agi toi-même en venant faire la guerre, de sorte que tu as conquis tous les pays ; depuis que tu es arrivé ici, ce n'est pas moi, Mexicain, qui ai pris le pays par les armes. Quand le capitaine Cortès eut entendu ces paroles il envoya aussitôt à Tepanohuayan, à Acolhuacan, à Xochimilco et à Chalco pour dire aux habitants : Allez, les Mexicains vous avaient enlevé vos terres par les armes, et vous leur avez obéi ; mais maintenant ils cessent de combattre, vous ne leur obéirez plus, reprenez les terres. Lorsque le général en chef Fernand Cortès eut donné cet ordre, il laissa tout ce qui appartenait aux Mexicains [2]. »

Année 4 lapin (1522). « Alors le marquis (Cortès) rassembla là, à Coyohuacan, les chefs Quauhtemoctzin, Tlacotzin, Oquiztzin, Uanitzin ; alors le marquis se rendit à Pantlan cuextlan [3].

« Alors aussi en cette année 4 lapin, les Mexicains retournèrent à Tenochtitlan et entrèrent dans leurs demeures ; tout y était en ordre, les maisons étaient intactes, leurs femmes avaient régi les biens, et leurs jeunes enfants étaient élevés [4]. »

Année 5 roseau (1523). « Alors Cihuacohuatzintli Tlacotzin s'établit comme gouverneur. Alors eut lieu une éclipse de soleil [5]. »

1. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 193-195.
2. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 196-197.
3. Aubin, *loc. cit.*, p. 87.
4. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 203.
5. Aubin, *loc. cit.*, p. 87.

Année 6 silex (1524). « Dès que Quauhtemoctzin eut été pendu, Don Juan Velasques Tlacotzin, vice-roi, fut installé à Hueymollan comme souverain de Tenochtitlan ; le capitaine Cortès l'équipa à la mode espagnole, lui donna une épée, une dague et un cheval blanc que devait monter Tlacotzin. Mais Don Carlos Oquiztzin mourut à Hueymollan, et Don Juan Velasques Tlacotzin, comme on revenait de Hueymollan, mourut à Nochiztlan ; il fut emporté par la peste, ainsi que le dit Don Carlos Oquiztzin [1].

« On installa immédiatement à Nochiztlan Don Andres Motelchiuhtztin[2] » (*telchiua*, qui s'est mépris ; ou, *tetlchiua*, le pétrifié). Il est souvent représenté par une pierre [3].

A la lumière de ces renseignements, considérons notre page LXXVII. Au-dessus de l'année 1519, on voit un porte-étendard qui symbolise l'entrée des Espagnols à Mexico-Tenochtitlan. Cet événement eut lieu le 8 novembre 1519. Le chiffre quinze figure en bordure de la page, plus haut que le porte-étendard. Au-dessus de l'année 1520, on voit le grand temple de Mexico-Tenochtitlan avec un cadavre au pied de la pyramide, rappelant d'une manière simpliste le grand massacre qu'ordonna Pedro d'Alvarado pendant l'absence de Cortés. Nous avons donné de cet événement le récit détaillé d'Ixtlilxochitl. Le Codice Azcatitlan (pl. XXIV) [4] et le manuscrit publié par Aubin (p. 81) le représentent beaucoup mieux.

Au-dessus de l'année 1521 est figuré le combat des Mexicains contre les Espagnols et leurs alliés, les Chalca ; on lit les mots *xocotitlan* et *chalcatl*. Cette bataille est également commentée plus haut. Plus à droite, au-dessus de 1522, on voit Cortés assis sur son espèce de trône avec un interprète à son côté. Il ne peut s'agir de Marina, qui était une femme, mais plutôt du fameux moine Geronimo de Aguilar, déjà nommé. Devant eux se trouvent les chefs des Mexicains : en haut Quauhtemoctzin (l'hiéroglyphe est illisible), au milieu Motelchiuhtzin et plus bas Cihuacohuatl Tlacotzin. On voit aussi un serpent (*cohuatl*) et une femme (*cihuatl*). Le quatrième chef Panitzin est bien représenté conformément à la légende, mais il figure sous l'année 1521. Ici on a répété l'hiéroglyphe Acachinanco ou Atactzinanco, comme Sahagun le rapporte. On voit aussi un *coyotl* qui indique que l'entretien a lieu dans la province de Coyohuacan, (lieu où il y a des coyotes). Cortés et son interprète sont en train de parler, comme l'indiquent les languettes placées devant leur bouche, et nous connaissons exactement la teneur de ces entretiens rapportés plus haut d'après le Père Sahagun et Chimalpahin. Au-dessus de l'année 1523 est figuré l'hiéroglyphe de Tenochtitlan. On voit des traces de pieds indiquant que les hommes retournent dans leurs maisons, puisque la guerre est finie. L'hiéroglyphe de guerre placé au-dessus de l'année 6 silex provient évidemment d'une erreur ;

1. CHIMALPAHIN, *loc. cit.*, p. 207.
2. *Ibid.*
3. Dans les manuscrits du baron de Humboldt et dans le manuscrit de Sahagun de l'Academia de la Historia à Madrid.
4. *Op. cit.*,

l'auteur s'est efforcé de l'effacer, on en voit la marque plus haut que les armes croisées.

Passons aux dessins inférieurs. Nous avons déjà interprété les boucliers placés sous l'année 1 roseau, 1519, comme des cadeaux offerts à Cortés. Le peintre a tracé une ligne pour les séparer des autres représentations. Sous l'année 2 silex est figurée la mort du roi Motecuhçomatzin survenue après un règne de dix-neuf ans, ainsi que l'indiquent les chiffres placés au-dessus de la couronne. Cacamatzin, nous l'avons dit, devint roi de Tenochtitlan après la mort de Motecuhçoma, mais il mourut aussitôt. C'est sans doute la raison pour laquelle on l'a omis ; mais on donne son successeur Cuitlahuatzin. L'hiéroglyphe est assez mal peint, on le voit plus clairement sur le manuscrit de 1576 publié par Aubin, page 86. Les hiéroglyphes placés sous l'année 1521 (Panitzin et Coyohuacan) ont été déjà décrits. Plus loin, sous l'année 4 lapin, on voit le roi Ixtlilxochitl qui parle ; c'était le neuvième roi de Tetzcuco [1]. Finalement, sous l'année 6 silex, est dessiné un soleil à moitié sombre, ce qui indique une éclipse, celle dont parle le manuscrit de 1576, à la page 87.

PAGE LXXVIII

Année 7 maison (1525). « Alors mourut Quauhtemoctzin à Hueymollan [2]. »

Année 8 lapin (1526). « Alors on arriva à Mexico de retour de Hueymollan [de *huey*, grand, et *molli*, ragoût, localité où Cortés fit exécuter les princes mexicains] ; c'est à cette époque que mourut, au lieu dénommé Nochiztlan, celui qui a été désigné plus haut sous le nom de Don Juan Velasquez Tlacotzin [Cihuacohuatzin], vice-roi ; il avait le gouvernement de Tenochtitlan depuis trois ans lorsqu'il mourut. Aussitôt après, en cette même année, fut installé comme seigneur à Nochiztlan Don Andres Motelchiuhtzin, mais, ainsi qu'on l'a dit, ce n'est qu'à l'arrivée à Tenochtitlan que commença le gouvernement de Motelchiuhtzin en cette ville [3]. »

« Alors fut installé Don Hernando Cortes Ixtlilxochitzin, comme souverain d'Acolhuacan-Tetzcuco [4]. »

Année 9 roseau (1527). « Alors fut nommé gouverneur Motelchiuhtzin [5]. » « Alors aussi partit pour l'Espagne Fernand Cortès, général en chef ; il y alla pour combattre ses détracteurs [6]. »

« Alors aussi arriva Don Fr. Julian Garces, évêque de Tlaxcallan, moine dominicain [7]. »

1. Sahagun, *loc. cit.*, p. 504.
2. Aubin, *loc. cit.*, p. 87.
3. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 209.
4. *Ibid.*
5. Aubin, *loc. cit.*, p. 88.
6. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 210-211.
7. *Ibid.*

Année 10 silex (1528). « Alors aussi arriva Don Fr. Juan de Zumarraga qui fut le premier évêque de Mexico-Tenochtitlan ; il était religieux de Saint-François [1]. »

Année 11 maison (1529). « C'est de cette époque aussi que date l'institution du mariage [2]. »

« Alors commença le mariage [3]. »

« Alors on commença à prévenir dans Mexico qu'on irait à Teoculhuacan, et que [Don Manuel de] Guzman s'y rendrait ; ce qui eut lieu [3]. »

Année 12 lapin (1530). « En cette année, commença le procès des princes d'Amaquemecan, Don Thomas de San-Martin Quetzalmaçatzin, seigneur des Chichimèques, et son jeune frère Don Juan de Sandoval Tecuanxayacatzin, *teohuateuhctli*, ainsi que des seigneurs de Tenanco, Don Juan Itztlitentzin, juge assesseur, et Don Andres Aocneltzin, seigneur *amilcatl*, à propos de leurs terres, procès porté devant Don Manuel de Guzman, président du tribunal royal de Mexico, à qui Malintzin servait d'interprète pour lui faire connaître ce qu'avaient fait les Mexicains.

En cette année aussi, on partit et l'on se rendit à Teocolhuacan ; tous les seigneurs des différentes villes s'y rendirent, et, comme il a été dit, sur l'ordre de Guzman, parce qu'on avait commis la faute de faire la guerre sans sa permission ; il prit ce prétexte pour s'emparer du nommé Tesala et le faire emprisonner en Castille où il mourut, parce qu'il avait fait la guerre sans son ordre : ledit Tesala fut accompagné en Espagne par Guzman qui y mourut. Comme on se rendait à Teocolhuacan, Don Andres Motelchiuhtzin, juge interprète, mourut dans le lieu appelé Aztatlan ; il se baignait lorsqu'il fut blessé par un Chichimèque ; il revenait pour gouverner Tenochtitlan comme prince ; c'était un simple sujet ; on a déjà dit qu'il n'était pas noble, mais seulement intendant ; il laissait un fils, Don Hernando de Tapia.

Alors aussi en cette année, arriva Fernand Cortès, marquis del Valle ; il revenait d'Espagne où il avait passé trois ans ; il était accompagné des princes de Mexico-Tenochtitlan, d'abord du noble Don Pedro de Motecuhçoma Tlacahuepan Yohualycahuatzin, fils du grand monarque Motecuhçomatzin, et de Don Francisco de Alvarado Matlaccohuatzin, fils de Teçoçomoctzin Acolnahuacatl, qui était frère dudit Motecuhçomatzin [4] ».

Ces faits sont en général figurés sur la page LXXVIII. Au-dessus de l'année « 7 maison », 1525 on voit l'hiéroglyphe de Neçaualpilli, cinquième roi de Tetzcuco, autrement dit Acamapichtli. Selon Chimalpahin, il mourut en l'an « 10 roseau », 1515, après avoir gouverné pendant quarante-quatre ans ; mais Sahagun écrit qu'il « régna cinquante trois ans pendant lesquels eurent lieu plusieurs guerres et la conquête d'un grand nombre de pays et de provinces [5]. »

1. CHIMALPAHIN, *loc. cit.*, p. 211.
2. CHIMALPAHIN, *loc. cit.*, p. 212.
3. AUBIN, p. 88.
4. CHIMALPAHIN, *loc. cit.*, p. 221-223.
5. CHIMALPAHIN, *loc. cit.*, p. 184 et SAHAGUN, *loc. cit.*, p. 503.

Chimalpahin nous informe qu'après sa mort, il y eut à Tetzcuco un an d'interrègne. « Son successeur fut Cacamatzin, sixième roi de Tetzcuco, qui régna quatre ans. Ce fut sous son règne que les Espagnols arrivèrent, dans le pays. Le septième roi, nommé Coanacochtzin, régna cinq ans, tandis que Quauhtemoctzin régnait à Mexico. C'est à cette époque que cette capitale fut détruite. Le huitième roi de Tetzcuco, Tecocoltzin, régna un an ; les Espagnols étaient déjà maîtres du pays. Ixtlilxochitl, neuvième roi de Tetzcuco, régna huit ans. Avant sa nomination, il avait assisté à la prise de Mexico. Devenu roi, il fut le dévoué serviteur de Cortès et fit avec lui la campagne du Honduras [1]. »

Il est curieux que notre chroniqueur n'ait indiqué la mort du roi Neçaualpilli qu'en 1525, c'est-à-dire dix ans trop tard, mais, on l'a déjà vu, il ne respecte pas toujours l'ordre des années, faute de place.

Au-dessus de l'année 8 lapin, 1526, figure l'avènement du gouverneur Motelchiuchtzin. Selon Sahagun, « il gouverna trois ans, du temps des Espagnols qu'il accompagna dans la conquête des provinces de Cuextlan, de Honduras et d'Anahuac. Il suivit ensuite Nuño de Guzman pour aller conquérir le pays de Colhuacan où il termina ses jours [2]. »

On voit, au-dessus de l'année 1527, quatre personnages dont l'un représente probablement le président du tribunal royal Manuel de Guzman. Mais il est possible, aussi, que l'hiéroglyphe « trois gouttes d'eau qui tombent » figure Cortés et son départ pour l'Espagne, qui eut lieu cette année-là, afin de pouvoir confondre ses détracteurs. Cet hiéroglyphe, dans le manuscrit de 1576, caractérise les vice-rois. S'il en est bien ainsi, l'hiéroglyphe placé au-dessus de l'année 11 maison représenterait le retour de Cortés, après trois ans d'absence. Parmi les manuscrits recueillis par Alexandre de Humboldt et publiés dans ses *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, figure une pièce en papier d'agave longue de 68 cm., haute de 40, intitulée « généalogie des princes d'Azcapotzalco » ; Ed. Seler a démontré qu'il s'agissait en réalité d'un cadastre [3]. Or, dans le compartiment n° 7 de ce manuscrit, à côté de Quauhtemoctzin, on voit un hiéroglyphe semblable à celui qui se trouve sur notre manuscrit, près du bord supérieur, derrière l'Espagnol Cortés (avec les trois gouttes d'eau qui tombent) et qui figure, sans doute, un hibou. Le manuscrit de Humboldt porte la mention écrite du nom de don Martin Cortés Neçaualtecolotzin (*tecolotl*, hibou, *çaua*, qui jeûne) ; il remplit la fonction de *tlacateccatl* (celui de Tlacatecco) titre d'un des quatre plus hauts dignitaires de l'armée. Le nom n'est pas donné dans les autres sources, mais il faut probablement voir dans l'hiéroglyphe de notre manuscrit le nom de Neçaualtecolotzin, « le hibou qui jeûne ». L'hiéroglyphe placé en dessous se compose d'une plume (*quetzalli*) et d'un serpent (*cohuatl*). Si on pouvait le lire comme Quetzalcouatl, il représenterait un nom de personne. L'autre Espagnol devait être un compagnon du président ou de Cortés. On doit supposer que ces hiéroglyphes figurent le

1. Sahagun, *loc. cit.*, p. 503-504.
2. Sahagun, *loc. cit.*, p. 500-501.
3. Ed. Seler, *Ges. Abhdlg*, vol. I, p. 216-217.

départ des « seigneurs des différentes villes à Teocolhuacan », car les traces des pieds suivent cette direction. Nous les retrouvons au-dessus de l'année 12 lapin = 1530, sous l'hiéroglyphe d'Acolhuacan, à qui on avait fait la guerre sans la permission de Guzman.

Au-dessus de l'année 10 silex est figurée l'arrivée de Don Fr. Juan de Zumárraga, premier évêque de Mexico-Tenochtitlan, par une mitre surmontée d'une croix, signe de la dignité épiscopale. Sous la même date est figuré un phénomène, probablement une pluie d'étoiles filantes.

Au-dessus de l'année « 11 maison », 1529, est représentée l'institution du mariage, figurée par une image semblable dans le manuscrit de 1576 publié par Aubin à la page 88.

L'année 12 lapin est surmontée de l'hiéroglyphe représentant la guerre avec Acolhuacan que nous avons déjà mentionnée.

PAGE LXXIX

Année 13 roseau (1531). « Alors alla s'établir à Amaquemecan le pieux Fr. Martin de Valencia, moine franciscain, afin de faire pénitence au milieu de rochers isolés [1]. »

« En cette année, arriva à Mexico le président Don Sebastian Ramirez, prêtre, nouveau gouverneur, qui commença à diminuer les impôts et organisa parfaitement la justice à Mexico ; c'est lui qui, le premier, donna la baguette de justice et qui établit des alguazils choisis parmi les Mexicains seuls. Pendant quatre ans et demi, il dirigea le tribunal royal en qualité de président. ... Alors aussi parut une comète, qui fut visible pendant deux ans, au bout desquels elle cessa de briller [2]. »

« Alors aussi les femmes se couvrirent de vêtements blancs lorsqu'elles entraient dans le temple [3]. »

« Alors s'établit Don Pablo Xochiquentzin comme gouverneur [4]. »

Au-dessus de l'année « 13 roseau » on voit l'arrivée du président du tribunal royal, Don Sebastian Ramirez, ainsi qu'une femme « couverte d'un vêtement blanc» faisant sa prière. Sous la même date l'avènement du gouverneur Xochiquentzin.

Année 1 silex (1532). « Alors on arriva à Mexico de retour de Teocolhuacan ; on y revenait au bout de trois ans ; Guzman s'y était rendu et avait pris Tesala

1. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 225. Jusqu'en 1535 l'évêque de Santo Domingo, D. Sebastian Ramirez de Fuenleal fut président de la *audiencia* ; il avait pour *oydores* (auditeurs) les licenciados Juan de Salmeron, Alonso Maldonado, Zeynos (ou Zaynos, plus tard président lui-même de la *audiencia*) et Quiroga. (Voir : Motolinia III, cap. 3.)

2. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 225.

3. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 226.

4. Aubin, *loc. cit.*, p. 89.

qui fut conduit en Espagne, où alla mourir Guzman. Dès que l'on fut rentré dans Tenochtitlan, on installa Don Pablo Xochiquentzin (*quemitl*, vêtement, *xochitl*, de fleurs), qui fut considéré comme un souverain et gouverna effectivement les Tenochcas ; il n'était pas noble, mais simple intendant à Mexico, comme il a été dit plus haut au sujet de Don Andres Motelchiuhtzin. Les grands seigneurs ne descendaient pas des rois de Tenochtitlan ; ils paraissaient être issus d'autres princes et se montraient d'une manière véritablement noble. Lesdits Don Andres Motelchiuhtzin et Don Pablo Xochiquentzin habitaient tous deux dans la principale localité nommée Teopan, aujourd'hui San-Pablo » [1].

Au-dessus de l'année 1 silex est figurée la comète déjà mentionnée.

Année 2 maison (1533). « Alors eut lieu un violent tremblement de terre et beaucoup moururent (lit. tombèrent) [2]. »

« Alors eut lieu un tremblement de terre et on prétendit que l'étoile nommée « citlal-choloha » fumait, celle que nous appelons Vénus, et sur laquelle ils font de grands calculs [3] ».

Année 3 lapin (1534). « En cette année... les Pères Franciscains vinrent pour la première fois s'établir à Amaquemecan [4]. »

L'hiéroglyphe figure une mitre et indique l'arrivée d'un évêque, mais Chimalpahin et les autres chroniqueurs n'en parlent pas. Aussi ne puis-je interpréter ce dessin pour le moment.

Année 4 roseau (1535). « Alors arriva Don Antonio de Mendoza qui fut le premier vice-roi de Mexico et de toute la Nouvelle-Espagne ; il organisa parfaitement bien la justice à Mexico, donna tout ce qui s'y rapporte, introduisit les chevaux dans le pays et créa des gouverneurs qui furent installés à Mexico [5]. »

Au-dessus de l'année 1535 figurent deux têtes d'Espagnols dont l'une est accompagnée de la légende suivante, en partie nahuatl : *don Antonio de mendoza visorey acico ya(n) cuican*, c'est-à-dire : « don Antonio de Mendoza vice-roi arriva récemment » ; près de l'autre tête il est écrit : *doctor çaynos* ; il s'agit de l'un des auditeurs du tribunal royal mentionnés plus haut. Nous lisons chez Chimalpahin, p. 240, sous l'année 1541 : « le conseiller Zaynos partit alors pour se rendre en Espagne. »

Année 5 silex (1536). « En cette année aussi mourut Don Pablo Xochiquentzin, qui avait administré Tenochtitlan durant cinq ans, et avait été considéré comme un souverain. Après sa mort nul ne régna plus à Tenochtitlan [6]. »

« Alors Don Diego Panitzin s'établit en qualité de douzième roi. Alors arriva

1. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 226-227.

2. Aubin, *loc. cit.*, p. 89.

3. *Codex Telleriano-Remensis*, année 1533. Cette étoile fut nommée par les Mexicains *citlalpol* ou *uei citlalin*, grande étoile ou *tlauizcalpantecutli*, « le seigneur dans la maison où il commence à faire jour » ; les Maya la nommèrent *noh ek*, « la grande étoile ». Voir : Ed. Seler, *Ges. Abhdlg. Index* s. v. Venus.

4. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 231.

5. Chimalpahin, *loc. cit.*, p. 232-33.

6. *Ibid.*

Don Antonio de Mendoza, vice-roi ; alors apparurent les *tomines* (la monnaie) et il commença la présidence [1] ».

PAGE LXXX

Année 6 maison (1537). « Alors parurent les pièces d'argent ».

« Alors les nègres voulurent faire la guerre ; on s'empara d'eux aussitôt, on les jugea et on les dispersa pour la première fois, cela se passa sous le gouverneur Don Antonio de Mendoza, vice-roi [2]. »

Année 7 lapin (1538). « Alors fut installé Don Diego de Alvarado Huanitzin, qui fut le premier gouverneur de Tenochtitlan ; il fut installé par le chef suprême Don Antonio de Mendoza, vice-roi, qui lui donna un seul titre, celui de gouverneur de Mexico. Les Tenochacas allèrent le chercher à Ecatepec, où il régnait parce que sa mère était noble dame de ce lieu. Il y avait gouverné durant dix-neuf ans, et c'était son oncle, le grand monarque Motecuhçomatzin, qui l'avait installé roi ; après que les Espagnols se furent emparés de ce dernier, la mère de Huanitzin alla cacher son fils à Ecatepec, et les habitants eux-mêmes l'installèrent roi ; il était fils de Teçoçomoctli Acolnahuacatl, prince de Tenochtitlan. Il y avait alors vingt ans que les Espagnols étaient arrivés dans la Nouvelle-Espagne [3]. »

Année 8 roseau (1539). « Alors partirent les Chalcas et les Tenochcas pour aller soumettre les habitants du nouveau Tlalpan [4]. »

Année 9 silex (1540). « Don Antonio de Mendoça refit une partie de la conduite d'eau qui va de Chapoltepec à la ville pour amener la source plus haut et proprement et l'enfermer, comme elle l'est actuellement [5]. »

Année 10 maison (1541). « Alors mourut Don Diego de Alvarado Huanitzin, gouverneur de Tenochtitlan ; il mourut le jour des Cendres, au commencement du carême ; il n'avait gouverné que quatre ans. Immédiatement après, en cette dite année, fut installé le généralissime Don Diego de S. Francisco Tehuetzquititzin [*huetzquitia*, plaisant, bouffon] comme second gouverneur de Tenochtitlan ... En même temps partit Don Antonio de Mendoza, vice-roi, qui alla soumettre les Xochipiltèques, dont le roi d'alors se nommait Tenamaztli [6]. »

En accord avec ces chroniques, on voit au-dessus de l'année « 6 maison » une pièce ronde symbolisant la monnaie en argent introduite au Mexique. Au-dessus de l'année « 7 lapin » est figurée la mort de Don Pablo Xochiquentzin, qui, selon Chimalpahin, serait mort en 1536 « après avoir administré Tenochtitlan durant cinq ans et avoir été considéré comme un souverain [7] ». Selon

1. Aubin, *op. cit.*, p. 90.
2. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 237.
3. *Ibid.*
4. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 239.
5. *Codex Telleriano-Remensis*, année 1540.
6. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 240-241.
7. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 233.

notre chroniqueur il aurait gouverné six ans. En même temps est figurée l'installation du gouverneur Don Diego Vanitzin. Ordinairement son hiéroglyphe consiste en un *pantli* (drapeau), mais dans notre manuscrit il est exprimé par une fleur et de l'eau (*atl*).

Au-dessus de l'année « 8 roseau », 1539, est représentée la guerre contre les habitants de Tlalpan, comme il est dit plus haut.

Au-dessus de l'année « 9 silex », est figuré le départ du vice-roi, Don Antonio de Mendoza accompagné d'un nombre illisible. Une ligne allant de sa représentation au signe de guerre placé au-dessus de l'année « 10 maison », 1541, indique qu'il s'agit de la guerre contre les Xochipiltèques (de *pilli*, enfant, *xochitl*, fleurs) exprimée par un enfant portant une fleur sur la tête.

A cette même date est figurée la mort du gouverneur Vanitzin, après quatre ans d'exercice, et l'installation de son successeur Tehuetzquititzin. L'hiéroglyphe qui doit indiquer un visage grotesque est peint très gauchement. On le retrouve mieux dessiné chez Aubin, p. 95 et tout à fait correct chez Ed. Seler (*Ges. Abhdlg.*, vol. I, p. 216).

Sous l'année « 10 maison » est indiqué un tremblement de terre et on lit le mot aztèque *tlallolli* (*olini*, tremblement, *tlalli*, de terre).

Les mots aztèques écrits sous l'année « 8 roseau » sont illisibles.

PAGE LXXXI

Année 11 lapin (1542). « Alors parut le *cuarto*, monnaie de cuivre que l'on avait frappée à Mexico [1]. »

Année 12 roseau (1543). « Alors s'éleva une poussière qui causa la famine [2]. » « Alors l'*Atempanecatl* Bartholomé était crieur public à l'église et alors apparut la caverne à Tetzicapan. »

On voit sur notre manuscrit un personnage qui crie. Il peut être rapproché de celui qui figure sur le manuscrit de 1576 à la page 91.

Année 13 silex (1544). On a représenté ici deux rois couronnés, tenant en main un bâton, insigne de leur dignité et, devant eux, se voit l'hiéroglyphe de Tlatelulco. Au-dessous, un moine mendiant.

Année 1 maison (1545). « Alors il y eut mortalité. Le sang coulait par la bouche, par les yeux, le nez et le fondement ; il périt extrêmement de nobles, hommes et femmes, ainsi que des gens du peuple [3]. »

Année 2 lapin (1546). « Alors eurent lieu des tempêtes violentes qui, en soufflant, renversaient les arbres [4]. »

Année 3 roseau (1547). « Alors on commença l'église de Saint-Joseph ; alors eut lieu un tremblement de terre. Alors s'élevèrent les murs extérieurs de l'église à Apepetzpan. »

1. CHIMALPAHIN, *op. cit.*, p. 242.
2. *Ibid.*
3. CHIMALPAHIN, *op. cit.*, p. 243.
4. *Codex Telleriano-Remensis*, année 1545.

On voit en effet au-dessus de cette année, l'église de Saint-Joseph et un cheval à droite de l'église. Aubin, dans le manuscrit de 1576, montre aussi une église [1].

PAGE LXXXII

Année 4 silex (1548). « Alors mourut Don Fray Juan de Zumarraga, premier évêque de Mexico, le dimanche 3 du mois de juin ; il était religieux de l'ordre de Saint-François et avait administré spirituellement Tenochtitlan durant vingt-et-un ans [2]. »

Année 5 maison (1549). « En cette année fut aussi installé Don Diego de Mendoza Imauhyantzin [*maitl*, main, *auyani*, satisfaite] qui fut fait souverain de Tlatilulco [3]. »

On voit, sous la bande des années, à cette date, l'hiéroglyphe représentant la fête *xocotl uetzi* [4]. On peut le comparer à celui du Codex Azcatitlan, pl. XXVII.

Année 6 lapin (1550). « Alors ils voulaient pendre les Tenochca Pablo Ezuauacatl, Antonio (?), Atlaua, Balthasar Xochimitl. Mais ils partirent à Atenco [au bord de l'eau] » [5].

« Alors, le dimanche, le gouverneur Don Antonio de Mendoza, vice-roi, partit et quitta la grande ville de Mexico pour se rendre au Pérou. »... « Immédiatement arriva le dimanche, 12 du mois de novembre, et entra dans Mexico Don Luis de Velasco, l'ancien, vice-roi. »... « Alors on fut en lutte avec les Espagnols, on leur coupa le cou, et leur tête fut plantée à un poteau, en l'année 6 lapin [6]. »

Malheureusement le Codex de 1576 n'indique que trois personnes, tandis que notre manuscrit figuratif en montre quatre. En outre les hiéroglyphes sont à peu près illisibles. Mais on peut identifier Xochimitl, (*xochitl*, fleur et *mitl*, flèche). Il est le premier à droite. On voit une fleur percée d'une flèche. Le deuxième est probablement Atlaua, « maître de la courroie à lancer les dards » (*atlatl*). On voit un dard. Quant aux hiéroglyphes des deux autres, dont l'un doit représenter Ezuauacatl (voir l'hiéroglyphe du Codex Mendoza, 66) on ne peut dire avec certitude ce qu'ils représentent.

Année 7 roseau (1551). Tremblement de terre.

Année 8 silex (1552). « Alors il y a eu tant d'eau qu'elle endommagea la ville d'Amaquemecan-Chalco ; la quantité en fut si grande que l'on fut extrêmement effrayé et que l'on se réfugia sur la colline d'Amaqueme [7]. »

1. AUBIN, *op. cit.*, p. 92.
2. CHIMALPAHIN, *op. cit.*, p. 246. Voir aussi AUBIN, manuscrit de 1576, p. 92.
3. CHIMALPAHIN, *op. cit.*, p. 246.
4. Ed. SELER, *Ges. Abhdlg*, vol. II, 451.
5. AUBIN, *op. cit.*, p. 92.
6. CHIMALPAHIN, *op. cit.*, p. 248.
7. *Ibid.*

Année 9 maison (1553). En haut, tout à fait à droite, on lit le chiffre neuf ou dix.

PAGE LXXXIII

Année 10 lapin (1554). « Alors, le 23 du mois de juin, au soir, veille de la Saint-Jean, mourut Don Diego de S. Francisco Tehuetzquititzin, gouverneur de Tenochtitlan, qu'il avait administré durant dix-sept ans ; il était fils de Tezcatlpopocatzin. On l'enterra le vendredi [1]. »

« Alors Don Estevan de Guzman, le juge, prit la verge, le 26 juin [2]. »

« Alors fit son entrée, le jour de la Saint-Jean-Baptiste, 24 du mois de juin, au soir, le prélat Don Fray Alonso de Montufar, qui fut le premier archevêque de Mexico ; il était moine dominicain. Il y avait sept ans que Don Fray Juan de Zumarraga, premier évêque de Mexico, était mort [3]. »

« Alors vint le juge Montalègre le 16 juillet [4]. »

Année 11 roseau (1555). « Alors mourut, le 17 du mois de septembre, Hernando de Tapia, interprète mexicain ; il était fils de Don Andres Motelchiuhtzin, habitant de San-Pablo à Tenochtitlan.

Alors, le 17 du mois de septembre, il commença à pleuvoir au point que beaucoup de gens de Mexico furent inondés, leurs maisons s'écroulèrent ; quelques-uns, étant tout à fait dans l'eau, abandonnèrent leurs maisons.

Alors fut commencée, au mois de décembre, la construction du mur d'enceinte [5]. »

Année 12 silex (1556). « Alors tombèrent des poissons, 14 mai. Alors on commença l'hôpital et la chapelle Saint-Joseph [6]. »

Année 13 maison (1557). « Alors, le 5 du mois de janvier, on envoya Don Christoval de Guzman Cécétzin ou Cécépaticatzin, [*cecepatic*, froid, ou horrible] pour être gouverneur de Tenochtitlan ; il était fils de Don Diego de Alvarado Huanitzin [7]. »

Année 1 lapin (1558). « Alors dans les bois sortirent les sauterelles, en mai 28 [8]. »

Année 2 roseau (1559). « Alors, suivant l'expression des anciens, eut lieu la ligature de nos années.

Alors se répandit la nouvelle parvenue d'Espagne que le grand souverain Charles-Quint, empereur des Romains, était mort. Alors on éleva un monument dans la chapelle de Saint-Joseph à Saint-Francisco de Mexico, afin d'y faire les

1. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 250.
2. Aubin, *op. cit.*,, p. 95.
3. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 250.
4. Aubin, *op. cit.*, p. 95.
5. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 251.
6. Aubin, *op. cit.*, p. 97.
7. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 252.
8. Aubin, *op. cit.*, p. 99.

obsèques et de dire la messe pour l'empereur Charles-Quint, le jour de la fête de saint André, apôtre ... Tout le monde prit des habits de deuil, les grands de Castille et tous les Espagnols. On partit du palais et l'on se rendit à Saint-Joseph en rang et avec quatre bannières ou drapeaux qui furent portés par nous les indigènes [1]. »

PAGE LXXXIV

Année 3 silex (1560). « Alors, le 4 du mois de novembre, fut établi juge et gouverneur à Santiago-Tlatilulco le nommé Don Estevan de Guzman, habitant de Xochimilco ; il y avait alors quatre ans qu'il avait résigné ses fonctions de juge pour venir les exercer à Tenochtitlan [2]. »

Année 4 maison (1561). « Alors le vice-roi partit et s'embarqua, le lundi, 24 du mois d'avril [3]. » Tremblement de terre.

A cette date on voit l'hiéroglyphe du vice-roi et lui-même dans une barque. L'étendard figure son départ. Selon le chroniqueur du manuscrit de 1576, que nous venons de citer, ce départ n'eut pas lieu en 1561, mais bien deux ans plus tôt.

Année 5 lapin (1562). Les figures placées au-dessus et au-dessous de la bande sont illisibles.

Année 6 roseau (1563). « Alors, disent les Tlatilulcas, mourut le 11 du mois d'octobre Don Christoval de Guzman Cécépaticatzin qui était gouverneur de Tenochtitlan ; il avait administré la ville durant six ans ; comme on l'a dit ci-dessus, il était fils de Don Diego de Alvarado Huanitzin. Mais les Tenochcas disent qu'il mourut le 25 du mois d'avril [4] » (Chimalpahin place ce fait un an plus tôt, en 1562).

« Alors, le samedi 29 du mois de mai, le tribunal royal fut transféré dans la demeure du marquis del Valle, Fernand Cortès, dans le grand palais où était établi le vice-roi, et c'est là que fut transféré et que se tient actuellement le tribunal royal. Cela eut lieu sous le gouverneur Don Luis de Velasco, l'ancien vice-roi [5]. »

On voit une maison au-dessus de l'année.

« Alors le mercredi 31 du mois d'août, le vice-roi donna l'ordre à Don Luis de Santa Maria, que l'on nommait Nanacacipactzin, d'exercer les fonctions de gouverneur à Mexico-Tenochtitlan. Il y avait un an qu'était mort Don Christoval de Guzman Cécépatic [6]. »

Au-dessus de l'année apparaît assez clairement l'hiéroglyphe du nouveau gouverneur, Nanacacipactzin (*nanacatl*, champignon, *cipactli*, requin).

1. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 253-254.
2. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 255.
3. Aubin, *op. cit.*, p. 100. On y voit le porte-étendard.
4. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 256.
5. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 258.
6. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 259.

« Alors le lundi 17 du mois de septembre, arriva à Mexico l'inspecteur de la Nouvelle Espagne, le docteur nommé Valderrama qui vint contrôler les actes du vice-roi, Don Luis de Velasco, l'ancien, et des conseillers [1]. »

« En cette année, le 20 du mois de décembre, mourut aussi Don Diego de Mendoza Imauhyantzin qui avait gouverné à Santiago-Tlatilulco durant quatorze ans [2]. »

Voir les figures placées sous cette année « 6 roseau ».

Année 7 silex (1564). « Alors, suivant les indications des Tenochcas, le 21 du mois de juillet, mourut le gouverneur Don Luis de Velasco l'ancien, vice-roi. Mais les Tlatilulcas ont indiqué que ce fut à la fin dudit mois, le 31, qu'il mourut et que ses restes furent déposés à Santo-Domingo ; il avait gouverné quatorze ans et un mois et demi [3]. »

On voit la mort de ce vice-roi indiquée, au-dessous de l'année 6 roseau, par l'hiéroglyphe de trois gouttes d'eau, qui représente toujours le vice-roi dans notre manuscrit.

« Alors aussi, le 8 du mois de septembre, fut établi l'impôt que chaque personne eut à payer ; il était de quatre réaux, et au bout de quatre mois il devait augmenter ; ce fut le docteur Valderrama, inspecteur, qui fixa la part d'impôt que chacun avait à donner ; les Mexicains-Tenochcas étaient les sujets du roi d'Espagne. Alors les Mexicains, hommes et femmes, jetèrent des pierres contre le palais de Saint-Jean ; ils ne voulaient pas payer de tribut, ils étaient furieux et le disaient ouvertement [4]. »

Se reporter aux dessins placés au-dessus de l'année 7 silex.

Année 8 maison (1565). « Alors, aussi en cette année, le jeudi 27 du mois de décembre, mourut Don Luis de Santa Maria Nanacacipactzin, gouverneur de Mexico-Tenochtitlan, qui avait administré seulement durant trois ans. Ce nom de Nanacacipactzin était un surnom que les Mexicains lui avaient donné par mépris, parce qu'il avait laissé imposer un tribut aux Mexicains et qu'il n'avait fait aucune opposition. ... Ledit Don Luis de Santa Maria Nanacacipactzin fut le dernier des princes Mexicains-Tenochcas ; en effet, ceux qui furent créés gouverneurs sous les Espagnols depuis l'arrivée de ces derniers à Mexico et qui furent chargés d'exercer l'autorité étaient bien les descendants des neuf grands monarques qui régnèrent à Mexico-Tenochtitlan, dans la lagune, au milieu de l'eau, des joncs, des roseaux, dans les lieux où s'élèvent, volent, crient les aigles, où sifflent les serpents, où nagent les poissons ; ils étaient les gardiens de ces lieux, se faisaient estimer par leur mérite personnel et gouvernaient comme chefs des Mexicains-Tenochcas [5]. »

1. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 258-259.
2. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 257.
3. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 259.
4. *Ibid.*
5. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 263-265.

PAGE LXXXV

Année 9 lapin (1566). « Le 25 du mois de mars, partit de la grande ville de Mexico-Tenochtitlan le docteur Valderrama, inspecteur, qui était venu contrôler les actes du vice-roi et des conseillers, et avait passé quatre ans à Mexico ; tous les conseillers, les docteurs Colida [Zorita ?], Vasco de Poca et Villanueva se rendirent en Castille [1]. »

« Alors aussi, le mardi, 16 du mois de juillet, au soir, on saisit Don Martin Cortès, marquis del Valle et son frère aîné Don Luis Cortès, fils de Fernand Cortès, l'ancien, marquis del Valle ; furent également pris Alonso Davila et son jeune frère Gil Gonzalez, qui furent mis en prison. Les conseillers, Zaynos, président [du tribunal royal], le docteur Villalobos et le docteur Corozco [Horosco ?], les firent enfermer, puis ils se réunirent et tinrent leurs séances dans le palais où résidait le gouverneur [2]. »

On voit, au-dessus de l'année « 9 lapin », Zaynos ou Ceynos, président du tribunal royal à Mexico ; et au-dessous de cette date, le docteur Valderrama, inspecteur et deux des docteurs Zorita, Vasco de Poga et Villalobos qui se rendent en Castille [3].

« Alors aussi, le lundi, 21 du mois d'octobre, arriva à Mexico le gouverneur Don Gaston de Peralta, marquis de Falces, comte de Saint-Étienne, vice-roi ; il vint délivrer les seigneurs qui étaient prisonniers et dont les noms ont été indiqués plus haut [4]. »

Année 10 roseau (1567). « Alors, le 31 du mois d'octobre, arriva à Mexico le licencié Muñoz, juge inspecteur ; il informa de l'affaire d'Alonso Davila et s'occupa de beaucoup d'autres condamnations plus anciennes [1]. »

« Alors aussi, le mercredi, 4 du mois de mars, jour des Cendres, partit, après avoir reçu les cendres à Notre-Mère de Tepeyacac Guadelupe, le gouverneur Don Gaston de Peralta, marquis de Falces, comte de Saint-Étienne, vice-roi, chevalier de Saint-Jacques, qui n'avait administré Mexico que durant un an et cinq mois ; il se rendit en Espagne [5]. »

On voit au-dessous de cette année deux personnages : l'un, qui tient un bâton, figure évidemment Muñoz, juge inspecteur, et l'autre, le vice-roi Peralta qui se rend en Espagne.

Année 11 silex (1568). « Alors aussi, le lundi, 1er du mois de novembre, jour de la Toussaint, arriva à Mexico le gouverneur Don Martin Enriquez Almansa, vice-roi, qui n'avait pas reçu de recommandation spéciale. ... Alors un soulèvement eut lieu à Mexico.

1. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 275-276.
2. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 276.
3. Ed. Seler, *Ges. Abhdlg*, vol. I, p. 251 ; il donne les noms du président et des docteurs du tribunal ainsi que leurs hiéroglyphes.
4. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 277.
5. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 278.

Alors aussi, le samedi, 12 du mois de décembre, mourut le docteur Zaynos, président du tribunal royal de Mexico ; on l'enterra à San-Francisco [1]. »

Au-dessus de cette année se devine le visage du nouveau vice-roi et au-dessous le cadavre de Zaynos surmonté d'une croix.

Année 12 maison (1569). Au-dessus de cette date deux moines s'entretiennent. Au-dessous figure un cours d'eau avec un homme qui travaille, peut-être à la réparation d'un aqueduc.

Année 13 lapin (1570). Au-dessus de l'année, le signe du tremblement de terre.

« On commençait à gratter (l'eau) à Atl acaxochitl » (*atl*, eau, *acaxitl*, réservoir, *xochitl*, fleur). Selon Aubin, l'hiéroglyphe, dans le codex de 1576, montre un canal surmonté d'une fleur [2]. Sous les années « 12 maison » et « 13 lapin », on voit ici l'hiéroglyphe d'*atl* et de *xochitl* et un homme qui travaille, un instrument en main, près d'un canal ou réservoir.

Année 1 roseau (1571).

PAGE LXXXVI

Année 2 silex (1572). « Alors mourut, le 8 du mois de mars, le chef spirituel Don Fray Alonso de Montufar, archevêque de Mexico, moine dominicain ; le vendredi, il fut enterré dans l'église de Santo Domingo. Il avait gouverné spirituellement Mexico durant dix-neuf ans [3]. »

« Alors arriva le juge Don Antonio Valeriano, c'était le dimanche, le jour où commença son travail le 25 (?) janvier [4]. »

Au-dessus de l'année est figurée la mort de l'archevêque Montufar avec le chiffre dix-neuf. Au-dessous le cadavre est également représenté. A côté figure l'arrivée du juge Antonio Valeriano avec son bâton. Plus à droite on voit un cours d'eau qui vient de Chapoltepec (mont des sauterelles), dont l'hiéroglyphe est figuré au-dessous de la date « 4 lapin ». Il s'agit évidemment de l'aqueduc de Chapoltepec à Mexico. La ville avec ses murailles est probablement Mexico.

Année 3 maison (1573).

Année 4 lapin (1574).

Année 5 roseau (1575). On voit au-dessus, encore une fois, l'hiéroglyphe de Chapultepec, et au-dessous une tête d'homme avec un hiéroglyphe et un *pantli*, (drapeau), derrière lui.

Année 6 silex (1576). « Alors aussi éclata... une épidémie appelée peste [5]. » On lit au-dessous de cette date le mot aztèque *cocoliztli*, maladie, peste, épidémie.

Année 7 maison (1577). « Alors aussi parut, au mois de novembre, une comète

1. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 279.
2. Aubin, *op. cit.*, p. 111.
3. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 284.
4. Aubin, *op. cit.*, p. 114.
5. Chimalpahin, *op. cit.*, p. 288.

qui brillait et ressemblait à un chemin ; elle jetait une lumière éclatante et se montrait du côté du couchant ; on était extrêmement effrayé parce qu'elle brillait tellement dans le ciel que, le matin, elle s'apercevait encore. Mais au mois de décembre elle disparut [1]. »

Année 8 lapin (1578). On lit au-dessus de cette date le mot aztèque *mayanalloc*, famine. L'hiéroglyphe s'exprime par *maitl*, main, et *atl*, eau. Au-dessous : trois *pantli*, $3 \times 20 = 60$.

Année 9 roseau (1579).

Année 10 silex (1580). « Alors partit aussi de la grande ville de Mexico-Tenochtitlan le gouverneur Don Martin Enriquez Almansa, vice-roi, pour se rendre au Pérou ; il avait vu treize années pendant le temps qu'il avait gouverné Mexico [2]. »

« Aussitôt après, en cette même année, le mardi, 4 du mois d'octobre, jour de la fête de saint François, arriva à Mexico-Tenochtitlan le gouverneur Don Lorenzo Juarez de Mendoza, comte de Corogne, vice-roi, qui n'avait pas reçu de recommandation spéciale [2]. » Au-dessus de l'année est indiquée l'entrée du vice-roi Mendoza.

Année 11 maison (1581). « Alors moururent les grands, le roi Castillan et ici le vice-roi ; ils moururent de soif parce qu'ils avaient jeûné [3]. »

PAGE LXXXVII

Année 12 lapin (1582).

Année 13 roseau (1583). « Alors aussi le 29 du mois de juin, jour de la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, à trois heures du matin, mourut le gouverneur Don Lorenzo Juarez de Mendoza, comte de Corogne, vice-roi qui fut enterré dans l'église de Saint-Francisco ; il avait gouverné Mexico durant deux ans, neuf mois et trois jours, ou, comme nous disons, il avait vu quatre années pendant le temps qu'il avait administré la Nouvelle-Espagne. Quelques-uns ont indiqué que l'archevêque fut fait vice-roi aussitôt après la mort de Don Lorenzo [4]. »

On lit au-dessous de l'année la mention : « *ypan*, en cette [année] *mic*, mourut *don lorenço conte visorey*, Don Lorenzo, comte, vice-roi. »

Année 1 silex (1584).

Année 2 maison (1585).

Année 3 lapin (1586).

Année 4 roseau (1587).

Année 5 silex (1588).

1. CHIMALPAHIN, *op. cit.*, p. 292.
2. CHIMALPAHIN, *op. cit.*, p. 298.
3. AUBIN, *op. cit.*, p. 122.
4. CHIMALPAHIN, *op. cit.*, p. 302. Selon ce rapport, Lorenzo Mendoza est mort deux ans plus tard.

Année 6 maison (1589).
Année 7 lapin (1590).

PAGE LXXXVIII.

Sur cette page sont représentés des sujets chrétiens. Dans la partie supérieure, on voit un saint avec son auréole. A sa gauche se tient un monstre cornu dont il existe une représentation très voisine à la page 77 du manuscrit de 1576. Il s'agit d'un démon que Sahagun appelle *tzitzimitl*. Le peintre a sans doute voulu représenter une scène de tentation intéressant un saint ou peut-être même Jésus-Christ (Évangile selon saint Matthieu. chap. 4).

Dans la partie inférieure, des étoiles au ciel indiquent qu'il fait nuit. Tout à fait à gauche se trouvent plusieurs personnages, celui qui est le plus en avant porte une auréole ; deux hommes, au milieu du bas de la page, essaient de l'attirer, l'un d'eux a dans la main un bâton. A droite, un adorateur. Je suis disposé à croire qu'il s'agit de l'arrestation de Jésus à Gethsémani (saint Matthieu, 26, 36).

BIBLIOGRAPHIE

I. Acosta (José de). *Histoire naturelle et morale des Indes*. Paris, 1616. — *Historia natural y moral de las Indias*, en que se tratan las cosas notables del cielo elementos, metales, plantas y animales de ellos ; y los ritos, ceremonias, leyes, gobierno de los Indios. Madrid, 1792, 2 vol. in-4°.

II. *Anales de Quauhtitlan*. In : Anales del Museo Nacional de México. III. México, 1885. Voir : W. Lehmann : « Die Geschichte der Königreiche... ». 1938.

III. *Antigüedades Mexicanas* publicadas por la Junta Colombina de México. 1 vol. y Atlas. México, 1892.

IV. Aubin (Joseph-Marius-Alexis) : *Histoire de la Nation Mexicaine depuis le départ d'Aztlan jusqu'à l'arrivée des conquérants espagnols (et au delà, 1607)*. Manuscrit figuratif accompagné de texte en langue Nahuatl ou Mexicaine, suivi d'une traduction en français. Reproduction du Codex de 1576 appartenant à la collection Eug. Goupil (ancienne collection Aubin). Paris, 1893, 8°

V. — *Mapa de Tepechpan*. Histoire synchronique et seigneuriale de Tepechpan, publiée par A. Aubin. Paris, 1851. (J. Desportes). In : « Anales del Museo Nacional », tomo 3, Ia epoca, entrega 2. México, 1887.

VI. — *Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains*. Paris, Paul Dupont, 1849, in-8°.

VII. — *Notice sur une collection d'antiquités mexicaines* (peintures et manuscrits) par ..., ancien professeur de l'Université (École Normale). Extrait d'un « Mémoire sur la peinture didactique et l'écriture figurative des anciens Mexicains ». Paris, Imprimerie de Paul Dupont, 1851, in-8°.

VIII. Barlow (Roberto) : *El códice Azcatitlan*. Paris, 1949. In : « Journal de la Société des Américanistes », Nouvelle série, tome XXXVIII, p. 101-135 avec la reproduction du Codex.

IX. Boban (Eugène) : *Documents pour servir à l'histoire du Mexique*. Paris, 1891, 2 vol. in-4° de texte et un atlas in-fol. obl.

X. Boll (Franz) : *Sternglaube und Sterndeutung.* Die Geschichte und das Wesen der Astrologie. Leipzig, 1919. In : « Aus Natur und Geisteswelt », vol. 638.

XI. Boturini Benaduci (Lorenzo) : *Idea de una nueva historia general de la América septentrional.* Madrid, 1746.

XII. Camargo (Diego Muñoz) : *Historia de Tlaxcala.* Ed. Alfredo Chavero. México, 1892.

XIII. Carrion (Ant.) : *Historia de la ciudad de Puebla.* Puebla, 1896, 2 vol.

XIV. Chimalpahin : *Annales de Domingo Francisco de San Anton Muñon Chimalpahin Quauhtlehuanitzin,.* VIe et VIIe Relations par Rémi Siméon, Bibl. linguistique Amér. XII, Paris, 1889.

XV. Clavigero (Francesco Saverio) : *Storia antica del Messico,* 4 vol. in-4°, Cesena, 1780-81.

XVI. *Codex Borgia* : Il manoscritto messicano Borgiano... riprodotto a spese di S. E. il Duca di Loubat. Roma, 1898.

XVII. *Codex Boturini* : In Kingsborough I.

XVIII. *Codex Magliabecchiano XIII,* 3. Ed. Duc de Loubat. Roma, 1904.

XIX. *Codex Mendoza* : 1) In Kingsborough I ; 2) The mexican manuscript known as the collection of Mendoza and preserved in the Bodleian library, Oxford edited and translated by James Cooper Clark, 3 vol., vol. 3 containing a complete reproduction in facsimile in colours of the Codex. London, 1938.

XX. *Codex Osuna.* Voir : « Pintura del gobernador, » etc.

XXI. *Codex Poinsett.* En : Transactions of the American Philosophical Society, New Series, Vol. VII, Part. II, Article 4. Philadelphia, 1892.

XXII. *Codex Telleriano-Remensis* : Manuscrit Mexicain du cabinet de Ch. M. Le Tellier, archevêque de Reims. Ed. E. T. Hamy, Paris, 1899.

XXIII. *Codex Vaticanus* A : Il manoscritto messicano Vaticano 3738 riprodotto in fotocromografia. Ed. Duc de Loubat. Roma, 1900.

XXIV. *Codex Vaticanus* B : Il Manoscritto Messicano Vaticano 3773. Ed. Duc de Loubat. Roma, 1896.

XXV. *Codex Zumárraga.* Voir : *Historia de los Mexicanos.*

XXV. *Colección de documentos inéditos para la historia de España.* 112 vol. Madrid, 1842 sq.

XXVII. *Colección de documentos para la historia de México.* Ed. Joaquin García Icazbalceta. 3 vol. México, 1858-1870.

XVIII. *Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista y colonización, de las antiguas posesiones españoles en América y Oceania...* Ed. Luis Torres de Mendoza. I serie. Madrid, 1864-1884.

XXIX. Diaz del Castillo (Bernal) : 1) *Historia verdadera de la conquista de la nueva España.* Ed. Genaro García. 2 vol. México, 1904 ; 2) *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne.* Trad. par D. Jourdanet. Paris, 1877.

XXX. Dibble (Charles E.) : *Códice Xolotl.* México, 1951. In : Publicaciones del Instituto de Historia. Primera serie No. 22.

XXXI. Dürer (Albrecht) : *Tagebuch der Niederländischen Reise.* Leipzig. Insel-Bücherei, Nr. 150. s. a.

XXXII. Duran (Fray Diego) : *Historia de los Indios de Nueva España.* Ed. José F. Ramirez. 2 vol. México, 1867 et 1880.

XXXIII. Eguiara y Eguren (D. Joannes Josephus de) : *Bibliotheca Mexicana, sive eruditorum historia virorum, qui in America Boreali nati, vel alibi geniti, in ipsam domicilio aut studiis asciti, quavis linguá scripto aliquid tradiderunt...*

authore D. Joanne Josepho de Eguiara y Eguren, mexicano, electo Episcopo Jucatanensi, etc. Tomus primus. Exhibens literas A B C. Mexici, 1755, in-fol.

XXXIV. Giry (A.) : *Manuel de diplomatique*. Paris, 1894.

XXXV. Gómara (Francisco López de) : *Crónica de la Nueva España*. Historia primitiva de las Indias Occidentales. Ed. Andrés Gonzáles Barcia. II. Madrid, 1749.

XXXVI. Herrera (Antonio de) : *Descripción de las Indias occidentales*. Madrid, 1730.

— : *Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firma del mar Oceano*. Ed. Barcia, 4 vol. Madrid, 1726-1730.

XXXVII. *Historia de los Mexicanos por sus pinturas* (*Codex Zumárraga*) : Ed. Joaquin García Icazbalceta in : Anales del Museo Nacional de México, II. México, 1882.

XXXVIII. *Historiadores primitivos de las Indias occidentales, que juntó, traduxó en parte y sacó á luz, ilustrados con eruditas notas y copiosas indices*. F. Andrés Gonzáles Barcía. 3 vol. Madrid, 1744.

XXXIX. Ixtlilxochitl (Fernando de Alva) : *Historia Chichimeca*. In : Kingsborough, vol. IX, p. 197-316.

XL. — *Relaciones*. Ibidem, p. 317-468.

XLI. — *Cruautés horribles des conquérants du Mexique*. Supplément à l'histoire du Père Sahagun. Publié par Ch.-M. de Bustamente. México, 1829. In : H. Ternaux-Compans : « Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique. » Paris, 1837-1853, 20 vol. Tome 8. 1838.

XLII. — *Histoire des Chichimèques ou des anciens rois de Tezcuco*. In : H. Ternaux-Compans : « Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique. » Paris, 1840, tome 12-13.

XLIII. Jonghe (M. Édouard de) : *Histoyre du Mechique*. Manuscrit français inédit du XVIe siècle, publié par... In : Journal de la Société des Américanistes de Paris. Nouvelle série, tome II. Paris, 1905, p. 1-42.

XLIV. Kingsborough : *Antiquities of Mexico*. I-IX. London, 1831-1848.

XLV. Krickeberg (Walter) : *Märchen der Azteken, Inka, Maya und Muiska*. Jena, 1928.

XLVI. Las Casas (Bartolomé de) : *Apologética historia* : 1) Ed. Kingsborough : Ant. of Mexico, VIII. London, 1848 ; 2) Ed. Fuensanta y Sancho Rayón en Col. doc. inéd. para la Historia de España. LXVI. Madrid, 1876. ; 3) Nueva Biblioteca de autores españoles, 13, Historiadores de Indias, t. I, Madrid, 1909.

— *Historia de las Indias*. Ed. Marqués de la Fuensanta y José Sancho Rayón. 5. vol. Col. doc. inéd. para la hist. de España. LXII-LXVI. Madrid, 1875-1876.

XLVII. Lehmann (Walter) : *Die Geschichte der Königreiche von Colhuacan und Mexiko*. In : Quellenwerke zur alten Geschichte Amerikas, hrsg. vom Ibero-Amerikanischen Institut. Berlin, 1938.

XLVIII. Mendieta (Fray Gerónimo de) : *Historia ecclesiástica indiana*. Ed. Joaquín García Icazbalceta. México, 1870, in-8°.

XLIX. Mengin (Ernst) : *Corpus codicum americanorum medii Ævi*.

Vol. I. Historia Tolteca-Chichimeca. Liber in lingua nahuatl manuscriptus picturisque ornatus, ut est conservatus in Bibliotheca Nationis Gallicae Parisiensi sub numeris XLVI-LVIII *bis*... edidit Ernst Mengin. Havniæ, 1942.

Vol. II. « Unos Annales historicos de la Nacion Mexicana ». Liber in lingua

nahuatl manuscriptus paucisque picturis linearibus ornatus, ut est conservatus in Bibliotheca Nationis Gallicæ Parisiensi sub numero XXII, Archetypum. Ejusdem operis exemplum ætate posterius nonnullisque picturis linearibus ornatum, ut est conservatum, in Bibliotheca Nationis Gallicæ Parisiensi sub numero XXII *bis*... edidit Ernst Mengin, Havniæ, 1945.

Vol. III. 1-3. « Diferentes historias originales de los reynos de Culhuacan, y Mexico, y de otras provincias. El autor de ellas dicho Don Domingo Chimalpahin. Liber in lingua mexicana manuscriptus, ut est conservatus in Bibliotheca Nationis Gallicæ Parisiensi sub numero LXXIV... edidit Ernst Mengin. Havniæ, 1949, 1950 et 1952.

L. — *Historia Tolteca-Chichimeca.* Voir : s. v. Preuss.

LI. — *Unos Annales historicos de la Nacion Mèxicana.* Les manuscrits mexicains nos 22 et 22 *bis* de la Bibliothèque Nationale de Paris traduits et interprétés. Tome I : Le manuscrit avec traduction. Berlin, 1939. In : Baessler-Archiv, vol. XXII, cahier 2-3. Année,1939. Tome II. Le commentaire. In : Baessler-Archiv, vol. XXIII, Berlin. Année 1940.

Idem : Traduction espagnole du texte allemand de cette œuvre, publié par Ernst Mengin. Traduit et publié par Heinrich Berlin sous le titre : « Anales de Tlatelolco ». In : « Fuentes para la historia de México. » Colección publicada bajo la dirección de Salvador Toscano. Vol. II. México, 1948.

LII. — *Diferentes historias originales de los reynos de Culhuacan, y Mexico, y de otras provincias. El autor de ellas dicho Don Domingo Chimalpahin.* Le manuscrit mexicain nº 74 de la Bibliothèque Nationale de Paris. 5e Relacion, traduite et interprétée. In : Mitteilungen aus dem Museum für Völkerkunde in Hamburg, XXII. Hamburg, 1950.

LIII. Molina (Alonso de) : *Vocabulario de la lengua Mexicana.* Ed. Jul. Platzmann. Leipzig, 1880.

LIV. Motolinia (Fr. Toribio de Benavente, appelé) 1) : *Historia de los Indios de la Nueva-España.* Barcelona, 1914. 2) Joaquin García Icazbalceta : Colección de documentos para la historia de Mexico, I, p. 3.

LV. Noguera (Ed.) : *Bibliografía de los códices precolombinos y documentos indígenas posteriores a la conquista.* In : « Anales del Museo Nacional de Arqueología... » etc. México, Tom. 8, 1933.

LVI. *Nueva Colección de documentos para la historia de México.* Ed. Joaquin García Icazbalceta. México, 1886-1892.

LVII. Omont (H.) : *Catalogue des manuscrits mexicains de la Bibliothèque Nationale.* Paris, 1899.

LVIII. Orozco y Berra (Manuel) : 1) *Geografía de las lenguas y carta etnográfica de México.* México, 1864. 2) *Historia antigua y de la conquista de México.* 4 vol. México, 1880.

LIX. Peñafiel (Antonio) : *Nombres geográficos de México.* Catálogo alfabético de los nombres de lugar pertenecientes al idioma « Nahuatl ». Estudio jeroglífico de la matricula de los tributos del Códice Mendocino. México, 1885. Atlas.

LX. *Pintura del gobernador, alcaldes y regidores de México.* Códice en jeroglíficos mexicanos en lengua castellana y azteca, existente en la biblioteca del duque de Osuna. Madrid, 1878.

LXI. Preuss (K. Th.) et Mengin (Ernst) : *Die mexikanische Bilderhandschrift Historia Tolteca-Chichimeca.* Die Manuskripte 46-58 *bis* der National-bibliothek in Paris übersetzt und erläutert. Teil I : Die Bilderhandschrift nebst Ueberset-

zung. Berlin, 1937. In : Baessler Archiv, Beiheft IX. Teil II : Der Kommentar. Berlin, 1938. In : Baessler Archiv, vol. XXI, cahier 1-2.

Idem : Traduction espagnole du texte allemand de cette œuvre. Traduit et publié par Heinrich Berlin et Silvia Rendon. En : « Fuentes para la historia de México. » Colección publicada bajo la dirección de Salvador Toscano. Vol. I. México, 1947.

LXII. Radin (Paul) : *The sources and authenticity of the history of the ancient Mexicans*. Berkeley, 1920, p. 1-150 ; 17 tables. In : University of California publications in American archæology and ethnology, vol. XVII, Berkeley, 1920-1926.

LXIII. *Manuscrit Ramirez : Histoire de l'origine des Indiens qui habitent la Nouvelle Espagne selon leurs traditions*, publié par D. Charnay. Paris, 1903. In : Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIIIe jusqu'à la fin du XVIe siècle. Vol. XIX.

LXIV. Sahagun (Fray Bernardino de) : *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*. Trad. et annotée par D. Jourdanet et par Rémi Siméon. Paris, 1880.

LXV. — Vol. 5, 6 ; 2, 7, 8. Madrid, 1905-1907. En facsimile.

LXVI. — *Einige Kapitel aus dem Geschichtswerk des...* aus dem Aztekischen übersetzt und erläutert von Eduard Seler. Stuttgart, 1927.

LXVII. Schwede (Rudolf) : *Ueber das Papier der Maya-Codices und einiger altmexikanischer Bilderhandschriften*. (Habilitationsschrift). Dresden, 1812.

LXVIII. Seler (Eduard) : *Codex Borgia*. 3 vol. Berlin, 1904, 1906 et 1909.

LXIX. — *Codex Vaticanus* No. 3773 (Codex Vaticanus B). Eine altmexikanische Bilderschrift der Vatikanischen Bibliothek, erläutert von... 2 vol. Berlin, 1902.

LXX. — *Gesammelte Abhandlungen zur amerikanischen Sprach- und Altertumskunde*. 5 vol., Berlin, 1902-1923.

LXXI. — Voir Sahagun.

LXXII. Soustelle (Jacques) : *La pensée cosmologique des anciens Mexicains*. (Représentation du monde et de l'espace). Paris, 1940. In : Actualités scientifiques et industrielles, No 881, « Ethnologie ». Exposés publiés sous la direction de Paul Rivet.

LXXIII. Sudhoff (K.) : *Jatromathematiker vornehmlich im XV. und XVI. Jahrhundert*. Breslau, 1902.

LXXIV. Sydow (Eckart v.) : *Studien zur Form und Form-Geschichte der mexikanischen Bilderschriften*. In : Zeitschrift für Ethnologie. Jahrgang, 1940.

LXXV. Tezozomoc (Don Alvaro) : *Histoire du Mexique*. Traduite sur un manuscrit inédit par H. Ternaux-Compans. Paris, 1853.

LXXVI. — (Don Hernando Alvarado) : *Crónica Mexicana hacia el año de MDXCVIII*. Anotadà por el Sr. Lic. D. Manuel Orozco y Berra. Ed. José M. Vigil. México, 1878.

LXXVII. Torquemada (F. Juan de) : *Los veinte y un libros rituales i monarchia Indiana, con el origen y guerras de los Indios Occidentales, de sus poblaciones, descubrimiento, conquista, conversion, y otras cosas maravillosas de la misma tierra*. Madrid, 1723, 2 vol.

LXXVIII. Vaillant (George C.) : *Aztecs of Mexico*. Garden City, N. Y. 1944.

LXXIX. Vetancurt (P. Fr. Augustin de) : *Teatro Mexicano*. Descripción breve de los sucesos exemplares, historicos, politicos, militares, y religiosos del nuevo mundo Occidental de las Indias, etc... Dispuesto por el R. P. Fr. Augustin de Vetancurt, mexicano, hijo de la misma provincia, etc. México, 1698.

LXXX. — : *Chronica de la Provincia del Santo Evangelio de México.* Quarta parte del Teatro Mexicano de los sucesos religiosos. México, 1607.

LXXX. Veytia (D. Mariano) : *Historia antigua de Mejico, escrita por el Lic. D. Mariano Veytia.* La publica con varias notas y un apendice el Lic. C. F. Ortega. Méjico, 1836. 3 vol. in-4°, avec 6 planches et le portrait de l'auteur.

LXXXII. Weber (Friedrich) : *Beiträge zur Charakteristik der älteren Geschichtsschreiber über Spanisch-Amerika.* Eine biographisch-bibliographische Skizze. In : Beiträge zur Kultur- und Universalgeschichte, hrsg. von Karl Lamprecht. 14. cahier. Leipzig, 1911.

LXXXIII. Zorita (Alonso de) : *Historia de la Nueva España.* Tomo primero. Madrid, 1909. In : Colección de libros y documentos referentes á la Historia de América, Tomo IX.

INDEX

DES NOMS DE PERSONNE ET DE LIEU CONTENUS DANS LE CODEX MEXICANUS n°s 23-24.

(*Les chiffres renvoient aux pages du Codex.*)

Acachinanco, « dans l'enceinte (*chinamitl*) de roseaux (*acatl*) », 76, 77.
Acacitli, de *acatl* (roseau) et *citli* (lièvre), 44.
Acamapichtli ou *Acamapichtzin*, « qui tient (*pia*) dans la main (*maitl*) des roseaux (*acatl*) », 1er roi de Mexico, 16, 17, 35, 53, 56
Achitomecatl, d'*achiton*, un peu, et *mecatl*, corde, fouet, 43.
Acocolco, lieu situé sur la rive méridionale du lac de Mexico, 40.
Acolhua ou *Acolhuaque*, d'*acolli*, épaule, 38, 40, 76, 77.
Acolhuacan, pays des *Acolhua*, 16, 17, 40, 76, 77, 78.
Acolmiztli, épaule (*acolli* de puma, couguar (*miztli*), roi de *Couatl ychan*, 16, 17.
Acolnauac, « près de l'épaule (*acolli*) », 32.
Acolnahuaca, habitants de *Acolnauac*, 59.
Acolnahuacatzin, de *acolli* (épaule), et *nauac* (près de), 53.
Acopilco, lieu situé prés de *Tepetzinco*, 38, 39.
Acouatl, anguille, 43.
Acxoquauhtli, « aigle (*quauhtli*) des sapins (*acxoyatl*) ». Chef des *Tlacochcalca*, 38, 39.
Aguilar (Geronimo de), interprète de Cortes, 76, 77.
Ahatzin, de *atl*, eau, 44.
Ahuitzotl ou *Ahuitzotzin* (nom d'un animal amphibie), fils de *Teçoçomoctzin*, petit-cousin de *Motecuhçoma*. Il fut 8e roi de Mexico, 16, 17, 71, 73, 74, 76, 77.
Alvarado-Tonatiuh (Pedro de), 76, 77.
Amaquemecan, « lieu où l'on porte (*quemi*) (des vêtements) de papier (*amatl*) », 68, 76, 77, 78, 79, 82.
Amaxteca, de *atl*, eau et *maxtlatl*, pagne, 73.
Anahuac, « près de (*nahuac*) l'eau (*atl*) », 74, 78.
Aocneltzin, « véritable (*nelli*) hydromel (*aoctli*) », (Don Andrés Aocneltzin), 78.
Apanecatl, de *atl*, eau, et *pantli*, drapeau, 18.
Apazco, « dans le plat (*apaztli*) », 27.
Apepetzpan, 81.
Atactzinanco, voyez *Acachinanco*, 76, 77.
Atempanecatl (Bartholomé), 81.
Atenco, de *atl*, eau, et *tentli*, lèvre ou bord. « Sur le bord de l'eau », 60, 76, 77.
Atl acaxochic, de *atl*, eau, *acaxitl*, réservoir et *xochitl*, fleur, 85.
Atlacuiuayan, de *atlacui*, puiser de l'eau. Aujourd'hui *Tacubaya*, 38.
Atlaua (Antonio), « maître du propulseur (*atlatl*) », 82.

Atl itlallac, « lieu où s'engouffre (*tlallaqui*) l'eau (*atl*) » ; composé de *atl*, eau, *tlalli*, terre, et *aqui*, entrer. Station des anciens Mexicains, située au N.-O. de *Tenochtitlan*, 27.
Atotoniltonco, « dans l'eau chaude (*atotonilli*) », 27.
Atototl, oiseau (*totot*l) d'eau (*atl*), 43.
Atotoztli, de *toztli* (?), espèce de perroquet au plumage jaune (Sahagun). Princesse fort belle ; fille de *Coxcoxtli*, et mère d'*Acamapichtli*, le jeune, 1er roi de *Tenochtitlan*, 16, 17.
Auexotl, sorte de saule. Ici nom d'une personne, 40, 44.
Auilizpaneca, 59.
Axayacatl, « face (*xayacatl*) d'eau (*atl*) ». Roi de *Tenochtitlan*. Fils de *Teçoçomoctzin*, l'ancien, 16, 17, 68, 69, 70, 71, 74, 76, 77.
Axolotl, batracien à branchies persistantes. Ici, nom d'une personne, 40.
Axoloua, de *axolotl* (batracien). L'un des chefs des Aztèques, 40, 43.
Ayauhcihuatl, de *ayauatl*, brouillard, taie, et *cihuatl*, femme. Fille de *Teçoçomoc*, souverain de *Azcapotzalco*, qui épousa *Huitzilihuitl*, 2e roi de Mexico (Clavigero), 16, 17.
Azcapotzalco, « dans la fourmillière (*azcapotzalli*) ». 16, 17, 38, 39, 52, 53, 59, 61, 62, 76, 77, 78.
Azcueitl, 53.
Aztatlan, « près du héron (*aztatl*) », 78.
Aztaxochitl, 18.
Azteca, habitants de Aztlan. Voyez s. v. *Aztlan*, 18.
Aztlan, « le lieu blanc », la patrie mythique des Aztèques, 18, 25. Hiéroglyphiquement interprété :
1) par un « jonc blanc » ou une « hampe de flèche » (*aztapilin*) et de l'eau (*atl*), dans le Codex *Boturini* et Codice *Azcatitlan*, pl. II, côté droit ;
2) par un « gros roseau » ou « un jonc blanc » (*aztapilin*) et une rangée de dents (*tlantli*) dans notre manuscrit figuratif, p. XVIII ;
3) *Azcatitlan*, synonyme (?) de *Aztlan*, interprété par une fourmi (*azcatl*) et une dent (*tlan-tli*) sur le Codice *Azcatitlan*, pl. II, côté gauche ;
4) « parmi les hérons (*aztatl*) ». Ne se trouve pas interprété dans les codices ici nommés ;
5) interprété par un mont avec la figure de *Huitzilopochtli*, qui tient dans sa main la fleur *aztaxochitl*. Voyez : *Aubin* : Codex de 1576.
Cacama ou *Cacamatzin*, « épi de maïs », fils de *Neçahualpilli*, roi de *Tetzcuco*, 76, 77, 78.
Çacatepec ou *Çacatlan*, « sur le mont (*tepetl*) de paille (*çacatl*) », ou « au milieu de la paille ». L'une des stations des *Nonohualca*, des *Teotlica* et des *Tlacochcalca*.
Callimayan, « lieu où l'on construit (*imati*) les maisons (*calli*) », 70.
Cécétzin ou *Cecepaticatzin* (Don Christobal de Guzman), « froid » ou « horrible » (*cecepatic*), 8e gouverneur de *Tenochtitlan*, 83, 84.
Chalca, habitants de *Chalco*, « dans l'ouverture, l'orifice (*challi*) », 18, 23, 30, 38, 40, 54, 60, 61, 72, 76, 77, 80, 82.
Chapoltepec, « sur le mont (*tepetl*) des sauterelles (*chapolin*) », 16, 17, 35, 38, 39, 40, 47, 68, 80, 86.
Charles-Quint, empereur, 83.
Chiapan, 69.
Chichimeca, une des huit tribus apparentées aux *Aztèques*, 18, 60.
Chicomoztoc, « dans les sept (*chicome*) cavernes (*oztotl*) », lieu de départ des tribus venues dans l'*Anahuac*, appelé aussi *Quinehuayan*, « lieu de départ (*eua*) », 18, 19, 20, 22, 26, 29, 32, 39, 40, 42.
Chiconquiauhtzin, de *chicome*, sept, et *quiauitl*, pluie, averse, 53.
Chicuhnayocan, « pays des neuf (*chicuhnauh*) tortues (*ayotl*) », 60.

Chimalaxotzin ou *Chimallaxochitzin*, de *chimalli* (bouclier), et *xochitl* (fleur), 40.
Chimalco, « sur le bouclier (*chimalli*) », 24.
Chimalhuacan, « lieu où il y a des maîtres de boucliers (*chimalli*) », 63, 76, 77.
Chimalman, « qui donne (*mana*) des boucliers (*chimalli*) », 18.
Chimalpopoca, « bouclier (*chimalli*) qui fume (*popoca*) », fils de *Huitzilihuit*, roi de *Tenochtitlan*, 16, 17, 60, 61.
Chinampaneca, de *chinamitl*, cloison en roseaux, îles flottantes dans les lagunes de *Tetzcuco* et de *Chalco*, 76, 77.
Cimatecatl, habitants de *Cimatlan*, de *cimatl*, plante dont la racine est employée dans les ragoûts, 40.
Citlaltepec, de *citlalin* (étoile) et *tepetl* (mont), 29.
Citlaltzin, rév. de *citlalin* (étoile), 76, 77.
Ciuacoatl, de *cihuatl*, femme, et *couatl*, serpent, 76, 77.
Coanacochtzin, « pendants (*nacochtli*) de serpent (*couatl*) », roi de *Tetzcuco*, 76, 77, 78.
Çoçolteca, de *çoçolli*, ordures, 74.
Colhuaca, habitants de *Colhuacan*, 22, 38, 40, 47, 48.
Colhuacan ou *coliuhqui tepetl*, « mont avec le sommet recourbé (*coliuhqui*) », hiéroglyphiquement interprété par un mont avec un sommet recourbé, 16, 17, 18, 22, 38, 39.
Contreras (Don Pedro Moya de), archevêque de Mexico, inquisiteur, inspecteur général de la Nouvelle-Espagne, 6e vice-roi (?).
Copil, de *com-pilli*, la petite marmite (*comitl*), bonnet conique se terminant en pointe, 38, 39.
Corozco ou Horosco, conseiller du tribunal royal de Mexico, 85.
Cortés (Hernando), 76, 77, 78, 84.
Cortés (Don Martin), fils de Hernando Cortes, 85.
Couatepec, « sur la montagne (*tepetl*) du serpent (*couatl*) », localité voisine de *Tullan*, 22.
Couatitlan, « près du serpent (*couatl*) », 30.
Couatlicamac, « dans la gueule (*camatl*) du serpent (*couatl*) », 20.
Couatlichan, « demeure (*chantli*) du serpent (*couatl*) », 16, 17, 76, 77.
Couatzontli, de *couatl*, serpent, et *tzontli*, cheveu, poil, 40.
Coxcoxtli, de *coxcox*, sorte de faisan, 16, 17. Voyez aussi *teocipactli*.
Coyohuacan ou *Cuyohuacan*, « lieu où il y a des coyotes (*coyotl*) », 38, 39, 61, 62, 73, 76, 77.
Coyoueuetzin. Voyez *tlacochcalcatl*, 76, 77.
Cozamatl, 60.
Cozcatl, « bijou (*cozcatl*) », 43.
Cuetlahuatzin, voir *Cuitlahuatzin*.
Cuextlan, 78.
Cuextlateca, 76, 77.
Cuitlahuatzin, « qui est souillé d'excrément (*cuitlatl*) », 5e enfant d'*Axayacatl*, frère aîné de *Motecuhçoma*. Il gouverna à peine quatre-vingts jours, au bout desquels il mourut de la variole au cours de l'épidémie qui régnait alors, 16, 17, 76, 77.
Cuitlauaca, habitants de *Cuitlauacan*, « lieu où il y a des excréments (*cuitlatl*) », 18, 23, 56.
Davila (Alonso) et (Gil Gonzales), 85.
Dürer (Albert), peintre et graveur, 76, 77.
Ecatepec, de *eecatl*, vent, et *tepetl*, mont, 76, 77, 80.
Ecatzitzimitl, « diable (*tzitzimitl*) des vents (*eecatl*) », 69.
Enriquez (Don Martin Almansa), 4e vice-roi du Mexique, 85, 86.
Epcouatzin. Voyez *Quaquauhpitzauac*, 53.
Ezuauacatl (Pablo), 82.

Garces (Don Fr. Julian), évêque de *Tlaxcallan*, 76, 78.
Gonzales (Gil). Voyez Davila, 85.
Guzman (Don Estevan de), juge de *Tenochtitlan*, 83, 84.
Guzman (Don Manuel de), président du tribunal royal, 78, 79.
Honduras, 78.
Horosco (Le docteur), conseiller du tribunal royal de Mexico, 85. (Codex Osuna, fol. 23 (485).)
Huactepeccillan, « parmi les coquillages (*cilli*) des montagnes (*tepetl*), desséchées (*huacqui*) », 70.
Huanitzin ou *Panitzin* (Don Diego de Alvarado), de *panitl*, drapeau ; petit-fils d'*Axayacatl*, premier gouverneur de *Tenochtitlan*, 76, 77, 79, 80, 83, 84. Son hiéroglyphe à la p. LXXX de notre manuscrit montre une plante (*huauhtli*, blette ?) et de l'eau (*atl*).
Huehue Motecuhçomatzin Ier, vieux (*huehue*) », voyez *Motecuhçoma I. Ilhuicamina*.
Huexotla, « saulaie, lieu planté de saules (*huexotl*) », 76, 77.
Huexotzinca, habitants de *Huexotzinco*, « au milieu des saules (*huexotl*) », 18, 23, 30, 62, 76.
Hueymollan, de *huey*, grand, et *molli*, ragoût, localité où Cortés fit exécuter les princes mexicains, 76, 77, 78.
Huitzilihuitl, l'ancien, « plumes (*ihuitl*) d'oiseau-mouche (*huitzilin*) », 16, 17, 40, 46.
Huitzilihuitl II, roi de *Tenochtitlan*, 56, 60.
Huitzilopochtli, de *huitzilin*, oiseau-mouche, et *opochtli*, côté gauche, 18, 19, 22, 38, 39, 68, 71.
Huitziltecatl, de *huitzilin*, oiseau-mouche, 40.
Huitziton, de *huitzilin*, oiseau-mouche, 18.
Huixachtecatl, de *huixachin*, acacia, et *teca*, ranger ; montagne voisine d'*Itztapallapan*, 75.
Icpatepeca, habitants d'*Icpatepec*, « sur la montagne (*tepetl*) du fil (*icpatl*) », 70, 75.
Icxiquauhtli, « serre (*icxitl*) d'aigle (*quauhtli*) », 16, 17.
Ilancueitl, « jupe (*cueitl*) de vieille (*ilamatl*) », 16, 17.
Ilhuicatl, de *ilhuicatl*, ciel. Fils du seigneur de *Tzompanco*, *Tochpanecatl*, qui épousa la princesse mexicaine, nommée *Tlacapantzin* (Clavigero), 16, 17, 29.
Imauhyantzin, « sa main (*maitl*) satisfait (*auyani*) », (Don Diego de Mendoza *Imauhyantzin*), 82, 84.
Itzcahuetzin, 76, 77.
Itzcouatl ou *Itzcouatzin*, de *itztli*, obsidienne, et *couatl*, serpent ; 4e roi de *Tenochtitlan*, 16, 17, 60, 61, 62, 64.
Itzquauhtzin, *tlacochcalcatzintli*, 69, 76, 77.
Itztapallapan, « cadette (*itztapalli*) sur l'eau (*atl*) », 74.
Itztlitentzin, de *itztli*, obsidienne, et *tentli*, lèvre (Don Juan de *Itztlitentzin*), 78.
Ixtlilcuechauac, « qui est barbouillé (*cuechahua*) de noir (*tlilli*) au visage (*ixtli*) », roi de *Tollan*, 16, 17.
Ixtlilxochitl, « fleur (*xochitl*) à face (*ixtli*) noire (*tliltic*) », roi de *Tetzcuco*, 60, 76, 77, 78.
Ixtlilxochitzin (Don Hernando Cortes), ou *Acamapichtli*, roi de *Tetzcuco*, 78.
Iztac chiauhtototl, de *iztac* (blanc), *chiauitl* (vipère) et *totolin* (poule), 40.
Iztac tlallocan, « lieu où l'on place (*tlalia*) des choses blanches (*iztac*) », 76.
Juan, 35.
Maçahuaca ou *Maçahuaque*, habitants de *Maçahuacan*, lieu où il y a des maîtres de cerfs (*maçatl*), 38, 39, 68.
Maçaltecuhtli, « seigneur (*tecuhtli*) des cerfs (*maçatl*) », 71.
Maçatzintemalco, 76, 77.
Malinalca, les habitants de *Malinalco*, dans les herbes (*malinalli*), 18, 73, 74, 76.
Malinalxoch, fleur (*xochitl*) de la plante appelée *malinalli*, liane, 38, 39.

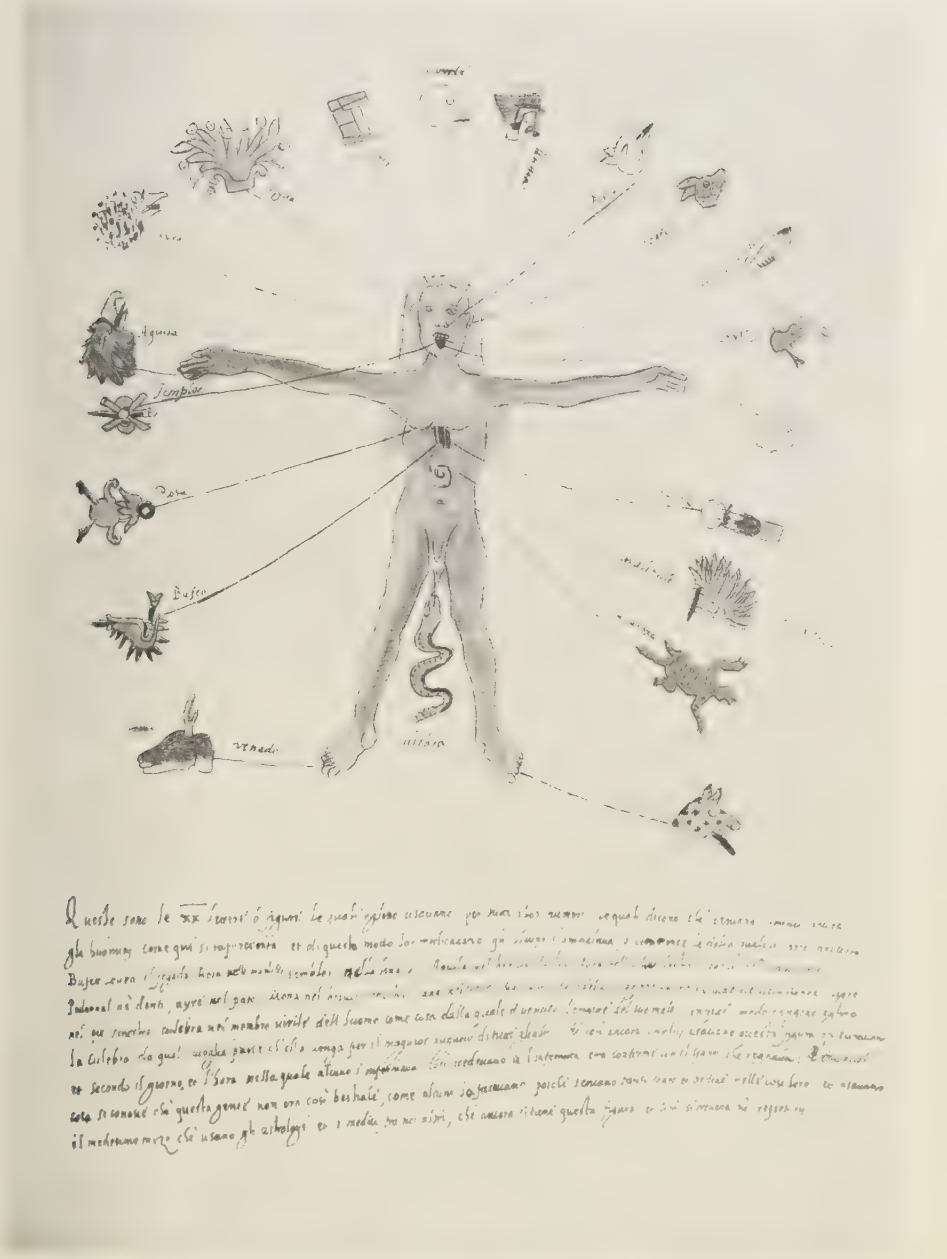
Marina ou *Malintzin*, « qui tord (*malina*) » (?), interprète de Cortés, 76, 77, 78.
Matlaccouatl, de *matlactli*, dix, et *couatl*, serpent, 53.
Matlaccohuatzin (Don Francisco de Alvarado), fils de *Teçoçomoc*, 78.
Matlactli Cozcaquauhtli, de *matlactli*, dix, et *cozcaquauhtli* (aigle à collier rouge) 60.
Matlalatzin, de *matlalin* (?), vert, obscur, 16, 17.
Matlalcihuatzin, « femme (*cihuatl*) verte (*matlalin*) ». Fille du roi de *Tlacopan*, remarquable par sa beauté. Fut l'épouse de *Neçahualcoyotl*, souverain de *Tetzcuco*, 16, 17.
Matlatzinca, habitants de *Matlatzinco*, « dans les filets (*matlatl*) », ville de la vallée de *Toluca*, 18, 23, 30, 38, 40, 54, 55, 70, 71.
Matlauacallan, « dans le pays de la gibecière (*matlatl*) en forme de cage quadrangulaire (*uacalli*) », 21.
Maxixcatzin, de *maitl*, main, et *xixa*, déféquer ; roi d'*Ocotelolco*, 76, 77.
Maxtlaton, dim. de *maxtlatl*, pagne. Fils de *Teçoçomoctli*, 61, 62.
Mendoza (Don Antonio de), 1er vice-roi du Mexique, 79, 80, 82.
Mendoza (Don Lorenzo Juarez de), 5e vice-roi du Mexique, 86, 87. Voyez : Codex Osuna, fol. 21 (483).
Miauaxochitl, de *miauatl*, épi de maïs, et *xochitl*, fleur. Fille d'*Ixtlilcuechauac*, épouse de *Motecuhçoma* II. (Clavigero), 16, 17.
Michhuacan, « lieu où il y a des possesseurs de poissons (*michin*) », 68.
Mimich, « poisson (*michin*) », 43.
Mizquica, de *mizquitl*, arbre à gomme ; habitants de *Mizquic*, 54.
Montalegre, juge, 83.
Montufar (Don Fray Alonso de), premier archevêque de Mexico, 83, 86.
Moquiuix, 4e roi de *Tlatelolco*, 69.
Motecuhçoma I, « qui se fâche (*çoma*) grandement, en seigneur (*tecuhtli*) », appelé *Ilhuicamina*, « qui lance des dards (*mina*) contre le ciel (*ilhuicatl*) », 5e roi de *Tenochtitlan*, 16, 17, 18, 56, 61, 63, 64, 68.
Motecuhçoma ou *Motecuhçomatzin* II, *Xocoyotzin*, 9e roi de *Tenochtitlan*, fils d'*Axayacatl*, 17, 74, 76, 77, 80.
Motecuhçomatzin (Don Pedro de), fils de *Motecuhçoma II*. 78.
Motelchiuhtzin, « qui est méprisé (*telchiua*), ou le pétrifié (*tetl-chiua*) », (Don Andres, *Motelchiuhtzin*), gouverneur de *Tenochtitlan*, 76, 77, 78, 79, 83.
Moyohuallitohuatzin, « qui parle (*itoua*) la nuit (*yohualli*) », 72.
Muños (El licenciado), juge, inspecteur, 85.
Nacuezcomac, « près du précipice (*acuezcomatl*) », 38, 39.
Nanacacipactzin, « champignon (*nanacatl*), et requin (*cipactli*) » (Don Luis de Santa Maria *Nanacacipactzin*, fils d'*Acamapichtli*, gouverneur de Mexico, 84.
Nanacatzin, de *nanacatl*, champignon, 43.
Narvaez (Panfilo de), 76, 77.
Neçahualcoyotl, « coyote (*coyotl*) qui jeûne (*çahua*) » ; roi de *Tetzcuco*, 16, 17, 57, 60, 62, 68.
Neçahualpilli, « enfant (*pilli*) qui jeûne (*çahua*) ». Roi de *Tetzcuco*, 16, 17, 78.
Neçaualtecolotzin (Don Martin Cortes), 78.
Necuametzin ou *Nequametzin*, de *nequametl*, espèce de maguey, 76, 77.
Nochiztlan, de *nocheztli* ou *nochiztli* (cochenille, couleur rouge), 76, 77, 78.
Nonohualco ou *Nonoalco*, quartier de *Tenochtitlan*, 76, 77.
Nopallan, « au milieu des cactus (*nopalli*) », 75.
Ocelopan, de *ocelotl*, jaguar, et *pantli* (drapeau), 44.
Ocoçacapan, « sur les branches ou les aiguilles de pin » de *ocotl*, espèce de pin et *çacatl*, paille, herbe, 22.
Ocotelolco, de *ocotl*, espèce de pin, et *tlatelli*, élévation, 76, 77.
Ocuilteca, « les gens de la tribu du ver » de *ocuilin*, ver, 69.

Omacatzin, « deux (*ome*) roseaux (*acatl*) », 76, 77.
Opochtli yztahuatzin, de *opochtli*, gauche, et *iztatl*, sel. Père du 1er roi de *Tenochtitlan*, *Acamapichtli* le jeune, 16, 17.
Oquiztzin (Don Carlos), roi d'*Azcapotzalco*, 76, 77.
Otompan, 60, 76, 77.
Panitzin, voyez *Huanitzin*, 76, 77.
Papalotla, de *papalotl*, papillon et *tlan*, parmi, 60.
Peñol, 38, 39.
Peralta (Don Gaston de) marquis de Falces, comte de Saint-Etienne, 3e vice-roi, 85.
Poga ou Poca (Doctor Vasco de), 85. Voyez : Codex Osuna, fol. 23 (485), verso.
Quaquauhpitzauac ou *Quaquauhton*, « corne, baguette (*quaquauitl*) déliée (*pitzauac*) », 1er roi de *Tlateloco*, 16, 17, 53.
Quateotzin, 63.
Quauhcouatl, « serpent (*couatl*), et aigle (*quauhtli*) ou des bois (*quauitl*) », 18.
Quauhnahuaca, « près des (*nauac*) arbres (*quauitl*) », habitants de *Quauhnauac*, aujourd'hui *Cuernavaca*, 38, 40, 61, 63.
Quauhtemoctzin, « aigle (*quauhtli*) ou bâton (*quauitl*), qui tombe (*temoa*) », (Don Hernando de Alvarado *Quauhtemoctzin*), roi de Mexico, 16, 17, 76, 77, 78.
Quauhtepec, « sur le mont (*tepetl*) des bois (*quauitl*), 61.
Quauhtitlan, « auprès des bois (*quauitl*) », 30.
Quauhtlatouatzin, « qui parle (*tlatoa*) en aigle (*quauhtli*) », roi de *Tlatelolco*, 62.
Quauhtliquetzqui, « qui met le feu (*tlequechia*) au bois (*quauitl*) », chef mexicain, 19, 38, 39.
Quauhximalpan, « sur le copeau (*quauhximalli*) », 38, 39.
Quauhyacac, 60.
Quentzin, « vêtement (*quentli*) », 43.
Quetzalcoatzin, 76, 77.
Quetzalcouatl, de *quetzalli* (belle plume, longue et verte), et *couatl* (serpent), 76, 77, 78.
Quetzalmaçatzin (Thomas de S. Martin), 78.
Queztlachac, 60.
Quiyahuiztlan, de *quiyahuitl*, pluie, 76, 77.
Ramirez (Don Sebastian), 79.
Sandoval (Gonzalo de), 76, 77.
Tacuba (*Tlacopan*), « sur les baguettes (*tlacotl*) », ville située près du lac de *Tetzcuco*, 38, 76, 77.
Tapia (Don Hernando de), interprète, fils de *Motelchiuhtzin*, 78, 83.
Tayatzin, fils de *Teçoçomoctli*, 61.
Tecocoltzin, de *cocolia* (haïr quelqu'un, lui vouloir du mal). Roi de *Tetzcuco*, 78.
Teçoçomoctli, « qui se fâche grandement (*çoçoma*) ». Roi d'*Azcapotzalco*, 16, 17, 18, 47, 52, 53, 60, 61, 80.
Tecouac, « dans le serpent (*couatl*) de pierre (*tetl*), 76, 77.
Tecoliztli, « hibou (*tecolotl*) », 47.
Tecpaltzin, 18.
Tecpan tlayacac, « mur, barrière (*pantli*) de pierre (*tetl*) » — « à la pointe (*yacatl*) des dents (*tlantli*) », 76, 77.
Tecpayocan, de *tecpayoa*, contenir de petits cailloux, en parlant d'un vase servant à rafraîchir l'eau, 31.
Tecpoyotl, crieur public, 40.
Tecuantepec, « sur le mont (*tepetl*) des bêtes féroces (*tequani*) », 73.
Tecuanxayacatzin (Don Juan de Sandoval), fils de *Cacamatzin*, 78.
Tecuhtlacoçauhcatzin, de *tecuhtlacoçauhqui*, espèce de crotale (*Crotalus durissus durissus Laurenti* ou *Crotalus molossus nigrescens Gloyd*), 57.
Tecuhtlihuacatzin, 61.

Tecuichpotzin ou Doña Elisabeth *Motecuhçoma*, de *tecutli*, noble, et, *ichpochtli*, jeune fille nubile. Fille de *Motecuhçoma* II, 16, 17.
Tehuetzquititzin, « plaisant, bouffon (*huetzquitia*) » (Don Diego de S. Francisco *Tehuetzquititzin*), gouverneur de *Tenochtitlan*, 80, 83.
Temayahuatzin, 62.
Tenamaztli, « trépied ». Roi de *Xochipillan*, 80.
Tenatzin, 40.
Tenayocan, « au mur « ou » à la barrière (*tenamitl*) », 52.
Tenoch, de *tetl*, pierre, et *nochtli*, fruit du nopal (*Tuna lapidea*). Chef des *Aztèques*, 38, 39, 40, 44.
Tenochca, habitants de *Tenochtitlan*, 53, 68, 76, 77, 80, 84.
Tenochtitlan, « près de (*tlan*) nopal (*tenochtli*) », 16, 17, 38, 39, 44, 53, 56, 60, 61, 71, 74, 76, 77, 78, 79, 80, 82, 83, 84, 86.
Teoçipactli, de *cipactli*, requin, et *teotl*, divin. Homme qui aurait échappé au déluge et que l'on a aussi appelé *Coxcox* (Clavigero), 16, 17.
Teoculhuacan, de *teotl*, divin, et *culhuacan* 18, 76, 77, 78, 79.
Tepan, de *tetl*, pierre et *pan*, dans, sur, 40.
Tepaneca ou *Tecpaneca*, de *tetl*, pierre, et *pantli*, drapeau ; tribus établies à *Azcapotzalco*, 18, 22, 23, 60, 62, 76, 77.
Tepanohuayan, « lieu où l'on passe (*panoa*) des personnes (*te*) », 76, 77.
Tepantzin, 40.
Tepechpan, « sur (*pan*) la base (*tepechtli*) », 16, 17.
Tepeticpac, 76, 77.
Tepetzinco, « le petit mont (*tepetl*) », aussi nommé *Peñon de los Baños*, 38, 39.
Tepeyacac, « au bout (*yacatl*) de la montagne (*tepetl*) », auj. Guadalupe.
Tequixquiac, « sur le natron, carbonate de soude naturel (*tequixquitl*) », 28.
Tesala, 79.
Tetenanco, 40.
Tetepan, 43.
Tetepanco, « mur, barrière (*tepantli*), de pierre (*tetl*) », 16, 17.
Tetepetzinco, « sur le petit monticule », situé dans la lagune de *Tetzcuco*, 33.
Teticpac, « sur la pierre (*tetl*), 38, 39.
Tetlepanquetzaltzin, « qui enchante, fascine (*tlepanquetza*) », roi de *Tlacopan*, 76, 77.
Tetzavitl, « l'épouvante », surnom d'*Huitzilopochtli*, 75.
Tetzcuco, « dans la vase (*comitl*) où l'on broie (*teci*) », 57, 62, 68, 76, 77, 78.
Teuhtlehuac, 60.
Texopan, 76, 77.
Tezcacouacatl, de *tezcatl*, miroir, et *couatl*, serpent, 18, 40, 60.
Tezcantzin, *tlacochcalcatzintli*, 69.
Tezcapoctzin, de *tezcatl*, miroir, et *poctli*, fumée, 53.
Tezcatl, « miroir (*tezcatl*) », 43.
Tezcatlamiauatl, « ocre fin (*tezcatlauitl*), épi et fleur du maïs (*miauatl*) », 16, 17, 40.
Tezcatlipoca, « miroir (*tezcatl*) brillant ou qui fume (*poca*) », 76, 77.
Tezcatlpopocatzin, « miroir (*tezcatl*) qui fume (*popoca*) », 83.
Tiçaapan, « sur l'eau (*atl*) blanche comme la terre dite *tiçatl* ». Station des Mexicains, 40.
Tiçatlan, « lieu plein de la terre blanche dite *tiçatl* », 76, 77.
Tiçauatzin, de *tiçatl*, sorte de vernis ou terre blanche. Roi de *Toltitlan*, 16, 17.
Tiçoçic ou *Tiçoçicatzin*, 7e roi de *Tenochtitlan*, 16, 17, 71.
Timal, de *timalli*, pus, pourriture. Le *Nonoualcatl*, de *nonoualli*, « le pays des muets », la région où les Mexicains avaient pour voisins des peuples d'une langue différente de la leur, 39.
Tlacaeleltzin, de *tlacaelelli*, malheureux, 68, 69.
Tlacahuepan appelé aussi *Youalicahuatzin*, c'est-à-dire Don Pedro *Motecuhçoma*. Il était fils de *Motecuhçoma II* et de *Miauaxochitl*, 16, 17.

Tlacapantzin, de *tlacapan*, côté, flanc, versant, pente. Princesse aztèque qui épousa *Ilhuicatl* de *Tzompanco* (Clavigero), 16, 17, 29.
Tlacateotzin, de *tlacatl*, homme, noble, seigneur, et *teotl*, dieu. Roi de *Tlatelolco*, 61.
Tlachquiyauhcotlaca, « les gens (*tlaca*) de la place du jeu de balle (*tlachtli*) et pluie (*quiauitl*) », 75.
Tlacochcalca, de *tlacochtli* (flèche), et *calli* (maison), 54.
Tlacopan, « sur les baguettes (*tlacotl*) », auj. *Tacuba*, 62, 76, 77.
Tlacotzin, de *tlacotl*, baguette (Don Juan Velasques *Tlacotzin*), vice-roi, 76, 77, 78.
Tlalala (?), « mauve », plante (*tlalaale*), 43.
Tlalcocomolco ou *Tlalcocomoco*, faubourg de la ville de *Tenochtitlan* ; de *tlalli*, terre, champ et *cocomoltic*, accidenté, plein de fondrières, 38.
Tlalhuica, habitants de la province de *Tlalhuican*. (Clavigero écrit *Tlahuican*), ou pays du cinabre (*tlahuitl*), 22, 76, 77.
Tlalocan tecuhtli, 76, 77.
Tlalpan, « sur la terre (*tlalli*) », 80.
Tlaluhuacan, 76, 77.
Tlatelolco, « colline de sable (*tlatelli*) », 53, 61, 62, 69, 76, 77, 81, 82, 84.
Tlatenpan, de *tlan-tli*, dent, et *atentli*, rive, rivage, 38, 39. Voir l'hiéroglyphe, p. 39.
Tlatzallan, « entre (*tzallan*) les dents (*tlantli*) », 18, 19.
Tlatzinco, 38, 39.
Tlauhquiyauhco, « dans la pluie (*quiyauitl*) rouge (*tlauitl*) », 75.
Tlauizcalpotonqui, « aurore (*tlahuizcalli*) qui répand mauvaise odeur (*potoni*) ». Roi de *Tzompanco*, 29.
Tlaxcallan, « dans le pain de maïs (*tlaxcalli*) », 60, 62, 78.
Tlaxcalteca, habitants de *Tlaxcallan*, 61, 76, 77.
Tlehuexollotzin, « coq (*huexollotl*) de feu (*tletl*) ». Roi de *Tepeticpac*, 76, 77.
Tlemaco, « dans l'encensoir (*tlemaitl*) », 25.
Tlilcuetzpal (*in*), « lézard (*cuetzpalin*) noir (*tlilli*) », 70.
Tlotepetl, de *tlotli*, faucon, épervier et *tepetl*, mont, 19.
Tochpanecatl, seigneur de *Tzompanco* ; de *tochtli*, lapin et *pantli*, drapeau, 29.
Tollan ou *tullan*, « parmi les joncs (*tollin*) », 26.
Tolpetlac, « sur la natte, claie de joncs (*tolpetlatl*) ». *Nepopoualco*, « lieu où l'on se compte (*poua*) ». Bourg voisin de *Tenayocan*, 31.
Tolteca Acalopan, 76, 77.
Toltitlan, « entre (*tlan*) les joncs (*tollin*) ». Ville située au Nord de *Tenochtitlan*, 16, 17.
Totoçacatzin, *tlacatecatzintli*, 69.
Totohuacan, 60.
Totomihuatzin, 76, 77.
Totoquihuatzin, roi de *Tlacopan*, 76, 77.
Tozcuecuex, chef mexicain, 33, 38, 39.
Tozpan, de *toztli*, perroquet et *pantli*, drapeau, 43.
Tozpaxoch, de *tozpatli*, herbe médicinale, et *xochitl*, fleur, 40.
Tzioacpopocatzin, *tlacatecatzintli*, Composé de *tzioactli*, espèce d'arbuste qui croît au milieu des rochers, et *popoca*, fumer. Grand dignitaire de *Motecuhçoma II*, 69
Tzompanco, « à l'échafaud », ou « parmi les pieux (*tzompantli*) des crânes », lieu où l'on pendait les têtes des victimes, 29, 38, 39.
Tzompantzinco, 76, 77.
Tzontliyayauh, « cheveu (*tzontli*), noirâtre (*yayauhqui*) », 43.
Tzotzocatzin, de *tzotzocatl*, verrue ; malheureux, indigent. Frère du roi mexicain *Tiçoc*, 16, 17.
Tzotzomatzin, « chiffon, haillon (*tzotzomatli*) », 73.
Uacaltzintli, de *uacalli*, sorte de hotte en forme de cage quadrangulaire, et *tzintli*, fondement, base, 16, 17.

Uactepeccillan, voyez *Huactepeccillan*, 70.
Uanitzin, voyez *Huanitzin*, 76, 77, 79, 80, 83, 84.
Ueue Motecuhçomatzin, voyez *Huehue Motecuhçomatzin*.
Uexotla, voyez *Huexotla*, 76, 77.
Uexotzinca, voyez *Huexotzinca*, 18, 23, 30, 62, 76.
Ueymollan, voyez *Hueymollan*, 76, 77, 78.
Uitziliuitl l'ancien, voyez *Huitzilihuitl*, 16, 17, 40, 46.
Uitziliuitl II, roi de *Tenochtitlan*, voyez *Huitzilihuitl*, 56, 60.
Uitzillan, de *uitzilin*, oiseau-mouche, 76, 77.
Uitzilmoyaual, de *uitzilin*, oiseau-mouche, et se faner, s'étendre, se troubler (*moyaua*), 19.
Uitzilopochtli, voyez *Huitzilopochtli*, 18, 19, 22, 38, 39, 68, 71.
Uitziltecatl, voyez *Huitziltecatl*, 40.
Uitziton, voyez *Huitziton*, 18.
Uixachtecatl, voyez *Huixachtecatl*, 75.
Valderrama (Doctor), 84, 85.
Valencia (Fr. Martin de), 79.
Valeriano (Don Antonio) l'ancien. Gouverneur de *Tenochtitlan*, 86.
Velasco (Don Luis de) l'ancien. Second vice-roi du Mexique, 82, 84.
Velasques, gouverneur de *Cuba*, 76, 77.
Villalobos (Doctor), conseiller du tribunal royal de Mexico, 85. Voyez : Codex Osuna, fol. 24 (486).
Villanueva (Doctor), 85. Voyez : Codex Osuna, fol. 24 (486) verso.
Xaltoca, habitants de *Xaltocan*, 38, 39, 40.
Xayacamacha, 62.
Xicotencatl, roi de *Tiçatlan*, 76, 77.
Xiquipilca, habitants de *Xiquipilco*, « dans la gibecière (*xiquipilli*) », 70.
Xiuhcac, de *xiuitl* (turquoise, herbe), et *cactli* (souliers, sandales), 44.
Xochimilca, « dans le champ (*milli*) des fleurs (*xochitl*) », habitants de *Xochimilco*, ville au sud de Mexico, 18, 23, 38, 40, 53, 76, 77, 84.
Xochimitl, de *xochitl*, fleur, et *mitl*, flèche (Balthasar *Xochimitl*), 82.
Xochipilteca, habitants de *Xochipillan*, « lieu où l'on cueille (*pi*) des fleurs (*xochitl*) » 80.
Xochiquentzin, « vêtement (*quemitl*) de fleurs (*xochitl*) », (Don Pablo *Xochiquentzin*), gouverneur de *Tenochtitlan*, 79, 80.
Xochitepeca, habitants de *Xochitepec*, c'est-à-dire « sur le mont des fleurs », 75.
Xochitlantlaca, habitants de *Xochitlan*, « parmi (*tlan*) les fleurs (*xochitl*) », 68, 73..
Xocomoyaual, « les fruits (*xocotl*) se fanent (*moyaua*) », 38, 39.
Xocotzin, de *xocotl*, fruit, pomme. Fille du prince mexicain *Tzotzocatzin*, remarquable par sa beauté. Femme de *Neçahualpilli*. (Clavigero), 16, 17.
Xocoyotzin, de *xocoyotzintli*, le dernier des enfants. Sert à désigner un personnage qui est le dernier du nom, comme *Motecuhçoma Xocoyotl*, c'est-à-dire *Motecuhçoma* le dernier, le jeune ou *Motecuhçoma II*, 16, 17, 74, 76, 77, 80.
Xoluco, 76, 77.
Xomimitl, de *xotl*, pied, jambe, et *mitl*, flèche, 40.
Yancuiltzin, frère aîné du roi de *Tetzcuco*, 61.
Yaoçeuhcatzin, 76, 77.
Zeynos ou Zaynos ou Ceynos, le conseiller et plus tard le président du tribunal royal de Mexico. Voyez : Codex Osuna, fol. 26 (488), verso, 79, 85.
Zorita ou Colida (Doctor). Voyez : Codex Osuna, fol. 22 (484), verso, 85.
Zumárraga (Don Fray Juan de), premier évêque de Mexico, 76, 77, 78, 82, 83.



Codex vaticanus A, feuillet 54.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

L'enquête de l'Unesco sur les relations sociales au Brésil. — En vertu d'une résolution votée par la Conférence de Florence, en 1950, l'Unesco devait entreprendre, au cours de l'année 1951, une enquête témoin « concernant les contacts entre les races ou entre les groupes ethniques, en vue de déterminer les facteurs économiques, politiques, culturels et psychologiques favorables ou défavorables aux bonnes relations entre ces races ou ces groupes ethniques ».

Pour éviter de lui donner un caractère trop local, cette enquête fut organisée de façon que les régions les plus représentatives du Brésil fussent inclues dans son programme de recherches. L'enquête fut donc confiée à différentes organisations et à des groupes scientifiques, dont voici la liste ainsi que la définition de leur champ d'activité.

L'Institut Joaquin Nabuco s'est chargé de l'étude des relations raciales dans la ville de Recife, l'enquête elle-même étant menée par le Dr René Ribeiro, psychiatre et anthropologue qui s'occupe tout spécialement des relations raciales dans les manifestations de la vie religieuse : catholicisme, protestantisme et cultes afro-brésiliens. Le Dr Ribeiro a également soumis des centaines de sujets de races différentes au test de Bogardus, lequel lui a donné des résultats tout à fait curieux sur certaines attitudes raciales peu apparentes jusqu'alors.

A Bahia, la grande métropole noire du Brésil, l'enquête sur les relations raciales a été faite sous les auspices de la *Fundação para o desenvolvimento da ciência na Bahia*. Le Dr Thales de Azevedo a obtenu d'hommes et de femmes de couleur, occupant une situation sociale en vue, une série de notices autobiographiques destinées à mettre en relief le rôle que l'affiliation raciale a joué dans leur carrière. C'est tout le problème de l'ascension de l'homme de couleur dans l'échelle sociale que ce sociologue a ainsi abordé par l'étude de cas particuliers.

La question des relations raciales dans le Brésil rural avait été quelque peu négligée. Comme elle revêt des aspects différents de celui des villes, et susceptibles d'apporter aux recherches des faits inédits, le Département des sciences sociales de l'Unesco mit à profit la présence d'un groupe de chercheurs dans l'arrière-pays de Bahia pour leur demander de consacrer leur attention aux rapports interraciaux. Cette enquête se fit sous la direction du Dr Charles Wagley, avec la collaboration de MM. Marvin Harris, Ben Zimmerman et Harry W. Hutchinson, qui étudièrent les rapports raciaux à Minas Velhas, Monte Santo et S. Francisco de Conde. Le Dr Wagley complétera cette série d'études par une analyse des relations raciales à Gurupa,

en Amazonie. Les différents rapports de ces investigateurs feront la matière d'un ouvrage qui paraîtra sous le titre de « Class and caste in rural Brazil ».

C'est le professeur Costa Pinto, secondé par le sociologue noir Edison Carneiro, qui, à Rio de Janeiro, assuma la responsabilité d'un projet d'investigation sur le changement introduit par l'industrialisation dans la configuration raciale. Le rapport en cours de préparation comprendra des données statistiques, des études biographiques et des analyses d'attitudes enregistrées dans différents milieux : religieux, artistiques, politiques, etc.

L'importance prise par S. Paulo dans le domaine des sciences sociales se reflète dans le nombre des chercheurs qui ont, dans cette ville, contribué au projet de l'Unesco. Les professeurs Bastide, Florestan Fernandes et Oracy Nogueira ont pris la direction de l'enquête qui a été faite en partie par les étudiants de la Faculdade de filosofia e letras et de l'Escola livre. De son côté, le Dr Oracy Nogueira, qui, depuis quelques années, étudie la ville de Itapetininga d'un point de vue sociologique, a porté tout particulièrement son attention sur l'état actuel de la situation raciale.

Enfin, une psychologue, Dr Aniela Ginsberg, et une psychanalyste, Dr Virginia Bicudo, se sont efforcées de déceler au moyen de tests divers la genèse des préjugés chez les enfants des écoles.

Tous ces travaux recueillis en un ou deux volumes seront publiés par l'Unesco en 1953.

A. Métraux.

Recherches sur les Indiens Fulniô de l'État de Pernambuco. — Au cours d'un récent voyage au Brésil (1951), j'ai eu l'occasion de passer quelques jours parmi les Indiens Fulniô du sertão de l'État de Pernambuco, dans la région du Rio São Francisco.

Ces Indiens, qui sont environ 1.200, sont groupés dans une réserve attenante à la bourgade d'Águas belas, située à quelque 60 kilomètres de Bom Conselho. Au Posto du Serviço de Proteção aos Indios, j'ai été l'hôte d'un jeune ethnographe américain, de l'Université de Californie, le Dr William D. Hohenthal qui, assisté par son épouse Dona Auta, se consacre depuis le mois d'octobre 1951 à l'étude intensive de cette tribu.

Les renseignements que nous possédions jusqu'ici sur les Fulniô étaient des plus maigres. Bien que leur présence dans la zone du S. Francisco nous soit signalée depuis le milieu du XVIIIe siècle, tout ce que nous savions de leur culture et de leur langue se bornait à deux articles dont le plus important était dû à un historien et journaliste de Recife, le Dr Mario Melo (*Os Carnijós de Aguas belas*. Revista do Museu Paulista, S. Paulo, 1929, pp. 793-846). Les Fulniô furent également visités par le Dr Carlos Estevão dont les notes sont restées inédites. Les photographies qu'il prit au cours de son voyage, il y a une vingtaine d'années, sont conservées au Musée de l'État de Pernambuco. Curt Nimuendajú ne fit qu'un bref séjour parmi les Fulniô, ayant été déçu et choqué par l'oubli apparent dans lequel ces Indiens tenaient leurs anciennes traditions. En 1948, M. Max Boudin, jeune linguiste français, employé par le Serviço de Proteção aos Indios, passa plusieurs mois dans la réserve d'Águas belas pour étudier la langue fulniô ou yatê. Il a résumé ses observations dans un article intitulé, *Aspectos da vida tribal dos Indios Fulni-ô* (Cultura, nº 3, Rio de Janeiro, ano I, pp. 47-76, 1949). Malheureusement les détails fort intéressants qui nous sont donnés sur la structure sociale des Fulniô ne sont pas

suffisamment dégagés d'hypothèses parfois audacieuses. M. Boudin a préparé une grammaire fulniô qui paraîtra prochainement.

Les recherches systématiques et prudentes que le Dr William Hohenthal a entrepris chez les Fulniô relèvent presque de l'archéologie mentale. En effet, les Fulniô ne diffèrent presque en rien des Néobrésiliens parmi lesquels ils vivent et auxquels ils se sont unis par le sang de longue date. Ils ne sont séparés, en apparence, de leurs voisins et rivaux d'Águas belas que parce qu'ils parlent, à côté du portugais, leur ancienne langue indigène et parce qu'ils se disent Indiens et bénéficient de ce fait de la protection du gouvernement fédéral. Leur assimilation n'est cependant pas aussi complète qu'on pourrait le croire après un bref contact. Une enquête, même superficielle, révèle la persistance d'une nappe souterraine de traditions et de coutumes purement indiennes. Chaque Fulniô connaît le clan auquel il appartient en ligne paternelle, et il aura beau être un catholique fervent, il ne manquera pas d'assister à la fête de l'*urikuri* qui se célèbre chaque année, d'août à novembre. Pendant ces mois, tous les Fulniô quittent la réserve pour camper dans la *catinga* à quelque cinq kilomètres d'Águas belas. Ils gardent sur les rites qu'ils accomplissent alors le secret le plus profond. L'informateur de M. Hohenthal, le brave Lorenzo se plaignait d'être soupçonné par ses compatriotes de vouloir révéler aux étrangers les mystères de l'*urikuri*. Il nous prenait à témoin de sa discrétion et ne cessait de répéter qu'il ne pourrait jamais se rendre coupable d'une telle faute. Les femmes de la tribu ne sont pas admises aux danses et aux pratiques des hommes. Tel est l'attrait de cette fête qu'une jeune fille qui avait été élevée à la capitale et qui avait plutôt l'apparence d'une mulâtresse que d'une Indienne, me dit avec une véritable ferveur : « La fête de l'*urikuri* est la plus belle chose du monde ». Intrigué par son enthousiasme, je la questionnai sur le charme que cette fête pouvait avoir pour elle. Elle ne sut me l'expliquer, car, d'après son récit, cette période de fête n'apportait apparemment aucun agrément aux femmes qui couchaient à la dure et mangeaient moins bien que dans leur village. C'est sans doute le charme de la vie en plein air, l'atmosphère de fête et de mystère qui devait éveiller chez cette jeune personne la nostalgie de l'*urikuri*.

Il semble être définitivement établi que les Fulniô appartiennent à cinq clans différents à noms d'animaux. Il est probable qu'ils se subdivisent également en « moitiés » identifiées avec le soleil et la lune. M. Hohenthal a découvert chez eux le tabou de la belle-mère et l'avunculat.

Les Fulniô ont encore des chamanes dont la clientèle se recrute non seulement parmi les Indiens eux-mêmes, mais surtout parmi les « caboclos » de la région. Le Dr René Ribeiro, de l'Institut Joaquin Nabuco, me raconta à ce propos un incident qui eut lieu l'année dernière et qui jette un jour curieux sur la conscience professionnelle de ces praticiens du sertão. Un « caboclo » souffrant de troubles mentaux avait été amené par sa famille chez le principal chamane des Fulniô pour être soigné. Le *piajé* eut recours aux pratiques de son art ; au milieu de ses incantations et de ses danses, il fut soudain attaqué par le patient qui devenu furieux se mit à le menacer et même à le taillader avec sa machette. Le chamane fit comme si de rien n'était et, sans s'interrompre, l'exorcisa de plus belle. Loin de se calmer le dément renouvela ses assauts et finit par tuer le chamane. Il est actuellement en traitement à l'hôpital psychiatrique de Recife.

Beaucoup de Fulniô sont sortis de la réserve et ont séjourné à Recife ou même à Rio. Le directeur par intérim du Posto est un Indien. C'est un homme instruit jouissant de beaucoup d'autorité. Lors de mon séjour, il donna une grande fête

pour célébrer les succès de sa fille qui venait d'être reçue aux examens de l'École normale.

Malgré la protection qu'ils reçoivent du gouvernement, les Fulniô sont pauvres et se plaignent de leur sort. Les terres qui leur appartiennent seraient, à ce qu'ils disent, réparties de façon peu équitable. Beaucoup d'Indiens louent leurs terres aux « Blancs » d'Águas belas et vivent misérablement des maigres fermages qu'ils en obtiennent. La réserve possède un troupeau de zébus dont le lait est réparti entre les familles, mais la quantité serait insuffisante. La plupart des familles tirent des revenus supplémentaires des objets en vannerie qu'elles tressent pour les vendre dans les différents marchés de la région.

Il existe encore plusieurs groupes d'Indiens, plus ou moins assimilés, dans le sertão de Pernambuco et des États voisins. Ainsi les *Shucuru* sont encore relativement nombreux, mais sur le point de s'amalgamer à la population brésilienne. Ils ont presque complètement oublié leur langue originale. Les *Pancaruru*, par contre, sont restés plus fidèles à leur passé indien. Ces Indiens sont les débris des populations *Tapuya* dont nous parlent les chroniqueurs brésiliens et hollandais du XVIIe siècle. Quelques groupes tupinamba ont également réussi à survivre jusqu'à nos jours. C'est ainsi qu'il existe une réserve d'Indiens *Potiguara* qui compte plus de mille habitants dans le Sud de l'État de Parahyba, non loin de Goiana.

Espérons que le Dr William Hohenthal, qui a si brillamment conduit son enquête chez les Fulniô, pourra étendre ses recherches aux autres groupes du Nordeste. Leur étude est urgente. Quelques années encore et les derniers vestiges des anciens habitants précolombiens de ce qui fut le berceau du Brésil, auront disparu à jamais.

A. MÉTRAUX.

Les Indiens Araucans de l'Argentine. — Sœur Inez Hilger, de l'ordre des Dominicaines qui, il y a quelques années, a entrepris l'étude des Indiens Araucans, se trouve actuellement chez les Araucans, établis de longue date sur le versant oriental des Andes, en Argentine, Elle a eu l'obligeance de nous envoyer quelques renseignements sur la situation géographique des ces Indiens et sur les travaux dont ils sont l'objet.

« La plupart des Araucans de l'Argentine vivent sur le territoire du Neuquen qui a pour limites au Nord, le Río Colorado et le Río Barrancas, à l'Ouest, la frontière chilienne, au Sud, le lac Nahuel-huapi et à l'Est, une ligne imaginaire nord-sud passant par la ville de Neuquen. Un petit nombre d'Araucans vivent au Nord de ce territoire dans la Province de Mendoza et d'autres au Sud dans le Territoire de Río Negro. Tous les Araucans sont cantonnés entre 41 et 36° de latitude sud.

Dans cette région les Araucans sont connus sous les noms de Quilaquina, Malleo, Lago Huechulafquen, Catan Lil, Rucachoroi, San Ignacio, etc. Ces appellations se rapportent à leur habitat traditionnel : à des rivières, des vallées, des lacs, des missions ou dérivent du nom de chefs appartenant à quelques familles importantes : Namenkuras, Curuhuincas, etc.

Ces Indiens vivent sur des terres qui leur sont affermées par le Gouvernement fédéral. Ils y élèvent des moutons, des chèvres, des bœufs et des chevaux. La plupart des familles cultivent le blé et ont des jardins potagers. Beaucoup d'Araucans trouvent à s'employer dans des *estancias* ou dans les « projets » du Gouvernement. D'autres vont chercher du travail en ville.

Les Araucans sont tous plus ou moins assimilés. Le groupe de Rucachoroi est

celui qui est le moins transformé. Ce sont eux qui ont aujourd'hui droit au nom de Pehuenche, car aucun autre groupe de la région n'est désigné par ce terme.

Les Rucachoroi sont isolés dans une vallée difficilement accessible. Je pense m'établir chez eux en compagnie de Sœur Gerena qui parle l'araucan et sera mon interprète. Les personnes qui, à l'heure actuelle, étudient les Araucans et qui les connaissent le mieux sont Mme Koessler-Ilg, M. Carlos Bressler, M. Jaroslov (« Saiko ») Swaryczewski, M. Sergio Schhovsov et le Rév. P. Ludovico Pernisek.

Mme Bertha Koessler-Ilg vit dans la région habitée par les Araucans depuis 1920. Elle a réuni une collection de mythes dont une partie va paraître prochainement à Hambourg, dans la série *Märchen der Weltliterature* du professeur von der Leyen, sous le titre : *Volksmärchen der Araukanischen Indianer aus dem Gebiet von San Martin de los Andes*. Le matériel qu'elle a accumulé pendant trente ans pourrait faire l'objet de deux autres volumes. Il contient des renseignements ethnographiques d'autant plus importants qu'ils ont été notés à une époque où la culture araucane était moins altérée que de nos jours.

M. Carlos Bressler est le directeur du Parc national de Lanin (San Martin de Los Andes) et a par conséquent juridiction sur les Araucans de cette région. Il les connaît fort bien et, avec ses collaborateurs, a recueilli une belle collection archéologique. Ces chercheurs ont soigneusement relevé tous les pétroglyphes de la région.

M. Ignacio Molinari, secrétaire de la Société des Américanistes d'Argentine, est en train de faire une étude comparative des dialectes araucans. En 1952, Mme Isabel Aretz-Thiele se propose d'enregistrer la musique des Araucans argentins, complétant ainsi les archives musicales qu'elle a constituées dans d'autres pays de l'Amérique du Sud ».

A. Métraux.

La terminologie juridique et technique de la législation des Indes. — Le *Diccionario castellano de palabras jurídicas y técnicas tomadas de la legislación indiana* (México D. F., 1951, 16 × 24, XXI + 396 pages, Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Comisión de Historia, núm. 112), qui se présente un peu comme le testament du regretté Rafael Altamira, constituera un magnifique instrument de travail. Certains articles, particulièrement soignés ou développés ou personnels, retiendront plus spécialement l'attention : *Adelantado, carta, cédula, colonia, competente, composición, declaración, escrituras, mita y mitayo, negocios, oficios, recando universal*. On peut s'étonner, à première vue, de certaines omissions, comme *cajes* (*de comunidad*), comme *asiento* et *real* (*de minas*), étudiés dernièrement par Mlle Helmer dans *J. S. A.* ; il est simplement probable que ces mots ne se trouvent pas dans le texte de loi auxquels l'auteur a volontairement borné ses dépouillements. A propos de *descubrir*, qui, dans le sens de « reconnaître » semble avoir un peu surpris Altamira, on rappellera que cet emploi était courant au Maroc espagnol avant la pacification (on disait aussi : *hacer la descubierta*) ; les Portugais disaient également *descobrir* avec la même signification au XVIe et au XVIIe siècles (cf. Robert Ricard, *Un document portugais sur la place de Mazagan au début du XVIIe siècle*, Paris, 1932, p. 12 et n. 3). L'article *Educación* commence par des généralités qui ne s'imposaient peut-être pas. Enfin, l'on ne s'explique pas pourquoi l'auteur paraît si embarrassé par le mot *mazegual* (*macehual*), qui est bien connu depuis longtemps, et sur lequel on peut se reporter au livre récent de François Chevalier, *La formation des grands domaines au Mexique* (Paris, Institut d'Ethnologie, 1952, pp. 14-21, 261, 264, 272-273 et 373).

Robert Ricard.

La fête des morts chez les Indiens de Potosi à la fin du XVIIIe siècle, d'après un texte inédit des Archives des Indes. — Pedro Vicente Cañete y Dominguez consacre le dernier chapitre de sa « Descripción... de... Potosí » aux réformes qui lui paraissent s'imposer pour une meilleure administration de la « Villa Imperial ». En matière de sépulture, il relève « un abus nuisible et fort ridicule » chez les Indiens. Voici comment le « teniente letrado » du gouverneur relate les faits, nous renseignant sans le savoir sur la forme légèrement christianisée, mais encore très reconnaissable sous laquelle survivait, en 1789, à Potosí, un rite du culte des morts du temps de l'Inca [1].

« Au mois de novembre où l'Église célèbre pieusement la Commémoration des Défunts, les Indiens font leurs plus grandes fêtes et beuveries. Comme les Indiens pauvres sont enterrés dans l'église de la Miséricorde et tous les malades dans les hôpitaux où ils sont morts, je ne sais pourquoi leurs parents et leurs compatriotes vivants, qu'il s'agisse des « mitarios » [2], des yanaconas [3] ou des métis [4], s'obligent à déterrer leurs ossements pour les transporter dans les paroisses où ils étaient inscrits ou dans d'autres, suivant leur fantaisie. Pour cela, ils se réunissent dans les lieux de sépultures, apportant en offrande des jarres de chicha [5] et certaines armatures couvertes de cigares [6], au son des tambours, accompagnés d'un grand nombre d'indigènes, hommes et femmes. Ils allument leurs lumières et passent toute la journée ainsi que la nuit en grandes lamentations, rappelant la mémoire et les habitudes des défunts, et, à mesure qu'augmente l'ivresse chez les familles affligées, croissent les cris et tout ce qui suit la perte de la raison. Ils paient au curé ou au supérieur de l'église un droit de douze pesos [7], fixé comme par un tarif, pour l'exhumation et les sonneries de cloches. Le jour qui suit les cérémonies funèbres, ils chargent une portion d'ossements dont la plupart sont encore en décomposition, spectacle horrible et dégoûtant pour qui le contemple, et les conduisent, à travers les rues, en cortège, au roulement des tambours, dans le désordre que produisent l'ivresse et le mélange des sexes. Ils vont ainsi jusqu'à l'église, où sont récitées les oraisons ecclésiastiques au prix de grosses aumônes, que paient ceux qui assument les frais de ces festivités ridicules [8] de telle sorte que ces malheureux idiots dépensent une grande partie de leurs salaires en ces cérémonies qui leur paraissent pleines de piété et de dévotion. Il serait long de relater en détail les cérémonies extravagantes qu'ils pratiquent ces jours-là ; peut-être feraient-elles horreur à l'homme le moins civilisé. Ce qui a été exposé suffit à faire connaître le dégoût, la puanteur et l'ordure qui blessent les sentiments humains dans des occasions où il n'y a place que pour le respect et la piété. Si les vents n'étaient pas aussi sains, aussi antiputrides en raison de leur froideur et de leur teneur saline, seraient inévitables les pestes et les épidémies que produisent en d'autres climats la corruption et la saleté... Je ne puis croire que les chefs ecclésiastiques de Charcas aient permis consciemment de telles abominations. La cupidité qui a gagné le sanctuaire dans beaucoup de parties du Pérou, est, à mon avis, la seule origine de tels excès. »

Cañete se trompe ; son explication est superficielle et ne rend pas compte de l'origine de cette étrange coutume ; un texte de la « Corónica y buen Gobierno » de Felipe Huaman Poma de Ayala relate les mêmes faits d'un autre point de vue ; il s'agit là d'une tradition funéraire remontant à l'Empire Inca [9]. Dans son calendrier des fêtes, le chroniqueur métis explique comment « Aya marca quilla était le mois des défunts. Aya signifie mort. C'est la fête des morts. En ce mois, *on retire les morts des cavernes que l'on appelle pucullos. On leur donne à manger, à boire,* on les revêt de leurs vêtements les plus riches, on leur met des plumes sur la tête et

l'on chante et l'on danse avec eux. On les place sur des brancards et *on les promène de maison en maison à travers les rues,* puis on les remet dans leurs pucullos, en leur donnant de la nourriture et de la vaisselle, en argent pour les nobles, en terre pour les pauvres ; on leur donne des lamas, des vêtements que l'on enterre avec eux et l'on dépense énormément dans cette fête... » Le dessin qui accompagne le texte représente une momie accroupie sur un brancard porté par deux jeunes gens, elle est couronnée, son cou est entouré d'une sorte de double collerette, dans les mains, elle tient son sac à coca ; ses pieds sont nus.

Aujourd'hui, historiens, voyageurs et missionnaires[10] nous relatent des survivances, atténuées dans leur dernière évolution avant leur disparition, des rites dont Cañete a noté une phase sans en saisir le sens. Le mort est remplacé par une image de carton représentant un squelette ou par une poupée de pâte que l'on habille, place dans la maison pour lui faire des offrandes et promène en cortège.

Notes.

1. Archivo General de Indias, Charcas, 1, 694 : *Descripción geografica,/Histórica fisica y politica/de la Villa Imperial/y cerro rico de Potosi/y de los Partidos de Porco, Chayanta, Chichas, ó Tarija, Lipes, y Atacama./Con un discurso Preliminar, donde se manifesta el Estado Politico/de esta Villa desde su fundación, hasta el presente/con las Providencias dictadas para su buen regimen, y novedades executadas en su Govierno./Se trata/de los Minerales y demas producciones de esta Provincia explicando el origen/Jurisdicción, y economia de la Superintendencia de la Real Mita, Casa de Moneda, Minas y Banco de Rescates que se hallan unidas al/Govierno./Con varios discursos,/y reflecciones sobre su atrazo, medios más convenientes/para la mejora de estos quatro ramos./Dedicado/Al Exmo./Señor Don Antonio Porlier del Consejo de Estado, y/Secretario de Gracia y Justicia del Despacho de Indias por/El Dr. Dn. Pedro Vizente Cañete y Dominguez, Auditor de guerra y/Asesor general que fué del primer Virrey de Buenos-Aires después de la Capitania general del Paraguay, y/Teniente Letrado actual de esta Provincia./Año de 1789.*

...§ Unico. y reflexiones Politicas,... con advertencias muy importantes para remediar los abusos dominantes en lo general de la Provincia contra el buen regimen de Policia.

fº 275...« Por conclusion del articulo presente, juzgo digno de advertencia un abuso perjudicial, y muy ridiculo que se tolera à los Yndios de esta villa en orden à sepulturas.

« En el mes de Noviembre que celebra la Yglesia la commemoracion pia de los Difuntos tienen los Yndios las mayores borracheras y Fiestas. Como se entierran en la Yglesia de la Misericordia los Yndios pobres, y en los hospitales todos los enfermos que han muerto alli : no sé por que principio, se empeñan los Deudos, y Paisanos vivos, assi de los Mitarios, como de los Yanaconas, y criollos, à desenterrar los huesos para trasladarlos à las Parroquias donde ellos se hallan empadronados, ó à otras, que se les antoja.

« A este fin concurren à los Lugares del entierro, llevando por oblación Cantaros de chicha, y unos castilletes vestidos de cigarros àl toque de cajas ,con numeroso acompañamiento de Hombres y mugeres de la misma Casta. Encienden sus luces, y se pasan todo el dia, y la noche en grandes lamentaciones recordando la memoria, y costumbres de los Difuntos, y à medida que los doloridos vàn aumentando su embriagués crece el exceso de los alaridos, y demás consiguiente à la privación del sentido.

« Pagan al Parroco, ó Prelado de la Yglesia el estipendio de doze pesos entablado, como por tarifa, por el desentierro, y dobles. Al dia siguiente de las exequias cargan con una porción de huezos, muchos toda via no disueltos, que forman un espectaculo horrible, y asqueroso, à quien los mira, y los conducen por las calles en comitiva con mucho ruido de cajas entre la confusión, que produce la borrachera, y la mescla de ambos sexos. Asi continuan hasta llegar à la Yglesia, donde seresan las oraciones Ecclesiasticas àl costo de crecidas Limosnas, que pagan los Alfereces de estas ridiculas festividades ; de suerte que estos infelices idiotas consumen mucha parte de sus jornales en tales funciones, que ellos consideran llenas de religiosidad y deboción.

« Seria largo referir por menor las Ceremonias extravagantes que practican en semejantes dias, y tal vez horrorizarian al hombre más incivil. Basta lo expuesto para conocer el asco, la fetidés, y la immundicia, que insultan los sentidos humanos en unas ocasiones, que solamente debe obrar la consideración, y la piedad : y à no ser tan puros, y antiputridos estos ayres por su frialdad, y calidad salina, serian inevitables todos los años las pestes, y enfermedades epidemicas, que en otros climas produce la corrupción, y tal vez solamente el desaseo... No puedo creer que los celosos Prelados de Charcas hayan permitido à sabiendas abominación tan detestable. La codicia, que ha sabido abanzarse hasta el santuario en muchas partes del Perú considero como unico origen de tales excesos..... »

2. Mitarios ; doublet de « mitayos » plus usité, surtout au XVIe et au XVIIe siècle, désigne les Indiens assujettis au travail forcé ; à l'origine du système en 1572, ils venaient travailler à Potosí au nombre de 13.000 par an.

3. Yanaconas ; sorte de serviteurs indiens dont la condition était proche de l'esclavage.

4. Criollos : américanisme pour métis (Santamaria : *Diccionario de Americanismos*, 3 vol., México, 1942).

5. Chicha : boisson de maïs fermenté dont le nom indien est ak'wa.

6. Castillete : armature pour les fusées d'un feu d'artifice. Le sens de l'offrande n'apparaît pas clair : s'agit-il, par analogie de forme, de fusées ? ou offre-t-on du tabac ?

7. Un peso vaut huit réaux ; un Indien travailleur libre à Potosí pouvait gagner dans les mines ou les moulins à métaux un peso par jour ; ce salaire était réduit pour le mitario à quatre réaux.

8. Alferez : Indien qui organise et fait les frais d'une fête civile ou religieuse ; c'est encore un honneur aussi recherché que dispendieux.

9. Guaman Poma de Ayala (Felipe) : *Nueva Corónica y Buen Gobierno*, reproduction fac-simile, Paris, 1936, XXVIII-1.179 p. Travaux et mémoires de l'Institut d'Ethnologie, t. XXIII, Université de Paris, p. 257.

10. Housse (Rafael-Emilio) : *Los hijos del Sol (los Quichuas del Perú)*. Zig-Zag, Santiago de Chile, 1946, 397 p. ill., p. 146. — Karsten (Rafael) : *La civilisation de l'Empire inca. Un État totalitaire du passé*, Payot, Bibliothèque historique, trad. de R. Jouan, 1952, 270 p., in-8°. — Voir aussi Moreno (René) : *Ultimos dias coloniales en el Alto Peru*, p. 148 signale pour la Plata une habitude analogue des Indiens qui déterraient leurs morts pour leur faire passer quelques heures dans l'église des Jésuites alors expulsés.

Marie Helmer.

« American Indians in the Pacific ». — Thor Heyerdahl vient, par un nouvel exploit, de s'imposer à l'attention du public. Non content d'avoir prouvé par son audacieuse navigation à travers le Pacifique qu'il était possible, en partant du Pérou, d'atteindre en radeau une des îles du Pacifique, il a cherché à démontrer que c'est d'Amérique que s'est fait le peuplement de la Polynésie, en réunissant dans une véritable somme un amas prodigieux d'arguments en faveur de sa thèse. Cet ouvrage, qui vient de paraître sous le titre de « American Indians in the Pacific. The theory behind the Kon-Tiki expedition » (Stockholm, bokförlaget forum Ab, 1952, 821 pages), mérite notre attention, non seulement par la vaste érudition dont il témoigne, mais par les talents d'exposition dont l'auteur fait preuve. Ce dernier ne manque pas d'esprit critique lorsqu'il s'agit de réfuter les thèses adverses et il pare, non sans habileté, aux objections qui peuvent lui être faites.

La thèse d'Heyerdahl rappelle beaucoup, par sa conception générale et la méthode sur laquelle elle repose, celle d'Elliot Smith et de Perry, mais cette fois, le grand centre de civilisation dont l'action s'est exercée sur la Polynésie n'est plus l'Égypte mais le Pérou. En fait, ce seraient des hommes venus du Pérou qui, les premiers, auraient occupé les îles de la Polynésie, y apportant les éléments de civilisation dont les vestiges les plus remarquables sont les statues de l'île de Pâques et le trilithon de Tonga. Inutile de chercher ces premiers colonisateurs dans leur pureté primitive ! Ils se sont fondus avec d'autres envahisseurs qui, partis de l'Alaska, auraient submergé la Polynésie à partir du XIIe siècle.

Dès le début, cette thèse, pour le moins audacieuse, se heurte à une première difficulté, qu'Heyerdahl signale avec complaisance. Si les Polynésiens sont venus du Pérou, comment expliquer la présence d'un élément blanc dans la composition ethnique de cette race, élément que les anciens navigateurs ont remarqué et que les anthropologues modernes s'accordent à admettre ? Heyerdahl résout la question en postulant que les colons venus du Pérou n'étaient pas des Indiens, mais des Blancs qui, au Ve siècle de notre ère, formaient une aristocratie au Pérou. Pour que cette hypothèse fût valable, il fallait tout d'abord prouver que des Blancs avaient effectivement vécu au Pérou en tant que groupe ethnique distinct. Prenant pour point de départ la légende du héros civilisateur Kon-Tiksi-Viracocha, Heyerdahl emploie plus de 240 pages à prouver que les civilisations de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud sont l'œuvre d'une élite blanche, qu'il se représente volontiers sous les traits de Vikings au teint clair, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. En faveur de sa thèse, il cite d'abord les mythes recueillis par les anciens chroniqueurs espagnols qui décrivent le héros civilisateur comme un personnage barbu à la peau blanche. Les nombreux portraits de divinités ou de héros barbus dans l'iconographie américaine lui paraissent constituer des preuves écrasantes du bien-fondé de ces traditions mythiques. On peut regretter que, dans cette chasse aux hommes barbus dans toute l'archéologie américaine, Heyerdahl ait négligé les Indiens modernes, pourvus de cet appendice. Il aurait pu ainsi constater que barbe et civilisation ne vont pas toujours de pair. En effet, ni les Guató, ni les Barbados (Umotina) du Rio Paraguay, ni même les Guarayú de la Bolivie orientale ne peuvent revendiquer une place privilégiée parmi les tribus sud-américaines.

Mais enfin, se demandera-t-on, ces Blancs, créateurs de civilisations, d'où venaient-ils ? Heyerdahl, sans se prononcer de façon définitive, incline à croire qu'il s'agit de Guanches qui, partis des îles Canaries, auraient abordé en Amérique centrale. On serait tenté de s'étonner que cette poignée d'aristocrates blancs se soient maintenus en Amérique au milieu d'une masse de peuples mongoloïdes, sans perdre

cependant leurs caractéristiques raciales, mais Heyerdahl n'a cure d'une telle objection. Ces « civilisateurs », étant des Blancs, et peut-être des Nordiques, ont dû tout naturellement avoir les mêmes préjugés raciaux que les autres membres de leur race : ils sont restés purs en pratiquant la plus stricte endogamie au sein des peuples mongoloïdes sur lesquels ils ont établi leur domination. Est-il nécessaire de réfuter cette thèse ? L'érudition d'Heyerdahl ne peut être contestée, mais, ce dont il s'agit ici, c'est de vraisemblance historique. Beaucoup d'anthropologues croient à la présence d'un élément europoïde en Amérique, mais il la font remonter à l'époque très lointaine où les grandes races actuelles ne s'étaient pas encore différenciées. Ceci nous ramène à des dizaines de milliers d'années avant notre ère et il ne saurait être question de « civilisation », au sens où Heyerdahl l'entend.

Heyerdahl n'est-il pas, lui aussi, victime de cette illusion qui fait croire à tant de gens que seuls les Blancs ont les qualités de caractère et d'intelligence nécessaires pour faire œuvre de civilisateurs ? Ces Blancs qui, après avoir jeté en Amérique les fondements de la civilisation, sont partis en Polynésie pour achever leur mission, ne sont-ils point les précurseurs des Européens qui ont porté si allègrement le « fardeau de l'homme blanc » ?

Heyerdahl se donne beaucoup de mal pour établir des rapprochements entre les civilisations péruviennes et celle de la Polynésie. Dans cette tâche, il a eu des précurseurs et il apporte peu d'arguments véritablement nouveaux. Même si nous admettions qu'il soit prouvé que les sanctuaires et les statues de l'île de Pâques s'apparentent aux édifices du Cuzco et aux monolithes de Tiahuanaco, on serait encore en droit de s'étonner que si peu d'éléments essentiels des civilisations andines se retrouvent en Polynésie. Que sont devenus le tissage et la poterie, pour ne parler que de ces deux arts ? Les comparaisons linguistiques de Heyerdahl ne méritent pas de retenir l'attention. Ces rapprochements ne sont pas plus convaincants que ceux que l'on a tentés depuis le XVIe siècle pour donner aux Indiens de l'Amérique les origines les plus variées.

Les Polynésiens modernes ne seraient autres que des Indiens de la côte Nord-Ouest du Canada et de l'Alaska qui, par le chemin des îles Hawaii, auraient à leur tour occupé les îles de la Polynésie, se mêlant aux « Blancs » péruviens qui les auraient précédés. Heyerdahl se fonde tout d'abord sur leur apparence physique. Il constate entre les Indiens de cette région et les Polynésiens des ressemblances qu'il illustre par des photographies. Dans l'état actuel de l'anthropologie, je crains fort que l'on n'attribue qu'une valeur restreinte à de tels parallèles. Indiens et Polynésiens appartenant au grand groupe mongoloïde, il est normal que l'on puisse trouver un air de famille aux individus des deux sous-groupes raciaux, mais n'en serait-il pas de même si on les comparaît à d'autres peuples d'Asie ou d'Indonésie ?

Heyerdahl fait grand état d'objets ou de motifs décoratifs communs aux Indiens de la côte Nord-Ouest et aux Maori de la Nouvelle-Zélande : maisons en planches, massues, « poteaux totémiques », mains de mortier, haches, herminettes, etc. Certains de ces parallèles sont très remarquables et il est fort possible qu'il y ait eu échange d'objets, mais à l'époque post-colombienne. Je ferai à ce genre de comparaisons deux objections : tout d'abord, même si l'on admettait un lien entre les Maori et les Indiens de la côte Nord-Ouest, il n'en découlerait pas forcément que tous les Polynésiens soient venus de l'Alaska, puisqu'ils ignoraient les éléments sur lesquels se fondent ces comparaisons. Si l'on veut établir des liens entre les Indiens de la côte Nord-Ouest et les Maori, il ne suffit pas de prendre en ligne de compte quelques objets épars. Ces deux cultures nous sont admirablement connues et il

n'est pas d'excuse pour laisser de côté leur technologie, leur vie religieuse et leur organisation sociale. Heyerdahl aurait de grandes difficultés à établir la parenté entre les institutions de la côte Nord-Ouest et celles de la Polynésie. Si la séparation entre Polynésiens et Indiens du Canada est si récente comment se fait-il que la communauté linguistique ait disparu si complètement ?

La thèse d'Heyerdahl souffre du défaut inhérent à la plupart des rapprochements qui ont été faits entre éléments du vieux et du nouveau monde. Les parallèles portent sur des éléments isolés, et non pas sur des structures culturelles. Il est possible qu'une statue marquisane rappelle une des nombreuses statues de San Agustín, mais il ne s'ensuit pas que l'art marquisan et celui de San Agustín soient identiques et dus à des origines communes.

Il est trop facile d'oublier les différences chronologiques et les distances géographiques pour traiter de plusieurs civilisations comme si elles formaient une unité. Que dirait-on d'une théorie qui mettrait sur le même pied des éléments empruntés à la préhistoire, à l'époque grecque, au moyen âge et à la Renaissance pour les comparer à une autre civilisation ?

C'est en ayant réponse à tout qu'Heyerdahl affaiblit sa théorie, car, d'une part, il nie que les Polynésiens aient pu venir de l'Ouest en raison des courants contraires, mais d'autre part, il concède que certains animaux domestiques leur ont été apportés de Fidji. S'ils sont venus de Fidji, c'est que ceux qui les ont introduits aussi loin que les Marquises ou l'île de Pâques ont précisément été à même d'accomplir le voyage dont est niée la possibilité.

La difficulté qu'offre un tel ouvrage à qui veut le réfuter consiste dans la dispersion des arguments et l'absence d'un schéma susceptible de rendre compte de toutes les contradictions et de toutes les invraisemblances. Sans douter de la possibilité de contacts et d'influences réciproques entre Indiens et habitants de l'Océanie, je ne crois pas qu'une thèse aussi hardie que celle proposée par Heyerdahl nous aide à trancher le problème. Il n'est pas inutile qu'il soit remis en question et que les théories traditionnelles soient battues en brèche, mais la façon dont le problème est résolu, malgré l'érudition de l'auteur, nous apparaît par trop simpliste et fondée sur trop d'hypothèses invraisemblables.

A. Métraux.

« ***L'ancienne écriture de l'Amérique centrale*** », par Iu. V. Knorozov (« Drevniaia pis' mennost' Central'noi Ameriki » in Sovetskaia Etnografiia, Moscou, 1952, nº 3, p. 100-118). « Le présent article, écrit M. Knorozov, a pour but d'exposer les principes du déchiffrement de l'écriture maya et non la publication de textes : je me bornerai à un petit nombre d'exemples. » On ne peut que regretter, pourtant, qu'après s'être fixé un objectif aussi large que le déchiffrement de l'écriture maya, l'auteur consacre 9 pages, sur les 18 que compte son mémoire, à des considérations banales sur les systèmes hiéroglyphiques égyptien, chinois, etc... et à une polémique sans intérêt contre les mayisants américains tels que Morley et Thompson. Que l'écriture maya compte à la fois des idéogrammes et des signes phonétiques, c'est ce que reconnaissent depuis longtemps les spécialistes, comme le démontrent les lectures communément acceptées de signes tels que *yaxkin*, *chikin*, etc... Il n'était donc nullement nécessaire d'annoncer comme une découverte ce que tout le monde savait déjà, ni de recourir à des comparaisons assez hypothétiques entre la structure sociale de la Chine ou de l'Égypte et celle des Maya.

Beaucoup plus intéressant est le point de départ du travail de M. Knorozov, à

savoir le fameux « alphabet de Landa », auquel il accorde une véritable valeur, réagissant ainsi contre le discrédit dont ce document a généralement été l'objet. Son argumentation paraît solide : d'une part, fait-il observer, les renseignements fournis par Landa sont presque toujours exacts, et on ne voit pas pourquoi seul son « alphabet » aurait été radicalement faux ; d'autre part, lorsqu'on rapproche certains signes de l'alphabet de Landa d'hiéroglyphes utilisés dans le Codex de Dresde et des dessins que ces hiéroglyphes accompagnent, on constate que ces signes s'adaptent aux mots maya qui désignent les animaux représentés par les dessins. Par ce moyen, l'auteur parvient à identifier de façon plausible certains éléments phonétiques ayant la valeur soit d'une syllabe, soit d'un « appui phonétique » mnémotechnique permettant au lecteur de retrouver une consonne essentielle à la structure d'un mot. On remarquera que ce procédé était largement utilisé dans l'écriture aztèque, par exemple pour exprimer les syllabes *te*, *tlan*, ou même des groupes de syllabes comme *tepe(c)*, *petla(il)*, etc.

On peut donc suivre M. Knorozov sur ce terrain en tant qu'il s'agit de la méthode, sans pour autant partager l'allègre certitude de certaines de ses interprétations : le groupe « *13-muan* » est insuffisamment expliqué par l'hypothèse « qu'il s'agit d'un oiseau céleste et que, d'après les croyances maya, il y avait 13 ciels » ; et le mot mexicain *Tamoanchan* ne peut certainement pas être dérivé du maya ni signifier « le pays du *muan* céleste ». De même sa lecture du mot *chacmool* est peu convaincante, comme aussi celle des mots *chac che*, « arbre rouge ». Dans ce dernier exemple, le signe *e* de « l'alphabet de Landa » est pris comme « appui phonétique » pour la lecture *che*, « arbre », ce qui est peu consistant avec l'affirmation antérieure de l'auteur, appuyée d'exemples plausibles, selon laquelle ces signes notent les consonnes et non les voyelles.

Quoi qu'il en soit des détails, la tentative de M. Knorozov est intéressante. Aussi est-il d'autant plus regrettable que son exposé tourne court. En effet, à peine a-t-il identifié une demi-douzaine de signes qu'il déclare : « Il est inutile de fournir d'autres exemples d'utilisation des signes de l'alphabet de Landa *et des autres signes*[1] dans les hiéroglyphes des manuscrits maya... Chacun peut, s'il le désire, en réunissant une certaine quantité de mots maya et d'observations sur les principes de l'écriture hiéroglyphique, relever dans les manuscrits *et les inscriptions*[1] un nombre satisfaisant d'exemples. La tâche à venir n'est déjà plus de déchiffrer, mais d'éclaircir la philologie maya. »

On trouvera cette assurance difficile à partager. M. Knorozov parle d'utiliser l'alphabet « et les autres signes » : lesquels ? Il parle de relever des exemples dans les manuscrits et « dans les inscriptions » : c'est là précisément toute la question, car les inscriptions — il s'agit évidemment de l'épigraphie de l' « Ancien Empire » — sont-elles justiciables des mêmes méthodes de déchiffrement que les Codex ? A peine amorcé, le travail de M. Knorozov s'arrête et laisse à peu près tout l'essentiel sans solution. Il se réduit — et son mérite est réel dans ces limites — à identifier dans les manuscrits une partie des signes de l'alphabet de Landa, grâce aux dessins qui les accompagnent.

Comment passer de là, d'une part à la lecture des portions de manuscrits ne comportant pas de dessins, d'autre part à celle des inscriptions monumentales, c'est ce que l'auteur ne dit pas. Lorsqu'il conclut en déclarant : « L'histoire des peuples de l'Amérique centrale est désormais accessible par l'étude des sources écrites », on ne

1. Souligné par moi.

peut que poser ce dilemme : ou bien M. Knorozov tient pour résolu un problème qui ne l'est pas encore, ou bien il a gardé pour lui le plus important de ses découvertes. Dans un cas comme dans l'autre, on attendra avec intérêt d'autres publications répondant plus complètement au titre, aux conclusions et aux prétentions de cet article.

Jacques Soustelle.

« Sur la terre comme au ciel ». — Un drame historique tout imprégné de problèmes américanistes connaît, depuis six mois, un grand et légitime succès sur une scène parisienne. Il s'agit du départ qui fut imposé aux Jésuites du Paraguay, à la fin du XVIIIe siècle. La pièce écrite par M. Fritz Hochwälder est remarquablement interprétée par la troupe de l'Athénée, aujourd'hui théâtre Louis-Jouvet, en souvenir de celui qui y créa tant d'œuvres magnifiques. Le drame sévère ne comporte que des rôles d'hommes.

Nous sommes à Buenos Aires en 1767. Rendus à la fois jaloux et inquiets de la prospérité et de l'extension croissante de l'État jésuitique, les colons espagnols ont enfin obtenu du roi l'arrêt d'expulsion de l'ordre religieux. Le Visiteur de la Couronne, venu d'Espagne afin de notifier au Provincial la décision royale, reconnaît lui-même la fausseté des motifs invoqués pour justifier ce départ. Il n'importe, les Jésuites doivent s'en aller. En vain prouvera-t-on qu'au Paraguay ils sont restés fidèles au roi, qu'ils ne possèdent aucune mine d'argent, que les Indiens y sont traités avec humanité et non en esclaves comme ailleurs, que leurs produits sont recherchés pour des qualités marchandes supérieures. Les vraies raisons resteront inavouées. L'arrêt est sans appel. Le Provincial résiste, il possède la force, une armée de 30.000 hommes — Nègres et Indiens — bien supérieure aux unités espagnoles, et c'est lui qui met le Visiteur en état d'arrestation. Mais voici qu'un Italien qui a voyagé incognito avec ce dernier, révèle, en particulier, au provincial sa qualité d'envoyé secret du Général des Jésuites. Il est, lui aussi, porteur d'un ordre d'évacuation du Paraguay. Le Provincial dont le désarroi moral touche à son comble, hésite, puis se ressaisit et, fidèle à son vœu d'obéissance, s'incline sans comprendre. Mais comment fera-t-il admettre un tel abandon à ses fidèles, à ses Indiens ? Ceux-ci, avec quelques pères révoltés, ne tardent pas à provoquer des troubles. En cherchant à les apaiser, le Provincial est blessé à mort, Dans son agonie, il évoque l'œuvre toute spirituelle de saint François Xavier en Chine, il l'oppose à la sienne en Amérique et la lumière se fait dans son esprit, tandis que s'exerce impitoyable la répression espagnole contre les rebelles.

L'auteur a su habilement faire apparaître tour à tour les aspects religieux, politique et économique que contient son sujet. En réalité, le Jésuite, à force de patience, avait réussi une pénétration pacifique là où le colon, avec ses méthodes brutales, avait échoué. Isolé et n'inspirant de ce fait aucune crainte, offrant des cadeaux précieux comme des outils en fer, servant de guérisseur, l'homme en noir travaillait d'une manière désintéressée, « ad majorem Dei gloriam », il était accepté et souvent recherché à l'égal d'un shaman peu coûteux. Les moyens de conversion pouvaient paraître quelquefois bien éloignés du but poursuivi ; il savait se contenter d'une adhésion verbale dans l'espoir, peut-être, d'obtenir mieux plus tard et il voyait ainsi grandir son œuvre. Pour l'Indien, dont les préoccupations de subsistance restaient au premier plan, le Jésuite diminuait cette anxiété. Le travail agricole plus fructueux restreignait le nomadisme. Les groupements gagnaient en importance et si les agglomérations accroissaient les ravages de la variole ou de la phtisie, ni

l'Indien ni le religieux n'étaient alors à même de le comprendre. Le Jésuite ne recherchait l'argent que dans la mesure où il lui fallait acheter à l'extérieur ce qu'il ne pouvait produire, la fameuse *yerba* (le maté) y suffisait. Il mit près de deux cents ans à s'organiser, à s'étendre, à bâtir des églises. Pour défendre son territoire, empêcher les rafles, il dut dresser des barrières et la constitution d'une armée apparut nécessaire. On ne pouvait pénétrer dans les Missions sans autorisation ; l'usage du guarani fut substitué à celui du castillan. Ainsi se creusait un fossé chaque jour plus profond entre Jésuites et colons. Ceux-ci ne voyaient pas se développer sans crainte un État qui les privait de main-d'œuvre et qui appliquait certaines méthodes communistes, rendues nécessaires par le caractère exceptionnel de ceux auxquels elles étaient destinées. On sait ce qu'il advint : la cour d'Espagne recevait de Buenos Aires des plaintes incessantes qu'elle transmettait à Rome et qui venaient grossir celles que l'ordre de Loyola suscitait un peu partout à cette époque (le pape devait le dissoudre moins de six ans plus tard). L'évacuation du Paraguay par les Jésuites fut exécutée avec confiscation de leurs biens au profit de la Couronne. L'État prospère des Missions s'effondra comme un château de cartes. Les Indiens décimés, fuyant les Blancs, reprirent leur vie d'antan, oubliant tout ce qu'on avait cherché à leur inculquer. Seules, isolées dans la brousse, quelques ruines imposantes d'églises, attestent encore qu'il y eut, un jour ici et là, un centre organisé.

L'auteur et le groupe d'artistes dramatiques qui ont su redonner vie à cette page émouvante de l'Histoire américaine méritaient d'être signalés dans notre Journal.

R. D'H.

XXXe Congrès International des Américanistes. — Ce Congrès a eu lieu à Cambridge du 18 au 23 août 1952. C'est la première fois depuis 40 années que les Américanistes étaient réunis en Angleterre.

Nous avions déjà publié dans un numéro précédent les noms des membres du Comité organisateur. Le bureau définitif a été composé de la manière suivante :

Président : Eric S. Thompson.

Secrétaire général : H. J. Braunholtz.

Trésorier : G. H. S. Bushnell (le trésorier du Comité Organisateur était décédé la veille du Congrès).

Vice-Présidents : B. Blackwood ; G. D. Forde ; S. K. Lothrop ; E. Noguera ; P. Rivet ; F. Termer ;

Secrétaires : H. Baldus ; K. Birket Smith ; A. Digby ; A. Kidder II.

24 pays étaient représentés, le nombre des participants s'élevait à environ 150 personnes.

Le cadre magnifique de la ville universitaire, avec ses collèges centenaires, le soin amical dont on entourait les congressistes, les contacts personnels des différents chercheurs ont fait de cette réunion une manifestation de rapprochement qui a dépassé de loin le but immédiat d'un congrès scientifique.

Une exposition de presque tous les codex mexicains précolombiens qui se trouvent en Angleterre, a donné un éclat particulier à la réunion. Les visites de la maison de Lewis Clark à Leckhampton, du château d'Audley End et de la maison d'Adrian Digby ont, ainsi que la Garden Party à Downing College, fait connaître quelques-uns des aspects les plus caractéristiques de la vie et du paysage anglais.

Du côté scientifique, il faut surtout mentionner les compte rendus sur les nouvelles découvertes de Palenque, qui révèlent un aspect très nouveau de la civilisation Maya.

Parmi les décisions prises à la fin du Congrès, mentionnons seulement celle de la prochaine réunion qui aura lieu à São Paulo (Brésil) en 1954.

On trouvera ci-dessous la liste des communications présentées :

J. Alcina Franch : Hipótesis acerca de la difusión mundial de las « pintaderas ».

A. H. Anderson : The state of archaeology in British Honduras.

J. R. Arboleda : El Negro colombiano.

H. Baldus : Supernatural relations with animals among Indians of eastern and southern Brazil.

T. S. Barthel : Maya epigraphy : the affix « al ».

I. Bernal : Excavaciones en Tamazulapan, Oaxaca.

C. A. Burland : Some regulating factors in the ancient mexican calendrical system.

F. Caspar : The Tupari : a general review of their culture, with special attention to some sex practices and beliefs.

L. de Castro Faria : Le problème des sambaquis du Brésil d'après les résultats de récentes excavations du gisement de Cabeçuda.

R. Carrion Cachot : Los caminos precolombinos del Peru y la unidad de la cultura aborigen.

R. Carrion Cachot : Las Islas del Pacífico y los recursos del mar en la economia del Imperio Incaico.

W. D. Cartwright : Variations in american indian beadwork designs.

W. D. Cartwright : A Washo girl's puberty ceremony.

A. Digby : A jade ornanent resembling the Maize God, and the crossed band glyph.

W. N. Fenton : Cultural stability and change in american indian societies.

R. Girard : Preuves de l'autochtonisme des civilisations indo-américaines.

E. Gunther : Kwakiutl dancing techniques.

D. Guthrie : The riddle of Chichen Itza.

J. Haekel : Neue Beiträge zur Kulturschichtung Brasiliens.

L. A. Hammerich : The Eskimo language of the island of Nuniwak (Alaska).

L. A. Hammerich : Russian loan words in Alaska.

A. G. Haudricourt : Maize in Indo-China.

M. Helmer : Potosí en 1548, d'après un document des archives des Indes de Séville.

T. Heyerdahl : Objets and results of the Kon Tiki expedition.

T. Heyerdahl : Aboriginal craft and navigation in ancient Peru.

T. Heyerdahl : Some basic problems in polynesian anthropology.

F. S. Hulse : Blood types and mating patterns among North West coast Indians.

G. Kutscher : A hitherto unknown post-columbian picture writing from Mexico.

G. Kutscher : Selected masterpieces of Early Chimu art in gold and bone.

D. D. Lawrence : Zuñi Indian ritual music.

H. Lehmann : Archéologie d'Orizaba (Mexique).

C. Lizardi Ramos : La lapida de la cámara interior del templo de las inscripciones (Palenque).

C. Lizardi Ramos : El Dios reclinado.

J. C. Muelle : El estilo Chavin.

E. Noguera et C. Lizardi Ramos : Recent discoveries at Palenque.

A. Pedersen : Objetos de bronze de la zona del Rio Salado (Región Chaco-Santiagueña).

M. Pereira de Godoy : Pottery and painting of te Tupi-Guarani tribe of Pirassununga.

F. Reyniers : Apodos.

P. Rivet : Présentation de la bibliographie kičua-aymará.

J. Roeder : Der Wissenschaftliche Nachlass des Maximilian Prinz zu Wied.

B. Ross : Survival of Aztec elements in mexican religions ceremonies.

R. Ruggles-Gates : Indian remnants in eastern Cuba.

R. N. Salaman : The potato in peruvian archaeology.

E. Schaden : O mito do paraiso na vida dos Guarani.

L. Spence : Folk-lore aspects of the Popol Vuh.

M. W. Smith : On the development of agriculture with data from the N. W. Coast and U.S.A.

T. Tentori : Beliefs in the after-world amond south american Indians.

W. Thalbitzer : Comparisons between Eskimo and Indo European culture.

J. Eric S. Thompson : The character of the Maya and its bearing on their civilizations.

J. C. Trevor : The metrical features of the american Negro cranium.

H. Trimborn : Archaeologische Eindrücke in Cajamarquilla und Chan Chan.

R. Underhill : Modern use of narcotic peyote by American Indians.

Karl Viktor, Prinz zu Wied : Neue Forschungen zu einer Biographie des Prinzen Maximilian zu Wied.

H. M. Wormington : A new pre-ceramic and pre-horticultural complex in the western United States.

W. Yeomans : Musical instruments of pre-columbian central America.

O. Zerries : Krankheitsdaemonen und Hilfsgeister des Medizinmannes in Südamerika. H. L

Décès du Prof. Uhlenbeck (1866-1951). — Nous apprenons la mort du Dr Uhlenbeck, professeur aux Universités d'Amsterdam et de Leyden. Historien et linguiste, il a écrit de nombreux ouvrages. Nous signalerons spécialement ici les travaux qu'il publia sur la tribu indienne des Pieds-noirs après un séjour parmi eux en 1910 et 1911.

R. d'H.

Importante découverte archéologique dans la vallée du Chillón, Pérou. — L'archéologue américain Louis Stumer, envoyé par l'Université de Yale pour étudier spécialement la Côte centrale du Pérou, vient de mettre au jour d'admirables peintures murales datant de l'époque « Interlocking » dans un temple situé en bordure de l'*hacienda* Márquez, basse vallée du Chillón, à peu de distance de la mer.

M. Stumer avait pratiqué ses premières fouilles à Playa Grande, au Sud d'Ancón, dans un village de pêcheurs où il rencontra déjà des documents extrêmement intéressants de cette période appelée « Interlocking », encore fort mal connue.

C'est en août 1952 que des recherches furent entreprises dans la zone de Márquez. Invité par M. Stumer et le Dr Richard Schaedel, j'eus le plaisir d'assister aux premiers sondages effectués dans un secteur de maisons d'habitation où, à peu de profondeur, furent exhumés d'excellents échantillons de fine céramique « Interlocking ». Les matériaux de construction utilisés à cette époque sont la *caña* et la boue séchée sous forme de *tapia* pour les murailles principales — généralement recouvertes d'une couche de peinture ocre — et d'*adobes* pour les divisions inté-

rieures. L'architecture de cette ville apparaît, à première vue, comme très supérieure à celle des autres sites de cette même civilisation.

La découverte du temple, de forme trapézoïdale et long d'environ 100 mètres, fut accidentelle. C'est sur la face interne de l'une des murailles d'enceinte que M. Stumer dégagea, sur une longueur de 10 mètres, des fresques dans un état de fraîcheur remarquable, du plus pur style « Interlocking » et présentant une très grande gamme de couleurs. Il s'agit surtout de motifs zoomorphes géométriques entrelacés, mais la figure la plus remarquable est la représentation stylisée d'un « homme-grenouille » tenant dans chacune de ses mains une tête-trophée. D'après le découvreur, ces dessins, ainsi que le matériel archéologique recueilli au cours des fouilles précédentes, fournissent une preuve décisive de l'influence venue de la région andine septentrionale, spécialement du Callejon de Huaylas.

Rappelons que la période « Interlocking » se place, sur la Côte centrale du Pérou, entre les années 100 A. C. et 300 de notre ère, immédiatement après « Chavin de la Côte » et avant le « Proto-Lima » de Uhle. On espère que le temple de Márquez sera prochainement classé comme monument national et que ses très belles peintures murales pourront être efficacement préservées.

H. Reichlen.

Naufrages célèbres d'il y a trois cents ans. — Après d'extraordinaires aventures dans la mer des Caraïbes, — mutinerie, tempête, perte de deux navires, navigation en voilier parmi les récifs de corail, enfin découverte d'épaves du XVIIe siècle sur la côte de Saint-Domingue, — un bateau de la flotte de la Nouvelle-Espagne qui se perdit corps et biens en ces parages semble avoir été retrouvé par un jeune chercheur, M. Alex. Korganoff. Les journaux en ont parlé en accumulant les erreurs et les à-peu-près : fabuleux trésor, galion chargé d'or et de pierreries, etc. En réalité, l'expédition est fondée sur une documentation sérieuse ; Alex. Korganoff s'intéresse depuis plusieurs années à l'histoire des sinistres maritimes. L'Espagne y tient un des premiers rangs ; la mer lui a fait perdre plus que les attaques des pirates ou des corsaires. Un des naufrages qui eut le plus de retentissement fut celui de la « Nuestra Señora de la Concepción », en 1641. Les rapports faits au Conseil des Indes, les enquêtes, les dépositions des témoins les plus divers, les récits des survivants se trouvent conservés à Séville et à Madrid où Alex. Korganoff les a réunis : sabot vieux de vingt ans dont le propriétaire avait été heureux de se débarrasser en le louant au roi, ce n'est qu'à ses trois cent cinquante tonnes qu'il avait dû d'être pris comme vaisseau amiral de la flotte ; il transportait, en plus du quint, les splendides cadeaux par lesquels le nouveau vice-roi, le marquis de Villena, remerciait Philippe IV de sa nomination. A peine parti de San-Juan-de-Ulloa, le 23 juillet, il faisait déjà eau de la coque et du pont. Arrivé à force de pompes à la Havane, le 30 août, ce n'est qu'après de longues palabres, des réunions, des consultations, qu'il en repartit en direction de Cadix avec une flotte de trente voiles, le 23 septembre, à l'équinoxe, trop tard dans la saison. La tempête faisait rage dans le canal des Bahamas. Le navire dont les ponts étaient couverts de caisses, gouvernait mal. Il fallut abattre le grand mât. Les ancres cassèrent ; celles de rechange, le « maestre de la nao » avait mis à profit l'escale de la Havane pour les vendre. Pendant un mois, le bateau désemparé dériva au gré des vents qui le rabattaient en direction des Antilles. Le premier novembre, il s'échoua par calme plat sur les écueils de la côte de Saint-Domingue. Le 4 novembre, au soir, il se cassa en quatre et coula. Des deux radeaux, l'un se perdit, l'autre fut recueilli par un bateau qui en dépouilla

les occupants et les déposa en chemise à Porto-Plata : des cinq cent quatorze personnes qui se trouvaient à bord, trois cent cinquante périrent. Ces documents n'auraient pas permis de localiser l'épave, si Alex. Korganoff n'avait retrouvé à Londres, le journal de bord et les cartes de l'Anglais William Phips qui, quarante ans plus tard, repéra l'épave : il en retira à l'aide de plongeurs indigènes vingt-six tonnes d'argent, une part infime de la cargaison, d'après Alex. Korganoff. Avec les techniques sous-marines les plus modernes, il va tenter de briser la carapace de corail qui enrobe la coque et d'en tirer le contenu. Des films seront pris. Espérons un documentaire sur la flotte de Nouvelle-Espagne et souhaitons à l'explorateur meilleure chance qu'aux renfloueurs de l'invincible Armada et des galions de Vigo.

M. Helmer.

Bibliographie des langues aymará et kíkua. — Le second tome de cette importante bibliographie, réunie par les soins du Professeur Paul Rivet, a paru au cours de cette année. Il s'agit d'un volume in 8° de 655 pages, allant de 1876 à 1915. Comme le tome premier (voir Journal de notre Société, nouv. sér., t. XL, 1951, p. 255), l'ouvrage comporte la reproduction de nombreuses pages de couverture, de frontispices, etc... Le troisième et dernier tome est sous presse. En vente au Secrétariat de l'Institut d'Ethnologie, Musée de l'Homme, Paris, XVIe. Prix du vol. 3.500 francs.

R. d'H.

Importante découverte près de Tepexpan (Mexique). — Une découverte extrêmement intéressante a été faite à Santa Isabel Ixtapan (Mexique). Dans un terrain de formation Becerra Supérieur appartenant au Pleistocène on a trouvé les restes d'un mammouth, Mammutheus, Archidiskodon, imperator Leidy, avec plusieurs instruments lithiques : une pointe de silex était fixée entre deux côtes. Un grattoir et deux couteaux en obsidienne, une deuxième pointe et un burin en silex complètent la trouvaille, ce qui est une preuve de l'existence de l'homme au Mexique à une époque relativement ancienne. Elle met en valeur, en même temps, la découverte du crâne humain faite à Tepexpan par Helmut de Terra, il y a quelques années.

H. L.

Découverte archéologique en Ecuador. — Les journaux locaux signalent l'existence d'un centre important, de caractère troglodyte, découvert récemment aux limites des cantons de Zaruma et de Chaguarurco dans la sierra de Guanazun, non loin de Cuenca. Attendons des détails précis sur ces ruines dans lesquelles on voudrait déjà voir la citée disparue de Tomebamba.

R. d'H.

« Baroque and Rococo in Latin America ». — L'auteur, M. Pal Kelemen, a réuni dans ce livre abondamment illustré près de 1 000 photographies prises ou recueillies par lui et sa femme au cours de plusieurs voyages dans l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud. Dans le texte, il décrit avec exactitude tous les monuments visités qui lui ont paru le plus caractéristique du Mexique au Brésil en passant par l'Amérique centrale, la Colombie, l'Équateur, le Pérou et la Bolivie. C'est certainement le recueil de documents le plus important qui ait été fait jusqu'à présent sur l'art colonial des XVIIe et XVIIIe siècles. Il est indispensable à tous ceux

qui veulent étudier en détail l'architecture, la sculpture ou la peinture de cette époque. Éditeur : The Mac Millan Company, New York, 1951, 302 p., 192 pl.

H. L.

Sociedad colombiana de Etnologia. — On vient de fonder en Colombie une société scientifique, la Sociedad Colombiana de Etnología. Son président est Gregorio Hernandez de Alba, son secrétaire, Luis Duque Gomez.

H. L.

« ***Word*** », 6e vol. 1950. — Fasc. 1 (April 1950). Les exemples de Z. Salzmann, *A Method for Analyzing Numerical Systems* sont pris essentiellement aux langues américaines ; dans le même fascicule : A. G. Hatcher, *The English Construction* A friend of mine ; A. Martinet, *Some Problems of Italic Consonantism* ; Y. Malkiel, *The Hypothetical base in Romance Etymology* ; H. Penzl, *On the Cases of Afghan (Pashto) Noun* ; W. L. Magee, *The Pronunciation of the Prelingual Mutes in Classical Arabic.*

Fasc. 2 (August 1950). Une étude américaine : E. Benveniste, *La négation en Yuchi* ; deux études générales : D. L. Bolinger, *Rime, Assonance, and Morpheme Analysis* et E. Cross, *Some Features of the Phonology of a Four-year-old Boy* ; enfin G. Bonfante, *The Prepositions of Latin and Greek* ; L. Spitzer, *Romanian* Un prieten al mieu « *A friend of mine* » ; N. Trubetskoy, *Polabian Metrics* ; J. H. Greenberg, *The Patterning of Root Morphemes in Semitic.*

Fasc. 3 (December 1950). J. Kurylowicz, *Réflexions sur l'apophonie qualitative en Indo-Européen* ; R. E. Hayden, *The Relative Frequency of Phonemes in General-American English* ; A. Martinet, *De la Sonorisation des occlusives initiales en Basque* ; W. Leslau, *Observations on Gurage Documents.*

« ***Word*** », 7e vol. — Le vol. 7 de *Word, Journal of the Linguistic Circle of New-York*, a paru en 3 fascicules (April, August, December 1951).

Au sommaire du fasc. 1 : Velma Pickett, *Nonphonemic Stress : A problem of Stress Placement in Isthmus Zapotec.*

La linguistique générale est représentée par les articles de : Eugène A. Nida, *A System for the description of Semantic Elements* ; Ernest Pulgram, *Phoneme and Grapheme : A Parallel.*

Dans le même fasc., on trouve enfin un article de Douglas Taylor, *Structural Outline of Caribbean Creole*, et, par Giovanni Alessio, *The Problem of* Balenare.

Le fasc. 2 est consacré aux études slaves. Au sommaire : A. Martinet, *Concerning some Slavic and Aryan Reflexes of IE* s ; C. H. van Schooneveld, *The aspect System of the Old Church Slavonic and Old Russian verbum finitum* byti ; J. Ferrell, *The Meaning of the Perfective Aspect in Russian* ; A. van Holk, *On the Actor-Infinitive Construction in Russian* ; H. Rubenstein, *The Czech Conjugation* ; M. Halle, *The Old Church Slavonic Conjugation* ; S. Westfal, *The Polish Adjective* radziecki ; W. E. Harkins, *Slavic Formalist Theories in Literary Scholarship.*

Le fasc. 3 comporte une étude de D. L. Bolinger, *Intonation : Levels versus Configurations* ; on y trouve également L. Spitzer, *Two Anglo-French Etymologies* ; J. Kurylowicz, *Le diptotisme et la construction des noms de nombre en arabe* ; R. Lafon, *Concordances Morphologiques entre le Basque et les Langues Caucasiques* (First

Part) ; D. L. Olmsted, *The Phonemes of Yoruba* ; G. Bonfante, *Addenda to the article « The Prepositions of Latin and Greek. »*

J. Tubiana.

Revista interamericana de Bibliografia (Review of inter-american bibliography). — Publication trimestrielle, destinée à encourager les études de bibliographie latino-américaine et inter-américaine par la divulgation d'informations sur auteurs, publications et bibliothèques.

Abonnement : 3 dollars. Prix du numéro : 75 cents. Envoi franco.

Manuscrits et communications, à adresser à : Director de la Rev. Intern. de Bibl., Unión panamericana, Washington, 6, D. C.

Échanges : Director de la Biblioteca conmemorativa de Colón, même adresse. N.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU 11 DÉCEMBRE 1951.

PRÉSIDENCE DE M. D'HARCOURT, TRÉSORIER.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

Mlle Chita DE LA CALLE fait une communication sur *L'usage cérémoniel du tabac chez les peuples de l'ancien Mexique*, avec présentation d'objets archéologiques.

Sont présentés comme membres titulaires :
MM. Leonardo DÍAZ GONZÁLEZ, par MM. Carlos Viacava et Henri Lehmann ;
Florestan FERNANDES, par MM. d'Harcourt et Métraux ;
MMlles FRAUD, par Mme Soustelle et Mlle Lussagnet ;
GABRIEL, par Mlle Lussagnet et M. Lehmann ;
MM. René NAVILLE, par M. d'Harcourt et Mlle Lussagnet ;
Egon SCHADEN, par MM. d'Harcourt et Métraux.

La séance est levée à 18 h. 30.

SÉANCE DU 6 FÉVRIER 1952.

(Assemblée générale.)

PRÉSIDENCE DE M. LÉVI-STRAUSS, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

La Secrétaire générale adjointe donne lecture du rapport moral pour l'année 1951 et le Trésorier du compte rendu financier pour l'année 1951 et du projet de budget pour l'année 1952. Ces rapports et projets sont approuvés à l'unanimité.

Le Dr DE FAUTEREAU fait une conférence sur *L'adaptation au milieu et l'organisation sociale des Indiens Emerillon de la Guyane Française.*

Sont présentés comme membres titulaires :
MM. Herbert BALDUS, par le Prof. Rivet et M. Lehmann ;
R. C. JONES, par M. d'Harcourt et le Dr de Fautereau ;
Tobias ROSEMBERG, par le Prof. Rivet et M. d'Harcourt.

Sont nommés membres titulaires : MM. Leonardo Díaz González, Florestan Fernandes, Mlles Fraud et Gabriel, MM. René Naville et Egon Schaden.

SÉANCE DU 5 MARS 1952.

PRÉSIDENCE DE M. DE CRÉQUI-MONTFORT, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

Le Président a le regret d'annoncer à la Société le décès d'un de ses membres : M. Bunge.

Le Dr J. VELLARD présente un film en couleurs sur *Les traditions des pêcheurs du lac Titicaca.*

Sont présentés comme membres titulaires :

Le Dr Eldino da FONSECA BRANCANTE, par M. G. Ferreira de Almeida et M. d'Harcourt ;

Le Baron Elias DOMIT, par M. G. Ferreira de Almeida et M. d'Harcourt.

Sont nommés membres titulaires : MM. Herbert Baldus, R. C. Jones et Tobias Rosemberg.

La séance est levée à 18 h. 30.

SÉANCE DU 4 AVRIL 1952.

PRÉSIDENCE DE M. LÉVI-STRAUSS, VICE-PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

Le Dr PIDOUX présente des *Extraits sonores d'une cérémonie vodu.*

Sont présentés comme membres titulaires :

MM. Francisco de Assis CARVALHO FRANCO, par M. d'Harcourt et Mlle Lussagnet;
Paulo GUIMARÃES DA FONSECA, par M. d'Harcourt et Mlle Lussagnet.

Sont nommés membres titulaires : le Dr Eldino da Fonseca Brancante et le baron Elias Domit.

La séance est levée à 18 h. 30.

SÉANCE DU 6 MAI 1952.

PRÉSIDENCE DU PROF. RIVET, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

M. RUBIN DE LA BORBOLLA fait une conférence accompagnée de projections sur *Tlatilco, nouvel aspect du style archaïque dans la vallée de México.*

Sont nommés membres titulaires : MM. Francisco de Assis Carvalho Franco et Paulo Guimarães da Fonseca.

La séance est levée à 18 h. 30.

SÉANCE DU 3 JUIN 1952.

PRÉSIDENCE DE M. D'HARCOURT, TRÉSORIER.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

M. J. P. MICHEA fait une communication accompagnée de projections sur *Une nouvelle classification des Esquimaux canadiens.*

Est présenté comme membre titulaire :
M. Estevão PINTO, par le Prof. Rivet et Mlle Lussagnet.

La séance est levée à 18 h. 30.

SÉANCE DU 25 JUIN 1952.

PRÉSIDENCE DU PROF. RIVET, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

M. Agenor COUTO DE MAGALHÃES, assisté de M. H. LEHMANN, présente à la Société un film en couleurs sur les *Indiens du Haut Xingu.*

SÉANCE DU 1er JUILLET 1952.

PRÉSIDENCE DU PROF. RIVET, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

Le Président a le regret d'annoncer à la Société le décès de l'un de ses membres : M. Paul S. Fetzer, membre titulaire.

M. Jorge ACOSTA fait une communication accompagnée de projections sur *La cultura tolteca de Tula y su relación con Chichén-Itzá.*

Est nommé membre à vie : M. Aroldo DE AZEVEDO.

Est nommé membre titulaire : M. Estevão PINTO.

La séance est levée à 18 h. 30.

SÉANCE DU 5 AOUT 1952.

PRÉSIDENCE DU PROF. RIVET, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

M. Alfonso ORTEGA fait une conférence accompagnée de projections sur *Les récentes découvertes à Palenque dans le Temple des Inscriptions.*

La séance est levée à 18 h. 15.

SÉANCE DU 4 NOVEMBRE 1952.

PRÉSIDENCE DE M. D'HARCOURT, TRÉSORIER.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et approuvé.

M. J. P. MICHEA présente des *Remarques sur des fouilles archéologiques pratiquées dans l'archipel canadien et au Labrador* (accompagnées de projections et d'un film en couleurs).

Sont présentés comme membres titulaires :

MM. TENÓRIO D'ALBUQUERQUE, par M. d'Harcourt et Mlle Lussagnet ;

Eduardo d'OLIVEIRA FRANÇA, par MM. Aroldo de Azevedo et Thomas Oscar Marcondes de Souza ;

le prince Antonin de JURITZKY, par Mlle Lussagnet et M. Lehmann ;

M. Luis LISANTI filho, par M. d'Harcourt et Mlle Lussagnet ;

Mlle OCHOA, par Mme Reichlen et Mme Soustelle ;

MM. François de REYNAL, par le R. P. Pinchon et M. Revert ;

Louis M. STUMER, par le Prof. Rivet et M. Reichlen ;

le MUSEUM VOOR VOLKENKUNDE de Rotterdam, par Mlle Lussagnet et M. Lehmann ;

M. Gilbert GUILLEMOT, par M. d'Harcourt, Mlle Lussagnet.

Comme il est d'usage à la séance de novembre, ces candidats sont immédiatement soumis à l'élection. Ils sont élus à l'unanimité.

La séance est levée à 18 h. 45.

BIBLIOGRAPHIE AMÉRICANISTE

PAR

SUZANNE LUSSAGNET.

ANTHROPOLOGIE, PHYSIOLOGIE, PATHOLOGIE.

Généralités.

Baumann (**J. A.**). *Les différents systèmes de classification des types humains et les diverses méthodes de mesures et de recherches. Leur influence sur la terminologie en biotypologie.* Revue de morphophysiologie humaine. Paris, t. IV, n° 10, 1951, p. 15-26.

Beltrami (**G.**), **Autissier** (**Jacques**) et **Beauvieux** (**Jean**). *Influence de la situation et de l'orientation du trou occipital sur le grand axe de l'ellipse de l'arcade dentaire humaine.* Cahiers odonto-stomatologiques. Marseille, t. I, n° 2, 1951, p. 19-28.

Büchi (**E. C.**). *Änderungen der Körperform beim erwachsenen Menschen.* Anthropologische Forschungen, t. I. Wien, 1950, 44 p.

Comas (**Juan**). *Les mythes raciaux.* Paris, Unesco, 1951, 54 p., in-8°.

— *Necesidad de uniformar ciertas técnicas osteométricas del fémur.* Acta venezolana. Caracas, t. III, n°s 1-4, 1947-1948, p. 75-80.

Cook (**Sherburne F.**). *Chemical analysis of fossil bone.* In : *Essays on archaeological methods,* edited by **James B. Griffin**. Ann Arbor, Museum of anthropology, 1951, p. 73-84.

Delattre (**A.**). *Du crâne animal au crâne humain.* Préface de H.-V. Vallois. Paris, Masson, 1951, 103 p., in-8°.

Dunn (**L. C.**). *Race et biologie.* Paris, Unesco, 1951, 59 p.

Garn (**Stanley Marion**). *The use of middle-phalangeal hair in population studies.* American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. IX, n° 3, 1951, p. 325-333.

Herrera (**Lee F.**) **and Kiser** (**Clyde V.**). *Social and psychological factors affecting fertility. XIII : Fertility in relation to fertility planning and health of wife, husband, and children.* Milbank Memorial Fund quarterly. New York, t. XXIX, n° 3, 1951, p. 331-376.

Hoffstetter (**Robert**). *Las frecuencias genicas en una población en estado de polimorfismo equilibrado. Aplicación a la antropología.* Publicaciones de la Escuela politécnica nacional, n° 1. Quito, 1949, 42 p., in-8°.

Howells (**W. W.**). *A factorial study of constitutional type.* American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. X, n° 1, 1951, p. 91-118.

Hunt Jr. (**Edward E.**). *Human constitution : an appraisal.* American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. X, n° 1, 1951, p. 55-73.

Izquierdo (**José**). *Importancia de algunos diámetros y ángulos cefálicos.* Acta vene-

zolana. Caracas, t. III, nos 1-4, 1947-1948, p. 68-74.

Kantner (**J. F.**) **and Whelpton** (**P. K.**). *Social and psychological factors affecting fertility.* Millbank Memorial Funk quarterly. New York, t. XXX, no 2, 1952, p. 152-187.

Kherumian (**R.**). *Génétique et anthropologie des groupes sanguins.* Paris, Vigot, 1951, 128 p.

— *Les groupes sanguins et le problème de la typologie.* Revue de morpho-physiologie humaine. Paris, t. IV, no 12, 1952, p. 29-41.

Lahovary (**N.**). *Nouvelles considérations sur la valeur du groupe O pour les déterminations ethniques. O, groupe d'aboutissement ?* Bulletin der schweizerischen Gesellschaft für Anthropologie und Ethnologie. Bern, t. XXVII, 1950-1951, p. 39-48.

Leschi (**J.**). *Forme et capacité cranienne. L'indice cranien horizontal.* L'anthropologie. Paris, t. LV, nos 5-6, 1951, p. 445-462.

Millot (**Jacques**). *Biologie des races humaines.* Paris, Armand Colin, 1952, 223 p., in-8°.

Rivet (**Paul**). *El racismo frente a la ciencia.* Boletín de informaciones científicas nacionales. Quito, t. IV, no 42, 1951, p. 273-284.

Rose (**Arnold M.**). *L'origine des préjugés.* Paris, Unesco, 1951, 42 p.

Sacchetti (**Alfredo**). *El problema de la realidad de las constituciones biotipológicas individuales.* Acta argentina de fisiología y fisiopatología. Córdoba, t. I, no 2, 1950, p. 423-494.

Saller (**Karl**). *Art und Rassenlehre des Menschen.* Stuttgart, C. E. Schwab, 1949, 184 p., in-8°.

Scheidt (**Walter**). *Lehrbuch der Anthropologie.* Hamburg, Richard Hermes Verlag, 1948, 379 p., in-8°.

Simpson (**G. G.**). *The meaning of evolution : a study of the history of life and of its significance for man.* London, Oxford University Press, 1950, xv-364 p., in-8°.

Thieme (**Frederick P.**). *The use of IBM machines in analyzing anthropological data.* In : *Essays on archaeological methods,* edited by **James B. Griffin.** Ann Arbor, Museum of anthropology, 1951, p. 128-132.

Tisserand (**M.**). *Note préliminaire sur l'aptitude à sentir le farnésol.* Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie. Paris, t. II, nos 1-3, 1951, p. 18-22.

Torgersen (**J.**). *Hereditary and environmental factors in twinning.* American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. IX, no 4, 1951, p. 441-454.

Trotter (**Mildred**) **and Gleser** (**Goldine**). *The effect of ageing on stature.* American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. IX, no 3, 1951, p. 311-324.

Tschepourkovsky (**E.**). *L'analyse des types anthropologiques. Critiques et propositions.* L'anthropologie. Paris, t. LV, nos 3-4, 1951, p. 248-280.

Vasey (**Harold**). *Recherches statistiques et critiques sur la concordance existant entre deux méthodes pour mesurer la longueur du membre inférieur.* Archives suisses d'anthropologie générale. Genève, t. XVI, no 2, 1951, p. 121-128.

Zunni (**José**). *Determinación de la capacidad intelectual mediante el reactivo Ballard.* Anales del Instituto étnico nacional. Buenos Aires, t. IV, 1951, p. 83-92.

Amérique en général.

Biocca (E.). *Les Ancylostomes et l'origine des Indiens d'Amérique.* L'anthropologie. Paris, t. LV, nos 5-6, 1951, p. 481-483.

Birdsell (Joseph B.). *The problem of the early peopling of the Americas as viewed from Asia.* In : *The physical anthropology of the american Indian,* edited by **W. S. Laughlin.** New York, The Viking Fund, 1951.

Boyd (William C.). *The blood groups and types.* In : *The physical anthropology of the american Indian,* edited by **W. S. Laughlin.** New York, The Viking Fund, 1951.

Comas (Juan). *La enseñanza de la antropología y la utilización de antropólogos en Hispanoamérica.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 111-126.

Dahlberg (Albert A.). *The dentition of the american Indian.* In : *The physical anthropology of the american Indian,* edited by **W. S. Laughlin.** New York, The Viking Fund, 1951.

Homs (Joseph A.). *Los orígenes indianos.* Boletín de investigaciones científicas nacionales. Quito, t. IV, n° 44, 1952, p. 514-527.

Ibarra Grasso (Dick Edgar). *Estado actual del problema de los orígenes oceánicos de parte de los aborígenes americanos.* Ciencia nueva. Tucumán, t. I, n° 3, 1951, p. 5-46.

Renaud (Etienne B.). *The peopling of America.* Southwestern lore. Boulder, t. XVII, n° 2, 1951, p. 28-38.

Spuhler (James N.). *Some genetic variations in american Indians.* In : *The physical anthropology of the american Indians,* edited by **W. S. Laughlin.** New York, The Viking Fund, 1951.

The physical anthropology of the american Indian. Edited by **William S. Laughlin.** New York, The Viking Fund, 1951, VII-202 p.

Amérique du Nord.

Early man in the Eden valley. Edited by **John Moss.** Museum Monographs. Philadelphia, 1951, 123 p., in-8°.

Fraga Iribarne (Manuel). *Razas y racismo en Norteamérica.* Madrid, Editorial Cultura hispánica, 1950, 98 p.

Laughlin (William S.). *The Alaska gateway viewed from the Aleutian islands.* In : *The physical anthropology of the american Indian,* edited by **W. S. Laughlin.** New York, The Viking Fund, 1951.

Race prejudice and discrimination. Readings in intergroup relations in the United States. Edited by **Arnold M. Rose.** New York, Alfred A. Knopf, 1951, 605 p.

Trotter (Mildred) **and Gleser** (Goldine C.). *Trends in stature of american Whites and Negroes born between 1840 and 1924.* American Journal of physical anthropology. Philadelphia, t. IX, n° 4, 1951, 427-440.

Amérique Centrale.

Dávalos Hurtado (Eusebio). *La deformación craneana entre los Tlatelolcas.* México, Escuela nacional de antropología e historia, 1951, 99 p., in-8°.

Fastlicht (Samuel). *Contribución al estudio del pegamento de las incrustaciones.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 153-165.

Lang (Julio). *Espectro racial de Honduras.* América indígena. México, t. XI, nº 3, 1951, p. 209-217.

Memoria sintética. Departamento de antropología. Veracruz, Gobierno del estado, 1951, 70 p., in-8º.

Romero (Javier). *Monte Negro, centro de interés antropológico.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 317-329.

Rosales Miranda (Fernando). *Nuevo índice de equilibrio morfológico e investigaciones biométricas en escolares mexicanos.* México, Instituto nacional de pedagogía, 1951, 146 p.

Amérique du Sud.

Alfaro Álvarez (Raúl R.). *Variaciones del pulso y de la presión arterial en hombres a nivel del mar y en las altiplanicies andinas.* Anales de la Facultad de medicina. Lima, t. XXXIV, 1951, p. 221-275.

Arauco Camacho (Florencio). *La deformación en los cráneos khollas.* Gaceta médica boliviana. Cochabamba, t. XXI, 1949, p. 101-102.

Bastide (Roger) e Fernandes (Florestan). *O preconceito racial em São Paulo.* São Paulo, Instituto de administração da Faculdade de ciências económicas e administrativas, 1951, 49 p.

Bergna (Luis María). *Algunos datos sobre una población de ascendencia araucana.* Anales del Instituto étnico nacional. Buenos Aires, t. IV, 1951, p. 69-82.

Coba Robalino (José M.). *Los orígenes del Quichua ; su raza y su lengua.* Gaceta municipal. Quito, t. XXXIV, nº 119, 1950, p. 197-225.

Escajadillo (Tomás). *La población mestiza del Perú y los grupos sanguíneos.* Anales de la Sociedad peruana de la historia de la medicina. Lima, t. IX, 1947, p. 17-30.

Faria (L. de Castro). *Pesquisas de antropologia física no Brasil. História. Bibliografia.* Boletim do Museu nacional, antropologia, nº 13. Rio de Janeiro, 1952, p. 1-106.

Levey (Robert). *La verruga. Una épica de la medicina peruana.* Fanal. Lima, t. VI, nº 28, 1951, p. 2-7.

Lipschutz (Alejandro) y Mostny (Greta). *Cuatro conferencias sobre los Indios Fueguinos.* Santiago de Chile, Revista geográfica de Chile, 1950, 86 p., in-8º.

López Sánchez (Armando). *Hacia el biotipo del niño boliviano.* Boletín del Centro intelectual Agustín Aspiazu. La Paz, nº 2, 1947, p. 29-36.

Monge M. (Carlos). *Aclimatación en los Andes. Confirmaciones históricas sobre « agresión climática » en el desenvolvimiento de las sociedades de América.* Anales de la Facultad de medicina. Lima, t. XXVIII, nº 4, 1945, p. 307-382.

— *Características de los seres aclimatados en el altiplano. Revista de conjunto sobre la función respiratoria del Andino.* In : *Anales del II Congreso indigenista interamericano.* Cuzco, Lumen, [1951], p. 222-237.

Newman (Marshall T.). *The sequence of indian physical types in South America.* In : *The physical anthropology of the american Indian,* edited by W. S. Laughlin. New York, The Viking Fund, 1951.

Oppenheim (Victor). *Note on andean glaciation and precolombian man.* In : *Selected Papers of the XXIXth Congress of americanists,* t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 190-191.

Oriol i Anguera (A.). *20 minutos de meditación sobre antropología argentina. A propósito de un libro.* Acta argentina de

fisiología y fisiopatología. Córdoba, t. I, nº 3, 1950 [tirage à part : 19 p.].

Quevedo A. (**Sergio A.**). *Crecimiento y alimentación de los aborígenes de Anta.* Cuzco, H. G. Rozas, 1949, 208 p., in-8º.

Rusconi (**Carlos**). *Restos de platígonos y malformaciones óseas procedentes de los tumulos indígenas de Santiago del Estero.* Revista del Museo de historia natural. Mendoza, t. II, nº 4, 1948, p. 231-239.

San Martín (**Mauricio**). *Equipos sanguíneos y factor Rh en un grupo de nativos del departamento de Junín.* Anales de la Facultad de medicina. Lima, t. XXXIV, 1951, p. 276-279.

Santiana (**Antonio**). *Contribución al estudio de la patología ecuatoriana. Sobre el bocio leve en la población urbana y rural.* Quito, Imprenta de la Universidad, 1942, 30 p.

Sausse (**André**). *Populations primitives du Maroni (Guyane française).* Paris, Institut géographique national, 1951, 133 p., in-8º.

ARCHÉOLOGIE.

Généralités.

Bartlett (**H. H.**). *Radiocarbon datability of peat, marl, caliche and archeological materials.* Science. Washington, t. CXIV, nº 2951, 1951, p. 55-56.

Bird (**Junius B.**). *Recent developments in the treatment of archaeological textiles.* In : *Essays on archaeological methods,* edited by **James B. Griffin.** Ann Arbor, Museum of anthropology, 1951, p. 51-58.

Brainerd (**George R.**). *The use of mathematical formulations in archaeological analysis.* In : *Essays on archaeological methods,* edited by **James B. Griffin.** Ann Arbor, Museum of anthropology, 1951, p. 117-127.

Canby (**Joel S.**). *Un método para la descripción de la cerámica arqueológica.* Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. II, nº 2, 1950, p. 27-39.

Coghlan (**H. H.**). *Native copper in relation to prehistory.* Man. London, t. LI, nº 156, 1951, p. 90-93.

Collier (**Donald**). *Carbon^{14} dating.* In : *Essays on archaeological methods,* edited by **James B. Griffin.** Ann Arbor, Museum of anthropology, 1951, p. 97-101.

Cook (**S. F.**). *The fossilization of human bone : calcium, phosphate, and carbonate.* University of California Publications in american archaeology and ethnology. Berkeley-Los Angeles, t. XL, nº 6, 1951, p. 263-280.

Essays on archaeological methods. Proceedings of a conference held under auspices of the Viking Fund, edited by **James B. Griffin.** Museum of anthropology, University of Michigan, Anthropological Papers, nº 8. Ann Arbor, 1951, 151 p., in-8º.

Flint (**Richard Foster**) **and Deevey Jr.** (**Edward S.**). *Radiocarbon dating of late-pleistocene events.* American Journal of science. New Haven, t. 249, nº 6, 1951, p. 257-300.

Gettens (**Rutherford J.**). *Principles in the conservation of mural paintings.* In : *Essays on archaeological methods,* edited by **James B. Griffin.** Ann Arbor, Museum of anthropology, 1951, p. 59-72.

Johnson (**Frederick**). *Collaboration among scientific fields with special reference to archaeology.* In : *Essays on archaeological methods,* edited by **James B. Griffin.** Ann

Arbor, Museum of anthropology, 1951, p. 34-50.

Libby (**Willard F.**). *Radiocarbon dating.* Chicago, University of Chicago Press, 1952, 124 p., in-8°.

Matson (**Frederick R.**). *Ceramic technology as an aid to cultural interpretation. Techniques and problems.* In : *Essays on archaeological methods*, edited by **James B. Griffin**. Ann Arbor, Museum of anthropology, 1951, p. 102-116.

Radiocarbon dating. Assembled by **Frederick Johnson**. American antiquity. Menasha, t. XVII, n° 1, part 2, 1951, 65 p., in-8°.

Root (**William C.**). *Metallurgical analyses and their aid to archaeology.* In : *Essays on archaeological methods*, edited by **James B. Griffin**. Ann Arbor, Museum of anthropology, 1951, p. 85-93.

Smith (**Benjamin L.**). **and Bates** (**George P.**). *Archaeology's newest tool, carbon 14 dating.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XII, n° 2, 1951, p. 13-21.

Sorenson (**John L.**). *Dating archaeological finds by radioactive carbon content.* Brigham Young University, Bulletin of the University archaeological Society. Provo, t. II, 1951, p. 1-6.

Spaulding (**Albert C.**). *Recent advances in surveying techniques and their application to archaeology.* In : *Essays on archaeological methods*, edited by **James B. Griffin**. Ann Arbor, Museum of anthropology, 1951, p. 2-16.

Stubbs (**Francis L.**). *Some notes on pottery and its restoration.* Missouri archaeologist. Columbia, t. XLVII, 1951, p. 1-2.

Symposium on archaeological chemistry. Edited by **Earle R. Caley**. Journal of chemical education. Eaton, t. XXVIII, n° 2, 1951, p. 63-96.

Titterington (**Paul F.**). *Applications of X ray to archaeology.* In : *Essays on archaeological methods*, edited by **James B. Griffin**. Ann Arbor, Museum of anthropology, 1951, p. 94-96.

Wedel (**Waldo R.**). *The use of earth-moving machinery in archaeological excavations.* In : *Essays on archaeological methods*, edited by **James B. Griffin**. Ann Arbor, Museum of anthropology, 1951, p. 17-53.

Amérique en général.

Baity (**Elizabeth Chesley**). *Americans before Columbus.* New York, The Viking Press, 1951, 256 p.

Basauri y Retolaza (**Daniel**). *El pueblo vasco factor importante en el poblamiento precolombino de América?* Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XXI, n° 2, 1946, p. 144-148.

Bushnell (**G. H. S.**). *Prehistoric America. Comments on some C^{14} dates.* Antiquity. Newbury, n° 99, 1951, p. 145-149.

Carter (**George F.**). *An early american description probably referring to Phaseolus lunatus.* Chronica botanica. Waltham, Mass., t. XII, n°s 4-6, 1951, p. 155-160.

— *Man in America. A criticism of scientific thought.* Scientific monthly. New York, t. LXXIII, n° 5, 1951, p. 297-307.

Chaman Lal. *Who discovered America?* Bombay, New Book C°, 1951, 97 p., in-8°.

Comas (**Juan**). *Consideraciones en torno a la « Prehistoria de América » de S. Canals Frau.* México, s. éd., 1952, 15 p., in-8°.

Ekholm (**Gordon F.**). *The problems of asiatic american cultural relationships.* Bulletin of the eastern states archaeological Federation. Harrisburg, t. X, 1951, p. 6.

Fiore de Cropani (Otorino de). *A origem do homem americano.* Investigações. São Paulo, t. I, nº 11, 1949, p. 119-155.

González (Alberto Rex). *Métodos cronológicos en arqueología (a propósito de una reciente publicación).* Ciencia e investigación. Buenos Aires, t. VII, nº 1, 1951, p. 3-10.

Hobbs (William Herbert). *The fourteenth century discovery of America by Antonio Zeno.* Scientific monthly. New York, t. LXXII, nº 1, 1951, p. 24-31.

Ibarra Grasso (Dick Edgar). *Estado actual del problema de los orígenes oceánicos de parte de los aborígenes americanos.* Ciencia nueva. Tucumán, t. I, nº 3, 1951, p. 5-46.

Kelly (Isabel). *The bottle gourd and Old World contacts.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 207-214.

Kidder (A. V.). *Some key problems of New World prehistory.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 215-223.

Kimura (Kikuya). *American Indian contributions to civilization.* The japanese Journal of ethnology. Tokyo, t. XVI, nº 2, 1951, p. 68-73.

Landon (R. H.). *Two unusual methods of chipping stone.* Minnesota archaeologist. Minneapolis, t. XVI, nº 2, 1950, p. 11-12.

Lawshe (Fred E.). *The efficiency of stone age tools.* Minnesota archaeologist. Minneapolis, t. XVI, nº 4, 1950, p. 3-11.

Leroi-Gourhan (A.). *Le problème des rapports anciens entre l'Asie et l'Amérique.* Revue de géographie humaine et d'ethnologie. Paris, t. IV, 1948-1949, p. 79-83.

Linton (Ralph). *New light on ancient America.* Scientific monthly. New York, t. LXXII, nº 5, 1951, p. 313-317.

Renaud (Etienne B.). *The peopling of America.* Southwestern lore. Boulder, t. XVII, nº 2, 1951, p. 28-38.

Root (William C.). *Gold-copper alloys in ancient America.* Journal of chemical education. Easton, t. XXVIII, nº 2, 1951, p. 76-78.

Sauer (Jonathan D.). *The grain amaranths. A survey of their history and classification.* Annals of Missouri botanical Garden. St. Louis, t. XXXVII, 1950, p. 561-632.

Strong (William Duncan). *Cultural resemblances in nuclear America. Parallelism or diffusion?* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists,* t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 271-279.

Termer (Franz). *Vom Kunsthandwerk altamerikanischer Kulturvölker.* Wegweiser zur Völkerkunde, Führer durch das Hamburgische Museum für Völkerkunde und Vorgeschichte, nº 1. Hamburg, 1951, p. 1-24.

Thurnwald (Richard). *The role of political organization in the development of man, with suggested applications in the New World.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists,* t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 280-284.

Amérique du Nord.

Adams (Lee M.). *The Table Rock basin in Barry county, Missouri.* Memoirs of the Missouri archaeological Society, nº 1. Columbia, 1950, 63 p.

Armstrong (Zella). *Who discovered America? The amazing story of Madoc.* Chattanooga, Lookout publishing Cº, 1951, XVI-216 p.

Bannister (Bryant). *Tree-ring dates from the Gallina area, New Mexico.* Tree-ring Bulletin. Tucson, t. XVII, nº 3, 1951, p. 21-22.

Bell (**Robert E.**). *Report of excavations at Vanderpool and Morris sites near Tahlequah, Oklahoma, and in the Eufaula Reservoir of eastern Oklahoma.* University of Oklahoma, Archaeological newsletter. Norman, t. XI, nº 5, 1951, p. 1-5.

— *Report of finds and excavations.* University of Oklahoma, Archaeological newsletter. Norman, t. XI, nº 6, 1951, p. 1-3.

Blaker (**Margaret C.**). *The status of ceramic typology in the Potomac valley.* Eastern states archaeological Federation Bulletin. Harrisburg, nº 10, 1951, p. 8-9.

Brondsted (**Johannes**). *Problemet om Nordboer i Nordamerika for Colombus en bedommelse af det amerikanske materiale.* (*Norsemen in North America before Columbus*). Aarbog for nordisk oldkyndighed og historie. København, 1950 [Tirage à part : 152 p.]

Bruder (**E. G.**). *The Reuter mounds, Milwaukee county.* Wisconsin archaeologist. Milwaukee, t. XXXII, nº 3, 1951, p. 49-51.

Bullen (**Ripley P.**). *Certain small triangular arrow points.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XII, nº 4, 1951, p. 64-66.

— *Perico Island : 1950.* Florida anthropologist. Gainesville, t. III, nºs 3-4, 1951, p. 40-44.

— *Some notes on the Winslow site.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XIII, nº 1, 1951, p. 10-11.

— *The Gard site, Homosassa Springs, Florida.* Florida anthropologist. Gainesville, t. IV, nºs 1-2, 1951, p. 27-31.

— *The Terra Ceia site, Manatee county, Florida.* Publications of the Florida anthropological Society, nº 3. Gainesville, 1951.

Cain (**Thomas H.**). *Petroglyphs of central Washington.* Seattle, University of Washington Press, 1950, IX-57 p.

Caldwell (**Joseph R.**), **Thompson** (**Charles E.**) **and Caldwell** (**Sheila K.**). *The Booger Bottom mound : a Forsyth period site in Hall county, Georgia.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 4, 1952, p. 319-328.

Caldwell (**Sheila Kelly**). *The excavation and reconstruction of the Woodstock Fort.* Early Georgia. Athens, t. I, nº 2, 1950, p. 22-29.

Campbell (**John Martin**) **and Ellis** (**Florence Hawley**). *The Atrisco sites : Cochise manifestations in the middle Rio Grande valley.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 3, 1952, p. 211-221 p.

Carpenter (**Edmund S.**). *Ecology and Pennsylvania mounds.* Pennsylvania archaeologist. Philadelphia, t. XX, 1950, p. 63-74.

Carpenter (**Edmund S.**) **and Schoff** (**Harry L.**). *The Nelson mound, Crawford county, Penna.* Pennsylvania archaeologist. Philadelphia, t. XXI, nºs 3-4, 1951, p. 56-59.

Coffin (**C. C.**). *The Eagle Hill Ridge site, Laurel Beach, Milford, Conn.* Bulletin of the archaeological Society of Connecticut. New Haven, t. XXV, 1951, p. 26-56.

Coffin (**Roy G.**). *Sources and origins of northern Colorado artifact materials.* Southwestern lore. Boulder, t. XVII, nº 1, 1951, p. 2-6.

Collins (**Henry B.**). *Excavations at Thule culture sites near Resolute Bay, Cornwallis Island, N. W. T.* (*Preliminary report*). National Museum of Canada, Bulletin 123, Annual report 1949-1950. Ottawa, 1951, p. 49-63.

Corliss Jr. (**Frank R.**). *The finding of an unusual cach at an archaic site* (*18 gal.*) *in Garrett county, Maryland.* Carnegie Institution, Newsletter. Pittsburgh, t. IV, 1951, p. 1-2.

Cotter (**John L.**). *Stratigraphic and area tests at the Emerald and Anna mound sites.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 1, part 1, 1951, p. 18-32.

Cotter (**John L.**) **and Corbett** (**John M.**).

Archeology of the Bynum mounds, Mississippi. With additions by **Marshall T. Newman, Volney H. Jones, Henry W. Setzer and J. P. E. Morrison**. Archeological research series, nº 1. Washington, National Park service, 1951, VI-112 p., in-8º.

Daifuku (**Hiroshi**). *A new conceptual scheme for prehistoric cultures in the southwestern United States.* American anthropologist. Menasha, t. LIV, nº 2, 1952, p. 191-200.

Daugherty (**Richard D.**). *Archaeological investigations in O'Sullivan Reservoir, Grant county, Washington.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 4, 1952, p. 374-383.

Dodge (**Ernest A.**). *Some thougts on the historic art of the Indians of northeastern North America.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XII, nº 1, 1951, p. 1-5.

Doyle (**Richard**). *Surface hunting in the upper Raritan Valley.* Bulletin of the archaeological Society of New Jersey. Trenton, t. IV, 1951, p. 1-5.

Dragoo (**Don W.**). *Archaeological survey of Shelby county, Indiana.* Indianapolis, Indiana historical Bureau, 1951, 37 p.

Dutton (**Bertha P.**). *Highlights of the Jémez region.* El Palacio. Santa Fe, t. LIX, nº 5, 1952, p. 131-158.

— *The Diggers complete their fifth season of senior girl scout archaeological mobil camp.* El Palacio. Santa Fe, t. LVIII, nº 11, 1951, p. 354-369.

Early man in the Eden valley. Edited by **John Moss**. Museum Monographs. Philadelphia, 1951, 123 p., in-8º.

Engstrom (**Roland E.**). *A preliminary report on the Nunkatusset site.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XIII, nº 1, 1951, p. 5-9.

Evans (**Glen L.**). *Prehistoric wells in eastern New Mexico.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 1, part 1, 1951, p. 1-9.

Fay (**George E.**). *Photography as an aid to archaeology.* Southern Indian Studies. Chapel Hill, t. II, 1950, p. 65-68.

Fenenga (**Franklin**). *The archaeology of the Slick Rock village, Tulare county, California.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 4, 1952, p. 339-347.

Fetzer (**E. W.**) **and Mayer-Oakes** (**William J.**). *Excavation of an Adena burial mound at the Half-Moon site.* West Virginia archaeologist. Moundsville, t. IV, 1951, p. 1-28.

Field (**Henry P.**). *A Woodland pot recently found in Allamakee county, Iowa.* Missouri archaeologist. Columbia, t. XVI, nº 3, 1950, p. 11-12.

Fischer (**F. William**). *A Woodland site in Campbell county.* Tennessee archaeologist. Knoxville, t. VII, nº 2, 1951, p. 39-42.

Ford (**James A.**). *Greenhouse : a Troyville-coles Creek period site in Avoyelles Parish, Louisiana.* New York, American Museum of natural history, 1951, 155 p.

— *Mound builders of the Mississippi.* Scientific American. New York, t. CLXXXIV, nº 3, 1952, p. 23-27.

Fowler (**William S.**). *Pipes and rare products of the stone bowl industry.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XIII, nº 1, 1951, p. 13-20.

— *Pottery types of central New England.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XII, nº 3, 1951, p. 38-40.

— *Ragged mountain : cultural sequence in a Connecticut quarry-shelter.* Bulletin of the archaeological Society of Connecticut. New Haven, t. XXV, 1951, p. 3-25.

— *Tomahawks of central New England.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XII, nº 3, 1951, p. 29-37.

— *Typology of the Heard Pond site.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Andover, t. XI, nº 3, 1950.

Giddings Jr. (J. L.). *Problems of early man in Alaska.* National research Council Bulletin. Washington, nº 122, 1951, p. 42-43.

Godfrey Jr. (William S.). *The archaeology of the Old Stone Mill in Newport, Rhode Island.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 2, 1951, p. 120-129.

Goggin (John M.). *Florida's Indians.* University of Florida, Economic leaflets, t. X, nº 8. Gainesville, 1951.

— *The Snapper Creek site.* Florida anthropologist. Gainesville, t. III, nºs 3-4, 1951, p. 50-64.

Goke (Edwin). *Grant county effigy mounds.* Wisconsin archaeologist. Milwaukee, t. XXXII, nº 3, 1951, p. 54-55.

Grassman (Thomas). *The Mohawk Caughnawasa excavation.* Bulletin of the eastern states archaeological Federation. Harrisburg, t. X, 1951, p. 9.

Greenman (Emerson F.). *Old Birch island cemetery, and the early historic trade route, Georgian bay, Ontario.* Occasional Contributions from the Museum of anthropology of the University of Michigan, nº 11. Ann Arbor, 1951, 69 p., 26 pl., in-8º.

Griffin (James B.) and Spaulding (Albert C.). *The Central Valley archaeological survey. Season 1950. A preliminary report.* Journal of the Illinois state archaeological Society. Springfield, t. I, nº 3, 1951, p. 75-84.

Griffin (John W.). *Spanish influence in southeastern archaeology.* Bulletin of the eastern states archaeological Federation. Harrisburg, t. X, 1951, p. 9.

Guthe (Alfred K.). *The Williams mound, a manifestation of the hopewellian culture.* Bulletin of the eastern states archaeological Federation. Harrisburg, t. X, 1951, p. 4-5.

Haag (William G.). *The Jaketown flint industry.* Southeastern archaeological Conference Newsletter. Oxford, Miss., t. III, nº 1, 1951, p. 7-9.

Hall Jr. (E. T.). *Southwestern dated ruins, VI : Awatovi area, Arizona, Canyon Largo, Cabezon, and Governador Canyon, New Mexico.* Tree-ring Bulletin. Tucson, t. XVII, nº 4, 1951, p. 26-28.

Hamilton (Andrew). *America's oldest houses.* Natural history. New York, t. LX, nº 8, 1951, p. 360-364.

Hansen (Henry P.). *Pollen analysis of peat sections from near the Finley site, Wyoming.* In : *Early man in the Eden valley.* Museum Monographs. Philadelphia, 1951, p. 111-124.

Heizer (Robert F.). *Preliminary report on the Leonard rockshelter site, Pershing county, Nevada.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 2, 1951, p. 89-98.

Henning (Dale). *Two unusual finds from Allamakee county, Iowa.* Minnesota archaeologist. Minneapolis, t. XVI, nº 1, 1950, p. 17.

Hibben (Frank C.). *Sites of the Paleo-Indian in the middle Rio Grande valley.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 1, part 1, 1951, p. 41-46.

Hiestand (Joseph E.). *An archaeological report on Newton county, Indiana.* Indianapolis, Indiana historical Bureau, 1951, 49 p.

Hiller (W. R.). *Indian village at Fort Berthold.* Minnesota archaeologist. Minneapolis, t. XVII, nº 1, 1951, p. 3-9.

Holmes (G. William). *The regional significance of the pleistocene deposits in the Eden valley.* In : *Early man in the Eden valley.* Museum Monographs. Philadelphia, 1951, p. 93-100.

Howard (Lynn). *Archaeological survey in the Bull Shoals region of Arkansas.* Missouri archaeologist. Columbia, t. XIII, nº 1, 1951, p. 3-17.

Howe (J. V.). *The pre-columbian iron age of Virginia.* Bulletin of the eastern states archaeological Federation. Harrisburg, t. X, 1951, p. 6.

Hummel (**Charles A.**). *A Copena mound.* Tennessee archaeologist. Knoxville, t. VII, n° 2, 1951, p. 43-45.

Hurt (**Wesley R.**). *Carved human heads from South Dakota.* University of South Dakota, Museum News. Vermillion, t. XII, n° 4, 1951, p. 9-10.

— *Report of the investigations of the Swanson site, 39 Br 16, Brule county, South Dakota.* University of South Dakota archaeological Studies, n° 3. Vermillion, 1951, 106 p.

— *Scalp Creek project.* University of South Dakota, Museum News. Vermillion, t. XII, n°s 8-9, 1951, p. 1-8.

— *Swanson site 39 Br 16.* Pierre (South Dak.), State archaeological Commission, 1951, VI-106 p.

— *The Sommers site.* University of South Dakota, Museum News. Vermillion, t. XII, n° 4, 1951, p. 1-8.

Johnston (**La Dow**). *Birdstones.* Bulletin of the Ohio indian relics collectors Society. Columbus, t. XXVI, 1951, p. 7-14.

— *The bar amulet.* Bulletin of the Ohio indian relics collectors Society. Columbus, t. XXVI, 1951, p. 15-18.

Keighley (**Stephen**). *The Eagle Dam site.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XII, n° 4, 1951, p. 53-57.

Kelley (**B. E.**). *The stone face.* Bulletin of the Ohio indian relics collectors Society. Columbus, t. XXV, 1950, p. 35.

Keyes (**Charles R.**). *Prehistoric Indians of Iowa.* The Palimpsest. Iowa City, t. XXXII, n° 8, 1951, p. 285-344.

Kidd (**Kenneth E.**). *Burial of an ojibwa chief, Muskoka district, Ontario.* Pennsylvania archaeologist. Philadelphia, t. XXI, n°s 1-2, 1951, p. 1-8, 31-32.

Kingsbury (**Isaac W.**) **and Hadlock** (**Wendell S.**). *An early occupation site, Eastport, Maine.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XII, n° 2, 1951, p. 22-26.

Knoblock (**Byron W.**). *Superb sculptured art of the eastern United States.* Journal of the Illinois state archaeological Society. Springfield, t. II, n° 1, 1951, p. 24-30.

Kramer (**Leon**). *Prehistoric Ohio flint.* Bulletin of the Ohio indian relics collectors Society. Columbus, t. XXV, 1950, p. 12-15.

Kuhm (**Herbert W.**). *The mining and use of lead by Wisconsin Indians.* Wisconsin archaeologist. Milwaukee, t. XXXII, n° 2, 1951, p. 25-38.

Laguna (**Frederica de**). *Preservations of archaeological and ethnological material in Alaska.* National Research Council Bulletin. Washington, n° 122, 1952, p. 46-47.

Landen (**R. H.**). *That Kensington stone again.* Minnesota archaeologist. Minneapolis, t. XVI, n° 3, 1950, p. 9-10.

Lawrence (**Barbara**). *Mammals found at the Awatovi site. Post-cranial skeletal characters of deer, pronghorn, and sheep-goat with notes on Bos and Bison.* Papers of the Peabody Museum of american archaeology and ethnology, t. XXXV, n° 3. Cambridge, Mass., 1951, VII-43 p., in-8°.

Lawyer (**Clinton**). *Mill Creek sites in Iowa.* University of South Dakota, Museum News. Vermillion, t. XII, n° 10, 1951, p. 1-4.

Lee (**Thomas E.**). *A preliminary report on an archaeological survey of southwestern Ontario in 1949.* National Museum of Canada, Bulletin 123, Annual Report for 1949-1950. Ottawa, 1951, p. 42-48.

Lee (**Ronald F.**). *United States : historical and archaeological monuments.* Instituto panamericano de geografía e historia, Publicacion n° 117, Monumentos históricos y arqueológicos, t. II. México, 1951, 121 p., in-8°.

Lehmer (**Donald J.**). *The Fort Pierre Branch,*

central south Dakota. American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 4, 1952, p. 329-336.

— *The Turkey Bluff focus of the Fulton aspect.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 4, 1952, p. 313-318.

Leslie (**Vernon**). *Push-Button archaeology.* Pennsylvania archaeologist. Philadelphia, t. XXI, nºs 1-2, 1951.

Lewis (**T. M. N.**) **and Kneberg** (**Madeline**). *An archaic autobiography.* Tennessee archaeologist. Knoxville, t. VII, nº 1, 1951, p. 1-5.

— *Early projectile points, and examples from Tennessee.* Tennessee archaeologist. Knoxville, t. VII, nº 1, 1951, p. 6-19.

Lister (**Robert H.**). *Excavations at Hells Midden, Dinosaur National Monument.* University of Colorado Studies, series in anthropology, t. III. Boulder, 1951, III-49 p.

Lister (**Robert H.**) **and Dick** (**Herbert W.**). *Archaeology of the Glade Park area. A progress report.* Southwestern lore. Boulder, t. XVII, nº 4, 1952, p. 69-92.

Lucy (**Charles L.**). *Notes on a small Andaste burial site and Andaste archaeology.* Pennsylvania archaeologist. Philadelphia, t. XX, nºs 3-4, 1950, p. 55-62.

Mac Donald (**Robert**). *A new interpretation of the Carrabelle site.* Florida anthropologist. Gainesville, t. III, nºs 3-4, 1951, p. 45-49.

Mac Neish (**Richard S.**). *An archaeological reconnaissance in the Northwest Territories.* National Museum of Canada, Bulletin 123, Annual Report for 1949-1950. Ottawa, 1951, p. 24-41.

Mallery (**Arlington H.**). *Lost America. The story of the precolumbian iron age in America.* Washington, Overlook Cº, 1951.

Malouf (**Carling**). *Archaeological studies of aboriginal occupation sites in northwestern North Dakota.* Montana state University, Anthropology and sociology Papers, nº 7. Missoula, 1951.

Manning (**T. H.**). *A mixed cape Dorset-Thule site on Smith Island, east Hudson Bay.* National Museum of Canada, Bulletin 123, Annual Report for 1949-1950. Ottawa, 1951, p. 64-71.

Martin (**Fletcher**). *Two field trips.* Florida anthropologist. Gainesville, t. III, nºs 3-4, 1951, p. 35-39.

Martin (**Paul S.**). *The peoples of Pine Lawn valley.* Scientific American. New York, t. CLXXXV, nº 1, 1951, p. 46-51.

Mason (**J. Alden**). *Primitive wooden masks from Key Marco, Florida.* Archeology. Cambridge, Mass., t. IV, nº 1, 1951, p. 4-5.

Maxwell (**Moreau S.**). *The Woodland cultures of southern Illinois. Archaeological excavations in the Carbondale area.* Bulletin of the Logan Museum, Publications in anthropology, nº 7. Beloit, 1951, 287 p.

Mayer-Oakes (**William J.**). *A preliminary report on prepottery sites in West Virginia.* Carnegie Institution, Newsletter. Pittsburgh, t. IV, 1951, p. 3-8.

— *Archaeological problems in the upper Ohio valley.* Pennsylvania archaeologist. Philadelphia, t. XXI, nºs 3-4, 1951, p. 53-56.

Mc Cary (**Ben C.**). *A workshop site of early man in Dinwiddie county, Virginia.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 1, part 1, 1951, p. 9-17.

Mc Gimsey III (**Charles R.**). *Peabody Museum Upper Gila expedition. Pueblo Division preliminary report, 1950 season.* El Palacio. Santa Fe, t. LVIII, nº 10, 1951, p. 299-312.

Mc Gregor (**John C.**). *The Cohonina culture of northwestern Arizona.* Flagstaff, Museum of northern Arizona, 1951, 158 p.

Mc Pherson (**H. R.**). *The Cross mound.* Bulletin of the Ohio indian relics collectors Society. Columbus, t. XXV, 1950, p. 38-40.

Meldgaard (**Jorgen**). *A Paleo-Eskimo culture in West Greenland.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 3, 1952, p. 222-230.

Merrill (**Donald G.**). *A peculiar implement from Connecticut.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XII, nº 4, 1951, p. 62-63.

Meuser (**Gordon F.**). *An unusual gorget.* Bulletin of the Ohio indian relics collectors Society. Columbus, t. XXVI, 1951, p. 32-33.

— *So-called effigy forms in Ohio.* Bulletin of the Ohio indian relics collectors Society. Columbus, t. XXV, 1950, p. 6-10.

Michea (**J. P.**). *Exploration in Ungava Peninsula.* National Museum of Canada, Bulletin 118, Annual Report for 1948-1949. Ottawa, 1950, p. 54-58.

Mills (**John E.**) **and Osborne** (**Carolyn**). *Material culture of an Upper Coulee rock-shelter.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 4, 1952, p. 352-359.

Moffett (**Ross**). *Late excavations at the Holden site, Truro, Massachusetts.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XII, nº 4, 1951, p. 47-52.

— *The Hillside site, in Truro, Massachusetts.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Andover, t. XI, nº 1, 1949.

— *The Rose site, a stratified shell heap on Cape Cod, Massachusetts.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 2, 1951, p. 98-107.

Morris (**Earl H.**). *Basket maker III human figurines from northeastern Arizona.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 1, part 1, 1951, p. 33-40.

Moss (**John**). *Glaciation in the Wind river mountains and its relations to early man in the Eden valley, Wyoming.* In : *Early man in the Eden valley.* Museum Monographs. Philadelphia, 1951, p. 9-92.

Mrozoski (**Vincent R.**) **and Alam** (**Emil A.**). *The shipping point site, 36 Bv 4.* Carnegie Institution, Newsletter. Pittsburgh, t. III, 1951, p. 1-3.

Neumann (**Georg K.**). *The hopewellian culture in the lower Wabash valley.* Journal of the Illinois state archaeological Society. Springfield, t. I, nº 4, 1951, p. 113-118.

O'Bryan (**Deric**). *Excavations in Mesa Verde National Park, 1947-1948.* Medallion Papers, nº 39. Gila Pueblo, Globe (Ariz.), 1950, VIII-144 p.

Oehler (**Charles M.**). *Turpin Indians : a report on the finds of the Cincinnati Museum of natural history's archaeological exploration of the Turpin site, Hamilton county, Ohio.* Cincinnati, Museum of natural history, 1950, 36 p.

Osborne (**Douglas**), **Crabtree** (**Robert**) **and Bryan** (**Alan**). *Archaeological investigations in the Chief Joseph Reservoir.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 4, 1951, p. 360-373.

Orr (**Ellison**). *Rock shelters of northeastern Iowa.* Minnesota archaeologist. Minneapolis, t. XVI, nº 1, 1950, p. 3-16.

Paulson (**Ivar**). *New Eskimo archaeology from the Soviet Union.* Ethnos. Stockholm, t. XVI, nºs 3-4, 1951, p. 136-140.

Peithmann (**Irvin**). *The archaeology of southern Illinois.* Journal of the Illinois state archaeological Society. Springfield, t. I, nº 4, 1951, p. 119-124 ; t. II, nº 1, 1951, p. 3-6.

Perryman (**Margaret**). *Hunting petroglyphs in North Georgia.* Early Georgia. Athens, t. I, nº 2, 1950, p. 6-17.

Peso (**Charles C. Di**). *The Babocomari village site on the Babocomari river, southeastern Arizona.* Amerind Foundation Publication nº 5. Dragoon (Ariz.), 1951, XII-248 p., 76 pl.

Phillips (**Philip**), **Ford** (**James A.**) **and Griffin** (**James B.**). *Archaeological survey in the lower Mississippi alluvial valley, 1940-1947.* Papers of the Peabody Museum of american archaeology and ethnology,

t. XXV. Cambridge, Mass., 1951, XII-457 p., in-8°.

Pohl (**Frederick Julius**). *The Sinclair expedition to Nova Scotia in 1398. A precolumbian crossing of the Atlantic definitely dated as to year, month and day of landing.* Pictou (N. S.), Pictou Advocate Press, 1950, 45 p.

Pope Jr. (**G. D.**). *The pottery types of Connecticut.* Bulletin of the eastern states archaeological Federation. Harrisburg, t. X, 1951, p. 7.

Proceedings of the sixth Plains archaeological Conference (1948). Edited by **Jesse D. Jennings**. University of Utah, Anthropological Papers, n° 11. Salt Lake City, 1950, VIII-161 p.

Quimby (**George I.**). *The Medora site, West Baton Rouge Parish, Louisiana.* Field Museum of natural history, Anthropological series. Chicago, t. XXIV, n° 2, 1951, p. 81-135.

Rainey (**Froelich**). *Eskimo archaeology in 1950.* National research Council Bulletin. Washington, n° 122, 1951, p. 48-49.

Reed (**Erik K.**). *Types of stone axes in the Southwest.* Southwestern lore. Boulder, t. XVII, n° 3, 1951, p. 45-51.

Ridley (**Frank**). *The Huron and Lalonde occupations of Ontario.* American antiquity. Menasha, t. XVII, n° 3, 1952, p. 197-210.

Riley (**Carroll L.**). *San Juan Anasazi and the Galisteo basin.* El Palacio. Santa Fe, t. LIX, n° 3, 1952, p. 77-82.

Rioux (**Marcel**). *Anthropological field work at the Ile Verte, Quebec.* National Museum of Canada, Bulletin 118. Annual Report for 1948-1949. Ottawa, 1950, p. 59.

Ritchie (**William A.**). *A current synthesis of New York prehistory.* American antiquity. Menasha, t. XVII, n° 2, 1951, p. 130-136.

— *Current concepts of continuity and chronology in New York prehistory.* Bulletin of the eastern states archaeological Federation. Harrisburg, t. X, 1951, p. 5.

— *Ground slates : Eskimo or Indian?* Pennsylvania archaeologist. Philadelphia, t. XXI, n°s 3-4, 1951, p. 46-52.

Ritzenthaler (**Robert E.**). *Upper Mississippi copper pendants.* Wisconsin archaeologist. Milwaukee, t. XXXII, n° 3, 1951, p. 52-53.

Ritzenthaler (**Robert E.**) **and Scholz** (**Paul**). *Folsomoid points in Wisconsin.* Wisconsin archaeologist. Milwaukee, t. XXXII, n° 2, 1951, p. 45-48.

Rudy (**Jack R.**) **and Stirland** (**Robert D.**). *An archaeological reconnaissance in Washington county, Utah.* University of Utah, Anthropological Papers, n° 9. Salt Lake City, 1950, 66 p., 9 pl.

Satterthwaite Jr. (**Linton**). *The temporal association of the artifacts with the Middle Sand.* In : *Early man in the Eden valley.* Museum Monographs. Philadelphia, 1951, p. 101-109.

Schroeder (**Albert H.**). *A new ball court site in the Verde valley, Arizona.* Plateau. Flagstaff, t. XXIII, n° 4, 1951, p. 61-63.

Schulman (**Edmund**). *Miscellaneous ring records, III : Mesa Verde area and northeastern Utah.* Tree-ring Bulletin. Tucson, t. XVII, n° 4, 1951, p. 28-29.

Schweinsberger (**Sanchia**). *Bone flutes and whistles found in Ohio valley sites.* Proceedings of the Indiana Academy of science. Indianapolis, t. LIX, 1949, p. 28-33.

Sears (**William H.**). *Excavations at Kolomoki, season I (1948).* University of Georgia series in anthropology, n° 2. Athens, 1951, X-48 p.

— *Excavations at Kolomoki, season II, 1950.* University of Georgia series in anthropology, n° 3. Athens, 1950, IX-35 p.

Sherman (**Charles F.**). *An unusual burial at Plymouth.* Bulletin of the Massachusetts

archaeological Society. Attleboro, t. XII, nº 3, 1951, p. 37-38.

Shiner (Joel L.). *The 1950 excavations at site 45 BN6, Mc Nary Reservoir, Washington.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 4, 1952, p. 348-351.

Shutler Jr. (Dick). *Two pueblo ruins in the Verde valley, Arizona.* Plateau. Flagstaff, t. XXIV, nº 1, 1951, p. 1-9.

Smail (William). *Fluted points from Missouri.* Missouri archaeologist. Columbia, t. XIII, nº 1, 1951, p. 18-20.

— *Some early projectile points from the St. Louis area.* Journal of the Illinois state archaeological Society. Springfield, t. II, nº 1, 1951, p. 11-16.

Smiley (Terah L.). *Archaeological field practices regarding tree-ring specimens.* University of Arizona, Laboratory of tree-ring research Bulletin, nº 5. Tucson, 1951, 32 p.

Smith (Arthur George). *Fluted points from Milan, Ohio.* Southwestern lore. Boulder, t. XVII, nº 1, 1951, p. 15-17.

Smith (Hale G.). *The Crable site, Fulton county, Illinois. A late prehistoric site in the central Illinois valley.* University of Michigan, Museum of anthropology, Anthropological Papers, nº 7. Ann Arbor, 1951, 53 p., 12 pl.

— *The Higgs site.* Bulletin of the eastern states archaeological Federation. Harrisburg, t. X, 1951, p. 9-10.

Smith (Hale G.) and Watson (William). *Experiments with raw materials utilized by the Florida Indians in ceramic construction.* Florida anthropologist. Gainesville, t. IV, nºs 1-2, 1951, p. 18-26.

Smith (Watson). *Excavations in Big Hawk valley, Wupatki national Monument, Arizona.* Museum of northern Arizona, Bulletin nº 24. Flagstaff, 1952, 203 p.

Smith Jr. (C. E.). *Prehistoric plant remains from Bat Cave.* Botanical Museum leaflets, Harvard University, t. XIV, nº 7. Cambridge, Mass., 1951.

Solecki (Ralph S.). *Additional data on the Denbigh flint complex in northern Alaska.* Journal of the Washington Academy of sciences. Washington, t. XLI, nº 3, 1951, p. 85-88.

Stephens (B. W.). *Middle Mississippi valley plummets.* Journal of the Illinois state archaeological Society. Springfield, t. II, nº 1, 1951, p. 17-22.

Stephenson (Robert L.). *The Hogge Bridge site and the Wylie focus.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 4, 1952, p. 299-312.

Taylor Jr. (Herbert C.). *Comments on west Texas pictographs.* Journal of the Illinois state archaeological Society. Springfield, t. I, nº 3, 1951, p. 67-74.

Thalbitzer (William). *Two runic stones from Greenland and Minnesota.* Smithsonian miscellaneous Collections, t. 116, nº 3. Washington, 1951, 69 p., in-8º.

The stratigraphy and archaeology of Ventana cave, Arizona. Edited by Emile W. Haury, with collaboration of Kirk Bryan, Edwin H. Colbert, Norman E. Gabel, Clara Lee Tanner, and T. E. Buehrer. Tucson, University of Arizona Press ; Albuquerque, University of New Mexico Press, 1950, 599 p., 66 pl.

Tong Jr. (Marvin E.). *The Isom Corp site, Ozark county, Missouri.* Missouri archaeologist. Columbia, t. XIII, nº 1, 1951, p. 27-31.

— *The Tecumseh site, Ozark county, Missouri.* Missouri archaeologist. Columbia, t. XIII, nº 1, 1951, p. 21-26.

Wachtel (H. C.). *The serpent mounds in Ohio.* Bulletin of the Ohio relics collectors Society. Columbus, t. XXV, 1950, p. 22-24.

Walker (Edwin F.). *Five archaeological sites in southern California.* Los Angeles, Southwest Museum, 1951.

Wardle (H. Newell). *The pile dwellers of Key Marco.* Archaeology. Cambridge, Mass., t. III, 1951, p. 181-186.

Watson (Virginia Drew). *The wulfing plates : products of prehistoric Americans.* Washington University Studies, Social and philosophical sciences, nº 8. St. Louis, 1950, XII-95 p., 10 pl.

Webb (William S.). *The Carlson Annis mound.* University of Kentucky, Reports in anthropology. Lexington, t. VII, nº 4, 1950, p. 267-354.

— *The Read shell midden, site 10, Butler county, Kentucky.* University of Kentucky, Reports in anthropology. Lexington, t. VII, nº 5, 1950, p. 355-401.

Wendorf (Fred). *Archaeological investigations in the Petrified Forest : Twin Butte site, a preliminary report.* Plateau. Flagstaff, t. XXIV, nº 2, 1951, p. 21-27.

— *The Flattop site in the Petrified Forest National Monument.* Plateau. Flagstaff, t. XXII, nº 3, 1950.

Wendorf (Fred) and Thomas (Tully H.). *Early man sites near Concha, Arizona.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 2, 1951, p. 107-114.

Wheat (Joe. Ben). *Prehistoric water sources of the Point of Pines area.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 3, 1952, p. 185-196.

White (Theodore E.). *Observations on the butchering technique of some aboriginal peoples : I.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 4, 1952, p. 337-338.

Wilford (Lloyd A.). *The prehistoric Indians of Minnesota : the Mc Kinstry mounds of the Rainy river aspect.* Minnesota history. St. Paul, t. XXXI, nº 4, 1950, p. 231-237.

Williams (Jack R.). *The San Luis valley blade.* Southwestern lore. Boulder, t. XVII, nº 1, 1951, p. 8-12.

Witthoft (John). *Notes on Pennsylvania fluted points.* Pennsylvania archaeologist. Philadelphia, t. XX, nºs 3-4, 1950, p. 49-54.

— *Pottery of the west branch valley of the Susquehanna river.* Bulletin of the eastern states archaeological Federation. Harrisburg, t. X, 1951, p. 7-8.

Woolsey (John M.). *Folsom-like point from Saltville, Virginia.* Tennessee archaeologist. Knoxville, t. VI, nº 1, 1950, p. 1-14.

Wormington (H. M.) and Neal (Arminta). *The story of Pueblo pottery.* Denver Museum of natural history, Museum Pictorial, nº 2. Denver, 1951, 61 p.

Wright (Barton A) and Gerald (Rex E.). *The Zanardelli site.* The Kiva. Tucson, t. XVI, nº 3, 1950, p. 8-15.

Wright (Gordon K.). *The Long Point site.* Pennsylvania archaeologist. Philadelphia, t. XX, nºs 3-4, 1950, p. 75-86.

Zeck (Otto F.). *Paved areas on certain hills near Detroit lakes.* Minnesota archaeologist. Minneapolis, t. XVI, nº 2, 1950, p. 3-7.

Zilisch (Gustave E.) and Bruder (E. G.). *Goose effigy mound at Hustisford.* Wisconsin archaeologist. Milwaukee, t. XXXII, nº 3, 1951, p. 58-59.

Amérique Centrale.

A collection of writings in memoriam Sylvanus G. Morley, 1883-1948. Santa Fe, Museum of New Mexico, 1950, 268 p.

Acosta (Jorge R.). *El pectoral de jade de Monte Albán.* Anales del Instituto nacional de antropología e historia. Méx[illegible] t. III, 1947-1948 (1949), p. 17-25. — *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* Méx[illegible] Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 17-25.

Ancona (Eligio), Carrillo y Ancona (Cres-

cencio), **Molina Solís** (Juan Francisco) y **Morley** (Sylvanus Griswold). *Antología de la historia de Yucatán.* Prólogo por **José Esquivel Pren**, epílogo por **Gonzalo Cámara Zavala**. México, Editorial Cultura, 1951, XLVII-533 p., in-8°.

Armillas (Pedro). *Mesoamerican fortifications.* Antiquity. Newbury, t. XXV, n° 98, 1951, p. 77-86.

— *Tecnología, formaciones socio-económicas y religión en Mesoamérica.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 19-30.

Art mexicain, du précolombien à nos jours. Paris, Les Presses artistiques, 1952, 72 pl., in-8°.

Andrews (E. Wyllys). *The maya supplementary series.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 123-141.

Barlow (Roberto). *El manuscrito del calendario matlatzinca.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 69-72.

— *La fundación de la Triple Alianza (1427-1433).* Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. III, 1947-1948 (1949), p. 147-155. — In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 147-153.

Barrera Vásquez (Alfredo). *La historia de los Mayas de Yucatán a través de sus propias crónicas.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 119-122.

Barthel (Thomas S.). *Maya-Astronomie. Lunare Inschriften aus dem Südreich.* Zeitschrift für Ethnologie. Braunschweig, t. LXXVI, n° 2, 1951, p. 216-238.

Bastien (Rémy). *The pyramid of the Sun in Teotihuacan. A new interpretation.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 62-67.

Berlin (Heinrich). *A survey of the Sola region in Oaxaca (Mexico).* Ethnos. Stockholm, t. XVI, n°s 1-2, 1951, p. 1-17.

Castillero R. (Ernesto J.). *Descubrimientos arqueológicos en la república de Panamá. Las estatuas de barriles.* Revista de Indias. Madrid, t. XI, n°s 43-44, p. 281-285.

Castro Leal (Antonio). *Les animaux dans la sculpture mexicaine antique.* México en el arte. México, édition française, 1952, p. 55-70.

Caso (Alfonso). *Explicación del reverso del Codex Vindobonensis.* Memoria de El Colegio nacional. México, t. V, n° 5, 1951, p. 9-46.

— *Un masque aztèque féminin.* México en el arte. México, édition française, 1952, p. 73-79.

Chamberlain (Robert S.). *The pre-conquest tribute and service system of the Maya as preparation for the spanish repartimiento-encomienda in Yucatán.* University of Miami, Hispanic-american Studies, n° 10. Coral Gables, 1951, 31 p., in-8°.

Covarrubias (Miguel). *Les racines politiques de l'art de Tenochtitlan.* México en el arte. México, édition française, 1952, p. 43-54.

Dahlgren (Barbro). *Un petroglifo mixteca en la Guayana británica.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 127-132.

Dahlgren (Barbro) **y Romero** (Javier). *La prehistoria bajacaliforniana. Redescubrimiento de pinturas rupestres.* Cuadernos americanos. México, t. X, n° 4, 1951, p. 153-178.

Dávalos Hurtado (E.). *Una interpretación de los Danzantes de Monte Albán.* In : *Homenaje al Dr Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 133-141.

Dibble (Charles E.). *El Códice Xolotl.* México,

Instituto de historia-University of Utah, 1951, 166 p.

Dietschy (Hans). *Das Verwandschaftssystem der Azteken.* Korrespondenzblatt der geographischen-ethnologischen Gesellschaft. Basel, t. I, nos 1-2, 1951, p. 8-14.

Dios del sacrificio. Tlatoani. México, t. I, nº 1, 1952, p. 2-6.

Estrada Balmori (Elma). *Funeraria en Chupicuaro, Guanajuato.* Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. III, 1947-1948 (1949), p. 79-84. — In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 79-84.

Berlin (Heinrich). *La inscripción del templo de las leyes en Palenque.* Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XXV, nos 1-2, 1951, p. 120-129.

— *The calendar of the Tzotzil Indians.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 155-161.

Bernal (Ignacio). *Cien años de arqueología mexicana, 1780-1880.* Cuadernos americanos. México, t. XI, nº 2, 1952, p. 137-151.

— *Compendio de arte mesoamericano.* México, Ediciones mexicanas, 1950, 52 p. (Enciclopedia mexicana de arte, 7).

— *La cerámica grabada de Monte Albán.* Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. III, 1947-1948 (1949), p. 59-77. — In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 59-77.

— *Nuevos descubrimientos en Acapulco, México.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 52-56.

Borhegyi (Stephen F. de). « *Loopnose* » *incense burners in the Guatemala National Museum.* Carnegie Institution of Washington, Department of archaeology, Notes on middle american archaeology and ethnology. Washington, nº 103, 1951, p. 143-158.

— *Notas sobre sellos de barro existentes en el Museo nacional de arqueología y etnología de Guatemala.* Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. II, nº 2, 1950, p. 16-24.

Brainerd (George W.). *Early ceramics horizons in Yucatan.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 72-78.

Braunholtz (H. J.). *The Oldman collection : aztec gong and ancient arawak stool.* British Museum quarterly. London, t. XVI, nº 2, 1951, p. 54-55, 1 pl.

Canby (Joel S.). *Possible chronological implications of the long ceramic sequence recovered at Yarumela, spanish Honduras.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 79-85.

Fastlicht (Samuel). *Contribución al estudio del pegamento de las incrustaciones.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 153-165.

García Payón (José). *Breves apuntes sobre la arqueología de Chachalacas.* Xalapa (Ver.), Universidad veracruzana, 1951, 45 p., 26 pl., in-8º.

— *La cerámica de fondo « sellado » de Zempoala, Ver.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 181-198.

— *La ciudad arqueológica del Tajín.* Xalapa, Ver., Contribución de la Universidad veracruzana a la V Reunión de mesa redonda de antropología, 1951, 46 p., in-8º.

— *La piramide del Tajín.* Cuadernos americanos. México, t. X, nº 6, 1951, p. 153-177.

Galicia (Remberto I.). *Petrograbados en*

una gruta a orillas del Torola. Anales del Museo nacional David J. Guzman. San Salvador, t. I, nº 2, 1950, p. 65-66.

González (Darío). *Ruinas de Tehuacán.* Anales del Museo nacional David J. Guzman. San Salvador, t. I, nº 2, 1950, p. 60-63.

Gosner (Kenneth L.). *Maya metropolis.* Natural history. New York, t. LXI, nº 3, 1952, p. 105-110.

Goubaud Carrera (Antonio). *« El Durazno », sitio arqueológico en el departamento de Jalapa, Guatemala.* Apuntes de viaje. Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XX, nº 2, 1945, p. 105-108.

Guevara Cruz (Francisco). *Las ruinas de Las Mataras.* Anales del Museo nacional. San Salvador, t. II, nº 5, 1951, p. 83-84.

Guiteras Holmes (C.). *El calpulli de San Pablo Chalchihuitán.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 199-206.

Harcourt (Raoul d'). *La musique chez les Maya.* Bulletin de la Société suisse des Américanistes. Genève, nº 3, 1951, p. 1-6.

— *Ocarinas du Nicaragua.* Journal de la Société des américanistes. Paris t. XL, 1951, p. 241-244, 2 pl.

Jacobs Müller (E. F.). *Las cerámicas del horizonte. Culturas locales.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists,* t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 43-51.

Jijón y Caamaño (Jacinto). *Las civilizaciones del sur de Centro América y el noroeste de Sud América.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists,* t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 165-172.

Kelley (J. Charles). *A Bravo valley aspect component of the lower Rio Conchos valley, Chihuahua, Mexico.* American antiquity. Menasha, t. XVII, nº 2, 1951, p. 114-119.

Kidder (A. V.) and Ekholm (Gordon F.). *Some archaeological specimens from Pomona, British Honduras.* Carnegie Institution of Washington, Department of archaeology, Notes on middle american archaeology and ethnology. Washington, nº 102, 1951, p. 125-142.

Krickeberg (Walter). *Altmexikanischer Muschelzierat mit einem Relief aztekischen Stils.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 229-242.

— *Felsplastik und Felsbilder bei den Naturvölkern Altamerikas mit besonderer Berücksichtigung Mexikos.* T. I : *Die Andenländer ; Die Felstempel in Mexico.* Berlin, s. éd., 1949.

Larde (Jorge). *Cronología arqueológica de El Salvador.* Anales del Museo nacional David J. Guzman. San Salvador, t. I, nº 3, 1950, p. 72-79.

— *Los petrograbados de Yologual.* Anales del Museo nacional. San Salvador, t. II, nº 6, 1951, p. 65-66.

— *Región arqueológica de Chalchuapa.* Anales del Museo nacional. San Salvador, t. II, nº 6, 1951, p. 53-56.

Lehmann (Henri). *L'archéologie d'Orizaba, Mexique, d'après la collection Biart du Musée de l'Homme.* Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, nº 1, 1952, p. 1-20, 10 pl.

— *Le personnage couché sur le dos : sujet commun dans l'archéologie du Mexique et de l'Equateur.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists,* t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 291-298.

Linné (Sigvald). *A wheeled toy from Guerrero, Mexico.* Ethnos. Stockholm, t. XVI, nºs 3-4, 1951, p. 141-152.

Longyear III (John M.). *A historical interpretation of Copan archeology.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists,* t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 86-92.

Maldonado Koerdell (M.). *Estudios etnobio-*

lógicos, IV. Sobre representaciones zoomorfas del antiguo México. In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 243-250.

Maldonado Koerdell (M.). *Las industrias prehistóricas de México.* Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. III, 1947-1948 (1949), p. 9-16.

Margain (Carlos R.). *Las « reconstrucciones » en arqueología.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 251-261.

— *Les Mayas hier et aujourd'hui : Bonampak.* México en el arte. México, édition française, 1952, p. 102-120.

Marquina (Ignacio). *Arquitectura prehispánica.* Memorias del Instituto nacional de antropología e historia, t. I. México, 1951, 969 p., in-8°.

Mason (J. Alden). *On two chinese figurines found in Mesoamérica.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 271-276.

Memoria sintética. Departamento de antropología. Veracruz, Gobierno del estado, 1951, 70 p., in-8°.

Morales Patiño (Oswaldo). *Los Mayas de Honduras y los indígenas antillanos precolombinos.* Tzunpame. San Salvador, t. VII, 1947-1948, p. 9-40.

Mullerried (F. K. G.). *Restos arqueológicos en el noroeste de Oaxaca.* Universidad de México. México, t. V, n° 50, 1951, p. 19-20.

Noguera (Eduardo). *Exploraciones en Xochicalco.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists,* t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 37-42.

— *Origen de nuestras culturas.* Historia mexicana. México, t. IV, n° 1, 1952, p. 541-546.

— *Veinticinco años de arqueología en México.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 283-291.

Nowotny (Karl Anton). *Die Konkordanz der mesoamerikanischen Chronologie.* Zeitschrift für Ethnologie. Braunschweig, t. LXXVI, n° 2, 1951, p. 239-245.

Orellana (Rafael). *Zona arqueológica de Izapa.* Tlatoani. México, t. I, n° 2, 1952, p. 17-25.

Palm (Erwin Walter). *Tenochtitlan y la ciudad ideal de Dürer.* Journal de la Société des américanistes. Paris, t. XL, 1951, p. 59-66.

Peccorini (Atilio). *Algunos datos sobre arqueología de la república de El Salvador.* Anales del Museo nacional. San Salvador, t. II, n° 6, 1951, p. 67-72.

Piña Chán (Román) y López G. (Valentina). *Excavaciones en Atlihuayan, Morelos.* Tlatoani. México, t. I, n° 1, 1952, p. 12-13.

Proskouriakoff (Tatiana). *Some non-classic traits in the sculpture of Yucatan.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists,* t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 108-118.

Rodríguez Beteta (Virgilio). *La caída y desaparición del « Primer Imperio » maya.* Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. II, n° 2, 1950, p. 54-67.

Rojas González (Francisco). *El ejemplo de Tuxpan.* Universidad de México. México, t. V, n° 53, 1950, p. 16-18.

Romero (Emilia). *Existe alguna relación entre « los danzantes » de Monte Albán en México y los monolitos de Cerro Sechín en el Perú?* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists,* t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 285-290.

Ruz Lhuillier (Alberto). *Chichen-Itza y Palenque, ciudades fortificadas.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 331-342.

— *Universalité, singularité et pluralité de*

l'art maya. México en el arte. México, édition française, 1952, p. 88-101.

Satterthwaite (**Linton**). *Moon ages of the maya inscriptions. The problem of their seven-day range of deviation from calculated mean ages.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 142-154.

Satterthwaite Jr. (**Linton**). *Piedras Negras archaeology : architecture. Part V : Sweathouses.* Philadelphia, University Museum, 1952, 76 p., in-8°.

Sears (**Paul B.**). *Pollen profiles and culture horizons in the basin of Mexico.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 57-61.

Shook (**Edwin M.**). *The present status of research on the preclassic horizons in Guatemala.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 93-100.

Shook (**Edwin M.**) **y Smith** (**Robert E.**). *Descubrimientos arqueológicos en Poptún.* Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. II, n° 2, 1950, p. 3-15.

Solier (**Wilfrido du**). *Cerámica arqueológica de San Cristóbal Ecatepec.* Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. III, 1947-1948 (1949), p. 27-57. — In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 28-57.

Soustelle (**Jacques**). *A propos d'une exposition d'art mexicain.* Liberté de l'esprit. Paris, n°s 31-32, 1952, p. 137-138.

Spinden (**Herbert J.**). *Maya astronomy and the electronic calculator.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 343-351.

Termer (**Franz**). *Die Frage nach der Herkunft des Wassers auf dem Peñol de Tetzcotzinco.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 363-376.

— *Die « Hühner » der Azteken.* Zeitschrift für Ethnologie. Braunschweig, t. LXXVI, n° 2, 1951, p. 205-215.

— *The density of population in the southern and northern maya empires as an archeological and geographical problem.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 101-107.

Terra (**Helmut de**). *Comments on radiocarbon dates from Mexico.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 377-388.

Thompson (**J. Eric S.**). *Aquatic symbols common to various centers of the classic period in Meso-America.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 31-36.

— *Canoes and navigation of the Maya and their neighbors.* Journal of the royal Institute of Great Britain and Ireland. London, t. LXXIX, n°s 1-2, 1949 (1951), p. 69-78.

Valcárcel (**Luis E.**). *Mesoamérica y Perú.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 417-420.

Villagra Caleti (**Agustín**). *Murales prehispánicos, copia, restauración y conservación.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 421-427.

Westheim (**Paul**). *Arte antiguo de México.* México, Fondo de cultura económica, 1950.

— *Pénétration et signification artistique de l'art pré-hispanique du Mexique.* México en el arte. México, édition française, 1952, p. 13-42.

Willey (**Gordon R.**). *A preliminary report on the Monagrillo culture of Panama.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chi-

cago, University of Chicago Press, 1951, p. 173-180.

Zuno (José Guadalupe). *Las llamadas lacas michoacanas de Uruapan, no proceden de las orientales.* Cuadernos americanos. México, t. XI, nº 3, 1952, p. 145-165.

Antilles.

Alonso (Orencio Miguel). *Descubrimiento y excavación de un monticulo funeral en el potrero « El Porvenir ».* Revista de arqueología y etnología. La Habana, t. IV, nos 8-9, 1949, p. 175-194.

Aubourg (Michel). *Haïti préhistorique. Mémoire sur les cultures précolombiennes ciboney et taïno.* Publications du Bureau d'ethnologie de la République d'Haïti, série II, nº 8. Port-au-Prince, 1951, 73 p.

Diaz Niese (Rafael). *La alfarería indígena dominicana.* Ciudad Trujillo, La Opinión, 1945, 34 p.

García Valdes (Pedro). *Nuevas exploraciones arqueológicas en la provincia de Pinar del Río.* Revista de arqueología y etnología. La Habana, t. IV, nos 8-9, 1949, p. 206-228.

García y Grave de Peralta (Fernando). *Excursiones arqueológicas.* Revista de arqueología y etnología. La Habana, t. IV, nos 8-9, 1949, p. 49-97.

Harrington (M. R.). *The idol of the cave.* Natural history. New York, t. LX, nº 7, 1951, p. 313-318, 335-336.

Lehmann (Henri). *Un « duho » de la civilisation taino au Musée de l'Homme.* Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XL, 1951, p. 153-161, 3 pl.

Morales Patiño (Oswaldo). *Arqueología cubana. Resumen de actividades durante 1948.* Revista de arqueología y etnología. La Habana, t. IV, nos 8-9, 1949, p. 5-48.

— *Guamuhaya. Estudio arqueológico de esta región indocubana. Revisión del llamado « Hombre del Plurial ».* Revista de arqueología y etnología. La Habana, t. IV, nos 8-9, 1949, p. 111-174.

— *Los Mayas de Honduras y los indígenas antillanos precolombinos.* Tzunpame. San Salvador, t. VII, 1947-1948, p. 9-40.

Morales Patiño (Oswaldo) y Royo García (Fernando). *La colección del sr. Fernando García y Grave de Peralta (Santiago de Cuba).* Revista de arqueología y etnología. La Habana, t. IV, nos 8-9, 1949, p. 98-110.

Rivero de la Calle (Manuel). *Los Indocubanos trinitarios. Hallazgo arqueológico.* Triangulo. La Habana, t. II, nº 5, 1951, p. 10-15, 34.

Suro (Darío). *El mundo mágico taíno : amuletos, espátulas y majaderos.* Cuadernos hispanoamericanos. Madrid, t. XVII, 1950, p. 259-264.

Amérique du Sud.

Abonnenc (E.). *Inventaire et distribution des sites archéologiques en Guyane française.* Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, nº 1, 1952, p. 43-62, 4 pl.

Alcina Franch (José). *Una nota acerca de la escritura mochica con pallares.* Revista de Indias. Madrid, t. XI, nos 43-44, 1951, p. 267-271.

Amanzo (Román). *Las ruinas de Aypate.* Folklore. Lima, t. III, nos 27-28, 1952, p. 822, 826.

Ancon. Elementos culturales de tres épocas hallados en las necropolis de Ancon. Tercera exposición especial en homenaje al cuarto centenario de la Universidad nacional mayor de San Marcos de Lima, 1551-1951. Lima, Museo nacional de antropología y arqueología y Museo de arqueología de la Universidad, 1951, 20 p., in-8°.

Aparicio (**Francisco de**). *Nueva luz sobre los Calchaquíes.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 55-68.

Arango (**Jorge Luis**). *Aurífices precolombinos : los Quimbayas.* Cuadernos hispano-americanos. Madrid, n° 21, 1951, p. 387-394.

Arauco Camacho (**Florencio**). *La deformación en los cráneos Khollas.* Gaceta médica boliviana. Cochabamba, t. XXI, 1949, p. 101-102.

Barthel (**Thomas S.**). *Bemerkungen zu einem astronomischen quipu aus Südperu.* Ethnos. Stockholm, t. XVI, n°s 3-4, 1951, p. 153-170.

Becker-Donner (**Etta**). *Die nordwestargentinischen Sammlungen des Wiener Museums für Völkerkunde. I. Teil.* Archiv für Volkerkunde. Wien, t. V, 1950, p. 1-103.

Belli (**Prospero**). *El culto del sol en la civilización nazca.* Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XXV, n°s 1-2, 1951, p. 10-13.

— *El simbolismo prehistórico de los Nazcas.* Revista geográfica americana. Buenos Aires, t. XXXIII, 1950, p. 265-267.

— *La escritura ideográfica de la civilización Nazca es prehistórica.* Anales de la Sociedad de geografía e historia. Guatemala, t. XXV, n° 4, 1951, p. 383-387.

Benayas (**Juan**). *Los mitos comunistas, socialistas y colectivistas del Perú prehispano.* Lima, Editorial Lumen, 1951, 157 p., in-8°.

Bennyhoff (**J. A.**). *The Viru valley sequence, a critical review.* American antiquity. Menasha, t. XVII, n° 3, 1952, p. 231-249.

Bernedo Malaga (**Leonidas**). *La cultura puquina o prehistoria de la provincia de Arequipa.* Lima, Ministerio de educación pública, 1949, 131 p., in-8°.

Bingham (**Hiram**). *El origen de Machu-Picchu.* Revista universitaria. Cuzco, t. XXXIX, n° 99, 1950, p. 75-84.

Bini Frias (**Honoria**). *Vasos huruquillas de la colección Paz Posse.* Ciencia nueva. Tucumán, t. I, n° 3, 1951, p. 53-55.

Bullock (**D. S.**). *Dos cántaros de tipo peruano encontrados en Angol y Carahue.* Boletín de la Sociedad de biología de Concepción. Concepción, t. XXIV, 1949, p. 15-20.

Bushnell (**G. H. S.**). *The archaeology of the Santa Elena peninsula in southwest Ecuador.* London-New York, Cambridge University Press, 1951, XV-155 p.

Cabrera (**Ana S. de**). *Tinkunakuy. El matrimonio a prueba en el incanato.* Indice. Lima, t. III, n° 32, 1946, p. 16, 20.

Camacho (**Joel**). *Orígenes de Bolivia.* Revista jurídica. Cochabamba, t. XIV, n° 53, 1950, p. 150-244 ; n° 54, 1950, p. 104-133.

Canals Frau (**Salvador**). *Tres estudios de etnología de Cuyo.* Mendoza, Librería García Santos, 1942, 131 p., in-8°.

Coester (**Alfred**). *Orfebrería sinú.* Revista de Indias. Bogotá, t. CXVI, 1950, p. 187-193.

Cornejo Bouroncle (**Jorge**). *Machupicchu.* Revista universitaria. Cuzco, t. XXXIX, n° 99, 1950, p. 63-74.

Cossío del Pomar (**Felipe**). *Decorativismo, totem y mito en el arte nasca.* San Marcos. Lima, abril-junio 1948, p. 127-139.

Costales Samaniego (**Alfredo**). *Caras, Quitus, Shiris y Duchicelas. (Contribución a la bibliografía arqueológica del Ecuador).* Boletín de informaciones científicas nacionales. Quito, t. IV, n° 40, 1951, p. 63-70.

— *Mitología puruhá.* Boletín de informa-

ciones nacionales. Quito, t. III, nos 36-37, 1951, p. 496-499.

Crespo Soliz (**Vitaliano**). *Instituciones sociales del periodo pre-colombino (culturas aymara y quechua) en sus relaciones con una organización policial.* La Paz, Editorial Centenario, 1951, 43 p., in-8°.

Cruxent (**J. M.**). *Las bateitas de Aguirre.* Memorias de la Sociedad de ciencias naturales La Salle. Caracas, t. X, n° 27, 1950, p. 175-186.

Dahlgren (**Barbro**). *Un petroglifo mixteca en la Guayana británica.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 127-132.

Diez de Medina (**Federico**). *« Marka-Marka », la ciudad de las ciudades.* In : *La Paz en su IV centenario, 1548-1948*, t. II. La Paz, Comité pro IV centenario de la fundación de La Paz, 1948, p. 45-56.

— *Simbolismo de las cabezas-trofeo en la llamada Puerta del Sol.* Kollasuyo. La Paz, t. X, n° 66, 1951, p. 73-85.

— *Tiwanaku como vestigio para la interpretación de la cultura prehistórica.* In : *La Paz en su IV centenario, 1548-1948*, t. II. La Paz, Comité pro IV centenario de La Paz, 1948, p. 9-24.

Digby (**Adrian**). *The technical development of whistling vases in Peru.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 252-257.

Disselhof (**H. D.**). *Über die Bedeutung der anthropomorphen Grab-Keramik der Mochica.* Ethnos. Stockholm, t. XVI, nos 1-2, 1951, p. 45-57.

Drumond (**Carlos**). *Notas sôbre cerâmica brasílica.* Universidade de São Paulo, Faculdade de filosofia, ciências e letras, Boletin CVII, Etnografia e língua tupí-guaraní, n° 18. São Paulo, 1950, 8 p., in-8°.

Dupouy (**Walter**), **Requena** (**Antonio**) **y Cruxent** (**J. M.**). *La estación arqueológica del río Memo, estado Guarico, Venezuela.* Acta venezolana. Caracas, t. III, nos 1-4, 1947-1948, p. 29-62.

Florian (**Mario**). *Un icono mural en Batán Grande.* Lima, Imprenta Amauta, 1951, 15 p., in-8°.

Frenguelli (**Joaquín**). *Puntas líticas santafesinas.* Boletín del departamento de estudios etnográficos y coloniales. Santa Fe, t. III, n° 3, 1948, p. 7-15.

Friant (**M.**) **et Reichlen** (**H.**). *Deux chiens préhispaniques du désert d'Atacama. Recherches anatomiques sur le chien des Incas.* Travaux de l'Institut français d'études andines. Lima, t. II, 1950, p. 1-18.

González (**Alberto Rex**). *Nota sobre la arqueología de Pampa de Olaen (Córdoba).* Notas del Museo de La Plata. La Plata, t. XIV, n° 56, 1949, p. 463-503.

Giurato (**Toto**). *Perú milenario.* T. I : *Preincaico. Incaico.* — T. II : *La conquista. El virreinato.* — T. III : *La emancipación La república.* Lima, Editorial Ecos, 1947, 932 p., in-8°.

Harcourt (**Raoul d'**). *Un réseau à bouclettes décoratives de Nazca. Note technologique.* Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, n° 1, 1952, p. 39-41, 1 pl.

Heine-Geldern (**Robert**) **and Ekholm** (**Gordon F.**). *Significant parallels in the symbolic arts of southern Asia and middle America.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 299-309.

Helfritz (**Hans**). *La antigua cultura atacameña.* Revista geográfica americana. Buenos Aires, t. XXXIII, 1950, p. 143-146.

Heredia (**Florencio Daniel**). *Algunas referencias del « Informe arqueológico de Kcollkce-wairachina, Paucar-cancha i Ataskcasa en el Cerro Pachatusa », Cusco, Perú.* Zeitschrift für Ethnologie. Braunschweig, t. LXXVII, n° 1, 1952, p. 137-138.

Hissink (**Karin**). *Motive der Mochica-Kera-*

mik. Paideuma. Frankfurt-am-Main, t. V, nº 3, 1951, p. 115-135.

Housse (**Rafael Emilio**). *Los hijos del sol. Historia, religión, ideales y costumbres de los Indios Quichuas del Perú*. Santiago de Chile, Empresa editora Zig-Zag, 1946, 397 p., in-8º.

Ibarra Grasso (**Dick Edgar**). *Puntas de un tipo folsomoide de la Patagonia*. Ciencia nueva. Tucumán, t. I, nº 3, 1951, p. 56-60.

— *Tres vasos del Museo « Calchaqui »*. Ciencia nueva. Tucumán, t. I, nº 3, 1951, p. 47-52.

Imbelloni (**José**). *Lo andino y lo amazónico en el Noroeste argentino*. B. B. A. A. México t. XIII, nº 1, 1950 (1951), p. 166-178.

Jijón y Caamaño (**Jacinto**). *Las civilizaciones del sur de Centro América y el noroeste de Sud América*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 165-172.

Karsten (**Rafael**). *Das altperuanische Inkareich und seine Kultur*. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1949, 272 p., in-8º.

Kimura (**Kikuya**). *Quipu and the ancient peruvian culture*. The japanese Journal of ethnology. Tokyo, t. XVI, nº 1, 1951, p. 55-57.

Krickeberg (**Walter**). *Felsplastik und Felsbilder bei den Naturvölkern Altamerikas mit besonderer Berücksichtigung Mexikos*. T. I : *Die Andenländer* ; *Die Felstempel in Mexiko*. Berlin, s. éd., 1949.

Kroeber (**A. L.**). *A local style of lifelike sculptured stone heads in ancient Peru*. In : *Beiträge zur Gesellungs- und Völkerwissenschaft*. Berlin, Gebr. Mann, 1950, p. 195-198.

— *Great art styles of ancient South America*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 207-215.

Kutscher (**Gerdt**). *Die figürlichen Vasenmalereien der frühen Chimu*. Berlin, Phil. Fakultät, 1946.

Kutscher (**Gerdt**). *Ritual races among the early Chimu*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 244-251.

— *Sakrale Wettläufe bei den frühen Chimu (Nord-Peru)*. In : *Beiträge zur Gesellungs- und Völkerwissenschaft*. Berlin, Gebr. Mann, 1950, p. 209-226.

La obra cultural del Museo de arqueología de Chiclín. Folklore. Lima, nº 25, 1951, p. 734-737.

Lastres (**Juan B.**). *Hacia una interpretación biológica de la medicina arcaica en el Perú*. Universidad de San Carlos. Guatemala, t. XVII, 1949, p. 105-130.

— *Historia de la medicina peruana*. T. I : *La medicina incaica*. Lima, Universidad nacional mayor de San Marcos, 1951, XXXV-352 p., in-8º.

Lehmann (**Henri**). *Le personnage couché sur le dos : sujet commun dans l'archéologie du Mexique et de l'Équateur*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 291-298.

Lima (**G. C. Bierrenbach**). *A origem do homem americano e tribos indígenas do Brasil*. Revista do Arquivo municipal. São Paulo, t. CXXXV, 1950, p. 3-36.

Lothrop (**Samuel K.**). *Peruvian metallurgy*. In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 219-223.

Margain (**Carlos R.**). *Estudio inicial de las colecciones del Museo del oro del Banco de la República*. Bogotá, Banco de la República, 1950, 62 p., 9 pl.

Meggers (**Betty J.**). *A pre-columbian colonization of the Amazon*. Archaeology. Cambridge, Mass., t. IV, nº 2, 1951, p. 110-114.

Mejia Xesspe (M. Toribio). *Reconstrucción de la vida de los primitivos pueblos del antiguo Perú, a base de los conocimientos arqueológicos y la suerte de los Indios despues de la conquista española.* Lima, s. éd., 1949, 16 p., in-8°.

Monje Ortiz (Zacarías). *La cerámica boliviana como factor de cultura.* Kollasuyo. La Paz, t. X, n° 67, 1951, p. 64-81.

Montandon (Roberto). *Chile : monumentos históricos y arqueológicos.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1952, 36 p., 39 pl., in-8°.

Muelle (Jorge C.). *Necesidades de la arqueología peruana.* Chiacago, University of Chicago Press, 1951, p. 201-206.

Muñoz (Edith Jiménez de). *La representación ave, símbolo del dios Sua : el dios sol entre los Chibcha de Colombia.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists,* t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 181-189.

Nieva (Rainiero). *Famatina arqueológica.* Revista de la Junta de historia y letras. La Rioja, t. V, n° 4, 1946, p. 145-173.

Oppenheim (Victor). *Note on andean glaciation and precolombian man.* In : *Selected papers of the XXIXth international Congress of americanists,* t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 190-191.

Palavecino (Enrique). *Una ocarina pentafónica del N.O. argentino.* Notas del Museo de La Plata. La Plata, t. XIV, n° 55, 1949, p. 401-404.

Pereira Jr. (José Anthero). *Notas à margem da arqueología brasileira.* Anhembi. São Paulo, t. V, n° 13, 1951, p. 63-74.

Ponce Sanginés (Carlos). *Cerámica Tiwanacota.* Revista de la Biblioteca municipal « Mariscal Andrés de Santa Cruz ». La Paz, t. I, n° 3, 1949, p. 31-35.

Porras Barrenechea (Raúl). *Mitos y leyenda entre los Inca.* Letras peruanas. Lima, t. I, n° 2, 1951, p. 2-3.

Portugal (Macks E.). *Arqueología de la región de Copacabana.* Boletín del Centro intelectual Agustín Aspiazu. La Paz, n° 2, 1947, p. 41-46.

— *Copacabana.* Revista de la Biblioteca municipal « Mariscal Andrés de Santa Cruz ». La Paz, t. I, n° 3, 1949, p. 60-64.

Quiroga (Pastor). *Tiahuanacu, arte primitivo.* Antología « Genesis ». La Paz, t. II, 1948, p. 154-180.

Radicati di Primeglio (Carlos). *Introducción al estudio de los quipus.* Documenta. Lima, t. II, n° 1, 1949-1950, p. 244-339.

Reichel-Dolmatoff (Gerardo). *Notes on the present state of anthropological research in northern Colombia.* Bogotá, s. éd., 1951, 29 p., in-8°.

Reichlen (Henry). *Étude de deux fardeaux funéraires de la côte centrale du Pérou.* Travaux de l'Institut français d'études andines. Lima, t. II, 1950, p. 39-53.

Romero (Emilia). *Existe alguna relación entre « los danzantes » de Monte Albán en México y los monolitos de Cerro Sechín en el Perú?* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists,* t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 285-290.

Rosemberg (Tobias). *Curiosos aspectos de la terapéutica calchaquí.* Tucumán, General Impresora, 1939, 156 p., in-8°.

Rusconi (Carlos). *Graneros extinguidos de Mendoza.* Revista del Museo de historia natural. Mendoza, t. III, n° 3, 1949, p. 169-190.

— *La supuesta existencia de milodontes en la Patagonia austral (Milodon listai).* Revista del Museo de historia natural. Mendoza, t. III, n° 4, 1949, p. 252-264.

Sanabria Fernández (Hernando). *Los Chanés. Apuntes para el estudio de una incipiente cultura prehispánica en el Oriente boliviano.* Boletín de la Sociedad de estudios históricos y geográficos. Santa Cruz de la Sierra, t. XXXI, n°s 29-30, 1951, p. 56-96.

Schaedel (**Richard P.**). *Major ceremonial and population centers in northern Peru.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 232-243.

Stearns (**Richard E.**). *Artefactos indígenas de la isla de Aruba.* Acta venezolana. Caracas, t. III, nos 1-4, 1947-1948, p. 63-67.

Tamayo (**Fr.**). *Memoria arqueológica presentada a la ilustre Universidad nacional del Cuzco.* San Marcos. Lima, abril-junio 1948, p. 38-42.

Tamayo V. (**Augusto**). *Ideas fundamentales de los Quechuas a través del mito de Pacari-Tampu.* Mar del sur. Lima, t. VII, nº 19, 1952, p. 7-23.

Taullard (**Alfredo**). *Tejidos y ponchos indígenas de Sudamérica.* Buenos Aires, Editorial Guillermo Kraft, 1949, 280 p., in-8°.

Terán Gómez (**Luis**). *Indios quechuas y aymaras durante el periodo incásico.* Tzunpame. San Salvador, t. VII, 1947-1948, p. 51-64.

Übbelohde Dœring (**Heinrich**). *Ceramic comparisons of two north coast peruvian valleys* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 224-231.

Valcárcel (**Luis A.**). *Mesoamérica y Perú.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 417-420.

Váldez (**Abraham**). *Orígenes de Chuquiago, la « marca » o pueblo aymara.* In : *La Paz en su IV centenario, 1548-1948*, t. II. La Paz, Comité pro IV centenario de la fundación de La Paz, 1948, p. 25-43.

Valencia Cabrera (**Pastor**). *La admirable autarquía indiana de los grandes siglos incaicos. (Ensayos de carácter económico-social con referencia a la actualidad mundial.)* La Paz, Kollasuyo, 1948, 274 p., in-8°.

Wardle (**H. Newell**). *A rare peruvian square bonnet.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 216-218.

Willey (**Gordon R.**). *Peruvian settlement and socio-economic patterns.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists*, t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 195-200.

— *The Chavín problem : a review and critique.* Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VII, nº 2, 1951, p. 103-144.

Yépez Miranda (**Alfredo**). *Como se fundó el imperio incásico.* Revista geográfica americana. Buenos Aires, t. XXXIII, 1950, p. 101-104.

ETHNOGRAPHIE, SOCIOLOGIE, FOLKLORE.

Généralités.

Anwander (**Anton**). *Wörterbuch der Religion.* Würzburg, Echter-Verlag, 1948, 332 p.

Balandier (**Georges**). *Contribution à une sociologie de la dépendance.* Cahiers internationaux de sociologie. Paris, t. XII, 1952, p. 47-60.

— *La situation coloniale : approche théorique.* Cahiers internationaux de sociologie. Paris, t. XI, 1951, p. 44-79.

Baldus (**Herbert**). *Etno-psicologia.* Anhembi. São Paulo, t. IV, nº 11, 1951, p. 235-252.

Barnes (J. A.). *Measures of divorce frequency in simple societies.* Journal of the royal Institute of Great Britain and Ireland. London, t. LXXIX, nos 1-2, 1949 (1951), p. 37-62.

Beiträge zur Gesellungs- und Völkerwissenchaft. Professor Dr. Richard Thurnwald zu seinem achtzigsten Geburtstag gewidmet. Berlin, Verlag Gebr. Mann, 1950, 475 p., in-8°.

Berry (Brewton). *Race relations. The interaction of racial and ethnic groups.* Boston-New York, Houghton Mifflin Co, 1951, IX-497 p.

Boggs (Ralph Steele). *Lo « primitivo » y lo material en el folklore.* Revista del Instituto nacional de la tradición. Buenos Aires, t. I, nº 1, 1948, p. 30-38.

Caudill (William) and Roberts (Bertram H.). *Pitfalls in the organization of interdisciplinary research.* Human organization. New York, t. X, nº 4, 1951, p. 12-15.

Charles (Lucile Hoerr). *Drama in first-naming ceremonies.* Journal of american folklore. New York, t. LXIV, nº 251, 1951, p. 11-35.

Clough (Shepard B.). *The rise and fall of civilization. An inquiry into the relationship between economic development and civilization.* New York, Mc Graw-Hill Book Co, 1951, 291 p.

Corso (Raffaele). *Il problema degli indigeni dal punto di vista etnografico.* Rivista di etnografia. Roma, t. V, nos 1-2, 1951, p. 1-14.

Dittmer (Kunz). *Zum Problem des Wesens, des Ursprungs und der Entwicklung des Clantotemismus.* Zeitschrift für Ethnologie. Braunschweig, t. LXXVI, nº 2, 1951, p. 189-200.

Eliade (Mircea). *Einführende Betrachtungen über den Schamanismus.* Paideuma. Frankfurt-am-Main, t. V, nº 3, 1951, p. 87-97.

Fernandes (Florestan). *Aplicação dos conhecimentos sociológicos às relações internacionais.* Sociologia. São Paulo, t. XII, nº 3, 1950, p. 228-246.

Firth (Raymond). *Elements of social organization.* London, Watts and Co, 1951, 257 p., in-8°.

Friedrich (Adolf). *Erkenntnis und Religion.* Paideuma. Frankfurt-am-Main, t. V, nº 3, 1951, p. 103-114.

Gayton (A. H.). *Perspectives in folklore.* Journal of american folklore. New York, t. LXIV, nº 252, p. 147-150.

Goldschmidt (Walter). *Ethics and the structure of society. An ethnological contribution to the sociology of knowledge.* American anthropologist. Menasha, t. LIII, nº 4, part 1, 1951, p. 506-524.

González Bustamante (Juan José). *La problematica de la culpa y la sociedad.* México Instituto de investigaciones sociales [1951], 43 p., in-8°.

Haas (Mary R.). *Interlingual word taboos.* American anthropologist. Menasha, t. LIII, nº 3, 1951, p. 338-344.

Haring (Douglas G.). *The social sciences and biology.* In : *Beiträge zur Gesellungs- und Völkerwissenschaft.* Berlin, Gebr. Mann, 1950, p. 125-135.

Hellbusch (Siegrid). *Vergleiche zwischen Grabstockbau und Hackbau.* In : *Beiträge zur Gesellungs- und Völkerwissenschaft.* Berlin, Gebr. Mann, 1950, p. 136-158.

Heuse (G. A.). *Fondements et problèmes de l'anthropologie psychologique.* Revue de psychologie des peuples. Le Havre, t. VII, nº 1, 1952, p. 62-85.

Hocart (A. M.). *Caste, a comparative study.* London, Methuen, 1950, XVI-157 p.

Höltker (Georg). *Zum Verständnis der Krankenheiltänze bei den Naturvölkern.* Bulletin der schweizerischen Gesellschaft für Anthropologie und Ethnologie. Bern, t. XXVII, 1950-1951, p. 15-25.

Howells (W. W.). *The study of anthropology.*

American anthropologist. Menasha, t. LIV, nº 1, 1952, p. 1-7.

Ibarra Grasso (**Dick E. y Julio A.**). *Historia de la navegación primitiva.* Buenos Aires, Editorial Francisco Livelari, 1949, 468 p.

Knoll-Greiling (**Ursula**). *Die sozial-psychologische Funktion der Schamanen.* In : *Beiträge zur Gesellungs- und Völkerwissenschaft.* Berlin, Gebr. Mann, 1950, p. 102-124.

Kock (**Gösta**). *Die evolutionistische Manatheorie und ihre Kritik.* Ethnos. Stockholm, t. XVI, nºs 1-2, 1951, p. 83-92.

Kurth (**Wolfram**). *Neurose als Abbild des Seelischen in ethnologischer Sicht. Eine strukturanalytische, vergleichende Studie.* In : *Beiträge zur Gesellungs- und Völkerwissenschaft.* Berlin, Gebr. Mann, 1950, p. 199-208.

Lange-Eichbaum. (**Wilhelm**). *Urtümliches Erleben und Denken.* In : *Beiträge zur Gesellungs- und Völkerwissenschaft.* Berlin, Gebr. Mann, 1950, p. 227-233.

Lefort (**Claude**). *Sociétés sans histoire et historicité.* Cahiers internationaux de sociologie. Paris, t. XII, 1952, p. 91-114.

Lévi-Strauss (**Claude**). *La notion d'archaïsme en ethnologie.* Cahiers internationaux de sociologie. Paris, t. XII, 1952, p. 3-25.

Mendieta y Núñez (**Lucio**). *La enseñanza de la sociología.* Revista internacional de sociología. Madrid, t. X, nº 37, 1952, p. 47-68. — México, Asociación mexicana de sociología, 1952, 44 p., in-8º.

— *Las clases sociales.* Prólogo de **Pitirim A. Sorokin**. México, Instituto de investigaciones sociales, 1947, 149 p., in-8º.

— *Teoría de los agrupamientos sociales.* (*La mecanización social.*) México, Instituto de investigaciones sociales, 1950, 260 p., in-8º.

Métais (**Pierre**). *Essai sur la signification du terme « totem ».* Revue de l'histoire des religions. Paris, t. CXL, nº 1, 1951, p. 83-119.

Nadel (**S. F.**). *The foundations of social anthropology.* Glencoe (Ill.), The Free Press, 1951, XI-426 p.

Northrop (**F. S. C.**). *Philosophical anthropology and world law.* Transactions of the New York Academy of sciences. New York, t. XIV, nº 2, 1951, p. 109-112.

Numelin (**Ragnar**). *Sociologie et anthropologie sociale.* Ethnos. Stockholm, t. XVI, nºs 3-4, 1951, p. 185-193.

— *The beginnings of diplomacy. A sociological study of intertribal and international relations.* New York, Philosophical Library, 1950, 372 p.

Peres (**Ramón D.**). *La leyenda y el cuento popular.* Barcelona, Editorial Ramón Sopena, 1951, 755 p.

Poirier (**Jean**). *Sur la définition de l'ethnologie. Notes d'histoire et de méthodologie ethnologiques.* Paris, s. éd., 1951, 26 p.

Redfield (**Robert**). *The primitive world view.* Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCVI, nº 1, 1952, p. 30-36.

Reinhard (**Kurt**). *Bedeutung, Wesen und Erforschungsmöglichkeiten primitiver Musik.* Sociologus. Berlin, t. I, nº 2, 1951, p. 81-96.

Rioux (**Marcel**). *Folk and folklore.* Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 248, 1950, p. 192-198.

Rothacker (**Erich**). *Probleme der Kulturanthropologie.* Bonn, H. Bouvier und Cº Verlag, 1948, 198 p., in-8º.

Schaeffner (**André**). *Danse primitive.* Tropiques. Paris, décembre 1951, p. 9-11.

Schilder (**Paul**). *Psychoanalysis, man, and society.* New York, Norton and Cº, 1951, X-382 p.

Schmidt (**W.**). *Zu den Anfängen der Tierzucht. Nachtrag zur Kapitel III : Die Pferdezüchter.* Zeitschrift für Ethnologie. Braunschweig, t. LXXVI, nº 2, 1951, p. 201-204.

Schuster (**Carl**). *Joint-marks. A possible*

index of cultural contact between America, Oceania and the Far East. Koninklijk Instituut voor de Tropen, Mededeling nº XCIV, Afdeling culturele en physische anthropologie nº 39. Amsterdam, 1951, 51 p., in-8º.

Schwidetzky (I.). *Grundzüge der Völkerbiologie.* Stuttgart, F. Enke, 1950, x-312 p., in-8º.

Shimkin (D. B.). *Industrialization, a challenging problem for cultural anthropology.* Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, nº 1, 1952, p. 84-91.

Sigerist (Henry E.). *A history of medicine* T. I : *Primitive and archaic medicine.* Historical Library, Publication nº 27. New York, Oxford University Press, 1951, XXI-564 p.

Standard dictionary of folklore, mythology and legend. Edited by Maria Leach. New York, Funk and Wagnalls Cº, 1949-1950, 2 vol., 1196 p.

Steward (Julian H.). *Area research : theory and practice.* Social science research Council, Bulletin 63. New York, 1950, XIX-164 p.

Stonor (C. R.) and Anderson (Edgar). *Maize among the hill peoples of Assam.* Annals of the Missouri botanical Garden. Columbia, t. XXXVI, 1949, p. 355-404.

Sydow (C. W. von). *El cuento folklórico desde el punto de vista étnico.* Archivos del folklore chileno. Santiago de Chile, nº 3, 1951, p. 7-22.

Tax (Sol). *Action anthropology.* América indígena. México, t. XII, nº 2, 1952, p. 103-109.

Thompson (Laura). *Operational anthropology as an emergent discipline.* In : *Beiträge zur Gesellungs- und Völkerwissenschaft.* Berlin, Gebr. Mann, 1950, p. 333-344.

Thurnwald (Richard). *Der Wandel der Erscheinungen und Gedanken des Zusammenlebens.* Sociologus. Berlin, neue Folge, t. I, nº 1, 1951, p. 8-31.

Voegelin C. F. . *Culture, language, and the human organism.* Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VII, nº 4, 1951, p. 357-373.

Vroklage (B. A. G.). *Algemene inleiding en de Godsdienst der Primitieven.* Roermond en Maaseik, J. J. Romen, 1949, 404 p., in-8º.

Weiss (Richard). *El folklore como ciencia.* Archivos de folklore chileno. Santiago de Chile, nº 2, 1951, p. 5-29.

Wilson (Eddie W.). *The gourd in folk music.* Southern folklore quarterly. Gainesville, t. XV, nº 3, 1951, p. 188-195.

Amérique en général.

Alegría (Ricardo E.). *Origin and diffusion of the term « cacique ».* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists,* t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 313-315.

Almagià (R.), Métraux (Alfred), Cortesão (A.) et Guyot (Lucien). *Les conséquences de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.* Paris, Université de Paris, 1951, 67 p., in-8º.

Arrom (José Juan). *Raices indígenas del teatro americano.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists,* t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 299-305.

Cancionero popular americano. Washington. Unión panamericana, 1950.

Collins (J. L.). *Antiquity of the pineapple in America.* Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VII, nº 2, 1951, p. 145-155.

Coluccio (Félix). *Folklore de las Américas.*

Prólogo de **Augusto Raúl Cortazar**. Portada de **Edelmiro Volta**. Buenos Aires, Editorial El Ateneo, 1949, 466 p.

Comas (**Juan**). *La « cristianización » y « educación » del Indio desde 1492 a nuestros días.* América indígena. México, t. XI, nº 3, 1951, p. 220-234.

— *La realidad del trato dado a los indígenas de América entre los siglos XV y XX.* América indígena. México, t. XI, nº 4, 1951, p. 323-370.

Foster (**George M.**). *The significance to anthropological studies of the places of origin of spanish emigrants to the New World,* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists,* t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 292-298.

García (**Antonio**). *Teoría y política del indigenismo.* América indígena. México, t. XI, nº 4, 1951, p. 281-296.

García Gallo (**A.**). *El encomendero indiano.* (*Estudio sociológico*). Revista de estudios políticos. Madrid, t. XXXV, 1951, p. 141-161.

Gillin (**John**). *Modern cultural development and synthesis in Latin America.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists,* t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 221-223.

Goubaud Carrera (**Antonio**). *Indian adjustments to modern national culture.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists,* t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 244-248.

Hatt (**Gudmund**). *The corn mother in America and in Indonesia.* Anthropos. Fribourg, t. XLVI, nºs 5-6, 1951, p. 853-914.

Herskovits (**Melville J.**). *The present status and needs of afroamerican research.* Journal of Negro history. Washington, t. XXXVI, nº 2, 1951, p. 123-147.

Kimura (**Kikuya**). *American Indian contributions to civilization.* The japanese Journal of ethnology. Tokyo, t. XVI, nº 2, 1951, p. 68-73.

Lipschutz (**Alejandro**). *La noción o definición del Indio, en la reciente legislación protectora en las Américas.* Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, nº 1, 1952, p. 63-80.

Mendieta y Núñez (**Lucio**). *Valor sociológico del folklore y otros ensayos.* México, Instituto de investigaciones sociales, [1951] 150 p., in-8º.

Mendoza (**Virginia R. R. de**). *San Antonio, sus devociones y milagros.* Revista del Instituto nacional de la tradición. Buenos Aires, t. I, nº 2, 1948, p. 357-367.

Murillo Vacarreza (**Josermo**). *El Indio, el cholo y el Blanco.* Revista jurídica. Cochabamba, t. XIV, nº 53, 1950, p. 6-26.

Rojas (**Ricardo**). *El Indio en el teatro.* América indígena. México, t. XII, nº 1, 1952, p. 71-76.

Rosemberg (**Tobias**). *La serpiente en la medicina y en el folklore.* Buenos Aires, Ediciones del Tridente, 1946, 106 p., in-8º.

Spitz (**R. A.**). *Environment vs. race. Environment as an etiological factor in psychiatric disturbances in infancy.* América indígena. México, t. XI, nº 4, 1951, p. 311-322.

Staub (**W.**). *Das Werden der Kulturlandschaft in Lateinamerika.* Bulletin de la Société suisse des Américanistes. Genève, nº 4, 1952, p. 1-7.

Steward (**Julian H.**). *Levels of sociocultural integration : an operational concept.* Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VII, nº 4, 1951, p. 374-390.

Waterman (**Richard Alan**). *African influence on the music of the Americas.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists,* t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 207-218.

Amérique du Nord.

Allison (Lelah). *Folk beliefs collected in southeastern Illinois.* Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 249, 1950, p. 309-324.

Arnold (Byron). *Folksongs of Alabama.* Alabama, University of Alabama Press, 1950, IX-193 p.

Aschmann (Homer). *A primitive food preparation technique in Baja California.* Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, nº 1, 1952, p. 36-39.

Barbeau (Marius). *I dressed me all in feathers.* Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 248, 1950, p. 181-185.

— *Totem poles.* T. II : *Totem poles according to location.* National Museum of Canada, Bulletin nº 119, Anthropological series nº 30. Ottawa [1951], 445 p., in-8°.

Beonio-Brocchieri (V.). *Sulle tracce di tribù boreali scomparse.* L'Universo. Firenze, t. XXXI, nº 6, 1951, p. 783-786.

Brassard (François). *Le retour du soldat et le retour du voyageur.* Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 248, 1950, p. 147-157.

Brown (Paula). *Changes in Ojibwa social control.* American anthropologist. Menasha, t. LIV, nº 1, 1952, p. 57-70.

Buitrón (Aníbal). *Los Indios de los Estados Unidos.* Boletín de informaciones científicas nacionales. Quito, t. IV, nº 41, 1951, p. 202-205.

Buliard (Roger). *Inuk.* New York, Farrar, Straus and Young, 1951, IX-322 p.

Cain (H. Thomas). *Petroglyphs of central Washington.* Seattle, University of Washington Press, 1950, IX-57 p.

Carr (Lloyd G. K.). *Interesting animal foods, medicines, and omens of the eastern Indians, with comparison to ancient european practices.* Journal of the Washington Academy of sciences. Washington, t. XLI, nº 7, 1951, p. 229-235.

Casagrande (Joseph B.). *Ojibwa bear ceremonialism : the persistence of a ritual attitude.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists,* t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 113-117.

Castetter (Edward F.) and Bell (Willis H.). *Yuman Indian agriculture. Primitive subsistence on the lower Colorado and Gila rivers.* Albuquerque, University of New Mexico Press, 1951, 288 p.

Center (Arthur L.). *The redman's garden of Eden.* Natural history. New York, t. LX, nº 9, 1951, p. 425-429.

Champion Randle (Martha). *Psychological types from Iroquois folktales.* Journal of american folklore. New York, t. LXV, nº 255, 1952, p. 13-21.

Chapman (Kenneth M.). *Bird forms in zuñi pottery decoration.* El Palacio. Santa Fe, t. LVIII, nº 10, 1951, p. 316-324.

Clark (Edgar Rogie). *Negro folk music in America.* Journal of american folklore. New York, t. LXIV, nº 253, 1951, p. 281-287.

Codere (Helen). *Fighting with property. A study of Kwakiutl potlatching and warfare.* American ethnological Society, Monographs, nº 18. New York, 1950, VIII-136 p.

Coffin (Tristram P.). *The « Braes of Yarrow » tradition in America.* Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 249, 1950, p. 328-335.

Colton (Harold S.). *Hopi pottery firing temperatures.* Plateau. Flagstaff, t. XXIV, nº 2, 1951, p. 73-76.

Contes populaires canadiens (huitième série). Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 248, 1950, p. 199-230.

Creighton (Helen). *Folklore of Victoria*

Beach, Nova Scotia. Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 248, 1950, p. 131-146.

Cry of the thunderbird. The american Indian's own story. Edited by **Charles Hamilton**. New York, Mac Millan, 1950, XII-283 p.

Densmore (Frances). *The words of indian songs as unwritten literature.* Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 250, 1950, p. 450-458.

Dobyns (Henry F.). *Blunders with bolsas.* Human organization. New York, t. X, nº 3, 1951, p. 25-32.

— *Papagos in the cotton fields.* Tucson, United States Indian Bureau, 1950, 140 p.

Dodge (Ernest A.). *Some thoughts on the historic art of the Indians of northeastern North America.* Bulletin of the Massachusetts archaeological Society. Attleboro, t. XII, nº 1, 1951, p. 1-5.

Dorson (Richard M.). *The growth of folklore courses.* Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 249, 1950, p. 345-359.

Doyon (Madeleine). *Folk dances in Beauce county.* Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 248, 1950, p. 171-174.

Drucker (Philip). *The northern and central nootkan tribes.* Smithsonian Institution, Bureau of american ethnology, Bulletin 144. Washington, 1951, IX-480 p., in-8º.

Dufrenne (Mikel). *Coup d'œil sur l'anthropologie culturelle américaine.* Cahiers internationaux de sociologie. Paris, t. XII, 1952, p. 26-46.

Dunlap (A. R.) and Weslager (C. A.). *Indian place-names in Delaware.* Wilmington, Archaeological Society of Delaware, 1951, 82 p.

Dunn (Dorothy). *Nekahije : apache artist.* El Palacio. Santa Fe, t. LIX, nº 3, 1952, p. 71-76.

— *The development of modern american Indian painting in the Southwest and Plains areas.* El Palacio. Santa Fe, t. LVIII, nº 11, 1951, p. 331-353.

Dutton (Bertha P.). *Highlights of the Jémez region.* El Palacio, t. LIX, nº 5, 1952, p. 131-138.

Eskimo handicrafts. Written and illustrated by **James A. Houston**, translation by **Sam Ford** and **Frederica Woodrow**. Ottawa, Canadian handicrafts Guild, 1951, 32 p.

Fenton (William N.). *Iroquois studies at the mid-century.* Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCV, nº 3, 1951, p. 296-310.

Fernández Ledesma (Gabriel). *Le triomphe de la mort.* México en el arte. México, édition française, 1952, p. 145-160.

Gamble (John I.). *Changing patterns in Kiowa Indian dances.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 94-104.

Garfield (Viola E.). *Meet the totem.* Sitka (Alaska), Sitka printing Cº, 1951.

Garfield (Viola), Wingert (Paul S.) and Barbeau (Marius). *The Tsimshian. Their arts and music.* New York, J. J. Augustin, 1951, XII-290 p.

Gartenberg (Max). *W. B. Laughead's great advertisement.* Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 250, 1950, p. 444-449.

Gessain (Robert). *Les Esquimaux aiment à s'amuser.* Neuf. Paris, nº 3, 1951, p. 66-71.

Gibbon (John Murray). *The romance of the canadian canoe.* Toronto, Ryerson Press, 1951, XIV-154 p.

Gille (Jean). *Das « Geistertier » als Urbild des Zentralalgonkin 'manetowª'.* Veröffentlichungen aus dem Museum für Natur-, Völker- und Handelskunde in Bremen, Reihe B, nº 1. Bremen, 1950, p. 17-23.

Godsell (Philip H.). *Is there time to save the*

Eskimo? Natural history. New York, t. LXI, n° 2, 1952, p. 57-62.

Goldschmidt (**Walter**). *Nomlaki ethnography.* University of California Publications in american archaeology and ethnology. Berkeley-Los Angeles, t. XLII, n° 4, 1951, p. 303-443.

Goldsfrank (**Esther S.**). *The different patterns of Blackfoot and Pueblo adaptation to White authority.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists,* t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 74-79.

Hallowell (**A. Irving**). *Ojibwa personality and acculturation.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists,* t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 105-112.

Hambleton (**Josephine**). *The raven, frog, and bear totem pole.* National Museum of Canada, Bulletin 123, Annual report for 1949-1950. Ottawa, 1951, p. 80-83.

Hanks Jr. (**Lucien M. and Jane Richardson**). *A study of the Blackfoot reserve of Alberta.* Toronto, University of Toronto Press, 1950, 206 p.

Heiser Jr. (**Charles B.**). *The sunflower among the north american Indians.* Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCV, n° 4, 1951, p. 432-448.

Hennepin (**Louis**), **Eastman** (**J. Seth**), **Dallis** (**J.**) **and Sweeny** (**Robert O.**). *The Dakota bark house.* Indian leaflets of the Science Museum, n°s 1-4. St. Paul, 1951.

Hilger (**M. Inez**). *Menomini child life.* Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XL, 1951, p. 163-171.

— *Some customs related to Arikara Indian child life.* Primitive man. Washington, t. XXIV, n° 4, 1951, p. 67-71.

Himmelheber (**Hans**). *Die Tatöwierung bei den Eskimo.* Heidelberg, Med. Fakultät, 1948.

Holtved (**Erik**). *The polar Eskimos. Language and folklore.* T. I : *Texts.* Meddelelser om Grønland, t. 152, n° 1. København, 1951, 366 p., in-8°.

Honigmann (**John J.**). *An episode in the administration of the Great Whale river Eskimo.* Human organization. New York, t. X, n° 2, 1951, p. 5-14.

Howard (**James H.**). *A Tonkawa peyote legend.* University of South Dakota, Museum News. Vermillion, t. XII, n° 5, 1951, p. 1-4.

— *Dakota fishing practices.* University of South Dakota, Museum News. Vermillion, t. XII, n° 5, 1951, p. 1-4.

— *Two Dakota dream headdress.* University of South Dakota, Museum News. Vermillion, t. XII, n° 4, 1951, p. 1-4.

Hudson (**Arthur Palmer**). *Glimpses of history in southern folksongs.* Southern folklore quarterly. Gainesville, t. XV, n° 3, 1951, p. 196-202.

Hultkrantz (**Åke**). *The concept of the soul held by the Wind river Shoshone.* Ethnos. Stockholm, t. XVI, n°s 1-2, 1951, p. 18-44.

Hurt (**Wesley R.**). *Christmas Eve ceremonies of the Pueblo Indians of New Mexico.* University of South Dakota, Museum News. Vermillion, t. XII, n° 4, 1951, p. 417.

Hurt Jr. (**Wesley R.**). *Tortugas, an indian village in southern New Mexico.* El Palacio. Albuquerque, t. LIX, n° 4, 1952, p. 104-122.

Hyde (**George E.**). *Pawnee Indians.* Denver, University of Denver Press, 1951, 304 p.

Indian women's clothing : fashion and function. Denver art Museum, Department of indian art, leaflet 109. Denver, 1951, 3 p., in-8°.

Jablow (**Joseph**). *The Cheyenne in Plains Indian trade relations, 1795-1840.* Monographs of the american ethnological Society, t. XIX. New York, 1951, IX-100 p.

Jacobs (**Melville**). *Psychological interferences from a chinook myth.* Journal of american folklore. New York, t. LXV, nº 256, 1952, p. 121-137.

Judd (**Neil M.**). *A mistreated pueblo figurine.* The Kiva. Tucson, t. XVI, nº 3, 1950, p. 6-7.

Kachinas and kachinas dolls. Denver art Museum, Department of indian art, leaflet 111. Denver, 1951, 3 p., in-8º.

Kardiner (**Abram**) **and Ovesey** (**Lionel**). *The mark of oppression. A psychological study of the american Negro.* New York, W. W. Norton and Cº, 1951, XVII-396 p.

Kerigan (**John**). *Y a-t-il encore des Peaux Rouges?* Geographia. Paris, déc. 1951, p. 17-22.

Kidd (**Kenneth E.**). *Canadians of long ago.* Toronto, Longmans, Green and Cº, 1951, VIII-174 p.

Knoblock (**Byron W.**). *Superb sculptured art of the eastern United States.* Journal of the Illinois state archaeological Society. Springfield, t. II, nº 1, 1951, p. 24-30.

Lacourcière (**Luc**) **and Savard** (**F. A.**). *Canadian folk songs collected at Baie-Des-Rochers* (*Charlevoix*). National Museum of Canada, Bulletin 123, Annual report for 1949-1950. Ottawa, 1951, p. 84-87.

— *Canadian folk tales recorded during the summer of 1948 in Charlevoix and Beauce counties.* National Museum of Canada, Bulletin 123, Annual report for 1949-1950. Ottawa, 1951, p. 63-65.

Laguna (**Frederica de**). *Preservations of archaeological and ethnological material in Alaska.* National Research Council Bulletin. Washington, nº 122, 1951, p. 46-47.

— *Some dynamic forces in Tlingit society.* Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, nº 1, 1952, p. 1-12.

Lange (**Charles H.**). *King's day ceremonies at a Rio Grande pueblo, january 6, 1940.* El Palacio. Albuquerque, t. LVIII, nº 12, 1951, p. 398-406.

Large (**R. Geddes**). *Soogwilis. A collection of Kwakiutl Indians designs and legends.* Toronto, Ryerson Press, 1951, 87 p.

Latour (**A.**). *Textile arts of the north american Indians.* Ciba Review. Basel, t. XC, 1952, p. 3230-3254.

Laws Jr. (**G. Malcolm**). *Native american balladry.* Publications of the american folklore Society, Bibliographical series, t. I. Philadelphia, 1950, XII-276 p.

Leach (**Mac Edward**) **and Beck** (**Horace P.**). *Songs of Rappahannock county, Virginia.* Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 249, 1950, p. 257-284.

Leechman (**Douglas**). *Aboriginal tree-felling.* National Museum of Canada, Bulletin 118, Annual Report for 1948-1949. Ottawa, 1950, p. 44-49.

— *Loucheux tales.* Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 248, 1950, p. 158-162.

Legends from Alaska. Collected and transcribed by **Julia Krenov**. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XL, 1951, p. 173-195.

Leighton (**Alexander H.**), **Adair** (**John**) and **Parker** (**Seymour**). *A field method for teaching applied anthropology.* Human organization. New York, t. X, nº 4, 1951, p. 5-11.

Lewis (**Oscar**). *On the edge of the black waxy. A cultural survey of Bell county, Texas.* St. Louis, Washington University, 1948, 110 p.

Louisa Wetherill ethnobotanical collections. University of New Mexico, Publications in biology, nº 5. Albuquerque, 1951, 66 p.

Lowie (**Robert H.**). *Beiträge zur Völkerkunde Nordamerikas.* Mitteilungen aus dem Museum für Völkerkunde in Hamburg, t. XXXIII. Hamburg, 1951, 68 p., in-8º.

Mason (**Barnard S.**). *Dances and stories of the american Indian.* New York, 1950, X-269 p., in-8º.

Mc Clellan (Catharine) and Rainer (Dorothy). *Ethnological survey of Southern Yukon Territory, 1948. (Preliminary report).* National Museum of Canada, Bulletin 118, Annual Report for 1948-1949. Ottawa, 1950, p. 50-53.

Mc Combe (Leonard), Vogt (Evon Z.) and Kluckhohn (Clyde). *Navaho means people.* Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1951, 159 p., 129 pl.

Mc Gee (John T.). *Family hunting grounds in the Kippewa area, Quebec.* Primitive man. Washington, t. XXIV, nº 3, 1951, p. 47-53.

Mc Gregor (John C.). *The Cohonina culture of northwestern Arizona.* Flagstaff, Museum of northern Arizona, 1951, 158 p.

Mac Kay (D. M.). *Indian affairs branch.* Canada Department of citizenship and immigration, Report for 1949-1951. Ottawa, 1951, p. 55-88, 57-90.

Michéa (J. P.). *Some Eskimos of Chesterfield inlet.* Canadian geographical Journal. Ottawa, t. XLIII, nº 5, 1951, p. 223-226.

Miller (Robert J.). *Situation and sequence in the study of folklore.* Journal of american folklore. New York, t. LXV, nº 255, 1952, p. 29-48.

Mistaken ideas about Indians. Denver art Museum, Department of indian art, leaflet 112. Denver, 1951, 3 p., in-8º.

Mohr (Albert). *The hunting crook : its use and distribution in the Southwest.* The Masterkey. Los Angeles, t. XXV, nº 5, 1951, p. 145-154.

Morris (Alton C.). *Folksongs of Florida.* Gainesville, University of Florida Press, 1950, XVI-464 p.

Muensterberger (Warner). *Über einige Beziehungen zwischen Individuum und Umwelt mit besonderer Berücksichtigung der Pomo-Indianer.* Sociologus. Berlin, t. I, nº 2, 1951, p. 127-138.

Musick (Ruth Ann) and Randolph (Vance). *Children's rhymes from Missouri.* Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 250, 1950, p. 425-437.

Navaho wearing blankets. Denver art Museum, Department of indian art, leaflet 113. Denver, 1951, 3 p., in-8º.

Naville (René). *Un peintre-ethnographe suisse chez les Sioux. Rudolf-Frédéric Kurz, alias « Œil de Fer ».* Bulletin de la Société suisse des Américanistes. Genève, nº 3, 1951, p. 16-20.

Noronoa (Delf). *Maps drawn by north american Indians.* Bulletin of the eastern states archaeological Federation. Harrisburg, t. X, 1951, p. 6.

Opler (Marvin K.). *Japanese folk beliefs and practices, Tule lake, California.* Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 250, 1950, p. 385-397.

Palerm (Ángel). *San Carlos de Chachalacas : una fundación de los Indios de Florida en Veracruz.* Cuadernos americanos. México, t. XI, nº 1, 1952, p. 165-184.

Pearce (James T.). *Folk tales of the southern poor-white, 1820-1860.* Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 250, 1950, p. 398-412.

Porter (K. W.). *The Seminole in Mexico, 1850-1861.* Hispanic american historical Review. Durham, t. XXXI, 1951, p. 1-36.

Pritchett (John Perry). *Historical aspects of the canadian metis* : In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists,* t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 249-254.

Red-dark-light in designs. Denver art Museum, Department of indian art, leaflet 114. Denver, 1951, 3 p., in-8º.

Reid (Robert D.). *The Negro in Alabama during the civil war.* Journal of Negro history. Washington, t. XXXV, nº 3, 1950, p. 265-288.

Rhodes (Willard). *Acculturation in north american indian music.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of*

americanists, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 127-132.

Rioux (**Marcel**). *Persistence of a Tutelo cultural trait among contemporary Cayuga of Grand River, Ontario.* National Museum of Canada, Bulletin 123, Annual Report for 1949-1950. Ottawa, 1951, p. 72-74.

— *Some medical beliefs and practices of the contemporary Iroquois longhouses of the Six Nations reserve.* Journal of the Washington Academy of Sciences. Washington, t. XLI, nº 5, 1951, p. 152-158.

— *The meaning and function of folk-lore in the Ile Verte.* National Museum of Canada, Bulletin 118, Annual Report for 1948-1949. Ottawa, 1950, p. 60-62.

Ritzenthaler (**Robert E.**). *The building of a Chippewa Indian birch-bark canoe.* Bulletin of the public Museum of the city of Milwaukee. Milwaukee, t. XIX, nº 2, 1950, p. 53-99.

— *The Oneida Indians of Wisconsin.* Bulletin of the public Museum of the city of Milwaukee, t. XIX, nº 1. Milwaukee, 1950, 52 p.

Roberts (**John M.**). *Three navaho households. A comparative study in small group culture.* Papers of the Peabody Museum of american archaeology and ethnology, t. XL, nº 3. Cambridge, Mass., 1951, 87 p., 14 pl., in-8°.

Robertson (**Sylvia**). *British Columbia's dugout canoes.* Canadian geographical Journal. Ottawa, t. XLIII, nº 1, 1951, p. 18-23.

Roe (**Frank Gilbert**). *The north-american buffalo. A critical study of the species in its wild state.* Toronto, University of Toronto Press, 1951, VIII-957 p.

Rostlund (**Erhard**). *Freshwater fish and fishing in native north America.* University of California Publications in geography, t. IX. Berkeley-Los Angeles, 1952, 313 p., in-8°.

Rousseau (**Madeleine et Jacques**). *Le dualisme religieux des peuplades de la forêt boréale.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 118-126.

Ruiz (**Ramón E.**). *Hijos olvidados. La historia del pueblo de descendencia mexicana en los Estados Unidos de Norteamérica.* América indígena. México, t. XII, nº 2, 1952, p. 121-130.

Sargent (**Margaret**). *Folk and primitive music in Canada.* National Museum of Canada, Bulletin 123, Annual Report for 1949-1950. Ottawa, 1951, p. 75-79.

— *Seven songs from Lorette.* Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 248, 1950, p. 175-180.

Schaeffer (**Claude E.**). *Molded pottery among the Kutenai Indians.* Montana state University, Anthropology and sociology Papers, nº 6. Missoula, 1952.

— *Was the California condor known to the Blackfoot Indians?* Journal of the Washington Academy of sciences. Washington, t. XLI, nº 6, 1951, p. 181-191.

Schmitt (**Karl**). *Wichita-Kiowa relations and the 1874 outbreak.* Chronicles of Oklahoma. Norman, t. XXVIII, nº 2, 1950, p. 1-6.

Schroeder (**Albert H.**). *Documentary evidence pertaining to the early historic period of southern Arizona.* New Mexico historical Review. Albuquerque, t. XXVII, nº 2, 1952, p. 137-167.

Secoy (**Frank R.**). *The identity of the « Paduca » ; an ethnohistorical analysis.* American anthropologist. Menasha, t. LIII, nº 4, part 1, 1951, p. 525-542.

Seder (**Theodore A.**). *Old World overtones in the New World. Some parallels with north american indian musical instruments.* University Museum Bulletin. Philadelphia, t. XVI, nº 4, 1952, p. 3-66.

Siegel (**Bernard J.**). *Suggested factors of culture change at Taos pueblo.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of*

americanists, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 133-140.

Sjoberg (Andrée F.). *The Bidai Indians of southeastern Texas*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VII, nº 4, 1951, p. 391-400.

Sleight (Frederick W.). *The Navajo sacred mountain of the east. A controversy*. El Palacio. Albuquerque, t. LVIII, nº 12, 1951, p. 379-397.

Smith (Marian W.). *American Indian warfare*. Transactions of the New York Academy of sciences. New York, t. XIII, nº 8, 1951, p. 348-364.

Smith (Victor J.). *The use of rock wall construction by the Indians of Big Bend in Texas*. Texas Journal of science. San Marcos, t. III, nº 3, 1951, p. 343-349.

Snyderman (George S.). *Some ideological aspects of present day Seneca folklore*. Primitive man. Washington, t. XXIV, nº 3, 1951, p. 37-46.

Speck (F. G.) and Beck (H. P.). *Old World tales among the Mohawks*. Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 249, 1950, p. 285-308.

Speck (Frank G.) and Broom (Leonard). *Cherokee dance and drama*. With collaboration of Will West Long. Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1951, XV-106 p.

Speck (Frank G.) and Dexter (Ralph W.). *Utilization of animals and plants by the Micmac Indians of New Brunswick*. Journal of the Washington Academy of sciences. Washington, t. XLI, nº 8, 1951, p. 250-259.

Spencer (Robert F.). *Sklaven und Sklavenbesitz unter den Klamath Indianern*. Zeitschrift für Ethnologie. Braunschweig, t. LXXVII, nº 1, 1952, p. 1-6.

Spindler (George) and Goldschmidt (Walter). *Experimental design in the study of culture change*. Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VIII, nº 1, 1952, p. 68-83.

Stewart (Omer C.). *Southern Ute adjustment to modern living*. In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 80-87.

Streib (Gordon F.). *The use of survey methods among the Navaho*. American anthropologist. Menasha, t. LIV, nº 1, 1952, p. 30-40.

Taube (Edward). *Wild rice*. Scientific monthly. New York, t. LXXIII, nº 6, 1951, p. 369-375.

Termer (Franz). *Über Eingeborenenreservate in Amerika*. In : *Beiträge zur Gesellungs- und Völkerwissenschaft*. Berlin, Gebr. Mann, 1950, p. 325-332.

The californian Indians. A source book. Compiled and edited by R. F. Heizer and M. A. Whipple. Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1951, 487 p., in-8º.

Thompson (Laura). *Personality and government. Findings and recommendations of the Indian Administration Research*. América indígena. México, t. XI, nº 3, 1951, p. 235-269. — México, Ediciones del Instituto indigenista interamericano, 1951, 229 p., in-8º.

Tremblay (Maurice). *Nous irons jouer dans l'isle*. Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 248, 1950, p. 163-170.

Underhill (Ruth). *Modern Arapaho*. Southwestern lore. Boulder, t. XVII, nº 2, 1951, p. 38-42.

Voget (Fred). *Crow socio-cultural groups*. In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 88-93.

Vogt (Evon Z.). *Navaho veterans. A study of changing values*. Papers of the Peabody Museum of archaeology and ethnology, t. XLI, nº 1. Cambridge, Mass., 1951, 218 p., in-8º.

Wallace (Paul A. W.). *They knew the Indian : the men who wrote the Moravian*

records. Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCV, nº 3, 1951, p. 290-295.

War bonnets. Denver art Museum, Department of indian art, leaflet 110. Denver, 1951, 3 p., in-8º.

Wassén (Henry). *Another of Crows Heart's Mandan bull-boats*. The Masterkey. Los Angeles, t. XXIV, nº 3, 1950, p. 93-94.

Watson (Mrs Irwin A.). *Creek Indians burial customs today*. Chronicles of Oklahoma. Norman, t. XXVIII, 1950, p. 95-102.

Wilford (Lloyd A.). *History of the Chippewa*. Minnesota archaeologist. Minneapolis, t. XVII, nº 2, 1951, p. 3-10.

Wilson (Eddie W.). *The owl and the american Indian*. Journal of american folklore. Menasha, t. LXIII, nº 249, 1950, p. 336-344.

Witthoft (John). *Historic indian caverns*. Pennsylvania archaeologist. Philadelphia, t. XXI, nºs 1-2, 1951.

— *Iroquois archeology at the mid-century*. Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCV, nº 3, 1951, p. 311-321.

Wormington (H. M.) and Neal (Arminta). *The story of Pueblo pottery*. Denver Museum of natural history, Museum Pictorial, nº 2. Denver, 1951, 61 p.

Wright (Muriel H.). *A guide to the indian tribes of Oklahoma*. Civilization of the american Indian series, t. XXXIII. Norman, 1951, 300 p.

Wyman (Leland C.). *The sandpaintings of the Kayenta Navaho*. University of New Mexico. Publications in anthropology, nº 7. Albuquerque, 1952, 120 p., in-8º.

Amérique Centrale.

Aguirre Beltrán (Gonzalo). *Casamiento del monte*. In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso*. México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 41-54.

— *La etnohistoria y el estudio del Negro en México*. In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 161-168.

— *Problemas de la población indígena de la cuenca del Tepalcatepec*. Memorias del Instituto nacional indigenista, t. III. México, 1952, 363 p., in-8º.

Armillas (Pedro). *Notas sobre sistemas de cultivo en Mesoamérica. Cultivos de riego y humedad en la cuenca del río de las Balsas*. In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso*. México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 85-113.

Art mexicain, du précolombien à nos jours. Paris, Les Presses artistiques, 1952, 72 pl., in-8º.

Baratta (María de). *Ensayo sobre música indígena de El Salvador (Cuzcatlan)*. Revista de estudios musicales. Mendoza, t. I, nº 3, 1950, p. 61-74.

Barrios Esp. (Miguel). *La bruja curandera de Tzinacatepec*. Tlatoani. México, t. I, nº 2, 1952, p. 7-8.

Beals (Ralph L.). *The history of acculturation in Mexico*. In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso*. México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 73-82.

Benítez (Fernando). *Le calendrier de la cité*. México en el arte. México, édition française, 1952, p. 5-12.

Berlin (Heinrich). *La historia de los Xpantzay.* Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. II, nº 2, 1950, p. 40-53.

Burgos (Fernando). *Catálogo de las ferias y fiestas religiosas en la peninsula yucateca.* Anuario de la Sociedad folklórica de México. México, t. VII, 1951, p. 87-112.

Burland (C. A.). *The tree of the Mixteca : a short study of the historical codices of Mexico.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists,* t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 68-71.

Cantos indígenas de México. Coleccionados por **Concha Michel.** México, Instituto nacional indigenista, 1951, 111 p.

Carrasco (Pedro). *Una cuenta ritual entre los Zapotecos del Sur.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 91-100.

Carrillo Gariel (Abelardo). *Imaginería popular novoespañola.* México, Ed. Mexicana, 1950, 45 p., 58 pl.

Ceballos Novelo (Roque J.). *Tarahumares, Coras y Huicholes. Su situación económica y social.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 101-110.

Chávez (Carlos). *La musique dans les cultures indiennes.* México en el arte. México, édition française, 1952, p. 121-130.

Coe II (William R.) and Coe (Michael D.). *Ethnological material from British Honduras.* Carnegie Institution of Washington, Department of archaeology, Notes on middle american archaeology and ethnology. Washington, nº 104, 1951, p. 159-161.

Coelho (Ruy). *Le concept de l'âme chez les Caraïbes noirs.* Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, nº 1, 1952, p. 21-30.

Contreras R. (J. Daniel). *Una rebelión indígena en el partido de Totonicapán en 1820. El Indio y la Independencia.* Guatemala, Imprenta universitaria, 1951, 91 p., in-8º.

Cravioto (René O.). *Valor nutritivo de los alimentos mexicanos.* América indígena. México, t. XI, nº 4, 1951, p. 297-309.

Delgadillo (Luis A.). *La música indígena y colonial en Nicaragua.* Revista de estudios musicales. Mendoza, t. I, nº 3, 1950, p. 43-60.

Densidad de la población de habla indígena en la república mexicana (por entidades federativas y municipios conforme al censo de 1940). Prólogo de **Alfonso Caso.** Introducción por **Manuel German Parra.** Memorias del Instituto nacional indigenista, t. I, nº 1. México, 1950, 76 p.

Erasmus (Charles John). *The leader vs. tradition : a case study.* American anthropologist. Menasha, t. LIV, nº 2, 1952, p. 168-178.

Fabila (Alfonso). *Los Indios Yaquis del estado de Sonora.* La sociología en México. México, t. I, nº 4, 1951, p. 1-27.

Fernández Ledesma (Gabriel). *Le triomphe de la mort.* México en el arte. México, édition française, 1952, p. 145-160.

Foster (George M.). *Some wider implications of soul-loss illness among the Sierra Popoluca.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 167-174.

Gamio (Manuel). *Aculturación espontanea.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 175-179.

— *Población indo-mestiza.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists,* t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 267-270.

Garibay K. (Ángel María). *Panorama de la poésie d'Anahuac.* México en el arte. México, édition française, 1952, p. 80-87.

Gómez Robleda (**José**). *Pescadores y campesinos tarascos.* México, Ediciones de la Secretaría de educación pública, 1943, 433 p., in-8°.

Holmer (**Nils M.**). *Cuna chrestomathy.* Etnologiska Studier, t. XVIII. Göteborg, 1951, 191 p., in-8°.

— *Ethno-linguistic cuna dictionary.* Etnologiska Studier, t. XIX. Göteborg, 1952, 193 p., in-8°.

Hudson (**Wilson M.**). *Another mexican version of the story of the bear's son.* Southern folklore quarterly. Gainesville, t. XV, n° 2, 1951, p. 152-158.

Imbelloni (**José**). *Qué significa Popol-Vuh? Intitulación y función del manuscrito de Chichicastenango.* Yikal maya than. Mérida, t. XII, 1951, p. 87-90, 107-111, 118, 127-129.

Índice del ramo de Indios del Archivo general de la Nación, t. I. Recopilado por **Luis Chávez Orozco**. México, Instituto indigenista interamericano, 1951, 394 p.

Jiménez (**Tomás Fidias**). *Un punto sobre ciencia hierática de los Pipiles.* Tzunpame. San Salvador, t. VII, 1947-1948, p. 41-50.

Kaplan (**Bernice**). *Changing functions of the Huanancha dance at the Corpus Christi festival in Paracho, Michoacán, México.* Journal of american folklore. New York, t. LXIV, n° 254, 1951, p. 383-392.

Kirchhoff (**Paul**). *El autor de la segunda parte de la Crónica Mexicayotl.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 225-227.

La Fuente (**J. de**). *Documentos para la etnografía e historia zapotecas.* Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. III, 1947-1948 (1949), p. 175-197. — In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 175-197.

La Maza (**Francisco de**). *El Tlalocan pagano de Teotihuacán y el Tlalocan cristiano de Tonanzintla.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 277-282.

Leonard (**Carmen Cook de**). *Distribución de los pueblos sonorenses en el siglo XVIII según Pfefferkorn.* Tlatoani. México, t. I, n° 1, 1952, p. 19-20.

Lewis (**Oscar**). *Life in a mexican village : Tepoztlán restudied.* Urbana, University of Illinois Press, 1951, XXVII-512 p.

Linke (**Lilo**). *Magic Yucatan. A journey remembered.* London, Hutchinson and C°, [1951], 160 p.

Margain (**Carlos R.**). *Les Mayas hier et aujourd'hui : Bonampak.* México en el arte. México, édition française, 1952, p. 102-120.

Martínez del Rio (**Pablo**). *Tylor en México.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 263-270.

Mason (**J. Alden**). *Notes and observations on the Tepehuan.* América indígena. México, t. XII, n° 1, 1952, p. 33-53.

Meade (**Joaquín**). *Orígenes y mitología del maíz.* Tzunpame. San Salvador, t. VII, 1947-1948, p. 161-164.

Memoria sintética. Departamento de antropología. Veracruz, Gobierno del estado, 1951, 70 p., in-8°.

Mendoza (**Vicente**). *El alumbramiento en el México de antaño y de ogaño.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists,* t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 316-324.

— *Folklore activities in Mexico during 1950.* Journal of american folklore. New York, t. LXIV, n° 251, 1951, p. 111-112.

- *Musique de Noël au Mexique.* México en el arte. México, édition française, 1952, p. 277-290.

— *Significado de la leyenda coreográfica de « El Venado ».* Acta venezolana. Caracas, t. III, n°s 1-4, 1947-1948, p. 87-103.

Mendoza (Vicente). *Testamentos*. Revista del Instituto nacional de la tradición. Buenos Aires, t. I, nº 1, 1948, p. 39-50.

Mendoza (Virginia R. R. de). *El nahual en el folklore de México*. Anuario de la Sociedad folklórica de México. México, t. VII, 1951, p. 123-137.

— *La bruja en México*. In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 285-291.

Miles (Suzanna W.). *An analysis of modern middle american calendars. A study in conservation*. In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 273-284.

Moncada García (Francisco). *Recolección folklórica. Música folklórica mexicana*. Anuario de la Sociedad folklórica de México. México, t. VII, 1951, p. 73-86.

Naville (René). *Le monde magique des Indiens Cunas*. Les Musées de Genève. Genève, t. VIII, nº 10, 1951, p. 3.

Palerm (Ángel). *San Carlos de Chachalacas : una fondación de los Indios de Florida en Veracruz*. Cuadernos americanos. México, t. XI, nº 1, 1952, p. 165-184.

Pavia (Mario N.). *Hechicería en la montaña*. (*Según « Las Brujas » de Pereda*). Anuario de la Sociedad folklórica de México. México, t. VII, 1951, p. 113-121.

Porter (K. W.). *The Seminole in Mexico, 1850-1861*. Hispanic american historical Review. Durham, t. XXXI, 1951, p. 1-36.

Pozas (Ricardo). *La alfarería de Patamban*. Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. III, 1947-1948 (1949), p. 115-145. — In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso*. México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 115-145.

Ramos Espinosa (Alfredo). *Las cosas de la alimentación en la Historia de Sahagún*. Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XXI, nº 2, 1946, p. 149-156.

Ricard (Robert). *Origen de nuestras modalidades folklóricas : las fiestas de « Moros y Cristianos » en México*. Orientación musical. México, nº 111, 1951, p. 3-4, 12.

Rochac Velado (Arcadio). *Tradiciones populares : el tabal o jeu jeu*. Anales del Museo nacional David J. Guzman. San Salvador, t. I, nº 2, 1950, p. 67-69.

Rubio (Ángel). *La economía y la vivienda rural e indígena en Panamá*. América indígena. México, t. XII, nº 1, 1952, p. 55-70.

Ruiz (Ramon E.). *Hijos olvidados. La historia del pueblo de descendencia mexicana en los Estados Unidos de Norteamérica* América indígena. México, t. XII, nº 2, 1952, p. 121-130.

Schmidt (W.). *Die Weitzeitalter des Popol Vuh als Schichtung der Maya-Kultur*. Anthropos. Fribourg, t. XLVII, nºs 3-4, 1952, p. 561-586.

Serrano Martínez (Celedonio). *Romances tradicionales en Guerrero*. Anuario de la Sociedad folklórica de México. México, t. VII, 1951, p. 7-72.

Starr (Betty). *The Chorti and the problem of the survival of maya culture*. American anthropologist. Menasha, t. LIII, nº 3, 1951, p. 355-369.

Stone (Doris). *A report on folklore research in Honduras*. Journal of american folklore. New York, t. LXIV, nº 251, 1951, p. 113-120.

— *A report on folklore research in Costa Rica*. Journal of american folklore. New York, t. LXIV, nº 251, 1951, p. 97-103.

— *Una definición de dos culturas distintas vistas en la antropología de la América central*. In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso*. México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 353-361.

Stresser-Péan (Guy). *Montagnes calcaires et sources vauclusiennes*. Revue de l'histoire des religions. Paris, t. CXLI, nº 1, 1952, p. 84-90.

Taylor (**Douglas Mac Rae**). *The Black Carib of British Honduras*. Viking Fund Publications in anthropology, t. XVII. New York, 1951, 176 p., 7 pl., in-8°.

Termer (**Franz**). *Die « Hühner » der Azteken*. Zeitschrift für Ethnologie. Braunschweig, t. LXXVI, n° 2, 1951, p. 205-215.

Thompson (**Eric S.**). *The Itza of Tayasal, Peten*. In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso*. México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 389-400.

Valle (**Rafael Heliodoro**). *Cien leyendas de Honduras*. Revista del Archivo y Biblioteca nacionales. Tegucigalpa, t. XXX, n°s 1-2, 1951, p. 75-76.

Weitlaner (**Robert J.**). *Notes on the social organization of Ojitlán, Oaxaca*. In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso*. México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 441-455.

Zavala (**Silvio**). *Los esclavos indios en Nueva España*. In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso*. México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 427-440.

Antilles.

Andreu (**E.**). *Cosas que Ud. debe conocer*. La Habana, Editorial Nuevos Rumbos, 1950, 128 p.

Bascom (**William R.**). *Two forms of afro-cuban divination*. In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 169-179.

Bastien (**Rémy**). *El vodú en Haïti*. Cuadernos americanos. México, t. XI, n° 1, 1952, p. 147-164.

— *La familia rural haitiana. Valle de Marbial*. México, Libra, 1951, 184 p., in-8°.

Braunholtz (**H. J.**). *The Oldman collection : aztec gong and ancient arawak stool*. British Museum quarterly. London, t. XVI, n° 2, 1951, p. 54-55, 1 pl.

Comhaire-Sylvain (**Suzanne**). *La chanson haïtienne*. Présence africaine. Paris, n° 12, 1951, p. 61-87.

— *Land tenure in the Marbial region of Haiti*. In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 180-184.

Fonseca (**Julio**). *Referencias sobre música costarricense*. Revista de estudios musicales. Mendoza, t. I, n° 3, 1950, p. 75-98.

García Castañeda (**José A.**). *La transculturación indo-española en Holguín*. Revista de arqueología y etnología. La Habana, t. IV, n°s 8-9, 1949, p. 195-205.

Gordon (**Maxine W.**). *Selections from the folklore of Vieques, Yauco, and Luquillo, Puerto Rico*. Journal of american folklore. New York, t. LXIV, n° 251, 1951, p. 55-82.

Herskovits (**Melville J.**). *Some psychological implications of afroamerican studies*. In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 152-160.

Leiris (**Michel**). *Sacrifice d'un taureau chez le houngan Jo Pierre-Gilles*. Présence africaine. Paris, n° 12, 1951, p. 22-36.

Marchena (**Enrique de**). *Del areito de Anacaona al poema folklórico*. Ciudad Trujillo, Editora Montalvo, 1942.

Menesson-Rigaud (**O.**). *Noël vodou en Haïti*. Présence africaine. Paris, n° 12, 1951, p. 37-60.

Métraux (**Alfred**). *L'Afrique vivante en Haïti*. Présence africaine. Paris, n° 12, 1951, p. 13-21.

— *Les paysans haïtiens*. Présence africaine. Paris, n° 12, 1951, p. 112-134.

Métraux (**Rhoda**). *Affiliations through work*

in Marbial, Haiti. Primitive man. Washington, t. XXV, nos 1-2, 1952, p. 1-22.

Métraux (**Rhoda**). *Some aspects of hierarchical structure in Haiti.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 185-194.

Oriol (**Jacques**), **Viaud** (**Léonce**) **et Aubourg** (**Michel**). *Le mouvement folklorique en Haïti.* Introduction de **Lorimer Denis** et **François Duvalier**. Bulletin du Bureau d'ethnologie de la République d'Haïti, série II, nº 9. Port-au-Prince, 1952, 116 p., in-8º.

Ortiz (**Fernando**). *El güiro de moyubá o jobá.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 299-315.

— *La africanía de la música folklórica de Cuba.* La Habana, Dirección de cultura, 1950, XVI-477 p.

— *Los bailes y el teatro de los Negros en el folklore de Cuba.* Prólogo por **Alfonso Reyes**. La Habana, Ediciones Cárdenas y Cía, 1951, XVI-466 p., in-8º.

Price-Mars (**Jean**). *Le processus d'une culture.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 143-151.

Simpson (**George E.**). *Acculturation in northern Haiti.* Journal of american folklore. New York, t. LXIV, nº 254, 1951, p. 397-403.

Sylvain (**Jeanne G.**). *L'enfance paysanne en Haïti.* Présence africaine. Paris, nº 12, 1951, p. 88-111.

Zayas Bazan y Perdomo (**Héctor**). *La medicina de los Indocubanos.* Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XXI, nº 2, 1946, p. 99.

Amérique du Sud.

Acuña (**Luis Alberto**). *The present state of folklore studies in Colombia.* Journal of american folklore. New York, t. LXIV, nº 251, 1951, p. 104-107.

Adams (**Richard N.**). *A study of labor preference in Peru.* Human organization. New York, t. X, nº 3, 1951, p. 37-38.

Aguirre T. (**Armando**). *La minga y su función social.* Tlatoani. México, t. I, nº 1, 1952, p. 17-18.

Alborta Reyes (**Antonio**). *Acotaciones al « Nayjama ».* Kollasuyo. La Paz, t. X, nº 67, 1951, p. 87-111.

Aldamiz (**José**). *Una visita al alto Urubamba.* Misiones dominicanas del Perú. Lima, t. XXXII, 1951, p. 179-185.

Alvarenga (**Oneyda**). *Babassuê.* São Paulo, Prefeitura do municipio, 1950, 136 p.

Álvarez (**Francisco**). *De médico entre los Amahuacas.* Misiones dominicanas del Perú. Lima, t. XXXII, 1951, p. 219-222.

— *Los kajunchis, curanderos de los Indios Piros.* Misiones dominicanas del Perú. Lima, t. XXXII, 1951, p. 101-103.

— *Ritos y costumbres.* Misiones dominicanas del Perú. Lima, t. XXXII, 1951, p. 49-51.

Álvarez (**José**). *Entre fieras salvajes y salvajes fieras.* Misiones dominicanas del Perú. Lima, t. XXXII, 1951, p. 84-92.

— *Mas sobre los Mashca.* Misiones dominicanas del Perú. Lima, t. XXXII, 1951, p. 137-141.

Álvarez Segura (**Juan**). *La población aborigen en el Perú y el censo de las Américas en 1950.* In : *Anales del II Congreso indi-*

genista interamericano. Cuzco, Lumen [1951], p. 238-242.

Andrade Coloma (**Abdón**). *Folklore de Valdivia*. Archivos del folkore chileno. Santiago de Chile, nº 1, 1951, p. 1-117.

Araujo (**Alceu Maynard**). *Apontamentos sobre el folklore paulista : marujada*. Paulistania. São Paulo, en.-febr. 1949.

— *Carreira de cavalos em Itapetininga há cincoenta anos*. Sociologia. São Paulo, t. XI, nº 4, 1949, p. 423-432.

— *Jongo*. (*Uma dança de origem africana*). Revista do Arquivo municipal. São Paulo, t. CXXVIII, 1949, p. 45-54.

— *Um fandango em Ubatura*. Paulistania. São Paulo, nov.-dez. 1947, p. 33-34.

Arboleda Llorente (**José M.**). *La semana santa y las procesiones de Popayán*. Bolívar. Bogotá, t. VIII, 1952, p. 461-473.

Arcila Vélez (**Graciliano**). *Actualidad etnológica de Antioquia*. Universidad de Antioquia. Medellín, nº 100, 1950, p. 515-524.

— *Aspectos etnológicos del bajo Cauca*. Universidad de Antioquia. Medellín, nº 102, 1951, p. 367-380.

— *Investigaciones etnol gicas en Urabá, San Andrés de Cuerquia, Ituango y Peque*. Universidad de Antioquia. Medellín, nºs 97-98, 1950, p. 11-36.

— *Noticulas sobre folklore en el bajo Cauca*. Universidad de Antioquia. Medellín, nº 101, 1951, p. 177-179.

Arguedas (**José María**). *El complejo cultural en el Perú y el primer Congreso de peruanistas*. América indígena. México, t. XII, nº 2, 1952, p. 130-139.

Aubert de la Rüe (**E.**). *La Guyane française*. La nature. Paris, 1951, nº 3198, p. 302-309 ; nº 3199, p. 332-359.

Avila del Carpio (**Franz**). *Acotaciones para una interpretación del folklore tarijeño*. Universidad. Tarija, t. II, nº 6, 1951, p. 55-93.

Bairon (**Max A.**). *La educación indígena en las selvas de Bolivia*. América indígena. México, t. XII, nº 2, 1952, p. 141-147.

Baldus (**Herbert**). *A alimentação dos Índios no Brasil*. Sociologia. São Paulo, t. XII, nº 1, 1950, p. 44-58.

— *Bebidas e narcóticos dos Indios do Brasil*. Sociologia. São Paulo, t. XII, nº 2, 1950, p. 161-169.

— *Indianerforschung in Brasilien*. Sociologus. Berlin, neue Folge, t. I, nº 1, 1951, p. 69-73.

— *Kanaschiwuä und der Erwerb des Lichtes. Beitrag zur Mythologie der Karajá-Indianer*. In : *Beiträge zur Gesellungs- und Völkerwissenschaft*. Berlin, Gebr. Mann, 1950, p. 20-35.

— *Lendas dos Índios Tereno*. Revista do Museu paulista. São Paulo, nova série, t. IV, 1950, p. 217-232.

Barata (**Frederico**). *A arte litica dos Tapajó*. Publicações do Instituto de antropologia e etnologia do Pará, nº 5. Belém, Pará, 1951.

Bastide (**Roger**). *Le batuque de Porto-Alegre*. In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 195-206.

— *Le suicide du Nègre brésilien*. Cahiers internationaux de sociologie. Paris, t. XII, 1952, p. 79-90.

— *Os suicídios em São Paulo, segundo a côr*. Faculdade de filosofia, ciências e letras, Boletim CXXI, Sociologia nº 2, Estudos afro-brasileiros, 2ª série. São Paulo, [1951], p. 1-49.

Baudouin (**Julio**). *Danza huanca y canciones folklóricas*. Lima, Editorial Peruindia, 1951, 28 p., in-8°.

Beals (**Ralph L.**). *Acculturation, economics and social change in an ecuadorean village*. In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists* t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 67-73.

Bedregal (**Yolanda**). *Arte folklórico del alti-*

plano. Americas. Washington, t. III, nº 2, 1951, p. 21-23, 42.

Bedregal (Yolanda). *Mitos y supersticiones indígenas.* In : *La Paz en su IV centenario, 1548-1948*, t. III. La Paz, Comité pro IV centenario de la fundación de La Paz, 1948, p. 399-401.

Bellomo (José Pedro). *El crespín : leyenda montañese.* Revista geográfica americana. Buenos Aires, t. XXXIII, 1950, p. 195-196.

Bergna (Luis María). *Algunos datos sobre una población de ascendencia araucana.* Anales del Instituto étnico nacional. Buenos Aires, t. IV, 1951, p. 69-82.

Bermejo (Vladimiro). *El Indio, problema del Indio.* América indígena. México, t. XII, nº 1, 1952, p. 77-90.

Berro García (Adolfo). *Investigations in uruguayan folklore.* Journal of american folklore. New York, t. LXIV, nº 251, 1951, p. 108-110.

Bettencourt (Gastão de). *A Baía e o seu folclore. Relicário de tradições portuguesas.* Brasilia. Coimbra, t. VI, 1951, p. 21-76.

Bichón (María). *En torno a la cerámica de las Monjas.* Santiago de Chile, Imprenta universitaria, 1947, 41 p.

— *Eran solamente guerreros los Araucanos?* Santiago de Chile, Escuela nacional de artes gráficas, 1951.

Birnfeld (Mário C.). *Tia Chica.* Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. II, nº 6, 1950, p. 35-38.

Bluske Castellanos (William). *Breve examen sobre la mentalidad de las sociedades primitivas bolivianas.* Universidad. Tarija, t. II, nº 7, 1951, p. 27-48.

Bogdanovic (Marjan S.). *En el curioso mundo de los Indios Jíbaros cazadores y momificadores de cabezas humanas.* El Oriente dominicano. Quito, t. XXIV, 1951, p. 56-60.

Boggs (Ralph Steele). *La investigación de la adivinanza.* Archivos del folklore chileno. Santiago de Chile, nº 2, 1951, p. 31-36.

Boiteux (Lucas). *Achegas à poranduba catarinense.* Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. II, nº 5, 1950, p. 21-28.

Bonifaz (Miguel). *El problema agrario-indígena en Bolivia.* Universidad de San Francisco Xavier. Sucre, t. XV, nºs 35-36, 1950, p. 137-286.

Boudin (M.). *Aspectos da vida tribal dos Índios Fulni-ô.* Cultura. [Rio de Janeiro], nº 3, 1950, 76 p., in-8º.

— *Aspectos sociais das tribus indígenas do Brasil.* Verbum. Rio de Janeiro, t. VI, nº 2, 1949, p. 139-149.

Braun (Alvino Bertholdo). *Folclore e a escola.* Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. II, nº 5, 1950, p. 56-59.

Brazil. Portrait of half a continent. Edited by **T. Lynn Smith** and **Alexander Marchant.** New York, The Dryden Press, 1951, VIII-466 p., in-8º.

Bucca (Salvador). *Nota sobre lingüística y folklore.* Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nºs 3-4, 1950, p. 23-24.

Buitrón (Aníbal). *El Auca-Cocha.* Boletín de informaciones científicas nacionales. Quito, t. III, nºs 36-37, 1951, p. 454-458.

— *Leyendas, costumbres y supersticiones indígenas de Otavalo.* Boletín de informaciones científicas nacionales. Quito, t. III, nº 39, 1951, p. 690-695 ; t. IV, nº 40, 1951, p. 56-62.

Cabral (Oswaldo R.). *A necessidade do aparelhamento das comissões estaduais de folclore.* Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, nºs 9-10, 1951, p. 83-90.

— *Os Santos nas lendas marítimas catarinenses.* Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. II, nº 5, 1950, p. 29-33.

Cadogan (León). *La encarnación y la concepción ; la muerte y la resurrección en la poesía sagrada « esotérica » de los Jeguakáva Tenondé Porä-güé (Mbya-Guarani) del Guairá, Paraguay.* Revista do Museu paulista. São Paulo, nova série, t. IV, 1950, p. 233-246.

— *Mitología en la zona guaraní.* América indígena. México, t. XI, n° 3, 1951, p. 195-207.

Calasans (José). *Cachaça, moça branca. Um estudo de folclore.* Publicações do Museu do estado, n° 13. Bahia, 1951, 112 p., in-8°.

Calle M. (José María). *La semana santa en Catacaos, la villa heroica.* Folklore. Lima, t. III, n°s 27-28, 1952, p. 8-18.

Campos (Eduardo). *Medicina popular. (Superstições, crendices e meizinhas no Ceará).* Fortaleza, Revista Clã, 1951, 103 p., in-8°.

Campos (João Silva). *Costumes e crenças dos Afro-bahianos.* Sociologia. São Paulo, t. XI, n° 4, 1949, p. 433-449.

Canabrava (A. P.). *Os contratos de trabalho e os Indios da provincia de São Paulo, 1853.* Revista do Museu paulista. São Paulo, nova série, t. IV, 1950, p. 433-438.

Canals Frau (Salvador). *Dispersión y cultura de los Capayanes.* Anales del Instituto étnico nacional. Buenos Aires, t. IV, 1951, p. 23-33.

Cancionero « Ccanchis » con calendario de fiestas y ferias comerciales. Cuzco, Imprenta Amauta, 1951, 39 p., in-8°.

Cantares de la tradición bonaerense. Contenidos en dos manuscritos hallados en una estancia del partido de Maipú. Notas de **Juan Alfonso Carrizo** y **Bruno C. Jacovella.** Revista del Instituto nacional de la tradición. Buenos Aires, t. I, n° 2, 1948, p. 258-294.

Cantares de la tradición oral bonaerense. Recogidos por **Juan Jesús Benítez.** Revista del Instituto nacional de la tradición. Buenos Aires, t. I, n° 1, 1948, p. 102-114.

Carreño (Francisco). *El joropo venezolano en la actualidad.* Acta venezolana. Caracas, t. III, n°s 1-4, 1947-1948, p. 104-111.

Carvalho (José Candido M.). *Relações entre os Índios do alto Xingú e a fauna regional.* Publicações avulsas do Museu nacional, n° 7. Rio de Janeiro, 1951, 32 p., 10 pl.

Cascudo (Luis da Câmara). *Contos tradicionais do Brasil.* Rio de Janeiro, Americ-Edit., 1946, 450 p.

— *Meleagro.* Rio de Janeiro, Edit. Agir, 1951, 196 p., in-8°.

Castillo de Lucas (A.). *El fabuloso poder de las piedras preciosas.* Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, n°s 17-18, 1951, p. 181-185.

Castro (Josué de). *El area alimenticia en la Amazonia. La influencia regional en la alimentación indígena.* In : *Anales del II Congreso indigenista interamericano.* Cuzco, Lumen [1951], p. 242-243.

Cesáreo de Armellada. *Los Indios Pemones, alma de la Gran Sabana.* Revista geográfica americana. Buenos Aires, t. XXXIII, 1950, p. 199-203.

Clouzot (H. G.). *Le cheval des dieux.* Paris, Julliard, 1951, 239 p., in-8°.

Colán Secas (Hermógenes) y Vellard (J. A.). *Adivinanzas de Perú y Bolivia.* Revista del Instituto nacional de la tradición. Buenos Aires, t. I, n° 1, 1948, p. 137-160.

Colbacchini (A.). *Du nouveau sur les bords du fleuve de la mort.* Bulletin salésien. Turin, t. LXXII, n° 665, 1951, p. 122-124.

Coluccio (Félix). *La milagrosa noche de San Juan en América.* Tradición. Cuzco, t. III, n°s 7-10, 1951, p. 75-82.

Coni (E. A.). *El gaucho. Argentina. Brasil. Uruguay.* Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1945, 368 p.

Corso (Raffaele). *La nueva concepción del folklore.* Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, n°s 9-10, 1951, p. 81-85.

Cornejo (**Justino**). *Adivinanzas ecuatorianas.* Revista del Instituto nacional de la tradición. Buenos Aires, t. I, nº 2, 1948, p. 295-356.

Cortazar (**Augusto Raúl**). *Confluencias culturales en el folklore argentino.* Buenos Aires, Institución cultural española, 1944, 100 p., in-8º.

— *El carnaval en el folklore calchaquí.* Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1949, 292 p., in-8º.

— *Folklore argentino : el Noroeste.* Buenos Aires, Editorial Rumb, 1950, 63 p.

— *Folklore y supervivencias en la fiesta de San Juan.* San José. Buenos Aires, t. XX, nº 6, 1950, p. 81-92.

— *La vida tradicional en las viejas fincas calchaquís.* Universidad. Santa Fé, t. XXII, 1949. [Tirage à part : 27 p.].

— *Una fiesta que revivió en Buenos Aires el carnaval humahuaqueño.* El Hogar. Buenos Aires, t. XLVI, nº 2106, 1950.

Costas Arguedas (**José Felipe**). *Folklore de Yamparáez.* Universidad de San Francisco Xavier. Sucre, t. XV, nºs 35-36, 1950, p. 287-387.

Cruxent (**José M.**). *Datos sobre la tipología y elaboración de alfarería en San Pablo. Estado Yaracuy.* Acta venezolana. Caracas, t. III, nºs 1-4, 1947-1948, p. 24-28.

Cuentos de animales en el folklore de Tucumán. Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nºs 21-22, 1952, p. 226-228.

Cuentos de la tradición oral argentina, recogidos en Catamarca y Corrientes por **Jesús María Carrizo** *y* **Guillermo Perkins Hidalgo**. Introducción y notas por **Bruno C. Jacovella**. Revista del Instituto nacional de la tradición. Buenos Aires, t. I, nº 1, 1948, p. 51-101.

Cuentos de la tradición oral argentina. Recogidos en la provincia de Catamarca por **Alberto Carrizo** y **Jesús María Carrizo**. Notas por **Bruno C. Jacovella**. Revista del Instituto nacional de la tradición. Buenos Aires, t. I, nº 2, 1948, p. 209-257.

Datos sobre procedimientos de pesca en Santiago del Estero. Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nºs 3-4, 1950, p. 24-25.

David (**J.**). *Indios Puris.* Revista do Arquivo municipal. São Paulo, t. CXLVIII, 1951, p. 9-11.

Delgado Vivanco (**Edmundo**). *El forasterito en el folklore.* Peruanidad. Cuzco, t. XIV, nº 3, 1943, p. 1095-1102.

— *El río en el folklore.* Letras. Cuzco, 1948. [Tirage à part : 60 p.].

Diário das tres viagens (1877, 1878, 1882) do Revmo. Padre Nicolino José Rodrigues de Sousa ao rio Cuminá, afl. margem esqu. Trombetas do rio Amazonas. Publicações do Conselho nacional de proteção aos Índios, nº 91. Rio de Janeiro, 1946, 44 p., in-8º.

Díaz (**Ezequiel**). *El santo del chorro.* Revista geográfica americana. Buenos Aires, t. XXXIII, 1950, p. 179-184.

Diez de Medina (**Fernando**). *Figuras de mitología andina. Thunupa.* Tradiciones. Oruro, t. I, nº 1, 1947, p. 3-5, 34.

Dornas filho (**João**). *Idéias e práticas sobre o parto e a criança em Minas Gerais.* Sociologia. São Paulo, t. XII, nº 3; 1951, p. 247-258.

Dornheim (**Alfred**). *Posición ergológica de los telares cordobeses en la América del Sur.* Revista del Instituto nacional de la tradición. Buenos Aires, t. I, nº 1, 1948, p. 7-29.

Dudan (**Lavinia**) **e Vivante** (**Armando**). *Il fantoccio di maleficio dal folklore argentino in poetri greci e latini.* Rivista di etnografia. Roma, t. V, nºs 1-2, 1951, p. 15-21.

El mate peruano. Fanal. Lima, t. III, nº 16 [1948], p. 28-30.

El pan en el folklore de Tucumán. Boletín

de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, 1950, p. 42-54, 110-115.

El Pariacaca y el Guitiligún. Leyenda huacabambina recogida por **Miguel Justino Ramírez**. Folklore. Lima, t. III, nos 27-28, 1952, p. 826-827.

El tiempo en el folklore de Tucumán. Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, 1951, p. 88-92, 115-119.

Enríquez (Luis Eduardo). *Una leyenda sobre la fundación del Tahuantinsuyo*. Revista universitaria. Cuzco, t. XL, nº 100, 1951, p. 274-276.

Escalada (Federico A.). *El complejo « tehuelche ». Estudios de etnografía patagónica*. Buenos Aires, Instituto superior de estudios patagónicos, 1949, 384 p., 18 pl.

Fabregat Cuneo (Robert). *Carácteres sudamericanos*. México, Instituto de investigaciones sociales, 1950, 172 p., in-8º.

Faria (L. de Castro). *Origens culturais da habitação popular do Brasil*. Boletim do Museu nacional, antropologia, nº 12. Rio de Janeiro, 1951, p. 1-72.

Fenin (Giorgio N.). *Le esplorazioni di Lewis N. Cotlow nel paese dei cacciatori di teste*. El Universo. Firenze, t. XXXI, nº 5, 1951, p. 621-627.

Fernandes (Eurico). *Algumas notas sôbre os Waiano e os Apalaí do rio Jarí*. Publicações do Instituto de antropologia e etnologia do Pará, nº 4. Belém, Pará, 1952, 12 p., 13 pl., in-8º.

Fernandes (Florestan). *La guerre et le sacrifice humain chez les Tupinamba*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, nº 1, 1952, p. 139-220.

Fernández (Gerardo). *Expedición misional a los Amaracairis*. Misiones dominicanas del Perú. Lima, t. XXXII, 1951, p. 5-14.

Fernández Miranda (Emilio). *El problema del Indio boliviano*. Tradiciones. Oruro, t. I, nº 1, 1947, p. 19-24.

Ferreira (Manoel Rodrigues). *Terras e Índios do alto Xingú*. São Paulo, Edições Melhoramentos, 1950, 158 p.

Ferreyra Videla (Vidal). *Hymnarium o cánticos que en Río Segundo de Córdoba se entonan en las festividades de sus pueblos*. Buenos Aires, Edición del autor, 1949, 162 p.

Figueroa (Elisa). *Apuntes folklóricos de Malleco*. Archivos del folklore chileno. Santiago de Chile, t. II, 1951, p. 87-111.

Fiore de Cropani (Otorino de). *Evoluções mentais paralelas em povos primitivos do Pacífico, da América e do Mediterrâneo*. Investigações. São Paulo, t. I, nº 10, 1949, p. 71-124.

Friede (Juan). *Breves informaciones sobre la metalurgía de los Indios de Santa Marta según documentos encontrados en el Archivo general de Indias, Sevilla*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XL, 1951, p. 197-202.

Galvão (Eduardo). *O uso do propulsor entre as tribos do alto Xingu*. Revista do Museu paulista. São Paulo, nova série, t. IV, 1950, p. 353-368.

Galvão (Hélio). *Assistência mútua entre as populações rurais do Nordeste brasileiro*. Sociologia. São Paulo, t. XII, nº 4, 1950, p. 290-311.

Gastaldi (Santiago). *La tragedia biológica de la Amazonia*. El Uruguay. [Montevideo], junio de 1950, p. 8.

Gheerbrant (Alain). *Des hommes qu'on appelle sauvages*. Paris, Robert Marin, 1952.

— *La falaise peinte du rio Guayabero*. Arts. Paris, nº 314, 1951, p. 8.

González (Abertano). *Cuatro cuentos populares de Nirivilo*. Archivos del folklore chileno. Santiago de Chile, nº 3, 1951, p. 91-103.

González Bravo (Antonio). *Ciertos detalles de fabricación en algunos instrumentos musicales indígenas con relación al timbre*. Tradiciones. Oruro, t. I, nº 1, 1947, p. 14-15.

González Bravo (Antonio). *Música, instrumentos y danzas indígenas.* In : *La Paz en su IV centenario, 1548-1948*, t. III. La Paz, Comité pro IV centenario de la fundación de La Paz, 1948, p. 403-423.

Gray (Noel). *The Negro in the civil wars of Peru.* Primitive man. Washington, t. XXIV, nº 4, 1951, p. 55-66.

Guevara (Luis Alfredo). *Granjas communales indígenas.* Lima, Empresa periodística, [1950], 51 p.

Gutiérrez (Benigno A.). *De todo el maíz. Fantasía criolla, guachaqueada y psicología de trovas, levas y cañas.* Medellín, s. éd., 1951, 209 p.

Gutiérrez (Julio G.). *El Santuranticuy.* Revista del Instituto americano de arte. Cuzco, t. IV, nº 1, 1945, p. 77-87.

Gutiérrez Noriega (Carlos). *El hábito de la coca en Sud América.* América indígena. México, t. XII, nº 2, 1952, p. 111-120.

Guzmán Barrón (Alberto). *Consideraciones sobre la alimentación del indígena peruano.* In : *Anales del II Congreso indigenista interamericano.* Cuzco, Lumen [1951], p. 244-248.

Hagen (Victor W. von). *Shrunken heads.* Natural history. New York, t. LXI, nº 3, 1952, p. 128-130, 141.

Hanke (Wanda). *La cultura material de los Guarayos modernos.* Arquivos do Museu paranaense. Curitibá, t. VIII, 1951, p. 215-220.

Helfritz (Hans). *Los últimos Fueguinos.* Revista geográfica americana. Buenos Aires, t. XXXIII, 1950, p. 227-232.

Henriques (Maria de Lourdes). *Boi de mamão.* Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. II, nº 5, 1950, p. 51-55.

Herrera Quezada (Herman). *Reflexiones sobre el Indio.* Lima, Talleres gráficos de la Editora médica peruana, 1950, 8 p., in-8º.

Hohenthal Jr. (W. D.). *Little known groups of Indians reported in 1696 on the rio São Francisco, in northeastern Brazil.* Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, nº 1, 1952, p. 31-37.

Holmberg (Allan R.). *Viru : remnant of an exalted people.* Patterns for modern living, Division 3, Cultural patterns. Chicago, 1950, p. 367-416.

Holmer (Nils M.), Miranda Rivera (Porfirio) and Rydén (Stig). *A modelled picture writing from the Kechua Indians.* Ethnos. Stockholm, t. XVI, nºs 3-4, 1951, p. 171-184.

Holzmann (Gunter). *La tribu Mashca (apuntes etno-geográficos).* Misiones dominicanas del Perú. Lima, t. XXXII, 1951, p. 2-4, 53-56.

Hurault (Jean). *Note sur la conduite d'une mission de reconnaissance dans l'intérieur de la Guyane.* Suivie d'un *Guide de la Guyane côtière* par E. Abonnenc. Paris, Institut géographique national, 1950, 90 p., in-4º.

James (Alice Galligan). *Village arrangement and social organization among some Amazon tribes.* New York, s. éd., 1949, 129 p., in-8º.

Jaramillo Arango (Jaime). *Estudio crítico acerca de los hechos básicos en la historia de la quina.* Revista colombiana de ciencias exactas, físicas y naturales. Bogotá, t. VIII, nº 30, 1951, p. 245-272.

Jiménez Borja (Arturo). *Instrumentos musicales del Perú.* Lima, Museo de la cultura, 1951, 148 p.

Jordán Rodríguez (Jesús). *Pueblos y parroquias de el Perú.* Lima, s. éd., 1950, 403 p., in-8º.

Jorge (José). *São Benedito na crença popular de Angra dos Reis.* Boletim trimestral da Commissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, nºs 9-10, 1951, p. 182-184.

Kruse (Albert). *Karusakaybē, der Vater der Mundurukú.* Anthropos. Fribourg, t. XLVI, nºs 5-6, 1951, p. 915-932.

Kuczynski-Godard (**Maxime H.**) **y Paz Soldán** (**Carlos Enrique**). *Disección del indigenismo peruano. Un examen sociológico y médico-social.* Lima, Instituto de medicina social, 1948, 156 p., in-8°.

La Barre (**Weston**). *Aymara biologicals and other medicines.* Journal of american folklore. New York, t. LXIV, n° 252, 1951, p. 171-178.

La menstruación en el folklore de Tucumán. Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, 1950, p. 10-13, 31-33.

La Paz en su IV centenario, 1548-1948. T. I : *Monografía geográfica.* — T. II : *Monografía histórica.* — T. III : *Monografías literaria, científica, artística, religiosa y folklórica.* — T. IV : *Monografía económica.* La Paz, Edición del Comité pro IV centenario de la fundación de La Paz, 1948, 537 p., 483 p., 428 p., 295 p., in-8°.

La Sierra (**Florencio de**). *Paisaje y tradición de mi pueblo.* Folklore. Lima, t. III, n°s 27-28, 1952, p. 780-781.

Lago (**Tomás**). *El caballo entre los Indios chilenos.* Archivos del folklore chileno. Santiago de Chile, n° 3, 1951, p. 73-78.

Lane (**Frederico**). *Cachimbos dos Índios Karajá.* Revista do Museu paulista. São Paulo, nova série, t. IV, 1950, p. 381-388.

Lang (**Julio**). *Las tsantsas, arte macabro de los Jíbaros.* Tlatoani. México, t. I, n° 2, 1952, p. 9-10.

León (**Luis A.**). *Historia y extinción del cocaísmo en el Ecuador. Sus resultados.* América indígena. México, t. XII, n° 1, 1952, p. 7-32.

Lima (**Emirto de**). *Piedras milagrosas.* Tradición. Cuzco, t. II, n°s 3-6, 1950, p. 39-41.

Lima (**Pedro E. de**). *A canoa de casca de jatobá entre os Índios do Xingu.* Revista do Museu paulista. São Paulo, nova série, t. IV, 1950, p. 369-380.

Lipschütz (**A.**) **y Mostny** (**G.**). *Cuatro conferencias sobre los Índios Fueguinos.* Santiago de Chile, Revista geográfica de Chile, 1950, 86 p., in-8°.

Lira (**Jorge A.**). *Elaboración de la chicha amarilla.* Revista del Instituto nacional de la tradición. Buenos Aires, t. I, n° 1, 1948, p. 115-117.

Liscano (**Juan**). *Analogías entre el folklore del Brasil y el de Venezuela.* Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIII, n° 89, 1951, p. 45-52.

— *Folklore y cultura, ensayos.* Caracas, Editorial Avila gráfica, 1950, 270 p.

— *Las danzas del folklore de Venezuela. El baile de las Turas.* Acta venezolana. Caracas, t. III, n°s 1-4, 1947-1948, p. 112-125.

López Flores (**Joaquín**). *Danzas tradicionales argentinas.* Buenos Aires, Edición del autor, 1949, 344 p.

Los animales dentro del folklore de Tucumán. El perro. Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, 1950, p. 25-30, 65-70 ; 1951, p. 135-137.

Los problemas de las poblaciones indígenas del Brasil. Protección social. La Paz, n° 154, 1950, p. 185-198.

Machado (**Othon Xavier de Brito**). *Os Carajás* (*Inan-son-uera*). Publicações do Conselho nacional de proteção aos Índios, n° 104. Rio de Janeiro, 1947, 128 p., in-8°.

Magalhães (**Lucia**). *Notas para o estudo do conceito de educação entre o indígena do Brasil.* Publicações avulsas do Museu nacional, n° 8. Rio de Janeiro, 1951, 40 p., in-8°.

Markham (**C. R.**). *Apéndice sobre el nombre Aymara.* Kollasuyo. La Paz, t. VIII, n° 63, 1946, p. 236-254.

Márquez (**Fidel**). *Cultura indígena americana y diccionario etnográfico.* Revista de historia. Pasto, t. V, n°s 26-27, 1950, p. 92.

Matos Mar (**José**). *La ganadería en la comunidad de Tupe.* Publicaciones del Insti-

tuto de etnología, nº 2. Lima, 1951, 62 p., in-8º.

Mayer (**Alcuin**). *Lendas macuxís.* Journal de la Société des américanistes. Paris, t. XL, 1951, p. 67-87.

Mejía Xesspe (**M. Toribio**). *Reconstrucción de la vida de los primitivos pueblos del antiguo Perú, a base de los conocimientos arqueológicos y la suerte de los Indios despues de la conquista española.* Lima, s. éd., 1949, 16 p., in-8º.

Melo (**Orlando Ferreira de**). *A bernuncia.* Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. II, nº 5, 1950, p. 41-42.

Melo (**Verissimo de**). *O cavalo no adagiário brasileiro.* Revista de dialectología y tradiciones populares. Madrid, t. VII, nº 3, 1951, p. 391-404.

— *Superstições de São João.* Natal, Pequenas ed. Bando, 1949.

Melo filho (**Oswaldo F. de**). *Acêrca da bernuncia.* Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. II, nº 5, 1950, p. 38-40.

Mendizábal Losack (**Emilio**). « *Turay... turay* » (*leyenda de la selva*). Tradición. Cuzco, t. III, nºs 7-10, 1951, p. 60-73.

Mercado (**Teofilo C.**). *El algarrobo en la tradición riojana.* (*Folklore del Tucumán*). Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nºs 13-14, 1951, p. 125-132.

Molina Herrera (**Evaristo**). *Mitología chilote.* Archivos del folklore chileno. Santiago de Chile, nº 2, 1951, p. 37-68.

Molinari (**Juan Luis**). *Mangrullo.* Formosa, Ed. La Voz popular, 1949, 223 p.

Monge M. (**Carlos**). *Aclimatación en los Andes. Confirmaciones históricas sobre « agresión climática » en el desenvolvimiento de las sociedades de América.* Anales de la Facultad de medicina. Lima, t. XXVIII, nº 4, 1945, p. 307-382.

Morote Best (**Efraín**). *La vivienda campesina de Sallaq con un panorama de la cultura total.* Tradición. Cuzco, t. III, nºs 7-10, 1951, p. 96-193.

— *Vestidos y adornos.* Tradición. Cuzco, t. II, nºs 3-6, 1950, p. 89-110.

Moya (**Ismael**). *Aves de mito, superstición y leyenda en América.* Boletín de la Academia argentina de letras. Buenos Aires, t. XIX, 1950, p. 8-126, 307-328, 391-457.

Murdock (**George Peter**). *Outline of south american cultures.* Behavior sciences outlines, nº 2. New Haven, Conn., 1951, 148 p.

— *South american culture areas.* Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VII, nº 4, 1951, p. 415-436.

Murgueytio (**Reinaldo**). *Educación de espíritu indígena.* Quito, Ministerio de previsión social, 1944, 31 p., in-8º.

Murillo Vacareza (**Josermo**). *El Indio, el cholo y el Blanco.* Universidad. Potosí, t. XIV, nºs 32-34, 1951, p. 41-59.

Mussolini (**Gioconda**). *Os « pasquins » do litoral norte de São Paulo e suas peculiaridades na ilha de São Sebastião.* Revista do Arquivo municipal. São Paulo, t. CXXXIV, 1950, p. 7-68.

Neves (**Guilherme Santos**). *Cancioneiro Capixaba de trovas populares.* Vitoria, s. éd., 1949, 209 p.

Nunes (**Neusa**). *Benzeduras usadas en Tubarão.* Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. II, nº 5, 1950, p. 43-47.

Núñez del Prado (**Oscar**). *Aspecto económico de Viru. Una comunidad de la costa norte del Perú.* Revista universitaria. Cuzco, t. XXXIX, nº 99, 1951, p. 85-150.

— *El « khipu » moderno.* Tradición. Cuzco, t. II, nºs 3-6, 1950, p. 42-57.

Olivares Figueroa (**R.**). *Folklore supersticioso. Persistencia tradicional de una fórmula curativa.* Acta venezolana. Caracas, t. III, nºs 1-4, 1947-1948, p. 81-86.

Oliveira (**Haroldo Cándido de**). *Índios e sertanejos do Araguaia : diário de viagem.* São Paulo, Edições Melhoramentos, 1949, 99 p.

Oliveira (**Humberto de**). *Coletânea de leis, atos e memoriais referentes ao indígena brasileiro compilados pelo oficial administrativo.* — Publicações do Conselho nacional de proteção aos Índios, nº 94. Rio de Janeiro, 1947, 229 p., in-8º.

Oliveira (**José Coutinho de**). *Folclore amazônico. Lendas.* Belém do Pará, Editora São José, 1951, 244 p., in-8º.

Oliveira Jr. (**A. S.**). *Brasil indígena.* América indígena. México, t. XII, nº 2, 1952, p. 149-155.

Ortiz (**Sergio Elías y Laurencio**). *Folklore. Otros cantares de Ricaurte.* Revista de historia. Pasto, t. V, nºs 26-27, 1950, p. 53-57.

Ospina (**Francisco M.**). *Folklore nacional. Coplas colombianas.* Bogotá, Editorial Minerva, 216 p.

Otero (**Gustavo Adolfo**). *La piedra mágica. Vida y costumbres de los Indios Callahuayas de Bolivia.* México, Instituto indigenista interamericano, 1951, 292 p., in-8º.

Palavecino (**María Delia Millán de**). *El viejo arte popular de la randa.* Revista del Instituto nacional de la tradición. Buenos Aires, t. I, nº 2, 1948, p. 161-167.

Paredes (**Rigoberto**). *El arte folklórico de Bolivia.* La Paz, Talleres gráficos Gamarra, 1949, 151 p., in-8º.

— *El Supaya, el Anchandu y la Mekala.* Kollasuyo. La Paz, t. X, nº 67, 1951, p. 84-86.

— *Música indígena en la altiplanicie.* Revista de la Biblioteca municipal Mariscal Andrés de Santa Cruz. La Paz, t. I, nº 2, 1949, p. 15-17.

Peluso Júnior (**Victor A.**). *Geografia e folclore.* Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, nºs 9-10, 1951, p. 115-164.

Pereira (**Nunes**). *Histórias e vocabulário dos Índios Uitoto.* Instituto de antropologia e etnologia do Pará, Publicação nº 3. Belém do Pará, 1951, 34 p., in-8º.

Pereira Salas (**Eugenio**). *Guía para el estudio del folklore chileno.* Archivos del folklore chileno. Santiago de Chile, t. IV [1952], p. 1-112.

Perkins Hidalgo (**Guillermo E.**). *Comidas regionales de la provincia de Corrientes.* Revista del Instituto nacional de la tradición. Buenos Aires, t. I, nº 1, 1948, p. 118-121.

— *Creencias y supersticiones recogidas en la provincia de Corrientes.* Revista del Instituto nacional de la tradición. Buenos Aires, t. I, nº 1, 1948, p. 122-136.

Pessoa (**Marialice Moura**). *O mito do dilúvio nas Américas. The deluge myth in the Americas.* Revista do Museu paulista. São Paulo, nova série, t. IV, 1950, p. 7-47.

Piazza (**Walter F.**). *Fandangos e vatoeiras.* Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, nºs 9-10, 1951, p. 165-173.

Pierson (**Donald**). *Caipira versus « cidadão » em Cruz das Almas.* Sociologia. São Paulo, t. XII, nº 4, 1950, p. 312-322.

— *Cruz das Almas, a brazilian village.* Smithsonian Institution, Institute of social anthropology, Publication nº 12. Washington, 1951, x-226 p., in-8º.

— *Isolamento e contacto em Cruz das Almas.* Sociologia. São Paulo, t. XII, nº 3, 1950, p. 185-203.

— *Status e prestigio em Cruz das Almas.* Sociologia. São Paulo, t. XII, nº 2, 1950, p. 113-129.

Pinilla B. (**Casto**). *El problema del Indio bajo el punto de vista médico.* Antología « Genesis ». La Paz, t. II, 1948, p. 143-153.

Pino Saavedra (**Yolando**). *La cueca en los*

campos de Llanquihue. Archivos del folklore chileno. Santiago de Chile, nº 3, 1951, p. 23-71.

Pires (Acylio Accacio Pereira). *Fiação doméstica*. Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, nºs 9-10, 1951, p. 71-73.

Pizarro (Marino). *Medicina y curación en Monte Patria*. Archivos del folklore chileno. Santiago de Chile, nº 3, 1951, p. 79-89.

Plath (Oreste). *Instituciones folklóricas y folklorólogos de la República Argentina*. Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nºs 5-6, 1950, p. 37-42.

Pohlmeier (Annemarie). *Hochkulturelle Erscheinungen im Kulturbild der Aruak*. Bonn, Phil. Fakultät, 1950.

Quijada Jara (Sergio). *La coca en las costumbres indígenas*. (*Apuntes de folklore*). Huancayo, Ciusal, 1950, 73 p., in-8º.

Ramírez (Miguel Justino). *Pachucho, copus y pianito*. Folklore. Lima, t. III, nºs 27-28, 1952, p. 776-779.

Ramon y Rivera (Luis Felipe). *La polifonía popular de Venezuela*. Revista del Instituto nacional de la tradición. Buenos Aires, t. I, nº 2, 1948, p. 168-208.

Rava (Horacio G.). *Algunas prácticas animistas en la muerte y en la vida*. Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nº 3-4, 1950, p. 18-22.

— *El « ciclo de San Pedro » en el folklore del Tucumán. Primera contribución a su estudio*. Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nºs 21-22, 1952, p. 213-221.

Ravera (Luis). *Educación y recuperación de nuestro indígena*. Boletín del Departamento de estudios etnográficos y coloniales. Santa Fé, t. III, nº 3, 1948, p. 133-150.

Reh (Emma). *Estudios de nutrición para los grupos indígenas de América*. In : *Anales del II Congreso indigenista interamericano*. Cuzco, Lumen [1951], p. 248-249.

Ribeiro (Darcy). *Religião e mitologia kadiuéu*. Publicações do Serviço de Proteção aos Índios, nº 106. Rio de Janeiro, 1950, 220 p., in-8º.

Rick (Charles M.) and Anderson (Edgar). *On some uses of maize in the sierra of Ancash*. Annals of the Missouri botanical Garden. Columbia, t. XXXVI, 1949, p. 405-412.

Rivera S. (Amadeo E.). *La feria de octubre en Ayavaca*. Folklore. Lima, t. III, nºs 27-28, 1952, p. 819.

Rodríguez Sandoval (Leonidas). *Vida económico-social del Indio libre de la sierra ecuatoriana*. Washington, Catholic University of America Press, 1949, 137 p., in-8º.

Rondon (Cândido Mariano da Silva). *A etnografia e a etnologia do Brasil em revista*. Publicações do Conselho nacional de proteção aos Índios, nº 93. Rio de Janeiro, 1946, 57 p., in-8º.

— *Relatório dos trabalhos realizados de 1900 a 1906*. Publicações do Conselho nacional de proteção aos Índios, nºs 69-70. Rio de Janeiro, 1949, 332 p., in-8º.

Rosemberg (Tobias). *« Ahicar », « ahicado », « ahicamiento », « desahicar »*. (*Medicina supersticiosa americana*). Revista de dialectología y tradiciones populares. Madrid, t. VII, nº 3, 1951, p. 405-423.

— *El « caso » o « sucedido » : su ubicación en la literatura oral*. Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nºs 13-14, 1951, p. 137-138.

— *El folklore de Tucumán*. Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nºs 1-2, 1950, p. 1-6.

— *El sapo en el folklore y la medicina*. Buenos Aires, Editorial Periplo, 1951, 93 p., in-8º.

— *El transplante. Contribución al estudio del folklore médico americano*. Tucumán, General Impresora, 1947, 72 p., in-8º.

Rosemberg (Tobias). « *La culebrilla* ». Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nos 7-8, 1950, p. 61-65.

— *Los « negados de Dios », casta de « viboreros »*. Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nos 1-2, 1950, p. 8-10.

— *Panorama del folklore argentino*. Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nos 19-20, 1951, p. 200-207.

Rowe (Charles G.) and Horth (Auguste). *Dolos : creole proverbs of french Guiana*. Journal of american folklore. New York, t. LXIV, no 253, 1951, p. 253-264.

Rusconi (Carlos). *Nombres de caciques huarpes y su vinculación quechua*. Revista del Museo de historia natural. Mendoza, t. III, 1949, p. 201-206.

Rydén (Stig). *A study of south american indian hunting traps*. Revista do Museu paulista. São Paulo, nova série, t. IV, 1950, p. 247-352.

Saavedra (Alfredo). *Enigma y drama del coqueo*. Mar del sur. Lima, t. VII, no 19, 1952, p. 57-65.

Salles (Urbano Vicente Gama). *Pescadores de nossa terra*. Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, nos 9-10, 1951, p. 100-108.

Sánchez Narváez (Enrique). *El mito y el culto del Ekeko*. Tradiciones. Oruro, t. I, no 1, 1947, p. 11-13.

Santa Cruz (Víctor). *El folklore paceño. Tradiciones y supersticiones indígenas*. In : *La Paz en su IV centenario, 1548-1948*. La Paz, Comité pro IV centenario de la fundación de La Paz, 1948, p. 379-397.

Santiana (Antonio). *The Colorado Indians (Tsatchila). Decline of their existence*. Quito, Imprenta de la Universidad, 1951, 6 p., in-8°.

Sarmiento (Manuel). *Folklore del altiplano de Jujuy*. Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nos 15-16, 1951, p. 145-164.

Sausse (André). *Populations primitives du Maroni (Guyane française)*. Paris, Institut géographique national, 1951, 133 p., in-8°.

Schultz (Harald). *A criação dos homens. Lenda dos Índios Umutina*. Revista do Arquivo municipal. São Paulo, t. CXXVIII, 1949, p. 64-68.

— *Lendas dos Índios Krahó*. Revista do Museu paulista. São Paulo, nova série, t. IV, 1950, p. 50-162.

— *Notas sôbre magia krahô*. Sociologia. São Paulo, t. XI, no 4, 1949, p. 450-463.

Sekelj (Tibor). *Donde la civilización termina. Vida de las tribus del Amazonas*. Buenos Aires, Editorial Albatros, 1950, 260 p., in-8°.

Sepúlveda (M. Luisa). *Cancionero chileno. Tonadas chilenas antiguas para canto y piano*. Santiago de Chile, Ediciones Casa amarilla, [1950], 18 p.

— *Folklore musical infantil. Canciones populares para canto y piano*. Santiago de Chile, Ediciones Casa amarilla [1950], 18 p.

Silva (F. Altenfelder). *O estado de uanki entre os Bakairí*. Sociologia. São Paulo, t. XII, no 3, 1950, p. 259-271.

Silva (Maurice Paranhos da). *Essai bibliographique sur les Indiens du Brésil*. Bulletin de la Société suisse des Américanistes. Genève, no 3, 1951, p. 21-29.

Silveira júnior. *Crendices e superstições*. Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. II, no 5, 1950, p. 48-50.

Soria Lens (Luis). *Lendas aymaras. Kharua o khaura (la llama)*. Cahiers de la Marseillaise. La Paz, no 16, 1947, p. 17-19.

Sotomayor (Ismael). *Indumentaria y coreografía aymara*. Antología « Genesis ». La Paz, t. II, 1948, p. 195-214.

— *Romancero y miscelanea del arte nativo*.

Antología « Genesis ». La Paz, t. II, 1948, p. 215-218.

Sousa (**Alvaro Tolentino de**). *A bernuncia. A sua origem.* Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. II, nº 5, 1950, p. 34-37.

Subieta (**Melva D. M.**). *Comentario sobre educación campesina.* Surco. Potosí, t. I, nº 1, 1951.

Sueldo Guevara (**Rubén**). *Wankar' k'uyci.* (*El arco iris*). Tradición. Cuzco, t. II, nºs 3-6, 1950, p. 73-87.

Supersticiones y creencias en el folklore de Tucumán. Preocupaciones vulgares. Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nºs 21-22, 1952, p. 221-225.

Szyszlo (**Fernando de**). *Máscaras populares peruanas.* Fanal. Lima, t. VI, nº 27, 1951, p. 9-10.

Tantamayo. Apuntes folklóricos. Huamalíes. Lima, t. I, nº 1, 1951, p. 79-81.

Taullard (**Alfredo**). *Tejidos y ponchos indígenas de Sudamérica.* Buenos Aires, Editorial Guillermo Kraft, 1949, 280 p., in-8º.

Terrera (**Guillermo Alfredo**). *Etnografía colonial rioplatense.* Boletín del Departamento de estudios etnográficos y coloniales. Santa Fé, t. III, nº 3, 1948, p. 155-181.

Titiev (**Mischa**). *Araucanian culture in transition.* Occasional Contributions from the Museum of anthropology of the University of Michigan, nº 15. Ann Arbor, 1951, XII-164 p., 17 pl.

Tormo (**Elías**). *Petroglifo caquetío.* Revista de Indias. Madrid, t. XI, nº 45, 1951, p. 560-561.

Torres Norry (**José**). *Sobre hipnosis e hipnoanalisis en el estudio del folklore. Pueden constituír un recurso auxiliar de investigación?* Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nºs 9-10, 1951, p. 85-88.

Tres aspectos del folklore de Tucumán. Embarazo, parto, lactancia. Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nºs 7-8, 1950, p. 70-77.

Tschopik Jr. (**Harry**). *Men of the Montaña.* Natural history. New York, t. LX, nº 10, 1951, p. 450-455.

— *On the identification of the Indian in Peru.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 261-266.

— *The Aymara of Chucuito, Peru. I : Magic.* Anthropological Papers of the american Museum of natural history. New York, t. XLIV, nº 2, 1951, p. 139-308, 33 pl.

Uriel García (**José**). *Apuntes de sociología peruana.* Apuntes del hombre. Lima, t. I, nº 1, 1951, p. 2.

Urquieta (**Felipe**). *Código de farmacología boliviana.* Potosí, Editorial Universitaria, 1945, 95 p., in-8º.

Vacas Galindo (**Enrique**). *Nankijukima.* El Oriente dominicano. Quito, t. XXIII, 1950, p. 158-160, 167, 185, 193 ; t. XXIV, 1951, p. 18, 46-47, 64-65, 74, 113-114, 134-135.

Varallanos (**José**). *El derecho indiano a través de Nueva Crónica y su influencia en la vida social peruana.* Lima, Suma Editorial, 1946, 181 p., in-8º.

Varas Reyes (**Víctor**). *El « muchacho » en el folklore potosino.* Universidad. Potosí, t. XII, nº 28, 1949, p. 48-53.

— *La Navidad tarijeña actual.* Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nºs 17-18, 1951, p. 174-181.

— *Tradición viviente en la fiesta patronal de Entre Ríos.* Universidad. Tarija, t. II, nº 7, 1951, p. 14-24.

Vázquez Machicado (**Humberto**). *Orígenes de nuestro derecho procesal.* I : *El primitivo derecho hispano-indígena.* — II : *El derecho indiano.* Revista de derecho.

La Paz, t. I, nº 1, 1949, p. 77-87 ; t. II, nº 2, 1950, p. 61-72.

Vellard (Jehan). *El problema urú*. Kollasuyo. La Paz, t. X, nº 67, 1951, p. 44-54.

Venturello (Battista). *El baile funerario en las tribus motilones de Colombia*. Revista geográfica americana. Buenos Aires, t. XXXIII, 1950, p. 261-264.

Vieira (Bento A.). *O divino Espírito Santo coletando óbulos*. Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, nºs 9-10, 1951, p. 92-100.

Vieira filho (Domingos). *Adivinhas populares*. Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, nºs 9-10, 1951, p. 187-198.

Villa (Marco-Aurelio). *Aspectos geográficos del Táchira*. Con un apéndice : *Folklore*, por **Manuel Felipe Rugeles**. Caracas, Corporación venezolana de fomento, 1950, 225 p.

Villanueva (Gudelia). *Quipran. Apuntes etnográficos*. Huamalíes. Lima, t. I, nº 1, 1951, p. 52-78.

Viscarra Fabre (Guillermo). *El Kusillo*. Tradiciones. Oruro, t. I, nº 1, 1947, p. 8-9.

Vivante (Armando). *Definición de « daño »*. Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nºs 17-18, 1951, p. 172-173.

— *El carnaval nativo de la quebrada de Humahuaca*. Revista geográfica americana. Buenos Aires, t. XXXIII, 1950, p. 131-138.

Wagley (Charles). *The folk culture of the brazilian Amazon*. In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 224-230.

Wagley (Charles), Azevedo (Thales de) e Pinto (Luiz A. Costa). *Uma pesquisa sôbre a vida social no estado da Bahia*. Publicações do Museu do estado, nº 11. Bahia, 1950.

Watson (James B.). *Cayuá culture change. A study in acculturation and methodology*. American anthropologist. Menasha, t. LIV, nº 2, part 2, 144 p., 4 pl.

Wilkes (Josué T.). *La antigua tonada tucumana « Por esta calle a lo largo » y la seudo Vidala de la Virgen Generala*. Revista de estudios musicales. Mendoza, t. I, nº 3, 1950, p. 11-42.

— *La rítmica específica del cantar nativo*. Revista de estudios musicales. Mendoza, t. II, nº 4, 1950, p. 11-42.

Willems (Emílio). *Caboclo culture of southern Brazil*. In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 230-243.

Wirth (Mauro). *Lendas dos Índios Vapidiana*. Revista do Museu paulista. São Paulo, nova série, t. IV, 1950, p. 165-216.

Zapata Gollan (Agustín). *El ciervo y la piedra bezoar en la época colonial de Santa Fe*. Boletín del Departamento de estudios etnográficos y coloniales. Santa Fe, 1947. [Tirage à part : 16 p.].

— *Otros cinco cuentos de don Juan el Zorro*. Boletín del Departamento de estudios etnográficos y coloniales. Santa Fé, t. III, nº 3, 1948, p. 109-131.

Zapater (Horacio A.). *Tres colonias de aborígenes del Chaco*. Anales del Instituto étnico nacional. Buenos Aires, t. IV, 1951, p. 11-22.

Zerries (Otto). *Die kulturgeschichtliche Bedeutung einiger Mythen aus Südamerika über den Ursprung der Pflanzen*. Zeitschrift für Ethnologie. Braunschweig, t. LXXVII, nº 1, 1952, p. 62-82.

— *Wildgeistvorstellungen in Südamerika*. Anthropos. Fribourg, t. XLVI, nº 1-2, 1951, p. 140-160.

Zonneveld (J. I. S.) en Kruijer (G. J.). *Nederzettings- en occupatie-vormen in Suriname*. Tijdschrift van het nederlandsch aardrijkskundig Genootschap. Amsterdam, t. LXVIII, nº 4, 1951, p. 376-411.

LINGUISTIQUE.

Généralités.

Benveniste (E.). *La notion de « rythme » dans son expression linguistique.* Journal de psychologie. Paris, t. XLIV, nº 3, 1951, p. 401-410.

Bolelli (Tristano). *Tra storia e linguaggio.* Arona, Libraria Paideia, 1949, 101 p., in-8º.

Brandenstein (Wilhelm). *Einführung in die Phonetik und Phonologie.* Wien, Gerold und Cº, 1950, 104 p.

Cohen (Marcel). *Le langage. Structure et évolution.* Paris, Éditions Sociales, 1950, 144 p.

Dieth (Eugen) und Brunner (Rudolf). *Vademekum der Phonetik.* Bern, A. Francke, 1950, XVI-452 p.

Duyker (H. C. J.). *Language and psychology.* Acta psychologica. Amsterdam, t. VIII, 1950, p. 150-163.

Forchhammer (Jörgen). *Allgemeine Sprechkunde.* Heidelberg, Winters Studienführer, 1951, VIII-193 p., in-8º.

Gemelli (Agostino). *La strutturazione psicologica del linguaggio studiata mediante l'analisi elettroacustica.* Pontificae Academiae Scientiarium scripta varia, nº 8. Citta del Vaticano, 1950, 53 p., in-4º.

Haas (Mary R.). *Interlingual word taboos.* American anthropologist. Menasha, t. LIII, nº 3, 1951, p. 338-344.

Hall Jr. (Robert A.). *Idiolect and linguistic super-ego.* Studia linguistica. Lund-København, t. V, nº 1, 1951, p. 21-27.

Harris (Zellig S.). *Methods in structural linguistics.* Chicago, University of Chicago Press, 1951, XV-384 p.

Haugen (Einar). *Directions in modern linguistics.* Language. Baltimore, t. XXVII, nº 3, 1951, p. 211-222.

Heffner (R.-M. S.). *General phonetics.* Foreword by W. F. Twaddell. Madison, University of Wisconsin Press, 1949, XVII-253 p.

Jones (Daniel). *The phoneme : its nature and use.* Cambridge, W. Heffner, 1950, XVI-268 p., in-8º.

Leroy (Maurice). *Sur le concept d'évolution en linguistique.* Bruxelles, Office de publicité, 1950, 41 p.

Ljunggren (K. G.). *Towards a definition of the concept of preposition.* Studia linguistica. Lund-København, t. V, nº 1, 1951, p. 7-20.

Martin (Samuel E.). *Language study techniques.* New Haven, Conn., Institute of Far Eastern Studies, 1951, 18 p.

Miller (George A.). *Language and communication.* New York, Mc Graw-Hill, 1951.

Nida (Eugene A.). *A system for the description of semantic elements.* Word. New York, t. VII, nº 1, 1951, p. 1-14.

Olmsted (David L.). *Covert (or zero) morphemes and morphemic juncture.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVII, nº 3, 1951, p. 163-166.

Porzig (Walter). *Das Wunder der Sprache. Probleme, Methoden und Ergebnisse der modernen Sprachwissenschaft.* Bern, A. Francke, 1950, 415 p., in-8º.

Potter (Ralph K.), Kopp (George A.) and Green (Harriet C.). *Visible speech.* New York, D. van Nostrand Cº, 1947, 241-XVI- p., in-4º.

Pulgram (Ernst). *Phoneme and grapheme : a parallel.* Word. New York, t. VII, nº 1, 1951, p. 15-20.

Rostand (François). *Grammaire et affectivité.* Paris, J. Vrin, 1951, 271 p., in-8º.

Vierkandt (**Alfred**). *Vom Wesen der Gespräch und seinen Entartungen.* In : *Beiträge zur Gesellungs- und Völkerwissenschaft.* Berlin, Gebr. Mann, 1950, p. 365-376.

Voegelin (**C. F.**). *Culture, language, and the human organism.* Southwestern Journal of anthropology. Albuquerque, t. VII, nº 4, 1951, p. 357-373.

Travaux du Cercle linguistique de Copenhague T. V : *Recherches structurales.* København, Nordisk Sprog- og Kulturforlag, 1949.

Amérique du Nord.

Bergsland (**Knut**). *Kleinschmidt centennial IV : Aleut demonstratives and the aleut-eskimo relationship.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVII, nº 3, 1951, p. 167-179.

Bright (**William**). *Linguistic innovations in karok.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, nº 2, 1952, p. 53-62.

Elmendorf (**William W.**). *Word taboo and lexical change in coast salish.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVII, nº 4, 1951, p. 195-208.

Haile (**Berard**). *A stem vocabulary of the Navaho language.* T. I : *Navaho-English.* — T. II : *English-Navaho.* St. Michaels (Ariz.), St. Michaels Press, 1950-1951, XIII-339 p., XLVI-327 p.

Hammerich (**L. L.**). *Kleinschmidt centennial VI : can eskimo be related to indo-european?* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVII, nº 4, 1951, p. 217-223.

Hickerson (**Harold**), **Turner** (**Glen D.**) and **Hickerson** (**Nancy P.**). *Testing procedures for estimating transfer of information among Iroquois dialects and languages.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, nº 1, 1952, p. 1-8.

Hoijer (**Harry**). *Cultural implications of some navaho linguistic categories.* Language. Baltimore, t. XXVII, nº 2, 1951, p. 111-120.

Holtved (**Erik**). *Remarks on the polar Eskimo dialect.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, nº 1, 1952, p. 20-24.

— *The polar Eskimos. Language and folklore.* T. I : *Texts.* Meddelelser om Grønland, t. 152, nº 1. København, 1951, 366 p., in-8º.

Lowie (**R. H.**). *Observations on the literary style of the Crow Indians.* In : *Beiträge zur Gesellungs- und Völkerwissenschaft.* Berlin, Gebr. Mann, 1950, p. 271-283.

Marsh (**Gordon**) and **Swadesh** (**Morris**). *Kleinschmidt centennial V : eskimo aleut correspondences.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVII, nº 4, 1951, p. 209-216.

Mason (**J. Alden**). *Some initial phones and combinations in utaztecan stems.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, nº 1, 1952, p. 9-11.

Milewski (**Tadeusz**). *The conception of the word in the languages of north american natives.* Lingua posnaniensis. Poznán, t. III, 1951, p. 248-268.

Olmsted (**David**). *On the linguistic classification of kiowa.* Southwestern lore. Boulder, t. XVII, nº 1, 1951, p. 14-15.

Read (**William A.**). *Indian terms in Vásquez' Compendio.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, nº 2, 1952, p. 77-85.

Shafer (**Robert**). *Athapaskan and sino-tibetan.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, nº 1, 1952, p. 12-19.

Smith (**W. B. S.**). *Some cheyenne forms.*

Studies in linguistics. Norman (Okl.), t. VII, 1949, p. 77-85.

Swadesh (Morris). *Unaaliq and proto eskimo II : phonemes and morphophonemes.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, nº 1, 1952, p. 25-34.

— *Unaaliq and proto eskimo III : synchronic notes.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, nº 2, 1952, p. 69-76.

Voegelin (C. F.) and Harris (Zellig S.). *Methods for determining intelligibility among dialects of natural languages.* Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCV, nº 3, 1951, p. 322-329.

Wolff (Hans). *Comparative siouan IV.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVII, nº 4, 1951, p. 197-204.

Wolff (Hans). *Osage I : phonemes and historical phonology.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, nº 2, 1952, p. 63-68.

Wonderly (William L.). *Zoque IV : auxiliaries and nouns.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVII, nº 4, 1951, p. 235-251.

Wyman (Leland C.) and Harris (Stuart K.). *The ethnobotany of the Kayenta Navaho.* University of New Mexico Publications in biology, nº 5. Albuquerque, 1951, 66 p.

Young (Robert W.) and Morgan (William). *A vocabulary of colloquial navaho.* Phoenix, Ariz., United States Indian Service, 1951, 461 p.

Amérique Centrale.

Andrews (E.). *Vocabulario otomi de Tasquillo, Hidalgo.* México, Instituto lingüístico de verano, 1950, 82 p.

Arauz (Próspero). *Frases del pipil.* Anales del Museo nacional David J. Guzman. San Salvador, t. I, nº 2, 1950, p. 70-73.

Aschmann (Pedro). *Vocabulario totonaco. Coordinación alfabética del totonaco de la Sierra de Veracruz y de Puebla.* México, Instituto lingüístico de verano, 1950, 246 p.

Cantos indígenas de México. Coleccionados por **Concha Michel**. México, Instituto nacional indigenista, 1951, 111 p.

Carrasco (Pedro). *Una cuenta ritual entre los Zapotecos del Sur.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 91-100.

Castro (Carlo Antonio). *Testimonio pamemeridional para la etimología de « México ».* Tlatoani. México, t. I, nº 2, 1952, p. 33.

Chavarria-Aguilar (O. L.). *The phonemes of Costa-Rican Spanish.* Language. Baltimore, t. XXVII, nº 3, 1951, p. 248-253.

Dávila Garibi (J. Ignacio). *Es el coca un idioma taracahita?* In : *Homenaje al Dr Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 143-151.

Densidad de la población de habla indígena en la república mexicana (por entidades federativas y municipios conforme al censo de 1940). Prólogo de **Alfonso Caso**. Introducción por **Manuel German Parra**. Memorias del Instituto nacional indigenista, t. I, nº 1, México, 1950, 76 p.

Doblado Lara (Jorge). *Vocabularios lencas de Honduras.* Anales del Museo nacional. San Salvador, t. II, nº 6, 1951, p. 73-79.

Duran Rosado (Esteban). *Lo esotérico en la lengua maya.* Yikal maya than. Mérida, t. XII, 1951, p. 70, 80-81, 97-101.

Holmer (Nils M.). *Cuna chrestomathy.* Etnologiska Studier, t. XVIII. Göteborg, 1951, 191 p., in-8º.

Holmer (**Nils M.**). *Ethnolinguistic cuna dictionary.* Etnologiska Studier, t. XIX. Göteborg, 1952, 193 p., in-8°.

Jiménez (**Tomás Fidias**). *Idioma pipil o nahuat de Cuzcatlán o Nalán, hoy república de El Salvador en la América central.* Tzunpame. San Salvador, t. VII, 1947-1948, p. 123-133.

La Cuarta Relación de don Domingo de San Anton Muñon Chimalpahin Quauhtlehuanitzin. Traducción y noticia preliminar de **Silvia Rendón**. Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. III, 1947-1948 (1949), p. 199-218.

Larde (**Jorge**). *Lenguas indianas de El Salvador.* Anales del Museo nacional David J. Guzman. San Salvador, t. I, n° 3, 1950, p. 83-87.

Mason (**J. Alden**). *Some initial phones and combinations in utaztecan stems.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, n° 1, 1952, p. 9-11.

Mediz Bolio (**Antonio**). *Interinfluencia del maya con el español de Yucatán.* Yikal maya than. Mérida, t. XII, 1951, p. 153-154, 156-161.

Memoria sintética. Departamento de antropología. Veracruz, Gobierno del estado, 1951, 70 p., in-8°.

Miller (**Walter S.**). *Algunos manuscritos y libros mixes en el Museo nacional.* Tlatoani. México, t. I, n° 2, 1952, p. 34-35.

Palabras o frases del nahuat o pipil como se habla en Izalco. Recogidas por **G. de Pierzon**. Anales del Museo nacional. San Salvador, t. II, n° 5, 1951, p. 85.

Pickett (**Velma**). *Nonphonemic stress : a problem in stress placement in Isthmus zapotec.* Word. New York, t. VII, n° 1, 1951, p. 60-65.

Slocum (**Mariana C.**) **y Dyk** (**Egberto**). *Vocabulario tzeltal. Breve coordinación alfabética de una lengua mayance del estado de Chiapas.* México, Instituto lingüístico de verano, 1950, 54 p.

Soustelle (**Jacques**). *Documents sur les langues pame et jonaz du Mexique central (Hidalgo, Querétaro, San Luis Potosí).* Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XL, 1951, p. 1-20.

Taylor (**Douglas Mac Rae**). *The Black Carib of British Honduras.* Viking Fund Publications in anthropology, t. XVII. New York, 1951, 176 p., 7 pl., in-8°.

Teletor (**Celso Narciso**). *Epítome quiché.* Guatemala, Tipografía nacional, 1951, 57 p., in-8°.

Vocabulario mixteco de San Miguel el Grande, Oaxaca. México, Instituto lingüístico de verano, 1951, 41 p.

Williams (**Ann**) **y Pierson** (**Esther**). *Diccionario español-popoloca y popoloca-español.* México, Instituto lingüístico de verano, 1950, 32 p.

Wonderly (**William L.**). *Zoque III : morphological classes, affix list, and verbs.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVII, n° 3, 1951, p. 137-162.

— *Zoque IV. Other stem and word class.* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVIII, n° 1, 1952, p. 35-48.

Antilles.

Hyppolite (**Michelson P.**). *Les origines des variations du créole haïtien.* Port-au-Prince, Imprimerie de l'État, 1950, 89 p., in-8°.

Taylor (**Douglas**). *Morphophonemics of Island carib (central american dialect).* International Journal of american linguistics. Baltimore, t. XVII, n° 4, 1951, p. 224-234.

— *Structural outline of caribbean creole. I : Morphology.* Word. New York, t. VII, n° 1, 1951, p. 43-59.

Amérique du Sud.

Acuña (Luis Alberto). *Diccionario de bogotanismos.* Revista de folklore. Bogotá, nº 5, 1951, p. 5-187.

Alencastre G. (Andrés). *Lecciones de quechua (qheswa).* Revista universitaria. Cuzco, t. XL, nº 98, 1950.

Barbosa (A. Lemos). *Pequeno vocabulário tupi-português.* Rio de Janeiro, Livraria São José, 1951, 202 p., in-8º.

— *Traduções de poesías tupis.* Revista do Arquivo municipal. São Paulo, t. CXXVIII, 1949, p. 27-44.

Battini (Berta Elena Vidal de). *El habla rural de San Luis. Parte I : Fonética, morfología, sintaxis.* Buenos Aires, Facultad de filología, 1949, XX-448 p.

Baudouin (Julio). *Danza huanca y canciones folklóricas.* Lima, Editorial Peruindia, 1951, 28 p., in-8º.

Bogdanovic (Marjan S.). *En el curioso mundo de los Indios Jíbaros cazadores y momificadores de cabezas humanas.* El Oriente dominicano. Quito, t. XXIV, 1951, p. 56-60.

Boudin (Max H.). *Apontamentos para um estudo da língua kyẽ-yé.* Verbum. Rio de Janeiro, t. VII, nº 4, 1950, p. 557-628.

— *Singularidades da língua ía-té.* Verbum. Rio de Janeiro, t. VII, nº 1, 1950, p. 66-73.

Bucca (Salvador). *Nota sobre lingüística y folklore.* Boletín de la Asociación tucumana de folklore. Tucumán, t. I, nºs 3-4, 1950, p. 23-24.

Buggenhagen (Erich Arnold). *Worteigentümlichkeiten der brasilianischen Sprache.* São Paulo, Instituto Hans Staden, 1951, 164 p., in-8º.

Buitrón (Aníbal). *Leyendas, costumbres y supersticiones indígenas de Otavalo.* Boletín de informaciones científicas nacionales. Quito, t. IV, nº 40, 1951, p. 56-62.

Cancionero « Ccanchis » con calendario de fiestas y ferias comerciales. Cuzco, Imprenta Amauta, 1951, 39 p., in-8º.

Carvalho (José Candido M.). *Relações entre os Índios do alto Xingú e a fauna regional.* Publicações avulsas do Museu nacional, nº 7. Rio de Janeiro, 1951, 32 p., 10 pl.

Casullo (Fernando Hugo). *Voces de supervivencia indígena.* Boletín de la Academia argentina de letras. Buenos Aires, t. XIX, nº 74, 1950, p. 385.

Caudmont (Jean). *El género, el número y la determinación en goajiro.* Aulas. Bogotá, t. I, nº 1, 1951, p. 13.

Coba Robalino (José M.). *Los orígenes del Quichua ; su raza y su lengua.* Gaceta municipal. Quito, t. XXXIV, nº 119, 1950, p. 197-225.

Fernandes (Eurico). *Algumas notas sôbre os Waiano e os Apalaí do rio Jarí.* Publicações do Instituto de antropologia e etnologia do Pará, nº 4. Belém, Pará, 1952, 12 p., 13 pl., in-8º.

Fernández Naranjo (Nicolás). *Calidad y esencia de la lengua colla (« aymara »).* In : *La Paz en su IV centenario, 1548-1948,* t. II. La Paz, Comité pro IV centenario de la fundación de La Paz, 1948, p. 57-66.

— *Notas del verbo aymara.* Kollasúyo. La Paz, t. X, nº 66, 1951, p. 49-55.

— *Notas sobre la lengua aymara.* Kollasuyo. La Paz, t. X, nº 67, 1951, p. 55-63.

Friede (Juan). *La investigación histórica y la lingüística americana.* Revista de historia. Pasto, t. V, nºs 26-27, 1950, p. 58-70.

Garasa (Delfín L.). *Origen náutico de algunas voces de América.* Tradición. Cuzco, t. II, nºs 3-6, 1950, p. 21-29.

Giese (Wilhelm). *Hispanismos en el mapuche.* Boletín de filología. Santiago de Chile, t. V, 1947-1949, p. 115-135.

Hanke (Wanda). *Algumas vozes do idioma*

karipuna. Arquivos. Manaus, t. X, 1949, p. 5-12.

Hanke (Wanda). *Ensayo de una gramática del idioma caingangue de los Caingangues de la « Serra de Apucarana », Paraná, Brasil*. Arquivos do Museu paranaense. Curitibá, t. VIII, 1951, p. 65-146.

Isaacs (Jorge). *Estudios sobre las tribus indígenas del Magdalena*. Bogotá, Biblioteca popular de cultura colombiana, 1951.

León (Agustín). *Misterios de nuestra santa fé que tenemos obligación de saber y creer*. [*castellano-quichua*]. El Oriente dominicano. Quito, t. XXIII, 1950, p. 145, 172 ; t. XXIV, 1951, p. 3, 35, 55, 73, 112.

Machado (Othon Xavier de Brito). *Nomes, na língua carajá, de algumas plantas e animais do Brasil central*. Arquivos do Museu paranaense. Curitibá, t. VIII, 1951, p. 147-164.

— *Os Carajás* (*Inan-son-uera*). Publicações do Conselho nacional de proteção aos Índios, nº 104. Rio de Janeiro, 1947, 128 p., in-8º.

Mayer (Alcuín). *Lendas macuxís*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XL, 1951, p. 67-87.

Meneses (Teodoro L.). *El « Usca Paucar » drama religioso en quechua del siglo XVIII*. Documenta. Lima, t. II, nº 1, 1949-1950, p. 1-178.

Métraux (Alfred). *Une nouvelle langue tapuya de la région de Bahia* (*Brésil*). Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XL, 1951, p. 51-58.

Michaele (Faris Antonio S.). *Manual de conversação da língua tupi, 1ª série*. Ponta Grossa (Paraná), Edições euclidianas, 1951, 51 p., in-8º.

Monteiro (Mário Yipiranga). *Toponímia indígena do Amazonas*. Arquivos. Manaus, t. X, 1949, p. 17-20.

Nomes dos membros do corpo humano e outros designativos na língua brasílica. Mss. do séc. XVIII., transcritos e anotados por **Plínio Ayrosa**. Universidade de São Paulo, Faculdade de filosofia, ciências e letras, Boletim CXIV, Etnografia e língua tupí-guaraní, nº 19. São Paulo, 1950, 40 p., in-8º.

Pereira (Nunes). *Histórias e vocabulário dos Índios Uitoto*. Instituto de antropologia e etnologia do Pará, Publicação nº 3. Belém, Pará, 1951, 34 p., in-8º.

Porras Barrenechea (Raúl). *Los quechuistas del Perú*. El Mercurio peruano. Lima, nº 285, s. d. [Tirage à part : 19 p.].

Ramos (Josefina). *Las lenguas en la región tallanca*. Instituto de investigaciones históricas de la Universidad católica del Perú, Cuadernos de estudio. Lima, t. III, nº 8, 1950, p. 11-55.

Reyniers (François). *Douze poèmes incaïques*. Lima, Imprenta Varese, 1945, 80 p., in-8º.

Ribeiro (Darcy). *Religião e mitologia kadiuéu*. Publicações do Serviço de proteção aos Índios, nº 106. Rio de Janeiro, 1950, 220 p., in-8º.

Rivet (Paul) et Créqui-Montfort (G. de). *Bibliographie des langues aymará et kičua*. T. II : *1876-1915*. Paris, Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie, 1952, 655 p., in-8º.

Rivet (Paul) et Wavrin (Robert de). *Un nouveau dialecte arawak : le resígaro*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XL, 1951, p. 203-237.

Rodrigues (Arion dall' Igna). *Esbôço de uma introdução ao estudo da língua tupí*. Logos. Curitiba, t. VI, nº 13, 1951.

Rodríguez Sandoval (Leonidas). *Vida económico-social del Indio libre de la sierra ecuatoriana*. Washington, Catholic University of America Press, 1949, 137 p., in-8º.

Rowe (Charles G.) and Horth (Auguste). *Dolos : creol proverbs of french Guiana*. Journal of american folklore. New York, t. LXIV, nº 253, 1951, p. 253-264.

Rusconi (Carlos). *Nombres de caciques huar-*

pes y su vinculación quechua. Revista del Museo de historia natural. Mendoza, t. III, nº 3, 1949, p. 201-206.

Schultz (**Harald**). *Vocabulário dos Índios Umutina, colhido por* —. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XLI, nº 1, 1952, p. 81-137.

Sebeok (**Thomas A.**). *Materials for an aymara dictionary*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XL, 1951, p. 89-151.

Silva Fuenzalida (**Ismael**). *Syntactical juncture in colloquial chilean spanish : the actor-action phrase*. Language. Baltimore, t. XXVII, nº 1, 1951, p. 34-37.

Torero (**Alfredo**). *Wirak-Hocha. Ensayo de interpretación filológica*. Puntos. Lima, nº 2, 1951, p. 4.

Vellard (**J.**). *Contribution à l'étude des Indiens Uru ou Kot'suns*. Travaux de l'Institut français d'études andines. Lima, t. II, 1950, p. 51-88.

Villanueva (**Gudelia**). *Quipran. Apuntes etnográficas*. Huamalíes. Lima, t. I, nº 1, 1951, p. 52-78.

Vocabulário português brasílico. Mss. do século XVIII, transcritos e ordenados por **Plínio Ayrosa**. Universidade de São Paulo, Faculdade de filosofia, ciências e letras, Boletim 135, Etnografia e língua tupí-guaraní, nº 21. São Paulo, 1951, 113 p., in-8º.

Yapuguai (**Nicolas**). *Tábua dos graus de parentesco em guaraní*. Revista e anotada por **Carlos Drumond**. Universidade de São Paulo, Faculdade de filosofia e ciências, Boletim nº CXXIII, Etnografia e língua tupí-guaraní, nº 20. São Paulo, 1951, 26 p.

Yokoyama (**Masako**). *Outline of kechua structure I. Morphology*. Language. Baltimore, t. XXVII, nº 1, 1951, p. 38-67.

Zapata Gollan (**Agustín**). *Nomenclatura mocobí de animales y plantas*. Boletín del Departamento de estudios etnográficos y coloniales. Santa Fe, 1946. [Tirage à part : 14 p.].

— *Vocabulario mocobí relacionado con el cuerpo humano y su fisiología*. Boletín del Departamento de estudios etnográficos y coloniales. Santa Fe, t. III, nº 3, 1948, p. 15-23.

HISTOIRE.

Généralités.

Balandier (**Georges**). *La situation coloniale : approche théorique*. Cahiers internationaux de sociologie. Paris, t. XI, 1951, p. 44-79.

Franklin (**Bedford**). *A history of agriculture*. London, G. Bell and sons, 1948, 233 p., in-8º.

Lefort (**Claude**). *Sociétés sans histoire et historicité*. Cahiers internationaux de sociologie. Paris, t. XII, 1952, p. 91-114.

Valcárcel (**Daniel**). *Sobre la historia*. Lima, Lumen, 1949, 38 p., in-8º.

Verlinden (**Charles**). *Le problème de la continuité en histoire coloniale. De la colonisation médiévale à la colonisation moderne*. Revista de Indias. Madrid, t. XI, nºs 43-44, 1951, p. 219-236.

Vetterli (**W. A.**). *Histoire de l'indigo*. Cahiers Ciba. Bâle, t. IV, nº 38, 1951, p. 1282-1287.

Amérique en général.

Almagià (**Roberto**). *Cristoforo Colombo e i viaggi precolombiani in America.* Atti della Accademia nazionale dei Lincei. Roma, serie VIII, t. V, nº 6, 1951, p. 263-279.

Almagià (**R.**), **Métraux** (**Alfred**), **Cortesão** (**A.**) **et Guyot** (**Lucien**). *Les conséquences de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.* Paris, Université de Paris, 1951, 67 p., in-8º.

Altamira y Crevea (**Rafael**). *Diccionario castellano de palabras jurídicas y técnicas tomadas de la legislación indiana.* Instituto panamericano de geografía e historia, Publicación nº 112, Estudios de historia, t. III. México, 1951, 394 p., in-8º.

Altamira y Crevea (**Rafael**), **Carrera Stampa** (**Manuel**), **Domínguez y Compañy** (**Francisco**), **Millares Carlo** (**Agustín**) **y Palm** (**Erwin Walter**). *Contribuciones a la historia municipal de América.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, 298 p., in-8º.

Álvarez Rubiano (**Pablo**). *El espíritu de reforma en las colonias españolas en el siglo XIX : proposición de Tabasco a las cortes de Cádiz.* Revista de Indias. Madrid, t. XI, nº 45, 1951, p. 433-446.

Angulo Iñiguez (**Diego**). *Historia del arte hispanoamericano.* Barcelona, Salvat Editores, 1950, t. II, 930 p., 43 pl.

Arciniegas (**Germán**). *Historia e historias de las Américas.* In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 265-285.

Arrom (**José Juan**). *Raices indígenas del teatro americano,* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists,* t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 299-305.

Bagu (**Sergio**). *Transformaciones sociales en la América hispánica.* Cuadernos americanos. México, t. X, nº 4, 1951, p. 179-198.

Batllori (**Miguel**). *Maquinaciones del abate Godoy en Londres en favor de la independencia hispanoamericana.* Archivum historicum Societatis Iesu. Roma, t. XXXI, nº 41, 1952, p. 84-107.

Bayle (**Constantino**). *Los cabildos abiertos en la América hispánica.* Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXIV-XXV, 1950-1951, p. 575-595.

Berlin (**Heinrich**). *Los archivos notariales como fuentes para la historia del arte colonial en Latinoamérica.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists,* t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 306-312.

Brandt (**C.**). *El misterioso Almirante y su enigmático descubrimiento.* Caracas, Ediciones del Ministerio de educación nacional, 1949, 196 p.

Caggiano (**Antonio**). *Genio y grandeza moral de Isabel la Católica en la unificación y reconquista de España y en el descubrimiento y conquista de América.* Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXIV-XXV, 1950-1951, p. 369-414.

Caraci (**Giuseppe**). *I problemi vespucciani e i loro recenti studiosi.* Bollettino della Società geografica italiana. Roma, t. IV, 1951, p. 241-260, 325-346.

Carrasco (**R.**). *Historia de los caminos del Nuevo Mundo.* Buenos Aires, El Ateneo, 1945, 566 p.

Chinard (**Gilbert**). *América en el espíritu francés del siglo XVIII.* Hispanic american historical Review. Durham, t. XXXI, nº 3, 1951, p. 453-461.

Comas (**Juan**). *La realidad del trato dado a los indígenas de América entre los siglos XV y XX.* América indígena. México, t. XI, nº 4, 1951, p. 323-370.

Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo. Instituto panamericano de geografía e historia, Publicación nº 118, Estudios de historia, t. IV. México, 1951, 497 p., in-8º.

Foncin (M.). *1951, année colombienne.* Géographia. Paris, nº 2, 1951, p. 1-12.

Foster (George M.). *The significance to anthropological studies of the places of origin of spanish emigrants to the New World.* In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists,* t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 292-298.

Freyre (Gilberto). *Em torno de um criterio trans-nacional de estudo histórico da América.* In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 461-482.

Friede (Juan). *The « Catálogo de pasajeros » and spanish emigration to America to 1550.* Hispanic american historical Review. Durham, t. XXXI, nº 2, 1951, p. 333-348.

Gandía (Enrique de). *Los precursores del separatismo americano.* Anales de la Sociedad de geografía e historia. Guatemala, t. XXV, nº 4, 1951, p. 356-367.

García Samudio (Nicolás). *El descubrimiento espiritual de América.* Revista de Indias. Madrid, t. XI, nº 45, 1951, p. 485-499.

Garrido (Fernando Arturo). *Los restos de Colón.* Anales de la Universidad de Santo Domingo. Ciudad Trujillo, t. XV, nºs 53-56, 1950, p. 281-285.

Gómez Canedo (Lino). *Técnica de la investigación histórica y principales archivos que interesan a la historia de América.* La Crónica. Lima, 11 julio 1948.

Gonnard (René). *La légende du bon sauvage.* Paris, Librairie Médicis, 1946, 128 p., in-8º.

Gordon (W. C.). *The economy of Latin-America.* New York, Columbia University Press, 1950, 434 p.

Grez (Carlos E.). *Amerigo Vespucci.* Anales de la Sociedad de geografía e historia. Guatemala, t. XXV, nº 4, 1951, p. 372-378.

Griffin (Charles C.). *Unidad y variedad en la historia americana.* In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 97-123.

Gschaedler (A.). *Seventeenth century documents on spanish navigation in the Mitchel Library of Sydney, Australia.* Hispanic american historical Review. Durham, t. XXX, 1950, p. 397-399.

Guerra Iñiguez (D.). *La revolución americana, un estudio interpretativo de la realidad latinoamericana de hoy, a través del movimiento político de 1810.* Prólogo de **Eduardo Arroyo Lameda**. Caracas, Editorial Avila gráfica, 1949, 142 p.

Hanke (Lewis). *Las Casas historiador. Estudio preliminar a la Historia de las Indias.* México, Fondo de cultura económica, 1951, LXXXVI p.

Hill (R. R.). *Latin american archivology.* Hispanic american historical Review. Durham, t. XXXI, nº 1, 1951, p. 152-176.

Holmes (V. Lee). *A history of the Americas, from discovery to nationhood.* New York, Ronald Press Cº, 1950, XIV-609 p.

Jos (Emiliano). *El Libro del primer viaje. Algunas ediciones recientes.* Revista de Indias. Madrid, t. X, nº 42, 1950, p. 719-751.

Las noticias referentes a América contenidas en el manuscrito V-II-4 de la Biblioteca de el Escorial. Transcripción y notas por el Padre **Fernando Rubio**. Revista de Indias. Madrid, t. XI, nºs 43-44, 1951, p. 111-121.

Latin-american leaders. Compilated by **Mathilda Schirmer**. Chicago, Beckley-Cardy, 1951, 185 p.

Lebenson (A. L.). *Pilgrim people.* New York, Harper and bros., 1950, 624 p.

Levene (**Ricardo**). *La reina Isabel y el sentido histórico de la legislación de Indias.* Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXIV-XXV, 1950-1951, p. 356-369.

— *Las Indias no eran colonias.* Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXIV-XXV, 1950-1951, p. 596-626.

Lewin (**Boleslao**). *La política española en el siglo XVIII y la situación de las colonias.* Universidad de San Francisco Xavier. Sucre, t. XV, nos 35-36, 1950, p. 29-63.

Liesegang (**Carl**). *Deutsche Berg- und Hüttenleute in Süd- und Mittel-Amerika.* Hamburg, Romanischen Seminar der Universität, 1949.

López Contreras (**E.**). *El pensamiento de Bolívar libertador.* (*Fragmentos de cartas y documentos*). La Habana, Editorial Lex, 1950, 312 p.

Losada (**Ángel**). *De Thesauris. Un manuscrito original e inédito del Padre Las Casas.* Revista de Indias. Madrid, t. X, nº 42, 1951, p. 770-778.

Melon (**Amando**). *Del portulano de Juan de la Cosa a la carta plana de Martín Fernández de Enciso.* Revista de Indias. Madrid, t. X, nº 42, 1951, p. 811-815.

Memoria del primer Congreso de historiadores de México y los Estados Unidos celebrado en la ciudad de Monterrey, Nuevo León, México, del 4 al 9 de septiembre de 1949. México, Editorial Cultura, 1950, 420 p., in-8º.

Naia (**A. G. da**). *Cristóbal Colón, instrumento da política portuguêsa de expansão ultramarina.* Lisboa, Cadernos da revista Netuno, 1950, 100 p., in-8º.

Naville (**René**). *L'humanisme en Suisse et la découverte de l'Amérique.* Les musées de Genève. Genève, t. IX, nº 2, 1952, p. 1.

Ots Capdequí (**José M.**). *Interpretación institucional de la colonización española en América.* In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 287-314.

Payró (**Roberto P.**). *Historia de la literatura americana. Guía bibliográfica.* Washington, Unión panamericana, 1950, III-60 p.

Picón Salas (**Mariano**). *Unidad y nacionalismo en la historia hispanoamericana.* In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 315-342.

Revelli (**Paolo**). *A proposito del « Libro de las profecías » di Cristofore Colombo.* Atti della Accademia nazionale dei Lincei. Roma, serie VIII, t. VI, nos 1-2, 1951, p. 15.

Ricard (**Robert**). *Humanisme et colonisation. Aux origines de l'Amérique espagnole.* Lettres d'humanité. Paris, t. X, 1951, p. 132-149.

Rodríguez Casado (**Vicente**). *Notas sobre las relaciones de la Iglesia y el Estado en Indias en el reinado de Carlos III.* Revista de Indias. Madrid, t. XI, nos 43-44, 1951, p. 89-109.

Rodríguez Moñino (**A.**). *La colección de manuscritos del marqués de Montealegre* (*1677*). Madrid, s. éd., 1951, 239 p.

Rojas (**Ricardo**). *Eurindia.* Buenos Aires, Editorial Losada, 1951, 277 p., in-8º.

Vieillard-Baron (**Alain**). *L'intendant américain et l'intendant français. Essai comparatif.* Revista de Indias. Madrid, t. XI, nos 43-44, 1951, p. 237-250.

Webb (**Walter Prescott**) **and Murphy** (**John Francis**). *The precious metals as a medium of exchange : a frontier incident.* In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 47-68.

Whitaker (**Arthur P.**). *The Americas in the atlantic triangle.* In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 69-95.

Zavala (**Silvio**). *Filosofía de la conquista.*

México, Fondo de cultura económica, 1947, 159 p.

Zavala (**Silvio**). *Formación de la historia americana.* In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 125-163.

Amérique du Nord.

Aldridge (**Alfred Owen**). *Jacques Barbeu-Dubourg, a french disciple of Benjamin Franklin.* Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCV, nº 4, 1951, p. 331-392.

Boyd (**Mark F.**), **Smith** (**Hale G.**) **and Griffin** (**John W.**). *Here they once stood.* Gainesville, University of Florida Press, 1951, XVIII-190 p.

Cadbury (**Henry J.**). *John Hepburn and his book against slavery, 1715.* Worcester, Mass., Davis Press, 1949, 71 p.

Canadian diaries and autobiographies. Compiled by **William Matthews**. Berkeley-Los Angeles, University of California Press ; Toronto, Oxford University Press, 1950, VIII-136 p.

Cassidy (**Ina Sizer**). *Santos and bultos in the spanish archives.* El Palacio. Santa Fe, t. LIX, nº 2, 1952, p. 51-56.

Cope (**Thomas D.**). *Some contacts of Benjamin Franklin with Mason and Dixon and their work.* Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCV, nº 3, 1951, p. 232-238.

Drake (**Thomas A.**). *Quakers and slavery in America.* New Haven, Conn., Yale University Press, 1950, 245 p.

Duffy (**J.**). *The passage to the colonies.* Mississippi valley historical Review. New Orleans, t. XXXVIII, 1951, p. 21-38.

García de Sena (**Manuel**). *Historia concisa de los Estados Unidos desde el descubrimiento de la América hasta el año de 1807.* Prólogo de **Pedro Grases**. Caracas, Ediciones de la Fundación Eugenio Mendoza, 1952.

Gillis (**D. Hugh**). *Democracy in the Canadas, 1759-1867.* Toronto, Oxford University Press, 1951, X-217 p.

Goggin (**John M.**). *Fort Pupo : a spanish frontier outpost.* Florida historical quarterly. Jacksonville, t. XXX, 1951, p. 139-192.

Graham (**Gerald S.**). *Empire of North America. The maritime struggle for North America.* Toronto, University of Toronto Press, 1950, XIII-338 p.

Hallenbeck (**Cleve**). *Land of the Conquistadores.* Caldwell, Caxton Printers, 1950, 375 p.

Hamil (**Fred Coyne**). *The valley of the lower Thames, 1640 to 1850.* Toronto, University of Toronto Press, 1951, XII-390 p.

Henry Hamilton and George Rogers Clark in the american revolution, with the unpublished Journal of lieut. gov. Henry Hamilton. Edited by **John D. Barnhart**. Crawfordsville (Ind.), R. E. Banta, 1951, 244 p.

Jameson (**J. Franklin**). *The american revolution considered as a social movement.* New York, Peter Smith, 1950.

Lambert (**Marjorie F.**). *Oldest armor in the United States discovered at San Gabriel del Yunque.* El Palacio. Santa Fe, t. LIX, nº 3, 1952, p. 83-87.

Lanctôt (**Gustave**). *De l'évolution de la colonie française du Canada.* In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 27-45.

Lee (**Ronald F.**). *United States historical and archaeological monuments.* Instituto pan-

americano de geografía e historia, Publicación nº 117, Monumentos históricos y arqueológicos, t. II. México, 1951, 121 p., in-8°.

Mason (**Ralph Stokes**). *A hundred years of canadian stamps (1851-1951)*. Toronto, Ryerson Press, 1951, XVIII p.

Mc Innis (**Edgar**). *The evolution of Canada*. In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo*. México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 1-25.

Montgomery (**George H.**). *Missisquoi Bay (Philipsburg, Que.)*. Granby (Québec), Granby Printing and Publishing C°, 1950, 134 p.

Moss (**Simeon F.**). *The persistence of slavery and involuntary service in a free state (1685-1866)*. Journal of Negro history. Washington, t. XXXV, nº 3, 1950, p. 289-314.

Navarro Latorre (**José**) **y Solano Costa** (**Fernando**). *Conspiración española? (Contribución al estudio de las primeras relaciones históricas entre España y los Estados Unidos de Norteamérica, 1787-1789)*. Zaragoza, Instituto Fernando el Católico, 1949, VIII-361 p.

Orr (**Dorothy**). *A history of education in Georgia*. Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1950.

Peter Skene Ogden's Snake country journals, 1824-25 and 1825-26. Edited by **E. E. Rich** and **A. M. Johnson**. London, Hudson's Bay Record Society, 1950, LXXX-284 p.

Preliminary inventory, Record group X : Indian affairs. Ottawa, Canada public Archives, Manuscript Division, 1951, IV-14-XIII p.

Pritchett (**John Perry**). *Historical aspects of the canadian métis*. In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 249-254.

Reid (**Allana G.**). *Intercolonial trade during the French regime*. Canadian historical Review. Toronto, t. XXXII, nº 3, 1951, p. 236-251.

Reznikoff (**C.**) **and Engelman** (**U.**). *The Jews of Charleston*. Philadelphia, Jewish publication Society of America, 1950, 343 p.

Riley (**Edward M.**). *The Deborah Franklin correspondence*. Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCV, nº 3, 1951, p. 239-245.

Schroeder (**Albert H.**). *Documentary evidence pertaining to the early historic period of southern Arizona*. New Mexico historical Review. Albuquerque, t. XXVII, nº 2, 1952, p. 137-167.

Secoy (**Frank R.**). *The identity of the « Paduca » ; an ethno-historical analysis*. American anthropologist. Menasha, t. LIII, nº 4, part 1, 1951, p. 525-542.

Sellers (**Charles Coleman**). *Sellers papers in the Peale-Sellers collection*. Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCV, nº 3, 1951, p. 262-265.

Smith (**Watson**). *Mural decorations in seventeenth-century southwestern missions*. El Palacio. Albuquerque, t. LIX, nº 4, 1952, p. 123-125.

The Encyclopedia of Canada. Newfoundland supplement. Edited by **Robert H. Blackburn**. Toronto, University Associates of Canada, 1949, X-104 p.

The French in America, 1520-1880. An exhibition organized by the Detroit Institute of arts to commemorate the founding of Detroit by Antoine de Lamothe Cadillac in the year 1701. Detroit, Institute of arts, 1951, 207 p.

The journal of John Woolman. Edited by **Janet Whitney**. Chicago, Henry Regnery C°, 1950, 233 p.

The Missouri reader. The fur trade, part III. Edited by **A. Paris Klein**. Missouri historical Review. Columbia, Mo., 1950, p. 168-178.

The Missouri reader. Ownership of the land under France, Spain, and United States. Edited by **A. Paris Klein**. Missouri his-

torical Review. Columbia, Mo., t. XLIV, 1950, p. 274-294.

The papers of Henri Bouquet. II : The Forbes expedition. Edited by **S. K. Stevens, Donald H. Kent and Autumn L. Leonard**. Harrisburg, Pennsylvania historical and Museum Commission, 1951, XXXIV-704 p.

The papers of sir William Johnson, t. X. Edited by **Milton W. Hamilton** and **Albert B. Corey**. Albany, University of the state of New York, 1951, XIV-998 p.

The papers of Thomas Jefferson. T. I : *1760-1776.* Edited by **Julian P. Boyd**. Princeton, Princeton University Press, 1950.

Wallace (Paul A. W.). *They knew the Indian : the men who wrote the Moravian records.* Proceedings of the american philosophical Society. Philadelphia, t. XCV, nº 3, 1951, p. 290-295.

Wilson (Clifford). *La Vérendrye reaches the Saskatchewan.* Canadian historical Review. Toronto, t. XXXIII, nº 1, 1952, p. 39-49.

Amérique Centrale.

Agraz García de Alba (Gabriel). *Esbozos históricos de Tecolotlán (Jalisco).* Guadalajara, El Estudiante, 1950, 402 p.

Amaya (Jesús). *Ameca, protofundación mexicana, el origen de su propiedad rural.* México, Editorial Lumen, 1950, 520 p., in-8º.

Ancona (Eligio), Carrillo y Ancona (Crescencio), Molina Solís (Juan Francisco) y Morley (Sylvanus Griswold). *Antología de la historia de Yucatán.* Prólogo por **José Esquivel Pren**, epílogo por **Gonzalo Cámara Zavala**. México, Editorial Cultura, 1951, XLVII-533 p., in-8º.

Art mexicain, du précolombien à nos jours. Paris, Les Presses artistiques, 1952, 72 pl., in-8º.

Autos sobre comercio ilícito en el valle de Matina y remate de los objetos y negros decomisados (1716). Revista de los Archivos nacionales de Costa Rica. San José, nºs 7-12, 1950, p. 209-230.

Bataillon (Marcel). *L'Iñiguiste et la Beata. Premier voyage de Calisto à Mexico.* Revista de historia de América. México, nº 31, 1951, p. 59-75.

— *La Vera Paz. Roman et histoire.* Bulletin hispanique. Bordeaux, t. LIII, nº 3, 1951, p. 235-300.

Beals (Ralph L.). *The history of acculturation in Mexico.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 73-82.

Beltrán Martínez (Román). *Primeras casas de fundición.* Historia mexicana. México, t. I, nº 3, 1952, p. 372-394.

Benítez (Fernando). *Humanismo vs. codicia, una lucha sin victoria.* Cuadernos americanos. México, t. XI, nº 1, 1952, p. 185-197.

— *Los criollos del siglo XVI en el espejo de su prosa.* Historia mexicana. México, t. I, nº 2, 1951, p. 251-267.

Borah (Woodrow). *Notes on civil archives in the city of Oaxaca.* Hispanic american historical Review. Durham, t. XXXI, nº 4, 1951, p. 723-749

Caballero Cadenas (J. L.). *Resumen histórico de San Miguel de Allende, Gto., desde su fundación hasta la guerra de independencia.* Centro. San Luis Potosí, t. I, nº 3, 1951, p. 26-41.

Carreño (Alberto María). *La diplomacia extraordinaria entre México y Estados Unidos (1789-1947).* México, Editorial Jus, 1951, 2 vol., in-8º.

— *La iniciación de la vida jurídica y municipal de la Nueva España.* Revista del

Instituto de historia del derecho. Buenos Aires, nº 3, 1951, p. 35-52.

Carrera Stampa (Manuel). *La mesa directiva del nobilísimo gremio de la platería de la ciudad de México (1527-1861)*. Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. III, 1947-1948 (1949). — In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso*. México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 157-173.

— *Ordenanzas del nobilísimo arte de la platería para el Reino de Guatemala, 1776*. Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XX, nº 2, 1945, p. 97-104.

Carrillo Gariel (Abelardo). *Imaginería popular novoespañola*. México, Ed. Mexicana, 1950, 45 p., 58 p.

Castro y Tosi (Norberto de). *Dos cartas inéditas de Maximiliano*. Revista de Indias, Madrid, t. X, nº 42, 1951, p. 857-861.

Chamberlain (Robert S.). *El último testamento y mandato de don Francisco de Montejo, adelantado de Yucatán, 1553*. Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XX, nº 2, 1945, p. 83-90.

— *Ensayo sobre el adelantado don Francisco de Montejo y sus proyectos para el desarrollo económico de la provincia de Honduras y Higueras*. Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XX, nº 3, 1945, p. 209-216.

— *The pre-conquest tribute and service system of the Maya as preparation for the spanish repartimiento-encomienda in Yucatán*. University of Miami, Hispanic-american Studies, nº 10. Coral Gables, 1951, 31 p., in-8º.

— *Una carta original de don Pedro de Alvarado, del Archivo general de la nación de México*. Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XXV, nº 3, 1951, p. 257-258.

Chauvet (Fidel de J.). *The church of San Francisco in Mexico City*. The Americas. Washington, t. VII, nº 1, 1950, p. 13-30.

Contreras (Luis Eduardo). *Breve semblanza de Bernal Díaz del Castillo*. Universidad de San Carlos. Guatemala, t. XX, 1950, p. 18-29.

Contreras R. (J. Daniel). *Una rebelión indígena en el partido de Totonicapán en 1820. El Indio y la Independencia*. Guatemala, Imprenta universitaria, 1951, 91 p., in-8º.

Corbató (H.). *Hernán Cortés a través de algunos cronistas e historiadores de Indias*. Revista iberoamericana. México, t. XV, nº 30, 1950, p. 275-285.

Corro R. (Octaviano). *Los Cimarrones en Veracruz y la fundación de Amapa*. Veracruz, s. éd., 1951, 60 p., in-8º.

Cuesta (Luisa). *De conquistador del Yucatán a cordonero de Sevilla*. Revista de Indias. Madrid, t. XI, nºs 43-44, p. 273-274.

Dávila Garibi (J. Ignacio). *Juan de Ojeda*. Historia mexicana. México, t. IV, nº 1, 1952, p. 629-634.

Delgadillo (Luis A.). *La música indígena y colonial en Nicaragua*. Revista de estudios musicales. Mendoza, t. I, nº 3, 1950, p. 43-60.

El hallazgo de Ichcateopan. Cuadernos americanos. México, t. X, nº 4, 1951, p. 199-223.

El primer libro de alfabetización en América. Cartilla para enseñar a leer, impresa por Pedro Ocharte en México, 1569. Estudio crítico, bibliográfico e histórico por **Emilio Falton**. México, Antigua Librería Robredo, 1947, 151 p., in-8º.

Giménez Fernández (M.). *El alzamiento de Fernando Cortés*. Revista de historia de América. México, nº 31, 1951, p. 1-58.

González Salas (Carlos). *La colonización religiosa del Nuevo Santander*. Abside. México, t. XV, nº 3, 1951, p. 397-410.

Hanke (Lewis). *Bartolomé de las Casas. An*

interpretation of his life and writings. La Haye, M. Nijhoff, 1951, XI-103 p., in-8°.

Hanke (**Lewis**). *Bartolomé de las Casas, pensador político, historiador, antropólogo.* La Habana, Sociedad económica de amigos del país, 1949, XLV-127 p., in-8°.

Hoffmann (**Anton**). *Die Eroberung von Mexiko durch Ferdinand Cortez, 1519-1521.* Stuttgart, Franck, 1950, 191 p.

Índice del ramo criminal. Boletín del Archivo general de la nación. México, t. XXI, 1950, XXI p.

Índice del ramo de Indios del Archivo general de la Nación, t. I. Recopilado por **Luis Chávez Orozco**. México, Instituto indigenista interamericano, 1951, 394 p.

Índice del ramo de Tierras. Boletín del Archivo general de la nación. México, t. XXI, 1950, p. 471-482 ; t. XXII, 1951, p. 163-174.

Índice del ramo Provincias internas. Boletín del Archivo general de la nación. México, t. XXI, 1950, XXII p.

Índice del ramo Universidad. Boletín del Archivo general de la nación. México, t. XXI, 1950, XXI p.

Jiménez Rueda (**Julio**). *Historia de la cultura en México ; el virreinato.* México, Editorial Cultura, 1950, 335 p.

La Fuente (**J. de**). *Documentos para la etnografía e historia zapotecas.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 175-197.

La Maza (**Francisco de**). *Architecture coloniale du Mexique.* México en el arte. México, édition française, 1952, p. 131-143.

Larde y Larín (**Jorge**). *Alvarado no fué el fundador de Sonsonate.* Diario latino. San Salvador, 16 agosto 1951.

— *Orígenes de la villa de la Santísima Trinidad de Sonsonate.* Anales del Museo nacional David J. Guzman. San Salvador, t. I, nº 2, 1950, p. 46-59.

— *Orígenes del convento de Santo Domingo de San Salvador.* Anales del Museo nacional David J. Guzman. San Salvador, t. I, nº 3, 1950, p. 12-36.

Lee (**Raymond L.**). *The viceregal instructions of Martín Enríquez de Almanza.* Revista de historia de América. México, nº 31, 1951, p. 97-119.

Libros de contabilidad de la Real Hacienda. Boletín del Archivo general de la nación. México, t. XXI, 1950, p. 377-413.

Mancini Giancarlo (**Guido**). *La « Rusticatio mexicana ».* Revista de Indias. Madrid, t. X, nº 42, 1951, p. 799-809.

Mendez Arceo (**Sergio**). *La cédula de la Universidad de México.* Historia mexicana. México, t. I, nº 2, 1951, p. 268-294.

Millares Carlo (**Agustín**). *Eguiara y Ruiz de Alarcón.* Historia mexicana. México, t. IV, nº 1, 1952, p. 617-620.

Miralles de Imperial y Gómez (**Claudio**). *Censura de publicaciones en Nueva España (1576-1591). Anotaciones documentales.* Revista de Indias. Madrid, t. X, nº 42, 1951, p. 817-846.

Miranda (**José**). *La tasación de las cargas indígenas de la Nueva España durante el siglo XVI, excluyendo el tributo.* Revista de historia de América. México, nº 31, 1951, p. 77-96.

Muñoz de San Pedro (**Miguel**). *Revelación y aportaciones históricas en una carta de Hernando Pizarro.* Badajoz, Institución de servicios culturales, 1950, 22 p., in-4°.

Muro Orejón (**A.**). *Polémica sobre el Cedulario de Vásquez de Puga.* Cuadernos hispano-americanos. Madrid, t. XX, 1951, p. 302-305.

Nicolau d'Olwer (**Luis**). *Relaciones hispanomexicanas.* Historia mexicana. México, t. I, nº 2, 1951, p. 295-301.

Núñez (**F. Ma.**). *Inconmovible fundación de San José en el año 1737.* Diario de Costa Rica. San José, 31 marzo 1951.

Núñez y Rodríguez (**José de J.**). *La virreyna mexicana doña María Francisca de la*

Gándara de Calleja. México, Imprenta universitaria, 1950, XVIII-399 p.

Osborne (**Lilly de Jongh**). *Estribos en forma de mitra*. Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XXV, nº 3, 1951, p. 253-256.

Palm (**Erwin Walter**). *Tenochtitlan y la ciudad ideal de Dürer*. Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XL, 1951, p. 59-66.

Pardo (**J. Joaquín**). *Efemérides para escribir la historia de la muy noble y muy leal ciudad de Santiago de los Caballeros de Guatemala*. Anales de la Sociedad de geografía e historia. Guatemala, t. XXV, nºs 1-2, 1951, p. 146-195.

Pérez Embid (**Florentino**). *La expansión geográfica de la Nueva España en el siglo XVI*. Revista de Indias. Madrid, t. XI, nº 45, p. 501-531.

Picón Salas (**Mariano**). *Pedro Claver, el santo de los esclavos*. México, Fondo de cultura económica, 1950, 208 p.

Posada (**Germán**). *Panorama de la cultura mexicana en el siglo XVI*. Universidad de Antioquia. Medellín, t. CII, 1951, p. 335-341.

Recinos (**Adrián**). *La Virgen de Izamal*. Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XXV, nº 3, 1951, p. 239-248.

Requisitoria para la captura de Francisco Antonio Ibáñez, soldado desertor de Guatemala (1771-1772). Revista de los Archivos nacionales de Costa Rica. San José, nºs 7-12, 1950, p. 241-249.

Ricard (**Robert**). *Antonio Vieira y sor Juana Inés de la Cruz*. Revista de Indias. Madrid, t. XI, nºs 43-44, 1951, p. 61-87.

— *La vie religieuse dans les haciendas des Jésuites mexicains au XVIIIe siècle*. Revue d'ascétique et de mystique. Toulouse, 1951, p. 177-184.

Romero de Terreros (**Manuel**). *Apostillas históricas*. México, Editorial hispano-mexicana, 1945, 237 p.

Rubio Mañé (**J. I.**). *El archivero del virreinato, d. Anastasio Marín de Duárez*. Boletín del Archivo general de la nación. México, t. XXI, 1950, p. 333-354.

Sáenz de Santa María (**Carmelo**). *Importancia y sentido del manuscrito Alegría de la verdadera historia de Bernal Díaz del Castillo*. Revista de Indias. Madrid, t. XI, nºs 43-44, 1951, p. 124-141.

Sánchez (**Luis Alberto**). *Bernal Díaz, el cronista*. Bolívar. Bogotá, t. IV, 1951, p. 629-638.

Sanders (**Williams T.**). *El mercado de Tlatelolco. Un estudio en economía urbana*. Tlatoani. México, t. I, nº 1, 1952, p. 14-16.

Séjourné (**Laurette**). *La caída de un imperio*. Cuadernos americanos. México, t. X, nº 6, 1951, p. 178-193.

Silva Herzog (**Jesús**). *La concentración agraria en México*. Cuadernos americanos. México, t. XI, nº 2, 1952, p. 175-190.

Simpson (**Lesley Byrd**). *The encomienda in New Spain. The beginning of spanish Mexico*. Berkeley, University of California Press, 1950, XV-257 p.

Spell (**Lota M.**). *La música en la catedral de México en el siglo XVI*. Revista de estudios musicales. Mendoza, t. II, nº 4, 1950, p. 217-255.

Susto (**J.**). *El obispo que introdujo el plátano en Panamá*. Épocas. Panamá, 1º junio 1950.

Taracena F. (**Arturo**). *Nuevas adiciones a « La Imprenta en Guatemala » de José Toribio Medina*. Antropología e historia de Guatemala. Guatemala, t. II, nº 2, 1950, p. 68-81.

The archbishop of Mexico authorizes a wig for a priest (1777). Hispanic american historical Review. Durham, t. XXX, 1950, p. 498-500.

Timmons (**W. H.**). *Los Guadalupes. A secret society in the mexican revolution for inde-*

pendence. Hispanic american historical Review. Durham, t. XXX, 1950, p. 453-479.

Título de escribano público, minas, registro y gobierno a favor de don Luis Fernando de Liendo y Goicochea (1736). Revista de los Archivos nacionales de Costa-Rica. San José, nos 7-12, 1950, p. 231-234.

Toussaint (Manuel). *La catedral de México y el sagrario metropolitano : su historia, su tesoro, su arte.* México, Comisión diocesana de orden y decoro, 1948, XXXI-379 p., 118 pl.

— *Las pinturas murales de Atotonilco.* Historia mexicana. México, t. I, no 2, 1951, p. 173-184.

Valladares B. (A. A.). *Breve monografía del pueblo colonial de Ojojona.* Revista del Archivo y Biblioteca nacionales de Honduras. Tegucigalpa, t. XXIX, nos 5-8, 1950-1951, p. 261-271.

Valle (Rafael Heliodoro). *Centroamérica en la historia.* In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 233-264.

Zamora Castellanos (Pedro). *Itinerarios de la conquista de Guatemala.* Anales de la Sociedad de geografía e historia de Guatemala. Guatemala, t. XX, 1945, p. 124-141, 306-319.

Zavala (Silvio). *Los esclavos indios en Nueva España.* In : *Homenaje al Dr. Alfonso Caso.* México, Imp. Nuevo Mundo, 1951, p. 427-440.

— *Nuño de Guzman y la esclavitud de los Indios.* Historia mexicana. México, t. I, no 3, 1952, p. 411-428.

Antilles.

Andreu (E.). *Cosas que Ud. debe conocer.* La Habana, Editorial Nuevos Rumbos, 1950, 128 p.

Artola (Miguel). *La guerra de reconquista de Santo Domingo (1808-1809).* Revista de Indias. Madrid, t. XI, no 45, 1951, p. 447-484.

Bellegarde (Dantès). *Haïti et son peuple.* In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 193-231.

Castro (Martha de). *Arte cubano colonial.* Universidad de La Habana. La Habana, nos 82-87, 1947 (1950), p. 49-86.

Celedon (Rafael). *El Santo Cerro en Santo Domingo.* Clío. Ciudad Trujillo, t. XIX, no 89, 1951, p. 15-22.

Colección Lugo. Informe sobre minas de Valcárcel. Boletín del Archivo general de la nación. Ciudad Trujillo, t. XIV, 1951, p. 229-236.

Documentos históricos. Clío. Ciudad Trujillo, t. XIX, no 90, 1951, p. 100-105.

Jenkins (J.). *La sociedad en la Cuba antigua.* Americas. Washington, t. VI, no 24, 1949, p. 32-40.

Lecorps (Marceau). *En lisant « Les Jacobins noirs » de P. R. James.* Revue de la Société haïtienne d'histoire, de géographie et de géologie. Port-au-Prince, t. XXII, no 82, 1951, p. 1-28.

Louis (Marceau). *Marie Louise d'Haïti.* Port-au-Prince, Editions des Presses libres, s. d.

Mejía Ricart (Gustavo Adolfo). *Historia de Santo Domingo,* t. IV. Ciudad Trujillo, Pol hermanos, 1951, 569-XLIX p., in-8o.

Merino Brito (E. G.). *José Antonio Saco. Su influencia en la cultura y en las ideas políticas de Cuba.* La Habana, Molina y Cía, 1950, 266 p.

Moreno Fraginals (Manuel). *Misiones cubanas en los archivos europeos.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, 124 p., in-8o.

Orrego Vicuña (Eugenio). *Vicuña Mac-*

kenna y la independencia de Cuba. La Habana, Imp. El siglo XX, 1951.

Price-Mars (**Jean**). *Le processus d'une culture*. In : *Proceedings of the XXIXth international Congress of americanists*, t. II. Chicago, University of Chicago Press, 1952, p. 143-151.

Rodríguez Abascal (**P.**). *Un Español que llegó a coronel por sus hazañas en Cuba. (La vida guerrera del Gallego Alvarez)*. La Habana, P. Fernández y Cía, 1950, 72 p.

Rodríguez Demorizi (**Emilio**). *Los consules Levasseur y Saint-Denys*. Clío. Ciudad Trujillo, t. XIX, nº 91, 1951, p. 133-134.

Santovenia (**Emeterio S.**). *El mundo antillano*. In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo*. Méxicó, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 165-191.

Steele (**Martha L.**). *Constitutions of Haiti, 1804-1951*. Revue de la Société haïtienne d'histoire, de géographie et de géologie. Port-au-Prince, t. XXIII, nº 84, 1952, p. 17-49.

Utrera (**Cipriano de**). *Isabel la Católica, fundadora de la ciudad de Santo Domingo*. Clío. Ciudad Trujillo, t. XIX, nº 91, 1951, p. 116-132.

— *La Mejorada del Contui*. Boletín del Archivo general de la nación. Ciudad Trujillo, t. XIV, 1951, p. 237-248.

— *Morell de Santa Cruz*. Clío. Ciudad Trujillo, t. XIX, nº 90, 1951, p. 57-74.

Amérique du Sud.

Acevedo Mijares (**J. F.**). *Historia del arte en Venezuela*, t. I. Caracas, Editorial Arte gráfica, 1951.

Acosta Saignes (**Miguel**). *Como se descubrió el río Apure?* Revista nacional de cultura. Caracas, t. XII, nº 86, 1951, p. 71-78.

Actas del libro de cabildo de La Rioja. Revista de la Junta de historia y letras. La Rioja, t. V, nº 4, 1946, p. 9-41.

Albornoz (**Vicente Manuel**). *Acotaciones a las relaciones geográficas de Indias concernientes a la gobernación de Cuenca (conclusión)*. El tres de noviembre. Cuenca, nº 116, 1951, p. 65-85.

Albuquerque (**Maria Isabel de**). *Convento do desterro da Bahia*. In : *Anais do IV Congresso de história nacional*, t. VIII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1951, p. 415-430.

Alcaldes y presidentes municipales de la ciudad de Vallegrande, capital de la provincia del mismo nombre, entre los años 1613 y 1938. Boletín de la Sociedad de estudios históricos y geográficos. Santa Cruz de la Sierra, t. XXXI, nºs 29-30, 1949, p. 24-27.

Alexandre de Gusmão e o tratado de Madri (1750). Parte III : *Antecedentes do tratado*. Documentos organizados e anotados por **Jaime Cortesão**. Rio de Janeiro, Instituto Rio Branco, 1951, t. I, 546 p., in-8º.

Algunos capítulos de la tercera parte de la « Crónica » de Pedro Cieza de León. Mercurio peruano. Lima, t. XXVI, 1951, p. 144-159.

Almeida (**A. de**). *Achegas a história do Sul paulista*. Revista do Arquivo municipal. São Paulo, t. CXXXVIII, 1951, p. 3-11.

— *Documentos para a história de São Paulo*. Investigações. São Paulo, t. III, nº 35, 1951, p. 83-102.

Almeida (**Manoel Lopes de**). *Um documento sôbre a expedição de Duclerc ao Rio de Janeiro em 1710*. In : *Anais do IV Congresso de história nacional*, t. VII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1950, p. 141-154.

Amesti (**L. de**). *Documentos sobre la expedición libertadora al Perú.* Boletín de la Academia chilena de la historia. Santiago de Chile, t. XLIII, 1950, p. 49-88.

Amoroso netto (**João**). *Apontamentos para a história da polícia de São Paulo.* Investigações. São Paulo, t. III, 1951, nº 34, p. 37-48 ; nº 35, p. 7-13.

Anchieta (**José de**). *Na vila de Vitória e na visitação de Santa Isabel. Peças em castelhano e português, do século XVI, transcritas e comentadas por* **M. de L. de Paula Martins**. Boletim do Museu paulista, Documentação lingüística, nº 3. São Paulo, 1950, 159 p., in-8º.

Aráoz Campero (**Jorge**). *El aporte de Tarija en la guerra de la independencia.* Universidad. Tarija, t. II, nº 6, 1951, p. 3-13.

Arce Quiroga (**Eduardo**). *La desintegración del virreinato del Río de la Plata. La primera etapa de la secesión del Alto Perú como origen del sistema unitario de la constitución boliviana.* Revista de derecho. La Paz, t. III, 1951, p. 7-21, 62-83.

Archivo de documentos de la Casa real de moneda. Índice analítico. Parte primera : siglo XVII. Boletín de la Sociedad geográfica y de historia « Potosí ». Potosí, t. XXXIX, nº 11, 1951, p. 157-169.

Archivos del Colegio nacional de ciencias. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 399-403.

Archivos notariales del Cuzco. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 298-319.

Armas Chitty (**J. A. de**). *Origen y formación de algunos pueblos de Venezuela.* Caracas, Tipografía americana, 1951.

Arocha (**J. I.**). *Diccionario geográfico, estadístico e histórico del estado Zulia.* Caracas, Editorial Avila gráfica, 1949, 204 p.

Arredondo (**Horacio**). *Civilización del Uruguay.* T. I : *Aspectos arqueológicos y sociológicos, 1600-1900.* — T. II : *Bibliografía de viajeros. Contribución geográfica.* Montevideo, Instituto histórico y geográfico del Uruguay, 1951, 335 et 394 p., in-8º.

Asensio (**Eugenio**). *Descubrimiento del Amazonas.* Boletín de la Academia nacional de historia. Quito, t. XXXI, nº 77, 1951, p. 78-86.

Atkinson (**W. C.**). *Miranda, his life and times.* London, Kitchen and Barrat, 1950, 23 p.

Ayuntamientos. T. XLI-XLV. Boletín del Archivo general de la nación. Caracas, t. XXXVII, 1950, p. 307-316.

Azevedo (**Thales de**). *Povoamento da cidade do Salvador,* t. III. Bahia, Prefeitura municipal do Salvador, 1949, 415 p.

Barriga (**Víctor M.**). *Documentos para la historia de Arequipa, 1534-1558.* Arequipa, Editorial La Colmena, 1939, 419 p., in-8º.

— *Documentos para la historia de Arequipa, 1534-1575. Documentos de los Archivos de Arequipa y Sevilla.* Arequipa, Editorial La Colmena, 1940, 409 p., in-8º.

— *Los terremotos en Arequipa. 1582-1868.* Arequipa, La Colmena, 1951, 426 p., in-8º.

Basadre (**Jorge**). *Notas sobre la experiencia histórica peruana.* In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 343-381.

Batalla de Ayacucho. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 24-74.

Becerril (**Berdo**). *La política indígena en el siglo XVI. Contribución a su estudio.* Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. CXII, 1948, p. 35-50.

Belaunde (**G. César**). *Aporte colonial a la legislación del trabajo.* Lima, Imprenta industrial Colegio militario Leoncio Prado [1950], 96 p., in-8º.

Bermejo (**Vladimiro**). *Historia sintética de Arequipa.* Lima, Imp. Portugal, 1950, 31 p., in-8º.

Bernard (**Tomás Diego**). *Sobre la « Carta de*

Lafond » de San Martín a Bolívar. Prólogo de **Carlo Ignacio Rivas.** Buenos Aires, Instituto nacional sanmartiniano, 1949, 37 p.

Besson (**J. B.**). *Historia del estado de Zulia,* t. III. Maracaibo, Editorial Hermanos Belloso Rosell, 1949, 532 p.

Bischoff (**Efraín U.**). *La Córdoba de antaño.* Córdoba, Ministerio de educación y cultura, 1949, 130 p.

Boiteux (**Lucas Alexandre**). *Bosquejo histórico sôbre a nossa política racial e continental (1494-1763).* In : *Anais do IV Congresso de história nacional,* t. VII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico nacional, 1950, p. 15-140.

Bonifaz (**Miguel**). *El problema agrario-indígena en Bolivia.* Universidad de San Francisco Xavier. Sucre, t. XV, nos 35-36, 1950, p. 137-286.

Brancante (**Eldino da Fonseca**). *O Brasil e a louça da Índia.* São Paulo, Elvino Pocai, 1950, 427 p., in-8°.

Branco (**José Moreira Brandão Castello**). *O Rio Grande do Norte e o Roteiro de Gabriel Soares.* Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro. Rio de Janeiro, t. CCII, 1949 (1951), p. 133.

Brandão (**Alvaro Soares**). *No tempo do cirurgião-mor Antonio Soares Brandão.* In : *Anais do IV Congresso de história nacional,* t. VII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1950, p. 239-253.

Braun Menéndez (**Armando**). *José Gabriel Ocampo y el Código de comercio de Chile.* Revista de la Facultad de derecho y ciencias sociales. Buenos Aires, t. VI, n° 24, 1951.

Brazil. Portrait of half a continent. Edited by **T. Lynn Smith** and **Alexander Marchant.** New York, Dryden Press, 1951, VIII-466 p., in-8°.

Briceño Iragorry (**M.**). *La tragedia de Peñalver.* Bogotá, Editorial Iqueima, 1950, 9-77 p., in-8°.

Briceño Iragorry (**M.**). *Sentido y presencia de Miranda.* Bogotá, Editorial Iqueima, 1950, 7-29 p., in-8°.

Briceño Paredes (**N.**). *Miranda, el dominador de la gloria.* Mérida, Dirección de cultura de la Universidad de Los Andes, 1950, 22 p., in-8°.

Briceño Perozo (**M.**). *Don Francisco de Miranda, maestro de libertadores.* Trujillo (Ven.), Imprenta del estado, 1950, 109 p., in-8°.

Caldas (**J. A.**). *Notícia geral de tôda esta capitania de Bahia desde o seu descobrimento até o presente ano de 1759.* Edição facsimilar, conmemorativa do quarto centenário da fundação da Cidade do Salvador. Salvador, Prefeitura e Câmara municipal, 1951, 756 p., in-8°.

Caldas (**L. R. de Sena**). *As velhas estradas do Nordeste Sêco.* Revista do Arquivo municipal. São Paulo, t. CXXXV, 1950, p. 57-65.

Canals Frau (**Salvador**). *La entrada de Diego de Rojas.* Anales del Instituto étnico nacional. Buenos Aires, t. IV, 1951, p. 101-130.

Capdevila (**Arturo**). *El hombre de Guayaquil.* Buenos Aires, Espasa-Calpe argentina, 1951.

Capilla de Loreto. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 214-223.

Cardozo (**M.**). *Notes for a biography of Salvador Correia de Sà e Benavides, 1594-1688.* The Americas. Washington, t. VII, 1950, p. 135-170.

Carneiro (**Daví**). *Afonso Botelho e as vilas do Sul da capitania de São Paulo.* Investigações. São Paulo, t. III, n° 34, 1951, p. 25-36.

— *Bandeiras curitibanas do século XVIII.* Investigações. São Paulo, t. III, n° 35, 1951, p. 119-146.

Carrión (**Alejandro**). *El atrevido viaje de Mendaña al Archipiélago.* Boletín de

informaciones científicas nacionales. Quito, t. IV, nº 40, 1951, p. 80-81.

Cartas inéditas de Andrés Bello. Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIII, nº 89, 1951, p. 173-181.

Casap (Carlos). *Algunos aspectos del problema social en Bolivia.* Universidad. Tarija, t. II, nº 7, 1951, p. 44-56.

Catálogo da colecção Visconde do Rio-Branco. Rio de Janeiro, Instituto Rio Branco, 1950, t. I, 508 p.; t. II, 508-LXXXIV p.

Catálogo de manuscritos sôbre Pernambuco existentes na Biblioteca nacional. Anais da Biblioteca nacional. Rio de Janeiro, t. LXXI, 1951, p. 169-370.

Cavalcanti (Pedro de A). *Organização militar da Colônia no século XVIII.* In : *Anais do IV Congresso de história nacional,* t. VII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1950, p. 155-166.

Cordeiro (J. P. Leite). *Braz Cubas e a capitania de São Vicente.* São Paulo, J. Bentivegna, 1951, 238 p., in-8º.

— « *Frases esparsas* », *1ª série.* São Paulo, J. Bentivegna, 1951, 289 p., in-8º.

Cornejo Bouroncle (Jorge). *Arte cuzqueño.* Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 270-297.

— *Bolívar en el Cuzco.* Revista universitaria. Cuzco, t. XL, nº 100, 1951, p. 136-147.

Corrêa filho (Virgílio). *Aspectos do rompimento da linha tordesilhana.* In : *Anais do IV Congresso de história nacional,* t. VII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1950, p. 167-197.

Correspondencia de los hermanos Palacios Blanco, tios del Libertador. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXIV, nº 134, 1951, p. 120-136.

Cortesão (Jaime). *Um problema de emigração no século XVII.* Revista de imigração e colonização. Rio de Janeiro, t. IX, nº 1, 1948, p. 3-10.

Cossio del Pomar (Felipe). *Arquitectura del Perú colonial.* Cuadernos americanos. México, t. XI, nº 3, 1952, p. 166-185.

Costales S. (Alfredo). *Riobamba, la ciudad martir del siglo XVIII.* Boletín de informaciones científicas nacionales. Quito, t. IV, nº 45, 1952, p. 614-623.

Couto (João de Sousa da Fonseca Costa). *Dois episódios inéditos na luta contra os Batavos na Bahia.* In : *Anais do IV Congresso de história nacional,* t. VII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1950, p. 7-14.

Cuervo (Luis Augusto). *Dos temas coloniales. El presidente Venero de Leiva. La inquisición en el Nuevo Reino de Granada.* Bogotá, Editorial Minerva, 1951.

Cuesta (Luisa). *Una curiosa demanda sobre los bienes de Hernando de Magallanes.* Revista de Indias. Madrid, t. X, nº 42, 1951, p. 863-864.

Cuevas Cancino (Francisco). *Bolívar. El ideal panamericano del Libertador.* México, Fondo de cultura económica, 1951, 330 p.

David (J.). *Indios Puris.* Revista do Arquivo municipal. São Paulo, t. CXLVIII, 1951, p. 9-11.

Diaz Arguedas (Julio). *Resumen de la historia de La Paz.* Revista de la Biblioteca municipal « Mariscal Andrés de Santa Cruz ». La Paz, t. I, nº 3, 1949, p. 39-50.

Diggs (Irene). *The Negro in the viceroyalty of the Rio de la Plata.* Journal of Negro history. Washington, t. XXXVI, nº 3, 1951, p. 281-301.

Documentos de la emancipación americana. Instituto de investigaciones históricas de la Universidad católica del Perú, Cuadernos de estudio. Lima, t. III, nº 8, 1950, p. 83-106.

Documentos do Arquivo. Documentos do Arquivo público estadual e da Biblioteca pública do estado sôbre a comarca do São Francisco. Selecionados, coordenados e prefaciados por **Barbosa Lima Sobrinho.** T. IV e V. Recife, Arquivo

público estadual, 1950, LXXXII-688 p., in-8°.

Documentos históricos. T. XC : *Consultas do Conselho ultramarino, Bahia, 1695-1696, 1724-1732.* Rio de Janeiro, Biblioteca nacional, 1950, 296 p., in-8°.

Documentos históricos. Correspondencia del presidente de la Real Audiencia de Quito, don Toribio Montes. Boletín de la Academia nacional de historia. Quito, t. XXXI, n° 77, 1951, p. 120-142.

Documentos referentes a la revolución de 1780. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 75-90.

Documentos referentes al brigadier Pumaccahua y la revolución de 1814. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 107-147.

Documentos relativos al Colegio real de San Bernardo fundado para los hijos de los conquistadores. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 165-180.

Documentos relativos al Colegio real de San Francisco de Borja para hijos de caciques e Indios nobles. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 190-213.

Documentos sôbre a colonia do Sacramento e expedição que a foi socorrer em 1736. Revista do Instituto histórico e geográfico do Rio Grande do Sul. Pôrto Alegre, t. XXVIII, n°s 109-112, 1948, p. 4-145.

Documentos sobre el Inca Garcilaso de la Vega. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 11-23.

Documentos sobre la Universidad del Cuzco. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 320-358.

Donoso (Ricardo) *La evolución de Chile.* In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 383-401.

Durand (José). *La biblioteca del Inca.* México, Colegio de México, 1948, 20 p.

Durand (José). *La idea de la honra en el Inca Garcilaso.* Cuadernos americanos. México, n° 6, 1951, p. 194-213.

Echagüe (Juan Pablo). *Mitre y su concepción sobre la historia de San Martín.* Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXIV-XXV, 1950-1951, p. 232-234.

El derecho inca según Felipe Guaman Poma de Ayala. Redacción y noticulas de **José Varallanos.** [Lima], s. éd., 1943, 186 p., in-8°.

El índice del Archivo del Tribunal del Consulado de Lima. Con un estudio histórico de esta institución por **Robert Sidney Smith.** Lima, Archivo histórico, 1948, 227 p., in-8°.

El libro 16° de grados de bachiller en cánones (1753-1759). Publicado por **Daniel Válcarcel.** Lima, Universidad nacional mayor de San Marcos, 1950, 173 p., in-8°.

Esclavos. Escrituras de los siglos XVI, XVII, XVIII y XIX. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 153-164.

Escudo de los Tupac Amaru. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 393-398.

Fabres Villaroel (Oscar). *Revolucionarios chilenos de 1810.* Revista de Indias. Madrid, t. XI, n° 45, 1951, p. 549-552.

Fernández Almagro (M.). *En el centenario de San Martín.* Revista de estudios políticos. Madrid, t. XXXIV, 1950, p. 161-172.

Freitas (Gustavo de). *A Companhia geral do comércio do Brasil (1649-1720). Subsídios para a história económica de Portugal e do Brasil.* Revista de história. São Paulo, t. II, 1951, n° 6, p. 307-328 ; n° 7, p. 85-110 ; n° 8, p. 313-344.

Friede (Juan). *La investigación histórica y la lingüística americana.* Revista de historia. Pasto, t. V, n°s 26-27, 1950, p. 58-70.

— *Sobre el lugar de nacimiento de Gonzalo*

Jiménez de Quesada, descubridor y fundador del Nuevo Reino de Granada. Revista de Indias. Madrid, t. XI, nº 45, 1951, p. 553-557.

Furlong (Guillermo). *La cultura femenina en la época colonial.* Buenos Aires, Editorial Kapelusz, 1951, 264 p., in-8º.

Gancedo (Julio César). *El general Güemes y la batalla de Suipacha.* Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXIV-XXV, 1950-1951, p. 700-716.

Gangotena y Jijón (G. de). *Los Lasso de la Vega.* Boletín de la Academia nacional de historia. Quito, t. XXXI, nº 77, 1951, p. 12-19.

Garcés G. (Jorge). *Paleografía diplomática española y sus peculiaridades en América.* Publicaciones del Archivo de la ciudad, t. XXV. Quito, 1949, VII-367 p., in-4º.

García Chuecos (Héctor). *Los estudios de medicina en Mérida.* Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIII, nº 89, 1951, p. 77-84.

— *Los perdidos archivos de la primera república.* Revista nacional de cultura. Caracas, t. XII, nº 86, 1951, p. 65-70.

García Vásquez (Demetrio). *Revaluaciones históricas.* Cali, Editorial América, 1951, t. II, 402 p.

Garganta (Juan de). *Antioquia bajo los tres primeros Borbones (1701-1759).* Boletín del Instituto Marco Fidel Suárez. Medellín, t. I, nº 1, 1951, p. 4-51.

Genealogía de los Incas. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 359-392.

Gianello (Leoncio). *Historia de Santa Fe.* Santa Fe, Editorial Castellvi, 1949, 416 p.

— *San Martín y las provincias del litoral.* Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXIV-XXV, 1950-1951, p. 226-228.

Giménez Fernández (Manuel). *Las Casas y el Perú.* Documenta. Lima, t. II, nº 1, 1949-1950, p. 343-377.

Giurato (Toto). *Perú milenario.* T. II : *La conquista. El virreinato.* — T. III : *La emancipación. La república.* Lima, Editorial Ecos, 1947.

Gobernación y capitanía general. T. XXIX-XXXI. Boletín del Archivo general de la nación. Caracas, t. XXXVII, 1950, p. 267-268, 278-290 ; t. XXXVIII, 1950-1951, p. 25-39, 146-160.

Gomes (Ordival Cassiano). *Formação e espírito da medicina brasileira no século XVI.* In : *Anais do IV Congresso de história nacional,* t. VIII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1951, p. 431-588.

Gómez Hoyos (Rafael). *Gonzalo Jiménez de Quesada, hombre de armas, de letras y de leyes.* Revista de Indias. Madrid, t. X, nº 42, 1951, p. 849-856.

Góngora (Mario). *El estado en el derecho indiano. Época de fundación, 1492-1570.* Santiago de Chile, Instituto de investigaciones histórico-culturales, 1951, 326 p., in-8º.

González (J. Natalicio). *La formación de un pueblo.* In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 431-459.

Gouveia (Alfredo Mendes de). *Relação dos compromissos de irmandades, confrárias e misericórdias do Brasil, existentes no Arquivo histórico colonial de Lisboa, que pertenceram ao cartório do extinto Conselho ultramarino, 1716-1807.* In : *Anais do IV Congresso de história nacional,* t. VII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1950, p. 201-238.

Gran Colombia. Intendencia de Venezuela. T. II-III. Boletín del Archivo general de la nación. Caracas, t. XXXVII, 1950, p. 317-329, 333-345 ; t. XXXVIII, 1950-1951, p. 81-95, 205-219.

Gran Colombia. Papeles de guerra y marina. T. I-IX. Boletín del Archivo general de la nación. Caracas, t. XXXVII, 1950, p. 319-332 ; t. XXXVIII, 1950-1951, p. 68-80, 191-204.

Gray (Noel). *The Negro in the civil wars of Peru.* Primitive man. Washington, t. XXIV, nº 4, 1951, p. 55-66.

Grisanti (A.). *El precursor Miranda y su familia ; primera biografía general de la familia Miranda.* Caracas, Ediciones del Ministerio de educación nacional, 1950, IX-XIX-285 p., in-8º.

— *Personajes de la reconquista de 1812 : Monteverde-Zerbériz.* Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIII, nº 89, 1951, p. 85-92.

— *Vargas y Nariño.* Revista nacional de cultura. Caracas, t. XII, nº 86, 1951, p. 79-83.

Heiman Guzman (Hanns). *Inmigrantes en el Ecuador. Un estudio histórico.* Quito, Casa editora Liebmann, 1942, 74 p., in-8º.

Helmer (Marie). *Une lettre inédite de Victorián de Villava.* Revista de Indias. Madrid, t. XI, nºs 43-44, p. 275-279.

— *Potosí à la fin du XVIIIe siècle (1776-1797). Histoire d'un manuscrit.* Journal de la Société des américanistes. Paris, t. XL, 1951, p. 21-50.

Holanda (Sérgio Buarque de). *Algumas técnicas rurais no Brasil colonial.* Anhembi. São Paulo, t. III, nº 8, 1951, p. 242-256 ; t. V, nº 14, 1952, p. 266-285.

Hoyos Sainz (Luis de). *José Celestino Mutis.* Madrid, Editora nacional, 1949, 259 p., in-8º.

In defense of the Maranhão Indians of colonial Brazil. A report of Frei Cristovão de Lisboa, O. D. M., to the Conselho Ultramarino, Lisbon, October 29, 1647. Edited by **L. Fonseca**. The Americas. Washington, t. VII, 1950, p. 215-220.

Informaciones coloniales sobre libertad y tratamiento de los Indios. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 225-269.

Intento de sublevación en el Obraje de Pichuichuro. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 91-92.

Intendencia de ejército y Real Hacienda. T. XXX-XXXIII. Boletín del Archivo general de la nación. Caracas, t. XXXVII, 1950, p. 294-318 ; t. XXXVIII, 1950-1951, p. 56-67, 174-190.

Inventario de la Botica de los Jesuítas. Revista universitaria. Cuzco, t. XL, nº 100, 1951, p. 105-135.

Inventario de los documentos manuscritos numerados entre legajos, libros y expedientes existentes en la Biblioteca central de la Universidad, los mismos que han sido entregados al Archivo histórico, a solicitud de su director. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 148-152.

Inventário dos documentos relativos ao Brasil existentes no Archivo de marinha e ultramar. Rio de Janeiro, 1756-1757. Anais da Biblioteca nacional. Rio de Janeiro, t. LXXI, 1951, p. 9-168.

Irarrazával Larrain (José Miguel). *San Martín y sus enigmas.* Santiago de Chile, Editorial Nacimiento, 2 vol.

James Paroissien's notes on the liberating expedition to Peru. Edited by **R. A. Humphreys**. Hispanic american historical Review. Durham, t. XXXI, 1951, p. 253-273.

Jaramillo Alvarado (P.). *El gran mariscal José de la Mar. Su posición histórica.* Quito, Casa de la cultura ecuatoriana, 1950.

Jaramillo Arango (Jaime). *Estudio crítico acerca de los hechos básicos en la historia de la quina.* Revista colombiana de ciencias exactas, físicas y naturales. Bogotá, t. VIII, nº 30, 1951, p. 245-272.

Jiménez (S. A.). *Apuntes históricos sobre*

Barinas. Caracas, Editorial Bellas Artes, 1949, 50 p.

La Paz en su IV centenario, 1548-1948. T. I : *Monografía geográfica*. — T. II : *Monografía histórica*. — T. III : *Monografías literaria, científica, artística, religiosa y folklórica*. — T. IV : *Monografía económica*. La Paz, Edición del Comité pro IV centenario de la fundación de La Paz, 1948, 537 p., 483 p., 428 p., 295 p., in-8°.

La Puente Candamo (José Agustín de). *San Martín y el Perú ; planteamiento doctrinario*. Lima, Lumen, 1948, XXVIII-362 p., in-8°.

La Torre y del Cerro (José de). *Fray Tomás de San Martín*. Mar del Sur. Lima, t. VII, n° 19, 1952, p. 3-6.

La Vega (Fernando de). *De Bolívar a Concha*. Bogotá, Editorial A. B. C., 1951.

Larrain (Carlos J.). *Valdivia y sus compañeros*. Revista de Indias. Madrid, t. X, n° 42, 1951, p. 753-767.

Larrea (Carlos M.). *Acta de defunción del historiador Padre Juan de Velasco y el lugar de su enterramiento*. Boletín de la Academia nacional de historia. Quito, t. XXXI, n° 77, 1951, p. 5-11.

Lastres (Juan B.). *La medicina en la época de la Emancipación*. Anales de la Facultad de medicina. Lima, t. XXXIV, 1951, p. 99-124.

— *Psicología, medicina e historia*. Lima, Ministerio de guerra, 1948, 27 p., in-8°.

Lecuna (Vicente). *Crónica razonada de las guerras de Bolívar, formada sobre documentos, sin utilizar consejas ni versiones impropias*. New York, Colonial Press, 1950, 3 vol.

— *Mariana Camacho*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXIV, n° 136, 1951, p. 380-382.

— *Rencores de San Martín contra Bolívar*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXIV, n° 136, 1951, p. 423-433.

Leite (Bertha). *Dom Pedro Fernandes Sardinha*. In : *Anais do IV Congresso de história nacional*, t. VII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1950, p. 433-605.

Levene (Ricardo). *San Martín en la historia del derecho argentino y americano*. Revista del Instituto de historia del derecho. Buenos Aires, n° 3, 1951, p. 11-34.

— *San Martín y la libertad de los aborígenes de América*. Revista de la Facultad de derecho y ciencias sociales. Buenos Aires, t. V, n°s 21-22, 1950, p. 1402-1406. — Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXIV-XXV, 1950-1951, p. 676-680. — Revista de historia de América. México, n° 32, 1951, p. 203-207.

Levene (Ricardo), Villegas Basavilbaso (Benjamín), Palcos (Alberto) y Yaben (Jacinto R.). *El país que reconoció en primer término la independencia de la República Argentina*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXIV-XXV, 1950-1951, p. 681-695.

Lewin (Boleslao). *La supuesta participación jesuítica en la rebelión de Tupac Amaru*. Revista jurídica. Cochabamba, t. XI, n° 44, 1948, p. 55-76.

Licencia para el funcionamiento de una escuela. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 181-183.

Lima (Afonso Guerreiro). *Pequeno dicionário toponomástico do Rio Grande do Sul*. Revista do Instituto histórico e geográfico do Rio Grande do Sul. Pôrto Alegre, t. XXIX, n°s 113-116, 1949, p. 469-513.

Lima (Alceu Amoroso). *Introdução à literatura brasileira*. In : *Anais do IV Congresso de história nacional*, t. VII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1950, p. 255-432.

Lima (Maurílio César de). *Metropolitanismo e regalismo no Brasil durante a nunciatura de Lourenço Caleppi*. Revista de his-

tória. São Paulo, t. III, nº 10, 1952, p. 387-416.

Livio Ferreira (T.). *Documentação espanhola do Arquivo de Sevilla.* Anais do Museu paulista. São Paulo, t. XIII, 1949, p. 290-626.

Llorca Vilaplana (Carmen). *Un proceso contra el mercantilismo. Francisco Isnardi.* Revista de Indias. Madrid, t. X, nº 42, 1951, p. 779-798.

Lohmann Villena (Guillermo). *Enrique Garcés, minero, poeta y arbitrista.* Documenta. Lima, t. I, nº 1, 1948, p. 73-111.

— *Las comedias del Corpus Christi en Lima en 1635 y 1636.* Revista de Indias. Madrid, t. X, nº 42, 1951, p. 865-868.

— *Manuel Lorenzo de Vidaurre y la inquisición de Lima.* Mar del Sur. Lima, t. VI, nº 18, 1951, p. 104-113.

Longhurst (John E.). *Early price lists in Lima and a petition for redress.* Hispanic american historical Review. Durham, t. XXXI, nº 1, 1951, p. 141-145.

López Rosas (José Rafael). *El teatro colonial en Santa Fe. Antecedentes históricos.* Boletín del Departamento de estudios geográficos y coloniales. Santa Fe, t. III, nº 3, 1948, p. 67-85.

Madahil (A. G. da Rocha). *Terras do Brasil na literatura popular portuguesa do século XVIII. Grão-Pará e Mato Grosso.* Brasilia. Coimbra, t. VI, 1951, p. 3-19.

Magloire (Félix). *Francisco de Miranda.* Revue de la Société haïtienne d'histoire, de géographie et de géologie. Port-au-Prince, t. XXIII, nº 84, 1952, p. 69-83.

Manchester (A. K.). *The recognition of brazilian independence.* Hispanic american historical Review. Durham, t. XXXI, 1951, p. 80-96.

Marañon (G.). *San Martín, el bueno, y San Martín, el malo.* (*Notas sobre un destierro romántico*). Boletín de la real Academia de la historia. Madrid, t. CXXVII, 1950, p. 631-646.

Mariluz Urquijo (J. M.). *El Tribunal mayor y Audiencia real de cuentas de Buenos Aires.* Revista de la Facultad de derecho y ciencias sociales. Buenos Aires, t. VI, 1951, p. 25-54.

Markham (C. R.). *Apéndice sobre el nombre Aymara.* Kollasuyo. La Paz, t. VIII, nº 63, 1946, p. 236-254.

Martí Abello (Rafael). *Garcilaso Inca de la Vega, un hombre del Renacimiento.* Revista hispánica moderna. New York, t. XVI, nºs 1-4, 1950, p. 99-112.

Martín Pastor (Eduardo). *El solar del conquistador.* Fanal. Lima, t. VI, nº 27, 1951, p. 2-8.

Mazo Gómez (Darío). *Toponimia antioqueña.* Boletín del Instituto Marco Fidel Suárez. Medellín, t. I, nº 1, 1951, p. 54-108.

Medrano Ossio (J.). *Breve historia del derecho penal boliviano.* Revista de la Facultad de derecho y ciencias sociales. Buenos Aires, t. V, nºs 21-22, 1950, p. 1423-1427.

Melo (Astrogildo Rodrigues de). *Os estudos históricos no Brasil.* Revista de história. São Paulo, t. II, nº 6, 1951, p. 381-390.

Meneses (Teodoro L.). *El « Usca Paucar » drama religioso en quechua del siglo XVIII.* Documenta. Lima, t. II, nº 1, 1949-1950, p. 1-178.

— *Usca paucar. Drama quechua del siglo XVIII.* Lima, Editorial Lumen, 1951.

Metford (J. C. J.). *San Martín, the liberator.* With a foreword by Eugen Millington-Drake. New York, Philosophical Library, 1950, XI-154 p.

Meza Villalobos (Néstor). *Política indígena en los orígenes de la sociedad chilena.* Santiago de Chile, Instituto de investigaciones histórico-culturales, 1951, 109 p., in-8º.

Milicias disciplinadas de la provincia de Caracas. Fuentes de ingresos destinadas al pago de su vestuario. Boletín del Archivo general de la nación. Caracas t. XXXVIII, 1951, p. 125-145.

Millas Vallicrosa (José M.). *La tradición*

de la técnica mudejar del alfarje en Venezuela. Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIII, nº 89, 1951, p. 62-69.

Miro Quesada S. (Aurelio). *Averso y reverso del siglo XVIII.* Fanal. Lima, t. VII, nº 30, 1952, p. 7-11.

— *El Inca Garcilaso y su concepción del arte histórico.* Mar del Sur. Lima, t. VI, nº 18, 1951, p. 55-71.

Molina (Enrique). *Hernando de Soto, Orellana y las Amazonas.* Fanal. Lima, t. V, nº 25, 1950, p. 8-10.

Molina (Raúl A.). *Juan de Vergara, señor de vidas y haciendas en el Buenos Aires del siglo XVII.* Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXIV-XXV, 1950-1951, p. 51-143.

Monbeig (Pierre). *Pionniers et planteurs de São Paulo.* Paris, Colin, 1952, 376 p., in-8°.

Monje Ortiz (Zacarías). *Costumbres sociales de la época colonial y de los primeros tiempos de la república.* In : *La Paz en su IV centenario, 1548-1948,* t. II. La Paz, Comité pro IV centenario de la fundación de La Paz, 1948, p. 249-259.

— *Fundación de la ciudad de La Paz.* La Paz, Ed. « Universo », 1945, 302-XIV p., in-8°.

Montandon (Roberto). *Chile : monumentos históricos y arqueológicos.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1952, 36 p., 39 pl., in-8°.

Moscoso (J. Maximiliano). *Los ayllus reales de San Sebastián.* Revista universitaria. Cuzco, t. XXXIX, nº 99, 1951, p. 151-170.

Muñoz de San Pedro (Miguel). *Doña Isabel de Vargas, esposa del padre del conquistador del Perú.* Revista de Indias. Madrid, t. XI, nºs 43-44, 1951, p. 9-28.

Nadal Morra (Vicente). *El azulejo en el Río de la Plata. Siglo XIX.* Buenos Aires, Facultad de arquitectura y urbanismo, 1949, 14 p., 120 pl.

Neiva (Artur Hehl). *Povoamento do Brasil no século XVIII.* Revista de história. São Paulo, t. III, nº 10, 1952, p. 379-386.

Novos documentos para a história de Mem de Sá, governador-geral do Brasil. Presentados por **A. G. da Rocha Madahil.** Brasilia. Coimbra, t. VI, 1951, p. 331-392.

Olivas (Antonio). *Un itinerario para la historia del puerto.* Mercurio peruano. Lima, nº 284, 1950, p. 415-422.

Ortiz (Sergio Elías). *La conferencia de Guayaquil.* Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXIV, nº 136, 1951, p. 396-422.

Otero (Gustavo Adolfo). *Biografía del licenciado don Juan Matienzo de Peralta y su visión geopolítica de la Audiencia de Charcas.* Universidad de San Francisco Xavier. Sucre, t. XV, nºs 35-36, 1950, p. 110-136.

Papeles mirandinos. Estado de Miranda en Aruba después de su invasión a Coro en agosto de 1806. Boletín del Archivo general de la nación. Caracas, t. XXXVII, 1950, p. 259-264.

Papeles mirandinos. Miranda abandona a Coro y se dirige a Aruba. Agosto de 1806. Boletín del Archivo general de la nación. Caracas, t. XXXVII, 1950, p. 248-254.

Parra Pérez (C.). *Las peripecias del descubrimiento del archivo de Miranda.* Revista nacional de cultura. Caracas, t. XIII, nº 89, 1951, p. 35-44.

— *Sobre la vida de Miranda.* Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXIV, nº 134, 1951, p. 137-154.

Pedrosa (Manuel Xavier de Vasconcelos). *Letras e ciência nos séculos XVI e XVII.* In : *Anais do IV Congresso de história nacional,* t. VIII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1951, p. 345-362.

Pereira Salas (Eugenio). *Las ordenanzas de minas del gobernador de Chile, don Francisco de Villagra.* Revista de historia de América. México, nº 32, 1951, p. 207-225.

Perera (Ambrosio). *Por qué era de gran importancia que los doctrineros aprendieran las lenguas de los Indios. Medidas adoptadas.* Acta venezolana. Caracas, t. III, nos 1-4, 1947-1948, p. 1-23.

Pérez Ayala (José Manuel). *Antonio Caballero y Gongora, virrey y arzobispo de Santa Fe.* Bogotá, Ediciones del Concejo, 1951.

Pérez Concha (Jorge). *Breves consideraciones acerca de los orígenes de la emancipación política del Ecuador.* Cuadernos de historia y arqueología. Quito, t. I, nº 1, 1951, p. 43-60.

Picon Salas (Mariano). *Sandoval el olvidado.* Americas. Washington, t. III, nº 1, 1951, p. 13-15.

Pimentel Cargo (Julio). *Los esclavos de hace un siglo.* Cuadernos de historia y arqueología. Quito, t. I, nº 1, 1951, p. 61-66.

Pizarroso Cuenca (Arturo). *El esclavo negro en Bolivia.* Boletín del Centro intelectual Agustín Aspiazu. La Paz, nº 2, 1947, p. 85-90.

Plata labrada. Documentos del Archivo histórico del Cuzco. Revista universitaria. Cuzco, t. XL, nº 100, 1951, p. 57-104.

Pons Muzzo (Gustavo). *Historia del Perú.* Lima, Ministerio de educación pública, 1950, 5 vol.

Porras Barrenechea (Raúl). *Crónicas perdidas, presuntas y olvidadas sobre la conquista del Perú.* Documenta. Lima, t. II, nº 1, 1949-1950, p. 179-243.

— *Diego de Silva, cronista de la conquista del Perú.* El Comercio. Lima, 7 enero 1951.

— *El nombre del Perú.* Mar del Sur. Lima, t. VI, nº 18, 1951, p. 2-39.

— *Nuevos documentos sobre el Inca Garcilaso.* Documenta. Lima, t. II, nº 1, 1949-1950, p. 593-613.

Porras Troconis (G.). *Biografía de José María Córdoba.* Bolívar. Bogotá, t. VIII, 1952, p. 475-491.

Prieto (Justo). *Paraguay, la provincia gigante de las Indias. Análisis espectral de una pequeña nación mediterránea.* Buenos Aires, s. éd., 1951, 236 p.

Proyectos del capitán general don Pedro Carbonell encaminados al progreso y embellecimiento de la ciudad de Caracas. Boletín del Archivo general de la nación. Caracas, t. XXXVIII, 1950, p. 1-10.

Puga (Mario A.). *La mujer en el Perú.* Cuadernos americanos. México, t. XI, nº 2, 1952, p. 152-174.

Radicati di Primeglio (Carlos). *Introducción al estudio de los quipus.* Documenta. Lima, t. II, nº 1, 1949-1950, p. 244-339.

Raffo de la Reta (Julio César). *San Martín y Güemes en la expedición libertadora al Perú. La contribución de Mendoza.* Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXIV-XXV, 1950-1951, p. 507-531.

Ramos (Jorge Abelardo). *América latina un país. Su historia. Su economía. Su revolución.* Buenos Aires, Ed. Octubre, 1949, 248 p.

Ramos (R. Antonio). *El reconocimiento de la independencia del Paraguay por la Argentina.* Revista de historia de América. México, nº 32, 1951, p. 1-20.

Rangel (Maria Amelia de Souza). *Os reis de Portugal e a igreja no Brasil. Fundamentos jurídicos das atribuições dos soberanos. Exercício destas atribuições de 1534 à 1556.* In : *Anais do IV Congresso de história nacional*, t. VIII. Rio de Janeiro, Instituto histórico e geográfico brasileiro, 1951, p. 363-414.

Reales cédulas. T. VIII-XII. Boletín del Archivo general de la nación. Caracas, t. XXXVII, 1950, p. 255-265, 266-277 ; t. XXXVIII, 1950, p. 11-24.

Reales provisiones. T. XXXVI-XXXVIII. Boletín del Archivo general de la nación. Caracas, t. XXXVII, 1950, p. 279-291, 293-305 ; t. XXXVIII, 1950-1951, p. 40-55, 161-173.

Reinaga (César Augusto). *Fisionomía y actualidad de la legislación de Indias.*

Revista universitaria. Cuzco, t. XL, nº 100, 1951, p. 148-168.

Relação do levante de Pernambuco em 1710. Publicada por **M. Lopes de Almeida**. Brasilia. Coimbra, t. VI, 1951, p. 283-329.

Rentas eclesiásticas. Revista del Archivo histórico del Cuzco. Cuzco, t. II, 1951, p. 184-189.

Restrepo (Pastor). *Páginas ignoradas de la historia de Cartagena de Indias.* Revista de Indias. Bogotá, t. CXVI, 1950, p. 173-185.

Restrepo Posada (José). *Don Isidore Domínguez, arzobispo de Santa Fe.* Revista de Indias. Madrid, t. XI, nº 45, 1951, p. 533-546.

Rheingantz (Carlos P.). *Os últimos povoadores da Colônia do Sacramento. Notas genealógicas.* Revista do Instituto histórico e geográfico do Rio Grande do Sul. Pôrto Alegre, t. XXIX, nos 113-116, 1949, p. 329-437.

Ribero (Adolfo Luis) y Schenone (Héctor). *El arte de la imaginería en el Río de la Plata.* Buenos Aires, Facultad de arquitectura y urbanismo, 1948, 320 p., in-4º.

Rojas (Ricardo). *Historia de la literatura argentina.* I : *Los gauchescos.* II : *Los coloniales.* III : *Los proscriptos.* Buenos Aires, Editorial Losada, 1948, 650 p., 711 p., 765 p., in-8º.

Romero (Fernando). *Retablos de duelos y retablos de maravillas.* Revista cubana. La Habana, t. XXXVIII, enero-junio 1951, p. 188-194.

Romero (José Luis). *Guía histórica para el Río de la Plata.* In : *Ensayos sobre la historia del Nuevo Mundo.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, p. 403-430.

Rosemberg (Tobias). *El sapo en el folklore y la medicina.* Buenos Aires, Editorial Periplo, 1951, 93 p., in-8º.

Rowe (John Howland). *Colonial portraits of Inca nobles.* In : *Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists,* t. I. Chicago, University of Chicago Press, 1951, p. 258-268.

Rowe (John H.). *La colonia en la historia inca.* Tradición, Cuzco, t. II, nos 3-6, 1950, p. 63-66.

Rumazo (J.). *Investigación y compilación de documentos para la historia de la Audiencia de Quito.* T. VII : *Pedro Vicente Maldonado.* Madrid, Afrodisio Aguado, 1950.

Salazar Bondy (Augusto). *Unanue en la polémica sobre América.* Documenta. Lima, t. II, nº 1, 1949-1950, p. 395-413.

Salgado (C.). *A ascendencia italo-portuguesa dos Marcondes.* Revista do Arquivo municipal. São Paulo, t. CXXX, 1950, p. 11-16.

— *S. Paulo e o seu glorioso predestino de civilização.* Revista do Arquivo municipal. São Paulo, t. CXXXII, 1950, p. 23-45.

Salinas (José María). *La Paz durante el coloniaje.* In : *La Paz en su IV centenario, 1548-1948,* t. II. La Paz, Comité pro IV centenario de la fundación de La Paz, 1948, p. 67-133.

Sanabria Fernández (Hernando). *De Onofrio a Ñuflo.* Boletín de la Sociedad de estudios históricos y geográficos. Santa Cruz de la Sierra, t. XXXI, nos 31-32, 1950, p. 5-12.

— *El Padre Cristóbal de Mendoza.* Boletín de la Sociedad de estudios geográficos e históricos. Santa Cruz de la Sierra, t. XXX, nº 28, 1947, p. 37-116.

— *La provincia de Cordillera. Esquema histórico.* Boletín de la Sociedad de estudios históricos y geográficos. Santa Cruz de la Sierra, t. XXXI, nos 29-30, 1949, p. 28-46.

San Martín y sus enigmas. Boletín de la Academia nacional de la historia. Caracas, t. XXXIV, nº 134, 1951, p. 183-217.

Sanmartin (Olyntho). *Imagens da historia.* Pôrto Alegre, Edições « A Nação », 1951, 224 p., in-8°.

Sayan de Vidaurre (Alberto). *El Perú virreinal y su influencia en la cultura, las artes y las letras de América.* Anales de la Academia nacional de artes y letras. La Habana, t. XXX, 1949, p. 53-68.

Seco (Carlos). *El último fracaso de la reina Carlota.* Revista de Indias. Madrid, t. XI, nos 43-44, 1951, p. 143-152.

Segurola (Sebastián de). *Diario de los sucesos del cerco de la ciudad de La Paz en 1781, hasta la total pacificación de la rebelión general del Perú.* Revista de la Biblioteca municipal « Mariscal Andrés de Santa Cruz ». La Paz, t. I, n° 3, 1949, p. 76-79.

Serrudo (Celestino). *Datos históricos de la parroquia de Pocoata.* Boletín de la Sociedad geográfica y de historia « Potosí ». Potosí, t. XXXIX, n° 11, 1951, p. 170-173.

Service (Elman R.). *The « encomienda » in Paraguay.* Hispanic american historical Review. Durham, t. XXXI, n° 2, 1951, p. 230-252.

Silva (Alberto). *El primer emigrante español en Brasil.* Revista de Indias. Madrid, t. XI, nos 43-44, 1951, p. 153-162.

Smith (Robert C.). *Arquitectura colonial bahiana. Alguns aspectos de sua história.* Publicações do Museu do estado, n° 14. Bahia, 1951, 73 p.

— *Datos estadísticos sobre el comercio de importación en el Perú en los años 1698 y 1699.* Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. CXIII, 1949, p. 162-177.

Soler Jardón (Fernando). *Un incidente en el viaje a España de Juan Ortiz de Zárate.* Revista de Indias. Madrid, t. XI, nos 43-44, 1951, p. 163-177.

Solórzano Pereyra (J. de). *De los criollos y su calidad, y condiciones, y si deben ser tenidos por Españoles.* Revista de la Facultad de derecho y ciencias sociales. Buenos Aires, t. V, nos 21-22, 1950, p. 1309-1414.

Souza (Cândido Xavier de Oliveira). *Descrição diária dos progressos da expedição destinada à capitania de São Paulo para fronteiras do Paraguai, em 9 de outubro de 1800.* Revista do Instituto histórico e geográfico brasileiro. Rio de Janeiro, t. CCII, 1949 (1951), p. 3-132.

Stevenson (W. Bennett). *La ciudad de Quito en 1808-1810.* Boletín del Archivo nacional de historia. Quito, t. I, n° 2, 1950, p. 425-442.

Subieta Sagárnaga (Luis). *Documentos históricos.* Boletín de la Sociedad geográfica y de historia « Potosí ». Potosí, t. XXXIX, n° 11, 1951, p. 133-140.

— *Institución de la mita.* Boletín de la Sociedad geográfica y de historia « Potosí ». Potosí, t. XXXIX, n° 11, 1951, p. 97-123.

Taunay (Afonso de E.). *História geral das bandeiras paulistas,* t. XI. São Paulo, Imprensa oficial, 1950, 219 p.

Tauro (Alberto). *Ignacio Quispe Ninavilca, el guerrillero.* Documenta. Lima, t. II, n° 1, 1949-1950, p. 663-672.

Tejado Fernández (Manuel). *Cartagena, amenazada. (Datos para el estudio de las repercusiones en América de la guerra de Sucesión, 1701-1713).* Revista de Indias. Madrid, t. XI, nos 43-44, 1951, p. 179-192.

Temple (Ella Dunbar). *Azarosa existencia de un mestizo de sangre imperial incaica.* Documenta. Lima, t. I, n° 1, 1948, p. 112-156.

— *El jurista indiano don Gaspar de Escalona y Agüero, graduado en la Universidad de San Marcos. Apuntaciones para la historia de las ideas en el virreinato peruano durante el siglo XVII.* Documenta. Lima, t. II, n° 1, 1949-1950, p. 545-586.

— *Los testamentos inéditos de Paullu Inca,*

don Carlos y don Melchor Carlos Inca. Documenta. Lima, t. II, nº 1, 1949-1950, p. 630-651.

Temple (Ella Dunbar). *Notas sobre el virrey Toledo y los Incas de Vilcabamba.* Documenta. Lima, t. II, nº 1, 1949-1950, p. 614-629.

— *Un informe del obispo don Baltasar Jaime Martínez de Compañon en el juicio de residencia del virrey Amat.* Documenta. Lima, t. II, nº 1, 1949-1950, p. 652-662.

Thayer Ojeda (Tomás) y Larrain (Carlos J.). *Valdivia y sus compañeros.* Santiago de Chile, Academia chilena de la historia, 1950, 118 p., in-4º.

The voyage of the U. S. Schooner « Nonsuch » up the Orinoco. Journal of the Perry mission of 1819 to South America. Edited by M. Baker. Hispanic american historical Review. Durham, t. XXX, 1950, p. 480-498.

Tibesar (Antonine S.). *San Antonio de Eneno, a mission in the peruvian montaña.* Primitive man. Washington, t. XXV, nºs 1-2, 1952, p. 23-39.

Trenti Rocamora (J. Luis). *Un informe inédito de Gonzalo de Doblas sobre la emergente situación de misiones en 1801.* Boletín del Departamento de estudios geográficos y coloniales. Santa Fe, t. III, nº 3, 1948, p. 27-66.

Trimborn (Hermann). *Pascual de Andagoya als Ethnograph und Missionar im Caucatal.* Anthropos. Fribourg, t. XLVI, nº 1-2, 1951, p. 161-174.

Trostiné (Rodolfo). *Miniaturas y miniaturistas del período hispánico.* Boletín del Departamento de estudios etnográficos y coloniales. Santa Fe, t. III, nº 3, 1948, p. 89.

Ullua y Sotomayor (Alberto). *Don Nicolás de Piérola, una época de la historia del Perú.* Lima, Imprenta Santa Maria, 1949, 441 p.

Un parte de la batalla de Boyaca. Bolívar. Bogotá, t. IV, 1951, p. 595.

Valcárcel (Carlos Daniel). *Atahualpa y Chalcuchimac.* Tradición. Cuzco, t. II, nºs 3-6, 1950, p. 30-37.

Valcárcel (Daniel). *Acta del juramento de la independencia por la Universidad nacional mayor de San Marcos.* Documenta. Lima, t. II, nº 1, 1949-1950, p. 587-592.

— *La primera reforma universitaria de 1571.* Mar del Sur. Lima, t. VI, nº 18, 1951, p. 42-54.

— *Olavide y la Universidad de San Marcos.* Documenta. Lima, t. II, nº 1, 1949-1950, p. 378-394.

— *Rebeliones indígenas.* Lima, Editorial P. T. C. M., 1946, 176 p., in-8º.

Vara Cadillo (N. Saturnino). *Acción del primer intendente de Tarma en los partidos de Huamalíes y Huánuco.* Huamalíes. Lima, t. I, nº 1, 1951, p. 21-27.

Vargas (F. A.). *Próceres mirandinos.* Caracas, Editorial Grafolit, 1950.

Vargas (José María). *El arte quiteño en los siglos XVI, XVII y XVIII.* Quito, Litografía e Imprenta Romero, 1949, 238 p., in-8º.

Vargas Ugarte (Rubén). *De la conquista a la república. (Artículos históricos. Segunda serie).* Lima, Cía de Impresiones y Publicidad, 1951, 247 p.

— *Los Jesuítas del Perú (1568-1767).* Lima, s. éd., 1941, 228 p., in-8º.

Vasconcelos (Frazão de). *Contribuição dos Portuguêses para o conhecimento do Amazonas no século XVII.* Boletim geral das colónias. Lisboa, nº 308, 1951. [Tirage à part : 24 p.].

Vásquez Machicado (Humberto). *La monarquía en Bolivia.* Revista de historia de América. México, nº 32, 1951, p. 21-82.

— *Orígenes de nuestro derecho procesal. I : El primitivo derecho hispano-indígena. — II : El derecho indiano.* Revista de derecho. La Paz, t. I, nº 1, 1949, p. 77-87 ; t. II, nº 2, 1950, p. 61-72.

Vellinho (Moisés). *Antecedentes da formação riograndense*. Anhembi. São Paulo, t. III, nº 9, 1951, p. 442-456.

Vila (P.). *Introducción a un estudio de Margarita, Cubagua*. Caracas, Editorial Lex, 1949, 48 p., in-8º.

Vilela (Luis Felipe). *Doña Lucrecia Sansoles' La primera dama española que llegó a La Paz en 1548*. Boletín de la Sociedad geográfica y de historia « Potosí ». Potosí, t. XXXIX, nº 11, 1951, p. 89-95.

Villanueva U. (Horacio). *Los « Anales del Cuzco » y su presunto autor d. Diego de Esquivel y Navia*. Revista del Instituto americano de arte. Cuzco, t. IV, nº 1, 1945, p. 61-72.

Wagley (Charles), Bulhões (Octávia Gouvea de), Stein (Stanley J.) and Smith (Carleton Sprague). *Brazil, four papers presented in the Institute for brazilian studies*. Nashville, Tenn., Vanderbilt University Press, 1951, 138 p.

Yaben (Jacinto R.). *La campaña del Ecuador según Mitre*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXIV-XXV, 1950-1951, p. 236-244.

Zapata Gollan (Agustín). *El caballo en Santa Fe en tiempos de la colonia*. Publicaciones del Departamento de estudios etnográficos y coloniales, nº 5. Santa Fe, 1947, 105 p., in-8º.

— *El Perú de los Incas y de los virreyes*. Santa Fe, Edición del Club del Orden, 1945, 31 p., in-8º.

— *Las excavaciones realizadas en Cayastá*. Boletín de la Academia nacional de la historia. Buenos Aires, t. XXIV-XXV, 1950-1951, p. 298-310.

— *Médicos y medicinas en la época colonial de Santa Fé*. Boletín del Departamento de estudios etnográficos y coloniales. Santa Fé, t. III, nº 3, 1948, p. 185-284.

GÉOGRAPHIE HUMAINE, VOYAGES.

Amérique en général.

Cartografía de ultramar. Carpeta I : América en general. Madrid, Servicio geográfico e histórico del ejercito, 1949.

Foncin (M.). *1951, année colombienne*. Géographia. Paris, nº 2, 1951, p. 1-12.

Ricard (Robert). *La plaza mayor en España y en América española*. Estudios geográficos. Madrid, t. II, nº 39, 1950, p. 321-327.

Amérique Centrale.

Rubio (Ángel). *La economía y la vivienda rural e indígena en Panamá*. América indígena. México, t. XII, nº 1, 1952, p. 55-70.

Stanislawski (Dan). *The anatomy of eleven towns in Michoacán*. University of Texas, Latin-american Studies, t. X, Austin, 1950, 77 p., in-8º.

Amérique du Sud.

Arredondo (**Horacio**). *Civilización del Uruguay.* T. II : *Bibliografía de viajeros. Contribución gráfica.* Montevideo, Instituto histórico y geográfico del Uruguay, 1951, 394 p., in-8°.

Brazil. Portrait of half a continent. Edited by **T. Lynn Smith** and **Alexander Marchant**. New York, Dryden Press, 1951, VIII-466 p., in-8°.

Canal Feijóo (**B.**). *Los problemas del pueblo y de la estructura en el Norte argentino.* Catamarca, Comisión de extensión cultural del Instituto nacional del profesorado secundario, 1945, 27 p.

Chávez (**Milcíades**). *Emigración guajira.* Boletín de la Sociedad geográfica de Colombia. Bogotá, t. IX, n° 1, 1951, p. 5-28.

Cruz (**Ruth Bouchaud Lopes da**). *Distribuição da população no estado de Espírito Santo em 1940.* Revista brasileira de geografia. Rio de Janeiro, t. XII, n° 3, 1950, p. 393-412.

Faria (**L. de Castro**). *Origens culturais da habitação popular do Brasil.* Boletim do Museu nacional, nova série, antropologia, n° 12. Rio de Janeiro, 1951, 72 p., in-8°.

García Aller (**Arturo H.**). *El hombre y el suelo en tres provincias andinas. Estudio del arraigo rural en la población argentina.* Anales del Instituto étnico nacional. Buenos Aires, t. IV, 1951, p. 53-68.

— *Regiones agro-económicas y población.* Anales del Instituto étnico nacional. Buenos Aires, t. IV, 1951, p. 93-99.

Harrington (**Richard**). *A B C Islands of the Netherlands West Indies.* Canadian geographical Journal. Ottawa, t. XLIV, n° 2, 1952, p. 58-69.

Hearn (**Lea T.**). *A geographic study of the village of Cotocollao, Ecuador.* The Journal of geography. Menasha, t. XLIX, n° 6, 1950, p. 225-231.

Higbee (**Edward C.**). *Of man and the Amazon.* Geographical Review. New York, t. XLI, n° 3, 1951, p. 401-420.

Hurault (**Jean**). *Note sur la conduite d'une mission de reconnaissance dans l'intérieur de la Guyane.* Suivie d'un *Guide de la Guyane côtière* par **E. Abonnenc**. Paris, Institut géographique national, 1950, 90 p., in-4°.

Jamundá (**T. C.**). *A presença do palmito na sociedade teuto-brasileira.* Boletim trimestral da Comissão catarinense de folclore. Florianópolis, t. III, n°s 9-10, 1951, p. 74-82.

Kroef (**Justus M. van der**). *The indonesian minotery in Surinam.* American sociological Review. New York, t. XVI, n° 5, 1951, p. 672-679.

La población de Venezuela : su volumen y formación. Cuadernos de información económica. Caracas, t. IV, 1951, p. 3-25.

Leonard (**Olen E.**). *Canton Chullpas. Estudio económico-social en el valle de Cochabamba, Bolivia.* La Paz, Ministerio de agricultura, 1947, 85 p., in-8°.

— *Santa Cruz. Estudio económico-social de una región.* La Paz, Ministerio de agricultura, 1948, 103 p., in-8°.

Lezcano (**César G.**). *La inmigración norteafricana en la Argentina.* Anales del Instituto étnico nacional. Buenos Aires, t. IV, 1951, p. 35-38.

Monbeig (**Pierre**). *Pionniers et planteurs de São Paulo.* Paris, Colin, 1952, 376 p., in-8°.

Neiva (**Artur Hehl**) **e Carneiro** (**J. Fernando**). *Ligeiras notas a respeito do quadro da imigração no Brasil a partir de 1820.* Boletim geográfico. Rio de Janeiro, t. VIII, n° 91, 1951, p. 845-848.

Rodríguez Ferreira (**Manuel**). *Viajando por el Brasil central.* Revista geográfica ame-

ricana. Buenos Aires, t. XXXII, nº 195, 1949, p. 278-282.

Souza (**Eloy de**). *A habitação no Rio Grande do Norte*. Bando. Natal, t. II, nº 1, 1951, p. 72-85.

Zonneveld (**J. I. S.**) en **Kruijer** (**G. J.**). *Nederzettings- en occupatie-vormen in Suriname*. Tijdschrift van het nederlandsch aardrijkskundig Genootschap. Amsterdam, t. LXVIII, nº 4, 1951, p. 376-411.

BIBLIOGRAPHIE, BIOGRAPHIE.

Anuario bibliográfico puertorriqueño. Compilado por **Gonzalo Velázquez**. Río Piedras, Biblioteca de la Universidad, 1950, 71 p.

Badet (**Charles**). *Charmeur d'Indiens. Le général Rondon*. Paris, Nouvelles Éditions latines, 1951, 188 p., in-8º.

Bibliografía de historia de América (1948-1951). Revista de historia de América. México, nº 31, 1951, p. 243-354.

Bibliografía de historia de América (1949-1951). Revista de historia de América. México, nº 32, 1951, p. 289-391.

Bibliografías. Alfredo Castellanos, Harold Cummins, Gordon F. Ekholm, Harry Hoijer, George P. Murdock, Irving Rouse, Milciades Alejo Vignati, Charles Wagley, S. L. Washburn. Boletín bibliográfico de antropología americana. México, t. XIV, nº 2, 1951 (1952), p. 260-284.

Bibliographie linguistique de l'année 1949 et complément des années précédentes. Publiée par le Comité permanent de linguistes. Utrecht-Bruxelles, Spectrum, 1951 283 p.

Bibliographie linguistique des années 1939-1947. Publiée par le Comité permanent de linguistes. Utrecht-Bruxelles, Spectrum, t. I, 1949 ; t. II, 1950 ; t. III, 1951.

Bio-bibliografía de J. de la Riva-Agüero y Osma. Documenta. Lima, t. II, nº 1, 1949-1950, p. 437-542.

Boggs (**Ralph Steele**). *Bibliography of R. S. Boggs through 1950*. Folklore Americas. Coral Gables, t. XI, nº 2, 1951. [Tirage à part : 13 p.].

— *Folklore bibliography for 1951*. Southern folklore quarterly. Gainesville, t. XVI, nº 1, 1952, p. 1-78.

Carrasco Puente (**Rafael**). *Biobibliografía de Catarina de San Juan y de la China poblana*. Prólogo de **Carlos González Peña**. México, Secretaría de relaciones exteriores, 1950, XVIII-150 p., in-8º.

Carvalho neto (**Paulo de**). *Bases bibliográficas para el estudio sistemático de la antropología paraguaya*. B. B. A. A. México, t. XIII, nº 1, 1950 (1951), p. 179-210.

Geiger (**Paul**) et **Wildhaber** (**Robert**). *Bibliographie internationale des arts et traditions populaires*. Paris, Unesco, 1950, XXVI-482 p.

Hagen (**Victor Wolfgang von**). *Frederick Catherwood Archt*. Introduction by **Aldous Huxley**. New York, Oxford University Press, 1950, XIX-177 p.

Haywood (**Charles**). *A bibliography of north american folklore and folksong*. New York, Greenberg, 1951, XXX-1292 p.

Índices a la obra de Fray Martín de Murúa. Publicados bajo la dirección de **R. H. Barlow**. Boletín bibliográfico de antropología americana. México, t. XIV, nº 1, 1951 (1952), p. 172-179.

Lanctôt (**Gustave**). *L'œuvre de la France en Amérique du Nord. Bibliographie sélective et critique*. Montréal, Fides, 1951, 185 p., in-8º.

Looser (**Gualterio**). *Biografías y bibliografías de naturalistas y antropólogos, principalmente de Chile, publicadas por don Carlos E. Porter.* Revista chilena de historia y geografía. Santiago de Chile, t. CXIII, 1949, p. 186-215.

Lussagnet (**Suzanne**). *Bibliographie américaniste.* Journal de la Société des Américanistes. Paris, t. XL, 1951, p. 269-326.

Merriam (**Alan P.**). *An annotated bibliography of african and african-derived music since 1936.* Africa. London, t. XXI, nº 4, 1951, p. 319-329.

Navarro del Aguila (**Víctor**). *Contribución a la bibliografía del folklore peruano.* Revista del Instituto americano de arte. Cuzco, t. IV, nº 1, 1945, p. 33-52.

Naville (**René**). *Louis-Rodolphe Agassiz (1807-1873).* Bulletin de la Société suisse des Américanistes. Genève, nº 4, 1952, p. 8-12.

Pinto (**Estevão**). *Bulletin bibliographique concernant l'étude de l'anthropologie physique et culturelle du Brésil. 1935-1951.* Recife, Faculdade de filosofia de Pernambuco, 1952, 45 p., in-8º.

Reichel-Dolmatoff (**Gerardo**). *Bibliografía etnológica del departamento del Magdalena.* Divulgación cultural del Instituto etnológico del Magdalena, nº 3. Santa Marta, 1949, 27 p.

Rivero Muñiz (**J.**). *Tabaco. Ensayo de una bibliografía tabacalera en español.* Revista de la Biblioteca nacional de Cuba. La Habana, t. II, nº 1, 1951, p. 24-271.

Rivet (**Paul**) **et Créqui-Montfort** (**G. de**). *Bibliographie des langues aymará et kičua.* T. II. *1876-1915.* Paris, Travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie, 1952, 655 p., in-8º.

Sonderegger (**Richard**). *Historiadores de América. Francis Parkman.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1951, 41 p., in-8º.

RÉIMPRESSIONS, TRADUCTIONS.

Albuquerque (**A. Tenório d'**). *Pontos de geografia. (Corografia do Brasil).* 5ª edição. Rio de Janeiro, Edições Getúlio Costa, 1950, 222 p., in-8º.

Arzay Sánchez y Vela (**Bartolomé**). *Historia de la villa imperial de Potosí.* Kollasuyo. La Paz, t. VII, nº 64, 1946, p. 337-362.

Azevedo (**Fernando de**). *Brazilian culture.* Translated by **William Rex Crawford**. New York, Macmillan Cº, 1950, 562 p.

Biggs (**J.**). *Historia del intento de don Francisco de Miranda para efectuar una revolución en Sur América ; en una serie de cartas dirigidas a un amigo suyo en los Estados Unidos por un caballero que fué oficial bajo las órdenes de aquel general a las cuales se agregan rasgos de la vida de Miranda y noticias geográficas de Caracas.* Traducción del inglés y prólogo por **José Nucete-Sardi**. Caracas, Editorial Avila gráfica, 1950, IX-XXIII-252 p.

Brinton (**Daniel**). *La raza americana. Clasificación lingüística y descripción etnográfica de las tribus indígenas de América del norte y del sur.* Traducción de **Alejandro G. Perry**. Prólogo de **E. Palavecino**. Buenos Aires, Editorial Nova, 1946, 355 p., in-8º.

Cabello Valboa (**Miguel**). *Miscelánea antártica. Una historia del Perú antiguo, con prólogo, notas e índices a cargo del Instituto de etnología.* Lima, Instituto de etnología, 1951, 559 p., in-8º.

Cohen (Marcel). *Instructions d'enquête linguistique*. 2e édition, revue et augmentée. Paris, Institut d'ethnologie, 1950, 143 p.

Coluccio (Félix). *Diccionario folklórico argentino*. 2ª edicion aumentada. Buenos Aires, Editorial El Ateneo, 1950, 503 p., in-8°.

Cosculluela (Juan Antonio). *Cuatro años en la Ciénaga de Zapata*. Revista de arqueología y etnología. La Habana, t. VI, n° 12, 1951, p. 31-168.

Creux (François du). *The history of Canada or New France*, t. I. Translated with introduction by **Percy J. Robinson**, edited with notes by **James B. Conacher**. Publications of the Champlain Society, t. XXX. Toronto, 1951, XXVIII-404-XV p.

Diffie (Bailey W.). *Latin-american civilization. Colonial period*. Harrisburg, Stackpole and sons, 1947, XVI-812 p., in-8° [2ª edition].

Domingo de Santo Tomás (Fray). *Grammatica o arte de la lengua general de los Indios de los reynos del Perú*. Edición facsimilar con prólogo de **Raúl Porras Barrenechea**. Lima, Instituto de historia de la Universidad nacional mayor, 1951, XXVIII-208 p.

Domingo de Santo Tomás. *Lexicon o vocabulario de la lengua general del Perú, por el maestro Fray —*. Edición facsimilar publicada, con un prólogo, por **Raúl Porras Barrenechea**. Lima, Instituto de historia, 1951, XXXII-374 p., in-8°.

Heyerdahl (Thor). *Kon-Tiki. Ein Floss treibt über den Pazifik*. Wien, Ullstein Verlag, 1948, 280 p.

Huntington (Ellsworth). *Principles of human geography*. Sixth edition revised by **Earl B. Shaw**. New York, John Wiley and sons, 1951, XVIII-805 p.

La Cuarta Relación de don Domingo de San Anton Muñon Chimalpahin Quauhtlehuanitzin. Traducción y nota preliminar de **Silvia Rendón**. Anales del Instituto nacional de antropología e historia. México, t. III, 1947-1948 (1949), p. 199-218.

Levene (Ricardo). *Ensayo histórico sobre la revolución de mayo y Mariano Moreno*. Tercera edición. Buenos Aires, El Ateneo, 1949, 3 vol., 425, 481 et 364 p.

Marouzeau (J.). *Lexique de la terminologie linguistique*. 3e édition augmentée et mise à jour. Paris, Geuthner, 1951, 265 p.

Mensching (G.). *Sociologie religieuse. Le rôle de la religion dans les relations communautaires des humains*. Traduction de **Pierre Jundt**. Paris, Payot, 326 p., in-8°.

Métraux (A.). *A religião dos Tupinambas e suas relações com a das demais tribus tupi-guaranis*. Prefácio, tradução e notas de **Estevão Pinto**. São Paulo, Cía editora nacional, 1950, 421 p., in-8°. (Biblioteca pedagógica brasileira, série 5ª, Brasiliana, t. 267).

Military life in Dakota. The Journal of Philippe Régis de Trobriand. Translated and edited by **Lucile M. Kane**. St. Paul (Minn.). Alvord Memorial Commission, 1951, XXV-395 p.

Navarro (Nicolás E.). *Anales eclesiásticos venezolanos*. 2ª edición corregida y considerablemente aumentada. Caracas, Tipografía americana, 1951.

Nordenskjöld (Erland). *La invasión guaranitica del imperio incaico en el siglo XVI*. Boletín de la Sociedad de estudios históricas y geográficos. Santa Cruz de la Sierra, t. XXXI, n°s 29-30, 1949, p. 10-23.

Oviedo (Gonzalo Fernández de). *Sumario de la natural historia de las Indias*. Edición, introducción y notas de **José Miranda**. México-Buenos Aires, Fondo de cultura económica, 1950, 282 p., in-4°.

Relação da conquista do gentio xavante, atribuida a José Rodrigues Freire (1790). Segunda edição, prefeciada por **Carlos Drumond**. São Paulo, Secção de publicações da Faculdade de filosofia, ciências e letras, 1951, 19 p., in-8°.

Steck (Francis Borgia). *Motolinia's History*

of the Indians of New Spain. Translated and annotated with a bio-bibliographical study of the author. Washington, Academy of american franciscan history, 1951, XVII-358 p.

Vespuccio (Americo). *El Nuevo Mundo. Cartas relativas a sus viajes y descubrimientos.* Estudio preliminar de **Roberto Levillier**. Buenos Aires, Editorial Nova, 1951.

VARIA.

Aguilera (Miguel). *La enseñanza de la historia en Colombia.* México, Instituto panamericano de geografía, 1951, VIII-168 p.

Aguirre Lavayén (Joaquín). *Más allá del horizonte.* La Paz, Editorial Don Bosco, 1951.

American philosophical Society, Yearbook 1951. Philadelphia, 1952, 452 p., in-8°.

Anales del II Congreso indigenista interamericano, Cusco, 24 de junio-4 de julio 1949. Lima, Editorial Lumen [1951], 389 p., in-8°.

Annual Report of the Librarian of Congress for the fiscal year ending june 30, 1950. Washington, 1951, 277 p., in-8°.

Barrenechea y Raygada (Oscar). *Congresos y conferencias internacionales celebrados en Lima. (1847-1894).* Buenos Aires, Peuser, 1947, 406 p., in-8°.

Bericht über das Basler Museum für Völkerkunde und Schweizerische Museum für Volkskunde für das Jahr 1951. Verhandlungen aus den Naturforschenden Gesellschaft in Basel. Basel, t. LXIII, 1952. (Tirage à part : 23 p.).

Bureau of american ethnology. Sixty-seventh annual Report, 1949-1950. Washington, 1951, 25 p., in-8°.

Cole (Fay-Cooper). *Eminent personalities of the half century.* American anthropologist. Menasha, t. LIV, n° 2, 1952, p. 157-167.

Congreso mexicano de historia, X sesión. Mesas redondas de antropología e historia veracruzanas (del 22 al 29 de julio de 1951). Xalapa, Ver., 1951, 64 p., in-8°.

Corrêa filho (Virgilio). *Missões brasileiras nos arquivos europeus.* México, Instituto panamericano de geografía e historia, 1952, 59 p.

Diez de Medina (Fernando). *Nayjama.* La Paz, Gisbert y Cía, 1950, 192 p., in-8°.

14 eyes in a museum storeroom. University Museum Bulletin. Philadelphia, t. XVI, n° 3, 1952, 50 p.

Gabus (Jean). *The place of temporary exhibitions in an ethnographical Museum.* Museum. Paris, t. IV, n° 3, 1951, p. 161-178 [anglais et français].

Gutiérrez (B. A.). *Gente maicera. Mosaico de Antioquia la grande.* Medellín, Editorial Bedout, 1950, 303 p., in-8°.

Hojas de cultura popular colombiana. Bogotá, Ministerio de educación popular, 1952.

Homenaje al Dr. Alfonso Caso. México, Imprento Nuevo Mundo, 1951, 455 p., in-8°.

Jahrbuch des Bernischen historischen Museums in Bern, Ethnographische Abteilung. Bern, t. XXX, 1950 (1951), p. 92-139.

Junta nacional de arqueología y etnología. Reunión en mesa redonda de arqueólogos del Caribe, septiembre 1951. La Habana, 1951, 135 p., in-8°.

Musée d'ethnographie de Genève. Compte rendu pour l'année 1951. Genève, 1952, p., in-8°.

Nationalmuseets etnografiske Samling 1950. Geografisk Tidsskrift. København, t. LI, 1951 [Tirage à part : 13 p.].

Noticias de los países americanos. Boletín indigenista. México, t. XI, 1951, p. 126-182, 204-265, 296-363 ; t. XII, 1952, p. 20-73.

Noticias del Instituto indigenista interamericano. Boletín indigenista. México, t. XI, 1951, p. 114-125, 202-203, 288-295 ; t. XII, 1952, p. 6-18.

Proceedings and selected papers of the XXIXth international Congress of americanists, t. II. Edited by **Sol Tax**, with an introduction by **Melville J. Herskovits**. Chicago, University of Chicago Press, 1952, 339 p., in-8°.

Selected Papers of the XXIXth international Congress of americanists, t. I. Edited by **Sol Tax**. Chicago, University of Chicago Press, 1951, VIII-328 p., in-8°.

Serie típica colombiana. Compuesta por **B. A. Gutiérrez**. Medellín, Editorial Bedout, 1952, 94 p., in-8°.

The Brooklyn Museum annual Report, 1950-1951. Brooklyn, 1951, 50 p., in-8°.

Zavala (**Silvio**). *El Instituto panamericano de geografía e historia.* Documentos del Instituto panamericano de geografía e historia, t. VII. México, 1952, 25 p., in-8°.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XLI

NOUVELLE SÉRIE.

MÉMOIRES.

Abonnenc (E.). Inventaire et distribution des sites archéologiques en Guyane française 43
Coelho (Ruy). Le concept de l'âme chez les Caraïbes noirs 21
Fernandes (Florestan). La guerre et le sacrifice humain chez les Tupinamba 139
Gessain (Robert). L'ajagaq, bilboquet eskimo 239
Harcourt (Raoul d'). Un réseau à bouclettes décoratives de Nazca 39
— Collections archéologiques martiniquaises du Musée de l'Homme 353
Hohenthal (W. D.). Little known groups of Indians reported in 1696 on the Rio São Francisco in northeastern Brazil 31
Lehmann (Henri). L'archéologie d'Orizaba, Mexique, d'après la collection Biart du Musée de l'Homme 1
Lipschutz (A). La noción o definición del indio en la recienta legislación protectora en las Américas 63
Mengin (Ernest). Commentaire du Codex mexicanus nos 23-24 de la Bibliothèque Nationale de Paris 387
Pinchon (Le Père Robert). Introduction à l'archéologie martiniquaise 305
Pinto (Estevão). As máscaras-de-dansa dos Pancararu de Tacaratu 295
Rivet (Paul) et Wavrin (Robert de). La langue andoke 221
— — Les Indiens Parawgwan 235
Ruz-Lhuillier (A). Importante découverte dans la pyramide du Temple des Inscriptions à Palenque 383
Schultz (Harald). Vocabulario dos Indios Umutina 81

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES.

L'enquête de l'Unesco sur les relations sociales au Brésil (A. Métraux) 499
Recherches sur les Indiens Fulnió de l'Etat de Pernambuco (A. Métraux) .. 500
Les Indiens Araucans de l'Argentine (A. Métraux) 502
La terminologie juridique et technique de la législation des Indes (Robert Ricard) 503

La fête des morts chez les Indiens de Potosí à la fin du XVIIIe siècle, d'après un texte inédit des Archives des Indes (Marie Helmer) 504
« American Indians in the Pacific » (A. Métraux) 507
« L'ancienne écriture de l'Amérique centrale » (Jacques Soustelle) 509
« Sur la terre comme au ciel » (R. d'H.) 511
XXXe Congrès International des Américanistes (H. L.) 512
Décès du Prof. Uhlenbeck, 1866-1951 (R. d'H.) 514
Importante découverte archéologique dans la vallée du Chillón, Pérou (H. Reichlen) 514
Naufrages célèbres d'il y a trois cents ans (Marie Helmer) 515
« Bibliographie des langues aymará et kičua » (R. d'H.) 516
Importante découverte près de Tepexpan, Mexique (H. L.) 516
Découverte archéologique en Ecuador (R. d'H.) 516
« Baroque and Rococo in Latin America » (H. L.) 517
Sociedad colombiana de Etnología (H. L.) 517
« Word », 6e et 7e volumes (J. Tubiana) 517

ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Séance du 11 décembre 1951 519
Séance du 6 février 1952 519
Séance du 5 mars 1952 520
Séance du 4 avril 1952 520
Séance du 6 mai 1952 520
Séance du 3 juin 1952 521
Séance du 25 juin 1952 521
Séance du 1er juillet 1952 521
Séance du 5 août 1952 521
Séance du 4 novembre 1952 522

BIBLIOGRAPHIE.

Bibliographie américaniste par Suz. Lussagnet 523
Anthropologie, physiologie, pathologie 523
Archéologie 527
Ethnographie, sociologie, folklore 549
Linguistique 580
Histoire 586
Géographie humaine, voyages 611
Bibliographie, biographie 613
Réimpressions, traductions 614
Varia 616

ILLUSTRATIONS.

Fig. 1. Statue de Tlaloc en céramique, Orizaba (Musée de l'Homme)... 2
Fig. 2. Tête en céramique Tehuacán (d'après Seler)..... 16
Fig. 3. Schéma d'un réseau à bouclettes (Nazca)..... 40
Fig. 4. Croquis-repère des deux groupes de gravure de Pacaud, Guyane.. 45
Fig. 5. Haches en pierre, Guyane française..... 46
Fig. 6. A : dessins relevés par Mlle Issarte sur la « Roche écrite » de l'Inipi..... 47
B : croquis-repère des bassins de Sikini et de l'Inipi..... 47
C : « Roche écrite » de l'Inipi..... 47
D : dessins relevés par M. Guillaume sur la « Roche marquée » de l'Inipi..... 47
E, F : « Roche marquée » de l'Inipi..... 47
Fig. 7. A : repère de la « Montagne couronnée » du Grand Crapanon, plan et coupe d'après Renard..... 48
B : répartition des polissoirs dans le haut bassin de l'Approuague. 48
Fig. 8. A : quelques polissoirs du saut Petit Canori (crique des deux branches)..... 49
B : gravures rupestres de la Haute Maronini, d'après Cabane.... 49
C : le gros saut de la Mana et ses polissoirs, d'après Breteau.... 49
D : polissoirs du saut Latidine, d'après Baud..... 49
Fig. 9. Détails des figures de la roche gravée du Haut Manoumi, d'après Hurault et Cabane..... 50
Fig. 10. Objet découvert dans le haut bassin du Sikini..... 52
Fig. 11. Croquis-repère de la concession Lapalud (haut Sapocaye); coupe du chantier..... 54
Fig. 12. Bilboquet eskimo, manière de le tenir..... 241
Fig. 13. — modes d'attache du lien..... 242
Fig. 14. — types différents..... 244
Fig. 15. — — 245
Fig. 16. — — 246
Fig. 17. — — 247
Fig. 18. — — 248
Fig. 19. — — 250
Fig. 20. — — 250
Fig. 21. — — 251
Fig. 22. — — 252
Fig. 23. — — 254
Fig. 24. — — 255
Fig. 25. — orifice oblique..... 256
Fig. 26. — — 258
Fig. 27. — types différents..... 259
Fig. 28. — — 260

Fig. 29. Bilboquet eskimo, types différents..... 260
Fig. 30. — — 261
Fig. 31. Motifs décoratifs gravés sur céramique, Martinique..... 333
Fig. 32. — — — 333
Fig. 33. Gravure d'un vase, gisement de l'Adoration (Marigot)..... 335
Fig. 34. Haches et pendeloques en coquille de lambi, Paquemar..... 342
Fig. 35. Pendeloques en coquille de lambi, Paquemar..... 343
Fig. 36. Formes de vases, gisement de La Salle (Sainte-Marie)..... 356
Fig. 37. Pièce en céramique peinte, gisement de La Salle (Sainte-Marie).. 357
Fig. 38. Formes de vases, gisement de La Salle (Sainte-Marie)..... 358
Fig. 39. — — 360
Fig. 40. Motifs décoratifs gravés sur céramique, gisement de La Salle.... 362
Fig. 41. Petit modelage (deux têtes superposées), gisement de La Salle (Sainte-Marie)..... 363
Fig. 42. Gisement de Paquemar, emplacement des fouilles..... 365
Fig. 43. Gisement de l'Étang (Marigot), emplacement des fouilles..... 367
Fig. 44. Gisement de La Marie (Marigot), emplacement des fouilles..... 367
Fig. 45. Gisement de l'Espérance (François), emplacement des fouilles.... 369
Fig. 46. Plan du gisement de La Salle (Sainte-Marie)..... 374
Fig. 47. Plan et coupe des fouilles, gisement de La Salle (Sainte-Marie).. 375
Fig. 48. Chiffres et figures symboliques aztèques (d'après Clavigero)..... 408
Fig. 49. Hiéroglyphes des noms des rois mexicains, d'après Clavigero, T. I. 412
Fig. 50. Le passage d'Aztlan à Colhuacan (*Codex Boturini*)..... 416
Fig. 51. Colhuacan-Chicomoztoc (d'après l'*Historia tolteca-chichimeca*)..... 422
Fig. 52. Les hauts dignitaires de l'armée aztèque (*Codex Mendoza*)..... 462

CARTES.

La Guyane française (sites archéologiques)..... 62
Les Indiens Andoke et leurs voisins..... 233
Carte archéologique de la Martinique..... 352

PLANCHES.

I. Céramique du style des cavernes, Orizaba, Mexique..... 20
II. — — — — 20
III. Céramique du style de Tehuacán, Orizaba, Mexique..... 20
IV. — — — — 20
V. Céramique de style olmèque (type Tres Zapotes), Orizaba, Mexique..... 20
VI. Céramique de styles divers, Orizaba, Mexique..... 20
VII. Céramique des styles du Haut Plateau, Orizaba, Mexique..... 20
VIII. Céramique de style maya, Orizaba, Mexique..... 20
IX. — — — — 20

X. Céramique de style totonaque, Orizaba, Mexique 20
XI. Bandeau frontal, Nazca, Pérou. (En couleurs) 12
XII. Polissoirs, Guyane française 62
XIII. Polissoirs et cupules, Guyane française. 62
XIV. Gravures sur roche, Guyane française 62
XV. Haches et coupe en pierre, Guyane française 62
XVI. Bilboquets eskimo 294
XVII. — 294
XVIII. — 294
XIX. — 294
XX. — 294
XXI. — 294
XXII. — 294
XXIII. — 294
XXIV. — 294
XXV. — 294
XXVI. 1) Dois praiás, dansarinos que incarnam os espiritos protetores da tribu 304
2) Pormenor da máscara-de-dansa dos Pancararu 304
XXVII. Archéologie martiniquaise. Céramique arawak 352
XXVIII. — — 352
XXIX. — — 352
XXX. Archéologie de la Martinique et de la Guadeloupe. Céramique karib 352
XXXI. Archéologie martiniquaise. Céramique du gisement de La Salle (Sainte-Marie) 382
XXXII. — — 382
XXXIII. — — 382
XXXIV. — — 382
XXXV. — — 382
XXXVI. — — 382
XXXVII. — Céramique des gisements de l'Étang et de la Marie (Marigot) 382
XXXVIII. — Céramique des gisements de Paquemar et de l'Espérance 382
XXXIX. — Objets de pierre et de coquille 382
XL. Le gisement de La Salle (Sainte-Marie). 1) Le champ de fouilles en regardant vers la mer. — 2) L'église de Sainte-Marie et les premières fouilles. — 3) Le champ de fouilles en regardant vers l'intérieur 382
XLI. Palenque, Temple des inscriptions. En haut, la crypte avec ses stalactites. En bas, la grande pierre sculptée de l'autel dans la crypte 386
XLII. Palenque, Temple des inscriptions. 1) Entrée de la crypte peu

d'instants avant le retrait de la dalle qui la fermait. — 2) La voûte et les pierres transversales qui la soutiennent dans l'escalier de descente. — 3) Stucs ornant les murs de la crypte (un prêtre)..... 386
XLIII. Palenque, Temple des inscriptions. Les deux têtes de guerrier (en stuc) trouvées dans la crypte..... 386
XLIV. Codex vaticanus A, reproduction du feuillet 54..... 406

Nota. Ce tome contient, encartée, la reproduction en vraie grandeur, du Codex mexicanus nos 23-24 de la Bibliothèque Nationale de Paris (Pages I à CII).

Le Gérant : M. A. DESBOIS.

Imprimerie Protat frères, Mâcon. — Mars 1953. — Dépôt légal 2e trimestre 1953.
No d'ordre chez l'imprimeur : 6559. — No d'ordre chez l'éditeur : 11.

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES, 1952.

CODEX MEXICANUS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE PARIS

Nos 23-24

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 322 525 575